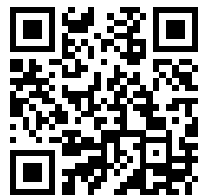

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

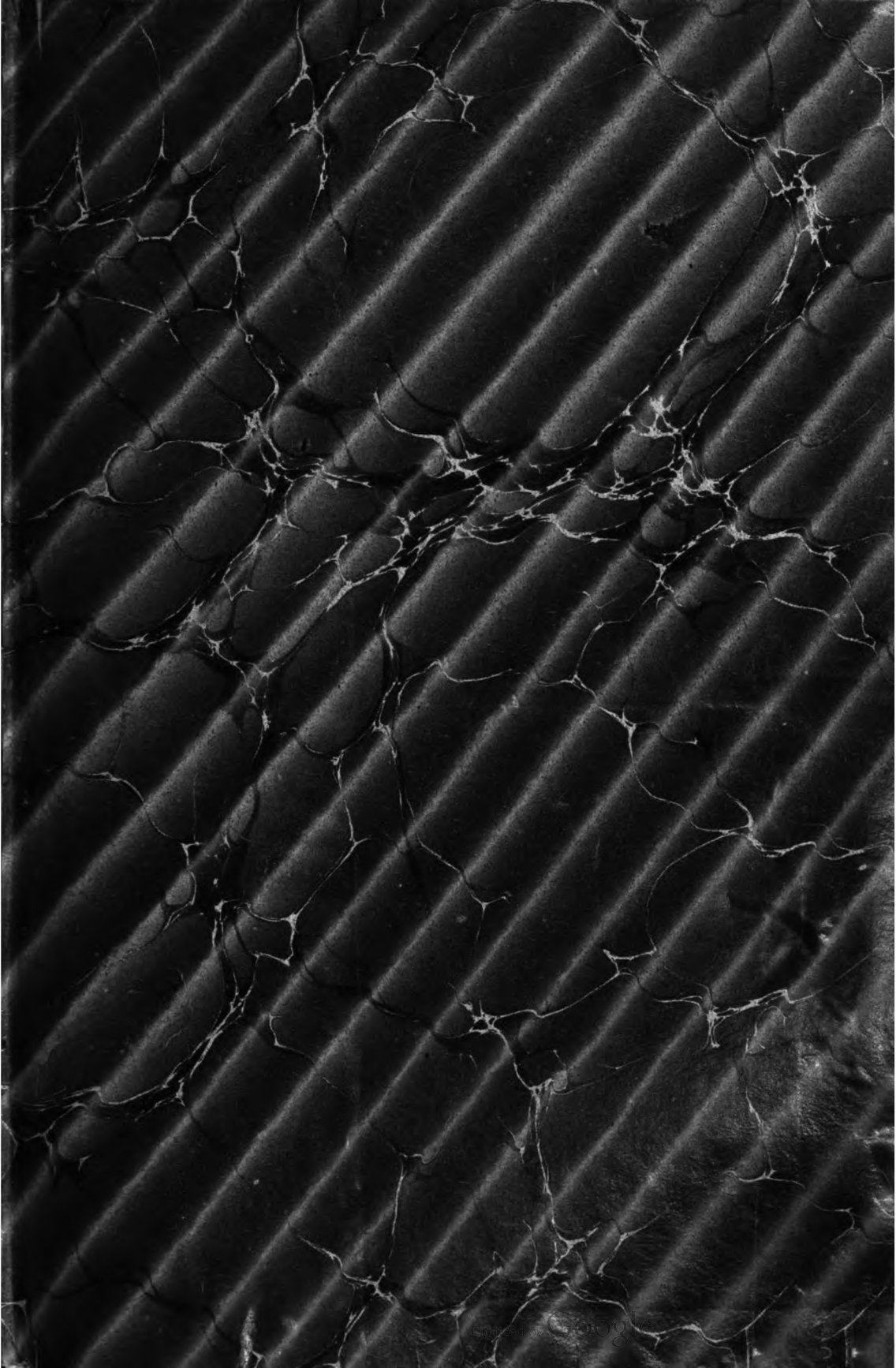
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5

2612

BIBLIOTHÈQUE

"Les Féniciens"

S J

60 - CHANTILLY

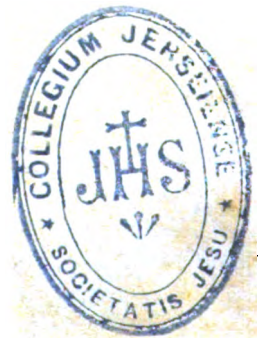
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-UNIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXIV).



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

VINGT-UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXIV



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1887

ANNÉE 1887

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
<i>Alexandre de Tralles</i>	242	353
<i>Alexandre</i> (Le roman d'), texte hébreu anonyme, p. p. Is- rael LÉVI. (R. Duval.)	247	377
ALIS, Notice sur Mauvezin. (A. C.)	156	76
ANDERSON, La peinture au Japon. (J. D.)	264	449
— Catalogues des peintures japonaises et chinoises du Bri- tish Museum. (J. D.)	264	449
ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), Essai d'un catalogue de la litté- rature épique de l'Irlande. (D'Arbois de Jubainville.) . .	153	65
BAILLEU, Correspondance diplomatique de la France et de la Prusse, 1800-1807. (A. C.)	205	216
BARTSCH, Les minnesaenger suisses. (A. Chuquet.)	178	147
<i>Barthélemy</i> , ses papiers, p. p. KAULEK, I, 1792. (A. Chu- quet.)	257	411
BAUNACK (J. et Th.), Etudes sur le domaine du grec et des langues ariennes. (V. Henry.)	176	145
BEHAGHEL, La langue allemande. (A. B.)	268	469
BELLET, Histoire du cardinal Le Camus. (T. de L.)	155	73
BELOCH, La population du monde gréco-romain. (Cam. Jul- lian.)	151	61
<i>Belsunce</i> , sa vie, par dom BÉRENGIER. (A. Gazier.)	200	202
BÉRENGIER (dom), <i>Belsunce</i> . (A. Gazier.)	200	202
<i>Bernard</i> (saint).	272	498
<i>Bernis</i> (le cardinal de).	164	110
BEZZENBERGER et BIELENSTEIN, Réimpressions lettres. (C.) .	206	218
<i>Bihâr</i> (la langue du).	166	113
<i>Bodin</i> et sa méthode historique.	145	28
<i>Boileau</i> , Œuvres poétiques, p. p. GAZIER. (A. Delboulle.) .	274	507

	art.	pages
BOUCHER DE MOLANDON et A. DE BEAUCORPS, Le tumulus de Reuilly. (Sal. Reinach.).	195	181
BOUQUET, Documents concernant l'histoire de Neufchâtel-en-Bray et des environs. (A. Delboulle.).	188	166
BOURGEOIS (Em.), Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté. (A. Chuquet.).	250	384
BOUTMY, Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre. (J.-J. Jusserand.).	233	315
BOUVY, Poètes et mélodes. (Th. Reinach.).	216	242
— Erratum		328
BRANDES, Le poème chrétien « Laudes Domini ». (P. A. L.)	243	355
BROCAS (la maison de)	141	11
BRUNS et MOMMSEN, Sources du droit romain, 5 ^e édition. (Paul Viollet.)	208	228
BURROWS, La maison de Brocas. (T. de L.).	141	11
BUSCH, Le cardinal Wolsey. (Ch. Bémont.).	249	381
Butré (Charles de).	246	372
Buttet (le poète Claude)	227	297
CADOUDAL (G. de), Georges Cadoudal et la chouannerie. (A. Chuquet.)	257	413
Camisards (guerre des)	160	86
CAVVADIAS, Catalogue du Musée Central. (Sal. Reinach.). .	260	427
CAYX DE SAINT AYMOUR, La France en Ethiopie, 1634-1706. (Louis Farges)	181	154
— Instructions des ambassadeurs de France en Portugal. (A. C.).	239	345
CHARAVAY (Et.), La science des autographes. (T. de L.). .	212	233
CHARMASSE (de), Edition de la Vie de François Perrin, par Colletet. (A. Delboulle.).	245	369
Choiseul-Gouffier.	161	90
CHOTARD, Le pape Pie VII à Savone. (A. Chuquet.). . . .	257	416
Colletet, François Perrin, p. p. de CHARMASSE. (A. Delboulle.).	245	369
COMBES (E.), Profils et types de la littérature allemande. (A. Chuquet.).	266	460
Copernic, II, p. p. PROWE. (R.).	158	84
Corippus, p. p. PETSCHENIG. (S. Reinach.).	147	41
Corneille, Le Menteur, p. p. LAVIGNE. (A. Delboulle.). .	173	137
— Cinna, le Cid, Nicomède, p. p. PETIT DE JULLEVILLE. (A. Delboulle.)	180	152
CURTIUS (G.), Mémoires scientifiques. (L. Duvau.)	237	343
DELBŒUF et ROERSCH, Eléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen. (Ch. J.)	174	139
Delos (fouilles de).	138	1
DESNOIRESTERRES, Le chevalier Dorat et les poètes légers au		

TABLE DES MATIÈRES

	art.	vii pages
xviii ^e siècle. (M. Tourneux.)	168	123
<i>Dorat</i> et les poètes du xviii ^e siècle.	168	123
<i>Dorat</i> (Jean) et la <i>Pléiade</i>	273	502
Dosson, Etude sur Quinte-Curce. (Paul Lejay.)	269	473
DUBARAT, La commanderie et l'hôpital d'Ordarp. (A. Brutaills.)	255	402
DUMONTEIL, Saint-Amand en 1789. (A. Chuquet.)	257	408
EGLI, Histoire de la toponomastique. (H. Gaidoz.)	252	389
EGUILAZ, Glossaire des mots hispaniques dérivés des langues orientales. (A. M.-F.)	190	172
FAUGÈRE, Edition des œuvres de Pascal, I. (A. Molinier.)	146	29
<i>Fénelon</i> , De l'éducation des filles, p. p. Gasté. (A. Delboulle.)	197	187
FERRIERI, Guide à l'étude critique de la littérature. (Ch. J.)	182	156
<i>Frédéric II</i> , prince royal.	262	433
— Sa philosophie	262	436
FROTHINGHAM, Etienne Bar Sudaili. (R. Duval.)	207	225
FURNIVALL, Allusions à Shakspeare. (J. J. Jusserand.)	244	356
GARDNER, Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde. (James Darmesteter.)	229	305
GARRISSON, édition des œuvres de Maynard, II. (A. Delboulle.)	203	212
GASTÉ, Les serments de Strasbourg. (Ch. J.)	184	161
— Edition de l'Education des filles, de Fénelon. (A. Delboulle.)	197	187
GEERING, Le commerce et l'industrie de la ville de Bâle. (R.)	172	135
GEIGER (L.), Goethe et les Juifs. (C.)	258	418
GINDELY, Wallenstein pendant son premier généralat. (R.)	196	183
GIRAUD et CHEVALIER, Edit. du Mystère des Trois Doms. (T. de L.)	179	148
GIROT, édition de Minna de Barnhelm, de Lessing. (A. Chuquet.)	234	318
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre M. (A. Jacques.)	150	54
— Lettre N. (A. Jacques.)	228	299
<i>Gœthe</i> et les Juifs.		418
GRIERSON et HOERNLE, Travaux sur la langue du Bihâr. (A. Barth.)	166	113
GROSJEAN, La mission de Sémonville à Constantinople. (A. Chuquet.)	257	410
HALPHEN, Lettres de Henri IV à M. de Villiers. (T. de L.)	232	314
HAMONT, Lally-Tollendal. (A. Chuquet.)	161	92
HAMY, Notice sur une mappemonde portugaise. (L. Gallois.)	210	230
HANOTAUX, Etudes historiques sur le xvi ^e et le xvii ^e siècle		

	art.	pages
en France. (Louis Farges.)	189	167
HARRISSE, <i>Excerpta Colombiniana</i> . (Em. Picot.)	149	44
HEGEL, <i>Chronique de Mayence</i> . (R.)	177	147
HOLDEN, <i>Edition de la Cyropédie de Xénophon</i> . (Ch. Cu- cuel.)	157	81
HOLUB, <i>Edition de l'Œdipe roi, de Sophocle</i> . (E. Baudat.)	248	380
HOMOLLE, <i>Les statues archaïques d'Artemis à Délos</i> . (M. Du- bois.)	138	i
— <i>Les archives de l'intendance sacrée à Délos</i> (M. Dubois.)	138	1
HÜFFER (G.), <i>Saint Bernard, abbé de Clairvaux</i> . (I. L.)	272	498
JACQUET, <i>Bodin et sa méthode historique</i> . (T. de L.)	145	28
<i>Japon</i> (le), <i>sa peinture</i>	264	449
JOEL, <i>Du développement intellectuel et des motifs littéraires</i> <i>de Platon</i> . (Th. Reinach.)	171	132
JOHANSSON, <i>Les dialectes grecs</i> . (V. Henry.)	193	180
JOLLY, <i>Le droit hindou</i> . (A. Barth.)	223	281
JORDAN, <i>édition de Salluste</i> . (Th. Reinach.)	221	262
JOUBERT, <i>Les misères de l'Anjou aux xv^e et xvi^e siècles</i> . (Louis Farges.)	217	248
JUSSERAND (J. J.), <i>Le roman au temps de Shakspeare</i> . (A. C.)	165	111
KALKMANN, <i>Pausanias le Périégète</i> . (Am. Hauvette.)	198	193
KAULEK, <i>Les papiers de Barthélemy, I, 1792</i> . (A. Chuquet.)	257	411
KNOKE, <i>Les campagnes de Germanicus en Allemagne</i> . (R. Cagnat.)	224	285
KOHLER, <i>Le droit dans la civilisation</i> . (Paul Viollet.)	170	130
KOSER, <i>Frédéric II, prince royal</i> . (A. Chuquet.)	262	433
KREK, <i>Introduction à l'étude de l'histoire de la littérature</i> <i>slave</i> . (L. Leger.)	175	143
KRONES (de), <i>L'Autriche de 1792 à 1816 et le baron de Bal- dacci</i> (A. Chuquet.)	240	347
LACOMBE, <i>Bibliographie parisienne</i> . (M. Tourneux.)	211	231
LA GORCE (de), <i>Histoire de la seconde République française</i> . (A. Sorel.)	251	385
<i>Lally-Tollendal</i>	161	92
LANGE (L.), <i>Petits écrits sur l'antiquité classique, I</i> . (A. Rei- nach.)	143	24
LANSON, <i>Edition de l'Esther, de Racine</i> . (A. Delboulle.)	173	137
LANZAC DE LABORIE, <i>Mounier, sa vie et ses écrits</i> . (A. Chu- quet.)	257	408
LAVIGNE, <i>Edition du Menteur, de Corneille</i> . (A. Delboulle.)	173	137
LEBÈGUE, <i>Epigraphie de Narbonne</i> . (R. Cagnat.)	230	310
<i>Le Camus</i> (le cardinal)	155	73
LECLERC, <i>Les peuplades de Madagascar</i> . (H. D. de Gram- mont.)	213	235
LEDRAIN, <i>Dictionnaire des noms propres palmyréniens</i> .		

TABLE DES MATIÈRES

	art.	IX pages
(Rubens Duval.)	151	61
LE FORT, Adhémar, évêque de Genève. (T. de L.)	238	344
LEIST, Histoire du droit gréco-italien. (Paul Viollet.) . . .	170	130
LEROY-BEAULIEU (An.), Les catholiques libéraux, l'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours. (Paul Viollet.)	191	174
Lessing (G. E.), Minna de Barnhelm, p. p. GIROT. (A. Chu- quet.)	234	318
— par Erich SCHMIDT, I et II. (A. Chuquet.)	270	479
— Œuvres complètes, III, p. p. MUNCKER. (A. Chuquet.) .	270	486
LÉVI (Israel), Le roman d'Alexandre, texte hébreu anonyme. (R. Duval.)	247	377
LOISNE (de), Histoire politique de la France. (Louis Farges.)	204	214
LUPUS, Syracuse dans l'antiquité. (Sal. Reinach.)	201	209
MACRAY, Vpyage au Parnasse. (J. J. Jusserand.)	244	362
Mahaut (la comtesse).	144	25
MAIKOV, Batiouchkov, sa vie et ses œuvres. (Louis Leger.)	241	348
MARTEL (de), Les historiens fantaisistes, M. Thiers, III. (A. Chuquet.)	257	417
MASSON (F.), Le cardinal de Bernis depuis son ministère. (A. Gazier.)	164	110
Mauvegin, son château et sa paroisse	156	76
Mayence (Chronique de), p. p. HEGEL. (R.)	177	147
Maynard, Œuvres, p. p. GARRISSON, II. (A. Delboulle.) . .	203	212
MESNARD, tome IX de l'édition des Œuvres de Molière. (A. Gazier.)	159	85
MEYER (A.), La composition de la Théogonie. (E. Baudat.)	254	401
MEYER (Paul), Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry. (Ch. Bémont.)	261	430
Molière, Œuvres, p. p. MESNARD, IX. (A. Gazier.)	159	85
MOMMSEN, Le lieu de la bataille de Varus. (R. Cagnat.) . .	224	286
MORLOT, Précis des institutions politiques de Rome	194	181
MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, III-IV. (R.)	199	199
Mounier, sa Vie et ses écrits	257	408
Mulhouse (Cartulaire de), p. p. MOSSMANN, III-IV. (R.) . .	199	199
MUNCKER, Œuvres complètes de G. E. Lessing, III. (A. Chuquet.)	270	486
MÜNTZ (Eug.), Les antiquités de Rome aux ^{xiv} ^e , ^{xv} ^e et ^{xvi} ^e siècles. (A. de Barthélemy.)	231	313
— et P. FABRE, La bibliothèque du Vatican au ^{xv} ^e siècle. (P. de Nolhac.)	256	404
MURALT (de), Histoire des Suisses. (R.)	186	164
Mystère (le) des Trois Doms, p. p. GIRAUD et CHEVALIER. (T. de L.)	179	148
Narbonne, son épigraphie	230	310
Neufchatel-en-Bray	188	166

	art.	pages
<i>Neuchatel</i> (le comté de) et la politique prussienne en France Comté, par Em. BOURGEOIS. (A. Chuquet.)	250	384
NOELDEKE, Les langues sémitiques. (J. Halévy.)	162	97
— Les princes ghassanides de la maison de Gafna. (J. Halévy.)	162	97
— Etudes sur l'histoire de la Perse	253	401
ONCKEN, Dissertations sur l'histoire moderne. (R.)	154	72
PARFOURU, Comptes consulaires de la ville de Riscle. (T. de L.)	226	295
<i>Pascal</i> , p. p. FAUGÈRE, I. (A. Molinier.)	146	29
PASSY (P.), Les sons du français	218	250
Pausanias le Périégète	198	193
PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité, tome IV, Sardaigne, Judée, Asie-Mineure. (Clermont-Ganneau.)	236	329
PERSSON, Etudes étymologiques. (V. Henry.)	214	236
PETIT DE JULLEVILLE, Editions du Cid, de Cinna, de Nicomède. (A. Delboulle.)	180	152
PETSCHENIG, Edition de Corippus. (S. Reinach.)	147	41
<i>Pie VII</i> à Savone.	257	416
PIERRE (V.), La Terreur sous le Directoire. (A. Chuquet.) .	257	415
PIERSON et NABER, Recherches sur le Nouveau Testament. (A. Sabatier.)	225	289
PINGAUD, Choiseul-Gouffier. (A. Chuquet.)	161	90
PLESSIS, Etudes critiques sur Properce. (E. Thomas.) . . .	265	457
— Propertiana. (E. Thomas.)	265	457
POST, Introduction à l'étude de la jurisprudence ethnologique. (Paul Viollet.)	170	129
<i>Properce</i>	265	457
PROWE, Copernic, II. (R.)	158	84
PUSCHMANN, Alexandre de Tralles. (C. E. Ruelle.)	242	353
QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. (A. C.)	169	124
<i>Quinte-Curce</i>	269	473
RABBINOWICZ, Grammaire de la langue française. (Johan Vis- sing.)	235	320
<i>Racine</i> , Esther, p. p. LANSON, (A. Delboulle.)	173	137
RENIER, Inscriptions romaines de l'Algérie, tables, II-V. (R. Mowat.)	139	6
<i>Reuilly</i> , son tumulus.	195	181
REUSS (R.), Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg. (A. Chuquet.)	246	371
— Charles de Butré. (A. Chuquet.)	246	372
RICARD, Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et aigus. (Paul Passy.)	183	158

TABLE DES MATIÈRES

	art	XI pages
RICHARD (J. M.), Mahaut, comtesse d'Artois. (A. Delboulle.).	144	25
<i>Riscle</i> , comptes consulaires de cette ville.	226	295
RITTER, Recherches sur le poète Claude de Buttet. (T. de L.)	227	297
<i>Rituel</i> romain du pape Paul V. (A. Delboulle.).	253	392
ROBIQUET, Jean Dorat. (P. de Nolhac.).	273	502
ROMBALDI, Sampiero Corso. (C....a.).	187	165
ROUSSET (Cam.), Les commencements d'une conquête, premier article. (A. Sorel.).	267	466
— Second article. (H. D. de Grammont.).	271	487
<i>Rubens</i> , sa correspondance.	222	264
RUELENS, Correspondance de Rubens, I. (T. de L.)	222	264
<i>Saint-Amand-Montrond</i> en 1789, par F. DUMONTEIL. (A. Chuquet.).	257	408
SAINT-LAGER, Histoire des herbiers. (Ch. J.).	202	210
<i>Salem</i> (abbaye de), son Cartulaire	148	43
<i>Salluste</i> , p. p. JORDAN. (Th. Reinach.)	221	262
SALVO (de), Metauria et Tauriana. (R. C.).	220	261
<i>Sampiero Corso</i>	187	165
SARZEC (de), Découvertes en Chaldée. (Ph. Berger.). . . .	192	177
SCHERER (W.), Etudes sur Goëthe. (A. Chuquet.).	270	477
SCHMIDT (E.), Caractéristiques. (A. Chuquet.).	270	478
— G. E. Lessing, histoire de sa vie et de ses écrits, I et II. (A. Chuquet.)	270	479
SEEMÜLLER, édition de Seifried Helbling. (A. Chuquet.). . .	185	163
<i>Seifried Helbling</i> , p. p. SEEMÜLLER. (A. Chuquet.). . . .	185	163
<i>Sémonville</i> , sa mission à Constantinople	257	410
<i>Shakspeare</i> , allusions ou citations faites pendant les cent ans qui ont suivi la plus ancienne de ces allusions. . . .	244	356
SIGWART, Questions d'éthique. (T. R.).	167	121
<i>Sophocle</i> , <i>Œdipe roi</i> , p. p. HOLUB (E. Baudat.).	248	380
<i>Spelling</i> , revue américaine.	218	250
STEIN, Archives pour l'histoire de la philosophie, I. (T. R.) .	263	436
STEINTHAL, Ethique générale, (T. R.).	167	122
<i>Strasbourg</i> et son église protestante.	246	371
STREIT, La seconde guerre punique. (R. C.).	215	241
SYLVANECTE, Profils vendéens. (A. Chuquet.).	257	413
<i>Syracuse</i> dans l'antiquité.	201	209
TAHMURAS, Le code social des Parsis. (J. D.).	259	425
TALLON, Fragment de la guerre des Camisards. (T. de L.).	160	86
<i>Thomas de Cantorbéry</i> (Vie de saint).	261	430
VAN BERCHEM, La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. (J. Preux.).	142	21
VANDAL, Le marquis de Villeneuve. (A. Chuquet.).	161	89
VIETOR, Etudes phonétiques.	218	250

	art.	pages
<i>Wallenstein</i> pendant son premier généralat	196	183
WEECH, Cartulaire de l'abbaye de Salem, II. (R.)	148	43
WEIGEL, Catalogue des travaux juridiques allemands. (P. V.)	209	229
WEIZSÄCKER, L'âge apostolique de l'église romaine. (A. Sa- batier.)	140	7
WINKLER, De l'histoire du langage. (V. Henry.)	219	258
WOLFF, Karl Gotthelf Lessing. (A. Chuquet.)	270	485
<i>Wolsey</i> (le cardinal.)	249	381
<i>Xénophon</i> , Cyropédie, p. p. HOLDEN. (Ch. Cucuel.) . . .	157	81
ZEISSBERG (de), La procédure de Rodolphe de Habsbourg contre Ottocar. (R.)	163	109
— Sources de l'histoire de la politique de l'Autriche pen- dant les guerres de la Révolution française. (A. Chu- quet.)	275	509
ZELLER (Ed.), Frédéric le Grand, philosophe. (A. Chuquet.)	262	436

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

ANDERSON, La peinture au Japon. (J. D.)	264	449
— Catalogue des peintures japonaises et chinoises du Bri- tish Museum. (J. D.)	264	449
FROTHINGHAM, Etienne Bar Sudaili. (R. Duval.)	207	225
GARDNER, Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde. (James Darmesteter.)	229	305
GRIERSON et HOERNLE, Travaux sur la langue du Bihâr. (A. Barth.)	166	113
JOLLY, Le droit hindou. (A. Barth.)	223	281
LEDRAIN, Dictionnaire des noms propres palmyréniens. (Rubens Duval.)	151	61
LÉVI (Israël), Le roman d'Alexandre, texte hébreu anonyme. (R. Duval.)	247	377
NOELDEKE, Les langues sémitiques. (J. Halévy.)	162	97
— Les princes ghassanides de la maison de Gafna. (J. Ha- lévy.)	162	97
— Etudes sur l'histoire de Perse.	253	401
TAHMURAS, Le code social des Parsis. (J. D.)	259	425
VAN BERCHEM, La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. (J. Preux.)	142	21

Langue et littérature grecques.

BOUVY, Poètes et mélodes. (Th. Reinach.).	216	242
— Erratum.		328
JOEL, Du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon. (Th. Reinach.).	171	132
JOHANSSON, Les dialectes grecs. (V. Henry.).	193	180
LANGE (L.), Petits écrits sur l'antiquité classique, I. (S. Reinach.).	143	24
MEYER (A.), La composition de la Théogonie. (E. Baudat.)	254	401
PUSCHMANN, Alexandre de Tralles. (C. E. Ruelle.).	242	353
<i>Sophocle</i> , Œdipe roi, p. p. HOLUB. (E. Baudat.).	248	380
<i>Xénophon</i> , Cyropédie, p. p. HOLDEN. (Ch. Cucuel.).	157	81

Langue et littérature latines.

BRANDES, Le poème chrétien « Laudes Domini ». (P. A. L.)	243	355
<i>Corippus</i> , p. p. PETSCHENIG. (S. Reinach.).	147	41
CURTIVS (G.), Mémoires scientifiques. (L. Duvau.).	237	343
DOSSON, Etude sur Quinte-Curce. (Paul Lejay).	269	473
PLESSIS, Etudes critiques sur Properce. (E. Thomas.).	265	457
— Propertiana. (E. Thomas.).	265	457
<i>Salluste</i> , p. p. JORDAN. (Th. Reinach.).	221	262

Archéologie, épigraphie et beaux-arts.

BOUCHER DE MOLANDON et A. de BEAUCORPS, Le tumulus de Reuilly. (Sal. Reinach.).	195	181
CAVVADIAS, Catalogue du Musée Central. (Sal. Reinach.).	260	427
HOMOLLE, Les statues archaïques d'Artémis à Délos. (M. Dubois.).	138	1
— Les archives de l'intendance sacrée à Délos. (M. Dubois.)	138	1
KALKMANN, Pausanias le Périégète. (Am. Hauvette.).	198	193
LEBÈGUE, Epigraphie de Narbonne. (R. Cagnat.).	230	310
MÜNTZ (Eug.), Les antiquités de Rome aux ^{xiv} ^e , ^{xv} ^e et ^{xvi} ^e siècles. (A. de Barthélemy.).	231	313
— et P. FABBE, La bibliothèque du Vatican au ^{xv} ^e siècle. (P. de Nolhac.).	256	404
PERROT et CHIEPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité, t. IV, Sardaigne, Judée, Asie-Mineure. (Clermont-Ganneau.).	236	329
RENIER, Inscriptions romaines de l'Algérie, tables, II-V.		

	art.	pages
(R. Mowat,).	139	6
SARZEC (de), Découvertes en Chaldée. (Ph. Berger.).	192	177

Histoire ancienne (grecque et romaine).

BELOCH, La population du monde gréco-romain. (Cam. Jullian).	152	62
KNOKE, Les campagnes de Germanicus en Allemagne. (R. Cagnat.).	224	285
LUPUS, Syracuse dans l'antiquité. (Sal. Reinach.).	201	209
MOMMSEN, Le lieu de la bataille de Varus. (R. Cagnat.).	224	286
SALVO (de), Metauria et Tauriana. (R. C.).	220	261
STREIT, La seconde guerre punique. (R. C.).	215	241

Histoire du moyen-âge.

HEGEL, Chronique de Mayence. (R.).	177	147
HÜFFER (G.), Saint Bernard, abbé de Clairvaux. (I. L.).	272	498
Mulhouse (Cartulaire de), p. p. MOSSMANN, III-IV. (R.).	199	199
RICHARD (J. M.), Mahaut, comtesse d'Artois. (A. Delboulle.).	144	25
SAINT-LAGER, Histoire des herbiers. (Ch. J.).	202	210
WEECH, Cartulaire de l'abbaye de Salem, II. (R.).	148	43
ZEISSBERG (de), La procédure de Rodolphe de Habsbourg contre Ottocar. (R.).	163	109

Histoire moderne.

ALIS, Notice sur Mauvezin. (A. C.).	156	76
BAILLEU, Correspondance diplomatique de la France et de la Prusse, 1800-1807. (A. C.).	205	216
BELLET, Histoire du cardinal Le Camus. (T. de L.).	155	73
BÉRENGIER (dom), Belsunce. (A. Gazier.).	200	202
BOUQUET, Documents concernant l'histoire de Neufchatel-en-Bray et des environs. (A. Delboulle.).	188	166
BOURGEOIS (Em.), Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté. (A. Chuquet.).	250	384
BOUTMY, Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre. (J. J. Jusserand.).	233	315
BURROWS, La maison de Brocas. (T. de L.).	141	11
BUSCH, Le cardinal Wolsey. (E. Bémont.).	249	381
CADOUDAL (G. de), Georges Cadoudal et la chouannerie. (A.		

TABLE DES MATIÈRES

	art.	xv pages
Chuquet.).	257	413
CAYX DE SAINT-AYMOUR, La France en Ethiopie, 1634-1706. (Louis Farges.).	181	154
— Instructions des ambassadeurs de France en Portugal. (A. C.).	239	345
CHOTARD, Le pape Pie VII à Savone. (A. Chuquet.).	257	416
DUBARAT, La commanderie et l'hôpital d'Ordiarp. (A. Bru- tails.).	255	402
DUMONTEIL, Saint-Amand en 1789. (A. Chuquet.).	257	408
GEERING, Le commerce et l'industrie de la ville de Bâle. (R.).	172	135
GINDELY, Wallenstein pendant son dernier généralat. (R.) .	196	183
GROSJEAN, La mission de Sémonville à Constantinople. (A. Chuquet.).	257	410
HALPHEN, Lettres de Henri IV à M. de Villiers. (T. de L.).	232	314
HAMONT, Lally-Tollendal. (A. Chuquet.).	161	92
HANOTAUX, Etudes historiques sur le xvi ^e et le xvii ^e siècle en France. (Louis Farges.).	189	167
JOUBERT, Les misères de l'Anjou aux xv ^e et xvi ^e siècles. (Louis Farges.).	217	248
KAULEK, Les papiers de Barthélemy, I, 1792. (A. Chuquet.)	257	411
KOSER, Frédéric le Grand, prince royal. (A. Chuquet.). . .	262	433
KRONES (de), L'Autriche de 1792 à 1816 et le baron de Bal- dacci. (A. Chuquet.).	240	347
LA GORCE (de), Histoire de la seconde république française. (A. Sorel.).	251	385
LANZAC DE LABORIE, Mounier, sa vie et ses écrits. (A. Chu- quet.).	257	408
LE FORT, Adhémar, évêque de Genève. (T. de L.).	238	344
LEROY-BEAULIEU (An.), Les catholiques libéraux, l'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours. (Paul Viollet.).	191	174
LOISNE (de), Histoire politique de la France. (Louis Farges.)	204	214
MARTEL (de), Les historiens fantaisistes, M. Thiers, III. (A. Chuquet.).	257	417
MASSON (Fr.), Le cardinal de Bernis depuis son ministère. (A. Gazier.).	164	110
MURALT (de), Histoire des Suisses. (R.).	186	164
ONCKEN, Dissertations sur l'histoire moderne. (R.).	154	72
PARFOURU, Comptes consulaires de la ville de Riscle. (T. de L.).	226	295
PIERRE (V.), La Terreur sous le Directoire. (A. Chuquet.) .	257	415
PINGAUD, Choiseul-Gouffier. (A. Chuquet.).	161	90
PROWE, Copernic, II. (R.).	158	84
QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. (A. C.).	169	124

	art.	pages
REUSS (R.), Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg. (A. Chuquet.)	246	371
— Charles de Butré. (A. Chuquet.)	246	372
ROMBALDI, Sampiero Corso. (C...a.)	187	165
ROUSSET (Cam.), Les commencements d'une conquête, pre- mier article. (A. Sorel.)	267	466
— Second article. (H. D. de Grammont.)	271	487
RUELENS, Correspondance de Rubens, I. (T. de L.)	222	264
SYLVANECTE, Profils vendéens. (A. Chuquet.)	257	413
TALLON, Fragment de la guerre des Camisards. (T. de L.)	160	86
VANDAL, Le marquis de Villeneuve. (A. Chuquet.)	161	89
ZEISSBERG (de), Sources de l'histoire de la politique de l'Au- triche pendant les guerres de la Révolution française. (A. Chuquet.)	275	509

Géographie.

EGLI, Histoire de la toponomastique. (H. Gaidoz.)	252	389
HAMY, Notice sur une mappemonde portugaise. (L. Gal- lois.)	210	230
LECLERC, Les peuplades de Madagascar. (H. D. de Gram- mont.)	213	235

Langue et littérature françaises.

<i>Boileau</i> , Œuvres poétiques, p. p. GAZIER. (A. Delboulle.)	274	507
<i>Colletet</i> , François Perrin, p. p. de CHARMASSE. (A. Del- boulle.)	245	369
<i>Corneille</i> , Le Menteur, p. p. LAVIGNE. (A. Delboulle.)	173	137
— <i>Cinna</i> , le <i>Cid</i> , <i>Nicomède</i> , p. p. PETIT DE JULLEVILLE. (A. Delboulle.)	180	152
DELBŒUF et ROERSCH, Eléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen. (Ch. J.)	174	139
DESNOIRESTERRES, Le chevalier Dorat et les poètes légers au xviii ^e siècle. (M. Tournoux.)	168	123
<i>Fénelon</i> , De l'éducation des filles, p. p. GASTÉ. (A. Del- boulle.)	117	187
GASTÉ, Les Serments de Strasbourg. (Ch. J.)	184	161
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, let- tre M. (A. Jacques.)	150	54
— Lettre N. (A. Jacques.)	228	299
JACQUET, Bodin et sa méthode historique. (T. de L.)	145	28
<i>Maynard</i> , Œuvres, p. p. GARRISON, II. (A. Delboulle.)	203	212

TABLE DES MATIÈRES

	art	xvii pages
MEYER (Paul), Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry. (Ch. Bémont.).	261	430
Molière, Œuvres, p. p. MESNARD, IX. (A. Gazier.).	159	85
Mystère (le) des Trois Doms, p. p. GIRAUD et CHEVALIER. (T. de L.).	179	148
Pascal, p. p. FAUGÈRE, I. (A. Molinier.).	146	29
RABBINOWICZ, Grammaire de la langue française. (Johan Vising.).	235	320
Racine, Esther, p. p. LANSON. (A. Delboulle.).	173	137
RITTER, Recherches sur le poète Claude de Buttet. (T. de L.)	227	297
ROBIQUET, Jean Dorat. (P. de Nolhac.).	273	502

Langue et littérature allemandes.

BARTSCH, Les Minnesaenger suisses. (A. Chuquet.).	178	147
BEHAGHEL, La langue allemande. (A. B.).	268	469
COMBES (E.), Profils et types de la littérature allemande. (A. Chuquet.).	266	460
GEIGER (L.), Goethe et les Juifs. (C.).	258	418
Lessing (G. E.), Minna de Barnhelm, p. p. GIROT. (A. Chuquet.).	234	318
— Œuvres complètes, III, p. p. MÜNCKE. (A. Chuquet.).	270	486
SCHERER (W.), Etudes sur Goethe. (A. Chuquet.).	270	477
SCHMIDT (E.), Caractéristiques. (A. Chuquet.).	270	478
— G. E. Lessing, Histoire de sa vie et de ses écrits, I et II. (A. Chuquet.).	270	479
Seifried Helbling, p. p. SEEMÜLLER. (A. Chuquet.).	185	163
WOLFF, Karl Gotthelf Lessing. (A. Chuquet.).	270	485

Langue et littérature anglaises.

FURNIVALL, Allusions à Shakspeare. (J. J. Jusserand.).	244	356
JUSSERAND (J. J.), Le roman au temps de Shakspeare. (A. C.).	165	111
MACRAY, Le Voyage au Parnasse. (J. J. Jusserand.).	244	362

Langue et littérature espagnoles.

EGUILAZ, Glossaire des mots hispaniques dérivés des langues orientales. (A. M.-F.).	190	172
---	-----	-----

Langue et littérature italiennes

FERRIERI, Guide à l'étude critique de la littérature. (Ch. J.)	182	156
--	-----	-----

Langues et littératures celtiques.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. (D'Arbois de Jubainville.) . .	153	65
--	-----	----

Langues et littératures slaves.

KREK, Introduction à l'étude de l'histoire de la littérature slave. (L. Léger.)	175	143
MAIKOW, Batiouchkow, sa vie et ses œuvres (Louis Leger.) .	241	348

Linguistique.

BAUNACK (S. et Th.), Etudes sur le domaine du grec et des langues ariennes. (V. Henry.)	176	145
BEZZENBERGER et BIELENSTEIN, Réimpressions lettes. (C.) . .	206	218
PASSY (P.), Les sons du français.	218	250
PERSSON, Etudes étymologiques. (V. Henry.)	214	236
RICARD, Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et aigus. (Paul Passy.)	183	158
<i>Spelling</i> , Revue américaine.	218	250
VIETOR, Etudes phonétiques	218	250
WINKLER, De l'histoire du langage. (V. Henry.)	219	258

Philosophie.

SIGWART, Questions d'éthique. (T. R.)	167	121
STEIN, Archives pour l'histoire de la philosophie, I. (T. R.)	263	436
STEINTHAL, Ethique générale. (T. R.)	167	122
ZELLER (Ed.), Frédéric le Grand, philosophe. (A. Chuquet.)	262	436

TABLE DES MATIÈRES

art XIX
pages

Droit.

BRUNS et MOMMSEN, Sources du droit romain, 5 ^e édition. (Paul Viollet.).	208	228
KOHLER, Le droit dans la civilisation. (Paul Viollet.). . . .	170	130
LEIST, Histoire du droit gréco-italien. (Paul Viollet.). . . .	170	130
MORLOT, Précis des institutions politiques de Rome.	194	181
POST, Introduction à l'étude de la jurisprudence ethnologi- que. (Paul Viollet.).	170	129

Théologie et histoire de l'Eglise.

PIERSON et NABER, Recherches sur le Nouveau Testament. (A. Sabatier.).	225	289
<i>Rituel</i> romain du pape Paul V. (A. Delboulle.).	253	392
WEIZSÆCKER, L'âge apostolique de l'église romaine. (A. Sa- batier.).	140	7

Bibliographie.

CHARAVAY (Et.), La science des autographes. (T. de L.). . .	212	233
HARRISSE, Excerpta Colombiniana. (Em. Picot.).	149	44
LACOMBE, Bibliographie parisienne. (M. Tourneux.).	211	231
WEIGEL, Catalogue des travaux juridiques allemands. (P. V.).	209	229

CHRONIQUE

Académie royale de Belgique, classe des lettres, programme des concours	278
ANDRESEN, 5 ^e édition de La langue allemande.	303
ASHTON, Romans de chevalerie.	77
BACCI, Les considérations de Tassoni sur les rimes de Pé- trarque	326
BAZIN, Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes. (T. de L.). . . .	238
BERTHELOT et RUELLE, Collection des alchimistes grecs . . .	438
Bibliothèque germanique, de la librairie Hettler.	206

	pages
Box, Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs.	128
BROTONNE (L. de), Les sénateurs du Consulat et de l'Empire.	127
BRÜCKNER, Essais sur l'histoire russe au xvii ^e siècle	375
BRUNETIÈRE, Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française.	126
Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale Victor-Emmanuel. (L. G. P.)	239
CHABRIER, Les orateurs politiques de la France, choix de discours	323
Chamisso, son monument à Berlin	224
CLERMONT-GANNEAU, Recueil d'archéologie orientale, fasc. III.	397
Commission historique de l'Académie des sciences de Bavière.	325
Commission historique de la province de Saxe.	207
<i>Corpus ecclesiasticorum latinorum</i>	519
DELBŒUF, La matière brute et la matière vivante. (Ch. J.). .	278
DERENBOURG (Hartwig), Préface du <i>Livre du bâton</i> d'Ousâma.	351
— Un passage sur les Juifs au xii ^e siècle, traduit de l'autobiographie d'Ousâma.	437
DESDEVISES DU DÉZERT, Le bassin du Rhin.	518
<i>Deutscher Einheitsschulverein</i>	18
DEVILLARD, Chrestomathie de l'ancien français	94
DUQUET, Les grandes batailles de Metz.	373
DURO, Un Espagnol du xv ^e siècle tenu pour Ante-Christ. .	326
<i>Encyclopédie de l'histoire moderne</i> , 28 ^e -34 ^e livraisons. .	302
FAVARO, Catalogue des livres de Galilée. (T. de L.).	78
GASTÉ, Notes sur Segrais, II. (T. de L.)	95
— Un chapiteau de l'église de Saint-Pierre de Caen. (T. de L.).	238
GAZIER, Nouveau dictionnaire classique illustré.	399
GLASER, Controverses yéménites. (H. D.)	144
<i>Gœthe</i> , le premier Faust.	18
HANUSZ (Jean), not. nécrol. (L. Leger.)	277
HENRY (Ch.), La Vie d'Antoine Watteau, — La vérité sur le marquis de Sade, — Voltaire et le cardinal Quirini. (M. Tx.).	95
JORET (Ch.), Flore populaire de Normandie. (A. D.)	397
KERVILER, Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, III. (T. de L.).	191
KLUGE, 4 ^e édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande, 1 ^{er} fascicule	422

KOSTOMIRIS, Ce que les anciens Grecs ont écrit sur les yeux et les oreilles.	326
LACUÉE, Lettre au contre-amiral Lacrosse. 13 nivôse an X.	127
LAVISSE, Essais sur l'Allemagne impériale.	398
LEFÈVRE-PONTALIS, Bibliographie des sociétés savantes de la France.	275
LEMONNIER (H.), Etude historique sur la condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'empire romain.	93
LEROUX (Alf.), Publications sur le Limousin.	419
LE VAVASSEUR, Valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont. (T. de L.).	191
<i>Mabinogion</i> , p. p. RHYS et EVANS.	375
MAILLY, Etudes pour servir à l'histoire des sciences et des lettres en Belgique pendant la seconde moitié du XVIII ^e siècle.	37
MANEUVRIER, L'éducation de la bourgeoisie sous la République.	439
<i>Mélanges Renier</i>	189
MÜLLENHOFF, Deutsche Altertumskunde, II	374
MÜNTZ (Eug.), Pétrarque et Simone Martini à propos du Virgile de l'Ambrienne. (T. de L.).	190
NOLHAC (P. de), Lettres de la reine de Navarre au pape Paul III par le nozze Pératé-Fabre. (T. de L.).	301
OMONT, Fac-similés des manuscrits grecs des XV ^e et XVI ^e siècles reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque nationale	301
PARIS (Gaston), Extraits de la chanson de Roland et de la Vie de saint Louis par Jean de Joinville.	93
PARIS (Louis-Antoine), Not. nécrol.	276
PIERLING (P.), Le mariage d'un tsar au Vatican. (L. L.).	424
<i>Revue de l'histoire des Juifs en Allemagne</i>	420
<i>Revue des patois gallo-romains</i> , 1 ^{er} fascicule	519
RIGAL, Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, de 1548 à 1635	438
ROUFF, Traduction de la Grammaire grecque d'Ernest KOCH. (C. E. R.).	301
ROY (M.), Œuvres poétiques de Christine de Pisan. I. (T. de L.).	94
Société asiatique d'Italie, 1 ^{er} volume de ses publications.	424
Société de la Haute-Lusace.	18
Société historique de la Hanse.	207
Société Jablonowski, de Leipzig.	18
Société slave de bienfaisance de Saint-Petersbourg.	79
SOREL (A.), Montesquieu.	126

	pages
STAUBER, Mémoire qui a obtenu le prix annuel fondé par le roi de Belgique.	39
STEIN, La presse locale à Montargis au XVIII ^e siècle.	398
Stratford-on-Avon et le Shakspeare Memorial.	423
TAMIZEY DE LARROQUE, Samuel Petit.	324
Tarde, Chroniques. (T. de L.)	191
THOMAS (A.), Bibliothèque méridionale.	94
— Sur la formation du nom du pays de Comminge. (Ch. J.)	94
THOMAS (D.), Histoire de l'ancienne seigneurie de Barr. . .	277
THUREAU-DANGIN, Deuxième édition des deux premiers tomes de l' <i>Histoire de la monarchie de Juillet</i>	518
TOURNEUX, La fédération parisienne du 14 juillet 1790. . .	127
Walther de la Vogelweide, son monument.	18
WIERZBOWSKI, Christophe Warszewicki, sa vie et son œuvre.	79
WILKINS, L'hindouisme moderne.	77
WINKLER, Sur l'histoire de la langue.	144

VARIÉTÉS

CLERMONT-GANNEAU, Notes d'archéologie orientale, XXXIII, Caesar et le nom punique de l'éléphant.	56
DOREZ, Lettre de Villoison à Wyttenbach.	393
PÉLISSIER (Léon G.), Une lettre de la Condamine.	219
REINACH (Salomon), Un faux dieu	13

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

A nos lecteurs (changement de direction).	497
Lettre de M. Fleury.	13
Réponse de M. Glasson à M. d'Arbois de Jubainville. . . .	287

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, n° 788, 11 juin 1887 — n° 814, 3 décembre 1887.
The Athenaeum, n° 3111, 11 juin 1887 — n° 3137, 10 déc. 1887.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin; V et VI, juillet-septembre 1887.
Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiocese Cöln, XVI^e fasc.
Berliner Philologische Wochenschrift, n° 24, 11 juin 1887, — n° 48, 26 novembre 1887.
Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 18 juin 1887, — n° 50, 10 décembre 1887.
Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1^{er} juin 1887, — n° 23, 15 novembre 1887.
Literarisches Centralblatt, n° 25, 18 juin 1887, — n° 50, 10 décembre 1887.
Theologische Literaturzeitung, n° 12, 18 juin 1887, — n° 22, 5 novembre 1887.
Wochenschrift für klassische Philologie, n° 23, 8 juin 1887, — n° 45, 9 novembre 1887.
Zeitschrift für katholische Theologie, III^e fascicule trimestriel. 1887.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXX, 4^e et 5^e livraisons

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 4 juillet —

1887

Sommaire : 138. HOMOLLE, Les statues archaïques d'Artémis à Délos et Les archives de l'intendance sacrée de Délos. — 139. LÉON RENIER, Inscriptions romaines de l'Algérie, Tables II-V. — 140. WEIZSÄCKER, L'âge apostolique de l'église romaine — 141. BURROWS, La maison de Brocas. — *Variétés :* Salomon REINACH, Un faux Dieu. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

138. — Th. HOMOLLE. *De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis.* Paris, Labitte, 1885.

— *Les archives de l'intendance sacrée à Délos* (315-166 av. J.-C.). Paris, Thorin, 1886.

Les deux thèses présentées à la Faculté des lettres de Paris ne donnent qu'une idée incomplète des importantes découvertes faites par l'auteur dans l'île de Délos. Elles sont la suite des nombreux articles du *Bulletin de Correspondance hellénique* qui a tenu le monde savant au courant de ces découvertes, et l'annonce du grand ouvrage (Délos, 4 vol. in-4°) qui en donnera le tableau d'ensemble.

Il est donc inutile de rappeler longuement ici les incidents des fouilles entreprises par M. Homolle à Délos de 1877 à 1885, de montrer avec quelle habileté ont été employées les modiques ressources mises à sa disposition, de vanter le scrupule méticuleux du directeur de fouilles, son intervention continuelle dans l'œuvre de la recherche, la merveilleuse impulsion donnée aux travaux de dégagement des sanctuaires antiques. Un vrai savant, comme lui, ne veut devoir les éloges qu'aux travaux purement intellectuels, qu'à la mise en œuvre des matériaux historiques et artistiques rendus à la science : pour lui, les épreuves physiques, les fatigues, les ennuis du séjour dans une île pauvre et sans ressources, la difficulté de mener à bien une entreprise si compliquée au milieu d'obstacles suscités par la nature ou la mauvaise volonté des hommes, le courage moral et la vaillance, tout cela compte peu. Ceux qui connaissent M. H. savent que pour lui le progrès de la science importe seul. A Délos tout a été mené vite, simplement, avec le sentiment austère du devoir accompli : dans la conduite des fouilles et dans la publication des résultats acquis, pas un fait, pas une ligne, pas un mot, n'a révélé cet amour de l'apparat qui peut fausser la science en donnant à l'archéologue, comme à l'explorateur, la tentation de grossir artificiellement l'importance de ses découvertes. Les précieuses conquêtes de la science à Délos ont été faites à petits pas, sans bruit,

avec une patience acharnée, grâce à un labeur de tous les instants et à une constance inébranlable.

La méthode employée dans les deux thèses de M. H. reflète les qualités qu'il a mises à Délos au service de l'École d'Athènes et de la science française. Tout s'y résume en la conscience, la simplicité, l'austérité même. Et pourtant rien n'y est sacrifié au vain plaisir de grouper à outrance ou de systématiser à l'excès les résultats des fouilles. L'auteur s'oublie dans ses livres, comme le directeur des travaux faisait là-bas abstraction de sa personne, soucieux seulement du bon renom de l'École française qu'il représentait. Il donne, sous forme de thèses, l'exposé exact, simple et franc d'une partie de ses découvertes. Les deux livres, latin et français, ont la même physionomie de profonde honnêteté scientifique et d'exactitude; ce sont œuvres mûries et méditées dans leurs plus petits détails, où un esprit capable de généraliser hautement à l'occasion et d'aborder l'histoire ancienne dans toute sa grandeur s'est plu et plié à de minutieuses besognes. Le passé de M. H. avait déjà montré, l'avenir montrera mieux encore que cette gymnastique laborieuse des études de détail, si funeste à d'autres, a pour seul effet de retremper et de grandir chez lui le caractère et les aptitudes d'historien.

La thèse latine, pieusement dédiée à la mémoire d'Albert Dumont, maître et ami de l'auteur, est une contribution précieuse à l'histoire de l'art, surtout de la sculpture archaïque. M. H. explique dans son introduction comment les statues découvertes à Délos doivent être étudiées et comparées aux autres monuments de l'art grec; et indique la méthode, simple et louable de tous points, suivant laquelle il procèdera. La première partie est consacrée à la description aussi exacte que possible des statues parmi lesquelles il choisira, les mieux conservées et les plus capables, par la netteté de leurs caractères, de constituer une ou plusieurs séries à la fois indivisibles et irréductibles. C'est la collection des images d'Artémis. La seconde partie de la thèse se compose d'une suite de dissertations établissant que les statues ainsi classées en séries représentent bien cette divinité, se rapportent exactement à un même type traditionnel. Enfin le troisième chapitre assigné aux monuments de la sculpture grecque trouvés à Délos leur place chronologique dans l'ensemble des œuvres de l'art antique. M. H. qui a distingué deux séries de statues d'Artémis, l'une archaïque, l'autre plus récente, l'une remontant aux premières années du septième siècle, l'autre au début du cinquième, s'efforce de déterminer la part des influences orientales sur les sculpteurs de la période primitive. Il conclut qu'on ne saurait surprendre la moindre ressemblance de style entre les statues archaïques de Délos et celles de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Phénicie. Ses découvertes seraient donc un nouvel argument en faveur de l'originalité profonde de l'art grec dès les âges les plus reculés.

Les juges compétents ont loué d'un commun accord et sans restric-

tion la belle et sévère ordonnance de cette dissertation artistique : la pureté, l'élégance du style doublent aux yeux des connaisseurs ce mérite d'atticisme. La même justice a été rendue à la profonde érudition de l'auteur qui connaît également bien les textes classiques, les monuments de l'épigraphie et les œuvres d'art. Toutefois la description du costume des statues a paru contestable dans quelques détails. M. H. n'aurait pas indiqué assez nettement non plus l'étendue ni l'importance de la période intermédiaire qui sépare les deux séries de statues trouvées à Délos. Enfin son ingénieuse et séduisante théorie de l'indépendance du génie artistique des Hellènes serait empreinte de quelque exagération. Nous n'avons qualité ni pour étendre ni pour restreindre la portée de la plupart de ces critiques.

La thèse française « *Les archives de l'intendance sacrée à Délos* », échappe à l'analyse par son caractère de stricte et rigoureuse démonstration, et laisse peu de prise à la critique, tant la marche en est géométrique, sage et bien ordonnée. Tous les matériaux qu'elle contient ont été découverts par l'auteur, sauf ceux dont il doit communication à MM. Hauvette, Reinach et Paris qui dirigèrent plusieurs séries de fouilles dans la même île. C'est un premier point dont il ne faut pas exagérer l'importance en thèse générale, mais qui a sa valeur dans le cas présent ; car le déchiffrement de cette multitude de textes épigraphiques, la composition de ces commentaires particuliers dont toute étude d'ensemble doit être précédée, voilà des mérites qui dépassent de beaucoup celui de la découverte et qui reviennent en entier à M. Homolle. Ajoutons que ce ne sont point là des documents épigraphiques de lecture ni d'étude facile, mais des tableaux de noms propres et de chiffres, des catalogues d'objets dont il fallait souvent déterminer pour la première fois la nature. Tirer de là une étude d'un intérêt historique véritable, un tableau exact et complet de l'administration des archives sacrées de Délos, était une œuvre réclamant à la fois de hautes facultés de généralisation, de comparaison, de rapprochement, et une patience infinie, les aptitudes de l'érudit et celles de l'historien. Le mérite d'un labeur minutieux, d'une conscience pointilleuse se rencontre à chaque page, sans effacer ni dissimuler jamais à l'observateur attentif, la trace des idées générales et des hautes préoccupations. Mélange singulièrement curieux et instructif que cette œuvre où les détails les plus petits ne font point tort à l'intérêt historique, où le désir d'élever et d'agrandir un sujet si particulier n'a jamais nui à l'exactitude des traits les moins saillants. M. H. a trouvé dans cette étude un objet digne de son talent ; son livre intéressera à la fois ceux qui ne craignent pas de voir la précision des sciences archéologiques tourner à la sécheresse, et ceux auxquels les abus de la dissémination et de la dissection historiques inspirent quelques craintes pour l'avenir.

Le plan de cette étude des archives, embrassant une période d'un siècle et demi, est net, précis et ingénieux. Une introduction montre

l'importance historique du sujet. Les intendants des temples de Délos sont, après l'archonte, les premiers magistrats; et « l'abondance des documents répond à l'importance même de l'institution ». Mais comment classer ces documents, ces quatre cent cinquante inscriptions entières ou fragments d'inscriptions? M. H. (p. 3) détermine d'abord le fondement, les origines et les caractères de la propriété sacrée, recherche sur quelles idées repose le droit des dieux, de quels faits dérive la propriété, quels rapports elle soutient à l'égard de l'Etat; il examine ensuite quelles formes elles revêt et de quels éléments elle se compose; enfin il montre comment on doit dresser l'inventaire de ce que les dieux possédaient en terres, édifices religieux ou maisons de rapport, en matériel, objets précieux, offrandes ou œuvres d'art, et reconstituer la liste de leurs revenus divers. Cet aperçu général résume d'une part des études antérieures de M. H. publiées dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, et trace le programme du grand ouvrage sur Délos dont la présente thèse est l'introduction. Aussi ne comportait-il aucun développement.

Le corps même de l'ouvrage se compose de trois parties. Le chapitre I (p. 7 à 23) est une revue critique des documents relatifs à l'histoire et à l'administration des temples déliens. L'auteur constate la rareté et l'insuffisance des témoignages littéraires, sans rien mettre dans son exposé de l'empressement naïf et triomphal avec lequel certains épigraphistes proclament l'infériorité des textes classiques et se font les apôtres exclusifs des révélations du marbre. Il déplore que des œuvres comme la *Δηλίων πολιτεία* d'Aristote, comme les *Δηλιακά* de Sémos, fils de Cosmiadès, aient disparu, et se réjouit que sa bonne fortune lui ait permis de reconstituer une partie de l'histoire délienne. Mais il sait encadrer les données de l'épigraphie au milieu des documents littéraires, réserver sa place et son rôle aux textes de l'une et l'autre catégorie; pour mieux dire, il répudie cette opposition factice qu'on a essayé d'établir entre les deux sources de l'histoire antique. A ce titre son livre est un exemple qu'on fera bien de méditer et de suivre.

C'est ce qui fait la valeur du second chapitre, consacré au classement relatif des archives. Les marbres y sont d'abord classés suivant leur qualité, suivant la dimension des stèles et les caractères paléographiques; des mots particuliers, des signes spéciaux, bien d'autres détails, servent d'indices sûrs à la chronologie. Puis voici une dissertation historique sur la durée de l'existence indépendante de Délos (p. 26 à 46), modèle de méthode dans l'emploi et le mélange de documents d'origine différente: la mise en œuvre y est d'une habileté surprenante, car on y voit clairement que sans l'intervention perpétuelle de Thucydide, Polybe, Tite-Live, Diodore, les détails fournis par les inscriptions ne formeraient point de tissu historique, et que sans ces détails les témoignages des historiens manqueraient parfois de clarté. Si l'on ajoute à ce curieux chapitre les études publiées ailleurs par M. H. sur la confédé-

ration des Cyclades, on comprendra que, sous les apparences d'un minutieux opuscule de chronologie, se cache une contribution importante à la grande histoire, à l'histoire générale de la Grèce. L'œuvre de Droysen est sur bien des points heureusement complétée ou corrigée.

Le chapitre III (classement absolu des archives de l'intendance sacrée fondé sur la chronologie des archontes déliens) n'a plus peut-être le même intérêt, du moins un intérêt si général, mais tout autant de mérite. Après une rapide revue des catalogues d'éponymes, se place un examen de méthode chronologique ; les précautions nécessaires dans les calculs fondés sur des catalogues d'archontes y sont énumérées ; l'auteur indique toutes les garanties de comparaisons indispensables à une solution rigoureuse. Mais l'histoire reprend ses droits aussitôt : et le classement chronologique des archontes (p. 58 à 96) élucide encore plus d'une question générale et importante. Citons l'étude des offrandes d'Antigone et des Ptolémées (p. 60 et suiv.), les considérations relatives au rôle du κοινὸν τῶν νησιωτῶν, aux luttes des princes macédoniens contre les Ptolémées pour conquérir l'hégémonie de la mer Egée. Sans doute Droysen avait déjà fort bien indiqué les vicissitudes de cette rivalité ; mais il n'était pas inutile de contrôler par quelques observations de détail, ici une date, là un fait.

Deux appendices complètent la thèse ; le premier (p. 101 à 111) est un tableau chronologique des archontes déliens de 302 à 166. Dans ce tableau synoptique figurent aussi les hiéropes, les trésoriers publics, les secrétaires des hiéropes, les secrétaires de la ville et même des fonctionnaires et employés de moindre rang comme les graveurs en lettres. Le second appendice est le catalogue chronologique et descriptif des monuments : on y peut apprécier une fois de plus la minutieuse patience et l'amour de l'exactitude dont l'auteur a donné tant de preuves.

L'une et l'autre thèse vont bientôt rentrer et se fondre dans un ouvrage considérable où seront exposés les résultats des fouilles de Délos. Les qualités qu'on y a remarquées préserveront M. H. du danger auquel succombent trop souvent les hommes d'étude dont l'attention a été exclusivement absorbée par un seul sujet : ils cèdent volontiers à la tentation de faire graviter l'histoire générale autour du menu détail, ce qui est en somme un moyen de diminuer et de retrécir leur œuvre sans accroître pour cela leur renom. M. H. tient en bride, de main de maître et d'historien, les innombrables faits qu'il a révélés à la science par ses fouilles ; il les estime à leur juste valeur, les classe exactement à leur place. Il sait que l'histoire d'un centre religieux comme Délos ne doit pas être isolée de l'ensemble de l'histoire grecque ; et sa connaissance de l'esprit politique du monde ancien, des évolutions de cet esprit public, l'empêche de croire que Délos ait toujours joué un grand rôle au milieu des puissantes républiques et des princes qui se disputèrent l'hégémonie de l'Archipel. Des vues de ce genre ne pouvaient trouver place dans une étude d'archives, dans des dissertations de chronologie ; mais elles y sont

implicitement contenues, et l'on devine d'instinct la part importante qui leur sera réservée dans l'« exposé général des résultats des fouilles ». Nous apprenons que le gouvernement hellénique vient d'accorder à la France l'autorisation d'entreprendre aussi des fouilles sur l'emplacement des sanctuaires de Delphes; on ne peut mieux souhaiter à ceux qui les dirigeront et en feront connaître les résultats que d'employer la méthode dont M. Homolle nous a donné le modèle. Les œuvres d'art, les documents épigraphiques que le sol couvre seront retrouvés, sans aucun doute; cela est affaire de temps, d'argent, de main-d'œuvre. Mais ce qui importe à la science, en dehors du pittoresque de l'entreprise et des conditions purement matérielles, c'est la mise en œuvre de ces précieux monuments. Puissent les fouilles de Delphes trouver un historien consciencieux, mais capable aussi de vues hautes et générales, comme la bonne fortune de l'Institut et de l'Ecole d'Athènes l'a voulu à Délos.

Marcel Dubois.

139. — Léon RENIER. **Inscriptions romaines de l'Algérie**. Publication posthume des Tables II-V, des *Addenda et Corrigenda*, in-fol. p. 561-580, avec feuille de titre et faux-titre. — Paris, Alphonse Picard, 1886.

On sait que par suite de difficultés provenant du fait de son ancien éditeur, Léon Renier n'avait publié à la fin de son grand recueil épigraphique que le premier des index qu'il lui destinait, *Noms d'hommes et de femmes*. Il était triste de voir ce beau volume rester privé des autres tables formant son indispensable complément. Désormais, les amis de l'illustre épigraphiste n'auront plus ce regret; M. Edouard Renier a retrouvé dans les papiers de son père les épreuves des tables II (*Noms propres et surnoms*) et III (*Tribus romaines*), ainsi que le manuscrit des tables IV (*Dieux et déesses*) et V (*Noms géographiques*) et il en a décidé la publication. M. Chatelain a bien voulu en surveiller l'impression et a eu, en outre, la bonne pensée d'ajouter, sous la rubrique *Addenda et Corrigenda*, les notes marginales écrites de la main de l'auteur sur quelques pages de l'exemplaire pieusement conservé par son fils. On possède donc aujourd'hui l'œuvre du maître sous la forme complète et définitive que lui-même lui avait assignée, car il paraît probable qu'au moment où il confectionnait ces tables, il avait déjà renoncé à composer un deuxième volume qui aurait contenu, suivant l'annonce primitive, l'explication des principales inscriptions, les dissertations archéologiques, historiques et géographiques auxquelles elles peuvent donner lieu, enfin, deux cartes et nombre de gravures sur bois représentant les monuments les plus remarquables sous le rapport de la paléographie. C'est ce programme attrayant, qui répond si bien aux goûts et aux besoins des érudits français, que nous eussions aimé voir repris et mis à exécution par quelqu'un des élèves les mieux qualifiés

du maître disparu. Il y a là une œuvre d'archéologie nationale qui attend son ouvrier et dont les matériaux sont déjà réunis dans les huit tomes de notes et de dessins autographes du commandant De La Mare, classés par son ami dans l'ordre géographique adopté pour son recueil des inscriptions de l'Algérie ¹. Néanmoins, on ne devra pas oublier que le *Commentaire* projeté pendant quelque temps par Léon Renier, puis délaissé quand il s'éprit de l'épigraphie romaine de la Gaule, a été rédigé, au moins pour une bonne part, sous forme de fragments dispersés en diverses publications où l'on parviendra à les retrouver en s'aidant de quelques indications bibliographiques ². Grâce aux tables complémentaires dont nous signalons l'achèvement et qu'il sera toujours facile d'encarter, même dans les exemplaires reliés, le recueil des inscriptions de l'Algérie va reprendre son importance par la facilité rendue aux recherches; le tome VIII du *Corpus* latin ne dispensera pas d'en faire usage ni de le citer, pas plus que le futur *Corpus* grec n'effacera l'œuvre de Bœckh et de Franz.

Robert MOWAT.

140. — C. WEIZSÄCKER. *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche*. Freiburg 1886. Academische Verlagsbuchhandlung von Mohr. 1 vol. in-8, p. 698.

Cette histoire critique du premier âge de l'Église chrétienne est la contribution la plus importante qu'ait fournie la théologie allemande depuis vingt ans sur cette matière. Les livres de Néander, de Baur, de Ritschl, de Lechler dessinent la ligne dans laquelle l'ouvrage de M. Weizsäcker vient de prendre place en la prolongeant d'une façon très heureuse. Il est original de fond et de forme : de forme d'abord; pas une note au bas des pages, point de littérature du sujet, point de noms de savants dans le texte; un genre de composition spécial à notre auteur, où s'unissent et se fondent perpétuellement l'exposition historique et la discussion critique. Ce n'est pas que M. W. ignore ou dédaigne les opinions de ceux qui l'ont précédé en ces recherches. Le lecteur compétent s'aperçoit bien vite au contraire qu'il tient compte de tout, et se met en règle avec tous les travaux scientifiques de quelque valeur. Mais il ne cite aucun livre, ne nomme personne, et c'est une surprise agréable que cette rencontre d'un écrivain allemand se débarrassant du fardeau devenu accablant de l'érudition bibliographique et n'ayant d'autre souci que d'exposer et de justifier sa propre pensée ³.

1. Msc. 22955, à la Bibliothèque de l'Université.

2. Voir, dans le *Bulletin épigraphique*, t. V, 1885, p. 160-163, la liste détaillée des mémoires, articles et notes publiés par L. Renier.

3. L'abstention de M. W. va même trop loin. Son livre n'a point de préface, ce

Ajoutons que cette pensée est bien à lui. Toute son exposition est non-seulement faite d'après les sources minutieusement et longuement explorées, mais encore elle a jailli d'une conception très personnelle. Et c'est là le second mérite de son livre. Nous n'avons pas devant nous une lourde compilation des idées ou du savoir des autres. D'autre part le souci de l'originalité n'emporte pas M. W. jusqu'au paradoxe. C'est un savant droit, consciencieux, examinant les textes à la loupe, faisant chaque jour une petite récolte d'observations fines, neuves souvent, justes presque toujours, puis les mettant en œuvre, les coordonnant dans un ensemble systématique et arrivant ainsi à nous présenter, sous un jour relativement nouveau et avec un air très grand de vraisemblance, un chapitre d'histoire qui semblait presque épuisé. Cependant la méthode de M. W. a son revers. A raconter ainsi directement et tout uniment l'histoire, à la construire en toute liberté, faisant la critique des documents par la seule manière dont on les utilise, on gagne sans doute une grande facilité d'allure et l'on est plus sûr d'intéresser le lecteur. Cette méthode convient très bien pour les temps où les témoignages abondent et sont d'une origine indiscutable. Mais, dans les époques primitives où tout doit être établi par des recherches qui souvent n'aboutissent qu'au doute, la méthode de narration directe de M. W. a peut être le tort d'ouvrir trop grandement la porte au subjectivisme historique. Aussi, après avoir lu son ouvrage, le lecteur un peu difficile, se demandera-t-il : Est-il vraiment possible d'écrire une histoire du siècle apostolique ? La critique peut-elle au-delà de la discussion objective des documents ?

Cette réserve faite, voici le plan et l'analyse de cette œuvre considérable. Elle comprend cinq chapitres principaux. Le premier est consacré à la première communauté juive-chrétienne et expose le cours probable des événements, de la mort du Christ à celle d'Étienne martyr. Le second appartient à l'apôtre Paul. M. W. discute d'abord la vocation de l'apôtre, puis expose sa théologie et enfin les rapports de l'apôtre des gentils avec la communauté juive-chrétienne de Jérusalem. Dans le troisième chapitre, à l'aide des grandes épîtres de Paul, est racontée l'histoire des églises pauliniennes. Celle de l'église de Corinthe est reconstituée, en particulier, avec une précision remarquable. Comme documents véritablement pauliniens, M. W. n'accepte, à côté des quatre lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, que la première aux Thessaloniciens et celle aux chrétiens de Philippe. Le quatrième chapitre suit tour à tour le développement de l'église de Jérusalem avec Jacques, celui de l'église de Rome avec Paul et sa tradition, celui de l'église d'Éphèse avec Jean. Enfin le cinquième et der-

dont nous ne nous plaignons pas. Mais il manque à la fin un registre des matières ou des questions traitées, indispensable pour se retrouver dans un volume de 700 pages très compactes.

nier expose les formes de réunions et de culte, la constitution des communautés, et les mœurs des premiers chrétiens.

Dans ce vaste ensemble de questions obscures et fort compliquées, le chapitre sur la renaissance du christianisme après la mort de Jésus, l'exposition de la théologie paulinienne et des grandes missions de l'apôtre des païens, l'histoire des rapports de Paul et de l'église de Corinthe, l'étude sur la vie intérieure des premières communautés chrétiennes et l'origine des charges ecclésiastiques m'ont paru tout à la fois les parties les plus originales et les plus satisfaisantes du livre. Sur maint détail il y aurait à discuter ; mais ce n'est pas ici le lieu. Il suffira de marquer la méthode critique de l'auteur. Encore ne dirons-nous rien de la seconde partie de son ouvrage, de celle qui va de la mort de saint Paul à l'apparition du quatrième Évangile. Il y a là un demi-siècle en pleine nuit et les questions critiques que soulèvent les documents que l'on rapporte à cette période, tels que l'épître aux Hébreux, les Évangiles synoptiques, l'apocalypse, l'évangile de Jean, etc. rendent la tâche de l'historien encore plus difficile, sinon impossible. Les conjectures de M. W. en valent d'autres, mais ce ne sont jamais que des conjectures.

En revanche, dans la vie de l'apôtre Paul, il y a une dizaine d'années éclairées par sa correspondance authentique et à peu près sûrement datée. C'est là, dans ce point lumineux, que l'historien doit s'établir pour pousser ensuite des reconnaissances soit en avant soit arrière. Cette méthode est la seule qui puisse conduire à des résultats scientifiques. M. W. l'a appliquée avec une rigueur plus grande qu'on ne l'avait fait avant lui. Peut-être faudrait-il lui faire le reproche d'avoir été trop systématique et d'avoir cru qu'on pouvait faire une histoire complète avec les allusions indirectes et toujours fragmentaires des épîtres pauliniennes, en abusant, pour écarter tout le reste, de l'*argumentum e silentio*. Nous sommes d'accord avec lui pour rejeter tout ce qui, dans les *Actes des Apôtres*, est en contradiction positive avec les indications de Paul. Mais nous ne le sommes plus pour croire qu'avec ces indications éparses on puisse faire une histoire complète et systématique.

Les épîtres authentiques de Paul supposent beaucoup plus de choses qu'elles ne nous en apprennent. Le livre des *Actes* est une source d'ordre secondaire, cela va sans dire ; mais il n'est pas, croyons-nous, d'une saine critique de l'écarter trop facilement et de montrer le scepticisme presque absolu que professe l'historien allemand, même à l'égard de la seconde partie de ce document. Voici un exemple de ce que nous voulons dire. Dans l'épître aux Galates, Paul dit qu'il a prêché l'évangile en Syrie et en Cilicie avant les conférences de Jérusalem (Gal. I, 22). M. W. en conclut qu'il n'est allé nulle part ailleurs et met en doute, sinon le fond historique du récit de mission en Galatie des chapitres XIII et XIV des *Actes*, au moins la date de cette mission et, par

conséquent, l'association missionnaire primitive de Paul et de Barnabas (p. 94). Quelques lignes plus loin, dans l'épître aux Galates (II, 5), l'existence des communautés galates au moment de la conférence de Jérusalem, est nettement supposée. Voilà comment, en systématisant rigoureusement les indications de Paul, on peut arriver à contracter outre mesure l'histoire réelle et, par conséquent, à la fausser.

Le rapport du récit des *Actes* avec les épîtres de Paul reste toujours la question décisive pour l'histoire du siècle apostolique. Or, nous doutons très fort que la critique s'arrête à la solution que M. W. lui a donnée soit pour l'ensemble, soit dans le détail. C'est un retour à l'opinion de Baur. La défiance du théologien allemand est justifiée à son point de vue. Il admet, en effet, que l'auteur de cette chronique apostolique a connu et exploité les épîtres de Paul, et, dès lors, il ne peut avoir eu pour dessein que de falsifier l'histoire au profit d'une dogmatique ou d'un parti. Si Luc, en effet, a connu les lettres de Paul, le jugement de M. W. est forcé. On ne peut plus faire aucun fond sur un document dont l'auteur, avec une préméditation bien consciente, a pris à l'égard des affirmations de l'apôtre de si étranges libertés. Mais a-t-il connu les lettres de Paul? Nous savons qu'en Allemagne on n'en doute guère. Pour notre part, nous en doutons beaucoup. Le contraire même nous paraît infiniment plus vraisemblable. La question n'a pas encore été examinée, au seul point de vue historique et littéraire, et il serait important qu'elle le fût. Toute la crédibilité historique du livre des *Actes des Apôtres* en dépend. Suivant que l'auteur a connu ou n'a pas connu les épîtres de Paul, l'aspect de son écrit change totalement. Dans le premier cas, on est scandalisé à bon droit des licences qu'il prend à l'égard de ses sources et de pareilles sources. Dans le second, au contraire, on ne peut qu'admirer qu'un chroniqueur, écrivant à la fin du premier siècle, recueille une tradition si précise et, sur tant de points essentiels, en harmonie si merveilleuse avec les indications éparses des lettres de Paul. Les différences ou les erreurs constatées étonnent beaucoup moins alors que les coïncidences imprévues, et l'on n'est plus porté à dédaigner une chronique qui, sans être indiscutable, renferme des renseignements du plus haut prix, comme dans les parties où le récit est fait à la première personne et vient certainement d'un témoin oculaire. Nous ne pouvons ici que poser la question en faisant entrevoir que, si elle venait à être résolue dans le sens que nous pensons, la plus grande partie de la construction du nouvel historien de l'âge apostolique en serait ébranlée. Après tout, n'est-ce pas le sort de toutes les constructions de ce genre? Fait-on jamais, dès qu'il s'agit de l'antiquité, de l'histoire définitive? Il suffit pour mériter l'éloge de la critique, qu'un livre pose les problèmes avec plus de rigueur, serre les textes de plus près, les analyse avec plus de finesse, présente des hypothèses nouvelles qui profitent à la science autant par la contradiction qu'elles soulèvent que par leur valeur intrinsèque. Or, l'ouvrage de M. W. est de cet ordre et rend tous ces services.

A. SABATIER.

141. — **The family of Brocas of Beurepaire and Roche Court hereditary masters** of the royal buckhounds with some account of the english rule in Aquitaine by Montagu Burrows captain R. N., M. A., F. S. A. Chichele professor of modern history in the university of Oxford. London, Longmans, Green, and Co, 1886, grand in-8 de xii-496 p.

Le sous-titre du volume de M. Montagu Burrows pourrait être celui-ci : *Le contenu d'un vieux coffre*. Ce coffre, construit au x^v^e siècle, semblait perdu depuis une centaine d'années ; on n'en soupçonnait même pas l'existence lorsqu'il devint dans un héritage — ô l'heureux hasard ! — la part de l'auteur que son mariage rattachait à l'antique famille de Brocas, cette famille dont le nom a eu l'insigne honneur d'être célébré par Shakspeare. Dès que le savant professeur eût ouvert le coffre si longtemps oublié, il prit la généreuse résolution de déchiffrer les documents qui s'y trouvaient réunis au nombre de six cents environ. Les plus anciens de ces documents remontent à l'année 1271 ; les plus modernes appartiennent à l'année 1782. Malgré les difficultés de lecture que présentent la plupart de ces textes, M. B. leur a vaillamment arraché leurs secrets et, à force de persévérance et de zèle, il a reconstitué l'histoire entière des Brocas depuis la fin du xiii^e siècle jusqu'à la restauration de Charles II, n'ayant pas jugé à propos de pousser plus loin un travail qui, à partir de cette époque, aurait été d'un intérêt beaucoup moins général. Comme l'histoire de cette grande famille est intimement mêlée à l'histoire des deux nations pendant toute la durée de la domination anglaise en Aquitaine et en Gascogne, on comprend l'insistance avec laquelle les savants de Londres et d'Oxford, consultés par l'auteur, lui ont conseillé de publier une monographie d'autant d'importance. M. B. regrette, trop modestement, dans sa Préface, que le soin de mettre à profit les liasses du vieux coffre n'ait pas été confié à des mains plus expérimentées : nul travailleur n'aurait plus consciencieusement, plus habilement, tiré parti des trésors contenus dans les archives de la maison de Brocas. La période pendant laquelle les Anglais occupèrent la région représentée par les provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux est encore, à certains égards, comme le constate l'auteur, imparfaitement connue : sur divers points à demi-obscurs de ces trois siècles la lumière est projetée par l'histoire d'une famille dont plusieurs membres occupèrent successivement les plus hautes positions et furent investis de la confiance des rois qu'ils servirent avec le plus chevaleresque dévouement et jusqu'au sacrifice de leur fortune et de leur vie.

On accuse quelquefois les généalogistes de se montrer faciles et complaisants. Personne n'adressera pareil reproche à M. B. ; son cœur d'airain n'écoute que la voix de la vérité. Il écarte impitoyablement de son livre tout ce qui n'est pas établi par l'autorité des documents. Conjectures, légendes, trouvent en lui un adversaire résolu, et l'on pourrait dire que sa plume, en ces discussions sans merci, ressemble à la terrible épée de ce Bernard de Brocas, un des plus renommés guerriers du

xiv^e siècle, lequel dort auprès de son maître, le roi Richard, sous les voûtes de l'abbaye de Westminster.

J'ai eu l'occasion de m'occuper d'une façon particulière, à la fois comme voisin et comme parent par alliance (voisin très rapproché, parent très éloigné), j'ai eu, dis-je, l'occasion de m'occuper de l'histoire de la branche française de la famille de Brocas, branche établie depuis très longtemps à Casteljaloux (Lot-et-Garonne). Les indications fournies par le savant anglais sur cette branche concordent avec les résultats de mes propres recherches. Du reste, M. B. n'a rien négligé pour donner à cette partie de son travail une rigoureuse exactitude : il est venu en Gascogne étudier sur les lieux toutes les questions relatives aux anciennes possessions de la branche française, et il a minutieusement compulsé les vieux papiers conservés dans les archives du château de Carnie, habité par M. le comte de Brocas¹.

Je ne puis analyser un travail aussi considérable que celui de M. B.; me contentant d'appeler l'attention sur les choses principales, je signalerai le très grand intérêt du chapitre intitulé : *Sir Bernard Brocas and the Black Prince*. Il y a là un curieux commentaire des récits de Froissart, ce chroniqueur dont M. B. vante avec enthousiasme les pages *enchanteresses*. Dans le très recommandable chapitre sur les de Brocas en France, je ne trouve qu'une lacune : le savant auteur n'a rien dit de ce capitaine Brocas qui se distingua au milieu des huguenots, dans les guerres de religion du xvi^e siècle et qui fut tué près de Marmande, en un combat admirablement décrit par d'Aubigné (*Histoire universelle*, t. II, p. 288). Les nombreux documents inédits, qui s'étendent du xiii^e au xvi^e siècle, méritent aussi une mention spéciale (p. 285-317, 339-358, 375-424, 430-443, 449-470). Louons encore les tableaux généalogiques dressés avec tant de soin par M. B., le copieux index par ordre alphabétique des noms de lieux et de personnes, enfin les illustrations dont le volume est décoré (châteaux, chapelles, tombeaux, sceaux), illustrations qui, jointes aux qualités de l'impression et du papier, lui donnent autant de prix pour l'ami des beaux livres, qu'il avait déjà de prix pour l'ami des excellents travaux.

T. DE L.

1. N'omettons pas de dire que M. B. a interrogé toutes les publications françaises qui pouvaient lui être utiles, par exemple celles de l'abbé Monlezun, de M. Rabanis, de M. Brissaud, de M. Francisque Michel, le recueil des *Archives historiques du département de la Gironde*, etc., il n'a pas même laissé échapper un travail aussi récent que la remarquable thèse de M. Ch. Bémont sur *Simon de Montfort* (1884). Il cite aussi la *Chronique des quatre premiers Valois*, et il appelle l'éditeur (pp. 90, 91) M. Siméon de Luce. C'est probablement la seule inexactitude de tout l'ouvrage.

VARIÉTÉS

Un faux Dieu.

Le dernier fascicule du *Bulletin de correspondance hellénique* publie une inscription de Myconos dont voici le début :

ΙΔΙΜΕΡΑΝΘΙ ΚΑΙ ΘΕΑΙΣ ΝΥΝΦΑ
ΛΟΥΜΕΝΟΣ, etc.

L'éditeur transcrit et restitue :

Τῶι Δι Μερωνί καὶ θεαῖς Νύμφ[ις
Φι] λουμενός, etc.

Il ajoute : « L'épithète de *Μερωνός* appliquée à *Ζεὺς* se rencontre ici pour la première fois. »

Cette épithète ne doit point pénétrer dans les dictionnaires mythologiques. Nous avons ici un curieux exemple d'une *erreur par influence* dans la gravure d'une inscription. Le lapicide avait sous les yeux une copie manuscrite où *ME* figurait à la seconde ligne dans [Φι] ΛΟΥΜΕΝΟΣ, juste au-dessous des lettres qui suivaient ΙΔΙ dans la première. Il les a écrites une première fois là où elles ne devaient pas figurer. La correction est évidente; il faut lire :

*Ισ]ιδι [χοι]ράνωι καὶ θεαῖς Νύμφαις.

L'épithète *Κοίρανος*, appliquée à Osiris, se lit dans une inscription grecque du Musée du Louvre (*Corpus*, n° 3724). Isis est appelé dans les inscriptions *ἑνασσα*, *βασιλισσα*, *δέσποινα* (*Corpus*, n° 3724, 5039, 4945). *Κοίρανος*, épithète de femme, se trouve dans les Orphiques et dans Lucien (cf. le *Lexicon* de Pape, s. ν.) Enfin, Délos, voisine de Myconos, a fourni de nombreuses dédicaces à Isis.

Salomon REINACH.

LETTRE DE M. FLEURY.

La *Revue critique* a publié le 28 mars, à propos de mon *Essai sur le patois normand de la Hague*, un article signé X., qui, par suite de circonstances qu'il est inutile de mentionner, m'est arrivé tardivement. Me permettez-vous de remercier l'auteur des compliments qu'il veut bien m'adresser en commençant et en finissant, et aussi de relever quelques-unes de ses erreurs ? Je tâcherai d'être bref.

La Hague, comme chacun sait, est un petit pays à l'ouest de Cherbourg, entouré de trois côtés par la mer. Les Gaulois et les Scandinaves ont laissé à la Hague des descendants, encore reconnaissables, malgré les croisements. La langue aussi, par suite de l'isolement du pays, a conservé des particularités curieuses surtout dans son vocalisme. Je m'en tiendrai à celles dont M. X. s'est occupé.

L'a accentué des verbes latins en *are*, des participes en *atus*, des substantifs en *as*, *atem*, s'est conservé dans l'italien, le provençal, l'espagnol, le portugais et le roumain, c'est-à-dire dans toutes les langues issues du latin, à une seule exception près, le français du nord. Nous retrouvons cet *a* à la Hague et dans le langage des

1. M. Fleury veut dire sans doute de « mes erreurs », mais passons.

îles anglo-normandes; Aurigny, Guernesey et Jersey; est-il possible de ne pas reconnaître là la voyelle *a* du latin, et de ne pas considérer cet *a* comme primitif ¹?

Ajoutons que deux circonstances ont contribué à maintenir cet *a* : le breton héritier du celtique, l'ancienne langue du pays ², le scandinave parlé par les pirates qui s'y sont fixés ³, ont également *a* à l'infinitif de la majorité de leurs verbes.

M. Joret et M. X., qui le suit, ne veulent pas admettre cette conservation. Selon eux, l'*a* latin, qui s'est maintenu dans la plupart des langues, n'a pas dû se conserver à la Hague. Les Haguais, les Guernesiais ont dû changer l'*a* latin en *e* d'abord, et c'est après cette modulation en mineur qu'ils sont revenus à *a*. Toutes les vraisemblances sont contre cette évolution ⁴; mais enfin,

Seulement pour être cru, l'in vraisemblable doit être prouvé. Et nous sommes en face d'une simple supposition ⁵.

En quoi M. Joret a raison, c'est que dans une partie de la presqu'île de la Manche, plus rapprochée du domaine français, on a très anciennement remplacé cet *a* par *ei*. Un poème, qui paraît être du XIII^e ou du XIV^e siècle, écrit ainsi les mots où *a* figure en latin à la terminaison, mais dans cette partie du pays on n'est pas retourné à l'*a* haguais et guernesiais. On y prononce *ei* aujourd'hui comme au temps où fut écrit le poème de Thomas Hélie ⁶, tandis qu'à la Hague, au Cotentin, à Guernesey, etc., on prononce toujours *a* comme au temps des Gaulois, des Romains et des Scandinaves ⁷.

Dans le Val de Saire, séparé de la Hague par Cherbourg et la Divette, cet *a* du latin est devenu partout *o*. Ce passage de *a* à *o* est un fait ordinaire dans les langues. En Scandinavie, où j'ai voyagé l'année dernière, j'ai vu le son *ó*, qu'on écrit *á*, remplaçant fréquemment un *a* primitif : *karl*, se prononce *kórl*, etc. ⁸. On n'a même pas besoin d'aller si loin pour voir *a* passer à *o* : les paysans des environs de Paris nous en fournissent l'exemple. On s'explique donc très bien, d'une part l'*a* conservé, de l'autre *a* passant à *o*. Ce qu'on ne s'explique pas, c'est que de *a* on soit descendu à *e* pour remonter ensuite à la Hague à *a*, au Val de Saire à *o* ⁹.

1. Certainement cela est possible, et M. F. est seul à croire à la persistance de cet *a*.

2. Est-ce que le breton, (ce soi-disant) « héritier du celtique », n'a pas été la langue de l'Ille-et-Vilaine, bien plus sans doute que de la Hague? Pourtant l'*a* latin ne se retrouve pas dans son patois.

3. Quand les Scandinaves se sont fixés en Neustrie, l'*a* latin était déjà passé à *e*; d'ailleurs il y a eu autant de Scandinaves dans le bassin de la Basse-Seine que dans la Hague; pourquoi ne trouve-t-on pas *a* dans le patois de cette région?

4. M. F. se trompe; toutes les vraisemblances et l'histoire de la langue sont en faveur de cette évolution.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

5. C'est M. F. qui fait une supposition; les chartes des Îles normandes nous montrent encore au XVI^e siècle *è* ou *ei* (= *è*), là où il y a aujourd'hui *ai* ou *a*.

6. Ceci est entièrement inexact et non moins confus. M. F. affecte de dire que la Vie du Bienheureux Thomas Hélie a été écrite dans une « partie de la presqu'île du Cotentin où *a* latin, changé en *ei*, est resté *ei* »; d'abord il n'y a pas dans le Cotentin de région dont le patois ait aujourd'hui *ei* pour *a*; d'un autre côté, l'auteur de cette Vie nous dit lui-même qu'il parle en « Hague language »; donc ce parler, qui aujourd'hui dit *a*, *o*, pour *a*, disait autrefois *ei* ou même *è*.

7. Il est vraiment trop plaisant de parler de la prononciation du temps des Gaulois et des Scandinaves : qu'est-ce que M. F. en sait?

8. Qu'est-ce que la phonétique suédoise peut avoir à faire ici?

9. C'est pourtant ce qu'il est bien facile de s'expliquer, puisque nous voyons cet *a*, qui est *è* ou *ei* (= *è*), jusqu'au XVI^e siècle, devenu *a* ou *o* aujourd'hui dans le haguais, comme dans la plupart des patois picards. D'ailleurs il en est de même de l'*e* latin transformé de *debere*, qui, après y avoir

Je me suis un peu étendu sur ce chapitre, parce que M. Joret et M. X. paraissent y attacher de l'importance. Je serai plus bref sur les autres.

M. X. prétend que l'*r* mouillée, l'*r* molle des Haguais, est très différente de celle des Russes. Je serais curieux de savoir où il a pris ce renseignement. Il ne manque pas de Russes en France : qu'il demande au premier venu de prononcer un mot français dans lequel *r* se trouve entre deux voyelles ¹, qu'il fasse prononcer le même mot à un paysan haguais, je le défie de reconnaître la nationalité de celui qui aura parlé.

Le son que j'écris *y* est aussi l'*y* des Polonais, l'*i* grave des Russes. Ce son existe aussi en anglais : *strictly*, par exemple, ne se prononce ni *strictli*, ni *strictlé*, l'*y* a un son intermédiaire entre *é* et *i* ². Seulement, comme ce son ne se trouve jamais sous l'accent en anglais, tandis qu'il est généralement accentué chez les Polonais, les Russes et les Haguais, le son de l'*y* anglais final est plus faible, mais c'est à peu près le même. Au reste je n'ai pas plus inventé le nom d'*i* grave que celui d'*r* molle ou mouillée. Ce sont les termes techniques.

M. Romdahl, me dit-on encore, écrit *ie* ce que j'écris *iei*. Je n'ai pas adopté *ie* parce que cette transcription est équivoque. Prononcée à l'allemande, c'est *i* ; prononcée à la française, c'est *ié*, *iè*, diphongues faibles, tandis que nous avons affaire à une diphongue forte avec l'accent sur l'*i*. De plus, après l'*e*, on entend un *i* non accentué. Ma transcription me semble donc irréprochable ³.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que j'écris le patois de mon pays : mes premières études du folkslore de la Hague ont été imprimées en 1840, et à la même époque j'écrivais en patois dans le journal local des lettres dans le genre de Paul-Louis Courier — au talent près, bien entendu — et mes transcriptions semblaient parfaitement claires à mes lecteurs ⁴.

Si je n'ai pas mis dans mon Glossaire *calin* (éclair de chaleur), *cofrène*, *covèche*, *pouchin*, c'est que pendant les vingt ans que j'ai passés à la Hague dans cinq localités différentes, je n'ai jamais entendu prononcer ces mots ⁵. En revanche, j'ai entendu *chavette* pour *chouette* ⁶. Quant à *pouliche*, ce mot est dans Littré, et je n'ai donné généralement place aux mots français que dans le cas où j'avais quelque chose de particulier à en dire ⁷.

donné *deveir*, est aujourd'hui *devai* ou *devo* dans les patois du nord du Cotentin. La transformation de *e* en *a* a été également signalée depuis longtemps dans les patois du Maine. Mais M. F. ferme les yeux à toutes les évidences, et, seul contre tous, il s'obstine à défendre une théorie que contredisent les faits les plus indéniables.

1. C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire ; il y a d'ailleurs un fait qui tranche la question a priori ; il n'y a pas un, il y a dix *r* différents dans le patois du Cotentin septentrional, entre autres *r* = *θ*, est-ce que c'est là l'*r* russe ?

2. M. F. confond ici les sons les plus différents ; l'*i* haguais est guttural et nasal : quel rapport peut-il avoir avec l'*y* anglais de *strictly*, etc. ?

3. J'ai opposé la transcription de M. A. Romdahl à celle de M. F., non parce qu'elle me semble parfaite, mais parce qu'elle montre qu'il n'y a pas de diphthongue là où M. F. en met une.

4. Elles pouvaient sembler claires ; étaient-elles scientifiquement exactes ? Là est la question.

5. Cela prouve tout simplement de quelle manière imparfaite M. F. connaît le patois du Cotentin septentrional ou combien il l'a oublié ; *covèche* est très bien usité au S.-O. de la Hague, et M. A. Romdahl, qui n'a passé que quelques semaines aux environs de Cherbourg, n'a eu garde d'oublier *calun*, forme dialectale de *calin*, et primitif de *calunae*, que M. F. dérive si plaisamment de *ca* + *lucere*, *luna* ou *lucina*, au choix.

6. Comment, si *chavette* existe dans le patois de la Hague, M. F. a-t-il oublié ce mot si curieux ?

7. Je n'ai remarqué l'absence de *pouchin*, *pouliche*, etc., mots si essentiellement normands, que

Je regrette vraiment d'être si bavard, je me hâte de finir. On me reproche mon scepticisme en fait d'étymologies ¹. Il est des étymologies tirées du latin en vertu de lois bien établies, celles-là je les respecte, et ce ne sont pas les seules. Mais comment n'être pas pris de scepticisme lorsqu'en feuilletant les Dictionnaires les plus autorisés, on se trouve en face, pour le même mot, d'étymologies complètement différentes, quand on voit les auteurs, après avoir adopté une étymologie, l'abandonner pour s'attacher à une autre? Voyez plutôt les travaux de M. Joret. Quant à celles qu'on trouve dans mon livre, il y en a que je donne pour exactes, d'autres pour douteuses, pour très douteuses, etc. Celles-ci ne sont qu'une suggestion et l'on n'a pas le droit de me les imputer au même titre que les autres.

Entre celles que M. X. conteste, il en est bon nombre que je pourrais défendre. *Loces* se rattache incontestablement à *loqui* ²; *enniei* est *in hodie*, et la nuit n'a rien à faire ici ³; *qu'naïlle*, enfant, ne peut se rattacher à *canaille*, ital. *canaglia*, et il est plus raisonnable de rattacher ce mot à *knabe*, dont la signification est la même ⁴; *salire* signifie frapper aussi bien que *salaë* ⁵; *plleissiei*, *plleichiei* peuvent aussi bien dériver de *plectere*, que *fléchir* de *flectere* ⁶; *peisson* peut aussi bien venir de *piscionem* que *poisson*, puisque *ei* haguais égale *oi* français ⁷. Je pourrais ajouter que ne donnant que la racine, il m'était indifférent d'écrire *spicus* ou *spica* ⁸, *trifium* ou *trifolium* ⁹. Quant à *pulsus* pour *puls*, c'est un *lapsus plumæ* ¹⁰. J'arrive à quelques erreurs matérielles de mon contradicteur ¹¹.

parce que M. F. a mis dans son Dictionnaire des mots purement français et qui n'avaient rien de particulier.

1. Ce n'est pas son scepticisme que j'ai reproché à M. F., mais son manque de critique qui lui a fait accepter et imaginer les étymologies les plus fantastiques et invraisemblables, même pour des mots dont l'origine est parfaitement connue; ainsi *préchië* ('*praedicare*'), tiré de l'al. *sprechen*, etc., etc.

2. Cela ne peut paraître incontestable qu'à quiconque ignore ou a perdu de vue les règles de la dérivation.

3. *Enniei*, comme le montre le v. fr. *anoit*, vient de *ad + noctem*, et rappelle l'habitude gauloise de compter par nuits.

4. *Qu'alle* ne peut venir de l'al. *Knabe*; pour trouver *raisonnable* cette dérivation, il faut ne rien entendre à la phonétique.

5. Ceci est inintelligible, et ici, comme dans les dix lignes qui suivent, M. F. a défiguré à dessein ce que j'ai dit, afin de se disculper. Qu'on en juge plutôt. Je lui ai reproché de tirer *salaë* (*saler*), lequel dérive de *salare*, de *salire*; il répond « *salire* signifie frapper aussi bien que *salaë* »; le verbe latin, autre que *salare*, qui signifie « *saler* », est *sallire*, et n'a rien à faire ici; quant à « *saler* », donner un coup, c'est une simple métaphore; *sallire* n'aurait donné et n'a donné que *saillir*.

6. M. F. devrait savoir, d'après Diez, que *pleissier* — il n'est point question de *pleichiei* dans le Dict. de la Hague — vient de *pleis*, dérivé de *plexus*.

7. J'ai dit p. 253 que « le premier *i* de *piscionem* n'étant pas accentué, ce mot ne peut servir à établir la règle des transformations de cette voyelle ». M. F. répond que « *peisson* peut aussi bien venir de *piscionem* que *poisson* », essayant ainsi de me prêter une niaiserie qui prouve seulement avec quel peu de scrupule il lit et respecte les textes.

8. Il n'est pas indifférent d'écrire *spicus* ou *spica*, puisque le premier mot donne *épi*, le second *épie*.

9. Je n'ai nulle part parlé de *trifium*, j'ai dit que le premier *i* de *trifolium* n'était pas accentué, comme paraissait le croire M. Fleury. Quant à *trifium*, il aurait donné *treïffe* ou *troïffe*, et non *trêffe*.

10. Je n'ai rien à dire de ce prétendu lapsus, sinon que *pulsus* pour *puls* se trouve déjà dans E. Duméril.

11. Est-ce que par hasard les fautes de lecture et d'impression de M. F. seraient de mon fait?

Il veut savoir dans quel Dictionnaire breton j'ai trouvé *cok* = rouge ¹. Je ne connais que deux Dictionnaires bretons. Celui de Troude enregistre ce mot p. 357, et le P. Grégoire le mentionne t. II, p. 394. S'il veut se donner la peine d'ouvrir un Dictionnaire islandais ², il trouvera *mal* = *fibula*, qui signifie une agrafe, aussi bien que le haguais *mèle*, non loin de *malr* dont je n'ai que faire. Il trouvera dans le même livre : *busk* = *virgultum*, bien qu'il prétende que ce mot n'existe pas ³. S'il prend la peine d'ouvrir un Dictionnaire flamand, il trouvera à son rang : *smetten*, tacher, salir ⁴, haguais *émitae*, et plus loin *smijten*, qu'il cite et qui n'a rien à voir ici. Il est vrai qu'il y a dans mon livre une faute d'impression, *i* pour *e*. Mais quel livre est exempt de fautes d'impression ? J'en relève ici une autre qui est plus grave, une ligne oubliée ⁵. Dans mon manuscrit, après *treulac*, péter, laissé sans étymologie, venait l'article : *Treule*, haillons, chiffons (ramasse tes truelles), et la racine : *truill*, bret. même signification. *Truill*, d'ailleurs, ne pourrait pas être un verbe en breton.

C'est aussi une faute d'impression que *porte* pour *perte*. ⁶ Il y en a encore d'autres, sans doute, dans mon livre. Il n'en peut guère être autrement dans un ouvrage imprimé à Chartres pendant que l'auteur demeure à Pétersbourg. Je me propose de faire imprimer un errata, où je confesserai mes fautes avec celles des autres, suivant la pratique ordinaire des confessions.

Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de l'hospitalité que j'ai réclamée de vous. Veuillez m'excuser, je vous prie, et me croire

Votre bien sincèrement dévoué,
Jean FLEURY.

1. Je n'ai point demandé dans quel dictionnaire breton se trouvait *cok* = rouge ; j'ai dit que ce mot n'était pas authentique ; le fût-il, d'ailleurs, qu'il serait moderne, et il est absurde dès lors d'y chercher le primitif du mot *cog*, qui n'est autre que le *coccus* des lois barbares.

2. Je me suis donné cette peine, et le seul *mal* qu'on trouve dans le plus complet et le plus récent des Dictionnaires islandais, celui de Cleasby-Vigfusson, est le mot que j'ai indiqué ; quant au vocable norois qui signifie *fibula*, c'est *malla*, et non *mal*. Mais ne faut-il pas bien aimer l'extraordinaire pour aller chercher dans les idiomes scandinaves l'origine du norm. *mèle*, fr. *maille*, lequel, comme tout le monde le sait, vient de *macula* ? Malheureusement pour M. F., trouver une étymologie, ce n'est pas essayer de remonter historiquement à l'origine d'un mot, cela consiste à chercher dans un dictionnaire quelconque un vocable à peu près semblable à celui qu'on veut expliquer : faut-il après cela s'étonner qu'il ait donné des étymologies si étranges ?

3. *Busk* ne se trouve pas dans Cleasby-Vigfusson, ainsi que je l'ai dit ; d'ailleurs ce mot n'a rien à faire avec l'étymologie de *trabuquei*, lequel vient de *trans*, nor. *búk-r*, ags. *buc* (tronc).

4. Je n'avais pas à chercher *smetten*, puisque M. F. a écrit *smitten* ; d'ailleurs il est évident que *smetten* ne peut donner *émitae* ; si ce mot *émitae* est exact, ce dont on peut douter, il vient probablement du got. *smeitan*, nor. *smita* (?), primitifs de même racine d'ailleurs que le fl. *smijten*.

5. On comprendra qu'il m'était impossible de deviner cet accident ; je ne puis juger que de ce que je vois ; mais il est étonnant, il faut en convenir, que *treulac*, laissé sans étymologie dans le manuscrit, se trouve en avoir une absurde dans le dictionnaire imprimé.

6. Je compatis plus que personne aux fautes d'impression, en ayant beaucoup à me reprocher ; seulement il ne fallait ici mettre ni « porte », ni « perte », sens donné comme douteux et qui est certainement inexact.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le dixième et dernier fascicule des *Druckschriften des funfzehnten bis achtzehnten Jahrhunderts in getreuen Nachbildungen* (Brockhaus) vient de paraître.

— La librairie K. Baedeker a fait paraître une huitième édition améliorée de la troisième partie de son guide de l'Italie, consacrée à l'Italie méridionale et à la Sicile. *Unter-Italien und Sicilien nebst Ausflügen nach den Liparischen Inseln, Sardinien, Malta, Tunis und Korfu* (avec 26 cartes et 17 plans, XLVIII et 412 p. 6 mark).

— Le 6 octobre 1886 a été fondé à Hanovre un *Deutscher Einheitsschulverein* dont le but est de créer une école supérieure, une, réunissant en elle et le gymnase et le gymnase réel; avant tout, le grec serait conservé, ainsi que l'anglais, et le nombre des heures de classe ne pourrait être augmenté. Adresser les adhésions (3 mark par an) à M. F. Hornemann, à Hanovre, Marschnerstrasse, 51. L'association se réserve de dresser prochainement un plan d'études.

— La Société des sciences de la Haute-Lusace, dont le siège est à Gœrlitz, décernera un prix de 150 mark à l'auteur du meilleur travail sur « le développement historique de l'instruction publique supérieure dans la Haute-Lusace ». Elle a décerné le prix sur les « traits essentiels de la langue écrite de Luther » (*die Grundzüge der Schriftsprache Luthers*), à M. C. FRANKE, de Leisnig; ce travail paraîtra l'année prochaine dans le *Magazin der Oberlausitzer Gesellschaft*.

— La société Jablonowski, de Leipzig, avait mis au concours de 1886 la question suivante : *Die Laut- und Formenlehre der Niedersorbischen (niederlausitzisch-wendischen) Sprache*. Deux travaux ont été envoyés; le prix a été décerné à M. E. MUCKE, professeur au gymnase de Freiberg. La société met au concours pour l'année 1890 la question qui suit (prix de 1,000 mark) : *Die Entwicklung, welche der Gewerbfleiss in Polen seit dem Aufhören der polnischen Nationalselbständigkeit gehabt hat*, le développement de l'industrie en Pologne depuis la perte de l'indépendance nationale.

— M. ERICH SCHMIDT, a fait le 21 mai, à la réunion de la Société de Goethe, une très importante communication. La grande duchesse de Saxe-Weimar l'avait chargé de fouiller les papiers de M^{lle} de Gœchhausen qui sont déposés à Dresde. Le savant professeur y a trouvé le *Faust* de Goethe, tel qu'il avait été composé à Francfort; cette première version du poème, commençant par les mots *Habe nun, ach, Philosophie* et se terminant par la scène de la prison, en prose, était jusqu'ici regardée comme perdue; elle sera publiée dans l'automne de cette année.

— On a recueilli jusqu'ici pour l'érection du monument qui doit être élevé à Walther de la Vogelweide, une somme de 26,000 florins. Il manque encore, d'après la circulaire du comité de Bozen, 10,000 florins; si l'on réunit cette somme, la statue, qui aura près de onze pieds de haut et dont l'exécution a été confiée au sculpteur Henri NATTER, pourra être achevée en l'année 1889; le comité de Bozen fait appel « aux frères du Nord et du Sud, et au-delà de l'Océan », et les prie de « contribuer à l'honorable entreprise ». Au pied de la statue seront gravés les vers de Hugo de Trimberg :

Hér Walther von der Vogelweide,
Swer des vergaez', der taet' mir leide.

— L'Académie des sciences de Berlin avait perdu l'année dernière quatre de ses membres de la section philosophique et historique, Ranke, Waitz, Max Duncker et W. Scherer; elle les a remplacés par Max LEHMANN, C. E. SACHAU, J. WEIZSÄCKER et W. DILTHEY.

— M. A. DE DOMASZEWSKI, privat-docent à Vienne, dont la *Revue* analysait récemment l'ouvrage sur les enseignes de l'armée romaine (1886, n° 4, art. 20), a été nommé professeur extraordinaire d'histoire ancienne à l'Université de Heidelberg.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1887.

M. Antoine Thomas, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse, fait connaître qu'il est l'auteur du mémoire sur les noms des saints, en langue d'oui et en langue d'oc, auquel la commission du prix Bordin a décerné une récompense de 2,000 fr.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Benoist. L'examen des titres des candidats est fixé au vendredi 4 novembre.

M. Renan annonce que Hamdy Bey lui a envoyé les estampages, les photographies et la description du sarcophage royal, chargé d'inscriptions hiéroglyphiques et phéniciennes, qu'il vient de découvrir à Saïda. Hamdy Bey a voulu que l'Institut de France eût la primeur de cette découverte. « Par reconnaissance, écrit-il, pour un pays où j'ai fait mes études et où l'on m'a enseigné à apprécier ce qui est beau et grand, je tiens à faire hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres du résultat de mes travaux à Saïda, avant qu'il soit connu du reste du monde archéologique. »

Le sarcophage découvert par Hamdy Bey appartient bien, comme l'avait pressenti M. Renan, à la même dynastie qu'Eschmounazar, dont le sarcophage est connu depuis longtemps : c'est celui du père de cet Eschmounazar, le roi Tabnit, fils d'Eschmounazar I^{er}. Voici la traduction de l'épithaphe phénicienne de ce roi :

« C'est moi, Tabnit, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, fils d'Esmounazar, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, qui suis couché dans cette arche. O homme, qui que tu sois, qui découvriras cette arche, n'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me trouble pas. Car il n'y a pas d'argent, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de trésors à côté de moi. Je suis couché seul dans cette arche. N'ouvre pas cette chambre sépulcrale; car un tel acte est une abomination aux yeux d'Astarté. Si tu ouvres ma chambre sépulcrale et si tu viens me troubler, puisses-tu n'avoir pas de postérité parmi les vivants sous le soleil, ni de lit parmi les morts ! »

M. Bréal, président de l'Académie, fait connaître les décisions des commissions chargées de juger divers concours :

Le prix ordinaire, sur la langue des inscriptions latines, est décerné à M. Loth, à Versailles;

Le même prix, sur la question : *Examen de la Bibliothèque de Photius*, n'est pas décerné; une récompense de 1,000 fr. sera accordée à l'auteur du seul mémoire qui ait été déposé, s'il juge à propos de se faire connaître; la question ne sera pas maintenue au concours;

Le prix Brunet, sur l'ouvrage arabe intitulé *Fihrist*, est décerné à M. M. Steinschneider, à Berlin.

M. G. Schlumberger, au nom de la commission des antiquités de la France, annonce que la commission a décidé de décerner ainsi qu'il suit les récompenses dont elle disposait pour cette année :

1^{re} médaille : M. Delachenal, *Histoire des avocats au parlement de Paris*;
2^e médaille : M. J. Richard, *Une petite nièce de saint Louis, Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne*;

3^e médaille : MM. Lespy et P. Raymond, *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*

Mentions honorables :

1^o M. J. Philippe, *Origines de l'imprimerie à Paris*;

2^o M. B. de Mandrot, *Ymbert de Batarnay, seigneur de Bouchage*, etc.;

3^o M. Haillant, *Essai sur un patois vosgien*;

4^o M. Georges Guigues, *Récits de la guerre de cent ans : les tard-venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais* ;

5^o M. Ch. Bémont, *De la condamnation de Jean Sans-Terre par la cour des pairs de France en 1202* ;

6^o M. Maurice Faucon, *la Librairie des papes d'Avignon*.

M. Longnon annonce que la commission du prix La Fons-Mélicocq a décidé de ne pas décerner ce prix cette année et d'attribuer deux récompenses sur les fonds dont elle dispose :

La première, de 1,200 fr., à M. l'abbé Haighneré, pour ses deux publications intitulées, l'une : *Cartulaires des établissements religieux du Boulonnais* ; l'autre : *les Chartes de Saint-Bertin* ;

La seconde, de 600 fr., à M. le baron de Calonne, pour son livre : *la Vie agricole sous l'ancien régime dans le nord de la France* (2^e édition).

M. Oppert commence une communication dans laquelle il donne la traduction d'un document récemment découvert au Musée britannique. C'est une chronique babylonienne, qui va depuis le règne de Nabonassar (an 747 avant notre ère) jusqu'à la première année de celui de Saosduchin (667 avant notre ère). Ce qui fait l'intérêt particulier de cette chronique, c'est qu'elle a été rédigée dans un esprit hostile à la dynastie des Sargonides et qu'elle contredit souvent les récits officiels écrits sous l'influence des rois de cette famille. Sargon, par exemple, se vante, dans ses inscriptions, de ses victoires sur le roi d'Elam ; la *Chronique* affirme que c'est lui qui fut battu. Sennachérib dit qu'il mit son fils Assurpadinsum ou Aparanadisos sur le trône de Babylone : mais la *Chronique* est seule à nous apprendre que ce fils fut déposé par ses sujets et que son père dut prendre les armes pour le rétablir, etc.

Ouvrage présenté, de la part des auteurs, par M. Héron de Villefosse : Jules DE LAURIÈRE et Eug. Müntz, *Giuliano da San Gallo et les monuments antiques du Midi de la France au xv^e siècle* (extrait du t. XLV des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*.)

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 15 juin 1887.

M. le Président lit une lettre de M. Buhot de Kersers communiquant une note sur une épée en fer et un rasoir en bronze trouvés à Lunery (Cher), en 1887.

M. Pol Nicard offre à la Société une note sur un monogramme d'un prêtre artiste du ix^e siècle, par M. Desnoyers.

M. de Laurière communique des photographies de monuments qu'il a visités en Corse et en Sardaigne, et il donne des renseignements sur la stèle d'Apriciani.

M. Mowat lit une note de M. Lafaye sur un sarcophage antique dont il indique l'existence dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Bonifacio (Corse).

M. de Geymuller signale de nouvelles découvertes faites à Rome récemment et qui fixent définitivement l'emplacement de la maison de Raphaël et dans laquelle il est mort.

M. Courajod, se référant à une précédente communication, présente à la Société une sculpture sur bois de la collection de M. Corroyer, marquée de la main coupée tracée au feu et provenant d'un atelier d'Anvers. Il rappelle qu'un grand nombre de figurines en bois portent la même marque, et signale en même temps des panneaux peints de l'Ecole d'Anvers, frappés au revers du même fer ; ces panneaux font partie des collections Fétis de Bruxelles et Ozenfant de Lille.

Ed CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 11 juillet —

1887

Sommaire : 142. VAN BERCHEM, La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. — 143. L. LANGE, Petits écrits sur l'antiquité classique. — 144. J. M. RICHARD, Mahaut, comtesse d'Artois. — 145. JACQUET, Bodin et sa méthode historique. — 146. Œuvres de Pascal, p. p. FAUGÈRE, I. — Chronique. Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

142. — MAX VAN BERCHEM. *La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes*. Etude sur l'impôt du *Kharâdj*. Genève, H. Georg, 1886, 72 pp. in-8.

L'Islâm, à son origine, fut imbu de communisme : tous les musulmans recevaient, sur la masse, des pensions dont le montant variait selon la date plus ou moins ancienne de leur conversion : mais par une réciprocité naturelle, ils devaient abandonner à la caisse commune, sous forme d'aumône, la dime de leurs revenus personnels. Cette association de secours mutuels entre coreligionnaires avait aussi un but plus large, la propagation de la foi musulmane par tous les moyens : prédication, diplomatie, guerre, convergèrent vers la conquête. A mesure que les Arabes, sortant de leur pays natal, implantèrent bon gré mal gré la foi nouvelle au milieu de populations chrétiennes, juives ou païennes, à côté de la question purement religieuse une autre question vint préoccuper les premiers successeurs du Prophète, la question politique et économique : quel devait être le régime de la terre conquise? Quelles charges devaient la frapper? Quels droits pouvaient être réservés aux anciens possesseurs du sol? Les premiers Khalifes ne purent se borner à être prédicateurs, pontifes et généraux : ils durent s'improviser hommes d'Etat et, il faut le reconnaître, l'un d'eux, 'Omar, fit vraiment preuve de sens politique. C'est aux institutions qu'il imagina que l'Islâm dut d'abord son développement, puis sa vitalité et son succès.

C'est l'étude de l'une de ces premières institutions musulmanes que M. Van Berchem vient d'aborder dans une monographie consacrée à la tenure de la terre et à l'impôt foncier sous les premiers Khalifes.

Prenant pour point de départ le chapitre relatif au *kharâdj* dans le traité de droit public et administratif composé par le Kâdî Abou'l Hasan 'Alî ibn Mohammed ibn Habib *al Mawardî* (mort en 450 de l'hég. — 1058 de notre ère), M. V. B. examine successivement les origines de la propriété territoriale dans les pays musulmans, les premières redevances foncières, la situation juridique des alliés, les lois générales de la propriété territoriale sous 'Omar et sous ses successeurs immédiats; puis

il expose la répartition et les formes de l'impôt foncier; enfin il donne la traduction du fragment de l'ouvrage de Mawardî qui traite du *kharâdj*. Nous nous plaisons à rendre hommage aux recherches persévérantes de M. V. B., aux connaissances historiques dont il fait preuve, à la clarté de son exposition; nous ne voudrions pas trop le chicaner pour une certaine maladresse dans le maniement du langage juridique, mais il est un point capital sur lequel il nous est impossible de tomber d'accord avec lui.

M. V. B. se place uniquement sur le terrain historique qu'il entend séparer du terrain juridique; nous comprenons cette distinction et cette réserve, mais nous regrettons qu'elles aient été trop absolues; car un peu plus de rigueur dans la définition et un peu plus de précision dans l'analyse de l'institution du *kharâdj*, eussent amené, nous n'en doutons pas, l'auteur à voir comme nous dans le *kharâdj*, non pas l'impôt foncier payé par le propriétaire d'un immeuble à cet être de raison qui se nomme l'Etat, mais simplement la *rente* foncière payée par l'usager, fermier ou colon, à la communauté musulmane, seule propriétaire du sol. Nous allons développer rapidement les raisons qui militent en faveur de cette distinction qui peut sembler un peu subtile au premier abord.

M. V. B. reconnaît lui-même (p. 20) que le mot arabe *kharâdj* signifie à l'origine *revenu* et principalement *revenu de la terre*; on ne le trouve qu'une fois dans le Korân (Sôûra 23, v. 74) et peut-être aussi d'après une variante dans la sôûra 18, v. 93. Dans ces passages, il n'aurait d'autre sens que celui d'un paiement considérable et obligatoire.

La racine *kh-r-dj* signifie en arabe sortir; par conséquent rien de plus naturel que de voir *kharâdj* appliqué au revenu sous sa forme la plus vague, puis, dans le langage de l'administration ottomane, à la capitation. On ne peut donc songer à délimiter d'une façon précise le sens du mot qui nous occupe, il a varié selon les objets et selon les époques.

Si, laissant de côté l'étymologie du mot, nous ne considérons que l'institution, nous voyons avec M. V. B. que lors des premières conquêtes musulmanes, il y eut deux situations bien distinctes; l'une, celle des peuples alliés, soumis à un tribut, hommage du client au protecteur, l'autre, celle des peuples dont les terres avaient été incorporées au territoire musulman, ou plutôt étaient censées avoir fait retour au domaine de la communauté musulmane, en vertu de cet adage juridique, de cette parole attribuée au Prophète lui-même : « La terre est à Allâh, à son Prophète et aux Musulmans. »

Les historiens des conquêtes citées par M. V. B. nous montrent que les non-musulmans restés fidèles à leur religion, malgré la conquête, ne peuvent ni disposer de leurs terres, ni même les délaisser, car alors les sources de revenu de la communauté musulmane risqueraient d'être tarries; ils ne peuvent pas céder leurs terres, même en usufruit, aux Arabes conquérants, car le Khalife 'Omar voulut que ses soldats fussent tou-

jours sur le qui-vive et craignit que les travaux agricoles ne vissent refroidir leur ardeur guerrière; les sujets non-musulmans n'avaient gardé qu'un droit, celui de cultiver à titre de tenanciers, les terres dont ils avaient été jadis les légitimes propriétaires, et d'en percevoir non la totalité, mais une partie des fruits. Il y avait là simplement un droit emphytéotique, une location perpétuelle sans bail écrit, une tenure comparable à celle du colon romain ou du *crofter* écossais d'aujourd'hui. En revanche, le tenancier ne pouvait être déplacé ni évincé sans compensation, et 'Omar reconnut formellement le droit du *dhimmî* d'occuper et de cultiver la terre; mais l'occupation n'est pas la propriété, laquelle, outre le droit de jouir de la chose, comprend le droit absolu d'en disposer. C'est la communauté musulmane, représentée par le Khalife, qui était seule propriétaire. Il ne faut donc voir dans le *kharâdj*, payé à la communauté par le tenancier, qu'une redevance foncière, dont il y avait deux types : l'un, le *kharâdj misâha*, basé sur la mesure du sol, et prélevé soit en nature, soit en argent, n'est qu'un *fermage*, le tenancier payant au propriétaire telle somme ou tant de boisseaux par arpent. — Dans l'autre, le *kharâdj moqâsama*, identique à notre *métayage*, la redevance est proportionnelle aux produits du sol. Mohammed, lors de la conquête de Khaibar, de Fadak, etc., ordonna le partage des récoltes par portions égales; le cultivateur gardait une moitié comme salaire de son travail, mais il devait remettre l'autre à la communauté musulmane.

Peut-on voir dans ces diverses prescriptions une ressemblance quelconque avec les règles de l'impôt? L'impôt est une prime payée par le citoyen à l'Etat qui, en échange, lui assure la sécurité et gère les affaires d'intérêt général; il y a entre les deux facteurs un rapport d'une nature si complexe qu'il est incompatible avec les débuts d'une civilisation. Bien plus simples et bien plus naturels sont les rapports de propriétaire à fermier.

Nous n'ignorons pas que la situation, telle que nous venons de l'esquisser, ne se prolongea pas longtemps. Le successeur même d'Omar, 'Othmân, qui se laissa trop facilement guider par des considérations temporelles, prit la funeste habitude de distribuer à ses généraux, à ses partisans, les terres de la communauté musulmane à titre de fiefs ou de leur en accorder même la pleine propriété. Les premiers Ommaiyades suivirent son exemple et peu à peu la notion du *kharâdj* changea avec la tenure même de la terre. Du jour où entre le possesseur, ou plutôt le propriétaire de la terre et l'Etat, il n'y eut plus de lien de droit, mais un simple lien fiscal, le *kharâdj* devint véritablement l'impôt foncier; mais à l'époque où s'est placé M. V. B. dans son mémoire, sous les premiers Khalifes, l'impôt foncier n'existait pas et ne pouvait exister. La différence capitale que nous avons signalée dans l'essence de l'institution étudiée par M. V. B. n'en modifie en rien le fonctionnement; le chapitre

1. Cf. V. B. p. 45 et suiv.

dans lequel Mawardi expose les règles de l'assise et de la perception de cette redevance, ne perd rien de son intérêt, et la monographie de M. Van Berchem continue à rester une source intéressante pour l'étude des institutions primitives du Khalifat.

J. PREUX.

143. — **Kleine Schriften aus dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft**, von Ludwig LANGE. Band I mit Porträt und Lebensabriss des Verfassers. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1887, XL et 429 pages.

L. Lange, qui enseigna successivement à Goettingue, Prague, Giesen et Leipzig, a été l'un des plus actifs parmi les érudits allemands contemporains. Son *Manuel des antiquités romaines*, dont trois volumes ont paru de 1856 à 1871 et dont une traduction partielle a été donnée par MM. Berthelot et Didier, est le résultat d'études approfondies qui l'occupèrent pendant près de quarante ans. Un grand nombre de travaux de détail, qui se rapportent au même sujet, ont été publiés par lui de 1846 à 1885. La science des antiquités grecques, la grammaire, la syntaxe comparée, la critique et l'exégèse des auteurs lui doivent aussi d'importantes contributions. La liste de ses œuvres, volumes, brochures et articles, a été dressée par son fils, M. K. Lange, en tête du volume de mélanges que nous annonçons : elle comprend plus de cent numéros, témoignant à la fois de sa force de travail et de la variété de ses connaissances. Lange n'a jamais écrit de seconde main ; ses moindres articles de Revues sont le fruit d'une étude personnelle et contiennent des aperçus nouveaux qu'il se réservait de développer plus tard. Déjà, de son vivant, il avait exprimé le désir de réunir ses opuscules pour la plupart dispersés dans des recueils peu accessibles. Comme le mauvais état de sa santé lui interdisait l'espoir de terminer son *Manuel des antiquités romaines*, il pensait que la collection de ses petits écrits sur la même matière suppléerait, dans une certaine mesure, aux lacunes du *Manuel* inachevé. M. K. Lange, bien connu lui-même par la part qu'il a prise aux fouilles d'Olympie et par un mémoire remarquable sur les frontons d'Égine, s'est chargé de mettre à exécution le projet de son père, prématurément enlevé à la science au mois d'août 1885. Le premier volume des *Kleine Schriften* comprend une biographie de l'auteur et la réimpression de 14 discours et dissertations dont nous donnons ici les titres : *Die classische Philologie in ihrer Stellung zum Gesamtgebiete der Wissenschaften* (1855); *Ueber das Verhältniss des Studiums der Philologie zu dem Berufe der Gymnasiallehrer* (1879); *Ziel und Methode der syntaktischen Forschung* (1852); *Gegensätze in den Ansichten über die Sprache* (1865); *Das römische Königthum* (1881); *Fried. Ritschl* (1876); *Rec. über K. Niemeyer, De equitibus Romanis* (1851); *Rec. über Jhering, Geist*

des röm. Rechts (1853); *Tabula Bantina* (1853); *Cicero über die servianische Centurienverfassung* (1853); *Zahl und Amtsgewalt der Consulartribunen* (1855); *De legibus Aelia et Fufia* (1861); *De legibus Porciis libertatis civium vindicibus*, I et II (1862-1863).

Le second volume contiendra la dissertation de Lange sur la *Transitio ad plebem*, son *De consecratione capitis et bonorum* et d'autres opuscules écrits principalement pendant son enseignement à l'université de Leipzig. Il se terminera par un index. Nous espérons que l'accueil fait à cette utile réunion des opuscules de Lange sur l'antiquité romaine engagera l'éditeur à nous donner aussi un choix de ses œuvres se rapportant à la grammaire, dont les plus connues sont le mémoire sur l'infinitif passif latin et le laborieux essai sur l'emploi de la particule *ε* dans Homère. Un grand ouvrage de Lange sur la syntaxe des cas, commencé par lui en 1851, alors qu'il s'occupait de sanscrit védique, est resté à l'état de fragment et ne sera jamais publié.

Salomon REINACH.

144. — **Mahaut**, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329). Etude sur la vie privée, les arts et l'industrie, en Artois et à Paris au commencement du XIV^e siècle, par Jules-Marie RICHARD, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Prix : 10 fr. Paris, Champion.

Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne, dame de Salins (*domina de Salinis*), était la petite-nièce de saint Louis et la petite-fille de Robert I^{er}, comte d'Artois, tué, comme on sait, à la Mansourah. Robert II, son père, que Guillaume Guiart appelle « le plus franc, le plus débonnaire, le plus hardi en toutes places », et Othon, son mari, comte Palatin de Bourgogne, périrent presque à la même époque, l'un à la bataille de Courtrai, l'autre à Mons-en-Puelle, sous les goudendas de « ces vilains Flamengailles », que leur fougue chevaleresque n'avait pas assez appris à redouter. Mahaut, restée veuve avec quatre enfants, administra depuis 1302 jusqu'en 1329 le comté d'Artois¹, que lui disputa à diverses reprises, mais toujours en vain, son neveu Robert. Elle eut aussi à soutenir une longue lutte contre les seigneurs féodaux qui ravagèrent ses terres, pillèrent ses châteaux, démantelèrent quelques-unes de ses forteresses, sous prétexte qu'elle attentait aux vieilles coutumes du pays, en réalité parce qu'elle s'attaquait à leur pouvoir; mais son indomptable énergie lassa tous ses adversaires. Elle a été accusée de duplicité, de fourberie : son entourage de légistes, les nombreux procès qu'elle poursuivit obstinément, tantôt contre les prévôts du roi de France, tantôt contre les villes et les seigneurs d'Artois, ont donné lieu et crédit à ces accusations. Mais

1. Dans l'*Histoire de la ville de Saint-Omer*, par M. Giry, on peut lire plusieurs ordonnances émanées de la comtesse Mahaut.

lorsqu'elle entendait « l'un hurler à sa droite, l'autre aboyer à sa gauche », je me sers de ses propres expressions, n'est-elle pas excusable d'avoir parfois cousu la peau du renard à celle du lion ? Quoi qu'il en soit, la comtesse Mahaut fut une femme généreuse, intelligente, ayant des goûts artistiques attestés par des documents sans nombre qui tous, ou presque tous, se rapportent à son gouvernement. C'est ce que l'on ne pourra guère nier après avoir lu l'excellent ouvrage que M. J. Richard consacre à la mémoire de la petite-nièce de saint Louis. Outre que les documents, à l'aide desquels ce livre est composé, nous font mieux connaître les goûts et les habitudes d'une grande princesse au commencement du xiv^e siècle, ils servent encore à l'histoire générale de la société à cette époque. M. J. Richard y a relevé des détails plein d'intérêt sur la vie des grands et du peuple, sur les travaux, les salaires et la condition des artistes, sur l'habillement, les meubles, la cuisine, les livres, l'orfèvrerie, etc. Les trente-quatre chapitres qui composent cet ouvrage méritent tous d'être lus avec attention : l'auteur, on s'en aperçoit bien, traite son sujet avec amour, ce qui ne l'empêche pas de rechercher et de dire avant tout la vérité.

Je lisais, il y a quelque temps, le « *Compte des recettes et des dépenses du roi de Navarre* », celui que l'histoire a si justement appelé Charles le Mauvais. Certes, voilà un prince qui ne se ruinait pas en achats de manuscrits : une seule fois il dépense huit francs pour envoyer « a la royne de Navarre Donnest, accidens, declinoisons, regimen, Chatonnet, Theaudoullet, Ovide, Thobie et dotrinal ». Pour sa personne il est moins prodigue : on ne trouve dans ce compte de près de 500 pages que trois francs destinés à lui acheter à Paris de l'or et de l'azur pour enluminer ses Matines. Mahaut, au contraire, comme son père, comme son mari, aime les beaux manuscrits, les belles enluminures, les riches fermoirs, les étuis ouvragés pour ses livres d'heures : les écoliers d'Arras et d'Hesdin connaissent si bien ses goûts qu'ils viennent fêter la Saint-Nicolas à son hôtel. Entre les livres qu'elle possédait, M. J. Richard cite les « *Croniques des Rois de France* », exemplaire orné de lettres d'or, enluminé de vermillon et d'azur, plusieurs *romans*, comme l'histoire de Troyes, Perceval le Galoys, Tristan, les Enfances Ogier, les Vœux du Paon, le voyage de Marco Polo, trois ou quatre bibles avec la Vie des Saints. Elle aimait tellement sa petite bibliothèque qu'elle avait fait installer en son château de Hesdin un *estaplel* (pupitre) pour lire ses romans d'une manière plus commode ; elle les emportait avec elle à Paris, en Artois, en Bourgogne, dans tous ses voyages qu'elle faisait très rapidement, franchissant en trois ou quatre jours, avec un nombreux personnel et des *impedimenta* de toute sorte, la distance de Paris à Arras, de Reims en Artois, sans qu'il arrivât jamais aucun accident sérieux. Les comptes de la cuisine et de la table sont aussi très curieux : les cygnes sont un mets de luxe et ont la valeur des plus beaux moutons. Les chevreuils, les daims, les cerfs, les sangliers abondent,

mais l'ours est rare, et la comtesse n'en goûte qu'en Bourgogne. En général, la cuisine est très épicée, et les repas de gala sont plantureux et interminables. Ainsi, au banquet donné par la comtesse en l'honneur de Thierry d'Hireçon, récemment promu à l'évêché d'Arras, on mangea 5 bœufs, 8 veaux, 2 porcs, 52 pourceaux de lait, 50 moutons, 8 lapereaux, 900 poulailles, 250 oisons, sans compter les hors-d'œuvre, les poissons, les pâtés et les tourtes; on but avec cela cinq tonneaux et demi de vin. Dans ce repas gargantuesque, il n'est pas étonnant que quelques centaines de pots, hanaps et verres aient été brisés par les convives « émoustillés ». On ne serait pas surpris qu'après de telles ripailles les braves Artésiens eussent eu besoin de recourir aux trois remèdes préconisés par Thomas Diafoirus, les seuls du reste que connussent et employassent les médecins au xiv^e siècle (voir le chap. xiii, *les Médecins et les Médicaments*). Au milieu des fêtes et des embarras politiques, la comtesse n'oubliait pas les pauvres : les hôpitaux et les maladreries dont le comté d'Artois était couvert, avaient tous part à ses largesses; elle envoyait souvent aux malheureux « des pois, des pains et du fu pour cauffer », des vêtements, des souliers, des lits « blans et biaux pour herbergier toute maniere de povres ». Sa générosité s'étendait plus loin encore : elle ne néglige pas les hôpitaux de Paris et de Bourgogne, auxquels elle ne cesse point d'envoyer des secours soit en argent, soit en nature. Remarquez que les comptes sont là, et que personne ne peut mettre en doute cette bienfaisante prodigalité.

Cette princesse qui s'intéressait si vivement aux choses de l'esprit, aux ménestrels, aux enlumineurs, aux écrivains, avait aussi du goût pour les belles pièces d'orfèvrerie, pour les splendides constructions, pour la peinture, pour les œuvres de ferronnerie et les boiseries entaillées. Elle fait surtout travailler les orfèvres parisiens : à l'un elle commande des chapeaux d'orfèvrerie, semées de perles; à l'autre des couteaux à manche d'argent émaillés d'or, des bassins, des plats, des encensoirs, des nefes d'or ou de vermeil avec émaux; à celui-ci un calice de vermeil, à celui-là une couronne, « un treçoir », une ceinture. Les comptes donnent les noms des artistes et le prix de leurs œuvres, ce qui double l'intérêt. A Hesdin, à Bapaume, elle fait élever de superbes châteaux; ailleurs elle se contente de réparer et d'embellir. Elle emploie les imagiers et les « tailleurs au coultel » pour faire des autels, des statuettes, des tombeaux; « un banc entaillé à .iiii. bestelettes as bous » lui coûte dix livres parisis, prix très élevé pour ce temps là. Elle occupe à l'année et tient à ses gages des peintres pour décorer les châteaux de Lens, Rihoult, Hesdin, Conflans. Au château de Hesdin, entre autres peintures curieuses, il y avait une salle « où était figurée la chanson de Robin et Marion, popularisée par le trouvère Adam de la Halle. » — Je crois en avoir assez dit pour montrer combien la comtesse Mahaut est une figure historique intéressante : mais pour bien la voir avec son

cortège magnifique d'orfèvres, de ménestrels, de verriers, d'imagiers, de peintres et d'enlumineurs, il faut lire l'ouvrage de M. J. Richard.

A. DELBOULLE.

145. -- De historiarum cogitatione quid senserit Joannes Bodinus.

Thesim proponebat Parisiensi litterarum facultati A. JACQUET, olim scholæ normalis alumnus, Gallicæ universitati agregatus. Paris, Garnier frères, sans date (1886), grand in-8 de vii-109 p.

M. A. Jacquet constate (*Proæmium*, p. v) qu'ils sont bien rares ceux qui ont lu tous les ouvrages de Jean Bodin ; il s'empresse d'ajouter que l'on ne doit pas s'en étonner, car cet auteur a très souvent mêlé le faux et le vrai, et ne s'est pas contenté de sommeiller (*dormitare*) quelquefois, mais est allé jusqu'à déraisonner complètement (*delirare*). M. J. passe rapidement en revue les œuvres principales de Bodin, son *De Republica*, où il se montre l'émule d'Aristote et de Platon et le maître de Montesquieu, son *Amphitheatrum naturæ*, rempli de divagations et où il attaque ridiculement les théories de Copernic et de Galilée, sa *Démonomanie*, où il est honteusement superstitieux, son *Heptaplomeres*, où il affiche, au contraire, le plus hardi scepticisme et se déclare ennemi de toute religion. Le critique regrette qu'on ne se soit pas plus occupé jusqu'ici d'un des meilleurs ouvrages de Bodin, sa *Méthode pour étudier l'histoire* (1566). Il s'est proposé de faire connaître le mieux qu'il lui sera possible (*quantum in me erit*) ce livre si recommandable (*dignissimus liber*). Il ne consacre pas moins de douze chapitres à retracer, d'abord, la vie de Bodin avant la publication de la *Méthode*, à rechercher, ensuite, quels furent ses précurseurs, ce qu'il pense de l'histoire en général, de la philosophie de l'histoire en particulier, quels sont les défauts du livre, quels jugements en ont porté les principaux critiques, etc. Cette étude sur Bodin et autour de Bodin est fort intéressante. M. J., dont les lectures ont été très vastes et très variées, y multiplie les curieuses citations, tantôt remontant jusqu'à l'antiquité, tantôt descendant jusqu'à l'époque où nous sommes ¹. Nous voyons défiler tour à tour devant nous Etienne Pasquier, François Hotman, François Baudouin, Sigonio, Robertello, Nicolas de Grouchy, Paul Manuce, Wolgang Lazius ², Guillaume Budé, Goltzius, Laurent Valla,

1. M. J. cite même (p. 4) un livre aussi récent que la *Question du latin* de M. R. Frary. A propos du latin, n'omettons pas de dire que M. J. l'a écrit avec clarté et élégance.

2. Son presque homonyme, Th. Lansius, l'auteur des *Consultationes de principatu inter populos Europæ*, a fait de nombreux et indiscrets emprunts à Bodin, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il l'appelle vaurien (*nebulo*), il l'accuse de vomir des charretées de mensonges (*mendaciorum plausra evomentem*), il le compare à un âne... Mais ici je laisse la parole à M. J. (p. 105) : « *Dixerat Bodinus in*

Erasme, Machiavel, Claude de Seyssel, Beatus Rhenanus, Schardius, Guichardin, dont l'histoire est comblée d'éloges par Bodin (*quam effusius laudat*), Paul Jove, Nicolas Gilles, Paul Emile, Guillaume du Bellay, Du Haillan, qui avait promis plus qu'il n'a tenu et auquel est appliqué le vers cruellement ironique d'Horace :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Sleidan, plus louable s'il avait pu écrire sans passion (*sine ira et studio*), Fr. Patrizzi, Christophe Milieu, Jean Jove Pontan, David Chytræus, Foglietta, Cornelius Agrippa, Pierre Bembo, le jésuite Possevin, Jean Funck, Mélancthon, dont la *Chronique* a été publiée sous le nom de Jean Carion, Ph. de Commynes, etc., sans compter la plupart des historiens de l'antiquité.

Chacun, adoptant les conclusions du judicieux critique, reconnaîtra avec lui dans l'ouvrage examiné de grandes qualités et de grands défauts, mélange auquel il applique les trois mots célèbres : *nova, pulchra, falsa*, et auquel il applique avec non moins de justesse le demi-vers de Virgile : *Commixtis igne tenebris*.

Je n'ai que deux regrets à exprimer : pourquoi M. Jacquet, au sujet de la vie de Bodin, n'a-t-il pas consulté le curieux et excellent article de M. C. Port dans le *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire*? Et pourquoi n'a-t-il pas consulté, au sujet de l'appréciation du *Methodus*, le *Cours d'études historiques* de Daunou (t. VII, p. 51-53)?

T. DE L.

146. — *Les grands écrivains de la France...* Œuvres de Blaise Pascal. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par M. Prosper FAUGÈRE. Tome premier. Paris, Hachette, 1886, CLXIV-435 pages.

Les admirateurs de Pascal auraient mauvaise grâce à taxer d'indifférence le public de nos jours ; de tous les auteurs du XVII^e siècle, aucun, sauf peut-être Molière, dont les œuvres soient plus souvent réimprimées et plus passionnément étudiées. Ces dernières années, les manuscrits autographes de Pascal ont été revus à plusieurs reprises, et pour ne parler que des *Provinciales*, sans remonter plus haut que l'an-

tota fere Gallia, præsertim in agris Andium, robustissimos esse asinos; subjicit facete Lansius :

*Dum laudas asinos patriæ, Bodine, quid erras?
Ignotumne tibi, Γυνῆι σταυρόν, erat?*

Agnosco Germanorum urbanitatem... »

1. Daunou, après avoir analysé dans ces trois pages le livre de Bodin, qu'il juge presque aussi sévèrement que Joseph Scaliger et La Monnoye, examine successivement les opinions du polygraphe angevin sur Diodore de Sicile (t. XII, p. 370), sur Denys d'Halicarnasse (t. XIII, p. 631), sur Tite-Live (t. XX, p. 229, 245).

née 1851, on pourrait compter au moins trois éditions critiques de cet ouvrage. La première en date, celle de M. l'abbé Maynard ¹, rend encore aujourd'hui de réels services, et les notes théologiques de l'éditeur méritent d'être consultées; on doit seulement regretter l'acrimonie qui parfois les dépare, on y sent trop le désir de réfuter Pascal. Le travail de M. de Soyres, publié en Angleterre ², est également fort intéressant, et les notes sont dignes de l'attention des éditeurs français. Enfin, le travail de M. E. Havet ³ n'est pas inférieur à celui du même savant sur les *Pensées*, c'est dire que l'apparition de cette édition a été un véritable événement littéraire.

L'édition complète des œuvres de Pascal, entreprise par M. Faugère, suit donc des travaux considérables sur ce grand écrivain; admise à figurer dans une collection justement célèbre en France et à l'étranger, elle doit résumer tout ce qu'on sait aujourd'hui de la vie et des œuvres du grand penseur. Répond-elle à l'attente du public lettré? C'est ce que nous allons examiner.

Pour commencer, une remarque matérielle; si l'on en croit le titre du premier volume, le travail de M. F. appartient à la collection fondée et longtemps dirigée par feu. Ad. Régnier; mais pour le reste, disposition des notes, choix des caractères, il diffère absolument des autres volumes de la collection; comment expliquer cette anomalie?

Le premier tome renferme une copieuse introduction bibliographique, et le texte des douze premières *Lettres provinciales*. Ce qui frappe tout d'abord en parcourant le volume, c'est la brièveté des notes, leur disposition singulière, (le texte original des auteurs cités par Pascal est placé à la suite de chaque lettre), enfin le parti pris chez l'éditeur de ne citer aucun des travaux parus avant le sien. On peut ne pas adopter toutes les idées exprimées par M. Havet dans sa magistrale introduction, on peut le trouver trop sévère pour les casuistes, mais ne point le citer, passer tous ses travaux sous silence, est un procédé peu critique et encore plus dangereux. Le silence de M. F. ne saurait empêcher les amis de Pascal de consulter l'édition de son prédécesseur. Pour se montrer aussi dédaigneux du travail d'autrui, il faut vraiment être bien sûr de soi, disposer de ressources nouvelles, inconnues à ses devanciers, de documents jusqu'à ce jour inexplorés. Est-ce le cas de M. F.? Question délicate, que l'examen du texte adopté par lui va nous permettre de résoudre.

Un dieu malin, semble-t-il, a réglé le sort des œuvres de Pascal. Des *Pensées*, nous possédons le manuscrit autographe, mais dans un désordre incroyable; des petits écrits scientifiques, il ne subsiste plus que des éditions informes, souvent peu correctes, enfin pour les *Provin-*

1. Paris, Didot, 2 vol. 8°.

2. The Provincial Letters of Pascal, Cambridge, 1880, 8°.

3. Paris, Delagrave, 1885, 2 vol. 8°.

ciales, l'éditeur moderne est obligé de choisir entre trois éditions différentes. Ce sont l'édition originale, in-4°, dans laquelle chaque lettre a sa pagination particulière, la petite édition in-18° de 1657, dite *le faux Elzévir*, enfin l'édition in-8° de 1659, en deux volumes. Le texte de chacune de ces trois éditions diffère sensiblement. Citons encore la traduction latine, publiée par Nicole sous le pseudonyme de Wendrock, traduction qui renferme des leçons dignes d'attention.

Si l'on s'en tenait aux règles ordinaires suivies par les éditeurs modernes, l'édition de 1659, dernière parue du vivant de Pascal, serait la meilleure, la seule à suivre; M. l'abbé Maynard a adopté ce parti en 1851. Des recherches plus récentes, notamment celles de M. Lesieur (1867), ont démontré au contraire que cette édition n'avait aucune valeur; les variantes qu'elle nous fournit ne sauraient être toutes attribuées à Pascal; quelques-unes sont peut-être de lui, mais leur examen minutieux prouve sans réplique qu'on ne saurait distinguer les corrections, les modifications dues à l'auteur de celles que lui imposèrent soit le purisme littéraire, soit les scrupules religieux de ses amis.

Un éditeur de Pascal doit donc aujourd'hui s'en tenir à l'édition originale; cette obligation avait été dès longtemps reconnue par M. Basse, le collectionneur bien connu, qui avait fait du texte des *Provinciales* une étude approfondie. M. Havet n'a eu garde de méconnaître cette nécessité, et c'est le texte primitif qu'il a donné dans son édition, rejetant en notes les leçons des éditions de 1657 et de 1659.

M. F. a adopté un système tout différent. Après avoir démontré péremptoirement que l'édition de 1659 n'est d'aucune autorité, il nous raconte (p. cix) qu'il hésitait entre cette même édition et l'édition princeps, quand une découverte inattendue le décida à ne suivre ni l'un ni l'autre. La riche bibliothèque de M. de Saint-Albin, vendue en 1850, renfermait une copie manuscrite des *Provinciales*, dont M. F. se rendit acquéreur. La garde de cette copie portait la note suivante: «Manuscrit du grand Pascal. — Ce manuscrit est celui que l'auteur a refait pour la dernière édition de ses immortelles *Provinciales*.» Cette note, M. F. le reconnut de suite, renfermait une erreur matérielle; le manuscrit n'était pas de la main de Pascal. C'est pourtant cette copie qu'il a suivie dans son édition. Voyons ses raisons.

M. de Saint-Albin, dit-il, (p. cxv), n'a pu inventer cette assertion; il l'a énoncée d'après un témoignage maintenant ignoré, mais qui lui avait paru digne de confiance. A ce compte, il faudrait tenir pour paroles d'évangile tout ce que les collectionneurs écrivent en tête de leurs livres, et les étiquettes mises par eux au bas de leurs tableaux. En affirmant que cette copie était de la main de Pascal, M. de Saint-Albin prouvait qu'il n'avait jamais vu l'écriture de cet écrivain; cette remarque suffit pour faire écarter son témoignage.

Seconde supposition de M. Faugère. Nicole parle quelque part des scrupules d'écrivain de Pascal, du soin avec lequel il pesait chaque mot,

de la rigueur avec laquelle il se corrigeait. Le témoignage de Nicole, à vrai dire, est ici inutile, l'éditeur des *Pensées* n'avait qu'à citer le manuscrit autographe de cet ouvrage, criblé de corrections. M. F. en conclut qu'entre 1659, date de la dernière édition des *Provinciales*, et 1662, date de sa mort, Pascal récrivit les *Provinciales* tout entières.

C'est là une assertion dénuée de preuves. On peut même nier que Pascal, en ces deux ans et demi, ait eu le temps de se livrer à pareil travail. Sa santé était de plus en plus mauvaise; il s'occupait, dans les rares intervalles que lui laissaient ses souffrances, de la rédaction de ses *Pensées*, rédaction difficile, pénible même, à en juger par les retouches incessantes faites par lui. Ajoutons-y les préoccupations religieuses, les inquiétudes pour ses amis de Port-Royal, la part prise par lui aux discussions théologiques, et l'on conviendra qu'à défaut d'un témoignage contemporain bien net et formel, on ne saurait adopter l'hypothèse gratuite de M. Faugère.

Le nouvel éditeur a lui-même senti la faiblesse de ses arguments et jugé nécessaire de nous donner des preuves plus palpables. C'est dans le texte de la copie suivie par lui qu'il a cru les trouver; il a donc réuni (pp. cxvii-cxxviii) les leçons du manuscrit qui lui ont semblé les plus remarquables, les plus propres à prouver que le texte adopté par lui représentait la dernière rédaction de Pascal. On peut dire qu'il a joué de malheur; les corrections données par lui, à titre d'exemples, prouvent sans réplique possible : 1^o que l'auteur inconnu de cette révision était un grammairien quelconque à l'esprit étroit, un pédant, peseur de mots et de syllabes; 2^o que la copie si vantée par M. F. est l'œuvre d'un copiste inintelligent et peu soigneux. Voici quelques citations à titre d'exemples; nous mettons sur deux colonnes le texte original et celui de M. Faugère.

Edition originale

Faugère.

La question sur cela est de savoir.....

La question est de savoir....

ne donne à ceux qui en sauront l'histoire une impression toute opposée à la conclusion.....

une idée tout opposée à la conclusion...

qu'il étoit question d'examiner les plus grands principes de la grâce, comme si elle n'est pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle est efficace; mais nous étions bien trompés.

comme si elle n'étoit pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle étoit efficace, mais nous nous étions trompés.

Que les examinateurs même avoient dit en pleine Sorbonne.....

Que les examinateurs avoient dit, même en Sorbonne.....

Et avoir le pouvoir prochain de voir, lui dis-je, c'est avoir bonne vue et être en plein jour.....

C'est être en plein jour et avoir bonne vue.

Que tant d'éclatantes préparations.....

Que tant de belles préparations.....

ce point imperceptible.....

ce point si imperceptible.....

combien il y a d'utilité en cela. ...

d'utilité à cela.....

Mais seulement pour ce qu'il est M. Arnauld.....

Mais seulement parce qu'il est M. Arnauld.....

Tous ces excès me faisoient croire leur perte assurée, mais, mon Père, vous m'apprenez que ces mêmes excès rendent leur salut assuré.

que tous ces excès rendent.....

Ils couvrent leur prudence humaine et politique.....

Ils couvrent leur politique et leur prudence humaine.....

Voyez Diana qui a furieusement écrit; il a mis à l'entrée de ses livres.....

Qui a écrit furieusement; il a mis à la tête de ses livres.....

Ce sont des gens bien habiles et bien célèbres.

Ce sont des gens de bien, habiles et bien célèbres.

Car l'acceptation du duel consiste en l'intention de se battre.....

Car l'intention expresse de se battre fait seule l'essence de l'acceptation du duel.....

Pour mettre l'honneur à couvert.....

Pour mettre son honneur.....

Quelque esprit bizarre qui n'en tirât, de vos principes, quelque méchante conclusion.

Qui n'en tirât quelque méchante conclusion.

La longue préface de M. F. ne traite que de la bibliographie des *Provinciales*. Les différentes parties de ce travail sont fort inégales, et il ne semble pas que M. F. ait tiré des textes réunis par lui tout le parti possible. Le *Journal* de Baudry d'Asson de Saint-Gilles, conservé à la Bibliothèque nationale, a été dépouillé par lui avec grand soin; les longs, trop longs passages qu'il en cite prouvent sans réplique que les dix premières lettres furent imprimées à Paris. M. F. n'en adopte pas moins une tradition sans preuves qui fait imprimer une partie de ces lettres à Vendôme, chez Sébastien Gyp ou Hyp. Cette tradition date au plus tôt de la fin du xviii^e siècle; on ne saurait l'appuyer d'aucune preuve un peu solide; au surplus rien n'oblige à croire que les Jansénistes aient agi pour les lettres 11 à 18 autrement que pour les précédentes. M. F. n'en suppose pas moins fort gratuitement que renonçant aux imprimeries clandestines, les Jansénistes ont été choisir une ville à trois journées de Paris, pour y exécuter leur dangereuse besogne.

Nous citerons comme plus convaincante, la notice de M. F. sur les éditions in-12 de 1657; il semble avoir prouvé définitivement : 1^o que l'avertissement qui précède quelques-uns des recueils du tirage in-4^o fut rédigé pour être mis en tête de la première édition in-8^o; ne mention-

nant que 17 lettres, il fut écrit après le 25 janvier et avant le 24 mars 1657; mais l'édition ne fut terminée qu'après cette dernière date, puisqu'elle renferme la 18^e lettre non annoncée dans l'avertissement; 2^o que la seconde édition de 1657, la seule utile pour les éditeurs de Pascal, fut entreprise après le 24 mars; 3^o que cet avertissement fut peu après réimprimé pour servir d'en tête à des recueils factices, ne renfermant que les 18 lettres. Il en résulte que l'édition in-4^o de 1657, inventée par M. Lesieur, n'a jamais existé. En faisant réimprimer dans le format in-4^o l'avertissement écrit pour l'édition in-12, les jansénistes voulurent simplement tirer parti des exemplaires non vendus du tirage original. Telles sont les conclusions que nous croyons pouvoir tirer de l'exposé assez confus de M. Faugère (pp. LIII-LXIII).

L'introduction du nouvel éditeur est assez longue; elle eût pu être fort allégée, s'il avait eu le courage de sacrifier quelques-unes des notes prises par lui. On y chercherait d'ailleurs vainement l'opinion personnelle de M. F. sur la valeur religieuse et morale des *Petites Lettres*. Le lecteur impartial lira sans doute avec intérêt, mais non sans étonnement, le jugement du pape Pie IX sur les *Provinciales*; mais il tiendrait bien davantage à connaître l'opinion de l'éditeur. Quant celui-ci a passé comme M. F. quelque 40 ans dans la compagnie d'un auteur, il est tenu de faire profiter le public des réflexions qu'un si long commerce lui a suggérées. Il semble que M. F. ait voulu se dérober à cette obligation.

Le sujet traité par Pascal est double; d'une part, une question de dogme; de l'autre, une question de morale. Inutile d'ajouter que la première, la plus importante pour Pascal et ses contemporains, est la plus oubliée. Que Jansénius ait exprimé les cinq propositions condamnées, que ces propositions soient plus ou moins identiques avec la doctrine de S. Augustin, tout cela n'intéresse plus qu'un petit nombre de philosophes et de théologiens. Peut-être les admirateurs modernes de Pascal oublient-ils trop que cette doctrine abstruse de la grâce est le nœud même du système théologique et moral de ce grand penseur. Il n'en reste pas moins certain que ces propositions, vraies ou fausses, ont été condamnées par le Saint-Siège, et un catholique sincère ne saurait aujourd'hui en soutenir l'orthodoxie. La question morale traitée par Pascal est beaucoup plus intéressante pour nous, et en portant la querelle sur ce terrain, le défenseur de Port-Royal se montra bon stratège; toute personne sensée peut se prononcer sur les exemples cités par lui, et seul un défenseur déterminé des casuistes pourra approuver les singulières décisions d'Escobar, de Lessius et de leurs confrères. Le seul point à éclaircir est l'authenticité, la fidélité des citations. M. F. s'en est occupé, et il donne dans son premier volume la plupart des passages allégués par Pascal. Le lecteur a ainsi en main les pièces justificatives de ce grand procès pendant depuis deux siècles, entre les Jansénistes et leurs héritiers, les philosophes, d'une part, la Compagnie de

Jésus et l'Église catholique d'autre. Mais le nouvel éditeur s'est bien gardé de donner son avis sur le fond de l'affaire; en juge prudent, il s'est récusé; partisans et adversaires des casuistes regretteront cette réserve. Une étude approfondie du sujet permet d'affirmer l'authenticité absolue ou relative de la plupart des citations de Pascal; en général, le texte incriminé a bien le sens qu'il lui prête. Parfois il s'est trompé en généralisant un cas particulier, parfois il a omis, peut-être involontairement, une restriction de l'original. Mais dans l'ensemble il a été exact; on ne saurait, avec Joseph de Maistre, le traiter de vil calomniateur.

Ce n'est pas que les jésuites ne puissent trouver des arguments topiques pour leur défense. En voici deux qui, croyons-nous, n'ont jamais été suffisamment mis en lumière, et qui ne laissent pas d'avoir du poids. Ces livres tant reprochés par Pascal à la Compagnie, ne sont point destinés aux pénitents, mais aux confesseurs. Médecins de l'âme, ceux-ci en doivent connaître toutes les plaies; irait-on accuser d'immoralité tel grand savant, auteur d'un traité sur la guérison des maladies les plus viles du corps humain? Médecins de l'âme et médecins du corps manquent bien parfois de discrétion; leurs livres, s'ils apprennent l'art de combattre le mal moral et le mal physique, peuvent aussi donner des leçons de vice, et tel chapitre du célèbre *De matrimonio* de Sanchez en apprendrait aux plus habiles. Mais c'est là affaire d'usage; le confesseur expert saura choisir dans ces volumineux recueils, modifier ses questions, éviter les sujets dangereux et difficiles; question de tact pour lui comme pour le médecin.

Cette première raison est déjà puissante; en voici une autre encore plus forte à notre sens. A ne lire que Pascal, on croirait la Société de Jésus composée de novateurs immoraux, animés d'un seul désir, faire triompher partout l'influence de leur ordre, au risque même de ruiner la religion. Supposer ses adversaires de mauvaise foi n'a jamais porté bonheur à personne. Aucune congrégation religieuse ne fut plus attachée que la Compagnie aux traditions de l'Église catholique. Beaucoup des livres de casuistiques publiés par elle affectent la forme de commentaires sur la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, et les doctrines qu'ils renferment sont le développement logique de celles de l'Église. Les exemples abondent, quelques-uns suffiront. On a principalement reproché aux casuistes leur grossièreté, et leur subtilité. Pour le premier point, leurs prédécesseurs n'ont rien à leur envier. Les anciens pénitentiels, le *Décret* de Bouchard de Worms, portent la trace visible de ces préoccupations malsaines tant reprochées aux théologiens jésuites; des ouvrages composés par leurs émules, clercs ou moines, par le célèbre sicilien Diana notamment, en fournissent d'autres exemples. Citons encore tel traité célèbre du pieux Gerson, cet illustre patron de l'Église gallicane. Quant à la subtilité, oserait-on leur en faire un crime? Leurs prédécesseurs, Thomas d'Aquin, Jean de Fribourg, Antonin de Florence, Navarre, n'étaient-ils pas subtils? Tout juriste ne l'est-il pas?

La subtilité, défaut ailleurs, est ici qualité; pour apprécier la valeur morale d'une action, ne doit-on pas en connaître les circonstances les plus minimales? N'est-ce pas la règle universellement suivie par la justice criminelle des peuples modernes?

En accusant les jésuites d'avoir corrompu le Christianisme, Pascal a donc commis une grave erreur de fait, et cette erreur dérive d'une opinion préconçue, commune à la plupart des écrivains catholiques. Dans leur effort pour ramener d'une part le dogme, d'autre part la discipline à leur pureté originelle, ils méconnaissaient la vérité historique. L'Église catholique ne s'est pas formée en un jour, elle est le produit de longs siècles de travaux et de modifications lentes. La morale de l'Évangile, si pure qu'elle soit, ne peut régler toutes les actions humaines, car il en est qu'elle n'a pas prévues, qu'elle ne pouvait prévoir. Elle naît à l'origine dans une communauté restreinte, détachée du monde et des intérêts temporels; le jour où le Christianisme devient la religion du monde occidental, il est bien obligé de se transformer, de s'accommoder aux besoins de l'homme. De là toute une série de modifications lentes, insensibles, que les écrivains scolastiques et leurs héritiers, les jésuites, enregistrent de siècle en siècle. Voici deux exemples entre mille. Une interprétation trop littérale des textes bibliques défendait aux chrétiens le prêt à intérêt, l'usure, mais comment le commerce existerait-il sans crédit? De là toute une série d'accommodements avec la règle de l'Église, dont le *Mohatra* tant reproché aux jésuites par Pascal n'est qu'une des formes les plus récentes. L'homicide volontaire est un crime horrible aux yeux de l'Église; celle-ci n'en est pas moins obligée de vivre dans un monde violent où la guerre est endémique, de régler les actions de gens pour qui le point d'honneur est tout, qui tuent un homme pour un soufflet, pour une pomme. Que fera-t-elle? Elle acceptera la guerre comme une nécessité inévitable; pour le duel, elle recommandera de l'éviter, ou tout au moins elle essaiera de le pallier au moyen de la direction d'intention. Les procédés recommandés par les casuistes nous semblent parfois enfantins; il ne faut pas oublier que beaucoup avaient été inventés dans des pays profondément catholiques, mais où la lettre avait tué l'esprit; ne peut-on affirmer que jamais peuples ne furent à la fois meilleurs catholiques et pires chrétiens que les Italiens ou les Espagnols? Mais c'est là justement la supériorité de la religion; elle sait admirablement s'approprier aux milieux, aux temps, aux mœurs. Véhicule des idées morales, elle devine d'instinct ce qui convient à chaque pays, à chaque nation, à chaque siècle.

A vrai dire, Pascal ne pouvait réduire à ce point le rôle du Christianisme. Mais ne doit-on pas qualifier sa polémique d'imprudente? Au xviii^e siècle, il n'y avait pas place pour deux morales; celle des Jansénistes convenait à un petit nombre d'esprits d'élite, d'âmes éprouvées, elle ne pouvait servir à la masse des Français. La morale des jésuites,

avec son indulgence, ses restrictions, ses accommodements était beaucoup plus pratique. Pascal croyait n'attaquer que la Compagnie, c'était l'Eglise qui souffrait de la querelle, et les protestants au xviii^e siècle, les philosophes cent ans plus tard l'ont toujours à bon droit regardé comme un précieux auxiliaire dans leurs polémiques contre le catholicisme.

Ces réflexions, fruit d'une longue étude des *Provinciales*, nous ont un peu fait oublier l'édition de M. Faugère. Pour terminer, répétons ce qui a été dit plus haut : par suite de quels singuliers scrupules, cet érudit distingué s'est-il gardé d'exprimer nettement son opinion ? L'absence de commentaire critique, le mauvais choix du texte, tout se réunit pour faire de ce premier volume un travail manqué. M. F. n'est plus là pour changer de système ; espérons que son successeur, quel qu'il soit, saura se montrer moins réservé et réparer quelques-unes de ces erreurs. M. Faugère connaissait certainement mieux que personne en France les sources des *Provinciales* ; il a dû laisser de nombreuses notes ; ce sera à celui qui reprendra le travail de fond en comble à en faire profiter l'histoire littéraire.

A. MOLINIER.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Paul THOMAS, professeur à l'Université de Gand, fait paraître chez l'éditeur Klincksieck, de Paris, une édition de l'*Hécyre* de Tércence, avec un commentaire critique et explicatif.

— Sous le titre *Etudes pour servir à l'histoire des sciences et des lettres en Belgique pendant la seconde moitié du xviii^e siècle* (Bruxelles, Hayez, 1887. In-8°), M. MAILLY vient de publier, en deux fascicules, une suite de notices sur des membres de l'ancienne Académie des sciences et belles-lettres, sur l'astronome Zach, sur le premier secrétaire et l'un des fondateurs de l'Académie, Gérard, sur Rambaut Bournons, officier de génie, professeur au collège Thérésien à Bruxelles et l'un des rares mathématiciens de l'époque, sur le médecin Jean-Baptiste de Beunie, sur Théodoric-Pierre Cael. M. M. ajoute à ces notices une étude sur « le dessein qu'on avait formé en 1760 de faire l'acquisition du naturaliste Michel Adanson et de son cabinet pour l'Université de Louvain » (lettres échangées entre Adanson, l'abbé Nelis et le ministre plénipotentiaire, comte de Cobenzl), et une note sur « quelques mémoires concernant les comtes de Hainaut et le royaume de Lotharingie, présentés au concours de l'Académie ». Outre ces deux intéressants fascicules, M. Mailly a fait paraître en même temps une *Etude pour servir à l'histoire de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la réunion de la Belgique à la France* (Bruxelles, Hayez, 1887. In-8°, 47 p.). Il raconte successivement l'organisation de l'Ecole centrale du département de la Dyle, la création de sociétés savantes et littéraires à Bruxelles, celle du Lycée qui remplaça l'Ecole centrale, l'établissement de cours de médecine et d'une Ecole spéciale de droit, etc. Il montre avec beaucoup de clarté, et

en donnant à l'appui une foule de détails curieux, qu'on n'entreprit rien pour relever l'enseignement primaire; que le Lycée de Bruxelles était bien supérieur à l'ancien collège d'humanités; que l'Ecole centrale, malgré son existence précaire, secoua la torpeur des esprits, rendit au français la place qui lui revenait, développa l'étude de l'histoire et de la géographie; que l'Académie de Bruxelles n'avait pas une faculté de médecine, mais qu'elle comprenait une faculté des lettres, une faculté des sciences et une faculté de droit; que six sociétés savantes et littéraires se constituèrent à Bruxelles pendant la domination française et que l'une d'elles était un Institut au petit pied; enfin que Bruxelles eut alors un jardin des plantes, un cabinet de physique et de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, un musée de tableaux réunis dans le même local et entretenus en fort bon état. Chemin faisant, M. Mailly donne un grand nombre d'indications biographiques sur la plupart des hommes dont il cite les noms; il mentionne également leurs travaux littéraires ou scientifiques. On saura le plus grand gré à l'infatigable et savant académicien de cette *Etude* sur l'histoire de la culture intellectuelle à Bruxelles pendant la période de 1794 à 1814. Nous comptons que lui-même ou quelque jeune érudit essaiera un jour, en reprenant ce sujet intéressant, de l'étendre à la Belgique entière.

— Nous croyons utile de résumer le nouveau programme des examens requis pour l'admission au grade de professeur agrégé de l'enseignement moyen. Tout candidat doit présenter, deux mois avant l'ouverture de la session, une dissertation sur une matière relative à la philologie classique; il a le choix du sujet; il ne sera admis à l'examen que si sa dissertation est agréée par une commission de trois membres. L'examen de professeur agrégé pour la *philologie classique* comprend 1° une composition latine; 2° un thème grec; 3° discussion de la dissertation; 4° éléments de la grammaire comparée et syntaxe comparée du latin, du grec et du français; 5° interprétation d'auteurs grecs et latins (non seulement un passage isolé, mais l'ensemble de l'ouvrage expliqué et histoire du texte); 6° une leçon sur un auteur grec ou latin. — L'examen de professeur agrégé pour la *philologie française* comprend: 1° discussion de la dissertation; 2° histoire des littératures modernes; 3° grammaire comparée des langues romanes, 4° interprétation d'un auteur français moderne et d'un ouvrage en vieux français, 5° une leçon sur un sujet grammatical ou littéraire. — L'examen de professeur agrégé pour l'*histoire et la géographie* comprend: 1° discussion de la dissertation; 2° points principaux des grandes divisions de l'histoire universelle qui n'ont pas fait partie de la dissertation; 3° géographie ancienne, moderne et contemporaine, à l'exclusion de la section dans laquelle aura été choisi le sujet de la dissertation; 4° une leçon sur un sujet d'histoire et de géographie. — L'examen de professeur agrégé pour la *philologie germanique* comprend (outre la dissertation d'usage sur un sujet de philologie germanique, en flamand, en allemand ou en anglais): 1° une composition dans une des langues germaniques autre que celle dans laquelle la dissertation a été rédigée; 2° discussion de la dissertation; 3° grammaire historique flamande; 4° grammaire historique allemande ou anglaise; 5° histoire de la littérature flamande et histoire de la littérature allemande ou anglaise; 6° interprétation d'auteurs flamands et d'auteurs allemands ou anglais; 7° une leçon en flamand, en allemand ou en anglais sur un auteur germanique (la leçon devra être donnée en partie en flamand, si l'on désire prouver qu'on est capable d'enseigner le flamand). L'importance des épreuves est réglée de la manière suivante: *philologie classique*: dissertation, 24 points; composition latine et thème grec, 24; épreuve orale, 48; leçon, 24. — *Philologie française et histoire et géographie*: dissertation, 24 points; épreuve orale, 72; leçon, 24. — *Philologie germanique*: dissertation, 24; épreuve écrite, 12; épreuve orale, 60; leçon, 24. Le diplôme de professeur agrégé constatera

que l'examen a été subi d'une manière satisfaisante, avec distinction, avec grande distinction ou avec la plus grande distinction. Il ne sera accordé qu'aux candidats qui auront obtenu au moins la moitié des points attribués à chaque épreuve.

— M. KERVYN DE LETTENHOVE prépare, nous dit-on, une histoire du procès de Marie Stuart.

— Le concours pour le prix annuel de 25,000 francs, fondé par le roi de Belgique le 14 décembre 1874, avait, pour la période 1882-1885, un caractère mixte ou international. La question mise au concours était formulée comme suit, dans l'arrêté du 28 septembre 1881 : « Le prix à décerner sera attribué au meilleur ouvrage exposant les moyens à employer et les mesures à prendre pour populariser l'étude de la géographie et pour en développer l'enseignement dans les établissements d'instruction des divers degrés. » Le jury du concours était composé de sept membres : MM. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, président ; Le Bon, attaché militaire de la légation de France ; Tchitchagoff, attaché militaire de la légation de Russie ; Travers Twiss, membre de la Société de géographie d'Angleterre ; Juan Valera, ministre plénipotentiaire d'Espagne ; Van Beneden, professeur à l'Université de Louvain ; Wauwermans, directeur des fortifications d'Anvers et rapporteur. Soixante ouvrages ou collections d'ouvrages, rédigés en huit langues différentes et provenant d'au moins dix-sept nations ou colonies diverses, furent soumis au jugement du jury. Six d'entre eux furent réservés et méritent d'être mentionnés honorablement : ce sont la *Methodik des geographischen Unterrichts*, de M. H. MATZAR (Berlin, 1885, in-8°, 382 p.) ; les *Beiträge zur Methodik des geographischen Unterrichts*, de M. Oscar SCHNEIDER (manuscrit de 88 pages) ; un travail manuscrit en anglais, de M. Richard OWEN, professeur à New-Harmony, dans l'Indiana ; une étude manuscrite en français, par un Belge, portant pour épigraphe « Précision et répétition » ; une série d'écrits publiés par un autre Belge, M. Jean-Baptiste GOCHET (en religion frère Alexis-Marie), professeur à l'École normale de Carlsbourg ; enfin un manuscrit en langue allemande, de 220 pages, venant de Munich. Ce manuscrit a été reconnu comme « l'œuvre d'un homme expérimenté, ayant mûrement médité son sujet et sachant l'exposer avec autant de largeur dans l'ensemble que de finesse dans les détails ». Par six voix contre une, le jury a décidé de décerner le prix à ce mémoire dont l'auteur est M. Anton STAUBER, professeur au Realgymnasium royal d'Augsbourg.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1^{er} juillet 1887.

M. l'abbé Pierre Batiffol se fait connaître comme l'auteur du mémoire sur la Bibliothèque de Photius, auquel la commission du prix ordinaire a décerné une récompense.

M. Bergaigne annonce qu'en préparant la transcription des inscriptions sanscrites recueillies dans l'Annam par M. Aymonier, il en a remarqué deux d'une antiquité exceptionnelle. Elles ne sont pas datées, mais le caractère archaïque de l'écriture permet d'affirmer que l'une remonte au v^e et l'autre au ii^e siècle de notre ère. Cette dernière a été trouvée dans la province annamite de Khanh-Hoa ; elle prouve l'existence, dès cette époque, du royaume indien de Tchampa, sur la côte orientale de l'Indo-Chine. Le géographe Ptolémée, vers le même temps, signala en effet dans ces parages des noms géographiques d'origine évidemment sanscrite.

M. Alexandre Bertrand rend compte des fouilles qui viennent d'être exécutées, dans la presqu'île de Saint-Maur-les-Fossés, par M. Ernest Macé, architecte, avec le concours de M. Abel Maître. Ces fouilles ont amené la découverte d'un certain nombre de sépultures gauloises, analogues à celles qui ont été trouvées dans les autres parties de la « Belgique » de César, telles que les départements de la Marne, de l'Aube, de l'Aisne, des Ardennes. Une salle du musée de Saint-Germain-en-Laye (n° VII) est consacrée spécialement à ces sépultures, qu'on croit antérieures à la conquête romaine.

Le prix de numismatique ancienne (Allier de Hauteroche), est décerné à M. Ernest Babelon, de la Bibliothèque nationale, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées monnaies consulaires*.

M. d'Arbois de Jubainville fait un rapport au nom de la commission chargée de juger le concours pour le prix ordinaire, sur cette question : *Comment doit être étudié, publié, etc., un ancien obituaire*. Ce prix est décerné à M. Auguste Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

M. Georges Perrot fait un rapport au nom de la commission du prix Bordin (*Etude critique sur les œuvres de l'art étrusque*). Le prix est décerné à M. Jules Martha, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Oppert termine sa communication sur une chronique babylonienne conservée au Musée britannique.

M. Héron de Villefosse transmet des renseignements qui lui ont été fournis par M. le chanoine Julien Laferrière, sur des fouilles opérées à Saintes (Charente-Inférieure). Ces fouilles, qui se continuent, ont donné des résultats importants au point de vue de l'épigraphie romaine. M. Héron de Villefosse signale notamment l'épithaphe d'un soldat de l'*ala Aetorigiana*, corps de troupe dont le nom rappelle celui du chef gaulois Aetorix, de la cité des Santons, qui figure sur un grand nombre de monnaies gauloises de la même région.

M. Maspero donne quelques détails sur les inscriptions hiéroglyphiques du sarcophage récemment découvert à Saïda par Hamdi Bey, dont M. Renan a entretenu l'Académie à sa dernière séance. Ces inscriptions donnent le nom de l'Egyptien qui y a été enterré le premier, le général Penphtah ou Panephtah ; les autres parties du texte hiéroglyphique ne sont que des fragments de rituels. D'après les caractères archéologiques du monument, il ne doit pas remonter à plus d'une cinquantaine d'années avant les premiers Ptolémées. Ceci confirme la conjecture de M. Clermont-Ganneau, qui a avancé que la dynastie de Tabnit et d'Eschmounazar ne devait pas être antérieure à la fin de l'époque persane ou au commencement de l'époque grecque.

M. Siméon Luce lit une note intitulée : *Un Complot contre les Anglais à Cherbourg à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc*. Ce complot fut formé en juillet 1429, peu de temps après les succès militaires de Jeanne d'Arc à Orléans et aux environs. Il eut pour auteur un nommé Philippe le Cat, qui paraît avoir été un musicien ambulante. Il avait entrepris de livrer la place de Cherbourg aux Français qui occupaient le Mont-Saint-Michel. Il fut découvert avant d'avoir rien pu exécuter, condamné et décapité le 18 juillet. On chercha ses biens pour les confisquer et les vendre, mais on ne trouva chez lui « aucuns biens meubles synon seulement une harpe de très petite valeur, laquelle, pour ce que l'en ne peult trouver aucune personne qui aucune chose en voulsist donner, fut donnée à ung chappelain qui la requeroit pour faire bien pour l'âme dudit deffunt ».

Ouvrages présentés : — par M. Croiset : Alfred et Maurice CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, tome 1 ; — par M. Derenbourg : le *Roman d'Alexandre, texte hébreu anonyme, publié pour la première fois*, etc., par Israël Lévi ; — par M. P.-Ch. Robert : H. HOFFMANN, *Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI* ; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Lucien DE HIRSCH, *Orontobates ou Rhoontopates, mémoire posthume, précédé d'une notice nécrologique sur l'auteur* (extrait de la *Revue numismatique*) ; — par M. Ch. Nisard : *Collection des auteurs latins*, volume contenant : Ausone, Sidoine Apollinaire et Fortunat.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 juin.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le chanoine Julien Laferrière, de Saintes, concernant des découvertes importantes faites récemment, à Saintes, pendant la démolition des anciens remparts, notamment un pied de cheval en bronze et une inscription romaine.

M. Letaille communique 52 estampages de stèles puniques découvertes à Carthage et provenant de la collection du commandant Marchand.

M. l'abbé Duchesne signale une épithaphe grecque du II^e siècle, récemment découverte à Rome, dans le cimetière de Priscille. La défunte est gratifiée de veuve et de diaconesse, mot qui désigne en réalité une fonction ecclésiastique, celle de diaconesse.

M. Charles Ravaisson-Mollien fait une communication sur la tunique, la ceinture et le manteau de la Junon, de Samos.

L. DUCHESNE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29

— 18 juillet —

1887

Sommaire : 147. Corippus, p. p. PETSCHENIG. — 148. Cartulaire de l'abbaye de Salem, II, p. p. de WEECH. — 149. HARRISSE, Excerpta Colombiniana. — 150. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre M. — *Variétés :* CLERMONT-GANNEAU, Notes d'archéologie orientale, XXXIII, Caesar et le nom punique de l'éléphant. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

147. — **Flavii Cresconii Corippi** Africani grammatici quæ supersunt recensuit Michaël PETSCHENIG. Berolini, 1886, Calvary. In-8 de XII et 260 pages.

Nous savons peu de chose de Corippus. Né dans la province d'Afrique, dont la topographie lui est très familière, il écrit la *Johannide* après les victoires du patrice Jean sur les Maures en 548 et vint réciter ce poème à Carthage. Plus tard, devenu presque célèbre, il fut appelé à Constantinople et reçut sous Justinien une charge dans le palais. Après la mort de l'empereur il tomba dans la misère et dut implorer la protection du questeur Anastase et de l'empereur Justin. Son panégyrique de Justin est une œuvre de vieillesse, postérieure à 566, qui ne présente pas le même intérêt que la *Johannide*. Celle-ci, malgré des défauts qui sont ceux de l'époque, est loin d'être une œuvre vulgaire. Corippus trouve la couleur locale sans la chercher, grâce à sa connaissance parfaite des hommes et des lieux ; il est le seul poète latin qui ait décrit avec exactitude les tribus barbares contre lesquelles luttait la vieille civilisation. Ses Maures ont plus de réalité que les Carthaginois de Silius et les Gètes de Claudien ; il ne les affuble pas de costumes de fantaisie, ne leur prodigue pas les épithètes vagues, mais les peint avec une précision qui les rend vivants. A cet égard, les Maures de Corippus font penser aux Daces de la colonne Trajane : c'est du réalisme de bon aloi. La *Johannide* est particulièrement intéressante pour ceux qui connaissent l'Afrique moderne, où tant d'usage et d'aspects du passé ont survécu. Le plaisir qu'on éprouve à les y retrouver fait pardonner au poète son enflure, son obscurité et son mauvais style. Lui-même ne se dissimule point qu'il écrit mal en vers :

Forsitan et fracto ponetur syllaba versu.

Confiteor : Musa est rustica namque mea.

Mais cette Muse rustique ne manque pas de vigueur et, tout en imitant les poètes des siècles précédents, en particulier Virgile, Lucain et Ovide, elle trouve parfois des accents personnels et des expressions heureuses qui lui appartiennent en propre.

Nouvelle série, XXIV.

29

La *Johannide* et le *Panégryrique de Justin* ne sont connus l'un et l'autre que par un seul manuscrit. Le *Trivultianus* de Milan, qui contient la *Johannide*, a été découvert en 1814 et publié par Mazzucchelli; le *Matritensis*, où est conservé le *Panégryrique*, a été édité dès 1581 par Ruiz. La critique s'était peu occupée de Corippus depuis les éditions de Mazzucchelli (1820) et de Bekker dans la *Byzantine* de Bonn (1836). Heureusement, il fut décidé qu'on en publierait un texte critique et exégétique dans la série des *Auctores antiquissimi* des *Monumenta Germaniae*. Cette édition fut confiée à M. Partsch, déjà connu par un remarquable travail sur le réseau routier de l'Afrique romaine — travail qui eut pour effet de décider Charles Tissot à commencer la publication du sien. M. Partsch collationna les manuscrits de Milan et de Madrid, corrigea par conjecture un certain nombre de passages et élucida par d'excellentes remarques les difficultés historiques et géographiques (1879). Cette belle édition suscita immédiatement des recherches de détail sur Corippus. MM. Amann et Manitius étudièrent en lui l'imitateur des poètes romains, M. Petschenig s'appliqua à l'amélioration du texte et à l'exégèse grammaticale. Les premiers travaux de M. P. (*Wiener Studien*, 1880-1884; *Sitzungsberichte der Akad. in Wien*, 1885) le préparèrent à donner une édition nouvelle de Corippus qui, loin de faire double emploi avec celle de M. Partsch, la complète de la manière la plus heureuse. Ce n'est plus la géographie et l'histoire, mais la critique conjecturale et la grammaire qui ont principalement appelé les efforts de l'éditeur. Pour les lectures des manuscrits il s'en est tenu au témoignage de M. Partsch, mais il a introduit un bon nombre de corrections définitives et rédigé un index *Verborum et locutionum* où l'étude du latin de la décadence trouvera bien des documents encore négligés. C'est dans cet index que M. P. a élucidé la plupart des difficultés que présente l'intelligence de Corippus. Désormais, le terrain est déblayé et il n'est pas probable qu'on puisse aller beaucoup plus loin sans la découverte de manuscrits nouveaux. Toutefois, ni M. Partsch ni M. P. n'ont pu, faute de connaissances linguistiques spéciales, étudier les noms propres libyens qui sont très nombreux dans la *Johannide* : c'est une lacune qui serait facilement comblée par M. Henri Duveyrier ou par l'un de nos berbérissants d'Algérie. Ch. Tissot avait déjà eu la pensée d'entreprendre un travail sur cette question, à laquelle les progrès de l'épigraphie africaine ont fourni beaucoup de matériaux.

Nous ne pouvons citer toutes les bonnes corrections de détail que le texte de Corippus doit à M. Petschenig : le nombre en est très considérable, et la plupart sont des modifications légères qui s'imposent avec évidence. Il y en a aussi quelques-unes qui semblent inutiles, par exemple, *Johann.* I, v. 232, où M. P. lit :

Et jam stella feras maris asperat Hesperus undas

au lieu du vers donné par le *Trivultianus* :

Et jam stelliferas maris asperat Hesperus undas.

Au second chant du même poème, v. 79, M. P., d'accord avec M. Partsch, lit *Talalateis arvis* au lieu de *Talanteis* que donne le manuscrit. Les *Talantea arva* sont inconnus, mais *Talalati*, comme l'a fait observer Tissot, est fort loin de Tillibaris, nommée au vers suivant, et d'ailleurs située dans le massif montagneux du Ghariân auquel ne convient guère le mot *arva*. Un peu plus bas (v. 120), M. Petschenig propose la lecture :

*Tunc Velanidei, verrunt qui stagna phaselis,
Conveniunt populi.....*

Les *Velanidei* sont inconnus. M. Partsch, dans un excellent compte-rendu de la nouvelle édition (*Philol. Wochenschrift*, 29 janvier 1887) propose, avec raison selon nous, de lire *Vereniceis* (ms. *Velanideis*). *Vernicide*, dans le géographe de Ravenne, est le nom de la lagune de Bérénice. C'est le seul lac de la côte Syrtique, avec le *Zuchis lacus* ou lac de Bibân.

Salomon REINACH.

148. — **Codex diplomaticus Salemitonus.** Urkundenbuch der Cisterzienserabtei Salem, herausgegeben von Dr. Fried. von Weech, Direktor des Generallandesarchivs. Zweiter Band. (1267-1300). Karlsruhe, Braun, 1886, II, 684 p. in-8. Avec 15 planches photolithographiées.

Nous avons rendu compte autrefois dans la *Revue*¹ du premier volume de ce Cartulaire de l'abbaye de Salem ou Salmansweiser, située dans le voisinage du lac de Constance, l'une des plus riches de l'ordre de Cîteaux, et qui échut en partage, après la dissolution du Saint-Empire-romain-germanique, au nouveau grand-duc de Bade. Sans être d'une importance majeure pour l'histoire générale, les documents que renferme l'ouvrage de M. de Weech présentent de l'intérêt pour l'histoire locale² et surtout aussi, vu la richesse des archives du monastère, qui n'ont jamais subi de pillage, pour l'histoire de la propriété foncière au moyen âge dans le sud-ouest de l'Allemagne. Rien que pour les années 1267 à 1300, le savant directeur des Archives de Karlsruhe a réuni dans le présent volume 1036 pièces, tant allemandes que latines, qu'il a publiées soit *in extenso*, soit sous forme de régestes. Les résumés, placés en tête des différentes chartes, sont d'ailleurs suffisamment détaillés pour qu'on puisse se rendre compte, d'un coup d'œil, de ce que chacune d'elles renferme en fait de matériaux utilisables. Le texte en a été établi par M. de W. avec un soin scrupuleux ; l'index des noms et celui des

1. Année 1883, n° du 13 août.

2. En dehors des simples mutations de propriétés, donations, échanges, contestations, etc., les chartes se rapportent principalement, en dehors de l'histoire de l'abbaye même, à celle de l'évêché de Constance, à celle de l'abbaye de Reichenau, des villes d'Ulm, d'Überlingen, de Neußen, etc.

expressions juridiques est complet; la description des sceaux est également des plus minutieuses, et les belles planches qui les reproduisent feront le bonheur de tous les amateurs de sphragistique. M. de Weech nous annonce un troisième volume qui terminera le *Codex Salemitanus*.

R.

149. — **Excerpta Colombiniana.** Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines, du commencement du xvi^e siècle, non décrites jusqu'ici; précédée d'une histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur, par Henri HARRISSE. Paris, H. Welter, 1887. In-8 de 2 ff., LXXV et 315 pp., plus 1 fig.

Les lecteurs de la *Revue critique* se rappellent avec quelle ardeur M. HARRISSE a dénoncé les barbares qui ont dilapidé ou laissé dilapider les trésors rassemblés par Fernand Colomb ¹. Les articles de notre savant collaborateur ont porté leurs fruits. Nous ignorons s'ils ont arrêté le pillage de la Colombine; mais ils ont valu à M. H. une précieuse moisson. M. R. Zarco del Valle a mis à sa disposition une collection de notes prises à Séville, en 1841, par M. B.-J. Gallardo. Le bibliographe espagnol, tout en amassant des matériaux pour son *Ensayo de una Biblioteca española*, avait relevé avec le plus grand soin les titres d'une foule de pièces françaises, italiennes et latines contenues dans les recueils de la Colombine : ce sont ces notes qui nous sont offertes aujourd'hui. M. H. ne s'est pas contenté de nous faire participer à sa bonne fortune. Aux notes recueillies par Gallardo il a joint la description d'un grand nombre de petites pièces imprimées dans la première moitié du xvi^e siècle que possède la Bibliothèque nationale. L'ouvrage perd peut-être en unité, mais il gagne sensiblement en intérêt. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons jamais de la richesse d'un livre de bibliographie.

En raison des deux sources auxquelles a puisé l'auteur des *Excerpta*, son introduction renferme deux études très distinctes. Dans la première (pp. v-LXXV) nous trouvons une étude très développée et très nouvelle sur la typographie parisienne au commencement du xvi^e siècle, en particulier sur les officines fondées par *Pierre Le Caron* et *Jehan Trep-perel*; dans la seconde (pp. 1-53 du texte) nous avons toute l'histoire de la Colombine et de son fondateur. Les descriptions des pièces de Séville ou de Paris (au nombre de 448) occupent les pp. 55-255; enfin le reste du volume est occupé par divers appendices relatifs aux anciens catalogues de la Colombine et à la conservation de cette collection; puis aux documents manuscrits concernant l'histoire de l'imprimerie parisienne au xvi^e siècle. Le tout se termine par des tables très copieuses.

Pour traiter de sujets aussi variés, M. H. n'a épargné aucune peine.

1. Voy. *Revue critique*, 1885, I, 388, 459; II, 78, 240.

Non seulement il a réussi à constituer un dossier considérable, mais, avec l'esprit sûr et positif d'un homme de loi, il a su tirer de ses documents des déductions d'une rigueur toute juridique. Si nous ajoutons qu'il n'est guère une seule personne capable de lui fournir des indications utiles que M. H. n'ait consultée, aussi bien à l'étranger qu'en France, on ne sera pas surpris de l'estime que nous professons pour son ouvrage.

Un livre de bibliographie ne se prête pas à l'analyse ; il peut même difficilement être l'objet d'une critique complète. Après avoir félicité M. H. des renseignements si curieux qu'il nous donne, nous ne pouvons qu'examiner certains passages de son livre. Nous laisserons de côté tout ce qui concerne Fernand Colomb et sa bibliothèque, pour ne nous attacher qu'aux notices relatives aux imprimeurs parisiens et aux livres eux-mêmes.

M. H., pour distinguer les productions de nos premiers typographes, a pris pour point de repère le T majuscule. Dans les fontes gothiques de 11 points il a relevé 15 T différents, qu'il a ingénieusement groupés dans un tableau (p. lxxij). C'est-là certes un moyen assez pratique de s'orienter ; mais, pour rendre les recherches tout à fait faciles, il eût été bon de donner, non pas en zincotypie, mais en photogravure douze ou quinze lignes de chaque type. Ç'aurait été le commencement d'un album typographique parisien dont le besoin se fait sentir chaque jour. Les explications dans lesquelles l'auteur a dû entrer pour justifier sa classification l'ont amené à s'occuper avec quelques détails de plusieurs officines parisiennes ; nous allons le suivre dans cette étude.

(P. xx-xlj). *Officine Le Caron-Nyverd.*

Le plus ancien livre que M. H. cite de Pierre Le Caron est daté du 5 septembre 1489. A partir de 1489, on ne connaît pas moins de quatre domiciles occupés par cet imprimeur, et le relevé en est indispensable pour le classement de ses productions. Il demeurait rue de la Juyfrie quand il fit graver une marque portant un mot mystérieux que tous les bibliographes, et M. H. lui-même, ont lu *Franboys* (p. xxj) ou *Françboys* (p. xxxvij). Nous pensons qu'il faut lire : *Hauboy*s, interjection plus usitée sous la forme « haut le boys », et dont le sens paraît être celui de « gaiement ».

Pierre Le Caron eut pour successeur sa veuve *Marion de Malaunoy*, puis l'officine passa aux mains de *Guillaume I^{er} Nyverd*. Le changement de propriétaire eut lieu vers 1507. En effet *Nyverd* imprime d'abord avec la marque de son prédécesseur, mais, dès 1508, il possède une marque à lui¹.

1. Voy. *Le Débat des dames de Paris et de Rouen* (par Maximien), pièce qui a dû être imprimée au mois d'octobre ou de novembre 1508. Cette pièce, que M. H. cite lui-même à la p. xxv, nous paraît plus probante que la *Complainte de Venise*, laquelle n'appartient peut-être qu'au printemps de 1509.

Nous sommes en mesure d'indiquer approximativement l'année vers laquelle *Guillaume Nyverd* commença d'exercer, mais nous ignorons d'une façon absolue la date de sa mort. Une édition du *Grand Testament* de Villon porte qu'elle a été imprimée par *le veufve de feu Guillaume Nyverd* et *Jacques Nyverd*, puis nous ne trouvons plus que des livres au nom de *Jacques Nyverd* seul. Le plus ancien de ceux que M. H. ait rencontrés est daté du 8 février 1527 (1528, n. s.). Nous pouvons remonter un peu plus haut. Une édition du *Grant Herbiere en françoys*, signée de *Jacques Nyverd*, dont la Bibliothèque de Toulouse possède un exemplaire ¹ porte la date positive de 1521.

M. H. ne suit pas *J. Nyverd* au-delà de 1544 ; il exerçait encore en 1546 ² ; mais deux ans après on ne trouve plus que sa veuve, *Jacqueline Gaultier* ³. Celle-ci exerça pendant plusieurs années, et ici nous comblerons une petite lacune de M. H.

Des *Lettres patentes et Ordonnances du roy nostre sire sur le faict du ban et arrière-ban*, publiées à Paris « le vendredy vingt troiesme jour de apvril 1557, après Pasques », sont encore imprimées par la *veufve feu Jacques Niverd, imprimeur et libraire, demeurant rue de la Juifvrie* ⁴.

Quatre mois plus tard, Jacqueline Gaultier est morte ou s'est retirée des affaires. En effet, un *Edict du roy nostre sire sur le faict de son domaine, reglement et abreviation des procès*, édit publié à Paris « le vendredy seizième jour de juillet l'an mil cinq cent cinquante sept », porte : *On les vend à Paris par Guillaume Nyverd, imprimeur et libraire, l'an mil cinq cens cinquante sept* ⁵. Les productions de Guillaume II Nyverd, ou de Nyverd, citées par M. H. se placent toutes entre 1560 et 1573 ⁶. On vient de voir que Guillaume était imprimeur dès 1557 ; quant à la date de 1573, nous n'avons pu non plus la dépasser. Nous ignorons où Guillaume demeurait alors ; peut-être avait-il transféré son officine dans la cour du Palais, où habita plus tard *Claude de Mont'æil*, qui paraît avoir été son successeur ⁷.

1. N° 138 du *Catalogue des incunables* dressé par M. le Dr Desbarreaux-Bernard.

2. Voy. *Reiglement sur les charges et entremises des mesureurs, porteurs de grain, cribleurs, muiniers et boulangiers, etc.*, pet. in-4, goth. (Cat. Claudin, sept. 1880, n° 22545) ; *Edict du roy nostre sire sur les vivres, etc.*, in-8 (Cat. Seillière, 1887, n° 395).

3. Le texte cité par M. H. (p. xl), porte Jacqueline Gault. Nous croyons comme M. Brunet que le nom est abrégé.

Il faut s'en tenir aux renvois donnés par M. H. à l'année 1548. Celui du 11 janvier 1549 appartient, en réalité, à l'année 1550.

4. Cat. Claudin, n° 8181.

5. Cat. Lefèvre, de Bordeaux, n° 282.

6. Jusqu'à preuve contraire nous considérons comme inexacte la mention faite par MM. Deschamps et G. Brunet d'une édition des *Baliverneries* de Noël Du Fail imprimée par *Guillaume Nyverd* en 1549.

7. M. H. n'explique pas le sens du chiffre XII qui figure au bas de la marque de *Guillaume II* : ce chiffre doit être détaché des initiales ; il appartient aux ornements du cadre et désigne la loi des douze tables.

Claude de Montr'œil¹ exerçait dès 1578²; en 1589 il quitta Paris avec plusieurs de ses confrères et chercha un refuge à Tours³. Il s'y associa avec Jamet Mettayer, Georges de Robet, Marc Orry, Sébastien Du Molin, Mathieu Guillemot et Jehan Richer⁴.

Il était encore à Tours en 1594⁵; mais l'année suivante nous le retrouvons à Paris, où il continue la société précédemment formée par lui avec Jean Richer⁶. Il mourut en 1604⁷ et son officine fut quelque temps gérée par sa veuve, Catherine Nyverd, que nous suivons jusqu'en 1607⁸.

Nous ignorons ce que devint ensuite la maison des Nyverd⁹.

(P. xlj-lx) *Officine Trepperel-Janot-Lotrian-Chrestien*.

Nous sommes entré dans quelques détails relativement à Pierre Le Caron et à ses successeurs pour donner une idée des recherches aussi minutieuses que difficiles auxquelles s'est livré M. Harrisse. Malgré notre désir d'être bref, nous devons parler aussi avec quelques développements de Jehan Trepperel.

Trepperel, qui ne s'intitulait d'abord que « libraire et marchand »¹⁰,

1. Telle paraît avoir été la vraie forme de son nom; on trouve cependant le plus souvent de Montr'œil; une fois même *Demontrueil* (*Vie, Légende, Miracle et Messe de Mgr. S. Mathurin de Larchant*, s. d., in-8. Biblioth. nat., Y 6140, Rés.). Une signature autographe reproduite par M. le D^r Giraudet (*Une Association d'imprimeurs et de libraires de Paris réfugiés à Tours au xvi^e siècle*; Tours, 1877, gr. in-8, p. 36), porte: *De Montre' œil*; mais il est clair que l'apostrophe est ici tout à fait superflue.

2. Il imprima cette année *Les Premières Œuvres* de Jean de Boyssières et *Les Regrets et Lamentations de treshaute princesse Ysabel d'Autriche*.

3. Le *Traité de la puissance paternelle* de Pierre Ayrault porte la rubrique suivante: *A Tours, par Claude de Montr'œil et Jean Richer*, 1589.

4. L'acte d'association, publié par M. le D^r Giraudet, est du 6 octobre 1591.

5. *Les six Livres des Politiques ou Doctrine civile de Justus Lipsius*, in-16. Voy. Vander Haeghen, *Bibliographie Lipsienne*, II, 421.

6. *Voyages du seigneur de Villamont*, in-8 (Biblioth. nat., Inv. G. 30008).

7. Il existe en effet, sous la date de 1604, une édition des *Voyages du s^r de Villamont*, dont le titre porte: *A Paris, par Claude de Montr'œil et Jean Richer* (Biblioth. nat., Inv. G. 30011.) A la même année 1604, appartient le volume imprimé par la veuve de Claude de Montr'œil que citent MM. Deschamps et G. Brunet (*Supplément au Manuel du libraire*, II, 777).

8. Voy. *Les Conseils et les Exemples politiques de Juste Lipse*, 1606. Le titre porte: *A Paris, pour Catherine Nyverd, veuve de Claude de Montr'œil, libraire, tenant sa boutique en la court du palais au nom de Jesus*. Le privilège est accordé à Catherine Nyverd le 12 octobre 1605. Vander Haeghen, *Bibliographie Lipsienne*, II, 159.

En 1607, Catherine s'appelle simplement: *Catherine Nyverd*. Voy. Brunet, II, 1491 (*Tragedies de Robert Garnier*).

9. Georges Niverd, libraire à Sens, appartenait sans doute à la même famille. Parmi ses productions on peut citer les *Senonensium archiepiscoporum Vitae Actusque*, de Jacques Taveau, 1608, in-4, et un volume sans date: *Méditation sur le pseame LXXIX extraite des Œuvres de Nicolas Le Digne*, in-8.

10. *L'Art de fauconnerie* de Guillaume Tardif (Brunet, V. 657).

fonda, vers 1490, peut-être avant, une imprimerie florissante. Le plus ancien livre daté qui, à notre connaissance, soit sorti de ses presses, porte la date du 22 février 1492 ¹; le plus récent, celle du 7 juin 1511. Rien de plus obscur que l'histoire de l'officine de « l'Escu de France » après la mort de *Trepperel*. Des recherches comme celles que M. le baron Pichon a entreprises chez les notaires de Paris peuvent seules jeter du jour sur cette histoire. Dès aujourd'hui nous pouvons offrir à nos lecteurs quelques renseignements dûs à l'extrême obligeance du savant président de la Société des Bibliophiles français.

« Dans un acte du 12 mai 1569, Denis Picot, sieur d'Amboile ², auditeur des comptes, et Louis Picot, sieur de Santeny en Brie ³, reconnaissent que leurs terres d'Amboile et de Santeny, ainsi que la maison de Denis Picot, rue de la Verrerie, à Paris, sont grevées de 25 livres de rente au profit de *Jean, Martin, Simon et Nicolas Janot* et des enfants mineurs d'autres *Simon Janot* (lesquels avaient pour tuteur *Janot* précité), comme fils et petit-fils d'un premier *Simon Janot*, fils et héritier de défunte *Macée Trepperel*, jadis femme et depuis veuve de *Jehan Janot*. Cette rente avait été constituée par les frères Picot, le 2 octobre 1537, au profit de maître Gilles d'Averly, procureur au parlement, qui l'avait transférée à *Macée Trepperel*.

« *Jehan II Trepperel* devait être le frère de *Macée*. Il ne semble pas qu'il ait fait de brillantes affaires. Il était propriétaire de deux maisons sises rue du Grenier saint Ladre, et portant pour enseigne l'image saint Laurent, comme la maison qu'habitait son père sur le pont Notre-Dame; or, dès l'année 1541, il avait commencé à les hypothéquer. Son principal créancier était Arnoul ou Raoul de Hacquemye, fondeur en cuivre, à qui par diverses ventes de rentes, faites en 1541, 1544 et 1547, il devait 20 livres de rente, ou 240 livres de capital. Sur ces deux maisons, louées 50 livres par an au même Hacquemye, le 12 décembre 1544, il devait en outre à trois autres personnes 38 livres de rente, ou un capital de 432 livres ⁴.

« Ainsi deux maisons dont le loyer ne s'élevait qu'à 50 livres étaient grevées d'une rente de 58 livres!

« En 1545, Jehan II, qui était alors à Orléans, fut poursuivi pour non-paiement des arrérages; une condamnation intervint contre lui le 15 juin 1547. Ses maisons furent vendues et Hacquemye s'en rendit

1. Et non 1491. Ici, comme en plusieurs autres endroits, M. H. ne tient pas compte de ce que l'année commençait à Pâques.

2. Aujourd'hui Ormesson, canton de Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise).

3. Ces Picot sont les ancêtres des Picot de Dampierre.

4. Parmi les créanciers de Jehan II Trepperel figure, au commencement de 1545 (n. s.), *Richard Roux*, compagnon imprimeur, pour une rente de 10 livres. Ce *Richard Roux*, que Lottin ne cite que de 1556 à 1562, avait donc commencé d'exercer beaucoup plus tôt. Nous connaissons un volume publié par lui en 1554 : *Rhetoricarum praeceptionum Tabulae, per Joannem Du Flos Atrebatem*, in-4 (Biblioth. nat., Biblioth. Mazarine),

adjudicataire, le 29 mai 1549. Le reliquat du produit de la vente, qui se montait, dettes et frais payés, à 19 livres, 5 sols, fut remis au fils de Jehan II, *Pierre Trepperel*, marchand libraire demeurant à Orléans, et ce, par les soins de Guillaume Du Chemin, examinateur au Châtelet. Jehan II était donc mort entre le 15 juin 1547 et le 29 mai 1549.

« Le 28 juillet 1571, *Pierre Trepperel* et *Galiot II Du Pré* passent un marché avec l'imprimeur *Fleury Prevost* pour l'impression des romans de *Palmerin d'Olive* et de *Primaléon de Grèce*; mais Pierre meurt avant d'avoir rempli ses engagements. Le 15 mai 1574, *Fleury Prevost* reconnaît par devant notaires que *Galiot Du Pré* lui a payé 525 livres pour l'impression de cent feuilles des deux romans, aux termes du marché précité; que *Galiot Du Pré* lui a de plus fourni le papier; mais qu'il n'a rien reçu de *Trepperel* ¹.

« *Pierre Trepperel* était mort avant le 30 juin 1573, date d'une procuration relative à sa succession, donnée par Guillaume Poirer, teinturier.

« Dans un autre acte en date du 16 juillet 1573, Jeanne d'Argent, femme de Jacques Morin, mercier au Palais, et Guillaume Poirer, déjà cité, se disent héritiers ensemble, pour un tiers, de *Pierre Trepperel*, leur cousin germain, et déclarent que Denise Jodelle, femme d'Amy Reversé (orfèvre, demeurant sur le pont au Change, à la Crémaillère) ², est héritière pour un autre tiers. Dans cet acte, ils se qualifient d'héritiers simples, ce qui prouve que l'actif de la succession était supérieur au passif. »

Les renseignements recueillis par M. H., ceux que M. le baron Pichon a bien voulu nous communiquer et nos notes personnelles nous permettent de dresser un tableau généalogique de la famille *Trepperel-Janot*.

Jehan I^{er} Trepperel,

imprimeur à Paris, « sur le pont Notre Dame, a l'image S. Laurent », 1492-25 octobre 1499; « rue saint Jacques a l'enseigne S. Laurent », 1500; « rue Neuve Notre Dame, a l'enseigne de l'escu de France », 1504-1511; m. vers 1512; ép. X, qui continue d'imprimer à l'escu de France jusque vers 1525.

Macée Trepperel,

ép. *Jehan I^{er} Janot*, impr. à Paris dès 1488; établi à l'escu de France, 1515; associé avec la veuve de *Jehan I^{er}*, vers 1515; m. entre le 18 décembre 1521 et le 17 juin 1522; elle-même dirige l'imprimerie en 1522.

Jehan II Trepperel,

libraire à Paris, rue Neuve Notre Dame, à l'escu de France, 1527-1531; s'établit à Orléans; m. entre le 15 juin 1547 et le 29 mai 1549.

1. Brunet (IV, 875), cite le *Primaléon*, imprimé en 1572, mais il ne mentionne pas le *Palmerin*.

2. L'acte cité attribuait primitivement le troisième tiers à « la veufve dudit defunct »; ces mots ont été effacés et remplacés par le nom de « Denise Jodelle, femme d'Amy Reversé », ce qui semblerait indiquer que Denise avait épousé en premières noces *Pierre Trepperel*.

Denys II Janot, impr. à Paris, rue Neuve Notre Dame, à l'enseigne de l'escu de France, en société avec Alain Lotrian, 1531; même rue, à l'enseigne de saint Jehan Baptiste, 1532; m. 1545; ép. *Jeanne de Marnef*, qui continue d'imprimer en 1545 et 1546.

Simon I^{er} Janot, associé de Denis, 1535

Pierre Trepperel, libr. à Orléans, 1548; m. vers 1573.

Simon II Janot, m. avant le 12 mai 1569, laissant des enfants mineurs.

Jean II Janot.

Martin Janot.

Simon III Janot.

Nicolas Janot.

Il est probable que *Jehan I^{er} Trepperel* avait eu une seconde fille mariée à *Alain Lotrian*; cependant on en est réduit sur ce point aux hypothèses. Nous ne possédons aucun document qui nous fasse connaître le lien qui unissait ce dernier imprimeur à *Trepperel* et à *Janot*.

Les dates données par M. H. pour *Alain Lotrian* et *Denis Janot* (p. lii-liij) doivent être ainsi rétablies : 7 décembre 1530, 23 février 1531 (n. s.), 17 juin 1531, 19 janvier 1532 (n. s.), 22 octobre 1532, 6 mars 1533 (n. s.)¹.

Lotrian exerce encore en 1546; mais, en 1547, la maison est passée aux mains de *Nicolas Chrestien*². Nous suivons ce dernier jusqu'en 1556, puis bientôt on ne voit plus figurer que sa veuve : *Dauphine Lotrian*. Nous connaissons d'elle un livre daté de 1559³.

Il n'est pas impossible que *Nicolas Chrestien* et sa veuve aient eu pour successeur *Jehan Chrestien*, dont nous avons vu un livre daté de 1561⁴.

La date de 1563 donnée par Lottin pour *Claude Blihart* est fort probablement exacte.

(Pp. lxi-lxvj) *Officine de Jehan Saint Denys, Pierre Sergent et Bonfons*.

M. H. ne sait rien de *Jehan Saint Denys* avant 1524. Il est probable qu'il exerçait déjà depuis quelques années. Ce qui nous le fait croire, c'est l'édition imprimée pour lui par la veuve *Jehan Trepperel* du *Stille de Chartres*⁵. Le volume n'est pas daté, mais il ressort des faits

1. P. 1, il faut lire également : 29 janvier 1515 (n. s.)

2. Voici le titre exact du volume imprimé par *Nicolas Chrestien* en 1547 : *La Division du monde, contenant la declaration des provinces et regions d'Europe, Asie, Aphrique, les passages des Gaules en Italie, les noms des archeveschés et abbayes du royaume de France, etc.*, in-16. (Librairie Baillieu.)

3. *Cronique et Histoire composée par Philippes de Commynes*, in-16. Voy. Vander Haeghen, *Bibliotheca belgica*, v^o Commynes.

4. *L'Entrée, Sacre et Couronnement du roy Charles IX. faite en la ville de Reims*. A Paris, pour J. Chrestien et J. Colloump, 1561. In-8. (Biblioth. nat., Lb 22. 24.)

5. In 8 goth. Biblioth. nat., F. 2196 (2), Rés.

précédemment connus que la veuve Trepperel avait dû disparaître peu après 1520.

Saint-Denys mourut entre le 3 mars 1531 et le 9 décembre suivant¹. Nous ne voyons pas comment il aurait succédé à *Jehan Herouf*, ou comment ce dernier lui aurait succédé. Il existe, en effet, de ce dernier un volume daté de 1527². Il faut croire que la maison de la rue Neuve Notre Dame qui portait l'enseigne de saint Nicolas avait d'abord été occupé par *Herouf*, qui aura continué lui-même ses affaires dans un autre domicile, ou qu'un imprimeur et un libraire habitaient la même maison. *Saint-Denys* ne paraît pas avoir jamais imprimé lui-même.

Saint-Denys a pour successeurs : *Pierre Sergent* (1533-1547), *Jehan Bonfons* (1547—v. 1565), la veuve de *Jehan Bonfons* (v. 1565—v. 1570), *Nicolas Bonfons* (v. 1570-1618) et *Pierre Bonfons*.

Nous ne suivrons pas plus longtemps M. H. dans ses recherches sur les imprimeurs parisiens³ : nous avons hâte d'arriver à la partie principale de son livre. Voici quelques observations que nous suggère une première lecture :

1. *L'Abregié de la destruction de Troye la grant*. — Ce poème est connu par les manuscrits, notamment par un manuscrit de Valenciennes (Mangeart, n° 425, fol. 201).

11. *Aye memoire de la mort*. — Cette pièce, jointe à plusieurs éditions de la *Danse macabre*, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale sous le titre de *Mirouer du monde*. Voy. Cat. Rothschild, I, n° 541.

13. *La Balade des lutheriens*. — Il y a lieu de rapprocher la chanson :

Lutheriens, Dieu vous mauldie, etc.,

d'une autre pièce du même temps, publiée dans le *Bull. de la Soc. de l'Hist. de France*, I (1834), p. 268, et dans les *Chants historiques* de Leroux de Lincy (II, 97) :

Mechans lutheriens maudis, etc.

19. *Le Caresme prenant du cuer bien heureux*. — Le poème publié

1. Il y a dans la date du volume d'André Le Fournier cité par M. H. une particularité qui mérite d'être relevée. *Jehan Saint-Denys* fait commencer l'année au 1^{er} janvier, puisqu'il signe encore de son nom l'édition du 3 mars 1531 et que sa veuve apparaît dès le 9 décembre 1531.

2. *Missale itinerantium ad usum ecclesie Leodiensis* (impensis et sumptibus magistri Valeriani Natalis), in-8. Biblioth. Mazarine, n° 35030.

3. Relevons cependant une erreur qui est répétée plusieurs fois (pp. lxxix, lxxij, 300). Il n'y a jamais eu à Paris d'imprimeur appelé *Pierre de Vignolle*. Ce nom et la fausse rubrique de *Paris* ont été employés par *Pierre de Vingle*, imprimeur à Genève, puis à Neufchâtel, qui a eu recours du reste à plusieurs autres mentions de fantaisie pour égarer les lecteurs catholiques. Voy. *Le Catéchisme français de Calvin* publié en 1537, réimprimé avec deux notices par A. Rilliet et Th. Dufour (Genève, Georg, 1878, in-16, cxvlij-clxij).

sous ce titre singulier est de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Il se retrouve dans les *Marguerites* sous le titre d'*Oraison a nostre seigneur Jesus Christ* (éd. de 1547, fol. 135).

29. *La terrible et espouventable Comète*. — La pièce a 4 ff. Un exemplaire de la même édition est conservé au Musée britannique (collection Grenville).

33. *La Complainte de l'escuier a la dame*. — Ce petit poème est d'Henri Baude. Il porte ordinairement le titre de *Debat de la dame et de l'escuyer*. Voy. Montaiglon, *Recueil*, IV, 151, et Catal. Rothschild, I, n° 466.

34. *La Complainte de nostre mère sainte Eglise*. — Cette édition paraît se confondre avec celle dont M. le duc d'Aumale possède un exemplaire (Cat. Cigongne, n° 647).

46. *Le Contre Rommant de la Rose*. — Cette pièce se retrouve, sous le titre d'*Epistre au dieu d'amours*, dans un manuscrit appartenant à l'abbaye de Westminster. Les premiers vers doivent se lire ainsi :

Cupido, dieu par la grace de lui,
Dieu des amans sans aide de nulluy,
Regnant en l'air du ciel tresreluisans...

Voy. *Bulletin de la Soc. des Anciens Textes franc.*, I (1875), 36.

60. *La Declaration de la règle des seurs de la vierge Marie* : Le frère Paul de Palme, etc. Lisez : je, frère, etc.

72. *Les Ditx des sages*. — Un exemplaire de la même édition est décrit dans le *Bulletin de la librairie Morgand*, n° 6085.

81. *Fleurs et Secretz de medecine*, de Raoul Du Mont Verd. — Une édition imprimée par O. Amouillet, sans date, dans le format in-4, est décrite dans le *Catalogue de la librairie Lefebvre, à Bordeaux*, n° 268.

83. *Edict du roy*. — La date n'en est pas indiquée.

87. *La triumpante Entrée et Couronnement de Fernant*, etc. — Cette pièce est une simple traduction de la relation allemande intitulée : *Warhafftes Anzeygen Königl. Mayestet zu Hungern vnd Beheim... Hörzug von Wyen ausz in Hungern bisz auff ein halb meyl vnder Ofen*, etc., 1527. Voy. Kertbeny [alias Benkert], *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke*, n° 290.

Pour l'édition française de Vosterman et pour une traduction néerlandaise, voy. Vander Haeghen, *Bibliotheca belgica*.

96. *S'ensuyvent les Faictz du chien insatiable du sang chrestien*, 1526. — Pour l'original allemand (*Hernach volget des Bluthundts, der sich nennet eyn Türkischen Kayser, Gethaten*, etc.) voy. Kertbeny, loc. cit., n° 260.

103. *Pronostication*. — L'original allemand est intitulé : *Pronostication oder weisz 'sagung ausz desx himels lauff durch Laurentiu Friesen gemacht. Aufl. das iar m. ccccc. xxxj.* 'Mars ist ain Herr dises

Iars. s. l. in-4 goth. de 7 ff. non chiff. et 1 f. blanc. (Cat. de J. Trübner, à Strasbourg, xxx (1881), n° 334.)

117. *Hystoire romaine de la belle Clariende*. — Cet opusculé a été réimprimé en 1875 par M. Georges Guiffrey, qui l'a restitué à Macé de Villebresme.

162. *Noelz*. — Il n'y a pas à corriger le mot *Fringuez*. On dit encore *fringant*.

180. *Police subsidiaire*. — Cet opusculé est de Jehan de Vauzelles. Feu M. le président Baudrier l'a fait réimprimer en 1875 à 150 exemplaires, d'après une édition toulousaine.

194. *Pseaulmes*. — Le libraire *Hierosme Denis* ne figure pas dans les listes de Lottin, mais il est cité par Panzer sous les dates de 1527 et 1530.

196. *Les quatre Choses*. — Cf. Cat. Rothschild, I, n° 41.

235. *La Vengeance*. — Le volume décrit ne contient pas un mystère, mais une rédaction en prose du roman.

254. *La vray disant Advocate des dames*. — L'exemplaire de l'abbé Brochard a été récemment acquis à la vente Sellière par M. Morgand. Voici l'acrostiche qui le termine :

L'ouvrier suis de ce dicton
A la louenge aux dames faict.
Voyant qu'elles font, ce dict on,
Resjouyr l'homme en peu d' effait,
En ce cas ont le corps parfaict.
Nuyct et jour l'homme en est porté :
Soit de dueil ou tristesse infaict,
Bien tost par femme il est refaict
Et doucement reconforté.
L'homme a cueur froid d'el est festé
Jusques a ce qu'il ayt chaleur.
Ne les blasmez, car c'est malheur.

Le témoignage de Laurens Belin est bien formel, et cependant ses vers sont si mauvais qu'il nous est impossible de le considérer comme l'auteur du poème. Il n'y a donc pas lieu, à ce qu'il semble, d'en refuser la paternité à Jehan Marot.

Nous arrêterons ici ces observations pour lesquelles l'espace nous manque. En matière de bibliographie, il est presque toujours possible

1. Signalons cependant encore (p. 299) une liste d'imprimeurs et de libraires parisiens de la première moitié du xvi^e siècle que La Caille et Lottin n'ont pas connus. Cette liste contient plusieurs noms qui devraient être supprimés, par exemple : *Claude Jomart* (la forme habituelle est *Jaumar*), *Jehan Mourand* (la forme habituelle est *Maurand*), *Pierre de Vignolles* (pseudonyme de *Pierre de Vingles*, imprimeur à Genève et à Neuchâtel). On pourrait, par contre, y ajouter bien des noms : *Salomon Anberre, dit Le Court* (1516), *Anthoine Ansart* (1521), *Symphorien Barbier* (1516-1549), plus tard établi à Lyon, *Nicolas Baultier* (1513), *Belart* (v. 1490), *Berauld Chaudière* (1516), *Fernand Chaudière* (1548), *Pierre Client* (1513), *Raoul Cousturier* (1512), *Jehan Du Pin* (1543), *la veuve de Jehan Du Pré* (1506), *Jehan II Du Pré* (1507-1549), etc., etc.

d'ajouter et nous pourrions continuer longtemps encore nos remarques sans diminuer en rien l'intérêt du livre de M. HARRISSE.

Émile PICOT.

150. — **La lettre M du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. GODEFROY. Six fascicules, prix : 30 fr. Paris, Vieweg.

6^e Article.

On comprend de moins en moins pourquoi M. Godefroy persiste à admettre, dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, des mots comme ceux-ci : « Mouton, mortepaye, musaraigne, mineral, mingrelet, miraculeux, myrtille, mesurément ou mesurement, marmouset, malcontent, malefice, mielleusement, maschurer (mâchurer), monopole, malfaiteur, mandibule, mere-perle, mangeaille, mençonge (mensonge) », et bien d'autres dont les formes variées ou les diverses acceptions ont été amplement signalées par Littré¹. Certains articles gagneraient à être réduits de moitié et parfois des trois quarts, comme « manant, manoir, maintenir, massacre, mesure, 2^e mat, etc. ». A quoi bon, je le demande, faire suivre *mote*, *motte* = colline, tertre, de sept ou huit exemples ? Des formes rares comme *manipoille* = monopole, *merisengue* = musaraigne, étaient à citer, mais ce sont justement celles-là qui échappent à M. Godefroy. Il donne *marinier* = homme de mer, et passe sous silence *marinier*, adj., au sens de « marin, de la mer, né de la mer, puissant sur la mer ». Quelques mots restés dans la langue moderne ont eu jadis, par rayonnement métaphorique, comme dirait M. A. Darmesteter, des significations curieuses qui ne sont point mentionnées, ex. : *maritime*, agité comme les flots de la mer, *murmure*, parole magique, *mondaniser*, répandre, publier par le monde, *miedi*, *midi*, cadran solaire, *manche*, rang, condition (femmes de basse *manche*), *marteau*, dent molaire, *malhonneste*, malpropre, en mauvais état, *magique*, gros, grand (quelque beste ou oyseau *magiques*), *maçonner*, démolir. D'autres comme *moderation* = règlement, arrangement, *modeste*, *modestie*, *modestement*, ont été fréquemment employés dans leur sens étymologique. Chez D'Aubigné, entre autres, *modestie* est presque toujours synonyme de « mesure, modération ». Il ne fallait pas davantage oublier *moralisation*, moralité, explication morale, *musicien*, adj., mélodieux, *memorable*, qui a de la mémoire. L'article *mesureor* était inutile, puisque M. G. ne fait que transcrire à peu de chose près celui de Littré : il n'a point connu *mesureor* = celui qui se mesure, se modère. Il manque comme toujours une infinité de

1. Il est arrivé à M. Godefroy d'obscurcir un mot très français par un autre de son invention. Il explique, par exemple, *moucheture* par « mouchetage ! »

mots, tant il est difficile d'être complet dans une œuvre aussi vaste. Je citerai seulement : *mainbot*, celui qui a la main contrefaite par quelque contracture, *machoirer*, meurtrir, (on a aussi composé *desmachoirer*), *marmotteux*, celui qui marmotte, *manifié*, manifeste, *matroner*, faire le métier de sage-femme, *matroniere*, sage-femme, *merilliere*, même sens, *martelure*, tache bleuâtre, *mastiquier*, arbre d'où découle le mastic, *marineux*, de mer, marin, *maulture*, mauvais temps, intempérie, *malicement*, malice, *malicier*, *malisser*, ourdir quelque méchanceté (d'où *enmalicier*, qui manque aussi à la lettre E), *manchereau*, manche de charrue, *marcessible*, qui se flétrit, *marcessir*, se faner, *mastrupateur*, *mescoigner* et *masconer*, meurtrir, *majestatif*, majestueux, *manternier*, le nerprun ou rhamnus, *man*, carreau de brique, *marigaut*, terme injurieux, *marteloge* et *marquelege*, sortes d'herbes, *marranisme*, doctrine juive ou païenne, *marquerolle*, espèce d'oiseau, *faire mitaine*, faire le doucereux, la chattemite, *menuesse*, qualité de ce qui est menu, *mellificature*, *membrature*, *mesprisesesse*, *migeoller*, faire mûrir, *mergeon*, plongeur, *mignardiser* (*mignarder* que donne M. G. est dans Littré), *meserreor*, celui qui commet une faute, une maladresse, *musecorne*, cornemuse, *moderne*, sorte de bois de menuiserie, *mesploier*, ne pas ployer, *mesavancier*, repousser, perdre, *minorie*, minorité, *mogolle*, grand bocal de verre, *munerer*, gratifier, *moutoir*, outil de cordonnier, *matrouiller*, parler d'une manière enfantine, *monialité*, état de moine, *mordance*, médisance, *murette*, garum, *montagnois*, *montenois*, *montagnon*, *momie*, partie de débauche, *mesperer*, désespérer, *momiste*, plaisant, moqueur, *mondificateur*, *morpioniste*, *miton*, mite, *mor*, maladie des bestiaux, *moushayc*, roitelet, *mutineur*, celui qui excite à la rébellion, etc. M. G. nous donne un grand nombre de mots en tête desquels *mal* ou *mau* s'est juxtaposé et comme agglutiné; quelques-uns cependant ont été omis, comme : *malvenue* = malheur, accident, *malpropice* = impropre, *maltraitable* = intraitable, *malné*, *malcaut*, *malchaste*, *malcertain*, *malopportun*, *malfidele*, *malsobre*, *malcourtois*, *maldiligent*, *malsain* = méchant, pervers, *malfortuné*, *malvivant*, *malversé* = inhabile, *malenhortant*, *malvoisous*, *maldire* = médire, *malconsiderant*, *malvexer*, *malengroigné*, *malentendu* = maladroit, *malgoustable*¹ = qui a mauvais goût, au fig., douloureux, amer; *malentalenté*, *maulavé*, *maudolé*, *maucœureux*, qui a mal au cœur; enfin *mauclerc*, mauvais clerc, étudiant tapageur, mot qui n'est cité dans le Dictionnaire que comme surnom donné au comte Pierre de Bretagne. Quelques articles sont incomplets; ainsi *merveillable* se rencontre avec le sens de « étonné », *mesdouter* avec celui de « ne pas avoir peur ». J'ai trouvé *mesel* = malheureux, méchant, *merel* ou *meriel* = joie, plaisir, *mespas* = faux pas, *mirloret* = fanfreluche, *material* = de bois, *morillon* = cheville,

1. *Desgoutable* manque aussi à la lettre D.

mescourre = courir çà et là, *mitou* = simple, idiot, *marsé* = qui fleurit en mars, *maintenue* = bravoure, *malostruement* = rudement, avec violence, *marchas* = fumier, tas d'ordures. Les définitions sont généralement exactes, sauf quelques-unes. *Maculeux* signifie « qui tache et est taché ». *Marcheil* est expliqué par « marécage, marais », c'est une erreur : ce mot, dans les trois exemples qui viennent à l'appui, a le sens de « place publique, marché ; » il est étonnant que M. G., qui cite un passage de la *Vie de saint Grégoire*, par frère Angier, n'ait pas été éclairé par cet autre du même auteur : « Un jor, ce dit, al passer Del noble *marcheil* Trajan (forum Trajanum) ». Il saute également aux yeux que « *moine* » est interprété à tort par « moineau » dans cet exemple : « J'estoie *moine* que moisson, Qu'aloue ne que pinçon, Qui ne poise pas demi once ». Il faut rétablir *moindre* = plus petit. *Moisel*, resté sans explication, est une forme variée de *maisel*, boucherie. *Montenbanque* désigne sans aucun doute un charlatan (celui qui monte sur un banc pour crier sa marchandise), (angl. *mountebank*).

A. JACQUES.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXXIII

Caesar et le nom punique de l'éléphant.

Une des inscriptions phéniciennes découvertes à Carthage par M. de Sainte-Marie ¹, — une de ces banales dédicaces à la déesse Tanit qui se comptent par centaines, — présente un intérêt particulier à cause du nom assez étrange du père de l'auteur de cette dédicace, Hamilkat, fils de *Kaisar* ou *Kaichar*.

Les savants éditeurs du *Corpus Inscriptionum semiticarum* font remarquer que la lecture du nom de *Kaisar*, כִּי־שָׂר, est confirmée par sa réapparition dans une autre inscription de Carthage ². Tout en s'abstenant de chercher à ce nom une origine sémitique, ils s'élèvent avec raison contre l'idée qu'on pourrait avoir, au premier abord, de le considérer comme la transcription phénicienne du nom romain *Caesar*, malgré la très grande ressemblance qu'il offre avec lui. En cela l'on ne saurait être que de leur avis ; il y a peut-être lieu, cependant, à un tout autre point de vue, de tenir quelque compte de cette frappante similitude. En effet, parmi les étymologies plus ou moins fantastiques que les anciens ont prêtées au nom de *Caesar*, il en est une, comme on va

1. *Corpus Inscr. Sem.*, n° 336.

2. Série Reinach, n° 97.

le voir, qui nous ramène expressément sur le terrain carthaginois et semble aboutir au nom même qu'il s'agit d'expliquer.

D'après Spartianus, des hommes fort savants estiment que le premier de la famille Julia qui porta le nom de Caesar reçut ce *cognomen* pour avoir tué un éléphant, animal qui dans la langue des Maures s'appelle *caesar* ¹.

Servius, dans son commentaire sur Virgile, se fait l'écho de la même légende qu'il rapporte en termes un peu différents ², en attribuant à la langue des Carthaginois, au lieu de celle des Maures, le mot *caesar* dans le sens d'éléphant. On la retrouve encore dans Constantin Massés ³.

Il est à présumer qu'elle ne pouvait qu'être favorisée par l'existence de la monnaie bien connue représentant un éléphant avec le nom de CAESAR gravé au-dessous ⁴.

L'étymologie sur laquelle elle repose n'est assurément pas à prendre au sérieux, mais elle n'est pas non plus tout à fait gratuite et elle doit avoir pour point de départ un fait réel et suffisamment familier aux Romains qui avaient eu, en mainte rencontre, l'occasion de faire à leur dépens connaissance avec les éléphants de combat des Carthaginois : à savoir que le nom carthaginois de cet animal redoutable était *caesar*, *καῖσαρ* ou un mot très approchant. Cela admis, il faut reconnaître que le nom de *Kaisar* porté par le père de notre Hamilkat, répondrait singulièrement bien à ce mot qu'on a jusqu'à ce jour vainement cherché à déterminer ⁵. Que le nom de l'éléphant ait été employé comme nom propre d'homme, cela n'a rien de surprenant. Nous avons, chez les Sémites, de nombreuses preuves de cette habitude, d'ailleurs universelle, de donner à des personnes des noms d'animaux ; il me suffira de rappeler par exemple, pour aller à l'autre extrémité de l'échelle, le nom d'homme, si fréquent dans l'épigraphie de Carthage, de *עכבר*, *Akbor*, « rat ⁶ ».

Sans parler du surnom de *Ἐλέφας* porté par le Macédonien Nica-

1. Spartianus ad *Ael. Ver.*, c. 2 : « Caesarem ab elephanto, qui lingua Maurorum *Caesar* dicitur, in praelio caeso, eum qui primus sic appellatus est, doctissimi et eruditissimi putant dictum. »

2. Servius ad Virg. *Aen.*, I, 285 : « Caesar, vel quod caeso matris ventre natus est, vel quod avus ejus in Africa manu propria occidit elephantem qui Caesar dicitur Pœnorum lingua. »

3. Script. hist. byz. Συγ. ιστορ. 1810 et suiv.

Καίσαρες γὰρ ἐλέφαντες τοῖς Φοίνιξι καλοῦνται.

4. Cohen, *Descr. Gén.*, I, p. 156, n° 11 ; pl. xx, Julia, n° 10. CAESAR. Éléphant foulant aux pieds un serpent. Denier d'argent restitué par Trajan (cf. Cohen, *id.*, p. xxxiii, n° 20).

5. Gesenius, *Scr. ling. phœn. mon.*, p. 391 : « Ex Hebraicis id vindicari non potuit. »

6. Voir, dans mes *Sceaux et cachets israélites*, etc., p. 10 et 11, mes observations sur ce nom et ses similaires *Mus*, *Mustelus*, qui reviennent si souvent dans l'onomatopée latine d'Afrique.

nor¹, je signalerai celui d'*Elefantus* apparaissant comme le *cognomen* d'un lapicide dans une inscription d'Espagne², qui est, il est vrai, d'une basse époque, mais appartient à un pays ayant subi une influence punique profonde et prolongée. En Afrique même, à Lambèse, je trouve un C. Mattius *Elephans*³. A défaut de ces cas formels, l'analogie et la vraisemblance eussent suffi à justifier la conjecture que le nom de l'éléphant a pu, comme celui d'autres animaux, être employé comme nom propre.

Je propose donc de voir dans notre nom propre carthaginois *Kaisar*, le mot punique désignant l'éléphant, c'est-à-dire le mot même qui a suggéré aux Romains l'étymologie populaire et parfaitement fausse, bien entendu, du nom de *Caesar*.

Si l'on admet cette conclusion, l'on est conduit à chercher dans le lexique sémitique l'origine de ce mot כִּישָׁר ; mais l'on ne saurait nier qu'il ne nous offre à cet égard aucune donnée satisfaisante. Je suis tenté de croire, pour ma part, que ce nom de l'éléphant, bien qu'adopté par les Carthaginois, n'était pas primitivement un mot sémitique ; il semble très naturel d'admettre qu'il a été pris par les Phéniciens, aux populations indigènes, numides ou lybiques, avec lesquelles ils sont entrés en contact à leur arrivée en Afrique, et auxquelles ils ont dû emprunter, avec l'art d'en utiliser les services, le nom même du grand pachyderme africain. Spartianus, quand il nous dit que *Caesar*, dans le sens d'*éléphant*, appartient à la langue des Maures, semble serrer de plus près la vérité que Servius l'attribuant à la langue punique.

La physionomie même du nom כִּישָׁר, le rapproche pour la forme du nom זִיבָק, *Zaibaq*, très fréquent dans l'onomastique punique, et qui, lui aussi, me paraît être de provenance plutôt lybique ou numide que sémitique.

CLERMONT-GANNEAU.

CHRONIQUE

BOHÈME. — Va paraître à Prague, chez l'éditeur Gustave Neugebauer, un ouvrage en français, intitulé *Système de la quantité syllabique et recherches orthoépiques et phonétiques sur la prosodie du français moderne*, par M. Anselme RICARD. Le volume, dont nous avons reçu successivement les bonnes feuilles, fera prochainement l'objet d'un compte-rendu.

1. Pol. 18, 7.

2. A Oretum. — C. I. L. II, n° 3222.

3. L. Renier. *Inscr. rom. de l'Alg.*, n° 60, D, 21. — Cf. C. I. L. VIII, n° 2554, b
21. M. Wilmanns prétend corriger la lecture de M. L. Renier en *Elefans* ; l'on n'en voit vraiment pas la nécessité, l'avant-dernier caractère offrant les éléments voulus de HAN liés.

ÉTATS-UNIS. — M. Maurice Bloomfield de Johns Hopkins University a fait paraître en tirage à part son mémoire publié dans l'*American Journal of Philology*, vol. VII, n° 4, et intitulé *Seven Hymns of the Atharva-Veda*, Baltimore, 1886. Dans ce travail, dont un résumé avait déjà paru dans les *Proceedings* de la Société orientale américaine de mai 1885, mai 1886 et octobre 1886, M. Bl. fait bénéficier l'interprétation de l'Atharva-veda de quelques-uns des résultats que lui a fournis l'étude du Kauçikasûtra et de son commentateur Dârila. Non-seulement il précise le sens de plusieurs expressions employées dans les hymnes, mais il rectifie la portée générale de quelques hymnes, jusqu'ici imparfaitement entrevue. Il insiste avec raison sur ce fait que, si le rituel, dans l'usage qu'il fait des anciens textes, se décide quelquefois d'après les motifs les plus futiles, ce n'est pas par ignorance de la véritable portée de ces textes. Ces recherches, conduites avec beaucoup de soin, sont d'un excellent augure pour l'édition du Kauçikasûtra que M. Bloomfield a en préparation. — A. B.

— Le dernier numéro de l'*American Philological Journal* annonce que M. SUPER, professeur à l'*Ohio University*, prépare une traduction anglaise de l'*Ordre des mots dans les langues anciennes* de notre collaborateur Henri WEIL, laquelle paraîtra à Boston.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1887.

M. J. Derenbourg communique quelques observations sur le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon, fils d'Eschmounazar I^{er} et père d'Eschmounazar II, qui vient d'être découvert à Salda par Hamdy Bey et Baltazzi Bey. L'inscription hiéroglyphique qui se lit sur le monument nouvellement découvert, au-dessus de l'inscription phénicienne, ne laisse aucun doute sur la provenance de ce sarcophage et de celui d'Eschmounazar II, conservé au musée du Louvre. Elle confirme la supposition de Mariette, qui pensait que le sarcophage d'Eschmounazar II avait dû porter aussi une inscription hiéroglyphique, qu'on avait ensuite grattée pour tracer le texte phénicien. Ces sarcophages égyptiens étaient entrés dans le commerce, selon la supposition de M. Maspero, à la suite des dévastations qui accompagnèrent la dernière domination des Perses en Egypte. La précaution prise par les deux rois de Sidon d'affirmer dans leur épitaphe que leur sépulture ne contient pas de trésor, était rendue nécessaire par leur inhumation dans ces sarcophages d'origine égyptienne; un cercueil égyptien devait toujours faire supposer une quantité d'objets de grande valeur, qu'on avait l'habitude d'y enfermer avec le mort. Tabnit se hâte d'aller au-devant de cette supposition : « N'ouvre pas, dit-il, la partie supérieure de mon cercueil et ne m'inquiète pas, car nous n'avons pas avec nous d'argent, nous n'avons pas avec nous d'or, ni rien de ce qui provient de l'œuvre de dévastation, et moi seul je suis couché dans ce cercueil, etc. »

M. Heuzey signale un fait qui confirme de nouveau la date relativement récente attribuée à la dynastie sidonienne de Tabnit et d'Eschmounazar. On a trouvé, dans le même caveau que le sarcophage de Tabnit, des objets égyptiens avec le nom de Psammétique et des monnaies de Ptolémée I^{er}.

M. Georges Perrot lit, au nom de M. Renan, le rapport adressé par Hamdy Bey, dont l'envoi accompagnait les estampages et les photographies du sarcophage de Tabnit. Ce rapport contient un récit détaillé des fouilles dirigées par Hamdy Bey et Baltazzi Bey à Salda et des circonstances de la découverte.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie des photographies envoyées par M. le chanoine Julien Laferrière, qui reproduisent quelques-uns des monuments découverts à Saintes, au cours des fouilles dont l'Académie a été entretenue dans sa dernière séance.

Ouvrages présentés : — par M. P. Meyer : Urbain BOURIANT, *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain* (extrait du *Journal asiatique*) ; — par M. De-

lisle : 1° *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, publié par A. DE LA BORDERIE, l'abbé J. DANIEL, R.-P. PERQUIS et D. l'EMPIER; 2° *Livre de comptes*, 1395-1406, *Guy de la Trémoille et Marie de Sully*, publié d'après l'original par Louis DE LA TRÉMOILLE; — par M. Maspero : *Bulletin de l'Institut égyptien*, collection complète.

Julien HAVET.

Nous donnons ici la transcription, en lettres hébraïques, de la nouvelle inscription découverte par Hamdi-bey. Le texte phénicien ne laisse place à aucun doute pour la lecture. L'écriture ressemble beaucoup à celle du sarcophage d'Esmounazar.

אנך תבנת כהן עשתרת מלך צדנם בן	1
אשמנעזר כהן עשתרת מלך צדנם שכב בארן	2
ז מו את כל אדם אש תפק אית הארן ז אל אל ת-	3
פתח עלתי ואל תרגזן כאי אדלן כפף אי אדלן	4
חרץ וכל מנמם משדבלת אנך שכב בארן ז אל אל תפת-	5
ח עלתי ואל תוגרו כתעבת עשתרת הדבר הא ואם פת-	6
ח תפתח עלתי ורגז תרגזן אל י[כ]ן ל[ך]ן זרע בחים תחת שם-	7
ש ומשכב את רפאם	8

Voici la traduction de ce texte. Les doutes d'interprétation ne portent que sur deux ou trois mots :

« C'est moi, Tabnit, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, fils d'Esmounazar, prêtre d'Astarté, roi des Sidoniens, qui suis couché dans cette arche. O homme, qui que tu sois, qui découvriras cette arche, n'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me trouble pas. Car il n'y a pas d'argent, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de trésors à côté de moi. Je suis couché seul dans cette arche. N'ouvre pas cette chambre sépulcrale; car un tel acte est une abomination aux yeux d'Astarté. Si tu ouvres ma chambre sépulcrale et si tu viens me troubler, puisses-tu n'avoir pas de postérité parmi les vivants sous le soleil, ni de lit parmi les morts. »

Ligne 3. Ressemblance frappante avec la ligne 4 d'Esmounazar. Les deux lettres קנ auraient-elles été omises dans le texte de Tabnit? Je préfère lire :

..... כו את

La seconde personne תפר oblige presque à tourner la phrase ainsi. Comp. II Samuel, XVIII, 12 : שמרו-מי בנער.

Ligne 4. אדלן reste à expliquer grammaticalement.

Ligne 5. משדבלת Nous laissons à nos confrères à expliquer ces six lettres. Nous n'avons pas d'explication assez plausible pour la proposer.

Ligne 7. Nous croyons qu'il y a deux ך omis.

אל י[כ]ן ל[ך]ן זרע

Le ב de בחים est retouché, le graveur avait d'abord écrit ב .

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 29 juin 1887.

M. le Président communique une inscription romaine, envoyée de Saintes, par M. Laferrière.

M. Collignon présente les calques d'une série de plaques en terre cuite, du v^e siècle avant J.-C., représentant les diverses cérémonies du rituel funéraire athénien.

M. le Président communique une inscription grecque rapportée de Carthage par M. Letaille; c'est une dédicace à Sérapis; il communique aussi un fragment d'inscription latine récemment trouvé sur la route de Nîmes à Arles.

M. E. Muntz entretient la Société des tissus anciens, du vi^e au ix^e siècles, trouvés dans des tombeaux coptes à Akmim (Égypte).

Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30

— 25 juillet —

1887

Sommaire : 151. LEDRAIN, Dictionnaire des noms propres palmyréniens. — 152. BELOCH, La population du monde gréco-romain. — 153. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. — 154. ONCKEN, Dissertations sur l'histoire moderne. — 155. BELLET, Histoire du cardinal Le Camus. — 156. ALIS, Notice sur Mauvezin. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société asiatique.

151. — **Dictionnaire des noms propres Palmyréniens**, par E. LEDRAIN, professeur à l'Ecole du Louvre. Paris, Ernest Leroux, 1887, in-8, 59 p.

Les noms propres que les monuments épigraphiques nous ont conservés, appartiennent à l'histoire des peuples anciens : l'étude comparée de ces noms fournit maint indice qui permet quelquefois d'arriver à la solution d'un problème historique. Chez les Sémites, les noms théophores abondent et jettent quelque lumière sur le panthéon encore peu connu de ces peuples ; il ne manque pas non plus de noms qui, par leur forme, offrent un intérêt linguistique. Lorsque le *Corpus Inscriptionum semiticarum* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sera achevé, le premier livre à en tirer sera un dictionnaire critique et comparatif de tous les noms propres sémitiques. En attendant, les Orientalistes sont obligés de faire ce travail pour leur compte personnel, en dépouillant les nombreuses publications qui ont paru sur ce sujet. Ils seront donc reconnaissants à M. Ledrain de leur épargner cette peine pour les noms palmyréniens connus jusqu'à ce jour. M. L. ne s'est pas borné à un simple travail de classification, en suivant l'ordre alphabétique et en indiquant ses sources ; il a relevé scrupuleusement toutes les informations qu'il rencontrait sur la filiation, la profession ou les titres honorifiques de chaque individu. Le champ restreint sur lequel il opérait, lui permettait d'entrer dans ces détails. On regrettera sans doute qu'il n'ait pas étendu ses investigations sur les domaines voisins. Les inscriptions araméennes de la Babylonie et de l'Egypte, les monuments nabatéens et les anciens documents arabes et syriaques offraient de nombreux termes de comparaison avec les noms des Palmyréniens, car les Araméens et les Arabes étaient liés plus ou moins étroitement entre eux par des alliances nées des relations commerciales.

La tâche du critique est de rechercher les éléments dont se composent les noms propres sémitiques ; son analyse a surtout de l'intérêt pour les noms théophores qui permettent de retrouver les divinités disparues.

Les trop rares étymologies proposées par M. L., empruntées pour la majeure partie au livre remarquable de M. de Vogüé, *La Syrie centrale*, ne sont pas toujours satisfaisantes : Elâhscha, Ἐλασσᾶ, p. 9, est expliqué par « celui que Dieu a soulevé », en supposant une contraction de *El-nascha*, formée par la chute du noun. Il faudrait admettre également cette chute du noun pour les noms qui ont la même terminaison, comme Taimascha (écrit par erreur *Thaimiça*, p. 55), 'Alaischa, p. 44, Râmascha (expliqué par « celui que l'élévé a porté », p. 50). Ces noms sont composés d'un nom divin : Elâh, Taïm, 'Ala, Râm, et d'un déterminatif *scha* qui semble refléter l'arabe *scha'a* « vouloir, désirer ». Le même sens de « vouloir, plaire » se retrouve dans le composant *re'u*, comp. le nom biblique Re'uel, ou reçu, par exemple, dans Teimareçu. L'explication du nom Bolha par « celui que le Dieu Bol favorise » pour *Bol-hana* suppose également la chute d'un noun; cependant, dans le nom Amtaha, on ne peut plus prendre le second élément *ha* dans ce sens, puisque le premier est un féminin; du reste, dans les noms bibliques formés avec le verbe *hana* le noun ne disparaît pas. C'est encore dans l'hypothèse de la chute d'un noun que Bolqa est dérivé de *Bol-naqa* (écrit par erreur *Bol-qana*, p. 13) « celui que Dieu purifie », et Ba'ki, de *Baal-yak* = *Baal-naka* « celui que Baal a frappé ». Sâba, p. 41, est un nom syriaque bien connu qui signifie « le vieillard » ou « l'ainé » et non pas « repos ».

Quelques fautes d'impression fâcheuses auraient pu être évitées : 16. 1, *Bené-Baç's'a* pour Benê-Bars'a; 16. 15, *Moqeimn* pour Moqeimou; 19. 13, *Amthischa* pour Amthiça; 21. 11 *Schabia* pour Yabscha; 21. 26 *dîmen* pour dî men; 26. 16 *Dabd'athé* pour Zabd'athé; 28. 7, *Axiçov* pour Azizou; 46. 17, *Athergathé* pour Ather'athé; 47. 29, *Choracène* pour Characène. Qu'est-ce que le nom *Sagiân*, 52. 2?

M. Ledrain paraît avoir consulté avec soin tous les textes publiés jusqu'à ce jour; son lexique est complet et c'est un grand mérite dans un ouvrage de ce genre. Il faut s'attendre à ce que de nouvelles trouvailles apportent quelque contribution à l'onomastique palmyrénienne, mais il sera facile de tenir au courant ce dictionnaire, les marges se prêtent aux annotations.

Rubens DUVAL.

152. — *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, par Julius BELOCH, 1886. Leipzig, Duncker et Humblot, 1 vol. de xvi-520 p.

Le nouveau travail de M. Beloch a toutes les qualités et aussi tous les défauts de ce chercheur à la fois audacieux et patient : beaucoup d'idées, mais aussi beaucoup d'hypothèses, un nombre infini de précieux renseignements, mais trop de comparaisons hasardées et surtout de statistiques imprévues et de conclusions téméraires.

Le sujet abordé par lui est certainement le plus délicat de la science de l'antiquité : rechercher à l'aide des documents écrits et gravés quel pouvait être le chiffre et le degré de densité de la population du monde ancien. M. B. ne s'est épargné aucune investigation : tous les renseignements que les inscriptions et les textes nous fournissent sur le nombre des habitants des villes et des régions connues autrefois, il nous les donne, et c'est là la grande utilité de son livre. Nous y trouvons en particulier ce qui concerne l'effectif fourni par les différents peuples dans les grandes batailles de l'antiquité ; — d'intéressantes statistiques sur l'âge des défunts d'après les épitaphes ; — d'excellentes données sur le degré de culture et sur la vie économique des premiers Romains ; — et, à la suite de cela, d'ingénieuses déductions sur le rapport du nombre des habitants avec celui de l'étendue et du caractère des pays.

Mais tout ce qui est conclusion générale sur la population d'ensemble paraît hasardé et contestable. D'une façon générale, M. B. a été beaucoup trop modéré dans ses évaluations, et c'est d'ailleurs la caractéristique de son livre. Rome, au temps de l'empire, aurait renfermé 800,000 habitants seulement, l'Italie jusqu'aux Alpes, cinq millions et demi tout au plus, au commencement de l'ère chrétienne ; l'Espagne six millions, la Gaule cinq millions, l'Afrique six millions. Tous ces chiffres semblent trop faibles.

Pline par exemple compte pour les trois diocèses nord-ouest de l'Espagne 691,000 hommes libres : c'est le point de départ de M. B. pour arriver au chiffre de six millions. Mais il faudrait pour le justifier établir : 1^o le rapport du nombre des esclaves avec celui des hommes libres ; 2^o de la densité de la population du nord-ouest avec celle du reste de l'Espagne. Et ce sont deux inconnues que rien ne nous permet de résoudre. Pour la Gaule Narbonnaise, M. B. donne un million et demi d'habitants à titre d'hypothèse ; pour les *tres Galliae*, quatre millions et demi. Les deux chiffres nous paraissent beaucoup trop petits ; il nous semble impossible, étant donné le nombre de ses inscriptions et de ses ruines, l'immensité de ses amphithéâtres, l'étendue de ses enceintes, que la Narbonnaise n'ait point renfermé deux fois plus d'habitants *au moins* que ne lui en assigne M. B. Malheureusement, ce sont autant de données que M. B., d'ordinaire très diligent, a entièrement négligé.

La tendance de M. B. à diminuer la population du monde ancien le pousse même à révoquer en doute les données qui le gênent. — César nous apprend que les Helvètes, d'après les registres trouvés dans leur camp, étaient au nombre de 368,000. M. B. ne croit pas à l'existence de ces registres. Il réduit ce chiffre à 150,000 environ, ce qui lui donne huit habitants par kilomètre carré. Nous préférons accepter la parole de Jules César et les registres des Helvètes. — César nous dit que 400,000 Gaulois combattirent en l'an 57 ; ce qui supposerait pour la population des peuples ayant envoyé des soldats, plus d'un million et demi, c'est-à-dire pour celle de la Belgique, soit dix-sept à dix-neuf habitants par

kilomètre carré. M. B. ne croit pas au chiffre de César. Comment, dit-il, la Belgique eût-elle pu avoir une population plus dense que celle de l'Espagne ? Mais que M. B. prouve d'abord son chiffre de six millions qu'il donne pour l'Ibérie, et auquel il nous permettra de croire moins qu'aux textes de César. — M. B. arrive de la manière suivante à donner son chiffre à lui. César nous dit que 270,000 hommes combattirent devant Alésia : ce nombre est sans doute celui des contingents que Vercingétorix espérait ou désirait. Supposons qu'il soit le dixième du nombre total des habitants de la Gaule, et nous arriverons à trois millions, six habitants par kilomètre carré. Joignons 200,000 âmes pour l'Aquitaine, qui arma à part 50,000 hommes, et nous aurons environ trois millions et demi, cinq millions avec la Narbonnaise. A notre avis, rien n'est plus arbitraire. Du moment que M. B. repoussait la parole de César, il devait chercher un appui solide *en dehors* de César, et non pas corriger ou utiliser ses évaluations. — Cet appui, il l'eût trouvé dans l'étude de l'étendue des villes de la Gaule ; il eût pu savoir quel était, à peu près dans les trois premiers siècles, exactement au iv^e, le circuit de Bordeaux, de Dax, de Périgueux, de Poitiers, de Beauvais, de Bourges, de Tours. Il eût pu voir que chacune de ces villes comportait au moins une population supérieure à celle que nous serions obligé de leur donner d'après son calcul. Il n'y aurait eu que 50,000 habitants dans le Périgord, 30,000 dans le Limousin au temps d'Auguste. Cela me paraît matériellement impossible. Quant Plutarque dit que César combattit trois millions d'hommes, en fit périr un million, en réduisit en esclavage un million, je ne crois pas à une exagération. Quand les historiens modernes estiment à dix, à quinze millions même la population de la Gaule, je crois plus volontiers à ces chiffres qu'aux cinq millions de M. Beloch. Un pays comme la Gaule, qui a colonisé une partie de l'Espagne, la vallée du Pô, la vallée du Danube, une partie de l'Asie-Mineure, l'Allemagne même un instant, un pays dont on vantait la fabuleuse richesse et dont on parlait comme nous parlons du Pérou et du Mexique, un pays qui pendant trois siècles a déversé sur le monde méditerranéen une si prodigieuse quantité de conquérants et d'esclaves, ne pouvait être réduit à cinq millions d'âmes au temps du dictateur. De même, quand M. B. nous dit que, sous Auguste, le monde romain pouvait contenir cinquante-quatre millions d'habitants, il m'est impossible d'accepter ce chiffre, Il serait trop long d'en discuter plus longtemps les éléments et d'établir ceux d'un autre nombre. Mais nous osons préférer aux idées de M. Beloch, bien qu'il ait beaucoup de science et infiniment d'esprit, les idées reçues¹ qu'il combat si hardiment et si opiniâtrement.

Camille JULLIAN.

1. Gibbon donnait, pour la population de l'empire, 120 millions, Wietersteim, 90 millions, les histoires courantes donnent 150 millions.

153. — *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les Îles Britanniques et sur le continent, par H. D'ARBOIS DE JUZAINVILLE. Paris, Thorin, 1883, in-8, clv-282 pages.

Je prie les lecteurs de la *Revue critique* de me pardonner un acte doublement insolite : je viens leur parler moi-même d'un de mes livres, et ce livre est déjà une vieillerie puisqu'il a quatre ans de date. Mon excuse d'abord est le regain de nouveauté donné au volume dont il s'agit par les quarante-six pages de compte-rendu que vient de lui consacrer M. Zimmer dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* du 1^{er} mars dernier, — mon excuse, ensuite, ce sont les personnalités contenues dans l'article de M. Z. : ces personnalités expliquent une réponse.

Je sais beaucoup de gré à M. Zimmer, de la bonne volonté avec laquelle il m'offre si fréquemment l'occasion de faire de la polémique avec lui. Il n'y a pas pour moi de plus agréable distraction dans la monotonie d'une vie partagée entre mon cabinet de travail, mon cours et les recherches dans les bibliothèques publiques. En devenant érudit de profession, j'ai rompu avec des traditions de famille qui me donnaient le choix entre la carrière des armes et celle du barreau. M. Zimmer est pour moi un confrère contre lequel je plaide, et rien n'est amusant comme de l'avoir mis dans un état psychologique où la mauvaise humeur lui enlève une forte partie de ses éminentes facultés. M. Z. a souvent donné à ses polémiques une forme spirituellement ironique et légère, qui manque un peu à son long article des *Annonces de Göttingue*. On n'a pas besoin de beaucoup de génie pour trouver dans son cerveau et jeter à la tête d'un adversaire des expressions comme *grobe Unwahrheit*, « grossière contre-vérité », (p. 167) *Unehrlichkeit, Unfähigkeit, Unwissenheit* (p. 199), « manque d'honneur, incapacité, ignorance. » Se servir d'expressions aussi énergiques n'est pas toujours très adroit, quand même on les croit exactes et justement appliquées.

Qu'a donc fait M. d'Arbois pour s'attirer ces gros substantifs ?

Le plus grave est que M. d'Arbois se vante d'avoir étudié les manuscrits irlandais du British Museum, de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, de deux bibliothèques publiques de Dublin : à le lire, il semble que dans ces bibliothèques il passait non seulement les jours mais les nuits, ne cessant de manier les manuscrits :

Vos exemplaria graeca
Nocturna versate manu versate diurna ¹;

tandis qu'en réalité, suivant M. Z., M. d'Arbois a simplement lu et analysé les catalogues de ces établissements. Voici les expressions de M. Zimmer : « M. d'Arbois, dans son *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande* ne connaît des manuscrits par lui étudiés que ce qui se trouve dans les catalogues. Ces catalogues offrent-ils une la-

1. *Art poétique*, vers 268-269. Cf. *Göttingische gelehrte Anzeigen*, p. 164.

« cune, les morceaux manquant dans le catalogue font défaut chez lui. « Contiennent-ils des indications fausses, ces fausses indications sont « reproduites par lui ¹. »

Le coup porté par mon jeune confrère est assez habilement donné. Les catalogues faits par O'Curry pour le British Museum, par O'Curry, O'Longan et O'Beirne Crowe pour l'Académie royale d'Irlande sont restés manuscrits. Parmi les savants allemands et les rares savants français qui lisent les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, aucun ne se donnerait la peine d'aller à Londres ou à Dublin vérifier dans ces catalogues manuscrits l'exactitude des réponses que je pourrais faire à M. Z.; et quant aux savants anglais ou irlandais, la plupart avec raison s'intéressent très médiocrement à nos querelles et ne se donneraient pas pour si peu le moindre dérangement. L'avocat de M. d'Arbois perdrait donc son temps à dire, par exemple, que dans tel manuscrit du *British Museum*, le génitif *Conculainn* a été lu *Conchobar* par O'Curry, et que cette erreur n'a point pénétré dans le livre critiqué par M. Z. Il dirait en vain qu'un certain manuscrit du Collège de la Trinité de Dublin, pour lequel le catalogue d'O'Donovan s'arrête à la page 48, contient sur les pages suivantes un certain nombre de pièces qui sont mentionnées avec renvoi aux pages de ce ms. dans le volume intitulé *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*. Une copie du catalogue d'O'Donovan, se trouve à la *Bibliothèque nationale de Paris*; l'avocat de M. d'Arbois agirait-il avec discrétion s'il priait même des amis intimes de son client d'aller vérifier dans cette copie l'exactitude de ses assertions? Heureusement pour M. d'Arbois existe le livre imprimé que Macray a intitulé : *Catalogi codicum manuscriptorum bibliothecae bodleianae partis quintae fasciculus primus, viri magnificentissimi Ricardi Rawlinson J. G. D. codicum classes duas priores ad rem historicam praecipue et topographicam spectantes complectens. Confecit Gulielmus D. Macray. Oxford, 1862*. Aux colonnes 719-722 se trouve l'analyse du manuscrit irlandais coté B. 502. M. d'Arbois ne s'est pas contenté d'étudier ce manuscrit dans le catalogue de Macray; en voici une preuve. Dans le catalogue de Macray, col. 720, sous le n° VI de l'analyse on lit : « Prose account of the chaining of Eochaidh son of Enna Cinselach king of Leinster to the « Hole stone near Tullow co. Carlow and of the reign of Nial of the « Nine Hostages, f° 47. » La pièce analysée de cette manière est indiquée de la façon suivante dans l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 187 : ORGAIN NEILL NOIGIALLAIG, « Massacre de Niall aux Neuf Otages », avec renvoi à Bodleian library, Rawlinson B. 502, f° 47 r°. Et en effet dans le ms. B. 502 cette pièce commence ainsi : « Orcguin Neil Noigiallaich meic Echach Muigmedoin do laim Echach meic Ennai Censelaig, etc. ². »

1. *Göttingische gelehrte Anzeigen*, p. 165.

2. Commencement d'une note prise à Oxford le jeudi 18 août 1881, p. 618 B du

Je passe au manuscrit B. 512, catalogue de Macray, p. 728-732. M. d'Arbois a collationné ce catalogue de Macray avec le manuscrit; en voici deux preuves : 1^o La pièce que le catalogue de Macray, p. 729, désigne sous le n^o 25 par les mots « Legend of Oilioll and Art », f^o 51 b, figure dans l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 151, sous ce titre: *Immarchor n- Aillella ocus Airt* (Voyage d'Aillell, [lisez Ailill] Olum et d'Art) avec renvoi au ms. Rawlinson B 512, f^o 51 v^o où l'on trouve ce titre non mentionné par Macray et où la suite nous apprend qu'il s'agit d'Ailill Olum;

2^o Sous le numéro 49 de l'analyse du manuscrit B. 512, colonne 731 du catalogue de Macray, on lit le titre que voici : *The dearth at the house of Buichet, a tale*, f^o 122; c'est-à-dire : « La disette à la maison de Buchet, conte. » Or la pièce ainsi désignée par Macray figure dans le volume intitulé : *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 127, sous le titre : *Esnada tige Buchat* « Chants de la maison de Buchat », avec le renvoi suivant : Oxford, Bodleian library, Rawlinson B. 512, f^o 122 recto. Pourquoi? Parce que dans le manuscrit Rawlinson B. 512, la pièce en question est intitulée : *Easnam Tighe Buichet inso*, et commence ainsi : « Bai coire feile la Laigniu Buichet a ainm, tech aidhedh do feraibh Erend ¹. » Le même début « Bôï coire feile la Laigniu etc. » se trouve dans le livre de Leinster, p. 270, col. 1. Quant au titre, le livre de Leinster le renvoie à la fin de la pièce : *Esnada tigi Buchat*, p. 271, col. 1. Ma traduction d'*esnada* est empruntée à Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 530, col. 1 ². M. Z. se trompe donc quand, parlant du ms. Rawlinson B. 512 (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, p. 182), il dit : « Jusqu'au folio 119 a, les indications du catalogue sont exactes, quand ensuite le catalogue devient erroné, c'en est fini de la science de M. d'Arbois. » La pièce intitulée : « *Easnam Tighe Buichet* » est après le folio 119 a et M. d'Arbois a rectifié les indications du catalogue.

M. Z. continue (p. 182) : « Une notice importante au point de vue « de l'histoire littéraire et qui, manquant au catalogue, est restée aussi « inconnue à M. d'Arbois, se trouve au folio 101 a; ici commence le « texte intitulé : *Baile in Scdil.* »

Chose étrange, et qui montre avec quelle attention le savant critique a lu les catalogues des manuscrits irlandais, le *Baile in Scdil* est à la fois mentionné dans le catalogue de Macray, col. 730, n^o 33, et dans le livre de M. d'Arbois, p. 43. La notice dans le catalogue de Macray a six lignes que voici et qui ont échappé à M. Zimmer : « *Baile in* « *Scdil* ³ (the warrior's madness) according to the ancient book of Dubh

recueil formé par moi dans les Iles Britanniques en 1881. Suit la copie des premières lignes du morceau.

1. Suivant ma copie faite à Oxford, le vendredi 19 août 1881, p. 615 du recueil manuscrit des notes que j'ai prises pendant mon voyage dans les Iles Britanniques.

2. On la trouve aussi chez Atkinson, *The book of Leinster*, Contents, p. 61, col. 2.

3. Sic, lisez *Scdil*.

« Da Leithe successor of Patrick, » « f^o 101. An imperfect copy exists « in Harl. ms. 5280 ¹ and it is doubtful whether another perfect copy « beside the present can be found. » La notice correspondante dans l'*Essai d'un catalogue* par M. d'Arbois occupe vingt et une lignes, p. 43-44, et là outre les manuscrits mentionnés dans le catalogue de Macray, deux autres sont signalés. Cette notice commence par les mots : « *Baile Cuinn Chetchathaig* : Extase ou vision de Conn Cetchathach, « pièce aussi intitulée *Baile in Scáil*. » Dans la préface du même livre de M. d'Arbois on trouve aussi le titre *Baile in Scáil* en italiques à la page xxxvii avec indication du ms. Rawlinson B. 512; enfin la table, p. 268, au mot *Baile in Scáil*, renvoie aux deux passages. Cette pièce a donc été signalée trois fois dans le livre de M. d'Arbois, et M. Z. n'a pas eu le talent de l'y découvrir, non plus que la notice qui dans le catalogue de Macray se rapporte à cette pièce. Le grand intérêt du *Baile in Scáil* résulte, suivant M. Z., de ce scribe qui a écrit le ms. 512 a copié le *Baile in Scáil* sur le livre de Dubh da Lethe, et M. Z. s'imagine avoir le premier fait l'observation que le ms. B 512 indique cette source, tandis que Macray l'avait déjà dit dans son catalogue en 1862 : « according to the ancient book of Dubh da Leithe » (col. 730, n^o 33).

Voilà comment M. Z. a lu, et les catalogues qui ayant précédé le mien m'ont servi de guides, et mon travail qu'il prétend leur comparer. Voilà sur quel fondement solide il appuie le reproche de malhonnêteté, *Unehrllichkeit* que son étourderie m'adresse.

Mais j'oubliais : il y a encore sur la conscience de M. d'Arbois un gros crime. M. d'Arbois s'est servi du travail d'O'Looney sur le *Táin Bó Cualnge*, et avec son honnêteté ordinaire, il s'est bien gardé de le dire. « O'Looney wird natürlich in gewohnter Ehrlichkeit verschwiegen » (p. 197). A cette imputation la réponse est bien simple ; nous n'avons qu'à renvoyer à la notice consacrée au *Táin Bó Cualgne* dans l'*Essai d'un catalogue*. Tout le monde peut y lire, p. 215, ce qui suit : « M. O'Looney a donné dans les *Proceedings of the Royal Irish Academy*, second series, vol. I, *Polite Literature and Antiquities*, 1879, « p. 242-248, une étude sur le *Táin Bó Cualgne* dont il indique « les divisions, les préfaces et les suites. Il est à regretter que ce savant n'ait pas terminé l'édition qu'il avait entreprise de cette importante épopée. » A cette citation, j'ajouterai une observation : M. O'Looney, dans le mémoire que je viens de citer, n'a pas jugé à propos de mettre aucune référence aux manuscrits dont il a fait usage, en sorte que les indications de manuscrits que je donne sont le résultat de mon travail personnel. Quoiqu'il en soit de ce détail, M. Z., quand il

1. Le Harleian ms. 5280 est celui d'après lequel a été faite l'édition d'O'Curry, *Mss. mat.*, p. 618. La mention de ce ms. est un renvoi implicite à l'édition d'O'Curry, qui est antérieure d'un an à la publication du catalogue de Macray.

m'impute des torts à l'égard de M. O'Looney prouve, de nouveau, qu'il ne m'a pas lu.

Le reproche de « grossières contre-vérités » *grobe Unwahrheiten*, s'applique, p. 167, au récit que j'ai fait de la façon dont j'ai été accueilli par les Franciscains de Dublin. Sous prétexte d'un règlement, on a refusé de me recevoir plus de trois heures par jour et on ne m'a pas accordé l'autorisation que j'ai demandée de tirer les manuscrits tous en même temps du coffre-fort où ils sont renfermés sans aucun classement, pêle mêle avec des imprimés. Je voulais les mettre dans l'ordre du catalogue dressé par M. Gilbert, les numérotter conformément à ce catalogue et voir ainsi clairement si les manuscrits indiqués par M. Gilbert existaient, si même il y en avait d'autres. Les révérends pères ont trouvé désobligeante mon observation sur le mauvais ordre de leur précieuse collection, et je suis parti, n'ayant pu voir qu'une portion des manuscrits. Ce récit est faux, répond M. Z. ; le règlement dont parle M. d'Arbois n'existait pas : on m'a, dit-il, laissé étudier les manuscrits sept heures par jour au lieu de trois, comme le raconte M. d'Arbois, etc., etc.

Mais de ce que le règlement a été opposé à M. d'Arbois, il ne suit pas que ce règlement existe ou qu'habituellement il s'applique. Je n'en sais rien. M. d'Arbois a très mauvais caractère : tout le monde le sait ; il a eu la maladresse de dire aux révérends pères des vérités peu agréables : on ne lui a ouvert la bibliothèque que trois heures par jour ; bienheureux qu'on ne la lui ait pas fermée tout à fait. Le premier jour, 18 juillet 1881, il n'a pu obtenir qu'un seul manuscrit, le *Liber Hymnorum*, dont il a dû encore se contenter le 19. On a consenti le 20 à lui en communiquer un autre ; le 21, il en a obtenu davantage, mais sans cependant recevoir réponse favorable à sa demande d'être autorisé à ranger les uns à la suite des autres, dans l'ordre du catalogue, tous les manuscrits. C'est alors qu'il a quitté les Franciscains pour ne plus les revoir.

M. Z., à l'opposé de M. d'Arbois, a, comme tout le monde le sait, le caractère le plus charmant, surtout quand il le veut bien. Il n'a dit aux révérends pères que des choses aimables et on ne lui a pas opposé un règlement qui n'existe point ou qui ne s'applique pas. Mais il ne suit pas de là que les manuscrits des Franciscains soient en ordre et qu'ils portent des numéros de catalogue ; M. Z. est obligé de reconnaître implicitement cette fâcheuse situation, quand, page 176, il se vante d'avoir découvert que deux manuscrits du « Dialogue des vieillards, » *Agallam na Seneorach*, décrits par lui l'un aux pages 168-170, l'autre aux pages 170-175, sont identiques, le premier au n° IV, « Dialogue of sages », du catalogue de M. Gilbert ; le second au numéro XXIX, « Dialogue of sages » du même catalogue. Il n'y aurait pas pour lui à être fier de cette trouvaille si les manuscrits avaient été l'objet d'un numérotage régulier, correspondant au catalogue. En

constatant le désordre dans lequel se trouve la précieuse collection des Franciscains, j'ai eu la maladresse de ne pouvoir contenir un sentiment d'indignation bien naturel chez un ancien archiviste qui a eu pendant vingt ans une bibliothèque publique sous sa surveillance. Ce sentiment qui persiste chez moi et que tout bibliothécaire partagera, me rend indifférent à l'irritation que mes paroles auraient, suivant M. Z., soulevée à Dublin, tant chez les Franciscains que chez leurs amis : « Die » « Entrüstung über die oben angeführte Münchhausiade des Herrn d'Ar- » « bois ist daher in Dublin nicht bloss bei den davon betroffenen Fran- » « ziskanern zu treffen. » (p. 168). Cela m'est égal. J'ai dit la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle blesse; tant pis pour ceux qui n'ayant ni la notion de l'ordre, ni le respect des livres, sont incapables de saisir ma pensée!

M. Z. réserve pour le coup de la fin (p. 198) un passage du livre de Leinster, que, suivant lui, M. d'A. n'a pas su lire, ou n'a pas su compris. Il s'agit des lignes 30-41 de la page 245. M. Z. les reproduit en en retranchant la partie centrale, c'est-à-dire la fin de la ligne 31, les lignes 32, 33, 34, 35 et le commencement de la ligne 36, et il arrive ainsi à un sens différent de celui que donne M. d'Arbois. Ce texte, abrégé comme l'a fait M. Z. par la suppression de presque moitié, peut se traduire ainsi : « Voici l'énumération des histoires préliminaires du *Táin Bó Cualnge*; il y en a douze, savoir : « La prise du » « Sid, » etc. (ici la suppression). On dit aussi qu'aux histoires préliminaires appartiennent les récits dont le titre suit : « 1° Comment Cûchu- » « lainn se rendit à la maison de Culann le forgeron; » « 2° Comment Cû- » « chulainn prit les armes et monta en char pour la première fois; » « 3° Comment Cûchulainn alla à Emain Macha trouver les jeunes gens. » « Mais c'est dans le corps du *Táin Bó Cualnge* que sont racontées ces » « trois dernières histoires. » De ce texte au milieu duquel un *etc.* remplace cinq lignes, M. Z. conclut que je me suis trompé quand j'y ai renvoyé pour justifier l'affirmation que les trois histoires mentionnées en dernier lieu font partie des histoires préliminaires du *Táin Bó Cualnge*. Je répondrai par une traduction intégrale du texte inconsciemment mutilé par M. Zimmer : « Voici l'énumération des histoires » « préliminaires du *Táin Bó Cualnge*; il y en a douze : 1° La prise » « du Sid; 2° La vision du fils d'Oc; 3° La dispute des deux porchers; » « 4° L'enlèvement des vaches de Regaman; 5° Les aventures de Nera; » « 6° La conception de Conchobar; 7° La demande en mariage de; » « 8° La conception de Cûchulainn; 9° L'enlèvement des vaches de Fli- » « das; 10° La demande en mariage d'Emer. On dit aussi qu'aux his- » « toires préliminaires appartiennent les récits dont le titre suit : » « 1° Comment Cûchulainn se rendit à la maison de Culann le forge- » « ron; 2° Comment Cûchulainn prit les armes et monta en char pour » « la première fois; 3° Comment Cûchulainn alla trouver les jeunes » « gens à Emain Macha. Mais c'est dans le corps du *Táin Bó Cualnge* » « que sont racontées ces trois dernières histoires. »

Ces trois dernières histoires sont des divisions du morceau intitulé : « Exploits juvéniles de Cûchulainn », *Macgnémrada Conculaind*. Dans les rédactions du *Táin Bó Cualnge* que nous ont conservées deux mss., l'un de la fin du XI^e, l'autre du milieu du XII^e siècle, ce morceau est intercalé comme épisode dans le *Táin* bien que racontant des événements antérieurs à ceux qui font le sujet de cette épopée. Il y avait une autre recension qui plaçait les « Exploits juvéniles de Cûchulainn » parmi les histoires préliminaires. Et, en effet, quand le rédacteur du passage que nous avons traduit veut énumérer les douze histoires préliminaires, il n'en peut trouver que dix, si l'on compte le titre incomplet « 7^o Demande en mariage de.... », ou neuf dans le cas où l'on retrancherait ce titre incomplet qui peut être fait double emploi avec le n^o 10, « Demande en mariage d'Emer ». Si l'on réduit l'énumération à neuf histoires préliminaires, il faut les trois divisions des « Exploits juvéniles » pour compléter le nombre de douze histoires. Si l'on maintient le chiffre de dix, en lisant par exemple, n^o 7, « Demande en mariage de [Ferb] », les « Exploits juvéniles » fournissent deux numéros au lieu de trois dans la liste des douze histoires préliminaires. Quoiqu'il en soit, l'impossibilité où le rédacteur du livre de Leinster se trouve d'énumérer les douze histoires préliminaires qu'il annonce, nous donne le droit d'y comprendre, conformément à la tradition constatée par lui, les « Exploits juvéniles de Cûchulainn ». Voilà ce que M. Z. cache aux lecteurs de son article en ne leur offrant qu'un texte incomplet. Je ne songe nullement à incriminer sa bonne foi. Le pauvre garçon ! Il ne peut lire le nom de M. d'Arbois, et à plus forte raison tenir entre les mains un livre de M. d'Arbois, sans se trouver dans un état de surexcitation et de malaise qui lui trouble la vue. M. d'Arbois a eu de si grands torts envers lui !

Cependant je ne demande pas mieux que de rendre justice à M. Zimmer. Dans son mémoire, comme dans tout ce qu'il publie, il y a beaucoup d'excellentes choses. Ainsi on y trouve toutes sortes de détails intéressants et instructifs sur des pièces qui devraient être mentionnées dans un traité complet de la littérature épique de l'Irlande, mais qui, manquant de titre, restaient en dehors du cadre que s'est proposé de remplir l'auteur de *l'Essai d'un catalogue*, puisque son travail consiste en une nomenclature par ordre alphabétique de titres. Pour les pièces dépourvues de titre, un catalogue par ordre alphabétique des premiers mots du texte serait un très utile travail. J'ai réuni en partie les matériaux de ce travail ; mais je laisse à d'autres l'honneur de le faire ; jamais je n'ai pris l'engagement de m'en occuper, et personne n'a le droit de me reprocher de ne l'avoir pas entrepris.

Cependant M. Z. a de loin en loin signalé quelques pièces dont les titres m'ont échappé. Tel est le morceau intitulé : « Mort de Find », *Aided Find*, dont le titre manque dans Laud 610 f^o 122, mais est donné dans Egerton 1782, f^o 24 b. 2. M. Z. doit cette observation à M. Kuno

Meyer. Elle est parfaitement fondée. En effet, quand le samedi 20 août 1881, j'ai transcrit au British Musæum le commencement du morceau dont il s'agit, j'ai par distraction oublié de copier le titre, ainsi qu'il résulte du passage relatif à ce morceau, page 106 du recueil des notes que j'ai prises dans les Iles Britanniques. De là, dans *Essai d'un catalogue*, p. 24, cette mention erronée : « *Aided Find*. Cette pièce est perdue. » La pièce existe dans deux mss. Cette indication n'est qu'un exemple des quelques excellentes rectifications que l'on pourra trouver dans le mémoire très savant, bien qu'un peu passionné, de M. Zimmer. Mais, dans son intérêt même, que M. Z. se calme ! Qu'il redevienne maître de lui-même, et qu'à l'avenir il lise avec un peu plus d'attention les livres qu'il critique, même les livres des gens qu'il considère comme ses plus grands ennemis, et qu'il étudie un peu plus froidement les documents qu'il leur oppose. — Que dis-je ? J'oublie que je suis un des adversaires de M. Z. Je dois rentrer dans mon rôle. — Puisse M. Z. rester toujours le même, et continuer, lorsqu'il m'attaque, à se trouver dans un tel état d'irritation qu'il ne sache pas ce qu'il dit !

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

154. — **Giessener Studien auf dem Gebiete der Geschichte.** III. Beiträge zur neueren Geschichte von Wilhelm ONCKEN. Giessen, Ricker, 1886, 11, 90 p. in-8.

Nous avons parlé déjà de ces *Giessener Studien*, renfermant des travaux sur l'histoire moderne, élaborés au séminaire historique de Giessen, et publiés sous la direction de M. W. Oncken, professeur d'histoire à l'Université de cette ville¹. Le troisième volume de ces *Etudes* comprend quelques dissertations rédigées par M. O. lui-même et qui se rapportent, pour la plupart, à des critiques de détail dont certains travaux de l'auteur ont été récemment l'objet. La première de ces études est une réplique à M. Koser, archiviste à Berlin, qui dans la *Revue historique* de M. de Sybel, avait attaqué plusieurs données du *Siècle de Frédéric le Grand*, ouvrage savant et volumineux que M. O. a fait paraître dans la grande Histoire universelle (*Allgemeine Geschichte in Einzeladardstellungen*) qu'il dirige depuis une dizaine d'années. L'auteur y discute principalement la question de savoir si la rédaction du fameux manifeste de 1756 est due à Frédéric II lui-même, ou bien à son futur ministre Hertzberg, et se prononce pour la collaboration du ministre Finckenstein et du conseiller de légation Hertzberg. Sur quelques autres points encore, M. O. défend naturellement contre Koser la manière de voir qu'il avait exposée dans son grand ouvrage.

La seconde dissertation se rapporte à une prétendue lettre du baron de

1. *Revue critique*, 6 juillet 1885.

Stein. Dans son ouvrage, *Oestreich und Preussen im Befreiungskriege* (I, 230-231), M. O. avait publié une lettre de Breslau, datée du 17 février 1813, qu'il attribuait au célèbre ministre et patriote prussien. Sur les observations de M. Max Lehmann, il a dû reconnaître aujourd'hui que c'est d'un autre Stein, obscur gentilhomme silésien, qu'émane le document en question. Mais il a profité de l'occasion que lui offrait cette polémique pour donner d'intéressants détails sur le rôle joué par Stein (le vrai) dans les négociations entre Alexandre I^{er} et Frédéric-Guillaume III, détails qui écartent plus d'une donnée de la tradition courante à ce sujet.

Dans un troisième mémoire, *Zur Maria-Stuart Frage*, M. O. reproduit l'exposé des récentes controverses relatives à Marie Stuart qu'il a publié dans une revue illustrée allemande. Abstraction faite de sa polémique contre M. Gaedeke, l'auteur d'une *Vie de Marie Stuart*, à propos de quelques menus détails, il s'y occupe surtout de l'état actuel de la question des fameuses *lettres de la cassette*. Il démontre, ou cherche à démontrer, l'innocence de Marie Stuart par des extraits de la correspondance de Cécil, d'Elisabeth, de la comtesse de Lennox, etc. M. O. n'a pas grand peine à établir, après beaucoup d'autres, la probabilité d'une falsification, soit partielle, soit même absolue, des lettres de la reine, trouvées dans ladite cassette. Mais cette démonstration, très importante vis-à-vis des auteurs qui basaient uniquement sur elles leur opinion relativement à la culpabilité de Marie Stuart, n'est pas aussi décisive qu'on veut bien le dire, pour ceux qui n'admettent pas l'innocence absolue de la reine d'Ecosse, tout en ayant fait le sacrifice, depuis longtemps déjà, de cette correspondance si discutée. Nous aurions beaucoup désiré voir M. Oncken appliquer son remarquable talent d'historien à la discussion des autres charges qui pèsent sur Marie Stuart et surtout à celle de son attachement pour Bothwell, attachement qu'on a bien souvent nié, il est vrai, mais en fermant volontairement les yeux à l'évidence.

R.

155. — *Histoire du cardinal Le Camus*, évêque et prince de Grenoble, par l'abbé Charles BELLET. Paris, Alph. Picard, 1886, grand in-8 de xx-416 et 84 p.

M. l'abbé Bellet constate (*Préface*, p. ix) que si l'on met à part quelques rares et courtes biographies, on ne trouve sur le cardinal Le Camus aucun travail sérieux. Le seul écrivain qui l'ait entrevu sous son vrai jour, dit-il, est Sainte-Beuve qui, avec sa pénétration ordinaire, lui a consacré dans son *Port-Royal* (3^e édit., t. IV, p. 528-55) une no-

1. La discussion sur l'orthographe du nom de Darnley (*Darley* ou *Darnley*?) joue encore ici un rôle trop considérable, eu égard à l'importance minime de la question.

tice sur laquelle il y aurait toutefois plus d'une réserve à faire. Aux renseignements vagues, incomplets, inexacts que l'on possédait sur le cardinal Le Camus, le nouveau biographe a substitué des informations précises, complètes, excellentes. Enumérant (p. xi) les sujets délicats, difficiles, qu'il avait à traiter en racontant une vie qui touche à toutes les graves questions qui agiterent le xviii^e siècle, il promettait de les traiter « avec la plus entière franchise, dans une noble et calme indépendance ». Il a tenu parole, cherchant consciencieusement la vérité, se montrant partout narrateur scrupuleux et juge impartial, et méritant qu'on lui applique les sages paroles de Dom Mabillon qu'il cite en la page xiii : « L'historien doit s'affranchir de toute attache, donner pour certain ce qui certain, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et ne se montrer ni favorable ni hostile à l'un ou l'autre parti. »

A ces grandes qualités de justice et de loyauté M. l'abbé B. a joint un zèle de chercheur qui n'a reculé devant aucune fatigue, zèle récompensé par une foule d'heureuses trouvailles. Soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, le nouveau abonde. L'auteur a fouillé partout, dans la bibliothèque publique de Grenoble, où l'on conserve plus de 120 imprimés spécialement relatifs à l'épiscopat de Le Camus, dans les bibliothèques des grands séminaires de Grenoble et de Romans, dans les riches collections particulières de MM. Chaper, Anatole de Gallier, A. Gazier, dans les archives de l'évêché de Grenoble, de l'évêché de Luçon, dans celles du département de l'Isère, dans les archives nationales, dans les archives du ministère des affaires étrangères, dans les grandes bibliothèques de Paris, dans la bibliothèque de Poitiers, etc. A cette masse énorme de documents, et principalement des lettres officielles du dépôt des affaires étrangères et des correspondances intimes du cardinal Le Camus avec l'abbé Dirois, secrétaire du cardinal d'Estrées à Rome, avec M. de Pontchâteau¹ et avec Henri de Barillon, évêque de Luçon, M. l'abbé B. en a tiré les plus fidèles indications sur les hommes et sur les choses. Pas une de ses pages qui ne soit instructive, depuis la première, où est analysé un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, contenant la généalogie de la famille Le Camus, jusqu'à la dernière, où sont décrits quatre sceaux du prélat. Quand on a lu les dix-sept chapitres si substantiels de cette monographie, et les documents rejetés à la fin du volume et parmi lesquels on remarque le testament du cardinal (23 mars 1706), on sait tout sur l'homme éminent que Saint-Simon et l'abbé Blache ont injustement attaqué, que

1. Parmi les lettres à M. de Pontchâteau, M. l'abbé B. en a reproduit (p. 24) une qui roule sur la foudroyante mort de Madame (p. 24), et dont il dit avec raison qu'on ne la lira pas sans intérêt, même après un des chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine.

Louis XIV a méconnu, mais qu'ont tant apprécié Bossuet, La Fontaine, l'abbé de Rancé, M^{me} de Sévigné¹.

Je ne m'étendrais pas davantage sur un livre qui a déjà obtenu le succès qu'il mérite, car l'auteur en prépare une nouvelle édition. Dans cette édition qu'il perfectionne avec amour, je ne voudrais pas qu'il reproduisît un mot qui me semble bien douteux, quoiqu'il ait été rapporté par deux estimables historiens, c'est le mot qui termine le récit que voici (p. 242-243) : « Lorsque la bonne harmonie eût été rétablie entre les deux cours [de Rome et de Versailles], Louis XIV, sans lui rendre [à Le Camus] sa première affection, se montra plus juste à son égard. Après la mort de Nicolas Pavillon et de François de Caulet, trois évêques seulement osèrent contester les prétentions de la couronne : c'étaient, on le sait, Etienne Le Camus, le cardinal Grimaldi et Beaumanoir de Lavardin. Or, le grand roi, touché par le malheur, et revenu à de meilleurs sentiments, jugea mieux les choses et les hommes; la conduite complaisante de tant d'évêques courtisans le choqua vivement et son bon sens révolté lui dicta cette parole : *il n'a pas tenu à ces messieurs, que je n'aie pris le turban; je n'ai que trois évêques dans mon royaume* »². » Je demande avec d'autant plus de confiance à M. l'abbé Bellet le sacrifice de ce mot si invraisemblable dans la bouche de Louis XIV, de ce mot qu'aucun témoignage ne confirme et que tout, au contraire, vient démentir, je demande, dis-je, ce sacrifice avec d'autant plus de confiance, que l'historien du cardinal Le Camus a fait preuve de plus de critique en rejetant deux mots que l'on attribuait à son héros sans de meilleurs motifs. On ne sera pas fâché de lire la petite discussion dont ces *racontars* sont l'objet de la part du judicieux biographe (p. 116-117) : « Cette prescription de l'évêque [contre les danses] nous permet de relever un prétendu bon mot qu'on lui attribue. Nous l'empruntons à la *Biographie générale* publiée par Didot : Un de ses curés se plaignait à lui de ne pouvoir empêcher ses paroissiens de danser les dimanches et fêtes : *Eh! monsieur*, répondit-il, *laissez-leur au moins la liberté de secouer leur poussière*. Cette anecdote, qui nous avait toujours paru suspecte, est absolument controuvée, car Le Camus était, à bon droit, opposé aux danses. Puisque nous sommes sur ce sujet, relevons encore la fausseté d'une autre parole qu'on lui prête, et que nous trouvons dans la même *Biographie*. A propos de sa pro-

1. A ces grands noms, il faudrait joindre le nom de La Bruyère qui a fait un si beau portrait d'un évêque digne des temps apostoliques, dans lequel on a cru reconnaître Le Camus, (*Des jugements*, paragraphe 25). Mais il semble établi que La Bruyère a eu en vue un autre prélat, M. de Noailles, évêque de Châlons, ensuite archevêque de Paris.

2. Gérin, *Rech. histor.*, etc., 1^{re} édition, p. 260, d'après Dom Piolin (*Hist. de l'église du Mans*, t. VI, p. 358), qui a trouvé le fait dans un registre manuscrit des religieuses hospitalières de l'hôpital Saint-Yves à Rennes. Comment une pauvre religieuse, au fond de sa province, aurait-elle su ce qu'a ignoré toute la cour, tout le monde?

motion au cardinalat, on nous dit que Louis XIV fut irrité de ce choix, car il patronnait Harlay de Champvallon, archevêque de Paris. Il manda le nouveau cardinal à Versailles et voulut lui faire des reproches. Mais l'évêque de Grenoble le désarma par une plaisanterie ; en le salueant il lui dit, désignant M. de Harlay : *Sire, voilà le cardinal CAMUS, et voici le cardinal LE CAMUS*. Le roi rit de cette saillie, et l'affaire en resta là. Tout ce récit est absolument faux, et la raison en est simple : Etienne Le Camus, nommé en 1671 à l'évêché de Grenoble, ne remit plus les pieds à Paris ni à Versailles, et ne revit jamais Louis XIV. Et voilà comment on écrit l'histoire ! Il est temps d'en finir avec tous ces mots d'esprit qu'on prête aux personnages, au nôtre en particulier ¹. »

T. DE L.

156. — **Notice sur le château**, les anciens seigneurs et la paroisse de Mauvezin (près Marmande), par l'abbé R. L. ALIS, curé de Mauvezin, précédée d'une description archéologique et accompagnée de nombreux dessins par Charles Bouillet. Agen, Michel et Médan, Mauvezin, au presbytère. In-8, x et 679 p. (tiré à 500 exemplaires).

Ce volume est d'une exécution magnifique et de nombreux dessins l'accompagnent. M. Tamizey de Larroque, bien connu de nos lecteurs, l'a fait précéder d'une lettre qui lui sert d'introduction. On le lit avec intérêt, même si l'on n'est pas de Mauvezin, ni de la Gascogne. L'auteur a su utiliser les documents, en grand nombre, qu'il a trouvés, les classer, les ordonner. Il a méthode et prudence ; il marche, comme dit M. Tamizey de Larroque, sur le terrain historique avec la solidité d'un vétéran et il ne préfère jamais le clinquant de la fantaisie à l'or de la vérité. On ne trouvera pas seulement dans ce volume des notices généalogiques. Le château de Mauvezin a appartenu à quatre anciennes et célèbres maisons, les Malvoisin, les Ferrand, les Fargues et les d'Escodéca de Boisse ; M. Alis donne de nombreux renseignements, recueillis de tous côtés, sur ces quatre grandes familles. Il fournit nombre d'informations sur les dîmes, sur le mouvement de la population, sur le cadastre de 1672, sur des procès dramatiques, sur la Révolution à Mauvezin. (Voir la déclaration du curé établissant l'état du bénéfice de cette

1. M. l'abbé Bellet n'a ni cité ni discuté un autre mot que je trouve rapporté dans ce passage du livre de M. Etienne Allaire sur *La Bruyère dans la maison de Condé* (t. I, p. 458) : « Les amis de M. de Harlay accoururent à Versailles pour faire donner ordre au nouveau cardinal de sortir du royaume, ou de renvoyer le bonnet au pape. Ils ne pouvaient supporter qu'on eût regardé un homme de rien, M. Le Camus, qui n'avait d'autres mérites que de manger des légumes et de mener une vie pénitente. Tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'on lui fit entendre de ne point venir à la cour. *O mes chers légumes !* s'écria-t-il, *que je vous ai d'obligation !* » Je suppose que cette exclamation n'est pas plus authentique que les mots déjà rejetés par M. l'abbé Bellet.

paroisse, p. 305.) Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, loue dans sa lettre à l'auteur les documents inédits répandus dans le texte, dans les notes, dans l'appendice. Une monographie sans pièces justificatives, écrivait-il à l'auteur, « est une dinde ordinaire qui n'a droit qu'à un succès d'estime, mais une monographie bourrée de documents inédits, c'est une dinde ornée de truffes exquises et qui mérite un succès d'enthousiasme. » Il y a plusieurs de ces *truffes* dans le livre de M. Alis : six chartes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, une lettre de Mayenne, une autre de Sully, d'autres de Rose d'Escars, et surtout un petit et important récit de Fontenoy. C'est une lettre de Jean-Baptiste de Ferrand, lieutenant au régiment de Normandie, à son frère ; il raconte comment la maison du Roi a rompu le *bataillon carré* des ennemis, et quelle part éclatante son régiment a prise à la victoire. Le produit de la vente de ce bon livre est destiné par M. Alis à la restauration de l'église de Mauvezin.

A. C.

CHRONIQUE

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Svan Sonnenschein et C^{ie} ont entrepris la publication d'une collection de *Parallel grammars*, toutes rédigées au même point de vue, sur le même plan, et avec la même terminologie. M. SONNENSCHN, du Mason College, de Birmingham, dirige la collection et y publiera une grammaire latine ; la grammaire allemande sera rédigée par M. Kuno MEYER, de l'University College, de Liverpool, et la grammaire française, par M. L. MORIARTY, du King's College, de Londres.

— La collection d'histoire universelle (*The Story of the Nations*) publiée par la librairie Fisher Unwin et qui comprend déjà neuf volumes (Rome, The Jews, Germany, Ancient Egypt, Carthage, Spain, Hungary, Byzantium, The Norman), vient de s'augmenter de deux nouveaux volumes : l'*Empire d'Alexandre*, par M. MAHAFFY et *Les Maures en Espagne*, par Stanley LANE POOLE (*Alexander's Empire; The Moors in Spain*). Les deux ouvrages se distinguent par l'attention particulière qu'ont prêtée les auteurs à la littérature et à l'art des périodes qu'ils étudient.

— *Romances of chivalry told and illustrated in fac-simile* (Londres, Fisher Unwin, 1887 ; in-8°, 356 pages). Sous ce titre, M. John ASHTON raconte, en style légèrement archaïque et souvent en reproduisant le texte original des versions anglaises, l'histoire de Mélusine, Sir Isumbras, Sir Degarre, Sir Bevis de Hampton, Sir Tryamour, The Squir of lowe degre, Le chevalier au Cygne, Valentine et Orson, Sir Eglamour d'Artoys, Guy de Warwick, Robert le Diable, Howbgfás. Il a laissé de côté le cycle de Charlemagne et celui d'Arthur, qui méritent de former des séries indépendantes. Les illustrations sont prises des manuscrits et reproduites en fac-similé.

— M. W. J. WILKINS, missionnaire dans l'Inde, vient de publier, sous le titre de *Modern Hinduism* (in-8°, 494 pages ; Londres, Fisher Unwin) un tableau de la re-

ligion et de la vie des Hindous dans l'Inde du Nord, en partie d'après les travaux de Wilson, etc., en partie d'après ses propres observations, au cours d'un long séjour au milieu du peuple. Il étudie tour à tour les cérémonies de la naissance et du premier âge, les sectes, les castes, le culte (privé, public, pèlerinage, etc.), la position de la femme, la morale, les rites funèbres.

— M. R. C. SEATON, anciennement au Jesus College de Cambridge, prépare une édition d'Apollonius de Rhodes.

— Un des nouveaux fascicules des « *Anecdota Oxoniensia* », renfermera un *Corpus chronicorum judaeorum medii aevi*, publié par M. A. NEUBAUER.

— Doit paraître très prochainement chez Longmans un livre de M. J. K. LAUGHTON, *Studies in naval history*.

— M. MINTO, prépare une nouvelle édition, en deux volumes, des œuvres poétiques de Walter Scott; le texte sera précédé d'un essai critique sur Walter Scott poète.

— Après avoir publié *Waterloo, the downfall of the first Napoleon*, M. George HOOPER va publier *Sedan, the downfall of the second Empire*.

ITALIE. — M. Antonio FAVARO vient de publier une étude bien curieuse et bien importante intitulée : *La libreria di Galileo Galilei descritta ed illustrata* (Rome, 1887, grand in-4° de 77 p.). Le savant professeur de l'université de Padoue, après avoir reconstitué le catalogue des livres de Galilée, a entouré ce document de tous les éclaircissements que l'on pouvait attendre d'un spécialiste tel que lui. Parmi les ouvrages dont se composait la collection de l'illustre astronome, je signalerai ceux que voici : *Les Mécaniques de Galilée, mathématicien et ingénieur du duc de Florence, avec plusieurs additions rares et nouvelles... traduites de l'italien par L. P. M. M.* (Paris, Henri Guenon, rue S. Jacques, 1634); *Les nouvelles pensées de Galilée... traduit de l'italien en français* (Paris, Pierre Rocolet, 1639); *Philolai, seu Dissertationes de vero systemate mundi. Libri IV. Ismaeliis Bullialdi.* (Amstelodami, 1638); *Famosi et antiqui problematis de telluris motu vel quiete... A. JOANNE Baptista Morino* (Paris, apud Authorem, 1631); *JOAN. BAPTISTÆ, Morini Doctoris Medici et Parisiis regii mathematicum professoris, Responsio pro Telluris quiete...* (Paris, *Sumptibus auctoris*, 1634); *PETRI GASSENDI Epistolica Exercitatio...* (Paris, apud Sebast. Cramoisy, 1630); *Borbonia Sydera... ex novis observationibus JOANNIS TARDE* [le chanoine périgourdin dont on va publier une chronique inédite]. (Paris, Jean Gosselin, 1620); *GOTOFREDI WENDELINI Loxia (Antuerpiæ, 1626)*; *De natura lucis, Auctore ISMAELE BULLIALDO* (Paris, Louis de Henqueville, 1638); *Universa Grammatica Græca, institutiones etymologicæ ex NICOLAO CLENARDO, cum scholiis... per ALEXANDRUM SCOT collectæ* (Lyon, 1595), etc. On remarque encore dans le catalogue, formé de 521 numéros, divers ouvrages de Saint-Antonin, archevêque de Florence, du cardinal Bellarmin, de Guevara, de Victorio, de Noël Le Comte, de Cremonini, de Fortunio Liceti (15 numéros), de Crinitus, de Plutarque (édition Guillaume Xylandre), du P. Campanella, de Sc. Chiaramonti, de Copernic, de Foscarini, de Melchior Inchofer, de Tycho-Brahe, de Chr. Clavius, de Kepler, de Velsar, de Chr. Scheiner, de Paul d'Égine, d'Ortelius, de J. Nardi, de J.-B. Della Porta, de M. Ant. de Dominis, de Jérôme Cardan, de Juste Lipse, de Jules Pacius, de Louis Vivès, d'Ambroise Calepin, de Muret, de Dante Alighieri, de l'Arioste, de Boccace, de Pétrarque, de Barclay, de J.-J. Bouchard, de Ph. de Commynes (traduction de Lorenzo Conti), etc. Annonçons aux amis de la science, en général, et de Galilée, en particulier, une heureuse et grande nouvelle. Le gouvernement italien vient de charger M. Favaro de donner une édition définitive des œuvres complètes de l'homme de génie dont l'éminent professeur s'est occupé toute sa vie. Une aussi belle entreprise ne pouvait être confiée à de meilleures mains. — T. DE L.

POLOGNE. — M. Th. WIERZBOWSKI, professeur de littérature polonaise à l'Université de Varsovie, qui avait donné en 1883 une édition des œuvres inédites de Christophe Warszewicki, vient de consacrer à ce personnage une importante monographie : *Christophe Warszewicki, sa vie et son œuvre* (un vol. in-8°; Varsovie, 1887). C'est une utile contribution à l'histoire du xvi^e siècle. M. Wierzbowski a entrepris également une collection des *Poètes et des prosateurs polonais oubliés* du xvi^e au xvm^e siècle. Deux volumes de cette curieuse collection ont déjà paru. — L. L.

RUSSIE. — La société slave de Saint-Petersbourg met au concours pour le prix Hilferding (1,000 roubles) une étude sur l'ethnographie de la Macédoine. Le travail écrit en langue russe, doit être adressé à la Société avant le 11 mai 1890.

— La société slave de bienfaisance de Saint-Petersbourg décernera un prix à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : l'unité littéraire des Slaves est-elle possible et nécessaire? Le travail doit être à la fois ethnographique et historique; il doit retracer scientifiquement l'histoire de la « lutte pour le territoire » et l'influence réciproque de toutes les langues et dialectes anciens et modernes, romans, germaniques et slaves. Les manuscrits ou ouvrages déjà imprimés devront être envoyés à la Société avant le 11 mai 1888. Le premier prix est de 1,500 roubles; le second, de 500. Les travaux peuvent être rédigés en slave ou dans une langue de l'Europe occidentale, quelle qu'elle soit.

SUISSE. — L'édition des *Souvenirs politiques* de M. KERN est épuisée; il va en paraître une deuxième édition, probablement en langue allemande.

— La Faculté des lettres de l'Université de Genève a compté pendant le semestre d'été de cette année 37 étudiants et 44 assistants; la section de philosophie, 10 étudiants et 10 assistants.

— Vient de paraître le premier fascicule de l'histoire de la littérature allemande en Suisse, *Geschichte der deutschen Litteratur in der Schweiz*, de M. J. BACHTOLD Frauenfeld, Huber. 1 mark 60).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1887.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le lecteur du rapport présenté, au nom de la commission des antiquités de la France, par M. G. Schlumberger.

La séance étant redevenue publique, M. Bréal, président, annonce la perte que l'Académie vient de faire en la personne de l'un de ses correspondants étrangers, M. Pott, et rappelle brièvement les titres scientifiques qui avaient fondé la réputation du défunt parmi les linguistes de l'école de Bopp.

M. Viollet lit un mémoire sur les cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome.

Après la conquête de la Gaule par César, tout le pays ne fut pas réduit en province romaine. Ce sort n'atteignit que les peuples vaincus. Ceux qui avaient fait alliance avec les Romains ou gardé à leur égard une attitude pacifique restèrent indépendants, sinon de fait, du moins de droit, sous les noms de cités libres et de cités fédérées. Ces noms assuraient aux cités auxquelles ils étaient conférés un précieux privilège, l'exemption des impôts.

A partir du règne d'Auguste, les besoins croissants du trésor obligèrent le gouvernement impérial à supprimer ce privilège et à soumettre les cités libres et les cités fédérées à l'impôt qui pesait sur toute la province. Elles ne voulurent pas supporter cette exigence, qui leur parut une violation de leurs droits, et elles entreprirent contre Rome une lutte à main armée, où elles furent définitivement écrasées. Les grandes insurrections gauloises, celle qui eut lieu vers la fin du règne d'Auguste, celle de l'an 21 et celle de l'an 70 de notre ère, furent dirigées principalement par deux peuples libres, les Trévères et les Turons (Trèves et Tours), et par deux peuples fédérés, les Eduens et les Lingons (Autun et Langres).

M. Viollet ayant qualifié d'illégal et d'injuste la mesure par laquelle Rome retira aux cités libres et fédérées l'exemption des impôts, M. Boissier réclame contre ces

expressions. Le gouvernement romain assurait à ces peuples la sécurité intérieure et extérieure; il était en droit de leur faire payer l'entretien des troupes à l'aide desquelles il leur procurait ces biens. — M. Viollet répond que, dès la fin de la période républicaine, Cicéron s'indignait du peu de respect des fonctionnaires romains pour les populations provinciales; il n'y a pas de témérité à croire que, si Rome a eu des torts au temps de Cicéron, elle a pu en avoir encore quelque temps après lui.

M. Viollet ayant signalé, en l'an 70, le fait curieux de la défection de deux légions romaines, qui passèrent au parti des insurgés contre Rome, M. P.-Ch. Robert fait remarquer que ces deux légions étaient presque entièrement composées de Gaulois.

M. Chodziewicz continue sa lecture sur les routes du commerce de l'ambre, de la Baltique à la Méditerranée, dans l'antiquité.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Gaston Paris : Armand GASTÉ, *Un Chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen, étude archéologique et littéraire.*
Julien HAVET.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance générale.

La Société asiatique a tenu sa séance générale le vendredi 24 juin, à 4 heures, sous la présidence de M. Ernest Renan. Après la lecture du rapport des censeurs, M. Renan a communiqué le texte et la traduction de la nouvelle inscription du sarcophage de Tabnit, dont il venait de donner communication à la séance du même jour, de l'Académie des Inscriptions.

M. Darmesteter a lu un travail sur les points de contact entre le Mahābhārata et le Shāh Nāmeh. Il rapproche la légende de la renonciation de Yudhishtira (dans le 17^e livre) et celle de la renonciation de Kai Khosrau; les deux légendes ont un fond identique: des deux parts un prince, arrivé au faîte de la puissance et las du bonheur terrestre, quitte la terre pour le ciel; ses fidèles veulent l'accompagner, mais ils meurent tous en route et seul il arrive au but et entre vivant au ciel. Des raisons intrinsèques établissent que cette légende de Yudhishtira est une addition tardive dans le Mahābhārata, tandis que la légende correspondante de Kai Khosrau se laisse suivre jusque dans l'Avesta, ce qui donne lieu de croire que les derniers rédacteurs du Mahābhārata ont emprunté cette légende à la Perse. La mort de Duryodhana et celle d'Afrāsīyāb offrent également des rapports qui font supposer un emprunt de l'Inde à la Perse. M. Darmesteter croit que ces emprunts se sont produits à l'époque des Parthes ou Pahlavas, et rassemble les faits qui montrent l'influence énergique exercée par la civilisation de l'Iran sur l'Inde occidentale sous les Indo-Scythes (Çakas) et les Parthes. La rédaction finale du Mahābhārata se placerait vers le 11^e ou le 11^e siècle de notre ère.

M. Halévy communique les résultats auxquels il est parvenu dans l'interprétation des inscriptions hittites. Il a étudié spécialement les cinq inscriptions de Hamath dont trois offrent des variantes du même texte. En partant du sceau bilingue de Tarkondemo, qui fait connaître les idéogrammes hittites de roi et de pays et le signe phonétique de la syllabe *me* ou *ma*, il est arrivé à isoler sur les inscriptions le groupe qui représente le nom de *Hamath*, à reconnaître le mot qui signifie roi et qui est *shar*, le mot qui signifie ville, *kar*, le nom de la ville de *Karkemish*; à établir que la langue hittite possède l'état construit et qu'elle forme le féminin par le son *t*; ensemble de faits concordants qui prouvent que le hittite est une langue sémitique du groupe nord. C'est la conclusion à laquelle conduisaient déjà l'onomastique hittite telle qu'on la trouve dans les inscriptions assyriennes et égyptiennes dans la nomenclature géographique du pays hittite.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31

— 1 août —

1887

Sommaire : 157. Xénophon, *Cyropédie*, p. p. HOLDEN. — 158. PROWSE, Copernic, II. — 159. Molière, p. p. MESNARD, IX. — 160. Fragment de la guerre des Camisards, p. p. TALLON. — 161. VANDAL, Le marquis de Villeneuve; PINGAUD, Choiseul-Gouffier; HAMONT, Lally-Tollendal. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

157. — **The Cyropædela of Xenophon** books I and II with introduction and notes by the Rev. Hubert A. HOLDEN, examiner in greek to the University of London. Cambridge, at the university press, 1887, 1 vol. en 2 tomes, in-16, LXVIII et 355 p.

Il n'existe pas en Angleterre d'édition complète, avec commentaire explicatif, de la *Cyropédie* de Xénophon, en dehors de celle de M. Gorham, parue il y a trente ans, et que les Anglais déclarent insuffisante. M. Holden s'est proposé de combler cette lacune. Son édition des deux premiers livres contient une introduction (p. XI-LXVIII), le texte grec (p. 1-84), des notes explicatives (p. 87-272), un appendice critique (p. 275-292), une table alphabétique des matières et un lexique de Xénophon (p. 294-355), qui devra, ce semble, être reproduit dans les volumes suivants.

Dans son introduction, M. H. cherche à déterminer le véritable caractère de l'œuvre de Xénophon, et à montrer que la *Cyropédie* n'est proprement qu'un *roman*. Il ne faut pas toutefois prendre ce terme dans son acception moderne; M. H. veut simplement faire entendre que la *Cyropédie* est une œuvre d'imagination plus encore qu'un ouvrage d'histoire. Xénophon a fait de Cyrus le modèle achevé du chef d'Etat, et pour que rien ne vint déparer cet idéal, il n'a pris dans l'histoire que ce qui convenait à son dessein. Soit ignorance, parfois, soit le plus souvent parti pris, il a altéré la vérité, ou du moins il ne l'a pas présentée telle qu'elle ressort pour nous des récits d'Hérodote, de Ctésias, etc. — La thèse soutenue, après d'autres auteurs, par M. H., paraît juste; mais il semble un peu hasardeux de sacrifier ainsi Xénophon à Hérodote. Hérodote avait, lui aussi, une idée préconçue en écrivant son œuvre, et peut-être le désir de montrer partout la main puissante de la Némésis l'a-t-il quelquefois conduit à modifier, consciemment ou non, la vérité. — Les arguments invoqués par M. H. à l'appui de son opinion sont en général présentés nettement et de la façon la plus concluante possible. Un peu moins de concision ne nuirait parfois pas. En particulier (p. xxix), la citation de W. S. Vaux : « La révolution dans laquelle Cyrus joua le principal rôle fut évidemment, à

un certain degré, une révolte religieuse », introduit dans la discussion une idée trop importante pour que quelques lignes suffisent à l'établir, ou même à l'exposer.

L'introduction est suivie d'un tableau chronologique indiquant, année par année, les principaux événements de la vie de Xénophon et les faits contemporains. Ce tableau est fait avec soin, mais ne convient pas plus particulièrement à la *Cyropédie* qu'à tout autre ouvrage de Xénophon. Il ne se rattache ici ni aux questions traitées dans l'Introduction, ni au sujet de la *Cyropédie*. De plus, comme il nous est absolument impossible de connaître par le menu les faits et gestes de Xénophon, il est évident que plus d'une fois la matière doit faire défaut pour ce tableau. Aussi y trouve-t-on des pages entières, la page LX, par exemple, qui ne renferment aucune allusion à la vie de Xénophon. Ailleurs, à propos de l'an 415, M. H. indique que Platon a 14 ans; quel rapport cela a-t-il avec Xénophon? Ailleurs encore, que signifient ces indications : « 397, Philistos the historian », « 419, Hippias of Elis, Prodicus, the Sophists, Socrates », et bien d'autres du même genre? Il serait difficile d'être plus vague. Il y a beaucoup à élaguer dans ce tableau, qui devrait d'ailleurs être intitulé : Tableau chronologique de l'histoire d'Athènes pendant la vie de Xénophon, et non : Tableau chronologique des principaux événements de la vie de Xénophon.

La carte jointe à cette édition est réellement insuffisante; il ne faut qu'un coup-d'œil pour s'en convaincre. Les montagnes et la plupart des fleuves n'y portent pas de nom; Ninive, Athènes n'y figurent pas, pas plus que Sardes ni aucune des villes de l'Asie-Mineure. Ce n'est pas là une carte destinée à faciliter la lecture d'un ouvrage comme la *Cyropédie*, mais une carte quelconque, prise dans un atlas vieilli.

« Le texte de la présente édition, dit M. H. (p. 279), est en général celui de Hug; pourtant j'ai comparé d'un bout à l'autre le texte de Hug avec celui de Sauppe, le plus conservateur des éditeurs, et j'ai noté dans mon Appendice les *discrepantia lectionis* jusque dans les plus petits détails. » J'avoue ne pas bien sentir les avantages de cette façon de procéder. Un appareil critique ainsi entendu ne saurait satisfaire les philologues, qui demandent à un nouvel éditeur de la *Cyropédie* autre chose qu'une simple reproduction de l'édition de Hug. Les élèves, d'autre part, n'ont nullement besoin d'avoir sous les yeux les variantes ou les corrections qui n'ont pas une réelle importance. Il suffit de leur indiquer, à l'occasion, les leçons ou les conjectures qui modifient le sens ou la syntaxe d'un passage, en leur donnant les raisons pour lesquelles on a établi le texte de telle ou telle façon. L'appendice critique de M. H. est donc insuffisant pour les érudits, trop chargé pour les élèves, auxquels il ne donne, de plus, qu'une idée assez vague de la méthode à suivre dans la critique des textes, les points sur lesquels M. H. s'écarte de Hug étant très peu nombreux et très peu importants.

Le même manque de mesure se retrouve dans le Commentaire. Les

notes, prises un peu de toutes mains, sont fort nombreuses. Elles portent tantôt sur la constitution, tantôt sur l'interprétation du texte, qu'elles éclairent soit par une paraphrase en grec, soit par des rapprochements avec des passages de Xénophon ou d'autres auteurs, soit enfin par une traduction pure et simple. Le principe est bon ; mais l'application m'en paraît défectueuse. Les notes explicatives sont beaucoup trop multipliées. M. H. l'avoue (p. vi), mais invoque pour sa défense l'intérêt supérieur des études et des étudiants. Est-ce bien entendre l'intérêt des études que de transformer une édition en une véritable traduction ? Les étudiants ignorent-ils à ce point la langue grecque qu'il soit nécessaire de leur indiquer que *χώρια* signifie « endroits » (p. 90, note 22), que *τὸ λοιπὸν* veut dire « pour l'avenir » (p. 149, note 180), que *ταῦτα ἐπραττον* se traduit par « étaient occupés à cela » (p. 151, note 214), etc., etc. ? S'il en est ainsi, je doute fort que la multiplication des notes dans une édition leur donne l'érudition qui leur manque ; je croirais plutôt le contraire.

La justesse de ces notes me paraît d'ailleurs assez souvent contestable. Ainsi, bien que M. H. ne soit pas seul de son avis, il ne me semble pas évident que la phrase *ἐνενοήσαμεν ὅτι Κύρος ἐγένετο Πέρσης, ὃς ἐκτῆσατο.* (I, 1, 3) soit pour *ὅτι K. Πέρσης γενόμενος ἐκτῆσατο.* Ailleurs (I, 3, 5), dire que *οὐκ ἀχθόμενοι ταῦτα περιπλανώμεθα* est la même chose que *οὐκ ἀχθόμεθα τ. περιπλανώμενοι*, c'est exposer les élèves à oublier que le grec emploie très souvent un adjectif là où les langues modernes mettent plutôt un adverbe ; ailleurs encore (I, 4, 20), traduire *λαβόντα* par *with* sans prévenir que le participe conserve toute sa valeur temporelle, c'est pousser l'élève à méconnaître l'emploi de ce participe. — La règle donnée page 207 pour l'emploi de l'optatif avec *ἄν* me paraît absolument arbitraire. Il n'y a pas, dans ce cas, de différence temporelle entre le présent et l'aoriste de l'optatif. De plus, on ne peut pas dire que l'optatif avec *ἄν* « exprime la conviction de celui qui parle comme une conviction » ; la valeur purement hypothétique de cette tournure ne ressort pas du tout de cette définition. On ne comprend pas bien non plus pourquoi, dans certains cas, M. H. se contente de renvoyer à des grammaires, trop nombreuses d'ailleurs, tandis qu'en d'autres endroits il transcrit la règle tout au long.

On voudrait aussi voir M. H. se prononcer parfois plus catégoriquement. Ainsi, page 151, note 215, il cite l'opinion de Cobet, qui au lieu de *σημανθέντων ὅτι* voudrait *σημανθέν* ; mais on trouve en grec un grand nombre d'expressions analogues, et on ne saurait mettre trop tôt les élèves en garde contre les exagérations des critiques de textes.

Enfin, l'abondance de notes dont nous nous plaignons n'empêche pas les lacunes ; nous nous bornerons à un seul exemple : dans le passage *ἐκ τούτου*, etc. (I, 1, 3), M. H. relève (p. 91) la construction *τῶν ἀδυνάτων ᾗ* ; mais il paraît trouver tout naturel l'emploi, pourtant insolite, du subjonctif avec *μή* après *μετανοεῖν*.

En résumé, ce qu'il y a surtout de personnel dans l'édition de M. H., c'est le commentaire, puisque le texte est celui de Hug. Or ce commentaire, fait incontestablement avec le désir d'être utile aux élèves, nous paraît pécher par un réel manque de sens pratique dans le choix des notes, et, au point de vue grammatical, par une trop grande facilité à accepter des règles que l'étude des textes ne confirme pas. M. Holden se propose, nous l'avons dit, de publier toute la *Cyropédie*; nous souhaitons trouver dans la suite de son édition beaucoup moins de notes, un peu plus de critique, et parfois d'originalité, ou, si l'on veut, d'initiative.

Ch. CUCUEL.

158. — **Nicolaus Copernicus**, von Leopold Prowe. Zweiter Band : Urkunden Berlin, Weidmann, 1885, vi, 551 p. in-8. Avec 5 planches.

Nous avons parlé du premier volume (ou, pour mieux dire, des deux premiers volumes) de M. Prowe dans la *Revue* ¹, et nous avons signalé tout l'intérêt que présente, au point de vue de l'histoire de la civilisation, ce travail, fruit de toute une vie de recherches incessantes et fructueuses. Nous n'avons reçu que plus tard un volume supplémentaire de la biographie de Copernic, renfermant de nombreuses pièces à l'appui, que l'auteur avait mises au jour, en 1872 déjà, lors du quatrième anniversaire séculaire de Copernic, et qu'il a retrouvées seulement dans ces dernières années ².

La première division du volume comprend une série de lettres et de mémoires de Copernic, relatifs à des questions économiques (p. ex. à la refonte des monnaies en Prusse); la traduction latine du texte grec des *Dialogues* de Théophylacte Simocatta ³; le *Commentariolus de hypothesis motuum cœlestium*; des notices plus ou moins étendues sur les annotations de Copernic, retrouvées dans certains volumes de sa bibliothèque, etc.

La seconde division renferme des documents divers et des témoignages contemporains sur la vie et les doctrines scientifiques de Copernic, des lettres du chanoine Sculteti, de l'évêque Tiedemann Giese, surtout aussi des extraits des écrits de George-Joachim Rheticus, professeur à Wittemberg, qui eut le courage d'applaudir aux découvertes du maître, alors que les plus savants hésitaient encore, que l'Eglise blâmait ces nouveautés inouïes et que les novateurs religieux eux-mêmes, Luther

1. *Revue critique*, 10 août 1885.

2. Le volume se ressent un peu de cette composition qui date de 1872 à la fois et de 1885; à certains endroits il y a des répétitions; ainsi p. 139 et 401; p. 139 et 417.

3. Dans la table des matières (p. iv), il faut corriger la double faute d'impression *Theophylactus Sivocatta*.

et Mélancthon, tonnaient contre ce « libertinage de la pensée humaine. »

La troisième division se rapporte à l'histoire de la famille de Copernic ; M. P. y a réuni toute une série de renseignements curieux sur le grand-père du célèbre astronome, Lucas Watzelrode, sur son oncle, qui portait le même nom, sur son père Nicolas Koppelnigk, et sur son frère André. Dans le chapitre suivant sont groupés des documents relatifs à la Warmie et à son organisation politique et ecclésiastique. On y trouve aussi une description du pays empruntée principalement à l'évêque de Warmie, Martin Cromer, mort en 1589, et dont le nom figure avec honneur dans l'historiographie polonaise. Le tableau du mouvement religieux local à cette époque fait l'objet d'une division spéciale, dans laquelle l'auteur nous raconte avec quelque détail les vicissitudes par lesquelles passa la Warmie dans la première moitié du xvi^e siècle, sous le gouvernement des trois évêques, Fabien de Lossainen († 1523), Maurice Ferber († 1537) et Jean Dantiscus († 1548), qui finirent par étouffer absolument les germes de révolution religieuse, que la sécularisation de l'ordre teutonique avait semés dans le pays.

M. Prowe annonce l'apparition prochaine d'un second volume de *Documents* dans lequel il groupera les témoignages sur Copernic, datant des années qui suivirent sa mort. Son ouvrage formera donc une véritable Encyclopédie copernicienne, à laquelle devront avoir recours désormais tous ceux qui voudront s'orienter sur la vie et les travaux du fondateur de l'astronomie moderne.

R.

159. — **Molière**, tome IX (collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Régnier, membre de l'Institut). Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, etc., par MM. Eugène DESPOIS et Paul MESNARD. Paris, Hachette, 1886.

Avec ce tome IX se termine la partie littéraire de la publication commencée il y a déjà quatorze ans par M. Eugène Despois, et continuée avec tant de dévouement et de patience par M. Paul Mesnard. Après avoir publié seul une édition de Racine qui peut être considérée comme définitive, M. M. a composé les notices biographiques de La Fontaine et de Sévigné ; on peut être assuré qu'il donnera prochainement une excellente notice sur la vie de Molière. Cette notice, le public l'attend avec une certaine impatience, de même que le Lexique de la langue de Molière ; le jour où ces deux compléments indispensables de l'édition Despois-Mesnard auront paru, cet ouvrage pourra soutenir la comparaison avec les plus belles éditions de n'importe quel grand classique.

Les pièces contenues dans ce volume sont *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire*, *la Gloire du dôme du Val-de-Grâce*, et *les Poésies diverses*, le tout accompagné de notices littéraires qui ne laissent

rien à désirer. Celle des *Femmes savantes* est particulièrement remarquable; M. M., si grand admirateur de Molière, n'hésite pas à dire que la vengeance du poète est allée trop loin lorsqu'il a fait de Cotin non seulement un pédant ridicule, mais encore un malhonnête homme.

Je me permettrai seulement une observation de détail : c'est au sujet de la *Comédie des Académistes* de Saint-Evremond. M. M. émet quelques doutes sur l'authenticité de la comédie intitulée les *Académiciens*, publiée, dit-il, par des Maizeaux en 1753. Mais les indications fournies par des Maizeaux en 1711, et non en 1753, sont très précises. Il parle de la *Comédie des Académistes*, faite en 1643, imprimée d'une manière très défectueuse en 1650 à l'insu de son auteur, et refondue par ce même auteur en 1680. M. M. s'exprime ainsi parlant de cette pièce : « C'est une refonte des *Aeadémistes* que l'éditeur dit avoir trouvée dans les papiers de l'auteur (p. 43). » Mais des Maizeaux affirme que Saint-Evremond « revit la pièce avec lui », et je ne vois pas de raison pour rejeter le témoignage d'un ami et d'un collaborateur aussi sérieux.

En somme, le tome IX est digne des précédents, c'est tout dire, et l'on ne saurait trop remercier M. Paul Mesnard et les éditeurs qui ont à cœur de continuer ainsi l'œuvre du regretté M. Adolphe Régnier.

A. GAZIER.

160. — *Fragment de la guerre des Camisards* dans les environs d'Alais, Vernoux, le Cheylard, etc., par un anonyme, 1692-1709, publié avec introduction et notes, par Marius TALLON. Privas, 1887, grand in-8 de XII-105 p.

M. Marius Tallon, qui a été traité de *Calviniste endiablé* pour avoir simplement, dans son *Histoire des Vans*, donné raison aux huguenots, à une époque où ils n'avaient pas tort, déclare (*Avis au lecteur*) qu'il va donner tort à d'autres huguenots, parce qu'ils n'avaient pas raison, ajoutant que « ceux qui considèrent encore la révolte des camisards comme une légende sans tache, comme une chose sainte, » l'appelleront sans doute « écrivain impie, historien sacrilège ». Il se console de ces reproches contraires en s'appliquant spirituellement le mot de Montaigne : « Je fus pelaudé à toutes mains; au Gibelin j'étois Guelfe, au Guelfe, Gibelin ».

Trois choses, dit M. T. au début de son *Introduction*, s'opposeront éternellement à la glorification de la révolte connue dans l'histoire sous le nom de *Révolte des Camisards* : 1^o l'heure où cette révolte prit naissance; 2^o l'indignité morale de la plupart de ses chefs; 3^o le nombre et l'énormité des crimes dont elle se rendit coupable. Il développe ces trois idées, démontrant tour à tour que jamais les protestants n'avaient été laissés aussi tranquilles qu'en 1702, époque où nos armées étaient partout hors de nos frontières, ce qui rendait la révolte anti-patriotique

et ce qui justifiait les protestations du pasteur Pierre Carrière¹; que les chefs camisards, Laporte, Roland, Esprit Séguier², Ravanel, Vivens, Jean Cavalier lui-même, étaient des gens tarés; enfin que leurs œuvres furent exécrables, œuvres qui sont résumées (p. xxxi) en ces lignes saisissantes : « Églises brûlées³, localités saccagées, familles ruinées, femmes, enfants égorgés, rien ne manque à l'actif des révoltés des Cévennes ». M. T. donne des détails minutieux (p. xxxii et suiv.) sur les meurtres commis par les Camisards, meurtres que « leur nombre incalculable signale moins à la malédiction publique que leur horrible raffinement ».

Après ce triple exposé vient une notice sur le manuscrit. Le *Fragment de l'Histoire des camisards* a fait partie, jusqu'à ces derniers temps, des archives du château du Pouget, près Casteljau, canton des Vans (Ardèche). L'auteur du manuscrit nous apprend qu'il a pris part aux événements qu'il a racontés, au milieu des troupes chargées de maîtriser les révoltés des Cévennes. Il loue beaucoup le récit anonyme, lui attribuant une valeur historique réelle, affirmant que ce récit est « conforme à la vérité » et « presque absolument impartial ». C'est, dit-il (p. xli) « la déposition d'un honnête homme dans un procès fameux sur lequel l'histoire prononcera, je crois, comme je me permets de le faire moi-même, en condamnant la révolte des camisards, sans pitié pour les chefs de mauvaise foi et sans moralité, avec indulgence pour les pauvres simples qui les suivirent ».

L'auteur du *Fragment* raconte d'abord « les guerres de M. de Rohan, en 1621 », comme il les entendit raconter à ses « prédécesseurs et à plusieurs autres personnes âgées de 80 ans ». Il retrace ensuite, presque jour par jour, l'histoire de la guerre des camisards, n'omettant pas les plus petits faits et nous faisant souvent connaître ses impressions personnelles, comme, par exemple, en ce passage (p. 11) : « L'auteur dit avoir passé le lendemain, étant en détachement, près ce château [le

1. *Mémoires de Pierre Carrière, dit Corteix, pasteur du désert* (Strasbourg, 1871, p. 6).

2. M. T., oppose à cet emphatique éloge du prophète par Peyrat (*Histoire des pasteurs du désert*, p. 22, p. 305) : « Grande figure qui domine magnifiquement le soulèvement des camisards », les faits incontestables recueillis par Charles de la Baume, conseiller au présidial de Nîmes : Séguier était un ancien cardeur qui fut condamné aux galères pour divers larcins, qui fut aussi condamné par défaut à être pendu pour avoir violé une jeune fille.

3. On lit dans une note (p. xxxi) : « Court que, comme tout le monde, j'avais cru impartial et qui ne l'est pas toujours, avoue qu'il y eut 120 églises incendiées par les rebelles. Ce chiffre n'est pas exact. Il n'y avait guère que six mois que la révolte avait pris naissance que l'on comptait déjà plus de 230 sanctuaires catholiques incendiés ». Voir sur l'*Histoire des troubles des Cévennes*, une bonne appréciation, p. xvii, note 1. Voir (*ibid.*, note 2) une non moins juste appréciation de la *Relation historique de la révolte des fanatiques ou des camisards* de Ch. de la Baume. M. T. n'a pas négligé de consulter un autre ouvrage spécial resté inédit : *Histoire des troubles des Cévennes, par l'abbé Valette, prieur de Bernis*, 2 vol. in-4° conservés parmi les mss. de la Bibliothèque de Nîmes, sous le n° 13848.

château de M. de Vallesquière] où il vit sa femme et ses enfants fondant en larmes, les exhortant vivement de chercher avec soin ces barbares assassins qui étaient la cause de leur ruine ». Le récit de la résistance désespérée de Vivens et de sa mort (p. 13) est fort dramatique. Le narrateur nous apprend que le cadavre du révolté fut « traîné à la queue d'un cheval », que le sieur Jourdan, qui l'avait frappé à mort, reçut 500 écus de récompense ; que la veuve du sergent Canonge obtint 100 écus « pour la dédommager de la perte de son mari », tué par Vivens, etc. Il nous apprend encore, tant il tient à tout dire, que « ce jour là il y eust un brouillard si épais qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre ». Une autre page émouvante, c'est la relation de l'assassinat de l'abbé du Cheyla au Pont-de-Montvert, le 23 juillet 1702 (p. 17) : « Le feu fut aux quatre coins de la maison. L'abbé du Cheyla et ses gens se voyant environnés de flammes et vivement pressés par le feu et la fumée sautèrent par la fenestre. Il tomba à l'instant entre les mains de ces scélérats qui assouvirent leur rage et leur fureur sur cette victime par plus d'une manière. Ils le traînèrent de rue en rue avec un poignard à leur main qu'ils enfonçaient de temps en temps dans différents endroits de son corps. » Sur Cavalier, les particularités abondent. Le *Fragment*, en somme, est très curieux et les notes dont l'a enrichi M. Tallon sont généralement excellentes ¹.

A la suite du récit anonyme, l'éditeur a publié divers extraits et pièces complémentaires : N° 1. *Antoine Court et les inspirés* ; extrait des *Mémoires d'A. Court* publiés à Toulouse par M. Edmond Hugues, 1885 ; N° 2. *Relation de ce qui se passa à Vagnas le 10^e février 1703 entre les troupes du Roy et les fanatiques, tirée par M^e Jean Boisson notaire, sur les mémoires d'autre sieur Jean Boisson, son ayeul, dressés sur lieux dans la semaine d'après* ; N° 3. *Relation de ce qui se passa à Potellières le 13 septembre 1703*. Extrait d'un rapport du commandant du Roure, aux Archives du ministère de la guerre ; N° 4. *Soulèvement huguenot en Vivarais* de mars 1704.

T. DE L.

1. Quelques indications bibliographiques manquent de précision. On ne cite plus guères Anquetil et, quand on le cite, il ne faut pas se contenter de dire, comme dans la note 1 de la page 1x : « Voir Anquetil, *Histoire de France* ».

161. — 1. **Une ambassade française en Orient sous Louis XV.** La mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741, par Albert VANDAL. Paris, Plon, 1887. In-8, xvi et 461 p. 8 fr.
2. **Cholsoul-Gouffier, La France en Orient sous Louis XVI**, par Léonce PINGAUD, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Picard, 1887. In-8, ix et 297 p.
3. **La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV**, Lally-Tollendal, d'après des documents inédits, par Tibulle HAMONT. Ouvrage accompagné de cartes. Paris, Plon, 1887. In-8, iv et 328 p. 7 fr. 50.

Voici trois excellents ouvrages sur l'histoire du XVIII^e siècle ; on nous permettra de les réunir en un article d'ensemble.

I. Après avoir retracé, dans un chapitre préliminaire plein de détails curieux, la situation de la France en Orient au commencement du XVIII^e siècle, M. Vandal nous présente le marquis de Villeneuve, l'ambassadeur que, sur la recommandation du chancelier d'Aguesseau, le cardinal Fleury envoyait en 1728 à Constantinople et qui devait y rester jusqu'en 1740. C'était un de ces « serviteurs loyaux et consciencieux, rompus par une longue expérience à la pratique des affaires, les abordant avec sérieux, les suivant avec une prudente habileté, instruits enfin à continuer toutes les traditions du grand règne » (p. 69). Il remplit avec succès le rôle auquel il était soudainement appelé, toujours habile, toujours actif, dirigeant presque de son propre chef notre politique orientale, profitant des circonstances pour relever et augmenter notre influence. Il revendiqua d'abord pour la France le droit de châtier les Barbaresques par les moyens qu'elle choisirait et sut rétablir la paix avec Tripoli. Il évita à deux reprises de fâcheuses complications et arrêta le mouvement qui précipitait le déclin de notre influence. Puis, par instants aidé du rénégat Bonneval, qui poursuivait par intérêt le même but que lui, et profitant d'une révolution de palais, il obtint du capitane pacha Djanum Khodja et du grand vizir Topal-Osman la restitution de tous nos privilèges commerciaux et de tous nos droits religieux. Une nouvelle révolution amena au Divan des hommes circonspects et timides, quoique sympathiques à la France ; malgré leurs hésitations, Villeneuve aurait réussi à les entraîner dans la guerre de succession de Pologne, si Fleury n'avait, selon le mot de Frédéric, escamoté la paix. Mais le plus beau moment de la carrière diplomatique de Villeneuve allait venir. La Russie qui voulait déchirer le traité du Pruth, et l'Autriche qui cherchait déjà des dédommagements sur le Danube, s'unirent contre la Turquie qui se trouva dans un extrême péril. Mais Villeneuve encouragea la résistance de l'Islam ; il inspira toutes les résolutions politiques et militaires ; reconnu médiateur, il profita des succès passagers des Ottomans pour conclure cette paix de Belgrade qui rendit un instant à la France la direction de l'Europe, qui assura à l'Orient près de trente années de paix et qui fait de la mission de Villeneuve, selon le mot de Hammer, la plus brillante que signale l'histoire dans les rapports de

notre pays avec le Divan. Ce résumé ne donne qu'une faible idée de ce contient l'ouvrage de M. Vandal. Le jeune auteur a consulté et mis en œuvre une foule de documents inédits renfermés dans les archives de Paris et de Venise, la correspondance du marquis avec le roi et ses ministres, les dépêches des bailes et ambassadeurs de Venise, les lettres de Villeneuve et de son ami M. de Caumont, celles qu'échangeait la Chambre de commerce de Marseille avec le secrétaire d'État de la marine, etc. Il mêle au récit des négociations et des intrigues un grand nombre de portraits et de descriptions qu'on lit avec le plus vif intérêt. Il nous peint Bonneval « l'un des derniers représentants de cet esprit aristocratique qui fit les grands révoltés des âges précédents » (p. 122). Il retrace avec éclat l'entrée de Villeneuve à Constantinople, sa première audience, son départ avant le fameux traité, son arrivée au camp du grand vizir où il improvise et préside un congrès. Peut-être abuse-t-il un peu de ces brillants exposés; peut-être ne court-il pas assez vite aux points essentiels de l'ouvrage; peut-être s'est-il trop attardé et au portrait de Bonneval, et au siège de Danzig, et à la diète suédoise. Mais on serait bien fâché de n'avoir pas toutes ces pages si claires, si élégantes, si animées où l'on retrouve le talent de l'auteur de *Louis XV et Elisabeth de Russie* ¹.

II. Un des successeurs de Villeneuve, Choiseul-Gouffier, est le héros d'un livre que vient de nous donner l'infatigable M. Pingaud. Choiseul-Gouffier représenta la France auprès de la Porte pendant huit années, de 1784 à 1792. Quelle était alors notre situation en Orient? Notre prestige s'était presque évanoui; la Russie, faisant de plus en plus des progrès, ne dissimulait pas ses idées de conquête, et Catherine annonçait qu'elle prenait le chemin de Byzance. Fallait-il poursuivre la politique que M. de Villeneuve avait fait triompher si brillamment? Fallait-il s'efforcer encore de sauver l'homme malade? N'était-ce pas tenter l'impossible? Le futur conventionnel Carra n'annonçait-il pas comme prochain le partage de l'empire ottoman dans son *Essai politique* de 1777 et André Chénier ne saluait-il pas avec la nymphe du Bosphore la chute imminente du croissant? Ne valait-il pas mieux abandonner la Turquie et se rapprocher des Moscovites? Mais, en ce cas, il eût fallu sacrifier nos intérêts commerciaux. La question économique était en jeu. La France ne faisait-elle pas dans le Levant plus de trafic que tous les autres peuples ensemble? La Turquie n'assurait-elle pas à notre industrie un vaste débouché? L'intérêt commercial balançait donc, dans la pensée de nos hommes d'État, l'intérêt politique; « ce n'est pas les Turcs que le roi voudra défendre, écrit Choiseul-Gouffier, mais les millions de Français que nourrit l'indolence des musulmans tributaires de notre industrie », et Vergennes, qui connaît le Turc à fond, est d'a-

1. P. 188, lire *Frédéric Guillaume I* et non « Frédéric I »; il s'agit du père, et non pas du grand-père de Frédéric.

vis qu'on ne peut régénérer l'empire ottoman, mais qu'il faut le soutenir. Voilà pourquoi, tandis que Ségur allait flatter Catherine II, Choiseul-Gouffier avait ordre de se rendre à Constantinople et de protéger les Turcs, de leur prêcher la prudence et la paix, en même temps de les organiser, car il emmenait avec lui une mission militaire composée des hommes les plus distingués. Lafitte, Le Roy, Saint-Remy. Il avait, il est vrai, réclamé publiquement l'indépendance de la Grèce, ce qui n'était pas autre chose que le démembrement de la Turquie. Mais il changea aussitôt ce passage de son *Discours préliminaire* et fit retirer tous les exemplaires en vente ou en circulation. Il s'efforça de cacher aux Turcs son passé de philhellène et de les défendre contre la Russie. Sa tâche était difficile et M. P. la compare assez ingénieusement à celle des représentants de Napoléon III près du Saint-Siège. La guerre éclata en 1787 et on vit combattre contre la Porte dans les rangs de l'armée russe des gentilshommes français, le prince de Nassau, Roger de Damas, Langeron, tous ceux dont M. P. nous a fait un brillant portrait dans son volume précédent ¹. Choiseul, abandonné par son gouvernement qui n'osait agir et se contentait de prêcher sur un ton ému les bienfaits de la paix, Choiseul ne recevant de Paris que des instructions vagues et tardives, tenta néanmoins d'imposer sa médiation aux Austro-Russes. Mais on repoussa ses bons offices; le prince de Ligne disait que la France existait encore un peu; Joseph II et Catherine croyaient qu'elle n'existait plus du tout. A Reichenbach, à Sistova, Choiseul fut laissé à l'écart. Il avait cependant conduit assez bien et même accru les affaires du commerce français. Il se proposait un double but : ouvrir par la vallée du Nil et la mer Rouge une route vers l'Inde, pénétrer par le Bosphore dans la mer Noire jusque-là inaccessible. M. P. nous a présenté dans Choiseul-Gouffier non seulement le diplomate, mais le savant et l'homme de goût. Il nous raconte sa jeunesse, son mariage, ses amitiés, ses relations avec Champfort; il analyse son *Voyage pittoresque*; il le montre reçu à l'Académie française; il fait voir la cohorte de commensaux, d'émules et de collaborateurs qui entouraient Choiseul-Gouffier et donnaient à son ambassade l'allure et l'air d'une véritable mission scientifique; il retrace les explorations de Choiseul, son voyage en Troade, etc. Bref, l'ouvrage de M. Pingaud, composé avec le plus grand soin, écrit avec un réel talent, plein de documents curieux aussi bien que des détails de toute sorte, et qui ne semble avoir négligé aucune source, aucun texte imprimé, mérite l'accueil si favorable qu'on a fait à ses œuvres historiques antérieures ².

1. *Les Français en Russie et les Russes en France*, cp. *Revue critique*, 1886, n° 22, art. 123.

2. Je ne lui reprocherais qu'une chose, de ne pas avoir fait, en passant, le portrait ou la biographie de Lafitte ou Lafitte-Clavé, comme il se nommait (voir notre

III. M. Tibulle Hamont a consulté, pour faire son livre, les mémoires de Lally, de Leyrit, de Bussy, les papiers de d'Argenson, la collection Ariel, les pièces du procès de Lally, les archives du ministère des affaires étrangères, celles de la marine où il a découvert les instructions du cabinet de Versailles à Lally et les dénonciations contre Bussy adressées au ministre. Grâce à tous ces documents qu'il a su mettre en œuvre avec une fort grande habileté, il a raconté en un livre qui sera pour longtemps définitif l'histoire de Lally et celle d'une période, celle de l'écroulement de l'empire français dans les Indes. Il narre d'abord la jeunesse et les aventures de son héros, puis le montre arrivant aux Indes et se querellant presque aussitôt avec Bussy, prenant l'offensive, et enfin, manquant de tout, rejeté dans Pondichéry et capitulant. Le récit est clair, dramatique, entraînant. Mais le plus grand mérite de l'auteur, c'est peut-être d'avoir fait un portrait exact et vivant des deux rivaux, Lally et Bussy. Il les peint tous deux absolument divers, l'un à la fois soldat et diplomate, éminemment pratique, plein de bon sens, de tact et de flair, absolument fermé aux chimères; l'autre, au contraire, tout rempli de fougue et de passion, soldat dans l'âme, impérieux, cassant, sarcastique, ivre d'orgueil, ombrageux, défiant, entêté, manquant de jugement et n'ayant pas le sens du possible, énergique mais imprévoyant, pénétrant mais maladroit, brave au plus haut point, mais dépourvu de l'esprit d'organisation, ne consultant jamais ses états de situation, abandonnant aux commis le service d'approvisionnement. Le conflit entre ces deux hommes remplit presque tout le volume. On voit Bussy qui se rappelle sa collaboration avec Duplex et sa domination sur le Dékan, Bussy qui aurait pu fonder l'empire français des Indes, résister d'abord à Lally, puis se décourager, se révolter dans sa fierté, s'indigner contre un homme qui lui paraît un fou furieux, enfin renfermer en lui-même sa colère et sa haine, garder vis-à-vis de son supérieur une attitude froide et méprisante, protester par son silence hautain et sombre contre l'anéantissement de ses desseins. Lally, de son côté, véritable émigré, convaincu qu'il a toujours raison, n'ayant jamais le moindre doute sur la valeur de ses projets, en arrive à regarder Bussy comme un traître. Il faut reconnaître toutefois avec M. H. que Lally ne fut pas si coupable qu'on l'a cru; s'il n'eut que des vues étroites en comparaison des vastes et puissantes combinaisons de Bussy, on ne doit pas oublier qu'il était enfermé dans ses instructions, qu'il les suivit, et qu'en les suivant, il accumula les fautes; mais, comme dit son biographe, ses fautes étaient le résultat inévitable de la ligne de conduite que le ministère lui avait imposée. C'était le ministre qui lui avait ordonné d'évacuer le Dékan, qui lui avait ordonné de ne pas s'ingérer dans les démêlés des princes du pays. Le seul tort de Lally, fut de ne pas savoir désobéir; il aurait dû jeter de côté ses instructions, reprendre la

Valmy, p. 32). N'est-il pas curieux de retrouver en 1792, au camp de Sedan, en face de Dumouriez, le défenseur d'Otchakov?

politique de Dupleix, s'inspirer des conseils de Bussy ; mais, — et nous terminerons par ce mot tiré du beau livre de M. Hamont, — qui donc reprochera à un soldat de se conformer à sa consigne ?

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur Frédéric PLESSIS travaille à une nouvelle *Métrie latine* qui doit prendre place dans la collection classique de Klincksieck.

— Vient de paraître : *Etude historique sur la condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'empire romain*, par M. Henry LEMONNIER (Hachette. In-8°, xxviii et 323 p.). L'ouvrage, sur lequel nous reviendrons, comprend six livres (Idées générales ; L'affranchissement ; Rapports entre affranchi et patron ; Condition civile de l'affranchi ; Classes et degrés ; Situation et rôles) et, en conclusion, des appendices sur le nom des affranchis et sur le classement chronologique des édits qui les concernent.

— M. l'abbé Ulysse CHEVALIER prépare un *Répertoire de la poésie liturgique*.

— M. Gaston PARIS, membre de l'Institut, vient de faire paraître à la librairie Hachette (in-8°, 342 p.) des *Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de saint Louis par Jean de Joinville*. Le volume est précédé d'*Observations grammaticales* (p. 13-182) où l'on remarquera surtout un tableau sommaire de la prononciation française au XI^e et au XIII^e siècle. Le texte de la *Chanson de Roland* a été établi en vue de la clarté et de la commodité du lecteur, de façon à offrir partout une leçon compréhensible et vraisemblable ; celui des extraits de Joinville a été fait d'après l'édition de M. de Wailly. Des notes expliquent tout ce qui peut présenter une difficulté et éclairent le texte par des rapprochements et des renseignements comparatifs. Les notes du *Roland* sont surtout littéraires et ont pour but de faire pénétrer dans l'esprit de notre ancienne épopée ; celles de Joinville sont en grande partie grammaticales, mais s'attachent aussi à faire comprendre les usages et les idées de la société féodale. Les glossaires (p. 165-220 et p. 281-340) auxquels a collaboré M. Daniel GRAND, « ont été rédigés avec un soin minutieux et de façon à être absolument complets. Un exercice très utile pour les étudiants sera de contrôler toutes les étymologies et d'expliquer toutes les formes qui s'y trouvent à l'aide des règles de phonétique et de flexion données dans les observations grammaticales ». M. G. PARIS nous apprend dans l'*Avertissement* du volume qu'il a détaché ces Extraits d'un *Manuel d'ancien français* qu'il prépare depuis plusieurs années. Ce *Manuel* (XI^e-XIV^e siècle) comprendra quatre tomes : 1^o une esquisse de l'histoire de la littérature française dans cette période ; 2^o une grammaire sommaire de l'ancien français, accompagnée d'éléments de versification, de notions de paléographie, etc. ; 3^o un choix de textes ; 4^o un glossaire complet des mots contenus dans ces textes. L'esquisse est sous presse ; les trois derniers tomes sont en préparation ; les quatre tomes seront publiés séparément et pourront, par la suite, être réunis en un seul volume.

1. Voir la table des chapitres du volume dans la *Chronique* de la *Revue*, n^o 18, p. 354-355. L'ouvrage est accompagné de deux cartes : carte de l'Inde et carte pour suivre les opérations dans le Carnate.

— La seconde série de la « nouvelle collection à l'usage des classes », que publie la librairie Klincksieck, et où a déjà paru la : *Short history of the English language and literature* de M. J. Parmentier, s'est enrichie d'un deuxième volume : une *Chrestomathie de l'ancien français, ix^e-xv^e siècles, texte, traduction et glossaire*, par M. Er. DEVILLARD, professeur au lycée d'Angoulême. (In-12 cartonné, 288 p. 3 fr. 50.) M. Devillard a traduit presque littéralement tous les emprunts faits aux ix^e, x^e, xi^e et xii^e siècles ; il a introduit dans son glossaire toutes les formes et tous les sens un peu embarrassants ; il ne donne pas de variantes et renonce, dans un ouvrage tout à fait élémentaire, à l'appareil critique. Son texte est établi d'après les meilleures éditions françaises et allemandes, et en particulier pour une partie du xii^e siècle, d'après la *Chrestomathie* de Bartsch.

— Sous le titre de *Bibliothèque méridionale*, la librairie Privat, de Toulouse, va commencer une série de publications destinées à vulgariser les œuvres des principaux troubadours. Les textes ne seront pas accompagnés de l'appareil critique que donnent les éditions dites savantes, mais on s'efforcera de les mettre au courant des progrès accomplis depuis Raynouard dans le domaine de la philologie provençale. Chaque volume renfermera une introduction biographique et un glossaire. La série s'ouvrira par une édition de *Bertran de Born*, due à notre collaborateur M. Antoine THOMAS. Cette édition contiendra, à la suite de l'introduction biographique, des extraits du cartulaire de Dalon, où l'on trouvera maints détails inédits sur Bertran de Born, sa famille et ses amis.

— Quelle est l'origine du mot *Comminge*? Telle est la question que M. Antoine THOMAS a examinée, dans un article des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, qu'il vient de faire tirer à part : « Sur la formation du nom du pays de Comminge. » Le Comminge se trouvant dans la région habitée, à l'époque romaine, par les *Convenae*, et la terminaison romane *enge*, *inge* répondant au suffixe latin *enicum*, il semble, au premier abord, que le plus simple serait de dériver *Comminge* de *Convenicum*. L'historien, dit avec raison M. T., pourrait se contenter de cette explication, le linguiste y trouve une grave difficulté. On ne peut supposer, en effet, que *nv* se soit changé en *mm* dans un dialecte roman, et par suite *Convenicum* n'a pu y donner que *Covinge* ou *Convinge*, et non *Comminge*. Le problème serait donc insoluble si les habitants du pays de Comminge avaient été d'origine latine, mais il n'en est rien. Le primitif de *Convenicum*, fait remarquer M. T., a été employé relativement assez tard pour désigner une peuplade réunie et organisée par les Romains sous le nom de *Convenae*; mais cette peuplade était, comme son nom même l'indique, d'origine étrangère, et on peut admettre qu'elle prononçait le nom qui lui fut imposé d'une manière conforme à la phonétique de sa propre langue. Quelle était cette langue? Il n'est pas probable que ce fût le celtique, mais il est très vraisemblable, au contraire, que c'était l'aquitain ou basque; or, dans cet idiome, *v* est remplacé par *m*; *Convenicum* y devient alors *Commenicum*, d'où se tire tout naturellement *Comminge*. On voit par quelle série de déductions ingénieuses M. T. est arrivé à cette conclusion. Comme nous connaissons, dans un texte de 788, la forme *Commenensis*, la légitimité de *Commenicum* s'ensuit tout naturellement. On ne peut donc qu'approuver l'explication, aussi claire que plausible, donnée de la formation du nom *Comminge* par le jeune et savant professeur de la Faculté des lettres de Toulouse. — Ch. J.

— M. Maurice Ror vient de publier, pour la Société des Anciens textes français, le tome premier des *Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, contenant ballades, virelais, lais, rondeaux, jeux à vendre et complaints amoureuses (Paris, Firmin Didot, grand in-8° de xxxviii-320 p.). En attendant qu'un de nos collaborateurs

rende compte de ce volume, j'appellerai l'attention sur le grand intérêt que présente l'*Introduction* où la vie et les œuvres de Christine sont l'objet d'observations rapides, mais excellentes. L'éditeur, présentant son introduction comme un simple aperçu provisoire, nous promet une vie complète de Christine de Pisan, mais en ajoutant qu'elle ne pourra être utilement élaborée que le jour où les œuvres de cette femme célèbre auront été entièrement publiées et seront enfin sorties de l'oubli dans lequel elles demeurent injustement depuis plus de quatre siècles. Nous espérons que M. Roy ne se contentera pas de publier les *Œuvres poétiques* de son héroïne, mais qu'il nous donnera aussi toutes les œuvres en prose. Il aime trop Christine pour ne pas trouver ma demande légitime. — T. DE L.

— Une notice sur les *Imprimeurs moulinois au xvi^e et au xviii^e siècle*, paraîtra prochainement dans la *Revue bourbonnaise*, que dirige l'auteur même de la notice, M. GRASSOREILLE.

— Signalons encore un travail de M. Ch. BARADAT DE LACAZE, *Nérac, fondation, costumes, privilèges et autres documents historiques* (Champion. In-4°, 74 p.).

— M. Victor GAY a fait paraître le cinquième fascicule de son *Glossaire archéologique du moyen âge*; ce fascicule termine le premier volume de l'ouvrage et va d'*Épée* à *Guy*.

— J'ai dit un mot, il y a quelques mois, de la première partie des *Notes sur Segrais*, consacrée à l'*Édition Caennaise des Divers portraits de Mademoiselle de Montpensier*. Dans la seconde partie (Caen, juin 1887, grand in-8°, de 13 p.), M. A. GASTÉ s'occupe de *La carte amoureuse de la Basse-Normandie, d'Un projet de croisade sous Louis XIV* et de *La cour de Saint-Fargeau*. Le nouveau fascicule contient bien des choses intéressantes non-seulement sur les sujets principaux qui viennent d'être énumérés, mais aussi sur la première édition de la pastorale d'*Athys*, dont la bibliothèque de Caen possède un exemplaire enrichi de notes marginales de Segrais, sur l'*Athenæ Normannorum* du P. Martin, manuscrit de la même bibliothèque qui, selon les expressions de M. Gasté, « n'a pas encore (chose bien regrettable) trouvé un éditeur », sur Chapelain conseillant à M^{ue} de Scudéry d'insérer dans *Clélie* la carte de Tendre et engageant, au contraire, Segrais à supprimer, dans la seconde édition d'*Athys*, cette carte amoureuse qui représentait le pays où se passe l'action d'*Athys* et que « les ingénieurs et agents-voyers du département du Calvados admettraient difficilement ». — T. DE L.

— Le volume, que nous annonçons naguère, et où M. A. BOPPE a recueilli la *Correspondance inédite du comte d'Avaux* (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy, a paru à la librairie Plon. La première lettre est datée du 7 décembre 1627 et la dernière, du 3 octobre 1642. Un de nos collaborateurs reviendra plus longuement sur cette publication.

— On trouvera dans le volume de 1885, qui vient de paraître, des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, un travail de M. Léo DROUYN sur Mélaç (1630-1704).

— M. Lucien PEREX prépare actuellement un ouvrage sur le prince de Ligne (Charles-Joseph) et sera fort reconnaissant à tous ceux qui voudront bien lui communiquer les lettres et les documents inédits qu'ils possèdent sur le célèbre maréchal.

— M. Ch. HENRY, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, vient de publier chez Dentu, à 500 ex. tirés sur Japon, quatre opuscules d'origine et d'intérêt très dissemblables. La *Vie d'Antoine Watteau*, par le comte de Caylus, colligée sur le mss. autographe, offre avec le texte découvert jadis par MM. de Goncourt de nombreuses variantes de détail : la plus importante est assurément celle où Caylus signale l'*Accordée de village*, peinte pour M. de Valjoin, et le *Bal*, exécuté pour le président de

Bandol, mentions qui ont disparu de la mise au net définitive. La *Vérité sur le marquis de Sade* résume, sous un titre quelque peu ambitieux, ce qu'on a pu recueillir jusqu'à ce jour touchant ce répugnant personnage, mais l'auteur ne se dissimule pas qu'il y aurait beaucoup à recueillir dans les archives de la famille et dans divers dépôts publics, « inabordables », au moins sur ce point : faut-il s'en affliger outre mesure ? Ces communications, si elles avaient lieu, apporteraient sans doute une contribution plus importante à la tératologie morale qu'à l'histoire littéraire. Sous ce titre : *Voltaire et le cardinal Quirini*, M. Henry a réuni les lettres en italien et en français adressées par Voltaire au savant prélat, de 1745 à 1752, ainsi que le texte inédit d'une première rédaction de sa *Dissertation sur la tragédie*; l'introduction signale en outre un médaillon inconnu de Voltaire, frappé à Venise en 1773. L'existence de l'*Introduction à la chymie*, de Diderot, a été révélée à M. Henry par le *Catalogue des mss. de Bordeaux* de M. Jules Delpit; il l'a pu conférer et compléter sur diverses autres copies, et le texte qu'il en a établi nous paraît de tout point satisfaisant : il n'était pas aisé, en effet, de démêler ce qui appartient en propre au philosophe dans la rédaction des notes que les divers auditeurs de Rouelle prenaient à son cours. — M. Tx.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juillet 1887.

M. Ravaissou commence la seconde lecture de son mémoire intitulé : *De quelques monuments de l'art grec relatifs à Achille*.

M. Chodzkievitz continue sa lecture sur les routes du commerce de l'ambre dans l'antiquité.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Julien HAVET, *Questions mérovingiennes*, IV, les *Chartes de Saint-Calais* (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*); 2° LE MÊME, *l'Ecriture secrète de Gerbert* (extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*); — par M. Bréal : Diego VITRIOLI, *lo Xifa, carme latino*.
Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 juillet 1887.

M. Babelon annonce à la Société que M. le baron de Witte a complété le don généreux qu'il a fait au Cabinet des médailles par un *aureus inédit de Victorin*.

M. Müntz continue ses communications sur les tissus du 1^{er} siècle trouvés en Egypte dans des tombeaux coptes; il soumet quelques spécimens de ces tissus dont la technique est absolument la même que celle des tapisseries de haute lisse.

M. de Villefosse montre en même temps d'autres tapisseries de même provenance récemment acquises par le Musée du Louvre.

M. l'abbé Duchesne signale à ce sujet l'existence, au 1^{er} siècle, de collections de tissus richement brodés conservées au Latran.

M. Flouest présente à la Société la photographie d'un autel de Laraire, découvert par M. Maurin, près du Nymphée ou temple de Diane, à Nîmes.

M. de Laurière signale la découverte récente d'une chapelle en Lombardie construite en 1518, par François 1^{er}, sur le champ de bataille de Marignan, et il donne quelques détails sur des inscriptions dont il a parlé l'année dernière.

DUCHESNE.

Séance du 13 juillet 1887.

Lettre de M. Odobesco sur les monuments récemment découverts dans la Dobrutscha.

M. l'abbé Cornaut présente une plaque de cuivre jaune émaillée du 14^e siècle, provenant de la chasse du B. Jean de Montmirail, à Longpont (Aisne). M. Courajod fait ressortir l'intérêt de cet objet qui appartient à une catégorie dont on n'a que de rares spécimens. M. Cornaut présente ensuite une matrice de sceau et un fragment de poterie romaine; le sceau est celui de Guy-Ulysse de Preneste (1199-1206), 15^e abbé général de Cîteaux.

M. Babelon présente un tétradrachme d'Erétrie, peu postérieur à la mort d'Alexandre; on y voit les initiales du nom du graveur; M. Babelon entre dans quelques détails sur le monnayage d'Erétrie.

Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32

— 8 août —

1887

Sommaire : 162. NÆLDEKE, Les langues sémitiques; les princes ghassanides de la maison de Gafna. — 163. De ZEISSBERG, La procédure de Rodolphe de Habsbourg contre Ottocar. — 164. Fr. MASSON, Le cardinal de Bernis depuis son ministère. — 165. J. J. JUSSELAND, Le roman au temps de Shakspeare. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

162. — **Die semitischen Sprachen.** Eine Skizze, von Th. NÆLDEKE. Leipzig. T. O. Weigel, 1887 ¹.

— **Die ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's,** von Th. NÆLDEKE. Berlin, librairie académique, 1887.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas besoin qu'on leur présente M. Th. Noeldeke. L'auteur de l'*Histoire littéraire de l'Ancien-Testament*, de la *Grammaire mandéenne*, de la *Grammaire syriaque*, le traducteur du troisième livre du *Tabari* arabe et du *Karnâmak* pehlevi, le rédacteur infatigable de tant de mémoires classiques dans le domaine de la philologie et de l'histoire des peuples sémitiques, est depuis longtemps placé au premier rang des savants dont notre siècle se glorifie à juste titre. Les deux mémoires nouveaux que M. N. vient de publier sont conçus dans le même esprit de solidité et de mesure que ses œuvres précédentes et cette précieuse qualité de fond est rehaussée par l'intérêt des sujets traités qui, en regard l'un de l'autre, ne laissent pas de former un contraste des plus attrayants. Si dans son premier écrit M. N., à force de labeur et de logique, a réussi à condenser l'histoire des langues sémitiques dans un cadre étroit de soixante-quatre pages in-8°, dans le second écrit, il consacre soixante pages in-4° à l'histoire de la petite dynastie arabe des Ghassânides; et cette disproportion apparente, on ne tarde pas à s'en apercevoir, est précisément celle qu'exige la nature des recherches abordées. En effet, l'esquisse philologique s'exerce sur des faits connus dont elle se contente de présenter les côtés saillants après les avoir dégrossis et polis; l'investigation historique, au contraire, sonde un terrain indécis, encombré d'un remblai séculaire, où les fausses antiquités se confondent extérieurement avec les vraies; une œuvre pareille de discernement et de séparation demande naturellement de longs développements, si l'on veut faciliter le contrôle du résultat obtenu. M. N., avec son honnêteté ordinaire, n'a garde d'oublier les travaux des savants français qui ont traité avant lui les mêmes su-

1. Texte allemand revu et augmenté d'un article paru en anglais dans l'*Encyclopædia Britannica*.

jets : l'*Histoire des langues sémitiques*, de M. Ernest Renan, et l'*Histoire des Arabes*, de Caussin de Perceval. Ces deux ouvrages magistraux présentent aujourd'hui, grâce aux découvertes épigraphiques et archéologiques faites depuis en Orient, trop de lacunes et d'hésitations pour répondre à l'état de la connaissance actuelle. Le point de départ, lui-même, a grandement besoin d'être modifié et rectifié à la lumière des monuments authentiques. Les illustres auteurs que je viens de nommer n'ont pas échappé au danger fondamental des grandes synthèses, la croyance que l'on peut reconstruire l'histoire d'une race ou d'un peuple avec le seul secours de l'induction ou des témoignages postérieurs. Ni les vues de l'école de Lassen sur le sémitisme, en général, ni les récits embrouillés des auteurs arabes sur la dynastie de Ghassân, en particulier, n'ont mérité la brillante fortune que leur a faite dans le monde savant le magnifique patronage de la science française. Je l'ai souvent dit et écrit depuis une quinzaine d'années. C'est donc avec un très vif plaisir que je vois M. N. consacrer sa plume autorisée à écarter définitivement les conceptions surannées qui encombrant le domaine de l'histoire et l'empêchent de progresser. Peut-être trouvera-t-on ce débailage un peu trop timide ou trop peu décisif, mais on ne manquera pas d'apprécier l'immense valeur de la besogne faite. Cela dit, je passe au compte-rendu des mémoires de M. Noeldeke.

Comme de juste, le mémoire relatif aux langues sémitiques commence par énumérer les idiomes qui font partie de cette famille linguistique. M. N. signale, avec raison, l'usage commode de la dénomination de « sémitique » empruntée à la Genèse (p. 1-2), mais je doute fort que l'auteur hébreu ait voulu désigner sous le nom de Lud, fils de Sem, les Lydiens de l'Asie-Mineure (p. 1), qui n'ont jamais parlé une langue sémitique. Les Élyméens, dans le sens de la géographie ancienne, les habitants de la plaine susienne, parlaient un dialecte assyrien ; ils étaient donc des Sémites. On peut dire, en général, que les peuples, rangés dans la postérité de Sem, employaient des langues de la famille sémitique. Si l'auteur biblique a mis les Phéniciens et les Couschites d'Asie dans la souche hamitique, c'est la conséquence des haines politiques et religieuses qui régnaient entre ces peuples et les Israélites ; mais cette exclusion systématique ne peut infirmer l'idée que le classement des fils de Sem, dans la Genèse, repose principalement sur des considérations d'une parenté linguistique.

La parenté des langues sémitiques entre elles, pressentie par la Genèse et scientifiquement établie par le docteur juif Jehouda ben Koraisch (environ le commencement du x^e siècle) et par les orientalistes chrétiens du xvi^e siècle, est beaucoup plus étroite que celle des langues indo-européennes. La trilitéralité des racines, les deux temps principaux, la grande importance des modifications vocaliques, la ressemblance dans la formation des thèmes nominaux et verbaux, la construction des formes verbales, voilà les traits les plus caractéristiques des langues sémiti-

ques. Le vocabulaire montre aussi une très grande parenté; au contraire, l'ordre syntactique varie considérablement de langue à langue, malgré l'analogie dans la construction de la phrase. Ces traits communs semblent se ramener à une langue-mère dont les idiomes de l'époque historique seraient les dérivés. M. N. fait remarquer avec raison, que l'espoir de reconstituer cette langue primordiale à l'aide des idiomes dérivés, est aussi chimérique que serait celui de refaire le latin à l'aide des langues romanes (p. 3). J'irai plus loin et révoquerai en doute l'existence même d'une langue-mère sémitique. Si la dérivation de plusieurs langues d'une source commune est un fait certain, ce procédé n'est pas le seul possible. On peut parfaitement imaginer que, dès son éclosion, le parler sémitique, pour ne mentionner que lui seul, ait présenté des variétés infinies dont la fusion inégale aurait produit, en dernier ressort, les principaux idiomes parvenus jusqu'à nous. Dans cet ordre d'idées, tel trait qui nous paraît archaïque pourrait bien n'être qu'une formation relativement moderne, dûe tantôt à un nouveau besoin de précision, tantôt à un simple entraînement d'analogie ou d'euphonie. En un mot, on ne saurait accorder à l'une de ces langues une plus grande antiquité qu'aux autres, pas même à la langue arabe qui est la plus riche de la famille. Parmi les acquisitions postérieures de l'arabe, je serais porté à désigner l'introduction radicale des consonnes dites emphatiques que l'on considère d'habitude comme primordiales (p. 4). Sous plus d'un rapport, l'hébreu semble d'une importance capitale, mais les autres langues sœurs, et même les dialectes modernes, ont besoin d'être consultés si l'on veut restituer les formes archaïques des mots et le sens primitif des racines (p. 5). C'est une opinion que j'ai moi-même défendue à plusieurs reprises contre ceux qui tendaient à voir, soit dans l'arabe, soit dans l'assyrien, le *sanscrit* des langues sémitiques ¹.

La découverte de la littérature ancienne de l'Inde et de l'Iran, au début de ce siècle, a été fatale au jugement porté sur la race et les langues sémitiques dans les écoles les plus illustres de l'Europe. Mécontent du christianisme et croyant pouvoir désormais opposer avec avantage une *Bible aryenne* à la *Bible hébraïque*, source de l'Évangile, on a converti le dogme chrétien : « Hors de l'Église, pas de salut » en un dogme d'histoire intellectuelle : « hors de l'aryanisme, pas d'aptitude scientifique ». On faisait gracieusement exception en faveur des Égyptiens et même de la race jaune, mais en ce qui concerne la race sémitique, le dogme était conservé avec la dernière rigueur. D'après l'école de Lassen, les Sémites auraient été condamnés, dès leur origine, à n'avoir ni arts, ni sciences, ni organisation militaire ou politique, ni mythologie, ni épopée; ils devaient toujours porter la tunique de Nessus des fils du désert : l'uniformité, la sécheresse de cœur et d'imagination, l'indolence,

1. Voir *Revue des Études juives*, n° 19-20, p. 297-305; n° 26, p. 305-308, et n° 27, p. 146-160.

le monothéisme instinctif, les appétits grossiers. Et quand les innombrables monuments de l'Assyrie et de la Babylonie, fruit d'une civilisation plusieurs fois millénaire, vinrent opposer leur veto à un dogme aussi inconsidéré, on se mit, pour sauver le système, à leur chercher des origines fantaisistes. Ne pouvant plus les attribuer aux Aryens, on fit intervenir les Scythes, les Touraniens, les Couschites, les Accadiens et Sumériens; on les aurait attribués volontiers aux Esquimaux ou aux Hottentots, pourvu que ce ne fussent pas les Sémites. M. N. avait, dès le début, montré un louable scepticisme à l'égard de ces entorses données à la vérité et il le renouvelle en cette occasion. Au sujet des organisations militaires et civiles, il rappelle les Phéniciens, Carthage, Hamilcar et Hannibal; il aurait pu ajouter l'organisation formidable du militarisme à Ninive et à Babylone; il eût aussi pu rappeler, ce qui est aujourd'hui une vérité indubitable, que l'administration des Achéménides, perpétuée à peu près en Orient jusqu'à nos jours, n'est, en réalité, autre chose que le système administratif qui a été inauguré pour l'Asie occidentale par les conquérants assyriens du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, la physionomie générale des langues sémitiques, surtout la trilittéralité et l'irradicalité des voyelles, persiste même dans les dialectes les plus modernes et les plus mêlés d'éléments étrangers. C'est pourquoi, il est matériellement impossible d'établir entre elles, et les langues indo-européennes, une communauté d'origine (p. 7). Mais la même raison souveraine me semble exclure également toute parenté réelle entre les langues sémitiques et les langues dites couschites ou hamitiques de l'Afrique septentrionale, parenté que M. N. incline à admettre si bien qu'il n'est pas éloigné de considérer l'Afrique comme la patrie originaire de la race sémitique (p. 7-9). Je ne crois pas que l'analogie des pronoms et de quelques formes grammaticales puisse suffire à prouver cette parenté. Outre le fait dûment constaté que les peuples empruntent souvent des éléments très essentiels de leur langue à celle de leurs voisins, il faut toujours se méfier de la similitude extérieure qui peut être due au hasard. Ainsi, par exemple, le numéral égypto-berbère *sin* « deux » est sans aucun doute un dérivé de *son* « frère » et n'a rien de commun avec le sémitique *sh-n-y*. La ressemblance des pronoms dans les langues les plus diverses est un fait avéré quoique insuffisamment expliqué : je mentionnerai, entre autres, l'indice *t* qui marque le féminin en sémitico-hamitique et le neutre en indo-européen; le bedja forme même le neutre par *to*, absolument comme le grec. Pareillement, la consonne *n* est l'indice du génitif en hamitique et en japonais. Du reste, le caractère fortuit de la plupart de ces assonances se révèle aussitôt que l'on examine leur sens primitif; ainsi, l'*s* du causatif est dans les idiomes hamitiques un dérivé du verbe *as* « faire »; en sémitique, au contraire, le *sh* ou *s* causatif vient probablement du verbe *yesh* « avoir, posséder » qui a aussi produit le relatif

sha « ce qui », littéralement : « possession de »; comparez le génitif *m'ta'* ou *b'ta'* de l'arabe vulgaire; de même, les désinences hamitiques *t* et *n* formant des verbes passifs et réfléchis, sont des racines usitées dans le sens de « être », ce qui n'est nullement le cas des préformantes sémitiques du *niphal* et du *hitpaël*. Un exemple curieux d'identité trompeuse nous est donné par le préfixe *i, ya* de la troisième personne, masculin, qui est commun aux deux familles linguistiques en question, sans cependant qu'il existe le moindre rapport entre eux : le préfixe hamitique a pour origine le verbe *a* qui, du sens propre de « dire, nommer » a passé à celui de « être », tandis que le préfixe sémitique présente la contraction du verbe *h-w-y* qui n'a que le sens de « être ». Suivant moi, la parenté des langues ne réside pas uniquement dans les procédés grammaticaux, ni dans la conformité syntactique qui sont des phénomènes purement psychologiques, mais il faut encore qu'aux procédés formatifs se joigne l'identité primordiale du vocabulaire; or, sous ce dernier rapport, la divergence entre les langues sémitiques et les langues hamitiques est aussi grande que possible, car les très rares coïncidences comme ham. *mou*, *aman* et sémit. *máy* « eau » ne peuvent pas entrer en ligne de compte. Comme conclusion de ce qui vient d'être dit, on ne se trompera pas beaucoup en soutenant que la patrie des Sémites n'est pas hors de la région où on les trouve aux époques historiques et que nos moyens d'investigation ne permettent de préciser davantage (p. 12) ¹.

Après avoir tracé d'une façon très nette la division des langues sémitiques en deux groupes bien définis (p. 12-16), M. N. traite de chaque langue à part. L'hébréo-phénicien ouvre naturellement la série du groupe septentrional et le savant auteur y consacre des pages intéressantes que tout le monde lira avec profit (p. 16-27). Certaines pièces de l'Ancien-Testament remontent au deuxième millénaire avant J.-C., surtout le chant de Débora (Juges V) qui éclaire vivement l'état des Israélites à cette époque. L'exil de Babylone marque la dernière floraison de l'hébreu ancien. Au retour de l'exil, l'hébreu recule peu à peu devant l'araméen, la langue officielle de l'administration perse. Au temps de Néhémie, les enfants juifs parlaient un langage hybride, moitié hébreu, moitié asdodéen, c'est-à-dire araméen. Dans le mémoire que j'analyse, M. Noeldeke, invoquant deux légendes de monnaies d'Asdod, déchiffrées par M. Hoffmann, avait soutenu que cent cinquante ans après Néhémie on parlait encore de l'hébreu pur dans cette ville, mais sur les observations que je lui ai faites par lettre relativement à l'impossibilité du déchiffrement proposé, M. N. m'a autorisé à annoncer qu'il retire tout ce qu'il a écrit à ce sujet à la page 20 et qu'il

1. L'idée que les Sémites sont descendus du plateau arménien a aussi fait son temps, comme le dit avec raison M. N. (p. 9-10), mais je ne comprends pas comment on peut identifier l'Arpakschad de la Genèse, où l'élément *Kschad* = Kasd « Chaldée » saute aux yeux, avec l'Arrhapachitis des Grecs, l'Albaq des modernes, qui a toutes les chances d'être une dénomination d'origine perse.

se rallie à mon opinion, confirmée par l'autorité de M. Six, suivant laquelle lesdites monnaies appartiennent à la Cappadoce et portent des légendes grecques. L'extinction de l'hébreu, comme langue populaire, en Palestine, était donc un fait accompli au *iv^e* siècle avant notre ère et dès lors l'hébreu ne subsista plus que comme une langue sacrée et savante.

Non moins important et non moins instructif est l'historique des langues araméennes. M. Noeldeke est ici sur un terrain qu'il a le mieux cultivé et fécondé par ses travaux. La description qu'il fait de la littérature et des dialectes araméens peut être considérée comme le dernier mot de la science dans son état actuel (p. 27-40). Des réserves ne sont possibles qu'en ce qui concerne un petit nombre de points, pour la plupart d'ordre historique. Le nom hébreu *Aram* ne désigne dans l'Ancien-Testament que des pays voisins de Damas, et spécialement la région intermédiaire entre le Chrysorrhœos (*Amana*) et l'Euphrate; là était la Hârân des Abrahamides, ville située à sept journées de marche au nord du mont Galaad. L'identification d'*Aram Naharaïm* avec la Mésopotamie, et celle de Hârân avec *Carrhae*, dues à la version des Septante, ne soutiennent pas l'examen et doivent être définitivement abandonnées. De plus, il me paraît maintenant certain que les *Khetq* aussi bien que les habitants anciens de la Mésopotamie supérieure parlaient des dialectes phéniciens et nullement l'araméen ¹. Les Araméens sont, suivant moi, une race méridionale dont l'habitat primitif comprenait la partie sud du désert de la Syrie, aux frontières du Hîdjâz et du Nedjd, ainsi que la région maritime de la Babylonie. Bien des traits communs à l'araméen et à l'arabe, comme par exemple la dentalisation des sifflantes, les noms propres à formes mi-assyriennes et mi-arabes, la conservation du relatif *zi* dans certains documents, tout cela s'explique très bien par le voisinage des Assyriens d'une part, des dialectes arabes du Çafa et d'el-'Ola d'autre part. Grâce à ces traits caractéristiques, l'araméen nous apparaît comme un idiome dans lequel s'opère régulièrement la transition des langues du nord aux langues du sud. Une autre question est celle de savoir si l'application du nom *Aram* à certaines parties de la Syrie n'est pas particulière aux écrivains bibliques. Les Assyriens ne connaissent d'Araméens qu'en Chaldée, aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate; ils désignent la Damascène par un nom qui est énigmatique, mais qui doit être celui que se donnaient les indigènes eux-mêmes et n'ayant rien de commun avec l'appellation hébraïque. Il ne me paraît pas même bien certain que l'idiome national de la Damascène, avant sa soumission aux Assyriens, était réellement l'araméen. A en juger par les noms royaux, tels que *Ben-Hadad*, *Reçin*, *Hadad-ezer* et *Rehûb*, on pencherait plutôt en faveur d'un dia-

1. Un premier essai de déchiffrement des inscriptions hittites a été communiqué par moi à la Société asiatique dans la dernière séance annuelle; j'y reviendrai dans le prochain numéro de la Revue des études juives.

lecte phénicien. L'expression araméenne mise dans la bouche de Laban par l'auteur de la Genèse, xxxi, 47, ne s'oppose nullement à cette conclusion, puisque la famille de Nahor était originaire de la Chaldée, le pays araméen par excellence; mais qu'est-ce qui nous prouve qu'à une époque postérieure les Nahorides eux-mêmes, tout aussi bien que les Abrahamides en Palestine, n'aient pas adopté la langue du pays qui était restée phénicienne jusqu'à la transplantation des nombreuses colonies araméennes par les rois d'Assyrie? Dans des questions aussi obscures, un peu de scepticisme n'est pas tout à fait hors de propos.

La langue des inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie n'est pas encore assez reconnue dans toutes ses parties. M. N. se contente donc d'en donner une esquisse très sommaire (p. 40-42). La grande affinité de l'assyrien et de l'hébreu-phénicien, en ce qui concerne par exemple les sifflantes et le relatif *sha* (p. 40) donne à penser qu'ils étaient en contact avant l'invasion de l'araméen dans la Mésopotamie supérieure. Depuis des époques très reculées, l'assyrien avait perdu l'usage des gutturales *aleph*, *hê* et *'aïn*; celui du *'hêt* s'est mieux conservé et cette gutturale ne disparaît que dans un petit nombre de racines. C'est le cas de la langue officielle, mais il se peut que certains dialectes populaires aient été plus conservatifs à cet égard. Le nom divin babylonien écrit en hébreu *'Anammalek*, avec *'aïn*, vient peut-être d'un de ces dialectes. Quant au nom hébreu de la Babylonie, *Shin'âr*, et aux noms des tribus *Shô'a* et *Qô'a* que la Bible met en connexion avec l'Assyrie (Ezéchiel, xiii, 29), l'origine assyrienne en semble bien peu certaine. Je pense avec M. N. qu'on n'a pas encore dit le dernier mot sur la question de savoir si les voyelles finales de l'*m* de la soi-disant *mimmaïon* étaient réellement prononcées. Je ne vois pas ce qui oblige à admettre que la langue assyrienne ait déjà cessé d'être *parlée*, même avant la chute de Ninive (p. 42) : l'araméen n'était pas encore prépondérant en Babylonie au temps de Darius qui employa l'assyrien dans ses inscriptions. Je pense aussi que la complication de l'écriture cunéiforme n'a pas beaucoup enrayé la propagation de la littérature. Le nombre énorme d'inscriptions publiques dans toutes les villes de l'Assyrie et de la Babylonie n'aurait pas sa raison d'être si l'on ne pouvait pas compter sur de nombreux lecteurs. Du reste, les difficultés du système cunéiforme sont bien moindres qu'on se l'imagine en jugeant uniquement d'après les lenteurs et les hésitations inévitables du déchiffrement.

En tête du groupe méridional se place l'arabe, la langue la plus riche et la plus développée de la famille sémitique. M. N. la traite avec un soin particulier et signale tous les faits qui, grâce aux découvertes récentes dans le centre de l'Arabie, ont enrichi notre connaissance de cette contrée jadis si peu connue (p. 42-54). On connaît maintenant deux

1. Il s'agit du *hêt* doux, car le *Kh* dur des Arabes ne paraît pas avoir existé primitivement dans le groupe des langues sémitiques du nord.

dialectes septentrionaux représentés, l'un par les graffiti du Çafâ à l'est de Damas, l'autre par les inscriptions monumentales d'El-'Ola, au sud de Hidjr, l'ancienne *Egra*. La première épigraphie semble se rattacher aux textes que MM. Huber et Euting ont recueillis dans le Nedjd; celle d'El-'Ola a dû anciennement être en usage dans une grande partie du Hidjâz. Ces deux dialectes ont cela de particulier qu'ils forment l'article par *ha* comme l'hébreu et le phénicien et non par *al* comme l'arabe classique. M. N. se demande si les tribus que la Bible considère comme apparentées aux Israélites : Ismaélites, Midianites, Iduméens n'ont pas parlé ces dialectes qui marquent une certaine transition de l'hébreu à l'arabe (p. 43). La grande extension desdits dialectes vers le cœur de l'Arabie semble indiquer une population plus méridionale que ne l'étaient ces tribus. Si ce sentiment se confirmait, on serait conduit, pour expliquer le fait signalé, à admettre qu'avant l'arrivée des tribus abrahamides, les indigènes du nord du Hidjâz et de l'Arabie Pétrée parlaient des dialectes phéniciens. Fait digne de remarque, les noms géographiques anciens de la Péninsule sinaïtique, tel que *Edom* (Idumée) « rouge », *Sela'* (Pétra) « rocher », *Hôrêb* « sec », *Eçion Gaber* (ville située sur le golfe d'Akaba), ont une physionomie hébréo-phénicienne.

Sur l'origine du peuple nabatéen il subsiste une divergence de vue entre le savant auteur et moi. D'après M. N., les Nabatéens seraient des Arabes ayant employé l'araméen comme langue littéraire; je pense au contraire, que c'étaient des Araméens ayant emprunté quelques mots aux dialectes arabes voisins. Suivant moi, la désinence *ou* des noms virils simples n'est pas le cas nominatif de l'arabe classique (p. 43), mais une terminaison invariable, ne se changeant jamais en *i* au génitif, ni en *â* à l'accusatif. En tout cas, il me paraît inconcevable que les milliers de pâtres et d'hommes du peuple qui ont exécuté des légers graffiti depuis le Haouran jusqu'au Sinaï et à Egra, aient tous employé par pédanterie une langue et une écriture étrangères. Du reste, la forme particulière de l'idiome des inscriptions nabatéennes, montre déjà à elle seule que c'était une langue parlée et organiquement développée et non pas seulement une langue littéraire immuable.

L'arabe classique présente un problème encore plus compliqué et plus difficile à résoudre sans le secours de découvertes épigraphiques ultérieures. Les noms des localités énumérées par Ptolémée entre El-Hidjr et la Mecque ne montrent pas trace des formes caractéristiques de l'arabe propre : l'article *al* et la désinence *oun*, *ou* du nominatif; il est évident, par exemple, que pour transcrire *Egra* et *Iathrippa* (ancien nom de Médine), les Grecs ont dû entendre prononcer ces noms *Higr* et *lathrib* et non *El-Hidjrou* et *Iathribou*. La conséquence de ce fait remarquable est toute simple : au 11^e siècle après l'ère chrétienne la langue courante des villes du Hidjâz septentrional n'était pas l'arabe littéral. Cet idiome régnait-il alors à la Mecque? C'est peu vraisemblable, puisque les inscriptions de Taïf, au sud de cette cité religieuse et qui appartiennent

nent bien à une époque tardive sont rédigées dans le dialecte d'El-'Ola. L'habitat primitif de l'arabe classique doit donc être reculé vers le cœur de l'Arabie moyenne. Dans l'espace de 300 ans, il avait déjà acquis une telle force d'expansion qu'il a pu remplacer les anciens dialectes du Hidjâz. Au vi^e siècle, il est déjà la langue de la poésie et des beaux esprits aux cours des dynastes arabes de Ghassân et de Hîra, mais rien n'oblige à le considérer comme l'idiome général de l'Arabie à ce moment (p. 44) et il se peut bien que les anciens dialectes étaient encore en usage dans la plupart des contrées éloignées du Nord, surtout à Hîra, dont les habitants se composaient en grande partie de tribus qualifiées de « Yéménites ». Si le poète chrétien de Hîra, 'Adi ben Zaïd, a fait des vers en arabe classique (p. 49), c'est que sa famille était originaire des Tamîm, de race Maâddite qui comprend les habitants du Yamâma et du Hidjâz. Quant aux vers arabes que les chefs des Bekr et Taghlib auraient adressés au roi de Hîra, ils me paraissent de la même fabrique qui a confectionné les poèmes attribués aux rois d'Himyar et à certain prince sassanide : l'histoire n'a rien à glaner dans ces œuvres apocryphes. Je dirai plus loin ce que je pense du royaume de Ghassân.

M. N. s'applique ensuite à détruire plusieurs erreurs courantes au sujet de la langue arabe. Il fait voir entre autres que l'arabe classique n'était pas le dialecte propre des Koréischites. Déjà au temps de Mahomet, l'idiome parlé dans les villes du Hidjâz différait sensiblement de celui que parlaient les Bédouins, et dans lequel chantaient les poètes. Ceux-ci ont été imités, souvent très malheureusement, par l'auteur du Coran et ils ont continué à servir de modèle aux poètes des premiers siècles de l'Islamisme (p. 47). Tout à fait inexacte est l'affirmation de quelques savants que l'arabe est impropre à traiter des sujets abstraits. Au contraire, peu de langues conviennent autant à être l'organe de la scolastique. Cet avantage l'a rendu très apte aux expressions philosophiques. Pour le développement d'une véritable éloquence seulement, les règles strictes de sa syntaxe ont constitué de sérieuses entraves (p. 51). Les divers dialectes de l'arabe vulgaire remontent en partie aux différences qui distinguaient déjà les idiomes des tribus préislamiques, et bien que ces dialectes ne modifient qu'incomplètement la grammaire, il ne faut pas s'imaginer que, par exemple, des gens de Mossoul, du Maroc, de Çanâa et de l'intérieur de l'Arabie puissent se comprendre sans difficulté (p. 53).

L'ancien idiome de l'Arabie méridionale, le sabéen, ne nous est connu que par l'épigraphie. On distingue deux dialectes, le sabéen ordinaire et le minéen. Les Minéens s'étaient établis à El-Ola dans le nord du Hidjâz, où ils ont laissé des inscriptions. M. N. indique les traits distinctifs de ces dialectes (p. 549). Je doute qu'ils fussent morts longtemps avant Mahomet et il me paraît vraisemblable qu'ils ont été absorbés par l'arabe par suite du progrès de l'islamisme. Fait curieux, les écrivains Jéménites des premiers siècles de l'hégire savaient encore lire les ins-

criptions sans les bien comprendre, circonstance qui les a souvent égarés quand ils voulaient en profiter pour reconstruire l'histoire de leur pays (p. 55-56). A l'est du Hadramaout, dans le Mahra, on parle encore un idiome différent de l'arabe, idiome qui paraît avoir quelque connexion avec le minéen, mais notre connaissance à ce sujet laisse beaucoup à désirer (p. 56).

La troisième langue du groupe méridional est le guèèz de l'Abyssinie, appelé abusivement langue éthiopienne. Le guèèz est plus près du sabéen que de l'arabe; il était la langue officielle du royaume d'Axum et possède une littérature assez riche surtout en écrits religieux. Vers l'an 1000, le guèèz céda sa place à des dialectes dérivés de lui dont les principaux sont le tigré, usité aux îles de Dahlak, à Massawa et chez les Habab au nord de l'Abyssinie; le tigrā ou tigrīna, dans l'Abyssinie occidentale et l'amharique, langue officielle du royaume moderne et très répandue à l'est et au sud. Toutes ces langues modernes dévient beaucoup du type ancien, au point que l'on est porté à y voir des influences des langues hamitiques et particulièrement de l'agaou (p. 63). Il ne faut cependant pas perdre de vue que certains faits syntactiques qui nous étonnent dans les idiomes modernes de l'Abyssinie se retrouvent en assyrien, où il ne peut être question d'influences africaines. La chose nécessite encore bien des recherches pour arriver à une explication scientifique.

En terminant son intéressante esquisse, M. N. exprime l'espoir que le prix mis récemment au concours, par le roi de Suède, à la question, produira bientôt un ouvrage qui rendra à nos études actuelles les mêmes services que l'Histoire des langues sémitiques de M. Renan a rendus il y a vingt-cinq ans (p. 64).

L'autre mémoire de M. N. roule entièrement sur la dynastie des Ghassanides ou Gafnides en Syrie orientale. Le savant auteur procède avec une prudence extraordinaire et élimine bien des sources d'informations que l'on croyait autrefois très authentiques. Des investigations aussi minutieuses se prêtent peu à un compte rendu. Quelques faits généraux suffiront. Le premier roi de cette dynastie qui soit historiquement garanti est Al-Hârith ben Gabala qui a régné 40 ans (de 529 à 569 environ). Il était phylarque de « Palaestina secunda (ou tertia?) » et aida le gouverneur romain à étouffer l'insurrection des Samaritains en 529. Le *Gabalas* qui, d'après Théophane, avait, en 500, commis de terribles dévastations en Palestine, paraît être le père d'Al-Hârith (p. 10). Les écrivains arabes lui donnent plusieurs prédécesseurs et font remonter sa dynastie à un certain *Gafna*, d'où le nom de Gafnides. M. N. incline à y voir un personnage historique et paraît même admettre son identité avec l'ancêtre réputé des Médinois, qui porte le même nom (p. 6). Tout cela, il faut l'avouer, est bien conjectural, car les faiseurs de généalogies fantaisistes ne manquaient pas plus à l'islamisme naissant qu'aux temps modernes. La nationalité même des Gafnides est mal aisée à définir. On la considère comme purement arabe, mais qui nous garantit qu'elle ne

fût pas une simple prolongation de quelque petite dynastie nabatéenne indigène ?

Ce qui semble favoriser un tel sentiment, c'est surtout cette circonstance que les noms propres rapportés par les historiens grecs ont une physionomie franchement nabatéenne. Si les Grecs avaient entendu prononcer *Al-Hârith*, *Gafna*, *An-Nou'mân*, ils n'auraient pas manqué de les rendre par Ἀλάριθος, Γάφνας, Ἀνούμανος, tandis que la transcription admise : Ἀνέθας Γλούφας Ναόμαν coïncide on ne peut mieux avec les formes nabatéennes *Haréthat*, *gnoubha*, *Na'amân*. Cela ferait croire que les poètes arabes accueillis à la cour des Gafnides ont arabisé les noms de leurs hôtes royaux. Une pareille manière d'agir se retrouve chez tous les peuples et n'a rien d'étrange. Un curieux exemple d'arabisation nous est fourni par le nom d'un couvent construit par un dynaste gafnide. Le nom purement araméen *Dyârâ dbêt hâlâ* « couvent de la maison de sable » a été transformé en *Dayr hdlî* « couvent doux ou agréable ». Cela étant, on se demande si ce n'est pas par un jeu analogue que le nom célèbre écrit en grec Ἀλαμούνδαρος, dont la forme nabatéenne peut bien avoir été *Alâh-moundhir* « Dieu exhorte », n'est pas devenu chez les Arabes *Al-moundhir* « L'exhortant ». Deux observations tendraient à appuyer ce sentiment. La forme abrégée *Moundhir* usitée chez les auteurs syriens serait inexplicable si la syllabe initiale *Al* était l'article arabe, inséparable dans les noms, tandis que l'élément divin *Alâh* peut être facilement omis. En second lieu, si les Grecs avaient conservé l'article arabe dans ce nom, ils auraient fait de même pour les noms *Al-Hârith* et *An-Nou'mân* précédemment mentionnés. Ces difficultés me semblent assez sérieuses et je ne puis mieux faire que de réserver tout jugement définitif. Une remarque est cependant nécessaire : si l'origine des Gafnides est douteuse, il n'en est pas moins vrai que quelques fractions des tribus du Hidjâz parlant l'arabe vulgaire, étaient déjà établies en Syrie orientale au siècle qui précède l'hégire. Les inscriptions arabes préislamiques de Haran et de Dmêr viennent de ces tribus. Bien des indices donnent à penser que l'écriture arabe est le résultat d'un mélange de syriaque et de nabatéen et non pas la fille du nabatéen seul comme on le croit d'habitude. Ainsi, les lettres *élif*, *hâ*, *yâ* (moyen), *râ* accusent des formes nettement syriaques. Toutefois, l'élément nabatéen prédomine. Faisons encore remarquer que l'auteur arabe de l'inscription de Haran écrit son nom en pur idiome nabatéen : *Scharahîl bar Thalimoû* ; cette forme paraissait donc alors plus noble que celle de l'arabe vulgaire ¹.

M. N. examine avec autant de clarté que de précision les actes des Gafnides accessibles à l'histoire en même temps qu'il rejette sans pitié les noms et les romans semés à profusion par les écrivains postérieurs.

1. Les noms propres de l'inscription arabe de Iebed se présentent également sous des formes nabatéennes, mais la lecture exacte de ces noms n'est pas encore bien établie.

Les seules sources qu'il met en ligne de compte sont les poètes préislamiques et les premiers historiens musulmans. Mais là même M. N. exerce une critique sévère et ne se départ jamais du but scientifique qu'il s'est tracé, en dédaignant les anecdotes amusantes qui auraient charmé les amateurs. Grâce à ses recherches, les événements principaux du long règne d'Aréthas sont définitivement fixés et éclairés d'un jour nouveau (p. 10-23). Les vicissitudes de ses deux successeurs, Alamoundaros et Na'amân (de 569 à 583 ou 584), sont tracées avec la même sûreté de méthode. L'emprisonnement de Na'amân par les Byzantins désorganisa les tribus arabes de la Syrie et la mention des Gafnides disparaît chez les auteurs syriens et byzantins. En revanche, les écrivains arabes leur donnent de nombreux successeurs, mais non pas sans éprouver de fréquentes hésitations sur la suite chronologique des règnes. M. N. soumet à une critique très rigoureuse les données contenues dans les poésies d'An-Nabigha. Comme résultat de divers témoignages, il admet trois autres Gafnides : Al-Hârith II, Abou Hogr An-Nou'mân et son frère 'Amr Hogr ben An-Nou'mân (entre 583 et 614). L'invasion des Perses en Syrie dans les années 613 et 614 mit fin à la seconde dynastie gafnide et rien ne fait présumer qu'elle se fût reconstituée après cette catastrophe (p. 45). L'invasion des musulmans eut lieu vingt ans après (vendredi le 4 février 634) et le Gafnide Gabala ben Aïham combattit du côté des Romains. L'épithète de roi que la tradition arabe donne à ce personnage ne prouve pas qu'il ait réellement régné. Cette tradition, du reste, ignore l'interruption subie par la dynastie à la suite de l'invasion perse et ses données plongent souvent dans le roman (p. 45, 46).

M. N. consacre enfin une excellente dissertation au siège principal et à l'étendue de la domination gafnide (p. 47-52). Le noyau du royaume était certainement le Gôlân, et il est peu probable que, comme le prétend Hamza, quelqu'un de cette famille ait jamais résidé à *Aç-Çuffin*, entre Raqqa et Bâlis, près de la frontière perse (p. 52). Non moins intéressante est la discussion des renseignements que fournissent les auteurs arabes sur les noms, la succession et la durée de la dynastie des Gafnides (p. 52-60); elle se termine par un tableau généalogique complet d'après Ibn Al-Kelbî et Hamza.

Ce qui précède suffit à donner une idée de l'importance des deux mémoires dont M. Noëldeke vient d'enrichir la science. Personne ne saura désormais traiter ces sujets sans les prendre pour guide et sans s'inspirer de la méthode sévère qui a présidé à leur élaboration. Telle page de ces articles, d'apparence si modeste, contient plus d'idées solides et apprend plus de faits ignorés ou mal observés que maint gros volume. Les travaux de M. Noëldeke sont de ceux qui récompensent amplement une lecture approfondie et réitérée; et je suis certain que le nombre des lecteurs empressés d'y puiser des notions exactes et vraiment historiques sera bientôt légion.

J. HALÉVY.

163. — *Über das Rechtsverfahren Rudolfs von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen*, von Dr H. R. von ZEISSBERG. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1887, 49 p. gr. in-8.

Nul n'ignore de quelle façon la question de savoir à qui reviendrait en définitive l'héritage des ducs d'Autriche fut tranchée entre Ottocar de Bohême et Rodolphe de Habsbourg, dans la plaine du Marchfeld, en 1278¹. Ce qui est moins connu, et surtout moins facile à tirer au clair, ce sont les préliminaires juridiques de ce conflit à main armée dans lequel sombra la puissance des Premyszlides. L'attitude réciproque des deux concurrents à la couronne d'Allemagne peut naturellement être jugée à des points de vue très divers, et d'ailleurs les sources sont si peu précises pour certains détails qu'il importerait de connaître exactement, que les faiseurs d'hypothèses et les commentateurs auront toujours beau jeu. Il y a deux ans, M. Max Plischke s'est imposé la tâche de débrouiller cette question de procédure dans une thèse académique²; c'est en analysant et en critiquant cette dissertation que M. de Zeissberg s'est vu amené à traiter à son tour, *ex professo*, les différents points sur lesquels diffèrent les historiens allemands et slaves, approuvant presque partout son prédécesseur immédiat, le rectifiant parfois, ajoutant de nouveaux arguments à ses déductions et tâchant, en un mot, d'épuiser le sujet. Son exposition prend comme point de départ la diète de Ratisbonne, où Rodolphe de Habsbourg ayant réuni les princes allemands, en novembre 1274, leur demanda ce qu'il y avait à faire pour regagner au domaine royal les pays démembrés depuis la mort de Frédéric II, et quels droits conservait un vassal qui refusait de prêter hommage au suzerain légitime. Le tribunal arbitral qu'il avait constitué de la sorte, lui répondit que son devoir était de reprendre, même au prix d'une lutte, les domaines aliénés, et qu'un vassal récalcitrant perdait par là même tous ses droits. Cité deux fois devant le nouveau monarque, Ottocar refusa de comparaître aux diètes d'Augsbourg et de Würzburg³; il refusa de reconnaître Rodolphe comme son suzerain, fut mis au ban de l'Empire et l'intervention seule du pape arrêta pendant quelque temps encore la lutte ouverte entre les monarques ennemis. Désireux de montrer sa puissance, désireux surtout de mener à bonne fin le projet de croisade qu'il rêvait, Grégoire X intervint entre les deux rivaux et crut pouvoir amener une entente, tout en engageant Ottocar à prendre la croix. C'est l'exposition et la discussion des diffé-

1. Voy. dans la *Revue critique* du 2 avril 1883 le compte-rendu du travail de M. Arnold Busson, professeur à l'Université d'Innsbruck, sur cette campagne de 1278.

2. *Das Rechtsverfahren Rudolfs von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen*. Bonn, 1885, 80.

3. Y eut-il trois citations, comme l'exigeait, à vrai dire, le droit féodal, ou deux seulement? C'est à ce dernier chiffre que s'arrête M. de Z. après une discussion minutieuse des sources, d'accord avec M. Plischke, mais pour des raisons différentes.

rentes phases de la politique pontificale à l'égard du roi de Bohême qui nous a semblé la partie la plus neuve et la plus intéressante du mémoire de M. de Zeissberg. On y verra comment elle échoua en définitive et comment la guerre parut, dès 1276, la seule façon possible de trancher une querelle, qui trouva sa solution définitive, deux années plus tard, sur le champ de bataille de Durnkrüt.

R.

164. — *Le Cardinal de Bernis depuis son ministère (1783-1794) : la suppression des Jésuites. — Le schisme constitutionnel*, par Frédéric Masson, Paris, Plon, 1884, un vol. in-8 de iv-568 pages.

C'est un ouvrage bien fait que ce livre consacré par M. Masson à l'histoire du cardinal de Bernis durant les trente-cinq dernières années de sa vie. M. M. aime sincèrement son héros et cherche à le faire aimer, mais il a l'adresse de demander peu afin d'obtenir beaucoup; il sacrifie le poète, l'écrivain, le correspondant auquel Voltaire avait infligé le surnom de *Babet la Bouquetière*, et il s'attache à mettre en pleine lumière le prélat exilé, puis l'ambassadeur chargé de négociations importantes. La suppression des Jésuites et la Constitution civile du clergé, que M. M. affecte d'appeler le schisme constitutionnel, sont célèbres dans les annales de la diplomatie, et Bernis, bien qu'il ne fût peut être pas suffisamment préparé à ce rôle, servit dans ces deux affaires d'intermédiaire entre le gouvernement français et la cour de Rome. Il ne fut pas, M. M. le reconnaît de bonne grâce, « le premier des négociateurs de son temps », mais du moins il rendit de réels services aux princes qui l'employèrent. Ces importantes négociations, M. M. les suit avec un soin minutieux, et comme il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter, outre les documents officiels conservés dans les grands dépôts, une infinité de pièces d'archives ou de papiers de famille, son livre a beaucoup de valeur au point de vue de l'histoire diplomatique. Il aurait pu être plus court, plus précis, plus agréable même; on s'aperçoit en le lisant que l'auteur continue un travail commencé, qu'il suppose toujours les lecteurs au courant de ses recherches antérieures, et qu'il n'éprouve pas le besoin de mentionner les dates, d'indiquer les points de repère. Mais ce livre n'est évidemment pas destiné au grand public; il a été composé pour les érudits, et la conscience de M. M., jointe à la remarquable sûreté de ses informations, leur épargnera bien des recherches. En voici une preuve qui dispensera d'en citer d'autres. P. 258, M. M. affirme l'authenticité de la fameuse dépêche de Bernis à d'Aiguillon relativement à la suppression des Jésuites; j'en ai sous les yeux une copie certifiée avec la signature autographe de Clément, auteur des *Voyages d'Espagne et d'Italie*, et les négations persistantes des parties

intéressées ne sauraient prévaloir contre l'évidence reconnue de si bonne foi par M. Masson.

Le nouveau livre de M. Masson peut donc figurer avec honneur parmi les publications, assez nombreuses depuis quelques années, qui contribueront à bien faire connaître l'histoire de la diplomatie française durant la seconde période du xviii^e siècle.

A. GAZIER.

165. — **Le Roman au temps de Shakspeare**, par J.-J. JUSSEMAND. Paris, Delagrave, 1887. In-8, 206 p. 2 francs.

On fait ordinairement commencer l'histoire du roman anglais à Defoe ou à Richardson, et on oublie une foule d'auteurs, féconds, très loués, avidement lus, qui vivaient au temps de Shakspeare. Voilà ce que le nouveau et joli volume de M. Jusserand contient, avant tout, d'intéressant et de neuf; il fait revivre quelques-uns des ancêtres littéraires des grands romanciers anglais du xviii^e siècle. Après quelques pages d'introduction sur la *mort d'Arthur* de sir Thomas Malory et sur l'*Euphuïs* de Lilly, M. J. nous présente deux élèves de ce dernier, deux romanciers et dramaturges, mais plus turbulents et plus orageux que leur maître, Lodge et Greene. Il fait une analyse, en beaucoup d'endroits originale, de l'*Arcadie* de Sidney, « ce vaillant homme qui expire, le regard tourné vers l'ennemi, sans savoir que derrière lui, la victoire va se déclarer pour les siens, sans avoir connu Shakspeare, sans avoir su la défaite de l'Armada » (p. 83). Il est sévère pour le mauvais goût de Sidney, mais il loue avec raison le personnage de la reine Gynécia. Le deux derniers chapitres sont les plus curieux du volume. M. Jusserand y apprécie un roman de Nash, la *Vie de Jack Wilton*, un des spécimens les plus attachants du genre picaresque, ainsi que la longue *Parthénisse* de Roger Boyle, et cette *Zelinda* qui est une satire des œuvres de la Calprenède et de Scudéry. Le volume se termine par la reproduction du texte original des principales citations et par un index. On le lit avec autant de plaisir que de profit, et nous n'avons que bien peu d'observations à faire à l'auteur. C'est ainsi que le mot sur les « futurs Français » taillant en pièces les futurs Anglais (p. 17) nous paraît peu exact; qu'il eût fallu rappeler, à propos du sens que Sidney donne au mot « poème » ou « poésie » l'allemand *Dichtung* (p. 86); qu'on aurait aimé à relire en son entier, dans le texte comme dans la traduction, les paroles de Sidney sur l'impression qu'il éprouve en écoutant les vieilles ballades (p. 87).

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juillet 1887.

M. Ravaissou termine la seconde lecture de son mémoire sur quelques monuments grecs relatifs à la légende d'Achille.

MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille sont élus commissaires pour la vérification des comptes de l'Académie pendant l'année 1886.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. J. Halévy lit une note sur un mot de l'épithaphe du roi Tabnit, récemment découverte par Hamdi bey à Saïda. Ce mot se lit *adlan* et n'a pu encore être traduit; il figure dans la phrase suivante : « N'ouvre pas ma chambre sépulcrale et ne me dérange pas, car il n'y a pas *adlan* d'argent, il n'y a pas *adlan* d'or, ni aucun trésor. » Selon M. Halévy, ce mot *adlan* ne serait autre que le grec *ἰδωλον*; il faudrait donc traduire : « Il n'y a pas d'idole d'argent, pas d'idole d'or, etc. » Si l'on admet cette opinion, on ne peut plus conserver de doute sur la date de la dynastie d'Eschmounazar. Il faut, comme l'a dit le premier M. Clermont-Ganneau, que cette dynastie ne soit pas antérieure à l'époque ptolémaïque. Avant cette époque, en effet, un mot grec n'aurait pu pénétrer dans la langue phénicienne. Au reste, M. Halévy pense que le roi dont on vient de trouver la sépulture, n'est pas le père d'Eschmounazar II, mais son fils, le dernier ou l'avant-dernier des rois de Sidon.

M. Halévy présente ensuite une remarque sur l'origine de la lettre phénicienne *thét*. Selon M. de Rougé, les Phéniciens avaient emprunté aux Egyptiens les vingt-deux lettres de leur alphabet. M. Halévy a soutenu, au contraire, qu'ils ne leur en avaient pris que douze ou treize et qu'ils avaient ensuite complété leur alphabet en dédoublant certaines lettres par l'addition d'un signe diacritique ou par d'autres modifications de forme. Aujourd'hui, M. Halévy applique cette théorie à la lettre *thét* : il pense que cette lettre, qui a la forme d'un O renfermant à l'intérieur une petite croix, a dû être composée par la réunion du *tāv*, qui a la forme d'une croix, et de l'*ain*, qui a celle d'un cercle.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : G. CLOSMADREUC, *Gavr'inis, dernières fouilles*; — par M. P.-Ch. Robert : Auguste PROST, *la Justice privée et l'Immunité*; — par M. Gaston Paris : J.-J. JUSSERAND, *le Roman au temps de Shakespeare*; — par M. Barbier de Meynard : le baron d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, *les Congrégations religieuses chez les Arabes*; — par M. Wallon : l'abbé GUILLOTIN DE CORSON, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 juillet 1887.

M. le Président lit un mémoire de M. Rupin relatif à diverses pièces d'orfèvrerie découvertes dans quelques églises de la Corrèze et qui sont exposées à Tulle.

M. Müntz entretient la Société du mausolée du cardinal de Lagrange († 1402) dont une partie est conservée au Musée d'Avignon. Un dessin ancien qu'il a découvert à Rome lui permet de reconstituer cet ouvrage célèbre qui semble révéler, dans une de ses figures, la main d'un artiste de l'école de Claux Sluter.

M. Courajod annonce le résultat de la réclamation faite par la Société relativement à l'aliénation faite, par le curé de Breuil, d'une vierge en marbre du *xvi^e* siècle; après un long procès, la commune est rentrée en possession de cette figure qui est actuellement conservée au musée de Cluny.

Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33

— 15 août —

1887

Sommaire : 166. GRIERSON et HOERNLE, Travaux sur la langue du Bihâr. — 167. SIGWART, Questions d'éthique; STEINTHAL, Ethique générale. — 168. DESNOIRES-TERRES, Le chevalier Dorat et les poètes légers au XVIII^e siècle. — 169. QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. — Chronique.

166. — George A. GRIERSON. **Seven Grammars of the dialects and subdialects of the Bihârî Language.** Spoken in the eastern portion of the North-Western Provinces and in the northern portion of the Government of Bengal. Parts I-VI. Calcutta, Bengal Secretariat Press, 1883-1886.

— **Bihâr Peasant Life**, being a discursive Catalogue of the surroundings of the people of that province, with many illustrations from the photographs taken by the Author. Prepared under Orders of the Government of Bengal. Calcutta, Bengal Secretariat Press; London, Trübner and Co, 1885, 431-CLV pp. gr. in-8.

— A. F. Rudolf HOERNLE and George A. GRIERSON. **A Comparative Dictionary of the Bihârî Language.** Published under the Patronage of the Government of Bengal. Part I, from *a* to *ag'mânî*. Calcutta, Bengal Secretariat Press. Sold by Trübner and Co, London; and W. Newman and Co, Calcutta, 1885, 50-40-8 pp. in-4.

Nous réunissons ici ces trois ouvrages non-seulement parce qu'ils émanent des mêmes auteurs et qu'ils traitent du même sujet, mais parce qu'ils sont comme les parties d'une seule et même œuvre, l'exposition de la langue parlée du Bihâr, dont le *Dictionnaire* sera à la fois le résumé et le couronnement. A vrai dire, l'énumération ci-dessus ne donne encore qu'une idée bien imparfaite des travaux qui ont servi en quelque sorte de base à cette dernière publication. Sans parler de ceux qui sont restés en manuscrit, on ne saurait en séparer, pour la part de M. Hoernle, son admirable *Grammar of the Gaudian Languages*, dont il a été rendu compte ici même ¹, ni, pour la part de M. Grierson, sa grammaire, accompagnée d'une chrestomathie et d'un vocabulaire, du dialecte Maithili septentrional ², ainsi que son *Essay* sur la déclinaison et la conjugaison bihârî ³. Par un lien presque aussi étroit s'y rattachent

1. *Revue crit.* du 31 juillet 1882. — Y joindre : *A Collection of Hindî Roots, with Remarks on their Derivation and Classification*; avec un appendice : *Index of Sanskrit roots and words occurring in the collection.* *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, XLIX (1880), p. 53.

2. *An Introduction to the Maithili Language of North Bihâr. Part I, Grammar. Part. II, Chrestomathy and Vocabulary.* Publié comme *Extra number* dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, XLIX (1880) et LI (1882). La chrestomathie contient, entre autres textes intéressants, la version authentique des chants de Vidyâpati.

3. *Essays on Bihârî Declension and Conjugation*, avec une longue Note de M. Hoernle. *Journ. As. Soc. Beng.*, LII (1883), p. 119.

en outre un grand nombre d'autres mémoires de M. G., épars dans plusieurs recueils et consacrés soit à l'exposé de vues générales ¹, soit à des éditions de textes en ces divers dialectes ². Les travaux de M. Hoernle embrassent un domaine plus vaste : ils s'étendent à l'ensemble des langues et des littératures prâkrîtes. Ils n'en doivent pas moins être rappelés ici, parce qu'ils ont contribué, chacun pour sa part, aux matériaux utilisés dans le *Dictionnaire*. A ceux que j'ai déjà mentionnés dans l'article cité plus haut et dont je ne reproduirai pas les titres ici, il convient d'ajouter ses éditions du *Prithirâj Râsau* de Cand ³ et de l'*Uvâsagadasâo* jaina ⁴, et ses beaux travaux sur les anciennes inscriptions prâkrîtes ⁵. Il y a là toute une littérature, pour parler comme nos voisins et, à défaut de plus amples détails, la simple liste de ces publications permet

1. *A Plea for the People's Tongue*. *Calcutta Review*, July, 1880, p. 151. — *Hindi and the Bihar Dialects*, Ibidem, October 1881, p. 363.

2. *Manbodh's Haribans*. *Text. Journ. As. Soc. Beng.*, LI (1882), p. 129. — Le même : *Translation and Index. Twenty-one Vaishnava Hymns, edited and translated. The Song of Bijai Mal, edited and translated*. Ibidem, LIII (1884), special number. — *The battle of Kanarpî Ghât, edited and translated*. Ibidem, LIV (1885), p. 16. — *Two versions of the Song of Gopî Chand, edited and translated*. Ibidem, p. 35.

Some Bihârî Folk-Songs. *Journ. Roy. As. Soc. Gr. Brit. and Ireland*, xvi (1884), p. 196.

Selected Specimens of the Bihârî Language, edited and translated. *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, xxxix (1885), p. 617.

Vidyâpâtî and his contemporaries. *Ind. Antiq.* xiv (1885), p. 182. — *The Song of Alhâ's Marriage, a Bhojpurî epic, edited and translated*. Ibidem, p. 209. — *A Summary of the Alhâ Khand*. Ibidem, p. 255. — Il faut y joindre un excellent travail de Madame Grierson : *An English-Gipsy Index. With an Introductory note by G. A. Grierson*. Ibidem, xv (1886), p. 14, etc., xvi (1887), p. 32, etc. — Et G. A. Grierson : *Gipsies in England and India*. Ibidem, xvi, p. 35.

A un domaine différent mais très voisin, le Bengali septentrional, appartiennent : *Notes on the Rangpur Dialect*. *Journ. As. Soc. Beng.*, xlv (1887), p. 186. — Et *The Song of Manik Chandra*. Ibidem, xlvii (1878), p. 135.

3. *The Prithirâj Râsau, an Old Hindî epic, commonly ascribed to Chand Bardâi, edited*. Part. II, vol. I. Calcutta, 1874-1886 (4 fascic. Biblioth. Indica). -- *The Prithirâj Râsau of Chand Bardâi, translated from the original Old Hindî*. Part. II, fascic. I. Calcutta, 1881 (Biblioth. Indica). La publication de la première partie du poème est réservée à M. Beames.

4. *The Uvâsagadasâo, or the Religious Profession of an Uvâsaga expounded in ten lectures, being the Seventh Ânga of the Jains, edited in the original prâkrîit, with the sanskrit Commentary of Abhayadeva, and an english translation with notes*. Fascic. I et II. Calcutta, 1885-1886. (Bibliotheca Indica.)

5. *Notes on a Rock-cut Inscription from Riwd*. *Ind. Antiq.*, ix (1880), p. 120. — *Readings from the Bharhut Stûpa*. Ibidem, x (1881), p. 118 et 255; xi (1882), p. 25. — *Readings from the Arian Pâli: The Suê Vihâra Inscription*. Ibidem, x, p. 324. — *Revised Translations of two Kshatrapa Inscriptions*. Ibidem, xii (1883), p. 27 et 205. — *Notes on some Clay-seals found in the Panjab*. *Proceedings As. Soc. Beng.* September 1884. — A ces dernières publications, il faut joindre, comme appartenant au même domaine (le *Gâthâ Dialect* de M. Hoernle, le « sanscrit mixte » de M. Senart), sa notice sur le manuscrit de Bâkhsâhî (dont l'édition est promise) : *Birch-Bark Manuscript*, dans *Proceedings As. Soc. Beng.* August, 1882.

d'entrevoir sur quel large ensemble de recherches personnelles reposent les ouvrages qui font l'objet de la présente notice et qui constituent l'effort le plus considérable et le plus méthodique réalisé jusqu'à ce jour pour arriver à l'intelligence complète d'un groupe déterminé de dialectes hindous.

Le groupe dont il s'agit ici, est celui des dialectes parlés des deux côtés du Gange moyen, dans des contrées qui ne forment pas une division physique bien définie, qui n'ont jamais non plus constitué une unité politique, et dont le tracé sommaire est à peu près le suivant. En prenant pour base, au nord, la frontière du Népal ¹ dans toute son étendue, la limite occidentale est fournie par une ligne qui, partant de l'angle sud-ouest de cette frontière, passe à Lakhnau, franchit la Jumná à son confluent avec le Ken, remonte le cours de cette rivière et celui de son affluent supérieur le Biarni, coupe la Narmadâ près de Narsinhpur et vient aboutir à la ligne de faite des monts Mahâdeva. La limite méridionale est formée par une ligne qui, passant par le Chilpi Ghat, rejoint, au sud de Bilaspur, le cours supérieur de la Mahânadi et le suit jusqu'au sud de Raigarh. De ce point, une ligne qui va couper le Gange à mi-chemin, entre Bhâgalpur et Rajmahal, et rejoint ensuite l'extrémité sud est de la frontière népalaise, forme la limite orientale ². Ce tracé dépasse de beaucoup, à l'ouest, au sud-ouest et au sud, les limites du Bihâr : le nom de *bihârî* donné à ces dialectes, est donc conventionnel. M. Hoernle les avait compris d'abord sous la désignation de *Eastern Hindî*. Le nom nouveau a été choisi surtout afin de les distinguer plus nettement des dialectes hindî, leurs congénères de l'ouest. On sait, en effet, que M. Hoernle, d'accord avec M. G., les range avec l'Orîya et le Bengali, parmi les dialectes aryens de l'est, les *Eastern Gaudians*. Si, à cette circonstance, on en ajoute une autre : que les œuvres littéraires rédigées en les deux seuls dialectes bihârî qui aient une littérature, le baisvârî à l'ouest et le maithilî à l'est, avaient été adjugées jusqu'ici, les unes au hindî, les autres au bengali ³, on ne s'étonnera pas que la nouvelle nomenclature, reposant sur des vues non moins nouvelles, ait soulevé sur les lieux mêmes d'assez vifs débats, tant au point de vue de la doctrine que des conclusions pratiques que M. G. prétendait en tirer. Dans l'Inde, en effet, ce n'est pas là une simple question d'histoire et de linguistique. Elle se complique aussitôt de corollaires qui ont prise sur la vie réelle et affectent l'économie publique de nombreuses populations. Quelle sera la langue administrative et officielle ? Quelle sera la langue enseignée à l'école ? Admettra-t-on à cet

1. Ou plutôt une ligne parallèle à cette frontière et tracée un peu plus au nord. On parle encore bihârî dans le Tarai népalais.

2. Ce tracé comprend, dans la partie sud et sud-est, des îlots d'une étendue parfois considérable, où se parlent des langues aborigènes. La population parlant les dialectes bihârî peut être évaluée à 36 millions.

3. C'est ainsi que Tulsidâs est compté parmi les poètes hindîs, Vidyâpati parmi les bengalais. Les chants du dernier ont même été remaniés en ce sens.

honneur les divers dialectes, ou érigerait-on l'un d'eux en une « langue bihârî » qui jusqu'ici n'existait pas, et fera-t-on l'un ou l'autre aux dépens de deux ou de trois langues littéraires bien assises et largement répandues, l'urdu, le hindî et le bengalî ¹ ? Ce sont là des considérations dans lesquelles nous avons le droit, en Europe, de ne point entrer. Nous n'avons affaire qu'à l'œuvre philologique. Il s'agit de savoir si les dialectes étudiés ont été bien choisis, s'ils n'ont pas été délimités et groupés arbitrairement, et si l'étude en a été faite avec tout le soin désirable. Et encore, même ainsi circonscrite, notre appréciation, la mienne du moins, devra-t-elle être fort prudente. Il est tant de points sur lesquels j'ai tout à apprendre des auteurs, tant d'autres où je ne puis les contrôler que de loin !

La classification actuelle des langues de l'Inde est rattachée par les auteurs aux vues déjà plusieurs fois exposées par M. Hoernle sur l'histoire de leur développement dans le passé. En rendant compte de sa *Grammaire*, j'ai exprimé ici même des réserves au sujet de quelques-unes de ces vues et maintenant que celles-ci sont devenues plus arrêtées, je ne suis pas plus convaincu que je ne l'étais alors. Les données présentent jusqu'ici trop de lacunes, elles sont trop incertaines et, en partie, trop contradictoires, pour que la filiation de ces langues puisse être ramenée à des formules aussi précises. Je ne saurais voir, par exemple, que des conjectures dans la façon dont M. Hoernle localise l'apabhram̃ṣa, la m̃hārāshtrī, l'ardhamāgadhi. Heureusement, bien que mise en rapport avec ces théories rétrospectives, la classification n'est nullement basée sur elles. Elle repose au contraire sur l'observation patiente et méthodique des faits actuels, comme en témoignent suffisamment la grammaire de M. Hoernle pour l'ensemble de ces langues, et les grammaires spéciales de M. G. pour les divers dialectes bihâris. On peut donc s'en remettre à eux quand ils déclarent que ces derniers constituent un groupe linguistique bien défini. Tout au plus pourrait-on marchander pour les idiomes frontières, un peu pour ceux de l'est, davantage pour ceux de l'ouest, et se demander, par exemple, si ces derniers, particulièrement ceux du sud-ouest, ne seraient pas aussi bien à leur place parmi les langues hindîs proprement dites. A la difficulté venant du fond des choses, s'ajoute ici une circonstance particulière. M. G. n'a pas traité spécialement de ces dialectes de la frontière occidentale et, en ce qui les concerne, les auteurs paraissent avoir eu à leur disposition moins de matériaux tirés de la langue parlée. Ils ont dû travailler surtout sur des documents littéraires farcis de *tatsamas* et de termes hindîs et, pour les dialectes du sud-ouest, le bandelkandî, ceux-ci mêmes paraissent avoir été rares. Il résulte de là, pour le vocabulaire

1. Voir à ce sujet : Syamachurn Gangooly ; *Hindî, Hindustani and the Behar Dialects*, dans le *Calcutta Review*, July, 1882, p. 24 (en réponse aux deux articles de M. Grierson cités plus haut et publiés dans le même recueil), et la réplique de M. Grierson : *In Self-defense*, ibidem, October 1882, p. 256.

surtout, un certain manque d'équilibre dans la représentation des divers dialectes, défaut qui pourra devenir moins sensible dans la suite, à mesure que les auteurs disposeront de collections plus complètes. Mais alors même, l'objection tirée de l'incertitude des limites subsistera : leur Dictionnaire bihârî aura toujours, même pour la langue parlée, une très large partie commune avec toute œuvre semblable qu'on pourra entreprendre pour les idiomes voisins. Sur ce point, leur excuse sera qu'il ne pouvait pas en être autrement. Du moment qu'on admet, et on ne saurait guère s'y refuser, que le *Survey* linguistique de l'Inde doit être sectionné, il faut admettre aussi que ces sections se couvriront plus ou moins les unes les autres le long de leurs frontières, avec quelque soin que celles-ci puissent être tracées. Dans cette œuvre grandiose, qui sera peut-être celle d'un avenir prochain, les auteurs ont choisi leur tâche : un certain nombre de dialectes qui, par leur grammaire, constituent un groupe à part. Ces dialectes, ils les étudient en linguistes consommés, et, avec l'unique réserve indiquée ci-dessus, à la fois sous leur forme populaire, dans la bouche des paysans, et sous leur forme plus savante, dans les monuments écrits. Que d'autres, de proche en proche, en fassent autant pour les groupes voisins, et, en dépit de répétitions inévitables, l'Inde sera en possession d'un inventaire de ses langues actuelles digne de servir de modèle dans plus d'un pays de l'Occident. — Ces observations générales faites, il ne me reste qu'à décrire brièvement les trois ouvrages qui sont l'objet de la présente notice.

Des *Seven Grammars* de M. G., il n'y en a encore que cinq de publiées. Elles traitent successivement : 1^o du dialecte bhojpurî oriental, tel qu'il se parle dans l'éventail formé par les cours convergents de la Gandakî, du Gogra, du Gange et du Son, en Shâhâbâd, Sâran, Campâran et en une portion de Gorakhpur ; 2^o du dialecte mâgadhî parlé à l'est du Son et au sud du Gange, en Patna et en Gayâ ; 3^o du dialecte maithilî occidental, parlé sur la rive gauche de la Gandakî, dans la partie centrale et méridionale de Muzaffarpur, où le maithilî confine et se mêle au bhojpurî ; 3^o du dialecte maithilî méridional parlé sur la rive nord du Gange, de la Gandakî au Kosi ; 5^o du dialecte maithilî méridional parlé au sud du Gange, en Patna et en Mongir, où le maithilî confine et se mêle au mâgadhî. Les deux grammaires encore non publiées traiteront : 6^o du dialecte maithilî méridional parlé au sud du Gange, en Bhâgalpur, et 7^o du dialecte maithilî occidental parlé en Purnîya c'est-à-dire des deux variétés du maithilî parlées le long de la frontière où il touche et se mêle au bengali. Avec la Grammaire du dialecte maithilî septentrional déjà mentionnée et qui a été publiée à part, dans le Journal de la Société de Calcutta, cette série de monographies embrasse donc toute la moitié orientale du domaine des langues bihâris, avec Darbhângâ, l'ancienne résidence de M. G., pour centre. Quant à la moitié occidentale, nous n'avons un travail semblable que pour le bhojpurî occidental, parlé dans le pays de Bénarès, qui est le dialecte

type des *eastern hindîs* dans la Grammaire de M. Hoernle. Pour les idiomes non moins variés sans doute qui *se parlent* dans les contrées à l'ouest d'Oudhe et d'Allahâbâd et, vers le sud, dans les hauts bassins du Son, du Tons et du Ken, nous n'avons au contraire que des observations détachées et des données très générales. Ces grammaires de M. G. sont toutes rédigées sur le même plan, à la fois concises et complètes, avec de nombreux exemples et d'excellents tableaux qui permettent d'embrasser l'ensemble si compliqué des paradigmes. Elles sont précédées d'un fascicule d'introduction, où sont exposés les principes généraux de phonétique et de morphologie communs à tous ces idiomes, ainsi que les conventions d'orthographe et de transcription, et elles sont terminées chacune par un petit choix de morceaux, les mêmes pour toutes, et successivement reproduits dans chaque dialecte. La grammaire du bhojpuri contient en outre une collection de 34 chants populaires.

Le *Bihâr Peasand Life*, malgré son titre, est avant tout un ouvrage lexicographique; il embrasse le même domaine que les « Sept grammaires », à savoir le maithilî, le mâtathi et le bhojpuri oriental, laissant en dehors tous les dialectes et sous-dialectes parlés plus loin vers l'ouest et vers le sud-ouest. Mais, dans ces limites, c'est un admirable inventaire de la langue rustique et professionnelle que nous a donné là M. Gierston. En 1500 paragraphes répartis entre 14 divisions, il passe successivement en revue les termes qui se rapportent aux ustensiles agricoles, aux moyens de transport par terre et par eau, à l'outillage des industries rurales grandes et petites; au mobilier domestique, au vêtement, aux objets employés dans le culte; à la terre et à ses diverses espèces et qualités; aux travaux des champs depuis le labour jusqu'aux procédés d'irrigation; aux divers produits du sol et à leurs ennemis, insectes, plantes et maladies; au calendrier rural; au bétail et autres animaux domestiques et aux industries qui en dépendent; aux baux et aux gages, aux avances faites au travail et aux charges qui pèsent sur lui; aux divers modes de tenure; à la maison, à ses divisions et dépendances, et aux matériaux dont elle est faite; à l'alimentation; aux fêtes, cérémonies, croyances, usages et superstitions des campagnes; au commerce, notamment à celui de l'argent, au taux de l'intérêt et aux conditions du crédit; à la façon de tenir les comptes; aux poids et aux mesures. Pour chaque objet, la nomenclature vise à être complète, c'est-à-dire à ne rien omettre de ce que la langue elle-même distingue. S'agit-il, par exemple, d'un chariot, elle mentionnera jusqu'à la dernière cheville, si celle-ci a un nom spécial. Et pourtant le livre n'est rien moins qu'une sèche énumération de mots. Les objets de ces mots sont expliqués et décrits, au besoin représentés par des figures. Malgré leur très grande concision, ces descriptions parfois s'animent, quand il s'agit des travaux des champs et des opérations des métiers. Elles prennent alors la forme d'un journal rédigé sur le fait et nous montrent les pro-

cédés en action. Elles abondent en remarques variées qui dénotent un observateur expérimenté, en dictons populaires et en proverbes. Bref, sous une forme très abstraite, c'est toute la vie rurale de ces contrées qui nous est présentée, et, pour qui sait lire, il est peu de livres plus intéressants. Quant à moi, je n'en connais pas qui le vaille pour aucune de nos propres provinces. Le résumé qui précède a pu donner une idée générale du profit que tireront de ces notes prises sur le fait et absolument sincères, tous ceux qui étudient l'Inde à n'importe quel point de vue. Je n'ajouterai qu'un exemple particulier. M. Atkinson publie dans le *Journal asiatique* de Bombay une série d'articles très intéressants sur les usages religieux des populations de l'Himâlaya central ¹. D'une façon beaucoup plus sommaire, M. G. a fait un travail semblable pour les habitants du Bihâr. Qu'on compare les deux comptes-rendus, et on verra qu'ils diffèrent du tout au tout. La diversité des milieux observés et le plus ou moins de développement que les deux auteurs ont donné à leur travail, expliquent jusqu'à un certain point cette différence. Ils ne l'expliquent pourtant pas tout entière, et il est une autre raison encore qu'il faut faire entrer en compte. C'est que M. Atkinson, tout en observant fidèlement les faits, a pris pour guide un rituel écrit, conservateur des vieilles traditions de la Smṛiti, tandis que M. G. a complètement laissé de côté les livres. Nulle comparaison ne peut, mieux que celle-ci, faire apprécier combien les mêmes choses dans l'Inde changent d'aspect et tiennent une tout autre place dans la vie, selon qu'on les envisage à travers la tradition écrite, ou directement, dans le peu qui en subsiste dans les couches profondes de la population. — Un Index alphabétique de 155 pages permet de retrouver aisément tous les mots recueillis et qui, dans l'ouvrage, sont rangés par ordre de matière.

Le « Dictionnaire comparatif de la langue bihâri » élaboré en commun par MM. Hoernle et Grierson, est l'ouvrage capital destiné à couronner ce bel ensemble de travaux. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, il embrasse l'ensemble des dialectes bihâris, y compris ceux de l'ouest et du sud-ouest, pour lesquels les auteurs paraissent avoir recueilli jusqu'ici des matériaux moins variés et moins complets et, dans ces limites, il vise à reproduire à la fois la langue parlée et la langue écrite. La nomenclature, à en juger par la partie publiée, sera très riche, car, outre les mots pris à ces deux sources, l'une et l'autre très abondantes, elle comprend des éléments formatifs réservés d'ordinaire à la grammaire, les préfixes et les suffixes. Chaque article (les homophones ont des articles distincts) comprend le mot en devanâgarî et en transcription ; l'indication de sa catégorie grammaticale ; s'il est *tatsama*, *tadbhava* ² ou d'origine étrangère, substantif, adjectif, etc. ; ses formes

1. *Notes on the History of Religion in the Himâlaya of the N. W. Provinces*, by E. T. Atkinson. ap. *Journ. of the Roy. As. Society*, Bombay, 1884 et 1885.

2. L'explication de ce mot donnée p. 32 de la Préface, « de même nature que le sanscrit », ne saurait être acceptée, comme traduction du moins. *Tadbhava* ne peut signifier que « dérivé du sanscrit ». Le premier terme est un ablatif. De même, à

dialectales; ses divers sens munis chacun d'un chiffre et ramenés à l'ordre logique de leur filiation; les composés et les idiotismes qu'il sert à former; des exemples de son emploi avec traduction et indication de la provenance. Un second paragraphe donne la dérivation, c'est-à-dire l'histoire du mot, le terme étranger dont il est la reproduction ou sa forme en sanscrit et dans les différents prâcrits, avec référence aux sources. L'ordre de ces différentes parties est uniforme pour tous les articles. Quand à l'abondance avec laquelle chacune d'elle est traitée, un seul exemple en donnera l'idée. La syllabe *a*, dans ses divers rôles de lettre de l'alphabet, de suffixe, de préfixe et de mot, en tout 9 articles, occupe plus de 9 colonnes de texte, sur lesquelles 6 sont consacrées à la discussion phonétique du caractère. Cette richesse est même telle, qu'elle soulève, non une critique, mais une objection, la seule importante que j'aie à faire ici. Involontairement, on se demande si le plan n'est pas trop vaste, et combien d'années il faudra aux auteurs pour l'exécuter. La partie publiée comprend 80 colonnes: la même série alphabétique n'en occupe que 24 dans le Dictionnaire de Saint-Petersbourg¹. L'histoire si courte encore des études indiennes, a déjà eu à enregistrer plus d'une lamentable histoire de trains restés en détresse. Quel dommage, si cette belle et grande entreprise devait un jour fournir un nouveau terme à la liste!

Une si grande diversité de matières ne pouvait se condenser sans l'emploi d'un grand nombre de sigles et d'abréviations. Le Dictionnaire est donc un peu chargé sous ce rapport, et il faudra du temps pour acquérir le parfait usage de la longue liste de ces signes qui est donnée dans la Préface². Mais c'était là un mal nécessaire, que les auteurs ont du reste atténué autant que possible par d'habiles dispositions typographiques. La Préface fournit aussi tous les renseignements désirables sur l'économie générale du Dictionnaire, notamment sur les principes suivis pour l'orthographe et pour la transcription. Ceux-ci sont à peu près les mêmes que, depuis la Grammaire de M. Hoernle, les auteurs ont adoptés dans leurs précédentes publications. Seulement, comme le comportait la nature de l'ouvrage, ils sont appliqués ici d'une façon plus complète et plus rigoureuse. L'orthographe est phonétique autant que possible, c'est-à-dire que, sans pousser jusqu'à la nuance, elle re-

la p. 34, *prākṛita* ne paraît pas exactement rendu par « natural, unelaborated, naturwüchsig », par ce dernier surtout. Sous la plume d'écrivains jainas, quand ils entendent revendiquer la priorité de leur idiome sacré, *prākṛita* a quelquefois la signification de « naturel », au sens de « primordial », la langue que l'homme a parlé d'abord spontanément. Mais partout ailleurs, comme terme technique, il signifie « ayant une *prākṛiti* », c'est-à-dire une source, une norme antérieure, laquelle, en dernière analyse, est le sanscrit.

1. La comparaison n'est pas bien juste; elle est du moins approximative; car, sans parler des *tadbhavas*, il y a beaucoup de *tatsamas* dans le Dictionnaire.

2. Dans cette liste, je regrette de ne rien trouver se rapportant aux anciennes inscriptions. Pour les « dérivations », c'est pourtant là une source d'importance capitale.

produit d'une façon conséquente les sons essentiels. Comme c'est là un principe qui prévaut déjà plus ou moins dans la notation de ces langues, il ne restait qu'à en rendre l'application plus régulière et plus précise. Pour cela, les auteurs ont dû faire un choix méthodique parmi les fluctuations de l'usage et éliminer aussi quelques influences de l'orthographe sanscrite, principalement dans des noms propres et dans un certain nombre de termes marquants et d'occurrence fréquente, qui ne sont des *tatsamas* qu'en apparence, par la façon dont on les écrit. Toutes les fois d'ailleurs que la nouvelle orthographe peut embarrasser, qu'elle déroge à un usage établi, les anciennes formes sont enregistrées à leur rang alphabétique. Pour un petit nombre de sons seulement, les auteurs ont dû recourir à des signes nouveaux : pour la voyelle neutre brève, jusqu'ici marquée généralement par *a* ; pour l'*e* et l'*o* brefs, que le sanscrit a possédés sans doute, mais qu'il a rendus uniformément par *a*, que les prâcrits et les langues modernes ont notés, mais sans les distinguer des langues correspondantes. Ces deux derniers signes déterminaient en même temps ceux qui devaient marquer *ai* et *au* brefs, valeurs également propres aux langues modernes et que l'écriture ne distinguait pas davantage. Toutes ces innovations étaient nécessaires, et elles ont été réalisées de la façon la plus claire et la plus pratique. Une seule soulève de sérieuses objections, la notation de l'*a* fermé et de l'*a* ouvert. Sans les marques diacritiques, qui échappent si aisément au regard, le premier est figuré bref, même quand il est long, et l'autre, même quand il est bref, est rendu par le signe qui, dans toutes les écritures de l'Inde, est celui de la longue. Je crois qu'on pouvait trouver mieux ; mais ici précisément les auteurs avaient été devancés par l'usage, pour les principaux éléments de leur réforme. — En même temps que le Dictionnaire, mais avec une pagination distincte, les auteurs se proposent de publier une série d'*Indices verborum* des principaux monuments de la littérature bihâri. Dans la présente livraison, on trouvera le commencement (10 pages) de celui du Râmâyana de Tulsidâs.

Je termine en exprimant le vœu, qui est sans doute celui de tous les indianistes, que ce magnifique ouvrage soit aussi heureusement mené à bonne fin qu'il a été bien commencé.

A. BARTH.

167. — Chr. SIGWART. *Vorfragen der Ethik* (dédié à M. Zeller à l'occasion du 50^e anniversaire de son doctorat). Freiburg, Mohr, 1886. In-4, 48 p.

— H. STEINTHAL. *Allgemeine Ethik*. Berlin, Reimer, 1885. In-8, xx-458 p. (9 mk.)

Si la philosophie dogmatique était du ressort de cette *Revue*, il nous serait facile de montrer comment ces deux ouvrages peuvent servir à illustrer l'aphorisme de Schopenhauer « *Moral predigen ist leicht, Mo-*

ral begründen schwer ». M. Sigwart et M. Steinthal sont certainement deux penseurs distingués, deux hommes respectables par leur caractère et leurs études, qui s'accordent pour recommander les mêmes vertus et flétrir les mêmes vices dans un excellent langage. Pourtant on ne saurait rien imaginer de plus dissemblable que les points de vue auxquels ils se placent et les principes fondamentaux qu'ils assignent à la morale. M. Sigwart, malgré son respect pour Kant, est un *eudémoniste* résolu. « On doit affirmer, écrit-il (p. 6), que non-seulement l'*eudémonisme* — la poursuite du plaisir en général — mais encore l'*égoïsme*, c'est-à-dire la poursuite du plaisir personnel, est contenu nécessairement dans toute volition humaine.. Même le sacrifice le plus désintéressé, comme on dit, pour le bien d'autrui, ou pour un but idéal, implique le retour sur soi-même, le souci de son propre bien-être ». Au contraire, M. Steinthal, disciple fervent de Platon, de Kant et d'Herbart, ne fait même pas à la morale du plaisir l'honneur d'une discussion. Le bien, comme le beau, est à ses yeux un fait primitif, irréductible, se manifestant au sujet pensant par des idées innées, aspects différents d'un même idéal — idées de la personnalité morale, de la bonté, de l'union, du droit, de la perfection. Réaliser ces idées est l'œuvre de la vie morale. Cette œuvre est libre, car la liberté consiste précisément dans la faculté de se déterminer d'après des motifs moraux. Et comme les « idées » ont pour siège véritable, non le sujet individuel, mais « le monde intelligible, l'esprit objectif » dont l'individu n'est que l'émanation, il s'ensuit que le devoir est la conformité voulue de l'homme *phénoménal* à l'homme *nouménal*; c'est nous-mêmes nous dictant la loi à nous-mêmes...

Comment se fait-il que venant de points de départ si diamétralement opposés, MM. Sigwart et Steinthal aboutissent néanmoins à des conclusions pratiques à peu près identiques ? Comment se fait-il que M. Sigwart parvienne à ériger en lois morales obligatoires et générales les maximes empiriques qui tendent à l'acquisition du « souverain bien » tel qu'il paraît à chacun et que M. Steinthal tire de son idéalisme nébuleux des recettes très positives pour le bonheur des familles et des Etats, un libéralisme éclairé et tolérant, un socialisme épuré, un patriotisme qui n'a rien de farouche et un laïcisme qui n'a rien de sectaire ? C'est le secret de la dialectique philosophique, qui excelle à introduire dans des concepts en apparence fermés et stériles des éléments hétérogènes, des ferments invisibles qui en transforment peu à peu la substance — la charité dans l'égoïsme, l'utilitarisme dans le formalisme abstrait, l'homme sociable et social dans l'homme-loup, etc., — et cela si adroitement que le lecteur ne s'aperçoit de la substitution que lorsque le tour est joué et que les principes eux-mêmes s'étonnent des fruits qu'ils ont portés.

Miraturque novas frondes et non sua poma.

C'est aussi que l'humanité, sans se tourmenter des théories peut-être

vaines, et en tout cas abstruses des philosophes, a résolu depuis longtemps et continue à résoudre tous les jours les problèmes qui importent vraiment à la conduite pratique de la vie. La conscience humaine dicte les arrêts, et les philosophes rédigent les considérants.

T. R.

168. — **Le chevalier Dorat et les poètes légers au XVIII^e siècle**, par G. DESNOIRESTERRES. Paris, librairie académique. (Perrin et C^o), 1887, in-18, orné de trois portraits.

M. G. Desnoiresterres, à qui l'histoire littéraire du XVIII^e siècle est redevable de quelques-uns de ses meilleurs chapitres, vient d'accrocher dans sa galerie trois nouveaux portraits en pied, ceux de Dorat, de Fanny de Beauharnais et de Dorat-Cubières, sans parler des médaillons de Colardeau, de Pezay, de Bonnard, de Bertin, de Parny, en un mot de tout le groupe que Grimm comparait irrévérencieusement à une volière. L'auteur s'est moins attaché d'ailleurs à étudier les manifestations poétiques de cette petite école que les péripéties de leur existence littéraire et mondaine.

Si les amours y tiennent, comme de juste, la plus large place, les ambitions académiques, les déboires habituels aux auteurs dramatiques, et parfois même les déceptions ou les revirements de la politique y ont également joué leur rôle. Nous ne pouvons, on le comprendra, suivre pas à pas M. D. et reprendre un à un les douze chapitres où il a montré ses personnages aux prises avec leurs maîtresses, leurs rivaux ou leurs créanciers. Ses informations sont, comme toujours, puisées aux meilleures sources, et leur mise en œuvre a parfois tout l'attrait d'un roman. M. D. nous paraît toutefois d'une sévérité exagérée pour Cubières-Palmereaux ou Dorat-Cubières. Que le poète ait plus d'une fois, comme l'on dit, retourné sa casaque, cela n'est pas douteux; mais n'est-ce pas excéder la mesure que de le traiter de « bête féroce », parce qu'il avait accepté les fonctions de secrétaire-greffier de la commune révolutionnaire du 10 août, et qu'il avait, en cette qualité, écrit et signé un bon de deux brocs de vin « pour nos frères d'armes », daté du 3 septembre 1792? En vérité, le fonctionnaire ne faisait ici qu'exécuter un ordre et si son nom figure au bas d'une foule d'affiches de la même période, il n'est pas plus responsable de leur contenu que le typographe qui les imprimait. M. Ch. Monselet, dans une étude que, par parenthèse, M. D. ne cite pas une seule fois¹, s'est montré, selon nous, plus équitable. Cubières fut aussi éloigné d'être un monstre qu'un héros : il usa de son pouvoir pour rendre service à nombre d'amis et même d'adversaires; le témoignage formel de la *Biographie* Michaud, à cet égard,

1. *Les Oubliés et les Dédaignés*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, 2 vol. in-12.

n'est point suspect. S'il a plus tard chanté la palinodie, il n'a fait en cela qu'imiter d'illustres et nombreux exemples, et s'il accepta

Ce lis qui des Bourbons est un touchant emblème,
cette distinction tardive ne l'empêcha point de mourir de misère, ou peu s'en faut. Cette réserve faite, il ne nous reste plus qu'à souhaiter à M. Desnoiresterres un meilleur correcteur ¹ pour ses épreuves, et à lui demander de mettre au jour d'autres études sur les *minores* du XVIII^e siècle qu'il a certainement en portefeuille.

Maurice TOURNEUX.

169. — **Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle**, contenant toutes les personnes notables de cette région, avec leurs noms, prénoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications biographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc., par Nérée QUÉPAT. Paris, Picard. Metz, Sidot, 1887. Un volume grand in-8, 625 p. sur deux colonnes. Prix : 20 francs.

Depuis le livre de Bégin, paru de 1829 à 1832, on n'avait pas eu de travail bibliographique d'ensemble sur le pays messin. Le volume de M. Paquet — qui est d'ailleurs d'une très belle exécution — forme le digne supplément de l'œuvre de Bégin ². Il est le fruit de plusieurs années de recherches assidues, si assidues que l'auteur a travaillé jusqu'au dernier moment à son œuvre, la tenant, pour ainsi dire, à jour, et qu'il lui a donné quatre suppléments (p. 511-565 ; p. 567-576 ; p. 577-588 ; p. 586-595). M. P. n'a rien négligé pour rendre ses notices précises et complètes. Pas une seule source d'informations qu'il ait laissée de côté. Il s'est mis en relation avec un grand nombre des personnes dont les noms figurent dans son ouvrage ; il a consulté à Paris et à Metz tous les documents imprimés ou manuscrits qui renfermaient des renseignements utiles à son œuvre et il les a soumis à un sévère contrôle ; il

1. Les seules erreurs imputables à M. D. sont bien minimes et méritent à peine d'être relevées ; il parle (p. 42) du frère de M^{lle} Dubois ; c'est la conduite du père de celle-ci qui provoqua en 1765 le scandale à la suite duquel M^{lle} Clairon quitta la Comédie Française. P. 341, il attribue à Grimm un jugement de Meister. A diverses reprises, M. D. cite le nom de Ginguénée (à qui sa *Confession de Zulmé* eut dû valoir ici une place qui ne lui a pas été accordée). Cette orthographe inexacte est-elle du fait de l'auteur ou de ses compositeurs ? Ceux-ci ont bien d'autres méfaits à leur actif : p. 105, les *Pipes* (I) pour les *Piples*, résidence du maréchal de Saxe ; p. 258, *Frinquelesse* pour *Trinquesse*, le portraitiste ; p. 267, *Lerson* pour *Person* ; p. 310, *Jobineau* pour *Jabineau* ; p. 321, *Bonxon* pour *Bentzon* ; etc., etc.

2. Il n'a été tiré qu'à 600 exemplaires, dont 500 seulement sont mis dans le commerce. Les 600 exemplaires sont tous tirés sur beau papier chamois. Il n'a pas été fait de clichés et par conséquent l'ouvrage n'aura point de seconde édition ; en outre il ne sera jamais réimprimé.

a dépouillé tous les recueils biographiques français, les notices individuelles, les revues littéraires, historiques et archéologiques publiées à Metz, tous les journaux messins parus depuis 1789 jusqu'à aujourd'hui ; enfin il a compulsé les actes de l'état civil de Metz et fouillé les archives municipales et départementales. On trouve, par exemple, dans l'ouvrage de M. P. les noms suivants : parmi les érudits, savants, ingénieurs, professeurs, Paul Albert, Barral, Daubrée, Delesse, Gandar, Gannal, Godron, Lorédan Larchey, Mézières, Michelant, Eugène Rolland, Th. de Puymaigre, Wiesener ; parmi les hommes politiques, Antoine, Bamberger, Bezanson, Bouchotte, de Bouteiller, Dornès, Frébault, de Geiger, Germain, Gisquet, Humbert, Jaunez, les de Ladoucette, Limbourg, Noblot, de Puymaigre, Rehm, Jean Reynaud ; parmi les généraux, Crémer, Danner, Dichon, Durand de Villers, de Geslin, Hanrion, Innocenti ¹, Jamais, Lanty, de Ligniville, de Maud'huy, Poncelet ², Putz, Thomassin, de Vercly, de Vernéville, Vesco, Zentz d'Alnois, etc., etc. Les notices biographiques n'ont pas un très grand développement, mais elles contiennent des dates, des faits rigoureusement exacts et méthodiquement groupés, des détails précis, sans appréciation politique d'aucune sorte, souvent aussi des passages entiers, empruntés à la critique impartiale et compétente ³. L'auteur a donné le plus grand soin à la partie bibliographique. Il note, suivant l'ordre chronologique, les brochures, les plaquettes, les articles de journaux avec autant d'exactitude que les gros ouvrages en plusieurs volumes. C'est ainsi qu'il mentionne la plupart des comptes-rendus donnés à la *Revue critique* par un de nos collaborateurs ; ainsi qu'il énumère toutes les productions de M. Charles Abel (p. 2-5), toutes les publications de Bégin (p. 32-35), de M. Prost (p. 409-414), de M. Th. de Puymaigre (p. 418-422), d'E. de Bouteiller (p. 63 65) et de M. Fr. Bonnardot qui « n'est pas originaire de la Moselle, mais qui s'est spécialement occupé de l'histoire de cette région » (p. 51-52), tous les travaux si nombreux de M. Daubrée (p. 111-122), les plus beaux vitraux sortis des ateliers de Maréchal (p. 328-329). Il cite, à la suite de chaque notice, les ouvrages, brochures et articles à consulter. M. René Paquet avait déjà bien mérité de la science historique et du pays messin par son *Histoire de Woippy*, par ses *Recherches sur la Grande-Thury*, par son recueil de *Chants populaires messins*, par une bonne étude sur La Mettrie, que M. Du Bois Reymond a mise à profit. Son nouvel ouvrage comptera parmi nos meilleures biographies provinciales, et il faut souhaiter que tous les travaux de ce genre soient rédigés avec autant de conscience, de scrupule et de savoir que le *Dictionnaire biographique de l'ancien département*

1. M. Innocenti a communiqué à l'auteur une relation de ce combat de Chellala qui a été si mal jugé par les journaux.

2. L'auteur reproduit intégralement la brochure du général Didion sur Poncelet (1869) et la substitue à la notice de la *Biographie* Bégin qui s'arrête à l'année 1831.

3. Comme la notice du général Didion sur Poncelet, comme le jugement de René Ménard sur Maréchal.

de la Moselle, M. Paquet dit de Bégin que ses œuvres attestent l'étendue de son érudition et un grand attachement pour son pays natal; on peut lui décerner le même éloge, en ajoutant que son *Dictionnaire*, si exact, si minutieux, si complet surtout pour la partie bibliographique, est bien supérieur à l'ouvrage de son devancier ¹.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. P. de NOÛHAC, vient de publier dans le dernier numéro du *Giornale storico della letteratura italiana* un article intitulé *Pétrarque et son jardin*, avec quatre pages inédites du poète.

— M. Ferdinand BRUNETIÈRE a publié une troisième série de ses *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* (Paris, Hachette. In-8°, 326 p.); ces études sont au nombre de sept : *Descartes et la littérature classique* (p. 1-28); *De quelques travaux récents sur Pascal* (p. 28-62); *Le Sage* (p. 63-120); *Marivaux* (p. 121-187); *L'abbé Prévost* (p. 189-258), une des études les plus neuves et les plus intéressantes que renferme le volume); *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau* (p. 259-290, où M. B. indique sur quels points le livre de M. Maugras gagnerait à être complété); *Classiques et romantiques* (p. 290-326, à propos du « Romantisme des classiques », de M. Em. Deschanel).

— Le volume que M. Albert SOREL a consacré à *Montesquieu* dans la nouvelle collection des « grands écrivains français » publiée par la librairie Hachette, vient de paraître (in-8°, 174 p.), et renferme dix chapitres. I. Caractère de Montesquieu. II. Les *Lettres persanes*. III. Le monde, le *Temple de Gnide*, l'Académie, les voyages. IV. Les *Considérations* sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, le dialogue de *Sylla et Eucrate*. V. Plan et composition de *l'Esprit des lois*. VI. *L'Esprit des lois*, les lois politiques et les gouvernements. VII. *L'Esprit des lois*, les climats, les lois civiles, le droit des gens, les lois économiques, la théorie des lois féodales. VIII. Critique et défense de *l'Esprit des lois*, dernières années de Montesquieu. Son influence en Europe sous l'ancien régime. Ses vues sur le gouvernement français. IX. Montesquieu et la Révolution. X. Postérité de Montesquieu dans la politique et dans l'histoire. Montesquieu et la critique.

1. Voici, au passage, quelques observations : p. 12, lire *Landessausschuss* et non « Landessauchuss »; p. 166, on regrettera de trouver si peu de détails sur Fischer, voir les *Mém.* de Dumouriez, I, 2, qu'il valait peut être mieux citer que le général Susane; p. 264, lire *Wasserbillig* et non « Wasserbiling », *Maxence* et non « Maxens »; p. 302, *Clarke* et non « Clarcke », p. 303, autant qu'il nous en souviennent, M. Limbourg a fait au lycée de Metz un cours de droit et d'économie politique; p. 348, il fallait citer la deuxième édition des *Récits de l'invasion* de M. Mézières; p. 447, on ne lit pas que Saint-Hillier commanda la place de Thionville; p. 452, voir sur Schauenbourg, pour plus de détails, notre *Invasion prussienne*, p. 212; p. 494, pourquoi n'avoir pas donné les titres des thèses de M. Thionville et dire de celles de M. M. Thirion qu'elles sont très remarquables?; p. 516, ajouter à l'art. Villers le recueil de lettres publié par Isler (Hambourg, 1879; cp. *Revue critique*, 1880, n° 36, art. 186); p. 592, M. Michelant, quoique né à Liège, méritait une notice plus étendue et toutes ses publications ne sont pas signalées.

— M. P. DE WITT a fait tirer à trois cents exemplaires une plaquette sur la *Journée des brigands en Limousin*. Il y raconte comment, en 1789, au lendemain de la prise de la Bastille, le comte François de Douhet, accusé de s'être mis à la tête d'une bande de brigands, fut arrêté et conduit à la prison de Limoges, puis mis en liberté grâce à l'intervention de l'Assemblée nationale. Il y a joint le texte d'une brochure qui parut à Paris après cet événement, *La victoire des Auvergnats sur les aristocrates*.

— Notre collaborateur, M. Maurice TOURNEUX, va mettre sous presse le premier volume de sa *Bibliographie de la Révolution française à Paris*, et vient d'en publier un chapitre dans le numéro du 14 juillet de la *Révolution française*; ce chapitre est relatif à la Fédération parisienne du 14 juillet 1790 et on y trouve groupées, dans un ordre logique et chronologique rigoureux, toutes les brochures dont M. Tourneux a pu constater la présence à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de la ville de Paris.

— La Commission pour l'histoire de Paris pendant la Révolution vient d'approuver une proposition de M. A. TUETET tendant à dresser un répertoire des documents manuscrits sur la Révolution à Paris, existant dans les dépôts publics de la capitale. Ce travail sera le complément de la bibliographie préparée par M. Tourneux. La commission a adopté le classement par ordre de matières, et adjoint comme collaborateur à M. Tuetet, M. SAINT-JOANNY, archiviste de la Seine, qui prépare depuis deux ans l'inventaire des documents confiés à sa garde.

— M. A. AULARD qui a visité, avec une mission du ministre de l'instruction publique, les archives départementales et communales du Sud-Ouest, a recueilli des textes intéressants sur les missions des commissaires envoyés par la Convention à l'armée des Pyrénées orientales et dans les départements du Midi, entre autres des deux Monestier, de Dartigoyte, de Cavaignac et de Pinet.

— Vient de paraître, à la librairie Champion, une notice biographique de M. Francisque MÉGÉ sur *Bancal des Issarts*; nous y reviendrons.

— Le numéro du samedi 11 juin 1887, du *Sud-Ouest* (Agen, 12, rue de Cessac), contient une lettre autographe de Lacuée au contre-amiral Lacrosse, capitaine-général de la Guadeloupe; elle est datée du 13 nivose an X et renferme, outre des renseignements sur la famille de Lacuée et de Lacrosse, une curieuse appréciation sur le premier consul; Lacuée ne voyait pas encore Napoléon percer sous Bonaparte. « Le consul, dit-il, a bien besoin d'aimer la liberté pour ne point être tenté de l'opprimer, tant le Corps législatif et le Tribunat mettent d'entraves au bien qu'il veut faire. La connaissance que j'ai de la libéralité de ses idées me rassurerait quand bien même il serait forcé de prendre l'air de vouloir être seul maître. Il est trop grand; il connaît trop l'histoire et la vraie gloire pour vouloir être un César et un Cromwell. Oui, mon cher général, je crois que, si on le réduisait à faire un éclat, il serait encore homme à rétablir de suite les moyens et les droits du peuple. »

— Sous le titre *les Sénateurs du Consulat et de l'Empire*, un érudit qui garde l'anonyme, mais que nous croyons être M. Léonce de BROTONNE, secrétaire d'ambassade, vient de faire tirer à 250 exemplaires un catalogue historique des sénateurs du premier Empire. Ce catalogue a coûté à son auteur de longues recherches: on y trouvera rectifiées des nombreuses erreurs transmises par les dictionnaires et les biographies.

— Le troisième volume de la petite collection à un franc que publie la librairie Dupret, contient un *Précis de l'histoire de l'Opéra comique* par MM. Albert SOUBIES et Charles MALHERBE (67 pages).

— Le n° 3 de la *Revue d'histoire diplomatique* contient les articles suivants : René LAVALLÉE, Les unions internationales; Ed. ROTT, Philippe III et le duc de Lerne (fin); Alph. de RUBLE, Le traité de Cateau-Cambrésis, 2 et 3 avril 1559; Ch. SCHÉFER, Etat de la cour de Brandebourg en 1694 (fin); KERVYN DE LETTENHOVE, Candidature du duc de Leuchtenberg au trône de Belgique (1831); Ed. de BARTHÉLEMY, Un souper chez le czar Pierre III; VÆSEN, Du droit d'occupation d'une terre sans seigneur selon Louis XI; JAMETEL, Inscription commémorative du meurtre de deux ambassadeurs chinois au Tibet (1752); A. LEVAL, Lettre de Toannikios II, patriarche de Constantinople, en faveur d'un capucin français; de MAS-LATRIE, Lettre de Charlotte de Rohan au roi de Suède.

— Le troisième fascicule de 1887, des *Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques* contient les travaux suivants : *L'Influence de J.-J. Rousseau en Allemagne*, par M. LÉVY-BRÜHL; *les Canadiens français et le développement des libertés parlementaires au Canada*, par M. E. HULOT; *Deux thèses de M. H. Sumner-Maine*, par M. E. BOUTMY; *Bibliographie des finances au XVIII^e siècle* (2^e article), par M. R. STOURM; *La mission du marquis d'Eguilles en Ecosse (1745-1746)*, par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS (suite); *Les lois sur l'enseignement primaire en Belgique*, par M. DE GERMON.

— M. G. DOLOT a publié une *Notice historique sur la place Vendôme et sur l'hôtel du gouverneur militaire de Paris* (sis au numéro 9 de ladite place). Cette notice a paru chez Quantin; elle est accompagnée de cinq planches hors texte et d'un plan de la place Vendôme.

— M. Ludovic LALANNE publie une seconde édition de son *Dictionnaire historique de la France* (Paris, Hachette). L'ouvrage est complet, mais il paraît aussi par livraisons hebdomadaires; il en formera 42, chacune au prix de 50 centimes; la première a paru le 25 juin.

— Nous avons à signaler la mort de M. H. d'IDVILLE (15 juin), auteur du *Journal d'un diplomate*, de *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, du *maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits*, du *Comte Pellegrino Rossi*; — de M. Jean Martial DELPIT (12 mai); — de M. Henri DELPECH, auteur de *la Bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIII^e siècle*, ainsi que de *la Tactique au XIII^e siècle*; — de M. Edmond SÉNEMAUD, archiviste des Ardennes et directeur de la *Revue ardennaise*, qui vécut trois ans, et où il publia de nombreux documents sur l'histoire de Champagne; — de M. B. AUBÉ, auteur d'une *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, des *Chrétiens dans l'empire romain*, de *la fin des Antonins au milieu du III^e siècle*, de *l'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du III^e siècle*; — de M. Fr. MARTIN-BOTTIER, auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie en Bresse depuis le XVI^e siècle*.

LORRAINE. — Vient de paraître la 1^{re} livraison de *Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs*, par M. Box. Metz, Béha, in-8. Cette livraison est consacrée principalement à l'explication du nom de Sarreguemines que l'auteur interprète par le celtique Sargwé-nun, gué du promontoire de la Sarre. Cette étymologie aura de la peine à remplacer l'étymologie ordinaire par *Gemünde*, embouchure. L'auteur ne veut pas de cette dernière, parce que l'embouchure de la Sarre est à Consarbrück. On peut lui répondre que, Sarreguemines s'étant d'abord appelé Gemünd, on sous-entendait la Bliese, qui se jette dans la Sarre à Sarreguemines (comparer Neckargemünde).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34

— 22 août —

1887

Sommaire : 170. POST, Introduction à l'étude de la jurisprudence ethnologique; KOHLER, Le droit dans la civilisation; LEIST, Histoire du droit gréco-italien. — 171. JOEL, Du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon. — 172. GEERING, Le commerce et l'industrie de la ville de Bâle. — 173, Corneille, le Menteur, p. p. LAVIGNÉ; Racine, Esther, p. p. LANSON. — 174. DELBŒUF et RÖRSCH, Eléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen. — 175. KREK, Introduction à l'étude de l'histoire de la littérature slave. — Chronique.

170. — *Einleitung in das Studium der ethnologischen Jurisprudenz*, von Alb. Hermann Post. Oldenburg, Schwartz, 1886, 53 pages, in-8.

— *Das Recht als Kulturersehnung*, Einleitung in die vergleichende Rechtswissenschaft, von Dr. Jos. KOHLER, 1885, 29 pages in-8.

— *Græco-italische Rechtsgeschichte*, von Dr. W. LEIST, Iena, Fischer, 1884, 1 vol. in-8 de XVIII-769 pp.

Les deux essais et l'ouvrage considérable que je voudrais en peu de mots faire connaître à nos lecteurs, sont consacrés aux études sociologiques.

— M. Post, dans son *Einleitung*, entreprend de défendre et de justifier la science à laquelle il a déjà consacré de si importants travaux : la « jurisprudence ethnologique » ou, comme nous dirions, la sociologie juridique s'édifie, écrit M. Post, suivant une méthode d'induction : elle procède donc du particulier au général et le domaine qu'elle cherche à reconnaître et à conquérir, c'est l'ensemble des idées et des notions juridiques de tous les peuples du monde : elle n'a rien de commun avec les philosophies du droit qui opèrent par voie de déduction. Ces larges préoccupations et ces féconds procédés d'études ouvrent aux chercheurs des voies nouvelles : tandis qu'on s'était jusqu'à présent préoccupé du droit des peuples les plus avancés en civilisation, la « jurisprudence ethnologique » s'attache, au contraire, de préférence aux peuples primitifs, à ceux qui n'ont pas marqué dans l'histoire du monde, parce que c'est là surtout qu'elle a chance de rencontrer les idées premières, le germe même des notions juridiques et des institutions sociales.

J'ajouterai que ces comparaisons se peuvent et se doivent poursuivre bien en deçà des périodes primitives : la croissance, le développement, la maturité, puis la caducité des sociétés humaines se ressemblent souvent en des pays très différents et se signalent par les mêmes symptômes.

— Le Dr Kohler nous communique, de son côté, quelques vues d'en-

semble qui se relie d'elles-mêmes à ce qui précède : le droit d'un peuple, affirme avec raison le D^r Kohler, est l'expression de son état de civilisation ; certaines phases du droit qui se retrouvent sur les points les plus divers correspondent aux phases successives de la culture générale : le D^r Kohler passe ici rapidement en revue les étapes principales de l'histoire de la famille et du droit des obligations ; il termine par quelques lignes vraiment éloquentes sur le progrès et sur la marche en avant de l'humanité : nul effort, à ses yeux, n'est perdu et l'on sent d'une extrémité de l'histoire à l'autre l'étroite solidarité qui unit tous les hommes.

— Les Grecs et les Romains des premiers temps font l'objet du livre du D^r Leist. Le D^r Leist appartient à la vieille école des jurisconsultes et historiens du droit ; mais cette vieille école s'ouvre libéralement aux méthodes nouvelles. Que dis-je ? Elle compte dans ses rangs des initiateurs et de hardis novateurs. Chose singulière : je ne vois pas que l'esprit nouveau qui pénètre nos études ait rencontré dans le monde des jurisconsultes autant d'obstacles ni soulevé autant d'objections que dans le monde des humanistes et des lettrés ; c'est un fait que je ne prévoyais pas, il y a quinze ou dix-huit ans et qui, pendant quelque temps, m'a beaucoup surpris ; il s'explique, si je ne me trompe, très simplement par la nature même des travaux auxquels se livrent les jurisconsultes : alors même que leur éducation historique consisterait tout simplement dans l'étude du droit de Justinien et du droit civil moderne brutalement rattachés l'un à l'autre (c'était là tout, en fait d'histoire, il n'y a pas fort longtemps), ce rapprochement grossier pourrait déjà produire sur l'esprit de l'écoulier une impression générale assez heureuse, en lui montrant dès le début un droit qui évolue, un droit qui se meut. Il y a plus : si l'étudiant s'exerce à des discussions juridiques, s'il plaide, s'il argumente, il joue, je le reconnais, un jeu dangereux pour l'esprit et dont l'abus est terrible, mais il peut arriver aussi qu'il acquière par là, presque à son insu, un sentiment vrai de la malléabilité du droit, sentiment qui manque trop souvent aux lettrés et aux philosophes ; il se débarrassera ainsi de toute tendance exagérée vers l'abstraction, vers l'absolu et, plus tard, si les circonstances le favorisent, il comprendra facilement les transformations et les métamorphoses du droit.

Ces réflexions viennent tout naturellement à l'esprit, à l'occasion des trois ouvrages dont nous nous occupons. Le premier est dû à un jurisconsulte, le second à un magistrat : l'un et l'autre se sont fait un nom dans les études sociologiques dont ils tiennent peut-être la tête en Allemagne. Le troisième a été écrit, lui aussi, par un jurisconsulte de profession, M. Leist, et ce livre est, si je ne me trompe, le premier que M. Leist ait consacré à la sociologie : c'est une œuvre d'une grande importance et d'une haute valeur historique. M. Leist, après avoir rappelé l'origine commune des Grecs et des populations italiotes, étudie chez les deux races l'histoire et l'organisation de la famille, décrit la *patria*

potestas en Italie et en Grèce, passe ensuite à l'étude des phratries et des phylé, des tribus et des curies. Telle est la matière du livre I^{er}. Dans les livres II et III, l'auteur étudie et compare, chez les deux peuples, le droit sacré, le droit criminel, le droit public et le droit international. La vaste étendue d'un tel ouvrage m'empêche de suivre pas à pas l'éminent historien et de rendre compte de son œuvre, comme je voudrais pouvoir le faire.

L'impression générale qui se dégage de cette lecture est extrêmement favorable à l'auteur qui fait preuve de beaucoup de science et de beaucoup de critique; j'éprouve cependant, en le lisant, je ne sais quelle inquiétude : M. L. me paraît tout ensemble trop précis et trop abondant. Comment donc en sait-il tant? Doubter, s'abstenir est souvent le fait d'un grand artiste; ignorer, le cas d'un vrai savant.

Je crois apercevoir chez le Dr Leist une tendance quelque peu exagérée à différencier les Romains et les Grecs; est-il bien sûr, par exemple, que le procédé employé pour rompre les liens de la puissance paternelle ait pris de tout temps à Rome et ait pris exclusivement l'aspect formaliste si connu et si familier à tous de l'*émancipation*? Les Romains n'avaient-ils point pratiqué aussi, tout comme les Grecs, un système beaucoup plus simple et vraisemblablement plus primitif qui consistait à renier et à expulser sans grande formalité le fils dont on était mécontent et qu'on voulait exhéréder? Je fais allusion à l'*abdicatio* qui correspond parfaitement à l'*ἀποχήρυξις* des Grecs ¹.

J'imagine que l'*ἀποχήρυξις* grecque et l'*abdicatio* romaine pouvaient procéder, à la rigueur, de l'initiative du fils aussi bien que de celle du père ², du moins dans les temps primitifs, alors que la famille entière vivait, groupée autour de son chef. Il y a bien des circonstances où ce droit semble le contrepoids nécessaire des pouvoirs du chef. Si cette observation était exacte, il deviendrait légitime de songer, comme terme de comparaison, à la renonciation de la famille, pratiquée par les Germains ³. Ces problèmes sociologiques et juridiques sont nouveaux, j'en conviens, et n'ont été encore ni abordés, ni, que je sache, signalés; mais ils naissent des textes eux-mêmes : les réflexions du Dr Leist, si ces questions capitales s'étaient posées à son esprit, nous eussent été, je n'en doute point, fort utiles.

Les peuples autres que les Grecs et les Romains ne sont pas négligés dans cet ouvrage, mais des rapprochements plus fréquents eussent pu jeter heureusement çà et là quelque lumière. — Je crains que ce qui est dit des Chinois à la p. 64 ne soit tout ensemble et trop précis et quelque peu inexact : l'auteur assure que les branches d'une même fa-

1. Voyez ici une thèse fort remarquable présentée à la Faculté de droit de Paris par M. Planteau du Marousssem, *Essai de théorie sur la nature de l'émancipation en droit romain*, Paris, 1887. Il ne faut pas que la loi 6 au Code (VIII, XLVII) donne le change sur cette institution.

2. Voyez Euripide, *Alceste*, vers 750-754; Servius, *Ad Æn.*, II, 156.

3. Loi salique, LX, *De eum qui se de parentilla tollere vult*.

mille ne peuvent se séparer, sans l'assentiment du chef de la communauté (Stammoberhaupt) et ce chef paraît, dans l'exposé du Dr Leist, se perpétuer indéfiniment, par ordre de primogéniture. Si je ne me trompe, le droit d'exiger le partage, droit dont on fait fort rarement usage, appartient aux héritiers, à la mort du père ou du grand-père, s'il existe; ce droit ne peut être exercé que le dernier jour du 27^e mois qui suit le décès ¹. Toujours précis, M. Leist enseigne qu'en Chine l'aîné est héritier à titre universel, tandis que les cadets, bien que leur part soit égale à celle du frère aîné, ne doivent être considérés que comme des légataires : je me défie singulièrement de ces expressions empruntées à nos conceptions et à nos procédés juridiques.

À la p. 69, à propos de la majorité chez les Romains, il y avait autre chose à dire : on aurait pu rappeler les symptômes d'une majorité de douze ans ², signaler la capacité de l'enfant romain impubère sorti de l'*infantia*, rapprocher ces divers traits du droit de plusieurs peuples germains ou, plus généralement, de plusieurs peuples jeunes.

Mais ces observations suffisent; je me contenterai d'ajouter qu'il manque à cet important ouvrage une table alphabétique : elle était indispensable.

Paul VIOLLET.

171. — Karl Joki.. *Zur Erkenntnis der geistigen Entwicklung und der Schriftstellerischen Motive Platons* (Contribution à l'éclaircissement du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon). Berlin, Heyfelder, 1887. In-8, 90 p.

M. Joël distingue, d'après Schleiermacher, trois questions capitales dans la critique platonicienne :

1^o La pensée de Platon a-t-elle subi une évolution qu'on puisse re-tracer dans ses dialogues ?

2^o Pourquoi Platon s'est-il servi de la forme dialoguée ?

3^o Quel fut le but de Platon en publiant ses écrits ?

Voyons brièvement comment M. J. résout ces trois questions.

1^o *Evolution intellectuelle de Platon.* M. J. se prononce résolument en faveur de la thèse évolutive. Outre diverses allusions semées à travers les dialogues, les circonstances connues de la vie si mouvementée de Platon, l'analogie fournie par l'histoire de plusieurs grands philosophes modernes, il se fonde surtout sur un passage bien connu du *Phédon* (96 a-100 b) où Socrate raconte l'histoire de ses idées. Ce passage, d'après beaucoup de critiques, parmi lesquels se range M. J., se référerait en

1. Kohler, *Aus dem chinesischen Civilrecht*, p. 380, et renseignements fournis par un Chinois.

2. Voyez Polybe, III, 20, 3, et quelques observations dans mon *Précis*, p. 428 et suiv.

réalité à Platon et non à Socrate : la preuve en est que le véritable Socrate, celui des *Mémorables*, tient sur Anaxagore un tout autre langage que celui que lui prête ici Platon. En outre, quoique Socrate et Platon condamnent tous deux les « physiciens », ils le font à un point de vue bien différent : Socrate est un homme pratique, qui dédaigne comme inutiles et vouées à la stérilité les recherches sur l'origine des choses ; Platon rejette les doctrines naturalistes parce qu'il en a reconnu l'insuffisance, mais il poursuit la solution des mêmes problèmes que leurs auteurs, quoique par d'autres méthodes.

Le principe de l'évolution intellectuelle admis, il faudrait le poursuivre à travers tous les dialogues — car M. J. pense que nous avons des écrits de Platon appartenant aux diverses phases de sa vie philosophique ; — mais la tâche était trop vaste pour être attaquée dans les étroites limites que M. J. s'était imposées : il la réserve pour une autre occasion.

2° *Forme dialoguée*. La forme dramatique adoptée par Platon dans ses écrits, les méandres à travers lesquels il faut poursuivre sa pensée et où trop souvent elle se dérobe, tout cela ne s'explique pas rationnellement, si l'on part de l'hypothèse du Platon commençant à écrire en pleine possession de son système. Il y a autre chose ici que l'artifice du logicien, le caprice de l'artiste ou l'imitation fidèle des procédés de Socrate. Cette « autre chose », l'hypothèse de l'évolution est seule capable de l'expliquer. La méthode ascendante, la forme dramatique ne sont que le vêtement naturel d'une pensée sans cesse en mouvement, fécondée par le contact d'autres penseurs et par ses propres retours sur elle-même, de cette pensée que Platon définit quelque part « un dialogue intérieur ».

Partant de là, M. J. distingue trois phases dans l'emploi de la forme dialoguée, qui correspondent à autant d'étapes de la pensée platonicienne. Dans la première, c'est un jeune lutteur plein de confiance en ses forces, non sans une pointe de présomption, qui met en scène des adversaires réels, leur prête un langage plus ou moins conforme à leurs idées, pour les étreindre par la puissance de sa dialectique, les terrasser aux applaudissements du public, et les couvrir de ridicule *in majorem Socratis gloriam*. Deuxième phase : le sens critique s'éveille et s'affine ; le disciple émancipé de Socrate reconnaît la portée de certaines objections naguère dédaignées ou mal comprises ; sa pensée hésite entre des influences contraires, elle voit la vérité partout et nulle part. Alors les contradicteurs de Socrate que Platon met en scène ne sont plus que ses propres objections habillées en chair et en os ; la lutte se poursuit, vive, acharnée, sans aboutir le plus souvent à une conclusion bien nette. Mais le doute ne devait pas verser dans le scepticisme. Comme on l'a dit d'un autre dramaturge : « Le soleil ne devait pas se coucher dans l'orage ¹ ». Dans sa troisième période, Platon se ressaisit lui-même ; il a

1. James Darmesteter, préface de *Macbeth*.

conquis une certitude nouvelle, certitude faite d'imagination, d'esthétique et d'amour. Il renonce à faire sortir la vérité d'un duel dialectique; elle est affaire d'intuition, non de raisonnement; le plus beau système est le plus vrai. Dès lors plus de discussions serrées, précises, passes d'armes aux coups redoublés, mais de longues tirades où toute une conception de l'univers s'oppose en bloc à une autre conception. A la fin, l'esprit ne souffre plus la contradiction; les interlocuteurs de Socrate ne sont plus que de pâles fantômes, des confidents de théâtre dont tout le rôle se borne à donner la réplique. A proprement parler, ce n'est plus un dialogue, mais un monologue inspiré, rarement interrompu. L'âme, déployant ses ailes, s'envole dans les sphères du mythe, éprise de l'idéal qu'elle s'est créé. Après le critique acerbe qui raillait, après le douteur troublé qui s'interrogeait, voici le prophète qui annonce triomphalement, pacifiquement, une vérité nouvelle.

3° *But littéraire*. Dès qu'on a compris tout ce qu'il y a de passionnément sincère dans la nature de Platon, il devient presque puéril de se demander, comme on l'a fait, si ses écrits expriment vraiment sa pensée, s'il n'avait pas ses pensées « de derrière la tête », son enseignement ésotérique, dont il refusait l'accès au commun des lecteurs. Non, Platon dit bien ce qu'il pense, et tout ce qu'il pense; mais il ne faut pas en conclure qu'il écrive pour enseigner son système. Un passage décisif du *Phèdre* (274 b-278 b), dont la rédaction obscure a tourmenté bien des commentateurs, déclare en propres termes que la parole écrite n'a aucune valeur didactique, par la raison qu'elle ne peut pas se plier à la nature d'esprit variée de chaque lecteur particulier. M. J. prend ce texte au pied de la lettre; il repousse les atténuations qu'on en a tentées de divers côtés, et tout particulièrement celle qui attribue à Platon une restriction en faveur des ouvrages à forme dialoguée. Il n'y a rien de pareil dans le texte du *Phèdre*; les dialogues sont enveloppés dans la condamnation générale prononcée contre les livres, et si plus tard — dans les *Lois* — Platon s'exprime en termes plus favorables sur l'influence de la littérature, il n'en reste pas moins fidèle à son principe que pour agir efficacement le livre doit emprunter le secours du maître, que la parole écrite, morte, doit se transformer en parole vivante.

Si Platon n'écrit pas pour enseigner, pourquoi donc écrit-il? Lui-même va nous l'apprendre dans ce même passage du *Phèdre*. Il écrit « pour s'amuser et pour thésauriser ses propres impressions » (παιδῶς χάριν, ὑπομνήματα θησαυρίζμενος). Le livre ne peut instruire les ignorants, mais il a le mérite de faciliter à ceux qui savent déjà la réminiscence de la parole entendue; il est une jouissance pour eux et pour celui qui le compose. Voilà pourquoi Platon s'est fait écrivain; il aurait pu dire, comme Goethe, « j'écris, comme l'oiseau chante ». Socrate, pas plus que Platon, ne croyait à l'utilité didactique du livre; qui peut affirmer cependant qu'il n'aurait pas écrit s'il avait senti la vocation litté-

raire, le besoin de couler ses idées dans une belle prose éternelle?

J'ai résumé fidèlement la dissertation de M. Joël. Ce n'est pas une œuvre banale. L'auteur a lu tout ce qui a été publié sur son sujet, en Allemagne du moins; mais il n'est pas écrasé par le fardeau de ses lectures, et quoique sa discussion se meuve le plus souvent dans de minutieuses analyses de textes et dans des « critiques de critiques », l'auteur sait conserver l'indépendance du jugement, et la hauteur des vues générales; le style est chaleureux — un peu emphatique peut-être — les grandes lignes se dégagent nettement. Quant aux conclusions positives de M. J., et aux critères qu'il prétend en tirer pour le classement chronologique des œuvres de Platon, ce sont choses sur lesquelles il convient de réserver son jugement jusqu'après la mise en œuvre détaillée. Peut-être ne saurons-nous jamais la vérité sur l'histoire des idées et des écrits de Platon; le plus vraisemblable, en l'absence de documents authentiques, risque de n'être pas toujours le plus vrai. Pourtant les spéculations de ce genre ont leur charme et même leur utilité; on peut en dire ce que Platon dit du mythe : *Ψεῦδες ἀλήθες τι ἔχον* ¹.

Théodore REINACH.

172. — *Handel und Industrie der Stadt Basel, Zunfswesen und Wirtschaftsgeschichte bis zu Ende des XVII. Jahrhunderts, aus den Archiven dargestellt von Traugott GEERING.* Basel, F. Schneider, 1886, xxvi, 678 p. in-8,

Bâle a possédé de tout temps des érudits distingués dont les travaux ont projeté une vive lumière sur son développement historique et sur le passé politique ou religieux de la riche cité rhénane. Dans les dernières années, l'histoire économique de Bâle a été abordée, elle aussi, avec un véritable succès. Nous avons rendu compte, ici-même, de l'intéressant ouvrage de M. Schoenberg sur les finances bâloises au Moyen-Age ².

Aujourd'hui, c'est un travail analogue, mais conçu sur un plan plus vaste, que nous voulons signaler à nos lecteurs. Un disciple de M. Schmoller, le célèbre économiste de Berlin, M. Geering, a été frappé

1. Quelques observations de détail. M. Joël paraît ignorer les commentateurs français de Platon (Cousin, Janet, Chaignet, Fouillée, etc.); nous l'engageons à combler cette lacune. — P. 36. Parlant après Thiersch de la structure dramatique régulière des dialogues, M. J. mentionne leur « division en 5 parties ». Mais la tragédie attique avait-elle donc 5 actes? — P. 64, note 1. Faute de rédaction qui rend la phrase inintelligible. Il faut sans doute *abgesprochen* et non *zugeschrieben*. (Au reste le texte du *Phèdre* 277 e est manifestement corrompu et M. J. passe trop vite sur les corrections proposées). — P. 87. « *Erst das Germanentum und zwar das durch die Religion vertiefte hat das Subjekt wie das Subjektive zu seinem hohen freien Wert emporgehoben.* » Phraséologie ampoulée qui n'est ni neuve ni vraie. Tout le passage est à retrancher. A la même page, l'auteur refuse trop absolument aux anciens la notion de l'évolution: elle est clairement indiquée chez Empédocle, Aristote et Lucrèce.

2. *Revue critique*, 6 décembre 1880.

de l'abondance des renseignements que ce dernier a pu tirer des archives pour son grand travail sur la Tribu des drapiers à Strasbourg, travail qui est devenu le modèle à suivre pour tous les jeunes historiens de l'économie politique en Allemagne. Il a résolument abordé le dépouillement des archives des corporations d'arts et métiers, à Bâle, archives très riches pour l'époque postérieure à 1356¹; il a tout parcouru, règlements professionnels, comptes, procès-verbaux des corporations, listes des bourgeois, recueils de jugements et d'arrêts, sachant intéresser le gouvernement et les corporations elles mêmes à ses travaux, associant divers collaborateurs à cet inventaire préliminaire, complétant ses fouilles par d'autres, entreprises aux archives de la ville, à celles de la communauté réfugiée française, etc. Le premier résultat de ces longues et pénibles recherches est le gros volume de 700 pages que nous annonçons ici. C'est une monographie des plus riches en renseignements curieux; c'est aussi, avouons-le, l'un des livres les plus difficiles à lire qui nous soient tombés entre les mains. A vrai dire, nous ne pensons pas qu'on puisse lire jamais le travail de M. G. d'une façon courante, tant il est dense et touffu. Mais ce serait se montrer bien vétilleux que de trop accentuer ce détail, en présence de l'abondance d'informations que nous offre l'auteur. En l'étudiant de plus près, on se convaincra, une fois de plus, combien peu nous connaissons encore, à vrai dire, la masse des menus faits économiques, qui sont pourtant la base indispensable de toute histoire politique sérieuse au Moyen-Age.

L'industrie et le commerce bâlois ont connu trois périodes bien distinctes. Bâle a débuté par le grand commerce, se faisant surtout par la voie fluviale; puis est venue la petite industrie corporative, qui, absorbant peu à peu les commerçants notables, a produit une décadence assez marquée de l'activité générale de la cité. Enfin, vers la fin du xvr^e siècle, les *réfugiés* du dehors ont ramené dans Bâle à la fois des industries plus intellectuelles, si je puis m'exprimer ainsi, et ont en même temps renoué des relations plus suivies avec l'étranger. C'est ce développement industriel et commercial de Bâle que M. G. a suivi, dans une série de chapitres, depuis l'origine des anciennes corporations, encore ouvertes, jusqu'à l'organisation des *tribus*; c'est sous l'évêque Henri de Neuenbourg, l'adversaire de Rodolphe de Habsbourg, que s'opère le groupement des artisans, au point de vue politique. Jusqu'à la fin du xiv^e siècle les quinze corporations d'arts et métiers seront toutes créées et finiront par l'emporter sur le patriciat urbain, qui forme deux ou trois groupes (*Stuben*) à part, et n'est plus qu'une faible minorité dans les conseils de la ville libre.

Nous ne suivrons pas M. G. dans l'analyse détaillée de l'organisation des corporations, dans la peinture de leur activité industrielle et com-

1. Il existe peu de documents antérieurs à cette date, le grand tremblement de terre de 1356 ayant bouleversé Bâle de fond en comble. Il est permis d'ailleurs de douter qu'il y eût alors déjà des archives corporatives dûment organisées.

merciale, l'énumération de leurs droits et prérogatives. Un chapitre qui nous a paru tout particulièrement intéressant est celui sur les voies de communication au Moyen-Age, sur le commerce du Rhin, sur les passages des Alpes, sur la fréquentation des grandes foires annuelles, sur l'organisation du crédit à cette époque. Le chapitre intitulé *Importance économique du concile de Bâle (1431-1449)* est également fort curieux et suggestif; c'est un exemple frappant à combien de points de vue divers on peut considérer les faits importants de l'histoire.

Nous appellerons encore plus spécialement l'attention sur le chapitre ix : *Fugitifs de Locarno et Huguenots*, qui, pour des lecteurs français, présente un intérêt spécial. Les calvinistes de Locarno apportèrent à Bâle l'industrie propre à la plaine lombarde, celle des soieries. Les huguenots de la fin du xvi^e siècle implantèrent plus spécialement l'industrie drapière, sans en compter d'autres, moins importantes, comme les passementeries, les broderies sur soie, etc. ¹. Aussi ne saurait-on s'étonner du grand nombre de localités françaises avec lesquelles Bâle était en rapports suivis ².

En somme, le travail de M. Geering est l'un des plus intéressants et des plus solides qu'on ait publiés dans les dernières années sur ces branches de l'économie politique qui confinent à l'histoire proprement dite et dont l'influence sur elle est de plus en plus reconnue par les érudits qui ne se tiennent pas seulement à la surface du développement historique d'une ville ou d'une nation ³.

R.

173. — **Cornelle.** *Le Menteur*, édition annotée, par R. LAVIGNE, professeur au Lycée Henri IV. Paris, Hachette, 1886.

— **Racine.** *Esther*, édition annotée, par M. LANSON, professeur de rhétorique au Lycée de Toulouse. Paris, Hachette, 1886.

Je viens de relire le *Menteur* avec les bonnes annotations, avec l'excellent commentaire de M. Lavigne, et ç'a été pour moi un double plai-

1. Bien reçus au xvi^e siècle, les immigrants français trouvèrent un accueil infiniment plus froid au siècle suivant, par suite de la jalousie des fabricants établis qui craignaient leur concurrence. « Les Welches nous sont nuisibles comme la gelée aux vignes » disait un conseiller bâlois en 1643. (p. 590.) A partir de 1648, aucun Français ne fut plus admis à la bourgeoisie.

2. Parmi ces villes, il faut nommer surtout Avignon, Baccarat, Bar-le-Duc, Besançon, Epinal, Lyon et Tours.

3. Voici quelques petites corrections à faire, relevées à la lecture du volume : P. 423. *St-Ludi* (?) est Saint-Ludan, qui fait partie de la commune de Hipsheim, dans la Basse-Alsace. — P. 435, il faut lire *Baccarat* au lieu de *Bacharach*. — P. 478. Quel peut être le Charles IX pour lequel on lève des troupes à Bâle en 1610? — P. 551, lire *Pfalzweyer* au lieu de *Pfalzweiler*. — P. 552, lire *Reichenweyer* pour *Richewihr*. — 560 lire *Courcelles* pour *Courselle*. — P. 561. Tonnerre n'est pas « *die Hauptstadt des Departements Yonne*. »

sir. — Quoique Corneille ait débuté par des comédies, il peut paraître étonnant qu'il soit descendu tout à coup des hauteurs sublimes où il s'était élevé avec le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, pour voir les hommes tels qu'ils sont après les avoir peints tels qu'ils devaient être. C'est qu'il avait la souplesse, la variété du génie. Mais qu'on ne s'y trompe pas cependant : il circule encore dans cette amusante comédie je ne sais quel souffle héroïque qui nous rappelle de temps en temps le vers du poète :

Corneille est à Rouen, mais son âme est à Rome.

Son Dorante qui ment avec tant de candeur et de *vérité* n'est pas un personnage comique odieux ou vulgaire. Les spectateurs s'aperçoivent dès l'abord que ses mensonges ne sont que des étourderies, des fredaines de jeunesse dont il se corrigera. Il invente les histoires les plus extravagantes pour « étonner et forcer à se taire les conteurs de nouvelles », pour « leur faire rentrer leurs nouvelles au corps. » Outre qu'il a de l'esprit, il est brave : à peine débarqué à Paris, il se met trois affaires sur les bras, un amour, un mariage et un duel, et il va tout de suite au-devant de celui qui « l'ose quereller. » Quant à Gêronte, c'est un autre don Diègue, qui trouve des accents superbes pour gourmander son fils, et qui gronde d'une bouche indignée, « *tumido delitigat ore.* » C'est ainsi que Corneille, avec un art qu'on ne saurait assez faire ressortir, a mêlé le sublime au plaisant. Ne dirait-on pas qu'il a habité Paris toute sa vie lorsqu'il fait dire à Cliton :

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Ce Cliton, valet de Dorante, a pour le moins autant d'esprit que son maître. Molière ne l'oubliera pas, et dans Regnard, il fera rire maintes fois sous les noms d'Hector ou de Crispin. On rencontre çà et là dans le *Menteur* quelques *préciosités* de langage que M. Lavigne a eu soin de noter. Ainsi lorsque Dorante, essayant de se soustraire au lourd fardeau du mariage, dit à son père qu'il lui faut auparavant acquérir quelque nom dans les combats et signaler son bras par quelques exploits, Gêronte lui fait cette réponse qui sent *le fin du fin* :

Avant qu'être au hasard, qu'un autre bras t'immole.

Ce trait et quelques autres semblables sont comme la marque de l'époque.

Du *Menteur* je passe sans transition à l'*Esther* de Racine, édition annotée par M. Lanson. Elle est précédée d'une biographie du poète, courte et sommaire, comme il convient, et d'une notice sur la pièce. M. L. a eu raison de ne pas voir dans cette tragédie, comme l'a fait

M. Deschanel, une longue série d'adulations à l'adresse de Louis XIV et de M^{me} de Maintenon ; non pas que Racine ne fasse point quelques allusions au grand roi et à la favorite (le sujet choisi y prêtait naturellement), mais je ne crois pas qu'il soit paradoxal de soutenir que le poète, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface, a évité, autant qu'il l'a pu, de mêler le profane au sacré, et qu'il a voulu montrer surtout qu'on pouvait tirer de beaux effets de l'Écriture. Quoi qu'en dise M. Deschanel, la conversion de Racine était bien sincère, et de plus il était devenu

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!

aussi janséniste que ses anciens maîtres, si bien qu'il semble que ses deux dernières tragédies ont été faites moins pour faire sa cour que pour expier les premières. Il ne voulait pas écrire pour les « profanes amateurs des spectacles frivoles », et ce n'est point sa faute si *Esther* obtint dans la Maison de Saint-Cyr un succès tout mondain.

M. Lanson a mis en note tous les passages du *Livre d'Esther* traduits ou imités par Racine : de cette façon les élèves verront mieux à l'œuvre l'abeille industrieuse.

A. DELBOULLE.

174. — *Éléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen*, par J. DELBŒUF et L. ROERSCH, professeurs à l'Université de Liège, 2^e édition, revue et corrigée. Liège, Ch. Desor, 1886. In-8 de xiv, 149.

« Il importe que, dans les premières années du collège ou de l'école moyenne, l'élève se fasse une idée juste de la nature des mots et des diverses fonctions qu'ils peuvent remplir dans la phrase. C'est dire qu'il faut lui donner des définitions simples et claires, mais avant tout exactes, l'exactitude étant d'ailleurs une condition indispensable de la clarté. Si les éléments ont été mal exposés ou mal compris, l'élève ne cesse de tâtonner dans tout le cours de ses études et subit, jusque dans l'enseignement supérieur, les conséquences d'une première instruction défectueuse ».

J'ai tenu à citer, dans son entier, ce passage de la préface que MM. J. Delbœuf et L. Roersch ont mis en tête de leur grammaire, parce qu'on y trouve nettement exprimé le programme qu'ils ont voulu — et ils y sont entièrement parvenus — réaliser en l'écrivant ; ne donner à l'élève que des définitions claires et exactes ; le faire passer, sans effort, du simple au composé ; grouper ensemble les faits grammaticaux de même nature, de manière à en faire saisir les rapports et l'analogie, voilà quelques-uns des traits qui distinguent la grammaire des savants professeurs de l'université de Liège et qui lui assignent une place à part parmi les ouvrages du même genre.

Après quelques notions préliminaires, sur lesquelles je reviendrai —

il s'agit des sons et des lettres qui les représentent, des signes orthographiques et de l'accent — MM. D. et R. abordent l'étude des mots, la *Lexilogie*, comme ils l'appellent; là, apparaît tout d'abord l'effort qu'ils ont fait pour rompre avec la routine traditionnelle; depuis deux siècles, la plupart des grammairiens ont donné des diverses parties du discours, à peu près les mêmes définitions, quelque peu satisfaisantes qu'elles soient; MM. D. et R. ont cru que l'ancienneté de ces définitions n'était pas une raison pour les conserver, et ils se sont attachés à en donner d'autres plus complètes et plus compréhensibles pour les élèves auxquels elles s'adressent; ils ont fait plus encore; avant de les formuler, ils les ont fait précéder d'explications destinées à faire voir quelle est la vraie nature du mot dont il s'agit: espèce de définition préparatoire qui précise le sens des termes de la définition définitive. Ainsi, au chapitre du pronom: « En désignant les objets par leurs noms, lit-on p. 26, je rappelle l'idée de ces objets et leurs qualités; mais je puis aussi en parler au moyen de mots indiquant l'idée vague et générale d'être, ou celle d'un être avec une qualité purement relative, telle que la place occupée ou le rôle que jouent les personnes dans le dialogue. Les mots servant à désigner les personnes ou les choses sans rappeler, par eux-mêmes, aucune de leurs qualités distinctives, sont les pronoms. »

On voit quel est le procédé simple et méthodique employé par MM. D. et R., de quel genre d'exposition, nette et claire, ils se servent; on les retrouve à chaque ligne de leur *Lexilogie*. Néanmoins, c'est dans la syntaxe qu'ils ont surtout innové et se sont montrés vraiment originaux. Cela se conçoit; si on peut présenter les faits grammaticaux avec plus ou moins de clarté, on ne peut en changer la nature et le développement; après avoir parlé du genre, par exemple, dans le substantif, il faut nécessairement parler du nombre; le tableau de la conjugaison du verbe est de même suivi, non moins nécessairement, de la théorie des temps et de la liste des formes dites irrégulières. Il en est tout autrement dans la syntaxe; là, les grammairiens ont le droit de grouper les règles dans l'ordre qui leur paraît le plus logique, et plus cette partie de la science grammaticale a été négligée jusqu'ici, plus grande aussi est la faculté d'y innover. MM. D. et R. ont largement usé de ce privilège, et il faut les en féliciter.

Leur syntaxe s'ouvre par une étude générale de la proposition et de ses éléments; puis vient un chapitre consacré aux « Rapports des termes de la proposition », — il s'agit de l'« accord du verbe et de l'attribut avec le sujet »; — ensuite ils passent à l'étude des « compléments du sujet et des verbes attributifs ». Les deux chapitres où ils les examinent contiennent, rapprochées et s'éclairant ainsi les unes les autres, des questions qu'on trouve dispersées d'ordinaire et sans lien qui les unisse: emploi de l'article, accord de l'adjectif qualificatif et syntaxe des déterminatifs, puis les divers compléments du verbe, avec leur place, leurs

rapports, depuis le régime direct jusqu'aux adverbes de négation. On voit comme tout se tient et s'enchaîne dans les « *Eléments* » de MM. D. et R. et avec quelle facilité, grâce à cette heureuse méthode, l'élève peut saisir les règles les plus compliquées.

A l'étude des compléments succède celle des voix, des modes et des temps; elle a été traitée avec un soin tout particulier; M. D., qui avait autrefois dans une brochure, dont la *Revue critique* a eu occasion de parler, consacré quelques pages pleines de vues ingénieuses aux définitions grammaticales et à l'emploi des temps, ne pouvait manquer de mettre ici la marque de son esprit philosophique et précis. Les diverses définitions, données des modes et des temps, sont à retenir pour leur simplicité et leur clarté : « L'imparfait exprime l'action comme se faisant à un moment du passé. » — « Le passé indéfini présente l'action verbale comme faite, achevée au moment de la parole. » On voit comme cela est simple, facile à comprendre et à retenir. On en doit dire autant de la théorie des temps du subjonctif, parfois si obscure et ici si nette et si claire.

Un sixième chapitre, consacré à la construction et aux figures de syntaxe, termine, — je ne parle pas de l'Appendice, — les « *Eléments* » de MM. D. et R.; il forme, avec le premier chapitre de la syntaxe, un cours d'analyse logique complet, mais débarrassé des subtilités qui l'obscurcissent trop souvent. On le voit, rien d'essentiel n'est oublié dans ce livre de 143 pages, et tout y est présenté avec une méthode, une clarté d'exposition qui en assure le succès. En quatre ans, il est arrivé à sa seconde édition, on ne peut douter qu'il n'arrive bientôt à la troisième, et l'on peut ajouter que ce n'est pas seulement en Belgique, mais en France, qu'il mérite d'être consulté ou employé. Les auteurs, dans l'édition nouvelle qu'ils devront bientôt préparer, tiendront, on peut l'affirmer, à rendre leur œuvre encore plus digne de l'accueil favorable qu'elle a déjà reçu et qui l'attend encore; ils me permettront aussi de leur soumettre quelques observations sur des points de détail de la première partie; je n'ai guère trouvé qu'à approuver et à louer dans la seconde.

P. 4, on lit, au sujet de la demi-voyelle *j* : « Elle est parfois représentée par *y*, on l'écrit *j* après les sons *ai* et *oi*, suivis d'une voyelle »; jamais l'*i* consonne ou demi-voyelle ne s'écrit *j* en français; il est difficile aussi, du moins pour un Français, de saisir ce que MM. D. et R. ont voulu dire. Il est également inexact de dire que, dans *pays*, le *j* joint à *i* n'est qu'un simple *i*; si on prononce *abbé-ie* (abbaye), on ne prononce pas *pé-i*, mais *pé-yi* (pays). Est-il bien exact de dire, même page, que *i* ou *ou*, *o*, *u*, suivis d'une voyelle autre que *e* muet, forme une diphthongue? Dans le premier cas, au lieu de *i*, on a *y*, dans le second, au lieu de *ou*, *o*, *u*, on a en réalité *u*. Plus loin, je lis que *u* de *cercueil*, *orgueil*, « fait partie de la consonne composée »; s'il en était ainsi on devrait prononcer *eil* et non *euil* la syllabe finale; *ue* est l'ancien équi-

valent de *eu*, *cercueil* est donc égal, non à *cercu-eil*, mais à *cerc-ue-il*. MM. D. et R. ont eu grand raison de parler, p. 9, de l'« importance grammaticale de l'accent tonique », mais cette importance, c'est dans la dérivation dont ils ne disent rien, non dans la forme actuelle des mots, qu'on peut la constater; l'ancienne langue disait *treuve* (* trobo), *trouvons* (* trobamus), parce que l'o de * trobo est accentué et l'o de * trobamus atone; bien que l'accent tonique n'ait point changé, nous disons aujourd'hui *trouve*, *trouvons*. Il faudrait donc modifier la règle et surtout en écarter les mots savants, comme *solitude*, ou ceux où, comme dans *vaux*, la voyelle composée provient de la transformation de *l*. — N'aurait-il point été bon, au sujet du double genre de certains noms, d'en indiquer les causes historiques? De même à propos de la formation du pluriel, MM. D. et R. auraient pu trouver dans les notions grammaticales du *Seizième siècle en France*, de M. A. Darmesteter, une explication de l'emploi de *x*, qui fait paraître moins étrange l'usage que nous faisons de cette lettre. Ils pourront y trouver aussi de quoi modifier quelques points de leur théorie de la formation du féminin des substantifs. Il ne faudrait pas, par exemple, laisser croire que la terminaison féminine *euse* vient de la désinence masculine *eur*, ni que la forme en *esse* est une exception. — La conjugaison en *ir* a été, avec grand raison, subdivisée en deux classes; mais je ne vois pas indiqué le motif de cette division; pourquoi aussi dans le tableau des formes temporelles n'avoir pas mis en évidence l'*iss*, qui distingue ces deux classes de verbes : *fin-iss-ons*, *sent-ons*? Il n'eût peut-être pas été inutile non plus de faire remarquer que si, des quatre conjugaisons, les deux premières sont si nombreuses, les deux dernières si peu, c'est que les unes sont vivantes et renferment tous les dérivés français, les autres mortes et ne comprennent que des verbes tirés du latin. — Du moment que MM. D. et R. écartaient de leurs « Eléments » la phonétique, il eût fallu, je crois, dans le chapitre de la composition, ne faire entrer que des dérivés français; l'élève comprendra sans peine, p. 63, comment de *règle*, viennent *régler*, *réglement*, *réglementer*, *réglementation*; verra-t-il, s'il ne sait rien de la phonétique, le rapport qu'il y a entre *roi*, *reine* et *régir*, entre *direct* et *droit*, etc.? Mais en voilà assez. Le petit nombre des remarques qui précèdent ne peut que faire ressortir tout ce qu'il y a de nouveau et d'excellent dans le livre de MM. J. Delbœuf et L. Roersch, et je ne les ai faites que pour montrer le soin, je dois ajouter l'intérêt, avec lequel je l'ai lu.

Ch. J.

175. — Gregor Krrk. *Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte*. Akademische Vorlesungen, Studien und Kritische Streifzüge. 2^e Auflage. Un vol. in-8 de xi, 887 p. p. Gratz. Leuschner et Lubensky, 1887. Prix : 25 fr.

En rendant compte, il y a treize ans, de la première édition de cet important ouvrage ¹ j'exprimais l'espoir de lui voir prendre place dans les bibliothèques à côté de l'œuvre de Schafarik et je signalais le service sérieux que l'auteur avait rendu à la science. Le public a confirmé mon appréciation. M. Krrk n'a vu dans le succès qui a accueilli son travail qu'une raison de le perfectionner et il nous le rend aujourd'hui sous une forme entièrement nouvelle. L'édition de 1874 comptait 336 pages; celle de 1887 en a 887. L'index alphabétique, dont nous regrettons l'absence, occupe dans le volume actuel près de 50 pages. Tous nos remerciements à l'élève de M. K. (M. Hubad) qui a pris la peine de le dresser. L'auteur a bien voulu tenir compte également des observations amicales que nous lui avions adressées sur certaines transcriptions. On peut lui rendre cette justice qu'il n'a rien négligé pour se tenir au courant des travaux qui ont paru dans ces dernières années, non-seulement sur les origines slaves, mais encore sur les rapports linguistiques indo-européens. Les lacunes que l'on pourrait signaler dans le premier livre s'expliquent par une circonstance que M. K. signale dans sa préface : ce livre était déjà imprimé en 1884. Cette réserve indiquée, il n'existe actuellement, dans aucune littérature, aucun ouvrage qui fournisse sur les origines slaves un ensemble aussi complet d'informations et une aussi copieuse bibliographie. Je persiste à regretter que l'auteur n'ait pas traduit (au moins en abrégé) les titres des innombrables livres, brochures ou articles qu'il cite à chaque page. Ils donnent une idée excellente du mouvement scientifique des peuples slaves et si M. K. a écrit son livre en allemand, c'est évidemment pour qu'il ne soit pas lu seulement par des Slavistes de profession. Les notes — qui bien souvent englobent le texte — témoignent de lectures colossales. Aucun livre publié en Occident n'avait encore mis à la disposition de l'étudiant un pareil ensemble d'informations. Les Slavistes ne trouveront pas seuls à s'instruire chez M. K. Les folkloristes rencontreront dans l'*Einleitung* un précieux ensemble de renseignements. M. Krrk a donné de très larges développements aux chapitres où il traite des traditions, des contes, des proverbes, des énigmes, des chansons, de l'étymologie populaire. Remarquons à ce propos qu'il met encore à profit les poèmes tchèques dont l'authenticité a eu à subir depuis quelque temps — même en Bohême — de si rudes assauts. *Si qua Pergama dextra!*

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle édition d'un livre excellent annule complètement la précédente. Parmi les titres scientifiques dont l'auteur a fait suivre son nom, on regrette de ne pas trouver ceux de membre correspondant des académies de Vienne et de Pétersbourg. L'auteur de

1. Voir la *Revue critique*, de 1874.

l'*Einleitung* a tous les droits à cette double distinction qui ne saurait se faire longtemps attendre.

L. LEGER.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. LUDWIG, de Prague, doit publier bientôt un lexique complet du *Rig-Veda*, qu'il a traduit récemment.

— L'explorateur Ed. GLÄSER vient de publier à ses frais et offre à tous ceux qui s'adresseront directement à lui (Prag, *Hybernergasse*, 4), une brochure, de 47 pages in-8, intitulée *Südarabische Streitfragen* « Controverses Yéménites ». C'est un nouvel épisode de la guerre qu'il soutient contre M. David Heinrich Müller, professeur ordinaire de langues sémitiques à l'Université de Vienne, sans conteste un maître de l'épigraphie sabéenne. Le combat se poursuivra sans doute encore longtemps entre les deux champions, et nous continuerons à rester spectateurs impassibles, mais non indifférents, de la lutte, où ils s'entredéchirent tout en parlant sans cesse de leur amour de la paix et en aspirant l'un et l'autre à une ère de concorde où ils travailleront ensemble au progrès de la science. Le malentendu, qui les divise, ne paraît point à la veille d'être dissipé. Dans de tels différends, ce sont toujours les médiateurs qui font défaut. Heureusement, un habile voyageur et un homme d'esprit comme M. Ed. Gläser ne prennent jamais la plume sans nous instruire. M. E. Gl. se laisse entraîner à quelques confidences géographiques, qu'il glisse à l'oreille de M. D. H. Müller, mais que chacun de nous s'empressera de saisir au passage. J'ai inscrit sur mes tablettes sans tarder ce qui se rapporte à Thabyân et à Maifa', dans la région de Djabal Hadour Nabbi Schou'aib. — H. D.

— M. H. WINKLER, de Breslau, déjà connu du public savant par ses remarquables études dans le domaine des langues ouralo-altaïques, vient de publier à la librairie Dümmler, de Berlin, un ouvrage intitulé : *Zur Sprachgeschichte, Nomen, Verb und Satz, Antikritik*. (In-8°, v et 306 p., 6 mark.) C'est une étude générale du langage humain, dans laquelle les langues sont classées, non par groupes morphologiques, mais d'après les affinités qu'elles présentent au point de vue de la structure de la proposition simple, autrement dit, de l'expression de la pensée. Rien n'est plus curieux que la variété des concepts, que la soi-disant analyse logique jette dans un moule uniforme : ce qui est sujet pour nous est objet pour le Cafre, possesseur pour l'Égyptien, instrument pour l'Australien ; ce que nous nommons verbe est prédicat dans la pensée des uns, objet possédé dans celle des autres, et ainsi de suite. Cette étude d'ensemble, conduite par M. Winkler avec toute la sûreté de méthode et d'érudition qui lui est propre, et illustrée de nombreux exemples, est plus que toute autre de nature à faire réfléchir le grammairien et le philosophe sur le caractère essentiellement relatif des catégories de l'entendement humain.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35

— 29 août —

1887

Sommaire : 176. J. et Th. BAUNACK, Etudes sur le domaine du grec et des langues ariennes. — 177. Chronique de Mayence, p. p. HEGEL. — 178. BARTSCH, Les minnesænger suisses. — 179. Le mystère des Trois Doms, p. p. GIRAUD et CHEVALIER. — 180. Le Cid, Cinna, Nicomède, p. p. PETIT DE JULLEVILLE. — 181. CAYX DE SAINT-AYMOUR, La France en Ethiopie, 1634-1706. — 182. FERRIERI, Guide à l'étude critique de la littérature. — 183. RICARD, Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et aigus. — Chronique.

176. — **Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen**, von Johannes BAUNACK und Theodor BAUNACK. — I, 1 : epigraphisch-grammatische Analekten von J. B.; Inschriften aus dem Asklepion zu Epidauron von J. B. — Leipzig, S. Hirzel, 1886. In-8, x-218 pp.

Bien que ce volume s'annonce comme le premier d'une série publiée en collaboration, il est dû exclusivement à la plume de l'un des auteurs. Tous deux sont assez honorablement connus du public savant pour que les prémices de leur collection soient accueillies avec faveur et la suite impatientement attendue.

La première partie (pp. 1-76) du livre de M. J. Baunack est surtout un recueil d'étymologies grecques. L'épigraphie proprement dite n'y revendique guère que la restitution partielle de quelques fragments d'inscriptions crétoises trouvées en Carie et un intéressant supplément à la grammaire de la Table de Gortyne¹. Quant aux étymologies, toutes fort curieuses et témoignant d'un merveilleux esprit de recherche, toutes cependant ne sont pas convaincantes au même degré. Il y en a d'irréprochables, celle d'ἐνιαυτός, par exemple (δ' ἐν ἱα' * Fτῆ χρόνος, le mot * Fτ-ῆ présentant la forme réduite de la racine qu'on trouve à l'état normal dans Fέτ-ος, p. 28), ou bien encore celle qui tire le mot Εἰσπαν(α de la locution εἰς Πανίαν πλεῦσαι, Πανία étant le nom donné anciennement, soit à une colonie, soit à la terre ferme en général (cf. arcad. πάομαι, posséder, Πάν, dieu des troupeaux, Πανία, ancien nom de l'Arcadie, p. 73). La plupart sont très hasardées, sans qu'il y ait lieu d'en faire à l'auteur le moindre reproche : en science comme partout ailleurs il faut savoir risquer pour acquérir. Encore est-il pourtant que ces hardiesses ne vont point sans quelque danger, quand le profit à en retirer n'est pas en rapport avec l'effort qu'elles exigent et le risque qu'elles font courir. Tel est peut-être le cas pour l'étymologie conjecturale du mot Σαπφώ (p. 56). Supposons un instant qu'il soit démontré que Σαπφώ ou Ψάπφω est la

1. Cf. *Rev. crit.* (nouv. sér.), XX, p. 294.

2. Plus exactement ἱζ.

forme hypocoristique de *Ψαλλε-φ(λα : qu'en revient-il à la science? l'étymologie d'un nom propre, et rien de plus; mais, d'autre part, quelles témérités ce précédent n'autoriserait-il pas chez les étymologistes trop disposés à croire que tout est dans tout, qui n'auraient pas, pour se prémunir contre le danger d'une imagination trop vive, la sévère méthode de notre auteur? Je lui sou mets en passant cette simple réflexion, qui n'atténue en rien le rare mérite de son œuvre.

En revanche, tout est à louer sans réserve dans la seconde partie (pp. 77-218), où M. B. étudie, au double point de vue de la langue et des restitutions, les inscriptions de l'Asclépiéion d'Epidaure dues aux recherches de M. Cavvadias — pourquoi écrit-il « Kabbadias »? — en y joignant une longue inscription nouvellement découverte à Trézène en Argolide. Correction du texte, restitutions heureuses, emploi et critique sagaces des travaux antérieurs, index exact et complet, M. B. n'a rien épargné de ce qui constitue une publication définitive. Ils sont vraiment d'un intérêt encore actuel et méritaient l'honneur d'une pareille réédition, ces monuments authentiques du pouvoir suggestif des prêtres d'Esculape ou de la simplicité de ses fidèles. En lisant ces récits de guérisons miraculeuses, ces naïfs actes de foi qu'on peut prendre à volonté pour un hommage ou une réclame, on s'associe aux réflexions qu'ils inspirent à l'auteur (p. 145), et l'on répète, après M. S. Reinach, qui traduisait, peu après son apparition, la longue inscription de 126 lignes, véritable bréviaire de cette puérile thaumaturgie¹ : « Il y a quelque chose de presque humiliant à constater que la crédulité des hommes n'a pas fait un pas en arrière depuis deux mille ans. »

Parmi les trouvailles linguistiques auxquelles cette étude a conduit M. B., on doit mentionner les étymologies des trois mots Παιάν, Ἀπόλλων et Ἀσκληπιός, données à propos du Péan d'Isyllos (p. 152). Παιάν, en particulier, serait le produit d'une corruption bien singulière : il viendrait de la formule liturgique Ἱεπαιάν ἱεπαιᾶνα, comprise et coupée Ἱη Παιάν, tandis qu'elle procède de la locution ἱ' ἐπ' Αἰᾶν', ἱ' ἐπ' Αἰᾶνα, c'est-à-dire ἱε ἐπὶ Αἰᾶνα (littéralement « va vers le Guérisseur »). *Αἰᾶν, dans cette hypothèse, équivaldrait à *αἰσά-φων, et *αἰσα (guérison) contiendrait avec renforcement la racine ἰς de ἰάομαι. Si compliqué que puisse paraître ce processus, il faut savoir gré à M. Baunack d'une conjecture qui explique, non seulement un nom propre jusqu'à présent mystérieux, mais encore plusieurs des particularités liturgiques du culte d'Apollon.

V. HENRY.

1. *Chronique d'Orient de la Rev. Archéolog.* 1884.

177. — *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum recusi.* Chronicon Moguntinum edidit Carolus HEGEL. Hannoveræ, Hahn, 1886, xxi, 103 p. in-8.

Ce n'est pas un texte inédit que nous présente ici le savant historien d'Erlangen. Il avait déjà utilisé le texte découvert à la Bibliothèque royale de Munich (cod. lat. 24163) dans sa collection des *Deutsche Staedtechroniken*, au milieu desquelles il avait inséré par exception ce texte latin, au tome XVIII, renfermant les chroniques de Mayence. Mais une nouvelle et soigneuse collation du manuscrit, faite par M. Aug. Wyss, a permis à M. Hegel de nous donner un texte qui, dit-il, est « multis modis emendatior et nitidior » que celui de la collection des *Chroniques*. Une introduction détaillée nous oriente sur les origines de ce récit primitivement rédigé vers 1350 par un clerc mayençais et continué par d'autres jusque vers la fin de la première décade du xv^e siècle. La partie du *Chronicon* qui se rapporte à la seconde moitié du xiv^e siècle est un document historique de haute valeur (*maximi momenti*, dit M. Hegel). L'éditeur examine également quels sont les historiens, anciens ou plus récents, qui, depuis l'époque de la Réforme, ont utilisé le manuscrit de Munich. Dans son précédent travail, il avait attribué la rédaction probable du *Codex* (qui renferme plusieurs autres fragments historiques, annales, catalogues d'évêques, etc.) à Frédéric Nauséa, théologien mayençais et plus tard évêque de Vienne (*Mainzer Chroniken*, II, p. 135). Aujourd'hui M. Hegel revient sur cette opinion et, par suite d'une comparaison plus exacte des écritures de l'époque, il croit pouvoir attribuer la compilation du manuscrit, d'où est tiré le *Chronicon Moguntinum*, à Laurent Truchsess de Bormersfelden, doyen du chapitre de Mayence depuis 1513, mort à Würzburg en 1543.

R.

-
178. — *Die Schweizer Minnesänger*, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl BARTSCH. (Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, herausgegeben von Jakob Bächtold und Ferd. Vetter. Sechster Band). Frauenfeld, Huber. In-8, ccxx et 474 p.

M. Bartsch a reproduit dans le sixième volume de sa « Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande » le texte des pièces de vers laissées par les Minnesänger suisses. Il compte trente-deux de ces minnesänger. Il retrace d'abord leur vie et, comme dans son édition des *Deutsche Liederdichter*, fait leur généalogie, mentionne tous les documents où paraît leur nom ; ces biographies, consciencieusement faites et fournies de détails biographiques aussi abondamment que possible, sont suivies d'une appréciation du talent du minnesänger, des influences qu'il a subies, des mètres qu'il a maniés. On remarquera parmi ces étu-

des, dont quelques-unes comptent dix à vingt pages, celles sur Steinmar, sur le comte Wernher de Honberg, sur Hadloub. A la suite de cette copieuse introduction vient le texte des lieds (p. 1-402). Le volume se termine par un appendice qui renferme l'appareil critique. On pourrait reprocher à l'éminent érudit d'avoir été trop avare de notes explicatives dans une édition destinée au grand public, et plus d'un Suisse qui achètera le volume, souhaitera d'avoir la traduction en même temps que le texte. Mais cette légère critique ne diminue en aucune façon le mérite de ce beau et vaste recueil qui contient une partie — à peu près le cinquième — du *Minnesang* allemand. Il ne faut pas oublier en effet que le manuscrit de Paris — que M. B. a eu entre les mains il y a trois ans — a été composé en Suisse. Ajoutons que tous ces poètes que nous présente M. Bartsch n'ont pas été de remarquables génies et qu'ils sont bien au-dessous d'un Walther de la Vogelweide; mais ils marquent, dans une période de cent cinquante ans, les étapes du *Minnesang*; ils en représentent toutes les directions, ou à peu près; ils ont été aussi accessibles que les poètes d'Allemagne à l'influence française, et plusieurs d'entre eux appartiennent aux meilleurs des lyriques du ^{xii}e et du ^{xiii}e siècle.

A. CHUQUET.

179. — **Le mystère des Trois Doms** joué à Romans en 1509 publié d'après le manuscrit original avec le compte de sa composition, mise en scène et représentation et des documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphiné du ^{xiv}e au ^{xvi}e siècle, par feu Paul-Emile GIRAUD, ancien député, ancien correspondant du Ministère de l'instruction publique, et Ulysse CHEVALIER, chanoine honoraire, membre non résidant du Comité des travaux historiques. Lyon, Auguste Brun, 1887, in-4 de cXLVIII-928 p. Tiré à 200 exemplaires.

Le mystère des Trois Doms, c'est-à-dire des trois saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien, ouvrage du chanoine Pra, fut représenté à Romans aux fêtes de Pentecôte, les 27, 28 et 29 mai 1509. Il en est fait mention plus ou moins précise dans les temps postérieurs, d'abord en mai 1521, où le ms. fut prêté à Ponson Baudin fils, de Romans, pour l'aider à composer l'histoire de la vie de saint Ignace, puis un peu plus tard, quand Aymar du Rivail écrivait ses neuf livres sur les Allobroges publiés par M. de Terrebasse en 1844, ensuite à la fin du ^{xviii}e siècle, dans les *Affiches du Dauphiné* (1787), etc. En 1848 — je résume la savante introduction des éditeurs — parut un ouvrage qui, en l'absence de l'original du drame, renseigna sur bon nombre de questions intéressantes auxquelles il donnait lieu. C'était la *Composition, mise en scène et représentation du mystère des Trois Doms*, etc., d'après un manuscrit du temps, publié et annoté par M. Giraud. L'auteur donnait au public le texte d'un mémoire ou compte écrit dans le temps même, et où sont rapportés, jour par jour, les arrangements pris,

les marchés passés, les sommes payées ou reçues pour la composition, la mise en scène et la représentation de ce drame. M. Petit de Julleville, qui parle à plusieurs reprises de la pièce des Trois Doms dans la première partie de son ouvrage *Histoire du théâtre en France : les mystères*, n'a pas manqué de faire ressortir ce qu'il y a de neuf et de précieux dans le mémoire mis en lumière par M. Giraud, où, selon l'expression du savant professeur à la Faculté des lettres de Paris, l'histoire du mystère est retracée avec des détails que nous ne possédons sur aucun autre mystère ¹. Peu de temps après que M. Petit de Julleville se fut occupé de ce mémoire, le manuscrit du mystère des Trois Doms fut découvert à Romans, dans le grenier de M^{me} Sablières des Hayes, au milieu d'autres registres poudreux (décembre 1881). Acquis par M. Giraud, il fait actuellement partie de la belle bibliothèque qu'a héritée de son oncle M. Paul Giraud, conseiller à la cour d'appel de Lyon.

Les éditeurs, après avoir décrit (p. xiii), le ms. si heureusement retrouvé, recherchent dans quelles circonstances fut décidée et menée à bonne fin la représentation d'un mystère à Romans, quelles furent les causes déterminantes de la résolution prise à cet égard par le clergé et le peuple de la ville. Ils montrent (p. xxvii) que les Romains, heureux d'avoir vu cesser la peste de 1505-1507 « songèrent à témoigner leur reconnaissance à Dieu et aux martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont ils avaient deux fois invoqué la puissante intercession. Les reliques de ces généreux confesseurs de la foi, que saint Barnard avait transférées de Vienne à l'église de Romans dès sa fondation, y reposaient enfermées dans une châsse consacrée par la vénération des fidèles; c'était donc une pensée populaire et pieuse que celle de célébrer leur martyre, et de reproduire aux yeux de tous les actes de leur vie et le tableau de leurs glorieux tourments ».

Les éditeurs racontent ensuite (p. xxviii-xl) les incidents divers auxquels le Mystère des Trois Doms donna lieu à Romans. Ils nous présentent l'auteur de la pièce, le chanoine Siboud Pra, un des personnages considérables de la ville de Grenoble, et un autre poète dont on voulut faire son collaborateur, mais qui refusa de « besoinner avec le chanoine », ayant, il est vrai, consenti un peu plus tard à corriger l'œuvre de son confrère : c'était Claude Chevalet, natif de Vienne. La notice sur ce dernier poète (p. xxxii-xxxvii) est fort intéressante et révélera force particularités à ceux qui connaissent le mieux l'histoire littéraire de la première moitié du xvi^e siècle ². Mentionnons, après

1. L'original du compte de la représentation a été donné par feu M. Giraud, le 14 septembre 1881, à la Bibliothèque nationale, où il est inscrit sous le n^o 1261 des nouvelles acquisitions du fonds français.

2. Le nom de ce poète, lit-on (p. xxxii, note 1), « est bien *Chevalet* et non point *Chivalet*, comme l'écrivent Chorier (*Hist. de Dauph.* 1672, t. II, p. 536 de la n. éd.) et Guy Allard (*Biblioth. du Dauph.* 1680, p. 71), et après eux MM. Weiss (dans la *Biogr. univ.* de Michaud, 1813, t. VIII, p. 413) et Gust. Brunet (dans la *Nouv.*

cela, la liste des noms des acteurs tirée du ms. original du *Mystère des Trois Doms*, acteurs qui, au nombre de 96, appartenaient aux premières maisons de la ville et parmi lesquels figuraient un cordelier, un chanoine et l'official lui-même, c'est-à-dire l'ecclésiastique chargé des pouvoirs de l'archevêque de Vienne à Romans; la description du théâtre établi dans la cour du couvent des Cordeliers; l'énumération de ceux qui élevèrent ou décorèrent le théâtre (au nombre de ces derniers brille le peintre François Thévenot, artiste distingué sur lequel on ne savait presque rien); diverses indications sur le costume des acteurs, sur les répétitions accompagnées d'autant de collations (gâteaux appelés foyasses, fruits et vin); l'analyse du mystère laquelle ne remplit pas moins de seize pages (LIX-LXXIV), suivie d'une appréciation (p. LXXV) que nul trouvera trop sévère et que voici : « Faiblesse du plan, enchevêtrement des faits, prolixité fastidieuse, manque de goût, négligence de style, anachronismes singuliers, tout cela s'y trouve successivement ou même à la fois. L'expression surtout atteint souvent la grossièreté la plus odieuse ». Les judicieux critiques atténuent quelque peu (p. LXXVI-VII) ce rigoureux jugement ¹, mais, en définitive, comme ils le disent

Biogr. génér., 1856, t. X, c. 336). Il suffisait, pour éviter cette erreur, de lire le titre même du *Mystère* imprimé en 1530, que nous citerons plus loin. Du Verdier et son annotateur La Monnoye (*Bibl. franç.* 1772, t. III, p. 314-5) ne s'y sont pas trompés, non plus que M. Petit de Julleville (ouv. cité, t. I, p. 331). » Voici une seconde note rectificative (p. XXXIII) : « Guy Allard, qui fait de Chevalet un gentilhomme du Viennois dont la famille porte de gueules au cheval échappé d'argent (*Dict. du Dauphiné*, 1864, t. I, c. 282), lui donne, ainsi que les frères Parfaict (*Hist. du théâtre franç.*, 1745, t. II, p. 259) et M. Rochas (*Biog. du Dauph.* 1856, t. I, p. 234) le prénom d'Antoine; Chalvet, dans sa nouvelle édition de G. Allard (*Bibl. du Dauph.* 1797, p. 113), celui de Claude. C'est à ce dernier qu'il faut s'arrêter, car les registres de la ville de Valence l'appellent à trois reprises *Claudius*, *Claudus* : seulement le nom y est toujours précédé de la qualité fort peu aristocratique de *mestre*. Quant à sa noblesse et à ses armes, rien n'est moins certain; nous n'avons à ce sujet que le témoignage de Guy Allard (reproduit sans autre preuve par M. de la Batie dans son *Armorial de Dauph.* 1867, p. 151) et cet auteur, en général peu exact et peu scrupuleux, est ici d'autant plus suspect que Chorier, qui entre au sujet de la famille *Chivallet* dans des développements étendus (*Estat polit.*, 1671, t. III, p. 186-7), ne parle nullement de l'auteur de *Saint-Christophe*, dont il était cependant le compatriote... » Voir, sur la *vie de Saint-Christophe*, une très bonne note bibliographique (p. XXXV).

1. « Gardons-nous d'ailleurs d'outrer le mal. S'il y a beaucoup à redire dans le *Mystère des Trois Doms*, si trop de scènes sont parsemées de mots de la rue, il est bon d'observer que c'est là le fait presque exclusif des personnages subalternes. Tout à côté — et ceux qui ont écrit sur les mystères ont peut-être trop glissé sur cette observation — on rencontre des formules d'exquise politesse, qui touchent même parfois à l'obséquiosité... Au point de vue littéraire, l'œuvre du chanoine Pra offre quelques passages qui tranchent avec bonheur sur le fond languissant et monotone du drame. On n'y trouve pas de scène irréprochable, mais il en est qui sont heureuses par certains côtés. Tel qu'il est, avec les défaillances, les longueurs et la pauvreté de style qui le caractérisent, cet ouvrage a dû atteindre son but, qui était d'arracher pour un moment toute une foule au prosaïsme de la vie vulgaire et de la mettre dans un contact plus intime avec les saints qu'elle aimait. »

avec une douce ironie, le *Mystère des Trois Doms* ne prendra pas place parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Dans le reste de l'*Introduction*, on trouvera le relevé de la recette des trois journées de représentation, appuyé sur des chiffres officiels (p. LXXX-LXXXVI), ¹ une étude développée sur les trois martyrs Séverin, Exupère et Félicien (p. LXXXVII-CIV), enfin un substantiel résumé des nombreux documents réunis à la suite du mystère et qui remplissent le dernier tiers du volume. De ces documents publiés, comme le mystère lui-même, avec toute l'exactitude que l'on pouvait attendre de deux paléographes renommés, ont été tirées de curieuses indications sur les représentations théâtrales en Dauphiné depuis le milieu du XIV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e ². Tous les papiers des archives municipales de Die, de Grenoble, de Montélimar, de Nyons, de Romans, de Valence, de Vienne, ont été vaillamment consultés. M. l'abbé Chevalier, rappelant (p. CXIX, note 1) qu'abondance de biens ne nuit pas, n'a pas hésité à joindre aux trouvailles des deux éditeurs sur les mystères, ses propres trouvailles sur les entrées de divers princes ou gouverneurs, entrées qui, selon son expression (p. CXVIII) « sont pour l'historien une mine incomparable et presque inexploquée en Dauphiné. » De cette mine, il a tiré mille particularités, telles que celles-ci : présents portés au gouverneur Guilan de Vergy, torches et draps d'or fournis pour la sépulture de ce personnage; dons au gouverneur Raoul de Louppy et à sa femme Marie de Confians; dépense pour le séjour à Romans (15 mai 1363) du roi de France, Jean II le Bon; dons à Louis d'Anjou, frère de Charles V (18 décembre 1364); itinéraire de l'empereur Charles IV se rendant auprès du pape Urbain V (avril-juin 1365) ³; l'itinéraire de l'empereur Sigismond en 1415-16 (p. CXXX-CXXXVI), ⁴ l'organisation par le chanoine Pra, en

1. Le produit total fut d'un peu plus de 680 florins fournis par près de 14,000 spectateurs. La dépense fut beaucoup plus considérable que la recette et ne s'éleva pas à moins de 1737 florins. Les éditeurs (p. LXXXIV) évaluent le florin de 1509 à 12 fr. 73 c. ce qui représente une dépense de 22,120 fr. 87 c.

2. « Dans l'espace d'un peu moins de deux siècles, disent les éditeurs (p. CXLV), nous avons constaté la représentation de 35 mystères ou autres compositions dramatiques et d'un nombre supérieur d'histoires, farces, etc., lors des entrées de personnages importants. »

3. C'est à l'aide de documents locaux qu'a été établi (p. CXX-CXXIV) l'itinéraire de ce prince fort incomplet pour cette période dans les *Regestes* de J. J. Boehmer. M. l'abbé C., qui ne se refuse pas le plaisir délicat des rapprochements littéraires, cite (p. CXXIV, note 4), au sujet de la messe pontificale à laquelle Charles IV assista, le 1^{er} juin à Avignon, la phrase d'un chroniqueur sur ces *duo mundi capita*, et il ajoute :

« Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur,

aurait traduit Victor Hugo (*Hernani*) ».

4. M. l'abbé C. fait observer (p. CXXIX, note 5) que Sigismond n'a pas encore été l'objet d'un de ces volumes de *Regesta*, « dans la rédaction desquels les Allemands excellent et qui rendent tant de services à l'histoire spéciale et à la chronologie » mais que divers documents locaux, dont plusieurs voient ici le jour pour la première

juin 1515 de l'entrée du roi François 1^{er} dans Grenoble (p. cxliii), achat d'habits aux enfants de la ville de Romans (août 1528) pour *jouer aucunes chozes et farces pour faire honneur au grand maître de Rhodes* (p. cxlv), trois *histoires* (représentations figurées) à l'entrée à Vienne (31 octobre 1529) de l'archevêque Pierre Palmier, composées par Bermond du Mas, écrivain et fatiste de Lyon, etc.

L'*Introduction* qui, comme on le voit, est à elle seule tout un grand ouvrage, se termine par un chaleureux hommage rendu à la mémoire du principal auteur du volume, P. E. Giraud, mort le 30 septembre 1883 « plein de jours et de bonnes œuvres ». M. l'abbé Chevalier a mis un soin pieux à achever l'édition entreprise par son maître vénéré, et tous les érudits lui sauront gré d'avoir enrichi le volume de tant de documents et de notes ¹ qui apportent un si précieux contingent à l'étude générale de la littérature dramatique.

T. DE L.

180. — **Le Cid, Horace, Cinna, Nicomède**, par P. CORNEILLE. Tragédies publiées conformément au texte des *Grands Ecrivains de la France*, avec notices, analyse et notes philologiques et littéraires, par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris. — Paris, librairie Hachette.

Ces quatre petits volumes, dont le format est à la fois si commode et si élégant, dont l'impression est si nette, font honneur au goût de la Librairie Hachette. Le texte, conforme à celui de la belle édition des *Grands classiques français*, est éclairé de notes nombreuses qui facilitent aux élèves l'intelligence du vieux poète rouennais. La langue de Corneille est si différente de celle que l'on écrit aujourd'hui, de celle même que l'on parlait à la fin du grand siècle, que pour la bien comprendre, les notes philologiques, les explications grammaticales sont tout à fait indispensables. Il faut féliciter M. de Julleville de s'être attaché surtout à expliquer nettement les passages obscurs, les locutions

fois, lui ont permis de préciser avec exactitude l'itinéraire de ce prince, lequel itinéraire est écrasant pour l'assertion de certains écrivains, tels que Wurth-Paquet, qui font faire à Sigismond un voyage à Paris en mai 1415.

1. En dehors des notes relatives aux représentations théâtrales, il convient de signaler quelques autres notes biographiques qui, presque toutes, renferment quelque renseignement nouveau, par exemple, les notes sur Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, grand sénéchal de Provence (p. 656); sur Antoine d'Alpinac, évêque d'Aire (p. 657); sur Laurent 1^{er} Alleman, évêque de Grenoble, d'Orange et, de nouveau, de Grenoble (p. 667); sur Jacques Gélou, archevêque de Tours (p. 689); sur Louis de Villars, évêque de Valence et de Die (p. 719); sur Jacques de Montmaur, gouverneur du Dauphiné (p. 726-727); sur Charles VII et Charles VIII en Dauphiné (p. 755 et p. 787); sur Zizim, frère du sultan Bajazet (p. 785), sur le roi René en Dauphiné (p. 842). Ajoutons que M. l'abbé Chevalier a, de plus, eu le mérite de rédiger l'*Index onomastique* (p. 915-925) où les philologues trouveront quelques mots qui manquent au *Glossaire* de Du Cange et autres célèbres recueils.

vieillies, les mots tombés en désuétude, sans que pour cela il se soit interdit les remarques littéraires, les comparaisons avec les auteurs que Corneille a traduits ou imités, les rapprochements avec ses prédécesseurs ou ses contemporains. Les *Préfaces*, les *Dédicaces*, les *Examens*, les *Avertissements* précèdent le texte « publié du vivant de l'auteur et avoué par lui ; » on n'a pas négligé d'y joindre les variantes qui montrent aux yeux comment le grand poète savait se corriger, et parfois même céder trop humblement aux observations d'une critique étroite et mesquine. Ainsi l'Académie avec Scudéry ayant critiqué l'emploi du mot « *funérailles* » dans ce passage :

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Il le remplaça par deux autres vers qui sont loin, à mon avis, de présenter une image aussi fière, aussi *romantique*, dirait M. Deschanel, qui voit partout du romantique, même dans les *Maximes* de Laroche-foucauld. Il avait dit encore dans le Cid :

Au milieu de l'Afrique *arborer ses lauriers*.

Mais l'Académie, d'accord avec Scudéry et Ménage, ayant prononcé qu'on ne pouvait pas dire *arborer un arbre*, le *bonhomme* Corneille, qui ne pouvait pas comme l'un de ses héros lutter contre trois, supprima cette poétique expression. Heureusement qu'il n'écoula point tous les censeurs, car ses plus belles pièces auraient fondu, comme disait la Bruyère, au milieu de la critique. « *Offenseur* » n'est point français », lui criait Scudéry. — Cette ardeur que dans les yeux je porte, sais-tu que c'est son sang ? « Une ardeur ne peut être appelée sang par métaphore ni autrement », disait l'Académie. Un siècle ne s'était pas écoulé que Voltaire comprend encore moins cette langue énergique, puissante, dont le fond était tout latin, à tel point que dans les tournures, les locutions les plus usitées au xvi^e siècle et du temps de Corneille, il ne voit que des barbarismes et des solécismes. On peut être en prose un écrivain de premier ordre, alerte, élégant, limpide, et n'entendre rien ou peu de chose aux mâles et fières beautés de la poésie cornélienne. Voltaire en est une preuve éclatante. Singulière théorie, du reste, que celle qui pose comme un axiôme que « les vers pour être bons doivent avoir l'exactitude de la prose ; que pour juger si des vers sont mauvais, il faut les mettre en prose, et que si cette prose est incorrecte, les vers le sont aussi. » Pour bien apprécier notre grand tragique, « l'auteur de quelques centaines de vers les plus prodigieux qu'ait entendus le monde poétique », il fallait se faire son contemporain par la pensée, connaître à fond la langue du xvi^e siècle, et se rappeler aussi, comme on l'a dit fort justement que « ce génie hardi et quelquefois inégal était fait pour

1. Dans son *Lexique de Corneille*, M. Godefroy donne de ce mot un exemple du xvi^e siècle, et M. de Julleville en indique un autre emploi par Robert Garnier. Il est plus ancien, car je l'ai trouvé employé deux fois au xv^e siècle. On rencontre aussi l'adj. *invaincu* au xv^e siècle, ce qui n'a pas été, je crois, remarqué.

être entendu bien plus que pour être lu. » C'est ce que les critiques et les lexicographes modernes ont bien compris, et M. de Julleville a su mettre à profit, non sans originalité, leurs observations judicieuses. Il y a dans le *Cid*, dans *Horace*, dans *Cinna*, dans *Nicomède* des notes ingénieuses, de fins aperçus littéraires qui lui appartiennent, mais il a eu raison de n'expliquer que ce qu'il fallait expliquer, de ne pas étouffer le texte sous les commentaires. Certaines éditions classiques en sont tellement chargées, inondées, que l'attention des élèves, inutilement distraite par tant de renvois, ne sait plus où se fixer. Quelques-unes vont jusqu'à mentionner tous les détails relatifs à la mise en scène, ainsi que les noms des acteurs du temps; on y apprécie même le jeu de ces acteurs, et l'on cite là-dessus quelques anecdotes tirées des mémoires ou des gazettes de l'époque. Cela peut, sans doute, amuser les curieux et les oisifs, mais les jeunes lycéens ont bien autre chose à apprendre que de savoir si le rôle de Rodrigue, par exemple, était bien tenu par Mondory, ou si M^{lle} Villiers interprétait avec talent celui de Chimène. Des notes grammaticales, nous ne saurions trop insister sur ce point, voilà ce qui est surtout important. Le Lexique de la langue de Corneille par F. Godefroy ou celui de Marty-Laveaux devait être consulté soigneusement : c'est ce que M. de J. n'a pas manqué de faire.

Chacune de ces pièces de Corneille est analysée acte par acte, et une biographie du poète est placée en tête de chacun de ces petits volumes. Je l'ai lue avec plaisir, parce qu'elle est courte, sobrement écrite, et rien pourtant n'y est oublié de ce qui est nécessaire. Un seul point me semble contestable : « Si grand que soit Corneille, dit M. de Julleville, il eût été plus grand encore, s'il fût né trente ans plus tôt, ou trente ans plus tard ». — Trente ans plus tard, oui, peut-être, car il eût été assurément l'ami de Boileau, et Corneille aurait encore plus gagné que Racine à suivre ses conseils; il aurait appris à distinguer Lucain de Virgile. Mais s'il eût vécu trente ans plus tôt, il me semble que nous aurions un Robert Garnier en plus, c'est-à-dire un vrai poète encore avec plus de génie, mais qui n'aurait guère connu Malherbe, et par conséquent « le pouvoir d'un mot mis en sa place. »

A. DELBOULLE.

181. — **La France en Ethiope.** Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706), d'après les documents inédits des Archives du Ministère des Affaires étrangères, par le V^e de CAIX DE SAINT-AYMOUR, avec une carte. Paris, Challamel aîné, 1886; 1 vol. in-12, xv-373 pages.

Le volume que vient de publier M. de Caix de Saint-Aymour et qui complète heureusement son précédent ouvrage sur *les Intérêts français dans le Soudan Ethiopien*, se compose de trois parties distinctes : 1^o une

étude sur les premières relations de l'Ethiopie avec l'Europe chrétienne; 2° l'histoire du voyage à la cour de France du prince éthiopien Zaga-Christ (1634-1638); 3° le récit détaillé des relations de la France et de l'Ethiopie sous Louis XIV.

Cette division n'est point artificielle comme elle le semblerait au premier abord. Les grandes lignes de notre histoire intérieure se reflètent dans celle de notre politique étrangère. Tant que la nation fut engagée dans les guerres civiles et religieuses pour sauver des factions l'unité de la patrie et dans ce grand duel de près de deux siècles avec la maison d'Autriche pour lui arracher l'hégémonie de l'Europe, il ne fallait pas songer à l'expansion coloniale. Mais, en revanche, quand cette ère d'efforts et de luttes se fut terminée à notre avantage, quand la nation se trouva concentrée toute entière sous la main d'un pouvoir intelligent et fort, il devint non seulement possible mais nécessaire de tout tenter pour assurer au-dehors notre influence politique et commerciale.

Ces côtés essentiels de notre histoire générale se retrouvent dans le point particulier qu'a étudié M. de C. Au xvi^e siècle, nous laissons les Portugais et les Espagnols tenter de pénétrer en Ethiopie, absorbés que nous sommes par la double lutte intérieure et extérieure. Sous Richelieu, quand nous n'avons plus qu'à faire face à l'étranger, on songe à profiter du voyage à Paris de Zaga-Christ et à poser, en quelque sorte, des jalons en vue d'établir en Ethiopie l'influence française. Sous Louis XIV enfin, quand notre suprématie paraît définitivement établie en Europe, on essaye officiellement de nouer des relations avec les Négous.

C'est cette dernière partie qui est la plus importante du livre de M. de Caix. La première n'intéresse pas directement la France. Les aventures de Zaga-Christ et son séjour à la Cour de France sont un véritable roman que nous ne pouvons que conseiller de lire dans l'ouvrage de M. de Caix. Il en est autrement du voyage de Poncet et de la mission officielle de M. du Roule. Ce Poncet était une sorte d'aventurier qui, par une suite de circonstances minutieusement analysées par M. de C., se trouva l'un des rares Européens qui, au xvii^e siècle, parvinrent à la cour du Négous. Désireux de se donner de l'importance, il joua certainement un rôle décisif dans l'intrigue à la suite de laquelle un certain Mourad vint jusqu'au Caire comme ambassadeur du roi d'Ethiopie. Peut-être espérait-il arriver, aux côtés de ce singulier diplomate, jusqu'à Versailles et jusqu'au Roi. Quoiqu'il en soit, les incartades de Mourad, autant que les instructions de la Cour, ne permirent pas à notre consul en Egypte, M. de Maillet, de laisser cette étrange mission dépasser le Caire. Mais elle n'en eût pas moins pour résultat d'attirer l'attention de la France sur les pays du Haut-Nil et de déterminer l'envoi en Ethiopie de M. Le Noir du Roule. L'assassinat de cet envoyé à Sennaar avec toute sa suite (1705) détruisit malheureusement les espérances que son voyage diplomatique avait pu faire naître. M. de Maillet essaya

vainement de tirer vengeance de cet événement. Il quitta le consulat général d'Egypte en 1708 sans avoir pu y parvenir, et, après son départ, les relations de la France et de l'Ethiopie furent pour longtemps interrompues. Ce n'est qu'au milieu de ce siècle, que MM. Combes et Tamisier, Antoine et Arnaud d'Abbadie et enfin M. Rochet d'Héricourt, ont pu jeter les bases de nouvelles relations qu'il serait désirable de voir se développer.

M. de Caix a complété son volume par des pièces très intéressantes qu'il a extraites des Archives des Affaires étrangères et publiées en Appendice. Parmi elles, nous citerons tout particulièrement : le mémoire de M. de Maillet « sur les veues que l'on a de pénétrer en Ethiopie » et l'Instruction qui fut donnée à M. du Roule.

Ecrit en entier, d'après des documents originaux et la plupart du temps inédits, le livre que nous venons d'analyser est une étude aussi consciencieuse qu'intéressante d'un des côtés les moins connus de notre politique coloniale au xvii^e siècle. Nous n'adresserons à l'auteur qu'une critique c'est de n'avoir pas assez rattaché son étude au grand mouvement de l'histoire générale. Il eût ainsi montré que nos tentatives, pour établir des relations avec l'Ethiopie, s'expliquent naturellement par le besoin d'expansion d'une nation qui s'est délivrée à la fois des difficultés intérieures et des périls extérieurs. C'est probablement dans les revers qui marquent la fin du règne de Louis XIV qu'il faut chercher le secret de l'indifférence de la Cour de Versailles à l'égard de M. de Maillet et de l'impunité accordée aux meurtriers de M. du Roule, et qui sait si l'on ne trouverait pas dans les intrigues sourdes de la lutte entre gallicans et ultramontains, l'explication de la conduite louche des Jésuites et de leurs amis.

Louis FARGES.

182. — **Guida allo studio critico della letteratura**, Lezioni dettate ad uso delle scuole secondarie dal Dott. Pio FERRIERI, insegnante nel R. Liceo U. Foscolo e Prof. pareggiato di Letteratura Italiana nella R. Università di Pavia. Seconda edizione corretta ed aumentata. Torino-Roma, etc. In-12 de xxv, 405 pages. Prix : 3 fr. 60.

M. Pio Ferrieri ne s'est pas proposé, comme on pourrait le croire à première vue, d'écrire un *Guide*, analogue aux *Leitfaden* si communs en Allemagne, c'est-à-dire un résumé synoptique et commode de l'histoire de la littérature; ce qu'il a entrepris, c'est d'exposer non cette histoire elle-même, mais les notions générales d'esthétique et de rhéoriques, nécessaires à quiconque veut en aborder l'étude avec fruit. Il serait superflu de montrer l'utilité d'une œuvre pareille; M. F. l'a exécutée avec un véritable talent, et son livre donne une haute idée de l'enseignement des écoles secondaires en Italie.

Ce livre se compose de deux parties distinctes : la première est un cours abrégé d'esthétique, la seconde une rhétorique dans le sens ordinaire du mot. Je n'ai point l'intention de passer en revue toutes les questions abordées par M. F. ; je me bornerai à en donner une analyse succincte et à faire connaître dans quel esprit il les traite. Parlant de l'art en général et de l'idée qu'on y doit attacher, M. F. rencontre d'abord la division connue des divers arts en arts du dessin ou figuratifs, et arts de la parole ; puis il étudie le beau, cet objet commun aux divers arts ; et, chemin faisant, il examine la part qu'on peut y faire au laid ; on reconnaît dans toute cette théorie le disciple de Lessing. De l'étude du beau et de la définition du sublime qui la suit, M. F. passe à l'étude du « plaisir esthétique », c'est-à-dire du plaisir que nous donne la représentation du beau par l'art. Puis il définit et examine chacune des « facultés esthétiques » : le génie artistique, la sensibilité, l'imagination, l'inspiration, enfin le « talent de la forme », et le « talent critique », c'est-à-dire l'habileté de représentation, qui seule fait le véritable artiste, et le goût, qui le guide dans la reproduction du beau. M. F. montre en même temps comment du degré de ces diverses qualités dépend l'individualité plus ou moins grande de l'artiste, comment l'art lui-même varie chez les différents peuples, et y affecte des formes différentes.

Après ce long préambule, vient l'étude du principe fondamental de l'art : l'imitation. Que faut-il entendre par imitation dans l'art ? Quel rôle y joue-t-elle ? Ce que M. F. en dit se trouve résumé dans cette pensée aussi juste qu'ingénieuse : « L'artista imitando crea e creando imita. » Les bases de sa théorie esthétique ainsi établies, M. F. étudie l'art dans les deux formes qu'il a revêtues, ou successivement ou en même temps, chez les diverses nations : l'idéalisme et le réalisme. Les deux chapitres qui leur sont consacrés comptent parmi les meilleurs du livre ; M. F. ne s'y montre pas moins bon historien que philosophe. Mais ce qui en rehausse l'intérêt, comme de ceux qui le précèdent, ce sont les exemples tirés, soit de l'histoire littéraire de l'Italie, soit de l'histoire des autres littératures. Non-seulement on y trouve la confirmation par le fait des théories qu'ils doivent servir à appuyer, mais il y a là une espèce de cours de littérature générale, aussi agréable qu'instructif et qui témoigne des profondes lectures de M. Ferrieri.

La seconde partie du *Guide*, en nous ramenant aux notions ordinaires de la rhétorique, offre peut-être un intérêt moins grand ; néanmoins, par la manière ingénieuse dont il a présenté tout ce qui a trait à l'art de dire et d'écrire, ainsi qu'au style proprement dit, M. F. a su écarter l'aridité naturelle à des questions aussi connues et rebattues. Le chapitre où il parle du langage, et de ce qui en constitue les qualités et de les défauts, offre déjà plus de nouveauté, mais on lira surtout avec le plus vif plaisir ceux — le xv^e et le xvi^e — où il aborde « la question de la langue italienne » et de son origine. L'histoire des controverses que cette question a soulevées depuis Dante jusqu'au milieu de ce

siècle, est une page curieuse de l'histoire littéraire de l'Italie; M. Ferrieri l'a écrite avec une connaissance approfondie du sujet, et avec cette simplicité, cette précision de style, qui rehaussent le mérite de son livre, et qui en ont fait déjà et en assurent encore pour l'avenir le légitime succès.

Ch. J.

183. — A. RICARD. *Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et aigus*. Recherches orthoépiques et phonétiques sur la phonométrie et les tons de la langue française.

Dans cet ouvrage, M. Ricard a-t-il voulu nous enseigner comment on prononce, ou nous dire comment, selon lui, on devrait prononcer? Dans le second cas, nous n'aurions qu'à nous incliner, tout en nous réservant de prononcer autrement; dans le premier, il nous faudrait reconnaître que sa connaissance du français laisse à désirer. Le malheur, c'est qu'il ne paraît pas distinguer très nettement les deux points de vue, et ne dit nulle part clairement si les règles qu'il édifie laborieusement sont la constatation de lois existantes ou le projet de lois désirables. De là une confusion qu'augmente l'ignorance manifeste de quelques-uns des premiers principes de la phonétique, et l'idée malencontreuse de prendre pour point de départ, non le système phonique du français, mais son orthographe d'usage.

Après avoir défini, avec une exactitude douteuse, les syllabes longues, moyennes et brèves, M. R. passe en revue les auteurs qui ont traité de la quantité française, et se plaint qu'aucun d'eux n'ait songé à en établir les règles. C'est une première erreur. Puisqu'il cite la *Phonetik* de M. Vietor, il aurait pu y trouver ces lois énoncées en quelques lignes, d'une manière très claire et très exacte (page 197 de la seconde édition). Ces quelques lignes suffisent, car notre quantité obéit précisément à des règles d'une simplicité merveilleuse.

M. R., au contraire, partant de la représentation conventionnelle de notre langue, nous donne des règles de prononciation nombreuses et compliquées, qu'il essaye vainement de simplifier par des prescriptions orthoépiques tout à fait arbitraires. Ainsi il nous apprend que *au* doit se prononcer comme *o* long et grave (c'est-à-dire fermé) devant une consonne suivie d'un *e* muet : *haute, taupe, saule*. A la bonne heure; mais dans *maure, centaure*? Eh bien, nous dit M. R., il faut prononcer *môre, centôre* (p. 58). « Les vraies longues sont toujours des pénultièmes précédant une désinence muette »; donc *cher, tard, tir*, ne sont pas longs, mais moyens, et diffèrent de *chère, tare, tire*, comme *loup* de *louve* et *repos* de *repose* (p. 58). Ne vous récriez pas : c'est la règle. « Une fois les règles fixées, ce sera à elles de commander et à l'usage d'obéir » (p. 47).

Nous ne pouvons qu'applaudir lorsque M. R. reproche aux grammairiens leur confusion constante entre la qualité et la quantité : « *a* est bref dans *patte* et long dans *pâte*, etc. ». Mais il tombe dans la même erreur qu'eux quand il reproche aux Parisiens (p. 22) de prononcer *a* bref dans *médaille* et long dans *bataille*, tandis qu'ils ne font ici qu'une différence de qualité, les deux *a* étant également longs.

Ajoutez à cela des citations inexactes. Je n'ai pas vérifié toutes les notations, parfois assez invraisemblables, qu'il attribue aux divers auteurs de traités de phonétique et d'ortoëpie; mais lorsqu'il me fait l'honneur de me citer (ce qu'il fait, d'ailleurs, de la manière la plus bienveillante), il met sur mon compte des formes auxquelles je n'ai jamais songé. C'est ainsi que, transportant les signes de quantité d'une voyelle sur l'autre, ou les confondant avec l'indication de la qualité, il m'attribue des prononciations bizarres comme tirânt, septembrisâdes, reproduisait, tûsse, frôide, drôte, päs.

Les considérations purement phonétiques sont rares; heureusement, si l'on en juge par l'échantillon suivant. Il s'agit des nasales liées, comme *mon ami*. M. R. veut qu'on dise *mo-na-mi*, et non *mon-na-mi*; cette dernière prononciation, il l'appelle normande, ce qui veut dire, si les mots ont un sens, qu'elle existe en Normandie; mais il ajoute une note très savante qui conclut ainsi : « Le système normand est physiologiquement impossible. Les organes s'y refusent » (p. 16). Une prononciation dont on reconnaît l'existence, mais qui est impossible, c'est fort.

On voit par ce qui précède que l'ouvrage de M. Ricard ne présente pas les caractères d'un travail scientifique. C'est un exemple de plus des dangers auxquels on s'expose, lorsqu'on s'imagine qu'à la différence des autres sciences, la phonétique peut s'apprendre sans études spéciales et sans observations sérieuses et multipliées.

Paul Passy.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce comme devant prochainement paraître : 1° *Epicurea*, pp. H. USENER; 2° *Marcelli de medicamentis liber*, pp. G. HELMREICH; 3° *Zosimi comitis et exadvocati fisci historia nova*, pp. Lud. MENDELSSOHN; 4° la deuxième édition de *Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert, archæologische Untersuchungen*, de W. HELBIG.

— Vient de paraître le premier volume de la sixième édition de la *Griechische Geschichte* d'Ernest CURTIUS (Berlin, Weidmann. In-8°, VII et 711 p., 8 mark).

— M. Ad. EBERT a fait paraître le troisième volume de son histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident (*Allgemeine Geschichte der Litteratur des Mittelalters im Abendlande*, Dritter Band, die Nationallitteraturen von ihren Anfängen

und die lateinische Litteratur vom Tode Karl's des Kahlen bis zum Beginne des xi Jahrhunderts. 12 mark, chez Vogel, à Leipzig).

— M. Fritz HOENIG travaille à une histoire d'Olivier Cromwell, au point de vue militaire ; l'ouvrage paraîtra en automne.

— Le *Roman comique* de Scarron vient d'être traduit entièrement en langue allemande par M. Karl SAAR. La traduction comprend trois volumes (*Der Komödien-Roman von Scarron, übersetzt, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen*. Berlin und Stuttgart, Spemann. In-8°, 212, 171 et 216 p., 12 mark). Elle est, comme l'indique le titre, accompagnée d'une introduction et de notes.

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, annoncent, pour paraître prochainement, une *Einleitung in die englische Philologie, mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis*, de M. W. VIETOR (5 feuilles environ, à peu près 2 mark 50).

— Le 21 mai a eu lieu à Weimar la réunion générale de la *Société de Goethe*. Le président, M. SIMSON, a d'abord exprimé la douleur inspirée par la mort récente de M. Scherer et du baron de Loën. M. RULAND a lu un rapport, d'après lequel le nombre des membres de la Société s'élève, au 1^{er} mai 1887, à 2,629, y compris les 189 membres de la Société anglaise de Goethe. M. SUPHAN a raconté la liaison de Goethe et de Herder, à Weimar, pendant les cinq premières années où les deux écrivains étaient encore intimement unis. M. ERICH SCHMIDT, a parlé de la découverte d'un manuscrit du premier *Faust*. Ajoutons que la bibliothèque de la Société s'est considérablement enrichie en acquérant la collection Cohn qui renferme 700 numéros, au prix de 16,000 mark.

— Nous avons déjà annoncé qu'il allait paraître, sous les auspices de la grande duchesse Sophie de Saxe, une édition monumentale des œuvres de Goethe. Cette édition comprendra quatre sections : 1^o les œuvres, en cinquante volumes ; 2^o les œuvres scientifiques, environ en dix volumes ; 3^o les journaux ou *Tagebücher* ; 4^o les lettres. On ne peut encore déterminer le nombre de volumes que comprendront les « journaux » et les lettres. On ne pourra acheter un volume à part ; il faudra acheter toute une section ou *Abtheilung*. Chaque volume comprendra 20 à 25 feuilles et coûtera, pour la première section, de 2 mark 40 à 3 mark ; pour les trois autres sections, de 3 mark 20 à 4 mark, selon la grosseur du volume. Six volumes paraîtront en 1887 : le premier et le deuxième tome des *Poésies* ; la première partie de *Faust* ; le premier tome des *Tagebücher* (1775 à 1786) ; les deux premiers volumes des Lettres (jeunesse jusqu'à l'arrivée de Goethe à Weimar). Le libraire-éditeur est M. Böhlau, de Weimar.

— En septembre paraîtra la Correspondance de Goethe avec Frédéric Rochlitz (*Goethes Briefwechsel mit Friedrich Rochlitz* ; in-8°, 55 feuilles, prix : 8 mark), publiée par M. Woldemar de BIEDERMANN.

— Annonçons aussi la publication : 1^o d'un ouvrage de M. Victor HEHN, *Gedanken über Goethe* (Berlin, Bornträger) ainsi divisé : I. *Südwest und Nordost*. II. *Goethe und das Publikum*. III. *Naturformen des Menschenlebens*. IV. *Stände*. V. *Naturphantasie* ; 2^o des lettres de Christiane Vulpius à Nicolas Meyer (*Briefe von Christiane Vulpius an Nicolaus Meyer*. Strasbourg, Trübner) ; 3^o de l'édition allemande de la correspondance de Goethe et de Carlyle, *Goethes und Carlyles Briefwechsel* (Berlin, Hertz) ; les lettres de Goethe avaient été publiées pour la première fois cette année à Londres, par M. Norton ; celles de Carlyle, inédites jusqu'ici et trouvées dans les Archives de Goethe à Weimar, sont reproduites et en anglais (dans l'appendice) et en allemand.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36

— 5 septembre —

1887

Sommaire : 184. GASTÉ, Les serments de Strasbourg. — 185. Seifried Helbling, p. p. SEHMÜLLER. — 186. De MURALT, Histoire des Suisses. — 187. ROMBALDI, Sampiero Corso. — 188. BOUQUET, Documents concernant l'histoire de Neufchâtel-en-Bray et des environs. — 189. HANOTAUX, Etudes historiques sur le xvi^e et le xvii^e siècle en France. — 190. EGUILAZ, Glossaire des mots hispaniques dérivés des langues orientales. — 191. AN. LEROY-BEAULIEU, Les catholiques libéraux, l'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours. — Chronique.

184. — **Les Serments de Strasbourg**, étude historique, critique et philologique, par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Tours, 1887. In-8 de 35 pages.

Les Serments de Strasbourg ont été étudiés à bien des reprises et à des points de vue bien différents, mais ils n'avaient pas encore été l'objet d'une publication courte, tout en étant complète, élémentaire, mais précise, qui résumât ces travaux et permit de se faire une idée exacte de l'état actuel de la question : c'est cette publication qu'a entreprise M. A. Gasté, et on ne saurait trop l'en remercier, dans la brochure dont on vient de lire le titre.

Après avoir refait l'historique des Serments et décrit le manuscrit qui nous les a conservés, le savant professeur donne ce texte précieux sous sa double forme paléographique et complétée ; puis, après avoir passé en revue les auteurs qui s'en sont occupés, il en aborde à son tour l'étude philologique et grammaticale. C'est là naturellement la partie la plus importante de son travail. M. G. n'y apparaît point comme novateur sans doute ; il s'est même borné à résumer ce qui a été dit avant lui sur le sujet, et je suis loin de l'en blâmer : le texte du Serment a été tellement scruté, approfondi, commenté, qu'il reste bien peu à ajouter ou à changer aux explications qui ont été données des formes anormales ou incertaines que présente ce texte. Seulement je crois qu'il aurait fallu ne mentionner que les explications proposées par les maîtres incontestés de la science philologique, comme Diez, MM. G. Paris, P. Meyer, A. Darmesteter, Suchier, Cornu, Förster, Koschwitz, Lücking, Stengel et quelques autres ; agir autrement, c'était se mettre dans l'impossibilité de ne choisir que le vrai, par suite s'exposer à rappeler des hypothèses évidemment fausses ou sans fondement. C'est ce qui est arrivé à M. G., en particulier, au sujet de « in quant Deus savir et podir me dunat » ; il n'admet pas, avec grand raison, qu'il puisse y avoir là de proposition infinitive ; mais alors pourquoi mentionner cette explication qui ne soutient pas l'examen ?

Si M. G. avait suivi la règle dont je parle, il n'aurait rien donné non plus du commentaire de M. de Mourcin, commentaire où d'ailleurs tout est inexact et faux, pour ne pas dire davantage : par exemple ce qu'on y lit sur l'*e* final de *fradre*, — chose même qui n'a aucun sens, — l'étymologie du mot *cadhuna*, à propos de laquelle on trouve des remarques si étranges sur le changement de *o* en *a*, ou encore l'origine des noms *Ludher* et *Lodhowigs*, dans lesquels M. de Mourcin voit un composé du germanique *leut* « peuple », bien que ces mots aient pour premier élément *hlud* « célèbre » — lat. (*in*)*clutus*, gr. *κλυτός*, — comme le montrent les formes primitives *Hlodhari*, *Hludwig*¹, etc. Il va de soi aussi que quand on mentionne une explication, il faut l'attribuer à l'auteur qui le premier l'a proposée; M. G. ne l'a pas toujours fait; ainsi on est surpris de voir citer d'après une publication toute récente l'explication si ancienne de *puis* (possum).

A ces observations générales, j'en ajouterai seulement deux ou trois particulières; il ne vient pas de *ille*, comme il est dit p. 27, mais de *illic*; *ille* n'aurait pu donner que *el*, comme *illa* a donné *elle*. — P. 24, on lit : « *Posse* de la bonne latinité s'est successivement changé en *potere*, *podere*, *podir*; de là le français *podir*, *poir*. Enfin on a eu *pouvoir*, *pouvoir* ». Tout cela est bien peu exact; à *posse* s'est substitué *potère*, lequel est devenu *podér*, écrit *podir* dans les Serments, puis *podeir*, *poueir*, et dans les dialectes du centre et de l'est *pouvoir* (plus tard *pouvoir*). De même *sapere* est devenu *savér* — écrit ici *savir* — *saveir* et *savoir*; pourquoi paraître tirer *savir* de *savirum*, ce qui ne fait que reculer la difficulté? P. 26, M. G. a examiné longuement² et avec raison, mais toutefois sans arriver à une conclusion, les différentes hypothèses que l'on a faites pour rendre raison de l'*f* de *dist*, dérivé suivant toute vraisemblance de *debet*. A l'époque des Serments le *b*, précédé de la tonique, n'était pas encore tombé; il s'était seulement affaibli en *v*; mais, devant *t*, cette sonore *v* est devenue nécessairement sourde, de là *déft*, pour *dév't*, et, par suite d'une transcription particulière au scribe des Serments, *dist*.

Mais c'est trop insister sur ces points de détail; j'aime mieux en terminant féliciter M. Gasté d'avoir eu l'idée de publier avec ce luxe de commentaires le plus ancien monument de notre langue; les élèves auxquels son travail est destiné y puiseront un véritable respect pour ce document vénérable, et ils y apprendront comment une critique habile

1. Quant au second élément *wig* de *Ludhowig*, il signifie « combat » et non « citadelle. »

2. Au cours de cet examen et à propos de la forme *dist=decet*, proposée par M. Storm et repoussée par M. P. Meyer, parce qu'elle ne peut se construire avec *om* sujet, M. G. fait l'objection : « Mais si *om* était un cas oblique? On pourrait alors construire *sic quomodo hominem... decet*. » A l'époque des Serments cette confusion de cas est inadmissible et *hominum*, on le sait, n'a pu donner que *homme*.

et patiente peut éclairer les textes les plus obscurs et rendre raison des formes les plus controversées.

Ch. J.

185. — **Seifried Helbling**, herausgegeben und erklärt von Joseph SEEMÜLLER. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1886. In-8, VIII, CXII et 392 p. 8 mark. (10 francs).

Cette édition du poème connu sous le nom de Seifrid Helbling est la bienvenue et sera désormais consultée, au lieu de celle qu'avait donnée Karajan dans le quatrième tome de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*. Elle comprend deux parties : l'introduction et le texte. Dans l'introduction, M. Seemüller retrace ce qu'il sait — et c'est tout ce qu'on peut savoir — du poète, de sa culture d'esprit, de ses sentiments. Il fixe la chronologie des morceaux qui composent le recueil et il adopte le même ordre que M. E. Martin. Il recherche les influences littéraires qui ont agi sur le prétendu Seifrid Helbling et montre que le poète connaissait Wolfram, Walther, Thomasin, Freidank, Steinmar, le poème de Meier Helmbrecht, Stricker, mais que le *Jüngling* de son compatriote Conrad de Haslau est l'œuvre principale qu'il imita. M. S. traite ensuite du style, de la métrique, des fragments du manuscrit A, du manuscrit complet du poème (b) qui serait, selon toute vraisemblance, une copie d'un manuscrit consulté par Strein. Il démontre que les poèmes qui constituent le *Lucidarius* ont d'abord paru séparément, puis ont été rattachés et réunis. Cette introduction, faite avec un fort grand soin et une méthode très rigoureuse, est suivie du texte. M. S. publie les morceaux selon l'ordre chronologique, mais en ayant soin de mettre en tête de chacun le chiffre de son rang dans le manuscrit et dans l'édition de Karajan. Au bas des pages il met variantes, corrections, lectures de Karajan, conjectures de cet érudit et de tous ceux qui se sont occupés de la critique de Helbling. Après le texte viennent les remarques qui sont à la fois nombreuses et utiles, car le texte du *Lucidarius* est un des plus difficiles du moyen âge allemand, et même après l'édition si distinguée de M. S., il offre encore plus d'une difficulté non résolue. Dans ces remarques, M. S. justifie ses lectures nouvelles et commente une foule de passages, soit en donnant le sens, soit en rappelant les événements, les usages, les lois de l'époque (voir, par exemple, pour la pièce II tous les renseignements qu'il donne sur tous ceux dont se plaint le pauvre pays d'Autriche, sur l'abbé Henri d'Admont, etc.). M. Seemüller a déployé là beaucoup de savoir et de sagacité ; il a su deviner bien des allusions, dissiper bien des obscurités, établir la certitude sur bien des points. On ne saurait trop le remercier de cette excellente édition du satirique autrichien.

A. CHUQUET.

186. — **Schweizergeschichte mit durchgängigen Angaben und in genauer Zeitfolge**, oder urkundliche Jahrbücher der Schweiz, von D^r E. von MURALT, Lieferung 1-vi. Schaffhausen, Mann, 1877. Bern, Wyss, 1885, LII, 392 p. in-8.

Les livraisons 1-vi de l'ouvrage de M. de Muralt, seules parues jusqu'ici, forment un ouvrage à part qui pourrait s'appeler aussi *Histoire primitive de la Confédération suisse*. C'est, nous dit M. de M., le fruit de vingt-sept ans de travail, mais d'un travail dont l'auteur ne semble pas toujours avoir été guidé par des principes de saine critique. En effet, nous rencontrons, dès les premières pages, des affirmations comme celle-ci : « Les Autrichiens et les Allemands, pour se venger de la défaite de leurs princes, essaient de faire évaporer en nuées mythologiques les héros du XIV^e siècle ¹. » Si l'auteur en est encore à vouloir défendre la personnalité de Gessler et de Guillaume Tell, nous ne voyons pas trop ce que la science pourra gagner à ses élucubrations futures et nous sommes tout naturellement mis en défiance pour les époques antérieures. En général, nous ne comprenons pas très bien le caractère d'un ouvrage qui veut être purement documentaire (*rein urkundlich*) et qui, d'autre part, annonce qu'il accordera une importance particulière à la légende et à la tradition poétique (*Sage und Lied*). Le groupement des sources dans l'introduction (p. XII-XXVIII) nous paraît également un peu confus, pour un travail scientifique.

Ce premier volume va des temps préhistoriques jusqu'à la mort de Rodolphe de Habsbourg (1291). Un premier chapitre comprend l'âge de pierre et de bronze; il nous donne le dépouillement scrupuleux de toutes les fouilles et trouvailles faites soit sur la terre ferme, soit dans les habitations lacustres. Un second chapitre traite de l'époque romaine. La période allemande est divisée, à son tour, en trois chapitres, dont l'un nous mène jusqu'à la déposition de Charles le Gros, le second jusqu'à l'empereur Frédéric II, le troisième enfin jusqu'en 1291. Il est assez difficile de donner une idée nette et claire du travail de l'auteur. Ce n'est pas une *histoire* de la Suisse, car M. de M. ne nous offre aucun récit suivi; il a fait un relevé minutieux de tous les faits qu'il a pu trouver dans les cartulaires, les chroniques nationales et étrangères, les obituaires des couvents, etc., relativement à n'importe quel détail de l'histoire générale ou locale du territoire helvétique. Ces mille faits divers sont rangés par M. de M. dans l'ordre chronologique, de sorte qu'on rencontre sur la même page la mention d'un fait de guerre, d'un échange de terrain, de l'investiture d'un évêque, etc. L'auteur a ainsi accumulé une foule de détails qui pourront être très utiles aux historiens spécialistes et qu'on ne saurait trouver dans les histoires générales de la Suisse. Seulement il faudrait, pour s'orienter dans cet immense fouillis, une table des matières très bien faite et très

1. Muralt, p. 14.

détaillée; sans elle, l'utilité de ce long et pénible dépouillement ne sera pas considérable, car le volume de M. de M. n'est pas un livre de lecture, c'est un ouvrage à vérification ¹. De plus, si ce système annalistique est praticable pour les époques reculées où les documents sont encore rares, je me demande jusqu'où il entraînerait l'auteur, une fois arrivé au xv^e ou au xvi^e siècle. Même pour un territoire restreint comme celui de la Confédération suisse, l'exécution de son plan me paraît devenir impossible, à moins qu'il ne fasse un choix dans ses extraits; et d'après quels principes le fera-t-il, de façon à ne mécontenter ni les historiens politiques, ni les historiens ecclésiastiques, ni ceux qui s'occupent de l'histoire de la civilisation, sans compter les amateurs de légendes qu'on veut satisfaire aussi? Nous craignons donc que, de toute manière, M. de Muralt n'arrive point à mener une besogne aussi compliquée jusqu'au bout, de manière à satisfaire tout le monde et lui-même.

R.

187. — **Sampiero Corso**, par Jacques ROMBALDI. Paris, Emile Lechevalier, 1887. In-8. 100 pages.

Sampiero est le héros populaire de la Corse. Soldat de fortune, condottière formé à l'école de Jean des Bandes Noires, il fut colonel des Corses au service de François I^{er} et de Henri II, et se signala par sa bravoure dans les guerres d'Italie. Ce Corse, dit Brantôme, était « tout bon Français ». Il était Corse surtout. Il offre au cardinal du Bellay de « faire un bon coup de sa main, qui était de tuer Charles-Quint sur le pont Saint-Ange, à Rome, d'un grand coup de dague ». Il hait les Génois et veut affranchir la Corse de leur domination, pour la donner à la France. Il y réussit, mais la conquête de l'île est perdue à la paix de Cateau-Cambrésis. Sampiero ne renonce pas à la lutte contre Gênes; il soulève ses compatriotes; secrètement encouragé par Catherine de Médicis, il cherche du secours à Florence, à Constantinople; ni Cosme I^{er}, ni le Grand-Turc ne consentent à entrer dans ses vues. Rappelé brusquement en Corse, il termine une vie d'aventures par un drame horrible : sa femme est soupçonnée d'avoir noué des intrigues avec Gênes; il la tue; il est lui-même assassiné par un de ses écuyers. Cet épisode intéressant est raconté par M. Rombaldi dans une bonne langue, sobre et rapide. L'auteur a été aux sources; il a même trouvé quelques documents inédits.

C.....a

1. Sous ce rapport aussi, il faudrait être absolument sûr que toutes les citations fussent exactes. En tout cas, des indications comme *Jarhbücher von Korvei*, *Colmarer Annales*, etc., sont bien trop vagues; il faudrait citer au moins les pages, et d'après une édition spécialement indiquée, et toujours la même.

188. — Documents concernant l'histoire de Neuchâtel-en-Bray et des environs publiés pour la première fois, d'après deux manuscrits, avec introduction, notes et appendices, par F. Bouquet. Rouen, Ch. Métérie, 1884.

Il est étonnant de voir à quel point certains éditeurs s'illusionnent sur la valeur des documents inédits qu'ils publient : un brave homme nommé Adrian Miton, lieutenant particulier des eaux et forêts de la Vicomté d'Eu, né à Neufchâtel-en-Bray en 1551, mort en 1640, enregistre à la manière d'un greffier les mariages, les décès, les naissances, les vols et les pendaisons qui ont lieu dans sa petite ville natale de 1571 à 1620, et voici que l'on trouve un grand intérêt à cet inventaire qui offre, si nous en croyons l'éditeur M. Bouquet, « une mine abondante où pourront puiser les futurs historiens de Neufchâtel et de ses environs. » — Pour moi, je trouve la mine très pauvre, et je crois que l'on pouvait aisément réduire à une vingtaine de pages tout au plus les 183 qui composent ce *Mémoire*. Voici d'abord les faits très importants qui concernent l'auteur de ces Documents. — « Noces de moy Adrian Miton avec Marguerite Engren le 15^e janvier, 1571. — En l'an 1573, jour de ma naissance, le dimanche 29^e de mars, ma femme accoucha de deux fils sur les huit heures du matin. » Suivent les noms des parrains et marraines. Autres accouchements de ladite dame Miton en 1576, 1577, 1578, 1580, 1581, 1587, 1590, 1594. La mort de cette femme féconde qui multiplia les Mitons est notée en ces termes : « Décès de Marguerite Engren, ma femme, âgée de 63 ans, le jour du Vendredi Saint, l'an 1614. » Le deuil de Miton est aussi court que ses notes, car la même année il contracte un second mariage : « Noces deuxième de moy, Adrien Miton, avec Claude Bodin, veuve de M^e Jean Bit, avocat. » C'est la seule mention qu'il fasse de sa seconde femme. Trente-trois Miton figurent dans l'Index des noms propres à la fin de ce volume ; il va sans dire qu'Adrien Miton, en greffier exact et en honnête parent, n'oublie rien de leurs faits et gestes qui sont du reste absolument insignifiants. La nomination d'un curé, l'entrée d'un ou d'une novice au couvent, une prise d'habit, un prêtre qui chante sa première messe, la réparation des bancs ou de la porte d'une église, sont autant de gros événements dont il remplit son journal. Il va jusqu'à rapporter qu'en 1603 il fit faire à ses dépens les bancs de l'église de Saint-Jacques, et qu'il lui en coûta 18 liv. 10 s. Neufchâtel à cette époque est tantôt occupé par les Ligueurs, tantôt par les troupes de Henri IV : de là des meurtres, des vols et des pillages de toute sorte, mais Adrien Miton ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà par les chroniqueurs du xvi^e siècle. Rien ne le frappe dans le spectacle varié qui se déroule sous ses yeux, ni les hommes ni les choses. Je ne troquerais pas cinq pages de Monluc ou de Brantôme contre tout son commérage. Aux prix des denrées et aux détails de cuisine, je préférerais toujours un portrait bien tracé et même une simple esquisse qui nous montre aux yeux, bien vivant, un personnage historique. Je reviens à Miton : ce

qui le touche plus particulièrement, c'est de voir que Palcheul, gouverneur de Neuchâtel pour Henri de Navarre, lui brûle deux maisons neuves trop voisines du château, et qu'il « n'en reçoit pas la récompense ». Soyons juste cependant : on rencontrera dans son fatras de notes quelques particularités intéressantes sur ce qu'il appelle « l'opinion de Calvin » : les protestants furent libres à Neuchâtel d'exercer leur religion depuis l'an 1560 jusqu'en 1572, et l'on ne voit pas que plus tard on les ait inquiétés bien sérieusement. Notons encore un détail curieux : « Les lundy et mardy gras de ladite année 1581 fut jouée la tragédie de *Romer et Jalliette* (Roméo et Juliette) au château dudit lieu » (Neuchâtel). Cette tragédie était l'œuvre de Chateaufvieux, valet de chambre de Henri III. La pièce eut un grand succès : « Elle fut représentée avec la musique et les instruments, et y assista tous les deux jours plus de trois mille personnes, chacun estant libre d'y entrer et de sortie. » — Ceci prouve qu'il n'y a pas de livre si nul où l'on ne puisse rencontrer quelque renseignement utile.

A. DELBOULLE.

189. — **Études historiques sur le XVI^e et le XVII^e siècle en France**, par Gabriel HANOTAUX. Paris, Hachette et C^{ie}, 1886, un vol. in-12, vii-350 pp.

Les quinze études dont se compose ce volume et qui mènent le lecteur du règne de François I^{er} à la veille de la Révolution ont paru d'abord comme *Variétés* dans le *Temps* et la *République Française*¹. La plupart d'entre elles ont été écrites à l'occasion des nombreuses publications historiques qui ont vu le jour en France depuis une dizaine d'années. Il semblerait donc qu'elles ne sont unies que par un lien assez lâche et que nous nous trouvons en présence d'une série de tableaux et de portraits isolés. Il n'en est rien cependant. Ainsi que l'auteur l'a fort justement dit dans sa Préface, ces études « tournent toutes en somme autour d'une même question : Comment expliquer la forme particulière de la civilisation française dans le grand siècle, dans le siècle classique, dans le siècle de Louis XIV ? Quelles sont surtout les origines de la situation politique de la France à cette époque ? Quelle part la nation elle-même eut dans le choix de son gouvernement ; quelle part lui revient dans les actes heureux ou funestes dont ce gouvernement a pris seul, jusqu'ici, la responsabilité devant l'histoire ? » En d'autres termes,

1. En voici les titres : Le pouvoir royal sous François I^{er} ; Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy ; De l'influence espagnole en France à propos de Brantôme ; Philippe II ; La Contre-Révolution religieuse au XVI^e siècle ; La France sous Henri IV ; l'Enlèvement innocent ; Les Débuts du cardinal de Richelieu ; Richelieu premier ministre ; La minorité de Louis XIV ; Mazarin ; La fin de la Fronde ; Amours royales ; Les œuvres inédites du duc de Saint-Simon ; Les idées politiques du duc de Saint-Simon ; L'enseignement public en France avant 1789.

ce qui fait l'unité du livre de M. Hanotaux, c'est une théorie de l'origine et du développement des idées politiques qui se traduisirent en fait par l'établissement de la monarchie absolue. C'est à dégager cette théorie que nous allons nous appliquer.

Le règne de François I^{er} fut le signal de l'avènement en France de l'autorité absolue des rois. Passionné pour la guerre et pour l'amour, à la fois autoritaire et charmeur, ce prince, dans lequel Louis XII ne voyait qu'« un gros garçon », mais que Louise de Savoie, en mère clairvoyante, appelait « son César », devait être le précurseur de Louis XIV bien plus que l'héritier de Louis XI. Mais si ses qualités comme ses défauts le prédestinaient à mettre pour ainsi dire les rois « hors de pages », il faut reconnaître qu'il eut la chance de régner à un moment décisif de notre histoire, au moment où se faisait jour nettement « la conception d'une nation puissante, disciplinée sous un gouvernement fort, pour faire face au péril extérieur. » Ces idées que des publicistes comme Jean Féraud et Charles de Grassailles avaient eues dès les premières années du xvi^e siècle, furent mises en pratique par toute une école de légistes venus principalement de l'Auvergne et qui les avaient puisées dans l'enseignement de l'Université de Toulouse. Tandis que le jeune vainqueur de Marignan trônait brillant et radieux dans les splendeurs et les fêtes et ralliait à son sourire toute une folle noblesse éniivrée de plaisirs et de combats, au-dessous de lui les Duprat, les Charles de Marillac, d'autres encore, préparaient patiemment, solidement la concentration du pouvoir entre ses mains royales et sur le terrain de nos rapports avec Rome livraient et gagnaient leur première et leur plus difficile bataille. Par le concordat de 1516, ils rendaient d'avance impossible en France le triomphe de la Réforme en intéressant la royauté au maintien de l'ordre de choses existant. Pourquoi après cet accord le roi aurait-il été l'adversaire du pape, alors qu'une telle lutte n'aurait eu pour résultat que de mettre aux mains de la noblesse la puissance énorme des richesses ecclésiastiques sécularisées et par contre d'enlever au pouvoir central le moyen de la tenir en suspens par le gras appât des bénéfices ?

Ainsi donc à la fin du règne de François I^{er} la théorie du pouvoir absolu des rois avait fait un énorme progrès dans la pratique. Le caractère personnel du roi s'était trouvé d'accord pour ce faire avec les doctrines de ses ministres, tandis que la menace continuelle des invasions impériales avait facilité cette concentration du pouvoir en la rendant nécessaire et détourné le pays de toute autre lutte que de la lutte extérieure.

Mais ce n'était pas qu'en France que l'absolutisme triomphait. En Italie, Machiavel en avait été le théoricien ; en Espagne, Philippe II s'en fit le champion. Après le despotisme pour ainsi dire national de François I^{er} et de ses ministres, notre pays devait, tour à tour, subir ces deux influences italienne et espagnole. La première vint de Florence à

la suite de l'énigmatique Catherine de Médicis; les Guises nous amenèrent la seconde et, par une fatalité de notre histoire, l'excès même de ces deux influences eut pour résultat une réaction qui ne devait servir qu'à fortifier le pouvoir royal.

On a dit et répété bien souvent comment s'est formé le parti des *Politiques*. On a expliqué fort bien comment ceux qui hésitaient entre l'inconnu de la Réforme derrière laquelle était l'avidité de l'Angleterre, et la soumission complète à Rome qui cachait mal l'ambition de l'Espagne, se réunirent naturellement en un groupe qui finit par embrasser la nation entière et qui, en religion comme en politique, fut avant tout et par-dessus tout français. Ce qui est moins connu et ce qu'il est curieux de voir, c'est comment ce parti qui, par toutes ses idées, par toutes ses traditions, devait être le soutien d'une monarchie sage, tempérée, s'appuyant sur les Parlements et les États-généraux, fut amené à désirer, lui aussi, la monarchie absolue et à travailler à la fortifier.

C'est dans la Contre-Révolution religieuse qui marque la fin du xvi^e siècle qu'il faut chercher la cause originelle de cet échec partiel du parti politique. Ce sont les nécessités de la lutte contre l'ultramontanisme qui forcèrent les politiques à se serrer autour de la royauté et à la soutenir sans garanties de peur de diminuer sa force de résistance. Placés dans l'alternative d'agir ainsi ou, en laissant la disposition du bénéfice au pape et la juridiction au clergé, d'abandonner dans les mains de l'Église les fortunes et les consciences, ils ne pouvaient pas hésiter et, pour employer l'expression courante, de deux maux ils choisirent le moindre. Volontairement ou involontairement, le parti politique dès le début du règne de Henri IV « fit un pacte avec la royauté des Bourbons, parce que cette royauté promettait d'accomplir les deux points principaux de son programme, à savoir *l'établissement de l'unité au-dedans* par la tolérance religieuse et par la disparition des communautés particulières; *la grandeur de la France au-dehors* par l'abaissement de la maison d'Espagne, par la protection des protestants de Hollande et d'Allemagne et enfin par l'indépendance à l'égard du Saint-Siège ». Ce fut ce pacte latent qui assura le triomphe de Henri IV. Mais à partir du moment où la première partie de ce programme, l'unité intérieure, fut réalisée, les nécessités de la politique extérieure d'une part et de l'autre la tendance naturelle des gouvernants à augmenter leur pouvoir, firent dévier de plus en plus les politiques vers la monarchie absolue.

Chacun des gouvernements qui se succédèrent depuis 1600 contribua à l'affermir. Henri IV manqua à sa promesse de convoquer les États-généraux et rappela les jésuites; à la fin de son règne l'*Enlèvement innocent* nous montre « la Tyrannie » déjà organisée. Richelieu fut entraîné par les ardeurs de la lutte et par son tempérament. Sous Mazarin, la Fronde elle-même contribua aux progrès de l'absolutisme. Ce ne fut en effet, comme l'a fort bien montré M. H., qu'une tentative pour

retourner en arrière, vers les temps troublés de la Ligue et des guerres civiles. Ce qui restait du parti politique devait en triompher, mais par l'espèce de fatalité dont nous avons déjà montré le développement son triomphe allait faire faire le dernier pas à la monarchie absolue. Après la Fronde, toutes les résistances sont brisées, toutes les espérances de liberté sont éteintes, Mazarin meurt et le gouvernement personnel de Louis XIV commence. La France est arrivée au dernier degré de concentration et d'unité sous le pouvoir absolu et l'État c'est le roi.

M. H. a appelé le régime d'un mot très juste : « La monarchie bureaucratique ». Sous lui en effet c'est au roi et à lui seul qu'appartient la direction générale de la politique française. Avant Louis XIV on pouvait encore dire qu'en donnant le trône à Henri IV, qu'en assurant le ministère à des hommes comme Richelieu et Mazarin, le parti politique avait choisi et imposé ses chefs. Désormais il a abdiqué complètement, c'est le roi qui choisira lui-même ses ministres, et ces ministres seront des commis. Lionne, Le Tellier, Louvois, même Colbert, en effet, ne sont que cela. Ils apportent dans ces fonctions une intelligence admirable des affaires, une activité merveilleuse, mais c'est la pensée royale qui décide de tout l'ensemble de la politique, c'est la volonté royale qui la dirige. L'absolutisme est à son apogée.

C'est à ce point que s'est arrêté M. Hanotaux. Il a cependant montré le commencement du mouvement d'esprit qui devait amener la ruine de cet État politique et aboutir à la Révolution. Pour lui les théories politiques de Saint-Simon et de ses contemporains, Fleury, Levassor, Boulainvilliers, etc., sont les premiers symptômes d'opposition, les précurseurs de l'orage qui devait, cent ans plus tard, emporter l'ancien régime.

En même temps qu'autour même du trône le vieil esprit de liberté semble ainsi se réveiller, la diffusion de l'enseignement secondaire, qui aux mains des jésuites avait d'abord servi la royauté, lui prépare des adversaires. C'est dans la fréquentation et le culte de l'antiquité républicaine que vont se former les hommes d'État et les orateurs de la Constituante et de la Convention.

Ainsi donc la théorie de la monarchie absolue passe dans les faits sous François I^{er} à la fois, grâce aux qualités personnelles de ce prince et aux doctrines que ses ministres avaient apportées de l'école de Toulouse. Fortifiée sous ses successeurs par les influences italienne et espagnole, elle rallie les politiques par suite des nécessités de la double lutte : à l'intérieur contre les factions, à l'extérieur contre la maison d'Autriche et la Papauté. Le parti politique se trouve ainsi amené à être le plus ferme soutien des gouvernants qui penchaient vers l'absolutisme par leurs propres tendances autoritaires, et la monarchie bureaucratique de Louis XIV est la résultante fatale de ces forces différentes. Telle est, dans son ensemble, la thèse présentée par M. Hanotaux.

Ce résumé que j'en donne me fournira l'occasion de lui faire ma pre-

mière critique. M. H. n'aime pas le moyen-âge; il nous le dit lui-même très franchement. Qu'il me soit permis de le regretter, non pas seulement parce que ce sentiment empêche M. H. d'appliquer à l'histoire des idées politiques au moyen-âge les qualités de sa critique à la fois si originale et si acérée, mais aussi parce qu'il lui a peut-être fait négliger d'indiquer, même sommairement, combien l'évolution de la politique française vers l'absolutisme est antérieure à François I^{er}. Dès les derniers Capétiens, d'une part, la nécessité pour le Tiers-Etat de s'unir étroitement au roi afin de combattre la féodalité, et d'un autre côté les luttes terribles que la France eut à soutenir pour conserver son indépendance, tendirent à une concentration du pouvoir qui devait aboutir à la monarchie absolue. M. H. aurait également pu marquer avec plus de force la double influence des idées classiques et du protestantisme. Les premières à l'origine, sous François I^{er}, ont conduit les théoriciens politiques à attribuer au Roi tout ce que le droit romain attribuait à l'Etat; à la fin elles ont enseigné à séparer l'Etat, la chose publique, de la personne royale et d'une dynastie quelconque. Quant au protestantisme, si M. H. a fort bien établi que le Concordat de 1516 l'avait rendu impossible pour la masse de la nation, il n'en a pas moins eu un rôle des plus importants. Il a été le dernier et le principal obstacle à cette unité dans l'absolutisme qui était le terme final de la longue évolution que nous avons résumée. Ce n'est qu'après la révocation de l'Edit de Nantes que cette forme politique a été à son apogée. L'unité religieuse ainsi obtenue en principe, il n'y avait plus en France que cette monarchie de droit divin dont Bossuet a donné la théorie dans sa *Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, résumant et concentrant la nation dans la personne royale qui règne et gouverne au-dessus d'elle, en vertu d'un pouvoir supra-humain, émané uniquement de Dieu et ne relevant que de lui seul. Mais le rôle du protestantisme ne cessa pas après 1685. Par cela même qu'il n'avait plus d'existence politique légale, il devint plus fort et plus redoutable à la monarchie sur le terrain des idées pures. Il fut, si j'ose dire, un ferment, et c'est lui surtout qui remplit l'intervalle qui va de Bodin à Montesquieu. M. H. a raison de dire qu'entre eux il n'y a pas un publiciste qui les vaille. Mais à défaut d'une œuvre personnelle de la portée de *la République* ou de *l'Esprit des Lois*, il ne faut pas oublier qu'il y a un courant d'idées qui persiste. Défenseurs de la liberté religieuse comme Jurieu, ou sceptiques précurseurs comme Bayle, se passent de main en main le flambeau des idées de tolérance ou de liberté. Enfin il y a des faits, il y a les deux Révolutions d'Angleterre, filles toutes deux de la Réforme et dont l'influence nous reviendra par Locke au siècle suivant. *L'Essai sur le gouvernement civil* s'unira aux théories politico-nobiliaires de Saint-Simon et de Boulainvilliers et au vieil esprit républicain de l'antiquité dans le grand courant qui anima la Révolution.

Tel sont les quelques points sur lesquels je me sépare de M. Hano-

taux. En ces matières, le dernier mot n'est jamais dit et les opinions personnelles ont toujours une grande part. Il n'en est pas moins vrai que les études de M. H. auront le mérite d'avoir élucidé définitivement bien des côtés de la question. C'est un des plus ingénieux, des plus personnels et aussi des plus intéressants ouvrages écrits depuis longtemps sur le xvi^e et le xvii^e siècle. Je ne saurais d'ailleurs oublier, en parlant du livre de M. Hanotaux, qu'on y retrouve l'écho fidèle de son cours de l'Ecole des Hautes-Etudes dont j'ai été l'auditeur, et que si je me permets de lui adresser quelques critiques, c'est à cet enseignement que je dois de les pouvoir faire.

Louis FARGES.

190. — **Glosario etimológico de las palabras españolas** (castellanas, catalanas, gallegas, mallorquinas, portuguesas, valencianas y bascongadas), de origen oriental (arabe, hebreo, malayo, persa y turco), por D. Leopoldo de EGUILAZ Y YANGUAS. Granada, 1886, xxiv et 591 pages. Pet. in-4.

L'auteur de ce glossaire des mots espagnols, ou, pour mieux dire, hispaniques, dérivés des langues orientales, était connu déjà par un travail consciencieux sur la représentation des lettres arabes en espagnol¹; il pouvait se croire autorisé à dresser l'inventaire des richesses orientales du vocabulaire péninsulaire et à en expliquer les provenances. Sa compétence incontestable en arabe est appréciée par les spécialistes, et quoique le savant le mieux renseigné sur l'arabe d'Espagne, et par conséquent le plus qualifié pour juger du mérite de ce glossaire, ne soit malheureusement plus là pour nous donner son avis, on peut admettre que M. Eguilaz aura su perfectionner et compléter ce qu'avaient si bien commencé ces prédécesseurs, et notamment Engelmann et Dozy. Au reste, les arabisants se prononceront sans doute sur la valeur des étymologies nouvelles données par le professeur de Grenade.

On regrette de trouver M. E. beaucoup moins bien renseigné sur tout ce qui touche à la partie romane du sujet. Une médiocre connaissance des lois de la phonétique et de la dérivation romanes était déjà un des défauts les plus essentiels du glossaire Engelmann-Dozy. Il en est de même ici : M. Eguilaz trahit une inexpérience complète en la matière. Ni le *Dictionnaire étymologique*, ni la *Grammaire* de Diez n'ont même été convenablement mis à profit par le savant Espagnol, qui, au surplus, paraît ignorer tout ce qui est venu se greffer sur ces deux livres depuis vingt ans. On ne saurait cependant dans un travail de cette nature se contenter de ne connaître qu'un des côtés du sujet; il faut nécessairement embrasser les deux, sous peine de faire fausse route à tout instant. D'autant plus qu'il arrive souvent à M. E., pour certains mots

1. *Estudio sobre el valor de las letras arabigas en al alfabeto castellano y reglas de lectura*. Madrid, 1874, pet. in-4°.

dont l'origine orientale lui semble contestable, de proposer des étymologies latines : il n'aurait pas dû se risquer sur ce terrain là sans préparation plus sérieuse, et d'ailleurs personne ne le lui demandait. Il pouvait se taire, ce qui eût mieux valu, sur tout ce qu'il ne jugeait pas manifestement oriental. Que dire, par exemple, de cette étymologie fantastique du mot *abaceria*, boutique où se vendent huile, vinaigre, légumes secs, morue, etc. ? M. E. ne veut pas du persan *abzar* « plantes aromatiques, condiments », en quoi il me paraît avoir raison. Mais que propose-t-il ? Le latin *macellum*. « De *macella* par l'addition d'un *i* à *ll* on a fait *macellia*, comme de *castella*, *castillia*.... puis par la substitution de *b* à *m* et de *l* (lire *ll*) à *r*, on a *baceria*, et avec l'*a* prosthétique : *abaceria*. » C'est ainsi, à peu près, que Ménage tirait *haricot* de *faba*. Au risque de m'exposer au dédain de l'imaginatif savant grenadin, je me permettrai de lui indiquer, une dérivation plus simple : je la donne d'ailleurs sous toutes réserves. A côté de *abaceria*, le castillan connaît aussi *abacera*, la femme qui vend tout ce que peut contenir la boutique en question. Ce mot est écrit *habacera* dans la 2^e partie du *Lazarillo de Tormes* (ch. 14) : « No ay hija de *habacera* que, si cassasse con quien no sea oficial, no presuma dende á ocho dias poner un *don* á la cola » etc., où les éditions modernes mettent *abacera*. Si *habacera* est la forme primitive, je crois qu'il faut voir dans ce mot un dérivé de *faba* ; le latin a *fabarius* et *fabacius*, un *fabacerius* est admissible et le sens convient parfaitement.

On pourrait également trouver à reprendre et beaucoup aux articles *arreo*, *bagage*, *badan*, *chalan*, *galan*, *pote*, *rincon*. En général l'auteur ne se préoccupe pas assez de rechercher si les mots espagnols qu'il examine existent ou non dans les autres langues romanes : c'était cependant la première chose à faire, car un mot commun à toute la famille néo-latine a bien des chances pour ne pas être d'origine orientale, tout au moins pour ne pas être arabe.

Nous aurions désiré aussi que M. E. nous indiquât avec précision quels sont les textes, non employés par ses devanciers, qu'il a pris soin de dépouiller. Souvent il fait d'utiles emprunts à des documents imprimés ou inédits que n'avait pas consultés Dozy ; mais on voudrait savoir jusqu'où cette enquête a été poussée, quand cela ne serait que pour ne pas recommencer à nouveau un très fastidieux travail. Les glossaires valenciens et les textes anciens écrits dans ce dialecte fourniraient, semble-t-il, encore bien des mots d'origine arabe ; la *huerta* de Valence a été tout aussi arabe de langue et de coutumes que l'Andalousie jusqu'au commencement du xviii^e siècle : on ne voit pas que M. E. ait beaucoup grossi sur ce point la récolte de Dozy et des autres.

Les réserves qu'il a été nécessaire de faire sur la valeur de ce nouveau glossaire, ne l'empêchent pas d'être un livre fort utile et qui témoigne d'un labeur patient, sinon parfaitement éclairé ; il rendra certainement de grands services et en Espagne et ailleurs, surtout si la

critique des arabisants vient confirmer les résultats que M. Eguilaz pense avoir obtenus.

A. M.-F.

191. — **Les Catholiques libéraux.** L'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours, par Anatole LEROY-BEAULIEU. Paris, Plon, 1885, 1 vol. in-12 de xx-298 pages.

La thèse libérale est enfin ramenée à ses vraies proportions : nous sortons des démonstrations d'école et des théories absolues ; un historien pouvait seul nous donner ce petit livre excellent qui condense et résume, en les pensant et en les analysant, les aspirations actuelles et traduit exactement l'état d'esprit des contemporains : je prends ce mot *contemporains* en un sens très étroit, étant obligé d'exclure la légion frivole qui parle, écrit, pécore et croit mener ou diriger quelque chose et songeant seulement à ces esprits réfléchis, rares en tout temps, qui s'efforcent à comprendre.

M. Leroy-Beaulieu prend le mouvement catholique libéral à ses origines avec l'abbé de Lamennais et l'*Avenir* et le suit jusqu'au concile du Vatican et même jusqu'à l'heure actuelle ; il apprécie, dans un esprit de parfaite justice et avec une admirable mesure, les nobles et vaillants efforts du P. Lacordaire, de Montalembert et de M^{re} Dupanloup. Il ne pense pas que l'infailibilité proclamée au dernier concile élève une barrière de plus entre l'Eglise et les sociétés modernes ; il estime que les catholiques seront forcément ramenés au libéralisme pratique par la démocratie triomphante et par les attaques de leurs adversaires ; car ils n'auront d'autre abri durable que les principes de la société moderne. La liberté sortira donc des nécessités de ce temps et même elle trouvera dans la conscience chrétienne la meilleure et la plus solide peut-être de ses garanties.

L'auteur sait trouver, le plus souvent, en ces matières délicates, l'expression juste : cette justesse d'expression donne à son style un charme particulier qui sera goûté par les difficiles et les délicats. Quant au lecteur plus superficiel qui ne soupçonne pas ces pesées savantes, il parcourra lestement et agréablement ce livre toujours facile et qui ne sent pas l'effort.

Je rendais compte ici même, il y a quelques années, d'un ouvrage considérable et d'une haute valeur sur *l'Eglise et l'Etat au concile du Vatican*, par M. Emile Ollivier ; ce petit volume doit en être rapproché ; il lui est, à tout prendre, supérieur : il en est surtout profondément différent par la méthode, bien que les conclusions soient analogues. M. Emile Ollivier s'avance à la manière antique, les mains pleines de vérités éternelles, bien choisies et sévèrement éprouvées. Beau-coup plus terre à terre, M. L.-B. ne m'impose aucun dogme

politique impérissable, aucune doctrine philosophique; il étudie des phénomènes, il analyse des faits : de cette analyse il induit des conclusions d'une valeur toute relative. M. L.-B. est un moderne; il a dépouillé le vieil esprit classique.

Je présenterai, en finissant, plusieurs observations de détail et j'aurai ainsi l'occasion de signaler à M. L.-B. quelques documents importants, mais peu connus, qui paraissent avoir échappé à son attention et qui pourraient être utilisés dans une seconde édition :

— Aux pp. 191, 192, je trouve, sur les origines du *Syllabus* et sur le premier *Syllabus* de 1862, resté secret et mis de côté, des conjectures inutiles; il suffisait de se reporter à ce *Syllabus* lui-même, publié dans la *Revue trimestrielle* d'octobre 1865 (12^e année, t. IV, p. 82 et suiv).

— Aux pp. 193, 194, à propos du retentissement du congrès de Malines et des discours libéraux de Montalembert qui ont pu hâter la publication du *Syllabus*, il eût été bon de citer le fameux discours dans lequel le P. Félix déclara ne pas redouter pour l'Eglise le régime du droit commun, le régime de la vraie liberté, sans nul privilège. Ce discours, irréprochable au point de vue théologique, ce discours du jésuite français le plus en vue, était quelque chose de bien plus grave et de bien plus important que toute l'éloquence de Montalembert.

— Pp. 230, 231, à propos de l'immense pétitionnement organisé par les ultramontains en faveur de l'infailibilité, j'aurais vu citer avec plaisir cette tentative vraiment libérale² d'une démonstration en sens contraire, tentative que M^{sr} Dupanloup étouffa sans hésiter, soit qu'il s'inquiât de sentir derrière lui des laïques indépendants qui entendaient agir d'eux-mêmes et sans aucun mot d'ordre, soit qu'il redoutât un échec relatif.

— Pp. 265-266, à propos des interprétations diverses des dogmes de l'infailibilité, j'aurais aimé à voir citer le P. Buroni, esprit sage et théologien très estimé³.

— A la p. 58, je lis : « La monarchie de droit divin, telle qu'on l'a comprise au xix^e siècle, n'est en somme qu'une invention récente, « une nouveauté politique imaginée sous la Restauration. » L'invention est, à mes yeux, plus ancienne que ne le dit ici M. Leroy-Beaulieu⁴.

1. *Discours du R. P. Félix au congrès de Malines, session de 1864*, Bruxelles, Haenen, 1864, in-8.

2. Cette phrase de l'adresse qui fut transmise à M^{sr} Dupanloup, avec les signatures recueillies, mérite peut-être d'être relevée : « En vous élevant contre tous ceux « qui n'ont pour la société moderne que des anathèmes, en combattant ces journa- « listes dont nous réprouvons les doctrines (*tendances eût été plus mesuré*), mais « dont la liberté nous est singulièrement chère, vous avez traduit plusieurs de nos « pensées et adouci quelques-unes de nos douleurs. » Ce respect de la liberté des adversaires était-il pour plaire beaucoup à M^{sr} Dupanloup ? De tempérament, ce digne prélat n'était rien moins que libéral.

3. Dans *Revista universale*, fasc. 151, 1875.

4. Voyez d'ailleurs M. L.-B. lui-même, p. 232, où il appelle Bossuet et nos vieux gallicans, fauteurs du droit divin des rois.

— P. 197, « Le *Syllabus*, écrit M. Leroy-Beaulieu, présentait à la foi « des fidèles des propositions détachées et souvent tronquées » ; outre que le *Syllabus* ne présente directement aucune proposition à la croyance des fidèles, puisqu'il n'est autre chose qu'une liste d'erreurs signalées (*qui notantur*) dans des documents pontificaux, il ne faudrait pas laisser entendre que toutes les contradictoires des propositions en question soient de foi, parce que ces propositions sont consignées au *Syllabus*. Ce serait une grave erreur théologique.

Cet exemple suffirait à montrer, s'il en était besoin, combien la terminologie est délicate et sensible dans les matières qui touchent à la théologie (comme dans celles qui touchent à toute science très vaste et depuis longtemps constituée).

Paul VIOLLET.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'Institut bibliographique de Leipzig fait paraître une nouvelle édition historique et critique des œuvres complètes de Henri Heine. Cette édition paraît en fascicules ; elle en aura 36, qui comprendront 5 volumes (*Heinrich Heine's sämtliche Werke, mit Einleitungen, erläuternden Anmerkungen und Verzeichnissen sämtlicher Lesarten*). M. Ernest ELSTER qui publie cette édition, la terminera en automne par une introduction générale biographique, littéraire et critique.

— Une commission s'est formée à Berlin pour mener à bonne fin une *Histoire des Juifs en Allemagne*. Cette commission se compose de MM. BÄRWALD, BRESSLAU, GEIGER, KRISTELLER, LAZARUS, STEINTHAL, STOBBE, WATTENBACH et WEIZSÄCKER. Elle a résolu de publier deux grands ouvrages qui commenceront à paraître dès cette année chez Léonard Simion, à Berlin : 1° *Regesten zur Geschichte der Juden in Deutschland* (jusqu'en 1723) ; 2° *Quellen zur Geschichte der Juden in Deutschland*. Le premier volume des *Quellen* ou « Sources » renfermera le *Judenschreinsbuch* des archives de la ville de Cologne, collection unique en son genre de documents latins et hébreux des années 1236-1341. Quant aux autres volumes des *Quellen*, ils contiendront les sources juives de l'histoire des croisades, les poèmes historiques dus à des juifs allemands, etc.

— Le quatrième et dernier fascicule du V^e volume des *Französische Studien* vient de paraître ; il est dû à M. Ad. HORNING, professeur au lycée de Strasbourg, et il a pour titre : *Die ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort* (avec une carte). Le VI^e volume contiendra une étude, déjà annoncée, de M. E. MACKEL, *Die germanischen Elemente in der altfranzösischen und altprovenzalischen Sprache* et de M. Max Friedrich MANN, *Das Bestiaire divin des Guillaume clerc de Normandie und seine Stellung in der physiologusliteratur, nebst dem Bestiarius Reg 2 C. XII des British Museum nach der Handschrift zum ersten Male veröffentlicht*.

— Le ministère de l'instruction publique en Prusse s'est rendu acquéreur de la bibliothèque de M. J. ZACHER, le professeur de Halle, mort récemment.

1. Elle vient de paraître.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37

— 12 septembre —

1887

Sommaire : 192. E. de SARZEC, Découvertes en Chaldée. — 193. JOHANSSON, Les dialectes grecs. — 194. MORLOT, Précis des institutions politiques de Rome. — 195. BOUCHER DE MOLANDON et A. de BEAUCORPS, Le tumulus de Reuilly. — 196. GINDELY, Wallenstein pendant son premier généralat à la lumière des sources contemporaines. — 197. Fénelon, de l'éducation des filles, p. p. GASTÉ. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

192. — **Découvertes en Chaldée**, par Ernest de SARZEC, consul de France à Bagdad, correspondant de l'Institut. Ouvrage accompagné de planches, publié par les soins de Léon Heuzey, membre de l'Institut, conservateur des Antiquités orientales, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Deuxième livraison (Premier fascicule). Feuilles 4-9. Planches, 9, 14, 15, 27, 32, 35, 37 et 39. Paris, Leroux, 1887. Grand in-folio.

M. Heuzey vient de nous donner la suite des *Découvertes en Chaldée* de M. de Sarzec, dont la première livraison a été annoncée ici-même il y a un an¹. Cette nouvelle livraison, c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire, ressemble de tout point à la première; elle ne s'en distingue que par la place plus grande qu'y occupe le savant éditeur de cette publication monumentale.

Le texte, qui comprend 58 pages grand in-folio, nous mène presque jusqu'à la fin des fouilles de M. de Sarzec à Tello. On y trouvera un chapitre très curieux sur le massif à étages qui formait un des angles du palais, ainsi qu'un autre, non moins intéressant, contenant la description des fouilles exécutées dans la grande cour, où l'on a trouvées réunies presque toutes les statues de style archaïque qui ornent aujourd'hui le musée du Louvre. Ces statues n'étaient pas à leur place primitive. Elles ont été trouvées, sur un dallage de l'époque Achéménide, rassemblées comme tout exprès, dans un espace de 17 mètres sur 21, et formant deux groupes distincts; d'un côté, les statues debout, de l'autre les statues assises. Deux autres étaient, l'une à l'angle de la tour à étages, l'autre, la plus grande de toutes, à l'entrée de la porte principale du palais. M. H. a parfaitement démontré que ces statues, déjà vieilles de plus de mille ans, avaient été mises dans la cour d'honneur, ou à des places en évidence, par un roi de l'époque persane, Hadadnadin-Akhès, dont on a retrouvé le nom sur des briques bilingues, comme pourraient l'être dans un palais moderne des œuvres d'art grecques et romaines.

Il faut aussi noter les passages qui ont trait à la restitution des an-

1. Voyez : *Revue critique* du 3 mai 1886.

ciens fondements et du mur d'enceinte. On y trouvera une quantité d'indications précieuses soit pour l'histoire de l'architecture, soit à un point de vue plus général. Une des principales difficultés, en présence de ces ruines qui embrassent une longue période de siècles, consiste à déterminer ce qui appartient à chaque époque. Non-seulement les anciens matériaux ont été souvent réemployés, les constructions primitives ont été continuées et englobées dans des massifs d'une époque beaucoup plus récente, mais il faut faire une large place aux accidents qu'il est impossible de prévoir et d'expliquer après coup par des raisons d'ordre général. Il en est comme des grandes œuvres anonymes des littératures primitives. On peut bien reconnaître, d'une façon générale, à certains traits distinctifs, les apports successifs dont elles ont été formées, mais il serait téméraire de vouloir reconstituer l'œuvre, telle quelle a dû être aux différentes époques, et assigner à chaque détail une date précise.

Il est pourtant nécessaire d'arriver à distinguer les monuments d'époques si diverses qui sont groupés dans un si petit espace. Pour cette détermination, M. H. s'appuie principalement sur des considérations architectoniques. Il faut lire, p. 52-53, la longue note où il résume les conclusions qui résultent de l'étude des fouilles et retrace l'histoire du palais de Tello, sans se départir de la réserve que commande ce genre de restitution. Nous recommanderons aussi la lecture de la note des pages 30-31, où M. H. démontre que la construction, aujourd'hui détruite, qui formait un des angles du palais, était une tour à plusieurs étages en retrait l'un sur l'autre, analogue à celles que l'on trouve à Our, à Erekh, à Khalneh, dans les plus anciens centres de la civilisation chaldéenne. Ces notes sont de vrais modèles de petites dissertations scientifiques. M. H. a d'ailleurs été singulièrement aidé dans sa tâche par la conscience et la scrupuleuse exactitude des descriptions et des relevés de M. de Sarzec. Toutes ces explications paraîtront encore plus claires quand nous aurons sous les yeux le plan détaillé du palais, dressé d'après les indications de M. de Sarzec et auquel le texte renvoie à chaque page. Les atlas qui paraissent par fascicules présentent nécessairement des lacunes qui disparaissent le jour où l'ouvrage est achevé.

Les planches de cette livraison comblent un ou deux desiderata que nous avions exprimés dans un précédent article. On se rappelle ces deux statues presque identiques où le roi Goudéa (?) est représenté assis, tenant sur ses genoux une tablette avec le stylet à écrire et une règle à divisions. L'une d'elle porte même, gravé sur la tablette, le plan d'une forteresse. L'auteur a évidemment voulu représenter le roi en train de construire une place forte. M. H., qui avait déjà reproduit ces deux statues sous tous leurs aspects, consacre cette fois une planche entière¹ à la reproduction des deux tablettes. Il nous donne même la règle à divisions aux dimensions de l'original. C'est une sorte de dou-

1. Planche 15.

ble décimètre, avec des divisions graduées, qui rappellent la disposition des millimètres et des centimètres sur notre échelle métrique. Cette règle, qui nous donne les dimensions exactes de l'ancien étalon de mesure chaldéen avec ses subdivisions, sera d'une importance capitale pour l'étude de la métrique antique.

Le plan de la forteresse n'est pas moins intéressant. Il nous fournit la disposition exacte des moyens de défense dans la poliorcétique des Chaldéens. Nous y voyons, comme dans un cours de fortifications, les rentrants, les saillants, la disposition des portes avec les doubles tours qui en défendaient l'accès. On y remarque même certains détails très curieux, tels que cette sorte de contre-garde, ou de tenaille renversée, qui paraît destinée à protéger la courtine de l'angle. La comparaison de ces données, qui ne sont pas restituées par conjecture, mais prises sur le plan même de l'architecte, avec le résultat des fouilles de M. de Sarzec, ne pourra manquer d'être fort instructive.

M. H. avait aussi donné, dans la première livraison, d'après des estampages, les inscriptions cunéiformes qui recouvrent deux grands cylindres en terre cuite qui ressemblent à des barils. Cette fois nous en trouvons les photographies prises directement sur l'original¹. On aura ainsi entre les mains tous les instruments de travail nécessaires pour étudier ces textes. Il faut enfin signaler la planche 39, qui contient les reproductions de figurines archaïques trouvées dans les ruines de Tello. Isolées, ces figurines paraîtraient insignifiantes; leur rapprochement les met en valeur et nous fournit une succession de types qui acquièrent une signification. On retrouve dans ces planches le sens artistique et archéologique et le soin extrême dans l'interprétation du détail qui ont conduit M. H., dans son *Atlas des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, à de si heureux résultats. Un bon atlas n'est pas chose aussi aisée à faire qu'on serait tenté de le croire. Des planches peuvent induire en erreur ou provoquer des découvertes, éveiller des doutes ou procurer la certitude. Le choix des figures et les rapprochements qu'on sait établir entre elles équivalent souvent à une véritable démonstration.

On entrevoit dès à présent l'étendue et l'importance des problèmes historiques, archéologiques, ethnographiques que soulève la publication de M. de Sarzec. M. H. ne les a abordés jusqu'à présent que dans des notes le plus souvent très concises. Nous les verrons reparaître dans la troisième livraison, où toutes les questions qui s'y rapportent seront traitées d'ensemble. Cette partie, qui sera l'œuvre propre de M. Heuzey, promet de présenter un intérêt de premier ordre. Nous avions annoncé qu'on n'y trouverait pas la traduction des inscriptions dont ces monuments sont couverts. Peut-être paraîtront-elles en appendice, sous la responsabilité d'un savant assyriologue. Il est certain que les inscriptions forment un élément capital du problème, et que la

1. Planche 35.

première pensée de tous ceux qui verront ces statues couvertes de caractères cunéiformes sera de se demander ce que ces inscriptions signifient et ce qu'elles nous apprennent de précis sur la date de ces monuments et sur la langue, la religion et l'histoire de ceux qui les ont écrites. Mais c'est un point sur lequel les assyriologues ne sont pas encore entièrement d'accord et leurs doutes justifient pleinement le parti auquel M. Heuzey s'est arrêté.

Philippe BERGER.

193. — **Nagra ord om Dialekter specielt de Grekiska**, af Karl Ferdinand JOHANSSON. (Aftryck ur Upsala Universitets Arsskrift, 1887). In-8, 38 pp.

Ce modeste et excellent opuscule est bien moins une contribution à l'étude des dialectes grecs qu'un exposé complet de l'état actuel de nos connaissances sur la matière, un court et substantiel memento des principales particularités de chacun d'eux. L'auteur débute par quelques considérations sur les dialectes en général et sur leur origine, oppose l'une à l'autre les deux théories de la descendance et de l'ondulation, et insiste sur l'importance de l'étude des patois actuels pour la bonne intelligence de la dialectologie ancienne. Les dialectes grecs sont ensuite classés, suivant l'usage, en non-ioniens et ioniens : les non-ioniens, à leur tour, en doriens (laconien, messénien, pamphylien ¹, etc.), éléen, achéen, septentrionaux (étolien, locrien, phocéén, etc.), béotien, thessalien, éolien (lesbién) et arcado-cypriote; les ioniens, en attique ² et ioniens proprement dits (Eubée, Cyclades, Dodécapole). L'ouvrage se termine par quelques conjectures sur la marche et l'expansion des premiers immigrants hellènes dans la Péninsule.

C'est une tâche méritoire et ingrate que de se borner à résumer les travaux d'autrui. Quand c'est un maître qui l'assume, il l'en faut louer deux fois, et M. Johansson a montré récemment, par un livre original et hardi ³, qu'il est de ceux qui savent enrichir la science de leurs propres idées.

V. HENRY.

1. Je ne sais jusqu'à quel point cette dernière attribution n'est pas prématurée : que sait-on du pamphylien ?

2. Sur l' α pur attique, M. J. pose, sans la résoudre, la question de savoir s'il représente l' α hellénique ancien ou s'il est le substitut d'un γ panionien et préattique : il eût pu ajouter que les savants les plus autorisés penchent pour la seconde opinion. — Sur le dialecte attique, il ne cite que la II^e partie du mémoire de M. Riemann (cf. *Rev. de Phil.*, V, p. 145.)

3. Cf. *Rev. crit.*, XXII, p. 461.

194. — **Précis des Institutions politiques de Rome**, depuis les origines jusqu'à la mort de Théodose, par Emile MORLOT, docteur en droit, auditeur au Conseil d'Etat. Paris, Dupret, 1886. In-12 de 504 p. 5 fr.

Ce petit livre rendra évidemment des services aux étudiants et au grand public et donnera aux profanes une idée juste et saine de la constitution romaine. La matière est bien divisée : le groupement des chapitres est fait suivant un ordre logique ; le style est remarquablement clair, et la pensée de l'auteur se dégage toujours nettement, ce qui n'est pas un mince mérite quand on a à parler de sujets ardu et de questions controversées comme tout ce qui a trait à l'antiquité politique de Rome. Le livre est complet et va des origines à la fin du iv^e siècle. On pourrait reprocher à l'auteur de s'arrêter, du moins il le dit dans son titre, à la mort de Théodose, date qui n'est une fin de période que dans les programmes officiels. Toutes les branches de l'administration romaine sont passées en revue et pour chacune d'elles M. Morlot dit l'essentiel.

Ce précis n'a aucune prétention à l'érudition : l'auteur résume très brièvement les principales discussions et indique l'état de la science, sans d'ailleurs se refuser jamais à prendre un parti. Je crains qu'il ne l'ait souvent pris trop vite et trop complètement : car précisément, hélas ! l'état de la science des antiquités romaines exige presque à chaque instant la plus grande réserve et un certain scepticisme. M. Morlot est trop absolu et résout trop franchement les questions : même dans un précis, c'est un devoir constant de recommander le doute et de suspendre son jugement.

Il y a beaucoup trop de fautes d'impression.

L'auteur prépare un *Précis des Institutions civiles de Rome*.

195. — **Le tumulus de Reuilly**, son vase funéraire à cordons saillants de l'âge primitif du bronze, par M. BOUCHER DE MOLANDON et le baron ADALBERT DE BEAUCORPS. Orléans, Herluison, 1887. Extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 33 p. et une planche en couleurs.

Le tumulus de Reuilly est situé à 14 kilomètres vers l'est d'Orléans et à 5 kilomètres de la Loire ; la carte de l'Etat-major le désigne sous le nom de *Butte-Moreau* (*Butte-aux-Hommereaux* dans la toponymie locale). Au mois d'août 1885, MM. Boucher de Molandon et de Beaucorps y ont pratiqué deux tranchées cruciales d'un mètre de largeur chacune, se coupant au centre du tumulus. A 0^m,50 de profondeur, on trouva une écuelle en terre grossière, retournée le fond en dessus et recouvrant des ossements calcinés ; puis, à 1^m,30, un demi-mètre au-dessus du sol naturel, un récipient de bronze du type des *cistes à cordons* contenant des ossements calcinés, posé debout au milieu de pier-

res dispersées, de restes de bois carbonisé ou pourri. L'intérieur de la ciste, qui est en très mauvais état, porte des traces de deux tissus, l'un de l'espèce appelée *sergé croisé*, l'autre plus épais et semblable à nos tricots; ces étoffes peuvent avoir servi d'enveloppe aux os calcinés et aux fragments d'objets en fer (une pointe de javelot et deux anneaux), qui étaient superposés aux ossements dans la ciste). Un détail curieux est l'existence d'un couvercle de la ciste, formé, à ce qu'il semble, d'une écorce de bouleau (*Arbor Gallica* de Pline, XVI, 30, 3) et offrant par places, sur les faces interne et externe, des dessins géométriques obtenus par gaufrage et par estampage. Quelques fragments de cette écorce ont été déposés au Musée de Saint-Germain (n° 29722).

L'aire géographique des cistes à cordons, telle qu'elle a été déterminée par des découvertes déjà nombreuses, laisse Orléans à une assez grande distance vers l'ouest; cette circonstance ajoute à l'intérêt de la fouille pratiquée dans le tumulus de Reuilly. MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps ont conduit eux-mêmes cette recherche avec un soin minutieux, et l'on ne peut que les remercier d'en avoir publié le procès-verbal. Peut-être leur mémoire eût-il gagné à s'interdire les considérations synthétiques et l'exposition, incomplète d'ailleurs, de faits déjà connus. Voici quelques critiques de détail. P. 5, je ne sais ce que signifie la phrase « l'art étrusque proprement dit, *celui que l'on considère comme représenté par les chambres sépulcrales de Poggio Renzo* ». — P. 7, lire *Cenabum* et non *Genabum*. — P. 9, que signifie l'épithète de *préhistoriques* attribuée aux Grottes de Buthiers? Les auteurs parlent de poteries identiques aux poteries gauloises qui ont été recueillies dans ces grottes; cela n'a rien de *préhistorique*. — P. 21, les auteurs citent une « lettre particulière » où il est dit que les Gaulois travaillaient très habilement l'écorce du bouleau. On voudrait savoir où a été pris le renseignement, car il faudrait de bons yeux pour le découvrir dans Pline. — P. 23, je retrouve cette vieille erreur¹, sans cesse répétée : « On sait que la soudure du bronze fut inventée par Glaucus, selon Pline, vers le VII^e siècle avant notre ère. » Pline ne parle pas de la soudure du bronze, mais de celle du fer, *ferruminatio*, σιδήρου κόλλησις (Hérodote, I, 25). On ne peut donc rien conclure de l'absence de soudure pour la date des objets en bronze trouvés dans l'Europe centrale. — P. 26, ce qui est dit des cistes à cordons est insuffisant. L'hypothèse chalcidienne de Helbig et la statistique de Tröltsch sont ignorées des auteurs. La ciste du musée de Bonn, donnée, d'après M. Bertrand, comme provenant de Belgique, a fait partie de la collection Genthe et doit être rhénane ou italienne. Disons, à ce propos, qu'une liste plus complète des seaux à côtes, récemment publiée par M. Mosinsky dans la *Ungarische Revue*, a été reproduite,

1. Elle a été commise, entre autres, par M. Brunn, dans sa *Geschichte der Künstler*, et par M. E. Curtius dans son *Histoire grecque*. Cf. Bergk, dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. LVII, 1876, p. 180.

très incorrectement d'ailleurs, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* (1887, p. 152-154).

Salomon REINACH.

196. — *Wallenstein waehrend seines ersten Generalates im Lichte der gleichzeitigen Quellen*, 1625-1630, von Anton. GINDELY. Prag, Tempsky, Leipzig, Freytag, 1886, VII, 424, IV, 396 p. in-8. Prix :

Ce n'est pas, à coup sûr, parce qu'elle n'a pas été suffisamment étudiée, que la *Wallensteinfrage* n'est pas encore mûre aujourd'hui. Il lui est arrivé, au contraire, ce qui s'est reproduit d'ailleurs pour bien d'autres problèmes historiques contemporains ; à force de la retourner en tous sens, elle en est devenue plus obscure. La quantité d'écrits, et d'écrits de valeur, consacrés à Wallenstein et à sa trahison véritable ou prétendue, depuis une quinzaine d'années seulement, est prodigieuse. Ranke, Tadra, Hildebrand, Hallwich, Goedeke, Schebek, etc., ont tour à tour soutenu l'affirmative et la négative sur la question, apportant chacun des documents nouveaux à la discussion, si bien qu'en fin de compte une certaine fatigue s'est emparée de ceux qui, par devoir professionnel, assistent attentivement à ce long tournoi. Néanmoins, quand un champion de la valeur de M. Gindely s'avance dans la lice, l'attention se réveille, et l'on est curieux de voir comment il se tirera d'un débat qu'il a caractérisé lui-même, et non sans raison, de « travail de Sisyphe ».

L'avouerons-nous ? Ce n'est pas sans un certain sentiment de regret que nous avons vu le savant professeur de Prague se mêler à cette controverse. Quelque précieux que puisse être le concours d'un homme aussi qualifié que lui, pour débrouiller ce problème spécial, ce travail le détourne de sa grande *Histoire de la guerre de Trente-Ans* dont nous attendons le cinquième volume depuis 1880 ; et, quel que soit le mérite du présent travail, nous nous intéressons forcément davantage au tableau des grandes complications européennes, retracé par un savant tel que M. G., qu'à un épisode de la vie du fameux général de Ferdinand II. Plus de 800 pages pour exposer cinq ans de la vie de Wallenstein, c'est peut-être aussi un peu trop d'abondance, quand on songe que la question capitale, pour le moment, dans cette biographie, la question de la culpabilité morale et matérielle de Wallenstein, n'y est pas même encore abordée, au moins d'une façon systématique, car l'auteur ne cache pas son opinion et se dit convaincu, dès la préface, de la trahison du généralissime impérial. Les cinq années de son premier commandement furent, au dire de M. G. « comme une préparation au métier de traître » (I, p. 7). On peut discuter sans doute la justesse de cette thèse ; mais il est de fait qu'en accompagnant Wallenstein à tra-

vers les différents stages de sa carrière, depuis la rébellion de Bohême jusqu'au congrès de Ratisbonne, en étudiant tous les documents fournis en si grande abondance par l'auteur, on ne peut s'empêcher de constater deux choses : l'une, que l'ambition de Wallenstein a été insatiable dès le commencement de son rôle ; l'autre, qu'il a très mal servi les intérêts de Ferdinand II, soit dans sa campagne contre Chrétien IV de Danemark et Mansfeld, soit dans celle des années 1627-1629. Ce que M. G. fait ressortir encore avec non moins d'évidence, c'est son avidité pécuniaire, et les moyens peu délicats, les tromperies même — c'est le mot propre — qu'il employait pour augmenter ses domaines ou pour accaparer de l'argent comptant ¹.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que la guerre engloutissait alors des sommes énormes. Quand on voit (vol. I, chap. 7, et vol. II, chap. 2) le détail des frais d'entretien et de solde pour l'armée de Wallenstein, on comprend qu'il lui *fallait* voler et piller sans cesse pour entretenir une armée de près de 100,000 hommes, sur pied de guerre, alors que l'empereur payait rarement, très rarement, les régiments recrutés en son nom ². C'est bien aussi ce qui nous explique l'inaction de Ferdinand à l'égard de son général ; il n'ignorait pas absolument tous les trafics honteux que Wallenstein se permettait en Bohême. Assurément il aurait pu le déposer ; mais alors que serait-il advenu de l'armée ? S'il la licenciait, ces mercenaires courraient s'engager, fût-ce à moitié prix, chez ses ennemis, plutôt que de rentrer dans leurs foyers. S'il les gardait, tout en renvoyant leur chef, un nouveau général viendrait, moins entreprenant peut-être, mais tout aussi peu scrupuleux, qui continuerait le système de Wallenstein, et ruinerait comme lui les provinces ³. Alors à quoi bon le renvoyer ?

Ce qui ressort également des documents fournis par M. G., c'est que, de très bonne heure, l'entourage de l'empereur, les envoyés du pape et du roi d'Espagne, crurent Wallenstein capable de tout, fût-ce d'aspirer à la couronne impériale, et que, par conséquent, ils travaillèrent ardemment à sa chute ⁴. Mais l'auteur lui-même déclare que Wallenstein,

1. La captation de l'héritage de l'idiot Smiricky est vraiment topique à cet égard. Voy. vol. I, appendice.

2. En moyenne, chaque soldat de Wallenstein lui revenait à 3,000 thalers par an, ce qui, d'après le pouvoir de l'argent au XVII^e siècle, ferait environ 24,000 francs de monnaie actuelle ! Le total des contributions de guerre fournies par l'Allemagne de 1625 à 1630, oscille, d'après M. G., entre 200 et 250 millions de thalers, et cela à un moment où l'industrie et le commerce étaient à peu près anéantis et l'agriculture paralysée sur de vastes étendues. L'auteur a bien raison d'appeler l'armée de Wallenstein « *eine organisierte Raeuberbande* » (II, p. 256).

3. Voy. au chapitre XII du premier volume, le tableau des souffrances de la Marche de Brandebourg. En 1630, la Poméranie avait à entretenir, depuis trois ans, trente mille hommes de troupes impériales (II, p. 252).

4. Voy., p. ex., la dépêche du nonce Palcotto au cardinal Barberini, expédiée le 10 juin 1628 (II, p. 26), ou bien celle du marquis d'Aytona à Philippe IV, du 27 mai de la même année (II, p. 38).

quoi qu'il ait pu penser à ce sujet, n'a jamais dit ou laissé dire en son nom qu'il visait un but pareil (II, p. 27). Sous l'influence de semblables conseillers, l'attitude de Ferdinand ne pouvait guère être franche vis-à-vis de son général; il est certain, par exemple, qu'il mit fort peu d'empressement à le nommer duc de Mecklembourg et grand-amiral de la Baltique. Plus fausse encore fut l'attitude des princes catholiques de l'Empire à son égard, surtout celle de Maximilien de Bavière, qui n'avait point, *à ce moment*, à se plaindre de Wallenstein, car celui-ci n'avait encore mis aucun de ses corps d'armée en quartier d'hiver sur le territoire bavarois. Les négociations secrètes du congrès des électeurs catholiques, tenu à Bingen, en juillet 1628, nous fournissent des preuves curieuses de cette disposition des esprits. Celle-ci ne pouvait rester naturellement inconnue à Wallenstein, qui avait ses affidés et ses espions partout, et de là des colères et des antipathies qui allèrent croissant, si bien que les princes catholiques, pour se débarrasser du généralissime impérial, résolurent de faire la paix avec le Danemark, même si Ferdinand n'y consentait pas ¹. Les princes et les diplomates protestants entrevoyaient bien ce jeu souterrain, ces sourdes rivalités, mais sans se rendre nettement compte des motifs qui poussaient les uns contre les autres ². Ce qui aggrava encore le conflit, ce fut l'attitude que Wallenstein prit contre l'Edit de Restitution. Il avait dans son armée plusieurs généraux et beaucoup de colonels protestants; il avait besoin de leurs fidèles services, s'il voulait se maintenir contre la Ligue catholique qui avait juré sa perte. Il ne pouvait donc leur demander d'aider à exécuter l'édit, en chassant les protestants du nord de l'Allemagne de tous les évêchés et domaines ecclésiastiques, sécularisés depuis 1555. Par contre, son attitude négative indignait d'autant plus les chefs de la Ligue et l'empereur lui-même; elle exaspérait surtout les Jésuites, tout-puissants à la cour de Vienne, et c'est bien à eux, au P. Lamormain surtout, le confesseur de Ferdinand, qu'il faut faire remonter, d'après M. G., la chute retentissante du généralissime, décidée au congrès de Ratisbonne (II, p. 292).

Ni les vainqueurs du moment, ni le vaincu lui-même ne pouvaient deviner alors par quel bizarre et prompt revirement de fortune le gentilhomme bohême, rentré profondément ulcéré dans ses terres, serait appelé, douze mois plus tard, à ressaisir le commandement dans des conditions infiniment plus onéreuses pour son maître. Wallenstein voulut prendre alors ses précautions contre une disgrâce nouvelle. Il posa des conditions tellement exorbitantes à l'empereur qu'une suite ininterrompue de victoires aurait pu seule réconcilier le monarque avec des demandes pareilles. Mais Wallenstein s'était mis ainsi lui-même la

1. Lettre du conseiller bavarois Joecher au nonce Bagni, à Paris, du 9 février 1629 (II, p. 147).

2. Voy. la curieuse conversation du chancelier saxon, de Schoenberg, avec le comte de Schwarzenberg, ministre de l'électeur de Brandebourg, vol. II, p. 120.

corde au cou. Une fois battu à Leipzig, il devait fatalement tomber plus bas encore que la première fois, et comme il s'était placé trop haut pour qu'on osât le déposer une seconde fois, on se décida finalement à le tuer. Sachant ou devinant ce qui se tramait à la cour de Vienne, se voyant à deux doigts de la ruine, Wallenstein voulut conjurer le sort en s'alliant aux Suédois, puis, abandonné par son armée, se sauver du moins auprès d'eux. Il s'y prit trop tard et succomba, comme on sait, à Eger, sous le fer des assassins, le 24 février 1634, victime d'une trahison qu'il méditait lui-même. Cet attentat stigmatise autant, à notre avis, le prince pusillanime qui l'ordonna que le sujet orgueilleux qui le rendit nécessaire. Il donne un air de grandeur à la fin d'un homme qui ne fut ni un grand caractère, ni même un général hors ligne¹, mais seulement un égoïste ambitieux, doué d'une volonté de fer, concentré sur lui-même et qui sut merveilleusement mettre à profit la situation extraordinaire de son pays, l'incapacité politique et la mollesse de caractère de son souverain².

R.

P.-S. — Au moment de terminer ce compte-rendu, nous recevons une brochure de M. Gindely (*Zur Beurteilung des kaiserlichen Generals im 30jaehrigen Kriege Albrechts von Waldstein. Eine Antwort an Dr Hallwich, von Anton Gindely*. Prag, Tempsky, 1887, 38 p., 8°), destinée à répondre plus spécialement aux virulentes attaques qu'un des spécialistes en cette matière, M. Hallwich, a formulées contre l'ouvrage dont nous venons de rendre compte. Ces attaques témoignent, ou bien d'une véritable animosité personnelle contre l'auteur, ou bien d'une admiration aveugle pour Wallenstein ; mais aucun de ces deux motifs ne peut excuser le ton de la polémique dirigée contre le savant professeur de Prague. On peut discuter, nous l'avons dit, l'affirmation de M. G., qui voit la trahison de Wallenstein se préparer lentement de longues années avant sa chute, et nous comprenons parfaitement qu'on n'admette pas ce point de vue. Mais ce qui est inadmissible, c'est de nier les mille faits exposés par l'auteur d'après les sources les plus authentiques, c'est de l'accuser de n'avoir écouté que les témoignages défavorables au général, d'avoir « accumulé la boue » sur le personnage principal de son récit, etc. Ce qui est plus ridicule encore, c'est de reprocher à M. G. (qui depuis un quart de siècle explore toutes les archives d'Europe), d'être incapable de s'élever jusqu'à la compréhension de l'ensemble de la guerre de Trente-Ans, alors qu'on n'a qu'à jeter un regard sur les quatre premiers volumes de sa grande Histoire pour s'as-

1. Nous sommes heureux de constater cette opinion de M. G. (II, p. 383), alors qu'en ces derniers temps encore les admirateurs de Wallenstein ne tarissent pas sur ses capacités et son génie militaires, qualités qui nous ont toujours paru problématiques.

2. Vol. II, p. 39, il faut lire Philippe IV, au lieu de Philippe II.

sur du contraire. Des attaques aussi passionnées et frivoles ne nuisent qu'à ceux qui les risquent, et M. Gindely a été bien bon de se donner la peine d'en donner une réfutation, qu'on peut appeler d'ailleurs véritablement topique.

197. — **De l'Education des filles par Fénelon.** Texte revu sur l'édition originale (1687), et publié avec une introduction et des notes critiques, grammaticales et littéraires, par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Paris, librairie Eug. Belin.

M. Gasté n'est pas de ces professeurs qui s'endorment dans leur chaire de Faculté : c'est lui qui a restitué à leur véritable auteur, à l'avocat Jean Le Houx, les jolies chansons attribuées depuis si longtemps à Olivier Basselin; c'est lui encore qui, tout récemment, publiait les *Noëls et Vaudevires* du manuscrit de Jehan Porée, si curieux pour l'histoire de la poésie populaire. Une traduction en latin étymologique de deux cents vers de la *Chanson de Roland*, travail très utile destiné aux candidats à la licence ès-lettres, nous prouve qu'il se tient au courant du progrès des études romanes. Il n'a point dérogé à sa qualité de professeur à la Faculté des lettres en publiant quelques éditions classiques, car toutes sont faites avec le plus grand soin, enrichies de notes savantes et ingénieuses, témoin le *Traité de l'Éducation des filles*, par Fénelon. Je remercie M. G. de m'avoir donné l'occasion de relire une fois de plus cet ouvrage si sage, si pratique, où l'on ne trouve absolument rien de « cet esprit chimérique » qui inventa la république de Salente. En tête est une introduction aussi nette qu'instructive où sont comparés entre eux « les plus glorieux disciples de Fénelon », M^{me} de Maintenon et J.-J. Rousseau. Je remarque que M. Gréard, dans une édition de ce *Traité* qu'il a publiée chez Jouaust, n'a pas dédaigné de la mettre à profit : il a bien fait, et il aurait encore mieux fait s'il l'eût citée.

Avant Fénelon, on ne manque certes pas de préceptes et de systèmes pour élever et instruire les garçons, mais sur l'instruction des filles, on écrit peu ou point. Au xvi^e siècle, où se firent jour tant d'idées neuves et originales, à cette époque où Rabelais s'égaie et s'amuse en sa *mirifique* institution de Pantagruel par Ponocrates, où Marnix de Sainte-Aldegonde écrit en latin le plus sérieux des petits livres pour l'instruction des enfants, il ne vient presque à l'esprit de personne que les femmes aient besoin d'apprendre quelque chose. On en était resté aux idées de l'antiquité et du moyen âge : « Or est asseis, fait Aganor, laixiés les dames ez chambres baisier et acoleir, et lor crins paignier et galoneir, que iteil doit estre li lours mestiers. » C'est une réponse brutale qui revient à tout moment dans nos vieux *romans*, dans nos

Chansons de geste, chaque fois que les femmes veulent intervenir dans les affaires des nobles chevaliers. On ne leur demandait pas autre chose que d'être gracieuses, gentilles, et de « clere façon ». Chose curieuse ! C'est une femme, et une femme dont la réputation est restée douteuse, Louise Labé, qui, l'une des premières, revendique pour « les dames vertueuses » le droit à l'instruction, et qui essaie de les tirer de leur servage intellectuel ; c'est elle qui les prie « d'élever un peu leurs esprits par-dessus leurs quenouilles et leurs fuseaux, et de s'employer à faire entendre au monde que, si elles ne sont faites pour commander, elles ne doivent pourtant pas être dédaignées pour compagnes, tant es affaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obéir ». On ne peut être plus modéré, plus raisonnable. Peu à peu l'idée fera son chemin. Montaigne, plus tard, dira que les femmes ne sont pas aptes à traiter les matières de théologie, mais il leur permettra (*Essais*, liv. III, ch. 3) la poésie comme un amusement propre à leur besoin, l'étude de l'histoire et de cette partie de la philosophie « où elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à porter humainement, avec bien d'autres petites misères, l'importunité des ans et des rides ». Fénelon ajoutera peu à ce programme : il recommandera qu'on apprenne aux jeunes filles à lire et à écrire correctement (précepte très important à cette époque, et qui n'a pas cessé de l'être depuis) ; qu'on les forme à une piété *raisonnable*, qu'on leur enseigne les vérités essentielles de la religion, les quatre règles de l'arithmétique, les principales règles du droit, qu'on ne leur laisse pas ignorer l'histoire de France et celle des pays voisins, étude qui agrandit l'esprit, le tout « avec une exacte sobriété ». Il ne leur interdira pas la lecture des poètes et des orateurs, pourvu qu'on y apporte de la discrétion, et ira jusqu'à permettre d'apprendre la langue latine. J'accorde que ce programme est un peu sommaire, si on le compare à celui dont on a écrasé de nos jours les jeunes filles de quatorze à quinze ans : morale, langue française et littérature, langues vivantes, histoire et géographie, mathématiques, physique et chimie, physiologie, économie domestique, hygiène, dessin, histoire de l'art, musique vocale, sans compter les travaux à l'aiguille et la gymnastique, voilà ce qu'on veut faire entrer dans leurs faibles têtes, dans leurs esprits à peine affermis, c'est-à-dire l'encyclopédie des connaissances humaines presque tout entière, de quoi effrayer un membre de l'Institut ! Nous passons toujours d'un extrême à l'autre ; nous avons oublié ce que Fénelon avait toujours en vue, qu'il s'agit avant tout de former de bonnes mères de famille, plus raisonnables que raisonneuses, moins instruites que lettrées. En supposant qu'il y ait parmi les jeunes filles quelques *monstres* capables de dévorer ce programme, n'est-il pas à craindre qu'elles ne puissent le digérer, et que tout ce prétendu savoir mal ordonné ne se tourne en pédanterie ? Je dirais volontiers avec Montaigne en changeant légèrement sa phrase : « Il y a dans les sciences des estendues et des

enfonceuses que les jeunes filles feront bien de laisser là », sous peine de s'égarer dans les unes, de s'abîmer dans les autres. C'était l'avis de M^{me} de Maintenon qui se conforma presque en tout pour les élèves de la maison de Saint-Cyr aux préceptes, aux conseils de Fénelon; c'était celui de son grand-père Agrippa d'Aubigné, ainsi qu'on peut le voir par cet extrait d'une lettre adressée à ses filles : « Je viens à vous dire mon avis de l'utilité que peuvent recevoir les femmes par l'excellence d'un tel savoir : c'est que je l'ay veu presque toujours inutile aux demoiselles de moyenne condition comme vous, car les moins heureuses en ont plus tost abusé qu'usé : les autres ont trouvé ce labeur inutile, essayant ce que l'on dit communément, que quand le rossignol a des petits qu'il ne chante plus. Je dirai encor qu'une eslevation d'esprit desmesurée hausse le cœur aussy, de quoy j'ay veu arriver deux maux, le mespris du mesnage et de la pauvreté, celui d'un mary qui n'en sçait pas tant, et de la dissension ». (*Œuvres de d'Aubigné*, I, 449, Réaume et Caussade). « Le rossignol ne chante plus quand il a des petits ! » Il y a comme cela des perles dans ces vieux auteurs du xvi^e siècle. S'ensuit-il, parce que je cite avec plaisir ces quelques mots de d'Aubigné, qu'il faille revenir absolument à Fénelon, et rayer d'un trait de plume le programme actuel ? J'espère que l'on aura mieux compris ma pensée.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le numéro 3 (juillet 1887) des *Annales de l'Est* renferme la suite et fin de l'article de M. A. CAMPAUX sur *David Richard*, d'après des lettres inédites de Lamennais et de George Sand, la suite des articles de M. A. DEBIDOUR sur *le général Fabvier*, et de M. Ch. PRISTER sur *Jean Daniel Schœpflin*, et des comptes-rendus critiques très sérieux (*La Lorraine illustrée*, la première partie du *Catalogue du musée lorrain*, les *Beitræge zur æltesten Geschichte des Bisthums Metz*, de M. O. Doering; l'*Ancien régime dans une bourgeoisie lorraine*, de M. Munier-Jolain).

— Les *Mélanges Renier*, qui forment le 73^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, viennent de paraître (Paris, Vieweg. In-8°, LX et 468 p.). Nous avons déjà annoncé la mise sous presse de ce recueil de travaux, publiés par la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes-Études, en mémoire de son président Léon Renier. Il contient, outre la dédicace, un avant-propos d'Ernest Desjardins et les travaux suivants : Arthur AMIAUD, *Cyrus, roi de Perse*; Abel BERGAIGNE, *La syntaxe des comparaisons védiques*; Gaston BOISSIER, *Commodien*; Michel BRÉAL, *Comment les langues réparent les points faibles de leur grammaire*; Emile CHATELAIN, *Un important fragment de Virgile* (Bibl. nat. latin 7906); Arsène DARMESTETER, *Le démonstratif ille et le relatif qui en roman*; James DARMESTETER, *L'apocalypse persane de Daniel*; Hartwig DEREN-

BOURG, *Note sur quelques mots de la langue des Francs au XII^e siècle, d'après le texte de l'autobiographie d'Ousâma Ibn Mounkidh*; Joseph DERENBOURG, *Elaazar, le Peitan*; l'abbé Louis DUCHESNE, *Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens*; H. GAIDOZ, *Les gâteaux alphabétiques*; Jules GILLIÉRON, *Mélanges gallo-romans*; Paul GUIRYSSÉ, *Réprimande à un fonctionnaire égyptien*; Joseph HALÉVY, *Notes sémitiques*; Bernard HAUSOULLIER, *Note sur les trois tribus doriennes en Crète*; HAUVETTE-BESNAULT, *Episode des grains de riz écrasés*; Louis HAVET, *Ve en grec*; Ant. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bibliographie des travaux de Léon Renier*; Alfred JACOB, *De nonnullis codicibus graecis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis*; Aug. LONGNON, *La civitas Rigomagensis*; Gabr. MONOD, *Les mœurs judiciaires au VIII^e siècle, d'après la Paraenesis ad judices de Théodulf*; Alfred MOREL-FATIO, *Note sur l'article dérivé de ipse dans les dialectes catalans*; Jules NICOLE, *Athénée et Lucien*; Pierre de NOLHAC, *Notes sur Pirro Ligorio*; Jules OPPERT, *Inscription d'Antiochus I Soter*; Gaston PARIS, *L'appendix Probi*; Jean PICHART, *Le poème à Spanéas*; Othon RIEMANN, *Remarques sur l'attraction du démonstratif et du relatif en latin*; Félix ROBIOU, *L'enseignement de Pythagore contenait-il des éléments égyptiens?*; Jules ROY, *Conférence de Vincennes et conflits de juridiction (1329-1350)*; Ferd. de SAUSSURE, *Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme inferus, infimus*; Marcel THÉVENIN, *Etude sur la propriété au moyen âge, les « communia »*; Edouard TOURNIER, *Observations sur le texte de l'Economique de Xénophon*; Henri WEIL, *L'auteur du premier discours contre Aristote est-il bien informé des institutions d'Athènes?*

— M. Eugène MÜNTZ a publié dans la *Gazette archéologique* une fort intéressante notice sur *Pétrarque et Simone Martini (Memmi) à propos du Virgile de l'Ambrrosienne* (Paris, A. Lévy, 1887, in-f° de 11 p., tirage à part à très petit nombre d'exemplaires, avec deux gravures, une représentant le frontispice du Virgile de Pétrarque, peint par Simone Martini, l'autre le prétendu portrait de Laure, d'après une fresque du palais des papes, à Avignon.) M. M. a réuni en quelques pages une foule de particularités curieuses sur Simone Martini, « ce maître pur et suave entre tous, véritable Fra Angelico du XIV^e siècle »; sur Pétrarque et notamment sur les connaissances qu'avait ce poète en matière d'archéologie, question déjà traitée par l'auteur dans ses *Précurseurs de la Renaissance*, mais sur laquelle il revient ici très heureusement, à la suite d'investigations nouvelles; sur la fresque qui ornaît autrefois le porche de Notre-Dame des Doms, à Avignon, et qui a disparu en 1828, au sujet de laquelle il cite une description très peu connue, que nous a conservée Valladier, dans son étrange livre intitulé *Labyrinthe royal de l'Hercule Gaulois* (Avignon, 1600), et, à cette occasion, sur les divers portraits de la femme chantée par Pétrarque. — T. DE L.

— Il a été fait mention ici (n° du 25 juillet dernier, *Chronique*, p. 78) du catalogue de la bibliothèque de Galilée, reconstitué avec autant de savoir que de sagacité par M. A. Favaro. Mentionnons quelques indications relatives aux relations du grand astronome florentin et de l'obscur astronome périgourdin, Jean Tarde, qui viennent d'être données dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (tome XII, 1887, p. 99), d'après le ms. inédit des voyages du chanoine en Italie, lequel ms. est possédé par M. Frut : « Tarde part d'Avignon le 3 mai 1593... A Florence, il décrit les monuments et les jardins du Pratolino qui avaient excité si fortement la curiosité de Montaigne. A Rome, il assiste à un consistoire, se met en rapport avec l'illustre antiquaire Fulvio Ursino, admire les splendeurs du Vatican. Après un séjour de quatre mois, il retourne en France par Sienne, Lucques, Gênes, et rentre à Avignon le 19 octobre. Le second voyage est

fait en compagnie de l'évêque de Sarlat [Antoine Ébrard]. Parti de Sarlat le 21 septembre 1614, Tarde passe par Cahors, Albi, Castres, Béziers, Montpellier, Nîmes, Avignon, Orange, la Sainte-Baunie, Marseille, Nice, Villefranche, Gênes, Pise, et s'arrête à Florence. C'est là que, le 12 novembre, il vit le *seigneur Galilæus Galilæi*, philosophe et astrologue très fameux, lequel se trouvoit dans son lit à cause de quelque indisposition. L'entretien rapporté en détail, roule sur les satellites de Jupiter, sur Saturne, Vénus et les taches du Soleil. Tarde interroge Galilée sur la construction des télescopes et des microscopes. Avec ce dernier instrument, Galilée dit avoir vu des mouches qui paroissent grandes comme un agneau et avoir appris quelles sont toutes couvertes de poils et ont des ongles fort pointus. Le lendemain 13, l'évêque de Sarlat accompagne Tarde chez Galilée. L'astronome, ce jour-là, parla à ses visiteurs du corps lunaire et de sa surface aussi raboteuse que celle de la terre. Enfin, le 15, Tarde prend congé de Galilée, qui lui promet de lui écrire à Rome, ainsi qu'à M. Balfour, principal du collège de Guyenne à Bordeaux, et, de plus, de lui envoyer le cristal d'un bon télescope. » (Dans l'entre-filet du n° du 25 juillet cité ci-dessus, j'annonçais que l'on allait publier un ouvrage inédit de Jean Tarde. Depuis ce jour, l'ouvrage a paru sous ce titre : *Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire-général de Sarlat, contenant l'histoire religieuse et politique de la ville et du diocèse de Sarlat*, annotées par le vicomte Gaston de Gérard. Paris, Oudin et Picard, in-4°. — T. DE L.

— M. Achille LE VASSEUR, archiviste paléographe, a donné dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (tomes XLVII et XLVIII), un remarquable travail intitulé : *Valeur historique de la Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458), par Guillaume Gruel. Etude critique* (Paris, Alph. Picard, 1887, grand in-8° de 80 p.). M. L. V. examine successivement les jugements divers qui ont été portés sur la Chronique de Gruel, les renseignements que fournit ce document sur la jeunesse d'Arthur de Richemont, sur la prépondérance de ce connétable, sur sa disgrâce, sur ses campagnes contre les Anglais jusqu'aux trêves de 1444, sur son attitude pendant les trêves et sur la conquête de la Normandie, sur le connétable considéré comme gouverneur de Normandie, puis duc de Bretagne, enfin le caractère général de la Chronique. L'étude de M. Le Vasseur est très bien faite à tous égards et donne la meilleure idée de l'édition qu'il prépare pour la Société de l'Histoire de France, de la *Chronique d'Arthur de Richemont*. — T. DE L.

— Le troisième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, par René KERVILER, bibliophile breton, vient de paraître (Rennes, Plihon et Hervé, 1887, grand in-8°). Ce fascicule renferme les noms compris entre *Au* et *Bar* (p. 369-417 et 1-112). Le travail de M. Kerviler et de ses dévoués auxiliaires continue à mériter tous les éloges. Les renseignements biographiques et bibliographiques sont aussi précis qu'abondants. Plusieurs anonymes et pseudonymes inconnus à Barbier et à Quérard sont dévoilés çà et là. Parmi les notices les plus remarquables, il faut citer la notice d'*Avagour* (p. 395-405), consacrée à plusieurs familles de ce nom, que les Nobiliaires confondent généralement toutes en une seule. M. Kerviler dit à cet égard (p. 395) : « Il faudra beaucoup d'ordre pour éviter les confusions qui se sont répétées, comme à plaisir, à leur sujet, et nous espérons y avoir réussi. » Je n'ai que deux petites observations à présenter au courageux et savant auteur du *Répertoire général* : « Il croit (p. 21) que « le jurisconsulte Napoléon Bacqua de Labarthe est mort à Paris, il y a quelques années. » Je puis affirmer que ce jurisconsulte est mort à Lavardac (Lot-et-Garonne), le 19 décembre 1882. — A propos du Père Jean Bagot, on cite (p. 35) diverses notices et on a oublié de citer la plus importante au point de vue bibliographique, celle qui figure dans la *Bibliothèque*

des écrivains de la Compagnie de Jésus, par les PP. de Backer et Sommervogel (t. I, in-8°, 1869, colonnes 367-368). — T. DE L.

DANEMARK. — Le Danemark va avoir, comme l'Angleterre, sa *National Biography*. La publication devra être terminée dans douze ans ; elle est dirigée par le secrétaire des archives d'État.

ÉTATS-UNIS. — Une nouvelle université vient d'être fondée à Worcester, dans le Massachusetts, par la libéralité de M. Jonas G. CLARK ; l'université prendra le nom de son fondateur ; sa dotation s'élève à deux millions de dollars.

— La bibliothèque de Wilhelm Scherer a été achetée par un élève du regretté germaniste pour l'université de Cleveland, dans l'Ohio.

— Depuis l'an dernier paraît à Cincinnati, chez l'éditeur Rosenthal, une revue trimestrielle, dirigée par M. H. A. ROTTERMANN et intitulée *Deutsch-Amerikanisches Magazin, Vierteljahrschrift für Geschichte, Literatur, Wissenschaft, Kunst, Schule und Volksleben der Deutschen in Amerika, unter Mitwirkung deutsch-amerikanischer Geschichts- und Literaturfreunde*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 août 1887.

M. Georges Perrot communique une note de M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, en Tunisie, sur une mosaïque romaine acquise par le musée du Bardo. Cette mosaïque, longue de plus de 13 mètres, large de près de 10, a été découverte à Sousse, l'ancienne Hadrumète, et mise au jour par le 94^e régiment de tirailleurs, sous la direction du général Bertrand. D'autres pièces ont été trouvées dans la même ruine, notamment un médaillon de mosaïque, représentant une panthère, « d'une exécution merveilleuse », dit M. de la Blanchère, et un tableau carré, de mosaïque également, où sont figurés des chevaux que viennent couronner des génies : ces deux belles pièces ont été attribuées au régiment, par arrêté rendu sur la proposition du directeur du service beylical des antiquités et des arts, pour la décoration de la salle d'honneur. La grande mosaïque, qui vient d'être transportée au Bardo, formait le pavage d'une vaste salle. Elle représente un sujet qui se rencontre fréquemment sur les monuments de ce genre, surtout en Afrique, le cortège du Neptune. L'enlèvement de cette énorme pièce et son transport au Bardo ont été très longs et très difficiles ; M. de la Blanchère donne des détails sur la façon dont a été effectuée cette délicate opération.

M. Edmond Le Blant lit une note sur une pierre gravée de l'époque carolingienne, qui n'est connue que par une figure du recueil de Gruter. C'est un onyx, intaille ou camée, nous l'ignorons, sur lequel est gravée une porte flanquée de tours. De chaque côté, un personnage debout, vêtu du *pallium*, tend le bras vers cette porte. Au-dessus se voit une main descendant du ciel et sortant d'un groupe de nuages et de rayons. Sous la porte on lit CÆNOM, abréviation de *Cænomanis*, le Mans : c'est le nom de la ville que représente cette porte. Sous la main divine sont les lettres DEX, *dextera*, la main (de Dieu) ; sous les personnages les noms abrégés des patrons de l'église du Mans, saint Gervais et saint Protas : GERBA, PROTÀ. A propos de ce monument, M. Le Blant cite un grand nombre de textes qui montrent que les anciens, les païens, comme les chrétiens, croyaient chaque ville placée sous la protection spéciale de quelque personnage céleste : aux yeux des païens, la ville avait ses dieux tutélaires ; aux yeux des chrétiens, ses saints patrons.

M. Paul Viollet donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *les Cités libres et fédérées et les principales insurrections des Gaulois contre Rome*.

L'Académie se forme en comité secret.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38

— 19 septembre —

1887

Sommaire : 198. KALKMANN, Pausanias le Périégète. — 199. Cartulaire de Mulhouse, p. p. MOSSMANN, III-IV. — BÉRENGIER, Belsunce. — Chronique. — Académie des Inscriptions,

198. — A. KALKMANN, *Pausanias der Perleget*. Berlin, Reimer, 1886, 295 pages, in-8.

Le procès de Pausanias se poursuit sans relâche en Allemagne depuis une dizaine d'années : dans le temps même où les fouilles d'Olympie semblaient devoir éclairer la question d'un nouveau jour, par la découverte de tant de documents précieux, M. U. von Wilamowitz-Möllendorff soulevait les doutes les plus graves sur l'authenticité des voyages de Pausanias, et contestait le fait, jusqu'alors universellement accepté, que le soi-disant périégète eût recueilli lui-même sur place les renseignements archéologiques, mythologiques et historiques qui constituent le fond de son livre ¹. Cette hypothèse fit rapidement son chemin, parce qu'elle parut de nature à expliquer certaines lacunes que les fouilles d'Olympie révélaient dans la description de l'Altis et dans la liste des vainqueurs olympiques. Aussi MM. Hirschfeld ² et Treu ³ n'hésitèrent-ils pas à l'adopter. D'autres savants, au contraire, MM. Curtius ⁴, Brunn ⁵, Purgold ⁶, et récemment M. Weizsäcker ⁷, se portèrent garants de l'authenticité de ses descriptions. Le savant éditeur de Pausanias, M. Schubart, ne devait pas rester neutre dans la lutte : à plusieurs reprises, il se jeta dans la mêlée, pour y défendre son client ⁸. Au milieu de ces attaques et de ces répliques incessantes, personne n'avait

1. U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Die Thukydideslegende*, dans *Hermes*, 1877, t. XII, p. 326 et suiv. — Cf. P. Hirt, *De fontibus Pausaniae in Eliacis*, diss. Gryphiswald, 1878.

2. G. Hirschfeld, *Pausanias und die Inschriften von Olympia*, dans *Archæol. Zeitung*, 1882, p. 97 et suiv.

3. G. Treu, *ibid.*, p. 72 et suiv., et *Neue Jahrb.*, 1883, t. 127, p. 631 et suiv.

4. M. E. Curtius a fort nettement exprimé son opinion à ce sujet dans une communication faite au 36^e congrès des Philologues à Karlsruhe en 1882, *Neue Jahrb.*, 1882, t. 126, p. 589.

5. Brunn, *Pausanias und seine Ankläger*, dans *Neue Jahrb.*, 1884, t. 129, p. 23 et suiv.

6. Purgold, *Olympische Weihgeschenke*, dans *Hist. und philolog. Aufsätze Ernst Curtius gewidmet*, p. 242.

7. Weizsäcker, *Neue Jahrb.*, 1886.

8. Schubart, *Neue Jahrb.*, 1883 et 1884.

encore songé à résumer le débat, pour en tirer une conclusion d'ensemble. C'est la tâche que vient de se proposer M. A. Kalkmann, privat-docent d'archéologie à l'Université de Berlin. Dès le début de sa préface, M. K. se déclare en principe partisan résolu de l'hypothèse émise par Wilamowitz. C'est dire que ce livre a peu de chance de rallier tous les suffrages. Du moins se recommande-t-il par des mérites incontestables : bien composé et vivement écrit, il se distingue par une érudition à la fois solide et légère, par une critique ingénieuse et originale. C'est assez pour que nous croyions devoir indiquer sommairement les principales lignes de ce travail.

Tout d'abord, une démonstration est nécessaire : avant de rechercher les sources écrites de Pausanias, il faut montrer qu'en effet Pausanias, au lieu de voir et de décrire par lui-même, a eu sous les yeux des livres, et qu'il les a copiés. Toute la question est là : Pausanias est-il réellement un périégète, un voyageur, ou seulement un compilateur et un sophiste ? M. K. se prononce pour la seconde de ces deux opinions, et c'est à cette démonstration qu'il consacre l'introduction de son livre, ainsi que le chapitre 1^{er} tout entier ; c'est aussi sur ce point qu'il insiste surtout dans sa conclusion.

Le second siècle de l'ère chrétienne, suivant M. K., voit se produire un genre littéraire que Lucien tourne en ridicule dans son *Histoire véritable* : c'est le roman de voyage (die Reiseromantik). En entreprenant d'écrire lui-même une fantaisie de ce genre, Lucien prétend se distinguer des autres écrivains, du moins en un point : il déclare d'abord qu'il n'a rien vu de ce qu'il raconte, et qu'il n'en faut rien croire ¹. Par ce début original, il démasque la supercherie de ceux qui affectent de donner à leurs récits des airs d'authenticité, alors même que ces récits contiennent les plus grandes absurdités du monde. Cette sorte de supercherie littéraire est en effet à la mode, au temps de Lucien : elle se glisse jusque dans les ouvrages en apparence les plus sérieux. Comment Pausanias aurait-il échappé seul à ce courant de fiction, de tromperie, de mensonge, qui entraîne toute la littérature de son temps ?

Les exemples de cette supercherie abondent, et M. K. en cite plusieurs, qui donnent une idée singulière de l'audace des écrivains et de la naïveté du public. Elieen avouait, au témoignage de Philostrate, qu'il n'avait jamais dépassé les limites de l'Italie, qu'il n'était jamais monté sur un navire ², et cependant, lorsqu'il parle d'un bœuf à cinq pieds qui se trouve à Alexandrie, il ne manque pas d'ajouter qu'il l'a vu lui-même de ses propres yeux ³. Ailleurs, au moment de raconter l'histoire du lézard aux yeux crevés, qui, grâce à un traitement merveilleux, recouvre la vue au bout de neuf jours, Elieen croit devoir rassurer d'abord le lecteur sur l'authenticité du fait : οὐ δεῖσθαι μαρτυροῦς

1. Lucien, *Histoire véritable*, I, ch. 4.

2. Philostr., *Vies des Sophistes*, II, c. 31.

3. Elieen, *Histoire des animaux*, XI, 40.

ἐναυῦτα πρεσβυτέρου, ἃ δὲ αὐτὸς ἔγνω λέγω¹. Les formules analogues, αὐτὸς παθὼν, οὐ παρ' ἄλλου ἀκούσας, reviennent à chaque instant dans les prétendus historiens de l'époque, surtout quand il s'agit de faits incroyables. Une autre rubrique consiste à rapporter le fait comme si on le tenait d'un vieillard, d'un ancêtre. Plutarque ne raconte les exploits accomplis par un chien dans la poursuite d'un voleur, qu'en s'autorisant du témoignage de ses pères : ὃ δὲ οἱ πατέρες ἡμῶν ἔγνωσαν². Elien veut-il rapporter l'histoire extraordinaire du lièvre qui met bas ? Le fait lui a été attesté par un chasseur émérite et honnête³ ! C'est d'un habitant d'Ithaque même qu'Apion déclare tenir l'explication du jeu de dés auquel se livraient les prétendants de Pénélope⁴. Ainsi des récits, puisés simplement dans des livres, passent pour des informations personnelles : avec un léger accroc fait à la vérité, on intéresse davantage le lecteur, on se met soi-même en scène, on se fait écouter comme un témoin oculaire. L'exemple le plus curieux peut-être de cette supercherie est le traité qui nous est parvenu sous le nom de Lucien « *Sur la Déesse Syrienne* ». Le pastiche d'Hérodote est manifeste, non-seulement dans l'emploi du dialecte ionien, mais dans les tours de phrase mêmes, et dans les formules, comme celle qui ouvre le traité : γράφω δὲ Ἀσσυρίος ἐόν, καὶ τῶν ἀπηγόμαι, τὰ μὲν αὐτοψίῃ ἔμαθον, τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱερέων ἰδάν, ἐκείνα ὄντα ἐμαῦ πρεσβύτερα ἐγὼ ἱστορέω. Tous les détails que l'auteur nous donne sur le culte singulier qu'il décrit, il les a vus lui-même (c. 3, τῶν ἐγὼ κλειῖστα ἔπωπα), ou il les tient d'un homme sage (c. 15, σοφὸς ἀνὴρ), ou d'un homme du pays (c. 8, ἀνὴρ Βύβλιος). Le plus extraordinaire de tous les miracles qu'il rapporte, il l'a observé de ses propres yeux pendant son séjour dans la ville de Byblos (c. 7). Rien, suivant M. K., ne donne mieux que ce traité *de la Déesse Syrienne* l'idée du genre que Pausanias a suivi en décrivant les sanctuaires de la Grèce. C'est la même curiosité religieuse, la même recherche du merveilleux et de l'incroyable, et en même temps la même fiction : un compilateur singeant le témoin oculaire.

Passant à Pausanias lui-même, M. K. signale d'abord les ressemblances avec Hérodote ; à ses yeux, c'est une imitation voulue, cherchée, qui n'a rien de naïf ni de sincère. D'après ce principe, quand Pausanias prétend avoir appris tel ou tel fait d'un indigène qu'il dit avoir consulté, nous devons voir si ce n'est pas là une simple reproduction de la formule d'Hérodote : ταῦτα αὐτοὶ Αἰγύπτιοι λέγουσιν (Hérod., II, 47 et passim). Quand il discute sur place une question de géographie, prenons garde d'être sa dupe, et demandons-nous si la même discussion ne se trouve pas déjà dans des géographes antérieurs. Pausanias invoque-t-il l'autorité d'un témoin ? Voyons s'il n'attribue pas à ce personnage plus

1. Elien. *Hist. des animaux*, V, 47.

2. Plutarque, *Sur l'intelligence des animaux*, XIII, 11.

3. Elien, *Hist. des animaux*, XIII, 12.

4. Athénée, I, 16 f.

ou moins fictif une opinion qu'il a trouvée dans un livre ou inventée lui-même. Rapporte-t-il un de ces faits extraordinaires, une de ces histoires fabuleuses comme il y en avait tant en circulation dans le monde romain du ^{II}^e siècle? Au lieu de l'avoir recueillie sur place, comme il le dit, examinons s'il ne l'aurait pas simplement détachée d'un de ces recueils de παράδοξα, dont M. K. prouve l'existence. Ne nous fions pas à des formules trompeuses : elles ne sont qu'un cadre destiné à mieux faire ressortir le tableau, à lui donner plus de relief et de vie. Enfin l'exégète est un personnage commode que Pausanias substitue le plus souvent à une source écrite : δ ἐξηγητής δ' ἐν Ὀλυμπίᾳ n'est autre chose que la personification du livre qui a servi de guide à Pausanias dans sa description d'Olympie. Ainsi, voyages, recherches locales auprès des indigènes, conversations avec les vieillards, avec les exégètes, avec les savants du pays (οἱ τὰ ἀρχαῖα μνημονεύοντες), tout cela n'est qu'un masque, et il a fallu, pour nous tromper si longtemps, l'apparence sincère de Pausanias, les airs naïfs qu'il affecte de prendre, et, pour nous servir de l'expression pittoresque de Wilamowitz, « jenes Rococomäntelchen sophistischer ἀφέλεια ». En réalité, il n'y a dans l'ouvrage de Pausanias aucune observation sur les mœurs des pays qu'il décrit, aucune allusion à une expérience personnelle, aucun incident de route ou autre chose semblable, qui puisse faire supposer que l'auteur rapporte des impressions de voyage. A cet égard, Pausanias ne se donne même pas la peine de nous tromper, et cela peut nous faire sentir combien il prend lui-même peu au sérieux le masque qu'il a adopté.

Avec quelques restrictions, c'est la même idée qu'expose M. K. dans sa conclusion. S'il admet que Pausanias ait vu, par exemple, la Niobé du Mont-Sipyle et peut-être quelques autres curiosités de la Grèce, il ne doute pas qu'il n'ait puisé dans des sources écrites l'essentiel, le meilleur de ce qu'il a mis dans son livre. Il ne faut pas considérer Pausanias comme un périégète, mais comme un écrivain, comme un sophiste. Heureusement, ajoute M. K., ce sophiste n'a pas cherché autre chose qu'à arranger agréablement une matière ingrate; il a donné une forme à des matériaux épars, mais il n'a pas falsifié lui-même ces matériaux; il n'y a rien ajouté de son propre fonds. C'est là sans doute un mérite négatif; mais ce mérite, aux yeux de M. K., a encore assez de poids, puisque l'autorité de Pausanias, au point de vue archéologique, n'en est nullement diminuée : au contraire, au lieu du témoignage médiocre d'un voyageur peu intelligent du ^{II}^e siècle, nous nous trouvons avoir pour guides des écrivains mieux renseignés d'une époque plus éclairée.

Nous n'avons pas abordé, dans cette rapide analyse, la discussion qui tient le plus de place dans le livre de M. K., c'est-à-dire la recherche des sources écrites de Pausanias, dans ses descriptions d'Athènes, de Delphes, d'Olympie, etc. Quelque intéressante que puisse être cette partie de l'ouvrage, elle n'emprunte toute sa valeur qu'au principe

même qui sert de point de départ à M. Kalkmann. Or ce principe est-il suffisamment démontré? On peut faire à M. K. quelques objections, que nous allons brièvement indiquer.

Il nous est impossible de voir autre chose qu'un procès de tendance dans l'assimilation de Pausanias aux sophistes de son temps. Les exemples de supercherie littéraire signalés par M. K. sont incontestables : il est certain que beaucoup d'écrivains du ^{II}^e siècle, pour ne pas remonter plus haut, ont voulu faire illusion à leurs lecteurs, en se servant des formules mensongères dont se moque Lucien. Mais qu'est-ce que cela prouve? Le mensonge adopte précisément le langage de la vérité, et, parce que des écrivains fantaisistes ont employé certaines formules, faut-il croire que personne n'ait pu les employer de bonne foi? Si Elien peut être convaincu de mensonge, quand il dit εἶδον ou θεασάμενος οἶδα, les mêmes mots ne peuvent-ils être pris à la lettre dans Pausanias?

Quant à l'imitation d'Hérodote, elle est flagrante; mais une préoccupation littéraire de ce genre ne peut-elle pas se concilier avec un voyage réel? M. Wernicke a récemment mis en lumière les principaux emprunts faits par Pausanias à Hérodote ¹; il n'a pas été jusqu'à nier les voyages de Pausanias. N'arrive-t-il pas constamment qu'un voyageur peu lettré, voulant écrire ses impressions de voyage, s'inspire des écrivains qui avant lui ont su mieux voir et mieux peindre?

D'autre part, dire que Pausanias n'a pas interrogé les indigènes, parce qu'effectivement ce qu'il a appris d'eux se trouvait déjà dans des livres, est-ce faire un raisonnement juste? Prenons quelques-uns des exemples cités par M. Kalkmann. Au livre V, ch. 6, § 2, Pausanias raconte qu'il a cherché en Messénie et en Elide les ruines de la ville d'Aréné, et qu'il n'a pu recueillir à ce sujet aucune indication précise; mais il incline vers l'opinion de ceux qui assimilent Samicon à l'ancienne ville dont parle Homère, et il appuie cette opinion sur ce fait, que près de Samicon est un fleuve qui répond bien à l'indication fournie par Homère : ἔστι δὲ τις ποταμὸς Μινυήϊος εἰς ἅλα βάλλων ἔγρυθεν Ἀρήνης. Or la même assimilation se trouve déjà dans Strabon ². Il y a donc, dit M. K., une forte présomption pour que Pausanias n'ait fait qu'utiliser et copier Strabon, en se donnant l'air, aux yeux du lecteur naïf, d'avoir examiné lui-même et discuté sur place ce problème géographique. — Comment accorder beaucoup de valeur à de pareilles hypothèses? Ne voit-on pas que si Strabon a cherché par lui-même à identifier l'emplacement de l'antique Aréné, d'autres avaient pu le faire avant lui, comme Pausanias a pu tenter après lui la même recherche? La géographie homérique a dû de tous temps préoccuper les Grecs, et il ne devait pas être rare, au ^I^{er} ou au ^{II}^e siècle de notre ère, de rencontrer en Grèce, jusque dans les plus petits villages, des hommes empressés à faire auprès des voyageurs l'étalage de leur science archéologique, en même

1. C. Wernicke, *De Pausaniae studiis Herodoteis*, Berlin, 1884.

2. Strabon, VIII, 346.

temps que les honneurs de leur pays. — Au livre VI, ch. 24, § 9, Pausanias, décrivant l'agora d'Elis, parle d'un monument en forme de temple, qui ressemblait à un tombeau, et il ajoute : les gens du pays ne disent pas de qui est ce tombeau, « εἰ δὲ ὁ γέρον ὄντινα ἠρόμην εἶπεν ἀληθῆ λόγον, Ὁξύλου τοῦτο ἀν μνημα εἶη ». Or Strabon (X, 463) parle d'une statue d'Oxylos à Elis. Qui ne voit, dit M. K., que Pausanias a imaginé d'attribuer à ce vieillard d'Elis une hypothèse qu'il avait faite lui-même, d'après le passage de Strabon, ou qu'il avait trouvée toute faite dans l'une de ses sources? — Cette explication ingénieuse aurait sans doute quelque valeur, s'il était prouvé que Pausanias n'a pas voyagé; mais c'est là précisément la question, et dès lors de pareils arguments ne prouvent rien. J'en dirai autant du raisonnement que fait M. K. à propos des récits merveilleux rapportés par Pausanias, de ces παραδοξα qui se trouvaient, nous dit-on, réunis dans des recueils. Parce que ces παραδοξα étaient ainsi publiés dans des livres, est-ce une raison pour que la tradition locale les eût oubliés? Pausanias n'a-t-il pas pu les recueillir sur place, dans les endroits mêmes où les avaient déjà trouvés les auteurs de ces recueils?

Enfin l'absence de détails précis, de descriptions pittoresques, d'impressions de voyage dans le livre de Pausanias ne permet en aucune façon de supposer qu'il n'a pas parcouru la Grèce. Nous devons prendre l'œuvre de Pausanias pour ce qu'elle est : n'y cherchons ni les aventures d'un touriste, ni les notes topographiques et ethnographiques d'un géographe, ni les observations d'un moraliste : c'est une description des principaux temples de la Grèce, faite par un admirateur pieux de la religion et de l'art antiques, et voilà tout!

Les objections qui précèdent ne tendent pas à prétendre que Pausanias n'ait employé absolument aucun livre pour rédiger son ouvrage. Telle n'est pas notre pensée, bien au contraire : sur plus d'un point, les recherches savantes de M. K. nous paraissent aboutir à des résultats fort vraisemblables. Ce qui nous semble encore contestable, c'est l'opinion qui représente Pausanias comme un simple sophiste, comme un compilateur qui se dissimule sous le masque d'un périégète. Sur ce point, les raisons générales et les discussions de détail de M. K. ne nous ont pas pleinement convaincu, et certains faits, qu'il est inutile de rappeler ici, parce qu'ils ont été cités bien des fois dans ces derniers temps par MM. Brunn, Schubart et Purgold, subsistent incontestablement, qui prouvent que Pausanias a souvent vu par lui-même les sanctuaires qu'il décrit : nous ne pouvons donc pas, avec M. Kalkmann, lui refuser entièrement l'autorité d'un témoin oculaire.

Am. HAUVETTE.

199. — *Cartulaire de Mulhouse*, par X. MOSSMANN, archiviste de la ville de Colmar. Ouvrage couronné par la Société industrielle de Mulhouse. Strasbourg, Heitz, Colmar, Barth, t. III-IV, 1885-1886, VII, VIII, 589 p. in-4. Prix du volume : 25 fr.

Nous avons rendu compte des deux premiers volumes du *Cartulaire de Mulhouse* dans la *Revue* du 1^{er} juin 1885. Depuis, deux nouveaux volumes, de dimensions plus considérables encore, sont venus s'ajouter à leurs aînés et montrer avec quel zèle et quel entrain M. Mossmann se consacre à l'œuvre capitale d'une carrière scientifique et littéraire déjà longue. Les premiers tomes embrassaient les six premiers siècles de l'histoire de Mulhouse ; leurs successeurs ne nous présentent, dans leurs 1,200 pages, que les documents relatifs aux trente dernières années du xv^e siècle et aux quinze premières du siècle suivant. C'est que, pour cette époque, les documents abondent dans les archives alsaciennes et suisses, se rapportant non-seulement aux événements contemporains d'une importance majeure, mais aux mille et mille épisodes de la vie féodale d'alors et de ses incessantes querelles. C'est d'abord, dans le troisième volume, le tableau des luttes de Mulhouse contre les seigneurs voisins, vassaux de la maison d'Autriche, puis ses rapports, pacifiques ou hostiles, avec la puissance bourguignonne qui tend à remplacer un instant, en Haute-Alsace, l'hégémonie des Habsbourgs. Dans le quatrième volume, nous assistons au dénouement de cette crise, qui semblait devoir mettre fin à l'indépendance de Mulhouse, englobée dans le Sundgau, alors que Pierre de Hagenbach, le grand-bailli de Charles le Téméraire, guette la petite ville libre et croit déjà la tenir. La fin subite de Hagenbach, puis les victoires de Granson, de Morat et de Nancy qui se succèdent, délivrent Mulhouse de ce danger ; mais il reparaît sous une forme nouvelle. Maximilien d'Autriche, le gendre et l'héritier du Téméraire, convoite à son tour ce petit territoire, perdu dans les possessions héréditaires de sa famille. Il lui fait offrir sa « protection perpétuelle » par lettre du 11 mai 1502 (IV, 393), mais Mulhouse n'éprouvant aucune envie d'aliéner son indépendance, et l'empereur revenant sans cesse à ces propositions de tutelle amicale, la ville, pour y échapper, finit par signer avec Bâle, sa plus proche voisine, un traité d'alliance perpétuelle, le 5 juin 1506. Elle prépare de la sorte son entrée dans la Confédération helvétique, qu'elle réclame auprès des *Eidgenossen* en août 1514 et que ceux-ci lui accordent par le traité de Zurich, signé le 19 janvier 1515. Le 1^{er} juillet suivant, le magistrat de Mulhouse prête le serment solennel qui le rattache « à perpétuité » aux cantons helvétiques et bientôt les citoyens de la ville libre scellent cette alliance de leur sang en combattant aux côtés des fameux lansquenets suisses, dans la plaine de Marignan. C'est à cette date de septembre 1515 que s'arrête le tome quatrième.

On voit qu'il y a, dans ces nouveaux volumes du *Cartulaire*, bien des matériaux intéressant l'histoire générale de l'époque et l'histoire particu-

lière des Etats différents de l'Europe centrale. Mais ce qui nous a le plus captivé — c'est le mot propre — ce ne sont pas ces documents d'une portée plus générale, ce sont les nombreuses pièces, disons mieux, les dossiers se rapportant à certaines querelles locales, avec les seigneurs voisins de Mulhouse, avec les bandes d'aventuriers qui désolaient alors la Haute-Alsace, et qui nous permettent d'entrer dans le vif des mœurs d'alors, dans tous les détails de l'existence urbaine et rurale des gens du xv^e siècle, et nous procurent, pour ainsi dire, la sensation immédiate du passé. Il y a là une mine féconde à exploiter, soit pour des tableaux strictement historiques, soit pour des récits fictifs, à la Walter Scott, le jour où la mode reviendrait aux romans d'histoire sérieux. Nous citerons les nombreuses pièces relatives à la guerre déclarée à Mulhouse par Conrad Kueffer, varlet du chevalier Frédéric de Montreuil (1466-1467); les pièces relatant l'enlèvement d'une jeune fille de Cernay par quatre bourgeois de Mulhouse (III, p. 22-31); le récit des aventures des députés de la ville, Nicolas Rüsche et Conrad Wockenstein, se rendant aux conférences de Bâle (III, p. 133-137); le *Journal de ce qui se passa dans la guerre de Mulhouse*, du 29 mai au 18 juin 1468, et la continuation, d'août 1468 à avril 1470 (III, 235 suiv.; III, 450-456); l'attentat de Frédéric zu Rhein sur le juif Isaac de Mulhouse (IV, p. 215-226); la curieuse enquête sur les méfaits d'un chef de bandes, nommé Ulrich Traber (IV, p. 231-249), etc.

Dans un autre ordre d'idées, nous relèverons encore le *Règlement militaire* des bourgeois de Mulhouse, entrant en campagne, en 1467 (III, p. 40-42); la lettre par laquelle Pierre de Hagenbach offre à la ville la protection de Charles le Téméraire, en 1473 (IV, p. 95-100); la correspondance de Maximilien I^{er} avec Mulhouse pour l'engager à prendre part à la guerre contre la France (III, p. 381-385); enfin les très curieux rapports de Jean-Oswald Gamshart, greffier de la ville, sur ses missions diplomatiques auprès de Maximilien d'Autriche, en 1505 (IV, p. 420-424) et du pape Jules II, en 1513 (IV, p. 474-496).

Ayant exposé longuement, dans notre premier compte-rendu, le plan de l'ouvrage de M. M. et l'agencement matériel du *Cartulaire*, nous n'avons pas besoin d'y revenir ici. Disons seulement que l'auteur, désireux de perfectionner son travail, a joint à chacun des nouveaux volumes des suppléments, renfermant des pièces découvertes depuis, surtout aux archives de Strasbourg, et de nombreux errata pour les textes du tome premier et second. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer au sujet de l'index; nous l'avions formulé déjà dans notre premier article, et nous devons y revenir ici. M. M. a rédigé son ouvrage en français, d'où découlait pour lui l'obligation de mettre dans son répertoire des noms de personnes et de lieux, la forme française de ces noms, qui dans ses textes mêmes, se rencontrent toujours sous leur forme allemande, souvent très dissemblable et parfois même absolument méconnaissable. Nous lui proposons alors de parer à cet inconvénient en pla-

çant dans l'index la forme véritable, autochtone, de ces noms, sauf à y joindre un renvoi à la désignation française. De la sorte, tout le monde aurait été content, mais j'ignore pourquoi M. M. n'a point voulu faciliter de la sorte la tâche d'un certain nombre au moins des travailleurs qui voudront utiliser son *Cartulaire*. On ne peut demander vraiment à quelqu'un, qui n'a pas vécu toute sa vie au milieu des chartes alsaciennes, comme le savant archiviste de Colmar, de savoir, par exemple, que *Habkuzhen* (III, 148, 160, 194) est *Habsheim*; *Yltzich* (III, 178, 180, 181) *Illzach*; *Sanen* (III, 203) *Gessenay*; *Judenhin* (III, 235) *Didenheim*, etc. Comment deviner qu'il faut chercher *Pusabontz* (IV, 491) sous *Poggibonsi*; *Dietrichsbern* (IV, 474) sous *Vérone*; et *Pfeydt* sous *Faido*? Je n'ai pas réussi, pour ma part, à retrouver dans l'index la localité de *Perlysin* (IV, 492). Or le répertoire d'un *Cartulaire*, c'est — personne ne l'ignore — la partie capitale de l'ouvrage, au point de vue pratique s'entend. Ce qu'on n'y trouve pas du premier coup, n'existe pas, ne peut pas exister pour l'immense majorité des érudits, qui n'ont pas le loisir de feuilleter de nombreux volumes pour y découvrir un nom de lieu ou de personne ¹. Il est fâcheux qu'un travail si soigneux à tous égards, et digne de tant d'éloges, prête, à ce point de vue, à des critiques que je ne puis m'empêcher de trouver légitimes ². Je sais bien que M. M. pourra répondre qu'il met la forme française des noms de lieux et des personnes, dans le sommaire placé en tête de chaque pièce de son *Cartulaire* et qu'on n'a qu'à l'y chercher; mais c'est encore là un travail d'identification qu'on ne peut demander à tout le monde et d'ailleurs il y a des documents, et des plus importants, où les noms de localité ne sont nullement tous indiqués dans les sommaires ³. Si, par impossible, M. M. songeait jamais à refondre en une table générale des matières les répertoires spéciaux de ses différents volumes, je l'engagerais vivement à tenir compte des observations qui précèdent; cela ne grossirait guère le nombre de ses pages ni surtout la somme de son labeur personnel.

Au début de l'impression de son travail, il y a cinq ans, M. M. an-

1. Notons encore en passant que *Heitwiller* [Heidwiller] (IV, 179) manque à l'index; après le nom de *Berenfels*, Hans de, il faut ajouter encore le n° 1146; après celui de *Rutenstock*, le n° 1191. Le nom de *Kolner*, Hans (IV, 286), est imprimé *Kelner* au répertoire; Au vol. III, p. 453, figure un *Purlin*, et p. 455, un *Burlin*; rien n'indique que ce soit le même personnage et cependant *Burlin* figure seul au répertoire. Au vol. III, p. 571, je lis dans l'index : Songern, localité inconnue. Je puis me tromper, mais je comprends autrement que M. M. la pièce 1155 où se rencontre ce nom, qui me semble être celui d'un bourgeois ou d'un allié de Soleure, *der zu Songern* « le sire de Songern ». — IV, 452, on désirerait connaître le sens du nom propre *Eglifurern*; est-ce le nom d'une localité?

2. Dans les sommaires, au moins, il faudrait conserver toujours la même orthographe aux noms propres; ainsi, pourquoi appeler (IV, 563) *Zoigler* le bourgmestre de Bâle, qui jusque-là est toujours nommé *Zeigler*?

3. Par exemple dans les comptes de voyage du greffier Gamshart, lors de son ambassade à Rome.

nonçait à ses souscripteurs que l'ouvrage serait complet en quatre volumes. Depuis les matériaux se sont accumulés entre ses mains à tel point, que le dernier paru ne va que jusqu'en 1515, et qu'il lui reste de quoi remplir encore deux nouveaux volumes, pour mettre au jour l'ensemble des pièces réunies sur l'histoire de Mulhouse, jusqu'au moment de sa réunion à la France. Il espère que les hommes de bonne volonté, dont le concours a rendu possible, dans une certaine mesure au moins, l'exécution de ce grand travail, lui prêteront encore leur concours bénévole pour le mener à bonne fin. Il serait vraiment honteux qu'il pût en être autrement, et que la réussite matérielle d'une œuvre capitale pour l'histoire de Mulhouse et de l'Alsace, pût être mise en question, quand il s'agit d'une cité si riche dans le présent et si justement fière de son passé ! Nous souhaitons vivement que M. Mossmann se trouve bientôt à l'abri de pareilles inquiétudes et qu'il puisse continuer, avec la même rapidité que le passé, et terminer heureusement cette œuvre monumentale élevée à la gloire de sa ville d'adoption.

R.

200. — *Vie de Monseigneur Henry de Belsunce, évêque de Marseille*, par le R. P. dom Théophile BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France. Paris et Lyon, Delhomme et Brigue, 1887, deux volumes in-8 de xix-453 et 407 pages.

Il fut un temps où les bénédictins français se livraient avec ardeur aux travaux historiques; ils avaient nom Mabillon, Montfaucon, Martène, Louvard, Calmet, etc.; quelques-uns d'entre eux étaient peut-être jansénistes ou gallicans, peu importe, tous ont mérité l'estime et l'admiration de la postérité. Le xix^e siècle a changé tout cela; on ne s'en aperçoit que trop en lisant la vie de Belsunce publiée cette année même par le bénédictin dom Bérengier. L'auteur de cette monographie en deux volumes a des prétentions à la science: il parle d'archives et de documents tout comme un bénédictin du siècle dernier, et il est heureux de dire (p. xiv) qu'il « cède un peu, comme tant d'autres, à ce goût si vif de notre temps pour tout ce qui tient à l'inédit ». Mais quelle science! et comme on serait tenté de conseiller à ce bénédictin les occupations plus modestes et plus lucratives de quelques-uns de ses confrères qui, du moins, ne distillent pas de venin!

En effet, dom B. entend l'histoire d'une façon toute particulière: dès la première page de son livre, il met flamberge au vent contre ceux qui ont « outragé la glorieuse mémoire » de son héros, contre les « démagogues et radicaux » partisans des « funestes principes de 1789 », contre les « jansénistes, gallicans ou parlementaires » coupables de n'admirer pas sans réserve l'ex-jésuite Belsunce qui a bataillé toute sa vie pour la plus grande gloire des Jésuites et de Marie Alacoque. Il

s'attend, dit-il ingénûment, à être attaqué, mais par qui? — Par des sectaires dont les accusations nécessairement très « sottes » ne sauraient l'émouvoir; il sait fort bien qu'on ne pourra lui opposer que des « pamphlets odieux », et il a conscience de les avoir réfutés d'avance.

La question du jansénisme a surtout le privilège de mettre dom B. hors des gonds; il lui a consacré, au début même de son livre, une étude spéciale, une Introduction historico-théologique qu'il considère comme un « flambeau » destiné à éclairer tout l'ouvrage. Je ne suivrai pas dom B. sur ce terrain; il connaît si mal l'histoire de Port-Royal qu'il ne saisiserait pas la portée de mes critiques. On ne discute pas avec un historien qui ne sait même pas écrire les noms de Fontaine et d'Arnauld (il confond ce dernier avec Arnaud de Baculard ¹) et qui ressasse des calomnies mille fois détruites, comme celle des *Monita secreta* du Jansénisme, document inédit découvert en 1667 par le P. Rapin, et plus tard, en 1740, par l'évêque de Montpellier, Charancy, alors qu'il était imprimé en 1654 et réduit à néant par Pascal, dès 1656, dans une de ses immortelles « Menteuses » ².

Je laisserai donc absolument de côté ce qui concerne la « lutte doctrinale de Belsunce » et ses attaques contre des auteurs morts depuis 40 ans ou contre des évêques dont il avait été le subordonné très humble, dont il avait même accepté les bienfaits; arrivons à l'histoire proprement dite, et relevons quelques-unes des erreurs, quelques-unes des *habiletés* du nouvel historien.

Dom B. nous apprend que Belsunce voulait être jésuite, mais qu'il dut renoncer à son projet, et quitter « ce saint institut » parce qu'il était affligé d'une maladie « assez pénible et difficile à guérir en communauté » (I, 20). Pourquoi laisser ainsi le champ libre à des interprétations malveillantes? Pourquoi ne pas dire simplement que Belsunce avait alors la gale? C'était au xvii^e siècle, si nous en croyons Thomas Corneille, une maladie aristocratique; dans certaines familles on considérait comme bâtards ceux qui ne l'avaient pas, et l'on pouvait s'en voir affligé sans recevoir le nom de brebis galeuse, réservé aux partisans de Port-Royal. Je signale ce détail en passant pour montrer le procédé constant de dom B. Il prétend (p. xv) qu'il s'est toujours « défié de cette tendance au panégyrique qui est presque naturelle à tous les biographes »; mais depuis le commencement de son livre jusqu'à la fin, il n'a qu'une préoccupation, exalter son héros; et pour cela, tantôt il passe sous silence tout ce qui ne pourrait pas entrer dans le panégyrique d'un saint, tantôt il fait subir aux textes des *modifications* que la

1. Ailleurs (I, 146), il cite les *Épîtres et Évangiles pour toute l'année* par Pralard (Paris 1705); c'est un ouvrage du P. Quesnel, publié chez le libraire Pralard. Au reste, dom B. est on ne peut plus malheureux quand il s'agit de bibliographie; on pourrait relever au moins cent une bévues dans la liste des écrits de Belsunce qu'il donne à la fin de son livre.

2. V. à ce sujet la *Revue historique* de M. Gabriel Monod (année 1878, p. 196); la question s'y trouve traitée avec de grands détails.

critique à l'habitude de qualifier sévèrement. Ainsi (I, 164) dom B. cite le fragment suivant d'une lettre autographe de Belsunce au Régent : « Si j'ai peut-être paru vif dans cette affaire, ce n'a été que par des motifs de conscience et de religion ; cette prétendue vivacité cesse dès que ces mêmes motifs ne subsistent plus. » Il fallait citer le commencement et la fin de cette lettre de soumission aux ordres du Régent : « L'envie de plaire à V. A. R.... Je n'ai pas de plus forte passion que celle d'obéir à vos ordres. » Il fallait surtout parler des circonstances dans lesquelles la lettre fut écrite : il s'agit d'une adhésion donnée par Belsunce du « meilleur de son cœur » aux *Explications* du cardinal de Noailles sur la bulle *Unigenitus*. L'évêque de Marseille contresigna cet écrit avec cent autres évêques, sauf à dire plus tard qu'il avait agi à contre-cœur, et c'est la seule fois que ce prélat ait fait preuve de tolérance dans la discussion. Dom B. ne dit pas un mot de cette affaire, et c'est apparemment pour n'avoir pas à déplorer une défaillance de son héros.

En revanche, il s'évertue à laver sa mémoire d'une accusation de défaillance bien autrement grave, car il s'agit de la conduite de Belsunce durant la peste de 1720. Dom B. raconte longuement les événements de cette affreuse année ; il nous apprend même les causes morales qui ont amené le fléau, et l'une des causes physiques qui l'ont aggravé. La peste a eu pour cause les mœurs dissolues des Marseillais, et le jansénisme public ou caché de quelques-uns d'entre eux (I, 79) ; les grands feux que la municipalité fit allumer dans les rues pour purifier l'air « ne firent qu'augmenter la mortalité » (I, 230). Le rôle des médecins qui vinrent de Montpellier à Marseille et celui de Belsunce sont appréciés de la manière suivante (I, 233) : « Pendant que les médecins les plus dévoués, comme les Verny, les Bertrand, les Chycoineau, les Peysonnel, ne s'aventuraient plus dans les hôpitaux et les infirmeries qu'avec ce luxe de précautions (masque de maroquin avec des yeux de cristal, énorme nez en forme de bec de corbeau ou de perroquet tout rempli de parfums, etc.), Belsunce se mêlait aux morts et aux mourants sans en prendre aucune, etc. » C'est tout simplement le contraire de la vérité. Si dom B. avait lu le *Journal* de Pichatty qu'il paraît si mal connaître, il aurait vu (p. 124) comment se conduisaient les médecins de Montpellier, Chycoineau, Verny et Deidier : « Ils approchent des malades, dit Pichatty, de sang-froid, sans répugnance et sans précaution ; ils s'asseoient même sur leurs lits, touchent leurs bubons et charbons, et restent là avec tranquillité autant de temps qu'il en faut pour se bien informer de l'état où ils sont, des accidents de leur maladie... ; ils vont partout, ils parcourent tous les quartiers, ils abordent tous les malades, dans les rues, sur les places publiques, dans les maisons, dans les hôpitaux ; on dirait qu'ils sont invulnérables (*sic*). »

Quant à Belsunce, il prenait bel et bien de grandes précautions ; il s'en allait dans les rues, c'est lui-même qui l'a déclaré, avec une « sou-

tane de gros de Tours, parce que la soie prend moins que la laine, » il avait grand soin de la « relever bien haut » et de la retrousser même sous son bras; il avait constamment sous le nez une éponge trempée dans le vinaigre ¹. Il finit même par trouver ces précautions insuffisantes, et au plus fort de la peste, alors que le fléau emportait 1,500 personnes par jour, il s'enferma dans son palais, sans communiquer en aucune manière avec ses diocésains qui le croyaient mort. Cette séquestration volontaire dura de 15 à 25 jours, durant lesquels périrent plus de 20,000 pestiférés. Dom B. contestera-t-il la vérité de ces assertions? J'ose espérer que non, car il cite, non sans les tronquer, quelques passages d'une lettre de Belsunce, datée du 4 septembre 1720, où se lisent les lignes que voici : « Le spectacle et l'odeur des cadavres dont les rues sont pleines m'ont empêché de sortir DEPUIS NOMBRE DE JOURS (mots omis par dom B. ²), ne pouvant soutenir ni l'un ni l'autre. J'ai même demandé un corps de garde pour empêcher que l'on ne mette encore des morts dans les rues qui m'environnent... (I, 246.)

Le 14 septembre, il sortit de l'évêché « le soir » et alla loger chez le Premier Président Le Bret; et puis, quand la contagion eut sensiblement diminué, quand il n'y eut plus dans les rues ni cadavres ni malades, quand on eut constaté dans les hôpitaux mêmes de nombreux cas de guérison, il fit les processions que tout le monde connaît, et il leur attribua sans hésiter la diminution du fléau ³. J'avais donc raison de dire ici même, en 1884, ce qui a si fort scandalisé dom B., que Belsunce ne doit pas confisquer à son profit exclusif la gloire qu'ont méritée aussi bien et mieux que lui le bailli de Langeron, le chevalier Rose, le marquis de Pilles, les médecins de Montpellier et beaucoup d'autres encore. M. Maxime du Camp avait raison de dire que Belsunce « se sentant moins fort que le fléau, abandonna tout à coup la partie, » et je doute que, malgré sa « loyauté bien connue », l'honorable académicien se fonde sur la lettre du 4 septembre 1720 pour modifier son jugement.

Après avoir ainsi montré, par deux ou trois exemples, quelle est la valeur historique des assertions de dom B., je ne crois pas nécessaire de pousser plus loin cette enquête; je passerai donc sous silence le vilain chapitre xii, qui est relatif aux Oratoriens de Marseille, coupables d'avoir appelé de la Bulle *Unigenitus* et attiré par là une peste que les appels réitérés de Noailles, de Colbert, de Soanen et de plusieurs autres auraient bien dû attirer sur leurs diocèses respectifs. J'omets à dessein

1. Ce n'est probablement pas ainsi que le représente la statue de 1853.

2. Cette omission est grave, car elle laisse croire que Belsunce n'est pas sorti le jour où il écrit sa lettre, mais qu'il est sorti les jours précédents. La lettre en question est aux Archives de Marseille.

3. Les dates ont ici leur importance; la peste diminua sensiblement dès les premiers jours d'octobre, dit Pichatty dans son journal; le 8, il n'y avait plus de pestiférés dans les rues; le 11 on constatait des guérisons dans les hôpitaux; la grande procession de Belsunce eut lieu le 1^{er} novembre, c'est-à-dire 23 jours plus tard.

les détails relatifs au « vénérable » Père Girard, directeur de « l'infâme » la Cadière, au saint cœur de l'Egérie de Belsunce, de cette visitandine assez héroïque pour s'écrier, elle dont le couvent n'a pas eu un seul malade : « O heureux fléau, qui doit apporter à mon Sauveur la gloire [de voir établir le culte du Sacré-Cœur]. » Tout cela n'a rien à voir avec l'histoire, non plus que l'épiscopat de saint Lazare le ressuscité, premier évêque de Marseille, ou les pèlerinages de Marie-Madeleine que les anges transportaient sept fois par jour de la Sainte-Baume au Saint-Pilon (I, 56). Quand on raconte sérieusement de telles choses, on emprunte l'idiome des légendes dorées ou celui des troubadours, on n'écrit pas en français.

Pour tout dire en un mot, ce livre de dom Bérengier me paraît pouvoir être lu « avec édification » dans quelques réfectoires de visitandines ou de bénédictins; c'est là sa véritable place; il encombrerait inutilement la bibliothèque de ceux qui aiment l'histoire sérieuse et sincère.

A. GAZIER.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, comme devant paraître prochainement, les ouvrages suivants : 1° *Comicorum atticorum fragmenta*, edidit Theod. Kock, vol. III, *Novae comœdiæ fragmenta*, pars II, et adespota; 2° *Demosthenis de corona oratio in usum scholarum iterum edidit J. H. Lipsius*; 3° *Servii grammatici qui feruntur in Vergilli carmina commentarii*, rec. G. Thilo et H. Hagen, vol. III; 4° *Orationes ex Sallusti, Livi, Curtii, Taciti libris selectae*, in usum Gymnasiorum, ed. P. Voeltz; 5° *M. Tulli Ciceronis Laelius de amicitia*, für den Schulgebrauch erklärt von C. Meissner; 6° *Lateinische Formenlehre*, von G. Bromm.

— La librairie Hettler, de Berlin, entreprend la publication d'une *Germanische Bibliothek* qui comprendra deux parties; la première, contenant des textes inédits ou déjà connus, importants au point de vue de la littérature et de la langue, et qui seront accompagnés d'une introduction, de notes et d'un glossaire; la seconde, renfermant des recherches sur l'histoire de la civilisation, de la littérature et de la langue des peuples germaniques. Trois ou quatre volumes paraîtront chaque année au prix de souscription de 12 mark. La première année, seront publiés : I. *Orendel*, par M. Arnold E. Berger; II. Nicholas Udall, Ralph Royster Doyster, p. p. M. Oltmar Habersang (première série). I. *Die Metrik Lessings*, par M. Edouard Bréling (VI, 140 p. 4 mark, ouvrage qui vient de paraître à l'instant); II. *Untersuchungen über das Beowulfepos, ein Beitrag zur Geschichte altgermanischer Sage und Dichtung*, par M. Gregor Sarrazin (seconde série). — Sont en préparation : la légende de saint Oswald; *Beowulf*, édition critique avec commentaire perpétuel; *Roméo et Juliette* de Shakspeare; œuvres complètes de Kleist; *La métrique de Goethe*, etc., etc.

1. La peste de 1720 fut sans contredit le plus démocratique de tous les fléaux : sur 50,000 morts, on n'en compta pas 1,000 « au-dessus du petit peuple et de l'artisan. »

— La Société des libraires allemands a décidé de continuer la *Geschichte des deutschen Buchhandels*, interrompue par la mort de Frédéric Kapp. M. Adolf Koch, privat-docent à l'Université de Heidelberg, a été chargé de cette continuation à laquelle la Société affecte un fonds de 15,000 marks. On sait que cette Société comprend 1,636 membres et qu'elle dispose de 506,000 marks.

— La commission historique de la province de Saxe a tenu sa réunion annuelle la treizième, le 21 et le 22 mai à Torgau; M. DÜMLER était président; M. SCHMIDT, vice-président; M. SCHUM, secrétaire. La publication du *Chronicon Windeshemense* de Jean Busch et de son *Liber de reformatione monasteriorum* a été achevée en 1886-87 par M. K. GRUBE. Prochainement seront également achevés : 1° la correspondance de Mutian par M. GILLERT; 2° le recueil de documents des couvents de Mansfeld par M. KRÜHNE; 3° la seconde partie des *Schœffenbücher* de Halle, par M. HERTEL. Paraîtront en 1887-1888 : le premier volume de l'*Urkundenbuch* de la ville d'Erfurt, par M. BEYER, et la correspondance entre Melancthon et Camerarius, par M. NIC. MÜLLER. L'année d'après, paraîtront l'*Urkundenbuch* de Goslar, par M. BODE, et les Documents et régestes pontificaux de 1352-1378, par M. KERR. Sont en préparation : l'*Urkundenbuch* de la ville de Wernigerode par M. JACOBS; le *Register* des actes de l'Université d'Erfurt, par M. HORTZSCHANSKY; l'*Urkundenbuch* de Nordhausen, par MM. RACKWITZ et MEYER; l'*Urkundenbuch* d'Eichsfeld, par M. JÄGER; celui de Pforta, par M. BÄHNKE, et celui de l'évêché de Mersebourg — qui paraîtra, il est vrai, à une date plus lointaine — par M. ERICH SCHMIDT. M. BÄHNKE publiera également au nouvel an de 1888 *Kloster Pforta in seiner culturgeschichtlichen Bedeutung*. Les fascicules I et II des *vorgeschichtliche Forschungen*, préparés par M. KLOPFERKIECH, n'ont pu paraître; mais on a pu donner le III^e et le IV^e fascicule, par M. DE BORRIES (fouilles de Rössen, Kuckenburg, Giebichenstein, Dörlingen et Schkölen), ainsi que les V^e, VIII^e fascicules, par M. JACOB (Römhild). Suivra une publication de M. FRIEDRICH sur les fouilles et trouvailles faites à la Rosstrappe. Ajoutons que M. HERRERS travaille à un atlas historique de la province. C'est à Quedlinbourg qu'aura lieu la prochaine réunion annuelle de 1888, qui sera la quatorzième.

— Le 31 mai, le 1^{er} et 2^e juin a eu lieu à Stettin la 17^e assemblée de la Société historique de la Hanse (*Hansischer Geschichtsverein*). Un très grand nombre de membres étaient présents, entre autres MM. Frensdorff, de Göttingue; Schäfer, de Breslau; Höhlbaum, de Cologne; Koppmann, de Rostock; Brehmer, de Lubeck, etc. M. LEMCKE a lu une étude sur Stettin et le développement de cette ville; M. VON DER ROPF, de Giessen, un travail sur les relations de la Hanse avec les États d'Allemagne au XV^e siècle; M. Ulrich JAHN, un essai sur les contes populaires de la Poméranie. Ajoutons que M. REIFFERSCHNEID a fait une conférence sur la part de la Poméranie aux recherches sur le bas-allemand et M. FRENSDORFF, sur la factorerie allemande de Novgorod. La fondation Wedekind, de Göttingue, a, comme l'année précédente, mis à la disposition du *Verein* une somme de 3,000 mark. La prochaine assemblée aura lieu à Osnabrück.

— Les représentants des comités du plat allemand (*Plattdentsche Vereine*) ont tenu les 5 et 6 juin à Dresde une réunion où, après de nombreuses discussions et entre autres points intéressants, il a été décidé que l'union des comités fournirait son appui à l'érection de trois monuments de Fritz Reuter à Stavenhagen (9,000 mark), à Neu-Brandenbourg et à Jena.

GRANDE-BRETAGNE. — La librairie Murray fera paraître prochainement un ouvrage de M. DU CHAILLU, *The Viking age, the early history, manners and customs of the ancestors of the english-speaking nations illustrated from the antiquities dis-*

covered in mounds, cairns and bogs, as wells as from the ancient Sagas and Eddas. L'ouvrage aura deux volumes et renfermera plus de 1,200 dessins et gravures.

— Une revue trimestrielle juive doit se fonder bientôt, sous la direction de MM. Claude MONTEFIORE et Israel ABRAHAMS; elle prendra pour modèle la *Revue des études juives*, de Paris; on cite déjà parmi les collaborateurs MM. FRIEDLÄNDER et GRAETZ.

— M. Thorold ROGERS a mis sous presse deux volumes nouveaux de son *History of agriculture and prices in England*; ils vont de 1583 à 1702; l'auteur compte terminer son œuvre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 août 1887.

M. Barbier de Meynard rend compte des résultats d'une excursion archéologique et linguistique qui vient d'être faite par M. René Basset, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, dans les environs de Feriana (Tunisie), près des ruines de l'ancienne *Thalepte*. Avec le concours de MM. Aubert, chef d'annexe, et Ollier, interprète militaire, M. Basset a relevé diverses inscriptions latines et arabes, tant à l'Henchir Goussa, à l'ouest de Feriana, qu'à Qasrîn et ailleurs. De plus, il est entré en relations avec plusieurs indigènes et a recueilli de leur bouche un grand nombre d'éléments nouveaux pour l'étude des dialectes berbères.

M. Pavet de Courteille lit une étude sur la littérature populaire des Kara-Kirguiz ou Kirguiz Noirs, d'après le cinquième volume de l'ouvrage du Dr. Radloff, *Proben aus der Volksliteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens*. Cette littérature est surtout épique; les bardes kirguiz racontent en vers, devant un auditoire toujours avide de les entendre, les divers épisodes de l'existence nomade et aventureuse de ce peuple, principalement occupé à diriger des expéditions guerrières contre les troupeaux des nations voisines. Comme dans l'Iliade, on y voit les combattants s'attaquer en paroles avant d'en venir aux mains, se disputer des captives, etc. On rencontre de nombreuses traces des superstitions païennes, qui ont subsisté malgré la conversion apparente des Kirguiz à l'islamisme.

M. Julien Havet communique un mémoire intitulé : *la Tachygraphie italienne du x^e siècle*. Dans un premier mémoire, lu à l'Académie au mois de mars de cette année, M. Havet avait étudié une espèce d'écriture secrète qui figure dans quelques passages des lettres de Gerbert et en avait donné pour la première fois le déchiffrement. Aujourd'hui, il établit que cette écriture n'était pas particulière à Gerbert; c'était un système de tachygraphie qui était en usage en Italie et que le savant français a appris à l'école des clercs italiens. M. Julien Havet a pu recueillir plusieurs spécimens de cette écriture, empruntés à divers dépôts d'archives de l'Italie; il en met les reproductions sous les yeux des membres de l'Académie. Il n'a eu, pour les déchiffrer, qu'à appliquer les procédés à l'aide desquels il a lu déjà les parties secrètes de la correspondance de Gerbert. Il termine en faisant appel aux érudits qui pourraient rencontrer d'autres monuments de cette tachygraphie, et particulièrement aux bibliothécaires et aux archivistes italiens. Il serait important de signaler et de publier ces morceaux; c'est tout un chapitre de l'histoire de la tachygraphie, qui est resté entièrement ignoré jusqu'ici et qu'il faut reconstituer.

M. U. Bouriant communique un fragment d'un livre de médecine en langue copte. Pour connaître la médecine des anciens Egyptiens, on trouve, dans les papyrus, des documents assez abondants, mais, malheureusement presque inintelligibles pour nous : nous ne savons, en effet, comment traduire les noms des plantes et des autres substances qui entrent dans la composition des médicaments. Pour avoir la clef de ce vocabulaire, il faudrait posséder les traités de médecine en langue copte, qui ont formé la transition entre la science égyptienne et la science arabe. La plupart de ces traités sont perdus; il est possible, cependant, d'en retrouver parfois quelques traces, et c'est ainsi que M. Bouriant a pu découvrir, à Akhmim, un fragment copte sur les maladies du sein. Il communique à l'Académie la traduction complète de ce morceau.

M. J. Halévy lit une note sur un détail mentionné dans le chapitre xiv de la Genèse. Ce chapitre rapporte une guerre soutenue contre Abraham par un roi d'Elam ou de Susiane, nommé Chodorlogomor, assisté de trois vassaux, Amraphel, roi de Babylone, Ariok, roi d'Ellasar, et Tidal, roi de Gayim. La plupart des détails du récit biblique ont été déjà confirmés, dit M. Halévy, par les découvertes de l'Assyriologie; mais on n'avait pas encore reconnu, dans les textes de l'Assyrie, le roi Amraphel. M. Halévy s'attache à établir que c'est le même que les assyriologues appellent Hammurabi et qu'il convient de nommer plutôt, d'après les textes, Kimtu-rapaltu ou Am-rapaltu.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39

— 26 septembre —

1887

Sommaire : 201. LUPUS, Syracuse dans l'antiquité. — 202. SAINT-LAGER, Histoire des herbiers. — 203. Œuvres de Maynard, p. p. GARRISSON, II. — 204. De LOISNE, Histoire politique de la France. — 205. Correspondance diplomatique de la France et de la Prusse, 1800-1807, p. p. BAILLEU. — 206. BEZZENBERGER et BIELENSTEIN, Réimpressions lettes. — *Variétés* : Une lettre de la Condamine. — Chronique.

201. — **Die Stadt Syrakus im Alterthum.** Autorisierte deutsche Bearbeitung der Cavallari-Holm'schen Topografia archeologica di Siracusa von BERNHARD LUPUS. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, 1887. In-8 de 344 et xii p., avec deux cartes en couleurs et des vignettes dans le texte.

L'étude de la topographie de Syracuse a provoqué les recherches des érudits depuis le commencement du xvi^e siècle. Il en est traité avec détail dans deux ouvrages de cette époque, l'un et l'autre reproduits dans le *Thesaurus* de Graevius : M. Aretii *Siciliae Chorographia* (Palerme, 1527) et Th. Fazelli *de rebus Siculis decades* II (Palerme, 1558-1560). Au commencement du xvii^e siècle nous trouvons le premier traité spécial sur la matière, accompagné d'une carte en 9 feuilles, où la fantaisie, suivant l'usage du temps, tient une place trop grande ; c'est la *Dichiarazione della pianta delle antiche Siracuse*, par D. Vincenzo Mirabella e Alagona (Napoli 1613). Les erreurs de D. Vincenzo furent rectifiées en partie dans la *Sicilia Antiqua* de Cluver (Leyde, 1619). Au xviii^e siècle, on a surtout des récits de voyageurs et des descriptions pittoresques accompagnées de belles gravures (Ph. d'Orville, *Sicula*, publié par Burmann Second, Amsterdam, 1764 ; Houel, *Voyage pittoresque des îles de Sicile*, Paris, 1782-87, etc.). De notre temps, le premier travail scientifique, celui qui a frayé la voie à tous les autres, est l'*Essai critique sur la topographie de Syracuse au commencement du v^e siècle*, publié en 1812 par Letronne, alors âgé de vingt-cinq ans (réimprimé dans ses *Œuvres choisies*, 2^e série, vol. I, p. 17-76). L'essai de Letronne servit à tous les éditeurs de Thucydide, Goeller, Arnold, Blomfield, Classen, etc. Mais déjà la période des fouilles avait commencé et le terrain, habilement interrogé, allait éclaircir les témoignages des auteurs. De 1832 à 1842, le duc de Serradifalco publia ses *Antichità di Sicilia*, en 5 volumes in-fol. avec 174 planches ; le 4^e volume, consacré à Syracuse, contient beaucoup de plans et de vues partielles dues à l'ingénieur Fr. Saverio Cavallari, qui resta dès lors l'âme des études dont la topographie syracusaine fut l'objet.

Nouvelle série, XXIV.

39

M. Holm, qui publia en 1870-74 sa *Geschichte Siciliens im Alterthum*, fut amené à s'occuper de la topographie de Syracuse jusqu'à l'époque de Hiéron II et ses recherches le mirent en rapport avec Sav. et Cristoforo Cavallari, le père et le fils. L'Allemagne comptait alors un autre topographe passionné pour Syracuse; M. Julius Schubring, directeur du *Catharineum* de Lubeck, qui vint passer plusieurs mois en Sicile et publia des mémoires remarquables sur les conduites d'eau de la ville antique, le temple d'Artémis à Ortygie, etc. (*Philologus*, t. XXII, p. 577-638; t. XXIII, p. 361-367.) On attendait de M. Schubring une *Topographie de Syracuse*, mais il n'a encore publié à ce sujet aucun travail d'ensemble. Le gouvernement italien, en 1885, fit les frais d'un plan de Syracuse en 15 feuilles dressé par MM. Saverio et Cristoforo Cavallari; le texte, en trois livres, fut rédigé en grande partie par M. Holm. Cette publication luxueuse, qui annule toutes les précédentes et dont on peut dire, sans abuser du terme, qu'elle a *fait époque*, avait besoin d'être condensée et mise à la portée des travailleurs sous un format commode. C'est la tâche dont s'est acquitté M. Lupus. Du texte rédigé par les Cavallari et Holm il a donné tantôt une paraphrase libre, non sans additions importantes, tantôt une traduction fidèle; il a réduit les 15 feuilles de l'atlas à deux cartes très claires, qui rendront les mêmes services sans être encombrantes. Les quelques vignettes insérées dans le texte sont intéressantes et le livre se termine par un excellent index.

Tous les éditeurs de Thucydide et de Tite-Live seront obligés, à l'avenir, de recourir au volume de M. Lupus. Nous regrettons d'autant plus qu'il soit si mal écrit et si indigeste. Il n'y a pas de notes, c'est-à-dire que les documents et les conclusions, les faits essentiels et les remarques, sont juxtaposés au hasard et confondus. Grâce à l'index, on pourra consulter cet ouvrage; grâce à la science de MM. Cavallari, Holm et Lupus, on le consultera avec confiance; on sera heureux d'y trouver la transcription de tous les textes antiques accompagnée des derniers résultats des fouilles modernes; mais on regrettera que le fruit des recherches de quatre hommes de talent, sur un des emplacements les plus célèbres de l'ancien monde, soit un livre ennuyeux, rédigé sans art et presque illisible.

Salomon REINACH.

202. — *Histoire des herbiers*, par le Dr. SAINT-LAGER. Paris, Baillière, 1885. In-8 de 120 pages.

Qu'est-ce qu'un herbier? Quels sont les plus anciens herbiers? Si ce n'était là qu'une question de botanique, je n'aurais pas à m'en occuper dans la *Revue critique*; mais l'érudition du Dr Saint-Lager est si sûre et si variée, qu'il a su donner à ce problème, purement scientifique en

apparence, le plus grand intérêt historique; c'est là ce qui m'amène à en parler.

Dans le latin classique, le mot *herbarium* signifie un « ouvrage de botanique », comme *herbarius* un « botaniste », c'est ce sens qu'*herbarium* a conservé pendant tout le moyen âge et même pendant presque tout le xvi^e siècle; c'est celui qu'a eu d'abord aussi le mot français *herbier*; le *Grant Herbier en françois*, imprimé à la fin du xv^e siècle, n'est autre qu'un traité des plantes, et en particulier des plantes médicinales, les seules à peu près dont on s'occupât à cette époque; il est vrai qu'elles l'étaient presque toutes. Ce que nous appelons « herbier » aujourd'hui, porta d'abord le nom de *hortus hiemalis*, *hortus siccus*; mais ces termes n'apparaissent qu'au commencement du xvii^e siècle, dans l'*Isagoge in rem herbariam* d'Adrien Spiegel (1606). Depuis combien de temps connaissait-on l'objet qu'ils servaient à désigner?

« Nous ne croyons pas nous tromper, remarque le Dr S.-L., p. 29, en disant que le livre imprimé a inspiré aux botanistes l'idée de composer des livres de plantes sèches »; ainsi, l'invention des herbiers serait postérieure à l'invention de l'imprimerie et ne serait venue que quinze siècles après la fondation du premier musée et l'établissement du premier jardin botanique¹, qui remontent à Aristote. Dans une digression pleine d'intérêt, M. S.-L. suit la destinée de ces institutions si utiles; il nous les montre disparaissant avec l'empire romain, ainsi que la tradition scientifique elle-même, qui passe chez les Arabes. C'est de là qu'elle reviendra en Occident. Charlemagne, dans ses Capitulaires, ordonna bien l'établissement de jardins botaniques; mais, cette « institution officielle de l'enseignement de la botanique au moyen de plantes vivantes » ne survécut pas à la ruine de l'empire carolingien. L'étude de la botanique se réfugia alors au monastère du Mont-Cassin et à l'École de Salerne qui en est sortie. Platearius, qui l'a illustrée, résume, dans son enseignement, la tradition des Grecs et des Arabes, on pourrait ajouter la science de la médecine et de la botanique au moyen âge. C'est à Salerne aussi que fut établi, en 1317, le premier jardin botanique moderne. Mais quand fut formé le premier herbier?

L'historien de la botanique, Ernest Meyer, a cru qu'il le fut par Luca Ghini, professeur à Bologne, de 1534 à 1544, et à Pise de 1544 à 1556; mais, bien avant cette époque, Amatus Lusitanus parle, dans ses *Enarrationes in Dioscoridis libros*, d'une collection de plantes desséchées faite par l'Anglais Falconer, et l'on peut croire que ce n'est pas la première, encore moins la seule qui ait existé au commencement du xvi^e siècle. Quoiqu'il en soit, la plus ancienne que l'on possède est celle d'Aldrovandi, commencée, comme le montre M. S.-L., en 1553; vient ensuite l'herbier du Lyonnais Jean Girault (1558), puis celui de Césal-

1. Y eut-il réellement un jardin botanique à Athènes, comme l'admet le Dr. S.-L.? E. Meyer en doute, non sans raison, et croit qu'il s'agit d'un simple jardin d'agrément.

pin (1563), et de Rauwolf (1560-63), l'herbier du Jardin ducal de Ferrare, découvert en 1882, enfin, l'herbier de Gaspard Bauhin. C'est à l'étude de ces six herbiers, les plus anciens que l'on possède, que s'est borné le D^r S.-L. ; à partir du xvii^e siècle, ils deviennent si communs et si connus qu'il serait trop long et d'ailleurs sans grand intérêt d'en refaire ou d'en suivre l'histoire. Il n'en est pas de même pour ceux dont il vient d'être question ; là, que de points obscurs à éclaircir, que de faits à débrouiller ! Le D^r S. L. l'a fait avec un rare bonheur ; les pages consacrées à Aldrovandi et au mouvement scientifique qu'il résume et personnifie en lui ; les renseignements curieux donnés, à propos de J. Girault, sur l'étude de la médecine et de la botanique à Lyon, ainsi que sur J. Girault lui-même, quand, établi à Paris, il se fait connaître par son habileté dans la lithotomie, tout cela n'est pas moins fait pour intéresser l'historien que le botaniste ou le savant. Le dernier chapitre, où il s'agit de Gaspard et Jean Bauhin, les deux plus grands botanistes de la seconde moitié du xvi^e siècle, est plein aussi, quoiqu'ici le sujet soit plus connu, de renseignements d'un haut intérêt. « Nous osons espérer, dit en terminant le D^r S.-L., que, malgré son imperfection, notre travail sera jugé avec indulgence par les savants qui s'intéressent aux recherches rétrospectives se rapportant aux manifestations de l'esprit humain, à quelque ordre d'idées qu'elles appartiennent. » M. Saint-Lager est trop modeste ; ce n'est pas avec indulgence, mais avec faveur que son travail mérite d'être jugé, et il sera accueilli avec reconnaissance, non seulement par les savants, mais par les historiens de la civilisation pendant l'antiquité et le moyen âge.

CH. J.

203. — **OEuvres poétiques de François de Maynard**, publiées par Gaston GARRISSON. T. II. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Prix : 7 fr. 50.

Je ne m'étais pas trompé : Maynard est bien décidément le plus terne à la fois et le plus emphatique, le plus insignifiant et le plus affété de tous ces poéteteaux de transition qui ont suivi Ronsard et précédé Corneille. S'il manque absolument de cette opulence de langage, de cette allégresse lyrique qui charme tant dans les poètes de la Renaissance, il n'a rien non plus de la sobriété, de l'élégance, de la pureté de goût qui distinguent ceux du xvii^e siècle. On ne s'explique guère que « le Philandre » ait eu en cinq années quatre éditions, et encore moins que le sévère Malherbe en ait estimé l'auteur « l'homme de France qui sçavait le mieux faire des vers. » Le célèbre réformateur garda une tendresse aveugle pour le poète toulousain, son disciple : mais comment Malherbe aurait-il pu se fâcher contre un admirateur qui le comparait « aux dieux », et qui pour le louer dignement aurait voulu « emprunter l'éloquence des Anges ? » La louange, même maladroite et exagérée,

est un nectar pour les poètes, et les plus rébarbatifs l'avalent à longs traits. — Je viens donc de lire jusqu'au bout, non sans quelque courage, « le Philandre », poème divisé en cinq livres. L'éditeur de Maynard, M. Garriſson (T. I. VIII, *notice*) se débarrasse en trois ou quatre lignes de la difficulté de l'analyſer : « Ce poème, dit-il, célèbre les diverses amours des bergers et des bergères ; il est d'une facture brillante, les vers en sont faciles et harmonieux, la langue s'épure, les hiatus deviennent rares. » Ce jugement serait à discuter dans toutes ses parties, mais il vaut mieux analyſer en quelques lignes le poème, et montrer ainsi aux yeux les belles inventions de Maynard.

Le berger Philandre, « au plaisant avril de ses mois », entend par hasard dans la forêt « la charmeuse voix de Florize, nymphe des bois. » Il s'éprend « de cette belle Sirène, de ce soleil nouveau », et le voilà qui prie tous les dieux et toutes les déesses de favoriser son amour. Les rochers pleurent avec lui, les ruisseaux plaignent ses souffrances, et son mal ne cesse d'empirer. Il aborde enfin « la belle dédaigneuse, son parfait soleil d'amour, son soleil amoureux, son soleil étincelant, le soleil de son cœur, le soleil de son espérance, » (il y a dans ce poème un abus de *soleils* tout à fait extravagant) et il lui expose ses tourments dans une langue à faire pâmer d'aise les Cathos et les Madelons de ce temps-là. Florize dédaigne de répondre, et il ne reste plus à l'infortuné berger qu'à « se fondre en langueur. » Mais le dédain de la nymphe n'était que « feintes affectées » ; c'est elle maintenant qui court se jeter à la tête de Philandre. Les deux amants sont dans toute l'ivresse de la joie : malheureusement, Zéphyr, « ce dieu mignard » intervient pour tout gâter. Tandis qu'il répandait sous les pas de Florize l'ombre et le frais, il a vu toutes les beautés de la bergère, et la félicité de Philandre fait qu'il va se consumant de jalousie. Avant de mourir, pour se venger des mépris de la nymphe, il prie le Soleil de dessécher les campagnes et les bois, en sorte que Florize, saisie tout à coup d'une fièvre ardente, ressemble à « à un corps qu'au tombeau on desvalle ». Philandre, désespéré et tout en larmes (il pleure tellement que « son cœur de douleur traversé fait de son œil une rivière », ailleurs « une source »), adresse une plainte à l'Amour qui, se souvenant que les yeux de Florize lui avaient fait remporter maint glorieux trophée, guérit l'intéressante bergère.

Il n'est pas nécessaire d'analyſer les livres suivants : *ab uno disce omnes*. Je ne puis cependant passer sous silence un épisode du second livre où le disciple surpasse le maître. On se souvient peut-être que, dans un poème intitulé les *Larmes de saint Pierre*, Malherbe fait pousser à l'apôtre repentant des cris « qui s'esclatent en tonnerre, et des soupirs qui combattent les chênes ». Philandre traversé dans ses amours fait mieux et plus fort que cela : il verse tant de pleurs qu'il en noie la terre et « ses vapeurs soucieuses » s'exhalant dans l'air, font étinceler la foudre, gronder le tonnerre, et dégringoler les rochers de la cime

des montagnes. Au moins Malherbe se guérit de bonne heure de ces « éclatantes folies », mais Maynard en resta toujours atteint. Les poésies diverses qui viennent à la suite du *Philandre*, odes, sonnets, stances, épigrammes, valent sans doute un peu mieux que ce poème, mais il serait très difficile d'en extraire quelques vers bien frappés : le tout est d'une médiocrité plate, « sans force et sans pointe », comme l'avouait un jour Malherbe dans un accès de franchise. « Les poètes gailards ont artifice à part », a dit je ne sais plus qui : le poète toulousain ne sera jamais mis au nombre de ceux-là.

A. DELBOULLE.

204. — *Histoire politique de la France*, par C. de LOISNE, ancien gouverneur de la Martinique. Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1886. Un vol. in-8, 434 pp.

Le titre de ce livre faisait croire que M. de Loisne y avait étudié les origines et le développement de la formation politique de la France, en y établissant l'action réciproque de notre histoire sur nos idées politiques et de nos idées sur notre histoire. On pouvait espérer qu'après avoir étudié de quels éléments se sont formés la France et la nation française, quelle influence ont eu sur le vieux fond gaulois la civilisation romaine et les invasions germaniques, l'auteur montrerait comment la royauté capétienne, à force de sagesse, d'habileté et d'énergie avait su grouper peu à peu autour de son domaine primitif non-seulement la plus grande partie de la France du Nord, mais même l'héritage des comtes de Toulouse, et comment, dans cet État jeune encore, les misères de la lutte contre les Anglais avaient amené l'explosion du sentiment national personnifié dans Jeanne Darc, tandis que les nécessités de cette même lutte conduisaient à la concentration du pouvoir. Avec Charles VII, à partir du moment où les Anglais sont chassés de France, commence pour notre développement politique une nouvelle période. Jusque-là les événements eux-mêmes s'étaient chargés de conduire la France vers la centralisation et le pouvoir absolu, désormais cette évolution politique va devenir consciente et de la part de certains, volontaire. Les écrits de certains publicistes sont là pour le prouver. Les troubles de la féodalité sous Louis XI, ceux des guerres de religion sous les derniers Valois, de la Fronde sous Louis XIV vont amener les meilleurs esprits à désirer et à assurer la concentration du pouvoir pour faire face au péril extérieur causé par la grandeur des maisons de Bourgogne et d'Autriche. Ce pouvoir absolu concentré dans la personne royale qui représente et résume pour ainsi dire la nation, atteint son apogée sous Louis XIV avec un tel éclat, une telle plénitude de développement, que lorsque les changements de la situation politique intérieure ou extérieure arrivent à le rendre inutile ou même nuisible, il

est visible à toutes les intelligences éclairées qu'on aura besoin d'une révolution pour s'en débarrasser et d'une révolution complète et profonde.

Mais ce n'est pas l'historique de ce développement qu'a étudié M. de Loisne. Sous le titre d'*Histoire politique de la France*, il s'est borné à résumer l'histoire intérieure de notre pays. Son ouvrage se partage en cinq livres consacrés : le premier aux Mérovingiens et Carlovingiens ; le deuxième aux Capétiens ; le troisième et le quatrième aux Valois ; le dernier aux Bourbons. Or de ce qui précède on peut voir que ces divisions ne répondent à rien de réel et de précis au point de vue de l'histoire politique. De Charles VII à Louis XIV, par exemple, la monarchie absolue poursuit sa marche ascendante ; c'est une période bien tranchée et bien nette ; avec la division adoptée par M. de L. elle se répartit dans trois livres.

Ce défaut de plan n'est malheureusement pas le seul reproche que nous ayons à faire à son œuvre. M. de L. n'est aucunement au courant des progrès de la science historique ; il en ignore les meilleurs et les plus solides travaux. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont d'une date récente, comme les études de M. Luchaire sur les Institutions des premiers Capétiens ; mais croirait-on que, dans un livre intitulé : *Histoire politique de la France*, il ne cite pas une fois l'*Histoire des Etats-généraux*, de M. G. Picot. Il a été ainsi conduit à commettre une foule d'erreurs de détail. Pour lui, le capitulaire de Kiersy a créé l'hérédité des bénéfices (p. 17). Il fait remonter à Charlemagne et à l'institution des Scabini l'origine des communes (p. 24), et aux curies romaines les municipalités du Midi (p. 57). C'est Richelieu qui a créé les intendants (p. 281), etc. En revanche, nous retrouvons la vision de Chilpéric (p. 6) ; le « qui t'a fait roi » du comte Aldebert de Périgord (p. 43), et la réponse du vicomte d'Orthez à Charles IX (p. 199), qui franchement n'avaient guère besoin d'être réimprimés une fois de plus. J'avoue, en outre, ne pas comprendre ce passage : « Charles de Guise, troisième fils du duc Claude, avait épousé une des filles de Diane de Poitiers. Son père était cardinal..... » (p. 167). Ce n'est pas Charles, mais bien Claude de Guise, marquis de Mayenne, puis duc d'Aumale, tué au siège de la Rochelle, le 3 mars 1573, qui avait épousé une fille de Diane de Poitiers, et je ne sache pas que son père Claude de Guise ait jamais été cardinal.

Un mot en terminant sur l'exécution matérielle. L'ouvrage, malgré l'*Errata* qui le termine, renferme de nombreuses fautes d'impression. Je citerai : *Bisserte* pour *Brisserte* (p. 38) ; le Roman *du Bon* pour le Roman *de Rou* (p. 47) ; le comte *Dunois* pour le comte *de Dunois* ; *Dommartin* pour *Dammartin* (p. 112) ; *Duplessy-Mornay* pour *Duplessis-Mornay* (p. 250) ; le président de *Mesmer* pour de *Mesmes* (p. 257) ; *Brunswick* pour *Brunswick* (p. 287), etc.

On le voit, l'ouvrage de M. de Loisne n'apporte aucun élément nouveau. C'est purement et simplement un médiocre résumé de ce qu'on

savait sur l'histoire intérieure de la France avant le vigoureux essor des études historiques dans ces vingt dernières années.

Louis FARGES.

205. — **Publicationen aus den K. preussischen Staatsarchiven**, veranlasst und unterstützt durch die K. Archiv-Verwaltung. Neunundzwanzigster Band. P. BAILLEU. Preussen und Frankreich von 1795 bis 1807, Diplomatische Correspondenzen, Zweiter Theil. Leipzig, Hirzel, 1887. In-8, LXXXVII et 647 p.

Les documents publiés par M. Paul Bailleu, dans ce second volume consacré à l'histoire des rapports entre la Prusse et la France depuis 1800 jusqu'à 1807, sont tirés, pour la plupart, des mêmes archives et collections que les documents renfermés dans le premier volume. C'est surtout aux archives de notre ministère des affaires étrangères que M. B. a fait une riche moisson, et, soit dit en passant, il remercie notre administration de sa *Liberalität*. Il n'y a presque rien trouvé de nouveau et d'essentiel sur la politique française; tous les renseignements ou à peu près, sont déjà dans la correspondance de Napoléon. Mais il a recueilli d'abondantes informations sur la situation et les personnages de la cour de Berlin, surtout en 1805 et en 1806, dans les rapports de l'envoyé français, toujours bien informé, Laforest (ces rapports n'avaient encore été mis en œuvre que par Lefebvre), et dans la correspondance, jusqu'ici inédite, de Talleyrand et d'Hauterive. Les archives secrètes de l'État prussien ont fourni pareillement nombre de documents utiles et attachants : non-seulement les lettres du ministère et de l'ambassade de Paris, mais des copies d'actes émanés du cabinet de Frédéric Guillaume III, où l'on voit comment, surtout en 1803, de profonds dissentiments s'étaient élevés entre le monarque et son ministère. Malheureusement M. P. n'a pu retrouver les documents relatifs au traité du 23 mai 1802 — restés probablement en possession de Lombard et perdus avec tous les papiers politiques du secrétaire royal — et les documents relatifs aux événements qui précédèrent immédiatement la guerre de 1806 — brûlés sur l'ordre du comte de Haugwitz¹. En revanche, les papiers de Lucchesini, récemment acquis par les Archives de l'État prussien, ont donné une quantité de renseignements d'une haute valeur, et, dans le nombre, il faut citer des lettres et mémoires de Hardenberg, de Lombard et d'autres, très importants pour l'histoire des années 1802 et 1806. En outre, M. B. a tiré des archives de l'état-major général les rapports de Blücher et d'autres documents qui éclair-

1: Le jugement de M. B. sur Haugwitz mériterait d'être cité en entier, p. XLVI : « Il voyait l'avenir avec de graves soucis. Comme on le connaissait peu, lorsqu'on l'a regardé comme frivole ou comme fermant les yeux aux dangers qui menaçaient de France! Sur tous ses mémoires de ce temps flotte comme un pressentiment de la catastrophe prochaine, etc. »

rent la *Vorgeschichte* de la guerre franco-prussienne. Il a divisé sa publication en huit parties, selon les années, depuis 1800 jusqu'à 1807. Il l'a fait précéder d'une longue introduction qui comprend six chapitres : I. Le traité du 23 mai 1802. II. La négociation de Hanovre (on sait, et M. B. le démontre avec une très vive clarté, que la politique prussienne fut comme dominée par la prise de possession du Hanovre par les Français). III. La neutralité de la Prusse entre la France et la Russie (1804-1805). IV. L'alliance avec la France (1805-1806). V. Rupture de l'alliance avec la France (1806). VI. Guerre et paix (1806-1807). Cette introduction est un fort remarquable morceau d'histoire. Elle résume fort nettement, à l'aide des documents nouvellement publiés, l'histoire extérieure de la Prusse dans ces décisives années, et marque en traits sûrs et frappants (voir notamment p. LXXX-LXXXI) l'absolue et inévitable nécessité du choc final, l'une des deux puissances poursuivant sans cesse sa marche conquérante, et l'autre reculant et cédant toujours. On nous permettra d'en citer la conclusion : « Ainsi avait été atteint le but, qui flottait déjà en 1798 aux yeux des hommes d'État du Directoire, et que Napoléon s'était proposé dans l'automne de 1806 avec précision et certitude : la Prusse était rejetée au-delà de l'Elbe, et détachée, comme l'Autriche, de toute union avec les autres États de l'Allemagne. Entre la France et la Prusse s'élevait le royaume de Westphalie, État intermédiaire qu'il avait été si souvent question de créer, et les États du nord encore intacts, dont la Prusse avait si longtemps protégé la neutralité, étaient admis dans la confédération du Rhin. Mais, comme tout traité de paix, le traité de Tilsitt ne marque pas seulement le terme d'un développement : la Prusse achevant de se détacher de l'Allemagne. Ce traité forme aussi le début d'un nouveau développement : au moment même où s'accomplit la séparation extérieure, commence l'union intérieure entre la Prusse et le reste de l'Allemagne ; le *Preussenthum* se fond avec l'esprit allemand ; la Prusse entre dans l'Allemagne, se mêle à elle, grandit avec elle, d'une façon plus ferme et plus intime qu'auparavant. » (P. LXXXVI-LXXXVII). M. B. a joint, en appendice, aux documents qu'il publie 1° une lettre de Frédéric-Guillaume III à Napoléon (28 avril 1805) ; 2° des extraits de la correspondance de Talleyrand et d'Hauterive (jugements très curieux et très justes de ce dernier sur l'armée prussienne) ; 3° une apologie de Lombard (1806) ; 4° un mémoire du représentant de la Bavière, De Bray, sur la retraite du comte de Haugwitz ; 5° des documents tirés des papiers de Lucchesini, et, entre autres, le récit court, mais singulièrement vivant et expressif, de ses impressions depuis le jour où il quitta Paris, en 1806, jusqu'à son arrivée à Königsberg. M. B. aurait pu dire comment ces papiers de Lucchesini sont arrivés aux archives prussiennes. Voilà douze ans passés que M. Hüffer en avait révélé l'existence en Italie. On retrouve dans cette nouvelle publication du jeune et savant archiviste, l'exactitude scrupuleuse qu'il met dans tous ses travaux, et

celui-ci, qui sera d'un si grand secours pour la connaissance des événements des huit premières années de notre siècle, comptera parmi ses meilleurs ; c'est une des sources les plus précieuses que puissent consulter les futurs historiens du premier Empire.

A. C.

206. — **Undeutsche Psalmen und geistliche Lieder oder Gesenge**, welche in den Kirchen des Fürstenthums Curland und Semigallien in Liefllande gesungen werden. Königsberg bey George Osterbergen. 1587. Zur Feier des 300 jährigen Jubilæums der lettischen Litteratur mit zwei Facsimile-Beilagen neu herausgegeben von A. BEZZENBERGER u. A. BIELENSTEIN. Mitau, E. Behre. Hamburg, Geb. Behre, 1886. Gr. in-4, xxxiv et 86 p. 5 mark.

Le peuple lette a célébré l'année dernière le trois centième jubilé du premier écrit publié en sa langue. Après la dissolution de l'Ordre Teutonique, Gotthard Rettler, qui avait reçu la couronne de Courlande, avait fait traduire de l'allemand en lette quelques sermons de prédicateurs luthériens. En 1586 parut : 1^o le petit catéchisme ; en 1587, 2^o un recueil de chants d'église ; 3^o les évangiles et les épîtres des dimanches et fêtes ; 4^o l'histoire de la Passion et de la mort de Jésus. Ces quatre écrits portent le titre commun de Manuel ou *Enchiridion* des Lettes. Depuis trois cents ans, il n'y a pas un enfant lette qui n'ait appris ce petit catéchisme luthérien, pas un qui n'ait chanté les chants publiés en 1587. « Des centaines d'autres livres lettes ont fleuri pour se flétrir ensuite et tomber dans l'oubli ; mais le petit catéchisme de Luther, le livre de chants, l'Evangile ont vécu et vivent encore, et vivront toujours tant qu'on parlera lette dans le monde, et ils seront constamment une bénédiction pour l'église, l'école et la maison des Lettes au milieu des changements de leurs destinées extérieures » (p. x). Le catéchisme avait été réimprimé en 1875 par M. Bezzenberger. En 1886, la Société littéraire lette a réimprimé le livre de chants ; c'est M. Bezzenberger qui a reproduit le texte avec la plus scrupuleuse exactitude ; c'est M. Bielenstein qui a rédigé l'introduction où il traite de l'origine, du but et du texte de la traduction, et les remarques où il donne de nombreux et instructifs détails sur l'orthographe et la langue. Cette réimpression, exécutée avec luxe et qui fait grand honneur à l'éditeur autant qu'à la Société littéraire lette, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance.

C.

1. Mentionnons encore une table, fort bien rédigée, des noms des personnages qui sont cités dans le cours du volume.

VARIÉTÉS

Une lettre de La Condamine.

La lettre suivante de La Condamine à Bottari, que je crois inédite, fait partie, avec quelques autres, d'un recueil manuscrit de la bibliothèque Corsini, dont la formation est récente et l'origine singulière : l'avant-dernier préfet de la Corsinienne, l'abbé Rezzi ¹, prenait plaisir à remanier les collections manuscrites — documents historiques ou littéraires, — mélanges de toutes sortes, — si nombreuses dans ce fonds, et pour satisfaire ce goût malfaisant, il a mis dans un désordre complet bon nombre de volumes. Une de ses idées les plus bizarres a été de prendre dans des volumes ou dans des portefeuilles anciennement formés, déjà décrits et catalogués, diverses lettres d'hommes illustres pour en former un album d'autographes ². Le pis est qu'en inscrivant cette collection au Catalogue ³ (II^e partie, Index alphabétique par noms d'auteurs), sous la rubrique *Lettere di Uomini Celebri*, Rezzi a négligé, peut-être volontairement, d'y marquer la cote du nouveau recueil. Aussi ce volume sans passé, perdu derrière d'autres in-quartos sur un rayon peu accessible de la bibliothèque, est-il resté presque ignoré jusqu'à aujourd'hui. Dans une rapide visite au palais de la Lungara, M. Müntz a pu en extraire, avec une intéressante lettre de J.-J. Barthélemy, une lettre et un billet adressés par La Condamine à Bottari. Il signale une troisième lettre, celle que je publie ici ⁴. J'ai eu

1. Le successeur de l'abbé Rezzi, M. le chevalier Cerrotti, est mort récemment (31 janvier 1887). On ne lui a pas donné de successeur. Le fonds Corsini sera désormais administré, tout en gardant son autonomie, par le préfet de la bibliothèque des Lincei. M. Cerrotti était un homme obligeant et doux, qui connaissait à merveille sa bibliothèque. Il a publié en 1881 le Catalogue des imprimés de la Bibl. Romana Sarti léguée à l'Académie Romaine de Saint-Luc par son fondateur l'architecte Sarti. Il s'occupait, en ces temps derniers, de rédiger le catalogue du richissime cabinet d'estampes de la Corsinienne.

2. Bien que composé sans méthode et sans goût, cet album est intéressant, car plusieurs écrivains célèbres y figurent. Citons entre autres Fénelon, Voltaire, Boerhaave, J.-P. Séguier, La Condamine, J.-J. Barthélemy. Plusieurs de ces lettres à Fénelon ont été publiées par M^{re} Chaillo dans ses *Analecta juris pontificii*, et par l'abbé Rezzi dans une plaquette imprimée à Rome (place de Venise, n° 114) en 1853, sous le titre : « Lettres inédites retrouvées dans la bibliothèque du prince Corsini. »

3. Le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Corsini, volume grand in-folio de 566 feuillets, est divisé en trois parties : description dans l'ordre du classement, n° 1 à 2132 ; index alphabétique par noms d'auteurs et titres d'ouvrages anonymes ; index alphabétique par matières notables. — Notre manuscrit porte le numéro d'ordre 2028, mais ce numéro ne suffit pas à retrouver un manuscrit si l'on n'en connaît pas la cote de classement composée de deux chiffres et d'une lettre indiquant la travée, le rayon et la place sur le rayon, par ex. <32, G, 15>.

4. « Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie (xvii^e, xix^e siècle), publiées par M. Eugène Müntz, (extrait de la *Revue critique*), et dans la *Revue critique*, 1882, tome XIII de la nouvelle série, p. 371 à 515 ». — Le même

quelque difficulté à retrouver le volume que l'on croyait perdu et que l'on refusait sans phrases. Toutefois, sur ma demande, l'un des attachés de la bibliothèque, l'obligeant M. Bracony, a bien voulu faire pour moi une nouvelle enquête, et, après de patientes recherches, il a retrouvé sous le numéro <32, G, 15> le volume désiré. Mais dérelié, la plupart des feuillets décousus ou déchirés, ce recueil presque en lambeaux (quelles mains l'ont réduit à cet état lamentable!) a dû être envoyé à l'atelier de reliure pour y subir une restauration complète. L'obligeance de M. Sciraparelli, le savant conservateur de la bibliothèque de l'Académie des Lincei, m'a permis de l'examiner au passage et d'y copier cette lettre.

Cette lettre, probablement détachée par Rezzi des recueils de la correspondance de Bottari, renferme, comme celle qu'a publiée M. Müntz, de curieux détails sur le caractère de La Condamine. Si dans l'une il se montre égoïste, mari satisfait mais peu enthousiaste, se rappelant volontiers les agréments de l'indépendance perdue, dans l'autre on reconnaît, sous les plaisanteries et les amers paradoxes, sous les bizarres utopies que lui inspirent l'absurde politique de Louis XV et les désastres de Frédéric II, malgré le scepticisme et l'ironique légèreté du ton, l'accent sincère d'un profond patriotisme.

LETTRE DE LA CONDAMINE.

Paris, le 5 décembre 1757.

Monsieur et très-cher prélat,

La nouvelle année n'ajoute rien aux sentimens que je vous ai voués, mais elle me sert d'occasion pour vous en renouveler les assurances. J'espère que vous voudrez bien vous charger de présenter mes respectueux hommages à LL. EE. Madame la duchesse Corsini, Mesdames ses filles, à Son Eminence, à Monsieur le Duc, à Messieurs les Princes ses fils, et à tout ce qui leur appartient. J'ay appris avec une véritable

volume contient une lettre de La C. en date du 5 décembre 1757. — M. Müntz ayant publié ces lettres sans aucun commentaire, on me permettra de signaler la légère erreur de La C. qui fait naître Pereira à Lisbonne, alors qu'il naquit dans l'Estramadure espagnole. L'histoire de ce malheureux juif de Carpentras montre une fois de plus de combien de vexations administratives se composait la tolérance du Saint-Siège à l'égard des Israélites.

5. Voici quelques renseignements biographiques sur les divers membres de la famille Corsini au milieu du XVIII^e siècle, pour identifier les personnages cités ici et dans la lettre du 30 mai 1757. Je les tire d'un tableau généalogique inédit conservé à la bibliothèque Corsini. *La duchesse Corsini* est Octavia Strozzi, mariée le 23 décembre 1727 à Filippo C., dont elle eut sept enfans: Vittoria, Bartolomeo, Lorenzo, Teresa, Andrea, Lucrezia, Giovanna. — *Mesdames ses filles*: Maria-Vittoria (21 nov. 1728-17 février 1797), mariée le 10 avril 1747 à D. Livio II Odascalchi, duc de Sirmio et Bracciano; (c'est elle que La C. dit avoir saluée à Milan). *Teresa-Maria* (1^{er} nov. 1732-30 avril 1779, mariée le 1^{er} nov. 1757 à D. Francisco Michelangelo Caetani, duc de Sermoneta). Lucrezia (1740-1784, devenue duchesse Giuseppe d'Al-

joye la conclusion du mariage de Mme la duchesse de Sermoneta. Je ne cesse de faire des vœux pour la santé et la prospérité de cette respectable maison et je ne perdrai jamais le souvenir des bontés dont LL. EE. m'ont honoré.

Vous auriez plus souvent de mes nouvelles si j'en avois d'intéressantes à vous mander. Mais je passe la moitié de ma vie en province, où l'on est fort mal instruit de ce qui se passe. Quant aux nouvelles d'Allemagne, vous les savez plus tôt que nous. Elles n'ont pas fait jusqu'ici assez d'honneur à nos armes pour m'être pressé de vous les mander¹. On m'avait dit qu'on rappelait le prince de Soubise². Je ne sais ce qui en sera, mais cela me paraîtrait inconséquent : le maréchal d'Estrées qui avait gagné une bataille a été appelé³, si on traitait de même le

temps). *Giovanna* (1742-1763), mariée à Giuseppe di Girolamo Mattei). Son *Éminence* est Neri Maria Corsini (1685-1770), frère de Filippo, cardinal du titre de Saint-Adrien, membre de toutes les congrégations et préfet du tribunal della segnatura di giustizia. C'est à ce tribunal que fait allusion La C. dans la lettre du 30 mai. C'est le cardinal Neri Maria qui acheta aux Riario leur palais de la Lungara qu'il remplaça par le palais actuel. Avec Bottari, il forma une riche bibliothèque qu'il ajouta à celle que son oncle avait achetée au cardinal Gualtieri. — *M. le Duc* : Filippo Corsini, né le 30 sept. 1706, mort le 30 nov. 1767, capitaine de la garde noble sous Benoît XIV. — *Ses fils* : *Don Bartolomeo*, fils aîné de Filippo, né le 9 oct. 1729, mort le 22 février 1792 à Florence, marié en octobre 1758 à D. Maria-Felice del principe D. Giulio Cesare Barberini, morte le 30 juillet 1817, membre de l'Accademia fiorentina en 1766; capitaine de la garde-noble, créé chambellan impérial par Joseph II, ambassadeur de l'empire au conclave en 1774; chevalier de la Toison d'or; créé conseiller d'Etat par Léopold II en 1791. Lorenzo, né le 26 novembre 1730, mort à Vienne le 28 janvier 1802; chevalier de Malte, créé, en 1734, prieur de Pise avec dispense par son grand-oncle Clément XII; créé grand-écuyer en 1765 par Pierre-Léopold 1^{er} de Toscane, conseiller intime par Marie-Thérèse et François; en 1769, majordome général de Marie-Louise, femme de Léopold de Toscane. Il fut l'ami et le protecteur des lettrés, entre autres du savant Lorenzo Pignotti, et devint membre de plusieurs académies, entre autres de celle des Etruschi (1779). *Andrea Corsini*, né à Rome le 11 janvier 1735, mort le 11 janvier 1795; cardinal en 1752 du titre de Saint-Angelo in Pescaria, évêque de Sabine et vicaire de Rome. Il fut un des plus violents adversaires des Jésuites et ne contribua pas peu à la promulgation de la bulle de suppression. Il fut chargé par Clément XIV de garder dans le château Saint-Ange le R. P. Ricci, général de l'ordre. — Parmi « *ce qui leur ap- tient* » figurait probablement ce chevalier Pecci qui accompagnait le chevalier Lorenzo dans son voyage à Paris de 1757. Dans leur « *Genealogia dei conti Pecci* » (Pise, 1880), Fumi et Lisini ne donnent aucun renseignement qui permette d'identifier ce personnage. Toutefois, en 1757, le nom de cavalier Pecci ne peut convenir qu'à Carlo Pecci, fils d'Antonio, né en 1733, soldat comme son père, et mort en 1776. Carlo d'Antonio est le grand-père de Léon XIII.

1. L. C. oublie Kloster-Zevern pour ne penser qu'à Rosbach.

2. Soubise fut rappelé en effet peu de temps après Rosbach, et Richelieu le suivit de près. On les remplaça par l'abbé de Clermont,

3. L'engagement du 26 juillet 1757, dont tout l'honneur revient du reste à Chevert, fut une victoire pour d'Estrées, mais troublé par une manœuvre hardie de F. de Brunswick, il ne sut pas en profiter. Son rappel fut motivé par ses lenteurs et son inaction. Il lui arriva le 27 juillet 1757 : cette coïncidence entre la victoire et la disgrâce éveilla, en faveur de M. d'Estrées, la sympathie de l'opinion.

général qui l'a perdue, ce ne serait pas juste. Les Hanovriens ont repris les armes ¹; le maréchal de Richelieu marche à eux, à ce qu'on prétend ². Tout cela n'est pas bien éclairci et chaque jour une nouvelle détruit l'autre. Nous savons mieux ce qui se passe en Silésie qu'en Westphalie. Hier un courrier extraordinaire apporta la nouvelle de la défaite du prince de Bevern sous Breslau ³, après un combat de huit heures. Son camp attaqué par quatre endroits à la fois a été forcé et il a laissé, dit-on, vingt mille morts ou blessés. Avec le temps, on saura (et vous savez peut-être déjà) combien il en a coûté aux vainqueurs. *Quidquid delirant reges plectuntur Achiivi*. Si vous n'entendez pas cela, Madame la Duchesse de Bracciano vous l'expliquera.

Madame du Bocage se ⁴ trouve si bien de Rome que je pense qu'elle fera comme moi. Si je ne m'étais pas marié, je crois que j'y serais encore, et si j'avais eu ma femme avec moi, j'y serais resté. La voilâ toute portée avec tout son ménage, car elle n'a pas d'enfants (j'entends M^{me} du Bocage). Jusqu'ici je n'en ai point non plus, dont Dieu soit loué! Je vous jure que j'en suis plus que consolé, quoique je sache bien que Sa Sainteté n'en aura pas meilleure opinion de moi pour cela. Nous n'en faisons pas moins bon ménage, ma nièce et moi, et il y a toute apparence que le Saint-Père n'aura point à se repentir d'avoir formé nos liens.

Je m'en rapporte à l'abbé Barthélemy pour vous mander des nouvelles ecclésiastiques. Tout ce que je sais, c'est que le dernier bref sur les doutes a beaucoup déplu aux Constitutionnaires, et qu'il s'en est peu fallu qu'il ne fût enregistré au Parlement. Sans la guerre cela ferait beaucoup plus de bruit. Notre nouvel ambassadeur ⁵ ne part point; à présent qu'il est sûr du chapeau, je crois qu'il est moins pressé.

Il y a des paris sur ce que deviendra le roi de Prusse. Voici ce que j'imagine, il sacrifiera quelques millions, lui et les Anglais, pour gagner les nouveaux ministres de la Porte à la faveur du nouveau gou-

1. Après la violation de la capitulation de Closter-Zevern par Pitt.

2. Ce fut F. de Brunswick qui recommença les hostilités. L'hiver les arrêta bientôt.

3. Après la prise de Schweidnitz par les Autrichiens, la défaite du prince de Bevern par Daun venait de faire perdre encore Breslau à Frédéric II (11-22-24 novembre 1757).

4. « *Forma Venus, arte Minerva* », Marie-Anne Le Page, veuve du receveur du Bocage, était alors dans tout l'éclat de sa gloire. Successivement admise au sein des académies de Bologne, Lyon, Rouen et Padoue, elle fut reçue à Rome comme membre de l'Académie des Arcades. On y forma un gros volume des vers écrits à sa louange. Il n'est pas étonnant qu'elle aimât Rome.

5. M. de la Rochechouart, évêque de Laon et cardinal, remplaça à Rome, comme ambassadeur, Choiseul-Stainville, après un an d'intérim rempli par les chargés d'affaires Boyer, l'abbé de Meyère et l'abbé Delvincourt. — Ce Boyer est précisément celui auquel La G. dit demander des nouvelles de Bottari en l'absence de Barthélemy et à défaut de nouvelles directes (Voir la lettre du 30 mai, R. c., t. XIII (n. s.). p. 492).

vernement et des changemens que la mort du sultan peut occasionner ¹. Ils donneront pourboire aux Janissaires, qui doivent s'ennuyer d'une si longue paix ². Il ira discipliner les Turcs, se mettre à leur tête quand il sera dépouillé de ses Etats, et leur promettra de les amener à Vienne. Quelque extravagante que soit cette idée, Dieu veuille qu'elle ne se réalise en aucune manière : tout le poids de la guerre d'Allemagne retomberait alors sur nous. Je ne vois qu'un boulet de canon qui puisse donner la paix à l'Europe.

Adieu, mon cher et aimable prélat, etc.

DE CONDAMINE.
LÉON G. PÉLISSIER.

CHRONIQUE

— La trente-neuvième assemblée des philologues et pédagogues allemands aura lieu, cette année à Zurich, du 28 septembre au 1^{er} octobre; les présidents sont M. Vitz, directeur du gymnase, et M. le professeur H. BLÜMNER.

— Le *Deutscher Einheitsschulverein*, dont nous avons annoncé récemment la fondation, vient de commencer la série de ses publications qui paraissent sous forme de fascicules ou « Hefte ». Le premier *Heft* renferme les articles suivants : FRICK, *Die Möglichkeit der höheren Einheitsschule*; Lothar MEYER, *Mathematik und Naturwissenschaften in der Einheitsschule*; HORNEMANN, *die Pflege des Auges und der Anschauung in der Einheitsschule*; ainsi qu'une introduction « *die Ziele des Deutschen Einheitsschulvereins* ». Le deuxième fascicule contiendra une étude de M. Hornmann, intitulée *Die Zukunft unserer höheren Schulen* (Hanovre, Carl Meyer. Prix de chaque fascicule, 2 mark).

— La Société philosophique de Berlin avait proposé, en juin 1884, la question suivante : « Exposé historique et critique de la méthode dialectique de Hegel ». Trois travaux ont été présentés, tous trois en langue allemande; ils ont été jugés insuffisants, et la Société n'a pas décerné de prix.

— L'Académie des sciences de Vienne a nommé membres correspondants MM. Beyrich et A. Weber, de Berlin; Th. Nöldeke, de Strasbourg; H. Usener, de Bonn; C. Hegel, d'Erlangen.

— M. Rod. Soux, professeur ordinaire de droit à l'Université de Strasbourg, a été appelé, en la même qualité, à l'Université de Leipzig.

— L'éditeur du *Berliner Tageblatt*, M. Rudolf Mosse, offre un prix de 10,000 mark à l'auteur du meilleur ouvrage sur le développement de l'idée de l'unité allemande. Les juges du concours sont MM. les députés Bulle, Hænel et de Stauffenberg, le bourgmestre de Forckenbeck et le professeur Th. Mommsen. Les travaux devront

1. Othman III, mort en 1757 après trois ans de règne, fut remplacé par son cousin Mustapha III (fils d'Achmet III), qui régna de 1757 à 1774.

2. La Turquie était en paix avec les puissances européennes depuis le traité de Belgrade de 1740, en grande partie dû au pacha Bonneval (V. sur ce personnage la conférence faite par M. Vandal au cercle Saint-Simon et publiée par L. Cerf).

être remis avant le 2 septembre 1888; « es gilt die Entwicklung des Einheitsgedankens im deutschen Volke, seinen Einfluss auf die Bildung und Stellung der politischen Parteien und seine Verwirklichung durch das deutsche Kaiserthum auf Grund wissenschaftlicher Forschung in Form abgerundeter Geschichtsbilder von Anfang dieses Jahrhunderts ab bis zur Kaiserproclamation von Versailles zu einer volksthümlichen, möglichst gedrängten Darstellung zu bringen. »

— L'Université de Kiel compte actuellement 567 étudiants, dont 71 appartiennent à la faculté de théologie, 40 à celle de droit, 292 à celle de médecine, 164 à celle de philosophie. Elle compte 82 étudiants de plus que l'an passé.

— Un monument a été élevé en l'honneur de Ranke à Wiehe, où est né le grand historien.

— Il y a cinq ans, s'était formé à Berlin un comité qui avait entrepris d'élever un monument à Chamisso. Le comité n'a pas encore recueilli la somme d'argent nécessaire, et il vient de faire un nouvel appel aux habitants de Berlin en faveur de « l'aristocrate né Français qui sut se transformer en un citoyen allemand dans le meilleur sens du mot et mieux encore en un poète véritablement allemand. » Non, — ajoute le comité, « le nom de Chamisso a toujours le même son; son image littéraire n'a point pâli; l'intérêt qu'inspirent ses poésies, ne s'est pas évanoui. Demandez à l'enfant qui récite avec enthousiasme son *Abdallah* et qui, avec le martyr de *Salas y Gomez*, attend, désespéré, sur le rivage solitaire de l'océan! Demandez à la jeune fille, à la femme qui pressent et voit dans *Frauenliebe und Leben* sa propre vie et son propre amour, comme dans un miroir de cristal! Demandez au jeune homme qui court avec *Peter Schlemihl* après les ombres de ses espérances et de ses desseins! Demandez au savant quelle haute estime il ressent pour l'homme qui, lorsqu'il n'y avait encore ni lignes de bateaux à vapeur ni des chemins de fer aux milliers de lieues, faisait le tour de la terre et savait décrire si fidèlement et si modestement tout ce qu'avait vu son clair regard! Non, le souvenir de Chamisso n'est pas éteint parmi nous! »

— Un comité qui s'est formé à Kreuznach et qui a pour président M. AGRICOLA et pour secrétaire M. R. SCHMITZ, vient de lancer un *Aufruf* ou appel pour l'érection d'un monument en l'honneur de Hutten et de Sickingen. Les statues des deux vaillants hommes du XVI^e siècle seraient élevées sur cet Ebernburg que Hutten nommait « l'auberge de la justice ».

— Viennent de paraître à la librairie Weidmann, de Berlin, les *Commentationes philologiae in honorem sodalitii philologorum Gryphiswaldensis secundum lustrum A. D. IV. Kal. Aug. ciccxc-LXXXVII condentis scripserunt veteres sodales* (In-8°, 67 p. 1 mark 60). Le recueil renferme les études suivantes : *Zu Aelians varia historia*, par M. Aug. BRUNK. — *De reconditiis quibusdam nominum in Ξ exequium formis*, par M. G. SCHULZE. — *Properz und Tibull*, par M. Waldemar OLSEN. — *De fabulis nonnullis Cyzicenis*, par M. G. KNAACK. — *Zu Hygins schrift de apibus*, par M. Paul RUSCH. — *De Hellanici Troicis*, par M. Maximilien WELLMANN.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 3 octobre —

1887

Sommaire : 207. FROTHINGHAM, Etienne Bar Sudaili. — 208. BRUNS et MOMSEN, Sources du droit romain, 5^e édit. — 209. WEIGEL, Catalogue des travaux juridiques allemands. — 210. HAMY, Notice sur une mappemonde portugaise. — 211. LACOMBE, Bibliographie parisienne. — 212. Et. CHARAVAY, La science des autographes. — 213. LECLERC, Les peuplades de Madagascar. — 214. PERSSON, Etudes étymologiques. — Chronique.

207. — **Stephen Bar Sudaili** the syrian mystic and The Book of Hierotheos by A. L. FROTHINGHAM. Leyde, Brill, 1886, in-8, p. v et 111.

La renaissance du mysticisme panthéiste qui se manifesta en Syrie à la fin du v^e siècle, engendra plusieurs œuvres apocryphes que leurs auteurs placèrent sous l'autorité des Pères de l'Église du premier siècle en les signant de leur nom. On possède de cette époque tout un corps de traités attribués à Denys l'Aréopagite, le converti de saint Paul, et un livre intitulé : Le livre d'Hiérothée, comme s'il était l'œuvre d'Hiérothée, le disciple de saint Paul et le maître de Denys. On comprend que les panthéistes se soient réclamés de saint Paul en s'appuyant sur le verset : « Afin que Dieu soit tout en tous » (1 Cor., xv, 28). Les critiques voient généralement dans l'auteur du pseudo-Denys un disciple de Proclus. Quant au livre d'Hiérothée, la question est plus douteuse, car le texte syriaque qui nous est parvenu, est donné comme une traduction d'un original grec, or Barhebræus, auteur du xiii^e siècle, attribue la paternité de l'œuvre à un hérésiarque syrien du v^e siècle, Etienne Bar Sudaili. Les critiques considéraient que l'attribution de Barhebræus était de trop basse époque pour mériter quelque crédit, mais les recherches auxquelles M. Frothingham s'est livré sur cette question, l'ont amené à soutenir la même thèse. Cette thèse, il l'appuie par des arguments intrinsèques tirés de la conformité de la doctrine du livre d'Hiérothée et de celle de Bar Sudaili, telle que des documents contemporains nous la font connaître. Il montre, en second lieu, que l'attribution du livre d'Hiérothée à Bar Sudaili n'est par une simple conjecture de Barhebræus, mais qu'elle est conforme à la tradition ; en effet, p. 65-66, il cite : 1^o un passage de Cyriaque, patriarche d'Antioche (793-817), que Barhebræus nous a transmis et qui est ainsi conçu : « Le livre qui porte le nom d'Hiérothée n'est pas de lui, mais probablement de l'hérétique Etienne Bar Sudaili » ; 2^o un passage de Jean, évêque de Dara (viii-ix s.), qui, après avoir mentionné le livre d'Hiérothée, ajoute : « Il n'est pas en réalité de lui, mais il fut composé par un autre en son nom, c'est-à-dire, par Etienne Bar Sudaili. » A la vérité, ces passages ne sont pas aussi affir-

matifs que M. F. le pense. Cyriaque dit seulement : « Le livre soi-disant d'Hiérothée n'est pas de lui, mais il semble (*dōmyô*) qu'il soit d'Étienne Bar Sudaili, l'hérétique. » Quant à la phrase de Jean de Dara, M. F. lui donne un sens qu'elle ne comporte pas, elle signifie à la lettre : « La même voie fut suivie par le livre qui est attribué à Hiérothée et qui n'est pas de lui en réalité, mais qui a été composé par un autre sous son nom ; et par celui (le livre) d'Étienne Bar Sudaili. »

Quant aux preuves intrinsèques tirées des documents, M. F. estime avec raison que les critiques, pour se former un jugement, doivent avoir ces documents sous les yeux. Il se propose donc de publier ceux qui sont encore inédits. Le livre dont nous rendons compte, renferme le texte syriaque avec une traduction anglaise d'une lettre de Jacques de Saroug à Bar Sudaili et d'une lettre de Philoxène de Mabbog contre l'hérésie de Bar Sudaili, adressée à Abraham et à Orestes, prêtres d'Edesse. Ces lettres ne nous étaient connues que par l'analyse qu'Assemani en avait donnée dans sa *Bibliotheca orientalis*. La lettre de Jacques de Saroug réfute la première hérésie de Bar Sudaili qui niait l'éternité des châtements de l'enfer. Elle paraît antérieure à la divulgation des théories panthéistes de Bar Sudaili. La lettre de Philoxène, au contraire, s'attaque au principe fondamental de la doctrine, à savoir : la confusion finale de tous les êtres, bons et mauvais, dans la divinité ou plutôt le chaos éternel. Au moment où elle fut écrite, Bar Sudaili cherchait à se créer des adeptes et à propager ses idées, sans oser cependant les publier au grand jour. Cette lettre est donc un document de première valeur.

M. F. espère nous donner bientôt le texte complet du livre d'Hiérothée et plusieurs fragments arabes et éthiopiens relatifs à la doctrine de Bar Sudaili. Le livre d'Hiérothée se trouve dans un manuscrit syriaque du *British Museum*, accompagné d'un commentaire de Théodose, patriarche d'Antioche (887-896). Ce manuscrit est justement l'exemplaire dont se servit Barhebræus pour le résumé qu'il fit du livre, et qu'il n'avait pu se procurer qu'avec difficulté. Théodose d'Antioche avait dû également faire plusieurs démarches avant d'acquérir le manuscrit qu'il commenta, tellement cette œuvre tenue secrète circulait peu. Le manuscrit du *British Museum*, a été décrit inexactement dans le catalogue de Rosen et Forshal. M. F. nous informe que, après une introduction de Théodose, vient une courte préface ou plutôt une dédicace adressée par l'auteur de la traduction du grec en syriaque à un certain Philios (ou Philéas), à la requête duquel avait été entreprise cette traduction. A la fin du livre une clause de la même main mentionne que la traduction achevée sera envoyée avec une lettre à celui qui l'avait sollicitée. Si Bar Sudaili est l'auteur du livre, celui-ci a été écrit en syriaque et la dédicace et la clause sont une supercherie de Bar Sudaili qui, voulant mettre son œuvre sous l'autorité du nom d'Hiérothée, devait faire croire qu'il avait été écrit en grec, puis traduit en syriaque. Telle est la conclusion à laquelle arrive M. F. qui a lu le manuscrit et qui n'a rien

trouvé qui trahisse un original grec. La publication du texte confirmera, nous l'espérons, cette conclusion.

La recherche de la paternité du livre d'Hiérophée a conduit M. F. à étudier le système philosophique de Bar Sudaili et à le mettre en parallèle avec les théories prêtées à Hiérophée, tant dans le livre qui porte son nom, que dans les œuvres apocryphes de Denys l'Aréopagite. Il y a partout une concordance parfaite qui autorise à considérer Bar Sudaili comme l'auteur ou l'inspirateur de ces théories, et les écrits du Pseudo-Denys comme postérieurs au livre d'Hiérophée.

M. F. a fait de Bar Sudaili une biographie aussi complète que le permettent le peu de renseignements qu'il a pu recueillir sur cet hérésiarque ; et il termine par une analyse sommaire du livre qu'il croit être l'œuvre de celui-ci.

Les textes syriaques sont corrects et généralement bien traduits. Pour la lettre de Jacques de Saroug, M. F. aurait sans doute mieux fait de ne pas reproduire servilement le ms. A, mais de choisir pour le texte les leçons des autres manuscrits, quand elles étaient meilleures, au lieu de les laisser dans les notes, comme 14 o, 18 h et j, 20 m. Voici quelques corrections qui nous paraissent mériter d'être signalées : 10. 12, traduire : « C'est l'ombre du soir qui a hâte de passer et de laisser passer la clarté du jour. » — 12 *penult.* : « Des richesses que l'on ne peut posséder d'une manière durable », cf. *Kal. et Damn.*, ed. Bickell, 67 *ante-p.* et *penult.*, et ed. Wright, 194. 5, 379. 7 — 28. 4. le mot *sefirâ* signifie simplement « docte, instruit », même ligne, lire *wômar*. — 39. 9, traduire : « ce qui a été dit (dans les Evangiles) serait superflu et ne devrait pas être approfondi. » — 39. 19 « qu'ils (tous les hommes) seront en Dieu et avec lui en une union qui en fera un tout, et cela résulte, ainsi qu'il le dit au sujet du mystère du dimanche, de ce que dans ce jour... » — 32. 13 « et qu'il n'a pas consulté les docteurs... » v. le même verbe avec le même sens, 46. 3, 10, 12 — 34. 1 « qui se complaît avec ceux qui se complaisent avec lui. » — 34. 3 « Le créateur et les créatures qui sont entièrement distincts », *hônô Kulleh* signifie « entièrement. » — 34. 10, « il a exclu les autres (jours) », lire (h)*riné*. — 36. 14, lire *l'meqtlok* — 38. 23 *rômez* — 42. 14, lire *hwô* et traduire : « il fut son propre maître. » — 42. 18 *dantareç*. — 42 *penult.* *hōṣayô* ne signifie pas moins mais témoins oculaires. — 44. 11 *nqabbel habrôthô* signifie « qu'il reçoive des blessures » et non « become compagnon. » — 44. 20, traduire : « lui qui jusqu'à présent ne sut pas être un disciple », c'est-à-dire, ne sut pas étudier les docteurs, cf. 32. 13 ; Philoxène ne pouvait pas dire qu'il ne lui connaissait pas un disciple, puisque, quatre lignes plus bas, il nomme un de ses disciples.

Nous souhaitons que la publication du livre d'Hiérophée, si vivement attendue, confirme les importantes conclusions de M. F. et les rende définitives. Dès maintenant, M. Frothingham a fait faire un grand pas aux questions qu'il a reprises et examinées à nouveau et son livre sera

accueilli avec reconnaissance, non seulement par les syrologues, mais par les savants qui s'occupent de l'histoire du monophysisme panthéiste en Syrie.

Rubens DUVAL.

208. — *Fontes juris romani antiqui* edidit Cur. Georg. Bruns, editio quinta cura Theodori Mommseni. Friburgi in Brisgavia, in libraria... Mohrii, 1887, 1 vol. in-8 de xvi-422 pages.

Consacré par un succès parfaitement mérité, cet excellent recueil de textes juridiques, empruntés à des sources très diverses, presque¹ toujours autres que le *Corpus*, se présente une cinquième fois au public, enrichi de plusieurs documents nouveaux et revu avec soin : les deux noms de Bruns et de Mommsen sont d'ailleurs, à eux seuls, des garanties du premier ordre et on serait presque tenté de louer ce recueil, les yeux fermés et sans aucune vérification. On ne se trompera jamais, en en disant un grand bien et en le recommandant à tous les travailleurs. Qu'on ne s'imagine pas cependant que l'œuvre soit parfaite. Elle me paraît, à certains points de vue, très éloignée de la perfection. Quelques textes d'une grande importance sont omis : je citerai avant tout la *Lex regia*, cette loi fondamentale de l'empire romain que M. Mispoulet a rééditée avec soin et traduite, en 1882, en l'accompagnant d'un excellent commentaire. Je citerai encore un passage précieux de Servius (III, 30) sur les cités libres, fédérées et *stipendiariæ* (omission d'autant plus singulière que les extraits de Servius occupent 5 pages dans le recueil) ; un fragment très utile de Nonius Marcellus sur l'*abdicatio* (liv. VII, édit. Quicherat, p. 522. Les Extraits de Nonius Marcellus occupent dans l'ouvrage que nous analysons près de 4 pages) ; les décrets de la colonie de Pise, textes très célèbres, que M. Lupi a de nouveau édités et parfaitement commentés, en 1879. Mais que sont ces oublis, en regard de l'omission incroyable de la *Lex regia* ou mieux de la *Lex de imperio* ?

Au point de vue bibliographique, l'ouvrage est très inégal : le petit préambule bibliographique mis en note pour chaque document publié est quelquefois excellent, assez souvent très incomplet et très défectueux. Exemples : — P. 16, note 1, *Leges XII Tabularum*. M. M. cite seulement Schoell et Dirksen. Pas un mot du grand ouvrage de Voigt d'une si haute valeur, *Die zwölf Tafeln*, Leipzig, 1883, 2 vol. 8. — P. 177, note 1, *S. C. Claudianum (oratio Claudii) de jure honorum Gallis dando*. On est surpris de ne pas voir citée la *Monographie de la table de Claude* par Montfalcon, 1853, 1 vol. in-fol. — P. 228, note 1,

1. Je suis obligé à cette restriction presque à cause de l'*Edictum perpetuum prætoris* qui est reproduit pp. 188-213 d'après la restitution de Lenel ; mais si le *Digeste* est ici le point de départ nécessaire, il faut ajouter que le travail d'agencement et de restitution donne aux textes une valeur toute nouvelle.

Decretum Commodi de saltu Burunitano. L'art. de Mommsen dans l'*Hermes* est mentionné : pas un mot de l'excellent commentaire de M. Esmein dans le *Journal des Savants*, 1880, pp. 686-705. — P. 242, note 12, *Leges aræ Augusti Narbonensis*. Bibliographie presque nulle : Herzog seul est cité. Naturellement il n'est fait nulle mention du récent et important travail de M. Cuq, *Les juges plébéiens de la colonie de Narbonne* dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1881.

En fait de bibliographie, je suis très ambitieux : j'aimerais à trouver, sous chaque paragraphe, l'indication sommaire des divers commentaires de ce paragraphe : une annotation de ce genre pour un recueil comme celui qui nous occupe, rendrait de très grands services ; mais les éminents éditeurs n'ont pas ainsi compris leur tâche : je ne saurais leur en faire un reproche : ce qu'on était en droit d'attendre de M. M. qui a pris la responsabilité de cette édition, c'était que la bibliographie générale de chaque article fût traitée partout également et partout complètement : sous ce rapport, le collaborateur que M. Mommsen s'est choisi (egregius juvenis Behrendt Pick) aurait pu montrer plus de diligence.

Paul VIOLLET.

209. — T. O. Weigel's *systematisches Verzeichniss der Hauptwerke der deutschen Literatur aus dem Gebiete der Rechts- und Staatswissenschaften von 1820-1882*. Bearbeitet von Dr. Jur. G. Mollat. Leipzig, Weigel, 1886, 1 vol. in-4 de 106 pages.

Ce livre sera utile, comme tout recueil bibliographique ; mais il ne mérite pas de très grands éloges. On a voulu nous donner une liste systématique des travaux juridiques *les plus importants*, publiés en Allemagne de 1820 à 1882. Un pareil choix sera toujours arbitraire : ce qui paraît important à celui-ci paraît secondaire à celui-là ; cependant il y a des ouvrages qui, de l'aveu général, sont fondamentaux ; ces ouvrages figurent-ils tous dans la bibliographie en question ? Je n'y trouve pas, en fait de droit public romain, le livre de Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, 1^{re} édit., 1873-1878 ; 2^e édit., Leipzig, 1881-1885, 3 vol. in-8 (*Handbuch der röm. Alterthümer*, t. IV-VI) : dans la liste des revues, pp. 3-7, je ne vois figurer ni le *Civilistisches Magazin* de Hugo, 4^e édit., Berlin, 1823-1837, 6 vol. in-8 ; ni la *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung der Auslande* de Mittermaier, Mohl et Warnkœnig. Les travaux divers de l'illustre Hugo sur le droit romain, réédités depuis 1820, ne sont pas mentionnés ; j'en dirai autant de ceux de Thibaut : ces dernières omissions ne s'expliquent pas par cette circonstance qu'il s'agit de rééditions, car l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny est dans le même cas et elle n'est pas

omise. Dans ces conditions, il me paraît difficile de dire que le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage ait été atteint.

P. V.

210. — **Notice sur une mappemonde portugaise** anonyme de 1502 récemment découverte à Londres, par le D^r E.-T. Hamy, publiée dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Année 1886, in-4. (Paris, Leroux).

C'est une véritable revue de Géographie que le *Bulletin*, publié par la nouvelle section de géographie historique et descriptive du comité des travaux historiques. Elle ne fera d'ailleurs pas double emploi avec les publications déjà existantes, si elle conserve bien le caractère scientifique et historique qui reste un peu trop étranger à nos revues et bulletins de géographie. La notice publiée par M. le D^r E. T. Hamy, secrétaire de la nouvelle section, inaugure bien cette publication. Elle est consacrée à l'étude d'une carte marine, d'un *portulan* récemment découvert à Londres, et qui est contemporain des grandes découvertes. Cinq planches nous donnent des réductions de différentes parties de ce portulan et de portulans analogues qu'il est intéressant de comparer avec lui. Les parties les plus curieuses de la nouvelle carte sont l'Afrique, les régions du Nord et l'Amérique. L'Asie n'y est reproduite encore que suivant le type usité au xv^e siècle. C'est l'Asie du globe de Béhaïm, c'est-à-dire l'Asie de Ptolémée complétée à l'aide des données fournies par Marco Polo. Un seul nom fait allusion aux nouvelles découvertes portugaises : *Colochuti* (Calicut). L'Afrique nous est, pour la première fois, présentée sur cette carte avec sa forme exacte. La carte dressée vers 1500 par Juan de la Cosa, n'est, en effet, exacte et riche en noms que pour la côte occidentale. La carte de M. le D^r H. qui, par sa nomenclature, est certainement portugaise, donne la côte orientale jusqu'à Mélinde, point où les navires portugais quittaient la côte et cinglaient droit vers l'Inde. Les régions du Nord sont conformes au type du xv^e siècle. Le Jutland s'incurve vers l'Orient, la Scandinavie se rattache au continent par un mince pédoncule; au nord de celle-ci une autre péninsule rattachée de la même manière au continent porte le nom d'*Euglovelant*. C'est évidemment le nom de Groënland. M. le D^r H. identifie avec raison cette terre avec la Laponie du nord, plutôt qu'avec notre Groënland actuel. Il faut, en effet, remarquer que sur les cartes du xvi^e siècle la nomenclature est encore peu arrêtée, et que les mêmes noms se retrouvent sur des régions très différentes. D'ailleurs sur la carte manuscrite de Ptolémée de Nancy¹, qui est le prototype des cartes modernes du Nord, cette terre septentrionale, prolongée à l'ouest jusqu'aux limites de la carte, ne se sépare pas du Groënland actuel, et

1. Cette carte a été reproduite en *fac-similé* dans les *Studien und Forschungen* de Nordenskiöld.

porte le nom de *Gronlandia*. Plus tard la scission s'est faite, et le nom de Groënland est resté appliqué tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux tronçons.

La partie relative à l'Amérique ne possède, pour ainsi dire, pas de noms. Il semble que le cartographe n'ait pas osé adopter une nomenclature encore variable et non fixée par l'usage. La côte américaine s'y compose de cinq fragments non rattachés les uns aux autres, et qui nous offrent le tableau des connaissances portugaises au commencement du xvi^e siècle. Notre carte présente, d'ailleurs, pour toute cette partie, la plus grande analogie avec la carte n^o II de l'Atlas de Kunstmann. Nous trouvons, en commençant par le sud : la *Terra Sanctæ Crucis* ; c'est la côte du Brésil reconnue par Alvarez Cabral et Coelho. Au nord-ouest de cette terre sont figurées une partie des découvertes espagnoles : les îles de *Cuba*, d'*Isabella*, des parties de la côte de Venezuela et des Guyanes correspondant aux découvertes faites par Hojeda et Juan de la Cosa en 1499. Enfin, au nord, et très à l'est de la ligne de démarcation, se trouvent une portion de côte : *Terra Cortereal*, puis une île : *Terra Laboratoris*. Ces terres sont le résultat des découvertes faites par les Cortereal et correspondent probablement, la première à la côte est de Terre-Neuve, la seconde à la côte du Labrador.

En examinant avec soin l'état des connaissances portugaises, sur différents points de cette carte, M. le D^r Hamy a pu montrer qu'elle a été établie à l'aide de documents datant de 1502.

On voit quel est l'intérêt de ce portulan, et combien il importe de recueillir avec soin et de publier des documents de ce genre. Il se passe peu d'années sans qu'on en signale de nouveaux. L'an dernier c'était la très curieuse carte catalane de Dulceri de 1339, appartenant à la collection de M. Lesouëf. Il reste, probablement encore, dans nos dépôts publics, des documents ignorés ; un inventaire sérieux de nos richesses mettrait peut-être au jour non-seulement des cartes manuscrites, mais peut-être ces cartes gravées du commencement du xvi^e siècle, qui ont disparu en si grand nombre.

L. GALLOIS.

211. — **Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs (1600-1880)**, par M. Paul LACOMBE, Parisien, avec une préface par M. Jules COUSIN, conservateur de la Bibliothèque et du Musée historique de la ville de Paris. Paris, P. Rouquette, 1887, in-8.

En 1845, un polygraphe, dont les compilations ne sont pas toutes sans valeur, Eusèbe Girault, de Saint-Fargeau (Yonne), publiait chez Firmin-Didot une *Bibliographie historique et topographique de la France*, extraite, pour la majeure partie, de son *Dictionnaire des com-*

munes. Il avait fait tirer à part le chapitre consacré à Paris (in-8°, 47 p.) et il appelait spécialement l'attention du public lettré sur cette partie de son travail : « La bibliographie de Paris, comprenant plus de douze cents articles, dit-il, est sans contredit la plus complète et la plus curieuse que l'on connaisse; de savants bibliographes ne l'ont pas parcourue sans étonnement ». En 1887, la seule série des *Tableaux de mœurs* à laquelle M. Paul Lacombe s'est restreint pour cette fois, lui a précisément fourni 1287 numéros : le même chapitre dans l'essai de Girault de Saint-Fargeau en comporte 80 : encore a-t-il placé sous la rubrique des *Tableaux de mœurs*, l'*Histoire édifiante et curieuse du Journal des Débats*, les *Carrosses à cinq sols* de Monmerqué, les *Mystères de Paris*, d'Eug. Sûte, etc. ! Aussi, selon la remarque de M. Jules Cousin, ce qu'on peut dire de mieux de cette *Bibliographie*, c'est qu'elle n'existe pas.

On ne sera, certes, pas tenté d'adresser le même reproche à M. Paul Lacombe. Il l'emporte sur son rival par le nombre, par la certitude, par le choix de ses informations. Il a dépouillé, la plume à la main, les séries spéciales de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de la ville; il n'a rien décrit que *de visu*, sauf pour quelques cas de force majeure; il a écarté enfin tout ce qui ne lui paraissait pas rentrer dans le cadre qu'il s'était tracé. On conçoit ce que des investigations si laborieusement poursuivies ont pu lui fournir d'additions précieuses, mais on appréciera aussi la somme d'efforts qu'exige une pareille enquête. La première des difficultés auxquelles M. L. s'est heurté, — après avoir exclu les romans et les pièces de théâtre, — a été, je le suppose, de déterminer ce que, dans une bibliographie aussi vaste que celle de Paris, on entend par *Tableaux de mœurs*, et je n'affirmerais pas que ses choix soient toujours irréprochables¹, mais c'est là l'écueil de toute classification méthodique. Ensuite, ses notes une fois prises, il a dû les grouper dans l'ordre chronologique, sans trop se soucier des disparates que ce rapprochement pouvait provoquer : c'est ainsi que l'*Itinerarium Galliæ* de Jodocus Sincerus se trouve placé entre le *Cartel de deux Gascons* et les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Enfin, chaque article est accompagné d'une note qui en résume le contenu, dévoile le nom de son auteur, si l'ouvrage est anonyme, et signale les diverses éditions ou réimpressions dont il a été l'objet. L'intitulé est suivi de la cote (placée entre crochets) du livre à la Bibliothèque nationale ou à Carnavalet et le plus souvent à ces deux établissements : de cette façon, le travailleur peut immédiatement vérifier, soit rue de Richelieu, soit rue de Sévigné, le détail qu'il lui importe de connaître.

1. Les *Chroniques parisiennes*, de Sainte-Beuve et les *Jeudis de Madame Charbonneau*, de M. de Pontmartin, appartiennent beaucoup plutôt à l'histoire littéraire qu'à la série étudiée par M. Paul Lacombe où, par contre, on chercherait en vain les *Tableaux de siège*, de Th. Gautier, et surtout l'*Histoire de la Société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, par MM. de Goncourt, dont l'absence constitue une véritable lacune.

Après avoir exposé l'économie générale du plan de l'auteur, je me reprocherais de ne pas insister sur certains articles qui constituent à eux seuls de véritables monographies : telles sont les descriptions du *Journal* de Martin Lister (un ex. d'une édition inconnue a fourni à l'auteur, auquel il appartient, l'occasion de signaler d'importantes variantes), du *Tableau de Paris* de Mercier, de *Paris ou le Livre des Cent-et-un*, du *Nouveau tableau de Paris*, des *Physiologies* qui ont pullulé de 1840 à 1850, des *Français peints par eux-mêmes*, de la *Grande ville*, du *Diable à Paris*, etc. ¹. En revanche (et à ce point de vue, le livre ne tient pas toutes les promesses de son titre), M. L. s'est montré très sobre d'indications sur le chapitre de la pornographie proprement dite; il a pensé sans doute que ce sujet, pour être traité à fond, devrait prendre place dans une section d'histoire médicale, et il s'est contenté, cette fois, d'énumérer ce qui a trait au Palais-Royal et à divers jardins publics.

Divisée comme M. Lacombe l'a comprise, la bibliographie de Paris peut et doit fournir de nombreuses séries : le plan du catalogue méthodique de la Ville, intercalé par M. Jules Cousin dans sa spirituelle préface, en montre les divisions naturelles. M. Lacombe a déjà exploré celles de l'Histoire religieuse durant la Révolution ² et des Tableaux de mœurs; il travaille, croyons-nous, à celle des *Guides* et des *Descriptions* : le champ est vaste, comme l'on voit : le succès qui a récompensé l'auteur nous est un sûr garant qu'il ne s'en tiendra pas à ces premières tentatives.

Maurice TOURNEUX.

212. — **La science des autographes.** Essai critique par Etienne CHARAVAY, archiviste paléographe. Paris, Charavay frères, 1887, in-4 de LVI p. Extrait du catalogue de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet ³. Tirage à part.

La notice de M. Et. Charavay, qui sert de préface au catalogue de la célèbre collection Bovet, est un traité complet sur la matière, fait par le

1. Notons, en passant, deux ou trois erreurs ou omissions. Bruun-Neergard, archéologue, minéralogiste et, avant tout, ami des arts, ne saurait être qualifié de « poète danois », n'en déplaise à la *Biographie* Didot (n° 416); le *Paris comique sous le second Empire* de M. Pierre Véron (n° 1068) est en réalité le même volume que son *Année comique* de 1862; dans la série des répliques provoquées par le fameux discours de Dupin (n° 1111), sur le luxe effréné des femmes, la brochure intitulée *Vive le luxe!* doit être restituée à Hipp. Babou : anonyme signalé d'ailleurs dans la dernière édition de Barbier.

2. *Essai d'une bibliographie des Ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution, 1789-1802*, in-8, Poussielgue frères, 1884 (Extrait, à cent ex., du *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris*).

3. *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par Etienne Charavay*, ouvrage imprimé sous la direction de Fernand Calmettes. Vol.

plus compétent des spécialistes. L'auteur s'occupe successivement de la recherche des autographes, des causes de leur conservation et de leur destruction, de leur utilité pour les historiens, de leur commerce, de leur authenticité, de leur prix, des collections publiques, des collections particulières, des divers genres de collections (générales, spéciales, etc.), du classement des collections, de la collection Alfred Bovet, une des plus précieuses qui aient jamais existé, des catalogues raisonnés et du catalogue Bovet, etc. En quelques pages d'une forme attrayante, M. C. a résumé tout ce qu'il y avait de plus intéressant à dire sur les autographes et auteurs des autographes, joignant aux indications les plus sûres, bon nombre de piquantes particularités. Sa plume d'homme d'esprit touche à mille sujets : tantôt nous sommes transportés en plein xvi^e siècle, en l'agréable compagnie de l'auteur des *Essais*; tantôt nous faisons une rapide excursion en Chine avec Feuillet de Conches « le prince des amateurs d'autographes ». Nous saluons, un peu plus loin, le glorieux fondateur de l'École historique moderne, Augustin Thierry, l'École des chartes et ceux de ses élèves qui sont devenus des maîtres. Puis défilent devant nous Villenave, « l'initiateur du commerce des autographes », Jacques Charavay, qui eut l'honneur de transformer ce commerce en une véritable science, son successeur Aug. Laverdet, M. Thibaudau, et le savant rédacteur du catalogue de la collection Alfred Morrison ¹, laquelle est la plus belle de l'Angleterre, comme celle de M. Bovet était la plus belle de la France, Vrain-Lucas, Guillaume Libri, M. Léopold Delisle, MM. H. Bordier et L. Lalanne, Ph. de Béthune et Royer de Gaignières, et, à côté de ces deux grands collectionneurs d'autrefois, tous les collectionneurs français et étrangers d'aujourd'hui. En lisant la notice de M. Charavay, chacun se dira : Ah ! qu'il fait bon voir traiter un sujet intéressant par un homme qui le possède à fond !

T. DE L.

grand in-4^e de 1,000 pages, imprimé par Claude Motteroz, sur papier de luxe, avec encadrement rouge à chaque page. Tiré à 500 ex. numérotés, dont 320 mis dans le commerce, 20 sur Japon à 300 fr., 240 sur papier vergé teinté à 150 fr., 60 sur papier vélin blanc à 150 fr. M. Charavay a pu dire avec une juste fierté, de la part prise par lui à ce travail (p. LII) : « Je me suis dévoué tout entier à cette œuvre capitale et je lui ai consacré trois années de ma vie. » Voir encore (p. LVI) des renseignements à cet égard qu'on ne lira point sans une vive sympathie.

1. Je demande la permission de joindre à l'adjectif *savant* l'adjectif *aimable*, car je garde le plus reconnaissant souvenir de l'extrême gracieuseté avec laquelle M. Morrison m'a communiqué diverses lettres autographes de Peiresc. Payons une autre dette : M. Charavay — c'est sa seule omission ! — n'a pas mentionné la remarquable collection de feu l'abbé Eglée, vicaire-général de l'archevêché de Paris, collection dont une partie me fut très généreusement donnée par son possesseur, vieil ami de ma famille.

213. — **Les peuplades de Madagascar**, par M. Max LECLERC. (Paris, Leroux, 1887, broch. in-8 de 68 p.)

En 1886, à la séance publique annuelle des cinq Académies, M. Grandidier prononça un discours fort remarquable sur *Madagascar et ses habitants*. Après avoir décrit succinctement le sol, la flore et la faune de la grande île, le savant académicien recommandait à ses auditeurs l'étude de l'ethnographie madécasse : « S'il y a, disait-il, un intérêt réel à observer les animaux et les plantes de Madagascar au double point de vue des sciences naturelles et de la géographie du globe dans les temps anciens, il y en a un non moins grand à étudier ses habitants dans leurs origines, dans leur histoire, et dans leur état actuel. » — C'est au désir exprimé dans les lignes qui précèdent, que M. Max Leclerc donne aujourd'hui satisfaction. Il passe rapidement en revue les groupes divers de cette population, qui, bien que composée de vingt familles différentes, ne parle qu'une seule et même langue, sauf quelques altérations insignifiantes. C'est, d'abord, la race nègre; (Vazimbab, Sakalaves. Antankares); l'auteur croit qu'elle a été la première habitante de l'île, sans toutefois oser l'affirmer formellement, en présence du désaccord qui existe à ce sujet entre M. Grandidier et lui. C'est ensuite la race jaune; (Malais, Tagals, Indonésiens); puis les Polynésiens, jetés sur les côtes par les *tornados*; les Sémites; (Arabes Musulmans, Juifs ou Phéniciens); les Aryens; (Persans, Indous, et les descendants des forbans anglais et languedociens.) Tous, quelle que soit leur origine, parlent *une langue parfaitement unie et cohérente, de la grande famille des langues malaises* (p. 5). Mais (chose importante à noter), les noms des animaux domestiques sont africains, ce qui est un bon argument en faveur de l'opinion de M. Leclerc.

Cette petite brochure est le fruit d'un très grand travail; il est facile de voir que l'auteur a étudié presque tout ce qu'on a écrit sur Madagascar. Nous lui indiquerons pourtant une source qui semble lui être restée inconnue; en 1665, la Congrégation de la Mission envoya à la Compagnie des Indes Orientales six prêtres et trois frères, sous les ordres du P. M. Montmasson ¹. Quelques lettres de ces Lazaristes ont été publiées dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission*; (T. II, p. 396-425) un grand nombre d'autres doivent se trouver aux archives de l'ordre; il serait d'autant plus intéressant d'en avoir connaissance que le P. Montmasson semble avoir été un observateur sagace, et qu'il avait appris la langue des indigènes.

Nous ne terminerons pas sans féliciter M. Leclerc d'avoir mis le lecteur en garde contre les nombreuses erreurs (souvent commises de parti pris) qui remplissent les livres que les auteurs anglais ont consa-

1. C'est le même qui fut cruellement martyrisé et attaché à la bouche du canon, le 5 juillet 1688, à Alger, où il était vicaire apostolique. Ce meurtre fut commis en représailles du bombardement exécuté par le maréchal d'Estrées.

crés aux Malgaches¹, et nous attendons avec confiance le grand ouvrage dont son instructive brochure n'est sans doute que la préface.

H. D. DE GRAMMONT.

214. — *Studia Etymologica commentatio academica scripsit Per Persson.* — Upsaliae, Edv. Berling, MDCCCLXXVI². In-8, 123 pp.

Les intéressantes conjectures par lesquelles M. Persson apporte sa contribution à l'étude de l'étymologie indo-européenne, ne manquent ni d'originalité ni même de hardiesse : parfois, l'échafaudage qui les étaye semble si léger que l'auteur hésite à s'y aventurer (v. g. p. 95, n. 2), comment le lecteur ne partagerait-il pas ses scrupules ? Mais la méthode est saine, les recherches consciencieuses, les connaissances très étendues, et, si l'œuvre est, comme tout le fait supposer, le premier essai d'un débutant, il n'est pas besoin d'indulgence pour y voir un début plein de promesses.

La thèse de M. P. consiste à retrouver en sanscrit, en grec et en latin — ce n'est que très accessoirement qu'il traite des autres langues de la famille — les restes d'un ancien thème démonstratif *ara*, dont on reconnaîtrait encore la trace dans un certain nombre de suffixes dérivatifs contenant un *r* (pp. 84-118). Cette dernière partie est de beaucoup la plus hypothétique, ce qui ne saurait surprendre ; car, s'il est peut-être abusif d'assimiler le suffixe dérivatif de *δο-τό-ς* au thème démonstratif **τό-*, dont l'existence est avérée, à bien plus forte raison se refusera-t-on provisoirement à admettre dans la finale de *ὑπέ-ρ* la trace d'un démonstratif *r* encore mal défini. Il est vrai que M. P. a préalablement établi l'existence de ce thème, entre autres preuves, par le sk. *āram*, *arvāk*, *rdhak*, etc. (pp. 5-15), par la particule grecque *ἄρ ἄρα ῥα* (encl.) *ἄρα*, etc., dont à cet effet il a discuté et analysé les divers sens avec le soin le plus méritoire (pp. 15-58), enfin par les préfixes latins *ar* (*ar-cessō*, *ar-biter*) et *re* (*red redi*) de *re-cēdō*, *red-dō*, etc. (pp. 59-75). Il y a certainement beaucoup d'excellentes choses à prendre dans toutes ces pages ; mais j'ai peur qu'elles ne soient moins liées qu'elles ne le paraissent au premier abord, et que, de ce système quelque peu artificiel, la science ne doive en définitive retenir que de nombreuses et ingénieuses vues de détail. Sans doute, l'auteur lui-même ne s'est point fait illusion à cet égard ; mais, en tout cas, réduite même à cette mesure, son œuvre marque pour la grammaire comparée un réel progrès, en même temps qu'elle atteste de sa part un effort extraordinaire et une rare pénétration.

1. Voir la note de la p. 4, pour J. Mullens ; celles des p. 6 et 7 pour S. Wake et L. Dahle, etc., etc.

2. Le post-scriptum est daté du 10 juin 1887.

Avant tout, j'aurais souhaité que M. P. s'expliquât plus nettement sur la nuance vocalique du monosyllabe qu'il désigne par les schèmes *ar*, *ra* et *r*. Quelle est au juste la valeur de l'*a*? Est-ce un *a* véritable? Mais, indépendamment de la question de savoir si une syllabe *ar ra* peut se réduire en *r*, question qu'avec M. Brugmann je résoudrai volontiers par l'affirmative¹, il est impossible de concevoir comment cet *a* aurait donné un *ε* en grec (dans *ἐπι-ἀύχην*, p. 57) et un *e* en latin (dans le préfixe *re-*). Posera-t-on, au contraire, *er re*? Alors c'est *ἀρι-γυωτος*, et *ar-cessô* qui deviennent absolument énigmatiques. Certes, ce ne sont pas là des objections phonétiques péremptoires : on en rencontre de pareilles dans toutes les décompositions de particules, éternel et cher tourment des étymologistes ; mais peut-être eût-il été bon d'en prendre moins aisément son parti.

Le système admis toutefois, j'en voudrais indiquer une conséquence qui semble avoir échappé à M. P. : c'est que deux formes au moins du médiopassif latin pourraient bien être le produit de l'agglutination d'un verbe et d'un enclitique, comme le serait en grec, selon M. Osthoff, le parfait *δέδωκε* = * *δέδω κε*. Supposons en effet que le celto-latin préhistorique ait dit * *vehet r*, * *vehont r*, locutions équivalentes à celles du grec *ἔχει ῥα*, *ἔχονσι ῥα* : le réflexe latin serait naturellement *vehitur*, *vehuntur*. Il resterait à rechercher par l'effet de quelle analogie ces locutions auraient pris le sens passif en regard de *vehit* et *vehunt* ; mais phonétiquement l'hypothèse serait irréprochable. Si elle se vérifiait, on voit ce dont nous serions redevables à M. Persson.

Je terminerai en lui signalant quelques points où sa vigilance habituelle m'a paru en défaut. — Il est bien difficile de croire, avec M. Danielsson (p. 49 i. n.), que *ipse* équivaille à *ἀπι σά* ; car d'abord on attendrait au neutre * *iptud* ou tout au moins * *ipsud*, et ensuite la locution *redēpse* en deviendrait inexplicable. — J'ai peine à comprendre comment *κῆνος* serait dérivé de l'instrumental *κῆ* (p. 10 i. n.) : *κῆνος* est lesbien et dorien, tandis que *κῆ* est exclusivement néo-ionien, et d'ailleurs interrogatif. Mais peut-être M. P. veut-il parler d'un * *κῆ* démonstratif, dont rien toutefois n'atteste l'existence. — Quelque opinion qu'on se fasse de *cūr* = *cū-r* = *quô-r* (? pp. 87 sq.), il faut, ce semble, admettre que ce mot a la même forme que les illatifs *hū-c*, *illū-c*, etc., qui ont comme lui un enclitique surajouté : ainsi *cūr* signifierait étymologiquement « dans quel but? ». — Sur le type *patraster*, *mātertera*, le dernier mot paraît avoir été dit par M. Bréal² ; sur le pronom *δεῖνα*, par MM. Baunack³, qui ne sont pas cités (pp. 91 et 117). — Enfin, sur la disjonction nécessaire de *sē* et *sed*, M. Persson s'est à peu près rencontré avec moi (p. 70 i. n.)⁴ : ce que je constate beaucoup moins

1. Cf. *Grundriss*, I, n° 318.

2. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 346.

3. *Stud. auf dem Gebiete d. Gr. u. d. Ar. Spr.*, I, 1, p. 46.

4. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 91.

pour revendiquer la priorité que pour m'applaudir de la coïncidence.

Bien que l'ouvrage soit de médiocre étendue, l'absence d'un index des mots s'y fait assez vivement sentir. Aucun livre de grammaire comparée, à plus forte raison d'étymologie pure, ne devrait se refuser ce complément nécessaire.

V. HENRY.

CHRONIQUE

FRANCE. — C'est de Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes, que M. Hippolyte BAZIN, directeur du petit lycée de Saint-Rambert à Lyon, s'occupe dans une brochure bien courte, mais pleine de choses (Vienne, 1887, grand in-8°, de 12 p.). Dans le tome V, seconde partie, du *Corpus inscriptionum Latinarum*, M. Mommsen, donnant en tête du chapitre cxii, p. 915, des notices sommaires sur les épigraphistes auxquels il a fait des emprunts pour la région de Nice et de Cimiez, mentionne en six lignes l'érudit, objet de la notice de M. Bazin. On voit qu'il en ignore jusqu'au nom exact, puisqu'il l'appelle *Maurandus* ou *Mauritanus*. Tout ce qu'il en dit est emprunté au titre d'un recueil de la Bibliothèque nationale (ms. 8957, fol. 218) : *Li epitaphi antichi da diverse parti, raccolti per messer Hieronymo Maurando, pretio Antipolitano*. Les études entreprises par M. Bazin sur les antiquités antiboises lui ont donné l'idée de faire des recherches sur ce prêtre archéologue si peu connu, un des premiers en date parmi les épigraphistes provençaux. Dans le registre VIII de la collection Peiresc à l'Inguimbertaine de Carpentras, est conservé le récit du voyage à Constantinople de Jérôme Maurand d'Antibes, aumônier de Paulin de la Garde, envoyé en 1544 par François I^{er} en mission extraordinaire auprès de Soliman. M. Bazin analyse ce curieux document qui fut dédié à Catherine de Médicis. Il établit, d'après les notes que l'auteur a jetées sur la couverture et sur les marges de sa relation, qu'il avait formé une remarquable collection d'inscriptions, de médailles, d'autres objets antiques, que venaient admirer les savants français et étrangers dont l'archéologue a énuméré les noms et les titres. M. Bazin, après avoir critiqué les transcriptions de Maurand, termine ainsi son excellente notice : « On n'en doit pas moins rendre justice à son activité scientifique; on lui est redevable de la préservation du texte de plus de dix inscriptions d'Antibes aujourd'hui perdues; il fournit sur l'emplacement où d'autres ont été découvertes d'utiles renseignements; enfin il n'a pas tenu à lui que nous n'ayons une riche collection archéologique, dont nous tirerions le plus grand profit pour l'histoire de la Provence au temps des Romains. — T. DE L.

— *Un chapiteau de l'église de Saint-Pierre de Caen*. Sous ce titre, M. Armand Gasté vient de publier une plaquette luxueusement imprimée, ornée de trois belles planches, et qui contient une étude archéologique et littéraire fort intéressante (Caen, Henri Delesques, 1887, grand in-f° de 54 p.). L'abbé De La Rue (*Essais historiques sur la ville de Caen*) avait signalé le chapiteau de l'église Saint-Pierre comme un des plus curieux morceaux d'architecture qu'on puisse rencontrer. M. Gasté, développant ce que l'abbé De La Rue s'était contenté d'indiquer, décrit avec le plus grand soin les huit sujets sculptés sur le célèbre chapiteau; il accompagne cette minutieuse description d'explications non moins exactes qu'ingénieuses. Divisant en trois groupes

les différentes figures du chapiteau, il met ensemble 1° celles qui sont tirées des *Bestiaires*; 2° celles qui sont prises dans les romans de la *Table-Ronde*; 3° enfin celles qui proviennent des poèmes satiriques, des fabliaux. Le savant professeur cite en de curieuses pages, tantôt des textes du moyen âge, tantôt des vers du xvi^e siècle (par exemple les vers de Du Bartas sur le pélican), tantôt diverses assertions de nos érudits contemporains, notamment de MM. Comparetti, E. Hucher, Ed. du Ménil, Paulin Paris, Gaston Paris. Il fait faire ainsi à ses lecteurs, autour du chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen, un voyage très instructif et parfois très amusant, surtout quand le voyage nous amène devant un rapprochement aussi inattendu, aussi piquant que le rapprochement établi (p. 52) entre le récit d'un trouvère normand et celui de M. Émile Zola en un de ses romans les plus fameux. Ne nous séparons pas de M. Gasté sans dire que ses études si attachantes sur l'*Édition caennaise des divers portraits de Mademoiselle* et sur la *Carte amoureuse de la Basse-Normandie*, mentionnées ici à deux reprises, viennent d'être réunies dans une splendide brochure intitulée : *Notes sur Segrays. Études normandes* (Caen, Henri Delesques, grand in-8° de 33 p.). Cette brochure, que tous les bibliophiles voudront posséder, est ornée de la reproduction de la carte allégorique mise en tête d'*Athys*, poème pastoral (1653), carte qui semble bien avoir été le prototype de la carte du *Tendre*. — T. DE L.

ITALIE.—La Bibliothèque nationale Victor-Emmanuel (Rome) travaille activement à la rédaction des catalogues de ses manuscrits; ces mss. proviennent des fonds de couvents et églises déclarés propriétés nationales après septembre. Ils portent aujourd'hui deux numéros, celui de leur classement dans leur fonds primitif, et celui de leur classement dans le nouveau fonds général. La plupart de ces mss. sont modernes (du xvi^e au xviii^e siècle) et consacrés à des questions théologiques. Citons parmi les catalogues récemment mis à la disposition des travailleurs : 1° fonds de *Farfa*, 33 mss. (parmi lesquels le fameux regeste en cours de publication, par MM. Giorgi et Balzani); 2° fonds de *S. Pantaleo in urbe*, 125 mss. : n° 29-125, *Conclavia diversa tempore cardinalis Ludovisii deinde Gregorii XV et Maphei Barberini card. (Urbani VIII) necnon J. B. Pamphili (Innocentii X)*; 3° fonds de *S. Andrea della Valle*, 132 mss. : 4-1734, *Caracciolo vita di Paolo IV, 132-LXI, Index librorum bibliothecæ S. Andreae de Valle MDCCXIII*; 4° fonds de *San-Gregorio*, 111 mss., 1 (616), *Istruzioni di governo date dal doge Giov. Cornaro a Juan-Morosini destinato luogo tenente nella terra di Udine ed in tutto la patriâ del Friuli (1626); 11-596, Lettera di uno del conclave ad un nobile veneto (elezione del Rezzonico); 23-711, Girolamo Malipieri, Chroniche Veneziane (sec. XVI); 26-710, J. J. Caroldo, Storia Veneta (sec. XVII); 30-628, A. Dandulus, Chronica Venetiarum (sec. XVII); 50-546, Diplomatum atque instrumentorum ad monasterium classense S. Apollinaris pertinentium copiae e monasterii ejusdem archivio conscriptae. — Copies du xviii^e siècle : 67-715 (n° 18), Lettera dello Spanheim ad un amico dove si rende conti d'un libro che ha per titolo Istoria critica del vecchio Testamento (de Richard Simon) pubblicata a Parigi nel 1678. — Dans le vol. 90-1037, lettres au cardinal Zurlo. J'en note une de Louis XVIII, six de Charles X, trois de Louis-Philippe I^{er} et quatre de la reine Marie-Amélie; — 5° fonds de *Sainte-Marie della Vittoria*, 102 mss.; n° 31-224, *Il falso Bacchettone (Le faux dévot) commedia dal francese (imitation du Tartufe)*; 6° fonds de *San-Lorenzo in Lucina*, 200 mss., 25-1024, 146-1130, *Conclavi diversi*; 26-1025, Domenico Rossi, *Relazione del sacco di Roma*; 29-1029, *Vita di R. Borgia (Alessandro VI) e di Cesare*; et dans le 65-1020 (recueil factice) les morceaux suivants, 10 (p. 326) : *Fuga del re d'Inghilterra*; 12, p. 330, *morte del duca di Lorena Carlo V*; 16, p. 456, *Lettre du prieur de Breteuil au général de la congréga-**

tion de S. Maur sur l'arrivée à Breteuil du roi d'Angleterre; 17, p. 510; Estratti del Diario di Paride Grassi; 19, Ricordi di Paolo III al card. Farnese. — L. G. P.

— M. Angelo SOLERTI a découvert dans un manuscrit de Turin de nombreuses et importantes lettres inédites de Torquato Tasso qu'il compte publier avec d'autres lettres imprimées dans divers recueils.

— M. Vito LA MANTIA vient de publier à Palerme une excellente étude sur les sources du droit gréco-romain et les lois des rois normands de Sicile (*Cenni storici su le fonti del diritto greco-romano e li assisi dei re di Sicilia*, Turin et Palerme, 1887, 1 vol. in-8).

— Vient de paraître le 6^e fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. DE RUGGIERO; il comprend la suite du mot *Aedes*.

— Nous recevons de M. Antonio FAVARO, professeur à l'Université royale de Padoue, la lettre suivante : « L'Italie va entreprendre sous peu, aux frais de l'Etat et sous le patronage de S. M. le Roi, une nouvelle édition, aussi complète que possible, de toutes les Œuvres de Galilée. Ayant été chargé de diriger cette édition, j'ai l'honneur de m'adresser à cet effet à tous les directeurs d'archives, ou de bibliothèques, aux collectionneurs d'autographes, aux savants, aux amateurs et aux chercheurs de tous les pays, pour en obtenir l'indication des autographes ou des copies des travaux de Galilée, de ses lettres, de celles à lui adressées par d'autres, ou bien entr'autres se rapportant à lui, des documents relatifs à ses études ou à sa vie... enfin, de tout ce qui peut contribuer à rendre la nouvelle édition complète et définitive. Les noms des personnes, qui auront eu l'obligeance de me communiquer ces documents, seront honorablement mentionnés dans l'ouvrage, et tous les frais qu'elles auront eu à supporter seront immédiatement remboursés. »

— La librairie Carlo Triverio, de Turin, fait paraître une *Biblioteca di autori italiani* que dirige M. Rodolfo RENIER et dans laquelle ont déjà paru : I. *L'Arcadia* di Jacopo Sannazaro, riscontrata sull' autografo e annotata da Michele SCHERILLO (5 fr.). II. *Le Odi* di Giovanni Fantoni (Labindo) con prefazione e note di Angelo SOLERTI (In-8°, 320 p. 5 fr.). Sont en préparation : III. *Canzoniere* di Matteo Boiardo, a cura di Annibale CAMPANI; IV. *Le rime del Cariteo*, p. p. ER. PERCOPO; V. *Le novelle del Straparola*, p. p. Arturo GRAF; VI. *Le farse e le commedie carnascialesche di Georgio Allione*, testo, commento linguist. e glossario p. p. C. SALVIONI e studio critico a cura di A. COTRONEI.

— La même librairie publie une *Biblioteca di testi inediti o rari*, dirigée également par M. Rod. RENIER. Y paraîtront : *La Istoriella Troiana e altri testi inediti*, avec une introduction sur les légendes de Troie en Italie, par M. Egidio GORRA; *Le lettere del Calmo*, annotées par M. Vittorio ROSSI; *Dai Ragionamenti di Pietro Aretino*, estratti di Alessandro LUZIO; *I sonetti del Pistoia secondo l'apografo Trivulziano*, p. p. Rod. RENIER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 10 octobre —

1887

Sommaire : 215. STREIT, La seconde guerre punique. — 216. BOUVY, Poètes et mélodes. — 217. JOUBERT, Les misères de l'Anjou aux xv^e et xvi^e siècles. — 218. P. PASSY, Les sons du français; VIETOR, Etudes phonétiques; la revue américaine Spelling. — Académie des Inscriptions.

215. — W. STREIT. *Zur Geschichte des zweiten punischen Krieges in Italien nach der Schlacht von Cannae* (Berliner Studien, tome VI, 2^e fascicule). Berlin, 1887, in-8, 57 pages, chez Calvary.

Cet opuscule est un essai de critique historique telle qu'on la comprend de nos jours, surtout en Allemagne, un de ces travaux méritoires de patiente érudition où l'on essaie de discerner la vérité, à travers les récits des historiens anciens qu'on ne veut pas croire sur parole, en les opposant les uns aux autres et surtout en pesant la valeur des sources où ils ont puisé. L'auteur fait remarquer que, pour la deuxième guerre punique, nous ne possédons que la tradition romaine, et nous met judicieusement en garde contre elle, la personnalité d'Hannibal ayant eu le don d'effrayer à la fois les Romains et de surexciter leur patriotisme; ce qui, avec d'autres considérations, a fortement influé sur les relations qui nous ont été gardées de la lutte de Rome contre Carthage, en Italie. Puis il aborde l'étude de Tite-Live par le détail, examinant successivement et avec grand soin chaque événement particulier de la guerre, les trois batailles de Nola, le siège de Casilinum, la prise d'Arpi par les Romains, etc. La conclusion est que le récit de Tite-Live est peu digne de foi et que, si la fausseté de ses assertions ne peut être matériellement démontrée pour chaque point spécial, il n'en reste pas moins de graves soupçons contre la véracité de l'historien ou plutôt des annales qu'il a consultées. « Le temps est venu, ajoute l'auteur en terminant, de balayer tout cet amas de faussetés et de méprises et de rendre aux faits leur physionomie véritable. » Noble ambition! Le difficile est de suivre ce programme et le danger, de substituer un roman moderne au roman antique qu'on repousse. M. Streit, malgré la sévérité de sa méthode, est-il certain de l'avoir toujours évité?

R. C.

216. — Le P. Edmond Bouvy. **Poètes et mélodes**, étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'église grecque. Thèse pour le doctorat. Nîmes, 1886. In-8, xv-384 p.

Les hymnes de l'église grecque, composées du vi^e au xv^e siècle par des poètes restés pour la plupart inconnus, sont construites d'après un système de versification qui, sauf la substitution de l'accent à la quantité, offre la plus grande analogie avec celui de l'ancienne poésie éolienne et de certaines odes de Pindare. Une strophe initiale, divisée en membres de longueur inégale, est suivie de plusieurs autres strophes ou *tropaires* qui reproduisent identiquement la division, le nombre de syllabes et la disposition des accents de la strophe type. A l'intérieur de chaque strophe, entre les différentes incisives, règnent l'acrostiche, l'assonance initiale ou finale, la rime plate ou croisée, etc. Afin de ne pas surcharger la mémoire des chanteurs d'une trop grande diversité de rythmes et de mélodies, la strophe de telle hymne célèbre, avec la mélodie correspondante, servait de type (εἰρημός, *hirmus*) à beaucoup d'autres hymnes composées par des mélodes postérieurs. Les manuscrits indiquent toujours, en tête de chaque hymne, sur quel *hirmus* elle doit être chantée — absolument comme dans nos recueils de chansons ou dans nos vaudevilles nous lisons en tête d'un couplet « sur l'air de *Malbrouck*. »

Ces règles de l'hymnographie byzantine, longtemps méconnues, ont été élucidées dans ces derniers temps par plusieurs savants, notamment le cardinal Pitra, MM. Christ et Stevenson. Pour le chapitre qui s'y rapporte, le dernier de son livre, M. Bouvy n'a guère eu qu'à reproduire et à compléter sur certains points les explications de ses devanciers ; mais il s'est, en outre, proposé un objet propre, qui fait l'originalité de sa thèse. D'où vient, comment s'est constitué ce système de versification particulier, qui apparaît tout à coup, armé de toutes pièces, à la fin du vi^e siècle, et se substitue, dans l'usage ecclésiastique, aux rythmes savants des Synésius et des Grégoire de Nazianze ? Telle est la question que s'est posée M. B. ; il la résout en ramenant l'origine du « rythme tonique » à une double cause : d'une part l'insuffisance démontrée de la versification classique — quantitative — devenue purement érudite et artificielle, inaccessible au commun des fidèles, impropre à rendre les sentiments nouveaux de l'Eglise ; d'autre part, le triomphe graduel du principe de l'accent sur le principe de la quantité dans la prononciation du grec, dans la prose soutenue, dans la poésie destinée à la lecture et finalement dans la poésie chantée. On connaissait depuis longtemps certains épisodes de cette évolution, commune d'ailleurs au grec et au latin : les hexamètres de Commode, les scazons de Babrius, les trimètres byzantins de Prodrôme, avec leur pénultième invariablement accentuée. M. B., sans négliger les faits connus, en a ajouté de nouveaux qui permettent de mieux suivre les progrès du principe tonique, d'abord allié intermittent et modeste du principe

quantitatif, ensuite associé constant, enfin rival et conquérant sur toute la ligne. On remarquera en particulier l'excellente analyse de certaines homélies byzantines en prose, qui, pendant des pages entières, offrent des suites ininterrompues de membres de phrases se terminant invariablement par deux groupes proparoxytons, deux « dactyles toniques. » Il y a là une recherche d'harmonie, baptisée par M. B. du nom inexact de *Syntonie*¹, qui est évidemment la source immédiate de la versification accentuée, telle qu'elle nous apparaît dans des couplets isolés d'abord (tropaires, idiomèles), puis dans les grandes compositions hymnographiques elles-mêmes.

On le voit, le sujet choisi par M. B. est intéressant — sinon « hardi et difficile » comme le pensait M. Egger (p. 304); — la thèse est en outre claire et bien écrite, malgré quelque abus des élégances de collège et des floscules de séminaire², mais j'ai des réserves sérieuses à faire sur le plan suivi par l'auteur et sur quelques-unes de ses théories métriques. Sur le premier point, la modestie de M. B. me désarme un peu. Il confesse si ingénument (p. 349) le « défaut de proportion » de ses chapitres, les « développements superflus donnés à des questions incidentes », que je n'ai pas le courage d'insister : il est trop clair que le livre est de moitié trop long, que les cent premières pages et plus de cent autres, réparties un peu partout, auraient pu disparaître non seulement sans inconvénient, mais au grand profit de l'ouvrage. C'est surtout en matière d'érudition qu'il est vrai de dire avec le proverbe : μέγα βιβλίον μέγα κακόν.

Passons aux questions de métrique. M. B., qui n'est pas philologue de profession, a fait un loyal effort pour se mettre au courant des grands faits de la métrique classique, qui formaient le préliminaire indispensable de son sujet. Il a lu et souvent transcrit le *Pindare* de M. Croiset, la *Métrique* de M. Christ. Ce sont deux bons livres, assurément. Suffisent-ils à donner une connaissance complète et surtout un *sentiment* exact de la versification grecque? Il est permis d'en douter. Si M. B. avait un peu plus étendu ses recherches, il ne se serait pas exposé à trébucher toutes les fois que ses deux auteurs favoris, ou, pour mieux dire, ses deux guides exclusifs venaient à lui manquer; bien

1. Je ne puis admettre en effet la traduction que donne M. B. (p. 193) de la phrase d'Himérius ἀνείναι τὴν ἁρμονίαν τὴν σύντονον, « conformer le style à l'harmonie des rimes d'accents ». Ἀνείναι (ἀναιμένη) et σύντονος sont les termes musicaux techniques, relatifs à la manière d'accorder le tétracorde, et qui sont employés ici par métaphore. Pour exprimer l'idée que M. B. a en vue, c'est ὁμότονος, et non σύντονος, qu'aurait écrit le sophiste, et c'est ainsi d'ailleurs que s'exprime Théodore d'Alexandrie, cité p. 270.

2. Signalons notamment le mauvais pathos des p. 70 et suiv.; la p. 18 où le néologisme « s'extériorer » détonne au milieu d'une tirade en style soutenu; enfin quelques incorrections grammaticales (*thymélé* du masculin, p. 83; *scolie* dans le sens de chanson — τὸ σκόλιον — du féminin, p. 115 et *passim*).

plus, il ne se serait pas exposé à commettre des contre-sens en les lisant, à travestir ou à méconnaître leur pensée.

Justifions ces reproches par quelques exemples. Je ne ferai pas un crime à M. B. d'avoir parlé des « alexandrins » d'Apollinaire (p. 47) — bien que cela fasse penser à certain candidat au baccalauréat qui définissait l'alexandrin « un vers employé par les poètes d'Alexandrie » — ni d'avoir noté, comme un symptôme de la décadence des rythmes lyriques, que « les hymnes de Callimaque et de Cléanthe sont *déjà* en hexamètres » (p. 25) (et ceux d'Homère?) : ce sont là évidemment de simples *lapses*, et qui touchent d'ailleurs plutôt à l'histoire littéraire qu'à la théorie métrique¹. Mais voici déjà des fautes plus graves. M. B. n'a pas sur la nature de la *quantité* antique des idées bien précises. Il écrit (p. 78) que « les voyelles brèves de nature deviennent longues de position lorsqu'elles sont suivies de deux consonnes. » — Ce n'est pas la *voyelle* qui devient longue, c'est la *syllabe*. Le caractère des rythmes n'est pas mieux défini : « L'anapeste était de tous les anciens mètres le plus rapide et le plus vivant » (p. 117). Cette définition conviendrait parfaitement à l'iambe ou au trochée, mais non à l'anapeste, rythme à quatre temps, dont Aristophane oppose sans cesse la gravité à l'allure légère, sautillante des rythmes iambico-trochaïques. D'autres fois, ce sont des vers que M. B. ne sait pas scander. Il trouve (p. 118) douze syllabes dans le vers

Θέτι κυανέα, Θέτι πηλεία

où je n'en vois que onze. Il reconnaît une *anaclose*² dans des vers ioniques de Synésius (p. 177)

Λαγόνων ἐξ ἀγάμων Χριστὸς ἐτέχθη,
διδὲ τὴν παρθενίην ἤραο, θέχλη.

qui précisément ne présentent pas cette particularité. Il attribue (p. 89) une importance démesurée à la théorie de l'*isosyllabie* — c'est-à-dire de la correspondance des strophes syllabe par syllabe — dont il fait, bien à tort, honneur à M. Weil, et pour la rétablir dans un passage des *Choéphores* (v. 947-955) où elle est violée, il n'hésite pas à faire du mot *φάλιον* un iambe « par synérèse! » En revanche, il répète, d'après

1. On en pourrait relever bien d'autres. P. 29, à propos des métaphores accumulées dans l'*Hymne des enfants*, « l'art grec se refuse à toute brusque succession de symboles et d'images. » Quoi! Pindare et Eschyle n'ont jamais commis de cascades d'images? — P. 86. L'invention de l'épopée est donnée comme postérieure à celle du lyrisme : c'est le contraire qui est vrai, du moins en Grèce. — P. 222. « Déjà dans le vocabulaire du lyrisme classique le mot *τρόπος*; avait le sens de rythme et de mélodie. » Ni l'un ni l'autre; il signifie *ton* ou *style*.

2. M. B. paraît d'ailleurs (p. 123) ignorer la signification de ce terme qui indique simplement l'insertion d'une mesure à 6/8 dans un morceau écrit à 3/4 — mélange qui se retrouve dans la musique moderne.

M. Croiset, paraît-il, que la « théorie des pieds irrationnels » aurait « introduit dans les rythmes grecs un véritable chaos. » Loin d'« introduire un chaos » dans l'analyse lyrique, la théorie des pieds irrationnels a au contraire pour but — sinon pour effet — de débrouiller le chaos existant, en ramenant à une commune mesure, exigée par notre sentiment musical, les pieds d'inégale longueur que les poètes grecs associent dans une même strophe, souvent même dans un seul vers¹.

J'arrive maintenant à des erreurs encore plus regrettables parce qu'elles touchent au fond même de la thèse, je veux dire à la lutte de l'accent avec la quantité. Dès le début (p. 106) M. B. m'inquiète en reproduisant, sans la condamner expressément, une théorie monstrueuse de Villoison suivant laquelle l'accent aigu aurait allongé d'un demi-temps la durée de la syllabe brève qu'il frappait. Ailleurs (p. 101), M. B. constate que dans une ode de Pindare trois vers correspondants de trois strophes se terminent l'un par un mot périspomène, *μαστῶ*, l'autre par un propérispomène, *πρωτον*, le troisième par un paroxyton, *θέμισσιν*. « En vertu des seules lois du rythme métrique, écrit-il, les syllabes de même rang avaient dans toutes les strophes la même valeur, mais, dans l'exécution musicale, il faut admettre que l'artiste tenait compte de l'acuité ou de la gravité tonique, et que la première syllabe de *πρωτον* se trouvait surélevée par l'accent au-dessus de la première de *μαστῶ* et de la seconde de *θέμισσιν*. On conçoit que pour observer de telles nuances, sans déroger à l'uniformité du rythme et du chant, on employât les intervalles délicats du genre enharmonique. » Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en aussi peu de mots. Un texte célèbre de Denys d'Halicarnasse (*De comp. verb.*, c. 11) devenu presque banal à force d'être cité, nous apprend *formellement* que, dans la composition de leurs mélodies, les poètes lyriques grecs ne tenaient *aucun compte* de la place de l'accent tonique ; par exemple, il pouvait très bien se faire que sur le mot *θέμισσιν* la mélodie de Pindare exécutât une gamme *ascendante* au lieu de la gamme *descendante* qu'on eût fait entendre dans la récitation. En d'autres termes, l'accent disparaissait *complètement* dans la poésie chantée, et c'est ce qui est pleinement confirmé par les fragments de musique grecque qui nous sont parvenus (hymnes de Denys et de Mésomède). D'autre part, si, par impossible, le musicien avait voulu tenir compte de la distribution des accents dans le dessin de sa mélodie, le genre enharmonique ne lui aurait été d'aucun service, car ce genre se caractérise par l'emploi d'intervalles très rapprochés (quarts de ton), et les anciens nous apprennent que l'intervalle entre une syl-

1. Je n'insiste pas sur les « licences métriques » d'Homère, sur ses vers « acéphales, étranglés, miures » mentionnés par M. B. dans le même passage. Un coup-d'œil jeté sur la *Métrique* de M. Havet, p. ex., le convaincra que rien de tout cela n'existe : Homère a sa quantité et son orthographe, il n'a pas de licences — si ce n'est celles de ses copistes et de ses interpolateurs ignorants.

labe accentuée et une syllabe atone, dans la conversation, était d'une *quinte*! M. B. a-t-il voulu dire que dans la mélodie de la *Pythique* — laquelle devait se reproduire identiquement pour chaque strophe — la première syllabe de *μαστῶ* se chantait, par exemple, sur *ut* et la première de *πρῶτον* sur *ut et quart*? Dans ce cas, il se fait de la musique grecque une image bien cacophonique!

L'idée exagérée de l'importance de l'accent à l'époque classique a entraîné M. B. dans d'autres erreurs. Il s'imagine, par exemple (p. 135), que l'accent jouait un rôle dans la métrique du mimographe Sophron (v^e siècle). Il reproduit (p. 141) le paradoxe de Lucien Müller suivant lequel les césures de l'hexamètre latin auraient eu pour but « d'opposer au début du vers la quantité à l'accent afin de mieux mettre en relief leur réconciliation dans la cadence finale. » Cette théorie est inexacte de tous points; même pour les derniers poètes grecs (classiques), sans vouloir nier d'une manière absolue la recherche des coïncidences d'*accent* et d'*ictus*, je me montrerais beaucoup plus circonspect que M. B. dans la constatation de ces coïncidences; surtout je me garderais de les attribuer à l'influence des poètes latins, Claudien ou autres. Par exemple M. B. parle longuement (p. 145) de la métrique de Nonnus, mais il oublie la principale innovation métrique de ce poète, qui consiste dans l'emploi presque exclusif de la césure féminine (τομή κατὰ τρίτον τροχαῖον). Or cette pratique, qui eut pour conséquence la fréquence du dactyle et de la césure bucolique au 4^e pied, peut expliquer à elle seule un grand nombre de ces coïncidences de l'accent avec l'*ictus* aux deux derniers pieds, qui ont si fort intrigué M. Bouvy. M. B. n'a pas été plus heureux dans ses remarques sur l'origine du *vers politique* de 12 syllabes. Suivant lui, ce vers dériverait en droite ligne, par l'intermédiaire des trimètres byzantins, du trimètre classique, lequel, dans la majorité des cas, était déjà accentué sur la pénultième. Cette accentuation serait devenue peu à peu la règle: « L'accent affectait la pénultième par *compensation* et non par *accumulation*. » Voilà une explication qui suppose chez les versificateurs byzantins ou trop de finesse ou trop de barbarie; je ne pense pas qu'elle détrône l'hypothèse ingénieuse de Ritschl d'après laquelle l'influence du scazon de Babrius — où l'*accumulation* est incontestable — aurait été déterminante dans la transformation du trimètre iambique.

On voit que, sur bien des points de doctrine, je suis obligé de me séparer de M. B., mais ce que je regrette encore plus que ses erreurs — ou ce que je crois être des erreurs — c'est une lacune singulière, avouée dans la préface. Quelle était au juste la valeur de l'accent dans l'hymnographie byzantine, où l'on a vu qu'il servait de principe régulateur? Était-il purement mélodique comme à l'époque classique, ou bien était-il devenu intensif? En d'autres termes, la voix *s'élevait-elle* seulement sur la syllabe accentuée, ou *appuyait-elle* également sur cette syllabe? Dans sa préface, M. B. laisse la question indécise en ajoutant — bien à

tort — « la solution de cette difficulté ne m'appartient pas. » Dans la *Conclusion*, il paraît au contraire la trancher dans le second sens, car il écrit (p. 355) : « Les syllabes accentuées coïncident exactement avec les temps forts de la mélodie. » Si j'entends bien le français, les temps forts d'une mélodie sont les notes appuyées, et la « coïncidence » indiquée par M. B. signifie tout simplement que l'accent a une valeur intensive. Est-ce bien ce que l'auteur a voulu dire et, si oui, que signifie alors la phrase dubitative de la préface ? Pourquoi d'ailleurs ne citer aucune preuve à l'appui ? Mais il y a plus : nulle part dans son livre, que j'ai lu attentivement, M. B. n'apporte la démonstration documentaire que le dessin de la mélodie des hymnes grecs — tels qu'on les exécute encore au Mont-Athos et ailleurs — suive véritablement la « courbe des accents » ; cela valait cependant la peine d'être dit et démontré. Certainement le soin qu'apportent les hymnographes à faire correspondre les accents des différents tropaires d'un hymne suffit à prouver que l'accent, à l'inverse de ce que nous avons constaté chez Pindare et Euripide, déterminait la mélodie. Mais en déterminait-il le rythme, la mélodie ou l'un et l'autre ? C'est ce qu'on aurait été curieux de savoir.

Qu'on le remarque bien : je ne cherche pas une simple chicane à M. Bouvy. La question que je pose a une réelle importance au point de vue de l'histoire générale de l'accent dans les langues indo-européennes. Le changement de *nature* de l'accent grec à l'époque byzantine est un fait incontestable et qui s'explique par la composition de moins en moins raffinée des populations qui parlaient grec ; mais la date de cette transformation est encore incertaine et la constatation que je demande eût singulièrement aidé à la fixer. Si l'accent, dans les plus anciens *hirmus*, est déjà intensif en même temps que mélodique, la fin du VI^e siècle marque l'époque précise de la transformation. Pour moi, qui n'ai jamais eu le bonheur d'entendre chanter un hymne au Mont-Athos, qui n'ai même jamais vu d'*hirmologe* pourvu de notation musicale¹, j'ai le droit de conclure par un *Non liquet* ; M. B. avait la possibilité de se renseigner et le devoir de nous instruire.

Je résume cette critique trop longue. M. Bouvy pouvait écrire une étude d'histoire religieuse, d'histoire littéraire ou de métrique : il a voulu faire tout cela à la fois, et, comme il arrive toujours, pour avoir trop embrassé, il a mal étreint. Son livre, plein de bonne volonté et de bonnes choses, instructif, mais mal composé et insuffisamment approfondi, intéressera plusieurs classes de lecteurs ; il n'en satisfera pleinement aucune.

Théodore REINACH,

1. L'*hirmologe* imprimé (de Constantinople) manque à la Bibliothèque nationale ; l'*hirmologe* manuscrit (Suppl. fonds grec, n° 804) que j'ai consulté est dépourvu de notation.

217. — *Etude sur les misères de l'Anjou aux XV^e et XVI^e siècles*, par André JOUBERT, lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. Angers, Germain et G. Grassin et Paris, Lechevalier. 1 vol. in-8 de xi-368 pages.

Le nouvel ouvrage de M. André Joubert comprend une série de dix études ¹ (pp. 1-307) complétées par douze pièces justificatives (pp. 307-368).

Qu'il nous soit permis de regretter tout d'abord que l'auteur ne se soit pas servi des documents très intéressants qu'il avait en main pour en composer un tableau d'ensemble, au lieu de se borner, soit à des études, de valeur d'ailleurs fort inégale, soit à de simples publications de textes. La province dont il s'occupe avait été une des plus éprouvées par les guerres des Anglais. D'un autre côté, le voisinage de la Bretagne, où le duc de Mercœur lutta pour la Ligue avec le secours de l'Espagne jusqu'au traité de Vervins (1598), fit de l'Anjou l'une des parties de la France qui supportèrent le plus longtemps le fardeau des guerres étrangères et des guerres civiles. Sauf pendant la première moitié du XVI^e siècle, ce pays fut donc un de ceux qui eurent le plus à souffrir des luttes à main armée et de tout ce qu'elles apportent avec elles, la famine, les maladies épidémiques, l'abaissement général de la moralité. A ce point de vue spécial, les quatre dernières études de M. A. J. sont particulièrement curieuses (pp. 225-307). Les procès de Grégoire le Taillandier et de Guillemine la Robelotte, voleurs et empoisonneurs, montrent que les mêmes passions qui se voilaient à la cour d'une élégance et de raffinements empruntés à l'Italie, montraient toute leur crudité dans les paysans de la province chez lesquels les longues souffrances et les privations de toute sorte avaient éteint tout sens moral. Tandis qu'en haut l'imprimerie allait permettre l'essor à la fois artistique et littéraire de la Renaissance, et que la politique même s'appropriait, sous la double influence des légistes et de Machiavel, à formuler et à mettre en pratique la théorie moderne de l'Etat; en bas il y avait encore des gens comme Mathurin Gruau et la femme Chassebœuf qui s'en allaient « en vent et tourment... à travers hays et bussons » mener le sabbat sur « la Grant lande » (p. 242).

Malheureusement M. A. J. a cru devoir se borner, pour les trois derniers procès, à une simple publication de textes et à rassembler, sous le titre de « Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au XVI^e siècle, »

1. En voici les titres : Les Gueux en Anjou, leur organisation, leurs mœurs et leur langage. — Les misères de la guerre en Anjou et les doléances des habitants. — Les ravages de la peste en Anjou. — René de la Rouvraye, dit le Diable de Bresault (1560-1572). — Le Pique-Mouche, commenté et annoté (1592). — Les exactions de la garnison du Plessis-Boué sous la Ligue (1593-1596). — Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au XVI^e siècle. — Un procès de sorcellerie en Anjou au XVI^e siècle (1508). — Procès criminel de Grégoire le Taillandier, voleur et empoisonneur (1501). — Procès criminel de Guillemine la Robelotte, empoisonneuse (1501-1502).

une série de notes sur des documents qui lui ont été fournis par l'abbé Ledru. Le Pique-Mouche est également une publication. L'étude sur René de la Rouvraye, qui n'est que la reproduction d'une brochure publiée antérieurement par M. A. J., me paraît en général trop sévère. Il faut tenir compte des passions du temps auxquelles d'ailleurs le farouche huguenot savait quelquefois s'arracher, puisque nous le voyons, après la prise de Vire, se séparer de Montgomery « plutôt que de combattre avec l'étranger contre l'armée royale de France » (p. 160).

Les autres études du livre, tout en offrant un intérêt beaucoup moindre, appellent quelques critiques de détail.

P. 18. M. A. J. rattache l'étymologie de *jargon* au radical gréco-latin *garg*. L'opinion qui fait venir ce mot de l'expression jargonner (le jars jargonne), paraît plus probable (V. Littré. V° jargon). M. A. J., dans tout le cours de cette première étude, se réfère d'ailleurs constamment au travail de M. Vitu sur l'argot de Villon. Il aurait agi sagement en n'acceptant que sous bénéfice d'un rigoureux inventaire les explications de cet ouvrage tout plein d'une aimable fantaisie et où n'entre pour rien le spirituel scepticisme du chroniqueur.

P. 66. M. A. J. donne comme armes aux du Bouchet du Puy-Grefier : « *D'argent à deux fasces de sable papillonnées de gueules* ». D'après Denais, cette famille portait : *D'azur semé de chaussetrapes d'or sans nombre*. (Armorial général de l'Anjou, cité par MM. le duc des Cars et l'abbé Ledru. *Le château de Sourches au Maine et ses seigneurs*. Paris et le Mans, 1887, in-8°.)

P. 162. Dans l'expression « de cœur bon parfait », il me semble que ce n'est pas le vitrail qui parle, comme le prétend M. A. J., mais bien que le mot *parfait* est pris ici dans le sens qu'on lui donnait au temps des Vaudois, c'est-à-dire comme synonyme d'hérétique.

En résumé, le livre de M. André Joubert se recommande par les documents intéressants qu'il renferme sur la vie privée en Anjou aux *xv^e* et *xvi^e* siècles. Il est regrettable que l'auteur n'en ait pas tiré un meilleur parti et qu'il se soit toujours tenu dans un genre de composition intermédiaire entre la publication pure et simple et l'élaboration originale et personnelle des matériaux qu'il avait recueillis.

LOUIS FARGES.

218. — **Association fonétique des professeurs de langues vivantes.**

Les sons du français, leur formation, leur combinaison, leur représentation, par Paul Passy, président de l'Association fonétique. Paris, Didot, sans date, 64 p. in-16. Prix : 0 fr. 75.

— **Phonetische Studien**, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik mit besonderer Rücksicht auf den Unterricht in der Aussprache.... Herausgegeben von Wilhelm Viëtor. Erstes Heft. Marburg in Hessen, Elwert, 1887.

— **Spelling**, a Magazine devoted to the Simplification of English Orthography, official Organ of the Spelling Reform Association. Vol. I No. I. May 1887. Boston, Library Bureau (London, Trübner. Leipzig, Stechert). Quarterly. — Abonnement annuel, 1 dollar ou 4 shillings.

La phonétique descriptive a été d'abord un simple instrument, un auxiliaire de la phonétique historique. Il y a une dizaine d'années, un linguiste qui se regardait dans la glace prononcer un *a* ou un *p* ne tenait guère au phonème présent pour lui-même ; il voulait, en l'étudiant, s'éclairer sur un fait du passé, un changement de prononciation survenue entre l'époque ario-européenne et l'époque latine, ou entre l'époque latine et l'époque romane. Ou bien, il cherchait à élucider les principes qui ont présidé à la création de l'alphabet dévanagari, et alors encore son but était l'histoire, non la description prise en elle-même.

Mais, dira-t-on, on ne peut faire l'histoire de ce qu'on ne connaît pas, et décrire est le moyen de connaître. N'y a-t-il pas à s'étonner que Bopp ou Curtius n'aient pas été plus phonétistes, et que tant de savants aient passé leur vie à raisonner sur les sons sans lire Brücke ou Sievers ? Pourtant cela s'explique. La linguistique n'a vécu de vent qu'en apparence. Pendant plusieurs générations, elle a consommé son fonds de réserve, sa provision d'aliments sains et substantiels, le trésor des merveilleuses observations phonétiques des Hindous. Non pas qu'on ait beaucoup lu les *prâtîçākhyas* ; mais on pratiquait sans cesse, sans y faire même attention, le plus parfait alphabet qui ait jamais été en usage ; de plus, on apprenait la langue des Hindous, sinon à leur propre école, du moins dans des livres saturés de leur esprit, et où l'expression était souvent plus précise que la pensée du rédacteur européen. Le beau développement des études linguistiques a eu pour condition le mérite de quelques savants d'Occident ; mais la meilleure part en revient à ce fait que leurs cerveaux se sont trouvés traversés à la fois par les deux grands courants de la grammaire, le courant logique qui vient de Grèce, le courant phonétique qui vient de l'Inde.

Depuis quelque temps, les linguistes s'aperçoivent qu'il est séant d'examiner l'objet qu'on étudie. Ils ne laissent plus aux Hindous d'autrefois (ou aux médecins d'aujourd'hui) le soin exclusif de définir ce dont eux-mêmes dissertent. Il y a maintenant des phonéticiens en Occident ; il y a des cours de phonétique descriptive dans deux ou trois universités allemandes ; l'exemple, sauf erreur, a été donné par la

Suède, qui a la première institué un *docent* de phonétique à Upsala.

La phonétique descriptive a pour champ d'observation directe les langues aujourd'hui vivantes. Et chaque phonétiste étudie avant tout les sons de sa langue maternelle : il y a tant à faire pour bien connaître les idiomes les plus classiques, qu'il est fort naturel que les langues exotiques et les patois restent provisoirement à l'arrière-plan. Or, l'étude des langues de grande culture conduit tout droit à des préoccupations d'ordre pratique : il y a la question des méthodes d'enseignement, et il y a la question de l'orthographe. L'anglais, l'allemand, le français sont enseignés à des milliers d'élèves étrangers, au point de vue de la prononciation comme au point de vue de la syntaxe ou du vocabulaire ; le maître de langue doit donc se tenir au courant des travaux du phonéticien, et le mieux serait qu'il fût un peu phonéticien lui-même. D'autre part, quiconque est tant soit peu linguiste est choqué par l'absurdité des orthographes en usage dans les divers pays ; or, elle est surtout choquante pour le phonéticien, qui la sent mieux que personne par la théorie, et pour le maître de langue, dont elle entrave tous les jours la pratique. De sorte qu'il y a, et qu'il doit y avoir, un lien étroit entre ces trois choses, la phonétique descriptive, l'enseignement des langues, la réforme orthographique. Voilà comment il existe une jeune école qui poursuit des visées en apparence distinctes, mais en réalité solidaires. Elle considère la phonétique descriptive comme un objet d'étude se suffisant à lui-même, et elle revendique pour elle, vis-à-vis de la phonétique historique, la même indépendance que la géographie a toujours eue à l'égard de l'histoire. En même temps, elle introduit dans l'enseignement des langues une nouvelle méthode (la méthode *fonétique*), et elle réclame avec ardeur la réforme de l'orthographe des diverses langues.

L'esprit de cette jeune école a également inspiré les trois publications que nous signalons en même temps.

La revue américaine *Spelling* a un but strictement limité, diminuer l'incroyable complication de l'orthographe anglaise. Elle est imprimée en orthographe réformée ; en voici les premières lignes : « The purpose of this publication is exprest by its title. It wil treat of Spelling, and all that is pratically concernd with it. Spelling is the representation, by visibl symbols, of the sounds of human speech, in the order of their articulation. Todistinguish and describe these sounds and the mode of their articulation, is the business of fonetics ; to devize and apply inteljigibl symbols for them is the business of spelling. » Rien de plus sage-ment modéré que la réforme dont on vient de lire un spécimen ; nous n'en dirons pas plus long ici, nous bornant à souhaiter que le prochain *Dictionnaire* de l'Académie perfectionne notre orthographe nationale exactement dans la même mesure.

La Revue allemande *Phonetische Studien* s'annonce comme ayant un programme à la fois scientifique et pratique ; elle parle exclusive-

ment de phonétique proprement dite, non d'orthographe. Le premier numéro contient trois articles de fond : 1^o *Die phonetik als universitätsfach*, par M. Lundell, d'Upsala ; 2^o *Kurze darstellung des französischen lautsystems*, I, *Die sprachlaute*; par M. Paul Passy, de Paris ; 3^o *Der anfangsunterricht im englischen auf lautlicher grundlage*, par M. Walter, de Kassel. Ensuite viennent deux notes de M. Trautmann sur des détails de prononciation allemande, des comptes-rendus, une chronique... L'ensemble présente un caractère très sérieux. Peut-être la revue sort-elle un peu de son domaine en imprimant une polémique sur la prononciation à adopter pour le grec ancien ; c'est là une question de phonétique historique, non de phonétique descriptive. En revanche, elle rendrait service en mettant à la portée des phonéticiens non indianistes la doctrine descriptive des *prāticākhyas*, sous forme d'extraits en traduction littérale avec commentaire.

La brochure de M. Paul Passy est l'expression complète de la tendance triple et une, définie tout à l'heure : curiosité pour la phonétique prise en elle-même, réforme pédagogique, réforme orthographique. M. Passy écrit le *langage*, le *diafragme*, la *prononsiation usuelè*, le *raisonement* (ce qui, pour le dire en passant, ne gêne en aucune façon la lecture) ; — il veut qu'on enseigne la prononciation des langues avant d'en enseigner l'orthographe, et à cet effet, à l'usage des maîtres de français étrangers, il transcrit des textes de prose et de vers en une sorte d'algèbre phonétique quelque peu rébarbative pour le lecteur ordinaire (plus rébarbative que l'anglais phonétique de M. Sweet, peut-être parce que, selon le point de vue où on se place, elle est ou trop algébrique ou trop peu) ; — enfin, M. Passy décrit les sons du français en vrai phonéticien, non à la façon des grammairiens qui parlent de *faire entendre l'u* dans *mou* ou d'*aspirer* la voyelle de *onze*.

L'exposition de sa doctrine phonétique a paru presque en même temps sous deux formes différentes : à l'usage de la science internationale dans les *Phonetische Studien* (voir ci-dessus) ; à l'usage d'un autre public, dans *Les sons du français*. « Ce petit volume, dit l'auteur, est surtout destiné à mes collègues de la Société de Réforme orthographique, à ceux du moins qui ne sont pas linguistes de profession. J'ai cru remarquer qu'un certain nombre d'entre eux ne se rendaient pas un compte très exact des difficultés que comporte un changement radical de la représentation graphique d'une langue. Cela tient à ce que, préoccupés surtout (à juste titre) du côté philanthropique de la réforme, ils n'ont pas suffisamment étudié les données scientifiques du problème. » Malgré la modestie de ce préambule, les spécialistes tout comme les profanes trouveront beaucoup à apprendre dans la brochure de M. Passy. Nous la recommandons, en particulier, aux savants qui s'occupent surtout des langues anciennes ; ils n'en seront plus réduits à cette humiliation, de connaître la structure phonétique du sanscrit plus exactement que celle de leur langue maternelle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 août 1887.

Les héritiers de M. Louis Fould donnent par lettre leur assentiment au projet de modifier, dans un sens plus large, les conditions et le programme du concours du prix Fould.

M. Henri Weil commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle*. Les tragédies de Sophocle et celles d'Euripide, dit M. Weil, ont été souvent jouées après la mort de ces deux poètes, dès le IV^e siècle, par des acteurs qui ont pris de bonne heure des libertés avec le texte; il n'en est pas de même des drames d'Eschyle. Ceux-ci n'ont guère été remis sur la scène que dans la seconde moitié du V^e siècle et par des poètes de la famille du maître. Les remaniements qu'ils ont pu faire ne sauraient être ni considérables ni aisés à reconnaître. M. Weil, après un examen approfondi de l'*Orestie* et des *Sept chefs devant Thèbes*, est disposé à n'admettre d'interpolations que dans quelques passages des *Eu-mérides* et dans la scène finale des *Sept*. Dans sa prochaine lecture, il se propose de réfuter l'opinion de ceux qui ont voulu retirer à Eschyle, pour les attribuer à des amplificateurs de dates postérieures, certaines parties du *Prométhée* et des *Perses*.

M. Clermont-Ganneau donne des détails sur une inscription grecque que M. Lœytved, consul de Danemark à Beyrouth, a découverte dans le Liban et dont il vient de faire libéralement présent au musée du Louvre. C'est une dédicace adressée au dieu phénicien Baal Marcod par un personnage nommé Dionysios, fils de Gorgias, qui se dit *deutérostatès* de ce dieu. Les objets offerts au dieu ne sont pas désignés d'une façon certaine, les dernières lettres de l'inscription ayant disparu; il semble que ce soient deux miroirs. Grâce au don de M. Lœytved, le musée du Louvre est la première et jusqu'ici la seule collection qui possède un monument grec relatif au culte de Baal Marcod.

M. Bréal communique un travail intitulé : *De l'importance du sens en étymologie et en grammaire*. Il y a, dit M. Bréal, en étymologie un guide dont on ne tient pas assez de compte : c'est le sens du mot. Par exemple, on a contesté que *meridies* vint de *medius* et de *dies*, sous prétexte que le *d* latin ne se change, dit-on, jamais en *r*; on a proposé une autre étymologie, *merus dies*. On aurait dû remarquer que ces deux derniers mots offrent un sens différent de celui de *meridies* et que, dans toutes les langues, le terme qui signifie « midi » est composé par la réunion de ceux qui signifient « milieu » et « jour », en grec *μεσημέρια*, en allemand *Mittag*, en français *midi*, etc. Cet argument est tellement péremptoire qu'il doit passer avant celui qu'on tire d'une prétendue loi phonétique plus ou moins bien connue. Il y a en français populaire un mot *anui* qui signifie « aujourd'hui »; on l'a expliqué par *ad noctem*. Le sens de ce mot, dit M. Bréal, suffit pour qu'on doive rejeter cette étymologie et en substituer une autre : *in hodie*. Un grand nombre d'exemples, empruntés à divers idiomes, donnent lieu à des considérations analogues.

Julien HAVET.

Séance du 26 août 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la perte de l'un de ses correspondants, M. le comte Giovanni Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie, décédé dans sa villa, près de Bologne.

M. H. Weil termine sa communication sur les *Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle*. Il expose les raisons pour lesquelles il refuse de retirer à Eschyle, pour les attribuer à des auteurs postérieurs, certaines parties des chœurs du *Prométhée*. Il n'est pas disposé non plus à voir dans le texte actuel des *Perses* un mélange de deux rédactions, dues l'une et l'autre à Eschyle, qui aurait revu sa pièce pour en donner une nouvelle représentation sur le théâtre de Syracuse; le fait même que les *Perses* aient été repris en Sicile lui paraît très contestable.

M. Casati fait une communication sur la céramique étrusque. Il traite en particulier des vases de terre noire, dits de *Bucchero*, qu'on trouve principalement à Chiusi. M. Casati met sous les yeux des académiciens plusieurs fragments de vases de sa collection, recueillis, les uns à Chiusi, les autres à Cervetri. On a trouvé aussi à Chiusi beaucoup de *focolari* ou grands plateaux creux de terre noire, renfermant une quantité de petits vases d'usages variés. L'auteur de la communication s'attache à déterminer les caractères propres de la céramique de l'Etrurie et repousse l'opinion qui ne veut voir dans les œuvres de l'art étrusque qu'une imitation de l'art grec.

M. Bréal termine sa communication sur l'importance du sens en étymologie et en grammaire. Il cite des exemples de l'influence du sens des mots sur la forme qu'ils

prennent ou qu'ils gardent dans la langue. Ainsi, on sait que les substantifs avaient en vieux français deux cas, le cas-sujet, qui répondait au nominatif et au vocatif du latin, et le cas-régime, qui répondait à l'accusatif et aux cas obliques. On a remarqué depuis longtemps que, des deux formes de chaque nom, c'est celle du régime qui s'est conservée en français pour la plupart des mots, et celle du sujet, par exception, pour un petit nombre seulement. Mais on n'a pas fait attention à la cause de cette exception : elle porte sur les mots qu'on employait le plus souvent au nominatif, c'est-à-dire à ceux qui indiquent des noms de parenté ou des titres de dignité, et qu'on avait à faire figurer dans le préambule des actes officiels : *fils, sœur, prêtre, chantre, maire, sire*. Au contraire, les noms d'animaux, de plantes ou d'objets inanimés n'ont jamais conservé que la forme du cas-régime.

Julien HAVET.

Séance du 2 septembre 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la mort de l'un de ses membres libres, M. Jules Desnoyers, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, ancien secrétaire de la Société de l'histoire de France. M. Desnoyers est mort à l'âge de 86 ans, dans sa propriété de Launay, près Nogent-le-Rotrou. Le bureau a été informé de son décès par un télégramme de M. A. Milne-Edwards, son gendre.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien HAVET.

Séance du 9 septembre 1887.

M. Alexandre Bertrand annonce à l'Académie de nouvelles découvertes archéologiques dues à M. Démosthènes Baltazzi, directeur des antiquités en Asie-Mineure. À Magnésie du Méandre, dans les marécages qui entourent le temple d'Artémis Leucophryne, M. Baltazzi a trouvé douze frises appartenant au grand ensemble décoratif dont la partie la plus considérable a déjà été rapportée au Louvre par Texier. Ces frises représentent des combats de Grecs et d'Amazones ; elles vont être photographiées et moulées. M. Baltazzi a découvert, en outre, un grand nombre d'inscriptions, dont plusieurs offrent un texte très étendu.

M. Maspero communique un travail intitulé : *Sur les noms de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Judée*. La liste de Thoutmos III, à Karnak, est un catalogue de localités illustrées, s'il faut en croire ce document officiel, par des victoires du souverain égyptien, pendant une campagne de deux mois qu'il dirigea contre la Galilée et la Judée. Elle contient 59 noms pour la Galilée et 60 pour la Judée ; ce sont ces derniers que M. Maspero étudie aujourd'hui. Il les examine un à un, et, les comparant avec les noms hébreux, arabes, etc., fournis par les documents de toutes les époques, depuis la Bible jusqu'aux relations des voyageurs contemporains, il s'efforce de déterminer l'emplacement auquel répond chacun d'eux.

Il n'y a pas lieu de croire, fait observer M. Maspero, que Thoutmos III ait véritablement remporté en deux mois autant de victoires qu'il y a de noms dans son catalogue. Les listes de cette nature avaient avant tout un caractère décoratif, un peu comme celles qui figurent à Paris sur l'Arc-de-Triomphe. Il fallait remplir un espace déterminé, et, pour y arriver, on ne craignait pas de recueillir les noms des bourgades qui s'étaient soumises sans coup férir, ou même que l'armée de l'envahisseur avait simplement traversées dans sa marche, aussi bien que ceux des localités où avaient été livrés de véritables engagements. La liste de Thoutmos III est donc un document plus précieux pour la toponymie ancienne de la Judée que pour l'histoire militaire du pharaon qui l'a fait dresser.

M. Paul Meyer présente, de la part de M. Walter de Gray Birch, un recueil des notices biographiques qui ont paru dans différents journaux au sujet de son père, M. Samuel Birch, correspondant de l'Académie, décédé il y a peu de temps.

Julien HAVET.

Séance du 16 septembre 1887.

M. Le Blant est désigné pour faire une lecture, au nom de l'Académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut ; il lira son mémoire intitulé : *les Premiers Chrétiens et le Démon*.

M. Deloche donne la première lecture d'un mémoire intitulé : *Du régime monétaire dans l'Austrasie primitive, sous le règne de Théodebert I^{er}*. On possède un assez grand nombre de monnaies d'or qui portent le nom de Théodebert I^{er}, roi d'Austrasie, avec les noms en abrégé de diverses cités du royaume austrasien : Cologne, Mayence, Trèves, Metz, Toul, Verdun, Reims, Châlons-sur-Marne, etc. Les numismatistes ont admis tout naturellement que ces marques indiquaient le lieu où chaque pièce avait été frappée et que par conséquent Théodebert I^{er} avait eu à la fois des ateliers monétaires dans un assez grand nombre de villes différentes. M. Delo-

che élève contre cette hypothèse diverses objections, celle-ci notamment : toutes les monnaies de Théodebert ont un même poids (supérieur à celui des autres pièces du temps), un même titre, un même type et un même style. Il ne semble guère probable que l'administration royale eût pu obtenir une telle uniformité, si elle eût véritablement confié la fabrication des sous et des tiers de sous d'or à dix ou douze officines différentes. M. Deloche est donc disposé à croire que toutes les pièces en question ont été frappées dans un même atelier et qu'il faut chercher, pour les marques géographiques qu'elles portent, une autre signification. Selon lui, ces marques désignent les cités qui avaient fourni le métal employé dans la fabrication et auxquelles les pièces monnayées devaient être renvoyées. En d'autres termes, les noms de cités inscrits sur les monnaies servaient simplement à faciliter une opération de comptabilité, la balance à établir entre la recette métallique versée par les divers administrateurs provinciaux au trésor royal et les sommes que ce trésor devait leur renvoyer pour faire face aux dépenses publiques dans leur ressort.

M. Delisle commence la lecture d'un *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*. L'objet de ce mémoire est d'établir que les Templiers, grâce aux richesses qu'ils avaient accumulées et à leur réputation bien établie d'honnêteté, étaient arrivés au XIII^e siècle à centraliser entre leurs mains le commerce de l'argent et à être les grands banquiers de la chrétienté. Ce rôle leur a été enlevé, vers la fin du siècle seulement, par les financiers italiens, qu'on appelait les Lombards.

Dans la partie du mémoire lue à cette séance, M. Delisle se borne à citer les documents qui prouvent l'usage répandu au XIII^e siècle de déposer dans les commanderies du Temple d'importantes sommes d'argent. Pendant environ un siècle, le trésor du roi de France fut conservé au temple de Paris. Les bijoux de la couronne d'Angleterre furent déposés, en 1204, au temple de Londres, et, en 1261, au temple de Paris, d'où ils ne furent retirés qu'en 1272. Un grand nombre d'actes privés mentionnent des capitaux confiés aux Templiers par des particuliers, nobles, ecclésiastiques et marchands. Beaucoup de personnes avaient leur fortune entière en fonds déposés dans une commanderie.

Dans la suite de ce travail, M. Delisle se propose de montrer les commanderies du Temple faisant, pour le compte du public, les diverses opérations financières qui constituent proprement ce que nous appelons la banque.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *les Correspondants de Peiresc*, XIV, *Samuel Petit, Lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc (1630-1637)*, publiées et annotées par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE; précédées d'une notice sur Petit, par Georges MAURIN (Nîmes, 1887, in-8°); — par M. Barbier de Meynard : 1° H.-D. DE GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830)* (Paris, 1887, in-8°); 2° H. SAUVAIRE, *Lettre à M. le Président de la Société française de numismatique et d'archéologie à propos d'un derham 'alide de Guilan appartenant à M. de Saint-Laumer* (extrait de l'*Annuaire de la Société*; Mâcon, 1887, in-8°); — par M. Delisle : 1° ALF. JACOB, *De nonnullis codicibus graecis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis* (extrait des *Mélanges Renier*; Paris, 1887, in-8°); 2° N. HAILLANT, *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges imprimés et manuscrits* (Epinal, 1887, in-8°); 3° Henry MARTIN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, tome II (Paris, 1886, 1 vol. in-8° du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*); 4° J. ROMAN, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, 1^{re} partie (Paris et Grenoble, 1887, in-4°).

Julien HAVET.

Séance du 23 septembre 1887.

M. Alexandre Bertrand communique des renseignements nouveaux sur les belles mosaïques découvertes à Sousse (Tunisie), l'ancienne Hadrumète, par les soins du 4^e régiment de tirailleurs, sous la direction du général Bertrand. Une de ces mosaïques, qui représente le cortège de Neptune, a été transportée au musée du Bardo, à Tunis. Elle a été décrite par M. de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, dans une note lue en son nom à l'Académie, le 5 août dernier, par M. Georges Perrot. Celles dont M. Bertrand entretient aujourd'hui ses confrères sont restées à Sousse. Sur la proposition de M. de la Blanchère, elles ont été attribuées au 4^e régiment de tirailleurs, pour la décoration de la salle d'honneur. L'une représente une panthère, d'un beau mouvement et d'un coloris très vif. L'autre est formée de dessins géométriques, sur lesquels se détache, au centre, un paysage carré, d'environ deux mètres de côté : on y voit une source où viennent s'abreuver divers animaux, deux palmiers avec leurs régimes et quatre figures de chevaux de course, avec plusieurs inscriptions.

M. Héron de Villefosse propose une explication de ces inscriptions. Deux des figures de chevaux sont tournées de manière à présenter le côté gauche, sur lequel est écrit le mot SOROTHI; les deux autres présentent le côté droit et l'on y voit des monogrammes qui semblent être une marque de propriété. Suivant une conjecture

due à M. Deloche, il ne faut voir là que le portrait de deux chevaux, représentés chacun successivement des deux côtés; *Soroth* est le nom de leur propriétaire, au génitif. Les noms des deux chevaux sont écrits à côté de l'un des palmiers : *PATRIVIS* et *IPPARCHVS*. A côté de l'autre palmier, on lit le nom du site champêtre représenté dans la mosaïque : *CAMPVS DILECTVS*.

MM. Bertrand et Héron de Villefosse s'accordent à insister sur la reconnaissance qui est due à MM. les officiers du 4^e régiment de tirailleurs, pour le zèle et le dévouement à la science dont ils ont fait preuve en cette occasion. Ils signalent les noms de ceux qui ont pris la part la plus active dans la direction et la surveillance des fouilles : le chef de bataillon Privat; le capitaine Rebillot; le lieutenant Delaunay; le sous-lieutenant porte-drapeau Kling; le sous-lieutenant Merlin; l'adjudant Simonin.

M. Delisle continue la lecture de son mémoire sur les opérations financières des Templiers. Il étudie successivement ces diverses opérations :

1° *Séquestres et consignations*. Dans le cas de litige sur une somme d'argent, on déposait fréquemment la somme litigieuse dans une commanderie du Temple, d'où elle ne pouvait être retirée qu'après le jugement du débat. Henri III, roi d'Angleterre, dut déposer ainsi entre les mains des Templiers de Paris une somme qui lui était réclamée par la comtesse de Leicester. Son prédécesseur, Jean sans Terre, ayant promis des pensions annuelles aux seigneurs de ses fiefs français qui lui étaient restés fidèles dans sa lutte contre le roi de France, imagina de déposer en garantie de sa promesse au Temple de la Rochelle le montant de plusieurs annuités des pensions promises.

2° *Prêts, avances et cautions*. Ceux qui déposaient des sommes d'argent dans les commanderies laissaient souvent aux chevaliers du Temple la liberté de les faire valoir en attendant le jour du remboursement. Cette faculté permit aux Templiers de faire, dans plus d'une occasion, des prêts importants aux souverains, aux princes ou aux seigneurs. Jean sans Terre eut plusieurs fois recours à cette ressource.

3° *Transmissions d'argent, paiements à distance*. Les différentes commanderies, ayant à effectuer en divers pays des opérations semblables, étaient à même d'effectuer des transmissions d'argent ou des paiements, d'une place sur une autre, par un simple mécanisme d'écritures, sans transport réel de numéraire. M. Delisle cite des exemples de plusieurs cas où les particuliers recoururent aux bons offices de l'ordre du Temple pour faire ou recevoir de cette façon des paiements à distance.

4° *Recouvrements et paiements pour les clients auxquels étaient ouverts des comptes courants*. Toutes ces opérations ayant donné aux Templiers une grande habitude du maniement de l'argent, c'était un avantage pour beaucoup de personnes de leur confier le soin de faire les recouvrements de deniers, de garder en dépôt les sommes perçues et de s'en servir pour effectuer les paiements aux porteurs de titres de créance. Parmi les personnages qui leur demandèrent de se charger de ce soin, il faut compter en première ligne les papes, qui leur confièrent notamment le recouvrement et la garde des sommes destinées aux croisades. Pendant tout le XIII^e siècle, le Temple de Paris fut pour ainsi dire la caisse centrale de la Terre-Sainte. D'autre part, beaucoup de particuliers, à commencer par les plus grands seigneurs et les membres de la famille royale, prirent le parti d'abandonner purement et simplement aux chevaliers du Temple la gestion de leur fortune mobilière. Ainsi firent la mère de saint Louis, Blanche de Castille, deux de ses frères, Alphonse, comte de Poitiers, et Robert, comte d'Artois, un de ses fils, Robert, comte de Clermont, etc.

M. Casati commence une lecture sur les sarcophages étrusques conservés dans les musées d'Italie. Il indique les caractères qui distinguent les monuments de la statuaire des différentes villes de l'ancienne Etrurie; ils sont assez précis pour permettre à tout connaisseur expérimenté de reconnaître à première vue la provenance d'un sarcophage. Il insiste en outre sur un caractère particulier de la statuaire étrusque, qui a déjà été remarqué par Pliny : c'est qu'à la différence de la statuaire grecque, elle ne représente presque jamais de personnages nus; aussi les sculptures étrusques sont-elles d'un grand intérêt pour l'histoire du costume. On y voit, par exemple, des femmes vêtues de toilettes et parées de coiffures presque semblables à celles qu'on porte aujourd'hui à Paris ou à Londres. Les bas-reliefs étrusques font connaître aussi l'existence d'une sorte de grand char fermé, qui ressemble aux carrosses du temps de Henri IV.

Ouvrage présenté de la part de l'auteur, par M. Delisle : Siméon Luce, *Philippe le Cat, un complot contre les Anglais à Cherbourg, à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc* (Caen, 1887, in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 17 octobre —

1887

Sommaire : 219. WINKLER, De l'histoire du langage. — 220. De SALVO, Metauria et Tauriana. — 221. Salluste, p. p. JORDAN. — 222. Correspondance de Rubens, p. p. RUELENS. — *Correspondance* : Réponse de M. Glasson à M. d'Arbois de Jubainville. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

219. — **Zur Sprachgeschichte** von Heinrich WINKLER. Nomen Verb und Satz. Antikritik. — Berlin, F. Dümmler, 1887. In-8, xj-306 pp.

« Pour ma part, je ne saurais dans aucune langue rien trouver de bizarre, et tout au contraire les particularités des idiomes ouralo-altaïques, celles même que d'autres auteurs taxent en effet de bizarrerie, m'apparaissent, non seulement comme justifiables, mais comme toutes naturelles et souvent les seules possibles. Cette disposition d'esprit tient sans doute à ce que j'ai autrefois négligé plus que de raison l'étude théorique et extérieure de ces idiomes, et pris une voie plus sûre, mais infiniment plus compliquée, en tirant presque exclusivement mes connaissances de la langue vivante, parlée et écrite ; à ce que de tout temps je me suis efforcé de me l'assimiler telle quelle, abstraction faite de tout préjugé d'éducation, d'en pénétrer l'esprit, de sentir en cette langue, bref de la comprendre en elle-même et non suivant la norme du type indo-européen. »

Ce témoignage, qui ne saurait déparer la modestie même la plus scrupuleuse, M. Winkler a raison de se le décerner à lui-même (p. 279) : c'est le rare mérite de son livre que cette large compréhension du langage humain, de ses délicates nuances et de son infinie variété. Sans doute le temps est passé pour toujours — bien qu'il y ait encore des retardataires — où, en formulant les règles d'une langue quelconque, australien, tamoul ou guarani, on en disposait soigneusement les formes nominales suivant les catégories du nominatif, du génitif, du datif, de tous les cas latins enfin, pas un de moins, pas un de plus : ce qui parfois amenait dans la syntaxe, également conçue sur le plan latin, des recettes de style du genre de celle-ci « en aléoute le sujet du verbe actif se met au génitif »¹. Mais, si le vieux cadre est brisé, le concept indo-européen survit toujours, soit en général par suite de nos propres habitudes de pensée, soit plus spécialement dans l'esprit des savants qui ont débuté par l'indogermanisme avant d'aborder d'autres domaines ;

1. En réalité le prétendu verbe actif n'est ici qu'un thème nominal, et la proposition « Dieu ordonne » se rend tout simplement par deux mots qui signifient approximativement « de-Dieu son-ordre ».

et, comme ce début est le plus fréquent de beaucoup, il n'est jamais superflu de les mettre en garde contre les tendances exclusives auxquelles ils sont sujets. A cet égard, une grammaire française ou allemande écrite par un Chinois pourrait être fort précieuse; car elle nous montrerait à quelle norme le Chinois rapporte une langue étrangère, et par contre-coup comment il pense sa propre langue. Malheureusement, en dehors des Hongrois et des Finlandais, il n'y a guère que des Indo-Européens qui jusqu'à présent s'occupent de linguistique théorique¹, en sorte que cette contre-épreuve de l'ordonnance de nos idées, démolie, puis reconstruite par un cerveau asiatique ou africain, nous est provisoirement refusée². M. W. nous l'apporte, autant du moins qu'on la peut attendre d'un consciencieux et érudit chercheur, qui, à force de pratiquer l'ouralo-altaïsme, se l'est comme infusé dans les veines et s'en est fait une seconde nature.

Mais son étude a une portée plus générale encore : qui a pénétré à fond deux types linguistiques aussi différents que l'indogermanisme et l'ouralo-altaïsme, est tout préparé à en analyser d'autres et à tracer tout au moins l'esquisse d'une syntaxe comparée universelle. Soit, par exemple, une proposition aussi simple que celle-ci « Pierre bat Paul ». Nous la décomposons sans effort en sujet-verbe-objet, et ainsi fait le Chinois. Supposons-en quelque autre beaucoup plus longue, et tournons-la en autant de manières qu'il plaira à M. Jourdain : la nature n'en sera pas changée, le schème sujet-verbe-objet subsistera toujours, il semble que tel soit le cadre immuable de la pensée. Et maintenant, si nous sortons de notre domaine, nous verrons que le même concept revêtira successivement les aspects suivants : « par-Pierre Paul coup » — « à-Pierre coup Paul³ » — « Pierre Paul lui-coup-lui⁴ » — « de-Pierre Paul son-coup » — nombre d'autres encore. Inversement soit une proposition magyare aussi courte que « *várok vala* » : la grammaire pratique traduit sans hésiter « j'attendais » ; à la bonne heure ; et pourtant l'auxiliaire *vala* ne change pas, quelle que soit la personne, et l'on dit aussi *vársz vala* « tu attendais », *várunk vala* « nous attendions », et ainsi de suite. En réalité donc il n'y a dans *várok vala* rien qui ressemble à « j'attendais » ou à l'anglais « I was waiting » : *vár* n'est pas un verbe, mais le sujet ; *vala* n'est pas un auxiliaire, mais, comme nous dirions, le verbe, ou plus exactement un élément nomino-verbal indécis

1. Les Sémites, ici, ne se distinguent pas des Indo-Européens; car, alors même que le mécanisme sémitique n'a plus pour eux de secrets, c'est toujours dans une langue européenne qu'ils ont appris à penser.

2. Elle existe pourtant dans les patois créoles, et l'on peut s'étonner que l'auteur, qui connaît la valeur de cette naïve transposition de notre syntaxe, se soit contenté d'y faire une brève allusion (p. 46, i. n.).

3. Et non pas « à-Paul coup Pierre », suivant l'idée exprimée par notre construction « Pierre donne des coups à Paul ».

4. Ou bien « lui-lui-coup », ou coup-lui-lui », ou simplement « coup-lui » avec ellipse du sujet ou de l'objet : toutes ces combinaisons se rencontrent dans l'agglutination dite objective.

impliquant le simple concept de l'être et le reportant à un certain passé : et l'ensemble se traduira, autant du moins qu'il est traduisible, « mon-attente était ». Qu'un pareil mécanisme puisse aboutir au développement d'une langue riche, flexible et civilisée comme le magyar, c'est un résultat dont s'étonneront ceux-là seuls qui en seraient encore à voir dans les procédés de la logique aristotélicienne les voies nécessaires et prédestinées de l'esprit humain.

C'est à la classification de ces divers aspects du concept verbal que M. W., après une introduction très suggestive (pp. 1-28), a consacré la I^{re} partie de son livre (pp. 28-120). Il en distingue huit principaux : 1^o indifférent (annamite, siamois); 2^o indifférent à nuance prédicative (polynésien, wolof, dakota, nahuatl); 3^o l'agent conçu comme possesseur (algonquin, quichua, égyptien); 4^o mixte, nuance à la fois prédicative et possessive (chiquito, aléoute, hottentot); 5^o l'agent conçu comme instrumental (tibétain, langues du Caucase); 6^o l'agent conçu comme datif (mingrélien); 7^o l'agent conçu comme objet (groupe bantou); 8^o le schème sujet-verbe-objet, *a*) à l'état rudimentaire (basque, dravidien), *b*) complètement développé (chamitique, sémitique, chinois, indo-européen). Le classement est irréprochable; mais évidemment on pourra discuter la place que l'auteur y assigne à telle ou telle langue en particulier : ainsi le quichua me paraîtrait, comme à M. de Tschudi¹, essentiellement prédicatif, et peut-être M. W. n'y contredirait-il pas (p. 69). Mais ce n'est pas ici le lieu de s'attarder à ces détails. Tout au plus doit-on regretter que M. W. n'ait pas relevé en passant, comme il l'a fait pour le basque et l'anglais (p. 91)², les faits de syntaxe analogues que présentent les langues les plus cultivées : ainsi le chinois, malgré son remarquable développement, semble presque revenu au stade de l'annamite, avec son verbe dont la place seule dans la phrase indique la relation; le sanscrit classique affectionne tout particulièrement la tournure par l'agent à l'instrumental (*ténôktam*), et cette tournure, généralisée par les langues prâcritiques, a passé par elles à l'afghan, qui n'en connaît plus d'autre pour les verbes transitifs; enfin l'agent au datif se retrouve jusqu'en grec dans le tour *ὠμολόγηται ἡμῖν*, et la curieuse alternance signalée p. 134 a son pendant exact dans l'exemple classique *τιμητέα ἐστὶν ἡ ἀρετή* ou *τιμητέον ἐστὶ τὴν ἀρετὴν*.

Cette dernière observation se réfère à la II^e partie de l'ouvrage (pp. 120-274), où l'auteur étudie la catégorie casuelle, et nommément les quatre catégories du sujet (nominatif), de l'objet (accusatif), du datif et de l'adnominal (génitif). Pour chacune d'elles il suit le même système d'analyse et de classification que pour le verbe : l'objet, par exemple, peut être, ou dépourvu d'indice, ou conçu comme sujet (l'agent étant

1. *Organismus der Khetsua Sprache*, p. 190.

2. L'observation, attribuée à M. Fr. Müller, appartient par droit de priorité à M. Max Müller (*Nouv. Leçons*, I, p. 24 sq.), qui lui-même l'emprunte en partie à l'abbé Darrigol.

conçu comme instrumental), ou conçu comme lieu de l'action, ou enfin envisagé plus ou moins clairement en qualité d'objet ; et ainsi de suite. Il va sans dire d'ailleurs que les affinités de syntaxe et de concept qu'on remarque d'une langue à une autre n'impliquent nullement, dans la pensée de l'auteur, un rapport de parenté prochaine ou éloignée entre ces langues ; tout au plus une vague concordance intellectuelle ; car, ici comme en matière de dialectes, si l'on s'avisait de réunir par des traits sur la carte tous les domaines linguistiques qui présentent en commun telle ou telle particularité, on n'arriverait qu'à couvrir le globe terrestre du lacs le plus confus, le plus étrange, le plus inextricable de lignes se croisant et se tordant en tous sens. Sous le bénéfice de cette restriction, il est intéressant de constater les similitudes qui unissent parfois des idiomes antipodes, de retrouver en bantou une construction usuelle pareille à celle du français populaire « ce cocher que son cheval n'a qu'un œil » (p. 251), ou de voir la règle classique *eo Romam* justifiée par de nombreux exemples analogues et par cette réflexion d'une haute portée (p. 124) : « De même que « chien-battre » constitue un concept unique, ainsi en est-il de « ville-aller », en tant, bien entendu, qu'il ne s'agit point d'aller *dans la* ou *hors de la* ville, mais bien d'un fait d'aller qui trouve dans la ville son objet, sa conclusion », tout comme le fait de battre dans le chien. Que devient ici l'artificielle distinction du transitif et de l'intransitif ?

L'ouvrage se termine par de très brèves considérations sur les catégories du nombre et du genre ¹ et par quelques mots de réponse aux critiques, en général peu graves, qui ont accueilli les travaux antérieurs de l'auteur.

Au risque de m'attirer une semblable réplique — mais c'est plutôt plaisir de se voir réfuté avec tant de courtoisie — je ne tairai point un scrupule qui m'a pris à la lecture des pages 210-214 : cet esprit sévère et méthodique serait-il sujet à verser dans le symbolisme ? ou l'aurais-je moi-même mal compris ? Il m'a semblé, dans ce passage, assigner à la gutturale sourde la vertu singulière de créer un élément démonstratif à sens précis et rigoureux, comme à la dentale sourde une fonction démonstrative plus lâche et plus vague, l'une et l'autre fonction répondant d'ailleurs au caractère d'énergie respective de ces deux articulations. Signaler dans une langue une onomatopée, cela est licite, mais déjà chanceux ; y relever un rapport entre un ensemble de sons et l'objet qu'il désigne, c'est presque toujours pure fantaisie ; car ce rapport, c'est l'esprit qui le crée par association, loin qu'il ait présidé à la confection du mot ; mais saisir un lien entre tel phonème et telle nature de démonstratif me paraît de beaucoup le plus hasardé. Connaît-on l'origine première de ces démonstratifs ? sait-on les stades et les dégradations phoné-

1. Sur le nombre, M. W. renvoie au récent ouvrage de M. R. de la Grasserie ; sur le genre, il eût pu citer celui de M. L. Adam, *Du Genre dans les diverses Langues* (Paris, 1883).

tiques par où ils ont passé sans doute pour la plupart avant d'être réduits à une simple articulation ? Pour le charretier français, *hue* c'est « droite » et *dia* c'est « gauche », et sans doute il ne concevrait pas qu'il en pût être autrement, ni son cheval non plus ; mais nul autre ne croira à un rapport naturel entre le signe et la chose signifiée. Bref, j'aurais grand peine à suivre l'auteur sur ce terrain. Mais faut-il regretter qu'il s'y engage ? Non, pour ma part : c'est dans les voies moins fréquentées que se font parfois les découvertes.

On pourrait encore relever çà et là dans ce livre quelques propositions obscures ou téméraires ; mais on se refuse volontiers ce plaisir trop facile, en présence d'un ensemble aussi satisfaisant. D'ailleurs cette constatation elle-même est moins encore une critique qu'un éloge. Il y a pour un auteur deux façons de bien mériter de son lecteur : lui enseigner beaucoup, ou le faire beaucoup réfléchir. La première est pleinement à la portée de M. Winkler ; mais il préfère très souvent la seconde. Le lecteur lui saura gré de cette marque d'estime.

A.-A. G.

220. — Antonio de SALVO. *Notizie storiche et topografiche intorno Metauria e Tauriana*. Naples, 1886, grand in-8, 135 pages et un plan. Librairie Furchheim.

« Metauria et Tauriana sont deux antiques cités qui s'élevaient, nous dit l'auteur en commençant, sur le versant occidental de la grande Grèce, et qui figurèrent ensuite parmi les cités secondaires du Brutium. » C'est l'histoire de ces deux villes, leur origine, leurs vicissitudes dans l'antiquité et au début du moyen âge que M. de Salvo a voulu étudier. Il l'a fait avec un soin minutieux et une abondance de renseignements qu'on ne saurait trop louer. Cette double monographie sera certainement appréciée des érudits qui habitent les villes voisines, héritières actuelles des deux cités antiques, et dont le nom est rappelé en tête du volume ; mais il faut bien dire que l'intérêt du livre est tout local. Un plan des ruines de Tauriana figure avant le quatrième chapitre, qui n'en est qu'une explication ; l'archéologie n'a pas beaucoup à en profiter, tant la cité a laissé peu de traces sur le sol ; il est vrai qu'elle n'en a pas laissé beaucoup plus dans l'histoire.

R. C.

221. — C. Sallusti Crispi Catilina Jugurtha Historiarum reliquiae codicibus servatae... Henricus Jordan tertium recognovit. Berlin, Weidmann, 1887. In-12, xx, 172 p. (Prix : 1 mark 50 pf).

L'éloge de l'édition critique de Salluste par Jordan n'est plus à faire. Cette troisième réimpression — malheureusement posthume — se distingue notamment des précédentes par l'insertion des fragments nouveaux des *Histoires* découverts l'année dernière sur un *Codex ter scriptus* de la bibliothèque d'Orléans. Le premier éditeur de ces fragments, M. Ed. Hauler, a disséminé sa trouvaille dans divers recueils (*Archiv für lateinische Lexicographie*, *Revue de philologie*, *Comptes-rendus de l'Académie de Vienne*) et quoiqu'il ait depuis résumé et groupé ces publications partielles dans le tome IX des *Wiener Studien*, cette collection est si peu répandue en dehors de son pays d'origine, que pour beaucoup de savants, les fragments d'Orléans sont encore inédits. En tout cas, *ament meminisse periti* : on aura plaisir à les trouver soigneusement reproduits dans le présent volume, d'un format si maniable et d'un prix si modique. Ajoutons que M. Paul Krueger, à qui incom bait la tâche de terminer la publication inachevée de Jordan, a fait au sujet des manuscrits des fragments une remarque qui a son prix : c'est que les feuillets du Vatican (R), auxquels nous devons quelques débris du III^e livre des *Histoires*, sont détachés *du même manuscrit* que les feuillets de Berlin (B) et d'Orléans (A), dont l'identité avait été reconnue immédiatement. Cette circonstance est de nature à nous faire espérer qu'on découvrira ultérieurement, dans d'autres bibliothèques, quelques nouveaux feuillets de ce manuscrit, si malheureusement lacéré, du chef-d'œuvre de l'historiographie romaine.

Un mot encore sur les fragments d'Orléans. Ces fragments ne sont pas, par eux-mêmes, d'un intérêt bien palpitant ; les détails nouveaux qu'ils apportent — sur les campagnes de Servilius en Isaurie et de Pompée en Espagne — concernent des événements militaires de second ordre ; l'importance de la découverte de M. Hauler consiste surtout, à mon sens, dans la preuve nouvelle et décisive qu'elle fournit de l'autorité prépondérante exercée par le récit de Salluste sur les meilleurs historiens de l'époque des Antonins, notamment Plutarque et Dion Cassius. Qu'on mette en regard l'un de l'autre les deux paragraphes suivants :

Salluste, livre II, fr. 16 (Jordan, p. 132-133).

Hae litterae a principio sequentis anni recitatae in senatu... Dein proximi consules L. Lucullus et M. Cotta litteris nuntiisque Pompei graviter percussi, cum summae rei gratia (?), tum ne exercitu

Plutarque, *Vie de Lucullus*, c. 5.

Διὸ καὶ χρήματα αἰτοῦντος αὐτοῦ (Pompée) καὶ γράφοντος, ὥς, εἰ μὴ πέμποιεν, ἀφείς Ἰβηρίαν καὶ Σερτώριον, εἰς Ἰταλίαν ἀπάξει τὰς δυνάμεις, συνέπραξεν ὁ Λούκουλλος προθυμότετα πεμφθῆναι τὰ χρήματα καὶ μηδ' ἄρ'

1. Il s'agit de la lettre menaçante de Pompée (demandant des renforts et de l'argent pour l'armée d'Espagne) qui nous a été conservée en entier par le *Codex Vaticanus* des *Orationes* de Salluste (Ed. Jordan, p. 118).

in Italiam deducto neque laus sua neque dignitas esset, omni modo stipendium et supplementum paravere, adnitate maxime nobilitate....

ἡστινοβοῦν προφάσεως ἐκείνον ἐπαγγελθεῖν ὑπατεύοντος αὐτοῦ· πάντα γὰρ ἐπ' ἐκείνῳ γενήσεσθαι τὰ τῆς πόλεως παρόντι μετὰ τσαύτης στρατιᾶς.

Ce simple rapprochement, si on le corrobore par d'autres coïncidences analogues, montre que Salluste a été la source principale de Plutarque dans la *Vie de Lucullus*; Plutarque l'a parfois suivi mot pour mot. Il est donc probable que le récit qui suit immédiatement chez Plutarque le paragraphe cité — intrigues de Lucullus auprès de Précia, maîtresse du tribun Céthégus, pour se faire décerner le gouvernement de Cilicie, devenu vacant — récit qui a excité les soupçons de quelques historiens modernes, est également emprunté à Salluste. Il n'en faudrait pas conclure que ce récit soit absolument conforme à la vérité; Salluste rapporte souvent des on-dit calomnieux sans s'en porter garant, et il affectionne les « histoires de femmes » (voir les histoires de Fulvia, Sempronia, Orestilla dans le *Catilina*).

Le fragment 16 de Salluste, que je viens de reproduire, confirme l'opinion que j'ai exposée ailleurs ¹ sur la date exacte de la 3^e guerre mithridatique, faussement placée par la plupart des historiens (Clinton, Mommsen, etc.) en 74 av. J.-C. Nous voyons, en effet, par Salluste : 1^o que l'Octavius, proconsul de Cilicie, que Lucullus remplaça en vertu d'un plébiscite spécial, n'est autre que le consul de l'an 75 ²; 2^o qu'Octave ne se rendit dans son gouvernement, conformément à l'usage ordinaire, qu'à l'expiration de sa magistrature, c'est-à-dire dans le courant de 74. Comme il fallait six semaines pour se rendre de Rome en Cilicie, autant pour que la nouvelle de la mort d'Octavius parvint à Rome, un temps considérable pour mettre en mouvement le corps électoral et gagner les gens influents, tout porte à croire que Lucullus ne partit pour la Cilicie qu'à la fin de son propre consulat (74) et ne put prendre le commandement de l'armée contre Mithridate qu'au début de 73. C'est donc par erreur que l'építome de Tite-Live ³ l'appelle encore *Consul* au moment des premières batailles. Son véritable titre est donné par Velleius Paterculus : *ex consulatu sortitus Asiam* (lisez *Ciliciam*) ⁴. D'ailleurs on m'a signalé tout récemment, au Cabinet des médailles de Berlin, un tétradrachme du roi Nicomède (III) de Bithynie portant la date ΔΚΣ = 224. L'année 224 de l'ère bithyno-pontique va d'octobre 74 à octobre 73; comme Eutrope ⁵ nous apprend que Nicomède mourut en 74, on voit que la date de sa mort est maintenant exactement déterminée et se place dans le *dernier trimestre* 74. Les

1. *Revue numismatique*, 2^e trimestre 1887.

2. *Consules decretas a patribus provincias inter se partivere : Cotta Galliam ceteriorem habuit, Ciliciam Octavius.....*

3. Tite-Live, *per.*, 93, 94.

4. Vell. Paterculus, II, 33.

5. Eutrope, VI, 6.

Romains eurent encore le temps de faire main-basse sur son royaume et d'enlever ses trésors avant l'invasion de Mithridate : celle-ci n'eut donc lieu qu'au printemps 73.

Théodore REINACH.

222. — **Correspondance de Rubens et documents épistolaires concernant sa vie et ses œuvres publiés, traduits, annotés par Ch. RUELENS, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles. Tome premier 1600-1608. Anvers, veuve de Backer, 1887, in-4 de XVIII-440 p.**

M. Ruelens, au début de son *Introduction*, cite le mot de feu Armand Baschet : « Il ne faudrait rien ignorer de la vie d'un artiste tel que Rubens », et il ajoute : « Nous prenons cette parole pour épigraphe de notre travail, en y changeant un mot, et nous disons : il ne faut rien ignorer de la vie d'un homme tel que Rubens ». Ainsi formulée, cette parole exprime rigoureusement le principe qui préside à notre publication, principe adopté par le congrès d'Anvers, en 1877, et par l'Administration qui a fondé le comité chargé de recueillir les documents relatifs à la vie et aux œuvres de notre illustre compatriote. » L'excellent éditeur du *Codex diplomaticus Rubenianus* rappelle que Rubens n'a pas été seulement un des génies supérieurs de l'art, mais qu'il a été encore un grand citoyen, un savant, un lettré ; que, dans les missions diplomatiques dont il fut chargé, sans porter le titre d'ambassadeur, il accomplit, par le seul ascendant de sa haute intelligence, des choses que l'on peut qualifier de prodigieuses ; que, dans ses relations avec des savants de renom, il n'accuse aucune infériorité ; que, dans ses écrits, il fait preuve d'un esprit cultivé, fort au courant du mouvement littéraire. Si sa carrière artistique est connue, si les services politiques qu'il a rendus, longtemps ignorés, ne sont découverts que d'hier, pour ainsi dire, ses qualités d'écrivain, ses connaissances variées n'ont pas encore été suffisamment révélées. A cet égard, un jugement complet, définitif, ne pourra être porté sur Rubens, que le jour où l'on aura sous les yeux, non pas l'ensemble — hélas ! impossible à recueillir — mais tout au moins une partie notable de ses écrits et de sa correspondance.

M. R., jaloux de nous faire connaître Rubens sous ses multiples aspects, réunit dans son beau recueil les témoignages les plus abondants. Aux lettres écrites par l'éminent artiste sont jointes celles qui lui furent adressées, et aussi celles qui se rattachent directement ou même indirectement à quelque circonstance de sa vie. On voit combien est large le programme du très zélé éditeur et combien sera précieuse cette série de pièces d'où la lumière rayonne sur Rubens, sur ses parents, sur ses protecteurs, sur ses amis, sur les milieux dans lesquels ont vécu d'aussi intéressants personnages, ce qui permettra d'écrire enfin l'histoire mi-

nutieusement exacte du merveilleux artiste, de son groupe et de son temps.

M. R., après avoir énuméré les publications de ses devanciers (MM. Armand Baschet, Gachard, Emile Gachet, Sainsbury, Villaamil, etc.), s'exprime ainsi (p. iv) : « Par ce résumé bibliographique, on voit que, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de tentative de réunir, même partiellement, en un corps, les *documents épistolaires* de Rubens, en leur donnant cette extension qui, seule, les fera considérer comme des matériaux historiques de premier rang. C'est ce travail que nous avons entrepris. Nous recueillons donc, d'abord, tout ce qui a été publié avant nous; nous y ajoutons, ensuite, ce que nous avons puisé à différentes sources, ouvrages ignorés des éditeurs précédents, dépôts d'archives, bibliothèques publiques ou privées que nous avons été explorer en divers pays. »

La réputation de M. R. comme consciencieux et habile travailleur est tellement bien établie, que je regarde comme inutile de constater que tous les textes du recueil sont publiés « avec l'exactitude que l'on exige aujourd'hui dans la reproduction des monuments ». Pour ce qui regarde ceux de ces « matériaux historiques de premier rang » qui avaient déjà vu le jour, le diligent éditeur n'a voulu les réimprimer qu'après avoir religieusement collationné les textes sur les originaux à Aix-en-Provence, à Paris, à Mantoue, etc. Il a pu ainsi améliorer en bien des points les publications précédentes et, comme éditeur, arriver à la perfection.

Les lettres de Rubens sont, pour la plupart, en italien et en latin; un certain nombre sont en espagnol et en anglais; une quantité moindre est en flamand; quelques-unes sont en français. M. R. remarque très justement que cette diversité d'idiomes, qui n'était pas une difficulté pour Rubens, en serait une pour beaucoup de lecteurs. Afin de rendre le recueil accessible à tous, la Commission de publication a décidé de faire suivre chaque document d'une traduction française. Cette partie du travail ne mérite pas moins d'éloges que les autres parties : les versions de M. R. sont remarquables par leur fidélité. Le nouveau traducteur, se préoccupant beaucoup moins de l'élégance que de l'exactitude, s'est efforcé de rendre toujours le sens littéral et il y a toujours réussi.

Jusqu'à présent, les divers éditeurs de correspondances de Rubens avaient fait deux parts de celles-ci, en séparant les lettres diplomatiques des lettres particulières. M. R. a cru devoir adopter un procédé plus simple et plus logique : rapprochant les dépêches du diplomate des missives de l'homme privé, il a constitué un corps unique de correspondance, où les documents sont classés par ordre chronologique. Le système préféré par M. R. offre surtout un grand avantage pour les commentaires : il ne donne lieu ni à des répétitions, ni à des renvois; il assure une « continuité historique » à l'annotation.

Cette annotation était indispensable. M. R. dit très bien (p. vii) à ce

sujet : « Nous avons cru qu'il était impossible de publier ces documents sans essayer de les éclaircir et de les lier entre eux par un commentaire. Dans l'existence glorieuse et active de Rubens, les faits sont si multiples et si divers, ses relations ont été si nombreuses, qu'à chaque instant on voit apparaître de nouveaux personnages, l'on se trouve en d'autres milieux, l'on est en présence d'événements ou de situations politiques inattendus. Le lecteur a besoin d'être guidé dans cet immense dédale. On peut l'affirmer hardiment, il faudrait avoir à sa disposition une très grande bibliothèque pour recueillir les renseignements sur les hommes et les choses dont il est question dans ces documents. Nous avons pensé que l'éditeur de ceux-ci rendrait service au public en se chargeant d'opérer pour eux ce travail quelquefois long et difficile. »

M. R. n'a pas voulu mettre des notes sommaires au bas des pages, avec renvois au texte : il a mieux aimé donné l'interprétation continue, explicative, d'une pièce ou d'un groupe de pièces. De cette façon, la lecture du texte n'est pas à tout moment interrompue et le commentaire peut recevoir des développements que ne comporte pas la simple annotation au bas des pages.

L'éditeur s'excuse ainsi (p. vii) de l'ampleur qu'il a été obligé de donner parfois à son commentaire : « Nous craignons un peu, qu'au premier coup d'œil jeté sur ce volume, le lecteur n'ait été surpris des développements de nos commentaires. Nous en avons été surpris de même. Mais si l'on nous taxe, ça et là, de prolixité, qu'il nous soit permis de dire, pour notre excuse, ce que nous écrivions dans la préface de notre petit recueil ¹ : Ayant sous la main ces lettres de notre grand Rubens, nous n'avons pu résister au désir de faire des enquêtes sur les personnages et les faits dont il est parlé dans ces précieux documents, nous avons poussé nos investigations aussi loin qu'il nous a été possible d'aller, essayant de nous transporter, en quelque sorte, dans le temps de l'homme illustre. Cette étude offre un tel attrait qu'il est difficile de s'y livrer avec mesure. Les lettres de Rubens sont comme ses tableaux : des pages où abonde la vie. L'artiste n'est étranger à rien de ce qui se passe. Au même moment sa prodigieuse intelligence traite des questions de la politique, de la science, des lettres et des arts. Pour bien comprendre aujourd'hui tout ce qui s'agit dans la très petite partie de sa correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, il faudrait des volumes de notes. Nous en avons la preuve dans les travaux considérables que MM. Sainsbury, Baschet, Villaamil, ont entrepris pour élucider une centaine de documents relatifs au peintre diplomate ou émanant de lui. Nous nous autorisons de l'exemple donné par nos savants prédécesseurs et nous espérons obtenir l'indulgence qu'ils ont obtenue. »

Je suis persuadé que tous les lecteurs du recueil, loin de reprocher à M. R. l'étendue de ses commentaires, lui en sauront un gré infini.

1. *Pierre Paul Rubens. Documents et lettres publiés et annotés par Ch. Ruclens.* Bruxelles, 1877, in-16.

L'abondance n'est fâcheuse que si elle est stérile. Ici, au contraire, tous les renseignements fournis sont utiles non moins qu'intéressants, et, pour ma part, je le déclare avec reconnaissance, j'y ai trouvé partout grand profit et grand plaisir.

Les documents insérés dans le tome premier de la correspondance de Rubens sont au nombre de 116, compris entre ces dates : 3 novembre 1600 ¹ — 28 octobre 1608. Il y a là 13 lettres de Pierre-Paul Rubens, 17 lettres de son frère Philippe ², diverses lettres de Balthazar Moretus, le petit-fils du grand typographe Christophe Plantin, de l'archiduc Albert, de Vincent de Gonzague, du cardinal Montalto, de Lelio Arri-goni, de Jean Richardot, de Juste Lipse, du duc de Mantoue, de Domitio Peroni, d'Annibal Iberti, de Gaspar Scioppius, d'Aderbal Mannerbio, du pape Paul V, de Giovanni Magno, de Paul Augustin Spinola ³. Tous ces documents, éclairés, vivifiés par le plus complet et le plus pénétrant des commentaires, feront les délices de tous ceux qui sont curieux des choses d'art et d'histoire.

N'insistons pas davantage sur l'extrême importance d'une publication dont j'aurai l'occasion d'entretenir de nouveau mes lecteurs, quand paraîtront les volumes suivants. Aujourd'hui je me contenterai de déclarer que, soit au point de vue de l'impression, soit au point de vue de l'éru-dition, le monument élevé en l'honneur de Rubens par la maternelle affection de la généreuse ville d'Anvers, sera digne à la fois d'elle et de lui.

T. DE L.

CORRESPONDANCE

Réponse à M. d'Arbois de Jubainville.

Dans son numéro du 27 juin courant, la *Revue critique d'histoire et de littérature* a publié sur les cent cinquante et une premières pages

1. On sait que Rubens est né en 1577, probablement le 28 juin. Les documents commencent donc au moment où il atteignait sa vingt-troisième année et où il venait de partir pour l'Italie. M. R. n'a pas manqué (p. xi et suiv.) de résumer l'histoire des premières années de Rubens, afin d'introduire le lecteur, avec le peintre lui-même, dans la carrière qui s'ouvre pour celui-ci en Italie.

2. M. R. explique à merveille (p. viii-x) pourquoi les lettres de Philippe Rubens et les lettres à Philippe Rubens ont été annexées aux lettres de Pierre Paul Rubens. Il régna toujours entre les deux frères une telle intimité que l'on ne peut s'occuper de l'un sans s'occuper de l'autre. C'était, suivant la belle expression antique, une même âme en deux corps différents. Comme les amitiés des deux frères leur étaient communes, on ne s'étonne pas de trouver, dans le recueil, des lettres adressées à Philippe, par Juste Lipse et par G. Scioppius.

3. Le volume est orné de six fac-similés, cinq pour des lettres de Pierre Paul et de Philippe, un pour une lettre de Vincent de Gonzague.

d'un volume consacré à l'*histoire du droit et des institutions de la France*, un article de M. d'Arbois de Jubainville que je ne puis laisser sans réponse. M. d'A. ne s'étonnera pas que je connaisse cet article, car il a pris la peine de me l'adresser lui-même et il a joint une lettre à son envoi. L'article est très brutal (1); la lettre, très courtoise, a pour objet d'excuser l'article. N'ayant pas l'honneur de connaître M. d'A., je me trompe peut-être en disant qu'il est un homme en deux personnes, que le savant aura fait l'article et que l'académicien aura écrit la lettre. Dans tous les cas, je regrette d'être obligé de répondre à l'auteur de l'article, et néanmoins je m'efforcerai de le faire comme si je m'adressais à l'auteur de la lettre. Dans une discussion scientifique, je ne comprends pas les excuses et je ne m'explique les violences de langage que de la part de ceux qui veulent masquer une défaite. Ce que je demande, c'est de la force dans les arguments et de la bonne foi dans la discussion. Sur les questions controversées reprises par M. d'A., mes observations seront faciles. Je me suis permis d'attaquer plusieurs opinions de M. d'A. sur des points importants; il prétend me répondre; c'est son droit et je m'étonne même qu'il n'en use pas plus largement. Si les arguments de M. d'A. me paraissaient décisifs (2), après un nouvel examen de telle ou telle difficulté, je n'hésiterais pas à me ranger de son côté, car je tiens moins à mes opinions qu'à la vérité historique. Mais trop souvent j'ai cherché les arguments de mon honorable adversaire sans les découvrir. Ainsi M. d'A. revient sur l'organisation judiciaire des Gaulois, et il prétend de nouveau que les druides étaient de simples arbitres volontaires. J'ai donné les raisons qui me décident en sens contraire et je ne les reprends pas; je me borne à constater que le système de M. d'A. revient à dire qu'il n'y avait pas de justice obligatoire parmi les Gaulois, même au temps de César. Ce serait là un état social bien étrange pour cette époque. M. d'A. se contente de m'objecter que j'ai le tort d'ajouter au texte de Strabon le mot *tous*, et grâce à cette remarque qu'il croit importante, il se donne la satisfaction de constater que je n'ai pas lu l'original grec! D'abord, qu'on ajoute ou supprime le mot *tous*, le sens du passage de Strabon ne change pas. L'argument de M. d'A. n'est donc, comme on dit au Palais, qu'une mauvaise chicane et je m'étonne qu'il n'ait rien trouvé de mieux à dire. Ensuite de ce que j'ai cité le texte même de la traduction de Cougny, il n'est pas permis de conclure que je n'ai pas vérifié avec l'original; M. d'A. paraît ignorer que le texte grec est placé en regard de la traduction dans les *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules* (3). Mais j'éprouve surtout un véritable étonnement lorsque j'apprends d'un homme aussi compétent en linguistique que tout dictionnaire grec-français me donnerait le sens exact des termes juridiques employés par les auteurs grecs. J'avoue que jusqu'à ce jour j'avais précisément cru le contraire. N'en déplaise à M. d'A. qui paraît plus disposé à donner des leçons qu'à en recevoir, la langue juridique des Ro-

maines elle-même est encore aujourd'hui une véritable énigme, non-seulement pour les auteurs de dictionnaires, mais même pour un grand nombre de savants très distingués qui n'ont pas étudié le droit. (Je fais exception pour le dictionnaire juridique latin-allemand d'Heumann, qui seul est exact). La création d'un cours de droit romain à l'Ecole normale et un certain enseignement de ce droit dans les Facultés des Lettres s'imposent chaque jour d'une manière plus pressante. Alors seulement les dictionnaires pourront nous donner le sens exact de la langue juridique des Romains. Pour le grec, la difficulté est encore plus grande. Les jurisconsultes eux-mêmes ne sont pas parvenus à donner à la langue juridique des Grecs un sens certain. Aussi l'étude du droit grec est-elle très délicate. Heureux ceux qui, à l'exemple de M. d'A., ne se doutent pas de ces périls ! Ils en arrivent à nous exposer avec certitude les institutions de peuples dont on ne connaît même pas exactement la langue vulgaire (4).

Sur d'autres questions aussi graves que celle de l'administration de la justice, M. d'A. ne relève pas la controverse. Je les passe donc sous silence et je persiste d'autant plus fermement à croire, malgré l'opinion contraire de mon savant contradicteur, qu'Ambigathos n'a pas fondé un empire celtique formidable, car je n'en vois aucune trace dans les textes (5) ; je continue à soutenir qu'on ne peut pas reconstituer la procédure des Gaulois avec des coutumiers irlandais dont les plus anciens manuscrits datent du *xiv^e* siècle (6).

Obligé de suivre M. d'A., je m'étonne qu'il m'attribue des opinions arrêtées sur des questions pour lesquelles je suis resté très indécis. Doit-on ou non distinguer les Cimmériens des Cimbres ? M. d'A. me reproche d'affirmer que ces deux peuples sont de même race et de ne pas discuter la question par l'examen de tous les textes qui s'y rapportent. J'ai cependant pris la précaution de dire que cette solution est fort douteuse et tout lecteur de bonne foi reconnaîtra que j'indique la question plutôt que je ne la traite (p. 31, note) (7). M. d'A. avoue lui-même que c'est là un point tout à fait secondaire dans l'histoire du droit (voy. p. 507) et le fait est que si j'avais discuté à fond la question de l'origine des Cimmériens, on m'aurait avec raison reproché de m'être égaré. M. d'A. affirme que la doctrine à laquelle je me suis rallié est sans valeur et cite de son côté M. Mommsen ; je pourrais, en ma faveur, invoquer l'autorité de savants anglais et qualifier de la même manière les opinions de M. d'A. ; mais je le ferai pas pour rester fidèle à ma promesse de répondre à l'académicien (8).

Il n'est surtout nécessaire de me souvenir de cet engagement en abordant une autre partie du travail de M. d'Arbois. Le critique ne se borne plus à discuter ; il juge, oubliant sans doute qu'on est mauvais juge dans sa propre cause ; qu'en aucun temps, bien probablement même chez les Celtes, on n'a admis qu'un adversaire pût s'ériger en juge impartial. L'oubli de cette règle de prudence a conduit M. d'A. à des ap-

préciations et même à des procédés que je dois me borner à relever, sans m'attribuer de mon côté le rôle de juge, mais je confie cette mission au lecteur impartial.

La gravité du fait m'oblige à reproduire le passage *in-extenso*. « Le procédé qui consiste, dit M. d'A., à se servir des auteurs anciens sans les avoir lus et en se contentant des analyses écourtées faites par des auteurs modernes, mène M. G. à des conséquences dont ses lecteurs ne peuvent apprécier la valeur sans des recherches compliquées. Ainsi, *parlant de la cavalerie qui se trouvait dans l'armée envoyée par les Gaulois au secours de Vercingétorix pendant le siège d'Alésia*, M. G. dit que cette cavalerie avait reçu un ordre de bataille qui lui était particulier; elle marchait sur trois rangs, chaque cavalier du premier rang ayant derrière lui deux servants d'armes. Une note renvoie à Valroger, *Les Celtes et la Gaule celtique*, p. 127. Il faut se reporter à cet ouvrage pour voir que ce renseignement est tiré de Pausanias, et quand on consulte Pausanias, liv. X, ch. 19, § 9-12, on voit que la cavalerie dont il s'agit dans ce texte est non pas celle qui essaye de délivrer Alésia l'an 53 avant notre ère, mais celle des Gaulois qui envahirent la Grèce, en 280, c'est-à-dire deux cent vingt-sept ans plus tôt ». Après avoir lu cette appréciation, qu'on veuille bien se reporter à ce que j'ai dit, p. 104. Le passage est très clair et ne comporte aucune équivoque. Je demande si j'ai fait la moindre allusion à la cavalerie envoyée au secours de Vercingétorix! Comment peut-on prétendre sérieusement que cette page est consacrée au siège d'Alésia¹! Autant dire que tout le volume se

1. Voici le passage incriminé : « La nation gauloise se divisait en trois classes : celle des nobles ou chevaliers, celle des druides et le peuple. Ces deux premières seules exerçaient le pouvoir et tenaient la richesse. Ces chevaliers, *equites*, avaient droit aux fonctions purement politiques et militaires. Ils partageaient les premières avec les druides; ils exerçaient seuls les secondes. La classe de la noblesse formait, comme son nom même l'indique, la cavalerie; elle exerçait, en outre, tous les commandements dans l'armée. Ce service militaire était obligatoire pour les *equites*; à proprement parler, ils composaient toute l'armée gauloise et avaient acquis une grande réputation². L'infanterie, formée par la plèbe, n'était réunie que dans certaines circonstances, par exemple pour les grandes guerres. Ainsi *Vercingétorix, assiégé dans Alésia, demanda une levée en masse; mais l'assemblée nationale vota seulement des contingents proportionnels à la population de chaque peuple*³. Aussi l'infanterie gauloise, ne formant pas une armée permanente, mais une sorte de milice irrégulièrement convoquée, n'avait pas la même force que la cavalerie. Celle-ci avait reçu un ordre de bataille qui lui était particulier : elle marchait sur trois rangs, chaque cavalier du premier rang ayant derrière lui deux servants d'armes⁴. Chaque chef gaulois emmenait d'ailleurs à la guerre ses clients qui portaient, chez les Aquitains, le nom de *soldurii* ou *devoti*⁴. L'institution de la clientèle était générale en Gaule : elle était pratiquée par les individus aussi bien que par les familles et même par les peuples. »

Tout esprit non prévenu reconnaîtra que le siège d'Alésia fait l'objet d'une simple incidente et qu'il n'en est plus question dès la phrase suivante, avant même que je parle de la cavalerie.

1. César, lib. VI, § 15 et lib. VII, § 65.

2. César, lib. VII, § 75.

3. Cpr. de Valroger, *Les Celtes et la Gaule celtique*, p. 127 et 128.

4. César, lib. III, § 22.

rapporte à cet épisode de la conquête romaine! Cela ne serait pas plus extravagant (9).

Je proteste énergiquement contre un procédé qui consiste à altérer la pensée très nette et très précise d'un auteur pour lui imputer ensuite, sans grand effort, une sottise qu'il n'a pas commise. En admettant que M. d'A. ait été de bonne foi (10), il faut bien reconnaître qu'il y a eu alors de sa part un véritable écart d'imagination, et je ne m'étonne plus maintenant qu'il interprète parfois d'une façon très fantaisiste les auteurs anciens, alors qu'il comprend d'une manière aussi étrange ses contemporains. Je pourrais relever plusieurs autres faits, d'ailleurs moins graves, des citations incomplètes, des généralisations dont on devine le but, des insinuations inspirées par un mobile qui ne s'appelle pas la bienveillance. Bref, M. d'A. en arrive à juger tout le livre après avoir reconnu au début qu'il ne s'attache qu'aux cent cinquante premières pages (11) et il termine en disant que je ne lis pas les textes, affirmation facile, mais dont il ne faut pas abuser, car on n'en peut pas donner la preuve (12). On est en droit de s'étonner qu'un historien sérieux puisse, pour tout argument, répondre par cette imputation. Pour moi, je ne l'accepte pas. D'après la lettre que j'ai reçue, je veux bien croire que M. d'A. aurait été plus réservé si je n'avais pas eu l'audace de soutenir qu'Ambigathos n'a jamais été un Alexandre et qu'on ne peut pas reconstituer la procédure des Gaulois avec des documents appartenant à un autre âge et à des autres peuples. Il n'en est pas moins vrai que celui-là n'a pas le véritable esprit scientifique qui ne sait pas rester impartial et de sang-froid en présence de la contradiction. Pour ce qui me concerne, je prie, en terminant, les personnes qui pourraient être disposées à croire que, dans cette réponse, j'ai parfois dépassé la juste mesure, soit pour le fond, soit pour la forme, de vouloir bien, avant de porter leur jugement, relire l'article de M. d'Arbois de Jubainville. J'ai entrepris une œuvre si vaste qu'il s'y trouve nécessairement des erreurs et des omissions; je suis le premier à les reconnaître et mes remerciements sont acquis à l'avance à ceux qui voudront bien me les signaler. Quant aux insinuations malveillantes et aux chicanes de mauvais aloi, elles ne m'empêcheront pas de poursuivre tranquillement ma tâche (13).

E. GLASSON.

(1) J'ai dit que le livre de M. Glasson est écrit avec un remarquable talent d'exposition; mais que la partie de ce livre où l'auteur s'occupe des Gaulois est une œuvre de seconde main, et que M. G. n'a pas pris la peine de lire la plupart des textes antiques auquel il renvoie. J'en ai donné quelques preuves, je pourrais en ajouter bien d'autres si je ne craignais d'abuser de la patience des lecteurs de la *Revue critique*. En voici quelques-unes dont je n'ai point encore parlé.

M. Glasson, p. 33, écrit : « Homère dit déjà qu'au-delà des pays connus vers l'Occident habitent les Celtes ». Voici le texte d'Homère :

Ἥ ὁ δὲς περὶ πᾶσι Ἰάκων Βαθυρρόου Ὀκεανοῖο,
Ἐνθα δὲ Κίμυρ' αἰὼν ἀνδρῶν ὀρεγέει τε πόλις τε.

Ainsi M. Glasson, p. 33, rend ce texte en traduisant *Κιμμέριοι* par « Celtes », c'est-à-dire, en empruntant cette traduction à un auteur qu'il ne cite pas. Or, p. 34, il écrit : « Quant aux Galates parmi lesquels il faut compter les Cimbres ou « Kimmériens » ; il veut donc, p. 34, que les Cimmériens soient Galates ; et, p. 33, il vient d'en faire des Celtes ; or il a consacré les deux pages précédentes (p. 31-32) à exposer comme quoi, suivant lui, les Galates ou Gaulois sont « un peuple entièrement distinct des Celtes ». S'il est vrai que cette distinction s'impose, comment les Cimmériens peuvent-ils être à la fois Celtes et Galates ? La solution de la difficulté est que M. Glasson, n'ayant pas lu le passage de l'*Odyssée* que nous avons reproduit plus haut, ignore que les Celtes de la traduction qu'il copie représentent les *Κιμμέριοι* de l'*Odyssée* ; et cependant il renvoie à ce passage de l'*Odyssée*, p. 35, note 1 !

P. 33, M. Glasson dit : « Hérodote a écrit que l'Ister et le Danube prennent naissance dans le pays des Celtes ». L'historien grec aurait donc parlé du Danube et en aurait fait un fleuve distinct de l'Ister. Il n'y a rien de pareil dans les deux passages d'Hérodote auxquels M. Glasson fait allusion dans la phrase que je viens de citer : *Ἰστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν*, livre II, c. 33, § 2 ; — *Ῥαί τε γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης ὁ Ἰστρος ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν*, livre IV, c. 49, § 4.

P. 25, nous lisons chez M. Glasson : « César et Pline rangent au nombre des Aquitains les *Gariti* et les *Vassaei* qui sont presque les homonymes des *Cariti* et des « *Vaccæi* de l'Hispanie ». Ceux qui liront cette phrase en concluront que César et Pline ont tous deux parlé des *Gariti* et des *Vassaei*. C'est faux. César n'a rien dit des *Vassaei*. Pline ne mentionne pas les *Gariti*. Si M. Glasson avait étudié le texte de César, il aurait appris que la leçon *Garites* (et non *Gariti*), *De bello Gallico*, III, 27, est contestée, qu'une autre leçon *Gates* est proposée, et que, si l'on corrige *Garites* en *Gates*, il n'est guère facile de trouver une ressemblance entre le nom de ce peuple aquitain et le nom du peuple espagnol, son homonyme prétendu, que M. Glasson écrit *Cariti*. Ce dernier nom lui-même, M. Glasson le copie de travers ; s'il s'était reporté à la source, Ptolémée, livre II, c. 6, § 64, édition Diod., t. I, p. 188, il aurait vu qu'il faut écrire *Caristi* avec un *s* avant le *t*. On conviendra qu'il n'y a pas beaucoup de rapport entre *Gates* et *Caristi*.

P. 38, M. Glasson reproduit en italiques quelques noms de peuples de la Gaule en les agrémentant de fautes d'orthographe. Quelques-unes de ces fautes seront, si l'on veut, rejetées sur le compte de l'imprimeur, mais on ne peut rendre l'imprimeur responsable du transport des noms de la seconde déclinaison dans la troisième : *Trevices* (Trèves) [cf. *Eburovices*] pour *Treveri*, *Condruces* pour *Condrusi*. Celui qui écrit ainsi le nom de ces deux peuples gaulois, n'a pas lu César dans le texte original. — H. d'A. de J.

(2) Mes arguments ne paraîtront jamais décisifs à M. Glasson puisqu'ils consistent en textes antiques étrangers à la littérature juridique et que M. Glasson n'a pas le temps de lire ces textes-là. — H. d'A. de J.

(3) Cela ne prouve pas que M. Glasson ait pris la peine de le lire. — H. d'A. de J.

(4) Voilà un développement oratoire éloquent ; mais, avocat, au fait. M. Glasson dans son livre prétend appuyer sa thèse sur un passage de Strabon où il se trouve des expressions qui appartiennent à la langue juridique. Or M. Glasson, dans sa réponse à ma critique, soutient que le sens de ces termes juridiques n'est pas connu. Si cette assertion est exacte, le texte grec est inintelligible ; et alors pourquoi M. Glasson a-t-il accepté et inséré dans son livre une traduction de ce texte grec ? Comment enfin prétend-il fonder ses doctrines sur cette traduction ? — H. d'A. de J.

(5) Voici le texte : *Prisco Tarquinio Romae regnante, Celtarum, quae pars Galliae tertia est, penes Bituriges summa imperii fuit, ii regem Cellico dabant, Ambigatus is fuit*, etc. (Ambigatus envoie un de ses neveux dans la forêt Hercynienne, l'autre

en Italie. Tite-Live, l. V, c. 34. Ce texte est d'origine grecque. Les mots *Celta* et *Celticum* doivent être entendus dans le sens du grec *Κελτός* et *Κελτική*. La Celtique des Grecs s'étend de l'Océan à la Mer Noire. Les Celtes sont le peuple qui habite cette région. Les mots *quae Galliae pars tertia est*, sont une glose romaine empruntée aux *Commentaires* de César, elle contient un contre-sens. M. Glasson qui cite ce texte ne l'a pas lu, puisqu'il écrit *Ambigathos* le nom du roi *Ambigatus*. — H. d'A. de J.

(6) Je n'ai dit nulle part que la procédure gauloise fût la même que la procédure irlandaise. J'ai même écrit le contraire, *Revue celtique*, t. VII, p. 11 : « Nous ignorons comment en Gaule la partie lésée s'y prenait pour obtenir justice ». M. Glasson me rend le même honneur qu'à Homère, il me cite sans m'avoir lu.

Si M. Glasson avait jeté les yeux sur l'édition « des coutumes irlandaises dont les plus anciens manuscrits datent du xiv^e siècle », il saurait que ces documents se composent de deux éléments : une glose, dont les parties les plus récentes peuvent être contemporaines du manuscrit, et un texte beaucoup plus ancien. Mais M. Glasson connaît et juge les coutumes irlandaises par où dire comme les textes antiques grecs et latins, quand ils sont étrangers aux grands recueils juridiques. — H. d'A. de J.

(7) Voici le passage topique de M. Glasson, p. 34 : « Quant aux Galates parmi lesquels il faut compter les Cimbres ou Cimmériens, les anciens auteurs nous apprennent qu'ils habitaient dans une haute antiquité le midi de la région envahie plus tard par les Scythes, la Crimée au sud de la Russie actuelle ». Le lecteur jugera si M. Glasson affirme oui ou non l'identité des Cimbres et des Cimmériens. — H. d'A. de J.

(8) M. Glasson pouvait certainement ne rien dire des Cimmériens, c'est même ce qu'il aurait dû faire : son tort a été de s'occuper d'eux et d'invoquer à leur sujet « les anciens auteurs », notamment Homère, sans les avoir lus. — H. d'A. de J.

(9) L'insistance de M. Glasson prouve que le savant et si compétent professeur de droit n'a aucune idée de la mission de l'historien. Il veut donner un tableau de l'organisation militaire des Gaulois, il ne paraît pas se douter que cette organisation a varié suivant les temps. Son tableau consiste en quatre traits : trois sont empruntés à César, *De bello Gallico*, milieu du premier siècle avant J.-C.; le quatrième est pris chez Valroger, qui l'avait trouvé chez Pausanias, et la source de Pausanias est un document antérieur à César au moins de deux siècles. Le sentiment de cet intervalle chronologique échappe à M. Glasson. Figurons-nous une peinture de l'armée française conçue dans le même système. « L'armée française comprend une armée active, recrutée par un tirage au sort et une révision que dirigent les préfets, une armée territoriale qui est une sorte de continuation de l'armée active et une milice provinciale levée par les intendants. Viennent ensuite la légion étrangère et les régiments suisses. Une partie de ces troupes porte un fusil chargé par la culasse, une autre n'a que le mousquet. Il y a même des corps de troupes françaises qui combattent avec l'arc et la flèche ». En supprimant la chronologie, voilà le résultat qu'on obtient pour la France. Tel est le procédé de M. Glasson quand il s'agit des Gaulois. — H. d'A. de J.

(10) La formule est-elle bien académique? — H. d'A. de J.

(11) J'ai parlé des matières que j'ai spécialement étudiées. — H. d'A. de J.

(12) M. Glasson a lu en fait de textes les livres et les dissertations des érudits modernes. Il n'a pas lu les documents antiques, je l'ai démontré. — H. d'A. de J.

(13) Je n'ai en aucune façon le projet d'empêcher M. Glasson de « poursuivre tranquillement sa tâche ». M. Glasson est un de nos professeurs de droit les plus distingués, il écrit comme il parle, c'est-à-dire fort bien. Mais, quand il ne s'occupe pas du *Digeste* et du *Code*, ses procédés sont-ils ceux de l'érudition? Je réponds : non. Ecrire comme lui l'histoire de seconde main n'est pas un crime. Au contraire. Rien de plus utile et de plus méritoire que les livres de seconde main et de vulgarisation. De grands et célèbres écrivains n'ont pas conquis la gloire autre-

ment, et, fiers de leur succès, ils n'ont senti pour les travaux d'érudition qu'une sorte de dédain bienveillant, le sentiment de l'architecte pour les pierres et les manœuvres. Quand on plane dans les hautes régions de l'intelligence, on regarde de haut les bas-fonds où combattent obscurément les grammairiens, les paléographes et les linguistes, et on ne distingue pas très clairement les travaux qui les occupent. Dans les sept pages de bibliographie qui précèdent son introduction, M. Glasson cite Edwards, *Recherches sur les langues celtiques*, ouvrage tout à fait arriéré, et plusieurs petites dissertations tant de M. Gaidoz que de M. d'Arbois de Jubainville, et il ne parle pas du livre qui est aujourd'hui la base de l'érudition celtique : Zeuss-Ebel, *Grammatica Celtica*. M. Glasson, p. 29, répète d'après d'autres que « Hécatee de Milet, le premier, fait mention de Celtes établis jusqu'aux bords de la Méditerranée ». Il ne s'est pas aperçu que le texte d'Hécatee de Milet est imaginaire comme on peut le vérifier en consultant Etienne de Byzance d'après qui on le cite, et comme plusieurs savants en ont fait l'observation. Voilà comment M. Glasson est au courant de la science dans les questions de linguistique et de géographie qu'il traite.

Si M. Glasson s'était borné à citer les érudits de notre siècle dont il reproduit les doctrines, il n'y aurait que demi-mal. Mais son tort est de renvoyer directement aux textes antiques quand il ne les connaît que médiatement par les modernes : de là toutes sortes de résultats singuliers dont je pourrais donner une longue nomenclature si je ne me trouvais pas à quatre-vingts lieues de Paris ; séparé de ma bibliothèque, je suis dans l'impossibilité de me reporter aux ouvrages modernes dans lesquels M. Glasson a copié les indications de documents antiques dont il a orné tantôt son texte, tantôt ses notes, sans savoir ce dont il est question dans ces documents. J'arrête donc ici ma réplique, prêt à la continuer dans quelques mois si on me le demande.

M. Glasson me reproche de n'avoir jusqu'ici parlé que des cent cinquante et une premières pages de son livre ; je pourrai, dans un nouvel article, m'occuper des pages suivantes, examiner si *Augustodunum* est la même ville que *Bibracte*, p. 182 ; si la forme la plus ancienne du nom de Lyon est *Longodunum*, p. 183 ; si l'on agit conformément aux procédés de la véritable érudition quand, dans les notes d'un livre, on met des citations comme celle-ci : Cicéron *pro M. Fonteio* sans indication de chapitre ni de paragraphe, p. 201 ; Gruter, *passim*, p. 205 ; Ruinart, *Acta sin-cera martyrum*, sans plus de détails, p. 541 ; si ce que dit M. Glasson de la conversion de la Gaule au christianisme et de l'apostolat de saint Denis, p. 542-543, est conforme aux données de la science. Voilà quelques exemples des questions que je pourrai traiter dans un nouvel article si les lecteurs de la *Revue critique* croient que je n'ai pas suffisamment établi quelle est, au point de vue de l'érudition, la valeur de la partie historique du livre écrit par la plume élégante du savant jurisconsulte qui, avec un si légitime succès et entouré de la sympathique admiration de ses élèves, professe la procédure française à la faculté de droit de Paris.

Jubainville, le 11 août 1887.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Rod. Reuss, conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg, a fait paraître en même temps à la librairie Fischbacher deux ouvrages sur lesquels nous reviendrons : *Louis XIV et l'église protestante de*

Strasbourg, au moment de la révocation de l'édit de Nantes (1685-1686) d'après des documents inédits; *Charles de Butré, un physiocrate tourangeau en Alsace et dans le marquisat de Bade* (1724-1805), d'après ses papiers inédits, avec de nombreux extraits de sa correspondance avec le marquis de Mirabeau, Bergasse, Dupont de Nemours, La Tour d'Auvergne, Necker, Raynal, Turgot, etc.

— La collection des classiques populaires éditée par la librairie Lecène et Oudin (17, rue Bonaparte), s'est augmentée de deux volumes nouveaux : l'un, *Victor Hugo*, par M. Ernest Dupuy; l'autre, *Montesquieu*, par M. Edgar Zévort.

— M. Maurice Souriau, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen, a fait tirer à part les deux articles qu'il avait publiés dans les *Annales* de cette Faculté sur *Victor Hugo, rédacteur du Conservateur littéraire*. Il a recommencé le travail de M. Biré, mais dans un esprit tout différent; son devancier « a prononcé un réquisitoire; sans répliquer par un plaidoyer apologétique. M. S. tâche de présenter des conclusions impartiales », et, comme il dit encore, « décrit un état d'esprit troublé, divisé entre de vieilles idées bien enracinées, et des idées nouvelles qui commençaient à surgir ».

— Le n° 7 des publications du Cercle Saint-Simon, qui vient de paraître, renferme le texte de la conférence faite au cercle le 26 mars de cette année par M. Maurice Vernes sur *M. Gustave d'Eichthal et ses travaux sur l'Ancien-Testament*.

— M. Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et scientifiques, vient de faire paraître une *Bibliographie des sociétés savantes de la France* (Paris, Imprimerie nationale). Le premier recueil de ce genre, publié en 1878 par M. Ulysse Robert, dans la *Revue des sociétés savantes*, ne comprenait que la bibliographie sommaire de trois cents sociétés savantes départementales, rangées d'après l'ordre alphabétique des villes où leur siège était fixé. M. Eug. L.-P. a adopté un plan tout différent; il classe les sociétés par département; ce qui facilite singulièrement les recherches. M. L.-P. a compris dans son travail toutes les sociétés qui siègent à Paris. Il cite également les sociétés de province fondées dans ces dernières années; il énumère les volumes publiés par toutes les sociétés depuis leur origine jusqu'à la fin de l'année 1886 — sans toutefois, et avec raison, faire entrer dans ce recueil les nombreuses sociétés d'horticulture et d'agriculture. Le catalogue qu'il a dressé, donne 665 associations historiques, archéologiques et scientifiques. Ajoutons les 12 sociétés savantes de l'Algérie et des colonies; ce qui fait 677 sociétés, dont les travaux sont réunis, tantôt dans des Mémoires ou des Bulletins, tantôt dans des ouvrages imprimés à part. L'ensemble de ces publications forme un total d'environ 15,000 volumes. Cette collection s'accroît chaque année de 500 livres en moyenne. Paris renferme 142 sociétés savantes; la Seine-Inférieure, 28; le Rhône, 16; le Nord, 24; la Gironde, 22; le Calvados, 20; les Bouches-du-Rhône, 26; l'Aisne, 15; la Haute-Garonne, l'Hérault et la Charente-Inférieure, 12; le Pas-de-Calais et Seine-et-Oise, 11; le Maine-et-Loire et la Meurthe-et-Moselle, 10. Les autres départements ne possèdent qu'un nombre de sociétés inférieur à ce chiffre; les Ardennes, la Corse, le Gers, les Landes, la Lozère et les Deux-Sèvres ne possèdent qu'une seule société; l'Indre n'en a pas du tout. La plupart des sociétés ont été fondées entre 1830 et 1880; quelques-unes remontent à une époque antérieure à la Révolution (académie française, 1635; académie de Caen, 1652; académie de Bordeaux, 1662; académie des sciences, 1666; académie de Nîmes, 1682; académie des Jeux Floraux, 1694; académie de Montpellier, 1706; académie de Dijon, 1725; de la Rochelle, 1732; d'Arras, 1737; de Rouen, 1744; d'Amiens et de Toulouse, 1746; de Stanislas à Nancy, 1750; Delphinale, 1772.) La bibliographie si utile que vient de publier M. Eugène Lefèvre-Pontalis, forme en partie le sommaire du grand ouvrage entrepris par le ministère

de l'instruction publique pour faire connaître le titre de tous les travaux historiques et archéologiques des sociétés savantes de France. Le premier volume de ce vaste travail auquel le jeune et actif archiviste a collaboré sous la direction de M. de Lasteyrie, sera prochainement terminé; il comprendra par ordre alphabétique les départements de l'Ain à l'Hérault, et en attendant que cette publication soit finie, c'est dans le recueil que nous annonçons aujourd'hui qu'on trouvera des informations suffisamment précises sur les sociétés savantes des autres départements.

— Le 4 septembre 1887 est mort Antoine-Louis PARIS, ancien bibliothécaire de la ville de Reims et de la ville d'Épernay. Il était né à Épernay le 14 avril 1802. Il avait publié ou édité, entre autres ouvrages et documents inédits, *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836); *Chronique de Reims* (1837); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841); *Mémoires de Maucroix, chanoine de l'église de Reims avec notes* (1862, 2 vols.); les *Œuvres* du même (1854, 2 vols.); *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.); *Remensiana* (1845); *Livres de la bibliothèque de Reims* (1846); *Indicateur du Grand Armorial général de France de Charles d'Hoëz* (1865, tome I); *Les manuscrits de la bibliothèque du Louvre, brûlés sous la Commune* (1872); *Les papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre* (1875); *Histoire de l'abbaye d'Avenay* (1879, 2 vols.), etc. Il avait rédigé et publié de 1855 à 1877 le *Cabinet historique*.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, pour paraître prochainement : *Commentationes philologiae quibus Ottoni Ribbeckio praeceptori inlustri, sexagesimum aetatis, magisterii Lipsiensis decimum annum exactum congratulantur discipuli Lipsienses*. L'ouvrage contient, entre autres études : I. *Zur griechischen Literaturgeschichte und Litteratur*. O. CRUSIUS, *Stesichoros und die epodische Composition in der griechischen Lyrik*. H. FREERICKS, *eine Neuerung des Sophokles*. E. GRAF, *Chronologisches zu Plutarchs Moralia*. J. ILBERG, *de Galeni vocum Hippocraticarum glossario*. L. PERTSCH, *hymni Graeci ex bibl. Goth. codice editi*. M. SCHNEIDER, *Marcelli Sidetae medici fragmenta*. R. SCHULZE, *animadversiones in oratore Attico*. L. STERNBACH, *gnomica*. R. WAGNER, *de Apollodori bibliothecae interpolationibus*. II. *Zur römischen Literaturgeschichte und Litteratur*. E. ZARNCKE, *Die Anfänge der römischen Prosa*. R. HILDEBRANDT, *quaestiones de Aetna emendanda*. G. KLINGER, *de scriptorum Latinorum vestigiis quae in Dionysii Halic. historia Romana inveniuntur*. TH. MATHIAS, *emendationes ad L. Annaei Senecae opera*. R. OPITZ, *quaestiones criticae in Senecae et Quintiliani declamationes*. E. SCHEIDEMANTEL, *de quarta octava nona primi libri Tibulliani elegiis*. III. *Zur Chronologie und Quellenkunde*. TH. ZIELINSKI, *die Schlacht bei Cirta und die Chronologie von 203/202*. C. BURESCH, *die Quellen zu den vorhandenen Berichten der Catilinarischen Verschwörung*. P. KRUMBHOLZ, *quaestiunculae Ctesianae*. F. VIOLET, *die Parthica des Asinius Quadratus*. IV. *Antiquarisches*. F. POLAND, *de Graecorum sollemnibus ex regum diadochorum nominibus appellatis*. V. *Mythographisches*. R. HOLLAND, *de Alpheo et Arethusa*. J. SCHMIDT, *de Ulixii in fabulis satyricis persona*. VI. *Grammatisches*. E. SCHNEIDER, *quaestiones syntacticae de inscriptionibus priscæ latinis*.

— La même librairie annonce encore parmi ses prochaines publications : 1° G. SOTIRIADIS, *Zur Kritik des Johannes von Antiochia*; 2° K. TUMPEL, *Die Aithiopienländer des Andromedamythos, Studien zur rhodischen Colonisation*; 3° Juli Frontini *stratagematon libri quattuor*, éd. G. GUNDERMANN; 4° Julii Valerii *Res Gestae Alexandri Macedonis, translatae ex graeco Pseudo-Callisthenis*, p. p. B. KÜBLER; 5° *Flores italici*, conlegit Th. KOCK.

— M. Jean-Jacques SALVERDA DE GLAVE prépare une édition du *Roman d'Eneas*;

et M. O. GLÆDE, un travail sur la rime et l'enjambement chez les poètes allemands du moyen âge.

— M. K. de REINHARDSTOETNER, de Munich, avait entrepris une collection de réimpressions espagnoles du xv^e et du xvi^e siècle. Cette collection, qui paraît à la librairie Aug. Hettler, de Berlin, renfermera désormais des réimpressions portugaises. En 1886, avait paru l'*Amphitryon* de Fernan Perez de Oliva. A ce premier volume s'ajoutent successivement : 1^o la *Tidea*, de Francisco de las Natas (1550); 2^o la *Salamantina*, de Bartholome Palau (1552); 3^o une chronique royale portugaise qui se trouve à la bibliothèque de Munich (cod. hisp. 32).

— La librairie Henninger, de Heilbronn, va publier une deuxième édition de l'ouvrage de M. Johan STORM, *Englische Philologie*, et un nouveau livre de M. Gustav KRÖTING, *Encyclopædie und Methodologie der englischen Philologie*.

— M. Alfred-FRANCIS PRIEBRAM vient de publier à Vienne, chez C. Gerold, les rapports de l'envoyé impérial François de Lisola (1655-1660). Cette publication, accompagnée d'une introduction et de notes, sera prochainement l'objet d'un compte-rendu.

— M. Hermann HÜFFER a fait tirer à part les articles qu'il avait consacrés à Alfred de Reumont dans l'*Allgemeine Zeitung* (Munich, Cotta. In-8^o, 39 p.).

— Le troisième volume de la troisième édition du Lessing-Lachmann, publiée par M. Franz MUNCKER à la librairie Göschen (Stuttgart), vient de paraître.

— M. K. A. Martin HARTMANN, vient de publier une chronologie des événements de la vie de Victor Hugo et une liste de toutes les œuvres du poète, classées par année et par mois (*Zeittafel zu Victor Hugo's Leben und Werken, nach den Quellen bearbeitet und als Hilfsmittel für das Studium des Dichters*. Oppeln, Maske, 1886. In-8^o, 53 p.).

ALSACE. — *XV Jahreibericht der Realschules in Barr. Beitrag zur Geschichte der Herrschaft Barr*, von D. THOMAS. Barr, Gaudemar, 1887, 14 p. in-4^o. Ce programme contient le commencement de l'ancienne histoire de la seigneurie de Barr. C'est un écrit à tendance. Barr doit absolument être d'origine germanique, les Gaulois n'y sont pour rien, au dire du professeur allemand. Mais celui-ci nous doit ses preuves : ses arguments ne sont que de pures suppositions qui, comme des toiles d'araignée, restent suspendues en l'air. Il ne fera pas croire que les antiques chemins creux et tous les monuments mégalithiques, y compris le fameux mur païen, qui se rencontrent aux environs de Barr, ne témoignent pas de la présence des Gaulois dans la contrée. Les assertions de M. Alexandre Bertrand sur lesquelles s'appuie M. Thomas sont contredites par Henri Martin, Jules Quicherat, et Ferdinand Keller, de Zurich. Nous omettons à dessein M. Voulot, mais il faut citer les *Matériaux pour une étude des Vosges préhistoriques*, publiés par MM. Bleicher et Faudel.

ANGLETERRE. — La collection des *Simplified Grammars* de la maison Trübner, vient de s'enrichir d'une *Simplified grammar of the Serbian language* par M. W.-R. MORFILL. M. A. dont la Revue critique a déjà signalé les travaux. M. Morfill est le meilleur ou plutôt le seul *slavonic scholar* de l'Angleterre. Le résumé compte en tout 70 pages. Il suffit pour les personnes qui veulent simplement avoir l'idée générale d'une langue sans avoir la prétention de l'approfondir. — L. L.

AUTRICHE. — Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Jean HANUSZ, docteur de sanscrit à l'Université de Vienne. Cette mort s'est produite dans des circonstances particulièrement douloureuses. M. Hanusz, qui allait occuper prochainement une chaire de grammaire comparée à Cracovie, accomplissait un voyage scientifique en Europe. Il avait été étudier sur place les dialectes albanais, il allait entreprendre une tournée dans le pays de Galles. Doué d'une facilité merveilleuse, il avait étudié

toutes les langues indo-européennes; il en parlait un grand nombre. Il est à craindre que le surmenage intellectuel auquel il s'est livré n'ait hâté sa fin. Il a été enlevé en 3 jours à Paris par une fièvre maligne. Il venait de se faire présenter à la Société de linguistique et annonçait l'intention d'en devenir membre perpétuel. Il était né en Galicie en 1858. Il avait été élève de MM. Malinowski, Fr. Müller et Miklosich. Il avait publié de nombreux travaux, tous relatifs à la linguistique dans les revues polonaises, dans l'*Archiv für Slawische Philologie* et dans les Mémoires de l'Académie de Cracovie. Sa mort est une perte irréparable pour la science. — L. LEGER.

BELGIQUE. — *La matière brute et la matière vivante*, tel est le titre d'une « étude sur l'origine de la vie et de la mort », que vient de faire paraître M. J. DELBŒUF. (Paris, F. Alcan, in-12); si c'est à la *Revue philosophique* qu'il appartient de faire connaître, comme elle le mérite, cette nouvelle publication de l'infatigable professeur à l'Université de Liège, la *Revue critique* a du moins le droit de l'annoncer à ses lecteurs; ils y trouveront, dans ce mémoire de 186 pages, présenté sous toutes ses faces, le problème si obscur de la vie et de la mort; je ne veux pas dire que M. J. D. l'ait entièrement résolu; mais il l'a abordé avec une connaissance si approfondie du sujet; il a su si bien résumer tous les éléments de la question; toutes les manifestations de la vie lui sont si bien connues, qu'il y a plaisir, même pour ceux qui sont étrangers à ce genre d'études, à le suivre dans sa lumineuse et complète exposition. La transformation de la matière brute en matière vivante ou du stable en instable, le rôle de la nutrition, le développement progressif de l'individu, son identité persistante au milieu de ses changements continuels, la constitution de l'organisme et les causes qui la déterminent ou la modifient; tels sont les principaux sujets que M. J. D. passe successivement en revue et examine. Leur énumération suffit pour montrer quel intérêt présente son livre, et la compétence avec laquelle il les a traités promet à ses lecteurs autant de contentement que d'instruction. — Ch. J.

— Voici le programme des concours de la classe des lettres de l'Académie royale, pour 1888 : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice dans les anciens Pays-Bas, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e; 2° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiii^e et xiv^e siècles; 3° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne; 4° Étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas, y compris la principauté de Liège, avant la réforme religieuse du xvi^e siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; 5° Étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848. (1,000 fr. pour les 3^e et 4^e questions; 800 fr. pour la première; 600 pour les deuxième et cinquième). — Pour 1889 : 1° Faire l'histoire des relations politiques du pays de Liège au xvii^e et au xviii^e siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens; 2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 3° Faire l'histoire de la littérature française dans les livres et les publications périodiques belges de 1801 à 1830; 4° Étude sur Jean Van Boendale au point de vue de l'état social du Brabant à son époque; 5° Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. (800 fr. pour chaque question). — Prix de Stassart : un prix de 1,000 fr. sera décerné à l'auteur de la meilleure notice sur la

vie et les travaux de David Téniers (1610-1690). — Grand prix de Stassart : un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : tracer sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation actuelle des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de lieux-dits, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallonne est devenue flamande, et vice versa. Dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue; enfin, rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalée. — Prix de Saint-Genois : de mille francs, à l'auteur du meilleur travail, en flamand, sur la question suivante : *Letterkundige en wijzeerige beschouwing van Coornhert's werken*. — Prix Teirlinck, de mille francs : histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 septembre 1887.

L'Académie décide que sa séance publique annuelle aura lieu le vendredi 18 novembre.

M. Delisle termine la lecture de son mémoire sur les *Opérations financières des templiers*.

Les derniers chapitres de ce travail sont consacrés aux rapports des templiers avec les rois de France. Par un grand nombre de citations tirées des documents authentiques, M. Delisle prouve que le trésor des rois, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel, fut établi au Temple de Paris. Les templiers étaient chargés par le roi d'encaisser les deniers versés par les baillis et sénéchaux et de payer aux créanciers de la couronne les dettes ou les rentes assignées sur leur caisse. À la tête du trésor était un chevalier du Temple, le frère trésorier de la commanderie. M. Delisle donne la liste des frères trésoriers du Temple de Paris et fait connaître les renseignements biographiques qu'il a pu recueillir sur chacun de ces chevaliers.

Philippe le Bel, longtemps avant de supprimer les templiers, leur témoigna sa défiance par les innovations qu'il introduisit dans l'administration de ses finances. Au frère trésorier du Temple de Paris, il adjoignit des trésoriers de son choix, pris en dehors de l'ordre et dont les chevaliers durent subir le contrôle. Puis il créa un second trésor royal, entièrement indépendant de l'ordre, et il l'établit dans son château du Louvre. Les deux trésors royaux fonctionnèrent alors concurremment, mais l'importance de celui du Louvre s'accrut sans cesse.

Lors de la suppression des templiers, le trésor royal établi au Temple continua d'exister pendant quelque temps. Le compte ouvert entre l'ordre et le roi ne put être liquidé régulièrement et l'ordre de l'Hôpital, héritier des biens du Temple, fut contraint d'accepter une transaction dictée par le roi. Le règlement définitif n'eut lieu qu'après la mort de Philippe le Bel.

Dans un des derniers chapitres du mémoire, M. Delisle analyse un curieux fragment de registre conservé à la Bibliothèque nationale. Il montre que c'est le reste du journal des opérations faites à l'un des guichets du trésor du Temple de Paris, pendant une période de dix-huit mois, en 1295 et 1296. Il donne, d'après d'autres documents, des renseignements précis sur les écritures et le système de comptabilité en usage au Temple. Mais il regrette de n'avoir pu trouver de lumière sur la façon dont étaient rémunérés les services financiers rendus par l'ordre au roi et aux particuliers. En échange de la peine qu'ils prenaient et de la responsabilité qu'ils assumaient, les chevaliers du Temple devaient certainement toucher une remise sur leurs opérations, des intérêts pour les sommes qu'ils avançaient; mais il ne nous en est parvenu aucune trace.

M. Deloche continue et achève la lecture de son mémoire sur les monnaies d'or du roi Théodébert I^{er}. Ayant établi, dans la première partie de ce mémoire, que toutes les pièces d'or frappées au nom de ce roi devaient, quoique marquées de divers noms de villes, avoir été frappées dans un même atelier, il examine ce qu'on

peut conjecturer avec vraisemblance sur l'emplacement et l'organisation de cet atelier. Il formule la conclusion de ses recherches en ces termes :

« Les monnaies de Théodebert ont, suivant une très juste expression, « un cachet tout romain ». Il y en a même dont le style italien très accentué a été depuis longtemps signalé. C'est qu'elles sont, selon toutes probabilités, l'œuvre d'un personnel d'artistes et d'artisans italiens, que Théodebert amena avec lui au retour de sa campagne victorieuse dans la péninsule, et qu'il installa sans doute à Metz, résidence habituelle et centre d'action des souverains d'Austrasie. »

Julien HAVET.

Séance du 7 octobre 1887.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Desnoyers. L'examen des titres des candidats est fixé au vendredi 4 novembre.

L'Académie décide qu'elle retire du concours la question suivante, qui avait été proposée pour 1887 : « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François 1^{er}. »

Les sujets suivants sont remis au concours pour 1890 (terme du concours, 31 décembre 1889) :

Prix ordinaire : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides. »

Prix Bordin : « Examen critique de la géographie de Strabon, etc. »

Prix Bordin : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue ; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal ; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années ; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. »

Une commission composée de MM. Derenbourg, Barbier de Meynard, Maspero et Bergaigne est chargée de proposer une question, tirée des études orientales, à mettre au concours pour le prix Bordin.

Une commission composée de MM. Maury, J. Girard, Weil et Croiset est chargée de reviser la rédaction du programme du concours sur la géographie de Strabon.

M. Charles Nisard lit un mémoire qui porte pour titre : *Des poésies de sainte Radegonde attribuées à Fortunat*. La plupart des auteurs ont admis qu'une certaine part devait être attribuée à sainte Radegonde dans la composition de quelques-unes des poésies de Fortunat ; mais ils ont simplement entendu par là que ces pièces avaient été écrites sous l'inspiration de Radegonde et que Fortunat était le seul auteur des vers. M. Ch. Nisard appelle l'attention sur un petit poème de Fortunat qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici et où il trouve la preuve formelle que sainte Radegonde était poète elle-même et composait des vers charmants. En outre, il remarque, parmi les poésies attribuées à Fortunat, deux pièces qui, par leur mérite littéraire, lui paraissent l'emporter de beaucoup sur le reste du recueil, et où il se trouve justement que c'est Radegonde qui parle directement et en son propre nom. Il conclut que ces pièces sont l'œuvre de cette princesse et qu'il ne faut pas hésiter à les lui restituer.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1^o *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset ; 2^o C. DE HARLEZ, *le Texte originaire de Yih-king, sa nature et son interprétation* (extrait du *Journal asiatique*) ; — par M. Croiset : 1^o Paul TANNERY, *la Géométrie grecque, comment son histoire nous est parvenue, et ce que nous en savons*, 1^{re} partie : *Histoire générale de la géométrie élémentaire* ; 2^o LE MÊME, *Pour l'histoire de la science hellène : de Thalès à Empédocle*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 24 octobre —

1887

Sommaire : 223. JOLLY, Le droit hindou. — 224. KNOKE, Les campagnes de Germanicus en Allemagne ; MOMMSEN, Le lieu de la bataille de Varus. — 225. PIERSON et NABER, Recherches sur le Nouveau Testament. — 226. Comptes consulaires de la ville de Riscle, p. p. PARFOURU. — 227. RITTER, Le poète Claude de Buttet. — 228. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre N. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

223. — Julius JOLLY. **Tagore Law Lectures 1883.** Outlines of an History of the Hindu Law of Partition, Inheritance and Adoption, as contained in the original sanskrit treatises. Calcutta, Thacker, Spink and Co, 1885, p. xi-347, in-8.

M. le professeur Jolly de l'Université de Würzbourg est, avec M. Bühler, le sanscritiste d'Europe qui s'est le plus spécialement occupé du droit hindou. Depuis sa traduction du « Code de Nārada » (1876), dont la *Revue* jadis a rendu compte¹, il n'a pas cessé de poursuivre cette étude avec une louable persévérance, publiant et traduisant des textes, comme la *Vishnusmṛiti*², ou écrivant des monographies sur des points d'histoire ou de doctrine³. J'ai eu l'occasion ailleurs⁴ de signaler aux lecteurs français la plupart de ces publications. Je n'y reviendrai donc point ici. J'écarte aussi pour le moment celles qui sont en cours d'achèvement et qui ne sont pas encore assez avancées pour faire l'objet d'un compte-rendu⁵. D'ailleurs, pour les résultats géné-

1. N° du 16 septembre 1876.

2. *The Institutes of Vishnu, together with Extracts from the commentary of Nanda Pandita called Vaijayanti; edited with critical Notes, an Anukramanikā and Indexes of words and mantras, by Julius Jolly.* Calcutta, 1881. (Bibliotheca Indica.) — *The Institutes of Vishnu, translated by Julius Jolly.* Oxford, 1880. (Sacred Books of the East.)

3. *Ueber die rechtliche Stellung der Frauen bei den alten Indern nach den Dharmasāstra.* Sitzungsberichte de l'Académie de Munich, 1876. — *Ueber das indische Schuldrecht.* Ibidem, 1877. — *Ueber die Smṛititexte der Haug'schen Handschriftensammlung.* Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch, 1877. — *Das Dharmasūtra des Vishnu und das Kāthakagrihyasūtra.* Sitzungsberichte de l'Académie de Munich, 1879. — *Ueber die Systematik des indischen Rechts.* Zeitschr. für vergleich. Rechtswissensch, 1879. — *Die juristischen Abschnitte aus dem Gesetzbuch des Manu.* Ibidem, 1881.

4. Dans les *Bulletins* de la *Revue de l'histoire des religions*.

5. *Nārada-smṛiti, edited with critical Notes and Commentary*, fascic. I. Calcutta, 1885 (Bibliotheca Indica). Cette édition donne le fragment de l'ancienne rédaction retrouvé par M. Bühler, avec ce qui reste du vieux commentaire d'Asahāya. Elle confirme l'opinion que j'émettais ici même, dans mon compte-rendu de la tra-

raux, le présent ouvrage est en quelque sorte le résumé de tous les autres.

Les « Tagore Law Lectures » sont une de ces institutions comme l'Angleterre en fait naître partout où elle met le pied, et que ne connaissent guère les pays qui ont le bonheur de posséder un ministère de l'Instruction publique bien organisé. Fondées, il y a une vingtaine d'années, par un riche lettré bengalais, elles consistent en une série annuelle de leçons professées à l'université de Calcutta, sur un sujet de droit hindou, musulman ou anglo-indien, au choix du *lecturer*. Celui-ci est désigné chaque fois pour une année seulement (à l'origine, il l'était pour trois ans) par le Sénat de l'Université, dont le choix n'est soumis à aucune condition de titre, de profession ou nationalité, et qui d'ordinaire fait appel à des hommes désignés d'avance par leurs travaux. Les leçons une fois prononcées, sont publiées aux frais de la fondation. Appelé à cet honneur pour l'année 1883, M. J. se rendit de Würzburg dans l'Inde ¹ et, devant un auditoire bien nouveau pour lui, exposa ce qu'il entendait par l'histoire et le développement du droit hindou.

Les douze leçons de M. J. traitent successivement : I-III, des documents du droit hindou : 1° les commentaires et les digestes, la partie en général la plus moderne de cette littérature, consistant en œuvres souvent datées, nullement apocryphes, et qui approche le plus de ce que nous appelons une littérature juridique ; c'est à ces écrits que se rapportent les différences de doctrine que, depuis Colebrooke, on désigne du nom d'écoles ; 2° les textes qui nous sont parvenus sous la forme de *sûtras* et les *dharmasâstras* ou « Codes de Loi » proprement dits ; les uns, quand ils n'ont pas été trop remaniés, se rattachant étroitement aux écoles védiques ; les autres constituant une littérature entièrement apocryphe ² et, en général plus récente, bien qu'il s'en faille de beaucoup que les relations chronologiques entre les deux classes d'écrits soient tirées au clair ; 3° les petites *smritis* versifiées et les fragments, classe qui comprend des textes de tout âge, la plupart apocryphes et en nombre à peu près indéterminé. Il suffit de découper dans un *Purâna*,

duction du Code de Nârada, à savoir que la fameuse introduction placée en tête du code, ne doit pas être de beaucoup postérieure au reste de l'ouvrage, si, comme j'incline, à le croire, elle n'en est pas contemporaine. Elle se retrouve en effet essentiellement la même dans la vieille rédaction commentée par Asahâya. — *Manutîka-sangraha, being a series of copious Extracts from six unpublished Commentaries of the Code of Manu* (Medhâtithi, Govindarâja, Nârâyana, Râghavânanda, Nandana, Anonyme kashmîrien). Fascic. I, Calcutta, 1885. (Bibliotheca Indica.) — En ce moment même, paraît dans l'*Oriental Series* de Trübner, une nouvelle édition du texte de Manu, pour laquelle M. Jolly a utilisé les indications fournies par ces anciens commentateurs.

1. M. J. a raconté son voyage dans la « Deutsche Rundschau » de 1884 : *Eine Reise nach Ostindien*.

2. Ce qui n'entraîne pas nécessairement une idée de supercherie. L'attribution pseudonyme était avant tout une affaire de mode et de tradition littéraire.

ou n'importe où, quelques tirades sur une observance ou sur un point de coutume quelconque, de les coudre bout à bout et de les mettre au nom du premier *rishi* venu, pour fabriquer un texte de ce genre. Il est juste toutefois d'ajouter que les anciens commentateurs ont établi un certain choix ; — IV, de la famille : le mariage, la condition de la femme, la puissance paternelle, la condition des enfants, le droit de primogéniture ; — V-VI, de la nature et du régime des biens et de la loi des partages avec les changements qu'elle a subis ; — VII, de l'adoption ; — VIII-IX, du droit de succession, de ses conditions et de ses limites ; — X-XI, des biens propres de la femme et de la façon dont ils se transmettent ; — XII, des incapacités en fait de succession. En appendice, M. J. a ajouté le texte sanscrit des nombreuses citations faites dans les leçons d'après des ouvrages inédits ; une note sur le droit hindou tel qu'il s'est conservé en Birmanie, principalement d'après les travaux récents de MM. Jardine et Forschhammer ; la traduction des chapitres du *Dattakaçiriromani* (ouvrage sur le droit d'adoption) qui n'avaient pas encore été rendus en anglais ; la liste des traités inédits auxquels il est référé dans les leçons ; enfin un Index général, qui pourrait être plus détaillé.

Sauf la théorie des échanges et de la dette, c'est donc tout le droit civil hindou que M. J. a soumis à un soigneux examen, et, cet examen, il s'est attaché, conformément au titre du livre, à le maintenir sur le terrain historique. En d'autres termes, il étudie chaque institution de façon à faire ressortir les différences qu'elle présente à travers cette longue suite de textes, et il cherche à expliquer ces différences en les ramenant à un développement régulier. Les discussions, toujours nourries de fait, témoignent chez l'auteur d'une grande familiarité avec les questions de droit et de législation comparée ; aussi personne ne se séparera de ce livre sans en avoir retiré un très grand profit. Les défauts sont le style, qui est d'un étranger écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, et la composition, qui est parfois confuse¹. Mais je dois dire que cette confusion provient en partie du sujet même et du point de vue auquel il est envisagé ici. Tous les artifices du monde ne l'auraient pas fait éviter à l'auteur, du moment qu'il prétendait introduire un ordre historique dans des faits qui ne le comportent pas toujours. Ceci m'amène à dire quelques mots sur le point où je suis obligé de me séparer de M. Jolly.

Il y a plusieurs années déjà que M. Nelson, exagérant certaines vues de feu Burnell, poussa une charge à fond contre l'administration de la

1. Ces défauts sont rendus plus sensibles par la médiocre exécution matérielle du livre, imprimé à Calcutta, quand l'auteur était de retour en Allemagne. La correction rendue ainsi fort difficile, laisse beaucoup à désirer, et l'errata pourtant fort long, est loin d'avoir tout réparé. Trop souvent, au milieu de quelque discussion déjà embrouillée par elle-même, on est dérouté par une négation qui manque ou qui est de trop. En un endroit même, toute une demi-page est imprimée deux fois.

justice dans l'Inde. A l'entendre, il fallait demander soigneusement ses titres d'authenticité à cette législation suspecte et rendre surtout la justice d'après la coutume. Il y avait beaucoup de vrai dans cette attaque; mais, dans la pratique, elle aboutissait d'un côté à confondre la jurisprudence avec l'archéologie juridique et de l'autre, à l'anarchie ¹. M. J. a pris à peu près le contre-pied de la théorie de M. Nelson. Pour lui, cette littérature juridique est bien la législation de l'Inde. Ce n'est pas qu'il la confonde avec ce que l'Occident entend par ce mot, ni qu'il mette le Code de Manu de pair avec celui de Justinien. Mais il y voit la coutume écrite, non seulement tenue pour sainte, ce qui est incontestable, mais universellement pratiquée et régulièrement appliquée, comme elle l'est de nos jours, par les pouvoirs publics. Il estime qu'elle est toujours restée pour ainsi dire en contact avec la réalité des faits, se modifiant à mesure que ceux-ci se modifiaient, de façon à en donner toujours la vraie représentation. Je pense que, sur tout cela, il faut en rabattre. Je ne reviendrai pas sur les raisons plusieurs fois données ici-même ², qui me font croire que la Smṛiti a toujours été médiocrement pratiquée, et d'autant plus médiocrement, qu'on remonte plus haut dans le passé. De nombreuses populations ne l'ont jamais adoptée que pour la forme et, même dans les milieux où l'on fait profession d'une orthodoxie correcte, elle n'a pas entièrement prévalu. Les rājas de Tanjore prétendaient certainement ne pas vivre en dehors de la loi sainte et, si je ne me trompe, l'un d'eux a même fait rédiger un de ces codes. Il n'en est pas moins vrai que, dans leur famille, la succession se fait jusqu'à ce jour dans la ligne féminine. Que devient avec cela la succession fondée sur le droit des *sapindas*? L'incapacité civile résulte (dans beaucoup de cas, encore maintenant, devant les tribunaux anglais) de la perte de la caste : celle-ci, à son tour, résulte d'infractions, entre autres, aux règles du connubium et de la commensalité, règles d'une variété infinie selon les localités, dont la minutie est allée toujours grandissante, et dont les textes écrits n'ont suivi le développement que *pède claud*. Les faits semblables ne sont pas rares, qui établissent que la loi officielle n'a été souvent qu'une représentation très incomplète et parfois tout à fait infidèle de la coutume vraie, et que, chaque fois qu'il y a eu conflit entre les deux, c'est la première qui d'ordinaire a eu le dessous. Elle reconnaît du reste elle-même que la coutume fait loi et, si elle ajoute « à la condition de n'être pas contraire à la Smṛiti », c'est là une de ces restrictions dont nous pouvons lui faire grâce. Il y a donc dans la Smṛiti, même dans les chapitres qui sont relatifs au droit civil, un élément artificiel, arbitraire, de tradition plutôt littéraire que juridique, et dont la présence fait que les variations de cette Smṛiti ne constituent pas non plus, à proprement parler, un développement historique. La meilleure preuve en est peut-être le travail même de M. J. et la

1. Voir la *Revue* du 29 juin 1878 et du 28 août 1882.

2. Entre autres dans les trois articles rappelés ci-dessus.

peine qu'il a dû prendre pour établir ce développement. Il a beaucoup insisté sur les différences de doctrines connues sous le nom d'écoles, école du Bengale, école de Bénarès, écoles de Bombay, du Dekhan. Ces écoles représentaient-elles réellement le droit de ces régions? Y étaient-elles sorties de la coutume? Pour être édifié à cet égard, on n'a qu'à voir, dans les leçons de M. J., le désordre de leur tradition, la façon fantaisiste dont elles se font des emprunts, sans égard pour le voisinage géographique ni pour les affinités réelles des populations. Des doctrines peuvent bien voyager ainsi, mais non pas des coutumes. Que ces doctrines aient eu à la longue une influence sur le droit de ces régions, celui qui s'administrerait obscurément dans les pancayats, et que cette influence soit devenue décisive avec l'organisation juridique anglaise, personne ne songera à le nier. Et j'ajoute que personne ne doit le regretter. Ça été le tort de M. Nelson de vouloir tirer des effets pratiques de ces discussions archéologiques, de même que c'est peut-être celui de M. Jolly de trop redouter ces mêmes effets. Etre sceptique à l'égard de cette législation dans le passé, ce n'est nullement en compromettre l'autorité dans le présent. Il faut à l'Inde un droit écrit et, d'ici à longtemps, les Anglais ne sauraient en trouver un qui fût plus à leur convenance que celui-ci; car, outre l'avantage d'une pratique rigoureuse bientôt séculaire, il a celui d'avoir toujours été accepté en théorie. L'essentiel est de l'appliquer avec discernement, en le tempérant par la coutume quand celle-ci est bien authentiquement établie.

A. BARTH.

224. — FR. KNOKE, *Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland*. Berlin, 1887, in-8, 566 pages avec 4 cartes. Librairie Gaertner.

— TH. MOMMSEN, *Die Oertlichkeit der Varusschlacht*. Berlin, 1885, in-8, 64 pages. Librairie Weidmann.

Une des période les plus attachantes et les plus célèbres de l'histoire romaine au 1^{er} siècle de notre ère est celle où Rome essaye de soumettre la Germanie soulevée à la voix d'Arminius, et de rétablir solidement sa domination dans la vallée du Weser. Germanicus est le dernier représentant de cette politique offensive et ce sont les expéditions malheureuses qu'il conduisit contre les Germains qui amenèrent l'empereur Tibère à renoncer définitivement à une entreprise aussi dangereuse qu'inutile à la sécurité de l'empire. Pour la première fois, Rome recule et cela, devant la Germanie.

On conçoit qu'un pareil sujet soit cher aux savants allemands. Aussi a-t-il été souvent étudié. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la bibliographie qui commence le livre de M. Knoke; trois grandes pages, en caractères serrés, sont remplies par les titres des ouvrages relatifs à la question et qui tous, ou à peu près, ont été publiés

en Allemagne. Pourtant, M. K. n'a pas hésité à revenir sur ces faits déjà tant de fois examinés; il l'a fait avec ce soin du détail, une science des menus faits, une perspicacité qu'on ne saurait trop louer. Il ne faut pas chercher dans ce livre des vues d'ensemble ou des récits colorés; c'est une suite d'études topographiques presque méticuleuses qu'il faudra consulter toutes les fois qu'on voudra s'occuper des campagnes de Germanicus et des questions de toutes sortes qu'elles soulèvent.

Le travail débute, comme il convient, par une étude critique sur les ressources dont dispose l'historien pour connaître cette période : les textes des auteurs, Tacite, qui a certainement eu sous les yeux le récit d'un témoin oculaire des expéditions — « le nom de ce témoin est oublié, dit l'auteur, mais ses notes survivent dans les Annales de l'histoire ». — Dion Cassius qui, pour la catastrophe de Varus, reproduit aussi le récit d'un témoin oculaire, Zonaras, Ptolémée; les restes des routes, des retranchements, des camps antiques qui subsistent encore; les trouvailles d'armes et de monnaies qui ont été faites à certains endroits; les noms géographiques modernes, et la topographie du pays.

L'auteur aborde alors son sujet et expose successivement les opérations militaires des années 14, 15 et 16. La partie relative à la campagne de l'an 15 est peut-être la plus intéressante. On sait quels furent les événements. Ségeste délivré, l'armée romaine se mit en marche contre les Bructères; le pays entre l'Ems et la Lippe fut ravagé; puis, comme on n'était pas éloigné de la forêt de Teutobourg où étaient tombées les légions de Varus, on se détourna un peu pour donner la sépulture aux restes des malheureux soldats. Ce devoir rempli, on poussa plus avant. Ici commencèrent les malheurs. La cavalerie se laissa attirer par Arminius dans une embuscade dont l'infanterie la dégagait à grand peine et il fallut songer à la retraite; ce fut au milieu de toutes sortes de dangers qu'on revint jusqu'au Rhin.

On ne pouvait se dispenser, à propos de cette campagne, d'étudier, sous le rapport de la topographie, la défaite de Varus; l'auteur n'a pas reculé devant cette nécessité et ce n'est pas une des parties les moins originales de son livre. Il passe en revue toutes les opinions émises avant lui sur la question et les discute; il s'attaque, en particulier, à celle que M. Mommsen a soutenue dans une brochure spéciale intitulée « Le lieu de l'affaire de Varus » et qu'il a reproduite dans une note du V^e volume de son *Histoire romaine*. D'après M. Mommsen, le général romain quittant le camp d'été situé sur le Weser, peut-être dans les environs de Minden, se serait dirigé vers Osnabrück, et aurait été écrasé probablement dans la chaîne du Wiehen, située un peu au nord de cette ville et qu'il fallait traverser pour regagner ses quartiers d'hiver. L'armée aurait péri dans les marais qui avoisinent la ville de Venne. Cette opinion, qui semble parfaitement admissible en soi, repose surtout sur le fait qu'on a trouvé sur ce point un nombre relativement considérable de monnaies d'or, d'argent et de

cuivre, datant de la fin de la République ou du règne d'Auguste (antérieurement à l'an 9), tandis qu'on n'y a, pour ainsi dire, pas rencontré de monnaies d'une date postérieure. Ces pièces sont trop éparpillées et de trop de métaux différents pour appartenir à un trésor; de plus les Germains de l'intérieur n'avaient pas assez de commerce avec Rome à cette époque pour posséder tant de numéraire — Tacite dit même (*Germ.*, 5) qu'ils ne se servaient pas d'argent pour les échanges —; il semble donc que ces monnaies soient les restes d'une grande armée anéantie. C'est là le principal argument sur lequel s'appuie l'identification proposée par M. Mommsen. — L'originalité de cet argument, qui est très attrayant, la façon dont les faits sont présentés et la grande autorité de l'historien semblaient avoir entraîné la conviction générale.

Cette conviction, M. K. ne la partage pas; et il produit, à l'appui de l'opinion qu'il présente, des faits et des considérations qu'il n'est pas permis de négliger. Il fallait d'abord établir que les monnaies trouvées aux environs de Venne ne pouvaient guère provenir des soldats de Varus. M. K. l'a-t-il démontré aussi pleinement qu'il le croit? Si je saisis bien sa pensée, elle peut se résumer ainsi : On n'a pas trouvé en tout trois cents pièces de monnaies. D'un nombre aussi mesquin, vous ne pouvez pas conclure que vous êtes sur le lieu de la destruction de *trois légions*. Vous dites, il est vrai, que les Germains ayant eu tout le temps de dépouiller les cadavres, ces monnaies ont appartenu sans doute à quelques soldats ou officiers tombés à l'écart et dont les corps n'ont pas subi les profanations des vainqueurs; mais, en ce cas, ce n'est pas le gros de l'armée qui a péri là et votre conclusion repose sur une base fragile. C'est aller trop loin et s'en prendre aux termes plus qu'aux idées. On peut, ce semble, supposer sans trop de témérité et c'est, je crois, ce qu'a supposé M. Mommsen, que l'armée entière a été massacrée dans les environs de Venne, que les Germains ont fait main-basse sur la bourse des soldats romains morts, mais qu'un certain nombre de pièces de monnaies leur a échappé, ce qui était inévitable, et que celles qu'on a retrouvées dans la région sont de cette catégorie. Le tout est que cette hypothèse s'accorde avec les données topographiques que nous avons gardées sur la question.

C'est là où M. K. reprend l'avantage. Il discute point par point l'itinéraire adopté par M. Mommsen et fait ressortir les impossibilités qu'il y rencontre; — c'est ainsi qu'un certain épisode de l'action qui se passa, suivant Dion Cassius, sur un terrain argileux, aurait eu lieu, si l'on admettait les conclusions de M. Mommsen, sur un terrain sablonneux, puis il propose une solution toute différente. Suivant lui, Varus quittant Rehme sur le Weser aurait suivi d'abord la rive droite de la Verra, puis coupé cette rivière un peu au sud de son confluent avec l'Else dont il aurait longé le cours jusqu'à Uhlenberg; de là, il aurait franchi la Hase, gagné les hauteurs de Borgloh et marché vers le col d'Iburg qu'il n'aurait pu franchir; il se serait alors en-

gagé dans le pâté montagneux situé au sud de la Düte. La catastrophe finale aurait eu lieu dans le Habitschwald, pays boisé et marécageux, qui se trouve au S.-O. d'Osnabrück. Toutes ces identifications sont appuyées de faits très précis et observés sur place, à ce qu'il semble. Un dernier argument, et celui-ci d'un autre genre, vient couronner la démonstration. Le mot *Teutoburg*, conservé par Tacite, donnerait, en allemand moderne, Düteburg ou Düteberg, et s'applique à merveille au pays de forêts situé au sud de la Düte. Toute trace du *Teutoburgiensis saltus* n'a donc pas disparu dans la toponymie actuelle.

Quant à la présence des monnaies près de Venne, M. K. l'explique tout autrement que M. Mommsen. Dans l'expédition de Germanicus, en l'an 15, le général, après avoir donné la sépulture aux soldats de Varus, poursuivit les rebelles dans le pays d'Osnabrück. C'est alors qu'Arminius entraîna sa cavalerie dans une embuscade qui l'aurait amenée précisément près de Venne. Les pièces d'or, d'argent et de cuivre retrouvées dans les environs auraient appartenu aux soldats morts dans cette expédition et enterrés en toute hâte dans le pays par leurs compagnons d'armes, ou disparus dans les marécages où l'ennemi les avait poussés. Cette bataille n'est séparée de la défaite de Varus que par une période de six ans et les arguments chronologiques qu'on a fait valoir pour rapporter les monnaies trouvées près de Venne à la défaite de Varus s'appliquent également et mieux encore peut-être aux événements de l'an 15. Le système est habilement bâti et appuyé d'arguments très sérieux auxquels il est bien difficile de ne pas se rendre, au moins dans l'ensemble.

Néanmoins on aimerait à savoir s'il a été fait, dans le Habitschwald, quelques-unes de ces trouvailles archéologiques qui signalent d'habitude les grands champs de bataille. L'auteur n'en parle pas; une semblable confirmation de sa théorie ne serait cependant pas inutile.

Le reste du livre mérite les mêmes éloges; je ne peux pas en parler avec autant de détails. Je tiens seulement à signaler les emplacements que l'auteur assigne aux deux combats livrés dans la campagne de l'an 16. La première eut lieu, on le sait, dans les plaines d'Idistaviso (non Idistavisus, d'après M. K.). On était à peu près d'accord jusqu'ici pour placer le lieu de la lutte entre Minden et Hameln. C'est aussi l'opinion qu'admet M. K., mais en précisant. La plaine d'Idistaviso s'étend, d'après lui, entre le Weser et les montagnes, dans le voisinage de la petite ville d'Eisbergen. Non-seulement le récit de Tacite nous mène à cette conclusion, mais encore *Idistaviso*, en allemand moderne, donne ou peut donner Eisfeld. Le même élément *Eis*, qui se retrouve dans les deux mots Eisfeld et Eisbergen, permet de les rapprocher l'un de l'autre et, par suite, de fixer la position du *campus Idistaviso*. De plus, Tacite raconte qu'avant la bataille, les Germains s'étaient rassemblés dans une forêt consacrée à Hercule. Or non loin d'Eisbergen, dans les montagnes, se trouve un lieu appelé Areusburg. Le premier élément de

cet ethnique (*Arensburg* = *Aresburg* = *Eresburg*) est *Er* (*Eor* ou *Her*) qui n'est autre que le nom de la divinité guerrière des Germains. On conçoit aisément que les Romains aient assimilé ce dieu étranger à Hercule, et le nom moderne expliquerait d'une façon très satisfaisante la tradition recueillie par Tacite. Ici encore les conclusions de M. K. sont aussi nouvelles qu'intéressantes.

La dernière bataille de cette campagne aurait été livrée non loin du lac de Steinhud, un peu au sud-ouest. C'est la position qu'on lui avait déjà assignée (Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 49, note 1).

Le livre se termine par des aperçus très justes sur le résultat des expéditions glorieuses, mais peu heureuses de Germanicus. Il s'y trouve naturellement quelques phrases chaleureuses à la louange des Germains; il faut reconnaître qu'elles sont à leur place et que l'auteur est resté dans une sage mesure.

R. CAGNAT.

225. — *Verleimilla*. *Laceram conditionem Novi Testamenti exemplis illustrant et ab origine repetierunt* A. PIERSON et S. A. NABER. Amstelodami apud P. N. Van Kampen et Fil., 1886. 1 vol. in-8, pag. 295.

La collaboration d'un théologien érudit et d'un helléniste de profession s'appliquant à la critique du texte du Nouveau-Testament, devait produire un ouvrage curieux à plus d'un titre. Les recherches de MM. Pierson et Naber, ont causé, en Hollande, en Allemagne, en France, une grande surprise et seront peut-être utiles, sinon par les résultats critiques auxquels ces deux savants sont parvenus, au moins par la forte secousse qu'ils ont donnée aux théologiens de profession, en mettant en question la solidité du terrain même sur lequel ils opèrent. C'est ainsi qu'en brouillant tout, les esprits les plus téméraires contraignent souvent les autres à un examen plus approfondi des questions et à une meilleure reconstitution de l'histoire du passé.

Il ne s'agit pas, pour MM. P. et N., d'améliorer par endroits le texte altéré ou douteux du Nouveau-Testament. Ce serait vouloir, selon leur propre devise, guérir un mal de doigt chez un hydropique. D'après eux, le texte des premiers livres chrétiens n'est pas un texte original; il est le résultat de l'aggrégation fortuite ou intentionnelle de fragments dont beaucoup sont antérieurs même à l'ère chrétienne, et qu'au second siècle des mains pieuses, mais maladroites, ont, tant bien que mal, cousues ensemble. Les lettres de Paul, au moins celles dont l'authenticité n'a jamais été sérieusement ébranlée, sembleraient devoir faire exception à cette manière de voir. C'est à ces épîtres que les deux savants se sont précisément attaqués de préférence, estimant sans doute que s'ils faisaient prévaloir leur explication pour les épîtres aux Galates, Corinthiens, Romains, Thessaloniens, elle irait de soi, pour le reste des li-

vres. La tentative est originale et hardie, pour ne rien dire de plus; voyons ce qu'il en faut penser :

Le volume, où ils ont exposé en un latin courant leurs observations et leur théorie, se compose de deux parties fort inégales. La première est formée d'une série d'études critiques sur les épîtres de Paul dans l'ordre suivant : 1^{re} épître aux Thessaloniens; 2^e épître aux Thessaloniens; épître aux Galates; 1^{re} épître aux Corinthiens; 2^e épître aux Corinthiens; épître aux Romains. Cette première partie forme plus des deux tiers du livre. La seconde renferme une série de dissertations : 1^o sur le caractère de Paul dans le livre des Actes des apôtres; 2^o sur quelques morceaux du 4^e évangile; 3^o sur les diverses opinions des premiers chrétiens touchant le Christ, etc. Nous ne parlerons ici que de la première partie, non-seulement parce qu'elle est la plus importante, mais aussi parce que la méthode suivie par nos deux auteurs s'y montre avec plus de netteté et de logique.

On a vu quelle idée désespérée MM. P. et N. ont de l'état actuel et de la formation chaotique du texte des livres sacrés des chrétiens. Quelque étranges que soient les observations qu'ils nous livrent et l'hypothèse qu'ils en déduisent, il ne nous paraît pas cependant possible, dans l'état actuel de la science, de leur opposer une fin de non-recevoir. La tradition du texte actuel du Nouveau-Testament peut être remontée et contrôlée sûrement jusqu'aux temps d'Irénée. Mais de là jusqu'à l'apôtre Paul, le premier écrivain chrétien, il y a un siècle plein d'obscurités, d'agitations, de libres et audacieuses initiatives. Impossible de savoir comment les premiers textes chrétiens ont traversé cet intervalle, ce qu'ils y ont gagné ou perdu. Les livres, surtout les livres religieux, étaient un bien commun dont chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Lorsqu'on est persuadé que les épîtres dites *pastorales* ont été rédigées alors; qu'on discerne dans l'*Apocalypse* des éléments de diverses origines; quand on se rappelle le problème singulier que pose à la critique littéraire la formation des évangiles dits *synoptiques*, ou seulement lorsqu'on constate que la fin de l'évangile de Marc actuel a remplacé la conclusion originale du livre; que l'anecdote de la femme adultère, dans le 4^e évangile, n'appartient, en aucune façon, à ce document; que l'épître aux Romains a quatre ou cinq finales superposées; que dans la seconde aux Corinthiens, enfin, au chap. vi, 13, a été inséré un feuillet égaré d'une autre épître; lorsqu'on réunit tous ces faits et qu'on en tient sérieusement compte, il est difficile de repousser *a priori* la suspicion générale dont MM. P. et N. sont partis dans leur investigation critique des lettres mêmes de Paul. Mais autre chose est une possibilité générale et abstraite, autre chose une démonstration. Or, nous n'hésitons pas à dire qu'au point de vue scientifique, le seul qui nous intéresse ici, celle qu'ont tentée les deux savants, est des plus malheureuses et des plus stériles. On trouvera ce jugement sévère, nous devons le justifier.

Il y a deux choses dans la discussion de MM. P. et N. : des observations directes sur le texte des épîtres de Paul et une hypothèse historique pour expliquer l'état de ce texte. Or les observations critiques sont faites d'après une fausse méthode, et l'hypothèse manque absolument de fondement et même de vraisemblance.

1° Sans doute il faut accorder à nos deux savants que les épîtres de Paul sont difficiles à entendre. Déjà au second siècle l'auteur de la seconde épître de Pierre y signalait des δυσνόητά τινα, et l'on sait que les commentateurs sont loin d'être d'accord sur tous les points. Mais de là à les déclarer absolument inintelligibles, il y a loin. Les tragédies d'Eschyle ou les odes de Pindare ne sont pas toujours très transparentes. Que dirait M. N. si, en raison des difficultés qu'elles présentent, nous soutenions qu'elles ne sont que des compilations informes d'un grammairien d'Alexandrie? Rien de plus superficiel et de plus arbitraire que les jugements de MM. Pierson et Naber. Ils se mettent à lire une épître de Paul : à chaque singularité de style ou de raisonnement, partout où l'auteur ne suit pas le bon sens le plus vulgaire, la logique ou la rhétorique classique la plus régulière, à la moindre ellipse un peu forte, à la première licence littéraire d'un génie créateur, impatient et primesautier, qui de plus écrit dans une langue qui n'est pas la sienne, nos deux savants s'écrient : *Hoc quidem est suspicionis plenum ; quis sanus ita scribat ?* Il y a des pages qui sont remplies de ces épithètes où se résume toute leur critique : *Inepte, absurdum, mediocris scriptor*, ou encore : *Hæc nimis languent*, etc.

A notre avis, cette critique toute subjective ne peut conduire à rien qu'à prouver que l'auteur des épîtres en question n'écrivait pas dans le goût et suivant la logique des savants de notre âge, ce qui *a priori* peut être accordé. La première règle de la critique historique, c'est de sortir de nos habitudes mentales pour nous transporter dans celles d'un temps ancien ; il y a là un effort à faire, et l'effort est plus grand encore quand il s'agit d'un esprit original et qui, né et grandi dans une autre forme de penser que la nôtre, est appelé à remplir une mission aussi difficile et nouvelle que celle de l'apôtre des Gentils. Un savant disait précisément, à propos de textes juifs ou chrétiens, qu'il fallait savoir traduire « le sémitique en japhétique ». Mais pour cela, est-il encore besoin de savoir entrer dans les formes sémitiques de penser qui régnaient dans les premières communautés chrétiennes. Vous dites : « Cela est absurde. » C'est dire simplement que cela date d'une autre époque et provient d'un autre génie que les vôtres.

Cette règle est élémentaire et nous éprouvons quelque embarras à la rappeler ici. Mais comment ne pas le faire quand nous la voyons si naïvement méconnue? Nous avons essayé de découvrir par quelle règle, à défaut de celle-là, MM. P. et N. se sont laissé guider. Ils ne le disent nulle part d'une façon expresse ; mais le procédé dont ils usent est si constant qu'on peut y voir l'application réfléchie d'une théorie. Ainsi,

en présence de 2 COR. II, 5-11, ils écrivent ceci : « Verbum verbo reddere conabimur quo ingentes difficultates melius appareant. » Et devant ce mot-à-mot réalisé, ils s'écrient : « Quid attinet demonstrare neminem unquam tam hiulca et hiantia scribere potuisse? Quam stulta arrogantia! etc. (p. 100). Plus loin (p. 284), à propos d'un savant théologien allemand, ils émettent le vœu suivant dans lequel ils opposent leur méthode d'interprétation à la sienne : « Utinam requiescens ab omni polemicâ et apologeticâ, doctus vir Epistulam ad Galatas aliquando interpretari vellet, sive latino sermone, sive vernaculo. Modo ne paraphrastica, quemadmodum hodie solent, sed, quod fidi interpretis est, *verbum verbo*. » Comp. encore p. 290-291. Ainsi, d'après MM. P. et N., le seul moyen sûr de juger si un texte ancien enferme un sens admissible ou des absurdités et des non-sens, c'est de le traduire mot à mot dans une autre langue, comme le latin, ou même dans une langue moderne! Nous ne sommes plus étonné des jugements sommaires et péremptoirs, des adverbes et des adjectifs vitupérants, dont leur travail est semé. Nous avons la clef de leur critique; la méthode étant donnée, le résultat ne pouvait être différent. Mais nous doutons fort que cette méthode ait jamais l'approbation des hommes qui visent à l'intelligence de l'antiquité ou d'une race éloignée de la nôtre. C'est le cas de répéter *traduttore, traditore*. Si le procédé du *verbum verbo* triomphait, c'en serait fait, nous l'avouons, des épîtres de Paul, mais nous demandons quel document grec, hébreu, chinois, arabe ou égyptien, résisterait à un pareil traitement? MM. P. et N. ne veulent pas de la paraphrase : soit, mais ne pouvons-nous pas faire un effort pour penser dans les formes mêmes d'une langue antique? S'ils avaient fait cet effort, nous osons croire qu'ils auraient jugé tout autrement les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Ils y auraient découvert une logique interne qui n'est pas toujours, sans nul doute, la nôtre, mais qui est d'une force singulière et sert de fil conducteur à tous ceux qui, convenablement préparés, s'engagent dans cette lecture. Malheureusement, les aspérités du détail, étudiées au microscope, les ont empêchés de saisir la puissante architecture de l'ensemble et l'unité de la construction entière.

2° Les observations critiques des deux savants ne sont pas désintéressées. Elles ont pour but de préparer la solution plus étrange encore qu'ils ont imaginée. Quand ils ont montré que tel morceau est intelligible, ils le purifient, en élaguant tantôt quelques mots, tantôt de longs fragments qui ne sauraient provenir de la même main. Ils arrivent ainsi à décomposer les épîtres de Paul dans les éléments divers qui ont servi à les former. Ils en distinguent deux espèces principales : d'abord des morceaux d'une philosophie spiritualiste et rationnelle très hardie, où toute valeur est déniée à la loi de Moïse et où le culte en esprit et la foi intérieure sont substitués au culte de la lettre et des rites, culte sans attache particulière au Christ des Chrétiens, pas plus qu'à

aucune autre tradition historique : quelque chose comme « la religion dans les limites de la raison ». Ces morceaux, d'une si étonnante philosophie, proviennent, à les entendre, d'une secte juive toute spiritualiste, affranchie de toute servitude religieuse, et qu'ils nomment la secte des *pneumatici*. Elle était probablement antérieure au christianisme lui-même. Plus tard, au second siècle, un personnage énigmatique qu'ils nomment *Paulus episcopus*, préoccupé d'édification et de discipline ecclésiastique, a repris ces morceaux *pneumatiques*, les a adoucis, paraphrasés, expliqués en composant les lettres pastorales que nous avons aujourd'hui. Ainsi le Paul, apôtre des païens, l'adversaire des judaïsants, le théologien militant du premier âge, comme le grand missionnaire, disparaît de l'histoire et ses écrits avec lui.

Cette hypothèse vaut-elle beaucoup mieux que l'exégèse dont elle est le fruit ? Le droit de faire des hypothèses est incontestable. Mais ici, comme en exégèse, il y a des règles à observer ou des conditions à remplir. Ce sont ces règles ou ces conditions qui distinguent une hypothèse scientifique d'une conjecture purement fantaisiste. Or, la première de ces conditions, c'est qu'une hypothèse ait un point d'appui résistant ou dans les faits contemporains ou dans les textes eux-mêmes. Or, celle qu'ont imaginée MM. P. et N., pour expliquer la formation des épîtres de Paul, est absolument en l'air.

Tout revient à ces deux éléments : la secte juive des *pneumatici*, et le *Paulus episcopus* du second siècle. Ce sont deux fictions historiques absolument gratuites.

Parlons d'abord du *Paulus episcopus*. En divers endroits et progressivement, les deux savants hollandais en ont dessiné la figure. On imagine sans peine maintenant comment ils y ont réussi. Mettant à part tout d'abord, dans les épîtres, les parties les plus hardies et les plus belles portées au compte d'un auteur juif de la secte des *pneumatici*, ils n'ont plus trouvé qu'un résidu d'exhortations édifiantes, un peu banales et sans mordant. De là, ils ont conclu à la physionomie paternelle et douce d'un bon évêque catholique, dont le plus grand mérite a été de sauver de l'oubli les beaux fragments d'un auteur juif plus ancien, en les noyant dans une sauce fade, mais propre à les faire goûter de ses ouailles. Vous demanderez où et quand ce bon évêque Paul a vécu ; les deux écrivains ne nous en disent rien, et, pour ma part, je cherche vainement à caser cette figure et son œuvre à la fin du premier siècle ou durant le second ; je ne sais où la mettre ni à quoi la rattacher dans l'histoire connue. Il me paraît bien, en lisant le morceau des deux critiques intitulé : *de Pauli ingenio in actis apostolorum*, qu'ils ont pensé rattacher leur *Paulus episcopus* au Paul des *Actes des Apôtres*. Mais eux-mêmes avouent que la concordance n'existe guère, et ils sont obligés, par une singulière ironie des choses, à plaider l'unité et la vraisemblance historique de ce portrait du livre des *Actes*, si inférieur par l'originalité à celui des épîtres. Voir dans le Paul des *Actes* un reflet

du problème que *Paulus episcopus* serait avouer encore que l'image est plus vivante, plus accusée, que l'original lui-même. Ainsi tout arrive à se contredire et à se confondre. Cette création imaginaire n'a donc aucun autre appui que l'exégèse de nos deux auteurs, et sera jugée comme elle...

Serons-nous plus heureux avec la seconde découverte historique de MM. P. et N., c'est-à-dire avec cette secte juive des *pneumatici* dont personne n'avait encore osé parler? Si ces Juifs ont écrit les pages les plus hardies et les plus profondes de la littérature paulinienne, comme l'affirment nos deux critiques, il faut avouer qu'aux alentours de l'ère chrétienne il n'y eut pas de penseurs plus originaux et d'une portée philosophique plus haute. Ils dépassent de beaucoup Philon et son école. Mais plus ils paraissent distingués et plus leur existence devient invraisemblable, plus notre étonnement grandit de ne pas trouver d'autre trace de leur action dans l'histoire. Nos deux critiques hollandais l'ont senti, et, ici, ils ont essayé de trouver hors du Nouveau Testament des témoignages de l'existence de ces Juifs. Ils en citent deux : le premier est un passage bien connu de Josèphe (*Anti.* XX, 2, 4), où il est question de la conversion d'Izate, roi de l'Adiabène, par un certain marchand juif nommé Ananias. Malheureusement on ne nous le donne pas en entier et on en tire une conclusion tout à fait fautive. Ananias, par concession opportune et pour ne pas créer d'embarras au roi, son néophyte, le dispense de la circoncision. Mais est-ce qu'Izate aurait demandé d'être circoncis, si Ananias lui avait enseigné que la circoncision doit être abolie? Et n'est-il pas évident qu'Ananias, loin de nier comme Paul la valeur de cette opération, ne fait ici, selon la doctrine des rabbins mêmes de Jérusalem, que céder à la force des circonstances et aux dangers qu'il pouvait courir? Impossible de voir en ceci la doctrine profonde et radicale du paulinisme.

Un second témoignage est tiré de Strabon (page 760). Cet écrivain dit, en effet, que les commandements touchant les viandes et la circoncision n'appartenaient pas au Mosaïsme primitif, et que ce sont des superstitions surajoutées plus tard. Or, MM. Pierson et Naber veulent que Strabon rapporte ici le jugement d'une secte juive, des *pneumatici*. Mais c'est une pure conjecture, et, de plus, tout à fait improbable, car toute sa théorie de l'évolution religieuse, la même, d'après lui, chez tous les peuples, décèle, non pas une origine juive, mais une origine grecque et philosophique. Strabon ne pouvait avoir recueilli chez les Juifs les données erronées qu'il transcrit en racontant leur histoire.

Donc, ce second appui s'évanouit avec le premier, et les *pneumatici* doivent aller rejoindre le *Paulus episcopus*, ayant tout juste la même réalité que lui.

Nous nous sommes un peu longuement arrêté aux *Verisimilia*, qui méritent, on le voit, fort mal ce nom, non pas seulement parce que c'est un ouvrage curieux, mais surtout pour montrer, par cet exemple, où va

se perdre la critique historique lorsqu'elle s'affranchit des règles essentielles qu'elle doit s'imposer dans l'exégèse des textes anciens et dans la construction d'hypothèses nouvelles. Elle ne fait plus de la science, elle fait de la poésie et crée des légendes moins belles et beaucoup moins sérieuses que celles qu'elle veut dissiper. C'est la moralité qu'il faut tirer de l'aventure des deux savants hollandais, et par laquelle il nous paraît surtout que de ce long travail peut sortir quelque profit pour la science.

A. SABATIER.

226. — **Archives historiques de la Gascogne.** Fascicule douzième. Comptes consulaires de la ville de Riscle de 1441 à 1507 (texte gascon), publiés pour la Société historique de Gascogne, par Paul PARFOURU, archiviste du Gers, et J. de CARSLADE DU PONT. Tome premier, 1441-1484. Paris et Auch, 1886, in-8, LXXIV et 343 pages.

La collection des Archives historiques de la Gascogne est bien connue des érudits méridionaux ; le premier volume a paru il y a quelques années à peine, et déjà elle compte 12 fascicules, presque tous excellents et des plus précieux pour l'histoire du nord-ouest de la France. On doit citer notamment les *Documents inédits sur la Fronde* (éditeur, de Carsalade du Pont); les *Documents relatifs à la chute de la maison d'Armagnac-Fézensague* (éd. Paul Durrieu) ; le *Voyage à Jérusalem du seigneur de Montautx* (éd. Tamizey de Larroque); les *Chartes de coutumes de la Gascogne toulousaine* (éd. E. Cabié); les *Archives de Lectoure* (éd. P. Druilhet), enfin le présent volume. Sept ou huit nouveaux fascicules sont sous presse ou attendent leur tour d'être livrés à l'impression ; encore quelques années, et on aura une véritable bibliothèque de 25 à 30 volumes, non moins intéressants pour l'histoire politique de la France tout entière que pour celle de la province de Gascogne. Il est à souhaiter que la Bibliothèque languedocienne, dont on annonce la prochaine publication à Toulouse, marche aussi bien et aussi vite ; pour l'instant, on peut comparer les Archives de la Gascogne aux meilleures publications analogues : Archives du Poitou, Société de l'histoire de Normandie, *Analecta Divionensia*, etc.

Les directeurs de la collection ont tenu à ne négliger aucune des parties du vaste territoire composant l'ancienne Gascogne, et à traiter successivement les différents points de son histoire. Aux institutions municipales on a déjà consacré deux bons volumes, ceux de MM. Cabié et Druilhet, qui sont venus heureusement compléter la publication, ancienne déjà et assez défectueuse, des Coutumes de Gascogne de M. Bladé. Les érudits qui s'occupent de ces institutions auront également beaucoup à prendre dans l'excellente publication de MM. Parfouru et de Carsalade du Pont. La préface, très nourrie de faits et très

méthodique du premier de ces deux érudits, renferme une bonne étude sur la géographie, l'administration, le commerce, l'industrie, la situation morale et politique du comté d'Armagnac à la fin du ^{xv}^e siècle ; l'auteur a employé non-seulement les comptes de Riscle, publiés par lui, mais une foule de documents inédits conservés aux archives de la préfecture du Gers et dans les autres dépôts du même département. On doit signaler principalement dans cette étude, nourrie de faits et écrite avec une grande sobriété, les paragraphes relatifs aux états d'Armagnac, utile complément du beau travail de notre confrère Antoine Thomas, à la répartition et à la levée des tailles et autres impositions, aux affaires militaires, si importantes à cette époque troublée, au prix des denrées, etc. Tout cela est excellent et dénote des recherches étendues.

Mais on aurait tort de croire que les comptes de Riscle ne fournissent que des renseignements d'un intérêt purement local ; les historiens de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII auront également beaucoup à y prendre. Tout événement en effet : mouvements de troupes, passages de souverains, levée d'impôts, réjouissances et services funèbres, impose aux communautés des dépenses plus ou moins fortes, notées soigneusement par les comptables. Or le pays où est située la petite ville de Riscle, principalement sous Louis XI et sous Charles VIII, fut le théâtre d'événements importants ; la féodalité méridionale y livre son dernier combat à Lectoure ; un peu plus tard, la restitution des domaines d'Armagnac au dernier héritier de cette maison, Charles, est un des faits les plus saillants de la régence d'Anne de Beaujeu ; pour tous ces faits, les comptes de Riscle fournissent mille renseignements détaillés, bien des dates précises. Il serait à souhaiter que l'exemple de MM. Parfouru et de Carsalade du Pont fut imité par les érudits languedociens ; la publication, même partielle, des comptes de Toulouse, de Montpellier, de Narbonne et d'Albi rendrait les plus grands services aux historiens français, et fournirait des bases sûres pour la critique des chroniqueurs.

Le volume des comptes de Riscle fait grand honneur aux deux éditeurs ; M. Parfouru a établi le texte et écrit l'introduction citée plus haut ; M. de Carsalade du Pont s'est chargé de l'annotation, très copieuse et riche en renseignements empruntés à des sources inédites, souvent d'un difficile accès. On ne peut que souhaiter le prompt achèvement de cette utile publication ; le tome II renfermera les comptes de 1485 à 1524, et probablement une table alphabétique, complément indispensable d'un tel recueil.

A. MOLINIER.

227. — **Recherches sur le poète Claude de Buttet et son Amalthée**, par Eugène RITTER, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Genève, librairie Georg, 1887, in-8 de 32 p.

M. Ritter rappelle d'abord que Claude de Buttet, longtemps négligé de tout le monde, même de Sainte-Beuve, qui l'avait seulement nommé, en passant, d'après Pasquier, et sans l'avoir lu, a été grandement dédommagé d'un aussi long oubli dans ces dernières années. On a donné deux éditions de ses poésies, l'une à Lyon, avec une introduction par A. Philibert-Soupé, professeur à la faculté des lettres de cette ville (N. Scheuring, 1877), l'autre à Paris, avec une notice du bibliophile Jacob (Jouaust, 1880). Peu de temps après, MM. Aug. Dufour et François Rabut publièrent, dans le tome XIX des *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie* (1881), un poème inédit de Claude de Buttet en 905 vers : *Ode à Madame Marguerite de France, duchesse de Savoie*. De plus, le comte Amédée de Foras a rédigé (*Armorial et Nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*) la généalogie de la famille de Buttet, encore aujourd'hui florissante; M. Théophile Dufour, dans un excellent travail fourni aux *Mémoires de la Société d'histoire de Genève* (t. XIX, 1877), a fait connaître le testament du poète et quelques autres actes notariés où son nom figure; enfin le comte d'Oncieu de la Batie a tiré du livre de raison de Jean de Piochet de Salins les éléments d'une *Note* instructive (*Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. X, 1884) sur l'auteur d'*Amalthée*, qui était le cousin et l'ami d'enfance du seigneur de Salins. M. R., utilisant tous ces travaux et coordonnant avec autant de soin que de sagacité les indications que les vers de Buttet nous offrent pour retracer l'histoire de sa jeunesse, a raconté cette histoire avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour.

On savait, par le témoignage de Jacques Peletier du Mans et par un renseignement indirect de Buttet lui-même, qu'il était né à Chambéry, mais la date de sa naissance était restée incertaine et flottante. Un des documents publiés par M. d'Oncieu permet de la fixer à quelques mois près : c'est l'épithaphe que Jean de Piochet avait composée pour son cousin et où il nous apprend que le poète, le jour de sa mort (10 août 1586) n'avait pas encore 56 ans complètement révolus. Il était donc né dans les derniers mois de 1530, ou dans les premiers de 1531. Sa mère, Jeanne-Françoise de la Mare, était fille du syndic genevois Jean de la Mare. C'est à la cour de France qu'il passa toute sa jeunesse et qu'il rencontra la beauté qu'il a célébrée sous le nom d'*Amalthée*. M. R. montre que ce n'était pas du tout une Iris en l'air, comme l'a cru le professeur Philibert-Soupé; et il établit que l'on doit placer en 1550 environ le moment où Buttet s'est épris d'*Amalthée*, jeune fille de grande fortune et de rang élevé, probablement de la suite de la reine Catherine de Médicis. Il retrouve dans les sonnets du poète les étapes de son amour, et, à l'aide de rapprochements ingénieux, il cherche à

reconstruire tout le petit roman que Buttet aurait voulu couronner par un bel et bon mariage. A ce propos, l'habile critique combat, s'appuyant sur la chronologie, une hypothèse qui a obtenu beaucoup trop de succès¹ : sur la foi de deux sonnets mal compris, on a identifié Amalthée avec Jacqueline, fille unique de Sébastien, comte d'Entremont, et de sa femme, Béatrix de Pacheco, laquelle Jacqueline épousa en premières noces (16 février 1561) Claude de Bastarnay, comte du Bouchage et baron d'Anton, mort à la bataille de Saint-Denis (10 novembre 1567), et en secondes noces (25 mars 1571) l'amiral de Coligny.

Claude de Buttet revint dans sa province natale après le mariage du duc de Savoie avec Marguerite de France (9 juillet 1559. « Il avoit honnestement de quoi », nous dit son ami Jean de Piochet, « oncques ne fut marié ». Il mena l'existence d'un gentilhomme campagnard qui a du goût pour les lettres et vécut ainsi doucement peñdant 25 ans, ne quittant guère la Savoie que pour aller de temps à autre à Genève², où l'appelaient l'administration des biens-fonds qu'il avait hérités de son oncle de la Mare; et c'est là que, suivant l'expression de M. Ritter, « la mort le surprit au seuil de la vieillesse³ ».

On trouvera bien d'autres curieuses particularités dans la brochure, et sans parler d'une note sur les éditions de l'*Amalthée*, où sont complétées les indications du bibliophile Jacob, j'y signalerai la riche série des citations relatives au savoir peu commun de Buttet, citations empruntées à Ronsard, à Belleau, au seigneur de Coudray (sonnet publié par M. d'Oncieu), à La Croix du Maine, à Louis de Richevaux, et à Jean de Piochet, lequel déclare en son *Livre de raison* que « le seigneur de Buttet estoit très docte de toute science, mais surtout excelloit en la géomancie, faisant des preuves quasi miraculeuses, sans toutes foyz aucune superstition. »

T. DE L.

1. Cette hypothèse, qui a été présentée en 1845 dans un article (signé Reynaud) du *Courrier des Alpes*, journal de Chambéry, a été acceptée par M. Jules Philippe (*Des gloires de la Savoie*) et développée par M. Victor de Saint-Genis (*Histoire de Savoie*, t. II, 1869).

2. M. Philibert-Soupé a parlé (*Introd.*, p. xi) de « quelques excursions probables du côté de Paris ». C'est une conjecture sans fondement, dit M. R., qui ajoute que le poète ne fit qu'un petit voyage à Lyon, pour y faire imprimer la seconde édition de son *Amalthée*.

3. Les héritiers de Buttet firent transporter son corps à Chambéry, où il fut enterré dans l'église, aujourd'hui détruite, de Notre-Dame de l'Observance.

228. — La lettre N du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. GODEFROY. Paris, Vieweg.

7^e Article.

La lettre N n'a fourni à M. Godefroy (récolte qui me paraît assez maigre) que la matière d'un seul fascicule, d'où l'on pourrait encore retrancher un certain nombre de mots restés dans la langue moderne, comme *nettoyeur*, *nubileux*, *nuptial*, une grande partie de l'article *noveleté* et particulièrement celui de *notonnier* qui est absolument inutile. Je me trompe : *nautonnier*, ère, adj., qui est relatif à la marine, à la navigation, devait trouver place dans le Dictionnaire, mais c'est justement ce qui a été oublié. On ne trouve pas *nasard*, celui qui a un grand nez, *nafre*, blessure (*navre*, autre forme de ce mot, est suivi d'un seul exemple), *naulager*, *naie* ou *née*, sorte de mesure pour le charbon et le bois ; *nage*, courant, *nacelle*, petite corbeille, vase en métal, *nacaireur*, *naquareur*, celui qui joue du nacaire, *naudin*, sot, *niais*, qui est resté comme nom propre ; *nasé* (un alambic nasé), *nari-niere* et *nasipurge*, remèdes pour purger le cerveau, *nabile*, navigable, *se nater*, se préparer à, s'empresse de, *naquissement*, naissance, *natural*, chose, objet : « Ahi chités ! font-il, saintisme *natural* ! » Il y a lieu de s'étonner que M. Godefroy, dans ses immenses et nombreuses lectures, n'ait point rencontré *negociier* (*negotiari*), faire un travail quelconque, *nerver*, mettre une corde à un arc, *nerval*, nerveux et qui sert contre les maladies de nerf ; *negociieux*, celui qui est affairé et aussi embarrassant, difficile ; *neuchu*, noueux, *neanteux*, de néant. Citons encore : *neffre* = lèvres, *nigromancer*, *nigromant*, *nivelet* = sorte d'outil ou d'instrument aratoire ? *nectareux* et *nectarin*, *niveter* = jouer, folâtrer, *nielleux*, *nidoreux* qui vient de *nideur*, *niaud* qui a le même sens que *nieu*, *nitidité* = pureté, éclat, *niller* = nicher. *Noverque* ainsi que *novercal* et *novercalement* ont été omis par M. G., et pourtant le premier est fort usité dans tout le xv^e et le xvi^e siècle ; on pouvait aussi trouver des exemples de *nonnetier* au sens d'épinglier, et de *navigature* avec celui de navigation.

Dans le vieux français la particule négative *non* fait corps, comme l'on sait, avec beaucoup de substantifs et d'adjectifs ; un bon nombre de ces composés manquent ici, comme *nondigneté*, *nondigne*, *nonperissable*, *nonvouloir* = refus, *nonpur*, *nonfeal*, *nonsiantre* (à) = à l'insu, par ignorance, *nongreit* = mauvais gré, *nonpuisable* = inépuisable, *nonjustice*, *noncreance* et quelques autres. *Noterie*, connaissance (il est venu à ma *noterie* plusieurs choses, etc.), *nombrilleux*, rond, *nuca-ment*, fleur ou feuille faite en manière de longue coquille, *nublée*, nuage, *noncée*, annonce, *nonciateur*, *nogranier* ? *nourrisserie*, chambre de nourrice, (xiv^e s.). mot auquel Molière a donné un sens nouveau, mais qu'il n'a pas forgé, comme le croyait Littré ; *nutritive*, nourriture,

nuitant, obscur, *nuiteux*, nocturne, *nuitier*, garde de nuit, *nominateur*, *nominable*, *novelesce*, nouveauté, *noctivage*, *nourrissonne*, nourrice, terme encore usité dans quelques endroits du nord de la France; *nonantin*, nonagénnaire, *notement*, note, remarque, *noloboys*, peut-être bois taillis, *noos*, tripes de morue : tous ces vocables et bien d'autres ont échappé à M. Godefroy.

Quelques inadvertances, pour ne pas dire quelques bévues, se sont glissées çà et là. Par exemple, sous le mot *noe* = marais, on lit ce passage :

Assez avez oï parler
Comme Renart soleit enbler
Les gelines costans de *noes*.

M. G. a eu tort de s'en rapporter à l'éditeur Hippeau qui interprète : « les gelines cotoyant les marais ». Il y a ici une allusion à une historiette du Roman du Renart : il faut lire *Costant Desnoes*, nom d'un vilain qui figure dans ce Roman, v. 8623, de l'édition Méon. Ces sortes de méprises sont trop fréquentes dans le Dictionnaire; ainsi sous *marchois* = marécage, est cité un exemple tiré de *Gui de Bourgogne* où ce mot a le sens de « monnaie de la Marche ». Ailleurs *domenche*, qui est une forme variée de *domesche* = apprivoisé, est expliqué par « barnache », sorte d'oiseau, *claverie* = recette, par « fabrique de clous », *baudas* = Bagdad par « joie, allégresse ». Ce sont là des fautes à corriger dans le supplément. *Navetast* ou *navetat* ne signifie point « chaume », mais « paille de colza »; quant à *nicole*, mot suivi de cet exemple :

Et ot hueses d'antiquité
Au ploi de *nicoles* pelees
Et dures et ensanglantees.

Il faut l'expliquer par « étoffe ou drap de Lincoln ». On sait que le nom de cette ville est généralement écrit *Nicole* dans la plupart de nos trouvères, dans Rutebeuf, entre autres. Le nom de la ville, ce qui n'est point rare, a fini par désigner l'un de ses produits.

Ces quelques critiques ôtent peu de chose à la valeur et au mérite du Dictionnaire de M. Godefroy. Il laisse bien loin derrière lui le Glossaire de La Curne que M. Brunetière, dans un article sur le Dictionnaire historique de l'Académie (*Rev. des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1887) a qualifié d'« excellent, d'admirable ». Ce jour-là M. Brunetière avait oublié la valeur des épithètes.

A. JACQUES.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé Rouff, professeur au séminaire de N.-D.-des-Champs, vient de publier une traduction française de la *Grammaire grecque* de Ernest Koch, « mise au courant des travaux les plus récents de la philologie ». Cette grammaire a été composée à l'usage des classes supérieures et des candidats à la licence et à l'agrégation. Il suffira, pour en faire apprécier la valeur, de rappeler que M. O. RIEMANN, dans une courte préface qui ouvre le volume, a mis en relief l'excellence de la grammaire elle-même et l'heureuse adaptation que M. Rouff a su en faire. — C. E. R.

— La librairie Alphonse Picard vient de faire paraître une nouvelle publication de M. Henri OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des xv^e et xvi^e siècles reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque nationale*. Ce recueil, absolument nouveau dans son genre, contient 50 planches qui présentent une page d'autant de copistes. Comme l'auteur l'observe avec raison, les publications analogues qui ont précédé celle-ci ne donnent qu'un nombre très limité de spécimens des écritures grecques de la Renaissance. Neuve et originale à ce point de vue, sa collection offre au lecteur français cet intérêt particulier que plusieurs des copistes, dont la main y est représentée, ont travaillé aux gages de plusieurs princes et autres grands personnages appartenant à notre pays. Les planches, classées dans l'ordre alphabétique des noms des copistes, sont précédées d'un texte où ces copistes sont l'objet d'une notice courte mais substantielle, terminée par la description du manuscrit auquel est emprunté le fac-similé, et par l'indication du texte qu'il renferme. Tous les paléographes salueront avec joie et reconnaissance l'apparition de cet élégant recueil, exécuté avec un soin qui fait le plus grand honneur à notre jeune et infatigable collaborateur. — C. E. R.

— *Lettres de la reine de Navarre*. — Suivant l'usage italien, M. Pierre de NOLHAC vient de faire hommage d'une plaquette à M. André Pératé, son camarade à l'Ecole française de Rome, et à M^{lle} Marguerite Fabre, à l'occasion de leur mariage célébré le 6 octobre. (*Lettres de la reine de Navarre au pape Paul III per le nozze Pératé-Fabre*, Versailles, imprimerie Cerf, petit in-8° de 12 p.) Dans sa jolie dédicace aux jeunes époux, M. de Nolhac leur présente ainsi sa plaquette : « Voici quelques pages d'une reine au nom charmant, cette *Marguerite des Princesses*, qui fut vraiment, pour la grâce, l'esprit et la noblesse du cœur, la perle de notre Renaissance ». Le petit recueil se compose de quatre documents inédits extraits des Archives de Parme (*Carteggio Farnesiano*) : trois lettres de Marguerite, la troisième écrite en commun par la reine de Navarre et par Henri d'Albret, son mari, et une lettre en latin de l'illustre diplomate Georges d'Armagnac, alors évêque de Rodez et futur cardinal. Les lettres de Marguerite sont très agréablement tournées et la spirituelle princesse avait bien tort de craindre « d'ennuyer » Sa Sainteté (p. 8). Une de ces lettres est relative au portrait de Vittoria Farnèse, petite-fille de Paul III, que ce pape voulait marier à Claude de Lorraine, comte d'Aumale. Dans la lettre de Georges d'Armagnac, autographe comme les trois autres, il est question de ce projet de mariage qui souriait plus à la cour de Rome qu'à la maison de Lorraine. La précieuse plaquette de M. de Nolhac n'a été tirée qu'à soixante exemplaires. — T. DE L.

— *La Satyre des Satyres*. — M. A. FABRE, qui s'est voué à l'étude spéciale de la littérature du xvii^e siècle et qui, après nous avoir donné d'excellents travaux sur *Flécher*, nous donnera très prochainement un piquant travail sur *Les Ennemis de*

Chapelain, vient de publier la meilleure — ou, pour mieux dire, — la moins mauvaise des compositions de l'abbé Cotin (*La Satyre des Satyres*, Paris, E. Thorin, 1887, brochure grand in-4° de 24 p., tirée à cent exemplaires numérotés). La pièce était devenue fort rare et M. F. a dû chercher longtemps, avant de la trouver. Elle n'est pas dans « la triste collection » des œuvres de Cotin (*Recueil d'énigmes*, 1661; *Œuvres galantes*, 1663-1665). Elle n'est pas davantage dans les recueils du temps : ceux de Sercy, 1660, ou de Barbin, 1692, ni même dans un recueil publié à La Haye en 1694, et qui renferme plusieurs satires à l'adresse de Boileau. L'auteur du *Manuel du Libraire* n'en dit rien. L'abbé d'Olivet n'en fait pas même mention dans le *Catalogue des œuvres laissées par les académiciens*. Enfin, la Bibliothèque nationale ne possède pas *La Satyre des Satyres*, l'exemplaire cité dans le *Catalogue* de 1750 et dans l'édition de Boileau publiée, en 1837, par Berriat Saint-Prix, ayant disparu vers 1861. C'est à l'Arsenal que M. F. a découvert *La Satyre des Satyres* (sans nom d'auteur, sans lieu, sans date d'impression), reliée avec un opuscule en prose de Cotin, la *Critique désintéressée* (B. L. 6916). Cette réunion des deux pamphlets fait supposer qu'ils parurent en même temps (1666). On saura gré à M. F. d'avoir reproduit la curieuse pièce de Cotin, entourée de toutes les notes désirables et précédée d'une analyse et d'une appréciation qui forment un spirituel chapitre d'histoire littéraire. — T. DE L.

ALLEMAGNE. — La librairie A. Hofmann, de Berlin, a entrepris une collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*. Trois volumes ont déjà paru : I. *Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1828*, avec introduction, remarques, glossaire et tables de matières, par M. FR. KOLDEWEY (prix : 24 mark); II. *Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes*, collectae, concinnatae, dilucidatae a G. M. PACTLER, S. J. Tome I, de l'année 1541 à l'année 1599 (prix : 15 mark); III. *Geschichte des mathematischen Unterrichts im deutschen Mittelalter bis zum Jahre 1525*, par M. Siegm. GÜNTHER (prix : 12 mark). Trois autres volumes sont en préparation ou paraîtront dans le cours de cette année; IV. *Die deutschen Katechismen der böhmischen Brüder*, édition critique avec recherches sur l'histoire de l'Eglise et du dogme, et un travail sur l'école des frères, par M. Jos. MÜLLER, diacre à Herrnhut; V. le deuxième volume de la *Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu*, p. p. G. M. PACTLER (contiendra le premier projet de loi du général Aquaviva pour une *Ratio studiorum* de l'année 1586 et la définitive *Ratio studiorum* de 1599); VI. *Die siebenbürgisch-sächsischen Schulordnungen*, p. p. M. Fr. TEUTSCH, de Hermannstadt (premier volume).

— L'*Encyklopædie der neueren Geschichte* ou « Encyclopédie de l'histoire moderne », fondée par W. Herbst, continue à paraître sous forme de livraisons. Nous venons de recevoir sept fascicules nouveaux de ce grand recueil, du 28° au 34°. On y remarque, entre autres articles importants, *Metternich*, *Mirabeau*, *Napoléon*, *Nordischer krieg* ou « guerre du Nord », *Nordamerikanischer krieg* ou « guerre de la Sécession », *Nubien*, *Nürnberg*, *O'Connell*, *Orlow*, *Ormond*, *Oesterreich*, *Ostindien*, *Parma*, *Peel*, *Peninsularkrieg*, *Persien*, les *Philippe* d'Espagne, *Pitt*, les batailles et sièges de *Prague*, *Prusse*, guerre prusso-austro-italienne de 1866, etc., ainsi que l'article consacré aux Pays-Bas, *Niederlande* qui, par suite d'une méprise ou d'un retard, a dû être inséré à la fin de la 34° livraison, après la lettre P. Nous signalons, au passage, l'absence des articles suivants : *Mendana* (qui découvrit les Marquises); satire *Ménippée*; duc de *Mercœur*; *Mesmer*; *Mittau* (exil de Louis XVIII); le comte *Mollien*; *Montclar*; *Monge* qui, sinon comme mathématicien, du moins comme ministre de la marine et principal fondateur de l'École poly-

technique, méritait une mention; *Montagne* et *Montagnards*; prince de *Montbarrey*; *Montezuma*; *Montyon*; *Moulin*, le membre du Directoire; les marquis de *Moustier*; comte du *Muy*; *Nesmond*; *Oberlin*; le diplomate français *Otto*; dona Maria *Pacheco* et don Juan de *Padilla*; de *La Palice*; le diacre janséniste *Pâris*; marquis de *Pastoret*; *Guy Patin*; droit de la *Paulette*; cardinal *Pellé*; le ministre de la guerre *Petiet*; *Philadelphie* (1776); l'évêque canadien *Plessis*; *Pointis*; *Poltrot de Meré*; *Pontecorvo* (Bernadotte); *Pontiac*; *Port Royal*; *Puységur*, etc. Faisons encore remarquer que *Mercy* est né à *Mercy*; que les trois maréchaux faits prisonniers à Metz (p. 592) étaient *Bazaine*, *Lebœuf* et *Canrobert* (et non *Changarnier* qui ne fut jamais que général); qu'on a oublié à l'art. *Mézières* le siège auquel se rattache le nom de *Bayard*; qu'on a négligé de citer à l'art. *Mignet* les œuvres de l'historien et à l'art. *Minutoli* ses « souvenirs militaires » et son récit de la campagne de 1792; que *Montalembert* fut avec d'Arçon et *Lacué*, un des collaborateurs de *Carnot*; qu'il faut écrire *Montluc* et non « *Montluc* »; que l'article du *Spectateur militaire* de 1852, sur *René Moreaux*, a paru, en volume, l'année dernière; qu'à l'art. *Négrier* — il s'agit du jeune général et on voit que l'Encyclopédie se tient au courant — on doit lire *Herbinger* et non « *Herbringer* »; qu'à l'art. *Orsini* (princesse des Ursins), on cherche vainement une allusion à la principauté que M^{me} des Ursins réclamait dans les Pays-Bas avec l'appui opiniâtre de *Philippe V*; que *Pache* fut nommé ministre par la Convention (et non par *Roland*) le 3 octobre (et non le 19) 1792; que l'auteur de l'art. *Périer* aurait dû citer le récent ouvrage de *M. Thureau-Dangin*, et que, par contre, l'auteur de l'art. *Pompadour* n'aurait pas dû citer le livre de *Capefigue*; qu'il fallait mentionner à l'art. *Picard* la publication de ses discours. Les lacunes et les petites erreurs que nous avons marquées, ne diminuent nullement l'utilité de ce grand recueil dont nous souhaitons le prompt achèvement et qui rendra de grands services aux travailleurs; tous ceux qui étudient l'histoire depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours, se trouveront bien de consulter l'*Encyklopædie der neueren Geschichte*. (Gotha, Perthes).

— La cinquième édition de l'ouvrage de *M. K. Gustaf ANDRESEN, Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen*, a paru à la librairie *Henninger*, de *Heilbronn*. L'arrangement des matières est resté le même que dans la troisième et la quatrième édition; mais le format est plus petit, et le nombre des pages a pu être augmenté. En somme, l'édition, revue et remaniée en maint endroit, n'offre pas de changements très considérables; quelques points ont été exposés d'une façon plus exacte et plus claire; quelques nouvelles questions ont reçu, sinon leur solution, au moins une réponse: plusieurs exemples inutiles ont été supprimés et remplacés par d'autres, plus topiques.

— Le 26 septembre est mort à *Thorn* *Léopold Prowe*, professeur au gymnase de cette ville et auteur d'une remarquable biographie de *Copernic* dont la *Revue* a rendu compte.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 octobre 1887.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance redevient publique.

M. Bréal, président, annonce que *S. M. dom Pedro*, empereur du Brésil, associé de l'Académie des sciences, assiste à la séance.

M. Bréal annonce ensuite que l'Académie, complétant les décisions prises à la dernière séance, a arrêté dans les termes suivants le programme des deux questions mises au concours pour les prix à décerner en 1890 en vertu de la fondation *Bordin* :

1^o « Étudier la géographie de l'Égypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les Vies de saints, chroniques, sermons,

en langue copte et grecque, les noms de lieux, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières, qui y sont cités, les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Égypte. »

2° « Examen critique de la Géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. »

Les mémoires, sur l'une ou l'autre question, devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1889.

M. Alexandre Bertrand communique des observations sur une série de monuments découverts en Gaule, statuettes et bas-reliefs, qui représentent uniformément un personnage debout, drapé, tenant de la main droite un vase, de la main gauche un grand marteau composé d'une longue hampe et d'un barillet. On pense depuis longtemps que cette figure est celle du Jupiter infernal des Gaulois, *Dispater*, dont les Gaulois, au dire de César, se considéraient tous comme les descendants. Une observation due à M. Salomon Reinach confirme cette hypothèse : dans une des statuettes de cette série, qui provient du Valais, le dieu porte sur la tête, au-dessus des boucles épaisses de sa chevelure, le *calathus* ou *modius*, qui est, dans l'art gréco-romain, l'attribut ordinaire de Sérapis, le Jupiter infernal.

Un trait commun entre Sérapis et le *Dispater* gaulois, c'est la disposition de la chevelure, qui, au lieu d'être relevée sur le front, retombe sur le devant en touffes épaisses. Cette remarque donne à M. Bertrand l'occasion de signaler un monument récemment découvert, qui mérite, par sa valeur artistique, d'attirer toute l'attention de l'Académie. C'est une admirable tête juvénile, d'une expression sombre et rêveuse, avec une chevelure semblable à celle de Sérapis; elle a été trouvée en 1885 à Eleusis par M. Furtwaengler. Il est facile d'y reconnaître une œuvre originale d'un grand artiste du 1^{er} siècle. Or, parmi les divinités d'Eleusis, figurait le héros Eubouleus, frère de Triptolème, que les anciens identifiaient à Pluton; et Praxitèle avait fait un buste d'Eubouleus, dont on possédait encore à Rome, au siècle dernier, une copie de l'époque impériale, aujourd'hui perdue, avec l'inscription : ΕΥΒΟΥΛΕΥΣ ΠΡΑΞΙΤΕΛΕΟΥΣ. M. Bertrand ne doute pas que la tête trouvée par M. Furtwaengler ne soit l'original même de Praxitèle.

M. Deloche insiste sur l'importance de l'attribut placé dans la main du *Dispater* gaulois, le marteau à longue hampe. Cet emblème ne devrait-il pas être rapproché de celui du dieu Thor des Scandinaves?

M. Ravaissou rapproche le *calathus* de *Dispater* et de Sérapis et la corne d'abondance qui est, sur les monuments les plus anciens, l'attribut ordinaire de Pluton. Pluton en effet, comme Sérapis et comme *Dispater*, ne prit que plus tard le caractère de divinité infernale. A l'origine, tous ces dieux n'étaient que des formes diverses du grand dieu de l'univers, le Jupiter primitif.

M. Delisle commence la seconde lecture de son *Mémoire sur les opérations financières des temples*.

M. Heuzey commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Bassin sculpté du palais de Tello et le Symbole chaldéen du vase jaillissant*.

M. Schwab communique le déchiffrement de trois inscriptions hébraïques, découvertes par M. Grave, à Mantes-sur-Seine (Seine-et-Oise). Toutes trois sont du xiii^e siècle. La première, sans date d'année, contient un nom de femme qui paraît nouveau en français, *Joète*. La seconde est datée du 28 décembre 1248, la troisième du 31 décembre 1292.

M. Héron de Villefosse communique plusieurs inscriptions romaines découvertes en Afrique, savoir :

1° Un fragment découvert à Tanger par M. de la Martinière, d'où il résulte que la province de Maurétanie Tingitane a été rattachée, vers l'époque de Marc-Aurèle, à l'Espagne, et a porté, au moins momentanément, le nom de *provincia Hispania ulterior Tingitana*;

2° Divers fragments, recueillis par le P. Delattre, à Carthage, sur la colline de Byrsa, qui donnent les noms de deux proconsuls, Mæcilius Hilarianus, en 324, et Sextius Rusticus Julianus, de 371 à 373;

3° Un grand nombre d'inscriptions diverses, estampées par M. Joseph Letaille, d'après les originaux conservés dans la collection de M. le commandant Marchand, à la Riana, près Tunis.

Ouvrages présentés par M. Maspero : 1° E. AMÉLINEAU, *Etude historique sur saint Pachome et le cénobitisme primitif dans la haute Égypte d'après les monuments coptes* (extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1886); 2° LE MÊME, *Etude sur le christianisme en Égypte au vii^e siècle* (extrait des *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. II); 3° LE MÊME, *la Religion chez les anciens Coptes* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, 1886); 4° LE MÊME, *Un document copte du xiii^e siècle. Martyre de saint Jean de Phanédjout* (extrait du *Journal asiatique*, 1886); 5° V. LORET, *la Flore pharaonique d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 31 octobre —

1887

Sommaire : 229. GARDNER, Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde. — 230. LEBÈGUE, Epigraphie de Narbonne. — 231. MÜNIZ, Les antiquités de Rome aux ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. — 232. Lettres de Henri IV à M. de Villiers, p. p. HALPHEN. — 233. BOUTMY, Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre. — 234. Lessing, Minna de Barnhelm, p. p. GIROT. — 235. RABINOWICZ, Grammaire de la langue française. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

229. — **Catalogue of Indian Coins in the British Museum.** The Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India in the British Museum. By Percy Gardner, Litt. D. Edited by Reginald Stuart Poole; London, 1886, in-8, xxvi-193 pages, xxxii planches.

On connaît l'admirable collection de Catalogues des médailles du *British Museum* publiés sous l'habile direction de M. Reginald Stuart Poole. La richesse des collections anglaises fait de ces Catalogues un vaste ensemble où presque toutes les séries importantes sont représentées, et où toutes les richesses des collections étrangères viennent sans peine se classer à leur place et remplir les lacunes. C'est un large cadre formé d'avance, susceptible de s'élargir et de s'enrichir, et si même le progrès de la science doit modifier sur certains points le classement et l'attribution de telles séries, le seul groupement de tous ces matériaux est un instrument de travail incomparable et la condition de progrès de plus en plus rapides. Ils sont presque à la numismatique ce que les *Corpus* sont à l'épigraphie. A ce point de vue, le *Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde*, de M. Percy Gardner, l'auteur bien connu de la *Numismatique des Parthes*, fera événement dans une des branches les plus obscures et les plus intéressantes de l'histoire orientale.

Il est peu de périodes historiques d'un intérêt plus fascinant que celle des quatre siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre, dans la région limitrophe de la Perse et de l'Inde. Un empire grec en Bactriane, de l'Oxus à l'Hindou Kouch, qui franchit bientôt la montagne, englobe l'Afghanistan oriental, passe l'Indus, atteint la Djamouna à droite, la mer du Guzerate au sud, couvre les côtes indiennes de temples grecs dont les ruines subsistaient encore au ⁱⁱ^e siècle, apporte dans l'Inde l'écriture grecque, l'art grec et tout ce que l'esprit d'un Hindou pouvait recevoir du génie hellénique. Une invasion de tribus turques qui viennent, jetées sur la frontière grecque par le même mouvement qui de

proche en proche allait jeter Attila jusqu'aux portes de Rome, détruire l'empire des successeurs d'Alexandre tout en recueillant leur héritage, refaire la route des Grecs dans l'Inde, introniser le Bouddhisme et, en même temps que le Bouddha, tout le Panthéon du zoroastrisme iranien. Entre les Grecs et les Scythes, des poussées plus ou moins profondes des Parthes qui envoient à l'Inde occidentale tantôt des gouverneurs pour les Arsacides, tantôt des aventuriers fondateurs de dynastie. De toute cette période confuse et féconde — car c'est de ce chaos qu'est sorti l'Inde moderne, — il reste quatre sortes de documents : quelques lignes plus ou moins vagues dans les écrivains classiques, quelques pages dans les Annales chinoises, quelques inscriptions des seuls Indo-Scythes, et des milliers de médailles. La numismatique a donc ici presque seule la parole. Nous allons résumer cette histoire en suivant le livre de M. G. et le complétant s'il y a lieu avec les découvertes toutes récentes que ce livre même a déjà provoquées.

La Bactriane resta province de l'empire séleucide jusque vers l'an 250 avant le Christ : vers cette époque, et presque simultanément, le Grec Diodotus se rend indépendant en Bactriane et le Parthe Arsacès en Parthie : c'est l'origine de l'empire gréco-bactrien et de l'empire parthe. Jusqu'à cette époque, c'est le monnayage séleucide qui a régné seul dans l'orient de l'empire : la seule monnaie non royale connue jusqu'ici est une monnaie d'un Androgoras, probablement le satrape de Parthie que renversa le premier Arsacès. Dans l'Inde même, Alexandre, en se retirant, a laissé derrière lui la tradition de monnayage grec : le général Cunningham a fait connaître des monnaies de Sophytes, le Sopheites des historiens d'Alexandre, qui régnait aux environs de Lahore au temps de l'invasion et qui frappe sur le type séleucide.

La dynastie de Diodotus ne compte que lui-même et son fils ; elle est renversée par Euthydème de Magnésie qui se fait reconnaître par Antiochus le Grand (vers 208). Sous son fils, Démétrius, les Grecs, déjà pressés au Nord par les Barbares qui approchent, descendent vers le Sud, passent le Paropanisé (Hindou kouch ou Caucase indien), s'étendent dans le Caboul et le Penjab : c'est le commencement de l'empire indo-grec : les cités indiennes prennent leurs noms de princes hellènes : une Euthydemia sur la Ravi, une Démétrias en Arachosie.

Jusqu'à Démétrius, le grec est la seule langue des monnaies : avec son grand rival et successeur, Eucratides (190?)¹, les monnaies deviennent bilingues et la légende palie vient s'ajouter à la légende grecque : nous sommes en plein indo-grec. Il est impossible de dresser la série chronologique des rois indo-grecs : cet empire semble n'avoir fait un empire unitaire qu'à de rares intervalles et pour peu de temps : au temps même d'Eucratides, les monnaies révèlent un grand nombre de dynastes indé-

1. Usurpateur, roi, mais non fils de roi (Βασιλεὺς Εὐκρατίδης, Ἡλιοκλέους καὶ Λαοδείκης). M. Gardner repousse avec raison les étranges combinaisons imaginées par M. de Sallet (Introd., xxiv).

pendants, plus ou moins éphémères : Platon, dont la monnaie unique, qui est aussi la seule datée de tout ce monnayage, date de l'an 147 des Séleucides (166 avant le Christ) ; Pantaléon et Agathocles, les seuls qui emploient l'alphabet carré d'Açoka ; Antimachus, dont les monnaies proclament les victoires navales (sur l'Indus ?) ; ce sont sans doute ces princes de l'Arachosie, de l'Arie, de la Drangiane, dont les querelles avec la Bactriane amènent, selon Justin, l'épuisement et la chute de l'empire de Bactre. Hélioclès, fils, assassin et successeur d'Eucratides, est le dernier roi grec qui frappe monnaie au nord du Caucase indien ; il règne environ de 160 à 120. Vers 125, des tribus turques, appelées Scythes par les historiens classiques, Çaka par les Indous ¹, Yueh-tchi par les Chinois, refoulées de l'Asie centrale par les Huns, passent le Jaxarte et détruisent l'empire grec de Bactriane.

L'empire grec continue un siècle au sud de l'Hindou Kouch et aux Indes, tantôt morcelé, tantôt unifié et par instant avec des réveils de splendeur. Les princes les plus connus par les médailles sont : Hélioclès, Apollodotus, Strato, Antimachus, Antialcidas, Lysias, Philoxenus, Ménander, Diomèdes, Amyntas, Hermæus ; l'ordre de l'énumération est celui qu'a fourni au général Cunningham le degré relatif d'usure de 703 spécimens trouvés dans une même trouvaille ; méthode ingénieuse et qui serait dangereuse à elle seule si les indications ne cadraient avec celles que fournissent les types et la dégradation paléographique. Deux de ces rois sont connus par les classiques, Apollodotus et Ménander, dont les voyageurs grecs du 1^{er} siècle de notre ère retrouvaient encore les monnaies circulant sur la côte de l'Inde. Ménander poussa les limites de l'empire plus loin qu'Alexandre, jusque dans le bassin du Gange : il laisse dans la tradition bouddhique le renom d'un saint ².

Hermæus est le dernier des rois indo-grecs. Les Scythes de Bactriane étaient divisés d'abord en cinq tribus et cinq royaumes indépendants ; unifiés sous l'hégémonie d'une de ces tribus, celle des *Kou-chans*, ils franchissent le Paropanis et envahissent l'Inde, vers l'an 25 avant notre ère. On connaît par les monnaies cinq de ces rois indo-scythes : *Koçoulo Kadphizes* (en caractères grecs ; en transcription palie *Kujulakasa* ³), *Ooemo Kadphizes* (pali *Hima Kapisha*), *Kanerkas*, *Hooerkas*, *Bazodeo* ; les trois derniers sont déjà connus par les historiens de l'Inde ou par les inscriptions, sous les noms de *Kanishka*, *Huvishka* ⁴, *Vasudeva*. Kanishka est le plus célèbre, c'est le plus grand des Indo-Scythes et le plus puissant ; son em-

1. Plus tard *Turushka* (Turcs) ; il serait intéressant de savoir à quelle époque au juste cette dénomination est entrée dans l'Inde.

2. Sous le nom de *Milinda* (Hardy, *Manual of Buddhism* ², 532). Est-ce une légende postérieure ou une tradition historique ? Un bronze de Ménandre porte la roue (emblème bouddhique de la loi) ; un autre rend l'épithète *δακτιου* par *dhrami-kasa*, l'homme du *Dharma* (*Catalogue*, p. 50, monnaies 5 et 7).

3. *Kasa*, contracté de *Kaphsa* (p. 123) = *Καδαφης* lequel est la base de *Καδαφης-ης*.

4. Le *Jushka* de la *Rājataranginī* n'a pas été retrouvé sur les médailles.

pire s'étendait de Caboul à Mathura et du Sindh au Cashmire; il a laissé un long souvenir dans la tradition bouddhique du Nord, qui fait de lui le patron de la religion, le second Açoka, et même dans l'histoire générale de l'Inde, qui date de lui sa chronologie; car la fameuse ère Çaka (78 de notre ère) n'est point, comme le voulait l'orgueil national des Indous, la date de l'expulsion des envahisseurs scythes, mais celle de l'avènement du plus grand d'entre eux, *Kanishka* ¹.

Ces rois scythes, au moins Kanishka et Huvishka, ont vu ou fait pénétrer dans leur empire tout le Panthéon et le protocole de la Perse zoroastrienne. Dès la découverte des premières médailles indo-scythes, on avait vu avec étonnement paraître sur les monnaies de ces barbares des divinités évidemment iraniennes, telles que *Mihiro*, Mithra; *Mao*, la lune, (*Mah*); *Atharo*, le feu (*Atar*). Un jeune savant hongrois, M. Mark Aurèle Stein, vient tout récemment de reprendre la question en examinant de près les monnaies du British Museum ², et cet examen l'a conduit à des résultats d'une nouveauté et d'une précision remarquables. Les Indo-Scythes n'ont pas seulement connu *Mithra*, *Atar*, *Mâh*, l'étoile *Tîr* (Τειρο), mais *Apâm Napât* (sous le nom d'Αροασπο = Aurvataspa); *Vanaiñti Uparatât* (Ουανινδα) et *Verethraghna* (Ορθραγνο), génies de la victoire; *Farna* ou *Hvarenô* (Φαρρο), la Gloire Royale, ³ et jusqu'à l'Amshaspand guerrier *Shahrevar* (Παοριπορ). Cette dernière identification, qui tout d'abord ne semble rien moins qu'évidente, est mise hors de doute par une observation des plus fécondes de M. Stein : le ρ apparent des noms de *Kanerkhes*, *Ooerkes*, qui, répondant au sanscrit *Kanishka*, *Huvishka*, semble présenter un cas de rhotacisme, n'est pas en réalité un ρ; la haste est prolongée par le haut et on a là une lettre spéciale, assez semblable au *th* scandinave et qui est probablement le vieux *sampi*, repris pour rendre le *sh* sanscrit; c'est la lettre que l'on trouve dans *Παοριπορς*, qui doit donc se lire *shaorioro* ⁴. La même lettre se retrouve dans le titre ethnique des rois scythes, *Kορανο*, qui est donc en réalité Koushan; dans le mot qui répond au Βασιλεύς des monnaies grecques et qu'on lisait *Pao* en l'expliquant par le mahratte moderne *Rao*, roi, et qui est en réalité *shao*, le persan *shah*; enfin le titre énigmatique et inexpliqué *Παορανο* *Pao* n'est autre que notre vieille connaissance *Shahinshah*, le vieux *Khshâyathiyânâm Khshâyathiya*, Roi des Rois.

La période indo-scythique a donc vu se produire un puissant influx iranien dans l'Inde. Nous avons nous-même rassemblé ailleurs un en-

1. Fergusson, Oldenberg.

2. *Zoroastrian deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, août 1887; cf. *Academy*, 10 sept.

3. Il n'est pas exact de dire que *farr* signifie feu et que *φαρρο* est un dieu du feu (Gardner, LXIV) : ce qui est vrai, c'est que la gloire royale descend sous forme de flamme; une flamme représente le feu royal avec la légende *nurâ xî atar farn bag* (flamme du dieu Farr).

4. o représente h dans *mioro* = *Mihr*, *mao* = *Mâh*.

semble de faits d'un autre ordre qui montrent toute la partie occidentale de l'Inde iranisée et mithraïsée ¹. Nous avons essayé de montrer qu'à cette époque une partie des légendes qui font le fond de l'épopée persane avait passé dans l'Inde et a laissé sa trace dans l'épopée indoue. Ces conclusions, tirées de documents purement littéraires et historiques, trouvent une confirmation singulière dans le témoignage indépendant de la numismatique, arrivant de son côté et par les voies qui lui sont propres à des conclusions analogues.

Ces Indo-Scythes, si iranisés, étaient d'ailleurs très éclectiques; ils connaissent Helios, Salene, Sarapis; ils sont bouddhistes et connaissent Bouddha, bien qu'ils en parlent moins qu'on ne s'y attendrait d'après le renom de Kamishka dans la tradition bouddhique. Enfin ils sont çivaïtes; car s'il est plus que douteux qu'*Okro* soit *Ugra*, il n'est point douteux que le Μααργγο de Hoerkes ne soit *Mahāsena*, et le même Hoerkes connaît déjà les formes dérivées de Çiva, Σκννδο Κομαρο et Βαζαγο, c'est-à-dire *Skanda Kumāra* et *Viçākha*. Un synchronisme intéressant, c'est qu'un contemporain de Hoerkes, le fameux grammairien Patanjali, mentionne précisément ensemble les idoles de Çiva Skanda et Viçākha ², ce qui prouve que les représentations figurées de ces divinités étaient déjà courantes et probablement que les monnaies qui les reproduisent, nous font voir ces représentations, encore très imprégnées du génie grec. Quatre siècles plus tard, à en juger d'après le canon de Varāhamihira ³, toute influence grecque a disparu et nous sommes en plein art indou.

Entre les Grecs et les Scythes, et en partie contemporains avec les premiers, se placent des séries de rois Parthes et une série, mal définie quant à son origine, que Gutschmid identifie avec les Sze ⁴ qui, selon les écrivains chinois, chassés de leur pays de Balkash et d'Issikul, s'établirent vers 161 avant notre ère dans la vallée de Cabul. A cette dernière série appartiennent Maues, Azes, Azilises, Onones, Spalirises; Maues (pali *Moa*) peut-être identique au *Moga* de l'inscription de Taxila, datée de l'an 78 d'une ère inconnue. A la première série, la série Parthe, appartiennent Pacores, Arsaces, Gondophares ⁵, Abdagases, ces deux derniers restés célèbres dans la légende de Saint-Thomas. La domination parthe s'établit sans doute à la suite des conquêtes de Mithridate le Grand, vers 150; la théorie royale arsacide reconnaissait une branche arsacide régnant « sur les Indiens voisins de la Perse » ⁶.

Un témoignage grec du milieu du premier siècle, le Périple de la mer

1. *Points de contact entre le Mahābhārata et le Shah Nāmeḥ*, dans le *Journal asiatique*, 1887, juillet-août.

2. Goldstücker, *Panini*, 228.

3. Brhat Sanhitā, éd. tr. Kern; Renaud, *Mémoire sur l'Inde*, 120.

4. Article *Persia*, dans l'*Encyclopædia Britannica*, part 71, p. 591.

5. Renaud, *Mémoire sur l'Inde*; Gondophares est devenue le Gaspard de la légende des Rois mages (Gutschmid, *Rheinisches Museum*, 1864).

6. Agathange; cf. Saint-Martin, *Fragments Arsacides*, I, 36 sq.

Erythrée, nous montre à cette époque la domination parthe à l'agonie et expirant dans le Delta du Sindh. De ses débris sort la domination des rois Satrapes (les Kshatrapa des inscriptions, jadis abusivement désignés sous le nom de Sah), qui durent jusqu'aux Guptas ¹.

Nous ne pouvons nous arrêter à toutes les questions d'importance que soulève l'examen de ces belles collections. Le lecteur les trouve la plupart indiquées dans l'introduction claire et nourrie que M. Gardner a mise en tête du catalogue et qui est tout un manuel de la question ².

James DARMESTER.

230. — **Histoire générale du Languedoc. — Epigraphie de Narbonne** (Premier fascicule), in-4, 382 pages, Librairie Privat.

Le présent volume forme le premier fascicule du recueil des inscriptions romaines trouvées dans la province de Languedoc; il ne contient que les inscriptions de Narbonne. On a voulu le livrer au public avant les autres et dès maintenant pour prendre date, mais sans le mettre dans le commerce; on l'a envoyé seulement à quelques épigraphistes et à des bibliothèques. Ce compte-rendu aura donc pour objet d'enregistrer l'apparition du livre bien plus que de faire la critique d'une œuvre qu'on ne pourra juger véritablement que lorsqu'elle aura paru en entier.

Cette partie de l'*Histoire du Languedoc* est due à M. Lebègue, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Après avoir heureusement débuté dans la carrière scientifique par des recherches fructueuses dans l'île de Délos, M. L. s'est tourné vers les antiquités romaines et n'a pas craint d'aborder une œuvre de pure érudition épigraphique, œuvre absolument technique qui, comme tous les travaux de ce genre, rendra plus de services aux travailleurs qu'elle ne fera briller son auteur; il faut l'en remercier davantage.

Le livre débute par les *Fastes de la Narbonnaise*. Ce travail chronologique était-il complètement à sa place en tête d'un recueil des inscriptions du Languedoc qui correspond à une partie seulement de la Narbonnaise et à une portion de l'Aquitaine, ainsi que M. L. nous

1. Voir *Journal Asiatique*, I. 1.

2. Dans les légendes palies, le mot qui répond au grec *σωτηρ* se lit plus volontiers *tradara* que *tradata* : d'une part le *t* pali ne se distingue pas de *r* et d'autre part *tradata* est une forme inexplicable, tandis que *tradara* est le pracrit attendu pour le sanscrit *trātār*.

L'épithète du Satrape Ranjabala, *apratihatacakra*, « dont le disque ne peut se repousser », est intéressante comme spécimen de traduction d'une mythologie dans l'autre. Le revers porte en effet = le type de Pallas *promachos*, lançant la foudre : or, pour un Indou, une divinité qui lance la foudre, lance le *cakra*, le *cakra* irrésistible que rien n'arrête (*apratihata* = *अविनाश*).

l'apprend lui-même (p. 113)? Comme la ville même de Narbonne est comprise dans le Languedoc, on peut à la rigueur soutenir l'affirmative et par suite admettre le plan de l'auteur sur ce point. Ces *Fastes* étaient, paraît-il, prêts depuis longtemps; je n'étonnerai donc personne et M. L. moins que tout autre, en disant qu'ils ne sont pas parfaitement au courant. Non-seulement on a fait de nouvelles découvertes depuis qu'ils ont été imprimés, mais encore, dans son dernier volume de la *Géographie de la Gaule romaine*, E. Desjardins a publié une liste des gouverneurs de la Narbonnaise, qui n'est que la reproduction abrégée des fiches de Borghesi. L'auteur n'a pas pu en profiter; c'est dommage, mais le mal est facile à réparer. Il suffira d'y faire un supplément. Il y aura à corriger aussi quelques assertions inexactes¹, il y aura surtout à ajouter, dans un *index* chronologique, la date, exacte quand elle est connue, approximative dans bien des cas, où se place le gouvernement de chacun des proconsuls cités. Ceux-ci sont bien rangés par ordre dans le courant des *Fastes*, mais la date n'est indiquée que dans le courant du texte et souvent elle n'est pas précisée; un ouvrage de chronologie, où les dates ne frappent pas les yeux, perd la moitié de son utilité pour les travailleurs.

La seconde partie du livre contient un catalogue des principaux manuscrits qui renferment des inscriptions du Languedoc; il y avait là une œuvre de patiente recherche et de fastidieuse érudition dont l'auteur s'est tiré à son honneur; il décrit chaque manuscrit, l'étudie, en recherche la provenance et en établit la valeur; c'est un véritable service rendu à ceux qui voudront s'occuper désormais des inscriptions de la Narbonnaise.

La troisième partie renferme le recueil des inscriptions de Narbonne, avec bibliographie, lecture des inscriptions, traduction du texte et commentaire. Etabli non-seulement par M. L., mais par d'autres, notamment MM. Barry, Berthomieu, Allmer, le texte des inscriptions ne peut contenir que des incorrections de détail. La bibliographie paraît soignée et complète; en tout cas, il faudrait, pour pouvoir la critiquer, refaire le travail de M. L.; ce sera l'affaire des auteurs du *Corpus* allemand². Les lectures sont généralement exactes³, le commentaire

1. Par exemple: p. 38. La mention d'une des fonctions du vigintivirat qui disparaît vers l'époque de Sévère Alexandre, rend très peu probable que L. Ranius Opatus soit du temps de Gallien. Cf. sur la date de ce personnage, Klein, *Die Verwaltungsbeamten*, p. 172. — P. 40. L'auteur dit que les dilectateurs furent, à partir de Septime Sévère et de Caracalla, choisis parmi les chevaliers; il sait bien pourtant que les dilectateurs italiens ont toujours été choisis parmi les membres de l'ordre sénatorial et ceux des provinces de l'empereur parmi les chevaliers. La distinction est signalée dans tous les manuels.

2. Je constate seulement un fait; Wilmanns a donné dans ses *Exempla* sept ou huit inscriptions de Narbonne, d'après Herzog. Pourquoi la référence à Wilmanns est-elle donnée dans la moitié des cas (n^{os} 5, 44, 95, etc.) et omise dans les autres, n. 78, 118, 119 (la division des lignes est différente dans Herzog; M. L. n'en dit rien), etc.

3. Quand je reprocherais à l'auteur d'expliquer la sigle *θ* par *θζων* et non par *obi-*

conçu dans de sages proportions. Je signalerai surtout celui du fameux autel de Narbonne, que M. Cuq a heureusement inspiré. L'auteur admet avec M. de Rossi que nous ne possédons qu'une copie du texte original, copie faite au temps d'Antonin, mais seulement pour la face principale; la face latérale, au contraire, qui n'est pas creusée comme la première et a, par conséquent, gardé la forme primitive, porterait l'inscription contemporaine d'Auguste; la conclusion est intéressante à signaler.

Je reprocherai pourtant à M. L. de n'avoir pas indiqué la hauteur des lettres, non-seulement dans les inscriptions intactes où il n'y a que demi-mal, mais surtout dans les inscriptions incomplètes. Exemple : On lit au n° 60 un fragment d'inscription *gravée sur une table de marbre haute de 0^m, 10 et large de 0^m, 13*; elle contient six lignes mutilées. « Cette inscription, ajoute M. L., a été découverte sur l'emplacement de l'ancien Capitole. Peut-être y trouvera-t-on les fragments qui doivent la compléter. » Je le souhaite, mais, en ce cas, il est bien probable que la longueur et la largeur des fragments nouveaux ne sera pas la même que celles du fragment déjà connu; c'est la hauteur des lettres qu'il serait utile de connaître pour faire le rapprochement. Pourquoi M. L. ne l'a-t-il pas signalée? D'autres fois, il indique la hauteur des lettres de la première ligne, et non celle des caractères des autres lignes, bien que cette hauteur soit différente. Ce détail est d'autant plus important, que M. L. a, le premier, rapproché les uns des autres, un certain nombre de fragments que d'autres n'avaient pas songé à joindre avant lui — sans séparer d'ailleurs ces fragments dans l'impression, ce qui est un tort. Comment a-t-il, dans bien des cas, omis de citer, à l'appui de ces rapprochements, l'argument le plus concluant peut-être qu'il pût apporter, puisqu'il est tiré de faits purement matériels et ne donnant lieu à aucune discussion? Faut-il donc que nous le croyions sur parole? Je ne demanderais pas mieux, pour ma part, s'il était permis aujourd'hui de se contenter du témoignage d'autrui.

Quoiqu'il en soit, M. Lebègue a fait un travail épigraphique très méritoire; et, même après la publication du *Corpus* de Gaule, ses lectures et ses commentaires pourront être utiles à consulter.

Le nom de M. Ed. Privat, qui a entrepris la publication de l'*Histoire du Languedoc* et en supporte les frais depuis longtemps, devait être rappelé à la fin de ce compte-rendu; mais nous ne pensions pas avoir à déplorer sa mort en signalant le service qu'il avait rendu à la science.

R. CAGNAT.

tus, comme on le fait maintenant, ou d'avoir commis d'autres peccadilles de la même espèce, je ne prouverais pas qu'il est coupable de grands crimes épigraphiques.

231. — Eug. MUNTZ. *Les antiquités de la ville de Rome aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*; topographie, monuments, collections, d'après des documents nouveaux. Paris, 1886, E. Leroux, in-8 de 176 pp., avec 4 pl. et plusieurs gravures intercalées.

Parmi les érudits, on trouve ceux qui, sans cesse à la recherche de documents inédits, les publient sans en tirer ce qui peut servir à l'étude de l'archéologie. Parallèlement il s'en rencontre d'autres qui, ne voyant que les monuments, les étudient, les classent et les datent par des comparaisons empruntées exclusivement à ceux-ci; ils dédaignent souvent les textes. Les uns et les autres rendent de signalés services au troisième larron qui sait se servir des textes et des monuments. L'érudit le plus complet est celui à qui ses connaissances permettent de chercher lui-même les témoignages écrits et de juger les faits archéologiques. C'est le cas de M. Muntz, l'un des plus infatigables fouilleurs d'archives et qui est, en outre, l'un de ceux auquel l'art italien et celui de la Renaissance sont les plus familiers.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est un précieux travail sur l'étude de la topographie de la ville de Rome, à l'époque de la Renaissance, et sur le sort qui fut fait aux monuments antiques depuis la fin du xv^e siècle.

M. M. commence par résumer tout ce qui touche à l'histoire de la topographie romaine; il donne le dessin et la description d'un plan peint dans les *Heures* du duc de Berry, et énumère ceux qui ont déjà été publiés. Il parle ensuite de ce que les peintres ont emprunté soit à la topographie, soit aux monuments de Rome pour accompagner leurs œuvres; à cette occasion, il reproduit une curieuse fresque de l'église Saint-Augustin de Gemignano, jadis décrite succinctement par lui à la Société des Antiquaires de France.

Arrivant aux monuments antiques, M. M. donne le texte du voyage de Bernard Bembo en 1504; celui d'un voyageur anonyme français de la fin du xvi^e siècle, décrivant en détail les murs et les portes de Rome; cette description est complétée par une copieuse collection de notes inédites, prises dans les archives et relatives aux travaux faits à ces murs et portes depuis le pontificat de Martin V jusqu'à celui de Paul III; à la suite, on trouve des indications du même genre pour le Capitole et plusieurs autres monuments.

Nous appelons l'attention sur le chapitre qui traite du vandalisme; il ne faut pas se figurer, en effet, que les papes respectassent strictement tous les souvenirs de l'ancienne Rome. A côté de brevets qui défendaient la démolition des édifices encore debout, on en voit qui autorisaient la destruction de ruines utiles à conserver; nous savons, par notre propre expérience, combien il est facile, lorsque l'on désire détruire un monument encore entier, de faire croire qu'il est sur le point de s'écrouler; pour avoir de beaux matériaux tout prêts, on a toujours « fait des ruines ». Mais à côté du vandalisme dont il ne faut pas faire un re-

proche exclusif aux papes, alors qu'en France, à cette heure, nous voyons certains faits dont on peut rougir — l'homme aime assez démolir — M. M. nous révèle, avec textes à l'appui, de nombreux détails de nature à réjouir le cœur de l'archéologue; ce qui a rapport au groupe de Laocoon et à sa découverte, à la statue de Cléopâtre, etc.; aux collections particulières, aux fouilles faites officiellement, aux bustes, statues envoyés à l'étranger, aux travaux entrepris au Mausolée d'Hadrien, etc.

La table détaillée qui termine ce volume prouve, par son étendue, quelle richesse de matériaux on est sûr d'y trouver.

M. Müntz donne prise à la critique sur un seul point. Il a été trop avare de notes. Il lui appartenait, à lui mieux qu'à tout autre, de fournir quelques commentaires moins rares aux textes qu'il publie le premier.

A. DE BARTHÉLEMY.

232. — *Lettres inédites du roi Henri IV à Monsieur de Villiers, ambassadeur à Venise* (1601), publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène HALPHEN. Paris, librairie des bibliophiles et H. Champion, 1887. In-8 de 60 pages. Tiré à 72 exemplaires.

Le nouveau recueil de M. Halphen se compose de onze lettres écrites par le roi Henri IV, du 11 janvier 1601 au 27 septembre de la même année. Ces lettres, publiées avec un soin qu'il est superflu de louer, la réputation de M. H. comme éditeur étant faite depuis longtemps, renferment des passages fort intéressants. Le 11 janvier, le roi de France rappelle en ces termes (p. 1) la modération dont il a usé : « Les avantages et prospérités que mes armes assistées de la grâce de Dieu et de la justice de ma cause m'ont donnés sur le duc de Savoie, m'ont plustost augmenté que diminué la volonté que j'ai tousjours déclaré et démontré par mes actions avoir au repos de la crestienté. » A la page suivante, Henri IV se plaint de n'avoir pu réussir, malgré toutes ses concessions, à satisfaire le cardinal Aldobrandin, neveu du Pape : « Et toutesfois il fault que je vous dise avec regret que je n'ay peu contenter led. Cardinal, lequel s'est monstéré si partial pour le duc de Savoie, que j'ay tout occasion de m'en plaindre. » Reproduisons une curieuse appréciation (Lettre du 27 février, p. 14) de l'affaire du comte d'Essex : « J'ay icy depuis deux jours eu advis d'un accident advenu en Angleterre qui y pourra mettre de la brouillerie, et affin que vous le compreniez mieux, je vous envoie l'extraict de la lettre que m'en a escrite mon Ambassadeur, par où vous jugerez que le comte d'Essex et ceux de sa partie sont en grand danger de paier de leurs testes la faute qu'ils ont faite, qui est grande pour le dessein, et n'est guere moindre en l'exécution. Mais pour cela la Royne d'Angleterre ne laissera pas d'en demeurer en

grande peine, car, cela lui arrivant sur la vieillesse de son aage et de sa fortune, il est pour en advenir de périlleux effects... »¹. Citons encore une tirade remarquable par la fierté de l'accent contre les Espagnols qui auraient voulu attaquer Genève (Lettre du 24 avril 1601, p. 20) : « Il en succederoit aultant de l'entreprise de Genève s'il [le roi d'Espagne] la faisoit, car elle est comprise aud. traicté de Vervins, sous le nom général des ligues de Suisses leurs alliés et confederés, elle est aussi en ma protection particulière, ainsi qu'il a esté déclaré aux légats et ministres de sa Sté, et à elle mesmes faisant led. traicté et celui de Lyon, et hazarderois de rechef en tel occasion ma couronne et ma propre vie pour en empescher l'effect. Je me confie tant de la prudence et bonté de sa Sté, qu'elle ne se laissera jamais aller à chose qui me remette aux armes avec led. Roy, car il en arriveroit plus de mal à la religion cress-tienne qu'elle ne recevroit d'avantage de la ruine de lad. ville de Genève, l'entreprise de laquelle seroit encores très douteuse et incertaine, quoyque discourent ceux qui veullent croire que sa Sté et led. Roy d'Espagne en soit d'accord. Lesquels s'abusent aussi grandement, quand ils s'imaginent qu'il en arriveroit après l'exécution, comme de la démolition du fort St-Catherine, car il faudroit conter avec moy, qui recevrois mal volontiers tel payement... ».

On trouve à la fin de l'excellent petit recueil le procès-verbal de réception de Philippe Canaye, sieur de Fresnes, successeur de Villiers, document par lequel ce dernier clôt son registre d'ambassade.

Espérons que M. Halphen trouvera encore quelques gerbes dans le champ où déjà il a tant et si heureusement moissonné.

T. DE L.

233. — **Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre**, par E. BOUTMY, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole libre des sciences politiques. Paris, 1887, Plon et Marescq aîné. Un vol. de 348 pp. Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a guère, depuis le commencement du siècle, de pays civilisé qui ne se soit donné une constitution; il y a même des pays qui en ont pris successivement plus d'une. Toutes ces constitutions, jusqu'à celles dont l'Égypte et la Turquie ont eu la gloire éphémère, ont été plus ou moins copiées sur la constitution anglaise, qui n'étant écrite nulle part se prête

1. Henri IV revient sur ce sujet dans une des lettres suivantes (16 mars, p. 18) : « Je croy que vous aurez sceu l'emprisonnement qui fut fait du comte d'Essex en Angleterre, pour une entreprise et soulevation du peuple que l'on dict qu'il a voulu faire; son jugement lui fut prononcé le premier de ce mois, par lequel il est déclaré traistre, et condamné en une mort cruelle, et jugé ignominieusement. L'exécution en a été différée jusques au VII^e qu'il eut ceste grâce sur la peine, qu'il n'eust que la teste tranchée, dans l'enclos de la Tour où il estoit prisonnier, » Notons, de plus, deux passages curieux sur le prétendu roi de Portugal (p. 14 et p. 31).

facilement aux adaptations. Rien de surprenant par suite qu'on se soit appliqué à rechercher les origines et à expliquer la formation du système de gouvernement de nos voisins, et c'est pourquoi les histoires de la constitution anglaise sont innombrables.

Malgré tant d'ouvrages dont quelques-uns sont admirables, par Guizot, Leplay, Freeman, Gneist, Stubbs, etc., etc., les lecteurs de M. Boutmy trouveront qu'il comble une lacune. Rien, en effet, d'aussi précis, d'aussi court et d'aussi attachant à la fois, n'avait été écrit sur ce grand sujet. De plus, M. B. est impartial ; son livre n'est pas, comme c'est parfois le cas pour les études de ce genre, un commentaire allégorique des événements contemporains ; il ne cherche pas non plus à démontrer, ce qui n'est pas rare encore dans ces travaux, la prééminence de telle race d'hommes sur telle autre race. Son livre a le mérite d'être un livre de bonne foi, mai n'est pas pour cela terne de couleur ; il est écrit d'un style vif, brillant, catégorique qui relève le charme de cette qualité si honnête.

L'examen en un court volume d'une suite de phénomènes sociaux qui couvrent une étendue de huit siècles, de la conquête normande jusqu'à nos jours, est nécessairement sommaire, et il faut bien prendre garde, en lisant, que la série de graves et importantes affirmations qui marquent chez M. B. les jalons de la route parcourue, représentent des idées d'ensemble, des moyennes, des résultantes générales. L'espace et non la connaissance a manqué pour indiquer le détail et les exceptions. Dans l'élaboration d'œuvres pareilles on est toujours assailli par la préoccupation des détails contraires et des phénomènes en minorité ; ils vous persécutent, ils demandent place ; ils menacent si on les oublie, de devenir vos accusateurs et de vous faire taxer d'ignorance ou d'injustice. Si l'on n'a pas travaillé soi-même sur ces matières, on ne peut comprendre tout ce qu'il faut de courage pour résister à ces sollicitations, négliger ces menaces et se fier à l'intelligence du lecteur qui devra comprendre qu'il a entre les mains un travail d'ensemble dans lequel on a dû, pour la clarté, arrondir les chiffres et négliger les fractions. C'est ce qu'a su faire M. B. et il faut l'en féliciter. Il écarte tout détail qui n'est que curieux et tout phénomène qui n'est qu'exception. Mais aucun des changements importants dans l'ordre social dont il retrace à grands traits l'histoire, ne lui échappe, et chacun vient à sa date pour être examiné de près ou de loin, selon les conséquences plus ou moins graves qu'il devait entraîner par la suite.

Pour la période ancienne de son sujet, M. B. recherche les causes du double « paradoxe » présenté par l'histoire de France et par l'histoire d'Angleterre : comment dans le premier de ces pays une organisation faible du pouvoir central finit par aboutir au pouvoir absolu, et comment au contraire, dans le second, une royauté de conquête, irrésistible et despotique, aboutit à un gouvernement national, bientôt démocratique. Avec beaucoup de raison, à notre avis, M. B. ne cherche

pas la principale explication de ces différences, dans des différences de races, explication par trop facile et bonne à tout faire, équivalant à un renvoi à une cause mystérieuse; il la trouve avant tout dans la dissemblance des situations et des nécessités politiques (p. 52). Peut-être même M. B. eût-il pu aller plus loin encore dans ce sens; les dernières recherches archéologiques ont porté en effet une forte atteinte à la théorie jadis si commode d'une race purement germanique par le sang établie en Angleterre. La survivance, dans de très larges proportions, de l'élément breton est aujourd'hui hors de doute et serait même hors de conteste si quelques esprits, et non des moindres, n'avaient vu là affaire de patriotisme et n'avaient mêlé, dans une question où il n'avait que faire, ce sentiment respectable, mais, ici, légèrement déplacé peut-être.

L'organisation de la puissance royale anglaise au moyen âge est fort intéressante à rapprocher de l'organisation française du même temps: chez nos voisins point de provinces semblables à de petits royaumes, mais seulement des comtés, divisions administratives moins grandes qu'un de nos départements actuels; point de parlements locaux, et au lieu de cela des juges de paix commissionnés par le roi et des juges errants apportant une même loi et une même justice dans tout le pays; point de ces coutumes diverses, si nombreuses chez nous que, lorsqu'on les réunit sous Henri III, au ^{xiii}^e siècle, on arriva au total de 285, dont 65 principales. En résumé: « un roi fort, un baronnage faible, un royaume homogène »; et comme conséquence une union plus étroite qu'en France entre l'aristocratie et le peuple qui luttent de bonne heure et d'un commun accord, non par générosité, mais par intérêt, pour la conquête des libertés. Le contrôle du pouvoir royal au moyen de ce Parlement qui nous est familier et qui fonctionnait avec tous ses organes principaux dès le ^{xiv}^e siècle est le résultat de ce groupement particulier des forces nationales.

L'étude de la période plus récente dont les problèmes, posés au siècle dernier, ne sont point encore résolus et font aujourd'hui encore le sujet des débats à Westminster, présente un intérêt non moins émouvant. On voit croître à ce moment les grands domaines fonciers, les deux tiers de l'Angleterre et du pays de Galles devenir la propriété de 10,207 habitants; les deux tiers de l'Écosse, celle de 330 personnes; on voit grandir l'autorité et les privilèges de la *gentry* qui tend à s'attribuer le pouvoir absolu avec une persistance et une ambition égales à celle de notre noblesse, mais avec plus de clairvoyance; ce qui la sauve de la brusque catastrophe où sombra celle-ci. Ainsi que l'a très bien montré M. Taine dans son admirable *Ancien Régime*, toute classe privilégiée qui cesse de justifier ses privilèges par des services présents, est condamnée à mourir, et ni les lois, ni le roi, ni son propre désir de vivre et son courage ne peuvent la sauver: c'est pourquoi notre noblesse périt; et c'est pourquoi la *gentry* anglaise et la noblesse proprement dite de ce pays, payant en services locaux, en charités, en administration gratuite, ses

privilèges, a survécu à la tourmente. Toutefois, comme ses privilèges étaient cependant supérieurs à ses services, ils ont été graduellement diminués, et la lutte se continue encore pour les réduire, avec les résultats que l'on connaît, avec ces lois d'hier sur la propriété et ces actes moins récents sur le paupérisme, qui sont les uns et les autres du socialisme d'État ¹.

M. B. rappelle ces luttes, leurs causes et leurs effets, et la manière dont s'est constituée, presque sous nos yeux, la nouvelle Angleterre manufacturière et coloniale, avec une brièveté et une sûreté qui permettent d'embrasser d'un seul coup-d'œil ce vaste et changeant tableau, et, en même temps, avec une éloquence qui fait comprendre que derrière ces chiffres, il y a des hommes et derrière ces règles et ces lois, des ambitions, des passions, des cœurs vivants. Dans la littérature de la constitution anglaise, un livre semblable manquait et M. Boutmy, venu après tant d'autres, a innové en l'écrivant.

J. J. JUSSELAND.

234. — **Lessing**, *Minna von Barnhelm oder das Soldatenglück*, texte allemand conforme à l'édition de 1770-B, avec une introduction et des notes, par A. GIROT, agrégé de l'Université, professeur d'allemand au lycée du Havre. Paris, Delagrave, 1887. In-8, xxxvii et 174 p.

Voici encore un texte allemand qui paraît en France dans une édition fort méritoire. M. Girot reproduit dans son introduction les principaux jugements que les contemporains de Lessing ont portés sur *Minna de Barnhelm* et donne une bibliographie assez longue et complète des œuvres du dramaturge allemand. Il fait dans ses notes d'utiles emprunts à l'ouvrage de Lehmann sur la langue de Lessing ; il indique l'intonation des mots les plus malaisés ; il donne à propos l'étymologie de certains termes, et comme il a souvent fait traduire dans les classes la

1. Nous aurions sur quelques points de détail de menues observations à présenter. P. 35, il eut été bon de mentionner le grand instrument dont se servirent les Normands pour l'unification des traditions, savoir la littérature ; chez leurs poètes et leurs historiens, Bretons, Saxons, Danois, Français de Grande-Bretagne, sont pour ainsi dire un même peuple ; la naissance ou l'établissement dans le même pays, et non le sang, fait pour eux les seuls compatriotes. Les indigènes copient les poètes normands et adoptent leurs idées qui se répandent ainsi dans toute la nation ; l'influence politique de cette littérature fut énorme. — P. 36, c'est placer trop haut « la fusion des vainqueurs et des vaincus » que de la fixer au XII^e siècle ; s'il en avait été ainsi, on n'aurait pas pris la peine de révoquer formellement, deux siècles plus tard, les règles du *présentement d'englischerie*. — P. 115. Les délégués des villes furent appelées au Parlement pour la première fois en 1213. — P. 209. Un passage de l'*Utopie* est cité en anglais ; il eut été bon d'indiquer que ce passage est tiré de la traduction de Ralph Robinson. — Quelques noms propres ont été maltraités par le typographe : p. 30, l. dernière ; p. 184, l. 18 ; p. 212, l. 4 ; p. 237, l. dernière. — P. 274-5, Fielding eût fourni des exemples saisissants, authentiques, contemporains et de tous point préférables à l'exemple tiré de Disraéli.

pièce qu'il édite, il résout les difficultés qui ont toujours arrêté ses élèves. Mais puisque ce livre est destiné à la quatrième, pourquoi M. G., par scrupule d'érudit, a-t-il laissé dans son texte des mots comme *verdrüsslich*, *kützeln*, *Kriepel*, *Gedrenge*, etc. ? Il fallait sans hésitation sacrifier l'orthographe de Lessing à l'orthographe actuelle, supprimer les *y* (comme dans *Wayse*), les *h* (comme dans *Monath*), les *n* (comme dans *Gattinn*), etc. A quoi bon ces formes vieilles qui troublent et embarrassent l'élève ? On regrettera pareillement que M. G. se soit borné à des notes strictement grammaticales ou explicatives ; il aurait pu insérer dans son commentaire des notes empruntées aux ouvrages de nos historiens de la littérature allemande (comme celle de la p. 39, relative au caractère de Werner ou celle de la p. 54 sur la statue équestre du grand Frédéric). De même pour l'introduction ; on n'y trouve que de courtes indications sur la composition de l'œuvre, le lieu et le temps de l'action. Ajoutons que çà et là, dans l'annotation, les remarques de M. G. sont vraiment trop longues, par exemple, p. 17 et 20 sur la suppression de l'auxiliaire, p. 43 sur *Muth* et ses composés, p. 49 sur le préfixe *miss*, p. 88 sur *gleich*, p. 91 sur les adverbes allemands (près de deux pages d'adverbes terminés en *s*, à propos de *besonders*!), p. 94 sur les composés en *weise*, p. 107 sur les substantifs qui entrent dans la composition d'adjectifs, etc. Enfin, il y a parfois dans ce commentaire de menues erreurs et des lacunes. Lorsque Minna dit *Bringen Sie mir alle seine Schuldner* (p. 58), M. G. observe justement que le mot *Schuldner* signifie « créancier » dans ce passage, mais il a tort de le regarder comme un terme du dialecte de la Haute-Lusace ; au moyen-âge, déjà, le mot a les deux sens à la fois : « débiteur » et « créancier ». Pourquoi avancer que les noms propres « aujourd'hui, restent invariables au datif et à l'accusatif » (p. 18) ? Pourquoi ne pas appeler l'attention sur la première phrase de la pièce, *Schurke von einem Wirthe* et traduire *Quark* par « vétile » (p. 102) sans donner le premier sens du mot ? Pourquoi ne pas expliquer *aufmutzen* (p. 129) et s'exprimer si vaguement sur l'expression *den Stab brechen* (p. 162 « rompre le sceptre de la justice ») ? Pourquoi tous ces renvois inutiles à Pey et à Sanders ? Nos observations n'atténuent nullement la valeur de cette publication, et nous souhaitons que tous nos professeurs de langues vivantes mettent dans leurs travaux autant d'exactitude, autant de soin et de conscience que M. Girot dans son édition de *Minna de Barnhelm*.

A. CHUQUET.

235. — *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes* concernant les temps des verbes et leur emploi, par le Dr J.-M. RABBINOWICZ. Paris, chez l'auteur et librairie Delagrave, 1886, xxxi, 167 p. in-8.

Comme le titre l'indique, c'est principalement à l'emploi des temps des verbes que l'auteur a consacré ses recherches personnelles. Les pages qu'il a écrites sur ce chapitre difficile de la syntaxe contiennent beaucoup d'aperçus nouveaux, de résultats désormais acquis, surtout beaucoup d'exemples instructifs et choisis on ne peut mieux. L'emploi des temps du passé y a été élucidé d'une manière beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, et c'est là le grand mérite de ce livre. Aussi la théorie des temps fait-elle avec le reste de l'ouvrage un contraste des plus surprenants. Cette étude des temps s'adresse aux spécialistes; le reste, qui n'offre qu'une répétition sommaire d'une grammaire d'écolier (et non de la meilleure), s'adresse aux commençants. A l'exception de la nouvelle — et mauvaise — dénomination de pronoms personnels « anté-verbaux » et « post-verbaux » pour conjoints (enclitiques) et absolus (accentués), il n'y a, dans cette partie, presque rien qui ne se trouve dans les grammaires de Noël et Chapsal, de Larousse, de Lemaire ou dans n'importe quelle grammaire élémentaire. Si courte d'ailleurs que soit cette partie, elle prête souvent à la critique. On est étonné de voir que l'auteur donne quatre cas à l'article et au pronom personnel; qu'il prétende (p. 153) que « *qui, que* s'emploient dans les questions indirectes », ce qui n'est naturellement vrai qu'à demi, *que* ne se trouvant ainsi qu'avec un infinitif elliptique : « je ne sais *que* faire »; mais on ne dit plus, comme autrefois : « je ne sais qu'il va faire », etc. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté d'écrire un simple mémoire sur la théorie des temps? Son œuvre serait excellente. En encadrant ce mémoire dans une mauvaise grammaire élémentaire, il court le risque de nuire à sa propre œuvre, qui ne peut que perdre à ce médiocre voisinage.

Mais acceptons le travail tel qu'il est, et arrivons à la seule partie importante du livre, la syntaxe des temps.

Il ne s'agit pas précisément de *principes*, soit nouveaux soit anciens, dans le livre de M. Rabinowicz, bien au contraire, ces difficiles questions de principes sont en général écartées; et il n'y a pas lieu de le regretter, quoique le titre annonce une promesse que l'ouvrage ne réalise pas. Mais il y a dans cette *Grammaire* une foule d'observations spéciales sur l'usage des temps du passé. Ces observations font voir un sentiment très juste des finesses du style, une appréciation perspicace des motifs, des impressions passagères, des associations d'idées souvent inattendues qui ont conduit un auteur à se servir de telle ou telle forme. C'est seulement par des investigations pareilles sur les raisons qui ont dicté son choix, c'est par des recherches de ce genre, au fond purement psychologiques, qu'on parvient à s'expliquer les difficultés les plus dé-

licates du style ou de la syntaxe. Grâce à sa remarquable sûreté d'interprétation, M. R., en traitant du « narratif simple » (passé défini) et du « figuratif simple » (imparfait), a pu constater que le narratif indique le commencement d'une action (ce que reconnaît déjà Lücking, *Französische Schulgrammatik*); que le figuratif a un caractère subjectif relativement au narratif, qui est objectif; que ce dernier temps exprime l'action opposée au caractère ou au sentiment; que le narratif donne plus d'énergie à l'action, etc. Tout cela est prouvé par une masse d'exemples pris dans les meilleurs auteurs et formant un vaste ensemble de preuves incontestables. Quand même tous les faits observés ne seraient pas nouveaux, personne ne les a encore énoncés d'une manière aussi explicite et convaincante. Les Français qui se sont en dernier lieu occupés spécialement de ces deux temps, M. Robert, dans ses *Questions de grammaire et de langue françaises élucidées* (Amsterdam, 1886), et M. Delbœuf, dans son article *A propos du passé défini* (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1886), n'ont rien vu de tout ce qui vient d'être cité.

On pourrait sans doute ajouter encore aux constatations de M. R. sur les significations de ces deux temps. Un fait surtout paraît important. M. R. a très bien reconnu que le narratif exprime *conclusion*; mais apparemment ce temps exprime aussi, et pour la même cause, *exclusion*. Plusieurs exemples, que M. R. a interprétés autrement, semblent trouver là leur véritable explication; citons par exemple : *Il craignait le beau monde, il ne put jamais s'acclimater aux salons* (p. 97); *Ce n'était pas là et ce ne fut jamais l'esprit pur* (p. 100). La conclusion et l'exclusion sont ici des manifestations parallèles de la même valeur de totalité ou d'énergie.

L'auteur ne nous paraît pas avoir été également heureux en faisant sortir de significations générales les significations spéciales et variées qu'il reconnaît dans ces temps. Selon lui, *le passage d'un état à un autre* est la signification première et fondamentale du narratif; la *durée de l'état nouveau*, celle du figuratif. Mais il n'est pas possible de faire dériver de ce passage d'un état toutes les fonctions diverses du narratif. Ce temps possédait sans doute en latin déjà différentes significations également fondamentales, qui sont passées telles quelles dans les langues romanes, et parmi lesquelles on découvre facilement *action achevée*, *action commencée*, *énergie* et *simple indication d'un fait dans le passé*. Il serait trop long d'en fournir ici les preuves; nous nous bornerons à rappeler le fait que ce que nous appelons *perfectum* en latin, est un temps de provenance multiple, et l'origine ne peut être tout à fait sans influence sur la signification. Citons encore à l'appui de cette opinion un mot bien juste d'un célèbre philologue allemand. « On proposait souvent autrefois, » dit M. Delbrück dans ses *Syntaktische Forschungen*, IV, 1, à propos de l'aoriste grec, « comme significations fondamentales, les significations qui, selon l'opinion du philologue en

question, comprenaient le mieux les variations de l'usage dans un schéma général (par exemple la *possibilité* pour le subjonctif). De nos jours, on est revenu de ces tentatives, parce qu'on a compris que des généralisations pareilles n'ont pas une valeur historique... Il n'existe évidemment pour le génie du langage que des usages typiques, dont l'existence est prouvée par l'impossibilité de s'en écarter complètement, mais il n'existe pas une unité suprême de ces types ».

D'autre part, le point de vue paraît quelquefois inutilement divisé, surtout quand l'auteur distingue le figuratif comme *commentaire* (n° 3) et mis entre parenthèses explicatives ou complétives (n° 4), le figuratif qui, par sa signification de durée, sert à marquer un effet (n° 8, *e*) et celui qui engage le lecteur à « faire halte » au milieu d'un récit (n° 8, *f*).

L'étude consacrée aux autres temps est beaucoup plus courte et plus faible. Il y a quelques bonnes observations, entre autres celle-ci, que les futurs peuvent figurer comme temps narratifs (observé aussi par Maetznér), mais il y a aussi des assertions insoutenables. Il n'est guère juste de dire que le « narratif parfait » (passé antérieur) indique le *commencement* et la fin d'une action ; il serait du moins plus sûr de dire que ce temps exprime la compréhension d'une action de manière à la représenter comme momentanée. Parlant du conditionnel, l'auteur répète à trois reprises (p. 6, 115, 120) que ce temps est formé du futur, méprise bizarre et inexplicable de la part d'un auteur qui cite Diez.

On vient de voir que l'auteur n'aime pas les dénominations communes de certains temps. Il en adopte d'autres qu'il défend dans la Préface, p. xxiv et suiv. Or, il est vrai que les dénominations « passé défini », « passé indéfini » et d'autres ne sont pas bien exactes, en tant qu'elles n'indiquent que quelques qualités secondaires et vagues des temps qu'elles désignent. Mais il en est de même de toutes les dénominations : « les noms ne sont pas justes, » comme disait Platon. En vérité, M. Rabbinowicz n'arrive pas à plus d'exactitude avec sa dénomination de « narratif », puisqu'il reconnaît lui-même que le caractère fondamental de ce temps est de marquer l'entrée d'une action ou d'un état. Entre philologues surtout on ne devrait pas se gêner avec les dénominations imparfaites mais acceptées, puisqu'ils savent mieux que personne que les imperfections des nomenclatures ont leurs fondements dans l'histoire même de ces nomenclatures ¹.

Johan VISING.

1. La langue de l'auteur n'est pas toujours correcte. Je n'en citerai qu'un exemple : « La première façon de s'exprimer est la plus fréquente de toutes les autres » (p. 120). Cela n'a rien de quoi surprendre de la part d'un philologue qui est d'origine étrangère et vient — si nous ne nous trompons — de la Pologne russe. D'autant plus remarquables sont cette finesse d'analyse et cette intelligence profonde des faits les plus délicats et les plus obscurs que présente la syntaxe française !

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Vieweg vient de publier une traduction du *Leitfaden der alten Geographie* de M. Henri KIEPERT. Cette traduction a été entreprise par M. Émile ERNAULT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Poitiers (*Manuel de géographie ancienne*. In-8°, vii et 365 p.). Mais la description de la Gaule n'occupe, dans le résumé de M. Kiepert, que onze pages; il fallait lui donner un plus grand développement dans une traduction à l'usage des Français; on a donc substitué à la *Gallia* du « manuel » celle du *Lehrbuch der alten Geographie* paru en 1878. Mais, afin que la traduction française fût, en ce qui concerne la Gaule, au courant des derniers résultats acquis, M. Aug. LONGNON, a revu dans ce sens la traduction de M. Ernault; tout en respectant le texte de Kiepert autant qu'il était possible, il a supprimé çà et là un détail erroné, et refondu les notes où sont énumérés les noms géographiques de l'époque romaine qui subsistent encore aujourd'hui sous une forme vulgaire.

— M. DE PUYMAIGRE prépare une nouvelle collection des *Vieux auteurs castillans*, qu'il publiera à la librairie Savine en trois séries; la première de ces séries paraîtra au printemps de 1888 et contiendra l'*Histoire de la littérature espagnole et de ses rapports avec la littérature française du moyen âge jusqu'au règne de don Alphonso*.

— Paraîtra prochainement chez Léon Vanier (19, quai Saint-Michel, Paris), l'*Histoire du sonnet en Europe*, par M. A. DE MARTONNE, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. L'ouvrage, nous dit-on, est ainsi divisé : *Avant-propos*; I. *Les origines*; II. *Le sonnet chez les nations de race latine* (en France, en Italie, en Espagne, en Portugal); III. *Le sonnet chez les nations de race non latine* (en Angleterre, en Allemagne, dans le Nord et hors de l'Europe).

— M. Albert CHABRIER, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, a eu l'heureuse idée de publier un recueil de morceaux choisis qui ne contient que des discours politiques et qu'il intitule *Les orateurs politiques de la France, la tradition et l'esprit français en politique, choix de discours prononcés dans les assemblées françaises, états-généraux, conseils, parlements, chambres*, 1302-1830 (Paris, Hachette, in-8°, viii et 582 p.). Outre une introduction, de Philippe le Bel à Louis XII (p. 1-23), l'ouvrage comprend trois livres : I. *L'ancien régime*, 1500-1789 (Anne du Bourg, Calvin, les Guises, l'Hospital, Henri III, Bodin, Ét. Bernard, du Vair, Henri IV, Richelieu, Savaron, Rob. Miron, Broussel, Louis XIV); II. *La Révolution française*, 1789-1799 (Mirabeau, Maury, Barnave, Isnard, Vergniaud, Danton, Robespierre, Lanjuinais, Napoléon); III. *La Restauration* 1815-1830 (Royer-Collard, de Serre, général Foy, Cam. Jordan, Benj. Constant, Manuel, duc de Broglie, Chateaubriand). « Il n'y a dans le choix des discours aucun parti-pris; ancien ou nouveau régime, monarchie ou république, c'est tout un, pourvu que l'homme et son œuvre soient français. » Nous comptons que l'ouvrage, tel qu'il est, sera favorablement accueilli.

— *Sainte Catherine de Fierbois, ses monuments et ses souvenirs de Jeanne d'Arc*, tel est le titre d'une « notice historique et archéologique », que vient de publier M. l'abbé J.-B. FOURAULT. (Tours, Bouvrez, in-8°, 65 p.)

— M. René de LESPINASSE a édité, sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, le *Cartulaire du prieuré de La Charité-sur-Loire* (Nevers, Morin-Boutillier. In-8°, XLIV et 483 p.).

— Dans une brochure de 30 pages (Le Mans, Monnoyer. In-8°), M. R. TRIGER a raconté un épisode de l'histoire du Mans au XVII^e siècle, les prisonniers de Rocroy à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans en 1643.

— Le XIV^e fascicule des *Correspondants de Peiresc*, de notre collaborateur Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, est consacré à *Samuel Petit*. Il renferme des lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc dans les années 1630-1637, lettres publiées et annotées par M. T. de L. avec tout le soin qu'on connaît. La notice qui précède le texte des lettres, est due à M. Georges MAURIN qui en a puisé les éléments aux archives communales de Nîmes, aux minutes des notaires de cette ville et aux manuscrits de la collection Peiresc de la bibliothèque de Carpentras; nous y lisons que Petit, qui occupe un rang honorable parmi les érudits de la première moitié du XVII^e siècle, fit ses études à Genève, occupa la chaire d'hébreu au collège de Nîmes, forma une collection de manuscrits, remarquable pour l'époque, devint, en 1627, principal du collège, se retira en 1634, mais demeura professeur de théologie à l'université protestante. On sait qu'en 1635 il publia son ouvrage capital, le recueil des *Lois attiques*, dédié à Aug. de Thou, qu'il prépara une édition de Josephé, qu'il fit paraître, en 1641, sous le titre de *Observationum libri tres*, une série d'études et de commentaires sur divers passages d'auteurs grecs et latins. Les lettres de Petit, que nous donne M. T. de L., sont au nombre de 28 (la plupart reproduites d'après les autographes conservés à la Bibliothèque nationale, fonds fr. vol. 9544). Elles sont courtes en général, et il semble que Petit redoute de paraître importun; on y trouve néanmoins différents traits qui peignent favorablement le caractère de Petit et ses qualités morales; on y remarquera pareillement plusieurs détails intéressants sur les savants de l'époque, et ce fascicule nouveau n'est pas du tout, grâce à la notice de M. G. Maurin et aux copieuses notes de M. Tamizey de Larroque, indigne de ses devanciers.

— M. J. MASSE a fait tirer à part (Grenoble, Allier. In-8°, 86 p.), un mémoire qu'il avait publié dans le tome XXI de la 3^e série des « Bulletins de l'Académie delphinale » sur les *Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution 1790-1795*.

— M. Victor PIERRE a publié, d'après des documents inédits, une curieuse brochure sur *l'Eglise de Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802* (Paris, Retaux-Bray. In-8°, vi et 65 p.).

— Signalons également une notice de M. H. FAYE sur les *Sociétés populaires dans le département d'Indre-et-Loire, 1790-1800* (Nantes, Forest et Grimaud. In-8°, 52 p.).

— M. Léonce PINGAUD, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, a publié, dans cette ville, une brochure de trente-cinq pages sur *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss*.

— M. François ROUVIÈRE vient de publier le premier tome d'une *Histoire de la Révolution française dans le département du Gard, 1788-1791*. (Nîmes, Catélan. In-8°.)

— Le sixième et dernier volume de *l'Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par M. H. de SYBEL, a paru à la librairie Alcan (in-8°, 457 p. 7 francs). Ce volume traduit, comme les précédents, par M^{lle} Marie DOSQUET, comprend les guerres de la seconde coalition, la fin du Directoire, le coup d'Etat du 18 brumaire, le Consulat, Marengo, le Concordat, les négociations de Lunéville, et se termine avec la paix de 1801. Il est suivi d'une table alphabétique générale des matières.

— Tous les documents antérieurs à la Révolution et concernant la ville de Reims, qui étaient jusqu'ici aux archives municipales de Châlons, seront transportés à

Reims (fonds du collège des Bons-Enfants de l'Université, de l'archevêché, de l'officialité, du chapitre, des collégiales, des paroisses, des abbayes, des couvents, des commanderies).

— Les archivistes chargés de reconstituer les archives de la ville de Paris et du département de la Seine, ont retrouvé les registres des délibérations des districts de Sceaux et de Saint-Denis.

— Le conseil municipal de Bordeaux a voté l'érection d'un monument aux Girondins. Ce monument, surmonté d'une statue de la République, sera placé au centre des allées de Tourny. La dépense totale ne devra pas excéder deux cent mille francs.

— Le n° 4 (15 octobre 1887) des *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques* (Paris, Alcan) renferme les articles suivants : E. BOUTMY, L'état et l'individu en Angleterre; DELAUAUD, La politique coloniale de l'Allemagne, MENANT, Du droit régalien en matière de mines (suite et fin); BEGOUEN, Le Kulturkampf (suite et fin); A. LEBON, A propos de la politique coloniale.

ALLEMAGNE.—La commission historique de l'Académie des sciences de Bavière a tenu, du 28 septembre au 1^{er} octobre, sous la présidence de M. de Sybel, sa vingt-huitième séance plénière. Etaient présents : MM. de Sickel, de Liliencron, Baumgarten, Dümmler, Hegel, de Kluckhohn, Wattenbach, Weizsäcker, de Wegele; MM. de Dörlinger, Cornelius et de Giesebrecht; MM. de Druffel, Heigel, Stieve et Riezler. Depuis la dernière réunion, la commission a publié les œuvres suivantes 1° *Geschichte des ostfränkischen Reichs*, par E. DÜMLER, 2° édition, vols. I et II; 2° *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Sigmund*, III^e partie, 1427-1431, p. p. D. KERLER; 3° le troisième fascicule du XXVI^e vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte*; 4° les livraisons 117-125 de l'*Allgemeine deutsche Biographie*. En outre, a été publié, avec l'appui de la commission : *Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig und die deutsch-venetianischen Handelsbeziehungen*, par M. Henry SIMONSFELD, 2 vols. Avant la fin de l'année paraîtra le sixième volume des *Deutsche Reichstagsakten 1406-1410*; ce volume est dû à MM. BERNHEIM, QUIDDE et WEIZSÄCKER; les X^e et XI^e, qui seront édités par M. QUIDDE, comprendront la fin du règne de Sigismond et le règne d'Albert II. MM. FRIEDENSBURG et WERDE ont commencé les travaux préliminaires de la deuxième série des *Reichstagsakten*, relatifs au règne de Charles-Quint; M. Friedensburg ainsi que M. de Kluckhohn, directeur de cette partie de l'entreprise, ont fait en même temps des recherches dans un grand nombre d'archives. M. LAMPRECHT, de Bonn, aidé de MM. HANSEN, FRANCK, ULRICH, et NÖRRENBERG, a presque achevé l'impression du premier volume des chroniques westphaliennes du Rhin inférieur, qui renferme les chroniques de Dortmund et de Neuss. M. KOPPMANN, de Rostock, travaille à la rédaction du sixième volume des *Hanserecesse*. L'impression du premier volume du recueil des actes du Vatican sur l'histoire d'Allemagne au temps de Louis le Bavarois, a commencé tout récemment par les soins de M. RIEZLER (paraîtra à Innsbruck, chez Wagner). Dans la collection de l'« histoire des sciences en Allemagne », la *Geschichte der Kriegswissenschaft* et la *Geschichte der Medizin* seront bientôt livrées à l'impression. Les *Jahrbücher der deutschen Geschichte* vont s'augmenter de volumes nouveaux; la seconde édition — par M. SIMSON —, du premier tome de l'histoire de Charlemagne, est sur le point d'être terminée; M. MEYER DE KNONAU commencera l'année prochaine, à Pâques, l'impression du premier volume des *Jahrbücher* de l'empereur Henri IV; M. WINCKELMANN, de Heidelberg, compte mettre sous presse, en 1888, le premier volume des *Jahrbücher* de Frédéric II. Enfin, la commission a accordé un subside pour l'impression de l'*Urkundenbuch* de la ville de Deux-Ponts, par M. L. MOLITOR.

BELGIQUE. — Vient de paraître la deuxième édition de l'ouvrage du comte de

VILLERMONT, *Tilly ou la guerre de Trente Ans* (Lilles et Bruges, Desclée. 1887, In-8°, IV et 437 p. 4 fr.) Cette édition n'a qu'un volume, alors que la précédente en avait deux ; on en a retranché tout l'appendice qui renferme des documents inédits et un grand nombre de passages qui concernaient, non pas Tilly, mais l'ensemble des événements militaires ; le livre, destiné au grand public, est une biographie de l'homme de guerre.

ESPAGNE — D. Cesáreo Fernandez Duro, membre de l'Académie de l'Histoire, de Madrid et érudit plein de zèle, sinon très clairvoyant, vient, à la fois, d'enfoncer une porte ouverte et de semer quelques erreurs qu'il importe ne pas laisser se propager. Dans une note intitulée : « Un Espagnol du xv^e siècle tenu pour Anté-Christ » et insérée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XI, p. 175 à 180, il nous entretient, d'après la chronique de Mathieu d'Escouchy, d'un clerc espagnol venu à Paris en 1445 et qui, par son savoir et son adresse, émerveilla les docteurs de notre université au point de se faire prendre par eux pour l'Anté-Christ « ou de ses disciples ». Là dessus l'académicien espagnol cherche qui peut bien être le clerc, il tâte de côté et d'autre et finit par se décider pour Fernando del Pulgar, l'historien bien connu, quoique du Boulay, seul auteur que M. Fernandez Duro ait consulté sur son clerc, après Mathieu d'Escouchy et le *Journal d'un bourgeois de Paris*, le nomme en toutes lettres : *Fernandus Cordubensis*. « Mais, dit notre académicien, on ne connaît pas de Fernando de Cordoba qui se soit distingué par sa science à l'époque indiquée ». Ce n'est pas l'avis de M. Julien Havet, dont l'intéressant mémoire sur *Maître Fernand de Cordoue et l'université de Paris au xv^e siècle*, publié dans les *Mémoires de la Société de Paris et de l'Ile-de-France*, t. IX (1882), p. 193 à 222, pourra renseigner utilement M. Fernandez Duro et couper court à ses hésitations. Quant à Fernando de Pulgar, qui, à aucun titre d'ailleurs, ne pouvait être confondu avec le clerc de 1445, il convient d'ajouter que nous connaissons parfaitement et la date et les motifs de son voyage en France par des documents authentiques conservés à la Bibliothèque nationale.

— A remarquer, dans la livraison de juillet-octobre, du *Bulletin de l'Académie d'histoire*, les pièces publiées par le P. FIRA, d'un procès intenté par l'Inquisition à des Juifs, des environs de Tolède, qui furent brûlés en 1491 pour avoir crucifié un enfant chrétien.

GRECE. — L'archéologie médicale vient de s'enrichir d'une œuvre importante, bien que le sujet soit très spécial, sous le titre suivant : *Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρις Ἰπποκράτους* (Athènes, Perris, gr. in-8 de 250 pages). M. Georges-A. KOSTOMIRIS, docteur de l'Université d'Athènes, et spécialiste pour les yeux et les oreilles, a recueilli et analysé, dans un grec ancien très classique, tout ce que les anciens ont écrit sur la matière. Ce travail, fruit d'une lecture immense, n'est que la première partie d'un historique qui se poursuivra, si l'auteur est encouragé, depuis Hippocrate jusqu'aux temps modernes, et sera terminé par la période contemporaine, racontée cette fois en grec moderne. Nous souhaitons qu'un généreux évergète, comme la Grèce a l'avantage d'en posséder, vienne un jour seconder les efforts si méritants de M. Kostomiris. — C. E. R.

— M. Th. BENT a découvert, dans l'île de Thasos, un arc de triomphe de l'époque romaine, un théâtre situé devant la ville de Thasos, sur le penchant de la colline, enfin, sur un isthme, près des carrières de marbre qui formaient la principale richesse de l'île, les restes d'une ville considérable dont on ignore le nom, et un temple situé sur cinq gradins. Les fouilles de M. Bent ont été entreprises aux frais de la British Association et de la Hellenic Society.

ITALIE. — L'auteur de la *Secchia rapita*, Alexandre Tassoni, a publié en 1609,

à Modène, un livre intitulé : *Considerazioni sopra le Rime del Petrarca col confronto de' luoghi de' poeti antichi di varie lingue...* Ce travail tient une place considérable dans le développement de la critique littéraire en Italie. M. Orazio Bacci en a fait l'objet d'une étude soignée, accompagnée d'une table bibliographique des lettres publiées et inédites de Tassoni (Florence, Loescher et Seeber, 1887, 87 pp. in-16). C'est une contribution d'une réelle valeur à l'histoire du *pétrarchisme*.

— Notre collaborateur, M. P. de NOLHAC, a retrouvé un certain nombre de lettres inédites d'Erasmus, dont plusieurs sont fort intéressantes; elles vont prochainement paraître en volume (Klinscksieck, éditeur), avec une étude sur le voyage d'Erasmus en Italie, pendant les années 1506 à 1509.

ROUMANIE. — Le 11 août de cette année est mort, à Nieder-Ingelheim, dans la Hesse rhénane, Alexandre de CZIHAK, auteur du *Dictionnaire d'étymologie dacoromane*.

SUISSE. — Ont paru tout récemment : 1° Les *Mémoires politiques* de M. DE SEGESSER, gros volume de plus de 700 pages, relatif aux événements politiques du canton de Lucerne; l'auteur a vu de près les incidents qui précédèrent la guerre du Sonderbund; on remarquera dans son livre les chapitres intitulés « 1841 à 1847 », « 1847 à 1852 », « gouvernement conservateur de 1871 », « sous la constitution fédérale de 1874 »; 2° Gottlieb von JENNER, *Denkwürdigkeiten meines Lebens* (Berne, Wyss); ces mémoires, publiés par un descendant de l'auteur, M. Eugène von Jenner-Pigott, avocat et membre de la Société d'histoire du canton de Berne, retracent l'activité politique d'un vieux Bernois de l'*Helvétique* et de la médiation en Suisse; ce fut lui, et non le ministre Stapfer, qui eut le principal mérite de sauver, en 1798, une partie considérable du trésor de Berne.

TURQUIE. — On annonce la vente aux enchères publiques de la collection numismatique de feu Subhi-pacha, ancien ministre de l'Evkaf. Cette collection comprend des monnaies grecques, romaines, byzantines, persanes, sassanides, turques et autres; un catalogue sommaire en a été rédigé par le Dr C. Makridès-pacha. La vente a commencé dimanche, 16 octobre, et a été continuée les mercredis et dimanches suivants; elle avait lieu au Cheikh-ul-islam, bureau du Kassam.

— M. P. Gogos a publié en langue grecque une petite *Histoire de l'île de Lesbos* (84 p. in-12).

— M. GÉDÉON a fait paraître les quatre premières livraisons, formant 272 pages, de ses *Πατριάρχικοι Πίνακες*, qui renferment de nombreuses informations biographiques et historiques sur les évêques de Byzance et les patriarches de Constantinople depuis saint André.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1887.

M. Robiou écrit pour poser sa candidature à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Desnoyers.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Heuzey continue sa communication intitulée : *le Bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant*.

En avant du palais chaldéen de Tello, découvert par M. de Sarzec, les fouilles ont mis au jour un bassin de pierre décoré de sculptures, dont les principaux fragments ont été rapportés au Musée du Louvre. Les grands côtés portaient une file de figures de femmes, tenant dans leurs mains réunies des vases d'où jaillissaient deux gerbes liquides. Ce bassin monofithe, allongé, étroit, peu profond, reproduit la forme des auges ou canaux de bois où les populations pastorales font boire leurs troupeaux. Il devait servir à procurer aux caravanes qui faisaient halte devant le palais « l'hospitalité de l'eau », selon l'expression de M. Heuzey. On tirait probablement cette eau des puits du palais et on l'apportait au bassin dans des urnes.

Quant au motif de la décoration, M. Heuzey s'attache à établir que les vases jaillissants, emblèmes très populaires en Chaldée et en Assyrie, sont un attribut ordinaire des personnages divins, dont ils symbolisent la puissance bienfaisante. Les femmes qui portent ces vases, au bassin de Tello, sont donc des génies féminins de l'élément liquide, des « naïades » chaldéennes.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les photographies des onze fragments de la frise du temple de Diane Leucophrys, récemment découverts à Magnésie du Méandre. Ces photographies ont été envoyées par M. Champoiseau, consul général de France à Smyrne. Elles sont accompagnées d'un plan des fouilles, exécuté par M. C. Humann, architecte, l'auteur des heureuses et célèbres découvertes de Pergame. On sait que la plus grande partie de la frise de ce temple avait été rapportée au Musée du Louvre, en 1843, par M. Ch. Texier. On peut espérer que quelques-uns des fragments nouvellement découverts permettront de compléter ceux du Louvre.

M. Bréal, président, fait connaître une décision prise par l'Académie pendant le comité secret. M. René Basset, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, est chargé d'une mission dans l'Afrique septentrionale, pour l'étude des dialectes berbères. Les fonds nécessaires seront pris sur la fondation de M. Benoît Garnier.

M. Charles Joret lit une notice sur deux manuscrits intéressants pour l'étude de la médecine et particulièrement de la matière médicale. L'un est le n° 277 de la bibliothèque de Montpellier, l'autre appartient à la bibliothèque de Breslau. Ce dernier contient le texte de deux prières que l'on recommandait de prononcer en cueillant certaines espèces de simples.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Wallon : le P. Ch. VERDIÈRE, *Histoire de l'université d'Ingolstadt*.

Julien HAVET.

Dans mon article sur la thèse de M. Bouvy (*Revue critique*, 10 octobre) j'ai écrit cette phrase (p. 245) « M. B. répète, d'après M. Croiset, *paraît-il*, que la théorie des pieds irrationnels aurait introduit dans les rythmes grecs un véritable chaos. » M. Croiset veut bien me faire observer que cette appréciation, empruntée à son livre sur Pindare, p. 35, vise non la théorie des pieds irrationnels *in genere*, mais la forme particulière que cette théorie a prise chez Westphal. Je lui donne d'autant plus volontiers acte de cette rectification, que la phrase suivante de mon article pouvait faire croire que M. Croiset voit un véritable spondée (c'est-à-dire quatre temps) dans le spondée *irrationnel* qui alterne avec le trochée ou l'iambe. M. C. est au contraire de ceux qui tiennent, avec Boeckh, que ce spondée équivaut *absolument* à un pied de 3 temps. Je crois, moi, avec Westphal, qu'il vaut environ 3 temps et demi.

Dans le même article (p. 247), une coquille m'a fait écrire : « L'accent, chez les hymnographes, déterminait la *mélodie*. Mais en déterminait-il le rythme ou la *mélodie* ? » La première « *mélodie* » doit être remplacée par *phrase musicale*.

Th. REINACH.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 7 novembre —

1887

Sommaire : 236. PERROT et CHIEPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité, tome IV, Sardaigne, Judée, Asie Mineure. — 237. G. CURTIUS, Mémoires scientifiques. — 238. LE FORT, Adhémar, évêque de Genève. — 239. Instructions des ambassadeurs de France en Portugal, p. p. de CAYX DE SAINT-AYMOUR. — 240. De KRONES, L'Autriche de 1792 à 1810 et le baron de Baldacci. — 241. МАЙКОВ, Batiouchkov, sa vie et ses œuvres. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

236. — **Histoire de l'Art dans l'Antiquité.** Tome IV : *Sardaigne, Judée, Asie Mineure*, par Georges PERROT et Charles CHIEPIEZ, 834 pp. Gr. in-8, avec 395 gravures et 8 pl. hors texte, 1887. Libr. Hachette.

Ce nouveau volume de la magnifique publication de MM. Perrot et Chipiez, ne le cède en rien aux trois qui le précèdent. Il mérite à tous égards les éloges unanimes avec lesquels ceux-ci ont été successivement accueillis par les juges les plus autorisés. L'on y retrouve au même degré cette richesse et cette sûreté d'informations, cette abondance de matériaux, cette habileté de mise en œuvre, cette justesse de coup d'œil, cet art dans l'exposition, cette science dans la discussion, cette pénétration dans le détail, cette largeur et cette hauteur de vue dans l'ensemble, qui, dès le début, ont assuré le succès de *l'Histoire de l'art dans l'antiquité*, en France et à l'étranger, aussi bien auprès des gens du métier qu'auprès du grand public. Ceux-là, dont nous avons exclusivement à nous occuper ici, auront beaucoup à apprendre et beaucoup à méditer en lisant ce volume avec l'attention dont il est digne. Il est encore consacré tout entier à l'Orient ; et ce n'est que naturel. Plus l'on va et plus l'on voit la nécessité d'élargir la part qui revient à l'archéologie orientale dans l'histoire de l'art antique. Nous serions le dernier à nous en étonner et à nous en plaindre.

Non seulement, ainsi que l'on devait s'y attendre, M. P. est admirablement au courant des questions complexes qu'il aborde cette fois, et qu'il traite, comme toujours, de main de maître, mais souvent même il devance l'état de la science, en nous livrant, chemin faisant, nombre de documents inédits, qu'il a su se procurer grâce à ses actives et vigilantes recherches, à ses relations personnelles avec les explorateurs, à sa curiosité toujours à l'affût des découvertes nouvelles, à son intime familiarité avec les collections publiques et privées de la France et de l'étranger. Aussi, goûtera-t-on plus d'une fois dans ce volume, comme dans les trois premiers — et ce n'est pas là un de ses moindres attraits — la saveur de véritables primeurs, et personne ne songera à critiquer si, par suite des exigences de l'actualité, tel ou tel monument

inconnu, ou mal connu, est reproduit, par voie de comparaison, à une place qui n'est pas toujours rigoureusement la sienne. Moyennant quelques renvois, l'ordonnance générale de l'ouvrage y trouvera finalement son compte et, en attendant, l'archéologue en fait son profit.

Ce volume débute par le livre IV, consacré à la Sardaigne. Déjà, au cours de son enquête sur les restes de la civilisation phénicienne dans le bassin de la Méditerranée, M. P. avait été conduit dans cette île fertile en antiquités de toute sorte, et particulièrement en antiquités phéniciennes. Cette fois, il y prend régulièrement pied pour nous montrer et nous expliquer les productions de l'art indigène. Après avoir tracé le tableau des tribus de l'intérieur et savamment examiné la question de leur origine africaine, il étudie leur architecture, représentée par les singulières constructions connues dans le pays sous le nom de *nouraghes* ; il établit avec une grande vraisemblance qu'il faut y voir, non pas des monuments funéraires, encore moins religieux, mais des sortes de *pyrgos* ou de *burg*, servant, en temps de paix, de dépôt aux choses les plus précieuses de la tribu, et, en temps de guerre, de forteresses où l'on se réfugiait, hommes et bêtes, à la première alerte pour résister aux *rhazzias* ou aux invasions. Il fait toucher du doigt les rapports étroits qui existent entre les *nouraghes* de Sardaigne, les *truddhu* de l'Italie méridionale, les *sesi* de l'île de Pantellaria, et les *talayot* des Baléares. Les monuments funéraires, c'est dans les *tombes des géants*, les pierres levées et les cercles de pierres, très nombreux dans l'île, qu'il convient de les chercher.

La Sardaigne nous a livré, à foison, des petits objets de bronze, qui nous prouvent que la métallurgie y avait atteint un notable développement. Les figurines d'hommes et d'animaux, bien que d'un style fort primitif, ne sont pas dépourvues d'un certain art. Ces objets nous fournissent en tout cas de précieux renseignements sur les anciens habitants de l'île, leurs armes offensives et défensives, leurs outils, leurs instruments, leur costume, leur culte, les bêtes sauvages et domestiques avec lesquels ils étaient familiers, etc... A signaler, comme propres à l'art sarde, ces longues épées votives en bronze avec un quadrupède du même métal, simple ou double, fiché sur la pointe, et des petites barques, en bronze aussi, également votives, agrémentées d'animaux plus ou moins reconnaissables. M. P. est tenté d'y voir l'image naïve des galères carthaginoises où prenaient passage les mercenaires sardes pour aller guerroyer en Afrique, en Espagne, en Sicile et en Italie. M. P. fait, entre temps, bonne et prompte justice de certains bronzes sardes, notoirement apocryphes, qui avaient réussi à se glisser dans ces séries et à surprendre la religion d'antiquaires tels que Gerhard et La Marmora.

La céramique sarde est bien moins riche que la métallurgie : quelques vases de terre grossiers, mal conservés, rarement ornementés et d'une façon rudimentaire, voilà tout ce que nous en avons. La conclusion de

M. P. c'est que l'art sarde, somme toute, doit le peu qu'il est, à l'art phénicien; le fait seul de l'apport de l'étain, indispensable à la fabrication du bronze, en est un indice suffisant. Peut-être est-ce bien rigoureux de mettre à l'actif, ou plutôt au passif de l'art phénicien, l'infériorité lamentable de l'art sarde, — s'il est permis de se servir d'un aussi beau mot pour une aussi laide chose — et de juger de la valeur absolue du maître par celle d'un pitoyable élève qui en est toujours resté aux premiers bégaiements de l'enfance. En retenant la formule même de M. P. : « tant vaut l'élève, tant vaut le maître », l'on ne peut s'empêcher de croire, lorsqu'on voit ce qu'ont su en tirer les Grecs, que l'enseignement phénicien avait tout de même du bon, et qu'il ne serait pas juste de le rendre entièrement responsable, si le grain qui a si merveilleusement levé en terre hellénique, a si misérablement avorté sur le sol ingrat de la Sardaigne.

Le livre V est consacré à la Judée. J'aurais mauvaise grâce à nier que c'est celui qui, dans ce volume, a le plus vivement attiré, et le plus longtemps retenu mon attention. L'on m'excusera si j'en parle avec quelque détail; je suis d'autant plus à l'aise pour le faire, que jamais peut-être M. P. n'a déployé plus à souhait que dans ce sujet, difficile entre tous, les brillantes qualités que je louais en lui en commençant cet article. L'historien s'y montre à la hauteur de l'archéologie.

Après avoir esquissé en quelques pages remarquables les caractères généraux de la civilisation hébraïque, fixé d'un trait large et sûr la place de la Judée dans l'histoire du monde, mis pour ainsi dire en perspective, en s'inspirant des dernières conclusions de l'exégèse, l'histoire propre et la religion d'Israël, et tracé le plan qu'il convient de suivre dans l'exposé du peu que nous savons de l'art des Hébreux, M. Perrot aborde l'examen détaillé des questions qu'il a ainsi préalablement circonscrites et posées. Il fait porter son principal effort sur la restitution du temple de Jérusalem, le seul édifice où, comme il le dit excellemment, Israël ait mis toute son âme, qu'il se soit attaché passionnément à fonder, à décorer, à développer, à reconstruire. Pour cela, il commence par replacer le Temple dans son milieu historique et réel, en étudiant la topographie de Jérusalem à laquelle la question du Temple est intimement liée, et dont elle constitue même à la fois, l'on peut dire, la base essentielle et la clef. S'inspirant des idées auxquelles la science n'est arrivée que par une lente évolution et dégageant des faits complexes révélés par les excavations systématiques dues aux persévérantes et hardies entreprises du *Palestine Exploration Fund*, une claire et lumineuse synthèse, il montre comment l'assiette du Temple doit être cherchée sur la colline étroite et allongée, comprise entre la vallée du Tyropœon¹, la vallée du Cédron et la branche orientale de cette vallée découverte par sir Charles Warren, colline que l'on désigne couramment mais abusivement

1. Qui n'est autre, suivant moi, que la *vallée de Hinnom* de la Bible.

sous le nom de Mont Moriah et qui n'est autre en réalité que le véritable Mont Sion. C'est là que s'étend aujourd'hui la vaste esplanade du Haram musulman, héritier direct du hieron juif.

Il soumet à une critique à la fois serrée et prudente les quelques restes antiques dont on a constaté la présence à l'intérieur de l'enceinte du Haram, et essaie de distinguer l'âge relatif des différents appareils intervenant dans la construction même de cette enceinte hétérogène, sans se dissimuler les incertitudes de cette laborieuse analyse. Le problème est, en effet, des plus compliqués, car des mains bien diverses ont posé ou remanié ces matériaux dissemblables; sans parler des travaux exécutés à tour de rôle sur ce champ commun par les Romains, les Byzantins, les Arabes et les Croisés, nous savons par l'histoire que trois temples, au moins, se sont succédé au même endroit : celui de Salomon, agrandi et transformé par ses successeurs; celui élevé au retour de l'exil; celui d'Hérode. Nous ne possédons, en fin de compte, jusqu'à ce jour, qu'une seule pierre dont on puisse dire avec assurance qu'elle a appartenu à l'une des « trois maisons de Yahveh », ou à ses dépendances immédiates. C'est la stèle portant le texte de l'inscription grecque qui interdit aux païens, sous peine de mort, l'accès du sanctuaire devant lequel elle se dressait. Si je rappelle l'existence de ce précieux monument, c'est pour insister sur l'un de ses côtés les plus intéressants auquel on n'a peut-être pas prêté assez d'attention. Nous en avons en lui un spécimen authentique d'une pierre mise en œuvre par les ouvriers d'Hérode, et, par conséquent, un prototype sûr qui, par voie de comparaison technique, peut nous servir d'élément spécifique pour diagnostiquer les éléments semblables des appareils variés des différentes portions de l'enceinte du Haram. J'ai autrefois montré, en établissant le principe de la *taille des Croisés*, le parti que l'on peut tirer de telles données pour la solution des problèmes les plus délicats de l'architecture historique. Au point de vue de la nature de la pierre, de ses dimensions, des traces caractéristiques laissées à sa surface par les outils qui l'ont dressée et taillée sur ses six faces, ce bloc, provenant incontestablement du temple d'Hérode, est un témoin qui pourrait nous fournir d'innombrables informations, et nous permettre peut-être de trancher ce grand débat sur les appareils dits salomonien et hérodien. Malheureusement, il n'a pas encore été interrogé sous ce rapport, et les conditions particulièrement défavorables dans lesquelles j'ai découvert cette stèle, il y a seize ans, ne m'ont pas permis à moi-même de procéder, comme je l'aurais voulu, à cet examen qui, pour être utile, doit être des plus minutieux. Je le recommande aux archéologues qui auront la possibilité de voir l'original aujourd'hui transporté à Constantinople, au Musée de Tchînlî Kiuechk ¹.

1. Le moulage intégral, que j'en ai fait exécuter pour le Louvre, ne saurait, à cet égard, tenir lieu de l'original. J'ai pu, cependant, y constater déjà qu'une des faces avait été retaillée à l'époque des Croisades.

L'assiette topographique du temple et de ses annexes une fois bien délimitée, il s'agit de reconstruire théoriquement sur ce terrain solide les édifices qui s'y sont successivement élevés. Là, les éléments matériels directs nous font totalement défaut. Nous n'avons, pour y suppléer, que les descriptions de la Bible, descriptions de valeur inégale, souvent fort détaillées, mais pleines d'obscurités tenant à la fois aux altérations du texte et à l'embarras où l'on est pour déterminer, à pareille distance, le sens des expressions techniques.

M. P. tient sagement en suspicion les informations de Fl. Josèphe et du Talmud, parfois plus explicites, mais n'ayant, en général, de valeur que pour ce qui concerne le troisième temple, celui d'Hérode. De ce dernier, qui sort de son cadre chronologique, M. P. n'a pas à s'occuper. Il laisse également de côté le temple de Salomon, « édifice de grandeur médiocre qui, durant un siècle ou deux, ne joue, dans la vie religieuse d'Israël, qu'un rôle assez secondaire », ainsi que celui des derniers rois de Juda, détruit par Nabuchodonosor, « ensemble déjà bien plus compliqué, mais dont nous connaissons mal la disposition irrégulière et confuse ». Il consacre, en revanche, une étude approfondie à la reconstruction du temple dont nous possédons la description minutieuse dans les chapitres 40, 41, 42 et 43 d'Ezéchiel. L'on comprend que ce problème, qui a résisté à la sagacité de plus d'un savant, ait tenté un archéologue aussi consommé que M. P., doublé d'un architecte ingénieux et érudit comme l'est M. Chipiez. Quoi que l'on puisse penser des résultats auxquels ils sont parvenus, il faut avouer que jamais la question n'avait été traitée avec une telle ampleur, une telle connaissance de la matière, une telle rigueur dans l'interprétation des textes, une telle abondance de renseignements précis empruntés à la technique des peuples dont nous savons que l'art juif était tributaire. Les deux collaborateurs acceptent pour réels les données et les chiffres d'Ezéchiel, car celui-ci nous fournit, comme on le sait, de véritables cotes. Ils arrivent, en le suivant pas à pas, à donner un corps aux descriptions, j'allais dire aux visions du prophète et à dresser du Temple, tel qu'il nous le dépeint, des plans et des élévations véritablement remarquables, beaucoup plus logiques, en tout cas, que ce que l'on avait jusqu'ici essayé dans ce genre. Nous ne pouvons, naturellement, songer à analyser ici un pareil travail de reconstitution ; c'est seulement en se reportant aux belles planches de M. C. et aux savants commentaires de M. P., que l'on

1. Il ne faudrait pas cependant croire que Fl. Josèphe exagère toujours lorsqu'il nous transmet certaines données numériques qui peuvent paraître excessives au premier abord. Ainsi, il nous parle de *colonnes monolithes de 25 coudées de haut* dans le Temple d'Hérode ; l'on a crié à l'in vraisemblance, et cependant j'ai vu de mes yeux, aux portes de Jérusalem, une de ces colonnes qu'on avait dû abandonner dans son lit de carrière par suite d'un accident ; elle mesure, en effet, plus de *douze mètres* ; le fût, en proportion, est engagé d'un quart dans un pilastre plat ; c'était une colonne d'applique.

pourra se faire une idée de la façon dont ils ont réussi à trouver, aux problèmes en apparence les plus désespérés, des solutions toujours élégantes, sinon toujours définitives.

Ils reconnaissent eux-mêmes qu'il doit y avoir une part d'imagination dans la description d'Ezéchiél, « unique et curieux mélange de réalité et de fiction. » Je ne suis pas bien sûr même que le temple du prophète ne soit pas toujours resté, comme l'on dit, à l'état de projet ; mais je croirais volontiers que si celui qui l'a conçu pouvait voir avec quelle habileté son rêve a été réalisé sur le papier, il n'aurait pas à faire subir de corrections essentielles aux dessins de ses sagaces interprètes, et se rallierait même de bonne grâce à certaines variantes qu'ils ont pu y introduire.

M. P. procède avec la même méthode et le même succès pour la restitution, dans les mêmes conditions, du mobilier du Temple et de sa décoration. Il arrive ainsi à placer sous nos yeux des images conjecturales fort plausibles, et, en tout cas, justifiées, autant que faire se peut, par la comparaison de documents archéologiques, du chapiteau et du fût des deux célèbres colonnes de bronze, de la mer d'airain, des bassins mobiles, de l'autel des holocaustes, etc.

Dans un chapitre spécial (pp. 368-394), M. P. s'attache à nous faire comprendre ce que pouvait être, en dehors du Temple de Jérusalem, l'architecture religieuse des Israélites, représentée par les *bamoth*, ou hauts-lieux, les autels de pierres brutes, les cippes sacrés, les *bétyles* etc... qui disparurent lors de la grande réforme du culte de Jéhovah. Ici encore, l'on est obligé de recourir à des analogies, faute de monuments originaux. M. P. reproduit plusieurs de ces enceintes de pierres et de ces curieux dolmens relevés au-delà du Jourdain, dont quelques-uns pourraient avoir eu, comme ceux mentionnés aux pp. 340-343, une destination plutôt funéraire ; c'est ce dernier caractère que je serais tenté d'attribuer, en tout cas, au cippe phénicien de Kition, gravé à la p. 385, d'après la teneur de l'inscription qu'il porte, la *maçcebet* phénicienne désignant généralement un cippe funéraire, tandis que le cippe purement religieux est appelé *neçib*. M. P. tire un grand et heureux parti pour cette question des intéressants monuments araméens de Medâîn Çâleh et de la Stèle de Teima, dédiée par le prêtre Araméen Çelemchezib à son dieu Çalm ou Çelem ; les lecteurs de cette *Revue* n'ont peut-être pas oublié que la véritable interprétation de ce dernier document, telle qu'elle est aujourd'hui généralement admise, interprétation sur laquelle les premiers éditeurs s'étaient tout à fait mépris¹, a été proposée pour la première fois ici-même².

L'architecture funéraire semble, à première vue, devoir être mieux

1. Nöldeke et Euting, *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin, 10 juillet 1884.

2. *Revue critique*, 24 novembre 1884, *Notes d'Archéologie orientale*, n° XVII, pp. 442 et suiv.

partagée que l'architecture religieuse, car ce ne sont, certes point, les sépulcres qui manquent aux environs de Jérusalem et dans toute la Palestine. Mais il y a bien peu de ces monuments auxquels on puisse assigner avec confiance une date suffisamment reculée pour avoir le droit de les porter à l'actif de l'art israélite. M. P. fait justice, en quelques lignes, d'hypothèses chimériques auxquelles s'est trop souvent laissé, sous ce rapport, entraîner l'imagination de certains savants explorateurs. A vrai dire, jusqu'à ce jour, l'on ne peut citer qu'un seul monument de ce genre notoirement israélite : c'est le petit édicule monolithe de Siloam évidé dans le roc, depuis que j'y ai constaté, en 1882, les restes d'une inscription en caractères phéniciens, c'est-à-dire contemporains des rois de Juda ¹. Aussi est-ce avec raison que M. P. donne de ce spécimen unique de l'architecture réellement juive, une étude détaillée rectifiant les inexactitudes des relevés de M. de Saulcy. J'ai dit : unique ; je me trompe. Il est un autre monument du même genre, tout voisin du précédent, qui mériterait aussi d'être mis sur la même ligne ; c'est un sépulcre (?) creusé dans le roc, au-dessus de la porte duquel j'ai découvert, en 1870, deux inscriptions de plusieurs lignes, en caractères également phéniciens ² ; le plafond de la chambre est orné d'une moulure d'un profil remarquable. Je ne puis malheureusement m'en prendre qu'à moi-même, si ce monument, du plus haut intérêt pour l'archéologie aussi bien que pour l'épigraphie, est demeuré jusqu'à ce jour inédit, et n'a pas encore reçu dans l'histoire de l'antiquité juive la place qui lui revient.

M. P. touche en passant à la grosse question des tombeaux des rois de Juda. Il s'arrête judicieusement à l'opinion qui veut en chercher l'emplacement sur la colline dite d'Ophel, et il se demande s'ils n'appartenaient pas au type des sépulcres à l'intérieur desquels on accédait par *un puits*. Je suis sur ces deux points tout à fait de son avis, et, depuis bien des années, j'ai examiné attentivement ce terrain pour savoir où il conviendrait exactement d'entamer, dans cette direction et dans ce sens, avec des données précises que je crois posséder, une recherche qui, si elle réussissait, aboutirait à une découverte capitale. J'y reviendrai dans un instant à propos de l'aqueduc de Siloam. En attendant, j'oserai invoquer, en faveur de l'hypothèse d'un sépulcre à puits ³, le dire significatif de Fl. Josèphe, confirmé par Nicolas de Damas, au sujet du monument expiatoire qu'Hérode avait élevé sur, ou contre *la bouche*, ἐν τῷ στομῷ, de l'hypogée des rois de Juda violé et pillé par lui.

Quant à ce qui est de l'architecture civile, nous en sommes réduits, pour *la maison* du Liban, le palais royal, la maison de Millo et autres

1. Depuis, le capitaine G. R. Conder a contesté la réalité de ces caractères signalés par moi ; mais l'estampage que j'en ai pris et reproduit en héliogravure suffit pour réfuter ces doutes sans fondement.

2. Conservées aujourd'hui au British Museum.

3. Peut-être un puits (rectangulaire) à gradins, formant cage d'escalier ?

édifices mentionnés par la Bible, à des conjectures, comme pour le Temple. M. P. supplée, dans la mesure du possible, à cette pénurie de pièces tangibles par des rapprochements toujours ingénieux, souvent séduisants.

Le système extraordinaire de galeries souterraines, creusées dans le roc d'Ophel, pour capter les eaux de la source principale de Jérusalem, qui se déverse dans le Cédron, et les amener, par dessous la colline, à l'intérieur de la ville, dans le vaste réservoir à ciel ouvert établi dans la vallée du Tyropœon, ne pouvait manquer de fixer l'attention de M. P., la découverte d'une inscription hébraïque, en caractères phéniciens, à l'extrémité de la principale de ces galeries, permettant aujourd'hui d'en attribuer, avec certitude, l'origine à l'époque d'Ezéchias. Il a su exposer, de la façon la plus nette, en quelques pages illustrées de plans, coupes et vues, l'objet multiple et le mode d'exécution de ces travaux énormes qui font vraiment honneur aux ingénieurs d'Israël et dont ceux-ci, qui en étaient justement fiers, ont tenu à nous transmettre la mémoire dans cette inscription commémorative.

J'ai constaté avec plaisir que les idées de l'éminent archéologue, sur les aménagements successifs qu'avait subis la source et les diverses modifications apportées au régime de ses eaux, étaient pleinement d'accord avec celles que j'ai eu l'occasion de développer en 1882 devant l'Académie des inscriptions, en lui présentant le moulage du texte pris par moi dans l'aqueduc. Je profiterai de cette nouvelle occasion pour ajouter quelques observations. L'on sait que le percement dans le roc vif de ce tunnel de plus d'un demi-kilomètre de longueur, fut exécuté par deux équipes qui, parties des deux extrémités opposées et marchant à la rencontre l'une de l'autre, finirent, après quelques tâtonnements, par se rencontrer sous la colline, environ à moitié chemin. C'est, en petit, l'entreprise qui a abouti au percement des tunnels du Mont Cenis et du Saint-Gothard. L'on a constaté, à différents endroits (au moins deux) du tunnel-aqueduc de Siloam, l'existence de certains puits verticaux communiquant avec l'extérieur. Il est probable que ces puits ont dû, comme on l'a supposé, servir aux ingénieurs à contrôler et, au besoin, à rectifier l'orientation et la direction de leur cheminement souterrain ; cependant, je crois qu'ils jouaient aussi le rôle de *prises d'air*, l'aération de ces deux longs et étroits boyaux aveuglés étant, selon moi, une des principales, sinon, la principale difficulté de l'opération avant la jonction des deux tronçons.

Entre le point de départ, à la source, et le point d'arrivée, à la piscine, la différence de niveau n'est que de 30 centimètres, ce qui, pour un pareil parcours, se traduit par une pente de moins de 0^m,0006 par mètre, pente tellement faible qu'il faut, à mon avis, la tenir pour nulle et non intentionnelle. Je suppose que les ingénieurs avaient simplement conçu le fond du tunnel comme un palier horizontal, parfaitement suffisant pour permettre à l'eau, débordant de la source, de trouver son chemin

jusqu'à la piscine. A la rigueur, ils pouvaient, après coup, ravalier le fond de l'aqueduc de façon à lui donner une pente totale de quelques centimètres, inutile, d'ailleurs, pour assurer l'écoulement. Pour maintenir le palier horizontal d'un bout à l'autre de leur tracé, ils n'avaient besoin de mettre en œuvre que des moyens extrêmement élémentaires ; un simple niveau de maçon, dans le genre de celui dont se servent encore aujourd'hui avec une remarquable ingéniosité les *mo'allems* arabes et que les Juifs devaient employer dans leurs constructions ordinaires, pouvait fort bien faire l'affaire : avec deux équerres à fil à plomb et un cordeau¹, l'on peut, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par l'expérience, prolonger à volonté une ligne horizontale avec une très grande approximation.

Les deux équipes sont donc parties de deux points opposés, situés sensiblement à la même hauteur et préalablement déterminés par un nivellement extérieur exécuté, par les procédés pratiques que j'ai indiqués, sur le flanc oriental de la colline, le long du Cédron². Cela simplifiait de beaucoup le problème de la jonction, puisqu'elles n'avaient plus à se chercher que dans un même plan horizontal invariable, sans déviations possible dans le sens de la verticale, n'ayant pas de pentes à calculer et à raccorder. Or, en examinant le plan de l'aqueduc, l'on est frappé de voir combien le tracé en est irrégulier : les deux points extrêmes, au lieu d'être reliés par une ligne se rapprochant autant que possible de la droite, le sont par une double courbe ressemblant grossièrement à un Z retourné ou à un S très étiré (voir le diagramme que je dresse, p. 339); de sorte que la longueur du tunnel qui, pratiqué en ligne droite, ne serait que de 335 mètres, est, en réalité, de 533 mètres, soit une augmentation, dans le parcours, de près de 200 mètres ! Est-ce là le résultat de l'inexpérience des ingénieurs, comme on s'accorde à le dire ? J'en doute fort, pour ma part. Si l'on avait voulu réellement marcher en droite ligne, on aurait pu le faire sans qu'il fût nécessaire d'être pour cela grand clerc en géométrie ; un simple jalonnement intérieur avec des lumières, par exemple, repéré sur des signaux extérieurs, permettait de contrôler d'une façon permanente la rectitude de l'alignement, et si des déviations angulaires s'étaient produites dans ce tracé rectiligne, elles eussent été d'une tout autre nature que celles constatées par nous. Il est bien difficile de comprendre, dans l'hypothèse que je combats, que, d'emblée, au moment où il était le plus facile de s'orienter, les deux équipes opposées se soient, comme elles l'ont fait, dirigées presque parallèlement et en sens inverse. Ces énormes déviations initiales

1. Les Juifs avaient, entr'autres, la *michgoleth* correspondant à la *libella* des Romains, l'*andk* et le *qau*.

2. Il est possible que, par suite d'une erreur initiale de nivellement, le point de départ sud, du côté de la piscine, ait été pris un peu trop haut ; cela expliquerait la grande hauteur de la galerie à son débouché méridional, le fond de l'aqueduc ayant peut-être dû être, dans cette région, baissé après coup pour racheter la différence.

doivent avoir une raison d'être tout autre qu'une erreur imputable à l'insuffisance des moyens techniques dont disposaient les ingénieurs israélites. En effet, l'erreur — si erreur il y a eu — a été finalement corrigée, puisqu'en somme on est arrivé à se rencontrer; or, il suffisait, pour l'éviter dès le début, d'employer les moyens mêmes qui auraient dû être employés plus tard, et bien plus difficilement, pour la corriger une fois commise. Mon impression est que ce tracé sinueux n'est pas accidentel, mais voulu, imposé, et que ces sinuosités ont visiblement pour but d'éviter *certaines points* dans l'intérieur de la colline. Quels points? Je ne puis songer à traiter ici cette question à fond. Je me contenterai de consigner une idée qui me tourmente depuis bien longtemps et dont j'ai eu l'occasion quelquefois de faire part à diverses personnes. *L'hypogée principal des rois de Juda, creusé dans les profondeurs d'Ophel, ne serait-il pas un de ces points mystérieux?* Que l'on tire des deux extrémités de l'aqueduc, AA', une ligne droite les réunissant, (la ligne ponctuée AA'), l'on obtient, en la combinant avec le tracé même de l'aqueduc, une figure à deux panses, dont la supérieure est beaucoup plus petite que l'inférieure; c'est dans cette dernière, le long de cette droite idéale AA', et d'une ligne *xx* la recoupant à l'angle droit, que j'inclinerais à localiser l'hypogée des rois de Juda, dont les caveaux étagés doivent descendre au moins jusqu'au niveau de l'aqueduc. Il est clair que, dans ce cas, il fallait de toute nécessité modifier en conséquence le tracé normal de celui-ci, et lui faire contourner l'obstacle interposé, au-dessus ou au-dessous duquel il était impossible de le faire passer, puisque son niveau devait demeurer invariable¹. L'existence de la petite boucle supérieure de ce

1. Si l'on part de l'extrémité sud, A, c'est à-dire de la piscine, l'on voit que le tunnel marche d'abord assez franchement dans la direction de la source, vers le nord-est, tout en ayant cependant déjà une tendance marquée à s'écarter du trajet rectiligne pour appuyer sur la droite. Tout à coup, à un point que j'appellerai B, il s'infléchit brusquement vers le sud-est, en faisant avec sa direction première un angle ouvert, d'environ 120° : c'est qu'il a atteint la zone à éviter; il se dirige alors en ligne droite : il longe l'obstacle. Puis, en C, au premier puits d'aération et de vérification, il tourne subitement à angle droit, pointant au nord-est, et continue à marcher en ligne droite jusqu'au second puits, en un point D. Là, il fait un angle ouvert d'environ 130°, en appuyant sur la gauche, pour désormais rejoindre par le plus court, en E, la branche creusée par l'équipe nord. C'est cet angle droit, B C D, dont je considère les côtés comme longeant, à distance respectueuse, l'obstacle interposé qu'il s'agissait d'éviter, et qu'il s'agirait pour nous de retrouver.

Si mes inductions sont justes, l'axe général de l'hypogée doit se rapprocher sensiblement de la ligne ponctuée *xx*, et le plan général des caveaux, probablement à divers étages, dont il se compose, peut-être considéré comme inscrit dans un rectangle orienté NO-SE, dont le petit côté a une longueur moindre que celle de la ligne CP; le grand côté doit avoir une longueur au moins égale à celle de *xx* : il faut, en effet, admettre que l'obstacle s'étendait notablement dans le nord-ouest, et que les ingénieurs, ayant le choix, pour l'éviter, de passer à sa gauche ou à sa droite, se sont décidés pour cette dernière direction par ce qu'elle nécessitait un moindre détour.

diagramme s'explique probablement par un motif analogue ¹.

Je crois trouver une confirmation indirecte de cette conjecture, que je me décide, après l'avoir tournée et retournée sous toutes ses faces



DIAGRAMME MONTRANT L'EMPLACEMENT PRÉSUMÉ DES SÉPULCRES DES ROIS DE JUDA

1. En partant de la source, la section nord du tunnel décrit, dans le nord-ouest, une sorte de parabole ou d'arc de cercle très concave, A'B'C', dont la droite idéale A'A', tirée entre la source et la piscine, forme la corde A'C'; le tunnel recoupe cette droite au point C', reconnu comme le plus bas de plafond; puis, à partir de ce point, il se dirige franchement vers le sud-est, dans une direction sensiblement parallèle à la droite AA', c'est-à-dire au tracé normal idéal de l'aqueduc, de façon à rejoindre la branche partie de la piscine, branche à laquelle il se raccorde en E, après quelques tâtonnements. Il faut considérer le cheminement direct des deux équipes l'une contre l'autre comme n'ayant commencé, en réalité, qu'entre le point D, au sud, et le point C', au nord; jusque-là elles avaient eu à éviter chacune un obstacle qui leur imposait respectivement un long détour. Et encore estimé-je qu'entre le point C' et le point D' l'équipe nord s'est dirigée *théoriquement* sur la piscine le long de la normale A'A: jusque en D' elle n'avait pas de notions précises sur le point où en était arrivée, de son côté, l'équipe sud; c'est parvenue en D' qu'elle a dû commencer à percevoir, utilement pour l'orientation, le choc des pics de l'équipe sud; elle a alors abandonné la direction normale sud-ouest, dans laquelle elle se maintenait prudemment jusqu'à plus ample informé, et a piqué vers le sud-est, guidée par le son. Il est à remarquer, en outre, que l'équipe sud, redevenue maîtresse de ses mouvements et de sa direction à partir du point D, où elle avait achevé de doubler l'obstacle qui l'avait condamnée à cette déviation considérable, n'a pas marché vers la source mais vers la droite normale AA' reliant la source à la piscine; c'est qu'elle savait qu'en manœuvrant ainsi, son tracé recouperait celui de l'équipe nord qui, à partir de C', se maintenait le long de cette ligne, base commune et lieu convenu de ralliement de la double opération. Il ne serait pas moins intéressant, bien entendu, de déterminer la nature de l'obstacle x'x' englobé dans le segment nord, qui est compris entre la source et le point C', soit entre la courbe A' B' C' réunissant ces deux points et la droite idéale A' C' qui les joint.

Je me réserve, lorsque j'aurai à traiter à fond les graves questions que je me borne ici à soulever, de discuter dans quelle mesure l'existence de ces deux détours symétriques du tracé peut servir à élucider le passage énigmatique de l'inscription parlant de la *ṣadaḥ* qui était dans le roc, à droite et à gauche, ou, au sud et au nord (les mots *yamîn* et *semôl*, qui avaient été méconnus à l'origine dans les essais de déchiffrement ont été pour la première fois reconnus par moi à la suite de l'examen approfondi de ce texte auquel je me suis livré en 1881 dans le canal même.)

pendant des années, à livrer à la discussion, dans une obscure tradition juive dont l'écho nous a été conservé par saint Epiphane, Théodoret et le Chronicon Paschale ; cette légende, qu'on a trop perdue de vue et qui m'a toujours beaucoup frappé, met dans une intime et très curieuse relation la « révélation du mystère du tombeau des Rois » et le percement de l'aqueduc de Siloam ordonné par Ezéchias.

Dans ces conditions, avec ces deux coordonnées, sur trois qui seraient nécessaires pour fouiller à coup sûr et tomber sur la *bouche* même de l'hypogée royal, l'on voit que ce problème, le plus grand et plus fascinant de toute l'archéologie biblique, se trouve singulièrement circonscrit ; il suffirait, pour en avoir le cœur net, de l'acquisition de quelques terrains, dans la zone que j'indique avec précision sur la colline dite d'Ophel, aujourd'hui en grande partie cultivée par les *fellâhîn* du village suburbain de Selwân qui, eux, appellent cette colline la *D'hoûra*. L'enjeu vaut bien les quelques milliers de francs à risquer. Si l'on tarde trop, étant donné le mouvement de constructions qui, depuis quelques années, fait déborder la Ville Sainte de tous côtés hors de ses murs, la région deviendra inaccessible et l'opération à peu près impraticable ; il faudra alors attendre, peut-être bien longtemps, l'un de ces caprices du hasard qui sont les bonnes fortunes des archéologues. Avis à qui de droit. Quant à moi, j'aurai fait mon devoir en disant ce que je crois être la vérité.

Les chapitres de la sculpture et de la peinture des Israélites se soldent par néant, comme on devait s'y attendre. Je signalerai, cependant, à M. P. un specimen unique de sculpture juive, bien intéressant sous plusieurs rapports, mais qu'il est excusable de n'avoir pas connu, car j'ai eu, encore cette fois, le tort de négliger une de mes vieilles trouvailles. M. P. décrit ces vastes carrières, dites *Cavernes Royales* qui s'étendent sous une partie de Jérusalem et d'où l'on a depuis des siècles tiré la pierre nécessaire aux constructions de la Ville Sainte. En les explorant en 1874, j'y ai découvert, gravé en creux sur le roc, un animal fantastique, vu de profil, dont voici le signalement sommaire : corps de taureau avec queue en trompette ; tête humaine barbue coiffée du bonnet conique ; deux ailes en cisailles. Le travail est naïf, tel qu'on peut l'attendre d'un simple tailleur de pierre ; mais le style est des plus remarquables. Cet être symbolique correspond bien à l'image du *cheroub* telle qu'on la conçoit généralement ; il date, du même coup, la région des carrières où il se trouve ou, plutôt, où il se trouvait ; car j'ai fait exciser le roc pour détacher ce précieux monument, demeuré par ma faute, jusqu'à ce jour inédit, et qui doit se trouver actuellement dans les collections du *Palestine Exploration Fund*, pour le compte duquel j'opérais alors.

La céramique est représentée par quelques vases ou débris de vases de terre cuite, en général sans grand caractère et dont l'attribution est souvent bien douteuse ; M. P., dans ses additions et corrections, a rejeté lui même, avec raison, à l'époque arabe un flacon de terre cuite qui

avait usurpé un rôle qui ne lui appartient pas (p. 459). Je serais tenté de reporter à l'époque byzantine le plat de terre noire n° 249, et la fiole double de verre agrémentée de filets d'émail bleuâtre n° 251, en ayant exhumé moi-même d'analogues dans des tombeaux notoirement chrétiens des environs de Jérusalem.

Les anses d'amphores, avec caractères phéniciens, découvertes par sir Charles Warren, à une grande profondeur au pied du mur sud-est du Haram, sont, au contraire, des morceaux du plus rare intérêt. M. P. me semble avoir adopté l'explication la plus rationnelle des courtes épigraphes en lettres phéniciennes qui y sont estampillées, en y voyant non point, comme le veulent quelques-uns, des noms de rois et de dieux, mais de vulgaires noms de potiers. Sont-ce vraiment des potiers israélites? L'aspect de certaines lettres serait de nature à le faire supposer, bien que les noms manquent de physionomie topique.

La glyptique est peut-être la seule branche de l'art israélite qui nous ait laissé quelque chose de sérieux à récolter, et dont nous puissions produire, en nombre appréciable, des spécimens certains. M. P. accorde la place qu'elles méritent à ces petites intailles archaïques, inscrites aux noms d'adorateurs de Jéhovah et dont le groupe s'accroît chaque jour. Je ferai observer que les deux beaux cachets de cette famille que j'ai rapportés de Jérusalem et que reproduit M. P., n° 226 et 227, nous offrent précisément les deux éléments essentiels d'ornementation introduits dans la restitution des colonnes de bronze du Temple par M. Chipiez : la palmette et les guirlandes de grenades ; je suis heureux de lui fournir ces pièces justificatives, dont la seconde pourrait nous autoriser à admettre, pour les guirlandes de grenades, une disposition inverse de celle qu'il a adoptée dans ses deux charmantes planches VI et VII. Sur le cachet n° 228, de la collection du Louvre, lire *Chebanyaou, serviteur d'Ozzyaou*, au lieu de *Chebaniah, fils d'Ozziiah*, qui est une fausse lecture de M. de Longpérier.

Après avoir résumé avec un rare bonheur d'expression, dans quelques pages dignes de celles qui servent d'introduction au cinquième livre, le caractère particulier des informations fournies à l'histoire de l'art par l'archéologie et la littérature hébraïques, M. P. nous fait pénétrer, avec le sixième et dernier livre du présent volume, dans un monde tout autre, celui des Hétéens de la Syrie septentrionale et de l'Asie-Mineure, les Hétéens occidentaux et les Hétéens orientaux.

Le livre précédent nous avait montré une histoire presque sans monuments ; celui-ci nous met en présence de monuments à peu près sans histoire. Les Hétéens ou Hittites, formaient dans la Syrie septentrionale un groupe politique plus ou moins cohérent, dont l'importance nous est attestée par ce que nous en disent incidemment les annales des Juifs, des Égyptiens et des Assyriens, qui ont été en contact avec eux. Ils ont fait leur entrée réelle sur la scène archéologique avec la décou-

verte, remontant à quelques années seulement, des textes de Hamath. C'est à M. W. Wright que semble revenir le mérite d'avoir le premier attribué à cette race mystérieuse l'écriture hiéroglyphique de ces inscriptions gravées sur basalte qui, malgré les efforts tentés par les plus hardis linguistes, n'ont pas encore livré leur secret.

Presqu'en même temps, la constatation de l'existence d'une inscription de même espèce à Alep, et surtout, peu après, l'apparition des importants monuments de Djéribis ou Hiérapolis, sur l'Euphrate, à la hauteur de Biredjik, vinrent étendre l'aire de cette civilisation jusqu'alors à peine soupçonnée. Puis, de nouvelles observations montrèrent qu'elle avait même dépassé l'Amanus et le Taurus. On en découvrit d'autres traces non équivoques à Marach, dans la région située entre le coude de l'Euphrate et le cours du Pyramos, et bien au-delà encore. A cet ensemble de monuments intimement liés au sol où ils s'élèvent, vint se rattacher naturellement tout un groupe de petits objets mobiles, sceaux, cachets, cylindres, etc., disséminés dans diverses collections publiques et privées et portant des légendes dans cette écriture dite hittite. En dehors des analogies épigraphiques qui rattachent entre eux tous ces monuments de provenance et d'espèces diverses, l'on remarqua qu'ils offraient en commun certaines particularités artistiques et archéologiques qui parurent suffisamment symptomatiques pour servir, à elles seules, à diagnostiquer tout un autre groupe de monuments dépourvus d'inscriptions, mais où l'on reconnaissait ces particularités. On allait être ainsi peu à peu conduit à élargir dans des proportions inattendues ce champ déjà vaste. Ce n'est plus seulement la Syrie septentrionale, la Cilicie et la Comagène, qu'on lui fait embrasser, mais des régions situées au cœur de l'Asie-Mineure, la Cappadoce, la Phrygie, la Lycaonie, la Lydie.

La question hittite, telle que l'ont posée la plupart de ceux qui ont eu à s'en occuper est une des plus épineuses et des plus considérables de l'archéologie orientale. C'est assurément dans l'ouvrage de M. P. qu'on en trouvera l'exposition la plus complète, et aussi la plus claire, si tant est qu'il y ait quelque clarté dans un sujet aussi obscur. Plus que tout autre, M. P. était qualifié pour intervenir dans ce grand débat qui est à l'ordre du jour, lui qui y a, pour ainsi dire, préludé et lui a apporté, par avance, des éléments essentiels, dans ses magistrales études sur l'art de l'Asie-Mineure. Pour tout ce qui concerne, par exemple, les monuments si curieux de la Ptérie, il n'a qu'à puiser à pleines mains dans cette belle *Exploration de la Galatie*, etc., qui a fondé sa réputation.

J'hésite à me prononcer sur les diverses théories, quelques-unes fort séduisantes, qui ont été mises en avant, à propos de la civilisation des Hittites, de ses origines, de son expansion. Il nous manque encore un élément indispensable : le déchiffrement des textes de Hamath et de Djerabis. Aucune des tentatives, faites dans ce sens, n'a eu de résultat jusqu'ici ; la dernière, si bruyamment annoncée et si piteusement

avortée, montre, à la fois, les difficultés et les dangers de ce problème épigraphique et philologique. Je me permets d'exprimer mon opinion sur ce point, parce que j'ai moi-même essayé, mais sans plus de succès que d'autres, de trouver la clef de cette écriture; je crois avoir réussi à pousser aussi loin qu'on le peut, dans l'état actuel de nos connaissances, l'analyse mécanique des textes, en isolant des phrases et même des mots à divers états grammaticaux; mais la principale inconnue, c'est-à-dire la phonétique et la langue, reste encore à dégager. On y arrivera un jour, je n'en doute pas; mais on n'y est pas encore arrivé. Jusqu'à là j'estime qu'il est prudent de réserver son jugement. Et lors même qu'on saura la langue qui se cache derrière les hiéroglyphes hétéens de Syrie, il s'agira de savoir si derrière les hiéroglyphes similaires d'Asie Mineure se cache la même langue, et, dans ce cas encore, si derrière cette même langue se cache une même race, ou, tout au moins, une même nation — ce qui n'est pas la même chose — ayant eu une réelle unité politique et historique.

En tout cas, et cela ressort nettement du livre de M. Perrot et de ses conclusions, il est, dès à présent, hors de doute que les facteurs essentiels de cet art aux manifestations multiples qu'on peut, provisoirement, désigner sous la dénomination commode de hittite ou hétéen, sont, comme toujours, l'art de la vallée de l'Euphrate et celui de la vallée du Nil. Chaque fois que l'on veut remonter aux sources, prochaines ou lointaines, d'une civilisation quelconque de l'antiquité, n'est-ce pas à ces deux grands réservoirs de l'esprit humain que l'on aboutit fatalement?

CLERMONT-GANNEAU.

237. — Georg CURTIUS. *Ausgewählte Abhandlungen wissenschaftlichen Inhalts*, herausgegeben von E. WINDISCH. Leipzig, Hirzel, 1886; vii-270 p. in-8.

Dans un premier volume, d'un intérêt moins spécial que celui dont nous avons à parler ici, M. Windisch avait réuni quelques-uns des discours et conférences de Georg Curtius. Le deuxième et dernier volume des *Petits Ecrits*, est un recueil de douze articles, publiés de 1855 à 1878, sur différents sujets de linguistique, et, en particulier, de grammaire grecque et latine.

Le but de M. W. a été de donner une idée exacte de l'activité scientifique et de la méthode de Curtius, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier comme elle le mérite cette publication. Tout ce qu'il y avait d'excellent dans les travaux de Curtius est maintenant du domaine commun. Au point de vue purement scientifique, il reste aujourd'hui peu à glaner dans ces articles : mais, en les lisant, en lisant aussi la notice attachante et émue que M. Windisch a consacrée à Curtius dans la *Nécrologie* de Bursian¹, on verra ce qu'a été comme

1. Année 1886, p. 75 à 128.

homme et comme savant l'éminent auteur des *Principes de l'étymologie grecque*. On comprendra le souvenir reconnaissant qu'il a laissé chez tous ceux qui ont été ses élèves, chez ceux-là même qui s'éloignent maintenant le plus des théories qu'il leur avait enseignées.

Les principaux articles publiés à nouveau par M. W. sont les suivants :

II. *Le scindement du son a en grec et en latin...* — C'est le mémoire célèbre, paru d'abord dans les *Comptes-rendus de la Société des sciences de Saxe*¹, et qui a servi de point de départ aux recherches les plus récentes sur le vocalisme indo-européen.

VI. *Traces d'une conjugaison latine en o.*

VIII. *La théorie localistique des cas.*

Pour ne pas trop grossir le volume, M. W. a malheureusement dû exclure un des plus importants mémoires de C., le dernier auquel il ait mis la main, sur *Le parfait latin en vi et en ui*². On sait que Curtius s'y rencontre avec M. W. Schulze³, pour chercher dans certaines formes nominales du verbe l'origine de ce parfait difficile à expliquer. Cet accord — au moins sur le principe de l'explication, — de deux savants ayant travaillé séparément, donne beaucoup de vraisemblance à cette théorie; et l'origine nominale du parfait latin en *vi* et en *ui* nous semble maintenant à peu près démontrée. Peut-être aurait-il été préférable que M. Windisch laissât de côté un des articles qu'il a insérés dans son recueil, pour donner à cet important mémoire de Curtius la place qu'il méritait mieux que tout autre.

Louis DUVAU.

238. — **Adhémar, évêque de Genève (1268-1288)**, d'après de nouveaux documents, par Charles LE FORT. Berne, imprimerie Wyss, 1887, grand in-8 de 8 pages.

Notice courte, mais excellente. M. Le Fort y résume très habilement ce que l'on savait déjà sur l'évêque Adhémar, et ce que de récentes recherches ont apporté de nouvelles informations sur ce personnage. L'auteur rappelle qu'Edouard Mallet, en publiant d'après le texte original les *Libertés, franchises, immunités, us et coutumes de la cité de Genève*, sanctionnées en 1387 par l'évêque Adhémar, s'était efforcé de réunir tous les renseignements connus relatifs à ce prélat qui, par cet acte de sanction, devait marquer d'une manière ineffaçable dans l'histoire de Genève, et qu'il avait seulement pu découvrir deux documents faisant mention de lui avant son élévation à l'épiscopat (17 juillet 1385).

1. *Philolog.-historische Classe*, 1864, p. 42 ss.

2. Paru, seulement après la mort de Curtius, dans les *Comptes-Rendus* cités plus haut, année 1886, p. 421 ss.

3. *Kuhn's Zeitschrift*, t. XXVIII (3^e fascicule), p. 266 ss.

Encore un de ces documents n'était-il pas applicable, comme on l'a reconnu depuis, à l'évêque Adhémar¹. M. L. F. examine ensuite les travaux récents qui ont permis de compléter la biographie de l'ancien prieur du couvent des Dominicains de Genève : *l'Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au xiv^e siècle* (1885), par M. l'abbé Albanès et *Une dépendance italienne de l'église de Bethléem, Varazze en Ligurie* (1886) par M. le comte Riant. D'après les documents recueillis par les deux savants critiques, le prieur Adhémar fut élu par Urbain V, évêque de Bethléem, le 13 novembre 1362; il fut appelé à exercer dans son diocèse d'origine les fonctions de vicaire général *in spiritualibus* de l'évêque de Genève, Guillaume Fournier de Marcossey (1366-1378); il devint évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux le 10 novembre 1378; il fut transféré à l'évêché de Genève par une bulle de Clément VII du 12 juillet 1385. Nous arrêtons à cette date, dit M. Le Fort, « la revue des documents parvenus en dernier lieu à notre connaissance au sujet de l'évêque Adhémar : il appartient dès lors à l'histoire de Genève. Mais il était important de montrer qu'au moment où ce prélat commençait un épiscopat de courte durée, qu'il devait illustrer par un acte de haute sagesse politique, il avait été mêlé depuis plus de vingt ans aux affaires et aux luttes ecclésiastiques, qu'il avait administré deux évêchés et acquis l'expérience des hommes et des choses. »

T. DE L.

239. — **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.** PORTUGAL, par le v^e de CAYX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Alcan, 1886. In-8, LIX et 426 p.

Après une courte et instructive introduction sur les rapports de la France et du Portugal aux xvii^e et xviii^e siècles, M. de Cayx de Saint-Aymour donne une liste des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires, consuls ou autres agents des deux nations jusqu'en 1789. Puis vient le texte des instructions. Le marquis de Rouillac (1644-1645), envoyé par Mazarin pour obtenir une puissante diversion portugaise, échoue complètement dans sa mission. Le chevalier de Jant (1655) est plus heureux et, tout en entrepassant ses pouvoirs, conclut une *ligue formelle*. Ce traité n'est pas ratifié par Mazarin, et un nouvel envoyé, le comte de Cominges (1657) vient encore, « comme toujours, se heurter aux négociations calculées du gouvernement portugais ». Le marquis de Chouppes, dont on connaît les *Mémoires*, est chargé en 1659, d'une mission pénible; la France abandonne le Portugal et le jette ainsi dans les bras de

1. Ce document concerne un *Aymarus Fabri de Rupe*, curé de Rumilly, avec lequel on avait imprudemment identifié l'évêque de Genève.

l'Angleterre. Le successeur de Chouppes, le marquis de Saint-Romain (1665) ne peut vaincre l'influence de l'ambassadeur anglais Southwell et empêcher la paix entre l'Espagne et la maison de Bragance. Désormais le gouvernement français sait que la partie est définitivement perdue à Lisbonne et « ne pouvant plus posséder les réalités de l'amitié portugaise, se contente d'en avoir les apparences ». La succession d'Espagne décide la rupture; le Portugal entre dans la grande alliance conclue contre la maison de Bourbon et accepte, le 27 décembre 1703, ce traité de Methuen, le plus bref qu'on connaisse, — car il ne comprend que deux articles — mais qui « admet pour toujours en Portugal les draps et autres manufactures de laine des Bretons ». Les relations interrompues en 1704, après la mission du marquis de Chateauneuf, sont reprises dix ans plus tard, après la signature des traités d'Utrecht. L'abbé de Mornay, chargé d'instructions rédigées par Torcy, se rend à Lisbonne en 1713; mais malgré ses efforts, lorsqu'il regagne la France en 1720, il laisse l'influence anglaise plus prépondérante que jamais en Portugal. Il n'est remplacé à Lisbonne qu'en 1724 par l'abbé de Livry, et dès lors le gouvernement français n'envoie plus d'ambassadeur en Portugal que d'une manière tout à fait intermittente. La monarchie des Bragance cesse d'ailleurs de compter en Europe. Jean V, a, selon le mot de Voltaire, pour plaisirs des fonctions sacerdotales; pour bâtiments, des couvents; pour armées, des moines; pour maîtresses, des religieuses. Joseph I^{er} qui succède à Jean V, en 1750, a du moins la sagesse de prendre et de garder pour ministre l'énergique Pombal. Mais le Portugal reste le protégé de la Grande-Bretagne. La politique française n'est donc plus, vis à vis du Portugal, qu'une politique d'indifférence; elle tente un instant de le faire accéder au pacte de famille, puis l'abandonne et l'oublie, d'autant que ce malheureux pays tombe alors, par suite de la folie de la reine dona Maria, et de la mort du roi don Pedro et du prince de Beïra, dans une véritable anarchie. Le dernier ambassadeur de France en Portugal, avant la Révolution, est le marquis de Bombelles, et les instructions qu'on lui donne, tout en lui prescrivant d'arracher, s'il est possible, le Portugal au joug de l'Angleterre, reconnaissent que ce « royaume est trop faible pour être un allié utile et que le roi n'acquerrait point par là d'accroissement de forces ». (p. 399).

Le volume que publie M. de Cayx de Saint-Aymour est moins intéressant que les volumes précédents, consacrés à l'Autriche et à la Suède; mais il est bien fait, et, par l'introduction, par les notes, par la table alphabétique qui le termine, digne de la belle collection qu'entreprend la commission des archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères.

A. C.

240. — **Zur Geschichte Oesterreichs im Zeitalter der französischen Kriege und der Restauration, 1792-1816, mit besonderer Rücksicht auf das Berufsleben des Staatsmannes Freiherrn Anton von Baldacci, von Dr. F. R. v. KRONES.** Gotha, Perthes, 1886. In-8, xx et 396 p. 8 mark.

Baldacci, le principal personnage du livre de M. de Krones, était en 1791, premier secrétaire de la chancellerie royale illyrienne et, en 1794, secrétaire du « *Directorium in cameralibus* ». Il fut chargé en 1799, d'un rapport officiel sur la Galicie occidentale, rapport que M. de K. analyse et résume. En 1803, il entra, comme conseiller, au département du ministère d'État. Il devint l'homme de confiance de l'empereur François II, et si l'archiduc Jean blâme son opiniâtreté, sa violence et son « sang corse », il loue ses talents et son caractère incorruptible. Il haïssait la France et même après Wagram, poussait à la guerre; « il est tout feu et tout flamme, écrivait l'archiduc, il triomphe de tout, grâce au *landsturm* et aurait fait un bon aide-de-camp de Tamerlan » (p. 142). Il fut nommé en 1810 second vice-chancelier de la chancellerie réunie de la cour et remplit cette fonction jusqu'à la fin de sa vie. En 1813 et 1814, il accompagna l'empereur, comme intendant-général, ou, selon l'expression un peu étrange de M. K., comme ministre de l'armée, et pendant qu'il envoyait Saurau en Illyrie avec des instructions spéciales pour réorganiser l'administration de la province reconquise, il réglait l'occupation du territoire français envahi par les troupes autrichiennes. Il fut le « directeur du gouvernement-général autrichien en France » et, lors de la seconde comme dans la première occupation, présida pour l'Autriche le *conseil administratif*. C'est là pour nous la période la plus intéressante de la vie de Baldacci; M. de K. nous communique de nombreux extraits de sa correspondance, et dans les pages relatives à cet épisode, on remarquera surtout l'incident de Colmar (30 juin 1815), auquel se mêle le nom de Roger de Damas et le jugement du lieutenant-général de police Haw sur les Alsaciens, sur leur enthousiasme pour Napoléon et leur hostilité manifeste au retour des Bourbons (p. 332-333). C'est à l'année 1816 que se termine le volume de M. Krones. Il donne plus d'une fois prise à la critique. C'est ainsi que Junot, qui ne fut que général, est qualifié, p. 330, de maréchal de France; tous ceux qui ont lu Ségur, savent que le duc d'Abrantès perdit à Valoutina l'occasion d'obtenir le bâton de maréchal. Mais ce qu'on reprochera particulièrement à M. de K., c'est d'avoir consacré un si gros volume à un personnage qui, en somme, ne méritait pas tant d'honneur. Qu'est-ce que Baldacci auprès de Metternich? M. de K. ne reconnaît-il pas (p. 235) que Metternich était « supérieur à Baldacci dans sa conception des choses et son influence sur le monarque »? Ne dit-il pas (p. 91) que Baldacci « n'a pas tenu le gouvernail de l'État, qu'il n'a pas dirigé l'aiguille de la balance diplomatique, que les annales de l'histoire d'Autriche gardent le silence sur son nom, qu'on chercherait vainement sa trace dans les mémoires et la correspondance de Metternich

et de Gentz »? N'écrit-il pas (p. 371) que Baldacci n'a pas été un homme d'État bien remarquable, *ein Staatsmann, der durchaus nicht hervorragend genannt werden kann*, qu'il n'a été qu'un employé, un fonctionnaire, *durch und durch Beamte*, un « bureaucrate »? Aussi, toute proportion gardée, ne rencontrons-nous que fort rarement dans ce volume le nom de Baldacci. L'auteur retrace très longuement les événements de l'histoire générale; il fait de copieux emprunts à Oncken et aux mémoires de Metternich; il disperse ainsi l'attention du lecteur qui parcourt souvent plus de vingt à trente pages à la recherche de Baldacci, et... ne le trouve pas. Il y a pourtant dans ce livre d'intéressants détails sur l'occupation étrangère en 1814 et en 1815. Il y a également de curieuses appréciations tirées du journal de l'archiduc Jean; en octobre 1807, l'archiduc s'écrie qu'il est près de verser des larmes de sang à la vue des misères de l'Autriche; le 9 juillet 1808, il écrit à l'archiduc Charles pour se plaindre des hommes incapables, ignorants, égoïstes, peut-être méchants, qui ne font qu'arrêter le cours des affaires: Baldacci, le médecin Stift, le chapelain Langenau, le conseiller aulique Somogyi, Bodokovicz, Ch. de Zichy. Citons encore les lettres de Marie Ludovika ou Louise, la troisième femme de François II, après les désastres de 1809 « plus de pensées, plus d'énergie, plus de résolution!... (p. 106) ma situation est celle d'un homme qui se trouve dans la ménagerie de Schönbrunn, au moment où l'on ouvre toutes les cages; il ne sait s'il se jettera d'abord sur le tigre, l'ours ou l'hyène ou s'il fuira devant eux » (p. 108). L'impératrice juge très sévèrement l'archiduc Charles: « lorsqu'on le nomma un héros, il était trop jeune; il s'est accoutumé à être loué tout seul, craint de remarquer chez d'autres un mérite militaire, opprime quiconque se distingue; trop faible pour bien agir, honteux d'avoir failli, il veut réparer ses échecs en rabaisant tous les autres » (p. 116). Toutes ces citations qui éclairent et complètent une foule de points traités déjà par MM. Beer, Fournier, Huber, Wertheimer, — sans oublier des notes abondantes et instructives qu'on trouve au bas des pages — rehaussent la valeur du nouveau livre de M. de Krones; mais c'est dommage qu'il soit si touffu et si mal composé.

A. CHUQUET.

241. — L. МАЙКОВ. *Batiouchkov, ego jizn i sotchnenia*. (Batiouchkov, sa vie et ses œuvres, un vol. grand in-8 de 354 pp. Imprimerie Balachev, Saint-Petersbourg, 1887.)

Constantin Nicolaevitch Batiouchkov, né à Vologda en 1787, mort dans cette ville en 1855, a été un des précurseurs de la Renaissance de la poésie russe au XIX^e siècle. S'il fallait le comparer à quelqu'un de nos poètes, ce serait à Parny ou à André Chénier. Il a exercé sur Pouch-

kine la même influence que Parny sur Lamartine ; et cette influence a été considérable. André Chénier a été brusquement enlevé par une mort tragique au milieu de sa carrière. A l'âge de trente-six ans, Batiouchkov a été frappé par une maladie plus cruelle que la mort, la folie. Il a végété trente ans de suite, étranger à la vie intelligente, en proie aux manies les plus bizarres et au délire des persécutions. Il a été lui aussi, à sa manière, une des victimes de cette implacable fatalité qui a moissonné les Griboïedov, les Pouchkine, les Venevitinov, les Lermontov, les Gogol, avant qu'ils n'eussent donné la pleine mesure de leur génie. Il mérite d'être placé à côté d'eux. Comme Chénier, comme Parny, ses vers représentent, en quelque sorte, la transition entre le classicisme vrai ou faux et la période romantique. A lire ses œuvres traduites, on aurait peut-être quelque peine à deviner qu'il est Russe ; son éducation est toute française et toute italienne ; ses sympathies vont surtout aux poètes érotiques, à ceux de notre xviii^e siècle, à Horace, à Tibulle, aux anciens maîtres de l'Anthologie qu'il ne connaît que par des traductions ou des imitations françaises, aux Italiens, à Pétrarque, au Tasse, à l'Arioste. L'un des morceaux les plus célèbres de son œuvre, c'est une élégie sur *La mort du Tasse*. Un autre morceau non moins célèbre, est intitulé : « *Aux Mânes d'un ami*. » Ces titres disent assez le caractère de son œuvre. Il ne comprenait rien au moyen-âge, surtout au moyen-âge russe qui dure jusqu'au règne de Pierre-le-Grand : « L'histoire de Russie, écrivait-il à un ami, ne devient intéressante qu'à dater du règne de Pierre-le-Grand. » — La monographie que M. Léonide Maïkov a consacrée à Batiouchkov n'est pas seulement intéressante, au point de vue littéraire, elle l'est aussi au point de vue de l'histoire de la société russe. Tour à tour soldat, fonctionnaire, propriétaire rural, diplomate, Batiouchkov y jouait un rôle honorable et brillant. Il y a bien de l'esprit dans le récit où il dépeint l'aspect de la société moscovite, réfugiée à Nijny Novgorod, lors de l'occupation de Moscou par les Français ; « société qui, vêtue à la française, dansait des quadrilles français, tout en maudissant, Dieu sait dans quel français, les Français envahisseurs. » Tout passionné qu'il fût pour la poésie française, Batiouchkov avait cependant aussi un faible pour l'Allemagne ; la *Louise* de Voss « le mettait hors de lui ». Bon nombre de ses compatriotes partageaient cette admiration. Un de ses contemporains, Mouraviev-Apostol, le même, si je ne me trompe, qui fut compromis plus tard dans le complot des décembristes, écrivait, à propos de l'Idylle en vers, un parallèle entre la poésie française et allemande qui ne tournait pas précisément à notre avantage : « Nulle part, dit-il, chez les Français, on ne trouve les fleurs telles qu'on les voit dans la nature ; un sérieux observateur devine, du premier coup, que ce tableau de la vie champêtre a été peint dans un boudoir parisien, que ces pasteurs à la Théocrite sont copiés sur des danseurs d'opéra. Et il ne peut en être autrement : les Français sont condamnés à n'écrire

que dans Paris ; en dehors de la capitale, il ne leur est permis d'avoir ni goût ni talent. Comment alors faire la connaissance de la nature dont rien ne diffère plus que les grandes villes ? Au contraire, en Allemagne, les écrivains vivent rarement dans les capitales ; ils sont, pour la plupart, disséminés dans les petites villes ; quelques-uns d'entre eux ont passé leur vie dans les villages. Aussi connaissent-ils mieux la nature. Voss a écrit *Louise* à Eutin : l'imitateur de Florian à Paris voit, par sa fenêtre, une rue boueuse et décrit les prairies de l'Andalousie émaillées de fleurs ; ou bien il fait un tableau superbe des Pyrénées en regardant les hauteurs de Montmartre. » Malgré les infidélités qu'il leur faisait en faveur de l'Allemagne, c'étaient la France et l'Italie qui tenaient la première place dans le cœur de Batiouchkov. Ce ne fut pas seulement en soldat et en vainqueur qu'il entra dans Paris. En traversant la Lorraine il était allé visiter le château de Cirey pour rendre hommage à la mémoire de Voltaire et de Madame Du Chatelet. Il assistait à cette mémorable séance de l'Académie française où Villemain « à l'Institut candidat néophyte »¹ harangua l'empereur Alexandre. Il portait sur notre littérature d'alors un jugement assez singulier. M. Maïkov a négligé de le citer, mais nos lecteurs me sauront certainement gré de leur faire connaître cette curieuse boutade : « Cette année, écrivait-il dans une lettre intime, l'Académie française a mis au concours *la mort de Bayard* ; mais vu la faiblesse des pièces présentées, elle n'a point décerné de prix. Maintenant devinez quel sujet elle a proposé pour l'année prochaine : *Les avantages de la vaccine*. Vous pouvez juger par là, mon cher ami, de l'état des lettres françaises. Napoléon ne les aimait point... ce qui n'a pas peu contribué à la décadence de l'Académie. Un gouvernement doit caresser et gâter les Muses, sinon elles seront infécondes. D'après le cours normal des choses j'estime que le temps de la gloire est passé pour la littérature française et je doute qu'il revienne jamais. » Batiouchkov avait une plus haute idée de nos acteurs que de nos poètes ; il suivait avec passion les représentations de Talma, de Brunet, de MM^{les} Georges et Duchesnois ; il visitait assidûment le Louvre alors enrichi des dépouilles de l'Italie. « Quand j'ai vu l'Apollon du Belvédère, écrivait-il, je me sens meilleur. » Revenu en Russie, il se liait avec Joukovsky qui était alors le grand-maître de la littérature ; il faisait partie de la Société Arzamas, qui fut à sa façon une sorte de brillant cénacle. Il donnait à Pouchkine, alors débutant, le conseil d'aborder quelque grande épopée ; et le jeune poète s'excusait dans une pièce où l'on retrouve les vierges du Parnasse, Anacréon, Phœbus, Hébé et tout l'attirail mythologique du xviii^e siècle.

Malheureusement l'état de sa santé l'obligeait bientôt à quitter la Russie pour aller chercher en Italie un climat plus doux. Mais le séjour de la Péninsule, après avoir exalté sa sensibilité nerveuse, ne fit que

1. Barthélemy, *Némésis*.

redoubler l'hypocondrie à laquelle il était sujet, et bientôt il dut quitter Naples pour retourner dans sa patrie où l'attendait une folie incurable. Il y a bien du charme dans les pages où M. Maïkov a raconté cette vie errante et tourmentée. Un Sainte-Beuve en eût fait ses délices. Désormais les historiens de la littérature russe auront tous les éléments nécessaires pour tracer de Batiouchkov un portrait complet et définitif. J'ajouterai — et ceci n'est pas une mince louange quand il s'agit d'une œuvre russe — que l'ouvrage est d'une exécution fort élégante et digne en tout point du poète délicat auquel il est consacré. Autographe, portrait, pièces justificatives, rien n'y manque. A signaler, parmi ces dernières, un long rapport médical (en allemand), sur la maladie du poète. C'est un douloureux et précieux document pour l'étude de la pathologie mentale.

L. LEGER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig DERENBOURG vient de publier dans une plaquette de 11 pages (Lanier, 14, rue Séguier; tirage à part de l'*Album* typographique de l'imprimerie Lanier), le texte arabe, avec une traduction française de la préface du *Livre du bâton* d'Ousâma Ibn Mounkidh, l'émir syrien qui vivait au premier siècle des croisades (1095-1188) et dont M. H. D. a publié déjà l'autobiographie, d'après le manuscrit de l'Escurial. Ce *Livre du bâton* mériterait l'honneur d'une édition critique, et M. le comte Carlo de Landberg doit la donner prochainement. M. H. Derenbourg a publié, en attendant, la préface de ce curieux volume dans lequel Ousâma passe en revue les bâtons les plus célèbres. « Si mon livre », dit Ousâma à la fin de sa préface, « manque de cette érudition qui embellit tant d'ouvrages et qui attire l'attention de l'élite des hommes, en revanche, il contient nombre de récits et de poésies qui lui gagneront des sympathies et qui lui vaudront le suffrage des lecteurs. J'ai ouvert la série en mentionnant d'abord le bâton de Moïse, puis le bâton de Salomon, fils de David. J'en suis venu ensuite à citer les anecdotes et les poésies où il est question du bâton. Je ne me flatte pas d'avoir épuisé la matière dans ma compilation; je me suis contenté de reproduire ce que je me suis rappelé et ce que j'ai entendu raconter. »

— Vient de paraître dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire », publiée sous les auspices de la Société historique (cercle Saint-Simon) la première partie des *Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carolingienne* par M. Marcel THÉVENIN (Paris, Picard. In-8°, iv et 270 p.). Les fascicules suivants paraîtront pendant le courant de l'année 1887; *Les traités de la guerre de Cent Ans*, publiés par M. E. COSNEAU; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livres VII-X, p. p. M. H. OMONT; Suger, *Vie de Louis VI*, p. p. M. A. MOLINIER. Les publications suivantes sont en préparation: *Textes relatifs à l'histoire ecclésiastique depuis les origines jusqu'au XI^e siècle*, publiés par M. C. BAYET; *Lettres de Gerbert*, publiées par M. Julien HAVET; *Annales de Flodoard*, publiées par M. COUDERC; Aimé du Mont-Cassin, *His-*

toire de li Normant, publiée par M. l'abbé DELARC; *Textes relatifs aux institutions publiques et privées à l'époque des Capétiens directs*, publiés par M. A. LUCHAIRE; Guibert de Nogent, *Histoire de sa vie*, publiée par M. LEFRANC; *Textes relatifs à l'histoire du Parlement depuis les origines jusqu'au xiv^e siècle*, publiés par M. Ch.-V. LANGLOIS; *Les statuts du royaume d'Angleterre*, publiés par M. BÉMONT; Villehardouin, *Histoire de la conquête de Constantinople*, publiée par M. E. DANIEL GRAND; *Textes relatifs à l'histoire des États généraux au xiv^e et au xv^e siècle*, publiés par M. A. COVILLE; *Textes relatifs à l'histoire des États provinciaux de la France*, publiés par M. A. CADIER; *Textes relatifs aux rapports de la royauté avec les villes en France depuis le xiv^e jusqu'au xviii^e siècle*, publiés par M. A. GIRT; *Textes relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce de la France au moyen âge*, publiés par M. GUSTAVE FAGNIEZ; *Textes relatifs à l'histoire des institutions de la France depuis 1515 jusqu'en 1789*, publiés par M. J. ROY; *Les grands traités du règne de Louis XIV*, publiés par M. VAST; *Textes relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1789*, publiés par M. MENTION.

— Paraîtra incessamment dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon (4^e fascicule) le *Nouveau Testament*, traduit au xiii^e siècle en langue provençale, reproduction en photolithographie du manuscrit de Lyon, publiée par les soins de M. L. CLÉDAT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1887.

M. de Witte met sous les yeux de ses confrères la collection des monnaies qui viennent d'être frappées à Bruxelles pour l'État du Congo : une pièce de 5 fr., une de 2 fr., une de 1 fr. et une de 50 centimes. M. de Witte annonce qu'il a l'intention d'offrir ces pièces au département des médailles de la Bibliothèque nationale.

M. Heuzey termine sa lecture sur le *Bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant*.

M. Delisle termine la seconde lecture de son *Mémoire sur les opérations financières des templiers*.

M. Amélineau communique une note sur un personnage de l'histoire d'Egypte que les historiens arabes appellent El-Mouqoqis et les auteurs modernes le Maqqas ou le Makaukas. Ce qu'on sait de ce personnage, par les auteurs arabes, par Eutychius et par un récit du Synaxare jacobite, peut se résumer ainsi. Un peu avant l'arrivée des Arabes en Egypte, le Mouqoqis était à la fois archevêque melkite et collecteur général des impôts en Egypte, pour le compte de l'empereur Héraclius. Il se fit haïr des chrétiens coptes, qui refusèrent d'accepter la foi du concile de Chalcédoine et auxquels il tenta vainement de l'imposer. Il commit des malversations, s'appropriant l'argent qu'il aurait dû verser au trésor de l'empereur, et, craignant la justice de celui-ci, il n'eut plus d'autre ressource que de livrer le pays à l'étranger; ce fut lui qui signa la soumission de l'Egypte aux Arabes.

M. Amélineau a trouvé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, un très ancien fragment copte qui confirme ces divers points et qui donne un renseignement nouveau sur le nom de ce personnage. Il y est appelé, d'un mot grec, *Καυχιος*. C'est évidemment de ce mot que les Arabes ont tiré celui de Mouqoqis. Comment faut-il expliquer l'addition de la première syllabe? C'est un point encore douteux. Quant à *Καυχιος*, M. Amélineau le rapproche de *καυχος*, nom d'une monnaie creuse en usage dans l'empire byzantin. Les Coptes, pense-t-il, avaient donné au collecteur des impôts un surnom tiré du nom des pièces de monnaie qu'il recevait en paiement.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : Michele AMARI, *Seconda Appendice alla Bibliotheca arabo-sicula*; — par M. Le Blant : le *Talmud de Jérusalem*, traduit par Moïse SCHWAB, tome X; — par M. Delisle : Emile PICOT, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*, tome II.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46

— 14 novembre —

1887

Sommaire : 242. PUSCHMANN, Alexandre de Tralles. — 243. BRANDES, Le poème chrétien « Laudes domini. » — 244. Allusions à Shakspeare, p. p. FURNIVALL; Le voyage au Parnasse, p. p. MACRAY. — 245. Colletet, François Perrin, p. p. de CHARMASSE. — 246. REUSS, Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg; Charles de Butré. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

242. — **Nachträge zu Alexander Trallianus.** Fragmente aus Philumenus und Philagrius nebst einer bisher noch ungedruckten Abhandlung über Augenkrankheiten. Nach den Handschriften herausgegeben und ins Deutsche übersetzt von Dr Theodor PUSCHMANN. Berlin, Calvary (Berliner Studien 4ter Bd. 2ter Heft), 1887, in-8 de 188 p.

Le docteur Puschmann, professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Vienne, est l'auteur d'une édition et d'une traduction allemande des *Thérapeutiques* d'Alexandre de Tralles (Vienne, 1878, 2 vol. in-8), publication dont je n'ai eu malheureusement connaissance qu'après le tirage des fragments de cet auteur insérés dans le *Rufus d'Ephèse* commencé par Ch. Daremberg ¹. Les *Berliner Studien* nous apportent aujourd'hui des « Suppléments » à cette édition.

Philumène vivait au 1^{er} siècle de notre ère. M. Th. P. le classe, comme Daremberg, parmi les médecins méthodiques. Il est cité dans les compilations d'Oribase et d'Aétius. Ses écrits traitent des sujets suivants : l'éléphantiasis, l'épilepsie, le délire, l'inflammation du cerveau, des amygdales, de la matrice, des mamelles, le débordement de bile, la cachexie, diverses questions chirurgicales, la délivrance, l'extraction du fœtus. Les morceaux de Philumène reproduits par M. P., avec version allemande, ne nous sont parvenus que dans une vieille traduction latine. Ils ont pour titre : I. De Reumate ventris. II. De Dysenteria reumatica. III. De Coeliacis. IV. De Tenesmo.

Philagrius appartient au 4^e siècle. Il pratiqua la médecine à Thessalonique. Il était frère du médecin Posidonius, que l'on a quelquefois confondu avec Posidonius de Rhodes ou plutôt d'Apamée, cité par Galien, et auquel je serais tenté d'attribuer un traité perdu sur les palpitations, περὶ παλμῶν, attribué, d'après Suidas, au philosophe stoïcien. Philagrius avait composé un grand nombre d'ouvrages dont il ne reste que peu de fragments. Il avait, paraît-il, conquis une grande autorité par son diagnostic et son traitement des maladies de la rate. Il a écrit sur les pollutions nocturnes, les calculs des reins, la podagre, le dia-

1. Je n'ai pu que mentionner (*Rufus*, p. 654) trois ou quatre leçons nouvelles et une addition de quelques lignes dues à la récitation de M. Puschmann.

bête¹, la goutte, la surdité, la phthisie ; on lui doit des recettes contre diverses affections, telles que les indurations qui se produisent dans la podagre, l'inflammation d'estomac, les spasmes de l'utérus, les squirres, etc. M. P. renvoie, sur la matière des fragments qu'il publie de Philumène et de Phliagrius et sur leur importance pour l'histoire de la pathologie et de la thérapeutique, à deux passages étendus de l'introduction historique placée en tête de son *Alexandre de Tralles* (t. I, p. 218 et 247). Quant à Phliagrius, en voici l'énumération : 1° Ad Splenem ; 2° De Ventositatē splenis ; 3° Signa phlegmones splenis, si de solo sanguine fiat ; 4° De Scirro splenis. Le savant éditeur publie ces deux textes d'après l'édition anonyme de Lyon, 1504, et l'édition latine donnée en 1556 à Bâle, par Guinter d'Andernach et les manuscrits du Mont-Cassin, n° 97 (MC), ceux de Paris, nos 6681 et 6682 (P 81 et P 82). Ce dernier est, à son avis, le meilleur.

Vient ensuite le texte inédit περὶ ὀφθαλμῶν en deux livres. M. P. rappelle qu'Alexandre de Tralles déclare, au début du livre II de ses *Thérapeutiques* (t. II, p. 23 de l'éd. P.), avoir écrit « dans trois autres livres (*alias* dans d'autres livres) » sur les affections des yeux. Plusieurs raisons s'ajoutent à cette circonstance pour donner à penser qu'Alexandre est l'auteur de ce traité ; mais d'autres surviennent qui rendent cette attribution douteuse, et M. P. préfère le laisser à l'état d'anonyme. On ne peut qu'approuver cette réserve. L'édition est établie sur le seul manuscrit contenant ce texte. C'est le codex M d'Alexandre de Tralles dans la nomenclature de l'éditeur (Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, Appendix, V, 9), manuscrit du xv^e siècle.

Nous ferons une seule critique de cette édition, digne du médecin philologue qui a si bien mérité d'Alexandre de Tralles. Pourquoi M. P. n'a-t-il pas introduit une division arbitraire en paragraphes dans cette suite innombrable de recettes, précédées chacune d'un lemma ? Ce procédé est parfaitement licite, pourvu que l'on place le numéro d'ordre entre crochets, ce que l'on aurait dû faire, pour le dire en passant, dans la collection médicale comprenant Oribase et Rufus ; et il offre l'avantage de faciliter les renvois. Une autre observation — grammaticale, celle-ci ; M. P., se soumettant à l'usage suivi communément aujourd'hui, a supprimé les esprits doux et rudes sur le ρ redoublé dans son Alexandre. Quelle raison avait-il pour les rétablir dans la publication de son *Anecdote* ? Je doute fort qu'il l'ait trouvé dans son manuscrit, qu'il date du xv^e siècle. Mais c'est là une simple chicane et je me reprocherais d'y insister. Terminons en exprimant le vœu que M. Puschmann, soit par ses propres soins, soit par l'autorité de ses conseils et sous sa haute direction, procure à la philologie médicale la publication d'un texte bien autrement considérable que le περὶ ὀφθαλμῶν, du

1. Pour les anciens, le diabète n'est autre chose qu'une sorte de diarrhée urinaire, comme le dit en propres termes Alexandre de Tralles (t. II, p. 492, éd. Puschmann). Cp. Rufus d'Ephèse, éd. Daremberg et Ruelle, fragment n° 105.

moins par son étendue, celle de ce qui est encore inédit de la compilation d'Aétius. Il en existe plusieurs copies; notamment à Venise (cl. II, 171), à Paris (n° 1883) dont j'ai eu l'occasion de collationner avec fruit quelques pages. Sur les seize livres qui forment la *Synopsis* médicale, et qui ont été tous traduits en latin par Cornaro, sept sont encore à publier pour la première fois ¹.

Il est à peine inutile d'ajouter qu'un index termine les *Nachtraege zu Alexander Trallianus* « Verzeichniss der Arznei = und Nahrungsmittel », index en deux parties, latine puis grecque, où chaque mot est accompagné de sa traduction en allemand ².

C. E. RUELLE.

243. — *Ueber das frühchristliche Gedicht « Laudes Domini »* von W. Brandes. Braunschweig, 1887, 38 p. in-4.

Le travail de M. le professeur W. Brandes, de Brunswick, est un programme fort intéressant sur le poème chrétien « *Laudes domini* ». M. B. établit le texte d'après le ms. unique de Paris (B. N. lat. 7558) ³ et démontre que cette petite pièce a été fortement interpolée peu après sa composition. Ce morceau, d'un caractère populaire et d'une facture virgilienne, part de l'idée d'une prochaine arrivée du Christ et débute par le récit d'un miracle arrivé *in AEduico* (ce miracle n'a rien de commun avec celui de l'évêque Reticius, ap. Greg. Tur., *glor. conf.*, 75). Il célèbre ensuite le Christ créateur et sauveur et se termine par une prière pour un empereur Constantin. Parmi les remarques critiques, je détache la suivante, qui offre plus d'un enseignement. Le v. 9 : *qua fraterna Remo progignitur AEdua pubes*, corrigé sur le ms. par un humaniste du xvi^e siècle en ... *Rheno...* et publié ainsi par Morel, le premier éditeur, a été donné sous la forme *qua fratrum Rheno* par Fabricius, ce qui rétablit la quantité sans offrir de sens. Rivinus restitue ensuite par conjecture *Remo* seulement et M. B. revient complètement à la leçon du ms., la seule possible. M. B. prouve que ce poème a été composé entre 316 et 323 et qu'il est l'œuvre d'un rhéteur ou d'un élève des rhéteurs de l'école d'Autun, rétablie par la mai-

1. Daremberg a inséré plusieurs chapitres du livre XI dans la partie publiée par lui de Rufus (p. 85 à 126). J'en ai donné le complément (p. 568-581). Deux chapitres du livre XII ont pris place dans le traité de la goutte attribué à Rufus (p. 282 et 283).

2. On remarquera dans l'index latin la première apparition, sauf erreur, du « vinum Aminaeum » dont le nom grec n'est connu que depuis peu, d'abord par un nouveau fragment de l'édit de Dioclétien qu'a récemment découvert et publié M. Paul Monceaux, et par plusieurs textes de la collection des alchimistes grecs inédits qui est actuellement sous presse.

3. Ce texte sera reproduit à la suite de l'éd. Huemer de Juvencus dans le *Corpus* de Vienne.

son de Constantin. C'est donc, après les œuvres de Commodien, le plus ancien poème chrétien écrit en latin.

Dans un appendice, M. B. établit d'après Ausone, *Parent.*, 3. 2, que Victorinus est l'auteur de la destruction d'Autun, très probablement en 269; par conséquent Victorinus aurait régné jusqu'à cette date. La cause de ce désastre fut vraisemblablement la présence à Autun d'un groupe militaire hostile à Victorinus, sans doute favorable au César Marius, peut-être la légion VIII Aug. Cette contribution à l'histoire de la littérature chrétienne et à celle de l'empire gaulois pourra donc exciter de l'intérêt en France, où nous laissons trop souvent à des étrangers le soin d'« illustrer » nos origines.

P. A. L.

244. — **Some 300 fresh allusions to Shakspeare**, from 1594 to 1694 A D., gathered by members of the New Shakspeare Society, ...and edited by F. J. FURNIVALL. Londres, 1886, 1 vol. in-8 de XLIV-372 pages.

— **The Pilgrimage to Parnassus**, with the two parts of the Return from Parnassus. Three comedies performed in St. John's college Cambridge, A. D. 1597-1601. Edited from mss, by the Rev. W. D. MACRAY. Oxford, at the Clarendon press, 1886, 1 vol. in-8, de XI-160 pages.

Le Dr. Ingleby a eu, il y a treize ans, l'idée de réunir en un volume toutes les allusions à Shakespeare ou les citations de Shakespeare faites pendant les cent ans qui ont suivi la plus ancienne de ces allusions, savoir celle que contient le *Groatsworth of wit* de Robert Greene, où le grand poète est traité de plagiaire, de Shake-scene, de geai paré des plumes du paon. Le volume qu'il composa ainsi et qui parut en 1874, sous le titre pittoresque de *Shakespeare's centurie of prayse*, contenait deux cent vingt-huit citations se rapportant à la période 1594-1694. L'idée était heureuse et utile; rien de plus difficile et pourtant de plus nécessaire à connaître que l'influence des œuvres littéraires; rien de plus délicat à reconstituer que l'histoire de la vie des chefs-d'œuvre, des unions qu'ils contractent et des procréations qu'on leur doit. Ce qui peut le mieux faciliter la préparation de ces sortes de biographies, ce sont des travaux dans le genre de ceux du Dr. Ingleby; ils ont, à ce point de vue, la même importance que les anciens itinéraires royaux pour l'histoire des vies princières.

Ce premier essai toutefois était loin d'être complet et de nouvelles recherches, confiées à miss Lucy Toulmin Smith, furent entreprises sur l'initiative du Dr. Ingleby lui-même et de la New Shakspeare Society. Le recueil des citations fut ainsi porté de 228 à 356 et fut imprimé comme deuxième édition de la *Centurie*, en 1879, par les soins de la Société. La *Revue critique* a eu, à diverses reprises, occasion de mentionner cette importante publication. Mais il paraît que le champ des recher-

ches est décidément beaucoup plus riche qu'on n'avait cru d'abord : car voici qu'un nouveau volume vient d'être distribué par la Société shakespeareienne à ses adhérents, et il ne contient pas moins de trois cents citations ou allusions nouvelles à ajouter aux précédentes ; d'autres sources à exploiter, en vue d'une publication subséquente, sont encore indiquées dans la préface. C'est à croire qu'on se trouve en présence d'un nouveau tonneau des Danaïdes, aussi difficile à vider que l'ancien l'était à remplir.

Quoi qu'il en soit, étant donné l'immense intérêt que présente pour l'histoire des lettres la *biographie* des œuvres de Shakespeare, on ne peut qu'applaudir à ces efforts et souhaiter qu'ils soient continués. Le présent volume contient les trouvailles des membres de la New Shakespeare Society et principalement de son directeur, M. F. J. Furnivall qui a édité l'ouvrage. Grâce à ces additions, on peut constater que toutes les années du siècle, sauf une seule, l'année 1659, ont apporté leur tribut d'admiration au grand homme. M. F. fait appel aux chercheurs afin que cette unique exception disparaisse ; il exprime aussi l'espérance que les amis de Shakespeare continueront le travail dont ce volume est un produit et le compléteront, s'il est possible, d'une manière définitive. S'il en est ainsi, dit-il « no one'll be gladder than I, if I'm alive to witness it. » Nous ne pouvons que nous associer à ce double vœu, avec l'espérance que les « Sculling fours, Kangaroo Bicycle, boat races... Sculling Fights and Fours », dont il est aussi question dans cette préface, contribueront à la réalisation du moins du second souhait.

Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé des trouvailles réunies par M. F., ce serait dépasser le cadre de cet article ; il suffira, pour permettre d'apprécier l'intérêt des recherches de ce genre, de signaler la table de la p. 372 qui permet de constater, d'après le nombre des allusions, les accroissements ou diminutions de popularité des diverses œuvres de Shakespeare. On voit ainsi décroître, à mesure qu'on s'éloigne de la date de la publication, le renom des poèmes *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*, si admirés du vivant de l'auteur, et grandir, au contraire, celui des drames de la dernière manière de Shakespeare, tels que le *Roi Lear*, la *Tempête* et *Macbeth*. Voici, en effet, pour ces différentes œuvres, le chiffre des allusions constatées :

	Avant 1642.	Après 1642.
<i>Vénus et Adonis</i>	33	7
<i>Lucrèce</i>	20	6
<i>La Tempête</i>	8	21
<i>Macbeth</i>	9	19
<i>Lear</i>	2	12

Les deux personnages qui semblent avoir été de beaucoup les plus populaires sont Falstaff et Hamlet. Mais malgré les gaîtés de l'un et les tristesses de l'autre, Shakespeare fut, pour un très grand nombre de ses contemporains, avant tout le « doux Shakespeare », l'interprète des pas-

sions de la déesse d'amour, l'auteur des poèmes de *Vénus* et de *Lucrèce*.

Un point digne de remarque, c'est que, pendant cet espace de cent années, sur le nombre total de plus de six cents allusions, recueillies jusqu'ici, il s'en trouve une seule, la plus vague et la plus insignifiante peut-être des deux volumes, qui soit due à un Français. Les relations, même littéraires, étaient pourtant assez étroites entre ces deux pays, puisque dans cette période est compris le temps du grand exode des nobles et des lettrés anglais pendant la guerre civile et l'époque de la Restauration qui vit briller nombre de Français à la cour des Stuarts : Saint-Evremond, Grammont, et le propre fils de Lionne. Il n'en reste pas moins vrai qu'une seule allusion sans plus, provenant de l'un de nos compatriotes, a été découverte; elle est due à Saint-Evremond, et elle est tirée, non pas de ses écrits sur le théâtre anglais, car il y nomme Ben Jonson et autres, jamais Shakespeare; mais bien d'une lettre à la duchesse de Mazarin, où il mentionne en passant le succès bruyant d'une reprise d'*Henri VIII*. Toutefois, il faut bien dire que cette chasse aux allusions n'a pas été faite chez nous avec beaucoup d'ardeur, et peut-être si on la commençait, ne serait-elle pas tout à fait sans résultat. Nous allons en donner quelques preuves, ce sera un premier pas vers la réalisation du vœu de M. Furnivall.

On sait que le surintendant Fouquet avait réuni dans son château de Saint-Mandé une très belle bibliothèque, la plus riche peut-être qu'il y eût alors en France en fait d'ouvrages étrangers. Elle contenait surtout une multitude de livres relatifs à l'histoire d'Italie, achetés par le surintendant lors de la vente de Nicolas Trichet, sieur du Fresne, libraire à Paris¹; mais il s'y trouvait, en outre, un nombre assez considérable d'ouvrages anglais. L'inventaire en fut fait après l'arrestation de Fouquet, et ce document est conservé au département des mss. de la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 9438, fol. Il porte le titre : « Inuenta, Prisée et Estimation Des liures Trouués A. St-Mandé Appartenant ci deuant A monsieur Fouquet, ladite Inuenta, Prisée et Estimation faicte Par nous Libraires Soubsignez suiuant L'arrest de Nosseigneurs De la Chambre De Justice du Vendredj dernier Jour de Juilliet mil six cent soixsante cinq. » Entre autres ouvrages anglais, on voit figurer dans cet inventaire, dont les auteurs ne paraissent pas avoir eu la plus petite notion du langage d'Outre-Manche :

« Leniathan of the mater forme, London, 1551..... 2 l.

(Il s'agit évidemment du livre de Hobbes : *Leviathan* or

1. Le catalogue de Trichet fut publié après sa mort, par sa veuve, en vue de la vente de ses collections : *Catalogvs Librorvm bibliothecæ Raphaelis Tricheti dv Fresne*. Paris, 1662, 4°; un certain nombre de livres anglais figurent dans ce catalogue; par exemple : « *Britannia the Histori*. London, 1614. — *The survey of London*. London, 1633, fol. — *Chronicle of the kings of England*, London, 1643, fol. — *The histor of S. Pauls cathedral...* Bij VVilliam Dugdal, London, 1658, fol. », etc.

the matter, form and power of a commonwealth. Londres, 1651, fol.)

Historj of housse of douglas, fol. 10 s.

14 volumes en anglois d'histoire. 30 l.

Parmi les « Livres in folio qui se trouuent dans le Grenier, » figurent : « Divers volumes de comédie en anglois, 3 l. », malheureusement sans autre explication. Plus loin, au fol. 54, est mentionné le « Dictionnaire anglois de Code graue » (sic) inventorié à 5 livres. Enfin, au fol. 52, pour la vacation « du mercredi 12^e Aoust de releué », figurent, après Dubartas, Ronsard, Chapelain, etc., les ouvrages suivants :

« Comédies de Jazon en anglois, 2 voll. London, 1640.. 3 l.

Idem, comédies angloises. 10 s.

Shakespeares comédies angloises. 1 l.

Fletcher, commédies angloises, London, 1647. 1 l.

Voilà donc un exemple de catalogue où figurent les œuvres de Shakespeare à ajouter à la liste dressée par M. F., pp. xxxvii-xliv de ses *Fresh allusions*. Il s'agit non pas de pièces séparées, qui auraient été comprises sous la rubrique générale de « comédies angloises », mais d'un exemplaire d'un des folios dont le titre (identique pour les deux) est ici reproduit en partie¹. Il va sans dire que les « comédies de Jazon » sont les œuvres de Ben Jonson : *The Works of Benjamin Jonson*, Londres, Bishop, 1640, 2 vol. fol.

Un autre catalogue français, plus important encore, où figurent les œuvres de Shakespeare, mérite l'attention. De toutes les collections d'ouvrages que possède la Bibliothèque nationale, la série anglaise est peut-être la plus féconde en surprises. A côté de lacunes si extraordinaires qu'elles en sont amusantes, mais qui tendent à disparaître par les soins éclairés des bibliothécaires actuels, on se trouve parfois en face de richesses tout à fait inattendues, d'exemplaires très rares de premières éditions introuvables, de pamphlets et plaquettes uniques. Ces ouvrages ont des provenances souvent fort curieuses : dons, confiscations, achats en bloc de bibliothèques d'Anglais habitant la France — celle de « mylor Hapton » (sans doute Christopher baron Hatton of Kirby), par exemple, achetée pour le roi 3,322 livres par Carcavi, en 1666 —, prises sur l'ennemi. Ce dernier cas est celui de volumes qui rappellent un grand souvenir historique, étant entrés dans nos collections à la suite de la bataille de Fontenoy. Leur nombre devait être assez

1. Ce titre est, comme on sait, imprimé ainsi :

« M^r WILLIAM
SHAKESPEARES
COMEDIES »
..... (etc.)

Les rédacteurs de l'inventaire ont copié ce qu'ils lisaient sans se rendre compte que l's final ne faisait pas partie du nom de l'auteur.

considérable, puisqu'on fit faire un timbre exprès pour les marquer : il porte une fleur de lys entourée de palmes et la légende : « Pris sur les Anglois à Gand, 1745 » ¹; et il est assez curieux de penser que nous devons à l'habileté stratégique du maréchal de Saxe, entre autres avantages, la possession des comédies d'Etherege, par exemple, et du *David Simple*, de Sarah Fielding, ouvrages, il est vrai, médiocrement précieux. Toute une autre série de livres fut acquise par droit d'aubaine lorsque sir Kenelm Digby, le fameux inventeur de la poudre de sympathie pour l'entretien de la beauté des dames, rentra en Angleterre après son exil ².

En ce qui regarde Shakespeare, la Bibliothèque nationale s'enorgueillit notamment de trois précieux volumes : un exemplaire du premier folio de 1623 et deux exemplaires du deuxième folio de 1632. Il eut été assez intéressant de vérifier si l'un de ces volumes serait le Shakespeare de Fouquet, dont la bibliothèque fut en grande partie acquise, pour le roi, sur le rapport de Carcavi ³. On ne peut malheureusement pas le déterminer avec certitude, car aucun ne porte l'emblème du surintendant, l'écureuil, ni la marque grecque : Φ Φ. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, s'il en est ainsi, il s'agirait d'un des exemplaires de 1632. Le spécimen du premier folio conservé rue de Richelieu, porte, en effet, des remarques écrites en anglais par un de ses possesseurs, postérieurement à l'arrestation de Fouquet et à la vente de la bibliothèque de Saint-Mandé : cela résulte d'une observation inscrite, à la table, en face du titre de la *Tempête*, observation ainsi conçue : « Better in Dryden. » Or, la ridicule adaptation du drame de Shakespeare, opérée en collaboration par Dryden et Davenant, fut jouée en 1667 (et imprimée en 1670). Cette remarque semble prouver, outre le mauvais goût de son auteur, le fait que ce volume devait être aux mains d'un particulier, postérieurement à l'arrestation de Fouquet : car il est peu probable qu'un Anglais serait venu lire Shakespeare à Paris, dans la Bibliothèque du Roi, et y inscrire ses observations personnelles. Quant aux exemplaires de 1632, l'un n'a été reçu à la Bibliothèque qu'après la restauration des Bourbons; l'autre, qui porte le timbre de l'ancienne Bibliothèque royale, pourrait seul être l'exemplaire de Fouquet.

En tous cas, ce volume figurait déjà dans le grand dépôt national en 1684, et il fut compris par Nicolas Clément, dans son premier catalogue

1. Fontenoy est du 11 mai; une des conséquences de la bataille fut l'occupation de Gand qui eut lieu le 10 juillet.

2. La plus grande portion de la bibliothèque de Digby fut achetée par le comte de Bristol et emmenée en Angleterre; une partie notable, cependant, demeura en France et entra dans la bibliothèque du roi. La partie rachetée fut finalement vendue aux enchères en 1680; un catalogue en fut imprimé à cette époque : *Bibliotheca Digbeiana* (Londres 4°); la littérature française: roman, théâtre, etc., y est très largement représentée.

3. *Pierre de Carcavy*, par Ch. Henry, Rome, 1884, 4°.

méthodique des imprimés, achevé par lui cette année là. Il y est inscrit en ces termes, sous la rubrique générale « Poetæ in-fol. » :

« Les œuvres poetiques de Guillaume Shakespeares, Poete anglois, contenant diverses comédies, tragédies et histoires, Lond. 1632. »

Cette même traduction du titre, avec la même faute, consistant à prendre l's possessif pour une lettre du nom de Shakespeare, est reproduite (avec la seule différence d'une interversion de mots), de la même écriture, sur l'un des feuillets de garde du folio de 1632, inscrit aujourd'hui à la Bibliothèque, sous la cote Y 6461. C'est donc bien l'exemplaire qui figurait dans le dépôt royal au temps de Louis XIV. Voilà ainsi un second exemple d'ancien catalogue français, où figurent les œuvres de Shakespeare et il ne s'agit de rien moins que de la propre bibliothèque du grand roi ¹.

Mais il y a mieux. Clément, à qui on doit deux catalogues méthodiques (plus une table alphabétique) achevés, l'un en 1684, l'autre, peu après 1688 ², avait préparé son travail au moyen de fiches aujourd'hui dispersées parmi les fiches de la Bibliothèque nationale. Je dois à l'obligeance de M. Barringer d'avoir pu prendre connaissance de la page relative à Shakespeare. Après avoir inscrit ce qu'il considère comme les œuvres du maître, Clément ajoute son opinion personnelle sur l'auteur d'*Hamlet*. Ces diverses indications sont rédigées en ces termes :

« WILL. SHAKSPEARE

Poeta anglicus

« Opera [poetica, continentia] tragœdias, comœdias et historiolas. Angl, Lond. Th. Cotes, 1632, f°.

« Eædem Tragœdiæ et comœdiæ anglicæ. Lond. W. Leake, 1641, 4°.

« Ce poete anglois a l'imagination assés belle, jl pense naturellement, jl s'exprime avec finesse; mais ces belles qualitez sont obscurcies par les ordures qu'il mêle dans ses Comédies. »

Il faut noter que le deuxième ouvrage, attribué ici à Shakespeare, n'est pas de lui; il n'existe pas, en effet, d'édition semblable : aussi, l'exemplaire en question ne figure-t-il pas dans le catalogue de la Bibliothèque royale, imprimé (partie consacrée aux « Belles-lettres en 1750 »). Mais ce qui y figure, c'est le volume qui a dû causer l'erreur. Il contient un certain nombre de pièces par Beaumont et Fletcher, de dates différentes et imprimées séparément. La première du recueil est

1. L'existence d'un Shakespeare dans la bibliothèque de Fouquet avait été déjà signalée par Vatel : *Charlotte Corday et les Girondins*, 1864-72, t. I, p. XLVIII, et je l'ai connue grâce à une obligeante indication de M. Chuquet, secrétaire de la *Revue critique*. L'existence d'un Shakespeare dans la Bibliothèque royale au temps de Louis XIV, n'avait pas, à ma connaissance, été mentionnée jusqu'ici.

2. Il avait commencé le premier en 1675, *Notice sur les anciens catalogues de livres imprimés de la Bibliothèque du Roi*, par Léopold Delisle (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1882).

« *The maids Tragedie*... written by Francis Beaumont and John Fletcher »... London, William Leake, 1641, 4°. En marge, à la main : « *Diverses Tragedies et Comedies Angloises* » ce qui est le titre transcrit en latin par Clément dans son catalogue, avec la substitution du « *Eaedem* » qui en a fait des œuvres de Shakespeare. Le fait qu'au verso de ce titre est, en grosses lettres, en tête des personnages, le mot *SPEAKERS* est peut-être pour quelque chose dans l'erreur ; tandis que la main feuilletait rapidement le volume, l'œil aura cru saisir le mot Shakespeare que la mémoire aura retenu.

Quoi qu'il en soit, et en attendant quelque nouvelle découverte qui vienne le déposséder de cette qualité, le bibliothécaire royal, Nicolas Clément, doit être considéré maintenant comme le premier de nos compatriotes qui ait formulé son opinion sur Shakespeare : opinion, il est vrai, pleine de réserves comme il convenait à un contemporain de Boileau et de Louis XIV. Bien du temps devait se passer et bien des révolutions se produire avant qu'un autre Français, Victor Hugo, rangeât Shakespeare dans le groupe des « *hommes-océans* », avec Eschyle, Isaïe, Dante, Michel-Ange. En attendant, le bibliothécaire du Grand roi voulait bien reconnaître à l'auteur d'*Hamlet* « une imagination assez belle » et quelques menues qualités de finesse et de naturel, « obscurcies » toutefois par des « ordures ».

Parmi les additions nouvelles que contient le volume de M. F., les plus intéressantes pour la littérature shakespearienne, sont, sans comparaison, celles qu'il tire des deux comédies récemment mises au jour par M. Macray. On connaissait depuis longtemps une pièce intitulée *The Returne from Pernassus*, imprimée deux fois en 1606 et réimprimée récemment par M. Arber dans son *English Scholar's Library* et par M. W. C. Hazlitt dans son édition des *Select plays* de Dodsley. On savait qu'elle faisait partie d'une trilogie, les deux premiers drames de la série étant consacrés au voyage au Parnasse et au commencement du retour. Ces deux comédies, qui n'avaient jamais été imprimées et qui étaient perdues, ont été retrouvées par M. M., en ms., dans un des volumes de documents divers, réunis au XVIII^e siècle par l'antiquaire Thomas Hearne, et conservés aujourd'hui à la Bodléienne. M. M. publie la trilogie complète et rectifie, dans plusieurs passages, le texte de la troisième pièce d'après un ms. en la possession de M. Halliwell-Phillips.

L'auteur de ces trois drames demeure comme auparavant inconnu ; un vers du prologue du deuxième contient une allusion à son nom (*Chessire seems to privilege his name*), mais elle reste jusqu'à présent inexpiquée. Ces comédies furent jouées au collège de Saint-Jean, à Cambridge, pendant les fêtes de Noël ; la première, non pas en 1597, mais, comme M. J. W. Hales l'a montré¹ en 1599 ; la seconde, en 1600 ; la dernière, en 1601 ; elles se rapportent donc à une époque où

1. *Academy*, 19 mars 1887.

Shakespeare était dans toute la force de son génie et jouissait d'une grande popularité : c'est le moment où furent produits les *Merry Wives*, *Henry V*, *Julius Cæsar*, etc.

Les pièces de la trilogie offrent un mélange très singulier de vivacité juvénile et de pédanterie universitaire. Les citations abondent, la forme se rapproche de celle des anciennes moralités; les personnages sont des abstractions, Consiliodorus, Luxurioso, Furor poeticus, Ingenioso, Gullio, etc. mais ils sont vivifiés d'une façon souvent fort spirituelle. L'auteur montre une grande indépendance de jugement et de langage; il est très au courant, non-seulement des classiques étudiés à l'Université, mais de la littérature contemporaine, celle qui fait du bruit dans Londres et dont les jeunes se préoccupent avec passion. Shakespeare, Ben Jonson, Lodge, Sidney, Gascoigne, Spenser, Marston, Nash, Daniel, Drayton, Watson, Marlowe, Constable, Churchyard, Tarleton, Ronsard, Du Bartas, etc., etc., lui sont familiers; il les nomme, cite leurs œuvres et les juge. Il apprécie tous ces modernes dans un esprit fort libéral, pour un *scholar*, mais néanmoins avec une certaine réserve dans l'admiration, parfois juste, parfois excessive, comme si le Génie classique, protecteur de l'Université, l'eût intimidé et l'eût retenu sur la pente d'une admiration complète et enthousiaste. Le plus grand des contemporains, Shakespeare, est, comme on va le voir, celui qui souffre le plus de ce souci de la respectabilité scolaire : de même en 1830, de tous les romantiques, Victor Hugo fut chez nous le plus attaqué.

Le sujet des pièces est un de ces voyages allégoriques comme la littérature du moyen-âge en avait fourni déjà de nombreux spécimens et dont la littérature anglaise devait compter encore un exemple fameux, le plus fameux de tous : le *Voyage du Pèlerin*, de Bunyan. Ainsi que M. M. eût pu le rappeler, il existait déjà en italien un Voyage au Parnasse, le *Viaggio di Parnasso*, de Cesare Caporali, petit poème qui avait fait assez de bruit sur le continent, et qui fut imité en espagnol par Cervantes, quelques années plus tard (*Viage del Parnasso*, Madrid, 1614, 16°). Toutefois, il ne paraît pas que l'anonyme anglais ait pu emprunter à Caporali autre chose que son titre et l'idée générale d'une expédition allégorique au mont d'Apollon. Il montre, au début, deux étudiants de Cambridge, Philomusus et Studioso, qui se préparent à partir pour le Parnasse; Consiliodorus leur donne de sages avis, les uns touchants et éloquents, les autres, à ce qu'il semble, plus dignes de Polonius que de Minerve :

Youe muste be warie pilgrims in the waye,
 Youe muste not truste eache glozinge flatteringe vaine;
 Ofte when the sun shines bright, it straight will raine,
 Consorte not in the waye with graceless boys,
 That feede the taverne with their idle coyne.

A cela il n'y a rien à dire : Consiliodorus n'a que trop raison. On reconnaît dans le dernier vers le style puissamment imagé, familier aux

poètes de la période ; les spécimens en sont fort nombreux dans les trois pièces¹.

Les pèlerins se mettent en route ; ils traversent d'abord l'île de Logique, se défiant des brigands qui désolent le pays, tels que Genus et Species, qui dépouillent les passants de toute leur imagination. Ils rencontrent Madido qui traduit Horace le verre en main et les détourne de poursuivre leur voyage. Le Parnasse est une sottise invention ; le vrai Parnasse, c'est la taverne, et le véritable Hélicon ce sont les sources qui coulent des tonneaux ; « Qu'on me donne à boire un *quart* de vin d'Espagne aux épices et si, avec deux sous de chandelle pour m'éclairer, je ne fais pas un meilleur poème que les satires de Kinsayder (*i. c.* John Marston), le *Fig for Momus* de Lodge, les épigrammes de Bastard, le *Trimming of Nash* de Lichfield, je donne ma tête au premier brave garçon qui en voudra faire un *memento mori*. » Pour lui, Madido, son pèlerinage qui s'est terminé à la taverne, a été des plus accidentés ; il a traversé le pays de Syntaxe, et « l'île de Prosodie où l'on voit des hommes de six pieds de long que sir Jean de Mandeville n'a pas mentionnés dans ses voyages ». Les pèlerins continuent leur route et arrivent au pays de Rhétorique où s'est arrêté Stupido, parti dix ans avant eux et qui s'est fait « puritain » ; c'est, conformément à l'usage du moment, le plus maltraité de tous les personnages rencontrés sur le chemin : les dramaturges du temps d'Elisabeth donnent d'habitude en effet aux puritains les rôles les moins enviables, témoin Ben Jonson et son *Zeal-of-the-Land Busy*. Après Stupido vient Amoretto, qui retient plus longtemps que tous les précédents les voyageurs dans sa société ; puis Ingenioso, le philosophe, qui leur répète à son tour que le Parnasse est un lieu de misère : « Parnassus is out of silver pitifullie, pitifullie ! J'en ai eu des nouvelles par un ami qui a eu récemment occasion de faire manger une botte de foin à son cheval, au pied de la colline ; il m'a dit qu'Apollon avait dû envoyer chez Pluton emprunter vingt nobles pour payer la note de ses repas ». Les étudiants persistent ; le drame est interrompu un instant par une scène de satire à l'adresse des clowns des drames ordinaires : on en voit un amené de force sur la scène au bout d'une corde, puis abandonné tout seul en face des spectateurs, demeurant fort empêtré : « Les voilà bien, en vérité, s'écrit le pauvre diable ; quand ils n'ont personne à mettre en scène ils m'y amènent et me plantent là sans même me dire ce qu'il faut que je dise ». C'est une allusion à la liberté d'improvisation laissée aux clowns et dont ils usaient et abusaient à plaisir se faisant parfois, grâce à leurs inventions, comme Kemp et Tarleton, une sorte de réputation littéraire. Enfin les voyageurs arrivent au but et se perdent dans le bois sacré, aux sons d'une suave harmonie.

1. De même, ailleurs, pour dire : il y a sept ans que telle chose est arrivée, Consiliodorus s'exprime ainsi :

Seaven times the earth in wanton liverie
Hath deckt herselfe to meete her blushing love,
Since I..., etc. (p. 27.)

Les deux pièces consacrées au retour du Parnasse contiennent le tableau des mésaventures et déceptions des pèlerins qui ne sont pas longs à vérifier que l'Hélicon n'est pas le Pactole, et qui en sont réduits pour vivre, aux plus piteux expédients. Ils se mettent à écrire des lettres amoureuses pour les sots incapables de tourner un compliment, ou se font médecins, pour mieux dire charlatans, ou bedeaux, ou acteurs, ou précepteurs de jeunes phénomènes qu'on ne saurait reprendre sur la grammaire sans qu'ils menacent le maître des réprimandes de leur maman : « Je soutiens qu'Athènes est un adjectif, et si je vais chercher ma mère, vous devrez bien en convenir. » Après toute sorte de déboires, les pauvres étudiants renoncent au monde et décident de se faire bergers.

Dans ces deux dernières pièces, les scènes de vive comédie abondent¹ et les discussions littéraires sont nombreuses et intéressantes. L'auteur raille avec esprit le jeu maladroit des étudiants qui veulent représenter des comédies ; le dialogue entre Kemp et Burbage, alors dans toute leur gloire, est instructif et montre combien l'art histrionique était apprécié en Angleterre et comment déjà, à cette époque où la scène conservait encore de si fortes traces de sa barbarie première, le public était connaisseur pour ce qui concerne le geste, l'élocution, l'attitude. « Rien de plus comique, dit Kemp, que de voir ces écoliers, dans les pièces, ne pas oser parler et marcher en même temps, et attendre, pour ouvrir la bouche, d'être tout au bout du théâtre, comme si, quand on se promène avec un camarade, on ne disait rien avant d'être arrivé à une barrière, une porte ou un fossé, un endroit où il faut s'arrêter, ne pouvant aller plus loin. » Des observations semblables confirment ce que nous savions de l'attention accordée à la bonne exécution des pièces par les remarques de Shakespeare lui-même dans *Hamlet* et celles de Nash dans *Jack Wilton* (1594)². On peut conclure de cet ensemble de témoignages auxquels plusieurs autres pourraient être ajoutés que si, au point de vue du décor et du costume, les représentations anglaises laissaient infiniment à désirer et présentaient des bizarreries et des anachronismes qui feraient rire le public d'aujourd'hui, au point de vue plus important du jeu des acteurs, les résultats, grâce à la sévérité des auteurs et du public, étaient beaucoup plus satisfaisants.

Les jugements sur les auteurs mêmes sont plus curieux encore à noter. Les emphatiques (Marlowe probablement ou Kyd) sont traités de

1. Dans une ou deux occasions, l'auteur rencontre des idées comiques qui nous sont familières, parce qu'elles se retrouvent dans le théâtre de Molière. « — Il y a là des gens qui voudraient vous parler. » — « M'apportent-ils quelque chose ? S'ils ne m'apportent rien, dis que j'ai pris médecine. » — « Si l'on m'apporte de l'argent, dit Sganarelle, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Geronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée. » *Mariage forcé*.

2. Le *Roman au temps de Shakespeare*, 1887, chap. v, p. 134.

la belle manière, et *Furor Poeticus* fait leur éloge avec un entrain et un excès qui ne pouvait que décourager leurs imprudents imitateurs :

Hang him whose verse cannot out-belch the wind :
That cannot beard and brave Don Eolus,
That when the cloud of his invention breaks,
Cannot out-cracke the scarr-crow thunderbolt !

Les euphuistes, dont l'heure était passée, sont de même raillés sans pitié. « Il y a une bête en Inde, dit Luxurio, qu'on appelle un putois... et plus elle est loin de vous et moins on s'aperçoit qu'elle sent mauvais » (p. 72). Voilà des renseignements d'histoire naturelle plus faciles à croire que ceux de Lyly ! Combien devait souffrir l'inventeur d'Euphuès, encore vivant, de voir ainsi ridiculiser ses ingénieux procédés ! Spenser, en revanche, que ses contemporains considérèrent unanimement comme leur plus grand poète, trouve ici des éloges sans réserve, et il est assez touchant de voir les étudiants de Cambridge considérer que si les circonstances de sa mort ont été douloureuses, du moins c'est une consolation de le savoir enterré dans un sépulcre digne de lui, élevé dans Westminster, à côté de la tombe de son illustre devancier, Chaucer.

Notre anonyme est particulièrement sévère pour les auteurs dramatiques : cela n'est pas surprenant, tout ce qui était alors l'aristocratie littéraire avait cette même tendance à la sévérité pour les œuvres de théâtre : Sidney qui, il est vrai, ne connut que des précurseurs, n'a pas assez de railleries pour les dramaturges ; Bacon, qui vit les plus grands, les méprise et réserve ses sympathies pour le genre classique ; dans ce milieu-là, Shakespeare est considéré comme un poète à cause de sa *Vénus* et de sa *Lucrèce*, mais nullement à cause de ses drames : aussi n'est-ce pas un faible mérite chez la savante Elisabeth, traductrice de Plutarque et de Boèce, que d'avoir osé encourager Shakespeare dramaturge. Dans les universités, dont la trilogie du *Parnasse* reflète les impressions, on partageait les préventions de Sidney et de Bacon. Ben Jonson est fort durement traité ; on lui trouve sans doute beaucoup d'esprit « pour un maçon », mais on lui reproche, ce qui est précisément son grand mérite, sa faculté d'observation ; « ce n'est rien qu'un empirique », dit Ingenioso avec un dédain qui paraît aujourd'hui comique ; « il a si peu d'imagination qu'il ferait mieux de retourner à son ancien métier » (p. 87). Evidemment, pour plaire aux critiques de cette école, il aurait dû regarder de moins près aux hommes et aux choses, inventer des Arcadies imaginaires ou représenter des Didon ou des Cléopâtre, telles que les concevaient les Daniel, les Jodelle et les Garnier.

Pour Shakespeare, les appréciations sont plus curieuses encore : son éloge revient constamment, mais il est débité par le fanfaron, le fat, le sot, le Mascarille de la pièce, le seigneur Gullio, type, au point de vue littéraire, du philistin exécration. Le grand poète est donc plus mal traité encore

1. P. 94 ; cf. le jugement analogue de Nash, le *Roman*, etc., p. 122.

que son ami Jonson ; on reconnaît, toutefois, qu'il fait grand bruit dans le monde et qu'il a le premier rang parmi les dramaturges populaires. Mais sa réputation est de mauvais aloi et indigne d'un vrai poète. On lui concède que *Vénus* et *Lucrèce* touchent le cœur et que tout le monde en aime la douce poésie ; « mais c'est dommage qu'il ne puisse s'attacher à quelque sujet plus grave, dépouillé des frivoles langueurs d'un vain amour » (p. 87). Notez que ce jugement est de 1601, postérieur, par conséquent, à toute la série des drames historiques ; mais pour l'auteur du *Parnassus*, les drames de Shakespeare ne semblent pas avoir été des œuvres littéraires ; ce passage est, du reste, de toute la trilogie, celui où l'auteur de *Roméo* est le plus avantageusement jugé. Ailleurs, dans la deuxième pièce de la série, Shakespeare est représenté comme l'idéal de la perfection pour les sots, pour le ridicule Gullio, qui cite à chaque instant le grand poète, veut avoir son portrait dans son cabinet de travail, et lorsqu'il part en conquête, débite ses vers aux dames pour les attendrir. Ainsi, on le voit se décider à écrire une épître amoureuse par les considérations suivantes (qui sont de la vraie comédie) : « Il y a des galants qui offrent des bijoux à leurs maîtresses, et on a pu, d'ailleurs, me le voir faire ; mais je trouve vulgaire maintenant de suivre l'exemple de tout le monde ; je veux donner aujourd'hui en présent les pierres précieuses de mon esprit, le diamant de mon ingéniosité, cadeau dont le prix échappe à l'évaluation. Toutefois, comme je suis en ce moment occupé d'importantes affaires de cour, je te chargerai, Ingenioso, de la fabrication, et je me réserve de réviser, polir et corriger ce que tu auras produit. » Le morceau devra être dans le style de Chaucer, ou de Gower, ou de Spenser, mais de préférence dans celui du « doux Mr. Shakespeare »¹ ; et Ingenioso, assourdi de citations tirées de cet auteur favori, se tourne dans un *à parte* vers l'auditoire et résume, dans ce jugement peu flatteur, son impression sur l'effet de vers en partie de *Roméo* : « Prenez garde, mes maîtres, il va vous tuer d'ennui avant que j'aie pu lui faire vider la scène » (p. 58).

D'autres admirateurs de Shakespeare figurent encore un peu plus loin dans le drame : ce sont deux des principaux acteurs de ses pièces, Burbage qui joua presque tous ses grands rôles tragiques, *Romeo*, *Richard III*, *Brutus* ; plus tard, *Lear*, *Shylock*, *Othello*, *Hamlet* ; et Kemp qui créa les rôles comiques de *Dogberry* dans *Much ado* et de *Peter* dans *Romeo*. Ils sont introduits sur la scène dans le même esprit de raillerie. On les montre recrutant des étudiants pour leur troupe de

1. Les ressemblances de Gullio avec Mascarille sont très curieuses ; il est, comme ce dernier, et avec la même raison, fier de ses habits, de son esprit et de ses prouesses militaires. Il raconte ainsi une de ses entrevues amoureuses : « I'll repeat unto you an entusiastically oration wherewith my new mistress' ears were verie lately made happie. The carriage of my body, by reporte of my mistriss, was excellent : I stood stroking up my haire, which became me very admirably, gave a low congey at the beginning of each period, made every sentence end sweetly with an othe », etc., p. 56.

comédiens; Kemp déclare que Shakespeare éclipse tous les auteurs qu'ait produits l'Université, lesquels ne sont que des pédants et il donne tout aussitôt la mesure de son savoir et de sa compétence en reprochant à ces derniers de rappeler de trop près « l'écrivain appelé Ovide et l'écrivain appelé Metamorphosis ». Burbage, de son côté, fait l'épreuve des dispositions des étudiants en les exerçant à débiter deux tirades dramatiques tirées de ses rôles les plus fameux et choisies par notre anonyme pour le ridicule qu'il y trouve, l'une est le passage universellement raillé de la *Spanish tragedy* de Kyd : « Who calls Hieronimo from his naked bed? » L'autre n'est rien moins que le monologue de Gloucester au début du *Richard III* de Shakespeare :

Now is the winter of our discontent
Made glorious summer by the sonne of Yorke.

Cette entrée en matière ne brille pas, il faut l'avouer, par sa simplicité, et n'est pas sans ressemblance avec le début de la *Spanish tragedy* elle-même, où on lit des vers comme ceux-ci :

But in the haruest of my sommer ioyes
Deaths winter nipt the blossome of my blisse, etc.

On voit par ces divers exemples que la réputation de Shakespeare, pendant la période 1599-1601 était très grande, mais très contestée, surtout, comme on pouvait s'y attendre, dans les universités, séminaires d'enseignement classique.

En permettant de déterminer ainsi plusieurs points de l'histoire de l'opinion publique sur Shakespeare, points d'autant plus importants qu'il s'agit du temps où il vivait et où sa réputation, immense auprès du populaire, était parfois battue en brèche par les gens instruits, M. Macray a rendu un grand service. Les deux drames qu'il a tirés de l'oubli complètent de la manière la plus heureuse, en les précisant, les appréciations qu'il était possible de formuler d'après la troisième partie de la trilogie, seule publiée jusque là. Son livre est imprimé avec beaucoup de soin et d'élégance. Il est regrettable seulement que le travail d'annotation ait été accompli d'une façon aussi sommaire. Trois pages de notes pour un texte qui fourmille d'allusions intéressantes et curieuses à élucider ne sont assurément point assez, surtout si l'on observe que les passages expliqués ne sont pas toujours les plus obscurs. Cette édition demande donc un complément, et il est très à souhaiter qu'il lui soit donné dans une prochaine réimpression.

J. J. JUSSERAND.

245. — **François Perrin**, poète français du seizième siècle et sa vie, par Guillaume COLLETET, publiée d'après le manuscrit aujourd'hui détruit de la Bibliothèque du Louvre, par Anatole de CHARMASSE, Paris, Champion.

Il y a encore des découvertes à faire dans l'histoire littéraire du xvi^e siècle : cette étude en est la preuve. M. de Charmasse a largement complété la biographie du poète autunois par Guillaume Colletet ¹, et de plus il a retrouvé tous les titres qui assurent à François Perrin une place honorable entre les *poetae minores* de son temps. On s'explique peu que Perrin, dont l'œuvre poétique est loin d'être sans importance, ait été si vite oublié après sa mort, même par ses concitoyens : c'est qu'il lui a manqué sans doute, pour que la postérité se souvienne de lui, d'être cité par Est. Pasquier dans cette « flotte nombreuse » de poètes qui illustra les règnes de Henri II et de Charles IX, ou qu'il n'eut point la bonne fortune, comme tant d'autres qui ne le valaient point, de « se frotter à la robe de Ronsard », et de voir son nom recommandé par lui aux siècles à venir. Il naquit à Autun vers 1533, et entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique « auquel Dieu l'avoit appelé dès ses jeunes ans ». Cette vocation sérieuse explique le caractère religieux et moral de toutes les œuvres de Perrin dont les premières furent encouragées par quelques amis généreux qu'il avait à Nevers, entre autres par François Girard, seigneur de Chevenon et Sermoise, gentilhomme qui savait « marier dextrement les armes avec les arts ». Ce fut peut-être ce dernier qui excita le jeune poète à se produire sur un plus grand théâtre. Il quitta donc sa ville natale avec l'espoir sans doute d'y rentrer avec une « lyre croisée » ; mais, après sept ans de séjour à Paris et à la cour, il n'avait éprouvé que déceptions et déboires de toute sorte. Il s'aperçut un peu tard qu'il n'était pas homme à jouer le rôle de courtisan, à faire comme :

Ce poisson dont la peau decevante
Change autant de couleur qu'on luy change d'object.

S'il revint au colombier quelque peu blessé dans son amour-propre, en revanche il fut guéri de toute ambition, et il passa tout doucement à Autun le reste de sa vie qui fut longue (il mourut en 1610), estimé et honoré des siens, ayant reconnu la vérité du proverbe, « qu'il vaut mieux en somme être le premier dans son village que le dernier à Rome. »

M. de C. a soigneusement relevé et analysé, non sans en donner des extraits fort bien choisis, toutes les œuvres de Perrin. En voici la liste : 1^o « *Le pourtraict de la vie humaine ou naïfvement est depeincte la corruption, la misere et le bien souverain de l'homme, en trois centuries de sonnetz. A Paris, 1574* ». Je me contenterai de signaler deux petites pièces intéressantes pour ceux qui sont curieux de rapprochements lit-

1. Léopold Pannier, dans son *Essai de restitution* du manuscrit de Colletet, a cru que la biographie de Perrin était parmi celles qui ont été détruites. Il ignorait que M. de C. l'avait fait copier quelques années avant l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.

téraires, l'une intitulée « la Cigale et la fourmi », l'autre « le Villageois et la couleuvre ». Ce qui est encore à remarquer, c'est une sombre peinture des misères du pauvre laboureur « sec comme un tronc de bois » qui :

Pour chambre tapissée et magnifique sale
Vous a une cabane, ou plus tost une hale
Percée tout autour ainsi qu'est un panier.

2° *Imploration de la Paix, extraicte du latin de maistre Lazaire Thomas, et mise en vers françois. A Lyon, 1576.* Ce poème était jusqu'ici resté inconnu ; il n'a pas échappé aux recherches de M. de C. qui en a retrouvé très probablement l'unique exemplaire. C'est un éloge du roi Henri III à qui le ciel réserve, comme à un nouvel Hercule, de détruire les monstres qui ravagent la terre. A la suite viennent « Treze sonnets de l'invention dudit Perrin », quelques-uns en l'honneur du roy et de la reine-mère dont la haute sagesse saura « estouffer les feux ensouffrez qui embrasent la France ». On sait comment se sont réalisées les prédictions de l'honnête Perrin. 3° *Cent et quatre quatraines de quatrains contenantz plusieurs belles sentences et enseignemens, extraicts des livres anciens et approuvez : lesdictes quatraines divisées en quarterons. A Lyon, 1587.* Le poète nous avertit naïvement qu'il composa ces quatrains « non pour les monstrer au public, mais pour tromper la douleur d'un malheureux rhume qui dez un an en ça ne luy avait pas laissé huict jours entiers et consequutifs en repos ». En dépit du rhume et malgré le titre barbare du poème, quelques vers sont bien frappés, comme ceux-ci par exemple :

Si tu veux qu'à tous coings la tourbe t'accompagne,
Elle par longs sermons ne se veult pratiquer :
Mais qu'on ne voye point les presentz te manquer,
Car par banquetz frequentz et dons elle se gaigne.

Ce que l'auteur ne dit pas, c'est qu'il fut assurément engagé à composer ces quatrains par le succès de ceux de Guy du Faur de Pibrac, imprimés en 1574. 4° *Oraison de Jeremie apres la destruction de Jerusalem... avec les louanges ou actions de graces a Dieu apres la deffaicte des reistres, advenue environ la fin de novembre 1587. A Lyon, 1588.* Aucun bibliographe, dit M. de C., n'a cité cette œuvre ; il n'en reste qu'un seul exemplaire qui appartient à la bibliothèque de Lyon. 5° *Sichem ravisseur, tragedie extraicte du Genese, trente quatriesme chapitre. Paris, 1589.* La pièce est précédée d'un ample discours et de deux sonnets adressés au président Jeannin ; elle n'est pas sans valeur ni sans quelque originalité : ce que j'en ai lu me la ferait placer immédiatement après les *Juives* de Robert Garnier. 6° *Les Escoliers, comédie*, imprimée à la suite de *Sichem ravisseur*, rééditée à Bruxelles en 1866, par P. Lacroix. Cette comédie est en cinq actes et en vers de huit syllabes, comme la *Reconnue* de Remy Belleau ; le style en est assez alerte et enjoué, les caractères vrais, mais ce qui en fait surtout le mérite, c'est que l'auteur :

N'a pas voulu prendre
 L'argument vers les estrangers,
 Menteurs, imposteurs et legers,
 Ayant micux la façon gauloise
 Que la phrigitienne ou gregeoise;
 Car les fruicts luy semblent meilleurs
 En noz propres vergers qu'ailleurs.

7^e Histoire tragique de Sennacherib roy des Assyriens. Paris, 1599. Perrin composa ce poème, dit-il, pour échapper aux « incommoditez, indispositions et ennuis que les affaires lui versaient sur la teste. Car estant obstinément pressé soubz ce fais, je n'ay recours qu'à la musique harmonieuse et aux graves discours de l'histoire ». Les intentions étaient excellentes, mais l'auteur n'avait pas assez consulté son esprit et ses forces : il faut avoir les reins solides pour lutter avec la Bible.

Il ne me reste plus qu'à féliciter M. de Charmasse de nous avoir donné un ouvrage utile et instructif. Je ne lui ferai qu'une petite critique : il est regrettable qu'il n'ait pas mis à la fin du volume un index des noms propres et des ouvrages cités.

A. DELBOULLE.

246. — 1. **Louis XIV et l'Eglise protestante de Strasbourg au moment de la révocation de l'édit de Nantes** (1685-1686), d'après des documents inédits, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 290 p.

— 2. **1724-1808, Charles de Butré**, un physiocrate tourangeau en Alsace et dans le margraviat de Bade, d'après ses papiers inédits, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1887. In-8, 214 p.

1. On croit d'ordinaire que l'Alsace a vécu tranquille, sur la foi des traités de Westphalie, pendant que la persécution religieuse sévissait, après la révocation de l'édit de Nantes, dans le reste de la France. Le second volume des *Mittheilungen aus der Kirchengeschichte des Elsasses* de Roehrich, le travail de A. Kieffer, *Le gouvernement français et les protestants d'Alsace* (1868), les lettres de M. d'Angervilliers à la cour publiées par Spach (1878)¹, le *Mémorial* de l'ammeister Reisseisen édité par M. Rodolphe Reuss², le premier tome des *Ordonnances d'Alsace* prouvent au contraire qu'en nombre d'endroits il y eut des conversions achetées par l'or ou arrachées par la violence. Mais y eut-il une persécution à Strasbourg? L'Eglise protestante de cette ville fut-elle sauvegardée par la capitulation spéciale qu'avait signée Louis XIV? La question vient d'être résolue par M. R. Reuss dans le premier des volumes que nous annonçons. Le conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg a dépouillé les vieux registres jaunis et à moitié brûlés qui contiennent les procès-verbaux du Conseil secret des Treize.

1. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 44, art. 201.

2. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 6, art. 29.

Il démontre que Louis XIV n'a pas respecté la capitulation qu'il avait jurée. A Strasbourg même, la violence ne fut pas employée; mais on acheta les consciences, on dépouilla peu à peu de ses privilèges et de ses édifices religieux le Magistrat protestant. Dans le territoire de Strasbourg et les bailliages voisins, Wasselonne, Illkirch, Barr, on fit pleuvoir les destitutions, les emprisonnements, les amendes. Le récit de cette persécution tracassière, entreprise sur l'ordre de Louvois par le zèle intolérant des fonctionnaires royaux et des représentants de l'Eglise romaine, est très intéressant. Nous ne citerons que les principaux faits racontés par M. R. Reuss. Un converti, Obrecht, est nommé préteur royal, et le vieil ammeister Dominique Dietrich, qui refuse d'embrasser le catholicisme, est exilé à Guéret, puis à Vesoul. Le *simultaneum* est introduit à Wasselonne, dans les bailliages, et on veut même l'étendre aux églises de Saint-Guillaume et de Saint-Thomas; l'église de Dorlisheim est occupée par les catholiques qui comptent à peine sept familles dans le village; des libraires protestants sont poursuivis et condamnés; des pasteurs, destitués ou expulsés; les jésuites qui arrivent à Strasbourg dès le lendemain de la conquête, obtiennent de précieux avantages pour leur collège. A tout instant ont lieu, de la part du parti catholique, des attaques et des usurpations. Les protestants d'Illkirch se voient forcés d'observer tous les jours fériés catholiques. Une ordonnance royale défend de conserver plus longtemps dans les bailliages des administrateurs hérétiques et prescrit jusqu'à la déposition des plus humbles municipaux de village. Une autre décide qu'à Strasbourg « les charges du Magistrat seront *alternativement* remplies de catholiques et de luthériens, en sorte qu'il y ait toujours dans ledit Magistrat et dans les autres charges et emplois qui dépendent de la ville, un nombre de bourgeois et habitants catholiques et luthériens, proportionné à ce qu'il y aura dans la ville, de l'une et de l'autre religion »; mais cette proportionalité même n'est pas établie; il y a bientôt à Strasbourg autant de conseillers catholiques que de conseillers protestants, alors que les réformés composent les trois quarts de la population; toute place vacante est donnée à un catholique. On voit, par ce simple résumé, que M. R. Reuss a rassemblé assez de faits précis et indiscutables dans les protocoles officiels du Conseil suprême de Strasbourg pour trancher une question longtemps débattue : les accusations portées contre Louis XIV sont méritées.

2. C'est dans une bâtisse délabrée de la rue des Bestiaux, à Strasbourg, sous un hangar en ruines, parmi des paperasses à moitié pourries sur lesquelles avaient niché les poules, que M. Rodolphe Reuss a trouvé la correspondance et les manuscrits du baron Charles de Butré. Ce Butré, gentilhomme tourangeau, disciple de Quesnay, fut auprès du margrave Charles-Frédéric de Bade-Durlach « l'ambassadeur attitré de la physiocratie » (p. 18 et 28). Il greffait dans les jardins d'Ettlingen les arbres fruitiers de la margravine. Il correspondait avec Dupont de Ne-

mours, avec le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, la marquise de Pailly, Turgot, Raynal, La Tour d'Auvergne, etc. Il s'intéressait vivement aux expériences magnétiques qui « faisaient alors de Strasbourg une des villes les plus réputées dans le monde des médecins, des adeptes et des charlatans » (p. 64). En 1792, il se trouvait à Paris; il y passa toute la Terreur, et, pour vivre, se fit jardinier dans la banlieue. De retour en Alsace, cinq ans plus tard, accusé de jacobinisme en pays de Bade et ne pouvant plus revoir ses pépinières d'Ettlingen, il demeura successivement à Niederhaslach, à Molsheim, à Strasbourg où il mourut le 18 janvier 1805. M. R. Reuss a reconstitué l'existence de Butré, et a su faire revivre cet inspecteur-général des vergers et des jardins du margrave de Bade qui fut et un physiocrate et un philanthrope. Mais son étude nous offre davantage : elle nous aide à mieux saisir quelques aspects du XVIII^e siècle, à mieux connaître certains côtés de l'histoire intellectuelle et économique de ce temps : le désir de réformer les abus, les rêveries sociales, les spéculations humanitaires, la *science hermétique*. « Quand on rencontre, dit M. Reuss, des personnages secondaires dont les hasards de la vie ont gardé la trace et conservé les épanchements intimes, on est sûr de trouver chez eux la note juste, exacte, la photographie, si l'on veut, de leur caractère, de leurs idées, de leurs passions et de celles de leur entourage » (p. 209).

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vont paraître prochainement à la librairie Alcan le III^e et le IV^e volume de l'« Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères »; *l'ambassade de M. de Selve en Angleterre 1546-1549*, par M. Germain LEFÈVRE-PONTALIS et *les papiers de Barthélemy (1793)* par M. Jean KAULEK, ainsi que le IV^e volume du « Recueil des instructions » : *Pologne*, avec une introduction et des notes, par M. Louis FARGES.

— Un volume de près de six cents pages, dont l'auteur est le P. H. CHÉROT, *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne*, vient de paraître à la librairie Picard; nous en rendrons compte très prochainement.

— Un nouveau livre de Mgr RICARD; il est consacré à *l'abbé Maury (1746-1791)* et comprend deux parties : 1^o *L'abbé Maury avant 1789*; 2^o *l'abbé Maury et Mirabeau* (Paris, Plon. In-8°, 232 p. 3 fr. 50). L'auteur prépare un volume qui a pour titre *Le cardinal Maury (1791-1817)*.

— M. Alfred DUQUET a entrepris de raconter le drame de Metz et, comme ce drame se compose de deux parties distinctes, l'une, celle des grandes batailles, l'autre, celle du blocus et des négociations politiques, il a résolu de faire paraître deux volumes sur le sujet. Le premier est en vente et a pour titre *Les grandes batailles de Metz, 19 juillet-18 août* (Paris, Charpentier. In-8°, VIII et 341 p. 3 fr. 50, avec cinq cartes des opérations militaires). Voici la division des chapitres : *Ouverture*

des hostilités (p. 1-9); *Bataille de Forbach* (p. 10-56); *Retraite sur Metz* (p. 57-79); *Description de Metz* (p. 80-85); *Bataille de Borny* (p. 86-105); *Le quinze août* (p. 106-120); *Bataille de Rezonville* (p. 121-198); *Journée du dix-sept août* (p. 199-207); *Bataille de Saint-Privat* (p. 228-311). Le second volume, se rapportant plus spécialement aux négociations et à la capitulation, aura pour titre *Les derniers jours de l'armée du Rhin*.

ALLEMAGNE. — *Die arische Periode und ihre Zustände*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Fr. von SPIEGEL (Leipzig, Friedrich. In-8°, et 330 p., 12 mark). Ce livre forme le second volume de la collection des *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Sprachwissenschaft*; le premier volume est, comme on sait, l'ouvrage de M. Aug. Fr. POTT, *Allgemeine Sprachwissenschaft und Carl Abel's ägyptische Sprachstudien*.

— Tout récemment a paru le troisième et dernier volume de la deuxième édition de l'ouvrage classique d'Arnold SCHÆFER, *Demosthenes und seine Zeit* (Leipzig, Teubner, in-8°, x et 496 p. 10 mark). C'est M. Max HOFFMANN, de Lübeck, qui a revu l'édition et fait les changements indiqués sur l'exemplaire de l'auteur; lui-même, tout en respectant le texte de Schaefer, a fait de nombreuses additions (bibliographie, inscriptions, etc.); il n'a pas accueilli, dans la nouvelle édition, les *Beilagen* que contenait la seconde partie du troisième volume et les a remplacées par l'étude de M. Ad. MICHAELIS sur les portraits de Démosthène.

— Vient de paraître la première partie du III^e volume du *Römisches Staatsrecht* de M. Th. MOMMSEN « *Bürgerschaft und Senat* » (Leipzig, Hirzel. In-8°, 15 mark). La seconde partie de ce troisième volume est en préparation; lorsqu'elle aura paru, l'ouvrage entier sera terminé.

— Müllenhoff avait, comme on sait, entrepris une *Deutsche Altertumskunde*, dont le premier volume avait paru de son vivant (1878) et qui renfermait les chapitres suivants : *Die griechische Heldensage*; *Aviens ora maritima*; *Bernsteinhandel*; *Pytheas*; *Eratosthenes*. Après sa mort, son ami W. Scherer publia le cinquième volume de cette *Altertumskunde*, volume ainsi divisé : *Ueber die Echtheit der germanischen Mythen*; *Erläuterung der Voluspæ*; *Die poetische und prosaische Edda*. La librairie Weidmann, de Berlin, publie aujourd'hui le deuxième volume de l'ouvrage (avec quatre cartes de H. Kiepert). Voici le contenu de ce second tome : III. *Die Nord- und Ostnachbarn der Germanen (Germaniens Grenzen; die Sitones, die Aestii, die Veneti, die Fenni, die Slawen)*; IV. *Die Gallier und Germanen (Die Bastarnen; Die Kimbern und Teutonen, Posidonius der Rhodier; Der Name Germanen; die ältesten Grenzen der Germanen nach den Flussnamen; die Keltenzüge; der Zug der Kimbern und Teutonen; Excurs zu Posidonius)*.

— La collection des *Historische Untersuchungen* de Jastrow (voir *Revue critique*, n° 24, p. 478) comprend trois fascicules nouveaux : VI, LEHMGRÜBNER, *Benzo von Alba, ein Verfechter der kaiserlichen Staatsidee unter Heinrich IV, sein Leben und der sogenannte « Panegyrikus »* (4 mark); VII. G. WINTER, *Die kriegsgeschichtliche Ueberlieferung über Friedrich den Grossen, kritisch geprüft an dem Beispiel der Kapitulation von Maxen* (5 mark); VIII. R. MASCHKE, *Der Freiheitsprozess im klassischen Altertum, insbesondere der Prozess um Verginia* (6 mark).

— La librairie A. Deichert, d'Erlangen, fera paraître très prochainement une *Rætoromanische Chrestomathie*, rédigée par M. C. DECURTINS avec la collaboration de M. H. MORF.

— Signalons, dans le programme du gymnase royal de Wurzen pour 1887, l'étude de M. Paul LANGE *ueber Ronsards Franciade und ihr Verhältniss zu Vergils Aeneide*.

— La collection des « réimpressions françaises » que dirige M. K. Vollmøller (Heilbronn, Henninger) doit s'augmenter de deux volumes nouveaux; le VII^e, *Le traité de la grammaire françoëse, fèt par Louïs Meigrét Lionoës* (1550) et le VIII^e, *la Sophonisbe*, de Mairet.

— M. Alex. BRÜCKNER doit publier une série de volumes intitulés *Bilder aus Russlands Vergangenheit*. Le premier volume vient de paraître sous le titre *Beiträge zur Culturgeschichte Russlands im XVII Jahrhundert* (Leipzig, Elischer, v et 451 p. 8 mark) et contient les études et essais suivants : *Zur Naturgeschichte der Prätendenten*; *die Pest in Russland 1654*; *die Herstellungskosten eines Buches im Jahre 1649*; *des Patriarch Nikon Ausgabebuch 1652*; *eine russische Gesandtschaftsreise nach Italien 1656-1657*; *eine russische Gesandtschaft in Paris im Jahre 1681*; *ein Kleiderreform-project vor Peter dem Grossen, Laurentius Rinhuber* (1667-1685); *Fürst M. W. Galizyn* (1643-1714); *Patrick Gordon* (1635-1699).

— Une deuxième réimpression, sans aucun changement, de la publication de Salomon HIRZEL, *Der junge Gæthe, seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776*, avec une introduction de Michel BERNAYS, vient de paraître à la librairie Hirzel, de Leipzig (3 parties, 10 mark).

— Les derniers volumes parus de la collection des « Réimpressions allemandes du XVIII^e et du XIX^e siècle », dirigée par M. Seuffert et publiée par la librairie Henninger, de Heilbronn, étaient : vol. 25, *Kleine Schriften zur Kunst*, de Henri Meyer, p. p. P. WEIZSÆCKER (CLXVIII et 258 p. 4 mark 20) et vol. 26 *Johann Elias Schlegels aesthetische und dramaturgische Schriften*, p. p. J. von ANTONIEWICZ (CLXXX et 226 p. 4 mark). Les prochains volumes (vol. 27 et 28) seront le *Buch der Lieder* de Henri Heine p. p. E. ELSTER et *die Mætresse*, comédie de Karl Gotthelf Lessing p. p. Eug. WOLFF.

— M. J. IMELMANN a traduit en allemand une remarquable étude de lord ACTON sur les historiens contemporains de l'Allemagne, étude qui complète et rectifie à certains égards le livre de Wegele (*Die neuere deutsche Geschichtswissenschaft, eine Skizze*. Berlin, Gaertner. In-8°, 60 p. 1 mark 40).

ANGLETERRE. — M. FROUDE va publier chez Longmans le récit de son récent voyage dans l'Inde, sous le titre *The English in the West Indies or the bow of Ulysses*.

— Paraîtront prochainement dans la série des « eminent women » *Madame de Staël*, par Bella DUFFY et *Hannah More*, par Charlotte YONGE.

— On annonce également un ouvrage de M. J. SUTHERLAND, *William Wordsworth, the story of his life* (Elliot Stock).

— La librairie Walter Scott, de Londres, publie depuis quelque temps, une collection des « *Great writers* » qui compte déjà quatre volumes (un shilling le volume). Ce sont les biographies de Dickens, de Longfellow, de Dante Gabriel Rossetti et de Coleridge. Cette dernière biographie qui a paru peu après le livre allemand de M. Al. Brandl sur le même sujet, est intitulé *Life of Samuel Taylor Coleridge* (in-8°, xxi et 154 p.) et a pour auteur M. Hall CAINE.

— Il se publie à Oxford une collection de *Diplomatic reproductions of Old. Welsh texts, illustrated by fac-similes*. Chaque année paraît un volume (« student's edition », 21 sh.; « library edition », 31 sh. 6 d.; « patron's edition », 42 sh.). Le premier volume, qui est dû aux soins de MM. J. RHYs et J. G. EVANS, vient d'être mis en vente; il est intitulé : *The text of the Mabinogion and other Welsh tales from the Red Book of Hergest* (xxiv et 355 p. in-8°, 5 fac-similés. Oxford, J.-G. Evans, 7, Clarendon Villas). Il contient les textes que Lady Guest avait publiés en

1838-49 dans une édition coûteuse et maintenant fort rare, et entre autres, *Owein et Lunet, Peredur, Gereint et Enid*. Les éditeurs ont réservé pour un volume suivant l'*History of Taliessin*.

TURQUIE. — Le catalogue de la collection de monnaies de feu Subhi pacha, dont nous avons annoncé la vente dans notre avant-dernier numéro, est imprimé et se trouve en vente, au prix de dix francs, chez MM. Weiss et Lorentz et Keil, libraires à Péra.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 novembre 1887.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit les lettres des candidats aux deux places vacantes parmi les membres de l'Académie. Ces candidats sont :

1^{re} Pour la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Benoist :

M. Anatole de Barthélemy ;

M. Clermont-Ganneau, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études ;

M. l'abbé L. Duchesne, maître de conférences à l'École pratique des hautes études ;

M. Robert de Lasteyrie, professeur à l'École des chartes ;

2^o Pour la place de membre libre, vacante par la mort de M. Desnoyers :

M. le docteur Hamy, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro ;

M. Joachim Menant ;

M. Emile Picot ;

M. Célestin Port, archiviste du département de Maine-et-Loire ;

M. Félix Robiou, professeur à la faculté des lettres de Rennes ;

M. Auguste Vitu.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre l'exposé des titres de ces candidats.

Julien HAVET.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

Correspondance de Marie Louise, 1799-1847, lettres intimes et inédites à la comtesse de Colloredo et à M^{lle} de Pontet, depuis 1810 comtesse de Crenneville. Avec trois portraits. Vienne, Gerold. — DUGUET. Les grandes batailles de Metz et les derniers jours de l'armée du Rhin. Paris, Charpentier. — JULES FERRAND, Bibliographie du Dauphiné, histoire de la principauté de Donzère. Paris, Quantin. — (Van HOGENDORP). Mémoires du général, publiés par son petit-fils. La Haye, Nijhoff et Paris, Pedone Lauriel. — LAVISSE, Essais sur l'Allemagne impériale. Paris, Hachette. — M. L. Les bureaux de la guerre sous la Terreur. Paris, Baudoin. — MGR RICARD, L'abbé Maury, 1746-1791, l'abbé Maury avant 1789, l'abbé Maury et Mirabeau. Paris, Plon. — J. ROMAN, Tableau historique du département des Hautes-Alpes, première partie, état ecclésiastique, administratif et féodal antérieur à 1789, histoire, biographie, bibliographie de chacune des communes qui le composent. Paris, Picard. — H. de SYBEL, Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, traduit de l'allemand par M^{lle} M. DOSQUET, tome sixième et dernier. Paris, Alcan. — Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carlovingienne, publiés par Marcel THÉVENIN. Institutions privées. Paris, Picard.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 21 novembre —

1887

Sommaire : 247. Le Roman d'Alexandre, p. p. Israël Lévi. — 248. Œdipe roi, p. p. HOLUB. — 249. BUSCH, Le cardinal Wolsey. — 250. Em. BOURGEOIS, Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté. — 251. DE LA GORCE, Histoire de la seconde république française. — 252. EGLI, Histoire de la toponomastique. — 253. Rituel romain du pape Paul V. — *Variétés* : Lettre de Villoison à Wyttenbach. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

247. — **Le Roman d'Alexandre**, texte hébreu anonyme publié pour la première fois avec une introduction et des notes critiques par Israël Lévi, rabbin adjoint au Grand rabbin de Paris; Paris, librairie Durlacher, 1887, in-8, xvi-82 p.

M. Israël Lévi s'occupe depuis plusieurs années de la légende d'Alexandre le Grand dans la littérature juive. Dans un savant mémoire paru dans la *Revue des études juives*, octobre-décembre 1881, p. 238-275, il a étudié les monuments de cette littérature dont les deux plus importants sont deux versions hébraïques du roman d'Alexandre. M. L. se proposait d'éditer ces versions; le livre qui vient de paraître réalise en partie ce dessein; il contient la version du ms. 671 de la Bibliothèque nationale sans titre ni nom d'auteur. L'introduction, en tête du livre, nous fait connaître le résultat des nouvelles recherches de M. L. sur les sources des versions hébraïques et les degrés de parenté qu'elles ont entre elles. Elle rectifie quelques-unes des assertions du mémoire mentionné plus haut et confirme les autres en les appuyant de nouvelles preuves. Voici en résumé le contenu de cette introduction.

Le ms. anonyme de Paris diffère du ms. du Jews' College de Londres¹ qui contient la version de Samuel ibn Tibbon; il s'écarte également de la version que renferme le *Josiphon*. Il a été traduit d'une version arabe qui ne s'est pas retrouvée. La version arabe n'avait pas été tirée directement du pseudo-Callisthènes, mais elle avait eu pour original la version latine du presbyter Léon connue sous le nom de : *Historia de præliis Alexandri magni*. Comparé avec le ms. de Londres, le ms. de Paris présente cette particularité que les deux premiers livres du roman donnent un texte différent, tandis que le troisième livre est le même dans les deux ms. Comment expliquer ce phénomène? Les deux ms. contiennent-ils deux recensions d'une même version hébraïque ou représentent-ils deux traductions différentes de la version arabe? Si l'on tient pour véridique la clause du ms. de Londres qui attribue à

1. V. *Catalogue of the hebrew ms. in the Jews' College, by Neubauer, Oxford, printed for private circulation, 1886, n° 145.*

Samuel ibn Tibbon la version de ce ms., on pourrait supposer, dit M. L., que Samuel, ignorant d'abord l'existence d'une première version hébraïque, aurait traduit de l'arabe les deux premiers livres; puis que, arrivé au troisième livre, il aurait eu connaissance de cette version dans un ms. analogue au ms. de Paris et qu'il en aurait copié le troisième livre. Cette hypothèse a quelque chose d'extraordinaire. Il n'est pas rare de rencontrer dans les bibliothèques des ms. composés de morceaux étrangers les uns aux autres, soit que des cahiers de provenance différente aient été reliés ensemble, soit que les lacunes d'un ms. incomplet aient été comblées au moyen de copies postérieures. L'auteur du ms. de Londres aurait pu avoir sous les yeux un ms. de cette espèce. En aucun cas le ms. de Londres ne peut être la source du troisième livre du ms. de Paris, car celui-ci renferme des passages qui se retrouvent dans l'*Historia de præliis* mais qui manquent dans le ms. de Londres. Quoiqu'il en soit, ces deux ms. révèlent l'existence de deux traductions hébraïques faites sur la version arabe de l'*Historia de præliis*.

Quant au *Roman d'Alexandre* dans le *Josiphon* dont l'auteur vivait vraisemblablement au x^e siècle, la première partie seule est semblable à la version de Samuel; les autres parties sont formées d'extraits du pseudo-Callisthènes, de la version de Valerius, de l'*Epitome* de Valerius, de l'*Historia de præliis* et de la lettre d'Alexandre à Aristote. Samuel ibn Tibbon ayant vécu deux siècles après l'auteur du *Josiphon*, on pourrait supposer que cette première partie aurait été empruntée par Samuel au *Josiphon*, mais M. L. pense qu'elle a été interpolée dans le *Josiphon* après coup, car elle interrompt brusquement le récit de la naissance d'Alexandre qui reprend ensuite. Cependant le ms. de Londres renferme, de son côté, des passages qui paraissent empruntés au *Josiphon*; ces passages auraient-ils été intercalés dans la version de Samuel par un copiste postérieur?

La clause du ms. de Londres qui indique Samuel ibn Tibbon comme l'auteur de la version de ce ms., ajoute qu'il circulait une autre version plus mauvaise que Harizi aurait faite d'un texte autre que l'arabe. Un mot omis dans cette clause nous empêche malheureusement de savoir dans quelle langue était écrit ce texte; néanmoins, il ne nous est pas permis de supposer que l'auteur de cette notice fasse allusion au *Mousaré hafilosophim*, car Harizi dit expressément qu'il a traduit de l'arabe cet ouvrage. Mais Harizi a-t-il jamais traduit d'autres livres que des livres arabes? Quelle foi doit-on ajouter à cette notice? Si Harizi a fait réellement une traduction hébraïque du *Roman d'Alexandre*, il ne serait pas impossible que cette version eût fourni le troisième livre du ms. de Londres.

Un point important et parfaitement établi par M. L. est que la version arabe a été faite en Sicile et a passé de là en Espagne et dans le midi de la France vers le milieu du xii^e siècle. D'un autre côté, M. Paul

Meyer estime ¹ que l'*Historia de præliis*, qui a vu le jour en Italie, n'a été répandue en France qu'au ^{xiii}^e siècle. On s'explique ainsi que les premières versions hébraïques parues en Espagne ou dans le midi de la France aient été faites sur l'arabe. C'est au ^{xiv}^e siècle qu'Immanuel ben Jacob Bonfils de Tarascon traduit directement du latin en hébreu l'*Historia de præliis*. Sa version est conservée dans deux ms., l'un à Paris, l'autre à Turin, qui présentent des lacunes, mais qui se complètent l'un par l'autre. M. L. a l'intention de publier aussi cette version.

Il nous a paru utile de faire connaître, par une analyse, cette introduction aux lecteurs de la *Revue critique*; d'abord, parce qu'elle fait ressortir, mieux que nous ne saurions le faire, l'intérêt des versions hébraïques pour la constitution du texte de l'*Historia de præliis* et l'histoire de sa diffusion en Europe; et en second lieu, parce qu'elle est écrite en hébreu et n'est accessible qu'aux personnes qui lisent cette langue. Nous souhaitons que M. L. nous donne prochainement une traduction française de cette publication si intéressante. Il trouvera là l'occasion de reprendre quelques questions qui ne paraissent pas avoir encore reçu une solution définitive.

Les versions hébraïques du *Roman d'Alexandre* sont de basse date et ne se rattachent à l'original grec qu'à un degré très éloigné. La version syriaque et la version arménienne, au contraire, procèdent directement du grec et remontent très haut; elles ont une grande valeur pour la constitution du texte du pseudo-Callisthènes. Nous avons appris avec plaisir que M. Budge avait commencé l'impression de la version syriaque.

La version qui vient de paraître ne nous étant parvenue que dans un ms. unique, l'éditeur a reproduit fidèlement ce ms. avec ses incorrections, mais il a comparé avec beaucoup de conscience le ms. de Londres, le *Josiphon* et l'*Historia de præliis*. Il a consigné les résultats de cet examen dans une longue liste de notes qui suivent le texte édité ligne par ligne, et indiquent les leçons et les variantes des autres versions. Cette édition est le fruit d'un travail de plusieurs années; elle témoigne chez son auteur d'un esprit de saine critique; du reste, l'éloge du savant gérant de la *Revue des études juives* n'est plus à faire. Nous renvoyons au dernier numéro de la *Revue des études juives*, au compte-rendu du livre de M. L. par M. Loeb, pour quelques corrections et observations qui y ont été insérées, à la demande de M. Israël Lévy.

RUBENS DUVAL.

1. *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. II, p. 39.

248. — *Oldipus Tyrannos*, erklärt von J. HOLUB. Paderborn et Münster, 1887, XII-92 p. in-8.

La brochure que nous avons sous les yeux forme le premier fascicule d'une édition complète de Sophocle, que M. Holub se propose de publier, parce que, dit-il, « dans les derniers temps on a admis beaucoup de conjectures dans le texte de Sophocle sans raisons suffisantes, et d'autre part, on essaie de défendre, en de nombreux passages, des leçons insoutenables, uniquement parce qu'elles sont traditionnelles ». Autrement dit, sans se laisser décourager par le nombre et la valeur des travaux qu'a suscités l'étude du texte de Sophocle. M. H. s'annonce à son tour comme un éditeur nouveau, qui cherche sa voie propre, et ne veut devoir que le moins possible à autrui.

M. H. reconnaît, avec tous les critiques, l'autorité du *Laurentianus*, mais, de plus, il croit pouvoir poser en principe : 1° que la partie de ce manuscrit qui renferme les pièces de Sophocle a été écrite sous dictée d'après un archétype ne renfermant que peu de fautes; 2° que la personne qui dictait était un Grec, ou une personne dont la prononciation était affectée d'itacisme et de plusieurs autres défauts, comme de prononcer γ comme le j allemand devant ϵ ou ι , π comme b , etc. C'est sur cette double observation que M. H. fonde toute sa critique, et c'est ce qu'il y a de plus nouveau, nous ne disons pas de meilleur, dans sa nouvelle édition.

Il ne nous semble pas, en effet, que cette méthode l'ait conduit à de bien merveilleux résultats, pour ne citer que les trois passages corrigés, mis en vedette dans la préface. En vertu de ce principe que certaines fautes proviennent de ce que le copiste a mal entendu des mots mal prononcés, l'éditeur, au vers 724 et suivant, au lieu de: ὦν γὰρ ἄν θεός | χρεῖαν ἐρευνᾷ, propose de lire : ὄν γὰρ ἄν θεός | χρῆ ἄν γ' ἐρευνᾷν, ce que rendent également impossible le hiatus et la tmèse, car, pour M. H., ἄν γ' ἐρευνᾷν équivaut à ἀνερευνᾷν γε. — Au vers 1134, la correction κάτοιδε, νείμας, au lieu de la vulgate κάτοιδεν, ἦμος, ne rétablit pas la régularité de la construction, à laquelle on cherche à porter remède. — Enfin, aux vers 1307-1311, M. H. propose de lire ἡ ᾧδῃ μούνη ἔξ ἄλλου, en interprétant ἡ ᾧδῃ μούνη par ἡ μονῳδία. Cette conjecture fantaisiste n'a aucune valeur.

Quant aux notes explicatives, cette partie du travail de M. Holub n'offre rien de bien original. Ces notes dégénèrent trop souvent en un simple vocabulaire. En résumé, sous le double rapport de la critique et de l'interprétation, la connaissance du texte de Sophocle ne paraît pas avoir fait le moindre progrès par suite de la publication que nous venons d'examiner.

Émile BAUDAT.

249. — Dr. Wilhelm Busch. **Drei Jahre englischer Vermittlungspolitik 1518-1521**. Bonn, Marcus, 1884, 194 p. in-8. Prix 4 m. — Le même : **Cardinal Wolsey und die englisch-kaiserliche Allianz 1522-1525**. Ibidem. 1886, 97 p. in-8.

Ces deux volumes ne sont que les deux parties d'un même travail. M. Busch s'est proposé d'exposer le rôle diplomatique joué par le cardinal Wolsey, surtout à l'égard de la France et de l'Allemagne de 1516 à 1525. Il semble que ce soient les débuts de l'auteur dans l'érudition. Du moins le second des volumes mentionnés plus haut a été présenté, comme thèse d'« habilitation », à la faculté de philosophie de l'Université de Leipzig.

L'auteur connaît bien les documents du temps. Il n'apporte rien d'inédit; il travaille exclusivement d'après les textes déjà imprimés. Je ne lui en fais pas un reproche. Ces textes, il les a analysés avec une conscience méritoire; son jugement est sain. Mais il est trop terre à terre. Les divisions du sujet sont bonnes, mais elles sont trop remplies par le menu détail des négociations; rarement on rencontre des idées générales, des résumés précis et compréhensifs qui reposent l'esprit et éclairent le chemin. Les arbres empêchent de voir la forêt. C'est Wolsey qui est le centre des deux volumes; mais si l'on nous montre l'homme d'État à l'œuvre, on oublie trop souvent de nous montrer l'homme même et les motifs réels qui l'ont inspiré sa politique. Les péripéties et les résultats de son action diplomatique sont indiqués; mais on se demande, à la fin, quelle est aux yeux de M. Busch sa réelle valeur, jusqu'à quel point les desseins du puissant favori Henri VIII ont été sages et grands.

Les faits principaux qui se dégagent, non sans peine, de cette étude, sont ceux-ci : du jour où il commença de diriger réellement la politique extérieure de Henri VIII, c'est-à-dire à partir de 1513, ou mieux depuis le traité de paix signé avec Louis XII et l'avènement de François I^{er}, Wolsey essaya de se faire reconnaître comme l'arbitre de la paix européenne. Comment cette idée lui avait-elle été suggérée, et dans quel intérêt a-t-il déployé tant d'efforts ingénieux pour la réaliser? On ne le dit pas, sinon peut-être dans les premières pages du second volume, où l'on expose un peu tardivement les vues de Wolsey et les désirs de Henri VIII : le roi, avide de gloire, à condition qu'elle ne lui coûtât pas trop cher, souhaitait pouvoir reprendre sur le continent la politique, si féconde en brillants résultats, de ses ancêtres, pendant la guerre de Cent Ans. Le ministre ne cherchait que l'intérêt bien entendu de l'Angleterre. Pour celle-ci l'ennemi vraiment sérieux était au Nord, non au Sud; c'est l'Écosse qu'il fallait contenir ou dominer, et le plus sûr moyen était encore de vivre en bons termes avec la France. C'est pourquoi le traité de juin 1514 fut renouvelé dès le 5 avril 1515, pour être bientôt remplacé par ceux du 9 juillet et du 4 octobre 1516,

qui stipulaient le prix du rachat de Tournai et le mariage éventuel du dauphin avec la fille de Henri VIII, Marie Tudor.

En même temps Wolsey désirait la paix universelle ; non qu'il pensât à réunir l'Europe dans une croisade contre les Turcs ; Wolsey était trop de l'époque de Léon X et le roi n'était pas un autre Henri V. Mais à la faveur d'une paix due en partie aux bons offices de l'Angleterre, il espérait (ici encore M. B. manque de clarté) établir fortement la suprématie morale de l'Angleterre dans les affaires du continent. Il y réussit en partie. Si à aucun moment il n'a été, comme on l'a dit, « l'arbitre parmi les souverains de l'Europe », il réussit du moins à placer son pays à la tête des grands états chrétiens. Le traité du 4 octobre 1516 signé avec la France déclarait que la paix devait être générale, et fut, en effet, signée par l'empereur, l'Espagne et le pape. La mort de Maximilien mit fin à ce beau rêve. En face des prétentions de Charles d'Espagne et de François I^{er} à l'empire, la politique d'arbitrage de Wolsey pouvait-elle être efficace ? Wolsey ne voulait pas la guerre ; comment arrêter deux rivaux prêts à jeter l'un sur l'autre les forces ranimées de deux grands empires ? Le cardinal négocia et échoua. Il voulait rester l'ami de tout le monde ; mais il fut contraint de prendre parti. Aux deux candidats qui se disputaient à prix d'argent les voix électORALES, il en eût volontiers opposé un troisième, et il laissa proposer sous main la candidature de Henri VIII qu'il désapprouvait au fond du cœur¹ ; obligé de choisir entre l'Espagnol et le Français, « entre deux maux, disait-il, il préférerait le moindre », et il conseilla d'élire Charles Quint, sans cesser d'entretenir avec François I^{er} les relations les plus cordiales.

M. B. n'a pas une épithète pour caractériser cette politique, double et chimérique. Il considère comme un triomphe pour Wolsey qu'il ait réussi à traiter séparément avec le roi et l'empereur. Il avait dû renoncer à la paix générale dont il eût été l'arbitre ; il pouvait se féliciter d'être devenu officiellement l'ami de deux rivaux près d'en venir aux mains. M. B. serait-il assez naïf pour croire que Wolsey avait la moindre chance d'arrêter l'un ou l'autre de ses alliés ? Sans doute, au début de la guerre indirecte que les Français et les Espagnols se firent d'abord en Navarre et autour de Mézières (1521), François I^{er} et Charles Quint prirent Wolsey pour arbitre. Ils rendaient par là un secret hommage à ses talents diplomatiques, et reconnaissaient la suprématie anglaise ; mais il suffit que Léon X, après de longues hésitations, se décide à traiter avec l'empereur (8 mai 1521) pour que Charles, libre de ses mouvements en Italie, repousse toute idée de médiation et rappelle, au contraire, avec une insistance pressante, les promesses que Henri VIII lui avait faites secrètement, dès 1516, de l'appuyer dans une guerre contre

1. Il faut faire remonter l'idée de cette candidature au légat Campeggio, qui la conseilla au roi lui-même. Maximilien y avait déjà pensé, quand il songeait à abdiquer pour prendre la couronne impériale de Constantinople.

la France. Du coup la politique de Wolsey était renversée. Aux conférences de Calais (août-novembre 1521), Wolsey fut battu par le chancelier impérial, Gattinara, le partisan de la paix par le partisan de la guerre.

Ainsi la politique de médiation échoua, pour bien des raisons; mais surtout parce qu'elle prétendait rester avant tout pacifique. D'ailleurs Henri VIII ne partageait pas toujours les idées de son ministre, même alors qu'il le laissait agir avec le plus d'indépendance, qu'il le comblait des honneurs les plus enviés. Il écoutait aussi les prières de sa femme qui le poussait à l'entente cordiale avec l'Empereur, ou les cris de l'opposition aristocratique qui poussait à la guerre contre la France. Wolsey dut céder encore, et servir une politique qu'il désapprouvait. Il avait lui-même négocié avec l'empereur le traité secret de Bruges (nov. 1521); il fallut le déclarer l'année suivante et l'exécuter. Wolsey travaillait néanmoins à rompre une alliance avec l'empereur qui ne rapportait à l'Angleterre que des dettes avec peu de gloire : la trahison du connétable de Bourbon, en faisant naître de grandes espérances dans le cœur des ennemis de la France, déjoua de nouveau ses efforts. Il ne fallut rien moins que le désastre de Pavie et l'arrogance de Charles Quint pour ouvrir les yeux à Henri VIII et le ramener aux vues plus modérées de son ministre : la paix du 31 juillet 1525 avec l'Écosse, le traité du 29 août avec la France ont consacré le triomphe remporté par le cardinal sur le parti de l'aristocratie et sur celui de la reine qui perdit dès lors toute influence sur l'esprit de son mari.

On n'a jamais mis en doute l'habileté de Wolsey; on attendait de M. B., venant après tant d'autres, qu'il jugeât son œuvre autrement que par ses résultats. Il aurait aussi dû passer moins vite sur certains traits qui caractérisent à la fois l'homme et sa politique. Wolsey a-t-il été l'homme avide qu'a peint Mignet? M. B. se contente d'accuser en note Mignet de partialité. Jusqu'à quel point Wolsey a-t-il cru pouvoir devenir pape un jour? En 1520, l'année des entrevues de Douvres, d'Ardres, de Calais, François I^{er} et Charles Quint lui faisaient, chacun de son côté, entrevoir la tiare à la mort de Léon X; Wolsey repoussa catégoriquement cette pensée. Plus tard, quand Léon X fut mort et alors que Charles Quint était l'allié de Henri VIII, le cardinal rappela les promesses antérieures; mais Charles ne répondit pas, et Wolsey fut déçu dans son ambition comme il avait été déçu dans ses chimères. M. Busch ne nous parle de tout cela qu'en passant. Pour étudier exclusivement l'homme d'État, il a oublié l'homme même, et ne nous a pas donné toutes les raisons, les plus intimes et peut-être les plus actives, de sa politique.

C'est un défaut grave. L'auteur a trop limité son sujet. D'autre part, ses deux volumes n'ont, en réalité, ni commencement, ni fin; ils se terminent brusquement, comme ils entrent en matière sans préparation. On dirait deux fragments d'un ouvrage qui reste à écrire sur la politi-

que extérieure du cardinal Wolsey, à l'aide des documents de plus en plus nombreux qui sont mis à la disposition des historiens.

Charles BÉMONT.

250. — **Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté, 1702-1713**, par Emile BOURGEOIS, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Leroux, 1887. In-8, viii et 259 p.

On sait ordinairement que la Prusse s'établit en 1707 à Neuchâtel, qu'elle garda au traité d'Utrecht. Mais on ignorait jusqu'ici l'histoire de cet établissement. Nous saurons désormais, grâce à M. Bourgeois que, tout d'abord, les événements dont Neuchâtel a été le théâtre en 1707, ont une grande importance pour l'histoire du droit public de l'Europe au commencement du xvii^e siècle. Le peuple fut consulté; ce furent les habitants de Neuchâtel qui appelèrent eux-mêmes, par un jugement qui n'avait de juridique que la forme, le roi de Prusse Frédéric I^{er}, aux dépens du prétendant français, du prince de Conti; Frédéric reconnut à ses nouveaux sujets le droit de disposer d'eux-mêmes, il leur promit tout ce ce qu'ils demandaient, indépendance, inaliénabilité du comté, libertés, privilèges, franchises des bourgeois et du peuple. Ensuite, — et voilà ce que le livre de M. B. contient surtout de neuf et d'intéressant, — le roi de Prusse voyait dans l'annexion de Neuchâtel la préface d'une entreprise autrement importante, la conquête de la Franche Comté. Il avait l'intention évidente d'envahir la France et de s'arrondir au-delà du Jura. Il chargea l'avocat Denormandie de rechercher les titres de la maison de Châlons et de Nassau relatifs aux biens de Bourgogne. Son agent, Ernest de Metternich, entretint le mécontentement des Francs-Comtois, accueillit tous les projets d'invasion qu'on lui soumettait, fit tous ses efforts pour engager Berne et Zurich dans une guerre contre la France. Son envoyé Spanheim proposa à Marlborough d'appeler en Franche-Comté l'armée du prince Eugène et les huit mille Prussiens qui servaient en Italie. Son diplomate Schmettau fit copier dans les archives toutes les pièces relatives aux propriétés d'Orange et de Bourgogne. Mais Louis XIV et Torcy connaissaient les desseins secrets de Frédéric I^{er}; ils garnirent de troupes la frontière du Jura, et tinrent un si ferme langage que le comté de Neuchâtel protesta hautement de sa neutralité et que les cantons suisses s'engagèrent à ne rien entreprendre par Neuchâtel contre le pays de France. Frédéric I^{er} était battu sur un point; il revint à la charge sur un autre et pensa à envahir la France par la trouée de Belfort; son plan échoua encore; Du Bourg défit entièrement Mercy sur la rive droite du Rhin ¹. Sans se décourager, le roi de Prusse résolut de frapper un grand coup pour obtenir aux négocia-

1. M. B. ne donne pas assez de détails sur cet épisode.

tions générales l'agrandissement de territoire qu'il rêvait. Le 28 mai 1709, aux conférences de La Haye, Schmettau remit aux alliés un mémoire décisif qui a jusqu'ici échappé à l'histoire et que M. B. a trouvé aux archives du ministère des affaires étrangères. Schmettau revendique la Franche-Comté au nom de l'empire germanique; « la Franche-Comté est une terre incomparable, qui fournit en abondance tous les nerfs de la guerre; des revenus considérables; plus de vingt mille hommes de troupes réglées, des remotes, des fourrages pour la cavalerie, des denrées pour les magasins. » Selon Schmettau, l'Alsace ne peut se comparer à la Franche-Comté. « *Les habitants de l'Alsace sont plus Français que des Parisiens, et le roi de France est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de hallebardes, d'épées, de poudre et de plomb, toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et ils courent en foule sur les bords du Rhin pour en empêcher ou du moins disputer le passage à la nation germanique, au péril évident de leurs propres vies, comme s'ils allaient en triomphe. En sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés que, en reprenant l'Alsace seule, sans recouvrer la Franche-Comté, ils ne trouveront qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche, et qui couvrera un brasier d'amour pour la France et de fervents desirs pour le retour de son règne en ce pays, auquel ils donneront toujours conseil, faveur, aide et secours dans l'occasion* ¹. » Mais Schmettau ne fut pas écouté; et, aux traités d'Utrecht, Frédéric I^{er} dut se contenter de la possession de Neufchâtel. — M. Bourgeois s'est servi, pour composer cette étude si attachante et si originale, d'un très grand nombre de document inédits qu'il a trouvés aux archives de Berlin, de Paris, de Neufchâtel, et il reproduit la plupart de ces documents dans de copieux appendices (p. 143-256).

A. CHUQUET.

251. — *Histoire de la seconde République française*, par Pierre de la GORCE, 2 vol. in-8. Paris, Plon, 1887, 493-628 p. 15 fr.

Une nouvelle histoire de la révolution de 1848 et de la seconde république, composée au point de vue de la droite de l'Assemblée législative, était-elle bien utile? Il semble que le livre de M. Victor Pierre occupait la place et la tenait très honorablement. Je ferais du tort à

1. « Il est assez piquant, remarque M. B., d'entendre un roi de Prusse affirmer en 1709, que l'Alsace, vingt ans après la conquête définitive, était devenue une terre bien française et que ses habitants se chargeaient de monter la garde pour la France sur la rive gauche du Rhin. La Prusse déclarait aux Allemands que les Alsaciens refuseraient de reconnaître le fait accompli. Elle prédisait cela au début du XVIII^e siècle, alors que l'union de la France et de l'Alsace n'était pas encore ratifiée et cimentée par deux siècles d'attachement réciproque et d'intimité confiante » (p. 128-129).

M. Pierre de la Gorce en lui demandant autre chose que ce qu'il a voulu faire; mais je ne puis dissimuler que son livre, malgré ses qualités propres et son incontestable mérite de recherches¹ et d'exposition, a l'inconvénient de faire double emploi. Je n'insiste pas davantage, et je me borne à ajouter que M. de la G. ne comble point la lacune qui existe entre l'apologie de Daniel Stern et la critique de M. Victor Pierre. La place est à prendre, et j'espère qu'elle tentera un de nos historiens. — Le livre de M. de la G. est un début; mais c'est le début d'un homme mûr, qui s'est fréquemment exercé à la parole et à la plume, qui a l'habitude de compulser les textes, d'analyser les faits, de composer et de juger : rien ne sent le débutant. Tout, au contraire, y indique le magistrat. Il l'a été, il ne l'est plus, et il indique que ce sont ses loisirs forcés qui l'ont jeté dans l'étude de l'histoire. Il y a porté ses habitudes de travail et d'esprit; le tour oratoire qu'on y remarque, non seulement dans le style, mais dans le fond même de la pensée, doit venir de là. M. de la G. a, du reste, beaucoup des qualités de l'historien : il sait raconter, il sait exposer, il a de la couleur, il encadre bien les textes, il a du goût à pénétrer les caractères, il s'y efforce, il y réussit souvent; enfin, il a de la sympathie humaine, de l'élévation, le respect de la droiture et l'admiration du courage partout où il le trouve : étant donné ses sentiments et ses opinions, qu'il ne dissimule point, ses jugements sur Cavaignac et ses conclusions sur l'*Assemblée constituante* (II, p. 146) lui font honneur. Il est, en revanche, bien injuste pour Cavour. Il ne paraît avoir compris ni la profondeur de son génie ni la grandeur véritable de son caractère (II, 249). Il ne semble considérer en lui que les moyens de la diplomatie, lesquels ont été, je le reconnais, ceux de la plupart des diplomates, c'est-à-dire souvent étroits et insidieux; mais il y a autre chose dans l'homme et dans l'œuvre; c'est ce qu'on peut voir et dire, même en demeurant très bon Français.

L'étude des causes de la Révolution de 1848 est un peu écourtée et superficielle. C'est un discours, plutôt qu'une analyse historique. M. de la G. ne donne point assez d'importance au contre-coup de la crise de 1840, qui a été en France, comme en Allemagne, une époque décisive : il s'y est fait sourdement de ces mouvements souterrains qui préparent, pour l'avenir, les révolutions de la surface. N'est-ce pas aller bien loin que de parler, à propos de l'état de la France sous Louis-Philippe, du « désordre des intelligences et des âmes » ? M. de la G. peint la France

1. Je donne ici une impression d'ensemble dans le détail, il y faut faire quelques réserves, voir :

Rectification historique sur les ateliers nationaux, par LOUIS LALANNE. Paris, Parisel, 1887, brochure, 9 pages, extrait du *Temps* du 6 octobre 1887. « M. de la Gorge, dit M. Louis Lalanne, fait abstraction complète d'un passage caractéristique du Rapport [de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale], où se trouve démenti nettement par avance, son jugement sur ma gestion de Directeur des ateliers nationaux. »

après sept ans de gouvernement conservateur, comme M. Thureau Danguin la peignait après quinze ans de Restauration. Cela donne à réfléchir, et il semble que les réflexions qui s'ensuivent ne tournent point précisément contre la liberté. M. de la G. me semble donner bien de l'importance au roman-feuilleton et à Eugène Sue en particulier. Il est sévère à la poésie de Musset. Il est au contraire juste et pénétrant dans ce qu'il dit des classes alors dirigeantes et de la bourgeoisie. C'est un jugement qui se complètera et se confirmera dans toute la suite de l'ouvrage. C'en est, en quelque sorte, la trame et le fil conducteur.

Si M. de la G. est équitable pour l'*Assemblée constituante*, et, en général, pour le gouvernement provisoire ; s'il est juste pour la seconde république lorsqu'il conclut (II, p. 605) qu'« issu de l'anarchie, ce gouvernement était devenu, par une série de transformations, l'un des gouvernements les plus honnêtes et les plus libres que notre pays ait eus » ; il me paraît trop indulgent pour l'*Assemblée législative* qui n'a su que paralyser ce gouvernement, le rendre impossible et en préparer, pour sa propre confusion, la ruine finale. Je ne puis partager non plus l'admiration de M. de la G. pour la politique dite *de la liberté d'enseignement* ; il y faudrait des distinctions qu'il ne fait point, et il y a dans toute l'affaire un malentendu fondamental que M. de la G. ne contribuera pas à éclaircir.

Il a développé avec talent l'histoire des affaires italiennes. Il a tiré bon parti des papiers de Metternich et des documents anglais. Je ne vois pas qu'il ait connu le beau livre de Nicomede Bianchi, qui est capital dans la matière, et qui jette sur les négociations du gouvernement provisoire un jour plus favorable que celui qu'y porte M. de la G., notamment en ce qui concerne Bastide. Bien que M. de la G. ne se place pas au point de vue que je crois le juste pour apprécier les affaires italiennes en elles-mêmes et le rôle que la France y a joué, je mettrai ces chapitres parmi les meilleurs de son livre. J'y joindrai, avec les mêmes restrictions quant au fond, ceux qui exposent les conflits du Président de la République et de l'Assemblée, et découvrent les acheminements du coup d'État. Sur le coup d'État même, qui occupe la fin de l'ouvrage, je distinguerai le récit, qui est remarquable, du jugement final qui veut être discuté. Ce jugement résume, ce me semble, exactement l'esprit de l'ouvrage (II, p. 601) : « Si je ne me trompe, l'histoire dira de la seconde république que son origine mérite une sévère réprobation. Elle ajoutera que sa vie valut mieux que son origine. Arrivant enfin à l'acte de violence qui la frappa de mort, elle demeurera plus hésitante : cependant, obligée de prendre parti, elle dira que ce coup de force mérite, somme toute et malgré bien des obscurités, plus de blâme que d'approbation. » Voilà, en fait et en droit, une réticence qui demande une explication ; voici celle de l'auteur : « Le coup d'État rendit un inappréciable service, ce fut de déconcerter, pour un

temps, par une répression exemplaire la grande armée des perturbateurs et des factieux » (II, p. 609). Cavaignac avait montré, et M. de la G. l'a fait ressortir, qu'un coup d'État n'était point nécessaire à cet ouvrage. Les explications que M. de la G. donne du 2 décembre et du plébiscite, ne justifient pas plus l'attentat qu'elles ne ratifient l'absolution que le plébiscite y a donnée.

Quant aux derniers mots du volume (II, p. 611) je les regrette pour un ouvrage qui s'était soutenu jusque là sur le ton de l'histoire, de l'histoire faite au point de vue d'un parti, mais vue de haut et en perspective. On sent à cette phrase fâcheuse « ce vide d'une carrière prématurément brisée », que l'auteur laisse entrevoir dans sa préface, et dont il a su, en général, détourner sa pensée. Il me paraît enfin qu'il a trop d'inclination à déterminer dans les événements qu'il raconte le rôle de la Providence. Est-ce habitude oratoire ? est-ce conviction religieuse ? Je crois que, dans tous les cas, c'est, en matière historique, un pléonasme ou une imprudence. Si l'on admet que la Providence mène tout, il faut reconnaître qu'elle ne nous dit le pourquoi de rien, et se garder d'en décider selon nos lumières. Il y a, pour les croyants, quelque impertinence à prétendre la pénétrer et quelque parcimonie à ne lui accorder, selon le mot de Buffon « qu'autant d'idées que nous en avons ». « Il y eut un moment, dit M. de la G., en parlant des réformes de Pie IX (II, p. 37), où la cause libérale et nationale... sembla digne de toutes les faveurs de la divine Providence. » Un peu plus loin (II, p. 51) : « A la fin d'avril et en mai 1848, l'antique empire d'Autriche parut abandonné de la Providence. » On ne peut mieux critiquer cet excès d'indiscrétions providentielles, qu'en rapprochant de ces phrases, un mot que M. de la G. reproduit, en le blâmant, bien entendu, quand il rapporte les scandales qui suivirent l'assassinat de Rossi : « Les plus ardents (des journaux démagogiques) louèrent le crime ; les plus modérés, craignant de l'approuver ouvertement, osèrent cependant écrire que le stylet qui avait frappé Rossi était l'instrument d'une *Providence terrible autant que juste*. » Confessons qu'ils n'en savaient rien et que M. de la Gorce n'en sait pas davantage. « La Providence avait bien donné commission à celui-là aussi bien qu'aux autres », disait Madame de Sévigné, à propos d'un boulet qui tua le cheval de M. de Lorges sans toucher le cavalier, quelques jours après qu'un autre boulet, avait, à peu près au même lieu, tué Turanne.

Albert SOREL.

252. — *Geschichte der Geographischen Namenkunde* von Dr J.-J. EGLI, Professor der Erdkunde an der Universität und der Cantonschule zu Zürich, etc., iv-430 p. in-8, avec une carte. Leipzig, Fr. Brandstetter, 1886. — Prix : 10 mk. (12 fr. 50).

En 1872, M. J.-J. Egli, professeur de géographie à l'Université de Zurich, publiait, sous le titre de *Nomina Geographica*, un ouvrage, le premier de ce genre, où il essayait de réunir les étymologies connues des principaux noms de lieu et de systématiser la science encore hésitante et disséminée de la toponomastique. A ce moment, nous avons, dans la *Revue Critique* (année 1873, 1^{er} sem., p. 68-75), donné un compte-rendu du livre de M. E., en termes un peu trop sévères peut-être, car M. E., géographe de profession, arrivait à ces études avec une préparation géographique, non linguistique, et il se frayait avec peine un chemin dans une région peu cultivée et difficilement abordable des sciences géographiques.

Ce n'était pas une œuvre de circonstance ; M. E. s'était voué spécialement à cette branche d'étude : la publication de son livre fut pour lui l'occasion d'élargir son domaine, de compléter et de renouveler ses matériaux ; les critiques mêmes dont son livre fut l'objet furent pour lui l'occasion de rectifier ses procédés de recherche, de vérifier plus scrupuleusement les matériaux employés, et il eut, autant que possible, recours aux conseils des philologues spécialistes pour les différentes familles de noms de lieu dont il s'occupait. Aussi, quatorze ans plus tard, continuant sans relâche le même sillon, nous donne-t-il un nouveau livre sur la même matière, et d'une utilité bien supérieure à ses *Nomina Geographica*.

C'est l'histoire des travaux dont la toponomastique (ou étude des noms de lieu) a été l'objet jusqu'ici dans le monde entier. C'est une bibliographie raisonnée et systématique de la matière, mais c'est davantage ; car M. E. apprécie en même temps l'activité des auteurs et le mérite de leurs travaux. Les principes et la raison d'être de la recherche toponomastique n'ont pas besoin d'être développés ; M. E., du reste, les a, en plusieurs endroits, mis en lumière d'une façon très nette. Il n'y a pas de noms de lieu qui n'aient ou n'aient eu un sens ; — ils sont le plus souvent formés d'un terme général accompagné d'un terme particulier comme déterminant ; — pour expliquer un nom, il faut recourir aux formes les plus anciennes de chaque nom, et tenir compte, non pas toujours seulement de la langue, mais aussi de la phonétique dialectale : à défaut de formes anciennes, il faut procéder par analogie. Nous ajouterons qu'il faut tenir grand compte des modifications apportées par « l'étymologie populaire », cette cause de perturbation sans nombre dans le développement des langues.

L'étude scientifique des noms de lieu étant une application de la linguistique, comme le remarque très bien M. E. (p. 2), elle ne pouvait s'organiser avec des résultats certains ou probables que lorsque la lin-

guistique aurait créé son outillage de précision. Cette époque est arrivée, et nous avons aujourd'hui un grand nombre de travaux auxquels les géographes et les historiens pourront emprunter avec confiance des documents. Nous disons « des documents », parce que les noms de lieu sont eux aussi des documents, comme, par exemple, les monnaies, et qu'ils peuvent apprendre beaucoup sur l'histoire et la civilisation d'un pays. On peut voir, par exemple, par le dernier n° de la *Revue Celtique* (t. VIII, n° 1) quel heureux emploi M. d'Arbois de Jubainville en a fait pour aider à reconstituer l'histoire de la propriété foncière en Gaule, ou par une récente dissertation de M. Marjan ¹, comment la présence de noms de lieu d'origine slave dans la région rhénane qui porte aujourd'hui le nom de Hunsrück confirme le témoignage d'Ausone sur l'établissement de Sarmates dans ce pays.

Lorsque M. Longnon publiera enfin le cours qu'il professe depuis plusieurs années à l'Ecole des Hautes-Etudes sur les noms de lieu de la France, on verra quelle lumière la toponomastique projette sur toutes les branches de l'histoire, quand elle est maniée par un maître en philologie et en histoire. Nous disons quand elle est maniée par un maître..., parce que dans ces recherches de micrographie historique, celui qui n'est pas un maître gâte la besogne et compromet les études auxquelles il s'applique. Aussi la critique doit-elle être impitoyable pour l'*ignavum pecus* des ignorants, dont les Celtomanes sont les plus nombreux et les plus agités; elle doit, dès le premier jour, mettre en dehors de la discussion les productions des Obermüller et des Riecke (pour ne citer ici que des Celtomanes d'Outre-Rhin); M. E. les apprécie à leur valeur et les traite franchement de Celtomanes; pourtant aurait-il pu être encore un peu plus sévère à leur égard.

M. E. a ainsi divisé son livre :

I. L'étude des noms de lieu. Cette section est partagée en deux grandes époques (chacune avec des subdivisions) : l'époque anté-philologique, c'est-à-dire avant 1840; l'époque contemporaine de 1840 à la date présente. Dans l'intérieur de ces divisions, M. E. groupe les ouvrages en question par pays; il caractérise rapidement le mérite et la méthode de chaque auteur et, suivant l'occasion, il analyse ou mentionne simplement ses résultats. Cette première section forme la plus grande partie du volume. Viennent ensuite : — II. L'orthographe et la prononciation des noms de lieu, c'est-à-dire l'analyse et la discussion des ouvrages et travaux consacrés à ces questions, aujourd'hui à l'ordre du jour des sociétés géographiques de différents pays, et où, malheureusement, il est difficile d'arriver à un résultat pratique satisfaisant. Et — III. La *Namenlehre* ou « théorie des noms de lieu », c'est-à-dire la mise en lumière des principes de la toponomastique et des résultats qu'on en retire pour l'histoire de l'homme, des races, des états et de la civilisation.

1. *Rheinische Ortsnamen*, von Hubert Marjan. Viertes Heft, Aachen, Alb. Jacobi, 1884, p. 13 et suiv.

La toponomastique a jusqu'ici tenu peu de place dans l'étude et dans l'enseignement de la géographie, et elle n'avait pas le droit d'en réclamer davantage avant le progrès de la linguistique et de la grammaire comparée. Mais elle a droit d'espérer un meilleur avenir ; les travaux qu'elle a suscités sont aujourd'hui nombreux, et une bonne part d'entre eux peuvent inspirer pleine confiance : l'ouvrage de M. E., indispensable au géographe et utile au linguiste, a le double mérite de centraliser et de passer au crible ce qui a été fait jusqu'ici dans le monde entier, et d'attirer l'attention des géographes sur cet ordre d'études. M. Egli a bien mérité de la géographie et de l'histoire en consacrant sa vie à cette étude spéciale et en se faisant à la fois son avocat et son historien ¹.

Pour terminer par une critique, nous dirons que l'éditeur de ce livre est un de ces très rares libraires allemands, indifférents au progrès de l'industrie moderne, qui ne cousent pas leurs livres : c'est de la librairie préhistorique !

H. GAIDOZ.

P.-S. — Une branche plus modeste de la toponymie, mais importante par le point de départ qu'elle présente et les éléments de comparaison qu'elle fournit, est l'étude des lieux-dits et des dénominations locales (rues, chemins, quartiers, fontaines, champs, prés, bois, etc.) d'une seule commune. Nos voisins de Belgique paraissent vouloir inaugurer une série de ces monographies, et M. Godefroi Kurth, professeur à l'Université de Liège, vient de publier comme exemple et modèle à suivre, un *Glossaire toponymique de la commune de Saint-Léger*, 98 p. in-8° et une carte (Namur, Lambert de Roisin, 1887). Ce travail se termine par une communication faite par M. Kurth au congrès archéologique de Namur, le 17 août 1886, sur « la méthode à employer dans la confection des glossaires toponymiques. » — Une œuvre de ce genre avait déjà vu le jour en Espagne : *Apuntes para un mapa topográfico-tradicional de la villa de Burguillos, perteneciente á la provincia de Badajoz*, par M. R. MARTINEZ; forme le t. VI (1884) de la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*, publiée à Séville, à la librairie Alexandre Guichot. — Dans le même ordre de recherches, M. Maxe-Werly vient de publier un très intéressant

1. Comme nous avons communiqué à M. Egli, pendant la rédaction de son travail, ce que nous avons de notes bibliographiques sur la matière, nous n'avons presque aucune addition à signaler. Nous ajouterons pourtant, à la p. 235, que l'éminent linguiste H. Ebel s'est occupé du nom de Berlin dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, t. IV (1865), p. 341-344; et nous remarquerons que l'ouvrage de M. Th. Lohmeyer sur les noms des fleuves allemands (p. 210), a été l'objet d'une critique sévère dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1882, col. 175 et suiv. Ajoutons aussi une polémique sur l'orthographe des noms de lieux de l'Afrique centrale, entre le capitaine R. F. Burton et M. W. D. Cooley, dans *The Ocean Highways* de Londres (numéros de mai, juin, septembre, novembre 1873 et janvier 1874).

mémoire que montre l'intérêt général et comme la philosophie de ce sujet : *Reconstitution, au moyen du cadastre, de l'état ancien du Barrois aux diverses époques de son histoire : Indications que peut fournir à l'histoire, à la topographie, à l'archéologie l'étude des noms des lieux-dits*, par L. Maxe-Werly, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. (Extrait du Bulletin de la Société de Géographie de l'Est). Nancy, imprimerie Berger-Levrault et C^{ie}, 1887; 50 p. in-8.

253. — **Rituale Romanum Pauli V Pont. Max.** Jussu editum et a Benedicto XIV Auctum et Castigatum cum Supplemento ad usum insignis Ecclesiæ Rothomagensis Illustrissimi ac Reverendissimi DD. Leonis-Benedicti-Caroli THOMAS, Archiepiscopi Rothomagensis, auctoritate promulgatum. Rothomagi, ap. E. Cagniard, Typographum-bibliopolam, 1887.

M^{re} Thomas, archevêque de Rouen, est un de ces prélats qui aiment les bons et beaux livres. C'est sous ses auspices qu'a eu lieu, à Rouen, au mois de mai dernier, dans les salles restaurées de la Bibliothèque de l'archevêché, une exposition curieuse de manuscrits et de livres anciens. Peut-être en rendrons-nous compte ici. Il faut féliciter M^{re} Thomas d'avoir confié l'impression de ce Rituel à M. Cagniard, qui en a fait un vrai bijou typographique. Le texte sur beau papier vélin, légèrement teinté, est encadré dans des filets rouges; il est d'une admirable netteté, et la beauté du caractère réjouit les yeux. Il y a encore, comme on le voit, des imprimeurs qui font un art de leur métier.

Les papes Pie V, Clément VIII, Innocent X, Paul V, Urbain VIII, Benoît XIII et Benoît XIV, avec l'aide des plus habiles et des plus savants théologiens, « *accitis undequaque viris in sacra doctrina disciplinaque ecclesiastica versatis*, » ont apporté, chacun, successivement, leurs soins et leur expérience à la rédaction de ce Rituel. Il a été fait, comme il est dit dans la teneur d'une lettre du pape Paul V, pour corriger les erreurs, pour mettre l'ordre à la place du désordre, pour ôter les choses inutiles et rétablir celles qui étaient nécessaires, afin que l'Église catholique ne fût pas troublée dans l'unité de sa foi, et que, partout, on usât des mêmes chants et des mêmes prières, « *unum psallendi et orandi ordinem*. » Les préceptes donnés aux clercs pour l'administration des sacrements tiennent dans cet ouvrage, cela va sans dire, une place importante; on y remarque un esprit de sagesse et de discrétion qui ne laisse point de prise aux railleries ou aux attaques « des libertins. » Il est facile de voir, qu'en face de la Réforme, l'Église s'est observée et s'est recueillie; je ne crois pas qu'un homme de bonne foi trouve quelque chose à reprendre aux conseils, aux recommandations que l'on adresse aux confesseurs, aux prêtres qui visitent les malades. C'est sérieusement et religieusement que l'on fait intervenir Dieu

dans le commerce et la société des hommes. De tous les chapitres qui composent ce Rituel, un seul peut-être sent quelque peu le temps passé, celui qui est intitulé : « *De exorcisandis obsessis a Dæmonio.* » Mais il faut s'entourer de tant de précautions pour reconnaître un obsédé, on exige tant de signes et de preuves manifestes de la présence du *Mauvais*, que le cas doit être introuvable. Il y a encore, il y aura toujours des fous de toute espèce, il n'y a plus d'*énergumènes*.

A la suite de ce Rituel, auquel mit la dernière main Benoît XIV, le pape tolérant par excellence, ennemi seulement des thaumaturges et des visionnaires, vient un supplément destiné plus spécialement au diocèse de Rouen. La partie la plus curieuse est celle qui donne les formules des bénédictions autorisées par la Congrégation des Rites. Ces bénédictions sont très populaires dans la Normandie, surtout celles des navires, des calvaires et des enfants. Cette dernière a lieu dans chaque paroisse, le dimanche ou le lundi de Pâques : on n'a pas besoin d'être un catholique fervent, il suffit seulement d'avoir du cœur, pour comprendre, ce jour-là, la beauté du Psaume « *Laudate, pueri, Dominum,* » quand il retentit sous la voûte des hautes cathédrales ou dans une simple église de village.

A. DELBOULLE.

VARIÉTÉS

Lettre d'Anse de Villeison à D. Wyttenbach.

(B. N. Nouv. acq. lat. 168, f^{os} 81 et 82).

A Paris, rue de Bièvre n° 22, ce 13 juillet 1800.

Monsieur et cher ami,

Votre éloge de notre savant ami Ruhnkenius¹, que je pleurerai sans cesse, est un chef-d'œuvre de sensibilité, de goût, d'érudition et de critique, parfaitement bien écrit, il fait autant d'honneur, Monsieur, à votre cœur qu'à votre esprit, et montre votre sensibilité profonde, comme l'étendue de vos connoissances, la pureté de votre style, et votre belle ame. Vous avez surpassé infiniment, et c'est tout dire, l'éloge que notre respectable ami avoit fait d'Hemsterhusius², et vous avez composé une vie beaucoup plus intéressante et instructive. Recevez, Monsieur et cher ami, tous mes remerciemens de la manière si flatteuse et si obligeante dont vous vous êtes exprimé sur mon compte, et de l'attention dont vous m'avez honoré. A ces traits je reconnois mon ancien ami.

1. *Vita Davidis Ruhnkenii, auctore Daniele Wyttenbachio.* Leide et Amsterdam, 1799, in-8°; Leide, 1824, in-8°; Fribourg, 1846, in-8°.

2. *Ruhnkenius. Elogium Tiberii Hemsterhusii,* Leyde, 1768, in-8°.

J'ai prêté votre excellent éloge, qui fait en même temps le votre, à M. Chardon de la Rochette. Il s'est offert à en rendre compte dans le *Magasin Encyclopédique*, où vous verrez de temps en temps quelques articles de ma façon ¹. Il a dû vous écrire, ou vous écrira incessamment. J'avais écrit il y a déjà assez longtemps à M. Luchtmans de Leyde pour le prier de me fournir, et de m'envoyer avec la note du prix que je lui ferai tenir sur le champ les *Acta-litteraria Societatis Rheno-Trajectinae*, tous les volumes qui en ont paru jusqu'à ce jour. Compétant sur votre ancienne amitié, je l'avais prié de vous demander pour moi un Exemplaire de votre excellente Edition de Plutarque et au neveu de feu Mr Bernard un Exemplaire de son Edition du Médecin Nonnius (*sic*) ². J'avais envoyé à mon ami feu M. Bernard quelques notes pour cette Edition, et je lui avais fait avoir la collation des mss. grecs par M. Corai. Le neveu de Mr Bernard m'avoit écrit dans le temps de la terreur pour me faire part de la mort de ce grand critique. Je n'ai pas pu lui répondre, parce que c'étoit dans un moment où toute lettre en pays étranger suffisoit pour rendre suspect, et de suite faire arrêter, et peut-être même guillotiner. L'ignorance de ceux qui déca-chetoient les lettres étoit alors telle, qu'une correspondance sur la littérature, où on auroit trouvé des mots grecs, auroit paru fort dange-reuse, et auroit pu singulièrement compromettre. C'est ce que je vous prie de vouloir bien dire à Mr Bernard, en lui rappelant que feu Mr son oncle, dont la mémoire me sera toujours fort chère, m'avoit promis le premier exemplaire de son Nonnus (*sic*) par amitié, et par reconnaissance des notes et des variantes que je lui avais procurées. Si par hasard Mr Bernard le neveu ne jugeoit pas à propos d'acquitter cette dette, ou ce legs, de son oncle, d'après ce que vous lui aurez dit, ou écrit, vous voudrez bien prier Mrs Luchtmans de joindre un Nonnius de Mr Bernard aux *Acta Litteraria Societatis Rheno-Trajectinae*, de m'envoyer ces deux ouvrages par une occasion sûre d'un Voyageur ou d'un Libraire, dont il me marqueroit l'adresse. Mrs Luchtmans mettroient (*sic*) la mienne sur le paquet très exactement d'Ansse de Villoison, rue de Bievre n° 22 (renvoi à côté) ³, et m'indiqueroit (*sic*) par sa lettre d'avis,

1. *Quo temporis spatio aliquot scripsit V. libellos Gallica lingua*, in Millini *Horreo Encyclopaedenco, ni fallimur, editos.....* (Wytttenbach, *Bibl. Crit.* P. XI, p. 127, sqq. et *Opuscula*, Leyde et Amsterdam, 1821, t. II, p. 78).

2. Bernard (Jean-Etienne), médecin et philosophe allemand, d'origine française (1718-1793). L'ouvrage dont il est ici question, a pour titre : « *Theophrasti Nonni epitome de Curatione morborum, graece et latine : ope codicum manuscriptorum recensuit, notasque adjecit.....* Gotha et Amsterdam (1794 et 1795), 2 vol. in-4°.

3. Voici ce renvoi :

« Je vous prie aussi, Monsieur, et cher ami, de tâcher de me trouver, le plus tôt possible, ou faire trouver, et m'envoyer par Mrs Luchtmans, un livre intitulé, *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'écriture, de ceux qu'on appelle Cocceiens et Voëtiens dans les provinces Unies, avec un portrait des Hébraïsans*, et de leurs erreurs. Amsterdam, 1707, in-12 de 417 pages. J'aurois grand besoin de

la personne à laquelle je remettrais cet argent, ainsi que ce que Mr Quatremère dont je lui ai procuré la connoissance, lui redoit pour le *Castelli Lexicon*¹. Vous pourriez profiter de cette occasion pour m'envoyer votre Plutarque². Je brûle d'envie de posséder ce bel ouvrage. Je vous prie de ne pas oublier de lire cet article (et la note d'à côté, le renvoi) à Mrs Luchtmans, après avoir reçu la réponse de Mr Bernard le neveu. Mille pardons de la peine que je vous donne, cher et ancien ami. On m'a dit que vous aviez eu la bonté de témoigner des inquiétudes sur mon sort dans la préface de votre Plutarque :

Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.

La révolution m'a presque entièrement ruiné. Seul héritier de toute ma famille, je commençois depuis quelque temps à jouir d'environ vingt quatre mille livres de rente, placées sur la Nation, et sur des particuliers qui m'ont remboursé en papier ; ainsi j'ai perdu la plus grande partie de ma fortune, et je le regrette mille fois moins que la facilité de me livrer sans partage à la littérature grecque ma passion dominante, et à mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne dont je m'occupe depuis mon retour du Levant, et pour lequel j'ai déjà fait d'immenses recherches. Voilà en peu de mots, cher ami, mon Histoire. Vous avez su dans le temps que j'avais eu le malheur de perdre ma mère et ma femme que j'aimois tendrement, deux oncles, ensuite mon bien. J'ai passé sept ans dans la Bibliothèque d'Orléans sans en sortir³, mainte-

ce livre qui est de Joncourt, ministre de l'Eglise Wallonne à la Haye, et qui doit être commun en Hollande. »

Pierre de Joncourt, né à Clermont en Beauvoisis, vers le milieu du ^{xviii} siècle, mort à la Haye en 1725. Voici le titre exact de l'ouvrage dont parle ici Villoison : *Entretiens sur les différentes Méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies, où l'on voit quel tempérament on doit apporter dans l'explication des types, des allégories, des périodes, des prophéties, et d'autres choses de ce genre, avec un portrait des hébraïsants et de leurs erreurs*. Amsterdam, 1707, in-12.

1. Edmond Castell, orientaliste anglais (1603 ou 1606-1685) : « *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, acthiopicum, arabicum conjunctim, et persicum separatim, cui accessit brevis et harmonica grammaticae omnium praecedentium linguarum delineatio*. » Londres, 1669, et, avec un titre nouveau, 1686, 2 vol. in-fol.

2. *Moralia* de Plutarque, Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-4°, gr. et pet. in-8°, auxquels il faut ajouter *Animadversiones* ; — *ibid.*, 1810-21, 3 vol. in-8°, et *Index graecitatis* ; — *ibid.*, 1830, 2 vol. in-8° ; — cette édition a été réimprimée à Leipzig, 1829, 6 vol. in-16, et à Paris, 1841-1855, 5 vol. gr. in-8° dans l'édition de Plutarque de Dübner.

3. Etienne Quatremère, dont il est parlé dans notre lettre et qui fut l'élève de Villoison, écrit (*Nouv. Biogr. Univ.*) : « Un décret de la Convention ayant expulsé de Paris tous les nobles, sans exception, Villoison fut obligé de fuir la capitale, et alla chercher un asile dans la ville d'Orléans. Là, comme on sait, se trouve une bibliothèque remarquable, composée en partie de celle de Prousteau, et qui renferme, entre autres trésors littéraires, les livres de Henri et Adrien de Valois, couverts de notes manuscrites des deux doctes frères. Villoison prit possession de cette bibliothèque, qui était alors complètement abandonnée, et se dit à lui-même :

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

nant me voilà de retour à Paris ¹. Et vous, cher ami, donnez moi des nouvelles de votre situation dans le plus grand détail. Vous savez le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. J'espère que vous n'êtes pas marié : Τῷ σοφῷ οὐ γαμήτειον. Τῷ σοφῷ οὐ πολιτευτέον ². Il faut présenter le moins qu'on peut de surface aux coups de la fortune, et se renfermer exclusivement dans la littérature grecque. Telle est la maxime que j'ai constamment suivie. Aimez toujours votre meilleur ami et sincère admirateur d'Ansse de Villoison.

CHRONIQUE

FRANCE. — A partir du premier trimestre de 1888 les publications de l'Association pour l'avancement des études grecques vont subir une transformation complète. Au lieu du volume compact qui paraissait en une fois, à la fin de l'année, l'Association publiera désormais une Revue trimestrielle intitulée *Revue des études grecques*, de 8 à 10 feuilles in-8°. Conformément à son titre, cette Revue embrassera dans son programme tout ce qui touche à la Grèce ancienne, médiévale ou moderne, philologie, archéologie, histoire, littérature, état économique et social. Chaque numéro comprendra quatre parties : 1° articles de fond; 2° mélanges et documents; 3° comptes-

Le bibliothécaire lui avait remis la clef de l'établissement confié à ses soins. Chaque matin, de bonne heure, Villoison entraînait dans les salles désertes de la bibliothèque, s'y installait comme s'il avait été chez lui, et y restait sans interruption jusqu'à la nuit close.... Pour apprécier le courage que déploya Villoison dans ses explorations, il faut se rappeler qu'il passa dans la bibliothèque d'Orléans les journées de l'hiver terrible de 1794-5, le plus rigoureux de tous ceux dont la France a gardé la mémoire. »

1. « ... *Reversus V. Parisios, mox anno 1784 majus iter Constantinopolim et in Graeciam suscepit : iisque perlustratis, multarum rerum nemini antea animadversarum cognitione auctus, in patriam rediit a. 1787. Proximo anno editio Iliadis.... prodiit Venetiae; ipse gravissimum luctum suscepit obitu uxoris, nullis relictis natis, quacum per undecim annos conjunctus fuerat. — Hucusque, rerum ejus testes, habeo epistolas ab ipso ad me scriptas. Secuta sunt tempora sanguinolenta et optimo cuique perniciosa. Horum initio, anno 1790, ut homo nobilis et popularium insidiis petitus, voluntario exilio sese aggregavit nobilitati Confluentiam profugae. Mox has partes improbens, Parisios redux, incidit in medium belli civilis incendium et proscriptiois terrorem. Cui se subducens, in Aurelianorum urbem concessit, ibique septem annos occulte vixit in Literarum studiis, bibliothecam fratrum Valesiorum, Henrici et Hadriani, tractans, eorumque adversaria excerpens. Denique sedatis rebus Parisios rediit, parva patrimonii parte velut ex naufragio servata; sperati annui vectigalis viginti et quatuor millium librarum, non nisi sextante.... » (Bibl. Crit. Pars XI, p. 127, sqq., et *Opuscula*, t. II, p. 77-78.)*

2. Ruhnken écrivait à Wyttenbach en 1785 : « *De uxoris ducendae consilio, quod cum maxime agitas, quo diligentius cogito, eo magis Te ab eo deterreo. Si indolem Tuam tot annorum familiari consuetudine recte perspexi, videtur simillima esse ingenio RUDOLPHI AGRICOLAE, de quo vide Ballium (Bayle) in Lex. Hist. et Crit. Quae igitur illum rationes, eadem Te, si bene et tranquille vis vivere, a matrimonio ineundo revocare debent.* » (Cf. Mahne, *Vita Wyttenbachii*, Gand, 1823, in-8°, p. 237.) Ce qui n'empêcha pas Wyttenbach d'épouser sa nièce.

rendus critiques; 4^e chronique. Cette dernière partie tiendra le public français au courant de toutes les découvertes archéologiques nouvelles, du mouvement des académies et des universités, etc.; ce sera la partie *actuelle*, l'élément d'information immédiate qui manquait à l'ancien Annuaire. Dès à présent, la rédaction accueillera avec plaisir tous les renseignements *précis et documentés*. Le rédacteur en chef de la *Revue* est notre collaborateur M. Théodore REINACH qui recevra les communications au bureau de la *Revue* (chez M. Leroux, éditeur), *tous les jeudis de 4 à 5 heures*.

— Le fascicule III du *Recueil d'Archéologie Orientale*, par M. CLERMONT-GANNEAU, contient les mémoires suivants, accompagnés d'une planche héliographique et de cinq gravures dans le texte : *Segor, Gomorrhe et Sodome* (suite et fin). — *Le mot CHILLEK « sauver » en phénicien et dans l'arabe vulgaire*. — *Le sceau d'Abdhadad*. — *Inscription funéraire de Qalonié (environs de Jérusalem)*. — *Pégase et Πήγρυς*. — *Reseph-Heç ou Resouph-Houç et Apollon-Agyieus*. — *Quatre noms gréco-phéniciens*. — *La suppression des nasales dans l'écriture cyprïote*. — *Explication d'un passage de l'inscription bilingue de Tamassos*. — *Une pierre milliaire arabe de Palestine du 1^{er} siècle de l'Hégire*. — *Inscription du calife El-Mahdi relatant la construction de la mosquée d'Ascalon en l'an 155 de l'Hégire*. — *Explication d'un passage du traité conclu entre le sultan Qelâouïn et les Génois*. — *Le clichage des estampages*. — *Caesar et le nom punique de l'éléphant*. — *Esculape et les chiens sacrés*. — *Une intaille bilingue égypto-araméenne*.

— M. Charles JORET vient d'enrichir d'un livre nouveau la série de ses travaux sur les patois normands (*Flore populaire de Normandie*. Maisonneuve, vol. in-8^e de LXXXVIII-238 pages). La préface est un résumé intéressant et d'agréable lecture des divers travaux qu'a inspirés dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes la nomenclature des plantes, et l'on y trouve plus d'un fait qui intéresse la lexicographie française. La *Flore* donne la liste des plantes indigènes ou naturalisées de la Normandie, classées d'après la nomenclature botanique, avec l'indication, pour chaque espèce, de tous les noms populaires, recueillis sur place par l'auteur ou ses correspondants; — car l'ouvrage est fait sur les lieux et n'est pas une compilation de dictionnaires spéciaux. M. Joret suit le plan adopté par l'auteur de cette incomparable *Faune populaire de la France*, publiée chez le même éditeur. Mais son œuvre, plus restreinte, il est vrai, a sur celle de M. Eugène Rolland, l'avantage d'offrir dans un index alphabétique tous les noms vulgaires cités dans la *Flore*. Cet index, de près de *soixante pages à deux colonnes*, qui présente d'une façon commode pour les linguistes, les richesses éparses de la *Flore*, est une précieuse contribution à la lexicologie française, qui intéressera grandement les étymologistes. Signalons encore un *appendice* (pages 239-278), qui donne la liste, d'une richesse extraordinaire, des noms des pommes et des poires à pressoir. Ce n'est pas en vain qu'on est au pays du cidre. — A. D.

— La librairie Thorin met en vente, à cent vingt exemplaires seulement, le *Mystère de sainte Barbe*, tragédie bretonne, texte de 1557, publié avec traduction française, introduction et dictionnaire étymologique du breton moyen, par M. Emile ERNAULT, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. (Un vol. in-4^e, 24 fr.).

— Le « *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle* » (Leroux) doit s'augmenter prochainement de deux volumes nouveaux, le IX^e, *Voyages de Varthema*, et le X^e, *Voyages d'Orderic de Pordenone*.

— M. SCHERFER doit publier prochainement l'Histoire de l'ambassade de France à Constantinople, par le marquis de Bonac.

— M. DE MAULDE prépare une *Histoire de Louis II d'Orléans* (plus tard le roi Louis XII), et pour la « Société de l'histoire de France » le premier volume d'une édition critique du chroniqueur Jean d'Auton.

— M. DELABORDE travaille à une étude sur l'expédition de Charles VIII en Italie.

— Vient de paraître à la librairie Dupret (Paris, rue de Médicis, 3) « *Rabelais légiste, Testament de Cuspidius et Contrat de vente de Culita*, traduits avec des éclaircissements et des notes et publiés pour la première fois d'après l'édition de Rabelais » (in-24°, 50 et XVIII p., avec deux fac-similés, 2 fr. 50), par Arthur HEULHARD.

— La « Société des études historiques » décernera en 1888 un prix à l'auteur de la meilleure *Histoire de la Compagnie des Indes* (1719-1770).

— M. STEIN a publié sous le titre *La presse locale à Montargis au XVIII^e siècle* (Orléans, Herluison. In-8°, 29 p.), une brochure où il analyse et cite de nombreux passages des *Affiches de Montargis* ou *Journal du Gatinais*. Cette feuille, dont le premier numéro parut le 19 janvier 1780, est, comme dit M. S., un « mémoire impartial des faits et gestes qui s'accomplissaient dans une petite ville de province à la veille et pendant toute la durée de la Révolution ». On remarquera, dans le travail de M. Stein, ce qui concerne les adjudications de biens nationaux, les fêtes patriotiques et les autres événements locaux.

— Nous annonçons récemment l'ouvrage de lady BLENNERHASSETT, née comtesse Leyden, *Frau von Staël, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Literatur*. On nous dit qu'une traduction française de cet ouvrage paraîtra l'année prochaine chez l'éditeur Westhauser.

— Le volume de M. Alfred DUQUET, *Les derniers jours de l'armée du Rhin*, n'a pas tardé à suivre son aîné « Les grandes batailles de Metz ». Il comprend sept chapitres : I. *Avant Noisseville*; II. *Bataille de Noisseville*; III. *Une phase du blocus*; IV. *Derniers combats, Régnier-Bourbaki*; V. *L'agonie*; VI. *La capitulation*; VII. *Le procès de Trianon*. Comme le précédent, ce volume, sur lequel nous reviendrons, est suivi de pièces justificatives et d'une table des auteurs et documents consultés. (Paris, Charpentier. In-8°, VIII et 359 p. 3 fr. 50.)

— La librairie Félix Alcan vient de faire paraître *Pour l'histoire de la science hellène (de Thalès à Empédocle)*, par M. Paul TANNERY (1 vol. in-8°, 7 fr. 50) et *Les sceptiques grecs*, par M. Victor BROCHARD (ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, prix Victor Cousin, et imprimé à l'Imprimerie nationale, 1 vol. in-8°, 8 fr.) La même librairie annonce, pour paraître, au 1^{er} mars de l'année prochaine, une traduction de la *Critique de la raison pratique*, de Kant, par M. PICAVET. Sont également sous presse, pour paraître dans un délai prochain *Le monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer, traduit par M. A. BURDEAU (3 vols.) et *La mimique et la physiognomonie*, de Piderit, traduit par M. A. GIROT.

— M. Ernest LAVISSE a réuni, sous le titre d'*Essais sur l'Allemagne impériale* (Paris, Hachette. In-8°, XXVIII et 345 p. 3 fr. 50), des études qu'il avait publiées à intervalles inégaux dans la « Revue des Deux-Mondes ». Le premier de ces Essais, *L'invasion dans le département de l'Aisne* (p. 1-98), raconte l'entrée des Prussiens à Laon, le siège de Soissons et celui de La Fère, la défense de Saint-Quentin, la formation et les combats de l'armée du Nord dont l'histoire est « un glorieux épisode dans cette triste guerre », enfin les rigueurs de l'administration allemande dans le département de l'Aisne après l'armistice et la paix; signalons en passant, à la fin de cette remarquable étude, une foule de détails curieux puisés dans les documents de l'époque et de fines réflexions sur l'armée allemande. Les autres chapitres du vo-

lume énumèrent les embarras de la vie politique en Allemagne : *Une visite au parlement* (p. 99-130); *Les partis socialistes en Allemagne* (p. 131-165); *Les élections au parlement d'Allemagne* (p. 167-196; élections de 1874); *L'émigration allemande* (p. 197-216); *La crise économique en Allemagne* (p. 217-257); *Notes prises dans une excursion en Allemagne* (p. 259-287); *L'état politique de l'Allemagne* (p. 289-345). Citons encore, outre ces études dont la matière est trop récente et trop « actuelle » pour que la *Revue* y insiste plus longuement, l'*Avant-propos* où M. Lavisse montre la guerre certaine, et quelle que soit l'issue du duel, la chute du système politique qui régit l'Europe depuis trois siècles, la fin du système des grandes puissances.

— Le *Nouveau dictionnaire classique illustré* que notre collaborateur A. GAZIER vient de publier à la librairie Colin (788 pages sur deux colonnes, 2 fr. 50) est absolument « nouveau » en son genre. Il contient tous les termes de la langue courante, donne de brèves et suffisantes indications d'histoire, de biographie, de géographie, distingue les mots les uns des autres en recourant le mieux possible aux équivalents et en signalant et les synonymes et les contraires, cite les étymologies les plus simples et les plus utiles, explique les locutions les plus usitées. Sous la rubrique générale « *encyclopédie* » (à peu près mille articles) se trouvent des renseignements sur les choses de la vie pratique. Des gravures (au nombre de 700, dont 70 figures d'ensemble très instructives, voir les mots *bœuf*, *château*, *église*, *navire*, *squelette*, etc.) et 19 cartes, formant à elles seules un petit atlas, constituent peut-être la partie la plus neuve de l'ouvrage. Ajoutons que les caractères gras sont employés pour les noms propres, les lettres penchées dites égyptiennes pour les locutions, les lettres italiques pour les exemples. M. Gazier a raison de « présenter avec confiance ce petit dictionnaire au public studieux ».

— Signalons encore parmi les nouvelles publications une *Etude sur la conjuration de Catilina, de Salluste*, par C. THIAUCOURT (Hachette, 3 fr.); une *Histoire de Jules César, guerre civile*, par le colonel STOFFEL (Plon. L'ouvrage, qui fait suite à l'*Histoire de Jules César*, de Napoléon III, forme deux volumes in-4°, d'un total de 850 p., imprimés à l'Imprimerie nationale, et un atlas de 26 planches; 100 fr.); la publication, d'après les manuscrits autographes conservés à Séville dans la Bibliothèque Colombine, du premier volume, *Viage de Sannio, des poèmes inédits de Jean de la Cueva*, par F. A. WULFF (Velter, in-8°, 164 p. 8 fr.); le *Journal de Papillon de La Ferté*, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus-plaisirs et affaires de la chambre du roi, 1756-1780, avec une introduction et des notes par M. Ernest BOYSSÉ (Ollendorff. In-8°, 7 fr. 50); le premier volume des *Mémoires et correspondances du comte de Villèle* (Perrin. 7 fr. 50); l'*Histoire des sources du droit canonique*, par M. Ad. TARDIF (Picard. In-8°, 410 p. 8 fr.); le tome deuxième du *Catalogue des livres* composant la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild; rédigé par M. Emile PICOT (Morgand. In-8°, 50 fr.; un troisième volume, comprenant la fin du catalogue et des tables très copieuses, paraîtra prochainement); *Recherches anthropologiques dans la Caucase*, par M. Ernest CHANTRE (Reinwald. 5 vols. in-4°, 300 fr.)

— En préparation, pour paraître prochainement, la *Vie et la Correspondance de Charles Darwin*, publiées par son fils, M. Francis DARWIN, traduit de l'anglais par Henry C. de VARIGNY (Reinwald. 2 vols in-8°, 20 fr.).

— Voici le sommaire du n° 4 (première année) de la *Revue d'histoire diplomatique* : FUNCK-BRENTANO, Le droit naturel au XVII^e siècle, Pascal et Domat, Puffendorf; — duc de BROGLIE, Lettres de Louis XV au comte de Coigny, 1737-1745; — comte Bernard d'HARCOURT, Négociations relatives à un projet d'établissement

colonial français en 1845; — PINGAUD, Jean de Bry et Joseph Bonaparte; — GEFROY, Origines de la diplomatie, les plus anciens traités dans l'antiquité grecque; — ROTHAN, L'Allemagne au lendemain de la guerre de 1886; — THUASNE, Traité entre Charles VIII et la république de Florence (1494).

. ALLEMAGNE. — Un nouvel ouvrage de M. Th. NÖLDEKE, le professeur de Strasbourg : *Aufsätze zur persischen Geschichte* (Leipzig, Weigel. In-8°, 4 mark); nous en parlerons prochainement.

— On annonce l'apparition prochaine d'une nouvelle revue bibliographique orientale, qui sera dirigée par M. Aug. MÜLLER, de Königsberg, et paraîtra chez l'éditeur Reuther, de Berlin. Elle a pour titre *Orientalische Bibliographie*, et pour principaux collaborateurs MM. A. Bezzenberger, J. Müller, H. L. Strack, C. Vollers. Elle paraît quatre fois par an (prix de l'abonnement annuel : 6 mark). Elle comprendra « tout ce qui se rapporte aux peuples, à la religion, aux mœurs et aux usages, à la langue, à la littérature et à l'histoire des peuples de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique. »

— M. Alfred de DOMASZEWSKI a fait paraître à la librairie Hirzel (Leipzig. In-8°, 2 mark 80), avec commentaire, le *Liber de munitionibus castrorum*, d'Hygin:

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1887.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre par laquelle M. R. de Lasteyrie retire sa candidature.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Benoist, et d'un membre libre, en remplacement de M. Desnoyers. Le scrutin donne les résultats suivants :

1° Pour le fauteuil de M. Benoist :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.
M. Anatole de Barthélemy.....	18 voix.	21 voix.
M. Clermont-Ganneau.....	10 —	8 —
M. l'abbé L. Duchesne.....	8 —	7 —

2° Pour le fauteuil de M. Desnoyers :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.	3 ^e tour.
M. Célestin Port.....	11 voix.	19 voix.	23 voix.
M. Joachim Menant.....	10 —	13 —	16 —
M. E.-T. Hamy.....	11 —	9 —	3 —
M. Emile Picot.....	7 —	1 —	
M. Félix Robiou.....	2 —		
M. Auguste Vitu.....	1 —		

MM. A. de Barthélemy et C. Port sont élus.

M. Gaston Paris lit un mémoire intitulé : *la Légende du mari à deux femmes*. Ce mémoire sera lu à la séance publique annuelle de l'Académie, vendredi 18 novembre; il sera imprimé et publié.

M. Foucart, directeur de l'Ecole française d'Athènes, rend compte des fouilles commencées, sous la direction de M. Fougères, membre de l'Ecole, à Mantinée. On a relevé le plan de l'enceinte de la ville ancienne, avec ses portes et ses tours, dégagé le théâtre et la scène, retrouvé l'emplacement de l'agora, de plusieurs portiques, etc. On a découvert un grand nombre d'inscriptions et de sculptures. Il faut signaler surtout, parmi ces dernières, de très beaux bas-reliefs, qui ornaient, selon Pausanias, la base d'une statue de Praxitèle, et qui représentent Marsyas et les muses. Les fouilles seront continuées l'année prochaine.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : J.-Fr. BLADÉ, *Histoire du droit en Gascogne durant le haut moyen âge*; — par M. Delisle : R. DE LASTEYRIE, *Cartulaire général de Paris ou Recueil général de documents relatifs à l'histoire et à la topographie de Paris*, tome I, 528-1180 (un vol. gr. in-4°, de la collection de l'*Histoire générale de Paris*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 28 novembre —

1887

Sommaire : 253. NÆLDEKE, Etudes sur l'histoire de Perse. — 254. A. MEYER, La composition de la *Théogonie*. — 255. DUBARAT, La commanderie et l'hôpital d'Ordarp. — 256. Eug. MÜNTZ et P. FABRE, La bibliothèque du Vatican au xv^e siècle. — 257. DUMONTEIL, Saint-Amand en 1789; LANZAC DE LABORIE, Mounier, sa vie et ses écrits; GROSJEAN, La mission de Sémonville à Constantinople; Les papiers de Barthélemy, I, 1792, p. p. KAULEK; SYLVANECTE, Profils vendéens; G. de CADOU DAL, Georges Cadoudal et la chouannerie; V. PIERRE, La Terreur sous le Directoire; CHOTARD, Le pape Pie VII à Savone; de MARTEL, Les historiens fantaisistes, M. Thiers, III. — 258. GEIGER, Goethe et les Juifs. — Chronique.

253. — *Aufsätze zur persischen Geschichte* von Th. NÆLDEKE. Leipzig, Weigel, 1887, vi-158 pp. in-8.

Ce volume contient l'original allemand de cinq articles relatifs à la Perse ancienne qui ont paru d'abord en anglais dans l'Encyclopédie britannique, la plupart à l'article *Persia*. Les deux premiers, les plus importants, sont une histoire sommaire de la Perse médique et achéménide et de la Perse Sassanide : la période intermédiaire est représentée dans l'Encyclopédie par l'admirable étude de Gutschmid sur les Parthes. Suivent trois courts articles sur Persépolis, les noms de *Perse*¹ et *Iran* et sur le Pehlvi².

Ces articles, quoique de forme populaire et déparés par les affectations de moraliste et de penseur familières à l'auteur, reposent, bien entendu, comme tous les travaux de M. Noeldeke, sur une étude directe et approfondie des sources, qui en fait un guide sûr pour les travailleurs de seconde main.

254. — *De compositione Theogoniæ Hesiodæ*, thèse de doctorat, par Arthur MEYER. Berlin, 1887, 104 p. in-8.

La question de la composition de la *Théogonie*, souvent examinée par les critiques, a été résolue par eux dans des sens très différents. Les uns ont cherché à reconstituer la forme la plus ancienne du poème,

1. L'auteur explique heureusement l'ε de la forme *Πέρσαι* pour l'original *Pārsa*, par un ionisme (πέρσαι); cf. *Mêdoi* pour *Māda* (cypriote *Mādoi*); *Ξέρης* pour *Ξηρης* = *Kshayārshā*.

2. Pag. 12 : « L'Avesta ne connaît pas les Mages ». Comment l'auteur explique-t-il le zend *moghu-ibish*, l'ennemi du Mage (Pehlvi *man magû-gabrâân bishîd*).

celle sous laquelle il eût été digne d'Hésiode, l'émule d'Homère. Les autres affirment que ce travail est impossible de nos jours, soit parce que nos moyens d'information n'y suffisent pas, soit parce que, sous cette forme, le poème n'a jamais existé; ces derniers nient donc qu'Hésiode ait jamais écrit de *Théogonie*.

M. Meyer vient à son tour prendre position dans la question, en se rangeant à l'avis des premiers. Dans la *Théogonie*, telle que nous l'ont transmise les manuscrits, il faut voir un poème appartenant réellement à Hésiode, mais ce poème a été amplifié et développé par un interpolateur qui suivait un plan fixé à l'avance, voilà ce qu'a voulu démontrer l'auteur de l'opuscule qui nous occupe. D'après M. M., en effet, nous trouvons que d'une part quelqu'un a ajouté à la *Théogonie* différents fragments, dont le plus long et le plus important est la Titanomachie (v. 616-735), composée de morceaux de provenances diverses et dont aucun n'a jamais fait partie de la *Théogonie* primitive. D'autre part, l'on a ajouté des développements soit au préambule (1-115), soit à la conclusion (886-1023) du poème, et, selon toute vraisemblance, ces développements procèdent de la même main. Cela posé, M. M. estime qu'il y a lieu de croire que ces deux interpolateurs ne sont au fond qu'un seul et même personnage, qui a puisé dans les « catalogues » épiques la matière de ses amplifications. Seuls, les vers 736-880 et, de plus, quelques vers isolés appartiennent à un âge récent. Il y a donc un seul poète, auteur de la *Théogonie*, et un seul interpolateur. Le poète ne saurait être qu'Hésiode lui-même.

Pour terminer, M. Meyer examine trois passages des *Œuvres et des Jours*, la fable de Pandore, les deux *Eris*, les conseils relatifs à la navigation, et il les rattache aux parties de la *Théogonie* qu'il regarde comme originales. Il en tire confirmation de sa thèse.

Tel est ce travail ingénieux, dont les conclusions nous paraissent probantes, mais dont l'ordonnance et surtout le style laissent fort à désirer. L'exécution matérielle en est défectueuse. La feuille 3 (page 33 à 48) est complètement défigurée par des omissions et des transpositions de pages. M. Meyer aurait bien dû surveiller un peu mieux son imprimeur.

Emile BAUDAT.

255. — **La Commanderie et l'hôpital d'Ordarp**, dépendance du monastère de Roncevaux, en Soule (Basses-Pyrénées). Etude historique sur les relations de l'Abbaye espagnole avec les diocèses d'Oloron, de Bayonne et de Pampelune, les Souverains de Navarre et les Rois de France, depuis le XII^e siècle jusqu'au XIX^e, par M. l'abbé DUBARAT, aumônier du Lycée de Pau.

Si l'on est en droit d'adresser un reproche à l'auteur de l'étude dont j'ai à rendre compte, ce n'est pas d'avoir négligé les pièces justificatives; les documents ont même pris dans cette publication une impor-

tance telle que l'ouvrage, en l'état où il a paru, est plutôt un recueil de textes (pp. 125-330) précédé d'une introduction (pp. 1-124), qu'une histoire proprement dite.

Ceci est d'ailleurs une simple constatation. Recueil ou histoire, il importe peu; l'essentiel est que le livre soit intéressant et sérieux, — et celui de M. Dubarat l'est assurément, surtout pour la période moderne. La partie la plus faible est, en effet, celle qui est consacrée aux premiers temps de la commanderie. On peut même se demander si l'auteur ne s'est pas trop hâté de prendre la plume et s'il n'a pas donné au public, sur un sujet imparfaitement étudié, des conclusions prématurées. La date de la fondation reste à déterminer; l'histoire de l'établissement à ses débuts est bien incomplète. Ne pourrait-on rien trouver de plus dans les grands ouvrages consacrés à la région? Je serais surpris que le P. Moret, que Yanguas, dans son *Diccionario de las antigüedades de Navarra*, qui n'est pas assez connu en France, n'aient rien dit au sujet d'Ordiarp.

Ce vague des renseignements qu'il a recueillis aurait dû peut-être amener M. D. à adopter un autre plan et des divisions différentes: l'incertitude continuelle des dates ne permettait guère de consacrer un paragraphe à chaque prieur. J'ajouterai que M. D. n'a pas suffisamment évité le défaut général des monographies et des études d'histoire locale: il s'est livré à des digressions à peu près inutiles sur les faits d'histoire générale et il a exagéré l'importance de son sujet et de ses héros, à qui il prodigue parfois les épithètes de célèbre et d'illustre. Ce n'est pas, comme le croit M. D., dans le seul but de régler les différends entre l'abbaye de Roncevaux et le chapitre de Bayonne qu'eurent lieu les conférences de Figières; on pourra voir, par exemple, en jetant les yeux sur les articles 1368-1393 du fonds de l'Intendance du Roussillon (archives des Pyrénées-Orientales, série C) que nombre d'autres difficultés tout aussi graves y reçurent une solution.

J'ai relevé, trop consciencieusement peut-être, les imperfections du livre de M. Dubarat; ce que je ne puis dire, ce sont les détails intéressants, les traits de mœurs qui s'y trouvent: l'histoire de ce basque qui abat à coup de hache la chaire où prêchait l'évêque hérétique Gérard Roussel; celle du prêtre Clément de Jauréguiberry qui, furieux de ce que son curé refusait de lui laisser remplir les fonctions de sous-diacre, enferme les officiants dans la sacristie dont il emporte la clef, etc.

Je dois du moins signaler, parmi les pièces justificatives, des tableaux généalogiques où M. de Jaurgain a condensé les résultats de longues recherches sur ce pays de Béarn et de Navarre qu'il connaît si bien.

Auguste BRUTAILS.

256. — **La Bibliothèque du Vatican au XV^e siècle**, d'après des documents inédits. Contributions pour servir à l'histoire de l'humanisme, par Eugène MÜNTZ, et Paul FABRE, anciens membres de l'Ecole française de Rome. Paris, Thorin, 1887, in-8 de viii-380 pages,

Les études sur l'humanisme, florissantes en Allemagne et en Italie, sont encore fort négligées chez nous, bien qu'elles soient la véritable introduction à toute l'histoire littéraire de la Renaissance. Nous pouvons du moins, grâce à M. Eugène Müntz, les considérer comme étant représentées en France; à côté de ses grands travaux sur l'Italie artistique du xiv^e au xvi^e siècle, il a toujours réservé une place à l'examen des œuvres écrites; il s'est plu à montrer que la Renaissance des lettres est liée indissolublement à celle des arts, qu'elle la précède même d'ordinaire et en explique souvent les manifestations. Heureux est M. Müntz, qui peut embrasser sous ses deux faces l'ensemble du plus grand mouvement intellectuel qui se soit produit dans le monde.

Le livre de documents sur l'humanisme qu'il vient de publier en collaboration, sous ce titre *La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle*, ne sera pas un de ses moindres titres de savant. On aimerait qu'il en donnât beaucoup d'autres dans le même domaine, car l'œuvre est grande et les travailleurs font défaut sur plusieurs points. Le second des auteurs, M. Paul Fabre, ne sera malheureusement pas une recrue pour les études sur la Renaissance. Malgré les brillantes contributions qu'il leur apporte ici, il ne les a abordées qu'en passant, pour ainsi dire, et il est permis de craindre qu'il n'y revienne plus; d'importantes entreprises le réclament, et l'histoire ecclésiastique du moyen-âge compte beaucoup sur le jeune éditeur du *Liber censuum*. Examinons, en attendant, ce que contient le travail commun de ces deux anciens membres de l'Ecole de Rome, qui ont exploré, à dix ans de distance, les Archives et la Bibliothèque du Vatican.

Le plan du livre est fort simple : les auteurs se sont occupés des papes ayant régné de 1417 à 1503 (Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI); ils ont classé, sous chaque pontificat, les pièces d'archives, inventaires de manuscrits, documents, inédits ou non, relatifs à la bibliothèque pendant la période correspondante; ils ont relié le tout par un résumé placé en tête des diverses séries de pièces. Si l'on compare le petit nombre de renseignements déjà imprimés à la masse énorme d'inédit qu'apporte ce volume, on se rendra compte de l'importance documentaire d'un tel recueil, et on comprendra que, s'il n'épuise pas le sujet, il le renouvelle du moins de fond en comble. Les pièces les plus intéressantes sont l'inventaire d'Eugène IV, les inventaires de la collection latine et de la collection grecque de Nicolas V (celui-ci retrouvé par M. M. à la cathédrale de Vich), l'état de la collection de Sixte IV, et surtout, au point de vue spécial des études sur l'humanisme, le précieux registre de prêt de la Bibliothèque Vaticane, inauguré en 1475 par Platina et qui

se continue, avec peu de lacunes, jusqu'en 1487. On y voit quels personnages, clercs ou laïques, prélats ou simples copistes, empruntaient les manuscrits du Vatican, et quels livres faisaient l'objet de ces prêts à domicile, si libéralement accordés jusqu'au commencement du siècle suivant. Ce document, où tant de noms et de dates peuvent être relevés, n'occupe pas moins de trente pages d'un texte serré (pp. 269-298).

On n'a pas à insister ici sur les résultats généraux obtenus par ces patientes recherches, puisque M. M. a donné la primeur des plus intéressants aux lecteurs de la *Revue critique* (1886, II, pp. 282 sqq.). Rappelons seulement que si MM. M. et F. ont élevé un monument à la gloire des papes du x^e siècle, qui marchèrent presque tous à la tête de leur temps, ils ont réservé à Nicolas V la plus belle pierre; c'est au grand Thomas de Sarzane que revient en effet, à tous égards, le titre de fondateur de la Vaticane, honneur dont Sixte IV l'a trop longtemps frustré.

« Pour compléter cette histoire de la Vaticane au x^e siècle, dit M. M. dans la préface, il aurait fallu chercher à identifier les manuscrits cités dans nos inventaires avec les manuscrits qui figurent aujourd'hui dans la grande collection pontificale. » Ce travail n'a pas été fait; mais tous ceux qui ont poursuivi des recherches de ce genre, dans une bibliothèque dont ils n'avaient pas la libre disposition, comprendront les extrêmes difficultés d'une telle besogne et excuseront les auteurs d'avoir laissé aux fonctionnaires attachés à la Vaticane le soin d'entreprendre ces identifications. Au surplus, M. Fabre en a essayé un certain nombre et sa liste sera augmentée par chaque lecteur, suivant ses propres études. Signalons, pour notre part, l'identité du manuscrit d'Apulée, Végèce et Frontin, porté à l'inventaire de Nicolas V (p. 120), et du *Vat. 2193*, provenant de la bibliothèque de Pétrarque. (Cf. *Giorn. stor. della letter. ital.*, IX, pp. 406 sqq.)

Un livre fait de tant de détails, et où l'identification des noms de personne n'offre pas moins d'obstacle que l'identification des manuscrits, ne peut aller sans quelques inexactitudes. Voici les observations les plus utiles que nous suggère l'index alphabétique. — *Rali* désigne insuffisamment le copiste grec Démétrius Rhallès Cabacès (dont le nom est lu à tort Καδάνης, p. 288). — Jean Rhosos de Crète, autre copiste, a été oublié à l'index, sans doute parce qu'il n'a pas été reconnu dans Ἰωάννης ῥεπεὺς ὁ ῥώσος, qui figure dans un document de 1475 (p. 272). — Le *Messer Giovanni Andrea abate* mentionné comme copiste au service du pape, en 1459 (p. 127), pouvait être, avec grande vraisemblance, identifié avec le célèbre Giandrea de Bossi, dit *Andrea d'Aleria*, plus tard bibliothécaire de Sixte IV. — *Brentius (Andreas)* et *Patavinus (Brentius)* sont considérés à tort comme des personnages distincts. — C'est aussi un seul et même érudit qui paraît à l'index sous trois formes différentes : *Dionysiis (Giovanni Lorenzo de)*, *Laurentius (Johannes)*, *Lorenzo (Giovanni)*. Une erreur plus fâcheuse fait placer

cet humaniste dans la liste des préfets de la Vaticane, sous le nom de *J. L. Dionysio*; ce nom, qui serait, dans tous les cas, une désignation incomplète, n'a jamais été porté. Nous n'insistons pas ici, devant revenir prochainement sur Giovanni Lorenzi, de Venise, en latin *Johannes Laurentius de Venetiis* (origine paléographique, suivant nous, de la faute de *Dionysiis*). Une petite étude spéciale consacrée à ce bibliothécaire d'Innocent VIII complètera, sur un point tout à fait secondaire, un des chapitres de l'excellent livre de MM. Müntz et Fabre; d'autres travailleurs reprendront peut-être, à leur tour, quelques parties. Mais nos deux compatriotes ont eu le mérite d'ajouter beaucoup de détails neufs et importants à l'œuvre d'ensemble du grand historien de la Vaticane en notre siècle, M. de Rossi; ils sont les premiers à offrir un tableau, consciencieux et complet, des anciens fonds de manuscrits réunis par les papes de la Renaissance, et leur nom demeurera attaché à cette collection à jamais célèbre, dont ils ont raconté les origines.

P. de NOLHAC.

— *P.-S.* Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà, par le compte-rendu de M. Tamizey de Larroque¹, un autre travail de M. M., intitulé *La Bibliothèque du Vatican au xvi^e siècle*, et paru un peu avant celui dont nous venons de parler, avec la date de 1886. Ce curieux petit volume prend l'histoire de la Vaticane au règne de Jules II, et la conduit jusqu'à celui de Paul III inclusivement; il forme donc la suite naturelle du précédent et embrasse la première moitié du siècle, de 1503 à 1549. Parmi des notes recueillies par nous à Rome sur l'histoire de la Vaticane pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, nous trouvons la description d'un document relatif à la fin du règne de Paul III et à celui de son successeur, qui sera joint utilement à ceux qu'apporte en si grand nombre M. Müntz. C'est un manuscrit de 54 ff. contenant les comptes du savant cardinal-bibliothécaire Marcello Cervini, élu pape en 1555, sous le nom de Marcel II. Le titre est ainsi conçu : *Libro dove si registrano tutti i mandati che si faranno dal R^{mo} Santa-Croce de denari che si pagaranno per conto della Libreria Apostolica, cominciando a di 28 d'ottobre 1548*. La formule ordinaire des mandats est analogue à celle-ci (f. 1) : *R^{do} mons. di Como, piacciavi far pagare da M. Piergiovanni Aleotto guardarobba di S. S^{ia} a Emanuele scrittor di libri greci scudi sei et julii otto, quali sonno per un resto di la scrittura d'un libro greco de re militari chiamato Onosandro con altri authori di la medema faculta, qual libro si è fatto scrivere in Libreria Apostolica. Di casa alli 27 di nov. 1548*. — Δ 6 — J 8². Les principaux copistes grecs employés par l'administra-

1. *R. C.*, 1887, 1, p. 88.

2. Le même copiste avait déjà reçu dix écus le mois précédent pour la première partie de son travail.

tion de la Vaticane, sous Cervini, sont cet *Emanuele greco* (dont le nom est Emmanuel Embenes de Monembasie ¹), Pietro greco (vraisemblablement Pierre Devaris ²), Gianfrancesco di Candia, Giovanni Onorio ³. On trouve le nom de tous les employés de la Vaticane, avec le chiffre de leurs appointements ⁴; il y a aussi un index alphabétique de tous les créanciers de la Vaticane, copistes, relieurs, marchands de papiers, libraires, personnes achetant des livres au nom de la bibliothèque ⁵. Faustus Sabeus a consigné plusieurs fois dans le registre les achats de livres qu'il a faits lui-même ou les dons qui sont venus enrichir les collections; c'est ainsi une sorte de livre d'entrées ⁶. Le dernier paiement porté sur ce document est du 4 avril 1555; quelques jours après le cardinal-bibliothécaire entrait au conclave, dont il sortait pape. En voilà assez pour montrer que son registre de comptabilité (*Vat. 3965*) ne doit pas être négligé par les futurs historiens de la Vaticane.

P. N.

257. — 1. **Une ville seigneuriale en 1789**, Saint-Amand-Montrond, par F. DUMONTEIL. Paris, Picard, 1887. In-8, 286 p.

2. **Un royaume libéral en 1789**, Jean-Joseph Mounier, sa vie politique et ses écrits, par L. de LANZAC DE LABORIE. Paris, Plon, 1887. In-8, 341 p. 8 fr.

3. **La mission de Sémonville à Constantinople**, 1792-1793, documents réunis et commentés par Georges GROUJAN. Paris, Charavay, 1887. In-8, 40 p. 2 fr.

4. **Papiers de Barthélemy**, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797, publiés par Jean KAULEK. I. Année 1792. Paris, Alcan, 1887. In-8, x et 520 p. 15 fr.

5. SYLVANECTE (Madame Georges GRAUX), **Profilis vendéens**, préface de Jules Simon. Paris, Plon, 1887. In-8, xv et 262 p. 3 fr. 50.

6. **Georges Cadoudal et la chouannerie**, par son neveu GEORGES DE CADOU DAL, portrait et carte. Paris, Plon, 1887. In-8, iii et 476 p. 8 fr.

7. **La Terreur sous le Directoire**, histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'état du 18 fructidor (14 septembre 1797), d'après

1. Cf. Müntz, p. 67, et Gardthausen, *Griechische Palæographie*, p. 320.

2. Cf. Nolhac, *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 78 et *passim*.

3. Cf. Omont, *Fac-similés de mss. grecs des xv^e et xvi^e siècles*, n° 28, et Nolhac, *l. c.*, pp. 162-165.

4. Le savant latiniste Gabriele Faerno (et non *Fermo*, comme dit l'inexact Zannelli) figure depuis 1549, et Federico Rainaldi, depuis 1553. A propos de ce dernier custode, il y a, au f. 45, une note postérieure rappelant qu'il fut nommé, quand Faustus Sabeus résigna sa charge, et qu'il mourut le 2 sept. 1590; cette note, accompagnée d'un éloge touchant, est de la main de son propre frère, Domenico Rainaldi.

5. On aura même, si l'on y tient, le compte des dépenses les plus minimes, l'achat du papier, de l'encre et des couleurs pour l'usage de la bibliothèque, les sommes payées pour faire régler le papier, etc.

6. Cf. *Vat. 3963*. De Rossi, *La Biblioteca della Sede Apostolica*. Rome, 1884, p. 45.

les documents inédits, par Victor PIERRE. Paris, Retaux-Bray, 1887. In-8, xxii et 481 p.

8. **Le pape Pie VII à Savone**, par H. CHOTARD. Paris, Plon, 1887. In-8, ix et 194 p. 3 fr. 50.

9. **Les historiens fantaisistes**. M. Thiers, histoire du consulat et de l'empire (troisième volume), par le comte de MARTEL. Paris, Dentu, 1887. In-8, ix et 468 p. 5 fr.

1. — En étudiant les élections de 1789 en Berry, M. Dumonteil a reconnu que le régime seigneurial et l'organisation municipale de Saint-Amand méritaient une étude spéciale. Il a donc entrepris cette étude et y ajoute une foule d'autres renseignements, de façon à donner un aperçu général de la situation de cette ville à la fin de l'ancienne monarchie. Il expose d'abord quelles étaient les redevances seigneuriales, personnelles, foncières, ce qu'étaient les monopoles au profit du seigneur (fours banaux et étaux des bouchers), la redevance connue sous le nom de *bretolle* (treize pintes de vin payées par toute personne qui se remarie aux « garçons ignares et non lettrés »), et — comme contre-partie de la Bretolle, — la fondation de Nevers (obligation du seigneur de donner chaque année une dot de cinquante livres à deux jeunes filles pauvres et vertueuses). M. D. examine ensuite quelle part prend le seigneur à l'administration de la chose publique (nomination des officiers de justice et de police). Il fait l'historique de l'organisation municipale de Saint-Amand, retrace la composition des Assemblées de communauté, des Assemblées de collecte et du Corps municipal, donne des détails sur le budget de la ville. Les renseignements qu'il a recueillis sur l'instruction publique à Saint-Amand, sont malheureusement trop rares. Mais il a rassemblé nombre de particularités intéressantes sur les fonctionnaires royaux, sur le subdélégué, les officiers de l'Election, etc. Il énumère les habitants de Saint-Amand qui étaient exonérés du paiement de la taille et des impositions accessoires, expose l'assiette, le recouvrement, la qualité des impôts. La situation religieuse de la ville fait également l'objet d'un chapitre ; mais les documents sont trop peu nombreux pour que la paroisse de Saint-Amand, telle que la décrit M. D., puisse être prise comme type de l'organisation ecclésiastique d'autrefois. Citons enfin les pages relatives à la bourgeoisie de Saint-Amand, aux corporations d'arts et de métiers, à la division de la propriété ; M. D. prouve que les roturiers non privilégiés possédaient les douze vingtièmes du sol (p. 169-170). M. Dumonteil complète son enquête en reproduisant les cahiers dressés à Saint-Amand à l'époque des élections de 1789 ainsi que d'autres documents et notices sur la ville. Les renseignements qu'il nous fournit dans son consciencieux travail, ont été tirés des archives de Saint-Amand et de celles du Cher.

2. — M. de Lanzac de Laborie a consulté, non seulement l'*Eloge*

de Berriat-Saint-Prix, l'article de Lally-Tollendal dans la *Biographie-Michaud*, la notice du fils du Constituant, mais les procès-verbaux de la commission intermédiaire des états du Dauphiné, un certain nombre de pièces aux archives nationales et les papiers de Mounier à la Bibliothèque municipale de Grenoble et à la Société éduenne d'Autun. Il retrace d'abord la jeunesse de son héros, son entrée dans la vie politique, son rôle dans ces délibérations de Vizille qui furent les véritables préliminaires de la Révolution et à l'assemblée de Romans, sa popularité dans cette province du Dauphiné vers laquelle se tournaient alors les regards de la France, le programme politique qu'il esquisse dans ses *Nouvelles observations sur les États généraux*. Puis il montre Mounier à l'Assemblée nationale; Mounier propose à ses collègues, au Jeu de paume, de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution; il figure en tête de la liste des secrétaires; il rédige le rapport sur l'ordre du travail de la constitution; il compose ses *Considérations sur les gouvernements et principalement sur celui qui convient à la France*, opuscule presque oublié, mais qui mérite une mention spéciale dans l'histoire de la Révolution; il défend avec ardeur la dualité des chambres et le veto absolu; il est élu président de l'Assemblée et, au 5 octobre, s'efforce de déterminer Louis XVI à quitter Versailles pour Fontainebleau ou Rouen et à rallier les députés auprès de lui. On sait qu'après les journées d'octobre Mounier se retira en Dauphiné, puis donna sa démission de député, et enfin émigra. A la fin de son volume, M. L. de L. raconte les dernières années de Mounier, qui alla ouvrir au Belvédère, près de Weimar, un établissement d'éducation, revint en France dans l'année 1801, et se laissa nommer par Bonaparte préfet d'Ille-et-Vilaine, puis conseiller d'Etat. Il analyse les œuvres où l'ancien constituant apprécia les événements auxquels il avait été mêlé un instant, les *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*¹; *Adolphe*; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la Révolution de France*. Le livre de M. L. de L. est consciencieux, attachant, bien ordonné. C'est peut-être moins une biographie qu'une étude politique. L'auteur n'a pas entièrement réussi à fixer les traits définitifs de la figure de Mounier. Il raconte moins la vie même de Mounier que les faits qui se sont passés de son temps, que les débats où il intervint. Enfin, il y a dans ces trois cent quarante pages, trop de réflexions, trop de considérations qui ralentissent le récit et qui plus d'une fois provoqueraient la discussion. Est-il bien certain, par exemple, qu'au 20 juin 1789, Mounier eut le tort de méconnaître le droit de dissolution qui appartenait à la couronne? Où ce droit était-il écrit? Est-il sûr que Mounier montra plus d'habileté politique que Malouet,

1. Il fallait dire, en passant, que les *Recherches* ont été traduites, avec « remarques et additions » par Fr. Gentz (*Entwicklung der Ursachen, welche Frankreich gehindert haben, zur Freiheit zu gelangen*. Berlin, 1795.)

Maury et Cazalès, en partant pour sa province après octobre ? Ce que dit l'auteur de la déclaration de Pillnitz est-il bien exact ? Croit-on que la médiation armée, proposée par Mounier, eût mieux réussi que l'invasion du royaume ? N'aurait-il pas fallu citer sur le séjour de Mounier au Belvédère le témoignage de Goethe ¹, rappeler qu'il eut quelque influence sur Wieland et sur la rédaction du *Nouveau Mercure allemand* ? Doit-on accorder tant d'importance à l'épithète, alors si banale, de *vertueux* que les contemporains ajoutaient au nom de Mounier ? Le constituant a-t-il montré, en se détachant si tôt de la cause de la Révolution, autant de « fermeté » que nous le dit l'auteur ? Mais on lira avec intérêt et profit les analyses et extraits des ouvrages de Mounier ainsi que la première partie du volume où M. Lanzac de Laborie nous montre son héros forçant en quelques semaines la renommée, rassemblant et unissant par son éloquence les trois ordres du Dauphiné, organisant les élections de sa province et entrant aux Etats généraux avec un plan tout formé de monarchie libérale.

3. — M. Grosjean raconte avec détail la mission de Sémonville envoyé par Dumouriez à Constantinople en 1792. Il reproduit les instructions que le successeur de Dumouriez, Lebrun, rédigea pour Sémonville : « Pressentir la Porte sur la possibilité d'un projet d'alliance offensive et défensive entre la République française et l'Empire ottoman, dans lequel entreraient la Prusse, la Suède et la Pologne ». Il expose comment les représentants des puissances ennemies de la France, Acton, Knobelsdorf et autres, résolus d'empêcher à tout prix la reconnaissance de notre ministre, le dénoncèrent unanimement comme décidé à bouleverser la Turquie ; comment Choiseul-Gouffier, que Sémonville venait remplacer, se joignit à la coalition de ses collègues et remit à la Porte des mémoires violents contre son successeur ; comment Selim III, cédant à cette intrigue, refusa de recevoir Sémonville. Mais l'envoyé français ne devait pas arriver à Constantinople ; devenu suspect à la suite d'une lettre découverte aux Tuileries, il fut rappelé par Lebrun, puis chargé d'une mission secrète pour Florence, arrêté, ainsi que Marer, sur le territoire des Grisons, et emprisonné à Mantoue. Cet épisode de l'histoire de la diplomatie révolutionnaire est raconté par M. Grosjean d'après les documents des Archives des affaires étrangères. Le travail fait honneur à son auteur, qui est étudiant à la Faculté des lettres en même temps qu'à la Faculté de droit ².

1. *Campagne de France* (fin) où Goethe associe son nom à celui de Jordan.

2. L'arrestation de Sémonville et de Maret est assez inexactement racontée. Ce n'est pas à Coire que les deux Français furent arrêtés ; d'après les lettres de Cronthal et de Wilczek à Thugut, ils arrivèrent à Coire le 8 juillet, en partirent le 12, et furent arrêtés le 25 à Novate « le podestà de Traona, moyennant l'intelligence dans laquelle il vivait avec Pozzi (notaire criminel de Milan) depuis plusieurs semaines, nous a parfaitement bien servi, en livrant ces boute-feux entre nos mains » (Wilczek à Thugut, 28 juillet 1793, Zeissberg. *Quellen*, I, p. 155) « On vient, ajoute

4. — Le volume publié par M. Kaulek continue la troisième série des publications des Archives du ministère des affaires étrangères, celle de l'inventaire analytique de la correspondance politique. Un premier volume a déjà paru; il contenait la correspondance de nos ambassadeurs en Angleterre, Castillon et Marillac, de 1537 à 1542¹. Celui-ci commence la publication des papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, de 1792 à 1797. Ces papiers sont fort importants : pendant tout le cours de la Révolution, le corps helvétique ne rompit pas les relations diplomatiques avec la France; Barthélemy fut donc, de tous nos envoyés, celui qui entretint avec son gouvernement la correspondance la plus régulière et la plus continue; d'ailleurs placé au centre des informations, avisé, expérimenté, diplomate de profession, connaissant fort bien son Europe, plus propre qu'aucun de ses collègues à tenir agence d'informations; ce fut lui qui négocia les traités de Bâle en 1795, et M. K. le nomme, non sans raison, le véritable ministre des affaires étrangères de la République. Le volume que nous annonçons ne renferme que les papiers relatifs à l'année 1792. Il n'y est guère question que des rapports entre la France et la Suisse, mais ces rapports étaient passablement tendus, et les instructions que Delessart donne à Barthélemy, représentent sa mission comme très ardue et très pénible; les cantons sont pour la plupart « prévenus contre la nouvelle constitution française et alarmés de l'esprit de prosélytisme que manifestent des personnes qui font de cette constitution l'objet d'un culte religieux, qu'elles croient devoir propager sur tout le globe » (p. 5). Dès son arrivée, Barthélemy doit traiter l'affaire des soldats du régiment suisse de Chateaufieux qui viennent d'être élargis; il trouve partout un accueil froid et même hostile; il ne sait où se fixer et va de ville en ville « fuyant le grand jour, errant sur les extrémités de la Suisse ». A l'affaire de Chateaufieux succède l'affaire du régiment d'Ernest, et Barthélemy commence à craindre que l'état de Berne ne « s'empresse de faire des démarches auprès de la cour de Vienne ». Mais Dumouriez arrive au ministère, et il envoie à notre ambassadeur des instructions fières et précises : Barthélemy dira que les officiers du régiment d'Ernest manifestaient des sentiments contraires à la Révolution; il assistera à la diète helvétique, comme Sancy et Bassompierre qui, dans ces diètes extraordinaires, « ont électrisé les Suisses »; il aura 80,000 francs d'appointement, et 30,000 francs en sus pour se faire des partisans; il se fixera à Soleure « antique résidence des ambassadeurs de France »; il réclamera l'expulsion des émigrés; il annoncera l'occupation des gorges de Porentruy et du territoire de l'évêque de Bâle qui ne

Wilczek, de trancher le cours à beaucoup d'inconvénients qui auraient pu résulter de la mission surtout de Sémonville à Constantinople. » Disons encore que l'adresse de Marseille, du 23 mars 1793, en faveur de Sémonville, a été lue à la Convention dans la séance du 27.

1. Cp. *Revue critique*, 1886, n° 41, art. 237.

fait pas partie de la confédération et qui ne doit pas être abandonné aux troupes autrichiennes; il justifiera l'amnistie accordée aux soldats suisses de Chateauvieux en proclamant la souveraineté de la nation française et il sommera le corps helvétique de recommander à ses officiers le respect de nos lois et de notre gouvernement, la plus grande circonspection dans leur conduite et leurs discours, l'estime de la cocarde tricolore; on doit « se glorifier de porter les couleurs d'une nation libre » (p. 57-60; 74-78). Barthélemy suivit ces instructions, et il put bientôt écrire à Dumouriez que l'état des choses et des esprits avait changé : « La vigueur et la promptitude de nos démarches ont inspiré une crainte salutaire ». Mais Dumouriez tomba; le 20 juin, puis le 10 août eurent lieu; les Suisses de la garde furent massacrés, les régiments des cantons licenciés. Barthélemy se trouvait dans une situation de plus en plus difficile au milieu de ce « peuple suisse que les derniers événements avaient prodigieusement irrité » (p. 258). Lebrun qui avait pris le portefeuille des affaires étrangères, lui envoya de nouvelles lettres de créance. Mais Barthélemy sentait le danger; il remontra au ministre que ces lettres le « feraient égorger », qu'elles étaient comme « teintes du sang des Suisses », qu'il ne pouvait les présenter avant la réunion de la Convention nationale (p. 272-276). Lebrun permit à notre envoyé de remettre ses lettres lorsqu'il le jugerait à propos. Dumouriez était intervenu; il avait écrit à Lebrun qu'il fallait se montrer libéral à l'égard des Suisses, « mettre de la justice et de l'honnêteté, surtout de la générosité dans la liquidation de la facture d'honneur qu'on avait à solder », favoriser secrètement la propagande à Berne et à Bâle (p. 253). On vit bientôt Winterthur célébrer la victoire de Jemappes, Berne grâcier le jacobin Laharpe, Soleure chasser les émigrés, Zurich laisser les soldats du régiment de Steiner retourner aux drapeaux français, les anciens sujets de l'évêque de Bâle former la république de Rauracie. C'est à ce moment que Montesquiou faisait la facile conquête de la Savoie. Genève, craignant pour sa sûreté, demanda un secours de 1,600 hommes aux cantons de Berne, de Fribourg et de Zurich; puis, sur les protestations de Montesquiou, réduisit ce chiffre à 500 hommes qui seraient chargés de la police intérieure; Montesquiou s'écria qu'il n'admettait même pas l'entrée d'un piquet de cinquante hommes, et que si les Genèveois avaient besoin d'une garnison étrangère, il la leur offrait (p. 365). Le décret du 19 novembre organisait, il est vrai, la propagande révolutionnaire dans toute l'Europe; mais Lebrun écrivit qu'on exceptait la Suisse, « peuple neutre qui s'était donné librement sa constitution; l'insurrection d'une portion de ce peuple ne serait à nos yeux qu'une sédition à laquelle nous ne prendrions nulle part » (p. 441). Au milieu de tous ces événements, Barthélemy avait montré beaucoup de calme et de prudence; il mandait au ministre que « chaque jour les douleurs se calmaient », que « les regrets s'apaisaient », que « les préjugés se dissipaient », que les cantons étaient « singulièrement

familiarisés avec l'idée d'admettre la reconnaissance de la République ». Ce résultat était dû, non seulement à la vigoureuse politique de Dumouriez et à ses victoires, non seulement au « tempérament froid » et au « génie lent » du peuple suisse, mais à l'activité, à l'habileté et au sang-froid de Barthélemy. Voilà ce que contient, en substance, le gros volume publié avec beaucoup de soin et de conscience par M. Kaulek; l'éditeur a publié les pièces tantôt intégralement, tantôt par extraits, selon leur importance; il les analyse toutes selon l'ordre chronologique; il les accompagne de notes qui éclairent le texte¹; enfin, il a joint au volume une table analytique très longue et très utile. Puissent les tomes suivants de cette publication, dont la valeur est de premier ordre pour l'histoire de la diplomatie révolutionnaire, se succéder rapidement!

5. — Le livre de M^{me} Graux est agréable et se lit aisément. Après une introduction sur l'aspect et les mœurs de la Vendée, l'auteur esquisse le *profil* de d'Elbée, de Bonchamps, de Larochejacquelein, de quelques Vendéennes, MM^{mes} d'Elbée et de Bonchamps, Jeanne Robin, qui « ont forcé l'admiration des plus sceptiques par le souffle puissant de tendresse, d'élévation de cœur et de dévouement qui les soutint » (p. 187). Ce livre, d'ailleurs impartial, a été composé d'après les mémoires du temps; on y trouvera nombre de renseignements que l'auteur a recueillis sur les lieux mêmes.

6. — M. Georges de Cadoudal, ancien rédacteur de l'*Union* et l'auteur du livre sur *Georges Cadoudal et la Chouannerie*, est mort le 1^{er} avril 1885. Le livre, en vingt-deux chapitres, qu'il a consacré à la mémoire de son oncle, est édité par M. Edmond Biré. On peut le regarder comme une œuvre de parti et comme un panégyrique. Georges ressemble d'extérieur au Titus décrit par Beulé (p. 344); il avait l'âme « remplie de tendresse et d'ineffable bonté » (p. 93); il a ordonné des fusillades et pendant quelque temps il ne faisait plus de prisonniers, mais « il sacrifiait la commisération à la justice. » Naturellement, Georges avait « toutes les vertus martiales d'un général » (p. 343). Il n'a pris aucune part à l'affaire de la machine infernale, et il n'est « ni l'auteur, ni l'instigateur, ni le complice » de l'attentat de Nivose, alors que nous

1. Nous rejetons en notes quelques menues observations de détail. Lire d'Abancourt et non *Dabancourt* (p. 220); voir sur le capitaine Luft (p. 421) *Revue critique*, 1885, n° 47, p. 403; écrire Razumowsky au lieu de *Razoumowski* (p. 411) et Ritter au lieu de *Rittier* (p. 257), *Salis-Seewis* au lieu de *Salis-Scévis* (p. 223); *Stadtbredimus*, au lieu de *Waltredimus*. (p. 263) et de *Stad* (p. 279, cp. *Invasion prussienne*, p. 223). L'éditeur donne des notes biographiques sur certains personnages, et pas sur tous; ainsi, Xaintrailles et Clavière sont cités p. 371, mais Clavière seul a une note. A notre avis, une note aussi brève que possible, sur chaque personnage cité dans l'ouvrage, est indispensable, Bacher, Descorches, Belland, Hennin, Gobel ont été l'objet d'une annotation; pourquoi excepter les autres? Au besoin, et pour gagner de la place, qu'on relègue ces notes à la table analytique.

avons une lettre de Georges au comte de la Chaussée (16 janvier 1801), où il regrette que la machine ait *maladroitement éclaté* et où il espère *la voir jouer de nouveau*. Il n'a toujours eu d'autre but que de transporter à Paris l'insurrection royaliste, et d'y attaquer la garde consulaire (p. 282), d'autre pensée que d'assaillir Bonaparte en plein jour, dans Paris même, à armes égales, corps à corps (p. 292), et, non pas de le tuer, mais de l'enlever vivant et de le mener jusqu'à la mer et à la flotte anglaise (pp. 300-301). Comme si Georges qui a fait fusiller tant de républicains, eût hésité à tuer Bonaparte ! Comme s'il fallait croire aveuglément ses réponses ¹ et les *papiers* de M. de Guilhermy ! Comme si cet homme qui n'avait réuni que cinq à six chevaux et dont les compagnons ne disposaient que de pistolets et de poignards, aurait pu tenter une « attaque de vive force » contre l'escorte de grenadiers ou de chasseurs dont s'entourait le premier consul ! Faut-il ajouter que l'auteur fait l'éloge de l'habileté que Georges déploya dans son interrogatoire ? Il se garde bien de nous dire que Georges fut, au contraire, très malhabile et qu'il nia, avec une maladroite obstination, les faits les plus évidents avoués par ses complices. Il nous dit que Bruné était un vieux soudard (p. 231) ; que les mémoires de Bourrienne sont de véritables souvenirs personnels (p. 321) ; que Frotté vivait encore après la mort de Georges (p. 344). Son récit est souvent confus (voir le chapitre consacré à Quiberon) et parfois même contradictoire. C'est ainsi qu'il nous raconte p. 249, que Mercier la Vendée, le frère d'adoption de Georges, « le Patrocle de l'Achille breton » fut surpris la nuit dans un hameau et qu'en sautant une haie, il tomba mort, percé d'une balle au cœur ; plus loin, p. 256, il cite une lettre de Rio, d'après laquelle Mercier, ayant donné rendez-vous à un prêtre, fut soudainement assailli par une colonne de républicains, se défendit en héros, et, après avoir percé le cercle de feu qui l'entourait, eut encore la force de gagner un champ assez éloigné, où on le trouva le lendemain baigné dans son sang ; quelle est celle de ces deux versions qu'adopte l'auteur ? Le seul mérite de ce livre, c'est d'avoir été composé d'après des documents originaux, parmi lesquels les mémoires du lieutenant-colonel de la légion d'Auray, de Rohu, les papiers de l'abbé Guillevic, chef de la correspondance de l'armée du Morbihan, et les notes de Rio ; c'est de contenir beaucoup de citations tirées d'ouvrages ou d'articles peu connus, et de donner, soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, nombre de petits détails inédits, souvent dramatiques, sur la guerre des chouans dans le Morbihan. Car il ne faut pas, comme l'a fait M. Thiers, voir dans Georges Cadoudal un Vendéen ; il avait de l'influence en Bretagne, et non pas en Vendée et en Anjou.

7. — Le titre de l'ouvrage de M. Victor Pierre donne, dès l'abord,

1. Voir les n^{os} 21 et 22 du *Recueil des interrogatoires subis par le général Moreau*, etc. (Paris, Impr. impériale, prairial an XII, pp. 113-124.

quelque prise à la critique. Y eut-il vraiment une *Terreur* sous le Directoire? Faut-il appeler de ce nom la persécution politique et religieuse qui suivit le coup d'État du 18 fructidor? Ne voyons-nous pas M. P. distinguer trois catégories de victimes : 1^o les adversaires politiques du Directoire ; 2^o les émigrés ; 3^o les prêtres? En dehors de ces trois classes, la « persécution » a-t-elle atteint le reste des citoyens? On blâmera pareillement M. P. de n'être pas entré aussitôt dans le vif de son sujet et d'avoir écrit sur le 18 fructidor trois chapitres assez dénués d'originalité. Mais tout ce qui suit est neuf, curieux, puisé aux archives de la guerre et de la marine, aux archives nationales, dans les mémoires des victimes et les études d'histoire diocésaine et locale. M. P. prouve que La Réveillère-Lépeaux et surtout Merlin de Douai — dont la conduite fut si odieuse dans l'affaire des naufragés de Calais — sont responsables des violences commises depuis le 18 fructidor jusqu'au 18 brumaire. Il raconte la condamnation des ennemis du Directoire, leur odyssée douloureuse à travers la France, leur traversée, leur arrivée à Cayenne, leur établissement à Sinnamary, sous un climat meurtrier et parmi des privations de tout genre, si bien que, lorsque les moins robustes d'entre eux ont succombé à la *guillotine sèche*, lorsque Pichegru et sept autres se sont évadés, il ne reste plus que deux déportés qui rentrent en France sous le Consulat. Il énumère les condamnations prononcées par les commissions militaires contre les émigrés ; il y en eut, en 18 mois, plus de cent vingt ; un grand nombre d'exilés, croyant à la modération du nouveau gouvernement, avaient passé la frontière ; on fit revivre contre eux les lois de la Convention ; on les arrêtait, une commission militaire constatait leur identité et leur non-radiation ; ils étaient aussitôt fusillés. Aux hommes politiques et aux émigrés succèdent les prêtres : le Directoire les contraint de prêter serment à la constitution civile du clergé ; tout réfractaire peut être déporté, et on vit 9,969 prêtres condamnés à cette peine ; parmi eux étaient 8,225 membres du clergé belge que la Terreur n'avait pas atteint jusque-là. Toutefois, un grand nombre de ces arrêts ne furent pas exécutés. M. P. compte 267 prêtres déportés à la Guyane, 920 à l'île de Ré et 192 à l'île d'Oléron. Il décrit la captivité de ces malheureux dans des pages fort intéressantes, et dans un appendice dont on lui saura le plus grand gré, cite, par ordre de départements, les noms de tous les ecclésiastiques que le Directoire fit déporter ou jeter en prison. On voit, par ce simple exposé, que le nouvel ouvrage de M. Pierre — quoiqu'un peu monotone et repoussant de parti pris, avec une extrême rigueur, toutes les circonstances atténuantes — a été fait avec le même soin, avec la même exactitude scrupuleuse que ses livres précédents ; c'est une des meilleures études que nous ayons sur l'histoire tant négligée du Directoire ¹.

1. P. 17, est-ce à Merlin de Douai — et non à Merlin de Thionville — qu'il faut attribuer les mots « les tyrans que je me suis engagé de poignarder » et j'aurais dû suivre « le 10 août la première inspiration qui me disait de vous épargner la peine

8. — Les lettres, jusqu'ici inconnues, que le général comte Berthier, chargé de la garde du pape Pie VII à Savone, adressait tous les jours au gouverneur du Piémont, prince Camille Borghèse, et les mémoires inédits d'un diplomate autrichien, M. de Lebzeltern, tels sont les documents dont s'est servi M. Chotard pour composer son livre. Il retrace, d'après les lettres du général Berthier, les impressions que produisaient sur le pontife les événements politiques, ses angoisses, ses tourments, ses émotions de toute sorte dans cet humble logis de Savone où manquaient le bien-être et le confort. Il expose la mission dont Napoléon avait chargé M. de Lebzeltern ; le pape fit des concessions, mais se repentit aussitôt de les avoir faites ; il se résigne d'abord à rentrer dans Rome, comme chef spirituel, renonce tacitement à la souveraineté temporelle, déclare qu'il est aisé d'arranger les différends, d'obtenir le rappel de l'excommunication et la rentrée de Napoléon dans le sein de l'Église ; puis, épouvanté d'avoir tant accordé, se méfiant de lui-même, n'osant prendre un tel parti sans se sentir appuyé par ses conseillers, il reprend ce qu'il avait donné, revient sur les paroles qu'il avait prononcées dans un instant d'entraînement, et autorise simplement son interlocuteur à dire qu'il se soumet aux décrets de la Providence et ne désire pas de réconciliation aux dépens de sa conscience. Le récit de M. Chotard met en relief l'inflexible douceur du pontife. On le trouvera néanmoins un peu longuet, un peu trop orné et trop académique. L'auteur semble avoir voulu faire une étude morale et psychologique plutôt qu'une étude historique ; il insiste particulièrement sur les souffrances du pontife. « Nous avons, dit-il, pénétré dans cette vie captive ; nous en avons écouté les plaintes, nous en avons ressenti les chagrins... nous avons sondé des blessures qui, chaque jour atteintes, se creusaient au lieu de se fermer. Si nous ne nous trompons, c'est là qu'est le véritable intérêt de notre travail. Nous rapportons souvent ce qu'a dit le Saint-Père, mais plus souvent encore ce qu'il a pensé, ce qu'a pu lire dans ses yeux et sur ses traits le général qui l'approchait tous les jours ; c'est le fond de son cœur que nous avons dévoilé ; nous avons vu et nous avons fait voir ce qu'il cachait au plus profond de lui-même ». Une chose curieuse, c'est que M. Chotard qui ne craint pas le développement, ne nous ait absolument rien dit de la carrière antérieure du général Berthier ; il nous le peint fidèle à sa consigne, mais exécutant les ordres qu'il reçoit sans contrainte et sans roideur, conciliant, inclinant toujours vers la bienveillance, adoucissant autant que possible les rigueurs de la captivité du Saint-Père ; il ne nous donne même pas son prénom ; à

de juger longuement Louis XVI » ? (Qu'on se rappelle que Merlin de Thionville était membre de la Législative et que Merlin de Douai, ancien Constituant, ne pouvait appartenir à cette assemblée). — P. 33 Barthélemy était neveu, et non frère du savant abbé. — P. 226 M. P. dit qu'il n'existe nulle part un récit d'ensemble sur la guerre des paysans ; a-t-il consulté les travaux belges, et entre autres, celui de M. A. Orts ?

peine s'il daigne nous apprendre en passant que ce Berthier était « frère du major général de Napoléon ».

9. — M. de Martel continue sa vive et intéressante campagne contre l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers. Il s'attaque, cette fois, à trois épisodes : la conspiration de Georges, Wagram, et la destitution de Fouché. Comme toujours, il donne, en signalant les erreurs commises par son devancier, beaucoup de pièces inédites. Comme toujours, il relève chez Thiers un très grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes, de contradictions, et ce n'est pas à tort que derechef il l'accuse de laisser-aller et de légèreté, lui reproche de « substituer ce qui lui plaît à la réalité ¹ ». Mais M. de M. se souvient trop de la carrière politique de M. Thiers et mêle à ses utiles critiques de l'historien trop d'inutiles attaques contre le ministre et le chef d'État. Nous avons déjà insisté sur ce point dans de précédents articles ². A quoi bon, par exemple, dans une œuvre sérieuse, le chapitre final sur *M. Thiers et ses contemporains* ? Ce chapitre est, il est vrai, très amusant et M. de Martel y a glissé plus d'une anecdote, plus d'un propos piquant sur ce « génie de l'intrigue » que M. Thiers avait réellement, sur son « intarissable fécondité en expédients », sur ses prétentions au rôle d'un Napoléon civil ³. Nous appelons surtout l'attention sur le plan de campagne que M. Thiers avait conçu, dans un premier mouvement de fureur, à la nouvelle du traité du 15 juillet. Il écrivit au contre-amiral Lalande, non pas de rallier le port de Toulon, mais de profiter de l'irritation des marins français et anglais pour amener une collision et détruire, grâce à la supériorité du nombre, l'escadre de l'amiral Stopford ; il lui promettait le grade d'amiral, mais Lalande refusa de faire ce qu'il appelait plus tard *le coup en Orient* et, quelques jours avant sa mort, rendit généreusement la lettre à M. Thiers. Ce point d'histoire est très curieux, mais nous aurions voulu des preuves plus décisives, et nous souhaiterions, avec l'auteur, qu'on ne tarde pas à les donner.

A. CHUQUET.

1. « M. Thiers, dit M. de M. (p. 338-339), n'avait en histoire que des procédés, et pas de méthode... Il ne faisait pas ses recherches lui-même. Il examinait très superficiellement quelques-uns des documents qu'on lui remettait, causait avec celui-ci ou celui-là, faisant souvent la réponse en même temps que la demande, inventait des récits de faits, qui quelquefois n'avaient jamais eu lieu, puis en déduisait des considérations générales, qui, successivement étaient également fausses, et décidait *ex cathedra* les questions les plus controversées. »

2. *Revue critique*, 1884, n° 50; 1885, n° 44.

3. Mot de Metternich.

258. — *Goethe und die Juden*, von Ludwig GEIGER, p. 321-365 (tirage à part de la « Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland ». 1^{er} vol., 4^e fasc. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn.

M. Ludwig Geiger a eu raison de faire tirer à part le long article qu'il avait publié sur « Goethe et les Juifs ». M. L. G. a l'intention de montrer dans une suite d'études ce que les écrivains allemands ont pensé des Juifs, comment ils les ont représentés dans les œuvres littéraires, romans, drames, etc., quelles relations personnelles ils ont eues avec eux. Il veut exposer également comment les Juifs, fidèles ou non à la croyance de leurs pères, ont « collaboré au travail de la civilisation allemande, ont introduit dans la littérature allemande de nouvelles idées, ont façonné en eux les idées régnantes et ont agi sur leurs contemporains par leur originalité ». L'étude sur *Goethe et les Juifs* est la première de la série qu'entreprend M. L. Geiger. L'auteur rappelle que le jeune Goethe voulut apprendre l'hébreu auprès du recteur Albrecht, traita des sujets de l'Ancien Testament, composa une dissertation *Israel in der Wüste* (1797); que le seul Juif qu'il ait personnellement connu est le juif Elkan de Weimar; qu'il accorda son attention à deux écrivains juifs, Salomon Maimon et Lazare Bendavid. Il cite les endroits où Goethe a nommé les Juifs, et remarque que l'*humane Sinn* du poète s'exprime dans certains de ces passages (voir surtout le discours de Lenardo dans les « Années de voyage »). Il retrace les sentiments de respect et d'enthousiasme que Goethe inspirait aux Juifs de Berlin, et en particulier à Dorothee Schlegel, fille de Moïse Mendelssohn et femme de Frédéric Schlegel, à Henriette Herz, à Rahel Levin. A la fin de cette consciencieuse et fort intéressante étude, M. L. Geiger mentionne les attaques dont Goethe fut l'objet, de la part de deux écrivains juifs, de Börne et de Heine. Des *Excurses* terminent ce travail; nous y remarquerons les notes sur le Juif Ephraïm ¹ (avec indications d'Alfred Stern), sur Israël Jacobsohn, et sur les vaines tentatives de Bendavid pour entrer dans l'administration de la justice.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les publications de l'École des langues orientales viennent de s'enrichir d'un nouveau fascicule du *Dictionnaire turc-français* auquel notre collaborateur M. BARBIER DE MEYnard travaille depuis plusieurs années. C'est la deuxième livraison du tome II et, comme les précédentes, elle se recommande par le nombre et le choix des exemples qui font de l'ouvrage une sorte d'anthologie de la langue ottomane. Par la technologie scientifique, par la langue du droit et de l'administration, il confine à l'érudition, et en même temps, grâce aux locutions vulgaires, aux proverbes, aux légendes populaires que l'auteur y a réunis à profusion, nous y retrouvons la Turquie des anciens jours, celles que le *niẓam* et les chartes de Gul-hané n'avaient pu encore travestir à l'eupéenne.

1. lire *Léouzon* et non « Léonzon » (p. 360).

— M. Maxime COLLIGNON va bientôt publier l'*Histoire de la céramique grecque* commencée par notre regretté collaborateur Olivier Rayet. L'ouvrage qu'il s'est chargé de terminer, formera un volume grand in-8°, d'environ 400 pages, avec de nombreux bois et 16 planches hors texte ; il paraîtra chez l'éditeur G. Decaux.

— A paru, dans la collection bleue de l'éditeur Dupret, une traduction de l'*Eu-béenne* de Dion Chrysostome, par M. Henri FAUVEL (53 p. 1 franc).

— On se rappelle que MM. A. Leroux, E. Molinier et A. Thomas ont publié en 1883 et en 1885 deux volumes de *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement la Marche et le Limousin* (Limoges, Ducourtieux). MM. E. RUBEN et L. GUIBERT ont également fait paraître le tome III des *Registres consulaires de Limoges, 1592-1662* en 1884 (Limoges, Chapoulaud) ; MM. A. LEROUX et Aug. BOSVIEUX, des *Chartes, chroniques et mémoriaux pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin* (1886. Tulle, Crauffon) ; M. L. GUIBERT va, avec le concours de MM. A. LEROUX, LECLERC et J. DE CESSAC, publier des *Livres de raison et registres de famille limousins et marchois*. Voilà cinq volumes de textes historiques sur la Marche et le Limousin ; mais ils n'ont pas épuisé la matière, et l'infatigable M. A. LEROUX, aidé de M. René FAGE, vient de se déterminer à entreprendre, sous le titre d'*Archives historiques de la Marche et du Limousin*, un recueil périodique, analogue à ceux que possèdent déjà les provinces voisines, Bordelais, Saintonge, Poitou, etc. MM. A. Leroux et R. Fage inséreront dans ce recueil toutes les pièces qui méritent d'être connues sous leur forme intégrale, et ils comptent que quinze à vingt volumes suffiront à contenir tout ce que les archives des trois départements limousins offrent d'important. Le tome I de ces *Archives historiques* est sous presse ; il comprendra, sous le titre de *Nouveaux documents historiques*, 1° Les cahiers de doléances des 34 corps constitués et corporations de Limoges en 1789 ; 2° une quarantaine de pièces concernant les Réformés d'Argentat, Aubusson, Beaulieu, Châteauneuf-la-Forêt et Limoges ; 3° Divers extraits des archives de l'évêché de Limoges, faits au XVII^e siècle par un anonyme ; 4° Bernardi Guidonis catalogus episcoporum Lemovicensium continuatus auctoribus incertis ; 5° pièces diverses : une transaction entre les consuls et le seigneur abbé de Beaulieu (en provençal, XIV^e siècle) ; — un curieux placard d'ostension (1533) ; — deux longues transactions entre les habitants et le seigneur de Magnac (XVI^e et XVIII^e siècles).

— M. Alfred LEROUX a publié en même temps, dans la collection des Inventaires sommaires des archives départementales antérieures à 1790 (série H, suppléments, archives hospitalières), l'inventaire des archives des hospices et hôpitaux de Limoges, — séries E à H et Fonds unis, — des hôpitaux Saint-Martial, Saint-Gérald, de la Maison-Dieu, de l'hôpital des Arènes ou de Saint-Jacques, de la confrérie de N.-D. de la Conception ou de Saint-Laurent des Trépassés, de la confrérie de N.-D. la Joyeuse ou des Pastoureaux, de la confrérie de N.-D. de la Règle ou des Tailladours, de la confrérie des Pauvres à vêtir, ainsi que l'inventaire des archives hospitalières de Bellac (séries B, C, D, E, G), de Dorat (séries B, C, D, E, F, H), de Magnac-Laval et de Saint-Yrieix (séries A à H). Le volume est suivi d'une table des matières, d'une table des noms de personnes, d'une table des noms de lieux (Limoges, impr. Gély, 1884-1887).

— Paraîtra prochainement, dans la « Bibliothèque internationale de l'art », un volume nouveau de M. Eugène MÜNTZ, *Les collections des Médicis au XV^e siècle, le musée, la bibliothèque, le mobilier* ; l'ouvrage est un appendice aux *Précurseurs de la Renaissance* du même auteur et paraît à la librairie de l'Art (29, cité d'Antin).

— M. Louis LÉGER prépare une deuxième édition de son *Histoire de l'Autriche-Hongrie* (Hachette).

— M. CH.-L. CHASSIN avait été chargé de publier, sous le patronage du conseil municipal, un recueil de documents relatifs aux *Elections et cahiers de Paris en 1789* ; il vient de publier le premier tome de cette publication.

— La librairie Fischbacher a fait paraître des *Etudes sur le Cher pendant la Révolution*, par M. TH. LEMAS (In-8°, 306 p.) où l'on trouvera des « études » sur l'assemblée du tiers-état de Berry en 1789, sur l'élection de l'évêque du Cher en 1791, sur l'assemblée électorale réunie à Vierzon pour nommer les députés à la Convention, sur les conventionnels du Cher, sur la Société populaire de Bourges. M. Lemas doit publier prochainement une biographie de l'évêque Torné.

— Les rapports du baron Sturmer, commissaire du gouvernement autrichien à Sainte-Hélène, avaient été publiés l'an dernier à Vienne par M. H. SCHLITTER ; ils viennent d'être traduits en français par M. Jacques SAINT-CÈRE, sous le titre *Napoléon à Sainte-Hélène, rapports officiels du baron Sturmer* (Paris, librairie illustrée, 7, rue du Croissant. In-8°, xxxix et 293 p. 3 fr. 50).

— Vient de paraître, en deux volumes, avec quatre portraits et deux autographes, l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par M. Charles de LOVENJOL (Charpentier).

— Le n° 6 des *Annales de l'Est* (première année, octobre 1887), contient la fin de l'article de M. E. KRANTZ sur *Palissot et son cercle*, une étude de M. Alex. MARTIN sur *Regnault-Warin*, de Bar-le-Duc (l'auteur du roman semi-historique. « Le cimetière de la Madeleine » auquel le parti royaliste fit un succès de vogue), la suite du travail de M. V. RASCH, sur *Wilhelm Scherer et la philologie allemande* et des « variétés » qui renferment cinq lettres inédites de Michel Ney (1800-1802) et trois lettres, également inédites, d'Alfred de Musset (septembre-octobre 1834). Quatre lettres de Ney — communiquées par M. A. COLLIGNON — sont relatives aux opérations de Moreau contre les Autrichiens dans la campagne de 1800, et l'une d'elles a été écrite le soir même de la bataille de Hohenlinden. Dans les trois lettres de Musset, données aux *Annales* par M. KRANTZ, il ne s'agit que de faire venir de Strasbourg à Bade une somme de cinq cents francs et d'en accuser réception avec courtoisie et correction ; M. Krantz y a joint deux autres lettres, l'une de Buloz père, l'autre de M^{me} Levraut, pour servir d'encadrement et de commentaire explicatif. Le numéro se termine par des comptes rendus critiques. *Contes d'Alsace sur les âges de la pierre et du bronze* (Bleicher) ; MAMPPELL, *die Heidenmauer auf dem Odilienberg im Elsass* ; COSQUIN, *Contes populaires de Lorraine* (G. Cousin) ; ENGEL et LEHR, *Numismatique de l'Alsace* (Mossmann) ; correspondance du comte d'Avaux avec son père, p. p. BOPPE, etc.

— Signalons parmi les cours professés cette année à la section coloniale de l'Ecole libre des sciences politiques les suivants qui sont de nouvelle fondation : droit annamite (M. Silvestre) ; législation coloniale (M. Wilhelm) ; monnaie, crédit et change (M. Arnauné) ; géographie coloniale (M. Paul Pelet) ; la France dans l'Afrique du Nord (M. Louis Vignon).

ALLEMAGNE. — Depuis le commencement de cette année paraît à Brunswick, chez l'éditeur Schwetschke, une *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*. Cette « revue pour l'histoire des Juifs en Allemagne » est dirigée par un comité formé de MM. STOBBER (Leipzig), WATTENBACH, WEIZSÄCKER, BRESSLAU, GEIGER (Berlin), BAERWALD (Francfort), et des délégués de l'association israélite allemande, MM. KRISTELLER, LAZARUS et STEINTHAL. Le rédacteur en chef est M. Ludwig GEIGER. La revue paraît quatre fois par an, par fascicules de vingt-cinq feuilles (abonnement annuel, 8 mark ou 10 fr.). Elle contient « des *Abhandlungen* et *Forschungen*, dissertations et études, des documents inédits ou difficilement accessi-

bles, lettres, récits historiques, des mélanges, des notices bibliographiques, des descriptions et extraits de manuscrits ». Nous relevons, parmi les articles parus dans les quatre fascicules de cette année, les suivants : JACOB AUERBACH, *Mendelssohn und das Judenthum* (p. 1-44); FRANZ MUNCKER, *Mendelssohn und die deutsche Literatur* (p. 45-64); HÖRNIGER, *Zur Geschichte der Juden im früheren Mittelalter* (p. 65-97 et 136-15); BRESSLAU, *Diplomatische Erläuterungen zu den Judenprivilegien Heinrichs IV* (p. 152-159); STOBBE, *die Judenprivilegien Heinrichs IV für Speier und für Worms* (p. 205-215, avec un appendice fourni par M. Bresslau, p. 294-295); J. KRACAUER, *Die Confiscation der hebräischen Schriften in Frankfurt. a. Main, 1509-1510* (p. 160-176 et 230-248); G. WOLF, *Zur Geschichte der Juden in Oesterreich*; L. NEUSTADT, *die Bedeutung der jüdischen Gemeinde in Frankfurt. a. Main seit dem XVI Jahrhundert* (p. 190-193); MORITZ STERN, *Beiträge zur Geschichte der Juden am Bodensee und in seiner Umgebung* (p. 216-229 et 297-308); L. GEIGER, *Goethe und die Juden* (p. 322-365; nous parlons plus longuement de cette étude dans le présent numéro). Citons encore des lettres de Mendelssohn, et, dans les *Mélanges*, les articles suivants : ARONIUS, *Ein getaufter Jude Bischof von Metz* (p. 98); BRESSLAU, *Juden und Mongolen, 1241* (p. 99-102); M. STEINSCHNEIDER, *Hebräische Drucke in Deutschland*, etc.

— La librairie W. Friedrich, de Leipzig, a fait paraître tout récemment une « histoire de la littérature russe » (*Geschichte der russischen Litteratur von ihren Anfängen bis auf die neueste Zeit*) par M. Alex. von REINHOLDT, et une « histoire de la littérature grecque » (*Geschichte der griechischen Litteratur*) par M. Ferdinand BENDER.

— La *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte* que dirigeait M. Max KOCH, professeur à l'Université de Marbourg, a fusionné avec la *Vierteljahrschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance* que dirigeait M. Ludwig GEIGER, professeur à l'Université de Berlin. Le nouveau recueil qui paraît sous la direction de MM. Koch et Geiger, prend le titre de *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte und Renaissance-Litteratur* et embrassera en général tout le domaine de la littérature comparée et en particulier le mouvement intellectuel des *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles. Le premier fascicule de la Revue ainsi transformée comprend une étude sur *Goethe als Denker*, par M. M. CARRIÈRE, des études sur le premier *Hamlet* allemand, sur le folklore de Hongrie, *Schiller et Virgile*, etc.

— La treizième édition du *Konversations-lexikon* de Brockhaus est complètement terminée; le quinzième et dernier fascicule du *Supplementband* vient de paraître.

— Trois nouvelles publications de la librairie Weidmann, de Berlin : *Die Museen in der antiken Kunst*, par M. Oscar BIR (19 figures dans le texte. In 8°, VI et 106 p. 2 mark 8g); *Index Thucydideus ex Bekkeri editione stereotypa confectus*, par MM. H. N. von ESSEN (In 8°, IV et 457 p. 12 mark); et *Interpolationen in den Pandekten*, études critiques par M. OTTO GRADENWITZ (In 8°, X et 246 p. 6 mark). A la même librairie a paru la deuxième édition remaniée du *Kommentar zur preussischen Schulorthographie* de W. WILMANS : *die Orthographie in den Schulen Deutschlands* (in-8°, XII et 269 p. 3 mark 60.)

— Vient de paraître un ouvrage de M. Théodore LINDNER sur la Vehm (*Die Veme*. Paderborn et Münster, Schoeningh. In 8° 692, p. 12 mark.) Il contient les chapitres suivants : *Die Freigrafschaften und die Freistühle*. — *Die Rechtsquellen*. — *Die Freigerichte, Uebergang und Entwicklung*. — *Das Gerichtsverfahren*. — *Urkunden*. — *Verzeichniss der Freigrafen*. Suit une table des noms de livres et de personnes. L'auteur assure avoir fouillé plus de quarante archives, avoir consulté un grand nombre de manuscrits inédits et, entre autres, plus de deux mille pièces.

— M. Berthold LITZMANN, le biographe de Liscow, professeur de littérature alle-

mande à l'Université d'Iena, vient de publier sous le titre *Schröder und Gotter, eine Episode aus der deutschen Theatergeschichte* (Hambourg et Leipzig, Voss. In-8°, v et 136 p.) des lettres de Fr. L. Schröder à Gotter, 1777-1778. M. Litzmann prépare un grand travail sur Frédéric Louis Schröder; la première partie de cet ouvrage paraîtra dans quelques mois.

— Le deuxième et dernier volume du beau livre de M. Max LEHMANN sur *Scharnhorst « Seit dem Tilsiter Frieden »* a paru à la librairie Hirzel, de Leipzig (In-8°, xvi et 662 p.). Nous publierons aussitôt que possible un article sur l'ouvrage complet.

— La quatrième édition améliorée « verbessert » du dictionnaire étymologique de la langue allemande, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. F. KLUGG, professeur à l'Université d'Iena, vient de paraître, par fascicules, à la librairie Trübner, de Strasbourg. La nouvelle édition, lisons-nous dans une sorte d'avant-propos imprimé sur la couverture, s'en tient fermement à l'ancien programme de l'ouvrage, mais s'efforce d'approfondir et d'élargir en tous sens les problèmes relatifs à l'histoire des mots; partout on pourra reconnaître les efforts qu'a faits l'auteur pour résoudre les questions étymologiques; il a tenu compte des progrès de la science et a pu, en beaucoup d'endroits, satisfaire les désirs, mettre à profit les indications et les critiques. Le premier fascicule qui commence à *a*, *ach*, se termine à *da*, au premier article de la lettre D, et comprend 48 pages. Dans la première édition, le même fascicule ne contenait que 44 pages environ.

— M. Erich SCHMIDT vient de publier l'*Urfaust*, le *Faust* primitif de Goethe dont il avait trouvé la copie à Dresde, dans les papiers de M^{lle} de Gœchhausen (*Goethes Faust in ursprünglicher Gestalt nach der Gœchhausenschen Abschrift*. Weimar, Bochlau. In-8°, xxxviii et 110 pages 1 mark 60).

— M. BARTSCH, malade depuis plus d'un an, renonce à faire désormais, dans sa *Germania*, la bibliographie des ouvrages concernant les littératures germaniques; il donnera encore, s'il est bien portant, la bibliographie de l'année 1885, mais à l'avenir ce travail « long et soigné avec amour » sera confié à d'autres.

— Le comte Adolphe-Frédéric DE SCHACK, vient de publier ses mémoires en trois volumes, sous le titre « Un demi-siècle, souvenirs et notes » (*Ein halbes Jahrhundert, Erinnerungen und Aufzeichnungen*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt).

— M. Gustave KARPELES travaille à un livre sur Henri Heine et ses contemporains (*Heine und seine Zeitgenossen*) qui renferme des lettres inédites du poète et de nouveaux renseignements sur ses rapports avec Goethe, Liszt, Grillparzer, Laube, L. Hillerbrand, Hiller, George Sand, M^{me} Jaubert, etc.

— Le 28 octobre est mort Karl GOEDEKE, l'éditeur de Lessing, de Schiller, de Goethe et l'auteur du *Grundriss der deutschen Dichtung*.

— Sous le titre *Wissenschaftliche Bibliographie der Weltliteratur* paraît, depuis le mois de juin, chez MM. Herbig et Rapsilber (Leipzig, Königsstrasse, 25), une « biographie scientifique de la littérature universelle ». Elle donne un choix de tous les ouvrages importants, des publications académiques et des articles de revues. Elle paraît tous les quinze jours et contient au moins seize pages (5 fr. par semestre).

AUTRICHE. — On sait que M. Albert Sorel a publié récemment le recueil des *Instructions* données par le ministère des affaires étrangères à nos ambassadeurs à Vienne. Une publication semblable est sur le point de paraître en Autriche. MM. ROUILLIER et A. DE GYÉRY vont publier le recueil des *Instructions*, données par l'Empereur à ses ambassadeurs en France, depuis la paix de Westphalie jusqu'en 1789.

CANADA. — M. CHAUVEAU, ancien ministre de la province de Québec et ancien président du Sénat canadien, a fait, tout récemment paraître une étude sur l'histo-

rien national de son pays, *François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (on sait que Garneau a écrit en quatre volumes l'histoire du Canada) et une *Notice sur la publication des registres du Conseil souverain et du Conseil supérieur de Québec* (ce conseil souverain ou comme il se nomma plus tard, supérieur, a prêté main forte aux gouverneur de la colonie et aux intendants, entre autres à Talon).

GRANDE-BRETAGNE. — La « London Philological Society » vient de publier (Trübner) *The old Irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, avec traduction, par M. Whitley Stokes.

— Il va paraître une nouvelle édition remaniée de la *Chamber's Encyclopaedia*, par les soins de M. David Patrick. Parmi les articles les plus importants du premier volume on cite *A* et *Alphabet* (Taylor), *Addison* (Courtehope), *Aeschylus* (Mahaffy), *Afghanistan* (Delmar Morgan), *Africa* (Keane), *Alpine Club* (Clinton Dent), *Alps* (Geikie), *Americanisms* et *anthropology* (Grant Allen), *Arctic*, *Antarctic* et *Atlantic Ocean* (John Murray), *Apparitions* et *Arthur* (Baring Gould), *Aquinas* (Law), *Archaeology* (J. Anderson), *Aristophanes* (Holden), *Asia* (prince Kropotkine), *Assyria* et *Babylonia* (St. Chad Boscawen), *Athens* (Martin L. D'Ooge), *Bacon* (Sidney L. Lee), *Beaconsfield* (Groome), *Aryan*, *Beast-fables* et *Barlaam and Josaphat* (Max Müller), *Ballad* (Ablingham, Child, Andrew Lang et Veitch), *Basques* (Lucien Bonaparte, Van Eys, Vinson et W. Webster.)

— On annonce la publication prochaine d'une traduction anglaise du premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israel*, de M. RENAN, par M. C. B. PITTMAN. (Chapman et Hall.)

— M. W. R. INGE du King's College, Cambridge, doit faire paraître à la librairie Murray un ouvrage intitulé *The social life of Rome in the first century*.

— La collection des « Epochs of Church History » que publie la librairie Longmans, de Londres, comptera prochainement deux volumes nouveaux : *The Arian controversy*, par M. H. M. GWATKINS, du St. John's College, Cambridge, et *The Church and the Eastern Empire* par M. H. F. TOZER, de l'Exeter College, Oxford.

— Viennent de paraître (Londres, Blackwood), les deux premiers volumes d'une *History of the Catholic Church of Scotland*; ils sont traduits par le P. Hunter BLAIR, de l'ouvrage allemand du chanoine BELLESHEIM, d'Aix-la-Chapelle.

— La « Scottish History Society » vient de distribuer à ses membres deux volumes *Pococke's Tours in Scotland* (1747-1760), et le *Cunningham's Diary* (1673-1680). Elle publiera l'année prochaine une épopée latine intitulée : *Gramiad* où un témoin oculaire raconte les campagnes de Claverhouse (avec traduction par M. MURDOCH) et les *Registers of the Kirk Sessions of St. Andrew's* (1559-1582), publiés par M. Hay FLEMING. La même Société annonce la publication d'une version anglaise du *de Gestis Scotorum*, de John Major, imprimée pour la première fois en 1521, et qui sera éditée par MM. Archibald CONSTABLE et T. G. LAW.

— M. Arthur PARNELL est sur le point de publier une Histoire de la guerre de succession d'Espagne, d'après les documents originaux.

— Les prochains volumes de la série des « Great Writers » qui paraît à Londres, chez Walter Scott, seront consacrés à *Smollett* (auteur, M. David HANNAY) et à *Goldsmith* (auteur, M. Austin DOBSON).

— Le *Shakespeare Memorial* de Stratford-on-Avon comprend un théâtre, une galerie de peintures et une bibliothèque. Cette bibliothèque contient environ 2,000 volumes, dont 1,400 des éditions anglaises. La littérature shakespearienne étrangère est peu représentée. La bibliothèque désire acquérir tout ce qui a été publié à l'étranger sur Shakespeare et d'une façon générale sur le drame et l'histoire du drame, la bibliothèque de Stratford devant devenir une bibliothèque dramatique dans le sens le plus large du mot. Tous les envois de publications françaises ou autres seront

reçus avec reconnaissance : les adresser à M. F. Hawley, Librarian, Stratford-on-Avon.

HOLLANDE. — Nous avons reçu le volume contenant les *Mémoires* du général Dirk VAN HOGENDORP qui fut comte de l'empire, ministre de la guerre en Hollande, gouverneur-général de la Prusse orientale et de la Lithuanie, etc. Ses mémoires ont été publiés par son petit-fils le comte D. C. A. van Hogendorp. (La Haye, Nijhoff; Paris, Pedone-Lauriel, in-8°, xiv et 416 p.).

ITALIE. — M. Angelo DE GUBERNATIS prépare une nouvelle édition, considérablement augmentée, de son « Dictionnaire biographique des écrivains vivants » qui prendra le titre de *Dizionario internazionale degli scrittori viventi*.

— M. David CASTELLI, professeur d'hébreu à l'Institut supérieur de Florence, vient de publier une histoire du peuple juif depuis les origines jusqu'à la monarchie, d'après un examen critique des sources bibliques (*Storia degl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia secondo le fonti bibliche criticamente esposte*. Milan, U. Hoepli, 1887, in-8°).

— La Société asiatique d'Italie, fondée par M. Gubernatis, vient de publier son premier volume (E. Loescher, 1887); il contient les articles suivants: SCHIAPARELLI, *Inscriptions inédites du musée égyptien de Florence*; PUINI, *Foyer de la tradition des anciens Chinois*; Origine de la mort dans la mythologie japonaise; MAIONICA, *le Mitreon de Transylvanie* (découvert à Temesvar en 1881-1883); TEZA, *Nouveau manuscrit du petit Canakya*; PULLÉ, *Texte du sūtra Jaina le Shatdarçanasamucaya sūtra*; PIZZI, *Sémitismes dans le Livre des Rois*; WERDMÜLLER VON ELGG, *Relations politiques et commerciales entre l'ancien empire romain et la Chine*; A. de GUBERNATIS, *L'hermaphrodite indien*, Bibliographie, etc.

LUXEMBOURG. — M. W. van WERVEKE vient de publier, d'après des documents puisés dans de nombreuses archives, un travail sur *L'acquisition du pays de Luxembourg par Philippe le Bon*.

POLOGNE. — A paru le deuxième volume de la traduction, par Siegfried LIPINER, des œuvres poétiques d'Adam Mickiewicz : ce volume (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, xxxii et 284 p. 6 mark) renferme la traduction de « Dziady » (*Todtenfeier*) avec une introduction détaillée.

RUSSIE. — Sous ce titre, *le Mariage d'un Tsar au Vatican*, le P. PIERLING vient de publier un intéressant tirage à part de la « Revue des Questions Historiques ». Il y raconte les négociations qui amenèrent le mariage de Zoé ou Sophie Paléologue avec Ivan III. Il a découvert dans les archives italiennes de curieux documents qui lui ont permis d'identifier des personnages jusqu'ici peu connus. Ce travail qui sera certainement bien venu des historiens russes, se rattache aux études du P. Pierling sur les rapports de la cour de Rome avec la Russie qui seront prochainement réunies en un volume. — L. L.

— On annonce que M. A. TRATCHEVSKY prépare un travail sur les relations diplomatiques de la France et de la Russie sous le règne de Napoléon I^{er}.

SUISSE. — Le douzième fascicule (troisième fascicule du deuxième volume) du *Schweizerisches Idiotikon, Wærterbuch der schweizerischen Sprache*, de MM. F. STAUB, L. TOBLER, R. SCHOCH et H. BRUPFACHER (Frauenfeld, Huber) vient de paraître et va du mot *Gunggeler* au mot *Gætti*, p. 369-528.

— La librairie J. Huber, de Frauenfeld, publie une deuxième série de sa *Bibliothek älterer schriftwerke der deutschen Schweiz*. Le premier volume est la *Chronik der Gesellschaft der Mahler* (1721-1722) que M. Th. VETTER a éditée, d'après le manuscrit de la bibliothèque de la ville de Zurich (VIII et 117 p. 3 fr.). Le second volume qui renfermera les *Discurse der Mahler*, de Bodmer et Breitinger, est en préparation.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49

— 5 décembre —

1887

Sommaire : 259. TAHMURAS, Le code social des parsis. — 260. CAVVADIAS, Catalogue du Musée Central. — 261. Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry, p. P. MEYER. — 262. KOSER, Frédéric le Grand, prince royal; Ed. ZELLER, Frédéric le Grand, philosophe. — 263. STEIN, Archives pour l'histoire de la philosophie. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

259. — **A Compendium of the Social Code for the Parsis**, 40. pages in-4, fac-simile, publié par DASTUR TAHMURAS DINSHAWJI ANKLESARIA. Parsi Fort Printing Press, Bombay, 1887.

Il y a une quinzaine d'années, un jeune Mobed de Bombay, Tahmuras Dinshawji Anklesaria, travaillait à une traduction guzeratie du *Dadistani Dinik* (le livre récemment traduit par M. West, dans le second volume des *Pahlavi Texts*). Il la laissa dormir, les textes pehvis à sa disposition ne lui permettant pas d'éclaircir les obscurités de certains passages corrompus. Quelques années plus tard, passait à Bombay un de ces Mobeds de la Perse qui viennent de temps en temps chercher chez leurs frères plus instruits et plus riches de l'Inde des secours spirituels et matériels. Tahmuras lui demanda s'il y avait en Iran de vieux manuscrits du Dadistan : le Mobed Irani lui demanda un fac-similé des premières et des dernières pages du texte pehvi et une description générale et remporta le tout en Perse. Quelques années s'écoulèrent sans réponse, quand un beau jour arrive Khudabakhsh Firoz Abadan avec un vieux manuscrit contenant non seulement le Dadistan, mais les épîtres de Minocih, Zad Siparam et ce qu'il y a de mieux, un Ravaet pehlvi unique et un Bundelesh contenant plus du double du Bundelesh connu jusqu'alors en Europe et en Inde.

Tahmuras, émerveillé, commença, à distance, une recherche systématique dans la Perse et il reçut bientôt un nouveau manuscrit contenant le même texte du Bundelesh et le Nirangistan.

En janvier dernier, M. Darmesteter, étant à Bombay et ayant été prié par les Parsis de faire une conférence sur les études zoroastriennes, profita de l'occasion pour proposer d'ouvrir une souscription pour la publication de ces textes précieux, et d'une façon générale de toute la vieille littérature inédite du Zoroastrisme (d'abord la littérature pehlvie pour aller au plus pressé, puis la littérature guzeratie et persane)¹. La

1. Parsiism its place à History, A lecture delivered at Bombay by Prof. James Darmesteter, Bombay, Printed at the « Voice of India » Printing Press, 32 p. in-8°, 1887.

proposition fut adoptée, un comité fut nommé et bientôt 10,000 roupies (20,000 francs) furent souscrites, somme suffisante pour publier les textes les plus importants. Malheureusement, les choses semblent en être restées là jusqu'à présent; le comité, au lieu de publier simplement les textes les plus anciens tels quels, semble avoir été tenté par l'ambition louable, mais dangereuse, des éditions critiques; les questions de théories et de personnes se sont mises de la partie, et pour l'instant on se recueille sans agir, ce qui après tout vaut mieux que de mal agir.

Cependant M. Tahmuras, en fouillant dans les feuillets qui lui venaient un peu au hasard de l'Iran, faisait une nouvelle trouvaille : vingt feuillets de textes relatifs aux lois civiles (feuillets in-4°, 17 lignes à la page). Les Parsis du moyen âge avaient donc une littérature juridique, bien oubliée, puisqu'ils ont été obligés, il y a quelque trente ans, de se faire ou de se faire faire un code tout flambant neuf, œuvre d'une commission mixte de Parsis et d'Anglais. Or le vénérable Dastur Jamaspji a dans sa bibliothèque une copie toute moderne d'un texte analogue; copie incomplète et dont manquent les 19 premières pages et qui rejoint vers le milieu le texte de Tahmuras dont la première page est numérotée 74. L'origine de la copie du Dastur est encore inconnue : il y a des raisons de croire qu'elle reproduit un manuscrit de Téhéran qui arrivera bientôt à Bombay.

M. Tahmuras, en attendant qu'il publie ses textes pehlvis, soit en accord avec le comité, soit à ses frais, n'a pas perdu de temps et nous donne comme spécimen un fac-similé très clair et très net de ces vingt feuillets juridiques, avec la première page du texte de Jamaspji en imprimé (caractère irani).

L'importance de ces textes, qui devraient être étudiés par un Pehlvisant doublé d'un juriste, ressort à première vue des autorités qui y sont citées et qui sont celles de la littérature classique (les *Gugoshasp* et *Afrag*, du Vendidad, p. 31, 30; le Mobed des Mobeds *Nîshapuhr*, du Vendidad, de l'Arda Viraf, et des épîtres de Minochihr; pp. 14 et 34; *Javân Jim*, le père de Zâd Siparam, pp. 10 et 11; p. 10 il est appelé *Vahisht Bahr*, ce qui semblerait indiquer que le livre appartient à la génération immédiatement suivante, celle de Zâd Siparam même (ix^e siècle). Le droit enseigné est celui de l'époque sassanide (« on fait cela [dans la question d'adoption : *satvarî*?] par ordre du Grand Roi : *min farmâni malkân malkâ* », p. 14). Les dernières pages sont précieuses pour l'histoire religieuse et politique des derniers Sassanides : p. 36, histoire d'un temple d'idole démolie par Kakâ et Atûrtôkhm, sous Khosro, fils de Kavât (Anoshirvan) : à la place est élevé un temple d'Atûrroghan : histoire de ce temple et du droit d'hérédité sacerdotale. Page 39 est mentionné Mitro Narsî, le *Vujurk farmâtâr* du roi Behram Gor qui l'établit, semble-t-il, chef des prêtres du feu : ce Mitro Narsî est bien connu par Tabari et par Firdusi; c'est le grand vizir de

Behram, Mihir Nârses, le *Buzurgframadhâr* ¹ de Tabari (tr. Nœldeke, p. 111) : ceci confirme le témoignage de l'historien qui lui fait terminer sa vie dans la retraite et lui fait bâtir un temple de Mihr-Narsiyan : le premier de ses fils, Zervandâd, est nommé chef des Herbeds par Behram ².

Ces faits, glanés en passant et à une vue superficielle, montrent ce que donnera une étude plus approfondie du texte : nul n'est plus capable de le faire que M. Tahmuras, qui est sans conteste le premier Pehlvisant de la nouvelle génération de Bombay et qui, dans tout ce qu'il a laissé voir de lui, a montré l'union rare d'un esprit critique et solide avec toute cette science traditionnelle dont l'on semble disposé à Bombay à faire trop peu de cas. Nous devons, en remerciant M. Tahmuras, l'encourager à continuer et lui souhaiter le succès et l'appui qu'il mérite à tant d'égards.

J. D.

260. — ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΟΥ ΚΕΝΤΡΙΚΟΥ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΥ ΜΟΥΣΕΙΟΥ ὑπὸ Π. Καββαδία, γενικοῦ ἐφόρου τῶν ἀρχαιοτήτων. Τεύχος α' καὶ β'. Ἐν Ἀθῆναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Βλάστου. 1886-1887, in-8, 160 p.

M. Cavvadias n'a pas perdu son temps depuis qu'il a été nommé, en 1885, à la place d'éphore général des antiquités de la Grèce, laissée vacante par la mort prématurée de Stamatakis. Non-seulement il a imprimé une vive impulsion aux explorations déjà commencées d'Épidaure, d'Éleusis, d'Érétrie, d'Orope, de l'Acropole d'Athènes, mais il a complètement réorganisé le musée de l'Acropole, le Musée Central de Patissia, et donné un commencement de satisfaction au vœu si souvent exprimé par les archéologues, de voir réunis et classés à Athènes les produits de fouilles récentes dispersés dans les petits musées des provinces. Grâce à la construction d'un musée à Olympie, due à la généreuse initiative d'un riche Athénien, M. Zingros, il n'a pas eu à s'occuper des trésors archéologiques découverts par la mission allemande; ces trésors vont être convenablement installés à Olympie même, et l'on n'aura pas à revenir sur la promesse faite aux habitants de Pyrgos par le roi de Grèce, de laisser à l'Élide les monuments glorieux de son passé. Mais les œuvres les plus importantes exhumées par l'École française d'Athènes à Délos et au sanctuaire d'Apollon Ptoos près d'Akraephiae ont été transportées au Musée Central de Patissia; il en a été de même des sculptures découvertes par M. C. à Épidaure, de celles qui ont été trouvées à Éleusis par la Société archéologique au cours des fouilles diri-

1. Dans *Gujastak Abalish*, éd. Barthélemy, I, 21, pazend *buzark frmâidâr* (glosé *farmân-dâr*, qui donne des ordres).

2. Ses deux autres fils sont chef des *Vastryos* et chef des *Arteshtar*; on reconnaît la division des trois classes, auxquelles président les trois fils de Zoroastre.

gées par M. Philios. De la sorte, le *Musée Central* est devenu véritablement digne de son nom; on y trouve réunies toutes les œuvres importantes de la sculpture grecque qui sont restées sur le territoire hellénique, à l'exception des marbres d'Olympie et des produits des fouilles de l'Acropole, qui remplissent l'admirable Musée établi à côté du Parthénon. Les collections locales n'ont cependant pas été détruites : elles conservent les inscriptions, les sculptures de moindre valeur ou trop encombrantes, et sont appelées à s'augmenter rapidement grâce aux nombreuses explorations actuellement en cours. On ne peut que féliciter M. C. de cet ensemble de mesures; si l'opinion unanime des archéologues le soutenait dans sa tâche, il a eu contre lui le particularisme des petites cités grecques, et c'est un vrai bonheur pour la science qu'il ait fini par en triompher.

La réorganisation du Musée Central, accru de tant d'œuvres nouvelles, rendait indispensable la confection d'un catalogue. Celui de M. C. est le premier qui ait été publié en Grèce par un Grec et dans la langue du pays; à cet égard, il marque un progrès sérieux dans les études archéologiques de la Grèce moderne et prouve que la science hellénique renaissante a su profiter des leçons qu'elle a reçues de ses aînées d'Occident. Nous aurions voulu que M. C., en tête de son catalogue, retraçât brièvement l'histoire des musées grecs et des différentes publications dont ils ont été l'objet. Contentons-nous de rappeler ici quelques dates et quelques titres. Dès le mois de mars 1829, un embryon de Musée Central fut inauguré dans l'orphelinat de l'île d'Égine. Nous possédons un inventaire sommaire de cette collection, rédigé à la fin de 1831 par Mustoxydis; elle ne comptait guère encore que 91 statues et bas-reliefs¹. Au mois d'octobre 1834, Ludwig Ross devint éphore des antiquités et dès lors les acquisitions nouvelles furent transportées à Athènes. En 1836, l'éphore Pittakis obtint un décret royal aux termes duquel la collection d'Égine devait être installée dans la capitale; ce décret reçut une exécution partielle au mois de septembre 1837. Le premier musée d'Athènes fut le temple du Théséion, auquel une baraque construite derrière l'Érechthéion servit d'annexe. A partir de 1837, comme la place manquait, on transporta des marbres au Portique d'Hadrien; la *Tour des Vents* servit aussi de musée depuis 1846. D'autres antiquités étaient déposées au bureau de l'Éphorie générale (Ministère des Cultes) et au Palais Royal; ces deux collections furent réunies à l'Éphorie en 1863. En 1859, la Société archéologique commença à former un musée spécial, qui, d'abord logé dans les bâtiments de l'Université, passa en 1865 au *Barbakeion Lykeion*. Les trouvailles de l'Acropole étaient emmagasinées, tant bien que mal, dans d'affreuses petites bâtisses élevées sur place. Cet état de choses s'est avantageusement modifié dans ces derniers temps. Le musée de l'Acropole a

1. Kekulé, *die antiken Bildwerke im Theseion*, p. 1; Gauthier d'Arc, *Fragments d'un voyage en Italie, en Grèce et en Asie*, Paris, 1831, p. 153.

été réorganisé et reconstruit (1878-1886); un édifice nouveau, appelé Πολυτεχνικόν, a reçu les collections d'Égypte, de Mycènes et celles de la Société Archéologique, autrefois au Barbakeion (1882); enfin, le Κεντρικόν Μουσείον, construit aux frais de M. Bernardakis, est devenu le dépôt général des antiquités à la place du Théséion (1868-1887).

La première notice sur les antiquités des musées d'Athènes est due à C. de Saulcy (*Revue Archéol.*, 1845, p. 257-277.) C'est en 1869 seulement que parut le catalogue de M. Kekulé, *Die antiken Bildwerke im Theseion zu Athen*, complété en 1874 par le livre de M. Heydemann, *Die antiken Marmorbildwerke in der sog. Stoa des Hadrian, dem Windthurm des Antronikus, dem Wärterhäuschen auf der Akropolis und der Ephorie zu Athen*. En 1878 et 1880, MM. Collignon et Martha publièrent des catalogues scientifiques des vases peints et des figurines en terre cuite conservés au Musée de la Société archéologique. Malheureusement, l'École française d'Athènes ne fit rien pour inventorier les collections de marbres, malgré le pressant appel que lui avait adressé M. Perrot (*Rev. Archéol.*, 1870, I, p. 425). De nouvelles publications allemandes furent provoquées, en 1881, par la réorganisation des musées : ce sont le *Katalog der Sculpturen zu Athen*, par L. von Sybel, inventaire général qui comprend 7243 n^{os}, et le petit guide de M. Milchhöfer, *Die Museen Athens*. Nous ne mentionnons que pour mémoire les catalogues, nécessairement très sommaires, insérés dans les *Guides en Orient* d'Isambert (1873), de Meyer (1882) et de Baedeker (1883). Le travail de M. de Sybel, qui ne cessera jamais d'être utile, était prématuré, car il décrivait les musées d'Athènes non point réorganisés, mais au moment de leur transformation, M. Cavvadias a compris que la publication d'un catalogue du Musée Central était son premier devoir après la réorganisation de ce musée, et nous sommes heureux de constater qu'il s'est acquitté de cette nouvelle tâche avec autant de célérité que de bonheur. La troisième livraison du catalogue que nous annonçons doit paraître avant la fin de l'année.

Les deux premiers fascicules comprennent la description de 170 statues ou bas-reliefs appartenant à l'art archaïque, à l'art de la belle époque et à celui de la période alexandrine. L'ordre suivi est chronologique; chaque description est suivie d'indications bibliographiques. L'auteur nous promet, dans l'avertissement, une table de concordance des n^{os} du nouvel inventaire avec ceux des catalogues de MM. Kékulé, Heydemann et Sybel. M. C. est bien au courant et sa bibliographie est très complète : je ne vois guère à ajouter que deux références pour l'Apollon de Mégare (n^o 13) (*Gazette des Beaux-Arts*, 1862, XII, p. 27 et *Gazette archéol.*, 1879, p. 51), et le *Programme de Dorpat* par M. Loeschke (1887) pour les groupes de Délos (n^{os} 56-61). Pour le bas-relief d'Eleusis (n^o 55), dont la découverte est souvent attribuée à F. Lenormant, il était utile de citer Breton, *Athènes*, p. 371, où les

droits de priorité de MM. Pittakis et Breton sont établis. Nous pouvons donner une idée de l'importance de la série archaïque du Musée Central en disant qu'elle comprend 54 marbres, dont la plupart sont le produit de fouilles récentes : 13 proviennent du temple d'Apollon Ptoos, exploré en 1885-1886 par M. Holleaux, 6 des fouilles de M. Homolle à Délos, 5 des recherches de la Société archéologique à Éleusis. M. C. aurait pu indiquer les auteurs des fouilles auxquelles sont dues ces belles découvertes ; il ne l'a fait que pour les sculptures d'Épidaure (nos 70-91, 92-94, 95, 101). C'est là une petite inconséquence qui sera sans doute corrigée dans la prochaine édition du catalogue.

L'impression du livre est satisfaisante, mais les mots et les noms étrangers sont trop souvent défigurés. Au cours d'une lecture rapide, nous avons remarqué *Metteilungen* (p. 24), *Foucard* (p. 28, 115), *Kirchoff* (p. 45), *Loevy* (p. 47), *Finley* (p. 64), *Baux-Arts* (p. 67), *Strark* (p. 94), *Vieseler* (p. 112). M. Dragatsis est appelé *Δαγάτης* (p. 69) et la préposition *ἐν* est imprimée deux fois de suite à la p. 30.

Nos observations, on le voit, ne portent que sur des vétilles. Le catalogue de M. Cavvadias est excellent ; il servira de modèle aux inventaires des autres musées et contribuera, avec les *Musées d'Athènes* du même auteur, à faire connaître des collections admirables dont la formation et le rapide accroissement sont un titre d'honneur pour la Grèce contemporaine.

Salomon REINACH.

261. — **Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers** accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Goethals-Vercruysse ; avec facsimilé en héliogravure de l'original, par M. Paul MEYER. (Société des Anciens textes français). Paris, Firmin-Didot, 1885, xlii-37 p. in-8.

Comme chacun sait, M. Paul Meyer connaît admirablement les manuscrits littéraires du moyen âge, surtout ceux qui contiennent des œuvres composées en français et en provençal. Depuis un quart de siècle il fouille avec un zèle infatigable les bibliothèques de la France et de la Grande Bretagne ; avec cette bonne fortune justement réservée aux chercheurs patients et méthodiques, il a découvert plus d'un texte important pour la littérature ou l'histoire de notre pays. Il y a quelques années, M. Ruelens, conservateur des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique, lui signalait des fragments d'une vie inédite de Thomas Becket, rédigée en vers français au ^{xiii}^e siècle. Ce sont quatre feuillets ; ils appartiennent actuellement à M^{me} Goethals-Danneel, qui a bien voulu les mettre à l'entière disposition du savant directeur de l'École des Chartes. Ils forment la matière du volume que nous annonçons aujourd'hui, un des plus minces qui aient été

publiés par la Société des Anciens textes français, mais sans contredit un des plus intéressants.

On ignore la provenance du manuscrit dont ces précieux fragments faisaient partie. L'écriture et le style des miniatures qui ornent chacune des pages de l'original, prouvent qu'il a été copié et « illustré » dans la première moitié du XIII^e s., sans doute à la demande et aux frais de quelque grand personnage d'Angleterre. L'auteur du poème était un Anglais, ou du moins un Normand, né en Angleterre; M. P. M. en tire la preuve d'une étude minutieuse de la langue qu'il emploie. L'exécution matérielle du ms. est remarquable. M. M. insiste avec raison sur l'élégance rare des miniatures. On peut d'ailleurs aisément en juger en étudiant les belles reproductions en héliogravure qui complètent le présent volume.

Voici maintenant l'analyse rapide du texte contenu dans les quatre feuillets dont il s'agit. Premier feuillet (112 vers octosyllabiques écrits en trois colonnes) : l'archevêque de Cantorbéry est à Pontigny; Henri II demande inutilement l'intervention du pape dans son différend avec Thomas Becket; il menace les religieux de l'ordre de Citeaux, qui ont donné asile au prélat, de confisquer leurs biens en Angleterre. — Deuxième feuillet (66 vers sur deux colonnes). Le roi de France offre ses bons offices pour réconcilier Henri II et le prélat; dans l'entrevue qu'ils ont ensemble à ce propos, Thomas Becket consent à se mettre à la discrétion du roi son souverain mais en réservant « l'honneur de Dieu ». Cette restriction irrite Henri II qui déplore amèrement les bienfaits dont il a autrefois comblé le prélat. — Troisième feuillet (132 vers sur trois colonnes), Henri II fait couronner roi son fils aîné à Westminster par l'archevêque de York, au mépris des droits du primat¹. Ce dernier se plaint au pape, que le roi de France prie de venger Th. Becket. — Quatrième feuillet (122 vers sur trois colonnes). Le prélat débarque en Angleterre malgré les avertissements sinistres qu'on lui donne de différents côtés; il est accueilli avec joie par les paysans; mais des chevaliers et des sergents armés viennent lui reprocher de jeter le trouble dans le pays. L'archevêque leur répond en justifiant sa conduite.

Au total, nous avons là 432 vers octosyllabiques², sans compter

1. Cette cérémonie n'eut pas lieu à la Pentecôte, 24 mai 1170, comme le dit M. P. M., p. xvij. note; mais, comme le dit Guillaume de Cantorbéry, qu'il cite lui-même, « imminente solemnitate beati Johannis Baptiste » ou plus précisément, comme l'indique la continuation de Florent de Worcester : « in dominica sequenti, que evenit octavo decimo kal. julii, scilicet vigilia Sanctorum Viti et Modesti martyrum et sancte Crescentie virginis »; le couronnement du jeune Henri eut donc lieu le 14 juin. Voy. *Florentii Wigorniensis monachi. Chronicon ex chronicis*, éd. B. Thorpe, (English historical Society). Tome II, p. 138. Cf. Norgate, *England under the Angevin Kings*, II, 72.

2. Tous les vers n'ont pas huit syllabes : bon nombre n'en ont que sept; quelques uns en comptent plus de huit. Ce mélange des vers de sept et des vers de

les rubriques rimées qui expliquent les scènes peintes par l'enlumineur en tête de chaque page. C'est peu assurément. Le poème de Garnier de Pont-Sainte-Maxence compte plus de 5,800 vers. Il est vrai que Garnier accorde une grande place aux réflexions religieuses, politiques, morales et autres, dont il n'apparaît pas de trace dans nos fragments. Cependant on peut avancer hardiment que nous possédons à peine un dixième de l'œuvre originale. L'écart serait plus grand encore si, comme le conjecture M. P. M. (p. xxvij), le poème entier avait de 8,000 à 8,500 vers.

Il faut assurément le regretter, encore que notre poème ne se distingue pas par des mérites particuliers, au point de vue littéraire ou historique. Le style est simple et clair; on n'en saurait dire beaucoup plus. Autant qu'on peut l'affirmer avec des termes de comparaison aussi imparfaits, notre rimeur anonyme ne saurait être comparé pour la force de la pensée et la vigueur de l'expression au clerc de Pont-Sainte-Maxence. D'autre part, l'auteur est loin d'être un témoin contemporain. M. M. a mis ce point hors de doute : il n'a fait que mettre en vers, en les traduisant librement, les récits contenus dans le *Quadri-logus*, c'est-à-dire dans la compilation qui a été formée en 1198 ou 1199 à l'aide de morceaux empruntés à Guillaume, prieur de Cantorbéry, Jean de Salisbury, évêque de Chartres, Alain, abbé de Tewkesbury et maître Herbert de Bosham¹, tous quatre témoins de la vie ou du martyre du prélat. M. M. a noté avec soin dans sa préface ces emprunts faits par le poète au *Quadri-logus*. Un détail entre autres prouve bien que notre rimeur a simplement suivi cette compilation, sans recourir lui-même aux témoins directs : avant de raconter le couronnement du jeune roi Henri (14 juin 1170), Guillaume de Cantorbéry raconte qu'un prêtre de Sens, Guillaume, attristé par la désolation de l'église d'Angleterre, alla à Rome, et obtint du Pape que le roi d'Angleterre, tout appel cessant, fût soumis à l'anathème et son royaume à l'interdit, à moins que la paix ne fût rendue à l'église de Cantorbéry ». Dans le *Quadri-logus*, cette phrase est placée après le couronnement du jeune Henri, et cet anachronisme a passé dans notre poème. Composé à l'aide du *Quadri-logus*, ce poème ne peut être antérieur à l'année 1199. M. M. suppose, avec toute apparence de raison, qu'il a été rédigé peu après 1220, année où le corps de saint Thomas fut transféré, au milieu d'un immense concours de peuple, de la crypte-obscur où il reposait depuis le meurtre, dans le riche tombeau qu'on lui avait élevé

huit syllabes, dit M. M. (p. xxxv), n'est pas particulier à notre rimeur. Le même usage se rencontre en d'autres poèmes anglo-normands, notamment dans la *Vie de S. Edouard le Confesseur*, composée vers le milieu du xiv^e s. et dans le *Roman de Gui de Warwick*.

1. A ces quatre auteurs, il faut ajouter aussi Benoît, abbé de Peterborough; mais ce dernier n'a parlé que de la mort du prélat, et des événements qui arrivèrent après cette mort. Nous n'avons, d'ailleurs, de son récit, que ce qui a passé dans le *Quadri-logus*.

derrière le grand autel de la cathédrale. De toute manière, il a été écrit plus de trente ans après les événements accomplis; aussi ne faut-il lui demander aucun fait nouveau concernant la biographie du prélat. Tout au plus les miniatures ajoutent-elles quelques éléments à l'iconographie ancienne de Thomas Becket (p. xli). C'est surtout à ce point de vue qu'il faut déplorer la perte de la plus grande partie du manuscrit et aussi, d'autre part, se féliciter des feuillets qu'on en a retrouvés.

Le texte est publié avec la scrupuleuse exactitude que M. P. M. apporte à tous ses travaux. Après avoir comparé la transcription qu'il a fait imprimer aux fac-similés du manuscrit original, je ne vois qu'un point où je lis autrement que M. Meyer. C'est dans la miniature du 3^e feuillet. La scène de droite (*recto*) représente le roi Henri II servant à table son fils aîné qu'il vient de faire sacrer par l'archevêque d'York. Derrière le vieux roi un personnage prononce des paroles notées sur une longue banderolle qui part de sa main droite. M. M. lit, page 15 : « Ne (?) majestas nimis inclinata. » Je crois bien qu'il y a *Ecce* au lieu de *Ne*; encore n'oserais-je l'affirmer. M. M. paraît avoir revu de moins près les citations latines qu'il a multipliées dans sa préface¹; quelques fautes d'impression lui ont échappé, mais ce ne sont que des vétilles.

En somme, il faut remercier vivement M. Paul Meyer de sa nouvelle publication. Puisse-t-il nous donner bientôt l'édition du poème de Garnier de Pont-Sainte-Maxence qu'il a été chargé de préparer pour la collection du Maître des rôles avec les textes français relatifs à Thomas Becket; puisse-t-il aussi ne pas nous faire trop longtemps attendre le poème composé en l'honneur de Guillaume le Maréchal!

Charles BÉMONT.

262. — 1. **Friedrich der Grosse als Kronprinz**, von Reinhold KOSER, a. o. Professor an der Universität Berlin. Stuttgart, Cotta, 1886. In-8, VIII et 267 p. 4 mark. (5 fr.)

2. **Friedrich der Grosse als Philosoph**, von Eduard ZELLER. Berlin, Weidmann, 1886. In-8 et 298 p. 7 mark. (8 fr. 75).

1. — M. Koser est plus compétent que tout autre pour écrire la vie de Frédéric II. C'est lui qui tout récemment, a publié les mémoires et journaux si intéressants du lecteur de Catt. Il s'occupe depuis longtemps de la correspondance politique du grand roi; il a pu consulter les documents si nombreux et si importants des archives de Berlin; *er sitzt an der Quelle*, comme on dit en allemand, il est à la source et il sait y puiser.

1. Page viij, on a imprimé *Solisburg* au lieu de *Salisbury*. — Page ix, citation du *Quadrilogus*, 4^e ligne, lire: qui *eum*, non *eim*. — Page xv, citation de Herbert de Bosham, ligne 5, lire *tam affectuosae*, non *tum*; 5^e ligne avant la fin, arguens *eum*, au lieu de *cum*. — Page xix, citation de Herbert; ligne 3, lire *litteras impetraverat*; ligne 6: *archiepiscopi Cantuariensis*, au lieu de *Cartuariensis*. — Page xxvj, ligne 4; *omnes conclamantes*, au lieu de *conclamentes*.

ser. Il nous donne aujourd'hui une étude sur Frédéric II, prince royal, et ce travail est le meilleur que nous ayons jusqu'ici sur la jeunesse, encore assez peu connue, du vainqueur de Rossbach¹. M. K. retrace d'abord l'enfance du prince royal ou, comme on le nomma jusqu'à la paix d'Utrecht, du prince d'Orange, l'enseignement de Duhan de Jandun et de Francke, les jours de *Sturm und Drang*, les premiers démêlés entre le père et le fils. Puis vient le chapitre le plus intéressant, le plus instructif du livre, celui que M. K. consacre à la fuite du jeune prince. Les relations de Frédéric avec Hotham et Guy Dickens, la promesse qu'il donne d'épouser une princesse anglaise, son intimité avec le malheureux Hans Hermann de Katte, sa tentative d'évasion qui est trahie par un page, la colère de Frédéric Guillaume, l'arrestation du prince royal et de son confident, l'interrogatoire des prisonniers, l'exécution de Katte à Küstrin sous les fenêtres du *Kronprinz*, tout cela est raconté par M. K. avec une simplicité saisissante, d'après un grand nombre de documents inédits, et l'on saura à l'auteur le plus grand gré de ce récit définitif d'un épisode sur lequel on avait forgé tant de légendes absurdes. Le prince fut grâcié et après avoir juré devant une commission, à haute et intelligible voix, sans « réservations mentales » qu'il ferait toujours *strikte und gehorsamlich* la volonté du roi, attaché, en qualité d'auditeur, à la chambre des domaines de Küstrin, pour y apprendre son métier de souverain, c'est-à-dire, comme disait son père, non seulement de *Landesherr*, mais de *Wirt* et d'*Oekonomus*. Il habitait dans la ville la maison du prédicateur de la cour ; mais il ne devait, sous aucun prétexte, sortir de la forteresse, et les soldats ne lui présentaient pas les armes. C'est dans la correspondance du directeur Hille avec le général Grumbkow que M. K. a trouvé les informations qu'il nous donne sur ce séjour de Frédéric à Küstrin ; le prince, dit Hille, se pique extrêmement d'avoir de l'esprit ;... il ne connaît presque les Allemands ;... il croit que les Français sont tels qu'ils se dépeignent dans leurs livres. Au bout d'un an, son père le fiança et lui donna un régiment. Le jeune prince qui n'avait pas, comme on l'a cru, de repentir et de remords et qui ne désirait qu'une chose, sortir de Küstrin, échapper à sa captivité déguisée et obtenir sa liberté à quelque prix que ce fût, le jeune prince se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions de colonel dans sa garnison de Ruppin, sa « garnison chérie, » comme il ne tarda pas à

1. L'ouvrage est ainsi divisé : I. Dans la maison paternelle (*Im Elternhause*). II. La tentative de fuite (*Der Fluchtversuch*). III. A la Chambre et au régiment (*In der Kammer und beim Regiment*). IV. Rheinsberg. V. La politique du prince royal. VI. Dernières relations de Frédéric avec son père (*Späteres Verhältniss zum Vater*). Il se termine par un appendice (*Anhang*) qui renferme les notes et remarques justificatives et par des annexes (*Beilagen*) : deux poésies du prince royal écrites en 1731, un portrait du jeune Frédéric tracé par Hille dans une lettre à Grumbkow du 8 février 1732 et une relation dictée par Frédéric Guillaume I à Mylius von des Cron *Printzens Hoheit intendirten retraite*.

l'appeler. En 1734, il se rendit à l'armée du prince Eugène et se familiarisa avec le service de campagne. Au retour, il se maria et habita le château de Rheinsberg. M. K. trace le tableau de l'existence que mena Frédéric dans ce « Sans-souci », ne cessant de se livrer à la lecture que son père lui avait si sévèrement défendue autrefois, s'ensevelissant dans les livres, s'entourant de joyeux compagnons qui sont aussi des lettrés, Jordan, Keyserlingk, Fouqué, le major Stille, Chasot, expliquant Descartes et Wolff, entrant en correspondance avec Voltaire. Mais pendant ces quatre années qui semblent vouées uniquement à la littérature et aux plaisirs de l'esprit, Frédéric étudiait son Europe; il écrivait ses *Considérations sur l'état présent du corps politique*; il publiait son *Antimachiavel*; dès 1737, il jugeait la situation de l'Autriche très critique; il ne cachait pas de belliqueuses visées; Seckendorff assurait qu'il commencerait son règne par un grand coup, et son père, le montrant du doigt, disait : « Voilà quelqu'un qui me vengera un jour ». La réconciliation s'était faite entre Frédéric Guillaume et son fils; mais elle n'était pas pleine et entière. M. K. montre qu'il y avait encore des soupçons, des méfiances, et que la confiance ne fut rétablie qu'après la mort de Grumbkow. L'auteur fait là dessus, à propos de certaines paroles fort dures et cruelles qui échappèrent au jeune Frédéric, de fines réflexions (p. 202)¹. Remarquons encore les pages consacrées au voyage de Königsberg; M. K. traduit la lettre que Frédéric écrivait alors à Voltaire et qui démontre la maturité de son esprit, qui prouve que le prince admirait sincèrement la sage administration de son père, son infatigable activité, son souci des moindres détails. Le 31 mai 1740 mourait le roi-sergent. Il nous paraît que M. K. l'a jugé trop favorablement, et que dans son désir de rester impartial, de sembler plus juste que ses devanciers, il a jugé Frédéric II, son héros, plus sévèrement qu'il l'aurait dû. Il avoue quelque part que le père et le fils sont tous deux coupables; mais il ne marque pas assez ce que le père avait de rude et de brutal, pour ne pas dire de barbare. Frédéric Guillaume cachait peut-être un bon cœur sous sa grossière écorce; mais il s'y prit fort mal pour gagner l'affection de son fils: il n'eut aucune indulgence, aucune pitié pour des égarements de jeune homme; plus d'une fois il saisit Frédéric par les cheveux et le jeta à terre, lui fit les plus sanglantes réprimandes devant toute la cour, l'accabla au point de dire : « Si mon père m'en avait fait autant, je me serais brûlé la cervelle ». Voilà la critique principale que nous ferons à M. Koser. On croit, à le lire, que Frédéric Guillaume n'eut jamais tort; qu'il avait le droit d'élever son fils à sa façon, de le tourmenter à son gré, de le tyranniser. Disons-nous encore que M. K. n'a pas donné une assez grande importance aux études militaires de Frédéric, et qu'il ne parle point,

1. Citons cette jolie phrase : *Urkundliche, hässliche Worte; das krankhafte Nachzittern des alten Grolles, der allzu tief sich eingefressen hatte, wie ein Gift, dessen tückischer Rest sich nie ganz aus dem Körper ausscheiden lässt.*

par exemple, de la lecture de Feuquière, qu'il n'a pas traité avec assez de détail la période de Rheinsberg? Lui reprocherons-nous d'avoir employé le mot *blumenreich* en parlant du style de *Charles XII* (p. 145) et de faire de Gresset un *Epiker* (p. 154)? Nous terminerons plutôt notre article en louant de nouveau les qualités que M. K. a déployées dans ce nouvel ouvrage; la profonde connaissance du sujet entièrement rajeuni par des pièces authentiques, le choix habile des détails, l'heureuse disposition des chapitres, le style clair, facile, élégant. Son livre est le digne commencement d'une grande histoire de Frédéric II. Ajoutons que le récit n'est pas embarrassé par les notes; c'est à la fin du volume, selon l'usage allemand, que M. Koser a relégué les remarques, et on ne lira pas sans intérêt cet appendice important avec toutes ses indications bibliographiques et ses preuves tirées des archives ou des documents imprimés.

2. On nous permettra d'annoncer brièvement le volume de M. Edouard Zeller sur Frédéric philosophe : il comprend, outre l'introduction, sept chapitres : rapports de Frédéric avec les philosophes de son temps et ceux du passé; ses opinions sur les principales questions de la philosophie, Dieu et le monde; la nature et l'homme; la vie morale, ses devoirs et ses lois; la vie de l'Etat; l'attitude de Frédéric à l'égard de la religion; ses idées sur l'enseignement et l'éducation. C'est, comme tout ce qui part de la main de M. Ed. Zeller, une œuvre consciencieuse et solide, un peu froide et sévère, écrite avec une extrême simplicité, remarquable par sa clarté et ses vues d'ensemble, faite naturellement au point de vue allemand et rapprochant, par exemple, Frédéric de Kant et de Lessing. Elle est suivie de remarques (*Anmerkungen*) ou mieux de notes — au nombre de 496 (p. 183-296) — qui renvoient aux passages cités de la correspondance et des œuvres de Frédéric.

A. CHUQUET.

263. — *Archiv für Geschichte der Philosophie*, dirigé par Ludwig STEIN. 1^{er} fascicule, 1887. Berlin, Reimer.

On constate depuis quelque temps une transformation dans le caractère des Revues philosophiques allemandes. Le dogmatisme — qu'il s'appelle idéalisme ou naturalisme — y perd du terrain; on s'occupe davantage de l'histoire des idées dans le passé et dans le présent; on commence même à comprendre que toute la philosophie moderne ne tient pas dans les publications des professeurs allemands et que le mouvement philosophique en France, en Angleterre, en Italie mérite d'être étudié de plus près qu'autrefois. Ce changement était déjà manifeste dans le nouveau caractère qu'a pris l'année dernière un des plus an-

ciens périodiques consacrés à la philosophie, la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*. Fondé par Fichte (le fils) et Ulrici, dans un esprit très dogmatique et batailleur, ce recueil est actuellement dirigé par MM. Krohn et Falckenberg. Leur préface exprime très nettement les idées qu'on vient d'esquisser et sonne comme le « Déposons les armes » du chœur de Gounod. Mais la tendance nouvelle est encore plus clairement marquée dans une publication dont nous recevons aujourd'hui le premier fascicule : l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, dirigé par M. Ludwig Stein. M. Stein qui est, croyons-nous, un Suisse, a composé une remarquable étude sur la psychologie stoïcienne dont nous avons rendu compte ici même; il a su s'associer les collaborateurs les plus distingués : MM. Zeller, Diels, Benno Erdmann, etc. Comme l'indique le titre du recueil, le dogmatisme est absolument exclu de la nouvelle Revue; elle est consacrée exclusivement à l'histoire de la philosophie, entendue au sens le plus large. Sur les huit articles de fond du premier numéro, l'un est un aperçu d'ensemble, une sorte de programme signé Zeller; quatre se rapportent à la philosophie grecque, trois à la philosophie moderne; enfin cinq comptes-rendus très nourris étudient le mouvement historico-philosophique en Allemagne et en Angleterre pendant l'année 1886. Ce qui n'est pas moins remarquable que le large éclectisme philosophique qui a présidé à cette nouvelle publication, c'est son caractère international. On a demandé à des Anglais, MM. Bywater et Schurman, le compte-rendu des ouvrages anglais; à un Français, M. Paul Tannery, celui des livres français : et ces comptes-rendus sont publiés dans la langue même où les ont rédigés les auteurs, en anglais et en français. On ne saurait pousser le cosmopolitisme scientifique plus loin! La *Revue critique* n'a jamais reconnu de frontières en matière de science; elle ne peut donc que souhaiter bonne et longue vie à ses nouveaux confrères.

Th. R.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig DERENBOURG a fait tirer à part l'article de quatre pages qu'il avait donné à la *Jubelschrift* publiée à Breslau pour le 70^e anniversaire de la naissance du professeur Graetz (31 octobre 1887). Cet article a pour titre *Un passage sur les Juifs au XII^e siècle traduit de l'autobiographie d'Ousâma*. « Juifs et chrétiens unis contre les musulmans, dit M. H. Derenbourg, voilà le spectacle rare que l'autobiographie d'Ousâma présente à deux reprises dans le morceau dont j'offre la traduction à l'illustre historien des Juifs. »

— M. l'abbé F. VIGOUROUX a fait paraître chez Roger et Chernoviz le tome troisième de son ouvrage *Les livres saints et la critique rationaliste, histoire et réfutation des objections des incrédules contre la Bible*, avec des illustrations d'après

les monuments par M. l'abbé L. DOUILLARD (4 fr.). On sait que l'ouvrage doit former quatre volumes.

— La librairie Steinheil (2, rue Casimir-Delavigne), met en vente une *Collection des alchimistes grecs*, publiée par les soins de MM. BERTHELOT et C. E. RUELLÉ. La publication comprendra : 1° une introduction, avec notes scientifiques et nombreuses figures, par M. Berthelot ; 2° la réimpression intégrale du plus ancien manuscrit alchimique connu, celui de Saint-Marc à Venise, avec nombreuses notes philologiques et scientifiques ; le texte grec et les notes philologiques sont dues à M. Ruelle, les notes scientifiques, à M. Berthelot ; 3° la traduction française du manuscrit de Saint-Marc due à M. Ruelle, révisée et commentée par M. Berthelot ; 4° des tables très détaillées. L'ensemble de cette publication contiendra environ 1,200 pages in-8° carré sur le type des Documents inédits publiés par le ministère de l'instruction publique. L'éditeur ne met en vente que 150 exemplaires (numérotés). La première livraison vient de paraître et renferme 268 pages d'introduction avec 45 figures, 108 pages de texte grec, et 116 pages de traduction. Prix de la souscription : 60 fr. pendant l'impression ou 80 fr. payables moitié contre remise de la première livraison, moitié contre remise de la dernière.

— Le tome VI de la « Petite bibliothèque d'art et d'archéologie » que publie la librairie Leroux et que dirigeait M. L. de Ronchaud, vient de paraître. Il est dû à M. Eug. MÜNTZ et a pour titre *Etudes iconographiques et archéologiques sur le moyen-âge* (in-8° illustré, 5 fr.). En voici le sommaire : Les pavements historiés du IV^e au XII^e siècle. — La décoration d'une basilique arienne au V^e siècle. — La légende de Charlemagne dans l'art du moyen-âge. — La miniature irlandaise et anglo-saxonne au IX^e siècle.

— La « Bibliothèque internationale de l'art » que dirige M. Eug. MÜNTZ, s'est augmentée d'un volume nouveau *Marc-Antoine Raimondi*, étude historique et critique, suivie d'un catalogue raisonné des œuvres du maître, par M. Henri DELABORDE (librairie de l'art, 29, cité d'Antin). L'autre collection, également sous la direction de M. Eug. MÜNTZ, des *Artistes célèbres*, compte aussi deux nouveaux volumes : *Terburg*, par M. Emile MICHEL (34 gravures, broché, 3 fr.) et *Gauarni* par M. Eugène FORGUES (23 gravures, broché 3 fr.).

— Vient de paraître chez Oudin et chez Picard la « *Table chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladais*, montrant le nom, ordre et suite des prélats qui y ont présidé, sous quelle religion et forme d'Etat on y a vescu, qui et quels ont été les princes et seigneurs qui y ont commandé, avec la fondation des villes, sièges, prises et reprises d'icelles et autres divers accidents que ce pays a soufferts jusques à présent », par J. TARDE, chanoine théologal de l'église cathédrale de Sarlat, annotée par M. Gaston de GÉRARD, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, précédée d'une notice et introduction par M. Gabriel TARDE, membre de la même Société (ornée de la carte du diocèse et du plan de la ville de Sarlat. In-4°, 12 fr.).

— M. Eugène RIGAL, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, a publié à la librairie Dupret (collection bleue, in-24, 116 p. 1 fr.), une *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1635*. L'auteur se propose de parler, dans un autre travail, de l'organisation théâtrale, des acteurs, des pièces, et, en un mot, de l'état du théâtre français à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle. Il a voulu seulement, dans l'*esquisse* qu'il vient de faire paraître, établir quelques faits, fixer certaines dates et faire, s'il est possible, un peu de lumière sur les origines des deux grands théâtres parisiens avant Molière, l'Hôtel de Bourgogne et le Marais.

— Le tome huitième et dernier des *Œuvres du cardinal de Retz* (collection des

« grands écrivains de la France ») a paru à la librairie Hachette par les soins de M. R. CHANTELAUZE. Il contient un avertissement, une introduction et les lettres de Retz à l'abbé Charrier qu'il avait envoyé à Rome pour y solliciter sa promotion au cardinalat, ses lettres à l'abbé Paris, à son intendant M. de la Fons, sa correspondance diverse.

— M. PELLECHET a fait paraître des *Notes sur les imprimeurs du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange et le Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la Bibliothèque de Carpentras* (Paris, Picard. In-8°, ix et 171 p.). Ce travail consciencieux sera plus longuement analysé dans un de nos prochains numéros.

— Une nouvelle publication de M. Ch. HENRY : *Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert* avec introduction, notes et appendice (Perrin. In-8°, 6 fr.).

— Les *Mémoires de la comtesse Edling*, publiés par M. BARTHÉRIEV et imprimés à Moscou, sont en vente à la librairie Leroux (6 fr.). La comtesse Edling, née Stourdza, a été demoiselle d'honneur de l'impératrice Elisabeth Alexievna ; et ses mémoires contiennent de nombreux détails peu connus sur Alexandre I^{er}, sur la campagne de Russie et sur le rôle joué par le tsar dans la campagne de France.

— L'éditeur Fischbacher a fait paraître la deuxième édition des *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, par M. de Rocca. (In-8°, 404 p.) Nous reviendrons sur ce volume qui a été publié par les soins de M. Gustave REVILLIOD.

— M. Edouard MANEUVRIER publie à la librairie Léopold Cerf un ouvrage intitulé *L'éducation de la bourgeoisie sous la République* (in-8°, 387 p., 3 fr. 50) et qui comprend, outre une introduction, trois parties. I. *Les défauts* (p. 1-73). II. *Les réformes dans la discipline intellectuelle* (p. 77-251). III. *Les réformes dans la discipline morale* (p. 255-372) ainsi qu'une conclusion *L'aristocratie dans la démocratie* (p. 373-384). Un de nos collaborateurs rendra prochainement compte de ce travail remarquable.

— La librairie militaire L. Baudoin a publié des *Etudes sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains* par M. le contre-amiral SERRE (in-12, 3 fr.) et le douzième et dernier fascicule de la *Guerre d'Orient en 1877-1878*, étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire, par un tacticien et d'après les documents officiels. (2 cartes et 2 croquis, in-8°, 788 p. 5 fr.)

— A remarquer, dans le n° 9 de la *Revue pour l'enseignement des langues vivantes* l'article où M. I. KONT énumère (p. 370-385), volume par volume, les articles du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire de l'Europe*, concernant la littérature allemande.

— L'*Intermédiaire* du 25 novembre publie, dans ses « trouvailles et curiosités », une lettre inédite de Taillandier, alors président de la Chambre des députés (1848) et demandant au ministre de l'Instruction publique de transformer l'Élysée national en bibliothèque publique.

ALLEMAGNE. — Le deuxième volume du *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, de M. Ad. HARNACK, le professeur de Marbourg, paraît à la librairie Mohr, de Fribourg en Brisgau ; il est consacré au développement du dogme de l'Eglise et a pour titre *die Entwicklung des Kirchlichen Dogmas* (in-8°, 9 mark).

— Le second volume de l'édition critique d'Hérodote, de M. A. HOLDER, *Herodoti historiae*, vient de paraître ; il s'intitule *editio major*, pour se distinguer d'une édition classique des cinq derniers livres d'Hérodote que M. Holder publie en même temps, à l'usage des classes, sous le titre de *Belli persici historiae* (Leipzig, Freytag). Nous en reparlerons plus longuement.

— La librairie Teubner de Leipzig, a fait paraître une deuxième édition de la première partie de l'ouvrage de M. F. BLASS, *die attische Beredsamkeit*, de Gorgias à Lysias. In-8°, VII et 648 p. 16 mark; mais elle annonce qu'elle ne publiera pas une nouvelle édition de la deuxième et de la troisième partie de l'ouvrage.

— Livres à paraître chez Teubner : 1° *Theorie der musischen Künste der Hellenen*, par A. ROSSBACH et R. WESTPHAL, 3° volume, 2° partie : *Griechische Metrik mit besonderer Rücksicht auf die Strophengattungen und die übrigen melischen Metra*, 3° édition p. p. ROSSBACH; — 2° *Plutarchi Chaeronensis Moralia*, rec. Greg. N. BERNARDAKIS; — 3° *Jamblich Protepticus ad fidem codicis Laurentiani* ed. Hermenegildus PISTELLI; — 4° *Hebräisches Uebungs-und Lesebuch, mit hebr. und deutschem Wortregister*, p. p. G. STIER (2° édition très remaniée).

— A l'exemple d'autres universités allemandes, l'Université de Vienne fait paraître un recueil comprenant des dissertations sur la langue et la littérature de l'antiquité classique. Le premier volume de ces *Dissertationes philologiae Vindobonenses* (Leipzig, Freytag, in-8°, 348 p. 7 mark) qui vient de paraître, contient trois travaux : C. KUNST, *De Theocriti versu heroico* (p. 1-124); Siegfried REITER, *De syllabarum in trisemam longitudinem productarum usu Aeschyleo et Sophocleo* (p. 125-236); Jos. KUBIK, *De M. Tullii Ciceronis poetarum latinorum studiis* (p. 237-347).

— Encore une nouvelle étude sur les sources de Diodore; elle est de M. Erich BETHE (*Quaestiones Diodorae mythographae*). Göttingue, in-8°, 106 p.); nous y reviendrons.

— La librairie Weidmann, de Berlin, publie une quatrième édition de la *Griechische Mythologie* de Preller, due aux soins de M. Carl ROBERT; elle a coupé en deux le premier volume; la première moitié vient de paraître (in-8°, 428 p.).

— La même librairie fait paraître une troisième édition « améliorée » (verbesert) de la *Geschichte des Elsasses* de M. Ottokar LORENZ et de Wilhelm SCHERER (in-8°, x et 574 p. 7 mark).

— M. Herman SCHILLER, directeur du gymnase et du séminaire pédagogique et professeur de pédagogie à l'Université de Giessen, vient de publier un *Lehrbuch zur Geschichte der Pädagogik* destiné surtout aux étudiants et aux jeunes professeurs (Leipzig, Fues. In-8°, 6 mark).

— Un important ouvrage sur la destruction des Templiers a paru tout récemment à la librairie Mittler, de Berlin. Il est intitulé *Der Untergang des Templerordens* et a pour auteur M. Konrad SCHOTTMÜLLER. Il comprend deux volumes : le premier est divisé en deux parties : 1° *Darstellender Teil*; 2° *Kritischer Teil* (VIII et 760 p.); le second renferme les *Urkunden* ou documents (IV et 450 p.). L'ouvrage entier coûte 22 mark 50.

— Le VIII^e volume de l'Histoire des conciles de Hefele, continuée par le cardinal HERGENROTHER, paraît à la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau. Il est consacré à la période qui suit le concile de Bâle et au dix-huitième concile général ou cinquième concile de Latran (*Die Zwischenzeit vom Basler bis zum fünften Lateran-Concil, das achtzehnte allgemeine oder fünfte Lateran-Concil*. In-8°, VIII et 896 p. 9 mark 60).

— Le XX^e volume des « chroniques des villes allemandes » (*Chroniken der deutschen Städte vom XIV bis ins XVI Jahrhundert*) a paru à la librairie Hirzel, de Leipzig. Il forme le premier volume des Chroniques des villes de Westphalie et du Rhin inférieur. Il est consacré à Dortmund et à Neuss.

— Le XXX^e volume des publications des archives prussiennes de l'Etat paraît à la librairie Hirzel, de Leipzig. Il renferme la quatrième partie de l'ouvrage de M. Rud. STADELMANN, *Preussens Könige in ihrer Thätigkeit für die Landescul-*

tur, et traite de la première partie du règne de Frédéric-Guillaume III, de 1797 à 1807 (in-8°, 8 mark ou 10 fr.).

— Le dernier volume de la collection des *Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker* (Strasbourg, Trübner), dont nous ayons rendu compte, est la *Galante Lyrik*, de M. Max DE WALDBERG. Depuis, la librairie Trübner a publié le LXII^e volume, *die altdutsche Exodus*, p. p. M. E. KOSSMANN; le LVIII^e, *Grundlagen des mittelhochdeutschen Sprachbaues*, par M. Richard M. MEYER; le LIX^e, *Ueber die Sprache der Vandalen*, par M. Ferdinand WREDE; le LX^e, *die Poetik Gottscheds und der Schweizer, literar-historisch untersucht*, par M. Franz SERVÆS. Ce dernier travail, qui vient de paraître et sur lequel nous reviendrons, comprend trois chapitres : I. *Gottsched* (p. 6-60); II. *Bodmer und Breitinger* (p. 60-150); III. *Die Litteraturfehde* (p. 151-175).

— Le premier volume du grand ouvrage que M. Franz MUNCKER nous promettait sur Klopstock, vient de paraître à la librairie Göschen, de Stuttgart. (*Friedrich Gottlieb Klopstock, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* Erster Halbband. In-8° 5 mark.)

— Signalons tout de suite, en attendant que nous puissions en parler plus longuement, deux volumes nouveaux de la grande édition des *Œuvres complètes de Herder*, publiée par M. Bernhard SUPHAN à la librairie Weidmann, de Berlin. Ces volumes sont le treizième et le dix-septième. Le treizième renferme la première et la deuxième partie des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*; le dix-septième, les *Zerstreute Blätter* (4^e, 5^e et 6^e recueil), les entretiens intitulés *Gott*, et les *kleine Schriften* de 1786 et de 1787.

— M. A. BERGER prépare un travail sur *Wilhelm Meister* et les œuvres du même genre qui l'ont suivi.

— M. Hermann CONRAD qui a publié l'an dernier une biographie de George Eliot, doit faire paraître prochainement un ouvrage du même genre, *Thackeray, ein Pessimist als Dichter*.

— M. Anton BETTELHEIM dont on connaît la remarquable étude sur Beaumarchais, travaille à une biographie de Berthold Auerbach.

— L'éditeur H. Böhlau, de Weimar, publiera, dès l'année prochaine, une nouvelle revue de littérature allemande, la *Vierteljahrsschrift für Literaturgeschichte*, dont le directeur sera M. Bernhard SEUFFERT, aidé de MM. Erich SCHMIDT et Bernhard SUPHAN.

— En même temps que paraît cette nouvelle revue, un autre recueil, très estimable et qui a rendu de grands services, l'*Archiv für Literaturgeschichte*, cesse sa publication. On lit sur la couverture du quatrième fascicule de l'*Archiv* la note suivante, signée de M. B. G. Teubner : « M. le professeur Dr. Schnorr de Carlsfeld ayant été nommé bibliothécaire général de la bibliothèque royale de Dresde, s'est déterminé à abandonner la rédaction de l'*Archiv für Deutsche Literaturgeschichte*; la revue finira donc avec le présent fascicule, après avoir été durant quinze années imprimée et éditée, avec de considérables sacrifices, par la librairie soussignée ».

— Parmi les travaux lus à la dernière assemblée des philologues, tenue à Zurich, on relève les suivants : L. HIRZEL, *Wieland und Martin und Regula Künzli*; Joh. CRÜGER, *das Strassburger Theater von der Reformation bis zum dreissigjährigen Kriege*; WACKERNAGEL, *Ueber die Geschichte des historischen Infinitivs*; WÆLFFLIN, *Ueber Bedeutungswandel*; REIFFERSCHIED, *Ueber die Windeck-Handschrift in Zürich*; MORF, *Die Untersuchung lebender Mundarten und ihre Bedeutung für den akademischen Unterricht*; BÄCHTOLD, *der Ring des Heinrich Wittenweiler*; GUTERSONN, *Gegenvorschläge zur Reform des neusprachlichen Unterrichts*; SACHS, *Die*

provenzalische Literatur früher und jetzt; BREITINGER, *Ueber die Biographen der Frau von Staël*; KLUGE, *Schweizerdeutsch und Schriftdeutsch in ihren geschichtlichen Beziehungen*; WETZ, *Zur Psychologie Heinrichs von Kleist*; HUNZIKER, *Behandlung deutscher Eigennamen im Französischen mit specieller Rücksicht auf das Wörterbuch von Sachs*; RITTER, *Lettres inédites de J. J. Rousseau à madame d'Houdetot*; MAURER *Fragen über die Organisation des neusprachlichen Unterrichts an den höheren Lehranstalten Deutschlands, Oesterreichs und der Schweiz*.

— M. KARL DZIATZKO a entrepris de publier une collection de *bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten* ou travaux concernant le *Bibliothekswesen* et le *Buchwesen*. Cette collection paraît à Berlin, chez Asher; le premier volume qui en fait partie, est dû à M. WILHELM BRAMBACH; il a pour sujet le Psautier (*Psalterium, bibliographischer Versuch über die liturgischen Bücher des christlichen Abendlandes*, IV et 56 p. in-8°, 2 mark ou 2 fr. 50.)

— On a trouvé aux archives de Goethe, à Weimar, la correspondance échangée entre le grand poète et Henri de Kleist à propos de la *Cruche cassée*.

— Un comité s'est formé à Düsseldorf, pour élever à Henri Heine une statue dans sa ville natale.

— Le 23 octobre est mort à Francfort-sur-le-Main, à l'âge de 77 ans, JACOB AUERBACH, frère du romancier et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des Juifs en Allemagne.

— Le 10 novembre est mort à Strasbourg, à l'âge de cinquante-trois ans, M. A.-W. REIFFERSCHIED, professeur ordinaire de philologie.

ANGLETERRE. — M. GEORGE HERZFELD doit publier pour l'« Early English Text Society » le *Martyrologium* vieil anglais et la *Legatio Nathanis ad Tiberium*; — M. A.-S. NAPIER (pour la même Société) une édition de toutes les homélies anglo-saxonnes; — M. HOLTHAUSEN, une édition de l'unique ms. Stowe, 2.40, *Vices and virtues* (1,200); — M. KÆLBING, une édition de la seconde partie de *Bevis of Hampton*; — M. SIDNEY L. LEE, la quatrième et dernière partie de *Huon of Burdeaux* (avec notes de M. W.-A. Clouston.)

— On sait que M. RAMSAY avait exploré en 1886 les vallées phrygiennes du Lykos et du Lysis. Il était reparti pour l'Asie-Mineure au printemps de 1887; il vient de revenir à Aberdeen après plusieurs mois de voyage et d'adresser à notre collaborateur M. SALOMON REINACH une lettre fort intéressante qui résume les découvertes de sa dernière campagne. On trouvera la traduction de cette lettre ou plutôt de ce rapport, dans la « chronique d'Orient » que M. Salomon Reinach, publiera dans le prochain numéro de la *Revue archéologique*; pour l'intelligence de ce rapport, M. S. Reinach a dressé et fait reproduire, d'après un croquis à grande échelle de M. Ramsay, une carte sommaire de la région.

GRÈCE. — Le 14 octobre 1887, est mort, à Marseille, M. Aristide BÉY BALTAZZI. Il était propriétaire de l'emplacement de Myrina, et on sait avec quel aimable empressement il permit aux membres de l'Ecole française d'Athènes d'explorer la nécropole de Myrina, avec quelle générosité il céda à la France le tiers des trouvailles.

SUISSE. — M. TH. ZIESSING, professeur à Zurich, met sous presse un ouvrage considérable sur Rabelais.

TURQUIE. — La continuation des fouilles de la nécropole de Sidon, sous la direction de Hamdi Bey, doit avoir lieu au mois de février 1887. Les grands sarcophages qui ont été apportés de Saïda, seront installés dans une salle annexe du musée de Tchinyly Kiosk, et une somme de 2500 livres turques a été accordée pour la construction de cette salle. Ajoutons à ce propos que M. Eddy a, dans l'*American Journal of Archaeology* (1887), p. 97-101, publié d'intéressantes informations sur le commencement des fouilles de Sidon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 18 novembre 1887.

I. ORDRE DES LECTURES

1^o Discours de M. Michel Bréal, président, annonçant les prix décernés en 1887 et les sujets de prix proposés.

2^o Notice historique sur la vie et les travaux de M. Edouard-René Lefebvre-Laboulaye, membre ordinaire l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.

3^o La légende du mari aux deux femmes, par M. Gaston Paris, membre de l'Académie.

II. JUGEMENT DES CONCOURS

PRIX ORDINAIRE. — L'Académie avait proposé pour l'année 1887 les questions suivantes : I. « Étudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides ». Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1890. — II. « Étude sur les contributions demandées en France aux gens d'Eglise depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François I^{er}. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours. — L'Académie avait prorogé à l'année 1887 les questions suivantes : I. « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius ». Le prix n'est pas décerné; une récompense de mille francs est accordée à M. l'abbé Pierre Batiffol, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Θέλεις ὀλύμπια νικᾶν, κἀγὼ, καλὸν γὰρ ἔστιν.* (Epictète.) — II. « Étude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » L'Académie décerne le prix à M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : *Consuetudo loquendi est in motu; itaque solet fieri ex meliore deterior, ex deteriore melior.* — III. « Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatifs des écrits composés par les femmes, particulièrement du XI^e siècle au XV^e siècle. » Le prix n'est pas décerné; une récompense de mille francs est accordée à M. Germain Arnaud, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Ad hoc tantum liberales artes discendæ sunt ut per instructionem illarum divina eloquia subtilius intelligantur.* — IV. « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIII^e siècle. Montrer le parti que l'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique. » L'Académie décerne le prix à M. Auguste Molinier, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Domine, tu es portio mea in terra viventium.*

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — L'Académie décerne trois médailles : la première à M. Delachenal, pour son *Histoire des avocats au Parlement de Paris*; la deuxième à M. J. Richard, pour son volume intitulé *Une petite-nièce de saint Louis : Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne*; la troisième à MM. Lespy et P. Raymond, pour leur *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*. L'Académie accorde, en outre, six mentions : 1^o à M. J. Philippe, pour son livre intitulé : *Origines de l'imprimerie à Paris*; 2^o à M. B. de Mandrot, pour son volume intitulé : *Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}*; 3^o à M. Haillant, pour son *Essai sur un patois vosgien*; 4^o à M. Georges Guigue, pour ses *Récits de la guerre de Cent Ans, les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais*; 5^o à M. Ch. Bémont, pour son livre intitulé : *De la condamnation de Jean sans Terre par la cour des pairs de France en 1202*; 6^o à M. Maurice Faucon, pour son ouvrage sur la *Librairie des papes d'Avignon*.

PRIX DE NUMISMATIQUE. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche, et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, publié depuis le mois de janvier 1885, est décerné, cette année, à M. Ernest Babelon, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées monnaies consulaires.*

PRIX FONDÉ PAR LE BARON GOBERT, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. le baron de Ruble, pour les cinq volumes qu'il a publiés sur le *Mariage de Jeanne d'Albret* et sur *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*. Le second prix est décerné à M. le chanoine Dehaisnes, pour son *Histoire de l'art dans la Flan-*

dre. l'Artois et le Hainaut avant le xve siècle et ses Documents concernant l'histoire de l'art dans ces divers pays et à la même époque.

PRIX BORDIN. — L'Académie avait proposé pour l'année 1887 les questions suivantes : — I. « Relever, à l'aide de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les formes vulgaires des noms des saints en langue d'oïl et en langue d'oc; signaler la plus ancienne apparition en France des noms latins auxquels correspondent ces diverses formes. » Le prix n'est pas décerné; une récompense de deux mille francs est accordée à M. A. Thomas, pour son mémoire portant pour épigraphe : *Nuls om nos meraveill de mi s'eu am so que non veirai ja* (Jaufrès Rudel).

— II. « Examen critique de la Géographie de Strabon, » etc. Aucun mémoire n'a été déposé sur cette question; l'Académie la proroge à l'année 1890, mais en modifiant le programme (voir ci-après). L'Académie avait, en outre, prorogé à l'année 1887 les sujets suivants : — I. « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1890. — II. « Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » L'Académie décerne le prix à M. Jules Marthà, auteur du mémoire portant pour épigraphe : *In quibusdam laudandi viri, etiam si maximi ingenii non essent, probabiles tamen industria.* (Cic. Brutus, 110).

PRIX LOUIS FOULD. — Le prix fondé par M. Louis Fould pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès* n'est pas décerné cette année. L'Académie attribue, à titre de récompense, à M. de Sarzec, pour ses fouilles en Chaldée, et à M. Dieulafoy, pour son exploration des ruines de Suze, le montant des intérêts des trois dernières années provenant de la fondation.

PRIX LA FONS-MÉLICOQ. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de La Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Île-de-France (Paris non compris), publié dans les trois années qui ont précédé le concours. L'Académie ne décerne pas le prix. Une récompense de douze cents francs est accordée à M. l'abbé Haighneré, pour ses deux ouvrages intitulés : 1° *Cartulaire des établissements civils et religieux du Boulonnais*; 2° *les Chartes de Saint-Bertin*. Une autre récompense de six cents francs est attribuée à M. le baron de Calonne, pour la deuxième édition de son ouvrage intitulé : *La Vie agricole sous l'ancien régime dans le Nord de la France*.

PRIX BRUNET. — L'Académie avait prorogé à l'année 1887 la question suivante qu'elle avait proposée pour l'année 1885 : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. » Le prix est décerné à M. Moritz Steinschneider, auteur du mémoire portant pour épigraphe : *La Grèce était la source unique du savoir et de la droite pensée*.

PRIX STANISLAS JULIEN. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décerne le prix à M. Schlegel, pour son dictionnaire hollandais-chinois (*Nederlandsch-Chineesch Woordenboek*).

PRIX DELALANDE-GUÉRINEAU. — M^{me} Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. Le prix proposé pour le meilleur ouvrage, dans l'ordre des études du moyen âge, n'ayant pas été décerné en 1886, l'Académie avait prorogé le concours en 1887. L'Académie décerne le prix à M. Julien Havet, pour son ouvrage intitulé : *Questions mérovingiennes*.

PRIX DE LA GRANGE. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France. L'Académie décerne le prix à M. Le Verdier, pour son édition du *Mystère de l'Incarnation et Nativité de N.-S.-J.-C., représenté à Rouen en 1473*.

FONDATION GARNIER. — M. Benoît Garnier, ancien consul de France à Batavia, par son testament en date du 11 avril 1883, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens (legs réduit d'un tiers en faveur des héritiers, par décret du 27 septembre 1884), à la condition d'affecter chaque année les intérêts du capital provenant de la liquidation « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. » L'Académie, mise en mesure, cette

année, pour la première fois, d'exécuter les clauses du testament, désigne M. René Basset pour une mission au Sénégal; cette mission a pour objet principal d'étudier le *zenaga* et ses dérivés et de recueillir tous les renseignements possibles sur les langues parlées dans le Soudan occidental et oriental.

III. ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1887, 1888 ET 1889.

PRIX ORDINAIRE DE L'ACADÉMIE. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour l'année 1889 le sujet suivant : « Etude critique sur le théâtre hindou; en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poésie dramatique des Hindous telle qu'elle est développée dans les traités techniques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé à l'année 1890 la question suivante : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1886 et 1887 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1888. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

PRIX DE NUMISMATIQUE. — I. Le prix biennal de numismatique fondé par madame V^e Duchalais sera décerné, en 1888, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1886. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — II. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1889, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1887. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1887; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1888.

PRIX FONDÉS PAR LE BARON GOBERT. — Pour l'année 1888, l'Académie s'occupera, à dater du 1^{er} janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1^{er} janvier 1887, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En légant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuels pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. — Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut (délivération du 27 mars 1840) avant le 1^{er} janvier 1888, et ne seront pas rendus.

PRIX BORDIN. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : 1^o pour l'année 1888 : I. « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires ». Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne. Ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et d'autre part ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. — II. « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — 2^o pour l'année 1889 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses *Annales* et ses *Histoires*. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé : — 1^o à l'année 1888, le sujet suivant : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en

prose, connus sous le titre de *Chronique de Normandie*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — 2° à l'année 1890, les deux sujets suivants : I. « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue ; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal ; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années ; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues ». II. « Examen de la Géographie de Strabon ». Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — L'Académie propose en outre pour l'année 1890 le sujet suivant : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités ; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889. — Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclaircir l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. — Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leur progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. — Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. — Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'auteur de la donation ajoutait : « Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait mériter le prix de vingt mille francs ; l'intérêt de cette somme pendant trois ans serait attribué comme accessit à l'ouvrage qui aurait le mieux traité le sujet ou une partie du sujet. Si dans vingt et un ans révolus, au septième concours triennal, le prix ne semblait pas devoir être encore décerné, selon mes désirs, la commission, qui devra toujours être maintenue au complet de cinq membres, pourra proposer de décerner le prix à l'ouvrage qui, sans remplir tout le programme, serait cependant le traité le meilleur et le plus complet sur la question. L'Académie des inscriptions et belles-lettres décidera alors s'il convient de le décerner de suite, ou de l'ajourner à un huitième et dernier concours. Le concours serait ouvert à tous les membres de l'Institut qui ne feraient pas partie de la commission et à tous les savants français ou étrangers ; mais les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin. » — Après un nombre de périodes triennales qui excède même le terme fixé, aucun ouvrage n'ayant complètement résolu la question, comme elle était posée, l'Académie décernera le prix en 1890, conformément à cette dernière clause de la donation. — En conséquence, à défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen et à tous les savants français ou étrangers. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin.

Prix LA FONS-MÉLICOQ. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1887, 1888 et 1889, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1889.

Prix BRUNET. — M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de trois mille francs pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie, en 1888, décernera ce prix au meilleur travail bibliographique manuscrit ou publié depuis l'année 1885, portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge. Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887.

PRIX STANISLAS JULIEN. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872. M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1887.

PRIX DELALANDE-GUÉRINEAU. — M^{me} Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau, à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera en 1888 le prix, à un ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1^{er} janvier 1886, concernant les études d'antiquité classique. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1887.

PRIX JEAN REYNAUD. — M^{me} veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la « France », a, par un acte en date du 3 décembre 1878; fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1890.

PRIX DE LA GRANGE. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1888.

FONDATION GARNIER. — M. Benoît Garnier, par son testament en date du 11 avril 1883, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens, legs réduit d'un tiers en faveur des héritiers, par décret du 27 septembre 1884. Les intérêts du capital résultant de la liquidation de la succession doivent être affectés, chaque année, « au frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». L'Académie disposera pour la deuxième fois, en 1888, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

IV. CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen, les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

V. DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES.

En exécution d'un arrêté du ministre de l'instruction publique, rendu en 1833, l'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes, par arrêté ministériel du 1^{er} février 1887, conformément à la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont :

MM. de Manneville (Gustave-Henri-Benoît);
Coyecque (Ernest-Joseph-Noël);
Loizeau de Grandmaison (Louis-Joseph Armand);
Jarry (Marie-Louis-Alexandre-Eugène);
Virey (Jean);
D'Allemagne (Henri-René);
Froment (Albert-Pierre-Eugène);
Laloy (Emile-Joseph);
Tournouer (Alphonse Joseph-Henri);
Labrousche (Pierre-Paul-Hippolyte).

Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures :

MM. Dupond (Jean-Alfred-Berthe);
Isnard (Albert-Léon-Théophile-Marie-Joseph);
Lazard (Léon-Lucien);
De Romanet de Beaune (François-René-Olivier);

Séance du 25 novembre 1887.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la République a approuvé l'élection de M. Anatole de Barthélemy, en remplacement de M. Benoist, et celle de M. Célestin Port, en remplacement de M. Desnoyers. MM. de Barthélemy et Port sont introduits et invités à prendre place parmi les membres de l'Académie.

M. Masqueray, directeur de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, transmet à l'Académie une lettre de M. le gouverneur général de l'Algérie qui annonce que, par un décret rendu sur sa proposition, le nom de « Renier » a été donné, en mémoire de feu Léon Renier, à un nouveau centre de population européenne établi au lieu dit Smala ben Merad, commune d'Oued Zenati, arrondissement de Constantine.

M. Weill donne une seconde lecture de son mémoire intitulé : *les Traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle*.

M. Boissier présente, de la part de M. Eugène Müntz, les photographies d'un plan de Rome et d'une vue du Forum, découverts par M. Müntz dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial. Ce manuscrit a été exécuté à la fin du xv^e siècle et probablement sous le pontificat d'Alexandre VI. Le plan de Rome est antérieur à l'année 1499, car on y voit encore la pyramide connue sous le nom de *Meta Romuli* ou *Sepulchrum Scipionum*, qui fut détruite en cette année. La vue du Forum est prise du haut du Capitole. On y remarque, au-delà de l'Arc de Septime Sévère, en avant du temple d'Antonin et de Faustine, un édifice construit en pierres de grand appareil, avec une porte ou arcade cintrée au centre et un fronton triangulaire.

M. Chodzkievitz communique une lettre datée de Breslau, le 19 novembre, qui annonce une découverte faite en Silésie. Sur les bords de l'Oder, dans une localité appelée *Zakrzew*, on vient de trouver trois tombeaux qui paraissent remonter aux premiers siècles de notre ère et qui renferment, à ce qu'il semble, des objets d'origine romaine. Ces tombeaux ont la forme de grandes caisses rectangulaires, formées de tables de granit longues d'environ 2 m. 50 et larges d'environ 2 m. 25. Parmi les objets découverts, on remarque un grand nombre de bijoux d'argent et d'or, divers ustensiles de bronze et de verre et une monnaie d'or de l'empire romain.

M. P. de Nolhac lit un travail sur les études grecques de Pétrarque, d'après un nouvel autographe du poète qu'il a découvert à la Bibliothèque nationale. Le manuscrit latin 7880 de cette bibliothèque, qui contient une traduction latine d'Homère, faite au xiv^e siècle par un Grec de Calabre, Léonce Pilate, a été signalé depuis longtemps comme ayant appartenu à Pétrarque. Mais on n'avait pas encore remarqué qu'il porte un grand nombre de notes de sa main, notes qui, si on les imprimait, rempliraient plus d'une centaine de pages in-8°. Ces notes prouvent d'ailleurs que Pétrarque, quoiqu'on en ait dit, n'avait aucune connaissance de la langue grecque.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : *STRASSMAIER, Babylonische Texte, Inschriften des Nabonidus, Königs von Babylon*; — par M. Paul Viollet : *A. DE SAINT-JULIEN et BIENAYMÉ, Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris*; — par M. Bergaigne : le D^r HAMY, *Etudes ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres*; — par M. Delisle : 1^o Geoffroi DE COURLON, *le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens*, publié avec plusieurs appendices par MM. Gustave JULIOT et Maurice PROU; 2^o Ch. MOLINIER, *Etudes sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'inquisition et les croyances hérétiques du xii^e au xvii^e siècle*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 9 et 10 novembre 1887.

MM. Muntz et de Laurière communiquent des documents sur le tombeau de Clément V à Uzès.

M. Mowat signale une découverte archéologique faite aux portes de Paris : à Puteaux, où l'on a trouvé une cimetière antique. Plusieurs cercueils en plâtre, de la forme d'un trapèze allongé, sont orientés les pieds au sud-est, des dessins symboliques moulés en relief existent aux extrémités.

M. Courajod présente à la Société la photographie d'un objet de bronze conservé au Musée Correr à Venise et représentant le buste d'un more ou d'un nègre. A l'aide d'un passage du *Traité d'architecture* de Filarète, d'un article de compte du roi René daté de 1448 et d'une citation de Bernard Palissy, il établit que cet objet dont le roi René d'Anjou possédait un autre exemplaire, est un soufflet à vapeur inventé vraisemblablement par Filarète.

M. Ulysse Robert lit un mémoire sur un reliquaire de St-Léger, conservé à l'église de Chaux-le-Châtillon (Doubs) et provenant de l'Abbaye de Steinbach.

Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 12 décembre —

1887

Sommaire : 264. ANDERSON, La peinture au Japon ; Catalogue des peintures japonaises et chinoises du British Museum. — 265. PLESSIS, Etudes critiques sur Properce ; Propertiana. — 266. E. COMBES, Profils et types de la littérature allemande. — 267. Cam. ROUSSET, Les commencements d'une conquête (premier article). — 268. BEHAGHEL, La langue allemande. — Chronique.

264. — William ANDERSON, F. R. C. S. *The Pictorial Arts of Japan*, in-4, pp. xi-276, 80 planches ; Londres, 1886, Sampson Low, Marston, Scarce et Rivington.

— *Descriptive and historical catalogue of a Collection of Japanese and Chinese paintings in the British Museum*, printed by order of the Trustees, London, Longmans and Co., B. Quaritch, Trübner and Co. 1886 ; 1 gr. in-8, pp. xi-554-28, 31 planches.

Voici une publication depuis longtemps attendue avec impatience, non-seulement par les amateurs d'art japonais, mais aussi par tous ceux qui pensent, avec M. de Longpérier¹, que l'art de l'Extrême-Orient tient pour nous en réserve tout une série de révélations sur l'histoire artistique d'un monde plus proche du nôtre, celui de l'Inde et de l'Orient aryen. Toutes les publications consacrées jusqu'à présent à l'histoire de l'art japonais ont été surtout l'œuvre de dilettanti ou d'artistes : l'*Art japonais* de M. Gonse, où paraît déjà une intention historique très louable², est pourtant avant tout une œuvre de critique d'art.

M. Anderson, médecin de la légation anglaise à Tokio, s'est occupé, durant un séjour de huit années au Japon, à rassembler une vaste collection de peintures japonaises, en s'attachant surtout aux plus anciennes. La tradition de l'histoire de l'art au Japon n'a jamais été perdue : — la révolution vandale d'il y a vingt ans est trop récente et a d'ailleurs été suivie d'une réaction trop rapide, pour oblitérer cette tradition ; elle a été fatale aux œuvres mêmes plus qu'à leur histoire. Aussi, grâce à sa familiarité avec les histoires d'art japonaises et à ses rapports avec les savants indigènes, M. A. a été admirablement en état d'interpréter ses collections et de les classer en les comparant avec les autres

1. M. de Longpérier, reconnaissant une aiguère sassanide dans le trésor de Nara, observait : « L'introduction des documents chinois et japonais dans nos études n'aura pas uniquement pour effet la classification des monuments de l'Extrême-Orient suivant la méthode critique européenne, ce qui serait déjà fort désirable ; elle nous fournira encore une nouvelle ressource pour l'intelligence plus complète de nos antiquités » (*Œuvres*, I, 306 ; cf. *Journal asiatique*, 1884, I, 141 sq.).

2. *Revue critique*, 1885, 1°.

collections du Japon et d'Europe. Étant doué, d'ailleurs, d'un esprit critique qui ne se rencontre pas toujours dans le japonisme et à l'abri de l'engouement artistique et superficiel qui a fait tant de ravages dans ces études, il a pu dresser, de l'art japonais, un tableau historique qui sera pour longtemps le guide classique. Le British Museum, ayant acheté la collection de M. A. en 1882, l'a chargé d'en faire le catalogue. Ainsi que l'annoncent les Trustees, « ce catalogue, compilé par M. A. avec l'aide des meilleures autorités indigènes et autres, fournit à la fois le guide nécessaire pour l'étude de la collection et contient le tableau le plus complet, existant à présent, de l'histoire générale du sujet. »

Ce catalogue, qui forme un gros volume de près de six cents pages, avec plus de trente planches, commence par une histoire générale de la peinture, puis donne l'histoire de chaque école en particulier — école bouddhiste, école indigène (*yamato*), école du *toba*, école chinoise, écoles de Seshiù et de Kano, école populaire, écoles de Kô-rin, de Shijô, de Ganku et école européenisante. Il donne pour chaque école les origines, les sujets, les caractéristiques; la liste chronologique des artistes qui lui appartiennent, avec les détails historiques ou légendaires que l'on connaît de leur vie ou de leur œuvre; enfin la description des pièces de la collection qui en relèvent.

L'*Histoire de la peinture* ne fait point double emploi avec le *Catalogue*, quoique les deux textes coïncident en beaucoup de points, principalement en ce qui touche les questions historiques. L'*Histoire* traite de plusieurs points importants qui ne pouvaient trouver leur place dans le *Catalogue*, en particulier de la technique. De plus, le matériel employé est plus large et plus vaste, car l'auteur n'est plus limité là aux richesses de sa seule collection et, sans parler des innombrables gravures intercalées dans le texte, quatre-vingts planches d'une admirable exécution et pour lesquelles il a puisé à toutes les sources, font de ce livre un spécimen absolument représentatif de l'art japonais dans tout son développement et sous tous ses aspects.

La nouveauté du point de vue de M. A. et ce qui distingue heureusement sa méthode de celle de ses prédécesseurs, c'est que, pour étudier et comprendre l'art japonais, il se met en dehors de lui. Le Japonais est peu inventif : il se grime à présent en Européen; pendant douze siècles il s'est grimé en Chinois et son art est chinois, comme sa littérature, comme sa philosophie, comme ses religions. S'il y a eu un art japonais avant l'ouverture des rapports avec la Chine, on peut affirmer que cet art n'a rien de commun avec ce que l'on est convenu d'appeler l'art japonais et n'a pas été plus fécond que ne l'a été, dans le domaine de la religion, le shintoïsme indigène des anciens. On a dit longtemps que les Japonais, si inférieurs aux Chinois dans toutes les manifestations du génie créateur, avaient pris leur revanche dans les arts : c'est une illusion due au fait que les comparaisons avaient porté exclusivement sur

les derniers siècles de l'art japonais et de l'art chinois, qui montrent en effet un effort original du premier et une décadence profonde du second. L'on n'avait jamais remonté aux sources anciennes de l'art chinois; la chose d'ailleurs était et est encore difficile : les œuvres anciennes sont bien rares, qui ont survécu à dix siècles de guerres civiles, de conquêtes et de révolutions incendiaires; d'autre part, les amateurs chinois ne sont pas comme leurs confrères du Japon et, non-seulement ne se dessaisissent pas de leurs trésors, mais ne les laissent pas aisément voir à des regards profanes. Les spécimens anciens de l'art chinois étudiés ou rapportés par M. A. sont des pièces chinoises transportées au Japon.

Selon la tradition japonaise, la peinture est apportée au Japon, au ^v^e siècle, par un peintre chinois Nan-riu, sous l'empereur Yuriak (457-479) : il s'établit à la cour et son cinquième successeur reçoit de l'empereur Ten-ji (662-671) le titre de *Yamoto-weshi*, « peintre du Japon » ou peintre officiel. La tradition parle également de peintres coréens engagés vers la même époque par la cour du Mikado : en ce temps, la Corée était un centre de civilisation chinoise et c'est d'elle que le Japon aurait reçu le plus anciennement l'éducation chinoise. Pour la peinture en particulier on distingua longtemps au Japon un style coréen et un style chinois. Mais l'art ne commence à se développer sur le terrain japonais qu'avec l'introduction et la propagation du Bouddhisme. Le grand apôtre du Bouddhisme, Shiyautoku (572-621), fils d'un Mikado, n'est pas seulement prêtre et savant, il est calligraphe, peintre et graveur. Le Bouddhisme ne se conçoit pas sans idoles et sans images et il entraîne nécessairement un art après lui.

Cet art bouddhiste que la Chine envoyait au Japon n'était point lui-même d'origine chinoise. Il est difficile de savoir si la Chine avait des peintres avant d'avoir des bonzes, ou si son art national est sorti de l'art bouddhique. Un fait qui peut d'abord nous sembler étrange, accoutumés comme nous sommes à retrouver en Chine toute forme de culture dès les origines et avant toute histoire, c'est qu'en fait il n'y a pas d'indice certain d'une peinture chinoise avant l'introduction du bouddhisme indien. Le premier peintre dont le nom soit conservé, Fuch King, est du 3^e siècle, c'est-à-dire postérieur de deux siècles à la grande ambassade bouddhique de l'empereur Ming-Ti (67 de notre ère), qui importe en Chine les Sûtras et les images du Bouddha. Les missions suivantes, celles de Fa-Hian au ^v^e siècle (399-414), celle de Hiouen-Thsang au ^{vii}^e (629-645), apportent les types sur lesquels l'art chinois fabrique les innombrables images demandées par la piété des fidèles et par les besoins croissants des temples qui se multiplient sur la face de l'empire.

Cet art bouddhiste, importé de l'Inde, reste indien sur le sol chinois, comme il le restera sur le sol japonais. Les divinités du Panthéon bouddhique gardent la physionomie indienne, *ne révèlent pas la physionomie mongole*; l'artiste chinois, et après lui l'artiste japonais, ont

toujours conscience que la figure du Bouddha et des dieux n'est pas une figure de leur race, de celles qu'ils rencontrent autour d'eux. Le costume, l'attitude, les attributs des dieux sont indous, non chinois. Il n'est point jusqu'au choix et à l'arrangement des couleurs qui ne diffèrent dans les peintures bouddhiques chinoises de ce qu'ils sont dans les peintures profanes et ne rappellent les effets chromatiques des œuvres indiennes. Pour se rendre compte de l'identité frappante du vieil art bouddhique chinois avec l'art de l'Inde, l'on n'aura qu'à examiner l'admirable gravure des huit scènes du Nirvâna, par Wu-tao-tsz', le Raphael chinois (VIII^e siècle; planche 70; le tableau même est à Maujuji, Kioto) : l'art indou n'a rien produit de plus indou. Si le rendu des nuages et celui des draperies flottantes a déjà quelque chose des enroulements et des spirales avec lesquels nous ont familiarisés les artistes japonais, la physionomie et l'attitude des personnages et la représentation des animaux sont de l'indien le plus pur; et la figure du Bouddha et certains des animaux qui l'adorent ou l'écoutent nous reportent même, par delà l'Inde, en plein art hellénique et nous rappellent que l'art bouddhique de l'Inde est un legs de la conquête d'Alexandre et de l'empire indo-grec. Car c'est ainsi au seuil des temples grecs que nous ramène, par un détour, cette longue pérégrination de l'art religieux, de l'Empire du Milieu à celui du Soleil Levant et du Djamboudvîpa à l'Empire du Milieu. Cette influence de l'art hellénique sur l'Inde, que faisait prévoir le seul fait de la présence d'un peuple artiste comme les Hellènes, est attestée indirectement par les voyageurs grecs qui au I^{er} siècle de notre ère retrouvaient jusqu'au rivage du Guzerate les ruines des temples grecs : elle est attestée directement par les monnaies des Indo-Grecs, des Indo-Scythes, des Indo-Parthes et de leurs premiers successeurs indous, Guptas et Vallabhis, qui passent peu à peu, et avec toutes sortes de dégradations et de combinaisons intermédiaires, du type grec, de l'alphabet grec et du Panthéon grec à un type, à un alphabet, à un Panthéon purement indien; plus directement encore, par les sculptures bouddhiques de l'Inde du Nord-Ouest, par les débris ressemblés au Musée de Lahore et qui nous présentent des spécimens que, trouvés partout ailleurs, on rapporterait sans hésitation à l'art hellénistique et à l'art gréco-romain des premiers siècles de notre ère¹.

Sans doute, avec le temps, malgré sa fidélité hiératique, l'art chinois lui-même innova en certains points sur les modèles qu'il avait reçus : il fondit dans le symbolisme bouddhique le symbolisme de la religion préexistante. Ainsi le cobra, qui joue un si grand rôle dans l'art indien, est remplacé en Chine par le dragon national; l'art chinois, qui est presque sans sexe, fait disparaître ces houris aux formes trop riches et aux

1. C'est sans doute par un *lapsus calami* que l'auteur, à la recherche d'influences étrangères dans l'art indien, découvre « une influence sassanide introduite par Darius deux siècles avant Alexandre ». L'art sassanide est postérieur de cinq siècles à Alexandre. Lire *Achéménide* : mais nous entrons ici en pleine hypothèse.

attitudes trop accusées qui jouent un rôle si inattendu dans la légende sculpturale du dieu ascète et étonnent un peu à l'entrée des voûtes solennelles de Karli. Quelques-unes des divinités bouddhiques de la Chine semblent aussi d'origine purement chinoise : telle, entre autres, la déesse *Kwanyin*, la déesse de la Miséricorde, la Marie de la Chine, que les Chinois revendiquent comme divinité préboudhique et où le syncrétisme tolérant des apôtres du Bouddhisme reconnut une forme d'Avalokiteçvara. Au Japon également l'empreinte grecque devait naturellement devenir de plus en plus faible, à mesure que l'influence qui l'avait imprimée devenait plus lointaine; cependant, elle reste toujours présente jusque dans des œuvres relativement récentes, et le fameux Bouddha de Kamakura, qui n'a que six siècles, par bien des caractéristiques du dessin, en particulier par la physionomie et les draperies, rappelle de beaucoup plus près les sculptures gréco-bouddhiques de Péchaver que les œuvres de l'art japonais proprement dit.

De la première période de l'art bouddique au Japon il ne reste guère que des noms et des légendes ¹, pas d'œuvres authentiques. La peinture authentique la plus ancienne est la décoration murale du temple de Nara, qui daterait de la fondation du temple (607) et serait l'œuvre d'un moine coréen et d'un sculpteur fameux, Tori Busshi; à cette période appartiennent les statues en bois des Rois Devas, découvertes en 1875, au temple de Nara; ce sont les deux portiers brahmaniques du temple bouddhique, Indra et Brahma, le vajra en main, deux Hercule, à figure démoniaque, d'une vigueur effrayante et d'une vérité anatomique que présente rarement l'art postérieur : elles sont attribuées à un artiste coréen (planche 1; cf. planche 4).

Jusqu'au ix^e siècle, l'art est aux mains d'étrangers et d'amateurs. Kanaoka, élève d'un émigré chinois, est le premier chef d'école japonais; il ouvre la seconde période de l'art bouddhique, l'art bouddhique japonais : son nom est vénéré au Japon comme l'est en Italie le nom des vieux maîtres. Ses chevaux sont restés célèbres; il y en avait un, peint sur un écran, dans un temple de Kioto, qui chaque nuit s'échappait du cadre et galopait dans les champs voisins, sans souci de la moisson. Les paysans reconnurent que c'était le cheval de Kanaoka à la boue qui restait au sabot, ils lui crevèrent l'œil et de ce jour il ne bougea plus. Un autre s'en allait de nuit dévorer dans le jardin les fleurs de Lespedeza; il fallut l'attacher au cadre par une longe solide. Le petit-fils de Kanaoka, Hirotaka, entreprit, tout jeune encore, de rendre les tortures des damnés dans l'enfer; à mesure qu'il avançait dans l'œuvre, il sentit

1. Quelques-unes charmantes. Shiyautok, l'apôtre du Bouddhisme, étant mort, son élève Shinsai fit son portrait. Le portrait était presque fini quand l'ombre du mort apparut devant le tableau et, mettant la pupille dans l'œil inachevé, du même coup acheva et consacra l'œuvre de respectueuse affection (Anderson, *Transactions of the Asiatic Society of Japon*, 1879, vol. VII). Son neveu, Chishiou, voulait peindre le dieu du feu, Foudou : le dieu apparut, l'épée à deux tranchants dans la main, et vint poser devant lui.

sa vie s'en aller et, comme Mozart écrivant son *Requiem*, rendit l'âme avec la dernière touche. Ni Kanaoka ni les siens, pour être Japonais, ne sont et ne prétendent s'être affranchis de la tradition chinoise : Kanaoka, nourri dans le culte des artistes chinois de la dynastie des Tang, adopte leurs enseignements, et c'est le représentant éminent d'un art ancien et étranger, non le créateur d'un nouvel art national.

A la fin du xiv^e siècle commence la troisième et dernière période de l'art bouddhique avec le moine Chô Densu, le Fra Angelico du Japon : cette période dure encore, mais l'art bouddhique touche à sa fin ; la révolution l'a tué. Chô Densu s'est fait sa place, par sa puissance à individualiser ses personnages, en particulier les cinq cents Arhats, et à rendre « toutes les nuances du caractère apostolique, depuis l'énergie intense du promulgateur jusqu'à l'immobilité et la contemplation abstraite du philosophe prêt à s'absorber dans le Nirvâna. »

Le caractère distinctif de l'art bouddhique, par opposition à l'art séculier, c'est que, tandis que celui-ci, s'adressant à des lettrés, vise surtout à la dextérité calligraphique ¹, l'autre, qui s'adresse à la foule, vise à l'effet décoratif et à la sensation : il enlumine, il prodigue l'or et la couleur ; parfois l'or est seul employé. Les motifs sont formés par la légende de Bouddha ; mais certains éléments chinois et même japonais, étrangers au fonds indien, sont entrés dans le cercle de l'artiste bouddhiste. Ses sujets favoris sont, — outre Sakyamuni, Amitâbha et la déesse chinoise adoptée par le Bouddhisme chinois, Kwanyin (v. s.) ; — les seize *Rakan* ou *Arhant* dont les noms sanscrits ont été restitués avec plus ou moins de certitude par M. Buniyu Nanjio ; les *Sennin* (hommes de la montagne ou ermites), qui sont les *Rishis* de l'Inde, mais renforcés en nombre de génies purement taoïstes ; le *Dragon*, forme chinoise du *Nâga* ; le *Tigre*, qui semble jouer le rôle du *Sinha* dans l'Inde ; enfin et surtout les sept dieux de la Bonne Fortune, septade étrange et grotesque, répondant assez au Dieu des bonnes gens et traitée familièrement par ses adorateurs. La réunion des sept divinités est relativement moderne, quoique les individus eux-mêmes soient anciens et aient des origines très diverses ; les uns d'origine chinoise et taoïste (*Fuku-roku-jiu*, vieillard à petite tête, représentant la longue vie et qui peut-être n'est autre que Lao-tse en personne ; *Ho-tei*, protecteur de l'enfance ; *Ju-rô*, doublet de *Fuku-roku-jiu*) ; un d'origine shintoïste (le pêcheur *Ebisu*, le fils aîné et infirme du couple créateur) ; les autres d'origine indienne : *Bishamon*, dieu de la guerre et de la fortune, le *Vaiçravana* bouddhique ; *Daikoku*, dieu des cinq céréales, représenté par le rat et le ballot de riz et qui semble répondre à Ganeça ; *Benten*, déesse de l'éloquence et de la mer, la *Sarasvatî* indienne. On les représente tous les

1. Les critiques d'art chinois ramènent à dix traits calligraphiques toutes les formes de la figure humaine. Les Persans ont également posé en principe l'identité de la calligraphie et du dessin ; un grand calligraphe vaut pour eux un grand peintre. « Nos calligraphes, me disait un Persan très instruit, sont nos Raphaël. »

sept sur un bateau naviguant sur la mer de la fortune; le bateau ne touche le port que dans la nuit du nouvel-an.

Nous pouvons passer rapidement sur les autres écoles, aussi importantes au point de vue du japonisme pur, mais d'un intérêt moins direct pour l'orientalisme. Ce sont l'Ecole du *Yamato* ou Ecole nationale (fondée au commencement du xi^e siècle; appelée école de Tosa au xiii^e), nationale par les sujets plus que par le traitement qui est chinois; ils illustrent surtout la légende et la tradition populaire, d'origine japonaise ou chinoise, historique ou fabuleuse, et les cérémonies de cour¹. Au xv^e siècle, renaissance chinoise; ou pour parler plus exactement, car l'art du Japon n'avait point cessé d'être chinois, mise à point de l'art japonais, qui n'a point suivi le progrès des écoles chinoises et en est resté à la tradition de l'art des Tang (viii^e-x^e s.); or, dans l'intervalle sont venus l'art des Sung (x^e-xiii^e) et l'art des Yuen (xiii^e s.). Un prêtre de Kioto, Jō-setsu, au courant de ces mouvements, fonde la nouvelle école chinoise, illustrée par ses trois élèves Shūbun, Sesshū et Kano. Au milieu du siècle dernier, l'école chinoise, ou *Kara-ye*, se divise: le style des Ming (xiv^e s.), haut de couleur, à l'opposé du style des Sung et des Yuen, qui est tout de dessin et de calligraphie, vient faire une concurrence désastreuse à l'art austère de l'ancienne école. L'école chinoise du Japon emprunte à la Chine, non seulement son style, mais ses motifs, et elle puise presque toutes ses inspirations historiques, légendaires et religieuses, à la littérature et à l'art des Sung et des Yuen. Son paysage même est le paysage chinois, non le paysage japonais: la nature qu'il reproduit est à l'étranger. Au xvii^e siècle paraît l'école populaire et réaliste, qui prend ses motifs, non plus dans la religion, ni dans les cérémonies de cour, ni dans la légende chinoise ou japonaise, mais dans la vie réelle: c'est l'école qui domine à présent, c'est par elle que l'Europe a appris d'abord à connaître l'art japonais: c'est jusqu'à un certain point l'art japonais proprement dit; car jusque là il n'y a eu qu'un art chinois du Japon.

Nous ne pouvons mieux terminer ce compte-rendu qu'en reproduisant les pages suivantes de M. Anderson, qui montrent l'heureux accord d'esprit historique et de goût artistique qui fait le caractère de sa recherche et qui placent les deux arts dans leur relation véritable (*History*, p. 261):

« Il n'y a peut-être pas d'art qui ait été plus mal compris en Europe que la peinture chinoise. Pour nous, le peintre chinois, présent ou passé, n'est qu'un copiste qui imite exactement, laborieusement et sans discernement, tout ce qui est placé devant lui, se délecte à étaler des couleurs aussi nombreuses et aussi variées que le permettent le sujet et ses honoraires, et n'est original que dans la création des monstruosité. Nulle impression ne saurait être plus contraire au fait, si nous laissons hors de considération le travail fait pour le marché étranger, que tout

1. M. A. donne les légendes le plus souvent traitées; noter en particulier l'histoire de la perle de Mugé Hō-jū (p. 103) qui est le *Plongeur* de Schiller.

Chinois éclairé renierait. Les vieux maîtres de l'Empire du Milieu unissaient la grandeur de conception à un immense talent d'exécution, s'inquiétaient peu de l'élaboration des détails et, sauf dans les peintures bouddhiques, cherchaient leurs meilleurs effets dans la simplicité du blanc et du noir ou dans les harmonies chromatiques les plus effacées. Leur art était imparfait, mais pas plus que celui de l'Europe jusqu'à la fin du xiii^e siècle ¹... Jusqu'à la fin de l'Empire du Sud, en 1279, les Chinois étaient à la tête du monde dans la peinture, comme dans beaucoup d'autres domaines, et leurs rivaux les plus proches étaient leurs élèves, les Japonais.

« La culture japonaise a ajouté à l'art original plus d'un élément de poésie et de grâce; dans l'école de Shijô elle a ajouté quelque chose en fait de vérité; les écoles de *Yamato* (nationale) et *Ukio* (populaire) en particulier ont apporté dans le motif des traits nouveaux sans nombre. Mais pour la force, la palme reste toujours à la Chine et elle peut revendiquer comme siens tous les principes artistiques qui ont guidé la brosse de Kanaoka, Meichô et Motonobu ². Il est souvent difficile à tout autre qu'à un expert de distinguer de la peinture chinoise l'œuvre des premiers maîtres de l'école chinoise du Japon et plus d'un dessin qui orne la porcelaine et le laque moderne du Japon peut se suivre ligne pour ligne jusqu'à l'original chinois d'il y a huit ou neuf siècles. L'artiste japonais ne refuse pas son tribut à ses voisins du continent; il a reconnu le génie des vieux maîtres de la Chine en langage gracieux, aussi bien que par la flatterie plus substantielle de son imitation, et le but de son ambition autrefois était de mériter d'être comparé à des hommes tels que Muhki et Ngan Hurie ³. Mais dans les cent dernières années, tandis que les Chinois se sont reposés sur les chefs-d'œuvres de leurs ancêtres, l'énergie de leurs anciens élèves a présenté le Japon devant le monde comme le représentant de ce qu'il y a de plus beau dans l'art de la grande race touranienne. »

J. D.

1. C'était aussi l'opinion de leurs artistiques voisins, les Persans, à la même époque (voir *Revue critique*, I. c.).

2. « La peinture japonaise est l'*avatar* d'un art à présent éteint, l'art de la Chine ancienne et jusque tout récemment elle a conservé intactes presque toutes les caractéristiques qui distinguaient son précurseur de l'art plus scientifiquement construit de l'Europe moderne » (p. 183).

3. On regarde au Japon comme un des plus grands hommages rendus à l'art japonais la commande donnée à Sesshiû (xv^e siècle) par un empereur de Chine d'une peinture à exécuter sur un des murs du palais impérial (*Catalogue*, 264).

265. — **Fréd. Plessis. Etudes critiques sur Propertius et ses élégies**, avec le fac-simile de six feuillets du Neapolitanus; Hachette, Paris, 1884, in-8; 1-xvi; 327 p.

— **Propertiana**; Extrait du Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers; Paris, Leroux, 1886; in-8, 16 p.

On avait vu paraître dans ces dernières années plusieurs thèses de doctorat traitant des élégiaques latins ¹. On pouvait donc prévoir que la Sorbonne recevrait et au besoin provoquerait ² une thèse sur Propertius. Le livre de M. Plessis était en quelque sorte attendu; il est tout à fait le bien-venu. Il faut savoir beaucoup de gré à l'auteur d'une telle entreprise. Les difficultés y sont telles qu'on serait plutôt tenté de les exagérer que de les méconnaître. Propertius est certainement de tous les auteurs latins l'un des plus malaisés non pas même à approfondir, mais simplement à saisir et à bien comprendre. Aux obscurités que le poète a pu volontairement ne pas éviter sont venues se joindre des altérations peut-être légères à l'origine, mais bien vite aggravées, et que le défaut d'une bonne source a rendues pour nous parfois irréductibles. Peu s'en est fallu que Propertius ne devint ainsi un auteur mort dans une langue morte. Scaliger et Lachmann, qui ailleurs portent si souvent avec eux la lumière, ont paru ici obscurcir et compliquer comme à plaisir les questions de critique, de division et d'interpolation des poèmes. Depuis, de nombreux savants ont travaillé à la même œuvre; les éditions, les articles, surtout les « programmes » se sont suivis sans qu'on ait avancé beaucoup, et nous n'avons encore sur Propertius rien qui paraisse définitif.

Dans ces conditions, il y avait bien quelque témérité à entreprendre une étude générale d'un tel auteur, étude à la fois scientifique, car il fallait un fonds solide pour asseoir le reste, et aussi littéraire; car que deviendrait l'œuvre d'un poète si l'on ne tâchait pas de le faire goûter? M. P. a été ce téméraire. Il s'est proposé de donner un résumé des meilleurs travaux étrangers sur le texte, sur la division, sur l'authenticité des poèmes de Propertius; il a étudié ce qu'on sait et ce qu'on a conjecturé de la vie du poète; enfin, il a tâché de caractériser son talent.

Le but a-t-il été atteint? Je me serais peut-être borné à une réponse affirmative si j'avais écrit plus tôt ce compte-rendu. Mais le livre de M. P. a reçu dans les périodiques français et étrangers ³ un accueil si

1. Couat, *Catulle*, Paris, 1875; Larroumet, *de quarto Tibulli libro*, Paris, 1882; Nageotte, *Ovide*, Dijon, 1872.

2. La thèse de M. Plessis est dédiée à M. Benoist. « C'est à lui, dit-il (p. xvi), que je dois d'avoir osé entreprendre et d'avoir pu achever ces études ».

3. Voir les articles de MM. Boissier, *Journal des savants*, avril 1886; P., *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur* de 1886, p. 172; Ellis, *Academy*, 22 mai 1886; Rossberg, *Philol. Rundschau*, 10 juillet 1886; H. Magnus, *Berlin. Philol. Wochenschrift*, 9 octobre 1886; Reisch, *Zeitschr. für die österr. Gymn.*, xxxiii, n° 5.

unanimement favorable que je me sens non plus difficile, mais plus libre d'indiquer quels sont à mon avis les désidérata d'un travail très remarquable. Je demande de pouvoir user et abuser de cette liberté. Je crois montrer par là quel prix j'attache à ces *Etudes* et donner d'avance un témoignage d'estime à l'édition qu'annonce M. Plessis. Marquer sur ce terrain particulièrement difficile ce qui reste à conquérir, ce sera aussi marquer indirectement ce que, grâce à M. P., nous avons conquis.

Commençons par des défauts qui frappent tout d'abord, mais qui n'ont rien de bien grave. Il semble que le livre manque d'unité; que les parties écrites d'abord s'accordent mal avec celles par lesquelles l'auteur a fini; que le développement souvent diffus soit ailleurs insuffisant; bref la thèse est inégale, surtout dans le style. Mais, venons à l'essentiel et commençons par une critique générale. Il est bien d'être complet dans un exposé scientifique. Mais là comme partout il y a une mesure à garder. J'ai peur qu'à force de conscience, M. P. ne soit tombé souvent dans l'excès. A quoi bon énumérer toutes les erreurs de critique ou de sens commises par les commentateurs et les éditeurs * et tirer d'un programme inconnu, pour la réfuter, telle idée bizarre ou tel système justement et heureusement ignoré? L'avantage était sans doute qu'à l'heure où a paru le livre de M. P. le lecteur pouvait être assuré d'être au courant puisque, toute la littérature de Properce avait été dépouillée. Mais quel avantage éphémère! Au bout de quelques mois à peine et sûrement après peu d'années, il aura disparu, le livre n'étant plus à jour. Il ne faut retenir dans nos livres que ce qui vaut la peine d'être retenu. Je trouve aussi que M. P. ne se tient pas assez au-dessus des auteurs qu'il cite ou auxquels il fait des emprunts. Il est beau d'être informé; mais il est plus beau encore d'être libre d'esprit et de jugement. Combien de fois reviennent ici et sans grande nécessité les noms, souvent des citations et des traductions de Paley, Potsgate, Schulze, Haupt, etc !

Dans toute la première partie de l'ouvrage on peut louer le jugement droit et en général assez sûr de l'auteur. Les chapitres sur les manuscrits et sur les éditions de Properce sont clairs et intéressants. Le chapitre sur la biographie du poète est bon, quoiqu'il y ait déjà là bien des longueurs ². Ensuite le défaut s'accroît. M. P. détaille ses arguments; il les répète et comme, en s'attardant, on finit souvent par se perdre, il lui arrive, même sur des points importants, de déplacer sans le vouloir la question. Prenons comme exemple un sujet qui a

1. Fautes de latin (p. 125, note 1); contre-sens (p. 120 au milieu); erreurs de numérotage (p. 49-50), etc. Fausses appréciations de Pierron (p. 265, note 1, et p. 266); de P. Albert et de Beurlier (p. 302, note 1). M. P. est particulièrement sévère pour Hertzberg. Il y a là, ce me semble, quelque ingratitude.

2. Il m'est impossible d'accepter le sens que M. P. p. 187 donne à *Penates*: patrie, et non famille.

son importance, la division des poèmes en quatre ou en cinq livres. On peut dire que M. P., a consacré une bonne partie de son ouvrage à défendre son système, tant il revient de fois sur ce sujet. Je regrette de constater qu'il ne m'a nullement convaincu. Le plus grave est qu'il paraisse confondre souvent deux choses toutes différentes : d'une part la clarté des références qui exige qu'on ne change pas sans nécessité absolue l'ordre traditionnel¹; tout le monde tombera vite d'accord pour blâmer ceux qui ont changé dans Properce les numéros des livres et des élégies, mais il y a, d'autre part, et c'est une autre question ou plutôt ici est le nœud de la question, il y a l'ordre chronologique dans lequel les livres et les élégies ont été composés et le nombre des livres tel qu'il était à l'origine. M. P. tâche d'accommoder à son système le fameux passage, II, 13, 17 : *si tres sint pompa libelli*; « il y là, dit-il (p. 104), l'expression d'un désir »; mais raisonnablement l'objet du désir devait être non le nombre des livres, mais ce fait que les livres du poète fussent portés à ses funérailles. Donc le nombre des livres doit ici être exact et constant. « Le passage de Nonius est décisif », dit encore M. Plessis (p. 110). Mais quelle valeur peut avoir une citation où le chiffre III précède immédiatement un mot comme *Jam* ?

Ailleurs on trouverait de bien singulières inconséquences. M. P. croit que, dans deux épisodes de IV, I, 89 et suiv., 99 et suiv., il s'agit de prévisions réelles de Properce qui aurait averti Arria et donné à Cinara un bon conseil². Properce dans tous ces vers « serait l'astrologue ». Mais celui-ci n'en a pas fini avec ses horoscopes; il s'adresse ensuite à Properce et, pour montrer qu'il peut connaître son avenir, il lui révèle son passé. Quel est ici l'astrologue? Properce ou une autre personne? Les deux hypothèses, de par les prémisses, se trouvent être également absurdes.

Le livre de M. P. se termine par six fac-similés « légèrement réduits » (voir la note 4, p. 6) du *Neapolitanus*. Je regrette seulement qu'on ne puisse suivre les changements d'écriture dont il est question p. 7 et suiv., les folios des pl. 2 et 5 n'ayant pas été indiqués. Avant ces fac-similés, se trouve un spécimen critique de trois élégies. J'y trouve les notes trop nombreuses, peu claires, peu décisives et comme il arrive en ce cas³ parfois insuffisantes.

J'avoue ne pas beaucoup goûter dans le livre ce qui touche à la critique du texte. Je ne puis comprendre comment M. P. assure (p. 90) que la leçon de N, I, 2, 13 : *persuadent* « ne doit même pas être mise en doute ». Comment concilier la leçon III, 15, 9 : *amicus*, qu'il accepte (p. 197) de Carutti, avec ce qu'il dit, p. 86 en haut, de cet éditeur ?

1. C'est ainsi que Catulle a du moins échappé à ces changements et qu'on s'est bien gardé de supprimer les numéros 18 à 20, tout en écartant ces poèmes du recueil.

2. Propertiana, p. 13. M. Plessis a traduit ce passage dans un poème de sa *Lampe d'argile*, qu'il a intitulé : *les deux frères*, p. 148.

3. Par exemple, p. 308, on ne nous dit quel est le texte des mss. au lieu de *et*.

Une leçon de N. : I, 8, 27 : *erat*, rejetée dans le Properce comme une *faute certaine*, est reprise dans les *Propertiana*, p. 6, comme une leçon excellente et caractéristique. Le changement est fait pour rendre circonspect plus d'un lecteur.

Il manque surtout au livre de M. P. une étude sur la composition, sur le style et sur la langue de Properce. Hertzberg avait abordé la question. Elle est fort loin d'être résolue. Il n'est pas facile d'expliquer comment ce poète de l'âge classique a pu composer et écrire d'une manière si différente de ses contemporains.

Le talent du poète est-il tout au moins bien caractérisé? Quoique le chapitre où il est décrit, contienne de fort bonnes pages, d'un excellent style, je ne suis pas sûr que la caractéristique soit suffisante. M. P. me paraît avoir rêvé un Properce autre que celui que nous connaissons. Celui-ci n'était pas sans ressemblance avec ce poète moderne que Doudan représentait comme joignant à une aile d'aigle une aile de corbeau. On devine ce qui suit alors les plus beaux élan. Properce n'est point tel sans doute; mais n'est-il pas très inégal, obscur aussi, plus obscur et moins excusable que ne le dit M. Plessis (p. 285)? Je regrette surtout d'avoir rencontré dans cette partie des phrases qui sont loin d'être heureuses¹.

A une indication anonyme qui se rencontre souvent dans le livre de M. P. (p. 75 et *passim*) : « l'éditeur du Properce de la collection Lemaire » substituons un nom, celui d'un universitaire : M. Rouzelle, ancien censeur des études. Voir la notice sur Nic. Lemaire, de M. P. A. Lemaire, Bar-le-Duc, 1885.

Il ne faut pas que les critiques de détail qui précèdent nuisent à l'opinion qu'on se fera des études de M. Plessis. Des minuties comptent peu dans un ensemble. Le livre est en somme fort remarquable, il contient d'excellentes choses que je n'ai pas même pu indiquer, et, de l'avis des étrangers, il fait grand honneur à la science française.

E. THOMAS.

266. — *Profilis et types de la littérature allemande*, par Ernest COMBES. Paris, Fischbacher, 1888. In-8, 479 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Ernest Combes est, dit l'auteur, non pas une histoire complète de la littérature allemande, mais un résumé, une esquisse légère, et « nous prions, dit-il encore, de nous excuser ceux qui

1. P. 304 : « Cynthia un peu plus tard serait peut-être devenue une chrétienne, une sainte... Properce cherchait en elle une épouse »; p. 306 : « on trouve chez Properce un sentiment *spiritualiste* »; p. 298 : « aucun poète n'a fait preuve d'autant... de *déceance dans l'expression* »; p. 281 : « Tibulle plaît au vulgaire parce qu'il ne s'élève pas au-dessus de lui par le sentiment ». Il y a là, je le crains, plus que des erreurs.

chercheraient ici un nom familier ou préféré et auraient le désappointement de ne l'y pas trouver, car le volume n'a rien d'encyclopédique ». Cette *esquisse légère* compte pourtant près de 500 pages; 130 sont consacrées aux origines, au moyen-âge, au xvi^e et au xvii^e siècle; dans le reste du volume, l'auteur traite du xviii^e et du xix^e siècle.

Disons tout d'abord que M. C. « évite tout étalage d'érudition », et il confesse avec bonne grâce que « ce lui fut chose facile ». Cependant, un peu d'érudition ne lui aurait pas nui, et lui eût épargné des fautes et des appréciations superficielles. Ulfilas est, non pas « un Grec d'Asie-Mineure » et un « prisonnier », mais un Wisigoth des bords du Danube, et il mourut en 381, et non en 388 (p. 24). Vilmar a trop vanté l'*Heliand* (p. 26), mais d'autres Allemands l'ont justement apprécié. Otfried n'a pas vécu « au temps des empereurs saxons », puisqu'il dédie son poème à Louis le Germanique. Le bon Lamprecht n'a pas du tout le « tan prétentieux » et M. C., qui est poète, ne devait pas citer en passant et comme avec dédain l'épisode des femmes-flaurs. (p. 35). *Le pauvre Henri* est-il vraiment une « platitude » (p. 57)? Est-ce bien apprécier Gutfried de Strasbourg que de dire tout simplement que *Tristan* est « plein de charmants détails » et que son auteur est « un conteur léger dans tous les sens »? (p. 59). Doit-on, à propos d'un abbé de Saint-Gall de 1291, faire le portrait d'un abbé de Fulda, du xvi^e siècle, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur de *Götz de Berlichingen*? (p. 27). Doit-on citer uniquement, parmi les études dont Walthar de la Vogelweide a été l'objet, l'introduction de Karl Pannier dans le petit volume de la *Reclam's Bibliothek*, et oh M. C. a-t-il pris qu'en avait lu sur la tombe du poète les deux vers de Hugo de Trimberg? (p. 85). Si M. C. travaillait avec un peu plus d'attention, il ne traduirait pas *Waskenwald* (les Vosges) par « forêt des Vasques » (p. 42); il nommerait Volkér et non « Fölter » l'amî de Hagen (p. 46); il connaîtrait l'origine romane du mot *gral* qui est, selon lui, « haut allemand » (p. 53) et le traduirait, non point par « vase » ou « pot », mais par « plat »; il n'appellerait pas le même personnage tantôt Otto et tantôt Othon IV (p. 77 et 86); il n'oublierait pas le poème de *Gudrun*, comme il oublie plus loin et Christian Günther et Berthold Auerbach; il ne confondrait pas le protecteur de Walthar, Frédéric I^{er}, duc d'Autriche, avec Frédéric Barberousse (p. 85); il rendrait le mot *welsch*, non par « guelfe », mais par « italien » (il s'agit de Thomasin, p. 86); il placerait en 1457 et non en 1458 la naissance de Brant (p. 96)¹; il n'avancerait pas, d'après la correspondance de Boileau, que le satirique et ses « compères » n'avaient cure de la patrie et que « les dragonnades et la révocation de l'édit de

1. De même, placer en 1768, et non en 1760 la naissance de Zacharias Werner (p. 374), en 1811, et non en 1814, sa conversion, et ne pas imaginer une pièce, *le Triomphe de Luther*, qui n'est autre que la pièce citée quelques lignes plus loin et intitulée *Martin Luther oder die Weihe der Knaft* (p. 376).

Nantes les laissent plus froids que la dernière réception à l'hôtel de Rambouillet » (p. 116); il ne prendrait pas *Horribilicribrifax* et *Daridiridatuntarides* pour des « satires comiques », mais pour une seule comédie, où figurent ces deux capitans (p. 122); il attribuerait à Frédéric-Guillaume 1^{er}, et non à Frédéric 1^{er}, l'expulsion de Wolf (p. 131). Mais M. C. ne parle même pas de la *Poétique* d'Opitz; il se borne à dire que le '*Simplicissimus* « intéresse surtout l'historien » (p. 7), à nommer Ulrich de Hutten (*ibid.*); il prétend que Haller n'a fait dans ses *Alpes* que « mettre la botanique en vers » et « chanter la gentiane » (p. 133); il cite la *Lagosiade* de Zachariä et oublie le *Renommist*¹ où il aurait trouvé matière à un piquant portrait des étudiants allemands du xviii^e siècle; il n'a pas l'air de soupçonner la révolution littéraire dont Herder fut l'apôtre, n'apprécie guère dans cet inquiet et ardent génie que le théologien, persifle en quelques mots les *Idées*. S'il nomme Winckelmann, c'est pour citer le mot d'un des « admirateurs » de l'auteur de l'« Histoire de l'art dans l'antiquité ». B. Lévy (!) qui a dit : « Winckelmann invoqua l'art, comme Homère les muses, comme Voltaire la vérité » (p. 235-236).² Il écrit (p. 216) qu'*Emilie Galotti* pourrait s'appeler *Virginie en Calabre*, comme si Guastalla était en Calabre! Il s'imagine que Bürger a été membre de l'union poétique de Göttingue, (p. 237). Il rappelle la fondation du *Bund* et la danse des jeunes gens autour du chêne, et s'écrie pathétiquement : « Et le domicile paternel pendant ce temps-là! Et la femme et les enfants! », oubliant que Voss, Hölty et leurs compagnons étaient alors de simples étudiants, et les prenant pour des « bourgeois ». Plus loin, il nomme ces mêmes poètes des « sacristains en goguette », ignorant sans doute que Voss et Hölty étaient de pauvres hères qui ne purent suivre les cours de l'Université qu'en donnant des leçons et en faisant des poésies de circonstance pour les *bourgeois*. Mais ne dit-il pas encore que Hölty, un des plus charmants *Volksdichter* de l'Allemagne, n'a écrit que « des poésies théologiques »; que Frederic Stolberg, qui fut toujours un chrétien convaincu, avait été libre-penseur (p. 242); que Henri de Kleist se donna la mort après avoir tué sa femme (p. 363); qu'*Ernest Curtius* (qu'il confond avec son frère Georges) est « le Burnouf de l'Allemagne » et que M. Mommsen, qui a publié en 1885 le cinquième volume de son *Histoire romaine* (les provinces de César à Dioclétien) « tire l'échelle à la mort de César, car, pour lui, on ne va pas plus loin que le césarisme »! (p. 471).

Mais c'est assez insister sur les erreurs de M. Combes. Ce que nous lui reprocherons surtout, c'est qu'il assure n'avoir point de parti-pris, et que son livre ressemble à un pamphlet. Pourquoi revient-il à tout propos sur la guerre de 1870? (P. 9, 14, etc.) Sied-il à un homme d'es-

1. Comme il oublie le *Münchhausen* en parlant d'Immermann, p. 425, *Penthesilea* et *die Hermannsschlacht*, en parlant de Henri de Kleist, p. 384.

2. B. Lévy est cité quatre fois dans l'index alphabétique.

prit — et il l'est — de récriminer inutilement contre les faits accomplis? Puisqu'il voulait écrire un résumé de la littérature allemande, qu'avait-il besoin de faire des plaisanteries, faciles d'ailleurs et bien usées, sur les *Deutschthümer* ou chauvinistes, sur les Allemandes, sur le *Gemüth*, sur ce qu'il nomme l'*Allemanisme* et la *Tudesclité* (p. 50), etc.? On regrette de trouver dans un ouvrage qui, malgré sa libre allure, a des visées sérieuses, tant de tirades à la Victor Tissot. Au lieu d'apprécier le *Tristan*, M. C. s'amuse à dépecer l'introduction de Kurtz et, part de là, pour se moquer de la science allemande « grosse gailarde aux larges hanches, mal peignée, mal lavée, née pour être bouvière, plutôt que pour être bouquetière » (p. 64). Il raille les enthousiasmes de M^{me} de Staël : « le casque à mèche des bons bourgeois à la Wieland nous avait caché le casque à paratonnerre; le clavecin de Mozart avait abrité les cuivres de Wagner; les Gretchen nous avaient dissimulé les Thusneldas et surtout les Gotons; les cathédrales gothiques avaient masqué les casernes » (p. 24). Il raille la *pédagogie*, « science populaire en Allemagne », et qui, ne lui en déplaise, n'est pas du tout inutile en France (p. 138). Il rappelle, on ne sait pourquoi, qu'en 1870 et plus tard, des Français ont « raccroché des épouses prussiennes » et que des Françaises se sont « laissé bâter par des Hans et des Peter » (p. 404). Il s'élève contre les Français qui livrent leurs emplois aux Allemands et leur confient même leurs enfants. « La Prusse nous a bâtonnés; vive la Prusse! Nous forcerons même nos filles à apprendre l'allemand; elles se marieront peut-être encore plus aisément à ces soudards-là. Vive la Prusse! Nous ne jouons déjà plus que sa musique » (*ibid.*). A quoi bon ces digressions dites patriotiques?

Au reste, même lorsqu'il « s'occupe de littérature » (p. 24) et « reprend ses histoires » (p. 52), M. C. a le ton leste et cavalier, gouailleur et goguenard. Il semble entendre un Parisien qui cause légèrement (« Messieurs, je n'invente pas », p. 51), et conte des anecdotes plaisantes ou grivoises. (Voir p. 92 et 94.) Le *chant d'Anno* lui rappelle la complainte de Fualdès (p. 34). Lorsqu'il retrace la fin des *Nibelungen* et la mort de Kriemhilde, il ajoute que Hildebrand « aurait dû, après ce coup-là, se suicider, pour faire un compte rond ». Il compare les récits de Wolfram à ceux de Patachon (p. 53)! S'il vient à parler du *pauvre Henri*, il dit que le chevalier « comme la lèpre elle-même, tient à sa peau » et que, puisqu'il revient au pays natal avec la jeune fille, « ce n'était pas la peine de se déranger » (p. 57). L'amour de Tristan pour une autre Iseult est « l'homéopathie appliquée aux peines du cœur », et voici un fragment de l'analyse du *Tristan* : « Le mariage a lieu. Le pauvre homme l'est autant qu'on peut l'être. Tristan se donne du plaisir à cœur-joie; il en prend plus qu'il n'en laisse, si bien que le roi qui ne pouvait plus mettre son chapeau, soupçonne enfin la vérité et jette les deux complices à la porte. Ils ne demandaient pas mieux! » (p. 59-60). Il raconte la jeunesse de Herder

(p. 182) : « Aima-t-il toujours Jean-Jacques? *Sub judice lis est*. M. Gervinus croit qu'il aima Leibniz et détesta Rousseau. M. Hettner croit qu'il aima Rousseau et Spinoza. La plupart des critiques allemands croient qu'il aima Hamann... Le lecteur peut donc croire ce qu'il voudra ». Il énumère les sociétés littéraires du xvii^e siècle et s'écrit : « Je m'imagine un Poméranien, haut de six pieds, large en proportion, membre de l'Académie des cygnes, ou portant houlette sous le nom de Tityre. » (p. 123). Il apprécie les romancières de la période moderne; « entre vingt, je cite seulement cette dame — M^{me} Birch-Pfeiffer, — n'envie le mari d'aucune et ne pardonne leurs ouvrages qu'aux défuntes » (p. 366). On voit, par ces citations, que le livre de M. C. n'est pas fait pour inspirer l'ennui, et il faut voir avec quel entrain et de quel ton gaillard il tance et le bon Gellert et le douxereux Gleim et le larmoyant Klopstock. Tâche aisée, il est vrai; car il est plus facile de se moquer de Klopstock et de l'affubler du nom de Chapelain allemand que de marquer nettement ses qualités et ses défauts, de retracer son influence et de faire revivre son entourage. Il est plus facile d'analyser avec malice et ironie la *Louise* de Voss que de dépeindre la période littéraire du *Sturm und Drang*. Il est plus facile de citer et de persifler des jugements ridicules de Vilmar et de Scherr que de lire Koberstein, Gervinus, Wilhelm Scherer, et les textes eux-mêmes; plus facile de bâfoyer le moyen-âge que de l'étudier.

En somme, singulier ouvrage qui est plutôt une *Plauderei*, une conversation pleine de laisser-aller et d'aimable fantaisie « de litteris germanicis et quibusdam aliis » qu'un véritable livre. Le style — on l'a vu de reste, ne serait-ce que par notre citation de l'analyse du *Fristan*, — est celui d'un feuilletoniste ou d'un chroniqueur avec toutes ses négligences, ses familiarités, ses subtilités de mauvais goût. (Voir p. 367 « Le romantisme a eu trop souvent le culte de la charogne. Il embrasse la femme, comme il mange la chasse : faisandée, pour qu'elle soit plus tendre. ») Des observations narquoises, des commentaires, comme en fait le Français né malin, des parenthèses (*diable!*), (*bravo!*), (*je le crois!*), (*pa!*!), (*hé! hé!*) interrompent fréquemment le récit. On sent partout l'improvisation. Est-ce écrire correctement que d'écrire « Faust surtout a célébré le nom de Goethe à travers le monde » (p. 337), ou encore « nous sommes-nous jamais brûlé pareil encens sous le nez » (p. 15), ou bien « dans le *traité sur l'épigramme*, de Lessing, les étrangetés de Catulle et de Martial sont excusées en faveur du bien dit » (p. 221)? La composition manque absolument, et l'auteur avoue d'ailleurs que « l'ordre chronologique lui importe peu » et qu'aisément il « s'égare de droite ou de gauche ». Il cite Gutzkow deux fois, la première à la p. 142, au milieu de la grande tirade contre la pédagogie, pour nous informer qu'un personnage du *Königsdienstant* se dit Alsacien et Allemand, la seconde à la p. 363 pour conter que Gutzkow « après une tentative de suicide, fut soigné dans un hôpital près de Bayreuth ».

Et voilà tout ce qu'il nous apprend sur l'auteur d'*Uriel Acosta* ! Il parle de Herder après Klopstock et avant Wieland et Lessing. De Haller il court à Basedow, puis à Pestalozzi, copie, pour rendre compte de la méthode de Pestalozzi, une page bizarre de Marc-Antoine Jullien, arrive à Fichte et, à propos de Fichte, attaque le *puérilisme* de Schmid, de Froebel, et de M. Kuhff¹ qui, certes ne s'attendait guère à ce horizon au milieu d'une histoire de la littérature allemande (p. 143-147). Après avoir parlé d'Arndt et des poètes de la délivrance, il s'emporte contre ses compatriotes qui ont de brillantes qualités et ne sont trop souvent que des niais, blâme les « politiciens-poètes qui jonglent avec le mot de revanche » et, rimant à son tour, entrant, lui aussi, dans la carrière, débite à Déroulède et *tutti quanti* un « sermon » en seize strophes, chacune de quatre vers (p. 405-406).

Il y a toutefois d'assez bonnes parties dans le livre de M. Combes. Il fait sur les divers écrits de Lessing et de Schiller — par exemple, sur le *Laocoon* et sur *Jeanne d'Arc* — des remarques ingénieuses ou mordantes. Il a bien compris Goethe, et il l'admire sincèrement, à cœur ouvert, peut-être un peu trop ; il a voulu, dit-il, « détruire ce préjugé qui tient les *Affinités électives* pour immorales, et le *second Faust* pour inintelligible, payer une partie de sa dette envers cet homme de génie dont le commerce procure des heures exquises » (p. 4), et le chapitre qu'il consacre à Goethe est le meilleur de l'ouvrage. Enfin, d'un bout de son volume à l'autre, il est drôle, amusant, et je sais plus d'un grave lecteur qu'il a déridé ; un ami m'assure qu'il a lu le livre tout d'une traite et en riant de bon cœur.

M. C. a voulu, en effet, résumer « le plus gaiement possible » ses « sensations », ses « impressions » sur la littérature allemande, et il a de l'humour, de la verve, du *Witz*. Ajoutons que, malgré ses erreurs et quoiqu'il ne soit pas au courant, il sait beaucoup ; il connaît bien Lessing, Schiller, Goethe ; il cite volontiers, trop souvent même, La-fontaine et Molière, Béranger et Courier, Hugo et Musset. Il versifie à ses heures et il n'a pas mal traduit — quoique un peu trop librement — un passage du *Reineke Fuchs*², la pièce de Walther *auf der Heide*, un « petit tableau de genre » tiré de la *Flohhatz* de Fischart, le *moine et le chapon* de Hans Sachs, le *Pêcheur et le Dieu* et la *Bayadère* de Goethe, deux poésies d'Anastasius Grün. Peut-être, si on lui tient compte de sa gaieté, de sa spirituelle bonne humeur, de ses connaissances, de son admiration pour Goethe, de ses petits vers, lui sera-t-il beaucoup pardonné.

1. M. Combes est tout à fait injuste envers M. Kuhff, et il oublie que l'excellent recueil des *Enfantines du bon pays de France* (Fischbacher, 1878) est, avant tout, comme le dit le titre, « le livre des mères ».

2. Dans ce passage de *Reineke*, la confession du renard, M. Combes fait glousser aux dindons le *Çà ira*, chanter au lièvre la *Marseillaise*, et caqueter à la poule les mots « *quatre-vingt-neuf* » ; il y a même des canards qui « sapant l'ordre civil, deviennent communs ».

Un dernier mot, en nous séparant de ce curieux volume, plus récréatif qu'instructif. Nous avons fait des réserves, adressé des critiques; mais, dit M. Combes lui-même (p. 163) « la critique de Lessing est plus avantageuse que les éloges de Gleim. Ne pas confondre écrivain et ami! Tont en professant pour Oronte le respect, au besoin la tendresse la plus sincère, sachons l'avertir que son sonnet ne vaut rien. »

A. CHUQUET.

267. — **Les Commencements d'une conquête**, par Camille Rousset, de l'Académie française. (Paris, Plon, 1887, 2 vol. in-8, atlas.)

(Premier article).

La conquête de l'Algérie, qui a été le testament politique de la Restauration, est le grand ouvrage de la monarchie de Juillet. C'est l'armée d'Afrique qui a vaincu en Crimée et procuré à la France, pour quelques années, cette gloire et cette suprématie qu'ambitionnaient pour elle, dans leurs desseins contradictoires, les politiques brouillons de 1840. M. Camille Rousset a écrit une très belle histoire de la guerre de Crimée. J'en ai loué, dans le temps, ici même, la sobriété magistrale et le souffle réconfortant de patriotisme. On retrouvera ces qualités dans ces deux volumes. Ils contiennent le récit des campagnes d'Afrique de 1830 à 1840; dix années de luttes pour les combattants, d'épreuves pour la colonie, de tâtonnements et de fautes pour les gouvernements d'alors, d'enseignements et de leçons pour les gouvernements d'après. « L'Algérie, comme l'ancienne Grèce, dit M. R., a eu ses *Temps héroïques*, son âge légendaire. J'appelle de ce nom les dix années de 1830 à 1840... C'est une ère confuse, incohérente, pleine de disparates, mais qui, ce me semble, ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Les hommes y sont livrés à eux-mêmes, dans le libre jeu de leurs qualités et de leurs défauts, sans direction, sans contrôle, aux prises avec des difficultés de toute sorte. La France hésite; dix fois, elle semble près de renoncer à cette lutte ingrate, d'abandonner cette Afrique dévorante: l'honneur la retient cependant, et ce sont des défaites à venger qui l'enracinent dans un sol imprégné de son sang. En face d'elle et par elle a grandi un Arabe de génie; lui seul a de la persévérance, un dessein suivi, une volonté que rien ne décourage; c'est un caractère. »

M. Camille Rousset est un historien tout classique. Il est concis et direct; il cherche et trouve le relief, non par l'opposition des couleurs, mais par le rapprochement des grandes lignes. Il peint peu, il trace. Cette histoire qui marche est la plus difficile à composer. M. Thiers y a excellé, mais on s'essouffle à le suivre quand on n'est point rompu au service des étapes; M. R. ménage beaucoup plus son lecteur.

Bien qu'historien militaire de profession et parfaitement informé

des détails et des termes techniques, il s'y complait peu, n'y insiste point et s'arrête surtout aux véritables et décisifs mobiles des actions humaines — les militaires comme les autres — les passions des hommes et leurs caractères. Il s'est beaucoup servi de correspondances contemporaines ; elles donnent aux récits une saveur singulière. J'admire comme tous ces officiers écrivent avec netteté et fermeté, dans la meilleure tradition française. Rien de la teinturerie romantique, alors à la mode en littérature : cela est de bon augure. Si la génération militaire de 1830 a su si bien résister à la contagion du mauvais goût de son temps, pourquoi nos générations militaires ne résisteraient-elles pas au mauvais goût du nôtre ? Ce n'est point pure affaire de forme, et la question n'est pas une simple question de style. C'est en fait de guerre surtout que le style est l'homme ; la subtilité n'y est point de mise, et les mots n'y veulent point être pris pour les choses. Parmi les officiers que M. R. cite le plus souvent et avec le plus de bonheur, il faut placer hors de pair le colonel de Maussion, qui fut tué à l'ennemi en 1840. C'était un officier de grand avenir, disaient les connaisseurs : il écrivait comme il savait se battre.

Les figures se dessinent comme d'elles-mêmes et par touches successives, au cours des récits de M. Roussel. On voit apparaître, encore au second plan, dans ces volumes, Cavaignac avec sa « fermeté stoïque », les guerriers de la Crimée, Canrobert et Pélissier ; puis, sur le premier rang, en plein épanouissement de leur gloire, La Moricière et Changarnier, deux héros bien français, chacun en sa physionomie propre : le premier plus mystique, plus administrateur en même temps, et tout compte fait, plus sensé et plus modeste que le second ; celui-ci plus brillant, plus homme d'entreprise, plus confiant en soi, plus hâbleur aussi, et mieux fait pour comprendre Henri IV que Pie IX. Au centre, Abdel-Kader, fanatique, rusé, vaillant, éloquent, perfide et chevaleresque à la fois, mélange surprenant d'artifice oriental et de grandeur d'âme, qui s'inspire, peut-être, du Saladin de l'histoire et rappelle, à coup sûr, le Saladin du roman.

Nos Français font bonne figure en face de lui, et M. R. est bien venu à invoquer l'Arioste en parlant des exploits des conquérants de Bône. Mais leur héroïsme se déploie moins dans ces hardis coups de main, que dans la constance à supporter les dures épreuves de la guerre, la faim, la fatigue, le froid humide, la maladie, les misères. Il y en a eu de poignantes. « On ne peut, écrit un de ces témoins que je me plaisais à louer tout à l'heure, on ne peut se faire une juste idée, quand on n'a point passé par cette épreuve, de l'état de détresse dans lequel l'homme tombe lorsqu'il est livré sans défense à la pluie, au froid et au vent. Quand l'eau a trempé tous ses vêtements, imprégné sa chair et pénétré presque jusqu'à la moelle de ses os, quand il ne peut pas trouver sur la terre un seul point solide pour s'appuyer et se reposer, quand il ne peut faire un mouvement sans multiplier à l'infini les sensations

douloureuses, il se sent pris d'une angoisse inquiète et d'une sorte d'impatience et d'irritation fébrile contre le sort; ensuite, ses facultés s'é-moussent, le cercle se rétrécit autout de lui; il finit par ne plus sentir l'existence que par la souffrance. Les soldats, blottis les uns contre les autres, transis, grelottants, frappés d'une stupeur morne, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Cependant, sous ces glaces de la vie extérieure qui est comme gelée, se conserve la vie morale. Qu'un cri de guerre se fasse entendre, et tous ces fantômes, qui ne semblaient plus appartenir au monde réel, rentrent vaillamment dans l'existence active. »

On le vit bien dans les tranchées de Sébastopol, et on voit bien, à lire *Les commencements d'une conquête*, de quelle race et de quels camps sortirent tous ces obscurs héros enterrés sur les plateaux de la Crimée. Il faut lire le récit des deux expéditions de Constantine : la première qui fut un cruel désastre, et la seconde qui fut si près d'en devenir un pire. Ces récits sont l'éclat et l'honneur du livre. Ils sont remplis de traits dignes des plus beaux exemples de notre histoire nationale. Je voudrais copier en entier le dialogue entre le maréchal Vallée et La Moricière, qui devait commander la première colonne d'assaut. Le capitaine Le Flô le recueillit de la bouche même de La Moricière, et l'écrivit séance tenante, au crayon, sur la manchette de sa chemise. — « Colonel, êtes-vous sûr que la colonne que vous commanderez sera énergique jusqu'à la fin? — Oui, mon général, j'en réponds. — Etes-vous bien sûr que toute votre colonne fera le trajet de la batterie à la brèche, sans tirailler et sans s'arrêter? — Oui, mon général; pas un homme ne s'arrêtera, pas un coup de fusil ne sera tiré. — Une fois sur la brèche, avez-vous calculé quelles seront vos pertes? — ...La moitié de la colonne sera vraisemblablement détruite. — Pensez-vous que, cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchira pas? — ...Je réponds de l'affaire sur ma tête. — C'est bien, colonel; rappelez-vous et faites comprendre à vos officiers que demain, si nous ne sommes pas maîtres de la ville à dix heures, à midi nous sommes en retraite. — Mon général, demain à dix heures, nous serons maîtres de la ville ou morts. La retraite est impossible; la première colonne d'assaut du moins n'en sera pas. » Ainsi fut fait, et la ville fut enlevée dans un assaut qui, en une demi-journée, résuma toutes les horreurs de la prise de Sarragosse.

Le duc d'Orléans, dont M. Rousset publie une bien belle lettre inédite, écrivait, à propos du général Perregaux : « Il réussit parce qu'il sut employer avec énergie et talent la justice et la persévérance. Ce sont des armes dont on a rarement fait usage en Afrique; elles exigent pour être maniées avec succès, d'autres et plus rares qualités que le courage et l'ambition. » M. C. R. ne ménage personne dans le jugement qu'il porte sur les défaillances qui marquent cette première période. Il est sévère, et justement, pour l'opposition « hargneuse, tracassière, mesquine » que la Chambre faisait à l'entreprise. Il y eut,

paraît-il, un M. Desjobert qui se fit un nom par son anti-algérianisme. Desjobert est loin de nous ! M. Piscatory ne lui cédait en rien, et les économistes, « scientifiquement hostiles », comme le dit avec quelque malice M. R., soutenaient d'arguments abstraits et spécieux la passion des uns, la mauvaise volonté des autres, l'inintelligence et l'incertitude de presque tous. Il y avait un propos, toujours retentissant dans les Assemblées, et que l'on ne se faisait point faute d'employer pour réclamer l'abandon de la colonie naissante. « Je la donnerais volontiers pour une bicoque sur le Rhin, » disait M. Hippolyte Passy. « Ma conviction intime, déclarait le péremptoire et paradoxal comte Jaubert, est qu'au premier coup de canon qui se tirera sur le Rhin, on abandonnera Alger, et que personne n'y pensera plus. » Fort heureusement pour nous, il n'y eut point de coup de canon sur le Rhin en ce temps-là ; on n'abandonna point l'Algérie, on y pensa, au contraire, plus que jamais, mieux que jamais. Lorsque plus tard, le canon se fit entendre du côté de l'Allemagne, l'Algérie était conquise et la France la garda comme une consolation et comme une espérance. Il reste à M. Rousset à raconter cette seconde période, celle à laquelle le nom de Bugeaud est pour toujours associé. Il est déjà à l'œuvre.

Albert SOREL.

268. — *Die deutsche Sprache*, von Prof. Dr. O. BEHAGHEL. Leipzig, Freytag ; Prague, Tempsky, 1886. Un volume in-12, 231 pp. Prix : 1 mark.

C'est à une époque où la science linguistique subit une transformation profonde que M. Behaghel a essayé de résumer, à l'usage du grand public, une partie des résultats obtenus pour la langue allemande. Il faut certainement savoir gré à l'auteur du courage qu'il a eu de tenter cet essai. En quelle mesure a-t-il réussi dans sa tentative ? C'est ce qu'il est difficile de dire. La deuxième partie du livre, traitant la grammaire spéciale de l'allemand moderne, nous paraît le mieux répondre au but proposé. Quant à la première partie, nous croyons que trop souvent M. Behaghel ne s'est pas mis à la portée du public auquel il s'adresse. Il y traite même certains problèmes de grammaire philosophique à un point de vue nouveau, de sorte que les spécialistes aussi peuvent en tirer leur profit. Nous terminons par un vœu : que l'auteur reprenne certaines questions abordées dans son livre, pour les traiter dans des monographies spéciales, par exemple, le groupement historique des tribus et des dialectes germaniques, et quelques autres où il est si difficile de s'orienter.

A. B.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'intéressante lettre inédite de Villoison à Wyttenbach, parue dans le n° 47 de la *Revue critique*, nous a été communiquée par M. Léon Dorez qui a également composé l'annotation et dont le nom avait été oublié, par une omission involontaire, et dans le sommaire du n° 47, et à la fin de la lettre de Villoison publiée dans ce même numéro.

— Paraît à la librairie Fischbacher *Origine et philosophie du langage ou principes de linguistique indo-européenne* par M. Paul REGNAUD, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon (in-8°, xix et 443 p., 3 fr. 50). Le volume est ainsi divisé : I. Exposé historique et critique des principales théories qui ont eu cours jusqu'ici sur l'origine du langage. II. Esquisse d'une théorie nouvelle. III. L'avenir du langage.

— Vont paraître à la librairie Thorin : 1° la partie du « Manuel des antiquités romaines », de Mommsen et Marquardt, relative à l'*administration financière*, traduite par M. E. Vigier, doyen de la Faculté de droit de Montpellier; 2° le fascicule VIII (fin du tome II) des *Registres d'Innocent IV*, publiés ou analysés d'après les mss. originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale de Paris, par M. Elie Berger; 3° le III^e fascicule des *Registres de Nicolas IV*, recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par M. Ernest Langlois.

— Le tome II, des *Antiquités grecques* de G.-F. Schœmann, traduites de l'allemand par M. C. Galuski, vient de paraître à la librairie Picard. Ce tome forme la fin de l'ouvrage (5 fr. 50).

— La même librairie publie le 1^{er} volume d'une *Iconographie bretonne* ou liste de portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques, par M. le marquis de Granges de Surgères. Ce volume comprend les lettres A-K (10 fr.). Le second et dernier volume paraîtra dans le courant de 1888 et contiendra les lettres L-Z, suppléments et tables.

— La librairie des imprimeries réunies, 13, rue Bonaparte, met en vente la onzième livraison de l'*Architecture normande aux XI^e et XIII^e siècles*, par V. Ruprich-Robert (20 fr.); la douzième et dernière livraison est sous presse.

— M. Henry Harriss a publié chez A. Donath, libraire-éditeur à Gênes, *Christophe Colomb et Savone, Verzellino et ses mémoires, études d'histoire critique et documentaire* (5 fr.).

— Les éditeurs E. Bouillon et E. Vieweg viennent de publier *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par M. Pierre de Nolhac (avec huit fac-similés en photogravure; forme le 74^e fascicule de la « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, 15 fr.) et vont incessamment faire paraître la troisième édition, revue et augmentée du *Dictionnaire d'étymologie française* d'Auguste Scheler.

— M. G. Hérelle publie, à la librairie Champion, un tome premier de documents sur la *Réforme et la Ligue en Champagne*; le volume contient des lettres conservées en original ou en copie authentique dans les archives municipales de Châlons-sur-Marne, Reims, Sainte-Menehould, Saint-Dizier et Vitry-le-François, 1546-1548 (in-8°, 10 fr.).

— La librairie Isidore Liseux a fait paraître *Les lettres de Madame de Grignan*, par M. Paul Janet (in-8°, 144 p., tiré à 400 exemplaires, sur papier de Hollande. 5 fr.).

— M. A. HÉRON a écrit pour le *Bulletin de la Société normande de géographie* et fait tirer à part (Rouen, 1887, in-8°, 42 p.) une étude intéressante sur *La perte du Canada*. Faite sans prétention, d'après l'ouvrage de M. Parkman — le meilleur guide en cette matière — (*Montcalm and Wolfe*), cette étude, d'ailleurs d'un style simple et grave, fait honneur à M. A. Héron et à la Société normande de géographie qui a déjà, toute jeune qu'elle est, publié tant de bons et solides travaux.

— Une deuxième édition du premier volume de l'ouvrage de M. Albert SOREL, *L'Europe et la Révolution française, les mœurs politiques et les traditions*, a paru à la librairie Plon. (In-8°, 568 p.)

— M. Eugène de ROZIÈRE a fait paraître, à la librairie Larose et Forcel, la *Bibliographie des œuvres de Mignet* (in-8°, 28 p.).

— La librairie Dupret vient de mettre en vente la première livraison d'un ouvrage sur *les peintres et les dessinateurs de la mer*. Cette publication a pour but de faire connaître les artistes qui se sont occupés spécialement de la mer et dont les œuvres se trouvent enfouies dans les musées et les collections privées. Le premier volume sera consacré aux dessins et eaux-fortes de MM. LÉON et ARMAND PARIS et paraît en quatre livraisons (in-4°, 50 dessins, 32 gravures et 16 eaux-fortes). M. L. de VEYRAN a été chargé de la partie littéraire de l'ouvrage (prix de chaque livraison, 7 fr. 50).

— Paraîtront en janvier 1888, par souscription, à la librairie de l'Art, les *Raconters illustrés d'un vieux collectionneur*, par Charles COUSIN (in-8°, 350 p. édition à 600 exemplaires, en un volume; 150 tr.).

ALLEMAGNE. — Une nouvelle revue consacrée à la philologie africaine et intitulée *Zeitschrift für afrikanische Sprachen* vient de paraître à Berlin, chez Asher. Le directeur de la revue est M. C. G. BÜTTNER.

— L'Université de Königsberg entreprend, sur le modèle des *Berliner*, des *Leipziger* et des *Wiener Studien* une nouvelle publication philologique qui aura par an deux fascicules (Königsberg, Hübner et Matz). Le premier fascicule vient de paraître en 242 pages. Nous y reviendrons prochainement.

— M. Fr. KLUGK, professeur à l'Université d'Iéna, publie à la librairie Trübner, de Strasbourg, un volume d'essais sur l'histoire de la langue allemande, *Sprachgeschichtliche Aufsätze*. L'ouvrage sur lequel nous reviendrons et qui contient 144 pages, est dédié à MM. Rud. Hildebrand et Fr. Zarncke, et comprend les études suivantes : *Kirchensprache und Volkssprache* (p. 1-21); *Maximilian und seine Kanzlei* (p. 22-32); *Luther und die deutsche Sprache* (p. 33-48); *Schriftsteller und Buchdrucker* (p. 49-59); *Schriftsprache und Mundart in der Schweiz* (p. 60-75); *Oberdeutscher und mitteldeutscher Wortschatz* (p. 76-90); *Niederdeutsch und Hochdeutsch* (p. 91-110); *Latein und Humanismus* (p. 111-126); *Oberdeutschland und die Katholiken* (p. 127-143).

— La librairie Hirzel, de Leipzig, a mis en vente les « Souvenirs de ma vie », *Erinnerungen aus meinem Leben*, de Gustave FREYTAG (in-8°, 5 mark).

— Le comte Ferdinand Eckbrecht DE DÜRNHEIM, ancien préfet et inspecteur-général des télégraphes sous le second Empire, vient de publier ses mémoires, en langue allemande, à la librairie Metzler, de Mayence, sous le titre *Erinnerungen aus alter und neuer Zeit*.

ANGLETERRE. — La librairie Williams et Norgate publiera prochainement un ouvrage de M. J. DRUMMOND, intitulé *Philo or the Jewish-Alexandrian philosophy in its development and completion*.

— MM. Stopford BROOKE, George SAINTSBURY, Edmund GOSSE et DOWDEN se sont réunis pour écrire une nouvelle histoire de la littérature anglaise en quatre volumes,

et se sont partagé la tâche en s'attribuant chacun un volume. M. Saintsbury était chargé du deuxième volume qu'il vient de publier chez Macmillan sous le titre *A history of the Elizabethan literature*.

— La Shelley Society a distribué à ses membres une réimpression de l'*Epi-psychidion* de Shelley faite par les soins de M. R. A. POTTS et accompagnée d'une introduction critique, par M. Stopford BROOKE, d'une note par M. SWINBURNE et d'une notice bibliographique par M. Potts.

— M. Charles MACKAY va publier chez les éditeurs Whittaker un dictionnaire du *Lowland Scotch* qui sera, paraît-il, de grand intérêt pour les lecteurs de Burns, de Walter Scott, d'Allan Ramsay, etc.

ESPAGNE. — MM. Baroja, de Saint-Sébastien, viennent de publier une nouvelle édition de la première grammaire basque connue, celle de Larramendi, parue en 1729 et intitulée *El Imposible Veneido, arte de la lengua bascongada*.

ÉTATS-UNIS. — Une société se forme aux États-Unis pour l'étude du folklore ; elle fera paraître une revue qui recueillera les ballades, contes, etc., de la vieille Angleterre, le *lore* des nègres dans les États du Sud, des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, du Canada français, du Mexique, etc. Les directeurs de l'entreprise sont MM. CHILD et T.-F. CRANE.

HONGRIE. — La *Revue philologique* de Budapest (nov.-déc.) contient un article de l'archiduc JOSEPH sur le manuscrit d'une Grammaire tzigane trouvé à Jászóvár. Le titre est : *Fundamentum linguae zingaricae J. J. M. Koritschnyak. Anno 1806*. Le manuscrit, comme on voit, date d'une époque où, dans le reste de l'Europe, on ne s'occupait guère de la langue des tziganes. L'archiduc a publié ce manuscrit in-extenso (26 p.). D'après nos informations, l'archiduc qui s'occupe depuis des années de la langue tzigane, a présenté à l'Académie hongroise une *Grammaire* complète de cette langue. L'ouvrage, selon l'avis des deux académiciens chargés de l'examiner, MM. Budenz et Thewrewk de Ponor, est un chef-d'œuvre linguistique ; il va paraître prochainement avec une Introduction de M. Emile THEWREWK. Ce dernier a dressé non-seulement toute la bibliographie concernant la langue des Tziganes, mais la liste des ouvrages et des œuvres d'art qui s'occupent de cette race si intéressante.

— Signalons encore, parmi les publications récentes de l'Académie hongroise, un Mémoire de M. GOLDZIER sur les travaux littéraires des trente dernières années concernant la Palestine, et l'opuscule de M. ABEL, professeur à l'Université de Budapest, sur les *Biographies* de Tércence dans l'antiquité et le moyen-âge. C'est M. H. Omont qui a communiqué les biographies contenues dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale.

ITALIE. — Les *Mémoires* de Garibaldi, écrits par lui-même en italien, vont paraître chez l'éditeur Barbera ; ils s'étendent jusqu'à l'année 1874.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 19 décembre —

1887

Sommaire : 269. DOSSON, Etude sur Quinte Curce, sa vie et son œuvre. — 270. W. SCHERER, Etudes sur Goethe; E. SCHMIDT, Caractéristiques et G. E. Lessing, histoire de sa vie et de ses écrits, I et II; WOLFF, K. G. Lessing; Œuvres complètes de G. E. Lessing, III, p. p. MUNCKER. — 271. Cam. ROUSSET, Les commencements d'une conquête (second article). — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

269. — S. DOSSON. **Etude sur Quinte Curce**, sa vie et son œuvre. Paris, Hachette, 1887, 383 pp. in-8, 1887.

Dans cette thèse pour le doctorat, M. Dosson a examiné toutes les questions qui se rattachent plus ou moins étroitement à Quinte Curce et à son œuvre. Nous allons en parcourir les principales divisions.

La première partie est consacrée à des *Questions préliminaires*. M. D. établit d'abord que, malgré le silence gardé par les anciens, l'*Histoire d'Alexandre* est authentique. Il aurait pu ajouter que son propre travail en est la meilleure preuve. Une œuvre dont on peut énumérer les sources grecques, en partie perdues pour nous; qui témoigne sinon de critique, du moins d'un grand amour de la vérité; dont les erreurs sont souvent imputables aux sources, et en tout cas ne sont pas plus grossières que celles de maint écrivain de l'antiquité; où l'on peut démêler l'influence de la rhétorique et de la philosophie d'une époque déterminée; dont la langue et le style appartiennent aussi à un moment bien caractérisé de l'histoire littéraire; dont les manuscrits enfin forment une série ininterrompue du ix^e au xv^e s., une telle œuvre n'est pas le pastiche d'un humaniste de la Renaissance ni le remaniement en prose d'un poème du xiii^e siècle.

A quelle époque de l'antiquité remonte donc cette histoire? Cette question a reçu des réponses bien différentes. On s'est habituellement servi, pour raisonner, d'un passage obscur, dans lequel l'auteur parle d'une révolution qui s'est passée de son temps (liv, X, 9). Ainsi que l'a très bien vu M. D., ce chapitre ne peut être utilisé que comme vérification. C'est en recueillant les allusions relatives au culte d'Alexandre (IX, 10, 20) et à la situation de Tyr (IV, 4, 21), en rapprochant certains morceaux de Quinte Curce avec les passages parallèles de Sénèque d'une part, de Dion Cassius et de Tacite de l'autre, que l'on peut, par une élimination graduelle, arriver à fixer la date de la publication de l'*Histoire d'Alexandre* entre 37 et 65. Or des princes qui régnerent alors, Claude est le seul auquel s'applique bien l'allusion du

livre X. Par un examen attentif, M. D. arrive à une précision encore plus grande et conclut : « *L'Histoire d'Alexandre* a dû être achevée soit en 42 soit plutôt en 41. » Toute cette démonstration, poursuivie avec une rigueur mathématique, fait le plus grand honneur à l'*esprit géométrique* de M. D., et la conclusion sera généralement acceptée. Il n'en est peut-être pas de même de l'identification de l'historien avec Curtius Rufus, proconsul d'Afrique, dont parle Tacite (*Ann.* XI, 20). M. Dosson la présente seulement comme une hypothèse et cette hypothèse est séduisante.

La deuxième partie a pour objet *Quinte Curce historien*. M. D. apporte dans la recherche des sources la même logique que dans les discussions chronologiques. Il entre dans une série de comparaisons où il nous est impossible de le suivre. Un des résultats les plus nouveaux de sa critique, c'est qu'un historien anonyme, aujourd'hui perdu, a fourni à Quinte Curce une foule de renseignements géographiques, historiques et biographiques ignorés des auteurs dont nous connaissons les œuvres ou l'existence¹. Après lui, Clitarque surtout, Callisthène, Aristobule, Ptolémée et Trogue-Pompée ont formé le fond de la narration. Les relations des autres historiens ou des géographes ont apporté des détails accessoires ou rectificatifs. La valeur de Quinte Curce dépend donc de la valeur de ces sources et de la méthode qu'il leur a appliquée. Clitarque et Callisthène sont suspects : ils offraient cependant des particularités qu'aucun autre historien ne pouvait donner et qui ne devaient pas être rejetées en bloc sans examen. Les autres autorités de Quinte Curce sont plus sûres ; l'auteur anonyme, en particulier, semble digne de toute confiance. Quant à la méthode, elle est quelque peu naïve, mais prouve beaucoup de bonne foi. Quinte Curce recourt en principe à des témoins oculaires, sans essayer d'ailleurs de chercher quel degré de confiance ils méritent. Il ne contrôle pas leurs récits les uns par les autres : il se contente de grouper les détails successifs et différents de chacun d'eux et tâche de donner ainsi la narration la plus complète. Son seul critérium est la vraisemblance : quand un fait l'étonne ou le choque, il l'accompagne d'un correctif ou il le supprime. Il ne faut pas trop s'indigner d'un tel procédé, assez ordinaire aux écrivains anciens, si l'on songe que c'est encore là presque toute la critique de Saint-Evremond et de Voltaire. Il en est résulté des erreurs géographiques et historiques, des contradictions, des contresens dont les détracteurs de Quinte Curce ont triomphé. Mais si l'on excepte ces inexactitudes, moins nombreuses qu'on ne l'a cru, il nous apprend tant de faits nouveaux, ses descriptions sont si souvent d'ac-

1. Peut-on affirmer d'une manière absolue qu'un seul auteur anonyme a été une des sources de Quinte Curce ? Ne serait-il pas beaucoup plus vraisemblable d'en supposer plusieurs ? M. D. a consacré un chapitre préliminaire aux historiens d'Alexandre. Etant donné leur nombre, il paraît probable qu'il y en a plus d'un dont le nom même a péri.

cord avec celles des voyageurs modernes, que l'on ne peut sans parti pris négliger de recourir à lui comme à un guide précieux, sauf à faire le départ qu'il n'a pu ou voulu faire lui-même.

Nous insisterons peu sur la dernière partie : *Caractères du talent de Quinte Curce*. Il faut la lire. On y verra successivement : *Quinte Curce peintre*, plus préoccupé de la personnalité morale que de l'individualité physique, et cependant manquant de sûreté et de décision dans le portrait moral, même et surtout s'il s'agit d'Alexandre; dédaigneux du détail pittoresque, mais le rencontrant parfois sous sa plume avec un rare bonheur d'expression; digne de séduire le pinceau ou le ciseau d'un artiste par son art de grouper les personnages, inférieur et confus dans les tableaux de bataille, mais excellent à encadrer les scènes historiques dans les paysages les plus variés et les plus animés; — *Quinte Curce orateur*, portant jusque dans la narration les préoccupations de la rhétorique de son époque, curieux des effets plus ou moins artificiels qu'elle produit; n'en évitant pas les défauts, « l'abondance stérile », le vague et l'absence de caractéristique; faisant de l'histoire un genre oratoire; — *Quinte Curce moraliste*, stoïcien éclectique à la manière d'Horace vieillissant, amoureux des réflexions et des sentences, cherchant à montrer les mobiles des actions dans des analyses psychologiques prolongées; scrupuleux au point d'altérer la vérité ou de la taire pour ne pas blesser la pudeur. Le dernier chapitre, *Quinte Curce écrivain*, est consacré à la langue et au style. A propos de la langue, M. D. ne fait guère qu'un résumé des *remarques grammaticales* placées à la suite de sa petite édition (pp. 412 et ss.). Le style est l'objet d'une étude développée. Il nous le montre imagé, pittoresque, scintillant d'alliances de mots, chargé d'imparfaits descriptifs. D'un autre côté, les habitudes oratoires font rechercher par Quinte Curce « les termes les plus généraux »; la fréquence des traits fait songer à Sénèque; il n'évite pas les expressions toutes faites, dont la répétition engendre la monotonie; son langage prend facilement une couleur poétique, où l'on reconnaît surtout l'influence de Virgile; il lui arrive même souvent d'emprunter le rythme de la poésie et de sertir dans sa prose, quelquefois des hexamètres entiers, souvent des fins de vers. Enfin la phrase est ordinairement hachée. Quand Quinte Curce fait des périodes, il les jette dans le même moule et ajoute à la monotonie de l'expression la monotonie du mouvement. Par ses qualités comme par ses défauts, le style de Quinte Curce est donc bien de son époque : l'auteur a été un écrivain à la mode. On a même le sentiment qu'il a dû lire des parties de son œuvre dans les salles de récitation publique. C'est ce que confirme le nombre des allusions que les contemporains pouvaient trouver dans ce livre et souligner au passage. Tout cela n'était pas inconnu avant la thèse de M. D. : mais il lui appartenait de le mettre en pleine lumière et de le fortifier par une série de preuves et d'exemples.

Deux appendices terminent l'ouvrage. L'un est le catalogue descriptif des mss. par ordre d'ancienneté : il y en a 123 ; Teuffel n'en comptait que 80. De plus, au moins 9 mss. utilisés par les anciens éditeurs ont disparu. L'autre appendice est l'histoire de Quinte Curce dans l'antiquité et au moyen âge : ces quelques pages si nourries n'ont pas dû coûter le moins de peine à l'auteur.

Tel est, dans ses grandes lignes, cet ouvrage, un des meilleurs qui ait paru depuis plusieurs années sur la littérature latine. Il reste maintenant à formuler quelques critiques, ou plutôt à signaler des lacunes.

Un des mérites de ce livre, c'est la richesse d'information, l'abondance des renseignements bibliographiques. Les moindres brochures ont été parcourues et signalées par M. Dosson. Mais le livre rendrait encore plus de services, si l'auteur avait consacré un appendice à la bibliographie ou tout au moins avait donné une table des auteurs cités. Cette omission est d'autant plus regrettable que M. D., comme c'est son droit, ne donne que la première fois le titre entier des ouvrages et se contente dans la suite de mentionner le nom de l'auteur avec l'antique renvoi *op. l.* De plus, il n'y a pas d'index. Il est vrai que la table des matières, très développée, peut jusqu'à un certain point en tenir lieu, et que chaque détail se trouve à sa place, grâce à une composition parfaitement rigoureuse. Cependant la perfection exigeait ce secours, pour la plus grande commodité du lecteur.

Deux autres omissions sont sans doute volontaires. Le fait est certain pour l'une d'elles : M. D. annonce formellement qu'il ne donnera pas de classification des mss. de Quinte Curce. S'il ne voulait en établir une nouvelle, au moins eut-il été utile de présenter un aperçu de l'histoire du texte et de la manière dont il est aujourd'hui constitué. Ce complément eut fait du livre une véritable encyclopédie de Quinte Curce. Et M. Dosson, qui depuis tant d'années étudie ces questions, n'a-t-il rien à dire de neuf là-dessus ? On a peine à le croire. Mais il réserve sans doute ce travail pour une édition savante de *l'Histoire d'Alexandre*. C'est aussi probablement pour le même motif qu'il n'a pas fait une table des passages de Quinte Curce cités et expliqués dans sa thèse. Espérons qu'il nous donnera bientôt cette édition, complément nécessaire de son beau travail : nous devons le souhaiter pour Quinte Curce et pour nous.

Paul LEJAY.

170. — 1. **Aufsätze über Goethe**, von Wilhelm SCHERER. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 355 p. 6 mark.
2. **Charakteristiken**, von Erich SCHMIDT. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 498 p. 8 mark.
3. **Lessing**, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften, von Erich SCHMIDT. Berlin, Weidmann, 1884, erster Band. In-8, 487 p. 1886, zweiten Bandes erste Abtheilung. In-8, 346 p. 12 mark.
4. **Karl Gotthelf Lessing**, von Dr. Eugen WOLFF. Berlin, Weidmann, 1886. In-8, 127 p. 1 mark 60.
5. **Gotthold Ephraim Lessings sämtliche Schriften**, herausgegeben von Karl Lachmann. Dritte auf's neue durchgesehene und vermehrte Auflage besorgt durch Franz MUNCKER. Dritter Band. Stuttgart, Göschen, 1887. In-8, xvii et 500 p.

1. — C'est une heureuse idée d'avoir réuni en un volume les meilleures études que Wilhelm Scherer avait écrites sur Goethe et dispersées dans différentes revues. Il y a, dans ces essais, des « combinaisons » très hardies, des hypothèses très hasardées; mais il y a aussi bien des observations profondes, bien des comparaisons ingénieuses, bien des jugements remarquables tant par le fond que par la forme qui, chez W. S. était toujours soignée, souvent pleine d'éclat, parfois même un peu recherchée; bref, ces articles sont très instructifs, et leur recueil sera bien accueilli de tous ceux qui aiment Goethe, et ne se lassent pas d'étudier sa vie et ses œuvres. On trouve dans ce volume les études suivantes : *Goethe-Philologie* (p. 1-27; revue des principaux ouvrages sur Goethe, mais W. S. n'est-il pas injuste lorsqu'il « avoue qu'il aime mieux lire les feuilletonistes du *Figaro* que l'académicien Mézières? ») — *Gretchen* (p. 31-36; la Gretchen que le jeune Goethe connut à Francfort avant son départ pour Leipzig, serait peut-être la fille d'un Wagner accusé en 1764 de malversations et on trouverait dans les *Complices* quelques réminiscences de cette liaison); — *Goethe als Rechtsanwalt* (p. 39-46); — *Der junge Goethe als Journalist* (p. 49-71; article qui avait paru dans la *Deutsche Rundschau* et que W. S. a développé plus amplement dans l'introduction de la réimpression du premier volume des « Annonces savantes de Francfort »); — *Sophie von La Roche und ihre Enkelin* (p. 75-88; il s'agit de l'auteur de « Mademoiselle de Sternheim », de sa fille Maximiliane, de sa petite-fille Bettina Brentano); — *Goethe und Adelaide* (p. 91-121); rapports de Goethe et de cette Jeanne Fahlmer qu'on nommait « la petite tante » dans le cercle des Jacobi et qui épousa Schlosser); — *Bemerkungen über Goethes Stella* (p. 125-160; soutient et combat tout à la fois l'opinion d'Ulrichs); — *Goethes Iphigenie in Delphi* (p. 163-175; comment Goethe eût traité le sujet et comment Halm l'a traité); — *Nausikaa* (p. 179-234, une des études les plus longues et les meilleures du volume); — *eine österreichische Dichterin* (p. 237-246; à propos de la correspondance de Goethe et de Suleika ou Marianne de Willemer, née à Linz); — *Pandora* (p. 249-281); — *Neue Faustcommen-*

lare (p. 285-292; sur les commentaires de Marbach, de Schreyer et de Schröder); — *Betrachtungen über Faust* (p. 295-326) et *Fauststudien* (p. 329-352).

2. — C'est M. Erich Schmidt qui a réuni et publié, avec une préface et quelques notes, les articles de W. Scherer sur Goëthe. C'est lui qui a succédé à Scherer. Lui aussi s'est fait connaître par de belles études sur le XVIII^e siècle littéraire; il termine en ce moment une grande biographie de Lessing — dont nous parlerons plus loin — et il vient de rassembler en un volume un assez grand nombre de feuilletons, d'articles, d'essais qu'il avait donnés depuis quelques années à différents journaux. Le recueil est plus varié que celui de Scherer; il renferme des études ou, comme dit M. S., des *caractéristiques*, au nombre de vingt-cinq, sur les auteurs les plus divers. On connaît le savoir étendu de M. S. et aussi les qualités de son style; M. S., ainsi que Scherer, ainsi que les historiens littéraires de la nouvelle école, écrit à la française; la langue qu'il emploie, est agile et alerte; elle ne dédaigne pas l'expression familière; elle abonde en images brillantes, en comparaisons vives, en tournures piquantes. Le recueil s'ouvre par une étude sur *Faust et le XVI^e siècle* (p. 1-37). Cette étude que nous nous souvenons d'avoir lue déjà dans le III^e volume du « Goëthe-Jahrbuch », analyse avec finesse les éléments qui facilitaient au XVI^e siècle la création du personnage de Faust; les grands événements de cette époque, les conquêtes nouvelles de l'esprit humain, les découvertes, les inventions, tout ce qu'il y avait alors « de titanisme et de joie sensuelle, de science sérieuse et de charlatanisme » tout cela revit dans le tableau que trace M. S., et, en terminant, il apprécie le livre populaire de Spiess et l'œuvre de Marlowe. L'article intitulé *la découverte de Nuremberg* (p. 38-44), renferme, entre autres citations curieuses, un passage tiré du *Journal* de l'arrière-grand-père de M. Schmidt. Dans *Arioste en Allemagne*, l'auteur esquisse une « caractéristique » du poète italien, fait l'histoire des traductions allemandes du « Roland », et cite, comme point de comparaison, la *stanze* I, 22, les différentes versions de Dietrich von der Werder, de Werthes, de Mauvillon, de Heinse, etc. Dans *le combat contre la mode dans la littérature allemande du XVII^e siècle*, le critique rassemble les principaux passages des satiriques, comme Moscherosch, Logau, Lauremberg et d'autres qui combattirent l'« *Ausländerei* » de leurs compatriotes. Viennent ensuite une petite étude sur une femme *poète de la Basse-Allemagne*, Anna Ovena Hoyers (p. 85-95), un discours sur le *Simplicissimus*, prononcé aux fêtes de Renchen en 1879 (p. 100-110), un essai sur Haller (p. 111-118) et un autre sur Klopstock (p. 119-159), ce dernier essai, un des meilleurs, sinon le meilleur du volume, original, plein d'aperçus, contenant beaucoup en peu de pages. Nous retrouvons Klopstock dans l'étude suivante (p. 160-177), où M. S. reproduit un mémoire d'un courtisan de Carlsruhe, le bavard et médi-

sant Ring, sur le séjour du poète à la cour du margrave de Bade et sur sa fuite nocturne. Après Klopstock, son disciple Miller, l'auteur du *Siegwart* (p. 178-198); M. S. raconte, d'après la correspondance inédite du larmoyant romancier et poète, son « odyssée d'amour » et montre avec esprit que Miller n'a fait que transporter dans le *Siegwart*, avec de légers changements, des scènes de sa propre existence. L'essai sur la *Lenore* de Bürger (p. 199-248) renferme une version jusqu'ici inconnue du célèbre poème, et qui, comme dit M. S., tient le milieu entre l'esquisse primitive et la forme définitive, telle que la donna l'*Almanach des muses*; M. S. y a joint de nombreux détails sur le sujet de *Lenore* dans les diverses littératures. Nous arrivons, en suivant l'ordre chronologique adopté par M. S., aux études sur Goethe. Signalons le portrait de *Frau Rath*, la mère de Goethe (p. 249-271), l'essai sur Frederique Brion (p. 272-285, à propos du livre du pasteur Lucius), deux pages sur le nom d'O Feral qui se trouve dans une lettre de Goethe à Salzmann et qui avait intrigué les commentateurs (p. 286-287; c'est O Feral, de Dresde, étudiant à l'université de Strasbourg), un article intitulé *aus der Wertherzeit* et inspiré par la publication des lettres de Goethe à Sophie de La Roche, et à Bettina Brentano (p. 288-301); d'autres articles sur M^{me} de Stein, sur Marianne-Suleika, sur F. J. Frommann. Citons encore les essais *sur Schillerlitteratur* (p. 340-349), sur Henri de Kleist et ses drames (p. 350-380), sur le génial Ferdinand Raimund (p. 381-402), sur les drames d'Elfride (p. 403-417, analyse des pièces qui traitent le sujet, Bertuch, Klinger, Schiller, etc.), sur Berthold Auerbach (p. 418-436), sur Theodore Storm (437-479). Le volume se termine par la conférence ou, comme nous disons, par le discours d'ouverture que M. Schmidt a prononcé à l'Université de Vienne sur « les chemins et les buts de l'histoire de la littérature allemande ».

3. — Au milieu de ses nombreuses occupations, donnant des leçons à l'Université de Vienne, dirigeant ensuite les archives de Goethe à Weimar, publiant le texte primitif des lettres d'Italie, découvrant la première version du *Faust*, enfin quittant Weimar pour remonter en chaire et faire à Berlin un cours de littérature allemande¹, M. Erich Schmidt a trouvé le temps de composer une grande biographie de Lessing qui comptera, lorsqu'elle sera terminée, parmi les meilleures œuvres d'histoire littéraire et prendra rang à côté du *Winckelmann* de Justi et du *Herder* de Haym. Cette biographie comprend déjà deux volumes, dont le premier a paru en 1884, et le deuxième en 1886. Le

1. Le premier volume est signé par le « professeur à l'Université de Vienne », et le second par le « directeur des archives de Goethe à Weimar »; le troisième sera signé par le « professeur à l'Université de Berlin »; les trois volumes du *Lessing* de M. Erich Schmidt nous font suivre ainsi les principaux événements de sa carrière universitaire et littéraire.

premier volume est divisé en deux livres : I. jusqu'à la guerre de Sept ans; II. de Berlin à Wolfenbüttel ¹. M. S. retrace d'abord l'enfance de Lessing et ses études à Kamenz et à Meissen; il décrit, à ce propos, la Lusace et la ville de Kamenz; il fait le portrait du père de Lessing; il expose ce qu'étaient les *Fürstenschulen* et, en particulier, celle de Meissen ou de Sainte-Afra, leur enseignement, leurs exercices; il nous montre le jeune Lessing « la perruque sur la tête, le visage courbé sur les livres et les figures de mathématiques », faisant ses devoirs en se jouant, déjà avisé, audacieux, *moquant*, comme le nommaient ses maîtres qui « accompagnaient de justes espérances pour l'avenir le développement de cet impétueux talent ». Le jeune Afranien se rend à Leipzig; ici, quelques pages sur cette ville qui était devenue l'école de la *Löfflei* et le modèle *der politen Conduite*, sur les gloires littéraires du pays, Gellert et Rabener, sur les professeurs de l'Université, Kästner, Ernesti, Christ, enfin, sur Gottsched et sa fameuse querelle avec les Suisses. Lessing se lie avec Mylius, ce *verbummeltes Genie*, dit M. S.; mais, comme le remarque le critique, l'ambitieux se tourne déjà de tous les côtés, partout où les succès paraissent sûrs et glorieux (p. 74). Il fait des vers anacréontiques, et, à l'imitation de Hagedorn et de Gleim, compose ses froides *Kleinigkeiten*. Comme Kästner, il forge des épigrammes. Ses *Fragments* sont inspirés de Haller et de Klopstock. Enfin, lorsqu'il connaît la Neuber et que paraît la seconde édition de la *Schaubühne* de Gottsched, il rêve d'égaler ceux qu'il appelle alors le grand Molière et le divin Voltaire. M. S. analyse le *Damon*, l'*Alte Jungfer*, le *junge Gelehrte*, le *Freigeist*, *die Juden*; les essais dramatiques de jeunesse, conclut-il, nous « mènent des bas-fonds d'exercices moraux, de situations comiques, de plaisanteries de domestiques, de plates amourettes et d'imparfaites études de caractères aux libres hauteurs d'une humanité incorruptible, tolérante, et en même temps vaillante » (p. 140). De Leipzig, M. S. nous conduit à Berlin, dans le Berlin de Frédéric II, et ici, selon sa coutume, il fait encore une pause, nous trace un joli portrait de Frédéric littérateur, nous esquisse en traits rapides et justes le *Berlinerthum* d'alors avec ses bons et ses désagréables côtés. L'étudiant est devenu homme de lettres; il se fait traducteur et journaliste; il entre en relations avec Voltaire qui était et « resta pour lui, à maint égard, l'idéal de l'écrivain » (p. 188); il publie ses *Rettungen* et son impitoyable critique de la traduction de Lange; (il fut, dit à ce propos M. S., un « plagosus Orbilius » pour l'Horace allemand, p. 234); il compose *Miss Sara Sampson*; il noue amitié avec Mendelssohn et Nicolai, un homme qui « a trop longtemps vécu; on ne connaît plus aujourd'hui que le Nicolai d'après 1770 ». Mais

1. Erstes Buch *Bis zum siebenjährigen Kriege*. Quatre chapitres : I. *Heimat und Schule*. II. *Auf der Universität*. III. *Jugendpoesie*. IV. *Der Berliner Literat*. Zweites Buch. Von Berlin bis Wolfenbüttel. Quatre chapitres : I. *Leipzig und Berlin*. II. *Briefe, die neueste Litteratur betreffend*. III. *Breslau*. IV. *Minna von Barnhelm*.

l'intimité de ce savant *Kleeblatt* ne dura pas longtemps, et en 1755 Lessing revenait à Leipzig ; « il se préparait en silence aux exploits du critique et voulait, après une pause salubre, reparaitre en maître et en législateur esthétique ». M. S. le montre formant à Leipzig de nouvelles amitiés, avec le noble Ewald de Kleist, l'homme qu'il a le plus aimé, et avec Gleim, se livrant à des « expériences dramatiques », écrivant des canevas ou des fragments de pièces, ce *Philotas* « petit drame guerrier » que M. S. rapproche ingénieusement de *Cissidès et Pachès*, la « petite épopée guerrière » de Kleist, et ce *Faust*, imparfait, inachevé, mais qui « amène et élève le plus grand sujet de la poésie populaire germanique dans le domaine de l'art dramatique allemand » (p. 361), éditant les épigrammes de Logau, publiant ses *Fables*. Il faudrait nous arrêter longuement en cet endroit et louer, comme il convient, l'impartialité de M. S. ; contentons-nous de dire qu'il rend toute justice à notre La Fontaine, dont il vante la « profondeur lyrique » et la « son-nige Heiterkeit », qu'il traite son héros de « disciple fanatique d'Esopé », et qu'il regarde le point de vue auquel s'est placé Lessing comme « étroitement limité » ; c'est, dit-il encore (p. 390), chasser la fable de l'empire de la poésie. Aux *Fables* succèdent les célèbres *Lettres sur la littérature contemporaine* ; M. S. en admire justement la fraîcheur, la jeunesse, le ton libre, superbe, belliqueux ; il les analyse longuement ; il en rappelle les principaux passages, et, entre autres, la « sentence de mort » prononcée contre la réforme théâtrale de Gottsched ; « ces *Lettres*, conclut-il, sont le triomphe de la « polyhistorie » critique de Lessing, car jamais un grand journaliste ne sut courir à tant de selles, et elles sont aussi le triomphe de son style, qui n'a jamais été aussi souple et aussi excellent ; c'était là, non pas une négation impuissante, mais une critique productive » (p. 425). Suit le séjour de Lessing à Breslau ; le voilà secrétaire de Tauenzien ; le voilà composant et faisant jouer sa *Minna de Barnhelm* ; on n'a jamais mieux apprécié que le fait M. S., l'importance historique de cette pièce et le souffle guerrier qu'elle respire ; le jugement que le critique porte sur les personnages, sur Tellheim qu'il rapproche du major Kleist, sur Franziska, cette « Lisette germanisée », sur Just, sur Werner, sur Riccaut « à la fois capitaine et joueur » se lit avec le plus vif intérêt. Ce chapitre sur *Minna*, le plus étincelant peut-être de l'ouvrage, termine le premier volume de M. Schmidt. — Le deuxième renferme quatre chapitres : le *Laocoon*, *Hambourg*, *Emilia Galotti*, *Wolfenbüttel* ¹. Le chapitre consacré au *Laocoon* est une des meilleures études qu'on possède sur ce livre que M. S. nomme, non seulement « classique » mais « canonique » ; l'auteur en

1. En réalité, le deuxième livre de l'ouvrage, de Berlin à Wolfenbüttel, se continue, dans ce second volume, par le v^e chapitre (le *Laocoon*), par le vi^e (*Hambourg*) et par le vii^e (*Emilia Galotti*). Vient ensuite un troisième livre intitulé *Wolfenbüttel*, et dont nous n'avons ici que le premier chapitre : *Le bibliothécaire et Eva Kœnig*.

raconte l'histoire; il en fait l'analyse; il en expose les principes et les applications; il rapproche Lessing et Diderot, institue une comparaison avec Winckelmann, rappelle l'impression produite sur Herder et sur Goethe. La *Dramaturgie de Hambourg* suit de près le *Laocoon*. M. S. montre que la « tactique » de Lessing aboutit à ces termes « Messieurs les Français, votre tragédie ne vaut rien pour nous, mais vous vous entendez à la comédie et en cela vous restez nos maîtres » (p. 95). « En ce qui concernait la tragédie, dit-il encore, Lessing devait faire table rase; il ne pouvait réussir que s'il agissait radicalement » (p. 100-101), et il cite le mot de Victor Cherbuliez, que les Allemands seraient bien ingrats, s'ils ne regardaient pas la *Dramaturgie* comme un chef-d'œuvre. M. S. raconte ensuite la polémique de Lessing contre Klotz, ou, comme il dit, son grand duel public avec le vain prétendant de Halle (p. 147), et en expose les conséquences. Il apprécie l'*Emilia Galotti* avec autant d'éclat, avec autant de pénétration et de détail qu'il avait apprécié *Minna de Barnhelm* dans le premier volume; il expose ce que cette tragédie a d'*antihöfisch*, et comment elle a obtenu, selon le mot de Lessing, une admiration qui doute, et un doute qui admire; il prouve qu'elle fit époque, qu'elle eut sur les écrivains de la période d'orage une influence décisive, enfin qu'une nouvelle de Bandello fournit à Lessing de nombreux traits de son drame, et une autre, quelques passages de la grande tirade d'Orsina. C'est à ce moment que Lessing devient bibliothécaire à Wolfenbüttel; M. S. nous raconte sa vie solitaire, l'impression qu'il produisit sur les habitants et entre autres sur un M. de Liebhaber¹, ses trouvailles à la Guelferbyтана, ses travaux (*zur Geschichte und Litteratur*), ses fiançailles. Les pages consacrées au mariage de Lessing avec Eva König² sont très attachantes, et le portrait de cette noble et courageuse femme est un des mieux réussis de l'ouvrage. M. S. analyse et juge fort bien la correspondance des deux amants; il narre avec charme les divers incidents de cette passion éclos sur le tard; mais *ein spätes Glück, ein kurzes Glück* (p. 329); le 10 janvier 1778, meurt Eva; « rien de plus saisissant que la douleur de Lessing, que ce gémissement sans larmes, ces sanglants sarcasmes, cette morne résignation, cet incroyable effort pour sortir de la nuit du désespoir et revenir à la lumière, vivre encore, aimer encore, haïr encore et user le reste de son existence, non point dans un pessimisme malade ou dans des plaintes languissantes, mais dans l'agitation du combat » (p. 344-345). — Tels sont, en résumé, les deux volumes, déjà parus, de la biographie de Lessing. Elle ne renferme rien de très nouveau, et il était impossible à l'auteur, après le dernier glanage de l'édition Hempel, de découvrir de l'inédit. Il a consulté les sources con-

1. P. 244-246 « Dieser Mann besitzt einen hocharleuchteten Geist und eine antike Seele ».

2. Nous saurons désormais qu'Engelbert Kœnig est mort à Venise le 20 décembre 1769 (p. 290).

nues ; il cite les mêmes passages que ses devanciers ; il reproduit les mêmes faits que Danzel-Guhrauer. Mais, outre qu'il a pu se servir des études spéciales, récemment publiées, dont la vie et les travaux de Lessing ont été l'objet, il connaît mieux sa littérature du xviii^e siècle qu'aucun de ses prédécesseurs. Il mêle, comme nous l'avons vu, au récit de l'existence de son héros et à l'appréciation de ses œuvres, des tableaux du temps. Citons, par exemple, la peinture de la Saxe à l'époque de Brühl, et du « petit Paris », de la ville de la Pleiss où florissait le journalisme, où se centralisait la librairie, où tout le monde visait au bel esprit. Citons, dans le deuxième volume, la description de Hambourg, à la fois *Geldstadt* et *Theaterstadt* et celle de Wolfenbüttel et de son château : après nous avoir montré ce grand donjon abandonné dont Lessing habite le troisième étage, l'auteur nous fait, en quelques pages rapides, l'histoire de la maison des Guelfes, et, un peu plus loin, après avoir raconté les visites du bibliothécaire de Wolfenbüttel à ses amis de Brunswick, à Ebert, à Eschenburg, il nous introduit à la cour du duc Charles et nous présente le feld-maréchal prussien Ferdinand, le vainqueur de Minden, et « la figure la plus remarquable », le prince héréditaire Charles Guillaume Ferdinand (p. 283-285). M. S. excelle surtout dans le portrait, tracé à grands traits, résumant en quelques lignes ou en peu de pages tous les côtés d'un talent, les principaux incidents de la vie d'un littérateur et ses œuvres les plus saillantes ; nul ne sait mieux que lui, parmi les critiques de l'Allemagne actuelle, saisir et reproduire les diverses natures d'écrivains. Nous renvoyons le lecteur aux portraits du pasteur Lange, de Sulzer, de Ramler, que tourmentait l'incurable manie de corriger les poésies d'autrui, de « *Herr Moses* » sans qui Lessing n'aurait peut-être pas écrit le *Laocoon*, du fier et sentimental auteur du *Printemps*, du bon papa Gleim, de Klotz. L'auteur cherche évidemment à tout embrasser, à tout étreindre, et il y réussit. Rien de ce qui touche de près ou de loin à Lessing ne lui est étranger, et il ne se lasse pas de caractériser, ne serait-ce que par une épithète expressive, les hommes, les lieux, les choses qu'il fait passer devant nos yeux¹. Il nous donne les états de service du moindre écrivain qu'il nous présente. Il visite et décrit les endroits où son héros a vécu, et il parle dans sa courte préface des « belles heures instructives qu'il a passées à Kamenz, à Meissen, à Breslau, à Brunswick, à Wolfenbüttel, à Hambourg et à Berlin, chez M. C. R. Lessing » (p. III-IV). Comme l'a montré déjà notre analyse, il a soin d'exposer dans quel état Lessing trouvait tel ou tel genre de littérature qu'il abordait, quels étaient ses devanciers, quels sont les travaux de ceux qui l'ont suivis, et il déploie, à cette occasion, une très louable et très rare connaissance des littératures étrangères, et spécialement de la nôtre. Son

1. Citons en un exemple : I, p. 97 ; M. S. dit que Lessing ne pouvait viser à la langue de Haller ou au style de Klopstock : il veut, au passage, noter ces deux styles et il écrit « Hallers ringende Sprache » et « Klopstocks taumelnden Styl. »

chapitre sur *Laocoon* est, en réalité, une sorte de fragment de l'histoire de l'esthétique ; M. S. cite, à ce propos, les *Salons* de Diderot — dont il fait, ce nous semble, un éloge exagéré — et les œuvres de Goëthe, entre autres *Hermann et Dorotheë*. Lorsqu'il parle de la « Dramaturgie de Hambourg », il esquisse une histoire de la critique théâtrale et s'étend très longuement et avec une remarquable compétence sur les définitions d'Aristote. S'il traite de la querelle de Lessing avec Klotz, il saisit l'occasion de nous retracer un côté curieux de l'histoire de l'érudition. De même, lorsqu'il s'agit de la fable. De même, quand il est question des comédies de jeunesse de Lessing ; M. S. apprécie successivement, en homme qui les a lus dans le texte, et notre Regnard, et notre Marivaux, et le danois Holberg, et Adelgonde Gottsched. Au milieu de tous ces aperçus, de toutes ces remarques tantôt originales, tantôt empruntées à d'autres, mais que M. S. sait rendre siennes en les animant de sa verve, Lessing n'est pas, comme on pourrait le croire, rejeté dans la pénombre. Ces copieux détails qui, de prime abord, paraissent étrangers au sujet, éclairent plus vivement encore l'activité presque universelle de Lessing ; l'entourage fait connaître d'autant mieux l'homme et l'écrivain ; il n'y a pas de *Lebensbild* sans *Zeitbild*. Les discussions ou les passages qui semblent être des digressions nous ramènent toujours à Lessing. Lorsque M. S. parle, dans le premier volume, à propos des « lettres sur la littérature contemporaine », de la gazette morale rédigée par Klopstock et ses amis et intitulée *Nordischer Aufseher*, il juge fort impartialement, sans injustice aucune, les rapports de Lessing et du poète de la *Messiede*. Il n'est pas d'ailleurs un panégyriste à outrance ; malgré l'enthousiasme que lui inspire son héros, il sait marquer les bornes de son talent. Bref, cette biographie de Lessing est excellente de tout points. Elle n'est pas froide et terne, comme l'œuvre, si consciencieuse du reste, de Danzel-Guhrauer. Elle est vivante, pleine de chaleur et de mouvement ; rien n'y traîne, rien n'y languit ; le récit qui a quelque chose de *Lessingisch*, d'ardent, d'impétueux, vous emporte comme dans un courant rapide. Le style de l'auteur est, qu'on nous permette d'employer l'expression allemande, *flott* ; il a de l'entrain et de la vivacité, je ne sais quoi de frais et de gaillard ; il vise, comme le style de Lessing, à être frappant, *treffend*, et vraiment, on rencontre presque à chaque page des expressions vigoureuses dans leur familiarité, souvent brillantes et heureuses ; la langue de M. S. a infiniment de saveur, *saft und kraft*. Peut-être pourrait-on lui reprocher néanmoins çà et là tantôt un peu de négligence et d'abandon, tantôt un peu de recherche ; à certains instants, on est comme ébloui par ce pétillement d'esprit¹. Mais le blâme s'arrête devant la belle ordonnance du sujet et l'habile disposition des chapitres, devant l'immense savoir de l'auteur qui répand à foison et « secoue de

1. I, p. 115, lisez « en tapinois » et non « au lapinois ; » *id.*, p. 235, « coordonnait, et non « coordonnait », etc.

sa manche » les comparaisons et les rapprochements, devant l'exactitude de ses analyses, la finesse et la sagacité de ses observations, la sûreté de ses jugements, enfin — un Français ne saurait trop insister sur ce point, et l'auteur sera sensible à cet éloge — devant la verdeur et, si l'on peut dire, la bonne santé de son style. Ni l'Anglais Sime, ni Stahr, ni Kuno Fischer ne peuvent entrer en comparaison avec M. S. ; seul, Danzel conserve encore sur quelques points, je ne veux pas dire sa supériorité, mais sa valeur ; le solide et pesant critique de Leipzig a si bien développé certaines parties de l'œuvre de Lessing que le nouveau biographe n'a pu le surpasser qu'en le résumant avec éclat ; toutefois, Danzel n'était qu'un érudit ; M. Erich Schmidt est, non seulement un érudit, mais un écrivain, et un écrivain original.

4. — Le grand Lessing avait un frère, Karl Gotthelf, qui fit de bonnes études à Meissen et à Leipzig, vécut avec son aîné à Berlin et connut assez intimement Moïse Mendelssohn, Ramler et Nicolai. Il s'était d'abord mis à la solde des libraires. Mais Mendelssohn le fit nommer « assistant » à la direction générale des monnaies ; il fut dès lors à l'abri du besoin, épousa la fille du libraire Voss, devint directeur de la monnaie à Breslau et mourut le 17 février 1812. M. Eugène Wolff nous raconte longuement la vie de ce Karl Gotthelf Lessing, d'après la correspondance des deux frères. Il énumère et analyse ses travaux littéraires, ses articles dans l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* et dans d'autres revues, ses traductions (par exemple, des *Recherches philosophiques sur les Américains*, de Pauw et du *Man of feeling*, de Mackenzie), ses œuvres dramatiques, *der stumme Plauderer* (1768), *der Lotteriespieler*, *Ohne Harlekin*, *der Wildfang* (1769), *der Bankrot*, *die Mätresse*¹, *die reiche Frau* (1780). Les analyses de M. W. sont très détaillées ; elles n'oublient pas les appréciations de la critique du temps ; elles citent les sources étrangères auxquelles a puisé Karl Lessing. M. W. mentionne également la publication des tragédies de Brawe (1768) et le remaniement scénique de la *Kindermörderin* de H. L. Wagner (1776). Mais ce qui assure à Karl Lessing la reconnaissance de la postérité, c'est l'édition qu'il donna, en trente parties, des œuvres et de la correspondance de son frère (1784-1794), du *Theologischer Nachlass* et du *Literarischer Nachlass* (1784) ; comme l'a dit Redlich, Karl Lessing sauva beaucoup de choses que, sans lui, nous aurions pour toujours ignorées. Enfin, il faut citer la *Biographie* de Gotthold Ephraim Lessing, parue en 1793 et en 1795, et où l'on remarque surtout le portrait du pasteur de Kamenz, le récit de l'enfance de Gotthold et de ses années d'école et d'université, de son conflit avec Voltaire, ainsi que le *Briefwechsel* des deux frères (1794) qui renferme d'importants détails sur l'histoire de la littérature et particulièrement du théâtre à Berlin. On voit qu'à son tour, Karl Gotthelf Lessing méritait une biographie.

1. M. Wolf a publié une réimpression de cette comédie (Heilbronn, Henninger).

M. Eugène Wolff s'est très bien acquitté de sa tâche. Son travail, qu'il a présenté comme « dissertation inaugurale » à la Faculté de philosophie d'Iéna, se ressent un peu de son origine. Les divisions ne sont pas nettement tranchées ; il y a parfois des longueurs, de trop copieuses citations ¹ ; le récit manque d'animation et de couleur. Mais l'auteur a tout consulté ; il a fouillé les bibliothèques de Berlin et de Dresde ; il s'est renseigné auprès du petit-fils de son héros et du docteur Gumbinner qui possèdent encore quelques documents relatifs aux dernières années de Karl Gotthelf Lessing et à ses procès avec les héritiers de Voss ; son étude atteint le but qu'il s'est proposé : « faire connaître le développement ainsi que les efforts et les relations littéraires de celui qui, de tous les frères du grand Lessing, lui ressembla le plus et fut le plus rapproché de sa personne. »

5. — Le troisième volume de l'édition nouvelle des œuvres de Lessing, entreprise par M. Fr. Muncker, a été fait avec le même soin, la même exactitude scrupuleuse — *peinlich genau*, pour employer une expression du jeune professeur de Munich — que les deux volumes précédents dont nous avons rendu compte dans cette Revue. Il renferme *Nathan der Weise*, les deux comédies de jeunesse que l'auteur avait lui-même rejetées plus tard, *Damon* et *die alte Jungfer*, et les pièces ou fragments de pièces posthumes, ce qu'on nomme le *theatralischer Nachlass*. M. M. a reproduit le texte du *Nathan* et de *Damon* comme l'avait fait Lachmann, d'après les trois éditions authentiques de 1779, et celui de *l'alte Jungfer* d'après l'édition originale, très rare d'ailleurs, de 1749. En ce qui concerne les esquisses et projets de pièces laissés par Lessing, M. M. en a trouvé tous les manuscrits dans les bibliothèques privées ou publiques de Berlin et de Breslau. Il a pu ainsi rétablir en beaucoup d'endroits le texte de Lessing, arbitrairement modifié par le frère du poète et par Ramler, le grand correcteur du temps. Il a pu, en outre, augmenter ou compléter les fragments jusqu'ici connus : il donne pour la première fois le commencement du premier plan de *Fatime*, les deux esquisses du *Schlaftrunk* en entier, de nombreuses additions à la *Matrone von Ephesus* et quelques lignes non déchiffrées jusqu'à présent dans l'esquisse du *Nathan*. L'édition des fragments que publie M. M. diffère peu de celle que M. Boxberger a fait paraître dans la collection Kürschner et que nous avons louée ici même. Il faut y noter néanmoins l'ordre dans lequel sont classés les fragments. M. M. adopte l'ordre chronologique et à la suite de comparaisons fructueuses et de longues études, il range ainsi ces pièces ou canevas de pièces : d'abord celles que Lessing avait faites à Leipzig, *Hannibal* ; *Giangir* ; *der Leichtgläubige* ; *die beiderseitige Ueberredung* ; — puis les fragments de Berlin, *Catilina* (début de la tragédie de Crébillon) ; le *Freigeist* ;

1. A quoi bon indiquer le contenu des trente volumes de l'édition des œuvres de G. E. Lessing et du *Nachlass* ?

Tarantula; *Samuel Henzi* (qui figurera naturellement avec les *Lettres* 22 et 23, dans le prochain et quatrième volume de l'édition); *Weiber sind Weiber* (1749); *Justin*; *Eraclio*; *Fenix*; *Palaion* (1750); *der gute Mann*; *der Vater ein Affe, der Sohn ein Jeck*; *die aufgebrachte Tugend*; *die Grossmüthigen*; *der Dorfjunker*; *Ludwig und Aurora* (1753-1754); — puis ce que fit Lessing dans son nouveau séjour à Leipzig: *die glückliche Erbin*; *Vor diesen*; *das befreite Rom* (1756); *Virginia* (1757); *Kleonnis*; *das Horoskop*; *Faust* (1758); — enfin, *Fatime*; *Alcibiades*; *die Witzlinge*; *der Schlaftrunk*; *Die Matrone von Ephesus*; *der Galeerensklave* (1767 ou 1768); *Spartacus*; *Werther, der bessere*. Comme dans les volumes antérieurs, M. Muncker n'a corrigé que les fautes évidentes d'impression et d'orthographe. Il a fort bien fait de conserver tel quel le texte français du *Palaion*.

A. CHUQUET.

271. — **Les commencements d'une conquête**, par Camille ROUSSET, de l'Académie française. Paris, Plon, 1887, 2 vol. in-8, avec atlas.

(Second article)¹.

En 1879, M. Camille Rousset a publié, sous le titre : *La conquête d'Alger*, le récit des événements qui amenèrent la chute du pouvoir des Deys; il continue aujourd'hui cet ouvrage par l'histoire des dix premières années de l'occupation française². C'est une période bien intéressante et bien instructive; on y voit tous les inconvénients du système bâtarde de *l'occupation restreinte*; on y apprend ce qu'il en coûte à un peuple d'avoir un gouvernement qui ne sait pas (ou qui ne peut pas) vouloir, qui hésite au début devant les dépenses les plus nécessaires, et se trouve par là même contraint à en faire dix fois davantage, lésinant au moment où quelques subsides eussent assuré le succès, et prodiguant ensuite l'or et le sang, quand il s'agissait d'effacer la trace de revers qu'une économie mal entendue avait rendus inévitables. Si, au lieu de marcher à l'aventure, et à travers mille fluctuations, on se fût préoccupé d'étudier tout d'abord l'esprit et l'histoire des populations vaincues, on eut évité la plupart des fautes commises, et l'on n'eut pas recommencé, à trois siècles de distance, la triste épopée de

1. Ayant reçu en même temps deux articles sur le livre de M. Rousset, nous avons cru de notre devoir de les publier tous les deux, pensant que ces deux articles permettraient à nos lecteurs de mieux juger des qualités de l'ouvrage et en même temps des côtés par lesquels il prête à la critique. [*Réd.*]

2. Le *Bulletin de correspondance africaine* (an. 1885, fasc. I-II) contient un compte-rendu très substantiel de la partie de cet ouvrage qui avait paru jusque-là dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce travail est dû à M. Cat, maître de conférences à l'Ecole des lettres d'Alger; nous nous sommes cru tenu à le citer avant tout, parce que nos appréciations et nos conclusions seront presque identiques aux siennes.

l'occupation espagnole ¹. On ne se fût pas laissé acculer à la côte, et bloquer par l'ennemi dans des régions malsaines; on ne se fût pas engagé en détail, dépensant ainsi bien plus d'argent et d'hommes qu'il n'en eut fallu pour être les maîtres du premier coup, abandonnant au fer des fanatiques nos alliés d'un jour, semant ainsi la méfiance autour de nous, et faisant tout ce qu'il fallait pour laisser croire à l'instabilité de notre puissance. Des généraux français n'auraient pas métamorphosé eux-mêmes en *Sultans* des aventuriers qui ne durent qu'à notre excessive crédulité les instruments de force dont ils se servirent plus tard contre nous. Les gouverneurs auraient refusé d'accepter la fâcheuse dualité des pouvoirs; ils auraient demandé pourquoi on leur adjoignait une sorte de gouverneur civil, alors que l'élément civil faisait presque entièrement défaut, et l'on n'eut pas vu des agents inférieurs négocier avec les chefs indigènes à quelques pas des commandants d'armée, et à leur insu; les gens les plus tarés et les plus cupides n'eussent pas reçu les fonctions de chargés d'affaires de la France, ce qui eut épargné à nos généraux une humiliante promiscuité et des débats scandaleux, dont les plus purs ne se tirèrent pas toujours sans quelques éclaboussures. Toutes ces erreurs engendrèrent l'incertitude dans le commandement, et le dégoût chez la plupart de ceux qui voyaient que tous leurs efforts n'aboutissaient qu'à tourner dans le vide; la parcimonie de la Chambre des députés, son esprit étroit d'opposition, sa méconnaissance des véritables lois de l'économie politique ², ne cessèrent d'aggraver le mal, et abandonnèrent pendant ces dix années une armée dévouée et souvent héroïque au plus misérable destin qu'il soit possible de rêver.

Tel est le croquis du tableau que nous nous attendions à voir dans l'œuvre de M. C. R.; il n'a pas cru devoir le faire, et nous le regrettons; pour nous, le rôle d'un historien n'est pas celui d'un annaliste; celui-ci peut se contenter de la narration des faits, tandis que le premier doit en dégager un jugement d'ensemble. Au moins, si les faits eux-mêmes étaient racontés scrupuleusement et sans omissions! Tel n'est pas le cas; car l'auteur croit *user de son droit en choisissant parmi les incidents, et en ne mettant en lumière que ce qui a du re-*

1. Il n'y a pas de rapprochement plus curieux à faire. Ce sont les mêmes fautes commises, la même indécision chez les gouvernants, la même bravoure et le même dévouement dans les armées, la même incurie en matière d'approvisionnements et de soins hygiéniques, le même désordre dans la distribution des pouvoirs; nous nous sommes heureusement arrêtés à temps dans la mauvaise voie.

2. A moins qu'un collectionneur n'en fasse un recueil spécial, extrait du *Moniteur*, on ne saura jamais combien d'inepties furent proférées à ce sujet; les Desjoubert, Passy, de Sade, etc., semblaient convaincus qu'on pouvait fonder une colonie sans qu'elle fut, au début, onéreuse pour la mère-patrie. Aujourd'hui encore, il ne manque pas de gens qui ne jugent que par la comparaison du budget des recettes à celui des dépenses, sans tenir compte de deux *facteurs* bien autrement considérables, l'influence politique et le développement de la marine, de l'industrie et du commerce.

lief (1, p. 270.)¹. Mais qui appréciera le plus ou moins de *relief de l'incident*, puisque le lecteur ne le connaîtra pas? Et, précisément, cette affirmation très discutable surgit à propos du silence gardé sur les belles et fructueuses opérations du général d'Uzer dans le nord de la province de Constantine, pendant le printemps et l'été de 1833. C'est en vertu de cette même théorie que le récit des événements nous est présenté avec plus ou moins de détails, non en proportion de leur importance, ce qui serait bien, mais selon que l'auteur les a trouvés plus ou moins pittoresques, où selon que tels ou tels y ont joué un rôle prépondérant; c'est ainsi que les expéditions auxquelles assistent les princes d'Orléans, Lamoricière et Changarnier sont décrites avec un soin scrupuleux. Ces deux derniers capitaines ont toute la faveur de M. C. R., et il en fait un portrait tellement flatté qu'on ne les reconnaît guère; s'il n'est que juste en louant l'intelligence et l'ardeur au travail du premier, la ténacité du second, la bravoure qui leur fut commune à tous deux, pourquoi ne pas nous parler de leurs défauts? Pourquoi ne pas nous montrer leur ambition insatiable, leur égoïsme démesuré, l'absence de scrupules qui les conduisit à gaspiller les fatigues et la vie des hommes qui leur étaient confiés, au profit exclusif de leur gloire personnelle? Nous cherchons en vain l'image du Lamoricière saint-simonien, républicain sous une monarchie qui le comblait de faveurs, peu zélé pour une république dont il eut voulu être le président, défenseur du pouvoir temporel des Papes (ce qui amusa bien ceux qui l'avaient connu jadis) et apportant partout l'esprit d'opposition brouillonne qui mit à une si rude épreuve la patience du maréchal Bugeaud, et plus tard celle du cardinal de Mérode. Où voyons-nous Changarnier tel qu'il fut, duelliste par vocation², partageant son régiment en deux factions, peu discipliné (quoique très exigeant en matière de discipline) très insatiable de toute sa personne, et, au déclin de sa vie, animé d'une rage inutile et comique contre les institutions que son pays s'était données? En vérité, nous pourrions croire qu'on a plutôt voulu faire le panégyrique du vaincu de Castelfidardo et du Monck en expectative, que le portrait des deux généraux d'Afrique. La figure d'Abd-el-Kader est encore moins ressemblante; M. C. R. lui accorde libéralement « *l'intelligence, la sagacité, la volonté, le génie. Eloquent à l'égal des plus grands orateurs, il maniait à son gré les foules...* » (1, p. 218.) Et, plus loin : *issu d'une lignée de saints et d'ascètes...* (1, p. 310.) Voilà l'Abd-el-Kader de la légende, — *le sultan né sous les palmes!* — Qui nous montrera le véritable, le petit marabout rusé, fils d'un agitateur obscur, le soi-disant Chérif, qui ne dut

1. Singulière théorie, bien faite pour étonner tous ceux qui, sur la foi des vieux maîtres, croient que l'historien : — *ne doit rien dire qui ne soit vrai, et ne rien cacher de ce qui est vrai.*

2. Voir : *Généraux et soldats d'Afrique*, par le capitaine Blanc, p. 39 et suiv. (Paris, Plon. 1885, in-12). L'auteur est un témoin oculaire et bienveillant pour son ancien chef.

son élévation qu'à notre ignorance, notre crédulité, et aux divisions du commandement; se servant plutôt des supplices comme moyen de persuasion que d'une éloquence très banale; avec cela, féroce et hypocrite, d'une bravoure journalière, couvert du sang de sa propre famille, s'éloignant à dessein du théâtre des crimes ordonnés ou consentis par lui, trompeur au-delà de toute expression, et ne mentant jamais si bien que lorsqu'il invoquait la vérité; enfin, justifiant toujours le vieux dicton qui flétrit sa race : *Une pièce fausse est moins fausse qu'un homme des Hachem.*

Que dire encore de la population civile qualifiée en bloc d'*écume, scories* (I, p. 156) et, plus loin, de *mercantis, cabaretiers*, etc. (passim). Nous savons que ces injures furent pendant trop longtemps à la mode dans un certain monde; un historien devrait en vérifier la valeur. Certes, l'armée d'Algérie traîna à sa suite une bande de débitants de boissons et de déclassés de toute espèce; à quelle armée du monde cela n'est-il pas arrivé? Mais confondre de parti pris cette tourbe avec les audacieux colons, qui, au mépris de leur vie, jetèrent les bases du merveilleux établissement qu'on peut admirer aujourd'hui, c'est le comble de l'injustice. Ce n'est point ainsi que s'expriment les Bugeaud, les Saint-Arnaud et les Bosquet; ils laissent ce débordement de vocables malséants à des atrabillaires semblables à M. de Montagnac; quand on prend un guide semblable, pourquoi ne pas le suivre jusqu'au bout, et ne pas traiter avec lui Bugeaud de *cornichon*, Abd-el-Kader de *polisson*, Yusuf d'*imbécile*, Parchappe de *farceur*, Guénéheuc de *momie* et de *cruche*, et Valée de *vieux chat sauvage*, d'*ogre*, de *fléau* et de *vieux scélérat* ¹? Ce serait aussi légitime que de parler avec un mépris injustifiable des premiers défricheurs du Sahel et de la Mitidja, et que d'appeler *accapareurs* des gens qui furent le plus souvent victimes de la perfidie des indigènes et des hésitations du gouvernement. Et, à ce propos, pourquoi n'avoir pas rendu justice au maréchal Clauzel, en le lavant des indignes accusations proférées contre lui? Ses *Explications* ² ne sont-elles pas plus que satisfaisantes? En revanche, pourquoi n'avoir pas flétri comme il convenait les Hecquet et les Rigny, et n'avoir pas signalé la singulière attitude du baron Baude, lors de la retraite de Constantine?

M. C. R. croit à la légende des Ben Gana et à leur victoire de Salson (II, p. 410). M. de Galbois y crut aussi, mais pas longtemps; il avait été indignement dupé. Il résulte d'une enquête historique faite par M. Féraud, alors interprète militaire ³, qu'aucun des Ben Gana n'assista au combat de Salson; que les drapeaux, canons et armes pris par

1. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac (Paris, Plon, 1885, in-8°. Voir les pages 26, 84, 69, 80, 89, 111, 125, 155, etc.

2. *Explications du maréchal Clauzel* (Paris, 1837, in-8°).

3. Maintenant ministre plénipotentiaire au Maroc; voir *Revue africaine*, 1884, p. 260 et suiv.

les Nomades, leur furent achetés par l'artificieux Cheikh-el-Arab, qui se fit donner 40,000 francs de ce qui lui en avait coûté 5,000; qu'il ébrécha lui-même son yatagan sur la culasse d'un canon; qu'il coupa enfin les oreilles des askers sur des cadavres abandonnés depuis la veille; ces faits sont connus de tous, et il en resta un proverbe : *Quand la viande est bon marché, le plus misérable en mange.*

On doit savoir gré à l'auteur d'avoir mis au jour quelques documents diplomatiques concernant l'attitude de l'Angleterre dans les premières années de la conquête; mais on pourrait désirer un peu plus de lumière, et on a le droit de s'étonner, en voyant que les conclusions sont tout autres que les prémisses ne le faisaient prévoir. En effet, les documents cités nous montrent clairement que le cabinet de Saint-James ne reconnut jamais franchement notre domination sur la régence (I, p. 229 et suiv.); d'un autre côté, il est avéré que les consuls de S. M. Britannique ne cessèrent pas d'intriguer contre nous et de nous créer des embarras; tous les gouverneurs s'en plaignirent, les uns après les autres¹; au moment de l'expédition de Constantine, les choses furent poussées à l'extrême; l'Angleterre excita la Porte à prêter secours à Ahmed, et chacun sait qu'il y eut des commencements d'exécution, arrêtés à temps par les amiraux Hugon et Lalande. Comment, après cela, vouloir nous persuader que — *jamais l'Angleterre n'a fait à la France, maîtresse d'Alger, de propositions exigeantes!* (I, p. 163). La vérité est que cette puissance nous fut hostile dès le début, et jusqu'à la fin, tantôt ouvertement, tantôt secrètement, selon qu'elle crut, ou non, avoir besoin de nous ailleurs; l'histoire nous apprend, du reste, qu'il en a été ainsi, toujours et partout.

Nous aurions tout dit, sauf la rectification de quelques noms propres² et celles de quelques descriptions peu exactes, si nous n'avions à formuler un reproche beaucoup plus grave, qui a déjà été fait à l'auteur, et duquel il nous semble impossible qu'il puisse se disculper.

A la fin de la préface de sa réédition des *Annales algériennes*,³

1. Comment en eût-il été autrement, quand on savait que le plus sûr moyen de plaire au souverain était d'afficher la haine de la France? Laissons parler Ch. Greville, toujours si bien informé, et dont les Mémoires n'ont jamais été démentis, bien qu'on ait trouvé leur publication inopportune: « *Il déteste Louis-Philippe et les Français avec une sorte d'animosité de Jack-Tarr* (sobriquet du matelot anglais). A la fin d'un dîner donné à un des régiments de garde à Windsor, il termine son discours par ces mots : *Quant à la France, je vous dirai que, soit en paix, soit en guerre, je la considérerai toujours comme notre ennemie naturelle, etc.* — Quelques pages plus loin, Greville, au sujet du discours du trône (1834), dans lequel la France est choyée, établit la distinction entre le langage que les ministres fourrent dans la bouche du roi, et celui qu'il tient dans ses moments d'abandon. (*Revue des Deux-Mondes*, 1875, p. 532.)

2. *Mustapha ben Moukalled*, arabe de grande tente; (II, 49) il faut lire : *Mustapha ben Mekelech, Turc, fils d'un ancien Bey d'Oran.* — *O Zeitoun*, à rectifier en *O. Zeitoun* — *O. Kadra*, en *O. Khadra*; — lac *Houlloula*, en *Halloula*, etc.

3. Les *Annales algériennes* ont été publiées d'abord en trois volumes (1836-1839); en 1854, l'auteur en a donné une nouvelle édition, dans laquelle il conduit le récit

(1854) M. Pellissier de Reynaud écrivait : « Je dois rappeler à ceux « qui, venant à lire mon livre, après avoir lu une *Histoire de l'Algérie* « *ancienne et moderne*, reconnaîtraient des pages entières qui leur « auraient déjà passé sous les yeux, que ce n'est pas moi qui suis l'em- « prunteur; ces passages sont textuellement pris dans ma première « édition. Cette manière d'écrire est assurément commode pour ceux « qui l'emploient; mais j'avoue que j'aime mieux en subir qu'en faire « l'application. » — Il paraît qu'il était prédestiné à être victime d'em- prunts forcés de cette nature; M. Cat, dans le *Bulletin de correspon- dance africaine* cité par nous dans la première note de cet article, a publié les appréciations suivantes : « M. C. R. a emprunté pres- « que toutes choses à des ouvrages déjà imprimés; il a pillé des idées « toutes faites; il a même copié des passages considérables et des mor- « ceaux tout entiers; il a suivi Pellissier de Reynaud pas à pas; il a « reproduit ses bonnes et ses mauvaises parties; il lui a pris les passa- « ges sur les rapports de Clauzel et de l'armée, sur la manière dont « celle-ci accueillit le résultat de l'enquête, » etc., etc., « et enfin bien « d'autres endroits où l'imitation est manifeste..... De très loin en « très loin, M. R. veut bien citer l'auteur ¹ qui lui sert de guide quand « celui-ci affirme un fait curieux dont il a été témoin; cette manière « de citer pourrait induire le lecteur en erreur grave, et lui faire penser « que le reste, où manque cette indication, est original; ce qui n'est « pas..... Qu'y a-t-il de nouveau chez M. Rousset? Ça et là deux ou « trois lignes de descriptions rarement exactes, des morceaux de lettres « d'officiers qui notent une impression toute personnelle et un juge- « ment parfois passionné; il y a aussi plusieurs bons mots de nos « troupiers ». — Ce jugement est dur; est-il motivé? Il sera facile de s'en rendre compte par la comparaison des textes; nous allons en trans- crire quelques-uns, pris dans le premier volume seulement :

Contribution des laines.

P. de R., t. I, p. 228 ².

Le duc de Rovigo, qui avait beaucoup de sollicitude pour les soldats,... chercha un moyen de procurer un matelas à chaque homme. Comme il n'y avait

C. R. t. I, p. 166.

Le Duc de Rovigo, avec la sollicitude d'un bon chef d'armée pour les besoins du soldat, s'étant laissé persuader qu'il lui serait facile de procurer un matelas

des événements jusqu'en 1847; un appendice présente le tableau des principaux faits qui ont suivi la prise d'Alb-el-Kader, de 1847 à 1854. C'est un très bon ouvrage, d'un style très net et d'une bonne composition; on l'a incriminé de trop de sévérité dans ses jugements, et de cruauté dans ses railleries; ces critiques s'adressent surtout à la première édition. Quoiqu'il en soit, les *Annales* disent la vérité, et la disent bien.

1. M. Cat eut pu ajouter que les citations mêmes ne sont pas toujours exactes; c'est ce qui arrive notamment pour le portrait de Genty de Bussy, qui se trouve entièrement faussé par la suppression de la dernière phrase. (Cf. *C. R.*, t. I, p. 169, à *P. de R.*, t. I, p. 254).

2. Nous citons l'édition de 1854.

pas de crédit ouvert pour cette dépense, et qu'on lui persuada que les habitants d'Alger étaient possesseurs de quantités considérables de laine, il frappa cette ville d'une contribution de 5400 quintaux de laine, payable en nature, ou en argent sur le pied de 80 francs le quintal. C'était donc 432,000 francs à prélever sur une population de 20,000 indigènes, ce qui ne faisait qu'une moyenne de 21 francs par tête ¹... La municipalité, qui fut chargée de la répartition, la fit d'une manière très injuste et très partielle, de sorte que les rentrées furent lentes et difficiles, et qu'il fallut plusieurs fois employer la rigueur. Les versements en nature se réduisirent presque à rien, etc.

Etablissement du blockhaus d'Orléans.

P. de R. t., I, p. 350.

Pendant la nuit, ils envoyèrent reconnaître cet édifice improvisé, qu'ils avaient vu s'élever comme par enchantement, et dont il ne s'expliquaient que confusément l'usage. Ceux qui furent chargés de cette mission, s'approchèrent d'abord avec précaution des palissades qui défendaient les approches du blockhaus, et les examinèrent dans tous les sens. Enfin, l'un d'eux plus hardi que les autres, les escalada et vint regarder ce que contenait cette maison de bois, où tout était silencieux... de sorte que l'Arabe ne vit rien. Il se prit alors à rire et appela ses compagnons; mais, en ce moment, un soldat plus impatient que les autres, lâcha son coup de fusil et le tua.

Trahison de Kadour.

P. de R., t. I, p. 364.

Il se présenta à Arzew, où il était connu, avec quelques denrées; après les avoir vendues, il affecta de craindre de tomber entre les mains de quelques cavaliers d'Abd-el-Kader, qu'il disait rôder dans le voisinage, et il demanda qu'on voulut bien lui donner une escorte pour l'accompagner jusqu'à un endroit peu éloigné qu'il désigna. Le commandant d'Arzew, obtempérant à sa demande, lui

à chaque homme. Alger, lui disait-on, renfermait d'énormes quantités de laines; il n'y avait qu'à commander aux habitants de s'en dessaisir; un arrêté du 7 janvier leur imposa une contribution de 4500 quintaux, payable, soit en nature, soit en argent, à raison de 80 francs le quintal; c'était donc une valeur de 360,000 francs à prélever, soit 18 francs en moyenne par tête.... La municipalité, chargée de la répartition, s'acquitta de son devoir, ou plutôt y manqua de la manière la plus inique, les réclamations furent nombreuses, les rentrées difficiles, et les moyens de coaction déplorables.... En fait, les versements en nature furent à peu près nuls...

C. R., t. I, p. 276.

Très étonnés, très intrigués à l'aspect de ce singulier édifice qui s'était tout à coup dressé là comme par enchantement, une centaine des plus hardis parmi les Arabes s'en approchèrent pendant la nuit, d'abord avec précaution; ils tournaient autour, ils se consultaient, ils examinaient les palissades; enfin l'un d'eux tenta l'escalade; descendu dans l'enceinte il s'avança vers cette maison de bois, sombre, silencieuse, la frappa du poing, et se mit à rire; au même moment, il tomba mort.

C. R., t. I, 293.

Kaddour, qui venait d'avoir avec Arzew des relations suivies, s'y présenta un jour avec trois ou quatre bœufs; quand il les eut vendus, il affecta la crainte de tomber entre les mains des partisans d'Abd-el-Kader et demanda d'être escorté jusqu'à un endroit qu'il désigna.... On le fit accompagner par un maréchal-des-logis et quatre cavaliers des chasseurs d'Afrique. Ils n'a-

1. On voit que M. C. R. n'a guère fait que changer les chiffres donnés par M. P. de R. Sur quelle autorité se base-t-il? L'auteur des *Annales* était sur les lieux, et ses fonctions lui permettaient de savoir l'exacte vérité.

donna quatre chasseurs commandés par un maréchal-des-logis ; mais, à moins d'un quart de lieue d'Arzew, ces malheureux tombèrent dans une embuscade dressée, dit-on, par Kadour lui-même.

vaient guère fait plus d'un kilomètre, quand une soixantaine d'Arabes, embusqués par Kaddour, se jetèrent sur eux.

Conversion d'une Mauresque.

P. de R., t. I, p. 402.

Une Mauresque divorcée se présenta au général Voirol, et lui déclara que son intention était d'embrasser la religion chrétienne... Le cadi d'Alger, ayant appris ce qui se passait, courut se plaindre au général en chef, prétendant que la Mauresque n'avait pas le droit de changer de religion, et qu'elle méritait même d'être punie pour en avoir formé le projet. Le général lui répondit... qu'il ne souffrirait pas qu'il lui fut fait la moindre violence sous prétexte de religion ; que chacun était libre de suivre le culte qui lui convenait... Renonçant alors à la persuasion, le cadi voulut avoir recours à la force ; il fit enlever la Mauresque par ses chaouchs. Le général, instruit de cet acte de violence, envoya un de ses aides de camp au cadi pour lui rappeler ce dont ils étaient convenus. En voyant entrer dans son prétoire cet officier... il se leva de son siège et sortit, sans lui donner le temps de s'expliquer, et proclamant à haute voix que la justice de Mahomet n'était plus libre. La Mauresque, à qui on était sur le point d'administrer la bastonnade... s'enfuit à l'église catholique, où elle fut sur le champ baptisée.

C. R., t. I, p. 326.

Une Mauresque divorcée qui voulait épouser un Français, avait annoncé sa résolution de se faire chrétienne ; grand émoi dans la population musulmane. Le cadi prétendait que, non-seulement cette femme n'avait pas le droit de changer de religion, mais que, pour en avoir manifesté l'intention seulement, elle méritait d'être punie. Le général... lui répondit que, d'après la loi française, chacun étant libre de suivre le culte qui lui convenait, la Mauresque était absolument dans son droit, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fut violentée ni même inquiétée..... Le cadi voyant la néophyte persister dans son dessein, malgré tout ce qu'il avait pu lui dire, la fit enlever par ses agents. Aussitôt averti, le général lui dépêcha un de ses aides de camp ; mais, dès que le juge vit entrer l'officier français dans la salle d'audience, il se leva et sortit en criant que la justice du Prophète n'était plus libre. Quant à la Mauresque, il était temps qu'elle fut délivrée ; car le chaouch du cadi s'appretait à lui donner la bastonnade ; elle s'en alla tout de suite à l'église catholique, où elle reçut le baptême.

Je n'ajouterai pas un mot à ces citations ; elles ne me semblent que trop probantes ; le lecteur jugera ¹. Aussi bien, la tâche que je viens de remplir n'est pas faite pour m'être agréable, et, plus d'une fois, en me livrant aux recherches nécessaires, je me suis senti péniblement affecté en ma double qualité d'ami de l'histoire et d'admirateur respectueux de l'Institut de France.

H. D. DE GRAMMONT.

1. Nous aurions pu multiplier ces citations ; les lecteurs qui désireront un supplément d'informations peuvent comparer, entre autres : *La description et la prise de Medea* (P. de R., I, 148, à C. R., I, 47) ; — *Le vandalisme des premiers occupants* (P. de R., I, 178, à C. R., I, 105) ; — *Le massacre des Ouffias* (P. de R., I, 246, à C. R., I, 174) ; — *L'exécution d'El Arbi et de Messaoud* (P. de R., I, 257, à C. R., I, 195) ; — *L'occupation de Bougie* (P. de R., I, 304 et suiv., à C. R., I, 257) ; — *La retraite de Desmichels* (P. de R., I, 357 et suiv., à C. R., I, 289 et suiv.) ; — *Les négociations de Desmichels, l'affaire Sofar*, etc., etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1887.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire sur les *Monnaies d'or au nom du roi Théodebert 1^{er}*.

M. P. Charles Robert fait quelques réserves sur les conclusions de ce mémoire. Il ne pense pas que l'administration mérovingienne ait été assez centralisée pour qu'un royaume aussi vaste que celui de Théodebert se soit contenté d'un seul atelier monétaire. Selon M. Deloche, toutes les monnaies de Théodebert présentent une uniformité de type qui dénote un seul atelier, mais il existe un sou de ce prince, frappé à Cologne, dont le type n'est pas le même que celui de Metz. De plus, il est difficile de comprendre pourquoi, si toutes les monnaies avaient été frappées à Metz, on y aurait mis le nom de diverses autres villes.

M. Deloche maintient ses conclusions.

M. Boissier donne lecture d'une lettre de M. Le Blant, qui annonce une découverte importante faite à Rome. Selon la tradition, l'église des martyrs saint Jean et Paul, au mont Célius, a été bâtie sur l'emplacement de la maison qu'habitaient ces deux saints et où ils furent exécutés et ensevelis en 362. On attachait que peu d'importance à cette tradition, consignée dans un texte hagiographique rejeté par Ruinart. Elle vient de recevoir une confirmation inattendue à la suite des fouilles entreprises par un religieux passioniste qui fait partie du clergé de l'église Saint-Jean-et-Paul, le R. P. dom Germano. On a mis au jour plusieurs chambres ornées de peintures, qui paraissent avoir fait partie d'une maison chrétienne du IV^e ou même du III^e siècle de notre ère. Le 25 novembre, on a dégagé un couloir étroit éclairé par une petite ouverture, peut-être une de ces *fenestrelle* dont parlent les anciens et qui permettaient de jeter un regard sur la tombe des martyrs. Parmi les peintures, on en remarque particulièrement une qui représente trois femmes accroupies, les bras liés sur le dos et les yeux bandés, évidemment trois victimes attendant l'exécution.

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : ALBERUNIS *India*, edited by Edward Sachau ; — par M. Barbier de Meynard : 1^o J. DARMESTETER, *les Origines de la poésie persane* ; 2^o LE MÊME, *l'Apocalypse persane de Daniel* (extrait des *Mélanges Renier*) ; 3^o LE MÊME, *Parsiism, its place in history* ; — par M. Croiset : Gustave D'EICHTHAL, *la Langue grecque, mémoires et notices, 1864-1884* ; — par M. Schlumberger : L. CHARRIER, *Description des monnaies de la Numidie et de la Maurétanie, 1, Numidie* ; par M. Gaston Paris : P. DE NOLHAC, *la Bibliothèque de Fulvio Orsini* (17^e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*) ; — par M. d'Hervey de Saint-Denis : 1^o Maurice JAMETEL, *Pékin, souvenirs de l'empire du Milieu* ; 2^o le marquis DE CROIZIER, *Notice des manuscrits siamois de la Bibliothèque nationale* ; — par M. Delisle : 1^o H. OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des XV^e et XVI^e siècles* ; 2^o Emile MOLINIER, *l'Orfèvrerie limousine à l'exposition de Tulle*.

Julien HAVET.

Séance du 9 décembre 1887.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui présenter des candidats pour les places de correspondants actuellement vacantes. Sont élus : pour présenter des candidats étrangers : MM. Renan, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Gaston Boissier ; pour présenter des candidats français : MM. Georges Perrot, Paul Meyer, Croiset et Anatole de Barthélemy.

M. Oppert communique une note intitulée : *Amraphel et Hammurabi*. L'objet de ce travail est de combattre la thèse qui a été soutenue par M. Halévy, dans une communication faite cette année à l'Académie, et selon laquelle le roi Amraphel du 14^e chapitre de la Genèse serait le même que Hammurabi, roi de Babylone, appelé par M. Halévy Kimtu-rapastu. Le roi Hammurabi régna de 2394 à 2339 avant notre ère ; les mots Kimtu-rapastu ne sont pas son nom, mais la traduction assyrienne de son nom Hammurabi, qui appartient à la langue élamite et qui veut dire : « Issu d'une race prospère ». Il n'est pas plus vrai, ajoute M. Oppert, de dire que Hammurabi s'appelait Kimtu-rapastu, qu'il ne le serait de dire que le roi Louis-Philippe s'appelait « le Glorieux Ami des Chevaux ».

M. LE BLANT, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie d'une inscription latine inédite de l'époque des Antonins, relative à une donation de sépulture.

M. Lecoy de la Manche commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Louis XI et la succession de Provence*.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : 1° **TERRIEN DE LACOUERIE**, *the Languages of China before the Chinese*; 2° **LE MÊME**, *Fornosa Notes on mss., languages and races*; 3° **LE MÊME**, *the Sinim of Isaiah not the Chinese*; 4° **A. MOUILLESAUX DE BERNIÈRES**, *Tung yu so tan, leçons progressives pour l'étude du chinois parlé et écrit*; — par M. Boissier : **René CAGNAT**, *Nouvelles Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, 4^e fascicule; — par M. Maspero : **NAVILLE**, *Goshen and the shrine of Saft el Hinéh* (4^e vol. de l'*Egypt Exploration Fund*); — par M. P.-Ch. Robert : **Arthur ENGEL** et **Raymond SERRURE**, *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française*, tome I; — par M. Deloche : **Frédéric MOREAU**, *Album Caranda* (suite); — par M. Georges Perrot : **Paul GUIRAUD**, *les Assemblées provinciales dans l'empire romain*; — par M. Siméon Luce : **Pierre LANÉRY d'ARC**, *le Culte de Jeanne d'Arc au xv^e siècle*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 novembre.

M. Ruelle, associé correspondant, lit une note sur l'énigme alchimique des oracles sybillins.

M. de Laurière donne lecture d'une inscription latine dont il a pris l'estampage dans l'église de Valcabrière (Haute-Garonne).

M. Molinier communique des photographies d'orfèvrerie limousine du xii^e et xiii^e siècle, en signalant une pièce d'émail provenant de Saint-Sernin de Toulouse et représentant une scène particulièrement intéressante expliquée par des inscriptions; il montre également des photographies d'un devant d'autel en émail du xii^e siècle conservé à Bruges en Espagne et qui doit être attribué aux artistes limousins, enfin des épreuves d'un reliquaire en émail de Limoges et d'une plaque également en émail conservée dans la collection Ducatel.

M. Courajod communique le moulage d'une figure d'apôtre, sculptée dans le dernier tiers du xiv^e siècle sur une des voussures de la porte de l'église de la Chasse-Dieu; il définit le caractère de cette figure qui est d'une grande beauté et il la compare avec la sculpture de la première renaissance italienne. Il conclut de cette comparaison que, dès la fin du xiv^e siècle, l'art français était entré dans la voie du style qu'on a depuis qualifié du nom de Renaissance et qui est le style de Ghisberti.

M. le Président lit une note de M. Demaison sur une poterie trouvée près de la Porte de Cérés à Reims.

Ed. CORROYER.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

Aug. DIETRICH, Ad. de Chamisso, Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre, suivie d'un choix de poésies. Illustrations de H. Pille. Paris, Westhauser. — **Victor DURUY**, Histoires des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, nouvelle édition, revue et augmentée. Tome II. Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antakidas. 736 gravures, 4 cartes, 5 chromolithographies et 2 planches tirées hors texte. Paris, Hachette. — **Eug. d'Eichthal**, La langue grecque, mémoires et notices. 1864-1884 Paris, Hachette. — **E. MAINDRON**, l'Académie des sciences, histoire de l'Académie, fondation de l'Institut national, Bonaparte, membre de l'Institut national. Paris, Alcan. — Mémoires sur la guerre des Français en Espagne, par M. de Rocca. Deuxième édition. Paris, Fischbacher. — **A. VINGTRINIER**, Le dernier des Villeroy et sa famille, à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque de Lyon. Paris, Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 26 décembre —

1887

Sommaire : A nos lecteurs. — 272. G. HÜFFER, Saint Bernard, abbé de Clairvaux. — 273. ROBIGNY, Le poète Jean Dorat. — 274. Boileau, Œuvres poétiques, p. p. GAZIER. — 275. De ZEISSBERG, Sources de l'histoire de la politique de l'Autriche pendant les guerres de la Révolution française, I-II. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

A NOS LECTEURS

A partir du 1^{er} janvier 1888, la *Revue critique* paraîtra sous la direction unique de M. A. CHUQUET.

Depuis dix ans qu'il remplit les fonctions de secrétaire de la *Revue*, M. Chuquet a acquis une expérience et une autorité qui ont fait de lui le véritable directeur de notre recueil, et nous avons pensé qu'il était plus conforme à la réalité et plus juste de lui laisser la responsabilité et l'honneur de la direction, alors qu'il en avait déjà presque toutes les charges.

Cette modification ne changera en rien le caractère de la *Revue* elle-même. Elle conservera les mêmes collaborateurs, le même plan, le même but, le même esprit, et nous pensons que l'unité de direction lui donnera une vigueur et un élan nouveaux.

Les anciens directeurs ne se séparent point, d'ailleurs, de l'œuvre que l'un d'eux, il y a vingt-deux ans, a contribué à fonder, et à laquelle les autres sont attachés depuis de longues années. Ils continueront à en suivre la marche, à l'aider de leurs conseils et de leur collaboration, à s'intéresser à tous ses progrès. Ils comptent, pour la développer, non-seulement sur le dévouement et l'expérience de M. Chuquet et sur l'activité fidèle de leurs anciens collaborateurs, mais aussi sur l'aide empressée des jeunes savants sortis dans ces dernières années de nos écoles spéciales et de nos facultés. Qu'ils se groupent autour du nouveau directeur; qu'ils mettent au service de la *Revue* les forces, l'ardeur, et, au besoin, l'audace désintéressée de leur jeunesse; que, grâce à eux, la *Revue critique* garde et fortifie ses traditions de conscience et d'indépendance; qu'elle continue à servir, fût-ce même avec un peu

d'intransigeance, la science pure, dégagée de toute préoccupation de personnes, de doctrines ou de parti.

Les Directeurs,

J. DARMESTER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS.

272. — **Der heilige Bernard von Clairvaux, Eine Darstellung seines Lebens und Wirkens**, von Dr G. HÜFFER. Erster Band. Vorstudien. Münster, Aschendorff, 1886. In-8, xv et 246 p.

L'auteur de cet ouvrage se propose de nous donner une étude complète de la vie et de l'œuvre de saint Bernard. Le premier volume seul a paru. Il est consacré à la critique des documents et renferme un très grand nombre d'indications nouvelles et d'aperçus importants. Une telle étude s'imposait au nouvel historien de l'abbé de Clairvaux. Les travaux de ses devanciers n'avaient, en effet, rien de définitif. Si remarquables que soient encore les éditions de Merlo-Horst (1641) et de Mabillon (1690), elles renferment bien des inexactitudes. Mabillon, dont l'édition a servi de modèle à celle de Migne, a établi son texte sur des manuscrits très différents; il n'a pas non plus distingué suffisamment les œuvres authentiques des écrits supposés ou légendaires. M. Waitz a le premier donné une excellente édition de la *Vita Bernardi* dans le tome XXVI des *Monumenta Germaniæ*. Il a établi que les manuscrits de la *Vita* se partagent en deux groupes A et B et que le second, B, est postérieur à l'autre. Malheureusement, l'édition de Waitz n'est que partielle et sa notice est très courte. Ses recherches devaient donc être complétées et nous attendions encore une critique des documents relatifs à saint Bernard. M. H. l'a entreprise et nous devons ajouter qu'il a pleinement réussi.

Le premier résultat qu'il a obtenu a été de faire connaître un très grand nombre de manuscrits nouveaux. L'auteur, dans sa Préface, nous fait part de ses recherches. Il a parcouru les bibliothèques et les dépôts d'archives de la France, de l'Espagne, de l'Italie, des Flandres, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il reconnaît que la France est surtout la terre classique pour l'étude des manuscrits de saint Bernard. La Bibliothèque nationale ne renferme pas moins de 20 manuscrits de la *Vita Bernardi*. Les archives de Clairvaux ont été portées à Troyes, celles de Citeaux à Dijon. Mais l'activité de saint Bernard a été si grande que toutes les grandes bibliothèques de l'Occident pouvaient fournir de précieuses indications. Les efforts de M. H. ont été couronnés de succès. Ainsi, tandis que Waitz signalait seulement cinq manuscrits de l'*Historia miraculorum*, M. H. en connaît onze. Waitz indiquait 22 manuscrits de la *Vita Bernardi prima*, M. H. en a trouvé 102. Nous devons également à M. H. un certain nombre de lettres

inédites de saint Bernard. Cette correspondance avait déjà été formée, du vivant même du saint, par son notaire Geoffroi qui avait réuni 310 lettres (*Corpus Epistolarum*). Mabillon en inséra 447 dans son édition. Depuis, plusieurs travaux, notamment ceux de Martène, permirent à Migne de publier 495 lettres parmi lesquelles 37 adressées à saint Bernard lui-même. M. H., en tenant compte de toutes les lettres imprimées, porte ce nombre à 509, parmi lesquelles 56 émanant de personnes autres que saint Bernard. A ce nombre, il ajoute 24 lettres et un sermon inédits trouvés en partie dans deux manuscrits espagnols de Tolède et de Madrid, en partie dans les archives françaises ou allemandes et dans les bibliothèques du British-Museum et du Corpus-Christi. (Collège d'Oxford.)

M. H. ne s'est pas borné à signaler des manuscrits nouveaux ou des documents inédits; il a procédé à une critique minutieuse des textes. Il a examiné successivement les anciennes vies de saint Bernard, les documents légendaires, les Lettres. Nous devons indiquer les conclusions les plus importantes de son travail.

Les plus anciens documents relatifs à saint Bernard sont 1° le *Placatus Odonis*; 2° les *Fragmenta Gaufridi*; 3° les *Miracula in itinere Germanico patrata*. Le premier de ces textes est une oraison funèbre composée par Eudes, prieur, puis abbé de Morimond. M. H. nous a donné le texte critique du *Planctus* avec de nombreux détails sur l'auteur lui-même et les différents manuscrits de son petit ouvrage. L'importance des *Fragmenta* est plus considérable. Ils sont l'œuvre de Geoffroi d'Auxerre, le scribe et l'ami de saint Bernard, qu'il accompagna à Toulouse en 1145, dans sa prédication de la Croisade (1146-1147), et enfin aux grandes assemblées de 1148 à Trèves et à Reims. Après la mort du saint, Geoffroi devint, en 1159, abbé d'Igny, puis en 1162, abbé de Clairvaux. La valeur de ses écrits est donc fort grande. Les *Fragmenta* se rapportent à l'enfance de saint Bernard et aux années de son gouvernement de Clairvaux. Ils avaient déjà été publiés par Mabillon, sous le titre de *Fragmenta ex vita tertia S^{ti} Bernardi*. M. H. établit avec une grande précision qu'ils ont été composés en 1145 et sont antérieurs au premier livre de la *Vita I^a*. Examinant ensuite quels sont les rapports de ces Fragments avec le texte même de la *Vita*, il conclut que les Fragments ne sont que de simples notes, très complètes, composées pour l'auteur du premier livre de la *Vita* elle-même, c'est-à-dire, pour Guillaume de Saint-Thierry. — Le troisième des documents étudiés par M. H. est relatif à la prédication de la Croisade. Ce document nous a été conservé par 11 manuscrits. Il comprend trois livres : les deux premiers sont l'œuvre de plusieurs écrivains; le troisième a été écrit par Geoffroi d'Auxerre lui-même. Mais ces différents auteurs sont tous témoins oculaires; ils ont vécu dans l'entourage de saint Bernard, et la valeur historique de leur témoignage est considérable. L'ouvrage fut revu un peu plus tard par un des narrateurs, Philippe,

archidiacre de Liège et ajouté à la *Vita* comme sixième livre.

Nous arrivons aux *Vitæ* elles-mêmes dont M. H. a fait une critique très minutieuse. Elles sont au nombre de deux. La première comprend elle-même deux recensions qui forment deux groupes de manuscrits A et B. Ces deux recensions ont été publiées. Surius, dans les *Vies de Saints*, donne un texte de la première; Horst et Mabillon se sont au contraire surtout servis de la seconde. M. H. établit, après Waitz, que B est postérieur et doit dater de l'époque comprise entre 1162 et 1165. Cette dernière recension est le résultat d'une révision faite par Geoffroi d'Auxerre lui-même pendant le second séjour qu'il fit à Clairvaux. Elle a d'ailleurs de grandes analogies avec la première. La forme est presque toujours identique, mais A contient un certain nombre de récits qui ne se retrouvent plus dans B (surtout dans le livre IV); B renferme, au contraire, deux morceaux qui ne se trouvent pas dans A, le prologue de Geoffroi et l'histoire du Père G. de Montpellier.

Telle que nous l'avons, la *Vita I^a* comprend cinq livres, dont M. H. a déterminé avec exactitude la composition. Le premier livre a été composé par Guillaume, abbé de Saint-Thierry en 1145 et 1146 : nous avons vu que l'auteur s'est servi, pour l'écrire, des fragments de Geoffroy d'Auxerre. Ces fragments ont été également employés par l'abbé de Bonneval, Ernard, qui écrivit le second livre de la *Vita* après la mort de Guillaume et de saint Bernard. Les III^e, IV^e et V^e livres forment dans la *Vita* une partie bien distincte. Ils sont précédés d'un double prologue, celui des évêques et des abbés, et celui de Geoffroi d'Auxerre, ce dernier bien postérieur, puisqu'il date probablement de l'époque de la recension B. Cette dernière partie et les prologues sont l'œuvre de Geoffroi, mais ils ont été composés différemment. Le V^e livre a pour origine un récit de la mort de saint Bernard dédié à l'archevêque de Lundén. Ce récit nous a été conservé dans deux manuscrits importants : 7561 de la Bibliothèque nationale, et un manuscrit de Düsseldorf B. 26. M. H. établit que le manuscrit de Düsseldorf nous donne la rédaction la plus ancienne du récit de Geoffroi. Le second manuscrit, qui porte aussi le nom d'*Autographon*, contient déjà des remaniements; il peut être considéré comme une transition à la rédaction du livre V. Les deux autres livres III et IV ont été composés également après le récit, mais sans qu'on puisse établir avec certitude la date exacte de leur composition.

Toute cette partie de l'œuvre de M. H. est très intéressante. Les pages qu'il consacre à la *Vita II^a* sont plus courtes. Cette vie a été écrite après le départ de Geoffroi, 1165. Elle a pour auteur l'évêque d'Auxerre, Alain, qui avait été abbé de Larivour près de Troyes. Alain ne se proposait pas de refaire la vie de saint Bernard; il a voulu seulement donner un abrégé de la première. Son ouvrage a été écrit entre 1167 et 1170; l'auteur a eu sous les yeux la recension B. La *Vita Alani* nous a été conservée dans 10 manuscrits, dont le plus ancien,

extrait de Clairvaux, se trouve sous le n° 1485 à la bibliothèque de Troyes.

II. Les documents légendaires relatifs à saint Bernard sont assez nombreux. Le premier, par la date, est une *Vita Bernardi de Jean l'Ermite*. Ce texte avait déjà été publié par Chifflet d'après un manuscrit de Clairvaux. Il se compose de deux livres assez courts comprenant des récits sur la vie et la famille de saint Bernard, récits dont le caractère légendaire est évident. L'auteur a appartenu au monastère de Clairvaux. Doit-il être confondu avec un prieur de ce nom? Chifflet soutient cette opinion qui est très vraisemblable, mais qui, pour M. H., ne repose sur aucun document bien établi; quant à la *Vita*, elle a dû être composée vers 1180.

Le second texte analysé par M. H. porte le nom de *Chronicon Clavallense*. Il a été également publié par Chifflet, d'après le manuscrit de Clairvaux. D'après M. H., cette chronique ne serait que l'abrégé d'un texte aujourd'hui perdu, beaucoup plus riche en détails. Le nom même de chronique est peu exact, car ce document ne renferme guère qu'une sèche analyse d'événements survenus entre 1147 et 1192. L'auteur est un moine du couvent qui a écrit au XIII^e siècle, certainement pas avant 1223. L'importance de sa chronique consiste donc surtout à nous faire connaître les traditions conservées à Clairvaux sur la vie de saint Bernard.

Nous avons dans les *Libri miraculorum* des documents plus utiles. Ces documents, composés vers la fin du XII^e siècle, étaient divisés en trois recueils. Le premier, celui du moine Goswin, est aujourd'hui perdu; il est mentionné seulement à l'année 1193 par Albéric de Trois-Fontaines. Un second recueil fut composé à l'instigation du prieur Jean, mais ne semble pas avoir eu un grand crédit. Le troisième a pour auteur un moine de Clairvaux, espagnol de naissance, Herbert, qui devint abbé de Mores, dans le diocèse de Langres, retourna à Clairvaux vers 1178, et fut élevé un peu plus tard au siège archiepiscopal de Torres en Sardaigne. Son livre de miracles fut composé pendant son deuxième séjour à Clairvaux, en 1178 ou 1179. Il nous est parvenu dans 7 manuscrits, qui présentent des divergences assez nombreuses. Ce recueil a été utilisé par l'*Exordium magnum Cisterciense*; Césaire d'Heisterbach, dans son *Dialogus miraculorum*; la *Chronique de Clairvaux* et Albéric de Trois-Fontaines. Il nous renseigne avec plus d'abondance que la Chronique sur les traditions de Clairvaux, et le succès qu'il obtint prouve son importance.

L'*Exordium magnum Cisterciense* est le dernier document étudié par M. Hüffer. Les quatre premiers livres de l'*Exordium* ont été écrits à Clairvaux, entre 1165 et 1190. Un manuscrit attribue les deux derniers à Conrad de Eberbach. La composition totale de l'ouvrage n'aurait donc été terminée que vers le commencement du XIII^e siècle. Les auteurs se sont servis de la *Vita I^a*, du *Planctus* d'Eudes de Morimond,

et surtout du *Liber miraculorum* d'Herbert. Le texte le plus ancien de l'*Exordium* nous a été conservé dans un manuscrit d'Eberbach, aujourd'hui à Wiesbaden, A. 1865; par la comparaison de ce manuscrit avec les autres, M. H. suppose que le texte a été modifié par des interpolations successives.

La dernière partie du volume de M. H. est consacrée à la correspondance de saint Bernard. Nous n'y insisterons pas. Nous avons signalé déjà les additions faites à Migne par le savant critique. Ajoutons seulement qu'il ne se flatte pas d'avoir entre les mains toutes les lettres de saint Bernard. Il croit, comme Giesebrecht, qu'un très grand nombre de ces lettres sont encore inédites et que nous ne possédons guère que la moitié de la Correspondance du grand réformateur. M. H. s'est borné à signaler ces desiderata et à expliquer l'origine des lettres et du sermon inédits qu'il ajoute à son volume. Il n'a pas voulu faire un commentaire qu'il réserve pour plus tard. Nous ne saurions donc nous étonner que la partie de ses *Vorstudien* consacrée à la correspondance soit la plus courte et la moins complète.

Félicitons, en terminant, M. H. de l'œuvre qu'il a entreprise. Il nous a promis une histoire de saint Bernard; le premier volume nous permet déjà de mesurer l'importance et la valeur scientifique de ce grand travail. Le point de vue de M. Hüffer est celui d'un croyant; qu'importe? Cette conviction intime qui voit dans saint Bernard non-seulement un grand homme, mais un des élus de Dieu, n'enlève rien à la sincérité de la critique et à la rigoureuse précision du jugement.

I. L.

273. — *De Ioannis Aurati poetæ regii vita et latine scriptis poematibus* thesım proponebat facultati litterarum Parisiensi P. ROBIQUET. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 139 pages.

On est surpris, quand on étudie l'histoire de la Pléiade, d'y voir figurer en si bonne place et d'entendre louer par tout le Parnasse du temps le poète Jean Dorat. Ronsard le glorifie en vingt passages :

Ecoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
Tu fus en ton vivant des Muses le soustien,
Et pource après ta mort tu deviendras un cygne...¹.

Dorat avait fait, dit-on, cinquante mille vers grecs, latins ou français, dont une partie a été réunie dans un fort volume imprimé en 1586, deux ans avant sa mort. M. Marty-Laveaux, qui en a extrait les vers français pour sa grande édition de la *Pléiade française*, n'en a rien tiré qui eût une valeur littéraire, et les rares lecteurs des poésies grec-

¹. *Œuvres de Ronsard*, éd. de 1623, p. 136 (sonnet VII du second livre des *Amours*).

ques et latines ne sont pas beaucoup plus heureux. Comment expliquer, devant des titres aussi minces, la place importante que tient Dorat dans la Pléiade et les éloges excessifs qui l'ont accablé de son vivant ? C'est que Dorat a été le maître de grec de la plupart des poètes et lettrés de son temps, et qu'il a recueilli, sous forme de renommée, la reconnaissance de tous les jeunes hommes enthousiastes à qui il a ouvert les sources de l'antiquité. Depuis la maison de Baif et le collège de Coqueret, jusqu'au Collège de France, où il enseigna le grec à côté de Turnèbe et de Lambin, partout Dorat s'est donné pour mission de former des poètes de l'école nouvelle. Son influence sur la littérature du temps est, à ce point de vue, indiscutable, mais peu connue. Il serait intéressant de retrouver, comme il est possible de le faire, les traces de son enseignement, de démêler les principes qui le dirigeaient, de reconstituer les générations d'élèves qui écoutèrent ses leçons et le mouvement d'esprit qui exista au pied de sa chaire.

On pourrait, autour du nom bien oublié de Jean Dorat, grouper deux séries d'études également attachantes, l'une sur l'hellénisme dans la Pléiade, l'autre sur le Collège de France, dont il fut l'un des maîtres les plus actifs et les plus influents. Quant à l'œuvre poétique de ce mauvais écrivain, qui aurait dû s'appliquer le *Fungar vice cotis* d'Horace, on en pourrait faire bon marché. De même pour sa carrière de poète courtisan et quémendeur, revêtu du titre de *poeta regius*, à l'affût de tous les sujets d'épithalames et d'épithaphes de la cour des Valois ; c'est là un côté de sa vie qui ne peut être passé sous silence, mais qui n'est pas son véritable titre au souvenir de la postérité. Le seul Jean Dorat qui compte dans le xvi^e siècle, c'est l'helléniste et le professeur ; c'est l'initiateur des poètes de la Pléiade et de leurs contemporains à la littérature antique qui les a faits ce qu'ils sont. Mais voilà déjà, ce semble, un fort beau sujet, et nous promettrions, à qui voudrait l'étudier à fond, la grande récompense d'un véritable érudit, la certitude d'être utile.

Dorat méritait donc les honneurs d'une large monographie. Nous avions espéré la trouver dans un travail annoncé comme lui étant consacré ; mais nous n'avons vu paraître qu'une thèse latine assez courte et due à un historien politique, peu préparé à des études d'un ordre aussi littéraire¹. La thèse de M. Robiquet est loin d'être sans mérite, ainsi qu'on le verra plus loin ; mais les critiques s'imposent et la plus grave est que le rôle de Dorat, tel que nous avons essayé de l'esquisser, est à peine indiqué par lui. Il n'ajoute rien, sur ce point, du moins, à ce qui est acquis à l'opinion commune, à ce qui se trouve répété dans tous les livres sur la Pléiade. Il a passé, sans s'y arrêter, à côté du vrai sujet. Peut-être d'ailleurs vaut-il mieux qu'il ne l'ait pas traité ; il l'eût fait sans enthousiasme, car il ne ménage pas les raille-

1. La *Revue* rendra compte de la thèse française de M. R. : *Paris et la Ligue sous Henri III*.

ries aux ridicules de son héros, et il montre un vrai dédain pour l'école de Ronsard, qu'il sacrifie à celle de Marot. Or, en matière d'histoire littéraire, un goût particulier pour le sujet qu'on aborde n'est pas inutile pour le bien pénétrer; en ce siècle de critique, où l'érudition laudative et déclamatoire n'est plus guère à craindre, cette disposition de l'esprit semble presque une des conditions de la vie et de la vérité dans les études historiques.

La biographie de Dorat, comme celle de presque tous les poètes du temps, offre des lacunes considérables. Une série de points d'interrogation a été laissée par M. Marty-Laveaux, son dernier et consciencieux biographe, et nous ne voyons pas que M. R. ait fait avancer sensiblement la question. Les débuts de carrière du savant limousin seraient particulièrement intéressants à connaître. Ils continuent à rester dans l'ombre. Ce n'est guère qu'en 1540 qu'on constate sa présence à Paris¹, et il n'y a aucune raison d'admettre le *circiter* 1537 de M. Robiquet. On peut même avoir des détails sur la première partie de la vie de Dorat, et, pour nous en tenir aux documents imprimés (les seuls dont nous voulions parler dans ce compte-rendu), il en est un qui remonte à 1538 et qui est, par conséquent, le plus ancien témoignage qu'on ait sur notre personnage. C'est une longue pièce de vers latins adressée à Robert Estienne : Dorat n'a point encore quitté Limoges, mais il a appris par son ami Junius Rabirius les belles œuvres qu'Estienne exécute à Paris et tout ce qu'il prépare pour le bonheur des érudits; il fait une description très curieuse de la maison du grand imprimeur, d'après le récit de son ami, et termine en exprimant le désir d'aller lui-même y rendre visite. Le morceau est daté ainsi : *Datum Lemovicibus 4 non. maii, anno 1538*. On ne s'explique pas qu'il ait échappé aux biographes, car il est imprimé deux fois, dans la *Philologicarum epistolarum centuria una* de Goldast, Francfort, 1610, pp. 235-245, et dans la *Stephanorum historia* de Maittaire, Londres, 1709, pp. 94-101. Ajoutons que cette pièce est une des meilleures de l'auteur et qu'il n'a peut-être jamais retrouvé le souffle et l'inspiration de cette œuvre de jeunesse.

Parmi les questions que soulève la biographie de Dorat, on ne peut oublier le préceptorat des pages du Louvre qui lui fut quelque temps confié; ce point nous paraît confirmé par un passage d'Henri Estienne, *Principum monitrix Musa sive de principatu bene instituendo et administrando poema*, Bâle, 1590, p. 96. — On aurait aimé trouver, dans le livre de M. R., une discussion sur le voyage que Dorat aurait fait en Italie, d'après le témoignage des *Scaligerana*. Comme le fait a été admis par tous les érudits² et pourrait continuer à figurer dans la biographie du poète, nous tenons à dire ici que ce voyage n'a jamais eu

¹ Marty-Laveaux, *Notice sur Jean Dorat*, p. xi.

² Marty-Laveaux, *l. c.*, p. lxij. On reste en présence d'un texte de Du Verdier, qui est, comme on le sait, de peu d'autorité.

lieu. Dorat ni ses amis n'y ont jamais fait la moindre allusion; quant au texte des *Scaligerana*, il est facile de voir que ce sont des notes détachées, réunies arbitrairement par une série de fautes de lecture. Il faut lire: *Auratus elegantissimus poeta*. — *Patavii vel Pisae 1200 coronatos habuit Mercurialis*; vient ensuite une surcharge qui se trouvait sur le ms. et a été insérée à tort (*Patavii 1500*); le reste du passage, où l'on a vu des appréciations désagréables pour Dorat, se rapporte uniquement au professeur de Padoue, Girolamo Mercuriale, à qui Scaliger voulait peu de bien. Les mots *Il couppoit toutes les marges de son Barthole* auraient dû mettre en défiance; est-ce que Dorat, ce lettré fanatique qui n'a jamais aimé que les vers, pouvait avoir Barthole parmi ses livres favoris ¹?

Sur les élèves de Dorat, sur ses amitiés, son enseignement, M. R., s'il reprend jamais son sujet, pourra trouver des renseignements dans les ouvrages suivants: *Georgii Crittonii laudatio funebris habita in exsequiis Petri Ronsardi apud Becodianos*, Paris, 1586, p. 5. — *Les œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, 1575, ff. 22 v°, 62, 223 v°. — *Recueil des œuvres poétiques de Jean Passerat*, Paris, 1606, p. 378 (élogie à Ronsard sur la mort de Turnèbe). — *Ioannis Passeratii Kalendae Ianuariae*, Paris, 1606, p. 145. — *La Galliade... par Guy Le Fevre de la Boderie*, Paris, 1572, p. 124. — *Première partie des Sonnets exotériques de G. M. D. I.* [Imbert], Bordeaux, 1578 [réimpression Tamizey de Larroque, 1872], sonnets 8 et 45. — *Francisci Duca-tii* [Le Duchat] *Trecae praeludiorum libri III*, Paris, 1554, ff. 7 v° et 31. — *Stephani Forcaduli* [Forcatel] *epigrammata*, Lyon, 1554, p. 152. — *Claudii Roilleti Belnensis varia poemata*, Paris, 1556, f. 137. — *Seconde réponse de F. de la Baronie* [Florent Chrestien] à *Messire Pierre de Ronsard, prestre-gentilhomme vandomois*, s. l., 1564, f. 4. — *Epistola quae vere exponit obitum Adriani Turnebi*, Paris, 1565, ff. 7 et 14. — *Gulielmi Calvimontani Sylvarum liber primus*, Paris, 1571, pp. 10 et 18. — *La Cosmographie universelle... auteur en partie Munster, mais beaucoup plus...* François de Belleforest, Paris, 1575, t. I, col. 40; t. II, col. 213 et 316. — *Le grand miroir du monde, par Joseph du Chesne*, 2° éd., Lyon, 1593, p. 560. — *Les Nouvelles Recreations poetiques de Jean Le Masle angevin*, Paris, 1580, ff. 32, 50 v° à 54, 87. — *Le plaisir des champs*, par Claude Gauchet, Paris, 1583, [réimpression Blanchemain, 1869, p. 7]. — *Les*

1. En cherchant dans les correspondances du temps la confirmation de ce fait imaginaire, répété par tant d'historiens, nous avons trouvé le nom d'*Auratus*, au milieu d'une énumération de ses compagnons de voyage, faite par Lambin en 1558, au moment où il était à Imola avec le cardinal de Tournon (Lazeri, *Miscellanea ex mss. Collegii Romani*, Rome, 1757, p. 435; cf. *Epist. Mureti*, I, 13). Mais c'est encore là une mauvaise leçon: dans la même énumération donnée dans les *Epistolae clarorum virorum*, Lyon, 1561, p. 405, on lit, au lieu d'*Auratus*, *Donatus*; il s'agit de l'humaniste florentin Donato Giannotti, nullement de l'érudit limousin qui n'a jamais quitté la France.

premières œuvres poétiques de Joachim Blanchon, Paris, 1583, pp. 279 et 301. — *Regulus, tragédie par Jehan de Beaubrueil*, Limoges, 1582, dédicace à Dorat. — *Les neuf matinées du seigneur de Cholières*, Paris, 1585, pp. 24, 233 et 236. — *Delitiae poetarum Gallorum... collector Ranutio Ghero*, 1609, t. I, pp. 386 et 508 (pièces de Roland Bétolaud et de Louis de Balzac), t. II, pp. 585 et 603 (pièces de Martial Monier, de Limoges). Etc. ¹.

Cette liste serait allongée facilement, avec quelques recherches². M. R. s'est privé, on le voit, d'une foule de renseignements qui pouvaient donner à son travail biographique la vie et la précision qui lui manquent. Il aurait pu également consulter les correspondances du temps, publiées ou inédites, où le nom du célèbre ami de Ronsard se présente à chaque instant. Mais il paraît évident qu'il a, de parti pris, renoncé à traiter à fond cette partie de son sujet pour donner tous ses soins à l'examen et au classement des poésies latines de Dorat. Ces poésies se trouvent, très incomplètes, nous l'avons dit, dans le recueil imprimé en 1586 par G. Linocier. Le volume est assez rare³ et d'une exécution matérielle déplorable. Il y a des pièces répétées deux fois, d'autres qui ne sont pas authentiques, l'auteur, alors malade, n'ayant pu surveiller l'impression. La lecture, rendue difficile déjà par le style alambiqué du poète, est compliquée encore par des fautes typographiques multipliées. Il faut donc savoir gré à M. R. d'avoir étudié de près ce recueil, et d'en avoir tiré, sous forme de citations, à peu près tout ce qui mérite d'être lu, en rectifiant le texte sur beaucoup de points. M. R. a distribué sous divers titres l'examen des vers de Dorat : les pièces relatives aux événements publics (où figurent la diatribe contre Ramus et la fameuse apologie de la Saint-Barthélemy), les pièces sur les œuvres des contemporains, les anagrammes, les éloges funèbres et épithalames, les églogues, les vers religieux. Ce travail fastidieux, et par cela même méritoire, donne un résultat intéressant pour l'histoire, surtout dans la partie qui se rapporte aux affaires générales et que M. R. a traitée avec toute la compétence désirable.

Un appendice comprend des pièces latines empruntées à quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Nous ne sommes pas de ceux qui les croient tout à fait inutiles à publier, malgré leur absence de va-

1. On ne voit là que des ouvrages de littérature courante. On pourrait y joindre les *tumuli* auxquels Dorat a collaboré et les innombrables ouvrages où il a inséré des vers liminaires. Il y aurait à recueillir encore une foule de renseignements dans les ouvrages d'érudition classique du temps, particulièrement dans les travaux d'Henri Estienne, de Muret et de Lambin ; on y apprendrait à connaître Dorat comme érudit et correcteur de textes.

2. Parmi les travaux modernes, M. R. aurait eu profit, croyons-nous, à consulter la notice sur Dorat dans la *Biographie des hommes illustres du Limousin*, par A. du Boys et Arbellot, Limoges, 1854 (t. I seul paru), et notre compte-rendu du *Muret* de M. Dejob, *Revue critique*, 1882, I, p. 483.

3. Pas autant cependant que le croit M. Robiquet. Deux exemplaires sont à la Bibliothèque de l'Université.

leur littéraire; nous remercions au contraire M. R. de tirer de l'oubli ces documents; mais, si nos souvenirs sur les manuscrits sont exacts, son choix y a été un peu arbitraire et il n'a pas indiqué les pièces qu'il y laissait ensevelies. En outre, la plus intéressante de ces pièces (*ad Camillam Morellam*, p. 133) n'est pas entièrement inédite; la meilleure part figure dans un recueil de Dorat, que M. R. ne paraît pas connaître, et qui est à la suite des poèmes de Buchanan, *Variorum poematum silva* (1568).

En somme, le travail de M. Robiquet n'ajoute rien d'important sur la personne de Dorat et sur son enseignement aux recherches de M. Marty-Laveaux. L'histoire de la Pléiade, cette belle histoire qui reste à faire, n'a rien ou presque rien à y gagner. Mais le livre rendra service aux lecteurs qui ne peuvent aborder facilement les œuvres de Dorat et qui seront bien aises de trouver un guide sérieux et agréable pour les orienter dans ce fatras ¹.

P. DE NOLHAC.

274. — **OEuvres poétiques de Boileau**, publiées sur le texte de 1713, édition classique avec une introduction, des notices et des notes par A. GAZIER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Armand Colin et C^{ie}, 5, rue de Mézières, Paris. 2 fr. 50.

On pourrait faire un gros livre, et un livre aussi instructif que curieux, sur le bien et le mal qu'on a dit de Boileau depuis bientôt trois siècles : je ne crois pas pourtant que ses détracteurs, à part quelques-uns, puissent être mis dans la balance avec ses admirateurs. Si de nos jours un grand poète, qui avait la plaisanterie lourde, l'a traité de « *per-ruque indéfrisable* », Voltaire dont l'esprit et le goût étaient si fins répétait à ses contemporains : « Ne dites pas de mal de Nicolas, cela porte malheur. » Sainte-Beuve, pour plaire à l'Ecole romantique et payer peut-être sa bienvenue au Cénacle, fit contre Boileau un article où il lui reprochait surtout de n'avoir pas eu « un sentiment naïf et vrai de la nature et de la campagne. » Parce que Boileau avait été élevé entre Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, le jeune critique, alors dans toute la ferveur du romantisme, aurait aussi voulu le voir « s'égarant la nuit tout en larmes sous les cloîtres gothiques », et promenant sa mélancolie « sous les arceaux solitaires. » Il accusait presque l'auteur du *Lutrin* de n'avoir pas vu dans la Sainte-Chapelle autre chose que de gras chanoines « aux visages fleuris. » Ces jolies choses étaient écrites

1. De nombreux errata ont été notés par l'auteur. En voici quelques autres à lui signaler : p. 21, note 3, lire *Canterum* pour *Cauterum*; p. 54, ligne 14, lire *pseudopropheta*; p. 71, dans un sonnet de Du Bellay, lire *clos* pour *dos*; p. 76, lire *Oliverium de Magny* pour *Olivierum D. Magny*; p. 82, note 2, lire *Boderiae* pour *Boderiam*; p. 111, note 3, lire *Lemovix* pour *le Monix*; p. 135, ligne 16, lire *Utenhovae* pour *Utenonae*.

en 1829, date caractéristique; mais viennent les années, et Sainte-Beuve qui avait ressaisi son indépendance, se reprochera, et cela dans la pleine maturité de son talent, d'avoir fait de la polémique sur le nom de Boileau, au lieu de s'être associé de cœur à l'esprit même de l'homme. Je ne crois pas qu'on ait écrit une dizaine de pages plus sensées, plus éloquantes que celles où il revient sur son premier jugement pour remettre en sa place, *in bono lumine*, l'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique*. Cette place est des plus glorieuses, car il y a dans Boileau l'accord d'un beau talent et d'un grand caractère : c'est ce que M. Gazier s'attache surtout à faire ressortir dans la préface de cette édition, et dans de petites notes concises qui en disent souvent plus que les longs développements. Par exemple dans la Satire IX, Boileau se défend d'en vouloir à la personne des méchants poètes, c'est à leurs écrits seuls qu'il s'attaque, *insectatur vitia non homines*; ce sont leurs vers durs ou languissants qui échauffent sa bile, ce sont leurs sots livres qui lui inspirent de la haine. Il n'en veut pas à Chapelain parce qu'il est le mieux renté des beaux esprits, ce qu'il déteste en lui, c'est l'auteur de *La Pucelle*. Sur quoi, M. G. met en note : « Ce sera l'éternel honneur de Boileau d'avoir agi de la sorte : c'est en définitive par patriotisme qu'il a encouru la haine des mauvais poètes. » On ne saurait mieux dire et caractériser d'un mot plus juste le rôle de Boileau au xvii^e siècle. Oui, ç'a été vraiment un poète patriote, parce qu'il s'est toujours montré jaloux de la gloire littéraire de son pays, parce qu'il a défendu toute sa vie la langue française contre l'invasion du mauvais goût, parce qu'il a fait une guerre acharnée aux extravagances de Scudéry et de ses pareils, tandis qu'il est toujours resté l'ami et souvent le conseiller des Racine, des Molière et des La Fontaine. En lui l'homme et la raison, comme on l'a dit d'un autre, ne faisaient qu'un : aussi de tous nos poètes, il n'y en a peut-être pas un, excepté La Fontaine, qui ait laissé dans la mémoire des hommes un plus grand nombre de maximes mieux frappées; c'est comme une monnaie courante que l'on se passe de main en main et dont l'empreinte n'est pas près de se ternir ou de s'effacer. « J'aime tout Boileau, même sa Satire sur l'Equivoque », a écrit quelque part Proudhon : l'admiration de M. Gazier ne va point jusque-là, puisqu'il n'admet pas dans son édition cette satire et quelques autres de la vieillesse du poète, mais il estime assez l'ensemble de son œuvre pour dire nettement « qu'il mérite d'être comparé à ce que la France de Louis XIV a produit de plus grand, avec Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. »

Une courte, mais excellente notice biographique, des analyses et des jugements en tête de chaque œuvre particulière, des notes grammaticales et littéraires, des remarques pleines à la fois de finesse et de bon sens¹, avec le soin de faire connaître les principaux personnages qui

1. Comme celle-ci, p. 16 : Boileau a beaucoup *loué* le roi, mais il ne l'a jamais *flatté*.

figurent dans les œuvres de Boileau, recommandent cette édition aux élèves et aux maîtres.

A. DELBOULLE.

275. — **Quellen zur Geschichte der Politik Oesterreichs** während der französischen Revolutionskriege, 1793-1797, mit besonderer Berücksichtigung der Verhältnisse Oesterreichs zu Frankreich und Preussen. Urkunden, Staatschriften, etc nach bisher ungedruckten Originaldocumenten und Copien der k. k. österreichischen Archive, herausgegeben von Dr Henrich Ritter von ZEISSBERG. Wien, Braumüller. In-8. Erster Band, 1882, xviii et 521 p. Zweiter Band, 1885, xx et 500 p. Chaque volume, 12 mark.

Les deux volumes que M. de Zeissberg a publiés, comme suite des deux tomes précédemment édités par Vivenot, ont été et seront les bien-venus dans le cercle — qui s'étend tous les jours — de ceux qui étudient la diplomatie et les guerres de l'époque révolutionnaire¹.

Le premier volume (en réalité, le troisième de la publication) est consacré à l'année 1793 presque toute entière. Il renferme 296 pièces qui, pour la plupart, nous permettent de mieux comprendre et de mieux connaître non seulement la pensée secrète et les sentiments réciproques des souverains et des diplomates, mais encore les difficultés que rencontrait l'Autriche lorsqu'elle tentait, à cette époque, de se rapprocher de l'Angleterre et de la Russie, et les tiraillements, les froissements de toute sorte qui se produisaient en 1793 dans l'alliance austro-prussienne déjà fortement ébranlée par les insuccès de l'année précédente. Thugut dirigeait alors la politique extérieure de la cour de Vienne², et sa correspondance avec les représentants de l'Autriche dans l'empire et à l'étranger ainsi qu'avec le quartier général prussien, forme le principal contenu de ce volume. On remarquera particulièrement les lettres échangées entre le ministre et l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, le comte Louis Cobenzl, qui rapporte, dans de fort intéressantes et instructives communications, ses entretiens avec les diplomates russes, Ostermann et Markov; le mémoire le plus curieux est celui du 31 mai (p. 95-105); comme toujours, l'Autriche revient sur l'échange de la Bavière « avec un *surrogat* » et demande qu'on lui indique les moyens les plus propres à « égaliser son lot » et celui de la Prusse. Il faut citer aussi les lettres du comte Lehrbach, presque entièrement inconnues jusqu'ici, et qui sont peut-être les documents les plus importants que contient le volume. Lehrbach fut chargé, par deux fois, d'une mission im-

1. Nous rendons compte assez tard de cette publication, mais l'éditeur ne s'est pas pressé de nous l'envoyer, et nous l'avons reçue, il y a un an à peine.

2. C'est après la mort de Kaunitz, le 13 juillet 1794, que Thugut, jusque là directeur général des affaires étrangères, reçut de l'empereur le titre de ministre et la charge de toutes les fonctions qui appartiennent à la place de chancelier secret de la cour, de l'État et de la maison impériale (Zeissberg, II, p. xiii).

portante; la première fois, il se rendit au quartier général prussien, sur le Rhin, à Edenkoben, et la seconde fois, à Berlin. D'Edenkoben, où il parut en habit bleu à collet rouge « *gleichsam in einer preussischen Uniform* » (p. 209) il écrit à Thugut que les Prussiens se plaignent beaucoup de Wurmser et de son fils; il lui transmet les ouvertures de Lucchesini relativement « au point d'indemnité pour la maison d'Autriche », annonce le discrédit de Bischoffswerder et l'influence toujours croissante du *vertueux* Manstein, raconte une conversation avec le prince de Condé et l'impression à la fois triste et comique que produit sur lui la vue de l'étrange costume des émigrés. Le jugement qu'il porte sur le roi de Prusse dans une lettre à Colloredo (p. 318) mérite d'être reproduit : « C'est un vrai Prussien, il hait la maison d'Autriche et admet en politique tout ce qui n'est pas permis, tout ce qui est machiavélique, surtout si la Prusse y trouve son avantage ». M. de Z. donne intégralement l'instruction secrète que Thugut remit à Lehrbach lors de sa seconde mission, la note que l'envoyé devait présenter au ministère prussien, le « précis exact de ce qui s'est passé depuis l'arrivée de Lehrbach à Berlin tant aux premières audiences qu'aux entretiens avec les ministres du roi », les lettres du diplomate à Thugut (9-30 décembre). L'avant-dernière de ces lettres contient les mots : « dans tout l'État prussien chacun est plus que jamais excité contre l'Autriche; autant on est tiède à l'égard de la France, autant chacun donnerait presque son dernier liard avec plaisir, si l'on agissait contre l'Autriche... on veut élever l'État prussien à la plus haute puissance par tous les moyens licites et illicites; l'acquisition polonaise a tout magnétisé; les têtes s'échauffent, et l'on dit que la Prusse est devenue un grand État, que dans vingt ans elle doit être plus grande encore » (p. 471-472). Les rapports de Starhemberg, successeur de Stadion et ambassadeur à Londres, ont déjà été mis en œuvre par MM. Hüffer et de Sybel; M. de Z. a imprimé les plus importants qui éclairent dans le détail les négociations relatives à la convention anglo-autrichienne et à la conclusion d'une alliance. Mais le document le plus curieux qui soit écrit de la main de Starhemberg, est sa « conversation entre M. Dumouriez et lui, tenue à Bruxelles, le 10 avril » (p. 4-9); le glorieux aventurier, assez habilement interviewé par Starhemberg, expose quels étaient ses projets, développe son grand dessein sur la Hollande, et assure avec superbe que sa réputation militaire, établie de longue date, a marché à pas de géants depuis l'année précédente, et que l'armée autrichienne, la meilleure qu'il connaisse, serait invincible s'il la commandait ! Mentionnons encore les lettres de Mercy que l'empereur avait attaché à la personne de Cobourg en lui « confiant tout ce qui regardait les négociations et conférences quelconques avec les étrangers » et en le chargeant d'« intervenir toutes les fois qu'il serait question d'entrevue et de pourparlers avec les Français... vu — ajoute l'instruction dans ce style franco-allemand des chancelleries, — que l'expérience a prouvé que les Français ordinairement se

servent de ces occasions pour faire des ouvertures sur divers objets relatifs à la politique, et qu'il est nécessaire que les réponses sur ces ouvertures soient composées de manière qu'elles soient toujours rédigées dans l'esprit du système général et qu'elles puissent se concilier avec l'ensemble des vues dont le comte de Mercy est parfaitement instruit, et dont la connaissance étant étrangère aux officiers militaires, il en arrive qu'avec les meilleures intentions possibles ils sont exposés à tomber dans les pièges que l'astuce française ne cesse de leur tendre » (p. 40-41). Comme dans sa correspondance avec Starhemberg, dont nous avons rendu compte ici même ¹, Mercy ne cesse de recommander Mack qui « a été l'âme de toutes les actions militaires », (p. 76) ² de plaider avec chaleur la cause de Marie-Antoinette qu'il faut à tout prix « arracher à ses bourreaux » (p. 275), et qu'on pourrait sauver par « l'intervention des puissances neutres, comme de la Suède, la Danemark ou même de la Suisse qui ont conservé des rapports avec les scélérats conventionnels et seraient peut-être en état de leur faire parvenir des représentations, des offres ou des menaces » (p. 320), enfin de s'élever contre la lenteur des opérations militaires, de prêcher l'activité, l'énergie, la guerre ardente et implacable contre ces Français qui « font sortir de leurs repaires, tantôt des détachements, tantôt des masses nationales, sans que l'on sache presque jamais avant l'explosion ni leurs mouvements ni leurs forces » (p. 371). Lui aussi, comme Starhemberg, a vu Dumouriez, qu'il juge « un homme très dangereux par ses talents, son énergie et son adresse intrigante » et dont il craint les *prestiges* (p. 105). Aux lettres de Mercy, M. de Z. a joint celles de Metternich et de Trauttmansdorff déjà consultées par Ternaux. Pour ce qui concerne les affaires d'Italie et les relations de l'Autriche avec la cour de Turin, il nous donne des extraits de la correspondance de l'envoyé autrichien à Turin, Gherardini (voir surtout sa dépêche du 26 décembre), du comte Wilczek, conseiller de l'archiduc-gouverneur de Milan, et du général qui commandait le corps auxiliaire autrichien, baron de Vins. L'arrestation de Sémonville est un des épisodes les plus remarquables de cette année 1793 ; M. de Z. a pris pour l'éclairer, dans les lettres du chargé d'affaires autrichien Cronthal et du baron de Buol-Schauenstein, l'envoyé impérial en Suisse, les passages les plus topiques sur les troubles survenus dans le canton des Grisons à la suite de cet incident ; signalons surtout le rapport du 11 mai (en allemand) où Cronthal rend compte à Thugut de la « situation actuelle de la libre Rhétie. » Tous les documents que nous venons de citer, sont aux archives d'État. Il reste à parler de ceux que M. de Z. a trouvés aux archives de la guerre. Il n'a reproduit que les pièces qui ont rapport à la politique, et parmi elles, des lettres et rapports de Wurmser, de Waldeck, de Wallis, de Ferraris, de Wartensle-

1. *Revue critique*, 1884, n° 45, av. 192.

2. Même éloge du comte Dietrichstein (p. 255) « Mack, quoique perclu et cloué dans son lit, ferait parfaitement bien aller la machine. »

ben. Naturellement M. de Z. a laissé de côté les papiers déjà publiés en 1831 par Wagner. On lit avec intérêt la correspondance de Wurmser qui blâme l'inaction des Prussiens et leur *stetes Zaudern* (p. 328), désire n'opérer que de son chef et ne dépendre que du *Hofkriegsrath*, ne « se fie qu'à ses propres forces » (p. 243) refuse de bloquer Landau et après la retraite de Wissembourg, s'écrie qu'il devait être *malheureux* et qu'il l'a été à cause de sa *malheureuse* réunion avec le duc de Brunswick (p. 452).

Le deuxième volume publié par M. de Z. comprend les neuf premiers mois de l'année 1794, et le sous-titre *Räumung Belgiens, Finis Poloniae* indique suffisamment ce qu'il contient : l'Autriche abandonne les Pays-Bas, et le dernier partage de la Pologne se prépare. Mais l'empereur a-t-il renoncé à la Belgique pour mieux agir en Pologne ? Telle est l'opinion que M. de Sybel a soutenue. Elle a été combattue par Vivenot qui, selon le mot de M. de Z., voyait dans cette réfutation de M. de Sybel la tâche de sa vie, et combattue aussi par M. Hüffer. Les documents que M. de Z. nous communique dans ce deuxième volume, ne tranchent pas, il est vrai, d'une façon définitive cette question si vivement débattue. Comme l'observe l'éditeur, au moment décisif, l'empereur et Thugut étaient dans les Pays-Bas et les résolutions les plus importantes ont été prises verbalement. Mais les pièces imprimées par M. de Z. renferment bien des indications précieuses. On ne pourra plus parler, comme l'ont fait de Pradt et Sybel, d'un grand conseil de guerre qui aurait été tenu le 24 mai et qui aurait formellement décidé l'évacuation de la Belgique. M. de Z. publie une lettre de Mercy à Thugut, du 3 juillet, où le plénipotentiaire autrichien rapporte une conversation avec Cobourg et Waldeck ; ces deux personnages lui déclarent qu'ils ignorent « le système de S. M. relativement à la conservation ou à l'abandon absolu des provinces belgiques » et Mercy répond que « S. M. lui a toujours paru décidée à la plus ferme défense de ses provinces, autant qu'il serait possible de l'effectuer sans toutefois s'opposer à la destruction de son armée » (p. 315). On voit que, le 3 juillet, l'abandon des Pays-Bas autrichiens n'avait pas encore été résolu par l'empereur. Quinze jours plus tard, il est vrai, l'archiduc Charles écrit à son frère François II¹ que « peut-être, en ce moment, pourrait se réaliser le projet dont il lui a parlé, d'amener l'armée peu à peu sur le Rhin, pendant que les Prussiens s'avanceraient pour défendre la Westphalie et la Hollande ». De son côté, Waldeck mande à la même date (18 juillet, p. 345) qu'il faudra se retirer derrière la Meuse et qu'ainsi « l'armée se rapproche de l'endroit où l'idée de S. M. était de la rassembler finalement ». Mais, en réalité, l'abandon de la Belgique n'était que provisoire ; Waldeck lui-même reconnaît qu'« on peut revenir à Bruxelles, quand on le voudra, si les affaires changent de

1. En allemand, p. 342.

face », et, si, le 13 juin, l'empereur a prévu, dans une lettre à Mercy, le cas « où il faudrait que ses armées abandonnent ses provinces belgiques pour couvrir les États de sa monarchie », on doit remarquer qu'il déclare ce cas « heureusement encore éloigné » et qu'il ajoute : « j'approuve toutes ces mesures, *quoique j'espère que nous n'en aurons point besoin* »¹. Le 10 juillet ne se plaint-il pas du découragement et de la lâcheté du gouvernement civil, en assurant que ces actes de timidité ne font qu'alarmer tout le monde et ôtent « les moyens d'administrer un pays qu'un événement malheureux *ne devait pas encore faire regarder comme perdu* » (p. 329)? N'écrit-il pas le 15 juillet à Waldeck qu'on a bien fait de se retirer derrière l'Escaut et la Dyle, mais qu'il « aime à se flatter que les vues de Waldeck pour le reste de la campagne ne seront point bornées à cette triste défensive », qu'on reprendra l'offensive dès que les circonstances le permettront, qu'on s'efforcera d'envoyer des renforts à l'armée des Pays-Bas (p. 333)? Au fond, l'empereur tenait donc à la Belgique, mais il tenait encore plus à son armée; « tant que la maison d'Autriche conserve une armée, disait Waldeck, elle a tout encore, du moment qu'elle n'en a plus, elle n'est plus rien » (p. 344). Mais comment concilier ces deux choses, la défense des Pays-Bas et la conservation de l'armée? Il faut remarquer qu'à cette époque la politique de la cour de Vienne n'eut guère d'autre mobile que la défiance profonde, incurable que lui inspirait la Prusse. On se souvenait encore de la politique de Herzberg. On était prêt à renoncer aux secours de la Prusse; on ne cessait d'accuser son « peu de volonté » et ses intentions équivoques » (p. 281); on craignait que Frédéric Guillaume II ne mit sur pied un nombre de troupes supérieur au chiffre fixé; on ne lui demandait que son contingent d'empire, 12 à 13,000 hommes, et que le corps auxiliaire auquel l'obligeait son traité d'alliance, 20,000 hommes. Aussi, lorsqu'on apprit le traité de La Haye, on s'alarma, on s'épouvanta. Quel serait l'emploi des troupes prussiennes soldées par les puissances maritimes? Allait-on les faire agir en Flandre? Mais elles gêneraient les armées autrichiennes dans leurs mouvements ou les empêcheraient, sinon de vaincre, du moins d'user de leurs victoires (voir surtout la lettre de Thugut du 8 juin, p. 259). Ne valait-il pas mieux les laisser dans la région où elles se trouvaient déjà, sur la Moselle et sur le Rhin? Mais, si un conflit éclatait, ne profiteraient-elles pas de leur position pour couper à l'armée autrichienne de Belgique le chemin des États héréditaires? Le cabinet de Vienne fut quelque temps perplexe; enfin, après mûre réflexion, il consentit à laisser agir en Flandre les troupes prussiennes promises à l'Angleterre et à la Hollande; il pria même les puissances maritimes de leur donner cette mission. Et, en effet, de cette façon, l'empereur n'abandonnait pas les Pays-Bas que les Prussiens étaient chargés de défendre, et défendaient pour lui; en même temps qu'il retenait en

1. P. VIII et 268, réponse à Trauttmansdorff.

Belgique une partie des forces prussiennes, il retirait au contraire une partie des siennes qu'il rapprochait de l'armée du Rhin et de celle de l'empire; les troupes autrichiennes ne pouvaient plus être coupées des Etats héréditaires, et il était loisible d'en disposer à tout moment. Mais la Prusse ne remplit pas les engagements de La Haye; les événements se précipitèrent; Fleurus, des revers successifs, les dissentiments du quartier général, le relâchement de la discipline, les fautes commises par Waldeck amenèrent la retraite de l'armée autrichienne. La question se posa : fallait-il lâcher ou reconquérir la Belgique? L'empereur semble avoir opté pour la conquête; il change le général en chef, tâche de réorganiser l'armée, assure à l'archiduc Charles que, s'il était sûr des subsides anglais, il ordonnerait la *Wiedereinrückung nach Nederland* (p. 398) et, de son côté, Thugut mande à Mercy que si l'Angleterre offrait des « moyens pécuniaires » et « certaines acquisitions sur la France », l'empereur s'efforcerait de « reprendre les Pays-Bas » (p. 392). Mais on comptait sans les armées françaises; l'Autriche ne put même se maintenir sur la ligne de la Meuse; on recula jusqu'à la Roer, puis jusqu'au Rhin, et le sort de la Belgique fut décidé. Les documents (au nombre de 326) que M. de Z. a fait entrer dans son second volume, ne se rapportent pas tous à cette affaire de l'abandon des Pays-Bas autrichiens. Nous y retrouvons des lettres et rapports de Lehrbach, de Starhemberg et de Mercy. Lehrbach, toujours à Berlin, donne les détails les plus circonstanciés sur sa mission, envoie à Thugut « l'état des finances de la Prusse » (p. 3-4), trace le portrait de Möllendorff et de Schulenburg (p. 53-55), explique la disgrâce de Bischoffswerder (p. 66), rend compte de ses conversations avec lord Malmesbury et des entretiens de ce dernier avec Haugwitz; aussi peut-on dire que la correspondance de Lehrbach complète sur bien des points le *Diary* de Malmesbury. Starhemberg fait part à Thugut de ses conférences avec lord Grenville, des « opinions de la cour de Londres sur la coopération prussienne » (p. 116), de la mission de lord Yarmouth, de la consternation que produit la nouvelle des progrès des Français dans la Belgique (p. 331), de l'accueil fait à l'emprunt autrichien, de la nécessité reconnue par le gouvernement britannique d'avoir un *allié continental* et des conditions qu'il propose à l'empereur, conditions dont la première et « sine qua non » est de « garder la souveraineté des Pays-Bas, le défenseur le plus sûr de la Hollande et le rempart le plus solide contre la France » (p. 407-408). Mercy est encore le mentor diplomatique des généraux et l'administrateur provisoire des pays conquis sur la France — ce qui n'est, dit-il, qu'un emploi *in partibus infidelium* (p. 336). — Une des lettres les plus remarquables qu'il écrit à l'empereur est celle du 9 mars où il montre avec force que la guerre actuelle n'est pas une guerre ordinaire et que la France ne s'épuise pas, car « la tyrannie s'est donné pour magasins toutes les fortunes particulières, pour finances une intarissable fabrication d'assignats, pour trésor réel plus d'or

entassé que n'en ont toutes les puissances réunies, pour soldats tous les habitants. On a imaginé, ajoute Mercy, que les troupes françaises n'étaient qu'un ramassis de bandes indisciplinées et méprisables, et l'on s'est trompé; chaque jour ces troupes s'exercent, elles s'aguerrissent, elles sont dirigées par les anciens corps de l'artillerie et du génie, elles ont pour chefs, pour officiers tous les hommes non décorés qui faisaient la véritable force de l'ancienne armée royale... Aucune puissance ne pourra jamais composer avec la Révolution. Comment la France, ou les scélérats qui la gouvernent, consentiraient-ils à poser les armes; que feraient-ils de leurs soldats; comment les contenir au dedans sans les occuper au dehors; quel aliment à leur agitation autre que la guerre, quelle récompense autre que les pillages des invasions, quelle profession donner à plusieurs millions d'hommes laissés sans état par la destruction du commerce et des manufactures; comment arrêter ce mouvement rapide, accéléré depuis quatre années pour former au centre de l'Europe une république militaire et conquérante; comment supposer la paix entre les rois et leurs assassins; même après la paix, comment gouverner ailleurs, après l'exemple d'un pareil bouleversement resté impuni, après la leçon d'une pareille révolte consacrée par des succès et qui aurait bientôt autant de missionnaires que de complices?.. Cette lutte sanglante ne peut cesser que par l'abaissement, la presque destruction de la France ou par celle de toutes les monarchies. Nul milieu entre ces deux extrêmes... quand cette nation féroce prend pour devise de vaincre ou de mourir, elle impose la même alternative à toute l'Europe » (p. 128-130). D'autres lettres de Mercy, celles qui précèdent et suivent immédiatement Fleurus, mériteraient aussi d'être citées. On sait qu'il reçut une mission extraordinaire à Londres, mais à peine arrivé, il fut pris de la fièvre, remit à Starhemberg le soin de la négociation dont il était chargé, et c'est ce dernier qui, le 26 août, annonce à Thugut la mort de ce « digne et respectable ministre » (p. 402). Nous devons mentionner pareillement les instructions de Louis Cobenzl et ses rapports, aussi importants que les précédents, pour la connaissance des rapports de l'Autriche et de la Russie. Mais ils ne fournissent que peu de renseignements sur l'insurrection polonaise et les événements qui se passent à cette époque sur la Vistule; c'est dans la correspondance de l'archiduc palatin Joseph, dans les rapports secrets de la police, — dont quelques-uns très curieux — et dans les lettres du vice-président Gallenberg, du comte Harnoncourt, du capitaine-ingénieur Lanfrey, qu'on trouve les informations les plus intéressantes sur les incidents de Pologne, sur les préliminaires du troisième partage, sur le projet d'occuper Cracovie, et l'échec des Autrichiens (à remarquer des billets de Kosciuszko et un entretien de Harnoncourt avec Gallenberg, p. 253, qui prouve qu'on avait pensé dès le mois de mai à prendre possession des trois palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin). Mais si copieuse que serait notre

analyse, elle n'épuiserait pas le contenu du deuxième volume de M. de Zeissberg. Bornons-nous donc à citer encore l'heureux choix qu'a fait l'éditeur parmi les pièces relatives à la campagne des Pays-Bas et du Rhin inférieur : rapport de Mack sur sa mission à Londres, lettres de Waldeck qui ne sait où donner de la tête et que l'archiduc Charles accuse, non sans raison, de manquer de sang-froid (p. 339), correspondance de l'archiduc, alors gouverneur des Pays-Bas et de l'empereur François, de Trauttmansdorff et de Metternich, de Clerfayt et de Beaulieu, de Pelser, résident impérial à La Haye, de Wurmser qui annonce sa retraite au-delà du Rhin, s'indigne de la « façon révoltante » dont on le rappelle, et déclare qu'il « s'étourdira sur le passé » en s'occupant de labour, de vaches et de moutons (p. 45-48). Comme dans le précédent tome, on trouve dans le second volume de M. de Z. des dépêches de Gherardini, de l'archiduc Ferdinand, du comte Wilczek qui nous renseignent sur les négociations de Thugut avec la cour de Turin, et sur la genèse du traité conclu à Valenciennes le 23 mai entre l'Autriche et la Sardaigne, des lettres du grand-duc Ferdinand de Toscane, du roi et de la reine de Naples. Terminons par une citation d'un rapport du comte Girola, chargé d'affaires impérial à Gênes ; il raconte (p. 340) que le secrétaire du ministre français, Tilly, est allé à Voltri le 14 juillet au-devant de cinq Français venant de Savone ; parmi eux est « il famoso Buonaparte, Corso d'Ajaccio, generale... giovane d'anni 27 circa, che e da temersi per essere di umore turbido, di spirito ardente repubblicano, di vasta cognizione nel militare, di molta attivita, e di gran coraggio conosciutosi anche nel suo piano dallo stesso eseguito nella ripresa di Tolone »¹.

Les deux volumes que nous donne M. de Z. méritent tous les éloges, et le professeur viennois y déploie des qualités qui mettent sa publication bien au-dessus de celle de Vivenot. Ce dernier était *grossdeutsch* ; il avait donné à son œuvre le titre de « Sources de l'histoire de la politique *impériale allemande* de l'Autriche » ; les pièces qu'il choisissait — et Dieu sait combien il en admettait d'insignifiantes et d'interminables ! — formaient, comme l'observe son successeur, un « codex probationum » pour des vues personnelles, et il cherchait avec une sorte de complaisance à éclairer surtout les affaires d'empire. En outre, et toujours dans le même dessein de justifier la politique du cabinet de Vienne, il reproduisait plutôt les instructions du gouvernement à ses envoyés que les dépêches des envoyés au gouvernement. Enfin, il a commis, dans ses deux volumes, par négligence et dans la rapidité du travail, un certain nombre d'erreurs matérielles. M. de Zeissberg n'a pas publié ses deux tomes dans une intention de polémique ; il n'a choisi ses documents qu'« au point de vue du besoin scientifique » (I, p. VIII). Il

1. On sait que Bonaparte se rendit en juillet 1794 à Gênes pour « conférer sur la défense de la côte » (Iung, *Bonaparte*, II, p. 437.)

ne met pas en première ligne, comme l'a fait Vivenot, la politique de l'État autrichien, et il a modifié le titre de la publication ; au lieu de *deutsche Kaiser-Politik Oesterreichs*, il écrit simplement *Politik Oesterreichs* ¹. Il laisse de côté, dans son second volume, les longs et inutiles débats de Ratisbonne afin de gagner de la place pour d'autres documents bien plus précieux, et il se borne à nous renvoyer au livre que Vivenot a composé, d'après la correspondance du commissaire Hügel, sur « Albert de Saxe-Teschen, feld-maréchal de l'empire ». Il reproduit, outre les instructions de la cour de Vienne, les rapports des envoyés et leur donne une bien plus grande place que dans l'œuvre de Vivenot ; mais il sait jeter par dessus bord ce qui n'a qu'une médiocre importance, et garder l'essentiel ; si cet essentiel se présente sous plusieurs formes, il n'admet, comme il dit, que « l'expression la plus prégnante. » Enfin, la publication de M. de Z. est vraiment scientifique, exempte d'erreurs et d'inexactitudes, ce qu'on ne pouvait dire de celle de Vivenot. Les documents sont reproduits d'après l'orthographe moderne et résumés à la fin de chaque volume dans la table des matières ; un index complet offre les noms de personnes et de lieux qui se rencontrent dans l'ouvrage, sous leur forme habituelle ; les pièces sont accompagnées de courtes et instructives remarques sur leur envoi aussi bien que sur le personnage qui les a rédigées ou transcrites ². Ce *Quellenwerk* si bien composé et si important n'est pas d'ailleurs à sa fin ; M. de Zeissberg veut le continuer jusqu'à l'année 1797, et on ne peut que le remercier d'avoir accepté de l'Académie impériale des Sciences une tâche aussi longue, aussi difficile et aussi méritoire.

A. CHUQUET.

1. Il confesse, du reste, qu'à la fin du XVIII^e siècle « die Triebkräfte der Politik des Wiener Hofes lagen wesentlich nicht mehr in dem Zusammenhange mit dem deutschen Reiche, sondern in dem Bewusstsein einer in sich selbst wurzelnden Grossmachtstellung » (I, p. VIII).

2. Nous n'avons à faire que de bien menues observations et chicanes :

Lire tome I, p. 375, au lieu de *Rouault*, « Ruault » ; p. 376, au lieu de *d'Angivilles*, « Angivillers » ; p. 141, au lieu de *Barbaron* et de *Gensonnet*, « Barbaroux » et « Gensonné » (on supposait que les deux conventionnels, ainsi que Noël, accompagnaient Sémonville) ; p. 375 — et table des matières — à Berchiny, Saxe et Royal-Allemand, au lieu de *Divisionen*, « Regimenten » ; p. 85, au lieu de *Bréteuil*, « Breteuil » ; p. 139, au lieu de *Duperiez*, « Duperier » (nom du grand-père de Dumouriez) ; p. 329, au lieu de *Grauert*, « Grawert » (c'est le même qui est cité au tome II, p. 396) ; p. 29, au lieu de *Loucadon*, « Loucadou » (on le retrouve en 1806) ; p. 308, au lieu de *Ménéhould*, « Menchould » ; pp. 302-303-305 « Sarreguemines » et « Saargemünd » ; p. 302 au lieu de *Seculi*, « Szekuli » ; p. 519, au lieu de *Oberst*, « General » (il s'agit de Thouvenot, voir p. 140 où il est cité avec Marassé et Berneron, « généraux ») ; — tome II, p. 454, au lieu de *Geissau*, peut-être « Geusau » ; p. 323-324, au lieu de *asteur* (lettre de l'archiduc Ferdinand) « à cette heure » ; p. 345, ligne 29, au lieu de *un*, « en » ; p. 348, ligne 8, au lieu de *champe*, « champ » ; p. 340 — et table des matières — au lieu de *Cavailloy*, « Cavaillon » et de *Marmou* « Marmont. »

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eugène d'Eichthal vient de réunir, sous le titre *La langue grecque, mémoires et notices, 1864-1884* (Hachette, 1887. In-8°, III et 426 p.), les études publiées par son père, Gustave d'EICHTHAL, à différentes époques et dans divers recueils. Le volume, sur lequel nous reviendrons, est précédé d'une notice sur les services rendus par G. d'Eichthal à la Grèce et aux études grecques, par le marquis de QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

— Une nouvelle revue, le *Moyen-âge*, paraîtra à la librairie Picard, tous les mois, à partir de janvier 1888. Elle a pour directeur MM. A. MARIGNAN, G. PLATON, M. WILMOTTE. Elle « veut tenir ses lecteurs au courant du mouvement général de la science », et « aussitôt après l'apparition d'un livre ou d'un article de revue, en porter le contenu à la connaissance de ses lecteurs ». C'est un « simple bulletin d'informations » qui publiera le sommaire de plus de *six cents périodiques* européens, des comptes-rendus et des variétés, dûs à la plume des spécialistes les plus compétents. (Prix de l'abonnement annuel : 8 fr.).

— M. l'abbé JAMES CONDAVIN, professeur à la Faculté libre des lettres de Lyon, va publier prochainement, à la librairie A. Picard, une *Histoire de la ville de Saint-Chamond*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'ouvrage formera un volume grand in-4°, enrichi de nombreuses illustrations : il est, dès maintenant, mis en souscription au prix de 20 fr.

— La librairie Thorin met en vente *La satire des satyres*, par Charles Cotin, avec notes et commentaire, publiée d'après l'édition de la Bibliothèque de l'Arsenal en 1666 (brochure grand in-8° de 24 pages, tirée à cent exemplaires numérotés ; 3 fr.).

— M. Aimé VINGTRINIER a publié une étude sur *Le dernier des Villeroy et sa famille* (Champion, in-8°, 111 p.).

— La librairie Plon publie la deuxième édition des deux premiers tomes de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Paul THUREAU-DANGIN. Cette seconde édition n'est pas une simple réimpression. Lors de ses premières recherches, l'auteur avait déjà eu communication d'importants documents, entres autres des papiers du feu duc de Broglie et du journal inédit du baron de Viel-Castel. Il a depuis consulté d'autres sources encore ; le recueil des lettres reçues par le comte de Molé, les mémoires du comte de Saint-Aulaire (ambassadeur à Rome, à Vienne, à Londres), les dépêches et lettres du baron de Barante (ambassadeur à Turin et à Pétersbourg), la correspondance politique du comte de Bresson (ministre à Bruxelles et à Berlin, et ambassadeur à Madrid), les notes écrites par Duvergier de Hauranne à l'issue de chaque session, etc. Ces documents inédits dont M. Thureau-Dangin a pu déjà se servir dans la suite de son *Histoire*, contenaient aussi d'utiles renseignements sur les faits exposés dans les deux premiers volumes. De là, les changements et les additions souvent considérables que M. Thureau-Dangin apporte, dans cette deuxième édition, au texte primitif. Il a refait absolument, sur un plan nouveau et beaucoup plus développé, le récit des affaires de Belgique et d'Italie.

— *Le Bassin du Rhin* (Rouen, 1887, in-8°, 29 pages) ; sous ce titre, M. DESDEVIAES du DÉZERT, professeur à la Faculté des lettres de Caen, publie une curieuse étude moins sur la géographie physique, que sur l'importance stratégique du bassin du grand fleuve. Il met en lumière l'habileté avec laquelle l'Allemagne, depuis que le cours du Rhin lui appartient en entier, de Huningue à la frontière hollandaise, a su

tirer parti des ressources qu'il lui offrait pour sa défense : places fortes édifiées ou renforcées aux points où le passage peut être tenté, chemins de fer convergents, qui permettent de concentrer les troupes sur les points menacés et d'y rassembler tous les approvisionnements nécessaires, etc., tout cet ensemble de mesures redoutables, M. Desdevises du Dezert nous le fait très bien connaître.

— Le premier numéro (n^{os} 1 et 2) de la *Revue des patois gallo-romains*, recueil trimestriel publié par M. J. GILLIÉRON et l'abbé ROUSSELOT (Champion ; prix de l'abonnement annuel, 12 fr.), renferme les articles suivants : ROUSSELOT, introduction à l'étude des patois ; WILMOTTE, phonétique wallonne ; A. HORNING, la diphthongue *au* dans deux patois du Barrois ; GILLIÉRON, importation directe du français à Villard de Beaufort (Savoie) et contribution à l'étude du suffixe *ellum* dans le nord de la France et en Savoie ; EDMONT, lexique de Saint-Pol et textes de Saint-Pol, chansons, scène de carnaval, fragment de sermon, conte ; MORF, trois chansons de la Surselva (Suisse) ; ROUSSELOT, textes variés.

— La librairie Champion a fait paraître le *Catalogue* de ses livres de fonds ou en dépôt, qui offre, en 96 pages, la réunion d'un grand nombre de livres importants publiés depuis quinze années sur l'histoire de France

ALLEMAGNE. — M. Franz FÜGNER, de Nienburg sur le Weser, prépare une nouvelle édition du *Lexicon Livianum* de Hildebrand.

— A l'occasion du 70^e anniversaire de la naissance de M. Théodore Mommsen (30 novembre 1887), M. Karl ZANGEMEISTER a publié un livre intitulé *Theodor Mommsen als Schriftsteller* (Heidelberg, Winter. In-8°, 4 mark) ; c'est un catalogue des ouvrages et dissertations publiés jusqu'ici par Mommsen ; il comprend 949 numéros.

— M. MENDELSSOHN, de Dorpat, et notre compatriote, M. Pierre BATTIEFOL, préparent en commun une édition critique de l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, qui sera précédée d'une introduction historique et accompagnée d'un commentaire perpétuel, sur le modèle du Zosime que M. Mendelshon vient de publier (*Zosimi comitis et exadvocati fisci, historia nova*. Leipzig, Teubner. In-8°, LIV et 306 p. 10 mark).

— La librairie Tempsky, de Vienne, qui publie maintenant la collection du *Corpus ecclesiasticorum latinorum*, vient de mettre en vente la première partie des *Poetae christiani minores*, volume XVI de la collection (renferme Paulini Petricordiae carmina rec. PETSCHENIG ; Orientii carmina, rec. R. ELLIS ; Paulini Pellaei Eucharisticos, rec. G. BRANDES ; Claudii Marii Victoris Alethia et Probae cento, rec. C. SCHENKL). Sont sous presse : vol. XVII, *Cassianus I pars, Institutiones*, ed. PETSCHENIG ; vol. XVIII, *Priscillianus*, ed. SCHEPSS ; vol. XIX, *Lactantius*, ed. G. LAUBMANN et S. BRANDT, et en préparation : *Ambrosius*, ed. C. SCHENKL ; *Arator*, ed. H. SCHENKL ; *Augustinus, Retractationes et Confessiones*, ed. P. KNOELL ; *Sermones*, ed. F. HAULER ; *Epistolae*, ed. GOLDBACHER ; *Enarrationes in psalmos*, ed. M. GITLBAUER, etc., etc. ; *Alcimus Avitus*, ed. A. KUNZ ; *Boethius*, ed. SCHEPSS et STANGL ; *Cassiodorius*, ed. STETTNER et STANGL ; *Cyprianus, Dracontius, Eugenius Toletanus*, ed. R. PEIPER ; *Faustus*, ed. ENGELBRECHT ; *Fulgentius Ruspensis*, ed. WISSOWA ; *Hieronymus*, ed. A. REIFFERSCHIED et P. CORSSSEN ; *Hilarius Pictaviensis*, ed. A. ZINGERLE et SELDMAYER ; *Julianus Pomerius*, ed. STOWASSER ; *Julius Hilarianus*, ed. Nic. MUELLER ; *Juvenius*, ed. HUEMER ; *Maximus Taurinensis*, ed. SCHEINDLER ; *Optatus Milevitanus*, ed. ZIWSA ; *Pacianus*, ed. Nic. MUELLER ; *Paschasius*, ed. A. ENGELBRECHT ; *Paulinus Nolanus*, ed. G. HARTEL, *Philastrii liber de haeresibus*, ed. MARX ; *Rufinus*, ed. WROBEL et NIESE ; *Tertullianus*, ed. REIFFERSCHIED ; *Valerianus Cimeliensis*, ed. STOWASSER ; *Victorinus Rusticus Elpidius*, ed.

W. BRANDES; *Victorinus Petaviensis*, ed. HAUSSELEITER; *Vincentius Lerinensis*, ed. HEINRICH.

— M. GREGOROVIVS publie à la librairie Brockhaus un deuxième volume de *Kleine Schriften zur Geschichte und Cultur*.

— La deuxième livraison de la 4^e édition de l'*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. KLUGE (Strasbourg, Trübner), vient de paraître : elle commence à *Dach* et finit à *frœhnen*.

— C'est M. Fr. BIENEMANN, de Riga, qui succède à M. Rud. de Gottschall comme rédacteur en chef des deux revues publiées par la maison Brockhaus, *Unsere Zeit* et *Blätter für literarische Unterhaltung*.

— La *Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte*, que nous annoncions tout récemment, est dirigée par M. Bernhard STUFFERT dont les principaux collaborateurs sont MM. Erich SCHMIDT et Bernhard SUPHAN. Elle paraîtra, à partir de 1888, chez l'éditeur Böhlau, de Weimar, et contiendra avant tout des études sur la littérature allemande moderne. Elle publiera des documents inédits qui ne seront pas de trop grande étendue, des nouvelles, des remarques critiques, des articles sur les nouvelles publications. Elle doit « devenir un autre *Weimarisches Jahrbuch* et servir l'idéal littéraire dans le sens de Herder, de Goethe, de Schiller ». Elle remplace l'*Archiv für Literaturgeschichte* et complète la *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Literatur*, qui n'a pas assez de place pour donner à la littérature de l'Allemagne moderne l'importance qu'elle mérite. Prix de l'abonnement annuel : 10 mark ou 12 fr. 50.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 décembre 1887.

M. Bréal, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de l'un de ses membres libres, M. l'intendant-général P.-Charles Robert, décédé subitement jeudi soir 15 décembre.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 30 novembre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. le baron de Baye soumet à la Société une croix en or estampé trouvée dans une tombe longobarde près de Bergame et appartenant à M. Amilcare Ancona de Milan.

M. Flouest communique de la part de M. le comte de la Sizeranne, associé correspondant national de la Drôme, un poids romain en bronze qui porte un S en argent damasquiné, signe caractéristique du *Semis*, et qui a été trouvé dans le nord du département de la Drôme.

M. Pol Nicard lit une note sur l'ouvrage de Bertolotti, « Les artistes français présents à Rome pendant les x^v^e, xvi^e et xvii^e siècles ». MM. Müntz et Lecoy de la Marche prennent part à la discussion sur les travaux du peintre Fouquet à Rome. Interpellé par M. le président, M. Courajod explique que Fouquet sans cesser un seul instant de demeurer fidèle à son style national, c'est-à-dire franco-flamand, contracta par ses rapports avec les maîtres ultramontains l'habitude d'une grammaire ornementale nouvelle dont un grand nombre d'éléments étaient puisés plus ou moins directement aux sources de l'art classique. Il rappelle en même temps les observations qu'il a présentées à la Société à propos des émaux peints fixés sur une statuette en bronze de Filarète conservée au Musée de Dresde, émaux qu'il a confrontés avec un émail du Musée du Louvre attribué à Jean Fouquet. Enfin, M. Courajod croit devoir répéter ici à propos des influences réciproques des écoles italienne et française ce qu'il a dit maintes fois au sujet des origines de la Renaissance qui n'est pas née tout d'un coup en Italie du seul contact avec les monuments de l'antiquité classique, mais qui a été préparée et organisée par un vaste mouvement d'ensemble dans lequel la France et la Flandre tinrent à son avis la première place.

Ed. CORROYER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Narchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

Section des sciences économiques et sociales. Année 1886. Un volume in-8 de 275 pages et carte..... 4 fr.

COLLECTION DE CLERCQ

CATALOGUE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉ

Antiquités assyriennes, cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs, etc., publiés par M. DE CLERCQ, avec la collaboration de M. J. MENANT. In-folio. 3^e livraison, 1^{er} fascicule. (Feuilles doubles 16 à 20, planches en héliogravure XXIII à XXIX)..... 10 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 788, 11 juin 1887; LECKY, A history of England in the XVIII century, vols. V a VI (second art.). — Mac Clellan's own history; Memoirs of Robert Lee, his military and personal history, by LONG. (Doyle : le premier de ces ouvrages renferme les lettres et dépêches de Mac Clellan; le second est un beau récit d'une belle carrière militaire.) — COSQUIN, Contes populaires de Lorraine (A. Lang : a peut-être la plus haute valeur parmi les « recent books on the minor mythology »). — Recent theology. — The history of the invention of printing, VII (Hessels). — The codex Amiatinus. (Hort et Westwood.) — Unpublished University statutes (Rashdall). — Coleridge (Brandl). — « Arabia » in the land of Goshen (A. Neubauer). — « The struck eagle stretched upon the plain » (Boult). — A. DARMESTER, The life of words as the symboles of ideas; La vie des mots étudiée dans leurs significations (H. Bradley : « thoroughly scholarly and thoughtful »). — Opinions of some continental scholars on the Moabite Stone. — Compendiums in Greek palaeography (W. M. Lindsay). — The etymology of « meridies » (M. Aurel Stein). — Barclay V. HEAD, *Historia numorum*. (Oman : ouvrage qui fait époque; Cp. *Revue critique*, n° 11, art. 58.) — The grave of an Etruscan lady at Todi (W. Mercer). A. latin play at Melbourne.

— N° 789, 18 juin 1887 : Walter PETER, Imaginary portraits (Lyster). — Stafford NORTHCOTE, first earl of Iddesleigh, Lecture and essays. (Ch. J. Robinson.) — Works of Thomas Hill Green, p. p. NETTLESHIP, vol. II. (S. Alexander.) — Jean RÉVILLE, La religion à Rome sous les Sévères (Fr. T. Richards : ouvrage très important et fort soigné). — « God save the queen » in Anglo-Saxon (Skeat). — A memorial to the late archbishop of Dublin. — « *Analecta liturgica* ». — The history of the invention of printing, VIII. (Hessels.) — Unpublished University archives (Madan). — The myth of Cupid and Psyche. (Isaac Taylor). — Shylock and his predecessors (Clouston). — The fables of Avianus, with prolegomena, critical apparatus, commentary, excursus and index, by Robinson ELLIS. (Wilkins : très louable.) — The Hebrew word « Kipod » (Houtum-Schindler). — Zeichnungen von Sandro Botticelli zu Dante's Göttlicher Komödie, hrsg. v. LIPPMANN; Die acht Handzeichnungen des Sandro Botticelli p. p. STRZYGOWSKI (Higgins). — Euripides at Bedford College.

The Athenaeum, n° 3111, 11 juin 1887 : LUPTON, A life of John Colet, dean of St. Paul's and founder of St. Paul's school. — Col. BUTLER, The campaign of the Cataracts, being a personal narrative of the great Nile Expedition of 1884-85. — Dictionary of National Biography, edited by Leslie STEPHEN, vols. IX a. X, Canute-Clarkson. — Coincidences (Christie, Buchheim, Macray). — George Canning (Stanley Lane-Poole). — The Snob, Cambridge, 1829 (Bowes). — « Pickwick » and its illustrations (H. T. Mackenzie Bell). — R. S. Turner (not. nécrol.).

— N° 3112, 18 juin 1887 : BRANDL, Samuel Taylor Coleridge and the English romantic school, English edition by Lady EASTLAKE, assisted by the author. (Livre qu'il faut juger très sévèrement et qui renferme un nombre incroyable de bévues et d'erreurs.) — KNOLLYS, Sketches of life in Japan. — OLIPHANT, The New English (souvent utile et intéressant). — Augustine BIRRELL, Obiter dicta, second series. — The Snob, Cambridge, 1829. — Notes from Oxford — Who was Nickisson? — Christopher Smart (Sherer). — The portraits of Hawthorne

(R. C. Hall). — The unpublished letters of Thackeray, IV. — The Crawford sale. — Θ Φ [H. J.).

Literarisches Centralblatt n° 25, 18 juin 1887 : BREDEKAMPS, der Prophet Jesaja erläutert, I, 1-12. — HARNACK, die apostellehre und die jüdischen beiden Wege. (Petite et excellente édition.) — FICKER, die Darstellung der Apostel in der altchristlichen Kunst, eine ikonographische Studie. (Beaucoup de fines observations.) — LIPPERT, Culturgeschichte der Menschheit in ihrem organischen Aufbau, I. (Des connaissances étendues.) — MÜHLBACHER, Deutsche Geschichte unter den Karolingern, I. (A juger plus tard quand l'ouvrage sera terminé.) — Leop. von RANKE, Weltgeschichte, VII Theil, Höhe und Niedergang des deutschen Kaiserthums, die Hierarchie unter Gregor VII. (Beaucoup de jugements à méditer.) — M. RITTER, deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation u. des dreissigjährigen Krieges, I u. II. (Quand l'œuvre sera terminée, elle sera, grâce au style simple et sain de l'auteur, à sa sagacité, à la liberté de son observation, à son « objectivité », une des productions les plus remarquables de l'historiographie allemande.) — Von der LINDE, Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche Legende. 2 vols. (Etude qui n'est pas superflue et qui « montre clairement comment la crédulité et l'amour du merveilleux ont pu développer un mythe que les faits auraient dû étouffer dans le germe », termine définitivement le débat.) — R. LEHMANN, Vorlesungen über Hilfsmittel u. Methode des geographischen Unterrichts. — Th. KIRCHHOFF, Kalifornische Kulturbilder. — BRUNNENMEISTER, das Tödtungsverbrechen im altrömischen Recht. (Très louable et marque un progrès essentiel.) — SOLF, Die Kaçmir-Recension der Pancâdikâ, ein Beitrag zur indischen Text-Kritik. (Cp. *Revue critique*, 1886, art. 278, p. 437). — Des Gregorius Abulfarag genannt Bar Ebhroyo Anmerkungen zu den Salomonschen Schriften hrsg. von A. RAHLFS (publication très méritoire.) — SÄTTLER, y Gomeryd, das ist Grammatik des Kymraeg oder der kelto-wälischen Sprache. (Se défier des étymologies de l'auteur, mais sa grammaire est bonne). — Lettres inédites de M^{lle} de Lespinasse à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert, au comte de Crillon p. p. Ch. HENRY (très intéressants documents). — CONRAD, George Eliot, ihr Leben u. Schaffen dargestellt nach ihren Briefen u. Tagebüchern. (Instructif et impartial.) — KIRCHHOFF, Volapük. — J. BAUER, Sprachwissenschaftl. Kombinatorik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25, 18 juin 1887 : DE HOOP-SCHIEFFER, Geschichte der Reformation in den Niederlanden von ihrem Beginn bis zum Jahre 1531, p. p. P. GERLACH, mit Vorwort von NIPOLD (Kawerau). — KRÖNER, das körperliche Gefühl. — Von EDLINGER, Erklärung der Tiernamen aus allen Sprachgebieten (O. Schrader : l'auteur n'a ni les connaissances ni la critique nécessaires pour mettre en œuvre avec succès les matériaux dont il dispose). — De Vogüé, Le roman russe (Brückner : très bon ouvrage, brillamment écrit et le plus important qu'on ait écrit à l'étranger sur la littérature russe). — J. H. H. SCHMIDT, Synonymik der griech. Sprache. (Haussen : utile.) — SCHÖNEMANN, De lexicographis antiquis qui rerum ordinem secuti sunt, quaestiones praecursoriae. (E. Maas : soin, savoir, bonne volonté, mais trop peu de précision et de clarté.) — BURGHAEUSER, die Bildung des germanischen Perfectstammes, vornehmlich vom Standpunkte der indogerman. Vocaleforschung. (Burg : trop peu de critique; ne peut être recommandé.) — WOLFF, Karl Gotthelf Lessing (A. Sauer : soigné). — BODE, Die Kenningar in der angelsächsischen Dichtung, mit Ausblicken auf andere Litteraturen (Brandl : de beaux résultats). — A. MÜLLER, der Islam im

Morgen = und Abendland. II^e vol. (Hurgronje : travail consciencieux qui restera pour longtemps l'œuvre principale pour l'histoire politique des peuples de l'Islam.) — Chronik der Stadt Stuttgart, sechshundert Jahre nach der ersten denkwürdigen Nennung der Stadt [1286] p. p. HARTMANN (B. Kugler). — SALZER, Beiträge zu einer Biographie Ottheinrichs. (Kluckhohn.) — BRODE, Max Duncker, ein Gedenkblatt. (Landwehr.) — DRONKE, Lehrbuch der Geographie (Matzat). — A. BURCKHARDT u. R. WACKERNAGEL, Geschichte u. Beschreibung des Rathhauses zu Basel (M. Heyne). — Kirchliche Holzschnittwerke, 16 Tafeln, Abbild. aus der mittelalterl. Sammlung zu Basel, hrsg. von Alb. BURCKHARDT (M. Heyne).

Theologische Literaturzeitung, n^o 12, 18 juin 1887 : FURRER, Die hebraische Sprache als Sprache der Bibel. (Kautzsch : conférence.) — SCHAFF, The Confessions and Letters of St. Augustin, with a sketch of his life and work. (Harnack : très recommandable.) — RÖSLER, de Katholische Dichter Aurelius Prudentius Clemens, ein Beitrag zur kirchen = und Dogmengeschichte des IV. und V. Jahrhunderts. (Harnack : travail très étendu, très savant, dirigé contre les protestants qui ont jugé Prudence, avant tout contre Brockhaus.) — Blicke auf die Geschichte der lateinischen Bibel im Mittelalter, II. (Ranke.) — HIRSCHFELD, Beiträge zur Erklärung des Korân. (A. Müller.) — O. LORENZ, Heinrich von Melk, der Juvenal der Ritterzeit. (K. Müller.) — K. MÖLLER, Leben und Briefe von Johannes Theodor Laurent, Titularbischof von Chersones, apostol. Vikar von Hamburg u. Luxemburg.

Zeitschrift für katholische Theologie, III Quartalheft 1887. *Abhandlungen* : GRISAR, der Liber pontificalis. — FLUNK, die Eschatologie Altisrael's. — BLÖTZER, die geheime Sünde in der altchristlichen Bussdisciplin. — WESSLEY, Ueber das Zeitalter des Wiener Evangelienpapyrus. — *Recensionen* : STOLZ, Homiletik, hrsg. von J. SCHMITT. (P. Gugglberger.) — FERRETTI, Institutiones philosophia moralis, I. (Noldin.) — GUTBERLET, Ethik und Naturrecht. (Noldin.) — von WEGELE, Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus. (P. Duhr.) — HÄFFNER, Grundlinien der Geschichte der Philosophie. (H. Heggen.) — SCHENZ, Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments. (Knabenbauer.) — LOERARTZ, Die Restitutionspflicht des Besitzers fremden Gutes. (Biederlack.) — CORNELY, Introductio spec. in singulos N. T. libros. (Bickell.) — GIHR, die Sequenzen des römischen Messbuches. (Dreves.) — KNABENBAUER, Commentarius in Prophetas minores. (Bickell.) — *Analekten* : Gf. von Pertenegg's Urkundenbuch des deutschen Ritterordens. (Nilles.) — Zur Encyklika Immortale Dei. (Noldin.) — Eine Entscheidung des h. Officiums über die absol. päpstl. Reservatfälle. (Biederlack.) — Bereicherungen der Patristik des IV Jahrhunderts. (Grisar.) — Die neueste Literatur über biblische Einleitung. (Flunk.) — Platellii S. J. Synopsis cursus theol. (Straub.) — Die geheimnisvolle Gottesschrift Dan. V, 25. (Flunk.) — Eine gelungene Charakteristik des « Altkatholicismus » von anglikanischer Seite.

N° 28

Vingt-unième année

11 juillet 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNUAIRE DE L'ASSOCIATION

pour l'encouragement

DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE

20^e année, 1886

Un volume in-8 7 fr.

EN PRÉPARATION :

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES

Publiée par l'Association, pour l'Encouragement des Etudes grecques
en France.

Recueil trimestriel. Abonnement..... 10 fr.

La *Revue des Etudes* remplacera l'*Annuaire* à partir de 1888.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 790, 25 juin 1887 : Boswell's life of Johnson, including Boswell's journal of a tour to the Hebrides and Johnson's diary of a journey into North Wales, p. p. G. B. HILL (F. Grant). — FREEMAN, The chief periods of European history, six lectures read in the University of Oxford, with an essay on Greek cities and Roman rule (Boase : intéressant, parfois et naturellement trop sommaire). — Sir R. TEMPLE, Journals kept in Hyderabad, Kashmir, Sikkim and Nepal (Keene). — The Divina Commedia of Dante Alighieri, translated line for line in the terza rima of the original by HAZELFOOT (E. Moore). — Some books on education : B. BUISSON, Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire : encyclopédie admirable; KEHRBACH, Kurzgefasster Plan der Monumenta Germaniae paedagogica; PERRY, Reports on German elementary schools and training colleges; BIGOT, Questions d'enseignement secondaire (« often ventose and rhetorical »). — The sources of Marlowe's « Dr. Faustus » (Pantin). — The codex Amiatinus. (Westwood). — The myth of Cupid and Psyche (Cox). — The Stowe missal (Mac Carthy). — The names of the popes Littledale). — « Cave in » (Moyhew). — PENKA, Die Herkunft der Arier. (Sayce : comp. *Revue critique*, n° 25, art. 130). — The American Oriental Society. — The Moabite stone (Löwy). — The introduction to Hegel's philosophy of fine art, translated from the German, with notes and prefatory essay, by B. BOSANQUET; Outlines of esthetics, dictated portions in the lectures of Hermann Lotze, transl. a. edited by LADD; Ed. von HARTMANN, Die deutsche Aesthetik seit Kant (J. Sully).

The Athenaeum, n° 3113, 25 juin 1887 : Th. H. WARD, The reign of Queen Victoria, a survey of fifty years of progress, 2 vols. — W. PATER, Imaginary portraits (intéressera-tous ceux qui aiment les problèmes psychologiques). — Boswell's life of Johnson, including Boswell's « Journal of a tour to the Hebrides » and Johnson's « Diary of a journey into North Wales », p. p. J. B. HILL, 2 vols. — Sir Stafford Henry NORTHCOTE, first earl of IDDESLEIGH, Lectures and essays. — WEIR, The historical basis of modern Europe, 1760-1815. (N'est pas si instructif que Weber, ni si intéressant que Seeley). — Final memorials of Henry Wadsworth Longfellow, edited by Sam. LONGFELLOW (fait suite à la « Vie de Longfellow » publiée l'an dernier). — French books (entre autres FAGUET, Etudes littéraires sur le XIX^e siècle : l'auteur « is a critic who is worth reading and pondering »). — Coincidences (Max Müller). — Christopher Smart (Edm. Gosse). — Notes from Cambridge (W.) — Discoveries in Thasos, I (Bent).

Literarisches Centralblatt, n° 26, 25 juin 1887 : OETTINGEN, Christliche Religionslehre auf reichsgeschichtlicher Grundlage, ein Handbuch. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin hrsg. von J. HERMANN, J. JASTROW, Edm. MEYER. 5^{er} Jahrgang. — DEPPE, Kriegszüge des Tiberius in Deutschland 4 und 5 nach Christo. mit einer Karte des Lagers bei Oerlingshausen (offre une profonde connaissance des localités, décrit les événements avec exactitude et justesse d'après les sources, mérite l'attention des amis de l'antiquité). — Die Urkunden des Deutsch-Ordens-Centralarchives zu Wien, in Regestenform bearbeitet von Ed. G. Grafen von PETTENEGG, 1170-1809. — DÄNDLIKER, Geschichte der Schweiz, II^e vol. (va de 1400 à 1712 et mérite les mêmes éloges que le volume précédent). — ORDEGA, Die Gewerbepolitik Russlands von Peter I bis Katharina II, 1682-1762 (offre beaucoup de points très intéressants). — BASTIAN, Su-

matra und Nachbarschaft, Reiseergebnisse und Studien. — Alex. von HÜBNER, Durch das Britische Reich, Südafrika, Neuseeland, Australien, Indien, Oceanien, Canada. 2 vols. — KÜHNAU, Die Trishtubh-Jagati-Familie, Versuch einer rhythmischen und historischen Behandlung der indischen Metrik (fait honneur à l'auteur dont on suit l'exposé avec le plus grand intérêt). — ADAM, La langue chiapanèque (« nouvelle feuille ajoutée à la glorieuse couronne du savant »; voir *Revue critique*, n° 18, art. 98). — OHSE, Zu Platon's Charmides (instructif et clair). — CARTON, Histoire de la critique littéraire en France (l'auteur avoue qu'il a voulu faire « un ouvrage exclusivement récréatif et divertissant »). — E. MÉRIMÉE, Essai sur la vie et les œuvres de Francesco de Quevedo, 1580-1645 (recherches étendues et profondes, travail excellent). — KRAUSS, Sreca, Glück und Schicksal im Volksglauben der Südslaven. (Soigné.) — Alfr. BRUECKNER, Ornament und Form der attischen Grabstelen. (Fait avec bon sens, étude d'ensemble bien composée.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 26, 25 juin 1887 : HOLTZMANN, Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament, 2^e verb. u. verm. Aufl. (Grate.) — Melanchtoniana, Regesten u. Briefe über die Beziehungen Philipp Melanchtons zu Anhalt und dessen Fürsten, p. p. C. KRAUSE. (Brieger.) — H. HIRSCHFELD, Beiträge zur Erklärung des Korân. (S. Fränkel.) — PASSANO, Dizionario di opere anonime e pseudonime (Kochendörffer : supplément bienvenu à Melzi). — POESTION, Lappländische Märchen, Volkssagen, Rätsel und Sprichwörter, nach lappländischen, norwegischen u. schwedischen Quellen; Finnische Märchen übers. von Emmy SCHRECK, mit einer Einleitung von Gustav MEYER. (Thomsen.) — BREUSING, die Nautik der Alten. (R. Förster : l'auteur n'est pas philologue de son métier, mais son livre rendra de bons services). — I. E. BRADY, die Lautveränderungen der neugriechischen Volkssprache und Dialecte nach ihrer Entwicklung aus dem Altgriechischen dargestellt. (W. Meyer : des matériaux assemblés avec soin, mais c'est à peu près tout.) — H. GERING, Glossar zu den Liedern der Edda. (Niedner.) — RÜMELIN, die Berechtigung der Fremdwörter (Seemüller). — GÖRLICH, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Schwan : excellent travail). — Historische Aufsätze, dem Andenken an Georg. Waitz gewidmet. (Ewald.) — A. SCHNEEGANS, Sicilien, Bilder aus Natur, Geschichte und Leben (Holm). — SCHMAROW, Donatello, eine Studie (Semper). — SCHLETTERER, Studien zur Geschichte der französischen Musik, 3 vols. (Spiro.) — B. SIMSON, die Entstehung der pseudo-isidorischen Fälschungen in Le Mans. (Loening.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 11, 1^{er} juin, 1887 : F. W. SCHMIDT, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern nebst einem Auhang zur Kritik der Anthologie, Band I, zu Aeschylos und Sophokles (Hiller : remarquable, et repose sur une connaissance exacte des tragiques grecs). — Gust. MEYER, Griechische Grammatik, 2^e Auflage (Bezenberger : malgré tout, la meilleure que nous ayons). — J. u. Th. BAUNACK, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen, I, 1. (Prellwitz). — EUBEL, Geschichte der oberdeutschen [Strassburger] Minoriten-Provinz. (Goedeke). — Erklärung (Nöldeke) et Erwiderung (Paul de Lagarde).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES LOIS PHONÉTIQUES

Sont-elles absolues au sens où l'entendent

les néo-grammairiens ? — Non !

Par Paul REGNAUD

In-8..... » 50 cent.

DISCOURS D'INAUGURATION DE LA CHAIRE DE SANSKRIT

Et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres
de Lyon

Par Paul REGNAUD

In-18..... » 50 cent.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29

Vingt-unième année

18 juillet 1887

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE D'ALGER

SOUS LA DOMINATION TURQUE (1515-1830)

PAR H.-D. DE GRAMMONT

Un beau volume in-8 de 436 pages..... 8 fr.

LES CONFRÉRIES MUSULMANES DU HEDJAZ

Par A. LE CHATELIER

Un volume in-18 raisin de 320 pages..... 5 fr.

Forme le tome LII de la Bibliothèque orientale elzévirienne.

MANUEL DE LANGUE ÉGYPTIENNE

Par E. COEMANS, professeur à l'Université de Gand.

1^{re} PARTIE : Les Écritures égyptiennes. In-4..... 8 fr.

DICTIONNAIRE TURC-FRANÇAIS

SUPPLÉMENT AUX DICTIONNAIRES PUBLIÉS JUSQU'À CE JOUR

Par A.-C. BARBIER DE MEYNARD, de l'Institut.

Volume II, livraison 2..... 10 fr.

(6^e livraison de l'ouvrage, qui sera complet en 8 livraisons.)

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 791, 2 juillet 1887 : ABBAY, The English church and its bishops, 1700-1800, 2 vols. (Courtney). — Sir Horace RUMBOLD, The Great Silver River, notes of a residence in Buenos Ayres in 1880 and 1881 (Keane). — INGRAM, A history of the Legislative Union of Great Britain and Ireland (G. P. Macdonell : si l'auteur avait été plus mesuré, le livre serait plus utile). — Arthur LILLIE, Buddhism in Christendom. (A. W. Benn). — G. KÖHLER, die Entwicklung des Kriegswesens in der Ritterzeit, II (Oman : études topographiques claires et convaincantes, d'abondants matériaux). — Classical books (éditions classiques publiées en Angleterre et SEECK, die Quellen der Odyssee). — The history of the invention of printing, IX. (Hessels). — « Carfax » (W. Skeat). — The myth of Cupid and Psyche (Isaac Taylor et Alfred Nutt). — A comprehensive commentary on the Qurán, comprising Sale's translation and preliminary discourse, with additional notes and emendations, together with a complete index to the text, preliminary discourses and notes, by E. M. WERRY, vol. IV. (G. P. Badger). — Egypt Exploration Fund : the Great Temple of Bubastis (E. Naville).

The Athenaeum, n° 3114, 2 juillet 1887 : Continental literature in 1887 : Belgium (Em de Laveleye et P. Fredericq). — Denmark (Viggo Petersen). — France (G. Sarrazin). — Germany (Rob. Zimmermann). — Holland (van Campen). — Hungary (Vambéry). — Russia (Serge Varsher). — Spain (Riaño). — Geoffrey Chaucer, forester of North Peckerton, Co Somersset (Selby). — Christopher Smart. (J. W. Sherer). — Proff Brandl's life of Coleridge (réponse de M. Brandl et réplique du critique).

Literarisches Centralblatt, n° 27, 2 juillet 1887 : S. Hilarii tractatus de mysteriis et hymni et S. Silviae Aquitanae peregrinatio ad loca sancta, ex codice Arretino ed. GANNERRINI. — SCHAFF a. JACKSON, Encyclopaedia of living divines and Christian workers of all denominations in Europe and America. — JAESCHE, das Grundgesetz der Wissenschaft. — JÄGER, Weltgeschichte in 4 Bänden, I, 1. — Ludw. SCHMID, die Geschichte der Grafen von Zollern von der Mitte des XI bis zum Schluss des XII Jahrhunderts. — Das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürdigkeiten aus dem XVI Jahrhundert, bearb. von HÖHLBAUM, I. (Fait avec le plus grand soin.) — Cavour's gedruckte und ungedruckte Briefe, gesammelt, erläutert und mit einer Biographie versehen von L. CHIALA, autoris. Uebersetzung von M. BERNARDI, IV 1860-1861. Die letzten Monate. — GROTHE, Die Hauptmomente der wirthschaftlichen Entwicklung Russlands. — POELCHAU, Die livländische Geschichtsliteratur im Jahre 1885. — BOETTCHER, Die Methode des geographischen Unterrichts. — ROHLFS, Quid novi ex Africa? — von ZALLINGER, die Schöffenbarfreien des Sachsenspiegels. — Hemacandra's Lingānuçāsana mit Commentar u. Uebersetzung hrsg. von R. O. FRANKE. (Fait avec beaucoup de savoir et d'habileté.) — RADLOFF, Proben der Volksliteratur der nördlichen türkischen Stämme, gesammelt und übersetzt, VI, der Dialect der Tarantschi. — Byron, Childe Harold's pilgrimage, a romaunt, p. p. Aug. MOMMSEN. (Bon.) — Goethe Jahrbuch, VIII. — MASPERO, L'archéologie égyptienne. (Court et sûr, fait avec goût et très utile.) — GRELL, Aufsätze und Gutachten über Musik. — POMPECKI, die Anfangsbuchstaben in der deutschen Rechtschreibung.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27, 2 juillet 1887 : HARNACK, Die Apostellehre und die jüdischen beiden Wege (Holtzmann). — RÖSLER, Der katholische Dichter Aurelius Prudentius Clemens. (Schanz; lors même

qu'on n'approuverait pas la polémique de l'auteur, on accueillera volontiers son livre qui forme le complément de l'étude de Brockhaus.) — MACH, Die Willensfreiheit des Menschen; Thoden van VELZEN, Ueber die Geistesfreiheit vulgo Willensfreiheit, psychologischer Nachweis. — Friedr. KAPP, Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das XVII^e Jahrhundert. (Stieda : livre qui satisfait enfin un besoin depuis longtemps ressenti et qui fait honneur à l'auteur ainsi qu'à la société des libraires allemands.) — NÖLDEKE, Die semitischen Sprachen, eine Skizze. (Wellhausen : esquisse, en effet, et qui est réussie à tous les égards; c'est dommage qu'il faille s'en contenter.) — JEVONS, A history of Greek literature from the earliest period to the death of Demosthenes (E. Heitz : en somme, et malgré des critiques de détail, manuel qui remplit son but). — Louis HAVET, Abrégé de grammaire latine à l'usage des classes de grammaire (H. J. Müller : critique minutieuse). — O. PREUSS, die lippischen Familiennamen mit Berücksichtigung der Ortsnamen, 2^e umgearb. und erweit. Auflage; O. KADLER, Germanische Eigennamen der Stadt Rawitsch, in einer etymologischen Untersuchung erklärt. — MANCHOT, Martin Crugot, der ältere Dichter der unüberwindlichen Flotte Schillers, urkundlich nachgewiesen (Minor : diffus). — H. CONRAD, George Eliot, ihr Leben und Schaffen, dargestellt nach ihren Briefen und Tagebüchern (Schönbach : livre écrit avec clarté, attachant, et digne de George Eliot). — Fritz KÜHN, Geschichte der ersten lateinischen Patriarchen von Jerusalem (B. Kugler : la tâche était difficile et a été accomplie avec succès). — J. JAEGER, Duderstadt gegen Ende des Mittelalters. (Zimmermann.) — SALAMON, Ungarn im Zeitalter der Türkenherrschaft, ins Deutsche übertragen von JURANY (von Krones). — K. BIEDERMANN, mein Leben und ein Stück Zeitgeschichte, eine Ergänzung zu des Verfassers « Dreissig Jahre deutscher Geschichte », II B. 1849-1886. (O. Lorenz.) — De GUBERNATIS, Peregrinazioni indiane, India centrale; India meridionale e Seilan (Oldenberg : récit aimable d'un touriste). — W. KLEIN, Die griechischen Vasen mit Meistersignaturen (Studniczka : 2^e édition). — BÜHL, Salvius Julianus, I, Einleitung, Personenrecht.

Altpreussische Monatsschrift drittes und viertes Heft, April-Juni 1887 : *Abhandlungen* : G. CONRAD, Rath und Gerichtsverfassung von Königsberg (ostpr.) um das Jahr 1722, ein Versuch, mit Benutzung archivalischer Quellen (fin). — SEMBRYCKI, Ueber Ursprung und Bedeutung der Worte « Masur » und « Masuren ». — BECKHERRN, Die Stammtafel der Familie Schimmelpfennig, ein weiterer Beitrag zur Kenntniss der Königsberger Stadtgeschlechter. — WICHERT, Das Herzogthum Preussen um die Zeit des Regierungsantritts des grossen Kurfürsten (conférence faite le 22 mars 1887). — REICKE, Lose Blätter aus Kants Nachlass. — *Kritiken und Referate*. Publikationen und Republikationen der Königsberger literarischen Freunde, I. Pisanski's Entwurf einer preussischen Literaturgeschichte hrsg von Rudolf PHILIPPI. (M. P.) — Hermann HILDEBRAND, Livonica vornämlich aus dem XIII. Jahrhundert im Vaticanischen Archiv. (M. P.) — Liber mortuorum monasterii beatae Mariae de Oliva p. p. ad. KETRZYNSKI (M. P.) — Hansisches Urkundenbuch, III, p. p. HÖHLBAUM. (M. P.) — Kuno FRANKENSTEIN, Bevölkerung und Hausindustrie im Kreise Schmalkalden seit Anfang dieses Jahrhunderts (E. IV.) — *Mittheilungen und Anhang* : WOLSBORN, Drei Artikel der Elbinger Bierträger-Bruderschaft. — Universitäts-Chronik, 1887. — Altpreussische Bibliographie, 1886. — Notizen.

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ

Alphonse PICARD, Libraire des Archives Nationales et de la Société de l'École
des Chartes

Rue Bonaparte, 82, PARIS

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE

DE L'ANCIEN

DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES DE LA RÉGION, AVEC LEURS NOMS,
PRÉNOMS ET PSEUDONYMES,

LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE
LEURS DÉBUTS, LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES
ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS, LEURS ŒUVRES,
LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC., ETC.

PAR

NÉRÉE QUÉPAT

1 vol. grand in-8, de 625 pages, imprimé sur deux colonnes

PRIX : 20 Fr.

Ce livre, fruit de plusieurs années de recherches assidues, et dont l'auteur a *formellement exclu toute appréciation politique*, doit être considéré comme un simple *Supplément* à la « BIOGRAPHIE DE LA MOSELLE » (de Bégin).

Il n'a été tiré qu'à 600 exemplaires, dont 500 seulement sont mis dans le commerce. Les 600 exemplaires sont tous tirés sur beau papier chamois.

Il n'a pas été fait de clichés et par conséquent l'ouvrage n'aura point de seconde édition. En outre il ne sera jamais réimprimé.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

- LES PEUPLADES DE MADAGASCAR**,
par M. MAX LECLERC. In-8, avec carte..... 2 fr.
- LA SAMHITA DU RIG-VÉDA**. Recherches
sur son histoire, par A. BERGAIGNE, de l'Institut. Fasc. I, in-8. 6 fr. »
Fasc. II-IV, en fasc. in-8..... 3 fr. 50
- LA RELIGION CHEZ LES ANCIENS
COPTES**, par AMELINEAU. In-8..... 3 fr. 50
- SAINT PACHOME** et le cénobitisme primitif dans la
Haute-Egypte, par E. AMELINEAU. In-18..... 3 fr. 50
- MARTYRE DE JEAN DE PHANIDJOIT**,
document copte du XIII^e siècle, par E. AMELINEAU. In-8... 3 fr. 50
- DIDASCALIA CCCXVIII PATRUM PSEUDEPIGRAPHA**
e graecis codd. recensuit P. BATIFFOL, coptico contulit H. HYVERNAT.
In-8. (*Tiré à 100 exemplaires.*)..... 3 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 792, 9 juillet 1887 : Thomas CARLYLE, *Reminiscences*, in 2 vols., edited by Ch. Eliot NORTON; James KERR, *Carlyle as seen in his works* (W. Wallace). — BALFOUR, *Leaves from my Chinese Scrapbook* (James Legge). — « Popular County Histories ». A history of Berkshire, by Lieut. Col. Cooper KING. — Two Tourists in Prairieland; de MONDAT-GRANCEY, *Cow boys and colonels*; FRANCIS, *Saddle and mocassin*. — Recent German theology (HARNACK, *Die Apostellehre und die jüdischen Beiden Wege*; VOLKMAR, *Urchristliches Andachtsbuch, die Lehre der zwölf Apostel an die Völker*, deutsch hrsg. und in Kürze erklärt; F. L. STEINMEYER, *Das hohepriesterliche Gebet Jesu Christi*; Paul CHRIST, *die Lehre vom Gebet nach dem Neuen Testament*; G. VOLKMAR, *Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief*). — The history of the invention of printing, X. (Hessels.) — The myth of Cupid and Psyche (G. W. Cox). — The Stowe missal (Whitley Stokes et F. E. Warren). — The Moabite stone (Kautzsch). — The inscriptions from Naukratis. (Hirschfeld). — Kugler's Handbook of painting, « the Italian schools », fifth edition, thoroughly revised and in part rewritten, by Sir Austin Henry LAYARD (J. Paul Richter).

The Athenaeum, n° 345, 9 juillet 1887 : *Memoirs of Wilhelmine*, margravine of Baireuth, translated and edited by H. R. H. Prinzess CHRISTIAN of SCHLESWIG HOLSTEIN. — Hugo's Diary; Victor HUGO, *choses vues; id., Things seen*. — Fragments of Philo Judaeus, newly edited by J. Rendel HARRIS. — BALFOUR, *Leaves from my Chinese scrapbook*. — The Divina Commedia of Dante Alighieri, translated line for line, in the terza rima of the original, by HAZELFOOT; Dante's Divina Commedia, its scope and value, from the German of Fr. HELTINGER. — Calendar of State Papers, Domestic, 1658-1659 and 1659-1660. — Thorold ROGERS, *The first nine years of the Bank of England* (très important pour ceux qui étudient l'économie politique et en même temps plein d'intérêt pour le « general reader »). — Antiquarian books. — An uncial codex of Demosthenes (Cope Whitehouse). — « The Miller's tale » (Edward Peacock). — The rev. W. M. Maurin (Mahaffy). — Libraries in the East. — J. M. SMITH, *Ornamental interiors, ancient and modern*. — Miscellanea « Upriste » (Th. Bayne).

Literarisches Centralblatt, n° 28, 9 juillet 1887 : Samuelis ben Chofni trium sectionum posteriorum libri Genesis, versio arabica cum commentario, p. p. ISRAELSOHN. — Calwins christliche Glaubenslehre nach der ältesten Ausgabe vom Jahre 1536 zum ersten male ins Deutsche übersetzt von SPIESS. — Alfred RAMBAUD, *Geschichte Russlands von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1884*, autor. deutsche Ausg. von STEINECK (rendra, en somme, le même service au public allemand qu'aux lecteurs français). — GRÜNHAGEN, *Geschichte Schlesiens*, II. (Termine l'œuvre qui est de grande valeur, et dont l'auteur oblige quiconque étudie l'histoire de l'Allemagne.) — ZIEGLAUER, *die Befreiung Olfens von der Türkenherrschaft 1688*. (Intéressant et fait d'après les sources.) — KAWERAU, *Aus Magdeburg's Vergangenheit, Beiträge zur Literatur = und Kulturgeschichte des XVIII Jahrhunderts* (recueil d'études soignées et attachantes). — Deutscher Geschichtskalender für 1886, sachlich geordnete Zusammenstellung der politisch wichtigsten Vorgänge im Deutschen Reich. — Otto WACHS, Major a. D., *die Weltstellung Englands militärisch-politisch beleuchtet namentlich mit Bezug auf Russland* (veut prouver la faiblesse de l'Angleterre, trop de rhétorique; cartes primitives). — Schulthess' europäischer Geschichtskalender, neue Folge, II, 1886, p. p. E. DELBRÜCK. — KAISER, *Bilder und Lebensbeschreibungen*

aus der Weltgeschichte, ein Lehr = und Lesebuch. — HUNFALVY, Neuere Erscheinungen der rumänischen Geschichtsschreibung beleuchtet. — B. SCHWABE, Was ist die Sprache und was die Aufgabe der Sprachwissenschaft, ein sprachphilosophischer Essay. (Petit livre d'un ton trop absolu.) — Procli commentariorum in rempublicam Platonis partes ineditae, p. p. R. SCHOELL (a fait beaucoup d'émendations et rendu le texte assez lisible). — Platonis apologia Socratis, with introduction, notes and appendices by J. ADAM (édition faite en son ensemble avec réflexion et méthode). — F. W. SCHMIDT, Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern nebst einem Anhang zur Kritik der Anthologie, II, zu Euripides. (De nombreuses conjectures qu'on devra repousser; néanmoins, il ne faut pas méconnaître la valeur d'un livre qui rend de très essentiels services à la critique et à l'exégèse du poète.) — Corippi Africani grammatici, Flavii Cresconii, quae supersunt, p. p. PETSCHENIG (Cette édition était-elle très nécessaire? En tout cas, si on laisse de côté cette question, on ne peut que louer le travail). — LARROUMET, La comédie de Molière, l'auteur et le milieu. (Etude qui sera la bienvenue; elle est claire, ne contient que des faits et des documents, n'est pas sèche néanmoins; en somme, excellent ouvrage.) — THIEMANN, Deutsche Cultur und Literatur des XVIII Jahrhunderts, im Lichte der zeitgenössischen italienischen Kritik. (Des faits nouveaux et intéressants.) — HEAD, Historia numorum, a manual of Greek Numismatik. (Sera salué des côtés les plus divers comme bienvenu et puisse-t-il trouver en Allemagne de nombreux lecteurs; cp. *Revue critique*, n° 11, art. 58.) — WIESELER, Ueber einige beachtungswerthe geschnittene Steine des IV, Jahrhunderts, II, zwei Kameen and zwei Intaglien mit Darstellung römischer Herrscher, die Intaglien. (Savantes recherches.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 12, 10 juin 1887 : Ludwig PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderen grossen Archive bearbeitet, I. (von Druffel : nulle part on a l'impression que Pastor ait fouillé profondément une question; il n'a fait que goûter partout, mais sans produire jusqu'ici beaucoup de miel. Il faut porter sur ce livre un jugement défavorable, et quoique ce jugement soit en contradiction avec les nombreux articles élogieux parus jusqu'à présent, le critique y persiste et s'est, dit-il, efforcé de le justifier par un compte-rendu détaillé. Un des plus grands reproches qu'on puisse faire à l'auteur, c'est de n'avoir donné au public qu'une compilation; les deux tiers de son livre se composent d'emprunts, et jamais l'auteur n'emploie les guillemets pour marquer ces extraits. Il y a également beaucoup de lacunes, notamment en ce qui concerne l'histoire extérieure). — Monumenta Germaniae paedagogica, I. Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1828 mit Einleitung, Anmerkungen, Glossar und Register hrsg. von Fr. KOLDEWEY (von Sallwürk).

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 2 juillet 1887 : BRIGGS, Messianic prophecy, the prediction of the fulfilment of Redemption through the Messiah. (Moore.) — SZOLD, das Buch Hiob, nebst einem neuen Commentar. (Budde.) — COURDAVEAUX, saint Paul d'après la libre critique en France. (Grase : l'auteur ne fait que reproduire ce qu'ont dit ses devanciers.) — EGLI, Altchristliche Studien, Martyrien und Martyrologien ältester Zeit, mit Textausgaben im Anhang. (Harnack.) — PACHTLER, Ratio studiorum et Institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, collectae, concinnatae, dilucidatae, tomus I, ab anno 1541 ad annum 1599. (Reusch.) — DELBRÜCK, Historische und politische Aufsätze. (Harnack.)

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 793, 16 juillet 1887 : CREIGHTON, History of the papacy during the Reformation, vols. III and IV. (H. F. Brown : deux volumes nouveaux qui vont de 1464 à 1518 et comprennent les pontificats de Paul II, Innocent VIII, Sixte IV, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X; livre aussi intéressant qu'un roman sans pourtant que l'auteur sacrifie jamais à l'effet pittoresque; de vigoureux portraits). — Final Memorials of Henry Wadsworth Longfellow, edited by Samuel LONGFELLOW (W. Lewin). — ELLINGWOOD, Scientific theism. (John Owen.) — The poems of K. F. Reliaieff, translated from the Russian by T. HART-DAVIES (Morfill). — Books of travel. — The history of the invention of printing, XI. (Hessels.) — The late master of Trinity's copy of the Pisa « Adonais » (W. Aldis Wright). — « Collation of four important manuscripts » (Abbott). — The Stowe missal (Whitley Stokes et B. Mac Carthy). — « The Blue Vase » and « the Prussian Vase » (Wm. Wright). — August Friedrich Pott (not. nécrol.) — The inscriptions from Naukratis. (E. A. Gardner et W. M. Flinders Petrie).

Deutsche Literaturzeitung, n° 28, 9 juillet 1887 : VIGOUROUX, die Bibel und die neueren Entdeckungen in Palästina, in Aegypten und in Assyrien, übers. von IBACH, 4 vols. (Nowack : l'auteur a réuni avec grand soin une foule de matériaux, mais il n'a pas le calme et la sobriété du jugement; il ignore les difficultés; il ne possède pas la méthode scientifique; il manque même de connaissances solides; d'ailleurs le traducteur n'était pas fait pour sa tâche; bref, il faut regretter cette traduction, d'autant que le livre de Kaulen suffisait aux catholiques allemands). — HÖHLE, die Wiederaufrichtung der französisch-reformirten Kirche im XVIII Jahrhundert durch Antoine Court, I. (Benrath : écrit avec chaleur, n'est pas assez profond). — F. A. MÜLLER, Das Problem der Continuität in Mathematik und Mechanik (Lasswitz). — SPEIJER, Sanskrit Syntax, with an introduction by H. KERN (Franke : donne une base solide et mérite la reconnaissance). — J. van LEEUWEN u. M. B. MENDES DA COSTA, der Dialekt der homerischen Gedichte, für Gymnasien und eingehende Philologen bearb., aus dem Holländischen übersetzt von MEHLER (Prellwitz : ne doit être consulté qu'avec une extrême circonspection). — WENDLAND, Quaestiones Musonianae, de Musonio stoico Clementis Alexandrini aliorumque auctore (Wellmann : travail de débutant, mais qui se distingue brillamment des travaux de ce genre par la réflexion sage de l'auteur et sa méthode). — R. MEISSNER, Bertold Steinmar von Klingnau und seine Lieder. (R. M. Meyer : assez bon). — Lettere inedite di Ugo Foscolo a Silvio Pellico tratte dagli autografi e pubblicate con note e documenti da Hess. AVOLI; Lettere inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany pubblicate da ANTONA-TRAVERSI e BIANCHINI. (Wiese.) — JURITSCH, Adalbero, Graf von Wels und Lambach, Bischof von Würzburg u. Gründer des Benedictinerstiftes Lambach in Ober-Oesterreich, ein Beitrag zum Investiturstreife (Bernheim). — F. W. Hoffmanns Geschichte der Stadt Magdeburg, neu bearb. von HERTEL und HÜLSSE, I. (von Heinemann : n'offre pas un intérêt particulier au lecteur scientifique). — A. BORGMANN und G. HERTEL, Geschichte des Klosters U. L. Frauen zu Magdeburg. (von Heinemann.) — H. von EGLOFFSTEIN, der Reichstag zu Regensburg im Jahre 1608, ein Beitrag zur Vorgeschichte des dreissigjährigen Krieges. (G. Droysen : certifie quelques assertions de ses devanciers). — Vicomte G. d'AVENEL, Richelieu et la monarchie absolue, tome III, administration générale, suite; armée, marine et colonies, cultes, justice (Schirren : sous réserve d'un dernier article sur le quatrième tome,

on ne peut que recommander ce troisième volume, comme la digne continuation des deux premiers; partout recherches soignées dans les archives; partout des renseignements précieux; espérons que cette œuvre excellente ne restera pas un « torso ». — KARASIN, von Orenburg bis Taschkent, Reiseskizzen. (Plein de vie.) — HÜLSEN, das Septizonium des Septimus Severus (Petersen : clair, bien disposé, en un mot fort recommandable). — MARMOTTAN, l'École française de peinture, 1789-1830 (Janitschek : livre qu'en somme on devra consulter souvent). — R. SCHRÖDER, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte, I. (Sohm : ouvrage dont il suffit de dire, pour le louer, qu'il peut subsister et qu'il a toute sa valeur à côté de celui de Brunner; c'est un « Lehrbuch » et non un « Handbuch » et il remplit parfaitement son programme). — ASSIRELLI, La famiglia e la societa. (Gumplowicz.)

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXX, 4^e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 29^e séance tenue au Conservatoire royal de Bruxelles, le 17 avril 1887. — A. WAGENER, Qui désignait le premier interroi? (Suite et fin : « Le premier interroi a été désigné de tout temps par les sénateurs patriens »). — *Comptes-rendus* : ZVETAIJEFF, Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae in usum praecipue academicum; E. SCHNEIDER, Dialectorum italicarum aevi vetustioris exempla selecta, in usum scholarum, vol. I, dialecti latinae priscae et faliscae exempla selecta, pars 1. (A. de Ceuleneer; deux publications qui faciliteront notablement l'étude des inscriptions italiques; voir sur la première *Revue critique*, n° 7, art. 38.) — STRECHER, Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique (Gittée : « Un bon livre et un beau livre. ») — Une inscription pélasgo-tyrrhénienne (avec planche) : CARL PAULI, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos; Sophus BUGGE, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert; DEECKE, die Tyrrhenischen Inschriften von Lemnos (A. W. : en présence du désaccord complet entre Bugge et Deecke, le doute n'est pas seulement permis, il s'impose; il faut faire, au nom de la science, des réserves formelles au sujet d'interprétations aussi téméraires, et conclure, avec Pauli, que jusqu'à présent, tout essai de traduction des inscriptions de Lemnos est prématuré. Mais on peut considérer comme prouvé que la langue des Pélares-Tyrrhéniens n'était pas du vieux grec, mais un dialecte sémitique; qu'elle se rapproche, par ses formes grammaticales et un certain nombre de mots, de l'étrusque; enfin, que l'assertion d'Hérodote, qui fait venir les Etrusques de la Lydie, ne mérite pas le discrédit dans lequel elle est tombée depuis Niebuhr.) — Ad. REGNIER, De synthesi in lingua sanscrita cum Graeco sermone praesertim comparata (Monseur : thèse qui renferme peu de choses très neuves, mais qui fait bien augurer de tous les travaux qu'elle semble promettre). — F. AUBERT, Le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII, 1314-1422, son organisation (H. Pirenne : travail énorme qui repose sur des recherches d'archives; très utile et très consciencieuse contribution à l'histoire du droit public français; comp. *Revue critique*, n° 13, art. 69). — H. PIGEONNEAU, Le surmenage intellectuel et la surcharge des programmes (extrait de l'*Université*, du 25 avril 1887).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

EM. JULLIEN

LES PROFESSEURS DE LITTÉRATURE

DANS L'ANCIENNE ROME

ET LEUR ENSEIGNEMENT DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'À LA MORT D'AUGUSTE

Un volume in-8. 7 fr. 50

DE L. CORNELIO BALBO MAJORE

In-8. 5 fr.

H. BAZIN

LA RÉPUBLIQUE DES LACÉDÉMONIENS DE XÉNOPHON

Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IV^e siècle avant J.-C.

Un volume in-8. 5 fr.

DE LYCURGO

In-8. 5 fr.

E. MASQUERAY

FORMATION DES CITÉS

CHEZ LES POPULATIONS SÉDENTAIRES DE L'ALGÉRIE

(KABYLES DU DJURDJURA, CMAOÛIA DE L'AOURAS, DRNI MEZAB)

Un volume in-8. 10 fr.

DE AURASIO MONTE

In-8. . . . 4 fr.

JEAN RÉVILLE

LA RELIGION À ROME SOUS LES SÉVÈRES

Un volume in-8. 7 fr. 50

A. WALTZ

DES VARIATIONS DE LA LANGUE

ET DE LA MÉTRIQUE D'HORACE DANS SES DIFFÉRENTS OUVRAGES

Un volume in-8. 5 fr.

DE CARMINE CIRIS

In-8. 3 fr.

CH. CUCUEL

ESSAI SUR LA LANGUE ET LE STYLE

DE L'ORATEUR ANTIPHON

Un volume in-8. 5 fr.

Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato

In-8. 3 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

 Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

 Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LE CANTON DE ROZOY SUR SERRES,

histoire, biographie, géographie, statistique, par MIEN-PÉON.

In-8..... 6 50

HUGUES L'ABBÉ,

margrave de Neustrie et archi-chapelain de France à la fin du ix^e siècle, par Emile BOURGEOIS, docteur ès-lettres. In-8..... 2 fr.

PHILOSOPHIE DE TCHOU-HI

(Résumé de la), par C. de HARLEZ. In-8..... 1 50

RELIGION ÉGYPTIENNE

(Bulletin de la). Le Rituel du sacrifice funéraire, par G. MASPÉRO, de l'Institut.

In-8..... 1 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 794, 23 juillet 1887 : Thomas FOWLER, The principles of morale, part II. Oxford, Clarendon Press (Bern). — Alfred J. BUTLER, Court life in Egypt. Chapman and Hall. (Am. B. Edwards : écrit un peu à la hâte, mais intéressant, renfermant plus d'un détail curieux.) — Archibald WEIR, The historical basis of modern Europa Sonnenschein. (W. O. Connor Morris : malgré des omissions et des fautes, livre instructif; la partie politique est la meilleure; celle qu'on peut nommer la partie sociale, ne mérite pas les mêmes éloges.) — Ch. MACKAY, Through the Long Day, 2 vols. Allen. (Noble.) — Some translations from the classics (The odes of Horace, translated by T. R. CLARCK; The Alcestis of Euripides, translated by M. D. GIBSON; Medea, translated by W. J. BLEW; Le Rane di Aristofane, tradotte in versi italiani, Carlo CASTELLANI, Cp. *Revue critique*, 1886, art. 143, p. 501; König Oedipus, übersetzt von Emil MÜLLER). — The history of the invention of printing, XII. (Hessels.) — Correspondence : Chaucer's Nun's Priest's Tale (Skeat). — The first English edition of the New Testament in Greek (Nestle). — The Stowe Missal (Warren). — Divination by the winnowing basket (M. A.). — « The Blue Vase » and « the Prussian Vase » (Baring Gould). — Assyrisches Wörterbuch zur gesammten bisher veröffentlichten Keilschriftliteratur unter Berücksichtigung zahlreicher unveröffentlichter Texte, von Dr. Fr. DELITZSCH. Leipzig, Hinrichs. (S. A. Smith : on espérait que cette publication, annoncée depuis longtemps, rendrait l'étude de l'assyrien plus aisée; on est désappointé; le livre n'est propre ni au « beginner » ni au « scholar ».) — The « Archiv für Geschichte der Philosophie ». — Prof. Jebb's « Introduction to Homer » (Cox). — W. ARMSTRONG, Notes on the National Gallery (C. Monkhouse).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 16 juillet 1887 : CASTELLI, Storia degl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia secondo le fonti bibliche criticamente esposte. Milan, Noepli. ciii et 416 p. (Le spécialiste ne trouvera pas beaucoup de nouveau dans cet ouvrage, mais le grand public auquel le livre est destiné, en aura longtemps besoin, et il faut souhaiter que l'auteur puisse bientôt faire paraître la continuation de son travail). — ZIEGLER, Zum Entscheidungskampf um den christlichen Glauben in der Gegenwart, ein Wort an die Suchenden unter Deutschlands Gebildeten. — PFLEIDERER, die Philosophie des Heraklit von Ephesus im Lichte der Mysterienidee, nebst einem Anhang über heraklitische Einflüsse im alttestamentlichen Kohelet und besonders im Buche der Weisheit, sowie in der ersten christlichen Literatur. Berlin, Reimer. 1886. ix et 384 p. 8 mark. (On ne peut approuver entièrement les résultats auxquels arrive l'auteur, mais son livre renferme tant de choses neuves et instructives et une si juste appréciation d'Héraclite que sa lecture sera une jouissance pour les amis et connaisseurs de la philosophie ancienne). — W. IHNE, Römische Geschichte, der Kampf um die persönliche Herrschaft, VI^e vol. Leipzig, Engelmann. iv et 585 p. 6 mark (Rien d'essentiellement nouveau; dans le détail plus d'une remarque excellente; le côté faible, c'est l'histoire des guerres; à noter le jugement sur Mithridate et sur Cicéron; mais l'auteur admire vraiment trop Sylla). — GREGOROVIVUS, Kleine Schriften zur Geschichte und Kultur. 1^{er} vol. Leipzig, Brockhaus. v et 323 p. 5 mark 40 (sept études où l'on trouve l'union rare d'un profond savoir et d'une exposition attachante : Sardes et son histoire; Alaric a-t-il détruit les dieux nationaux de la Grèce; le monument de Lysistrate; le pays d'Athènes; les monnaies d'Albéric; le rapport d'un gentilhomme bavarois, Ambroise Gumpfenberg, sur le sac de Rome; le droit de citoyen romain depuis la

chute de l'empire.) — Maria Stuart's Briefwechsel mit Anthony Babington, herausgegeben von B. SEPP. Munich, Lindauer. x et 83 p. 2 mark; SEPP, Process gegen Maria Stuart zu Fotheringhay 14-24 und 15-25 october 1586 und in der Sternkammer zu Westminster 25 october bis 4 november 1586, nach den Acten dargestellt. München, Lindauer. 1886. vi et 155 p. 5 mark. (Nouvelles productions de l'« infatigable chevalier » de Marie Stuart.) — G. FRIEDLÄNDER, Aus den Kriegstagen 1870. Berlin, Herzt. 1886. (Souvenirs d'un lieutenant de réserve de Spandau). — WILDEIS, Schulatlas über alle Theile der Erde mit besonder. Berücksichtigung der Bodenverhältnisse. Leipzig, Fuess. 28 cartes. 1 mark. — H. BRUNNER, Deutsche Rechtsgeschichte, I Band. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. xii et 412 p. 9 mark 60. (Ouvrage de premier rang; se distingue par deux caractères essentiels, d'abord par son originalité constante et ensuite par la belle simplicité de l'exposition; l'auteur puise toujours aux sources, pénètre de son esprit ce qu'il emprunte aux autres, fait faire dans toutes les parties qu'il traite, un progrès à la science; en même temps il a le calme classique de Savigny, sans sa diffusion). — HERTZKA; das Wesen des Geldes. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. viii et 121 p. 2 mark 40. — Polyaeni strategematon libri octo ex recensione Ed. WOELFFIN, iterum recensuit, excerpta Polyaeni e codice tacticorum florentina addidit, Leonis imperatoris strategemata e Rud. SCHOELLII apographo subjunxit Joann. MELBER. Leipzig, Teubner. xxvi et 562 p. 7 mark 50. (En somme on ne peut que reconnaître avec joie le progrès qui a été fait à de nombreux égards dans cette nouvelle édition), — Lettère inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany a Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany, p. p. Cam. ANTONA-TRAVERSI e Dom, BIANCHINI. Rome, Molino. xviii et 275 p. (Ce qui donne sa valeur à cette publication, c'est la longue introduction littéraire et historique d'Antona-Traversi, qui dispensera le lecteur de se traîner à travers tant de lettres inédites ennuyeuses). — Handbuch der Architektur, unter Mitwirkung von Fachgenossen, herausgegeben von den Professoren Jos. DUHM, Herm. ENDE, Ed. SCHMITT und Heinrich WAGNER. Darmstadt, Diehl. 1885. II. Theil : die Baustile, historische und technische Entwicklung, II Band, die Baukunst der Etrusker, die Baukunst der Römer, von Prof. Jos. DUHM, mit 327 Abbildungen im Text und 2 Farbendruck. viii et 368 p. 20 mark. III Theil, I Hälfte : die Ausgänge der classischen Baukunst, christlicher Kirchenbau, die Fortsetzung der classischen Baukunst im oströmischen Reiche, Byzantinische Baukunst, von Dir. Dr. Aug. ESSENWEIN. mit 235 in den Text gedr. Abbildungen, sowie 22 Tafeln. viii et 164 p. 12 mark 60 (malgré leurs grands mérites, ces deux œuvres ne répondent chacune qu'à moitié à notre attente; Duhm n'a fait que traiter la partie technique, et Essenwein, le développement historique, et il eut fallu réunir les deux choses, et la partie constructive, et la partie historique). — Geschichte der deutschen Kunst. Berlin, Grote. I. DOHME, Geschichte der deutschen Baukunst, mit 332 Textillustrationen und 54 Tafeln und Farbendruck. ii et 445 p. 40 mark (très recommandable; l'auteur sait décrire tous les types et montrer avec une grande finesse les influences diverses). — II. BODE, Geschichte der deutschen Plastik, mit 29 Tafeln und 79 Textillustrationen. 258 p. 24 mark, (Traite surtout et avec détail de la sculpture du Moyen-Age, depuis le xiii^e siècle, et en particulier de celle du commencement du xvi^e).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETINS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Publiée sous la direction de M. le Dr HAMY, directeur du Musée du Trocadéro.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Les tomes I à XII ont paru.

MEMOIRES publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire. — Les fascicules I à IV ont paru.

PUBLICATIONS de l'École des langues orientales vivantes.

60 volumes sont en vente.

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par ERNEST DE SARZEC, consul de France à Bagdad. — Ouvrage accompagné de planches, publié par LÉON HEUZÉY. — Les deux premières livraisons sont en vente.

Sous presse

L'ART ARABE

Par J. BOURGOIN. — Ouvrage accompagné de 300 planches.

EN VENTE CHEZ HAAR & STEINERT

C. HAAR &

9, rue Jacob, Paris.

Vient de paraître chez EDOUARD ANTON à Halle :

GOTTFRIED BERNHARDY. Zur Erinnerung an sein Leben und Wirken von Dr Rich. Volckmann. Avec un portrait. 160 pages, in-8..... 4 75

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES

Vient de paraître :

DICTIONNAIRE TURC-FRANÇAIS

Supplément aux dictionnaires publiés jusqu'à ce jour, par BARBIER
DE MEYNARD, de l'Institut. Fasc. VI..... 10 fr.

HISTOIRE DES DYNASTIES DIVINES

Publiée en japonais, traduite pour la première fois sur le texte original,
accompagnée d'une glose inédite en chinois et d'un commentaire,
par L. de ROSNY.

I. La Génèse. In-8..... 15 fr.
II. Le Règne du Soleil. — III. L'Exil. In-8..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3116, 16 juillet 1887 : G. HOOPER, The campaign of Sedan, the downfall of the Second Empire (clair, concis, bien ordonné). — The Book of Snobs, by W. M. Thackeray, the Pocket Edition. — C. J. Ribton TURNER, History of vagrants and vagrancy, and beggars and begging. (Gros volume de 720 pages qui n'est qu'un mélange confus « farrago » de choses étrangères au sujet). — Edward E. HALE a. E. E. HALE, jun., Franklin in France, from original documents, most of which are new published for the first time. (Beaucoup de détails intéressants, beaucoup de choses neuves et curieuses.) — Fr. CLIFFORD, A history of private bill legislation, 2 vols. — Arthur LILLIE, Buddhism in Christendom, or Jesus the Essene. — Reprints. — Public schools in 1887. — « The miller's tale (Br. Nicholson). — Ed. BONNAFFÉ, Le meuble en France au xvi^e siècle. — The British school at Athens. — Notes from Siena (W. Mercer).

Literarisches Centralblatt, n° 30, 23 juillet 1887 : KOESTLIN, Geschichte des christlichen Gottesdienstes, ein Handbuch für Vorlesungen und Uebungen im Seminar, mit zwei Tafeln. Freiburg, Mohr. 1887. x et 263 p. 6 mark. (travail très réussi, livre qui repose sur une base scientifique et qui est écrit également dans un esprit scientifique). — F. V. von WASSERSCHLEBEN, die drei metaphysischen Fragen nach Immanuel Kant's Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können, beantwortet, Berlin, Duncker. vii et 115 p. 2 mark. — Von GUTSCHMIDT, Untersuchungen über die Geschichte des Königreichs Osroëne. St. Petersburg. 1887. Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg, tome XXXV, 1. (Travail que l'auteur seul pouvait composer et « don précieux que Gutschmid nous a fait, avant qu'une mort prématurée eût mis un terme à son activité infatigable. ») — Franz von KRONES, Geschichte der Karl-Franzens-Universität in Graz. Graz, Leuschner u. Lubensky. 1886. xvi et 684 p. 8 mark (l'auteur connaît toutes les sources et a groupé habilement ses documents). — Erich JOACHIM, die Entwicklung des Rheinbundes vom Jahre 1658, acht Jahre reichsständischer Politik 1651-1658. Leipzig, Veit. viii et 515 p. 13 mark 25. (L'auteur a parfaitement su débrouiller tout le pêle-mêle d'essais, de plans, de négociations et de résolutions et retenir toujours le fil qui menaçait parfois de lui échapper ; son étude est le meilleur travail préliminaire pour une future histoire de l'Allemagne dans la seconde moitié du xvii^e siècle ; il est le premier qui ait éclairé et exposé une époque jusqu'ici complètement obscure et très intéressante de l'histoire allemande.) — H. LEMCKE, Canada, das Land und seine Leute, ein Führer und geographisches Handbuch. Leipzig, Mayer. viii et 203 p. 5 mark. — T. Macci Plauti Captivi recensuit Fr. SCHOELL, Leipzig, Teubner, xxiii et 136 p. 4 mark. (toujours les mêmes mérites ; le ton de la polémique est devenu moins acerbe ; pourtant des changements dans le texte qui ne sont pas des améliorations). — WREDE, Ueber die Sprache der Wandalen, ein Beitrag zur germanischen Namen- und Dialektforschung. Strasburg, Trübner. vi et 119 p. 3 mark (malgré quelques critiques, de détail d'ailleurs, ce travail doit être regardé, ne serait-ce que par l'assemblage des matériaux, comme une utile contribution à la grammaire gothique). — WITKOWSKI, Diederich von dem Werder, ein Beitrag zur deutschen Literaturgeschichte des XVII Jahrhunderts, Leipzig, Veit. v et 144 p. 4 mark. (monographie faite avec beaucoup de soin et de méthode). — H. GAI-NOZ, La rage et Saint-Hubert, bibliotheca mythica. Paris, Picard iv et 244 p. (nouvel ouvrage qui s'ajoute dignement aux précédents tra-

vaux de l'auteur et qui se distingue, comme toujours, par de profondes études et un savoir étendu, par la connaissance consciencieuse des sources, par une critique réfléchie, par une exposition claire et attachante). — *Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft in systematischer Darstellung mit besonderer Rücksicht auf Geschichte und Methodik der einzelnen Disciplinen, in Verbindung mit Autenrieth u. A. hrsg. von Dr. Iwan MÜLLER. V. Halbband. Nördlingen, Beck. 1886. 5 mark 50 (renferme des morceaux divers).* — *Upcott, An introduction to Greek sculpture. Oxford, Clarendon press. XVI et 135 p. (petit écrit recommandable; comp. Revue critique, 1887. art. 95, p. 341).* — *DUMONT et CHAPLAIN, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints et terrecuites, 1^{re} partie (3^e fasc.) Vases peints. Paris, Didot. 1885. (Analyses soignées; toutes les recherches les plus récentes consciencieusement utilisées; voir sur les deux précédents fascicules *Revue critique*, nos du 27 mars 1882 et du 12 janvier 1885).*

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 13, 20 juin 1887 : *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula recensuit R. PIEPER. Leipzig, Teubner. 1886. cxxviii et 556 p. (Seeck : il faudra soumettre à une révision soignée chacun des résultats acquis par Pieper, mais lui savoir gré d'avoir rendu possible cet examen, et c'est à lui, à son travail soigné et consciencieux que nous devons en grande partie de poser les questions; ce mérite ne peut être amoindri.)* — *R. KÜHNAU, Rhythmus und Indische Metrik, eine Entgegnung. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprechts Verlag. (H. Jacobi.)*

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 16 juillet 1887 : *Henri Bois, La poésie gnomique chez les Hébreux et chez les Grecs, Salomon et Théognis, thèse publiquement soutenue devant la Faculté de théologie protestante de Montauban. (Horst : travaillé avec soin, se lit avec intérêt et profit, fait souhaiter de rencontrer encore l'auteur sur le domaine des recherches théologiques.)* — *LEDRAIN, La Bible, traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec, tome premier, les Juges; I et II Samuel; I Rois. Lemerre. (H. Guthe : traduction indépendante; l'auteur s'efforce de donner un texte lisible et agréable; il écrit avec vivacité; on peut lui faire quelques critiques, et ce n'est que lorsque paraîtra le dixième volume, contenant une étude critique, qu'on pourra sûrement connaître à quel point il est familiarisé avec la lecture de la Bible; en attendant, et le jugement étant encore impossible, on ne peut que souhaiter la continuation de l'ouvrage et appeler sur cette traduction l'attention de tous les « Bibelforscher » de l'Allemagne.)* — *Oscar Holtzmann, das Johannevangelium untersucht und erklärt. Darmstadt, Waitz. VII et 308 p. 9 mark. (E. Schürer : malgré des critiques, l'auteur est sage, réfléchi, et son livre plus propre qu'aucun autre à orienter sur la question.)* — *G. HEINRICI, Erklärung der Korintherbriefe, II^e volume : das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinther, erklärt Berlin, Hertz. x et 606 p. 10 mark. (E. Schürer : a, en somme, une haute valeur.)* — *Fr. LOOFS, Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche, I Buch : das Leben und die polemischen Werke des Leontius Von Byzanz. Leipzig, Hinrichs. et VIII 317 p. 10 mark. (W. Möller : travail savant et profond.)* — *P. FR. MAGANI, Ennodio, 3 vols. Pavia, Fusi, 1886. xxxii et 386 p. 324 et 444 p. (Fr. Vogel : a pour but de glorifier Ennodius et ne possède d'autre mérite que de rassembler et de « populariser » les résultats acquis jusqu'ici; l'auteur unit d'ailleurs à l'enthousiasme que lui inspire son sujet, une extraordinaire application.)*

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3117, 23 juillet 1887 : Laurence OLIPHANT, *Episodes in a life of adventure*. Blackwood. — Sir Horace RUMBOLD, *The Great Silver River, notes of a residence in Buenos Ayres in 1880 and 1881* Muray. — Paton J. GLOAG, *Introduction to the Catholic Epistles*. Edinburgh, Clark. — Cyril RANSOME, *A short history of England from the earliest times to the present day*. Rivingtons; Arab. B. BUCKLEY, *A history of England for beginners* Macmillan. — V. CASAGRANDE, *Storia e archeologia romana, Studi critici e polemici*, Genoa. (Réimpression de dissertations sur des sujets relatifs à l'ancienne histoire de l'Italie.) — Henri GAIDOZ, *La rage et saint Hubert*. Paris, Picard. (Si le livre est peut-être « occasionnel » par son origine, en ce temps où il n'est question que de la rage et de M. Pasteur, il est d'une réelle et durable valeur, et on y trouve toutes les qualités connues de l'auteur, un de ceux qui écrivent avec le plus de sagacité et de science sur la mythologie; cet ouvrage est entièrement digne de sa réputation.) — Antiquarian literature (entre autres : *The political state of Scotland in 1788*, edited by sir Charles Elphinstone ADAM). — Philological books : TACHELLA, *Practical etymology for students of the German language*. Nutt (entièrement sans valeur). — Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers accouplés, p. p. Paul MEYER. Didot. — *Alphita, a medico-botanical glossary from the Bodleian ms. Selden B 35*, edited by J. L. G. MOWAT. Oxford, Clarendon press. — W. H. LOWE, *Hebrew grammar* (pour les commençants). — D. S. EVANS, *Dictionary of the Welsh language*, p. p. SPURRELL (première partie renfermant toute la lettre A d'un ouvrage fait avec soin et patience). — Kwong's educational series, in English and Chinese, the first, the second conversation book, the first reading book, manual of correspondence and social usages, by KWONG KI-CHIU. Trübner. — BAUMANN, *Londinismen, Slang und Cant*. Berlin, Langenscheidt. (Supplément aux dictionnaires anglais-allemands; sera utile à tous ceux qui étudient l'anglais et aux auteurs et collaborateurs du futur « *English Dialect Dictionary* »). — Our library table : Lay of the Nibelung, translated from the German by FOSTER-BARHAM; comte de FRANQUEVILLE, *Le gouvernement et le parlement britanniques* (troisième et dernier volume qui est si bien fait qu'il y a peu à en dire; pas d'erreurs). — « Once a week » (W. Besant). — The unpublished letters of Thackeray. — The Tabard and its landlord John Mabb, temp. Elizabeth. — T. G. JACKSON, *Dalmatia, the Quarnero and Istria*, 3 vols. Oxford, Clarendon Press. (Très instructif et intéressant.) — Sir A. H. LAYARD, *Handbook of Painting, the Italian schools*, based on the handbook of Kugler, fifth edition, 2 parts, illustrated. — Discoveries in Thasos, II., 3. The Temple of Apollo at Alki (J. Theodore Bent). — Cleopatra's needles (de Goeje). — Emil NAUMANN, *The history of music*, translated by F. PRAEGER, edited by Sir F. A. GORE OUSELEY, 2 vols. Cassell. — Drama, recent publications. The Reader Shakespeare's. Walter Smith. — The best plays of the old dramatists, Thomas Middleton, edited by Havelock ELLIS, with an introduction by Alg. Ch. SWINBURNE. Vizetelly. — Miscellanea, Upriste (J. Dixon).

Berliner Philologische Wochenschrift, 11 juin 1887, n° 24 : SOPHOCLES *tragœdiae recensuit explanavit* E. WUNDER. Vol. II, sect. 1, éd. IV cur. N. WECKLEIN (H. Müller). — A. JAHN, *Des h. Eustathius Beurteilung des Origenes* (H. Röscher : excellent). — P. VERGILI MARONIS *Georgicon libri III, IV*. Edited by A. SIDGWICK (W. Gebhardt : intéressante introduction.) — C. SALLUSTI CRISPI *opera erkl.* von R. JACOBS, 9^{te} Auflage von H. WIRZ. (A. Eussner : bon dans l'ensemble.) — C. SALLUSTI CRISPI *de bello Jugurthino*, p. p. P. THOMAS. 2^e éd. (A. Eussner : sera

consulté avec fruit même en Allemagne.) — CHR. BELGER, *Beitrag zur Kenntniss der griechischen Kuppelgräber*. (A. Furtwaeengler : bon travail sur un sujet peu connu encore.) — R. KOBERT, *Ueber den Zustand der Arzneikunde vor 18 Jahrhunderten*. (Chr. Muff.) — A. THORBECKE, *Geschichte der Universität Heidelberg*. (H. Bressler : critique défavorable.) — J. E. SANDYS, *An easter vacation in Greece*. (Chr. Belger : commode.)

— 18 juin 1887, n° 25 *ARISTOTELIS quae ferebantur librorum fragmenta collegit VAL. ROSE*. (M. Wallies : très soigné.) — T. MACCI *PLAUTI comoediae*. Tome III fasc. 2 *Captivos continens*. Rec. F. SCHOELL. (Commencement d'un compte-rendu développé.) — L. KUHLMANN, *Quaestiones Sallustianae criticae*. (J. H. Schmalz.) — E. KRAH, *Beiträge zur Syntax des Curtius*. (J. H. Schmalz : méritoire.) — W. PASSOW, *De crimine βουλεύσεως*. (Th. Thalheim.) — L. LANGE, *Kleine Schriften*. (H. Schwarz.) — W. SCHNEIDEWIND, *Ueber den Akkusativ des Inhaltes bei den hervorragendsten griechischen Prosaikern*. (F. Müller : travail intéressant de syntaxe comparée.) — K. KRUMBACHER, *Ein irrationaler Spirant im Griechischen*. (Wäschke : résultat important sur la nature du γ en grec moderne.)

— 25 juin 1887, n° 26 : *PLATONS Gorgias*, ekl. von J. DEUSCHLE, 4^{te} Ausgabe von W. J. CRON. (J. Wagner : excellent.) — J. MUHL, *Plutarchische Studien*. (R. Volkmann : faible.) — T. MACCI *PLAUTI Captivi* rec. F. SCHOELL. (O. Seyffert : en somme, remarquable.) — P. VERGILI MARONIS *Bucolicon liber* con note di C. FUMAGALLO. (W. Gebhardi : sans grande valeur.) — J. E. B. MAYOR, *Thirteen satires of JUVENAL* Fourth edition revised. (L. Friedlaender.) — *Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς φιλολογικὸν καὶ Ἐπιστημονικὸν τοῦ ἔτους 1887*. (P. Papageorg.)

— 2 juillet 1887 : n° 27 : *PRISCIANI LYDI quae extant* ed. BYWATER (λ : remarquable publication). — A. KALKMÄNN, *Pausanias der Perieget* (R. Weil : suggestif). — F. CURSCHMANN, *Horatiana* (O. WEISSENFELS). — W. PASSOW, *De crimine βουλεύσεως*. J. A. HEIKEL, *Ueber die sogenannte βούλευσις in Mordprozessen* (H. Lewy.) — TH. REINACH, *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce* (X : résultats nouveaux). — *Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς*. K. KRUMBACHER, *Ein irrationaler Spirant im Griechischen* (second compte-rendu de ces publications, cette fois par G. Meyer).

— 9 juillet 1887, n° 28 : *EURIPIDES Iphigenie bei den Tauriern*, ekl. von CHR. ZIEGLER (Th. Barthold : bon). — *Commentationum Euripidearum specimen scripsit I. HEINSCH* (Th. Barthold : conjectures sans valeur décisive). — H. MAGNUS, *Studien zu Ovids Metamorphosen* (A. Riese : utile). — M. MANITIUS, *Zu Aedhem und Baeda* (J. Huemer : instructif). — R. SCHNEIDER, *Bodleiana* (A. Ludwich : textes inédits). — *I codici manoscritti della biblioteca Antoniana di Padova descritti ed illustrati dal bibliotecario P. M. ANTONIO MARIA JOSA* (A. Ludwich : utile). — *Le livre des Rois* publié par BRUGSCH-BEY et U. BOURIANT (H. : importante publication).

— 16 juillet 1887, n° 29 : M. RANNOU, *Studia Theocritea* (J. Sitzler). — M. TULLI CICERONIS ad M. Brutum *Orator*, p. p. J. E. SANDYS (F. Heerdeggen : bon). — G. FR. UNGER, *Zeitrechnung der Griechen und Römer* (commencement d'un long compte-rendu critique). — F. BYRON JEVONS, *A history of Greek literature* (H. Müller : remarquable). — ADALBERT KOHN, *Mythologische Studien* (K. Bruchmann : nouvelle éd. du livre *Die Herabkunft des Feuers*).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETINS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

Publiée sous la direction de M. le Dr HAMY, directeur du Musée du Trocadéro.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Les tomes I à XII ont paru.

MÉMOIRES publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire. — Les fascicules I à IV ont paru.

PUBLICATIONS de l'École des langues orientales vivantes.

60 volumes sont en vente.

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par ERNEST DE SARZEC, consul de France à Bagdad. — Ouvrage accompagné de planches, publié par LÉON HEUZÉY. — Les deux premières livraisons sont en vente.

Sous presse

L'ART ARABE

Par J. BOURGOIN. — Ouvrage accompagné de 300 planches.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adressez les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES

Vient de paraître :

DICTIONNAIRE TURC-FRANÇAIS

Supplément aux dictionnaires publiés jusqu'à ce jour, par BARBIER
DE MEYNARD, de l'Institut. Fasc. VI..... 10 fr.

HISTOIRE DES DYNASTIES DIVINES

Publiée en japonais, traduite pour la première fois sur le texte original,
accompagnée d'une glose inédite en chinois et d'un commentaire,
par L. de ROSNY.

I. La Génèse. In-8..... 15 fr.
II. Le Règne du Soleil. — III. L'Exil. In-8..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 29, 16 juillet 1887 : LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden, ein Beitrag zur altchristlichen Litteraturgeschichte, Band II, Hälfte I. Braunschweig, Schwetschke u. Sohn. 1887, 472 p. 16 mark. (Holtzmann : il ne reste plus qu'un fascicule supplémentaire, et l'ouvrage sera terminé en son entier; on sait combien il est méritoire et qu'il sera longtemps définitif.) — Peter Schegg, Biblische Archäologie, nach seinem Tode herausgegeben von J. B. WIRTHMÜLLER, 1. Land und Leute, Natur und Volksleben. Theologische Bibliothek, VIII, 1. Freiburg i. B., Herder. 1886. xxii et 388 p. 5 mark. (Himpel : donne un beau témoignage de l'infatigable ardeur et des connaissances étendues de l'auteur qui est mort le 9 juillet 1885.) — FRITH, Life of Giordano Bruno, the Nolan, revised by Moritz CARRIERE, The english and foreign Philosophical library, vol. XXXI. London, Trübner, 1887. xii et 395 p. 14 sh. (Natorp : ouvrage destiné au grand public et qui résume les travaux récents de la science allemande et italienne, n'apporte rien de nouveau; quand aura-t-on un exposé scientifique et vraiment fidèle des œuvres de Bruno?) — H. KERN, Grundriss der Pädagogik, Vierte Auflage. Berlin, Weidmann. 1887, XII et 326 p. 6 mark. (E. von Sallwürk : a déjà eu depuis plusieurs années une bienfaisante influence; puisse la quatrième édition du livre exercer la même action salutaire!) — Hermann PAUL, Principien der Sprachgeschichte, Zweite Auflage. Halle, Niemeyer. 1886, xii et 368 p. 9 mark. (Rud. Meringer : les changements de cette deuxième édition s'étendent surtout au domaine de la syntaxe et utilisent les fines et sagaces remarques de Schuchhardt.) — HÜBSCHMANN, Etymologie und Lautlehre der ossefischen Sprache. Sammlung indogermanischer Wörterbücher, Strassburg, Trübner. 1887. x et 151 p. 4 mark. (Justi : travail très méritoire et qui complète les études de Wsewolod Miller; cp. *Revue critique*, 1887, n° 17, art. 90.) — Hermanns Lehrbuch der griechischen Antiquitäten, unter Mitwirkung von H. Droysen, A. Müller, Th. Thalheim und V. Thunser neu herausgegeben von H. BLÜMNER und W. DITTENBERGER. III Band, II Abtheilung. Albert MÜLLER, Die griechischen Bühnenalterthümer, mit zwei undzwanzig Abbildungen. Freiburg. Mohr. xii et 432 p. 10 mark. (E. Fabricius : de nombreuses répétitions dans tout le livre, parce qu'on n'a pas mis dans un chapitre spécial l'énumération des sources; des notes trop lourdement chargées et hors de proportion avec le texte; mais la tâche était difficile et compliquée; l'auteur a su s'en tirer grâce à une application extraordinaire et avec une habileté digne de tout éloge.) — G. OEMICHEN, Griechischer Theaterbau, nach Vitruv und den Ueberresten, mit fünf Figuren. Berlin, Weidmann. (E. Fabricius : l'interprétation que donne l'auteur du passage de Vitruve, de même que l'interprétation peu différente de Müller, semble entièrement manquée au critique.) — T. Macci Plauti Comoediae, recensuit, instrumento critico et prolegomenis auxit Fridericus Ritschellius sociis operae adsumptis Gustavo Loewe, Georgio Goetz, Friderico Schoell, tomi III, fasc. II. Captivas continens. Leipzig, Teubner. 1887. xxiv et 136 p. 4 mark. (P. Langen : recension de Schoell; même arrangement que dans le Trinummus; mais, si les deux disciples de Ritschl, Goetz et Schoell, ont les mêmes principes de critiques, le premier est très réservé lorsqu'il s'agit de changer le texte, le second fait au contraire des conjectures hardies qui sont toujours pénétrantes et qui surprennent quelquefois par leur originalité.) — A. HUTHER, Die verschiedenen Pläne im ersten Theile von Goethes Faust, Ueber Entstehung und Composition des Gedichtes, ein Versuch. Cottbus, Kittel. 1887, vi et

99 p. 1 mark 20. (Erich Schmidt : renferme peu de germes féconds; il faut désormais attendre le manuscrit de M^{lle} de Göchhausen, qu'a trouvé l'auteur du compte-rendu. L'article se termine par un long et chaud éloge de Scherer, ainsi que par une vigoureuse réplique à W. Creizenach qui vient de publier, dans le n° 26 du Grenzböten un article intitulé « Wilhelm Scherer über die Entstehungsgeschichte von Goethes Faust, ein Beitrag zur Geschichte des litterarischen Humbugs ».) — Ch. H. HERFORD, *Studies in the literary relations of England and Germany in the sixteenth century*. Cambridge, University Press. 1886. xxx et 426 p. 9 sh. (Edw. Schröder : l'auteur a limité sévèrement son sujet; il connaît la littérature allemande et anglaise de l'époque qu'il traite; il a utilisé les travaux allemands modernes avec une grande indépendance de jugement; d'ailleurs, son ouvrage est bien disposé, écrit avec fraîcheur et sans prétention; le critique a lu le livre chapitre par chapitre, avec une vraie jouissance et non sans s'instruire.) — KERVYN DE LETTENHOVE, *Les huguenots et les gueux, étude historiques sur vingt-cinq années du xvi^e siècle, 1560-1585*, six volumes, Bruges, Beyaert-Storie. 1883-1885. iv et 511, 615, 644, 588, 615, 644 p. 36 fr. (Erich Marcks : cp. *Revue critique*, 1884, art. 49, p. 190; art. 128, p. 27; art. 188, p. 348. « Kervyn veut prouver que l'époque dont il fait l'histoire, a été jusqu'ici tout à fait fausement représentée. Il veut démontrer que « rien ne manque aux hontes de ce siècle » et qu'il faut chercher dans ce temps de sang et de boue les origines des passions de la société actuelle; licence effrénée en bas, égoïsme hypocrite chez les chefs, voilà l'esprit de cette « ère voilée de deuil ». En réalité, l'auteur ne fait que courir d'un fait isolé à un jugement général, sans tenir aucun compte des nombreux chaînons intermédiaires. Son œuvre est une suite de faits isolés, et de toutes petites causes naissent les grands effets; tout en somme se ramène aux éléments les plus simples : hypocrisie et égoïsme. Il n'y a pas de développement; ni les caractères ni les mouvements ne deviennent chez cet historien, qui découpe son œuvre en une foule de petits chapitres, mais non en périodes. Il va jusqu'à voir dans le parti populaire d'Orange « ces haines impuissantes à rien fonder, mais irrésistibles dans leur œuvre de destruction et de ruines ». Il essaie d'être piquant et spirituel; il raconte bien le détail; mais il n'a pas compris Philippe II. Pourtant, malgré tant de partialité, l'auteur n'aurait-il pas enrichi notre science et notre jugement? Non : nous touchons là à des fautes plus grossières encore. Partout où l'on peut contrôler Kervyn, on voit qu'il n'a pris que des détails isolés et qui l'amènent à se tromper; qu'il a fait ses extraits sans aucun soin et sans un examen sévère; qu'il a commis des fautes de traduction; qu'il a pris dans les manuscrits et les imprimés, sans hésitation aucune, des indications fausses; enfin qu'on rencontre chez lui des lapsus et des erreurs si fortes qu'elles sont impardonnables. Il ne faudra accepter qu'avec précaution les informations données par Kervyn; il faudra vérifier à nouveau, refaire de fond en comble tous ses chapitres; cette masse énorme de faits et de travail est malheureusement presque entièrement perdue; ce qui restera de cette œuvre, abstraction faite des nouveaux documents publiés par Kervyn, c'est l'impulsion qu'elle donne; on examinera encore les jugements et les préjugés opposés à ceux de Kervyn et on se gardera d'idéaliser avec la même étroitesse d'esprit l'époque qu'il a condamnée ».) — *Die Provinz Hannover in Geschichts = Cultur = und Landschaftsbildern in Verbindung mit C. Dierke, A. Ebert, E. Görges, F. Günther, W. Hering, L. Rosenbusch u. A. Steinworth hrsg. von Joh. MEYER. I Halbband, mit Achtundvierzig Abbildungen im Text und je 1 Vollbild und Doppelvollbild. 2^o vollste umgearbeitete und erweiterte Auflage. Hannover,*

Meyer. 1887. 768 p. 6 mark. (P. Zimmermann : fort recommandable.) — H. LUDWIG, Johann Georg Kastner, ein elsässischer Tondichter, Theoretiker und Musikforscher, sein Werden und Wirken, I und II Theile, 1 u. 2. Hälfte, mit zahlreichen Abbildungen und Verzierungen nach den besten Meistern der Renaissance, Leipzig, Breitkopf und Härtel. 1886. xx et 422, VIII, 440 et 32, VIII et 424 p. 40 mark. (Schricker : biographie, en trois volumes, d'un musicien strasbourgeois ; importante pour la connaissance des relations de l'Alsace et de la France ; se lit parfois avec peu d'aisance ; mais abondants matériaux.) — W. PASSOW, De crimine βουλεύσεως. Inaug. Dissert. Göttingen. 1886. 44 p. (W. Dittenberger : très méritoire.) — Die Rechtsverfolgung im internationalen Verkehr, p. p. REULING u. LORWENFELD. I Liefer. Leipzig, Veit. 1887. 160 p. 4 mark. (Brie.) — T. GREERING, Handel und Industrie der Stadt Basel, Zunfthewesen und Wirtschaftsgeschichte bis zum Ende des XVII Jahrhunderts aus den Archiven dargestellt. Basel, Schneider. 1886. xxvi et 678 p. 15 mark. (W. Stieda : l'auteur n'a pas toujours réussi à grouper sa matière ; il mêle parfois ce qui intéresse au point de vue général et ce qui n'est important qu'au point de vue spécialement bâlois ; il donne une égale valeur aux grands événements et aux petits détails ; ses jugements ne reposent pas toujours sur des études pénétrantes ; mais son ouvrage est une contribution fort méritoire à l'histoire du commerce et de l'industrie.) — THOMAS, Les transformations de l'armée française, essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France. 2 vols. Paris, Berger-Levrault et C^{ie}. 1887. xii et 578 p., x et 679 p. 20 fr. (C. : ouvrage écrit à la fois avec profondeur, clarté, vivacité, sans chauvinisme, sans prédilection pour le bon vieux temps, et qui renferme des connaissances étendues d'histoire militaire. On le recommande vivement au public allemand. Il dit parfois aux Français d'amères vérités et compare la méthode calme et constante de l'organisation allemande au zèle fiévreux des réformateurs français ; on a eu depuis 1870 seize ministres de la guerre en France, et nous risquons fort de n'avoir plus même la monnaie de Gouvion Saint-Cyr, et d'en être réduits à la petite monnaie ».) — Mitteilungen. (Edition des œuvres de Galilée par M. Ant. Favaro.)

Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiocese Köln. — Sechshundvierzigstes Heft : (Köln, Boisserées). Zum Gedächtniss an Dr. J. H. MOOREN u. Dr. A. von REUMONT. — W. HARLESS, Zur Geschichte des Siebengebirges und der Burgsitze desselben. — J. J. MERLO, Nikolaus Gülich, das Haupt der Kölner Revolution von 1680-1685, Beiträge zu seiner Geschichte. — L. KORTH, Der heilige Rock zu Köln. — R. HOENIGER, Urkunden und Akten aus dem Amtsleute-Archiv des Kolumba-Kirchspiels zu Köln. — H. HÜFFER, Der Denkstein der Burg auf dem Godesberg und das Schisma der Kölnischen Kirche von 1215-1216. (Mit zwei Tafeln.) — E. von OIDTMAN, Haus Kiffelberg bei Linnich, zugleich ein Nachtrag zu « Haus Ertzelbach » — J. J. MERLO, Ein seltener Holzschnitt-Prospekt der Stadt Köln nebst Lobgedicht aus der zweiten Hälfte des XVI Jahrhunderts. — *Literatur* : Das Königliche Schloss zu Coblenz, ein Beitrag zur Geschichte des letzten Kurfürsten von Trier Clemens Wenceslaus und der Stadt Coblenz, mit vier Lichtdruckbildern. Coblenz, Gross. 1886. — *Miscellen* : H. LOERSCH, eine Nachricht über Jan von Werths Gemahlin. — R. PICK, Zur Geschichte der Stadt Andernach. — R. PICK, Der St. Margarethenkonvent im Beguinenwinkel zu Aachen. — R. PICK, Zu dem Raubzug des Grafen Engelbert von der Mark ins Kölner Erzstift, 1391. — J. J. MERLO, Kunst und Kunsthandwerk im Karthäuserkloster zu Köln.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE M. IMBAULT-HUART

**COURS ÉCLECTIQUE, GRADUEL ET PRATIQUE
DE LANGUE CHINOISE PARLÉE.** Tome premier,
comprenant : I. Une introduction à l'étude de la langue chinoise. —
II. Les principes généraux de la langue chinoise parlée. — III. Six
appendices. Un beau volume in-4..... 25 fr.

RECUEIL DE DOCUMENTS SUR L'ASIE CENTRALE traduits
du chinois. In-8, cartes..... 10 fr.
LES INSTRUCTIONS FAMILIÈRES DU D^r TCHOU PO LOU,
texte et traduction. In-8..... 10 fr.
LA LÉGENDE DU PREMIER PAPE DESTAOÏSTES. In-8. 3 fr.
MANUEL DE LA LANGUE CHINOISE PARLÉE. In-12. 10 fr.
LA POÉSIE CHINOISE du xiv^e au xix^e siècles. In-18..... 2 50

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30, 23 juillet 1887 : Andreas Poachs handschriftliche Sammlung ungedruckter Predigten Dr. Martin Luthers aus den Jahren 1528-1546, aus dem Originale zum ersten Male von G. BUCHWALD. III Band. Predigten aus den Jahren 1537 und 1538. I Hälfte. Leipzig, Grunow. 1885. 272 p. 6 mark et G. BUCHWALD, Die Lutherfunde der neueren Zeit, insbesondere in der Zwickauer Ratsschulbibliothek, Vortrag auf der Meissener Kirchen-und Pastoralconferenz am 30 juin 1886 gehalten. Zwickau, Thost. 1886. 18 p. 50 pf. (Brieger.) — L. RABUS, Grundriss der Geschichte der Philosophie, ein Leitfaden zum Studium der Geschichte der Philosophie und zur Recapitulation. Erlangen, Deichert. 1887. xvi et 224 p. 4 mark. (Hensel.) — M. E. ENGEL, Grundsätze der Erziehung und des Unterrichts nach Herbart-Ziller und A. Dietterweg. Berlin, Weidmann. 1887. viii et 176 p. 2 m. 40. (Andreae.) — W. A. CLOUSTON, Popular tales and fictions, their migrations and transformations, 2 vols. Edinbourg et Londres, Blackwood. 1887. xviii et 485 p.; viii et 515 p. (Laitner : le livre ne tient pas ce qu'il promet; mais comme introduction « populaire » à un sujet dont l'importance pour l'histoire de l'esprit humain n'a pas encore été appréciée suffisamment, il rendra de bons services et, à cause de maint détail, trouvera également bon accueil auprès du spécialiste.) — LAUTENSACH, Verbalflexion der attischen Inschriften. Gymn. progr. Gotha. 1887. 26 p. (Max Hecht : travail fait avec grand soin, mais qui, en somme, n'a qu'un résultat négatif et ne produit rien de nouveau.) — KARL KRUMBACHER, Ein irrationaler Spirant im Griechischen. Sep. Abdr. aus den Sitzungsberichten der phil. u. hist. Klasse der bayerischen Akademie der Wissenschaften, p. 359-444. 1886. Munich. (W. Meyer : recherches méthodiques et riches en conséquences, qui prendront une place remarquable, quoiqu'on ne puisse approuver tous les résultats.) — J. E. WACKERNELL, Die ältesten Passionsspiele in Tirol. 1887. iv et 167 p. 5 mark (J. Boltz : contribution de grande valeur à l'histoire du théâtre du moyen-âge en Allemagne). — ALFRED ODIN, Halle, Niemeyer. 1886. viii et 166 p. 4 mark. Phonologie des patois du canton de Vaud. (H. Morf : travail fait avec grand soin et beaucoup de conscience, mais l'auteur n'est pas encore assez instruit.) — B. W. HEAD, Historia numorum, a manual of Greek numismatics. Oxford, Clarendon Press. (R. Weil : travail très remarquable qui remanie les quatre premiers livres de la Doctrina d'Eckhel; comp. *Revue critique*, 1887, art 58, page 201). — M. PERLBACH, Preussisch-polnische Studien zur Geschichte des Mittelalters. 2 Hefte. Halle, Niemeyer, 1886, viii et 150; viii et 128 p. 10 mark. (Caro : travail très important, à l'argumentation claire, sûre et convaincante, aux conclusions qui s'imposent. — ERICH JOACHIM, die Entwicklung des Rheinbundes vom Jahre 1658, acht Jahre reichsständischer Politik, 1651-1658. Leipzig, Veit. 1886. viii et 515 p. 13 mark 25. (A. Köcher : étude où les matériaux dépassent par leur abondance les matériaux déjà recueillis dans les travaux précédents; tout point contestable est soumis à un soigneux examen; le travail se fait remarquer par son exactitude et sa solidité critique.) — Politische Uebersichtskarte von Ostafrika nach den neuesten Vorträgen und Besitzergreifungen. Berlin, Reimer. 1887. 2 mark. — 4. HOLTZINGER, Kunsthistorische Studien. Tübingen, Fues. 75 p. 2 mark 40. (Kraus : consacré surtout à la basilique chrétienne.) — P. HINSCHUS, das Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten in Deutschland. IV Band, I Abtheilung. System des Kathol. Kirchenrechts mit besond. Rücksicht auf Deutschland. Fortsetzung. Berlin, Guttentag. 1886. viii et 490 p. 15 mark. (Sachse : on connaît la grande va-

leur de l'ouvrage et les qualités qui lui sont propres.) — W. BREITENBACH, Die deutsche Auswanderung und die Frage der deutschen Colonisation in Südbrasilien. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1887. 71 p. 1 mark 40. (Hübbe-Schleiden.) — Volaspa, die Weissagung der Seherin, aus dem Altnordischen übersetzt und erleutert von A. HEUSLER. Berlin, Reimer. 1887. 59 p. 1 mark 50. (Niedner : très recommandable.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 8 juin 1887, n° 23 : Les musées d'Athènes. Publication de C. RHOMAIÏDÈS et P. CAVVADIAS (Trendelenburg : excellent). — HOMERI hymni, epigrammata, batrachomyomachia. Ed. E. ABEL (A. Gemoll : passable). — E. BREY, De Septem fabulae stasimo II (J. OBERDICK, avec des contributions à la question homérique). — J. SCHEDLBAUER, Zur Textkritik von Lykurgs Leocratea (H. Lewy : trente-sept émendations proposées, dont trois évidentes, toutes les autres manquées). — Fragmenta poetarum Romanorum coll. et em. AEM BÄHRENS (Stobwasser : recommandable). — TACITI Historiarum liber II Ed. C. MEISER (Wolff : texte et commentaire traités consciencieusement, au niveau de la science actuelle). — C. WEYMAN, Die Fihur der Litotes (Schmalz : écrit avec une érudition et une circonspection étonnantes).

— 15 juin 1887, n° 24 : L. VON URLICH, Archäologische Analekten (P. W. : en peu de pages beaucoup de remarques fines). — A. ST. MIODONSKI, De enuntiatis subiecto carentibus apud Herodotum (W. Gemoll : abondants matériaux rassemblés avec soin et utilisés d'une manière convaincante). — SOPHOKLES Oedipus in Kolonos. Erkl. von C. SCHMELZER (Schubert : sans valeur). — J. RIEHEMANN, De litis instrumentis in Demosthenis orat. adv. Neaeram (Kohm : l'auteur défend avec succès l'authenticité de ces « instruments »). — E. STRILLER, De Stoicorum studiis rhetoricis (Volkman : travail soigné et bien médité). — VERGILII carmina ed. G. THILO (Gebhardi : [1^{re} art.] : bonne édition). — Lyra doctorum. Carmina lyrica a viris doctis recentiorum temporum composita elegit J. DRAHEIM (Stier : choix excellent en général). — SEYFFERT-BAMBERG, Griechisches Übungsbuch, II, 9^{te} Aufl. (Venediger).

— 22 juin 1887, n° 25 : J. H. HANSEN, De metallis Atticis (Büchschütz : sans résultats bien importants). — XENOPHONS Kyropädie I-IV, erkl. von HERTLEIN NITSCHKE (Vollbrecht : généralement bon). — H. VIEZE, De Demosthenis in Androktionem et Timocratem orationibus (Kohm : travail sérieux, mais pas toujours convaincant). — VERGILI Carmina ed G. THILO (Gebhardi : suite et fin). — J. S. SPEIJER, Lanx satura (Sp. prouve que Orcus n'est que le nom du Dieu ; la seconde partie, qui traite de Horace, Sat. I, 5, 87, est moins réussie). — V. HINTNER, Meridies. (Ziemer : H. défend avec succès l'ancienne étymologie de merides = medies).

— 29 juin 1887, n° 26 : A. VON URBANITZKY, Elektrizität und Magnetismus im Altertum (M. C. P. Schmidt : excellent ; résultats surtout négatifs). — HERODOTI histor. I. V, ed. A. HOLDER (W. Gemoll : peu de valeur). — PLATONS Gorgias, erkl. von DEUSCHLE-CRON, 4^{te} Aufl. (Liebhold : très recommandable comme édition classique). — DINARCHI orationes tres. Germanice redidit et commentario ill. TH. PLASCHKE, vol. I orat. germ. redd. continens (Kohm : bon). — MARTIALIS epigrammaton libri. Mit erkl. Anm. von L. FRIEDLAENDER (Hübner [1^{er} art.] : tous s'accordent à louer cet ouvrage magistral). — GELLII Noct. Att. libri XX ex res. M. HERTZ. Ed. minor altera. — K. MEISSNER, Latein. Synonymik, 3^{te} Aufl. (Nitsche : augmentée et corrigée). — E. WÖLFFLIN, Archiv für lat. Lexikographie IV, 1 (Landgraf).

avec une entière compétence). — Alb. BURCKHARDT u. Rud. WACKERNAGEL, Geschichte und Beschreibung des Rathhauses zu Basel. Basel, Detloff. 1886. III et 63 p. 10 mark. — ADAMY, Architektur des muhammedanischen und romanischen Stils, mit 253 Holzschnitten und Zink-Hochätzungen. Hannover, Helwingh. 1887. xvi et 472 p. 13 mark.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE EN OCTOBRE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

M. G. HEINRICH

Ancien doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

SECONDE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

3 volumes in-8, à 7 fr. 50

L'ouvrage est publié en fascicules de 4 feuilles, qui paraîtront chaque semaine à partir du 1^{er} octobre.

Prix du fascicule, 1 franc.

On souscrit à l'ouvrage complet à recevoir franco, par fascicules ou par volumes, au prix de 21 fr. 50 c.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE M. G. DELPHIN

Professeur d'arabe à la chaire publique d'Oran.

RÉCITS DES AVENTURES DE DEUX ÉTUDIANTS ARABES

au village nègre d'Oran.

Poème comique publié en arabe, avec traduction et notes.

In-8..... 3 fr.

NOTES SUR LA POÉSIE ET LA MU- SIQUE ARABES

dans le Maghreb algérien, avec une
complainte arabe sur la rupture du barrage de St Denis du Sig.

In-18..... 5 fr.

CHEIKH DJEBRIL. SYNTAXE ARABE.

Commentaire sur le Djarou-miya, avec une glose marginale.

In-8..... 10 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 795, 30 juillet 1887 : D. HORTON, The silver pound. Macmillan. (F. Y. Edgeworth.) — Two German books on Bulgaria : A. KOCH [Court chaplain to his Royal Highness], Prince Alexander of Battenberg. Whittaker; A. von HUHNS, The Kidnapping of prince Alexander of Battenberg, translated by Captain F. BEAUFORT. Stanford. (Minchin.) — GLOAG, Introduction to the Catholic Epistles. Edinburgh, T. et T. Clark. (Drummond.) — R. BARTSCH et Ad. HORNING, La langue et la littérature françaises. Paris, Maisonneuve et Leclerc. (Saintsbury : très bon livre à introduire.) — The history of the invention of printing, XIII. (Hessels.) — Correspondence. Dr. Maccarthy's « Fragmenta hibernica ». (W. S.) — Science. Peterson's edition of the « Hitopadesa ». Hitopadesa by Nārāyana, edited by Peter PETERSON. Sanskrit series, n° xxxiii. Bombay. (E. Max Müller : « Peterson, par sa méritoire édition, a obtenu la reconnaissance de tous les sanscritistes, et plus particulièrement la mienne, car il m'a fait l'honneur de me dédier son œuvre ».) — Henry White Wallis, not, nécrol. (Kielhorn.) — Prof. Jebb's « Introduction to Homer ». (Walter Leaf) — Majolica and Hispano-Moresque at the Burlington Club. (C. M.) — « Notes on the National Gallery. (W. Armstrong.)

The Athenaeum, n° 3118, 30 juillet 1887 : Kate NORGATE, England under the Angevin Kings. 2 vols. Macmillan. (Le titre désappointe; il fallait écrire « The Angevin Empire during the twelfth century » ou « The rise and fall of the house of Anjou »; mais l'œuvre est une véritable et importante contribution à notre connaissance de l'histoire de l'Angleterre dans une de ses époques les plus intéressantes.) — Désiré CHARNAY, The ancient cities of the New World, being travels and explorations in Mexico and Central America from 1857-1882, translated from the French by GONINO and H. S. CONANT. Chapman and Hall. — Spanish and Italian folk-songs, translated by Alma STRETTELL. Macmillan. James FERGUSON, Robert Ferguson, the Plotter. Edinburgh, Douglas. — W. MONEY, The history of the ancient town and borough of Newbury, in the county of Berks. Oxford, Parker. — Theological literature : EWALD, History of Israel; LOOFS, Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche, I; Euthymii Zigabeni commentarius in XIV epistolas Sancti Pauli et VII Catholicas Epistolas, nunc primum ad finem codicis antiqui cum prologo et animadversionibus edidit Nicephorus CALOGERAS; Aboth de Rabbi Nathan, p. p. SCHECHTER. — Our library table (G. DUCOUDRAY, Histoire sommaire de la civilisation; Sanscrit Critical Journal). — Coincidences (F. Max Müller). — Notes and Queries for a bibliography of the works of W. Makepeace Thackeray, VI. (Green.) — « Clytie » (J. Hatton). — Edmund Waterton, not. nécrol. — T. NORTH, The church bells of Hertfordshire, their founders, inscriptions, traditions and peculiar uses, completed and edited by STAHLSCHMIDT, illustrated. Stock. — Lettres adressées au baron François Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et personnages célèbres de son temps. 2 vols. Paris, Quantin. — Notes from Crete. (Joseph Hirst.) — H. C. BANISTER, Lectures on musical analysis.

Literarisches Centralblatt, n° 31, 30 juillet 1887 : MAHLER, Biblische Chronologie und Zeitrechnung der Hebräer. Wien, Konegen 1887 xvi et 204 p. 7 mark — von ZEISSBERG, ueber das Rechtsverfahren Rudolfs von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen (détaillé et instructif; comp. *Revue critique*, 1887, n° 32, art. 163). — Karl KOBERSTEIN, preussisches Bilderbuch. Leipzig, Duncker et Humblot. 1887. v et 243 p.

4 mark 50. (Etudes faites avec assez d'habileté et où se marque un patriotisme chaud, mais qui n'ont pas une valeur originale et ne la revendiquent pas; « alles ist Appretur » et l'ouvrage plaira aux lecteurs qui aiment la rhétorique sonore). — K. BLASENDORFF, Gebhard Leberecht von Blücher. Berlin, Weidmann. 1887. ix et 400 p. 8 mark. (Livre auquel il faut souhaiter un grand nombre de lecteurs; exposition simple, mais vivante, renferme de nombreuses lettres du maréchal; trop peu d'importance donnée à la partie militaire). — Edouard SIMON, Kaiser Wilhelm und sein Reich, autorisierte deutsche Ausgabe, aus dem französischen. Iena, Costenoble, viii et 483 p. 6 mark. (« Nous autres Allemands sommes de bonnes gens. A peine un étranger, écrit-il quelque chose sur nous, qu'aussitôt l'un de nous le traduit. Mais Simon n'a pu sortir de la peau d'un Français; quoi qu'en disent et l'éditeur et le traducteur, on ne devra pas lui accorder toute confiance; il n'est pas du tout un « zuverlässiger Gewährsmann »). — OSSIPOWITSCH, Michael Dmitriewitsch Skobolew, sein Leben, sein Charakter und seine Thaten, nach russischen Quellen und vorzüglich nach seinen eigenen Tagesbefehlen. Hannover, Helwingh. 1887. 111 p. 2 mark. (L'auteur dénie à son héros le génie du général et le caractère; il ne lui accorde guère qu'un certain talent de mise en scène). — K. MARTIN, Westindische Skizzen. Reiseerinnerungen, mit 22 Tafeln u. einer Karte. Leiden, Brill. 1887. vii et 186 p. 15 mark (consacré à l'Amérique néerlandaise, à la côte de la Guyane anglaise et au Vénézuëla). — F. AUBERT, Le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII, 1314-1422, son organisation. Paris, Picard. 1886. 434 p. 8 fr. (Contribution très importante à l'histoire du Parlement de Paris et qu'il faut recommander à l'attention de la science allemande). — F. BRACHMANN, Quaestiones Pseudo-Diogenianae. Leipzig, Teubner. 1885. 78 p. 1 mark 60. (L'auteur a su par une recherche profonde dans le détail atteindre des résultats complètement sûrs et bien plus précis que ses devanciers.) — Κωστομοίση, περί ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι Ἰπποκράτους, Athènes, 1887, xvi et 248 p. 5 mark. (L'auteur manque un peu de critique, mais il déploie une érudition étonnante. Son livre, qui doit être accessible aux savants de toute nation, a été écrit en grec ancien. Il aura deux parties encore et il faut souhaiter la prompte continuation de ce vaste ouvrage qui montre que les études historiques sont cultivées avec zèle chez les médecins de la Grèce contemporaine). — Athenaei Naucratae deipnosophistarum libri XV recensuit G. KAIBEL, vol. II, libri V-X, Leipzig, Teubner. 1887. iv et 498 p. 4 mark 80 (deuxième volume de l'édition; l'éditeur rend un grand service par les nombreuses contributions qu'il apporte à la connaissance de l'écrivain et des classiques cités par lui.) — Alois BRANDL, Samuel Taylor Coleridge und die englische Romantik. Berlin, Oppenheim. 1886. xiii et 437 p. 7 mark 50. (Ouvrage important fait d'après les papiers de Coleridge, qui accorde une grande importance aux œuvres de l'écrivain anglais, apprécie fort bien ses qualités et ses défauts, répandra enfin un jugement plus juste sur Coleridge). — Briefe von Goethe's Frau an Nicolaus Meyer, mit Einleitung, Facsimiles, einer Lebensskizze Nicolaus Meyer's und Porträts Strassbourg, Trübner. 1887. 91 p. — Garlieb Merkel über Deutschland zur Schiller-Goethe-Zeit. 1797 bis 1806. Nach des Verfassers gedruckten und handschriftlichen Aufzeichnungen zusammengestellt und mit einer biographischen Einleitung versehen von Jul. ECKARDT. Berlin, Paetel. 1887. 208 p. 5 mark. (Jugements plats et secs sur les œuvres poétiques du temps, mais des communications et observations intéressantes sur les livres et les revues, particulièrement sur l'Jenaer Literaturzeitung). — HOLWERDA, die alten Kyprier in Kunst und Cultus, Studien. Leiden, Brill. 1885. xii et 61 p. 4 mark 50. (Dissertation très instructive et écrite

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 796, 6 août 1887 : Augustine BIRRELL, The life of Charlotte Brontë. Walter Scott. (J. A. Noble.) — Cecil TORR, Rhodes in modern times. Cambridge, University Press. (Tozer : ouvrage qui comble une lacune en littérature.) — Rev. J. M. WILSON, Essays and addresses. Macmillan. (Owen.) — W. J. O'NEILL DAUNT, Eighty-five years of Irish history. 2 vols. Ward et Downey; Barry O'BRIEN, Irish wrongs and English comedies, with other essays. Kegan Paul. (Fagan.) — Biblioteca de las tradiciones populares españolas, tomos VII-XI. Madrid. (W. Webster.) — Some Scotch books. — The teaching of Greek in public schools. — The history of the invention of printing, XIV. (Hessels.) — The Evangelistarium of St. Margaret, queen of Scotland. — Shylock and his predecessors. (Clouston.) — « Initials and pseudonyms ». (R. Thomas.) — Are the Ainos the Aborigines of Japan? (F. V. Dickins.) — Jago's « English-cornish dictionary ». (L. L. Bonaparte.) — The inscriptions of Naukratis. (Sayce.) — The oldest ms. of the « Hitopadeca ». (Cecil Bendall.) — Prof. Jebb's « introduction to Homer ». (G. W. Cox.) — Dr. Henry PETERSEN, Danske geistlige sigiller fra middelalderen. Copenhagen, Reitzel. (G. Stephens.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 31, 30 juillet 1887 : A. KUENEN, Historisch-kritische Einleitung in die Bücher des Alten Testaments hinsichtlich ihrer Entstehung und Sammlung, autor. deutsche Ausgabe von Th. WEBER. I Th., I Stück. Leipzig. O. Schulze. 1885-1887. VIII et 328 p. 8 mark. (Wellhausen : le traducteur a rendu un réel service en traduisant cette œuvre indispensable et qui est un modèle.) — H. A. KOESTLIN, Geschichte des christlichen Gottesdienstes, ein Handbuch für Vorlesungen und Uebungen im Seminar, mit 2 Tafeln. Freiburg i. B., Mohr. 1887. XII et 263 p. 6 mark (Bassermann : n'est pas une histoire critique, n'est qu'un manuel, mais a toutes les qualités qu'on attend, en première ligne, d'un ouvrage de ce genre). — Harald HÖFFDING, Psychologie in Umrissen auf Grundlage der Erfahrung, unter Mitwirkung des Verfassers nach der zweiten dänischen Auflage übersetzt von F. BENDIXEN. Leipzig, Fues. 1887. VIII et 463 p. 8 mark (Stumpf). — Das Gobhilağhyasūtra herausgegeben und übersetzt von Friedrich KNAUER. II Heft, Uebersetzung nebst Einleitung und Erleuterung. (Dorpat, 1886.) Leipzig, Simmel. VI et 210 p. 3 mark 60 (Oldenberg : travail excellent dont l'auteur aura la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent du rituel védique). — Léon SICHLER, Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours. Paris, Dupret. 1886. X et 340 p., 3 fr. 50 (Brückner : bien plus mauvais que l'ouvrage de Courrière; le sujet n'est pas ordonné; l'auteur aurait mieux fait d'adopter l'ordre alphabétique; il donne d'ailleurs trop de détails biographiques, accumule les noms d'écrivains et choisit souvent mal ses extraits; ses jugements fourmillent d'inexactitudes et ne renferment fréquemment que des phrases vides). — Scholia in Euripidem collegit, recensuit, edidit Eduardus SCHWARCZ. Vol. I, scholia in Hecubam, Orestem, Phoenissas. Berlin, Reimer. 1887. XVI et 415 p. 9 mark (V. Wilamowitz-Möllendorf : comp. *Revue critique*, 1887, art. 125, p. 461). — B. KAHLE, Zur Entwicklung der consonantischen Declination im Germanischen. Berlin, Haude und Spener. 1887. 54 p. 1 mark 20 (Fr. Burg : bon travail d'ensemble). — Fr. ROEBER, Literatur und Kunst im Wupperthale bis zur Mitte des gegenwärtigen Jahrhunderts. Iserlohn, Baedeker. 1886. VIII et 168 p. 2 mark 50. (A. Jauer : écrit avec vivacité, et, en somme, fort intéressant.) — Le Roman de Renart, publié par Ernest MARTIN, volume III, les variantes. Strasbourg, Trübner 1887. VIII et 611 p. 12 mark (Stengel : travail qui a coûté beaucoup de peine et dont on saura à l'auteur le plus grand gré). — Leopold von

RANKE. Weltgeschichte, VI Teil, Zersetzung des karolingischen, Begründung des deutschen Reiches, zwei Abtheilungen ; VII Teil, Höhe und Niedergang des deutschen Kaiserthums, die Hierarchie unter Gregor VII, 1^o 3^o Aufl. Leipzig, Duncker und Humblot. 1885-1886. vi et 337, vi et 278, x et 348 p. 17 et 9 mark (G. Kaufmann : cette œuvre de Ranke a justement excité l'admiration ; il a entrepris de tirer son sujet si vaste des sources mêmes et de le traiter aux mêmes points de vue qu'il avait appris à connaître pendant une longue vie d'étude comme les points essentiels. On a pu juger durement quelques parties de cette œuvre ; mais, en son ensemble, elle mérite les plus grands éloges). — L. STEUB, Zur Ethnologie der deutschen Alpen. Salzburg, Kerber. 1887. iv et 97 p. 1 mark 60 (l'auteur a réuni dans ce volume un nombre de petites études et de comptes-rendus). — J. von FALKE, Die k. k. Wiener Porzellanfabrik, ihre Geschichte und die Sammlung ihrer Arbeiten, mit 17 Taf. Abbild. Wien, Gerolds Sohn. 1887. 90 p. 15 mark (Jaennicke). — PFERSCHKE, Privatrechtliche Abhandlungen. Erlangen, Deichert. 1886. 390 p. 6 mark. — Mitteilungen, Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.

— N^o 32, 6 août 1887 : ZUCKER, Dürers Stellung zur Reformation Erlangen, Deichert. 1886. 80 p. 1 mark 50. (Kawerau.) — Rud. SEYDEL, Religion und Wissenschaft, gesammelte Reden und Abhandlungen. Breslau, Schottländer. 1887. ix et 417 p. 7 mark 50 (Spitta). — LIEBLEIN, Handel und Schiffahrt auf dem roten Meere in alten Zeiten, nach ägyptischen Quellen. Leipzig, Hinrichs. 1886. 150 p. 4 mark. (Erman.) — Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure d'après les originaux des Bibliothèques et des archives de la France, avec notes explicatives par la Société de l'Ecole des Chartes. Paris, Quantin, 1887, xii et 50 pl. avec 50 p. 150 fr. (Wattenbach : grand et magnifique ouvrage, d'un haut intérêt pour la France, mais aussi d'une considérable valeur pour l'histoire de l'écriture et pour l'histoire de l'art). — O. Ed. SCHMIDT, Die handschriftliche Ueberlieferung der Briefe Cicero an Atticus, Quintus Cicero, M. Brutus in Italien. Leipzig, Hirzel, 1887. 6 mark (Œuvre remarquable par sa méthode et par d'importants résultats). — Vorgeschichtliche Altertümer der Provinz Sachsen und angrenzender Gebiete, herausgegeben von der historischen Commission der Provinz Sachsen. I Abtheilung. Heft 1-8, mit in den Text gedruckten Abbild. und Tafeln. Halle, Hendel. 1886-1887, 3 mark le fascicule. — Zeitschrift für deutsche Sprache, hrsg. von Daniel SANDERS, Erster Jahrgang, I Heft. Hamburg, Richter, 1887. 48 p. 1 mark (J. Seemüller). — F. PENNIER, Les noms topographiques devant la philologie. Paris, Vieweg (ouvrage dont notre revue a déjà rendu compte et qui est ici apprécié avec la même sévérité). — Ant. von der LINDE, Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche Legende. 2 vols. Wiesbaden, Limbarth. 1887. viii et 408, 416 p. 15 mark (Heigel : à quoi bon ces deux gros volumes ? La question a d'ailleurs été résolue par Mittelstädt. Il faut, en outre, protester contre le ton de l'auteur et contre sa polémique acerbe qui ne peut s'unir à une critique réfléchie). — CHAVANNE, Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongostaate in den Jahren 1884 und 1885. Iena, Costenoble, 1887. x et 508 p. 24 mark (Ruge). — LOESCHKE, Boreas und Oreithyia am Kypselos-Kasten. Dorpat. 1886, 12 p. (Studniczka : recherches sagaces et pénétrantes). — Alb. SHAW, Ikaria, ein Beitrag zur Geschichte des Communismus, autor. Ausg. deutsch von M. JACOBI, Stuttgart, Lutz. 1886. viii et 139 p. 1 mark 75. (Holst : beaucoup de choses intéressantes.) — DALITZ, Das magdeburgische Füsilièr Regiment n^o 36 seit seiner Entstehung bis zum Jahre 1886. Berlin, Mittler. 1887. x et 344 p. 7 mark 50. (Dechend.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME I

Recueil de Mémoires de MM. Guimet, Hignard, F. Chabas, E. Naville, E. Lefébure, Garcin de Tassy, P. Regnaud, C. Alwis, L. de Milloué, J. Dupuis, Eitel-Philastre, Ymalzoumi, Tomii et Yamata. In-4, avec planches..... 15 fr.

TOME II

Recueil de Mémoires de Max Müller, Ymalzoumi, P. Regnaud, L. Feer, Csoma de Kőrös. In-4, avec planches..... 15 fr.

TOME III

Le Bouddhisme au Tibet, par E. de Schlagintweit, traduit par L. de Milloué. In-4, avec 48 planches..... 20 fr.

TOME IV

Recueil de Mémoires, par E. Lefébure, F. Chabas, A. Colson, P. Regnaud, J. Edkins, L. de Milloué. In-4, avec 12 planches..... 15 fr.

TOME V

Le Kandjour, recueil des livres sacrés du Tibet. Fragments traduits par Léon Feer. In-4, de 600 pages..... 20 fr.

TOME VI

Le Lalita Vistara (développement des jeux), contenant l'histoire du Bouddha Cakya Mouni, depuis sa naissance jusqu'à sa prédication, traduit du Sanscrit par Ph. Ed. Foucaux. 1^{re} partie, traduction française. In-4, avec planches..... 15 fr.

TOME VII

Recueil de Mémoires, par A. Bourquin, Senathi Radja, L. de Milloué, A. Locard, Coomara Swamy, J. Gerson da Cunha, P. Regnaud. In-4 de 508 pages et 6 planches..... 20 fr.

TOME VIII

Le Yi King, ou Livre des changements de la dynastie des Tcheou, traduit pour la première fois du chinois en français avec les commentaires, par P. L. F. Philastre. In-4..... 15 fr.

TOME IX

Les hypogées royaux de Thèbes, par M. E. Lefébure. Le tombeau de Sétî I^{er}. Un volume in-4, avec 136 planches..... 75 fr.

TOME X

Recueil de Mémoires de MM. C. Rau, José Verissimo, S. Habel, A. Bastian, Tomii, S. J. Warren, P. Regnaud, J. Lieblein, Bazin, A. Wiedemann, L. de Milloué, V. Loret, Clermont-Ganneau, etc. In-4, avec 24 planches hors texte. 30 fr.

TOMES XI et XII

Les fêtes des Chinois, annuellement célébrées à Émoui (Amoy). Etude concernant la religion populaire des Chinois, par J. M. de Groot. 2 volumes in-4, avec 24 planches en héliogravure..... 40 fr.

Une remise de 25 o/o est offerte aux acheteurs de la collection complète.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE

DE L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

depuis les origines jusqu'à la publication
du « *Corpus* »

rédigée sur les notes de M. Léon Renier

par M. R. DE LA BLANCHÈRE

In-8..... 3 fr.

TRAITÉ D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

par S. REINACH

Un fort volume in-8..... 20 fr.

LE PROCÈS DU LATIN

par G. A. HEINRICH

Ancien doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

Un volume in-18..... 1 50

PÉRIODIQUES

The Athenæum, n° 3119, 6 août 1887 : RILEY, *Athos or the Mountain of the Monks*. — F. H. H. GUILLEMARD, *The cruise of the Marchesa to Kamtschatka and New Guinea, with notices of Formosa, Liu Kiu and various islands of the Malay Archipelago*. 2 vols, with maps and numerous illustrations. Murray. — *A Digest of the international law of the United States*, edited by Francis WHARTON, 3 vols. Washington, Government printing office. — *The Banquet of Dante Alighieri*, translated by Eliz. Price SAYER. « Morley's Universal Library ». Routledge. — A. E. WARTE, *The mysteries of magic, a Digest of the writings of Eliphas Lévi, with biographical and critical essay*. Redway. — *Essays introductory to the study of constitutional history*, edited by WAKEMAN and HASSALL. Rivingtons. — Vernon LEE, *Juvenilia, being a second series of essays on sundry aethetical Questions*. 2 vols. Fisher Unwin. *Economical literature*. — French books (Jules SIMON, Victor Cousin; G. BOISSIER, M^{me} de Sévigné; BERTHELOT, *Science et philosophie*). — Mr. Henry Mayhew. — *Literature in Tonga*. — Mr. Edmund Water-ton. — *Notes from Paris*. — WORSAAE, *The prehistory of the North, based on contemporary memorials, translated with a brief memoir of the author*, by H. F. Morland SIMPSON. Trübner. — *The royal archaeological Institute at Salisbury*.

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 14, 1^{er} juillet 1887 : H. REUTHER, *Augustinische Studien*. Gotha, Perthes. viii et 516 p. (Reuther : l'auteur rend compte de ce livre dont les cinq premières études ont déjà paru dans la « *Zeitschrift für Kirchengeschichte* » de Brieger, mais paraissent ici changées et augmentées par endroits; il croit qu'il faut rectifier nombre d'erreurs qui ont empêché jusqu'ici de connaître véritablement la doctrine d'Augustin.) — W. HERRMANN, *der Verkehr des Christen mit Gott im Anschluss an Luther dargestellt*. Stuttgart, Cotta. 1886. iv et 207 p. (Kaftan.) — H. A. KÖSTLIN, *Geschichte des Christlichen Gottesdienstes*, etc. Freiburg, Mohr, 263 p. (Achelis : la pensée qui a inspiré ce compendium, est très heureuse, et le livre manquait; il est clair et offre une parfaite vue d'ensemble; il a été fait avec le plus grand soin; en quelques endroits pourtant, des lacunes et aussi des inexactitudes; mais l'ouvrage rendra de grands services.) — WEIZÄCKER, *Das apostolische Zeitalter der christlichen Kirche, akademische Vorlesungen*. Freiburg, Mohr. viii et 698 p. 14 mark. (Jülicher : doit être corrigé sur cent détails, mais l'auteur a fixé les grands et principaux traits de l'histoire de son sujet et on lui donnera raison; son livre est inestimable comme point de départ pour de nouvelles recherches méthodiques; toutes les questions de détail se traitent bien plus aisément et avec plus de succès lorsqu'on a montré le rapport qu'elles ont ensemble et de quelle influence sera leur solution sur les domaines les plus divers.)

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 30 juillet 1887 : *Kurzgefasster Kommentar zu den heiligen Schriften Alten und Neuen Testaments sowie zu den Apokryphen*, herausgegeben von H. STRACK und O. ZÖCKLER, *Altes Testament, IV^e Abtheilung. Die Propheten Jesaja und Jeremia*, ausgelegt von C. von ORELLI. Nördlingen, Beck. 1887. xi et 406 p. 5 mark 50 (Guthe). — H. REUTHER, *Augustinische Studien*. Gotha, Perthes. 1887. viii et 516 p. 10 mark. (Harnack : études distinguées qui méritent d'être lues avec grand soin et qui sont incontestablement les plus sûres qu'on ait écrites jusqu'ici sur Augustin; tout en montrant Augustin mêlé à son temps et au passé, elles ne lui enlèvent rien de sa grandeur; puissent se trouver des savants qui prennent ces études comme modèle et qui éclaircissent avec le même soin et la même

circonspection les autres et nombreuses questions qu'il faudra vider encore avant qu'on puisse composer une biographie d'Augustin). — *Leben des heiligen David von Thessalonike*, griechisch nach der einzigen bisher aufgefundenen Handschrift von Valentin Rose. Berlin. Asher. 1887. xvi et 22 p. 1 mark (G. Krüger : édition faite avec un soin qui contraste avec la valeur de ce que nous offre la *Vita*). — LANGENBECK, Geschichte der Reformation des Stiftes Halberstadt. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1886. vii et 129 p. 2 mark 60. (Kolde : monographie soignée). — LÜDEMANN, Die neuere Entwicklung der protestantischen Theologie, eine Orientirung für Nichttheologen. Vortrag. Bremen, Roussel. 1885. 38 p. 50 pf. (Reischle : « populär ».) — LUTHARDT, der Scholastiker Luther (W. Herrmann : 4^e fascicule de la « Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben » ; la plus importante peut-être des études qu'on doit à l'auteur). — STERZEL, A. Comte als Pädagog, ein Beitrag zur Kenntniss der positiven Philosophie. Leipzig, Fock. 1886, 85 p. 1 mark 50. (Bassermann : étude qui n'est pas sans valeur à cause des nombreuses pensées vraies et instructives qu'offre toujours la pédagogie de Comte).

Wochenschrift für klassische Philologie, 6 juillet 1887, n° 27 : J. TOEPFFER, Quaestiones Pisistrateae (Holm : beaucoup à redire malgré la sagacité et l'érudition de l'auteur). — PROCLI commentaria in Rempubicam Platonis ed. R. SCHOELL (Reitzenstein : fait avec beaucoup de soin). — C. WALTHER, Num quae imitationis Thucydideae vestigia in Demosthenis oratt. inveniri possint (Kohm : sujet ingrat, résultat négatif). — E. M. SCHRANKA, Der Stoiker Epiktet (Kruszewki). — MARTIALIS. Ed. L. FRIEDLÄNDER (Hübner : 2^e art.). — L. CARRIONIS in A. Gellii Noct. Att. spec. III ed. M. HERTZ (E.). — Briefwechsel des BEATUS RHENANUS, von A. HORAWITZ und K. HARTFELDER (Kübler : intéressant, très méritoire).

— 13 juillet 1887, n° 28 : J. C. MORGENTHAU, Der Zusammenhang der Bilder auf griechischen Vasen (W-r : essai louable de trouver des principes dans les compositions de ces vases). — HOMERI Ilias. Ed. A. RZACH, II (Weck reconnaît le soin de l'auteur mais lui adresse beaucoup de critiques). — P. UHLE, Quaestiones de orationum Demostheni falso addictarum scriptoribus, II (Lewy). — A. KOPP, De Ammonii Erani aliorum distinctionibus synonymicis (Zacher : résultats généralement convaincants). — B. DAHL, Zur Handschriftenkunde und Kritik von Ciceros Cato maior (Friedrich : utile). — A. REUTER, De Quintiliani libro qui fuit de causis corruptae eloquentiae (V.). — C. NOHL, Pädagogik für höhere Lehranstalten (Weissenfels : ce livre renferme beaucoup de bonnes idées, mais il n'a pas pour base une « philosophie latente »).

Oxford, at the Clarendon Press

PRINCIPLES OF ENGLISH ETYMOLOGY

by the Rev. Walter W. SKEAT

xxxiv et 541 p.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 32, 6 août 1887 : W. GASS, Geschichte der christlichen Ethik, II Band, I Abtheilung, XVI und XVII Jahrhundert. Die vorherrschend kirchliche Ethik. Berlin, Reimer. 1886. xvi et 372 p. 6 mark. — HARMS, Logik, aus dem handschriftlichen Nachlasse des Verfassers hrsg. von H. WIESK. Leipzig, Grieben. xii et 308 p. 6 mark. — JUL. WEISE, Italien und die Langobardenherrscher von 568 bis 628. Halle, Niemeyer. iii et 287 p. 6 mark. (Beaucoup de remarques de détail à faire, mais elles ne diminuent pas la valeur de l'ensemble, et si l'auteur sait se dépouiller de ses défauts, il pourra produire des œuvres remarquables.) — FR. STEPHAN, Verfassungsgeschichte der Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen. I Theil, bis 1350. Sondershausen. EupeL. iii et 111 p. 2 mark. (Recherches menées avec beaucoup d'application.) — KLAPKA, Aus meinen Erinnerungen, aus dem Ungarischen übersetzt vom Verfasser. Zürich, Verlagsmagazin. xii et 474 p. 6 mark 50. (L'auteur, un des plus honorables et des plus habiles chefs de la révolution hongroise, raconte ses souvenirs sans fard et avec impartialité; il n'apporte pas beaucoup de nouveau.) — TAMACHEF, der Kampf um Konstantinopel in seiner Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft, ein historisch-politischer Beitrag. Wien, Huber et Lahme. 1887. vi et 448 p. 8 mark. (On ne peut guère imaginer un « sinnloseres Geschreibsel ».) — CHAVANNE, Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo- staate in den Jahren 1884 und 1885. Iena, Costenoble. 1887. x et 508 p. 24 mark. — THOROLD ROGERS, The first nine years of the bank of England, an enquiry into a weekly record of the price of bank stock from august 17, 1694 do september 17, 1703, Oxford, Clarendon press. xxxi et 183 p. — RICH. SCHNEIDER, Bodleiana. Leipzig, Teubner. 52 p. 1 mark 60. I. Additamenta ad volumen alterum anecdotorum Oxoniensium Crameri. II. De Arcadii qui fertur codice Bodleiano disputatio. III. Excerpta e libris Bodleianis. — JOH. KREYBER, L. Annaeus Seneca und seine Beziehungen zum Urchristenthum. Berlin, Gaertner. 1887. viii et 198 p. 5 mark. (L'auteur manque de méthode et n'a pas de connaissances sûres sur la littérature et les institutions romaines; il n'a pas prouvé ce qu'il avait entrepris de prouver; mais, comme explication savante et instructive d'un sujet intéressant, son livre est estimable et digne d'éloges.) — ALB. HARNISCH, Die altprovenzalische Präsens = und Imperfectbildung mit Ausschluss der A Conjugation, nach den Reimen der Trobadores; Marburg, Elwert. 313 p. 8 mark. (Fait avec grand soin et, en somme, excellent.) — BOHNSACK, Die Via Appia von Rom bis Albano, eine Schilderung ihrer Entstehung, ihres Laufes und ihrer näheren Umgebungen, nebst einem Anhang, enthaltend das Verzeichniss der vornehmsten Bauwerke an der Via Appia nebst Situationsplan. Wolfenbüttel, Zwißler. 116 p. 1 mark 50. (Intéressant, coloré, mais l'auteur n'est pas assez au courant.) — SCHNORR VON CAROLSFELD, Briefe aus Italien, geschrieben in den Jahren 1817-1827, ein Beitrag zur Geschichte seines Lebens und der Kunstbestrebungen seiner Zeit. Gotha, Perthes. 1886. 555 p. 10 mark. — SPITTA, Die Passionen nach den vier Evangelien von Heinr. Schütz, ein Beitrag zur Feier des dreihundertjährigen Schütz-Jubiläums. Leipzig, Breitkopf und Härtel. v et 65 p. 1 mark 50. — LANGHANS, Geschichte der Musik des XVII, XVIII u. XIX Jahrhunderts, in chronologischem Anschlusse an die Musikgeschichte von A. W. Ambros. 2 vols. Leipzig, Leuckart. iv et 560 p. 10 mark.

Wochenschrift für klassische Philologie, 20 juillet 1887, nos 29 et 30 : E. HESSELMAYER, Die Ursprünge der Stadt Pergamos (Fabricius : résultats principaux bons, mais beaucoup d'erreurs de détail). — Dialectorum

italicarum exempla selecta ed. E. SCHNEIDER (Deecke : assez bon). — M. ZÖLLER, Röm. Staats-und Rechtsaltertümer (Ammann : méritoire, mais mal disposé). — FR. SLAMECZKA, Über die Rede des Demosthenes von der Gesandtschaft (Busse approuve le résultat de l'auteur, que D. a modifié son discours après le procès). — Leben des heiligen David von Thessalonika griech. herausg. von V. ROSE (intéressant ouvrage, découvert par l'auteur même). — MÜLLER-LATTMAN, Griech. Grammatik, 2^{ter} Teil : Syntax (Sitzler : bonne grammaire, mais pas tout à fait adaptée aux besoins de l'école). — TACITI opera rec. J. MÜLLER, II (Wartenberg : très recommandable). — K. SCHULTE, Zur Seneca-Tragödie (Tachau : l'auteur n'épuise pas son sujet). — U. SAILER, Stazio e la sua Tebaide (Nohl : étude peu profonde, mais écrite avec goût). — F. BOELTE, De artium scriptoribus latinis (Golling : convaincant). — J. MÄHLY, Zur Kritik lateinischer Texte (Les conjectures de M. montrent de l'habileté, mais aussi de la légèreté). — VIRGILII grammatici opera ed. J. HUEMER (G. Schultz).

— 3 août 1887, n° 31 : A. BÖCKH, Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von E. Bratuscheck, 2^{te} Aufl. von R. Klusmann (Heller : excellent). — AESCHYLI tragoediae. Ed. H. WEIL (Oberdick, 1^{er} article). — HEINSCH, Comment. Euripidearum specimen (Busche ; H. s'occupe surtout des Troyennes d'Euripide). — LUCIANUS. Rec. J. SOMMERBRODT, vol. I (Nils Nilén relève beaucoup d'erreurs ; il est d'avis que le temps d'une édition critique du Lucien complet n'est pas encore venu). — A. VON BAMBERG, Griech. Schulgrammatik, 18^{te} Aufl. (H. H.)

Oxford, at the Clarendon press

PRINCIPLES OF ENGLISH ETYMOLOGY

by the Rev. Walter W. SKEAT

xxxiv et 541 p.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE EN OCTOBRE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

M. G. HEINRICH

Ancien doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

SECONDE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

3 volumes in-8, à 7 fr. 50

L'ouvrage est publié en fascicules de 4 feuilles, qui paraîtront chaque semaine à partir du 1^{er} octobre.

Prix du fascicule, 1 franc.

On souscrit à l'ouvrage complet à recevoir franco, par fascicules ou par volumes, au prix de 21 fr. 50 c.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOISME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiedemann.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 797, 13 août 1887 : LUPTON, a life of John Colet. Bell. (R. Bayne). — For a song's sake and other stories, by Philip Bourg Marston, with a memoir by W. SHARP. Walter Scott. (Gray). — Two voyages to Brobdingnag : SETON-KARR, Shores and alps of Alaska. Sampson Low; Stuart CUMBERLAND, The Queen's highway from Ocean to Ocean. Sampson Low. (Robert Brown). — John SKELTON, Maitland of Lethington and the Scotland of Mary Stuart, vol. I. Blackwood. (W. Wallace : est une contribution à l'histoire de Marie Stuart comme Quentin Durward est une contribution à l'histoire de Louis XI). — A history of non-christian religions : CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Religionsgeschichte, erster Band. Freiburg, Mohr. (Bonn : premier volume d'un fort bon ouvrage qu'il faut s'empresse de traduire et qui sera indispensable). — Some verse translations. — The history of the invention of printing, XV. Summary. (Hessels.) — Correspondence : The myth of Perseus and Andromeda. (Isaac Taylor.) — « Collation of four important manuscripts » (abbé Martin et T. K. Abbott). — Philological books (LANSING, An Arabic manual; Aug MÜLLER, Arabische Grammatik; Acta Sancti Mar Abdul Masich aramaïce et latine ed. CORLÛY; J. SCHREIBER, Manuel de la langue tigrāi; G. COLIZZA, Lingua 'Afar nel Nord-Est dell' Africa; REINISCH, die Bilin-Sprache; BARTHOLOMAE, Arische Forschungen, II. — Printed cuneiform writing. (Bezold.) — The Hittites and Pythagoreanism. (Thomas Tyler.) — DEHAISNES, Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le xv^e siècle. (Weale : œuvre méritoire.) — Egypt Exploration Fund : Exhibition of minor antiquities at Oxford Mansion (Am. B. Edwards). — Roman (?) pavement recently found in London (Watkin). — A mis-read Roman inscription from Hungary (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3120, 13 août 1887 : THORNTON, The Brunswick accession. Rigdway. (Composé surtout avec les papiers inédits de HANOVRE; beaucoup de soin et un sain jugement historique.) — CHALMERS, Pioneering in New Guinea. — Maxwell LYTE, A history of the University of Oxford from the earliest times to the year 1530; BRODRICK, A history of the University of Oxford; J. THOMPSON, The Owens College, its foundation and growth. — The present position of European politics or Europe in 1887, by the author of « Greater Britain ». Chapman et Hall. — W. SKEAT, Principles of English etymology, I, the native element. Oxford, Clarendon Press. (Des fautes de détail, mais l'ouvrage renferme à la fois les résultats découverts par d'autres et ceux que ses recherches originales ont fait trouver à l'auteur. — WILKINS, Modern Hinduism. Fisher Unwin. (Utile, quoiqu'un peu plus de soin eût été désirable.) — Antiquarian literature. — The Trent affair. (Tuckerman.) — The Newberry library, Chicago. — « The ancient cities of the New World ». — The Technical Instruction Bill. — MACGIBBON and ROSS, The castellated and domestic architecture of Scotland from the twelfth to the eighteenth century. 2 vols Edinburgh, Douglas. — Antike Denkmäler hrsg. vom kaiserlich deutschen archäologischen Institut. Band I, Heft 1, Berlin, Reimer. — O. GRANBERG, Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède, tome I. Stockholm, Samson et Wallin. — PALUSTRE et BARBIER DE MONTAULT, Mélanges d'art et d'archéologie, orfèvrerie et émaillerie limousines. Picard. — Illustrated books (parmi lesquels MASPERO, Archéologie égyptienne). — The Royal Archaeological Institute at Salisbury.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 13 août 1887 : K. MÜLLER, Die Walddenser und ihre einzelnen Gruppen bis zum Anfange des XIV Jahr-

hunderts. Gotha, Perthes. 1886. (Œuvre d'une valeur durable.) — BAUMGART, Handbuch der Poetik. Stuttgart, Cotta 1887. — KNOCKE, Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland. Berlin, Gaertner. 1887 (instructif). — Ach. LUCHAIRE, Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros, Paris, Picard. 1886. (Très soigné.) — PETRICH, Aus dem Zeitalter der Befreiung, II. Stettin, Saunier, 1887. — Ed. ENGEL, Griechische Frühlingstage. Jena, Costenoble, 1887. (Très attachant.) — von HENNEBERG, die Gesellschaft für innere Colonisation, ihre Ziele und Bestrebungen erläutert; M. SCHOEN, Innere Colonisation. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1887. — HABENICHT, Spezialkarte von Afrika im Maasstab von 1 : 4,000,000, 1 et 2. Gotha, Perthes. 1887. — Zeisberger's Indian Antiquary, English, German, Iroquois, the Onondaga and Algonquin, the Delaware, printed from the Original Manuscript in Harvard College Library. Cambridge 1887. — GERBER u. GREEF, Lexicon Taciteum, VI. Leipzig, Teubner. 1886. — MENGE et PREUSS, Lexicon Caesarianum, III. Leipzig, Teubner. 1887. — FENGE, Sprachliche Untersuchung der Reime des Computus. Marburg, Elwert. 1886. (Travail d'un écolier.) — TAPPERT, Bilder und Vergleiche aus dem Orlando innamorato Bojardo's und dem Orlando furioso Ariosto's, nach Form und Inhalt untersucht. Marburg, Elwert. (Très solide.) — Jos. NEUBAUER, Altdeutsche Idiotismen der egerländischen Mundart. Wien, Graeser. 1887. (Fait avec beaucoup de soin et de réflexion.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33, 13 août 1887 : SZOLD, das Buch Hiob nebst einem neuen Commentar. Baltimore, Siemers 1886. (Nowack : n'est pas au courant.) — GLA, Die Originalsprache des Matthäusevangeliums, Paderborn, Schöningh. 1877. (Schanz : clair et détaillé.) — GOMPERZ, Zu Heraklits Lehre und den Ueberresten seines Werkes. Wien, Gerold. 1887. (H. von Arnim : de très haute importance pour l'étude d'Héraclite.) — BARTHOLOMAE, Arische Forschungen, II-III. Halle, Niemeyer. 1886-87. (Justi : suite qui renferme une quantité de recherches détaillées faites avec la méthode la plus rigoureuse et la plus extrême « Gründlichkeit ».) — Sammlung der griechischen Dialectinschriften, IV, 1, Wortregister zum ersten Bande von Rich. MEISTER, 1886. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Dittenberger.) — SCHUBERT, Analecta Sophoclea (programm, Prag), Sophoclis Trachiniae, p. p. SCHUBERT. Leipzig, Freytag. 1886. (Spirö : l'édition est, non pas définitive, mais bonne et pratique.) — FRANCK, Gotthard Ludwig Kosegarten, ein Lebensbild. Halle, Waisenhaus. (Eigenbrodt : beau livre instructif.) — Lily, Euphues, p. p. LANDMANN. 1887. Heilbronn, Henninger. (Tanger : on ne peut donner à l'établissement du texte les mêmes éloges qu'à l'introduction.) — Max van BERCHEN, La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes, étude sur l'impôt du Kharâg. 1686. Genève, Georges. (A. Müller : petit écrit très instructif.) — ZIMMERMANN, das Archiv der Stadt Hermannstadt und der sächsischen Nation. 1887. Hermannstadt. — HERQUET, die Insel Borkum in culturgeschichtlicher Hinsicht. Emden, Haynel. 1886. (W. Möller.) — A. SOREL, L'Europe et la Révolution française, II. (A. Stern : « admirable ».) — PETRICH, Pommersche Lebens- und Landesbilder, II, aus dem Zeitalter der Befreiung. Stettin, Saunier. 1887. (O. Lorenz.) — STEPHANOS, La Grèce au point de vue naturel, ethnologique, anthropologique, démographique et médical. (Très abondant et très bien fait.) — EBE, Die Spätrenaissance, Kunstgeschichte der europäischen Länder von der Mitte des XVI. bis zum Ende des XVIII Jahrhunderts. Berlin, Springer. 1886. (Janitschek : manqué et plein d'erreurs.)

Berliner Philologische Wochenschrift, 23 juillet 1887, n° 30-31 : *The Iliad of HOMER. Books XVI-XXIV with notes by W. S. TYLER.* (R. Peppmüller; pratique, bien disposé.) — Anhang zu *HOMERS Ilias. Schulausgabe* von K. F. AMEIS. Erläuterungen zu Gesang XXII-XXIV von C. HENTZE nebst Register. (P. Cauer : indispensable à tout homérisant.) — C. MUTZBAUER, *Der homerische Gebrauch der Partikel μέν.* (P. Cauer : soigné, mais résultats contestables.) — R. SCHNEE, *De Aristophanis manuscriptis quibus Ranae et Aves traduntur.* (B. Kübler : des erreurs.) — P. TERENTI *Adelphi* with notes by A. SLOMAN. (A. G. Engelbrecht : sans valeur scientifique.) — P. VERGILI *AENEIS* für den Schulgebrauch von O. BROSIUS, 2^{te} Ausgabe. (H. Kern : très bonne édition.) — A. GASQUY, *De Civitatis jure ex Ciceronianis libris.* (M. Voigt : rien de nouveau.) — NEPOTIS *liber* ed. ORTMANN. (Gemss : 4^e édition utilement revue.) — A. WEIDNER, *Schulwörterbuch zu Nepos.* (Gemss.) — G. GOETZ, *Nova meletemata Festina.* (K. E. Georges : remarquable.) — UNGER, *Zeitrechnung der Griechen und Römer.* (A. Mommsen : fin d'un long compte-rendu défavorable ; ce n'est pas, comme le ferait croire le titre, un manuel.) — G. HUMBERT, *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains.* (B. Büchsenstütz : excellent travail.) — BOJESSEN-HOFFA, *Handbuch der römischen Antiquitäten und Literaturgeschichte*, 4^{te} Auflage von J. W. KUBITSCHKE. (M. Zoeller : insuffisant.) — H. SCHEIDEMANTEL, *Ueber Hügelgräberfunde bei Parsberg, Oberpfalz.* (C. Mehlis : intéressant.) — H. HAGEN, *Briefe von Heidelberger Professoren und Studenten vor 300 Jahren.* (K. Hartfelder : bons matériaux.) — H. MENGE, *Lateinische Schulgrammatik.* (Vollbrecht.) — NALA und DAMAJANTI, ein Märchen aus dem Mahābhārata, übersetzt von H. C. KELLNER. (Justi.) — R. V. STACKELBERG, *Beitrag zur Syntax des Ossetischen.* (Justi.)

— 6 août 1887, n° 32-33 : *HOMERI Odysseae epitome* ed. F. PAULY, ed. IV Cur. C. WOTKE. (R. Peppmüller.) — F. G. HUBERT, *Ueber den Vortrag der homerischen Gedichte ἐξ ὑποβολῆς.* (P. Cauer : intéressant.) — J. SITZLER, *Die Lyriker Eumelus, Terpander und Alcman in ihrem Verhältniss zu Homer.* (K. Sittl ajoute quelques imitations que l'auteur a omis de signaler.) — ISOCRATES ausgewählte Reden erklärt von O. SCHNEIDER. III Auflage. (W. Grasshoff : sérieusement amélioré.) — R. MAFFEI, *Le favole Atellane.* (J. Peters : étude sur les Atellanes et les survivances des caricatures campaniennes en Italie.) — A. RIEPPI, *Lo scudo di Enea di Virgilio.* (E. Kroker : riche en mots, pauvre en idées.) — A. MUELLER, *griechische Bühnenalterthümer.* (Commencement d'un long compte-rendu.) — J. PSICHARI, l'article féminin pluriel néo-grec et la première déclinaison. (C. Hatzidakis : long compte-rendu assez malveillant ; le livre n'est ni facile ni bien utile à lire.) — Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique. *Dialogus Fabri Stapulensis ; introductio in physicam Aristotelis.* Schola Aquitana Fasc. 2 et 7 p. p. L. MASSEBIAU. (H. Bressler : intéressantes publications.)

— 20 août 1887, n° 34 : H. SEILING, *Ursprung und Messung des homerischen Verses.* (A. Ludwig : la seconde hypothèse de l'année sur cette question, fera secouer la tête.) — H. V. HERWERDEN, *Lucubrationes Sophocleae.* (Wecklein : conjectures spirituelles, quelquefois vraisemblables.) — A. SEEHAUS, *De D. Junii Iuvenalis vita.* (L. Friedlaender : utile.) — L. BERGMUELLER, *Quaestiones Juvenalianae.* (L. Friedlaender : de bonnes choses bien exposées.) — A. MUELLER, *Griechische Bühnenalterthümer.* (G. Oehmichen : en somme, travail soigné, mais qui soulève des objections de détail nombreuses.) — F. OHLENSCHLAGER, *Der römische Grenzmark in Bayern.* (C. Mehlis : très utile.) — Jahresbericht der Geschichtswissenschaft, V Jahrgang, 1882. (Justi : indispensable aux historiens.)

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOISME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiedemann.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 798, 20 août 1887 : COLVIN, Keats. — SAINTSBURY, Manchester. — The poems of Leopardi, transl. by TOWNSEND. — Recent theology. — Somesday commemoration. Gold in Western Arabia (Burton). — The evangelistarium of St-Margaret of Scotland (Westwood). — The history of the word « gherkin » (Mayhew). — Apollo (Isaac Taylor). — The myth of Andromeda a. Perseus (A. Lang). — « Collation of four important ms. » (Ceriani). — W. GEIGER, Civilisation of the Eastern Iranians in ancient times, II, transl. by Barab Dastur PESHOTAN SANJANA (West). — The inscriptions from Naukratis (Hirschfeld). — The Etruscan numerals seven and nine (Rob. Brown). — KELLOGG, Abraham, Joseph a. Moses in Egypt (Am. B. Edwards). — Excavations at Chester (Watkin).

— N° 799, 27 août 1887 : Calender of State Papers, domestic series, 1641-1643 p. p. W. W. HAMILTON (S. R. Gardiner). — GARNETT, Life of Carlyle (intéressant). — GOSTER, Greeko-Slavonic (Ralston). — Alex. BAIN, On teaching English et English composition a. rhetoric. — MUNRO, Records of service a. campaigning in many lands. — M. Boase's monograph on Oxford (Kerslake). — The myth of Andromeda a. Perseus (Cox). — Sanskrit a. comparative grammar at John Hopkins. — The inscriptions from Naukratis (Gardner). — The antiquity of the Avesta (de Harlez). — KEARY, A catalogue of the English coins in the British Museum, Anglo-Saxon series, I. (Bradley).

— N° 800, 3 sept. 1887 : SAYCE, The origin a. growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians. (Isaac Taylor : une foule de matériaux, des conclusions neuves et de grande valeur). — Selections from the poetical works of Swinburne. — RILEY, Athos or the mountain of the monks (Tozer : attachant, mais prolixe). — Memorials of the church of SS. Peter a. Wilfred, Ripon, I a. II, p. p. FOWLER. — The evangel. of St Margaret of Scotland (Warren). — The name of Oxford. (Bradley). — The continuation of the « sentimental Journey » (Smithers). — The antiquity of the Avesta (West). — The Páli word « Ubbillavita » (Morris). — Documenti per la storia dell' augusta ducale basilica di San Marco in Venezia-Roman inscription found at Chester (Watkin). — Roman (?) pavement recently found in London (Hoskyns-Abrahall).

— N° 801, 10 sept. 1887 : VEITCH, The feeling for nature in Scottish poetry. — Letters a. recollections of J. a. M. Mohl; selections from papers of the Twining family. — FRITH, Life of Giordano Bruno (Owen : très critiquable). — W. HAHN, Odin u. sein Reich, die Götterwelt der Germanen. (Blind : intéressant). — « On teaching English » (A. Bain). — The name of Oxford (Kerslake, Addy, Hall). — « Collation of four important ms. » (Abbé Martin). — V. SOWA, die Mundart der slovakischen Zigeuner. (Groome). — The Greek Sampi on Indo-Scythian coins (M. A. Stein). — Prof. Jebb's. « Introduction to Homer » (Schmitz). — The antiquity of the Avesta (de Harlez). — Das aegypt. Todtenbuch der XVIII bis XX Dynastie, p. p. Ed. NAVILLE. (Am. B. Edwards.) — Em. NAUMANN, The history of music (Shedlock).

— N° 802, 17 sept. 1887 : The works of John Marston, p. p. BULLEN. — HOOPER, The campaign of Sedan; FRANKLYN, The great battles of 1870 a. blockade of Metz. — CARPENTER, England's ideal a. other papers on social subjects. — HAVERGAL, Herefordshire words a. phrases. — Some books on English history. — The antiquity of the name Isis (H. J. R. Murray). — The celtic name of Oxford (Evans). — « On teaching English » (Barnett). — The Stowe Missal (Maccarthy). — Some

books on assyriology : LYON, *An Assyrian manual*; POGNON, *Les inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa*; AMIAUD et MÉCHINEAU, *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne* (Sayce). — The Finnic origin of the Aryans. — The Hycsos (Isaac Taylor). — Raym. Martini a. the Rev. Dr. Schiller-Szinessy (Neubauer). — J. W. BRADLEY, *A Dictionary of miniaturists, illuminators, calligraphers a. copijists*, I, A-F. (Westwood). — The age of the walls of Chester (Brock). — Roman inscriptions at Chester (Watkin). — ROWBOTHAM, *History of music*, vol. III (Shedlock).

— N° 803, 24 sept. 1887 : V. HUGO, *Choses vues*. — W. MONEY, *The history of Newbury*. — ROSS, *Italian sketches-de MANDAT. GRANCEY*, chez Paddy; PICHÉ, pour l'Irlande. — Some religions biographies. — « On teaching English » (A. Bain). — The antiquity of the name Isis. (Bradley et W. S. Smith). — The Stowe Missal. (Whitley Stokes). — The English pyrrhic (B. Dawson). — « Baby mine » (Mackay). — « Lathe » (Peacock). — Szywird's Punkty Kazan, 1629, p. p. GARBE (Jane Lee). — The letter « sh » on indo-scythian coins (T. de Lacouperie). — The Avesta word « asperenô » (West). — A. DUMONT et CHAPLAIN, *Les céramiques de la Grèce propre* (Torr). — Roman inscriptions at Chester and the age of the walls. (Watkin et Shrubsole).

— N° 804, 1^{re} oct. 1887 : SAM. LAING, *A modern Zoroastrian*. — Some historical books : VAMBERY, *Hungary*; GILMAN, *The Saracens*; COUNT d'HERISSON, *The black cabinet*; M. A. BROWN, *The icelandic discoveries of America or honour to whom honour is due*; L. M. MACCOLL, *The story of Iceland*. — An unpublished letter of Wordsworth. — Paris and Tristan in the Inferno (Toynbee). — The name Oxford (Steven-son). — EVANS, *A dictionary of the Welsh language*, I. (Rhys : commencement d'un très important ouvrage.) — The composition of the « De verborum significatu » of Verrius Flaccus. (Nettleship.) — The letter « sh » on indo-scythian coins (M. A. Stein). — Archaeology a. the date of the Pentateuch (R. S. Poole). — The Ruthwell cross (Black). — A Roman patera found at South Shields (Blair). — Roman inscriptions at Chester (Watkin).

The Athenaeum, n° 3121, 20 avril 1887 : COLVIN, Keats. — The Court Leet records of the Manor of Manchester, IV, 1647-1662, p. p. EARWAKER. — De AINSLIE, *Histor. record of the first of the royal regiment of dragons*. — PENNY, *Ten years in Melanesia*. — HORTON, *The silver pound and England's monetary policy since the Restoration, together with the history of the Guinea*. — Shropshire folklore, a sheaf of glanings, edit. by ch. S. BURNE. — THEAL, *History of the Boers in South Africa*; E. W. FIELDEN, *My African home or Bush Life in Natal*; MACKINNON, *South African traits*. — The unpublished letters of Thackeray, VI. — De new han, nigger folktale (Groome.) — WOLTMANN a. WOERMANN, *The history of painting*, II, *Renascence*, transl. by BELL. — LEFÉBURE, *Les hypogées royaux de Thèbes*. — The British Archaeological Association at Liverpool. — The Archaeological institute in Normandy.

— N° 3122, 27 août 1887 : M. MORRIS, *Claverhouse* (imparfait). — Sir John LUBBOCK, *The pleasures of life*. — The Roxburghe ballads, XVII, p. p. EBSWORTH. — BLYDEN, *Christianity, Islam a. the Negro race*. — Cox, *A concise history of England and the English people* (ne manque pas de mérites, mais a des défauts qui le rendent inférieur aux livres sur le même sujet). — Lady WILD, *Ancient legends, mystics charms, a. superstitions of Ireland, with sketches of the Irish past*. 2 vols. (Méritoire). — M. BROWN, *Skihar sketches with notes on Indian feldsports*. — Phi-

lological books; MORFILL, A. simpl. grammar of the Serbian language : bon précis; KITCHIN, An introd. to the study of Provençal : pratique; ZOMPOLIDES, A course of modern Greek, I, element. method : bon et utile; P. W. grammaire albanaise : sera le bienvenu; CUMMINS, A grammar of the old Friesic language, 2^e edit : de grande valeur; Th. MORGAN, Handbook of the origin of placenames in Wales a. Monmouthshire; de BERNIÈRES, Kung yù so t'an; POGNON, Les inscriptions Babylonniennes du Wadi Brissa. — French literature (RENAN, Discours et conférences; BENGESCO, Lettres et billets inédits de Voltaire; BRUNETIÈRE, Histoire et littérature, III; de PONTBRIANT, Le capitaine Merle; S. LUCE, Jeanne d'Arc à Domremy). — Lew books. — Meir Aaron Goldschmidt (not. nécrol.) — The Jew Antonio de Verona (Neubauer). — RUSKIN, Exemples of the architecture of Venice. — The Chaterhouse (R. H. Carpenter). — The British Archaeolog. Association at Liverpool.

— N° 3123, 2 septembre 1887 : Sir Henry E. Roscoe, Address to the British Association for the advancement of science at Manchester. — The city of Liverpool, municipal archives a. records 1700-1835, p. p. Sir James A. PICTON. — PEREY, Hélène de Ligne. — C. TORR, Rhodes in modern times. — E. MÜNTZ, et P. FABRE, La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle (fait avec soin et avec art). — The Book of Ballymote, a collection of pieces, prose and verse, in the Irish language, p. p. Rob. ATKINSON. — Masnavi i ma'navi, transl. a. abridged by WHINFIELD. — Autobiography of a Manchester Cotton manufacturer. — Histor. books : RAWLINSON a. GILMAN, Ancient Egypt; GNEIST, The student's history of the English parliament; A. RAMBAUD. Hist. de la civilisation française : résumé remarquable; PHILIPSON, Marie Stuart et la ligue catholique universelle : intéressant. — Bishop Fell (Pocock.) — Antonio de Verona (Th. Rogers). — The history of an Elizabethan libel (Hall). — FEATHERMAN, Social history of the races of mankind; I. Nigritians; II. Papus a. Malayo Melanesians (Fait avec labeur et utile). — The Charterhouse (Wardle). — The Archaeolog. Institute in Britany. — The Calderstones, near Liverpool (B. M. Broadwood). — A leash of conjectural emendations (Elze).

— N° 3124, 10 sept. 1887 : BOASE, Oxford. — GASTER, Ilchester lectures on Greeko Slavonic literature and its relation to the folklore of Europe during the middle ages. (Rempli d'informations curieuses). — DALY, Ireland in the days of Dean Swift. (1720-1736, Irish Tracts.) — RABINO, La réforme monétaire en Egypte, les monnaies d'Egypte, résumé historique. — The « extermination theory » of the English conquest (Malden). — Antonio de Verona. (L. Wolf.) — The Hermit of Marlow (Frederickson). — Alex. Napier (not. nécrol.) — The British association — WALLIS, Notes on some examples of early Persian pottery. — The Calderstones (Anderson). — Ocho comedias descomocidas, dadas a luz par Ad. SCHAEFFER 2 vols.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOÏSME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiëdemann.

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3125, 17 septembre 1887 : Eleventh rapport of the Histor. manuscripts Commission. Appendix, I à II. — DUPUY, The great masters of Russian literature in the nineteenth century. (Clair et aisé.) — STEDMAN, Oxford, its life and schools. — SAYCE, Lectures on the origin a. growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians. (En somme, très instructif, plein de comparaisons intéressantes et d'idées suggestives.) — RABBE, Shelley. sa vie et ses œuvres (très louable). — WIMMER, die Runenschrift. — French literature (souvenirs du feu duc de Broglie, IV ; COSNEAU, Le connétable de Richemont : Corresp. de M. de Rémusat ; GEOFFROY, M^{me} de Maintenon ; M^{er} Besson, Vie du cardinal de Bonnechose ; Edm. SCHERER, Grimm ; A. SOREL, Montesquieu ; Corresp. du comte d'Avaux, p. p. BOPPE ; Voyages de Monconys, p. p. C. HENRY, etc.). — The « extermination theory » of the English conquest. (Sayce.) — G. L. M. Strauss (not. nécrol.) — The wife of Harun Al-Rashid. — P. GARDNER, Catalogue of Greek coins, Peloponesus, excluding Corinth. — The Boulaq Museum. — Ida BRÜNING, Le théâtre en Allemagne, 1200-1760 (peu original).

— N° 3126, 24 septembre 1887 : Marston, For a song's sake a. other stories, with a memoir by SHARP. — FRANKLYN, The great battles of 1870 a. blockade of Metz. — Chronicles of the reigns of Stephen, Henri II a. Richard I, p. p. HOWLETT, vol. III. — The Arniston memoirs, three centuries of a Scottish house 1571-1838, p. p. OMOND. — WICKES, A treatise on the accentuation of the twenty-one socalled prose books of the Old Testament. (Rend un grand service.) — LATIMER, The annals of Bristol in the nineteenth century. — The unpublished letters of Thackeray, VII. — The « extermination theory » of the English conquest (Malden). — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art., de Gabb à Gilby). — Education in Parliament. — The library of the People's Palace (W. Besant). — KEARY, A catalogue of English coins in the British Museum, Anglo-Saxon series, I. — Arab lamps (Wallis).

— N° 3127, 1^{er} octobre 1887 : A. LANG, Myth, ritual and religion (long art. sur ce livre original). — DOBSON, History of the Bassandyne Bible, the first printed in Scotland. — D. G. Rossetti, La maison de vie, trad. par Cl. COUVE ; KNIGHT, Life of D. G. Rossetti. — His, Dessins d'ornements de Hans Holbein, facsimilé en photogravure. — The archaeological societies.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 20 août 1887 : SCHEPSS, die ältesten Evangelienhandschriften der Würzburger Universitätsbibliothek. — LIEBLEIN, Handel u. Schiffahrt auf dem Rothen Meere in alten Zeiten (méritoire). — DÜMLER, Geschichte des ostfränk. Reichs, 2^e Aufl. I. — MAYR-DEISINGER, Wolf Dietrich von Raittenau, Erzbischof von Salzburg 1587-1612. — HOUTSMA, Uit de aostersche correspondentie van Erpenius, Golius en Varner. — SCHWARTZ, Scolia in Euripidem, I. (correspond aux trois premiers volumes de Dindorf.) — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cäsar's u. seiner Fortsetzer, IV-VII. — MEUSER, Lexicon Caesarianum, I. (excellent.) — Körner, Zriny, p. p. TOMANETZ ; Lessing, Ueber die Fabel, p. p. PROSCH. (Bonnes éditions.) — LAUNITZ (von der), Wandtafeln zur Veranschaulichung antiken Lebens u. antiker Kunst, fortges. von TRENDLENBURG, taf. 24, die Akropolis von Athen. — BLÜMNER, Technologie u. Terminologie der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern. IV, 1. (sur les métaux en ouvrages de métal.)

— N° 35, 27 août 1887 : GASS, Geschichte der christlichen Ethik,

XVIII u. XIV Jahrhundert. (instructif.) — SOLTAU, zur Erklär. der Sprache des Volkes der Scythen. (Etrange.) — Urkundenbuch der Stadt Freiberg in Sachsen, hrsg. von ERMISCH. II. — WENCK, Deutschland vor hundert Jahren. (Très bon ouvrage sur l'Allemagne à la veille de la Révolution française.) — SCHERMAN, philosoph. Hymnen aus der Rig — u. Atharva-Veda-Sanhitā verglichen mit den Philosophemen der älteren Upanishads. (Utile.) — De sublimitate libellus, p. p. VAHLEN. — JOEL, Zur Erkenntniss der geist. Entwickel. u. der schriftsteller. Motive Plato's. — Cornelii Nepotis Vitae, p. p. ERBE. — CZERNI, Kunst u. Kunstgewerbe im Stifte S. Florian. — PACTLER, Ratio studiorum et institutiones scholasticae societatis Jesu per Germaniam olim vigentes collatae, concinnatae, dilucidatae, etc., I, 1541-1599.

— N° 36, 3 sept. 1887 : FUNK, Doctrina duodecim apostolorum. — SEUFERT, der Ursprung u. die Bedeutung des Apostolates in der christl. Kirche der ersten zwei Jahrhunderte — P. DENIFLE, Meister Eckharts latein. Schriften u. die Grundanschauung seiner Lehre. (Sera le bien-venu.) — BELOCH, die Bevölker. der griech. röm. Welt. (Livre qui n'était pas encore écrit et qui renferme d'abondants matériaux.) — OHLENSCHLAGER, Die röm. Grenzmark in Bayern. (Exact et bien fait.) — HOENIG, Oliver Cromwell, I, 1599-1642. (Manque de critique et n'est pas au courant.) — HANOTAUX, Etudes historiques sur le xvi^e et le xvii^e siècles en France. (D'une lecture aisée.) — Das Kaushitaki Brāhmana, hrsg. u. übers. von LINDNER, I, Text. — FIERVILLE, une grammaire latine inédite du xiii^e siècle. (Travail consciencieux.) — SELBACH, das Streitgedicht in der altprovenz. Lyrik u. sein Verhältniss zu ähnlichen Dichtungen anderer Literaturen; RAMBEAU, Li jus du pelerin, Li Gieus de Robin et de Marion, Li jus Adan; FEIST, zur Kritik der Bertasage. — Eckstein, Latein. u. griech. Unterricht, p. p. HEYDEN.

— N° 37, 10 sept. 1887 : Novum Testamentum textus Stephanici a. d. 1550, p. p. SCRIVENER. — LAMPRECHT, Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter, 3 vols. (Travail qui repose sur les recherches les plus zélées et les plus consciencieuses.) — Von SCALA, die wichtigsten Beziehungen des Orientes zum Occidente. (Conférences qui ne peuvent épuiser le sujet.) — B. de Monconys, Voyages, p. p. Ch. HENRY. — Sowa, die Mundart der slovakischen Zigeuner. — CAPPELLER, Sanskrit-Wörterbuch, I-IV. (Sera utile.) — Orlando, die Vorlage zu Pulci's Morgante, p. p. HÜBSCHER. — GREIF, die mittelalterl. Bearbeit. der Trojanersage, ein neuer Beitrag zur Dares = und Dictysfrage. (Fait avec soin.) — The Pilgrimage to Parnassus p. p. MACRAY. (Très méritoire.) — MANITIUS, zu Aldhelm und Baeda (Instructif.) — LITZMANN, Emm. Geibel, aus Erinnerungen, Briefen und Tagebüchern.

— N° 38, 17 sept. 1887 : SAYCE, Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschung. (Clair, vivant, attachant, plein de choses.) — PERLBACH, Preussisch-polnische Studien zur Geschichte des Mittelalters, I-II. (Excellents travaux.) — BUCHWALD, zur deutschen Wirthschaftsgeschichte im endenden Mittelalter. (Destiné avant tout au grand public.) — NORRIDGE, England under the Angevin Kings. (Bon et soigné, trop de digressions.) — ACTON, Die neuere deutsche Geschichtswissenschaft, übers. (Jugement indépendant.) — Bruns, Fontes juris romani antiqui, p. p. MOMMSEN. — LEON, Silabario del idioma tarasco o de Michoacan. — Pisanski's Entwurf einer preuss. Literärgeschichte, p. p. PHILIPPI. (L'éditeur n'est ni complet ni exact.) — Pomponius Gauricus, de sculptura, p. p. H. BROCKHAUS.

— N° 39, 24 sept. 1887 : Euthynii Zigabeni comment. in XIV epistolas S. Pauli et VII catholicas, p. p. CALOGERAS. — BAUMGARTEN, Geschichte Karl's V, 2^e vol., 1. (Embrasse les années 1521-1525.) — BAUM,

Magistrat u. Reformation in Strassburg bis 1529. (L'auteur, qui est mort, avait du talent.) — KRONES, Zur Geschichte Oesterreichs im Zeitalter der franz. Kriege, mit bes. Rücksicht auf das Berufsleben Baldacci's. — BALFOUR, Leaves from my Chinese serapbook. (Feuilletons.) — REINISCH, die Afar-Sprache, III. — KRÜGER, die Stellung der Handschrift J in der Ueberlieferung der Geste des Loherains. — STENGEL, Beiträge zur Geschichte der roman. Philologie in Deutschland. — MURRAY, A new English dictionary. III, Batter-Boz. — TEN BRINK, Dr. Nicolas Heinsius junior. (Très savant et très attachant volume sur le roman d'aventure du XVII^e siècle.) — HILLER VON GAERTRINGEN, De Graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus. — KEFERSTEIN, Schleiermacher als Pädagog.

— N^o 40, 1^{er} octobre 1887 : Codex diplomaticus Salemitanus, II, 1267-1300, p. p. WEECH. — Polit. Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, II, 1531-1539, p. p. O. WINCKELMANN. — Kong Christian den Fjerdes egenhaendige breve, p. p. BRICKA et FRIEDERICA, XII. — WIERSE, Nachrichten von dem Kirchspiel Schönkirchen. — Haberlin, Carmina figurata graeca, ed. altera correctior. — Q. Horatius Flaccus' Satiren, p. p. KIESSLING. (Beaucoup de choses neuves et justes.) — Goethe's Briefwechsel mit F. Rochlitz, p. p. W. v. BIEDERMANN. — Antike Denkmäler vom Kaiserl. deutschen archäol. Institut. I, I.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n^o 15, 15 juillet 1887 : Paul de LAGARDE, Probe einer neuen Ausgabe der latein. Uebersetzungen des alten Testaments; Catenae in evangelia aegyptiacae quae supersunt; Novae psalterii graeci editionis specimen; Purim, ein Beitrag zur Geschichte der religion; Onomastica sacra, 2^e Ausg.; Mittheilungen, II Band (P. de Lagarde rend compte de ses derniers travaux.) — SCHORLL et STUDEMUND, Anecdota I. (von Hoerschelmann : relatif surtout à la métrique.)

— N^o 16, 1^{er} août 1887 : LUCHAIRE, Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (Steindorff : études vastes et pénétrantes.) — KÖHLER, Die Entwicklung des Kriegswesens und der Kriegsführung in der Ritterzeit, I et II. (Krebs.)

— N^o 17, 15 août 1887 : SCHORLL, Procli commentariorum in rem publicam Platonis partes ineditae. (Bruns.) — WOBIKOF, Die Klimate der Erde. (H. Meyer.)

— N^o 18, LUGENBÜHL, Philipp Albert Stapfer, helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften. (von Gonzenbach : fait avec grand soin.)

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 5^e livraison, 1887 : CRUTZEN, principaux défauts du système corporatif dans les Pays-Bas autrichiens. — Comptes-rendus : de LAGRÈZE, Henri IV, vie privée, détails inédits (Philippsen : renseignements nouveaux, mais l'auteur est plutôt un amateur curieux et zélé qu'un véritable historien). — Von SCALA, Ueber die wichtigsten Beziehungen des Orients zum Occidente. (Philippsen : deux conférences avec force notes à l'appui). — Codex diplomaticus Rubenianus, I, p. p. RUELENS (Lonchay : commencement d'une très importante publication). — DRENCKHAHN, Latein. Stilistik für die oberen Gymnasialclassen. (Preudhomme : rendra des services.) — SPEIJER, Sanskrit syntax (Michel : travail important et neuf.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOÏSME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiedemann.

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 20 août 1887 : HAUCK, Kirchengeschichte Deutschlands, I, bis zum Tode des Bonifatius (Karl Müller : très bon). — RICCI, L'arte dei bambini. — BOETTCHER, die Methode des geograph. Unterrichts. — SCHUM, Beschreibendes Verzeichnis der Amplonianischen Handschriftensammlung zu Erfurt. (Ermisch.) — KOLTZE, an English-Herero dictionary (Eickhoff). — L. WEBER, Quaestionum Laconicarum capita duo (Maass : solide). — PERSII, Juvenalis, Sulpiciae saturae, p. p. JAHN, recog. BUECHELER. (Schulz : progrès considérable sur l'édition de Jahn). — ÖRTNER, Reinmar der alte, die Nibelungen, Oesterreichs Antheil an der deutschen Nationalliteratur (Strauch : œuvre de fantaisie). — WIEZELS Veltlinerkrieg, p. p. G. HARTMANN. — WURM, Gotfried Bischof von Langres, 1165. (Kugler : biographie soignée). — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, hrsg. von der bad. Commission. — WHITMANN, Conventional cant, its results and remedy. — REIMANN, Rob. Schumanns Leben u. Werke. — Der deutsch-dänische Krieg, hrsg. vom Grossen Generalstabe, II.

— N° 35, 27 août 1887 : THOMA, Ein Ritt ins gelobte Land. — JOEL, Entwicklung Plato's. — OSTERMANN, Die hauptsächlichsten Irrthümer der Herbartschen psychologie. — C. ABEL, Einleit. in ein ägypt. semit. indoeurop. Wurzelwörterbuch (Erman : une bévée à chaque ligne). — E. H. MEYER, Homer u. die Ilias (Gemoll : discutabel). — Poetae latini aevi Carolini tomii III pars I rec. L. TRAUBE. (Bon.) — FIRMERY, Etude sur la vie et les œuvres de Jean-Paul Richter (Schönbach : un des meilleurs ouvrages sur Jean-Paul). — v. REINHARDSTOETTNER, Aufsätze u. Abhandlungen. (Storek : instructif.) — STADE, Geschichte des Volkes Israel, I. (Jülicher : l'auteur connaît les sources et les critique avec sagacité.) — GREGOROVIVS, Kleine Schriften zur Geschichte und Kultur, I. (Ewald.) — Lettere e documenti del barone Ricasoli p. p. TABARRINI e GOTTI (Stern). — BERGER, Geschichte der wissenschaftl. Erdkunde bei den Griechen, I (Sieglin : très bon) — BEISSEL, Geschichte der Ausstattung der Kirche des h. Victor von Xanten. — BIBESCO, Au Mexique, 1862.

— N° 36, 3 septembre 1887 : DEATH, The Beer of the Bible (Welhausen : œuvre d'un brasseur qui ne manque pas d'intérêt). — LOOPS, Leontius von Byzanz u. die gleichnamigen Schriftsteller der griech. Kirche, I. (Bonwetsch : excellent.) — REINISCH, die Afar Sprache. — V. SOWA, die Mundart der slovakischen Zigeuner (Miklosich : détaillé). — WESTPHAL, Griech. Rhythmik. (Spiro : très contestable). — L. LANGE, Kleine Schriften. — HEINZ, Helmbrecht u. seine Heimat. — Lebensbeschreibung Gözens von Berlichingen, Abdruck. — SETTEGAST, die Ehre in den Liedern der Troubadours. (O. Schultz : esquisse.) — GERATHEWOHL, die Reiter u. die Rittercenturien zur Zeit der röm. Republik. (Soltau : entièrement manqué.) — WEIZÜCKER, der Pfalzgraf als Richter über den König. (Altmann : remarquable.) — PETERS, Aus pharmaceutischer Vorzeit in Bild und Wort. (Heyne : manque de connaissances.) — M. HOWITT, Friedr. Overbeck. — KLÖPPEL, Staat u. Gesellschaft.

— N° 37, 10 sept. 1887 : LINK, Christus im Hirten des Hermas ; R. SCHENK, Zum ethischen Lehrbegriff des Hirten des Hermas. (Jülicher). — SIGWART, Vorfragen der Ethik. — PRÄTORIUS, Aethiop. Grammatik (J. Barth : très bon). — WIEDEMANN, Beiträge zur altbulg. Conjugation. (Brückner). — BETHE, Quaestiones Diodoreae mythographae (Maass : solide). — WOLFERMANN, Die Flexionslehre in Notkers althochdeutscher Uebersetz. von Boethius, De consol. phil. (Seemüller). — v. REINHARDSTOETTNER, Plautus, spätere Bearb. plautin. Lustspiele (v.

Weilen : complet, mais trop long et touffu). — *The Pilgrimage to Parnassus*, p. p. MACRAY (Mosen). — *Acta pontificum rom. inedita*, II, 97-1197, III, 590-1197, p. p. v. PFLUGK-HARTTUNG (Bernheim). — v. PFLUGK-HARTTUNG, *specimina selecta chartarum pontificum rom.* (Bernheim). — *Regesta episcop. Constantiensium*, p. p. LADEWIG. I, 1. — v. BUCHWALD, *Deutsches Gesellschaftsleben im endenden Mittelalter*, II. (Kaufmann : instructif). — CAMOIN DE VENCE, *La vérité sur la condamnation du chancelier Bacon*. (König : essai de justification). — *Antike Denkmäler*, hrsg. vom k. deutschen archäolog. Institut, I, 1. (Furtwängler). — C. ROUSSET, *l'Algérie 1830-1840* (très attachant).

— N° 38, 17 sept. 1887 : STELLHORN, *Kurgef. Wörterbuch zum griech. Neuen Testament*. — W. HÖRNING, *Bebel, prof. der Theol., zu Strassburg im XVII Jahrh.* (Krauss). — ADAM, *La langue chiapanèque* (Seler). — LEON, *Silabario del idioma tarasco o de Mechoacan*. (Seler). — CIPOLLINI, *Gli idilli di Teocrito* (traduction à remarquer). — RÖNSCH, *Semasiolog, Beiträge zum lat. Wörterbuch*, I, *Substantiva* (Georges : très estimable). — GOLTHER, *das Rolandslied des Pfaffen Konrad* (Pniower : méritoire). — Gœthes u. Carlyles Briefwechsel (R. M. Werner). — LORENZ, *Deutschlands Geschichtsquellen*, II. (Wyss : suite de cette publication de haute valeur). — GEBHARDT, *Adrian von Corneto*. — KOBERSTEIN, *Preuss. Bilderbuch* (Wiegand : feuilleteons). — SCHILDER, *Totleben* (en russe; attachant et chaud).

— N° 39, 24 sept. 1887 : SAYCE, *Alte Denkmäler im Lichte neuer Forschungen* (Nowack : instructif). — BARTSCH, *Die altheutschen Handschriften der Universitätsbibliothek in Heidelberg*. — *The Zend Avesta*, III, transl. by MILLS (Spiegel). — CHAIGNET, *Essai de métrique grecque* (Spiro : manque de méthode, mais a des mérites). — WITKOWSKI, *Dieterich von dem Werder*. — SCHMEDING, *Victor Hugo* (Kühne : jugement impartial). — CRISTOFORI, *Le tombe dei papi in Viterbo*. — V. ZIEGLAUER, *die Befreiung Ofens 1686*. (Krones : soigné). — SCHERER, *Melchior Grimm* (A. Stern : excellent et se lit comme un roman). — NIELSEN, *Kielerfreden 1814*, (Schirren). — G. BAPST, *L'orfèvrerie française au XVIII^e s., les Germain* (Jessen).

— N° 40, 1^{er} oct. 1887 : LINSENMAYER, *Geschichte der Predigt in Deutschland* (Schröder : bon). — *Philosoph. Aufsätze* Ed. Zeller gewidmet. — MÂNAVA DHARMA-SÂSTRA, *The code of Manu*, p. p. JOLLY; *Manutikâsangraha*, p. p. JOLLY. (Oldenberg : travaux très importants). — *Procli comment. in Rempublicam Platonis partes ineditae*, p. p. SCHOELL (Gercke). — *Sallusti Catilina*, p. p. JORDAN (Scheindler : 3^e édition qui a gagné en valeur). — *Den förste og anden grammatiske afhandling*; *Snorres Edda*, p. p. DAHLERUS og JONSSON (Burg). — BRANDL, *Coleridge* (Mosen : intéressante étude psychologique). — H. JORDAN, *Die Könige im alten Italien*. (Nissen : trois chapitres instructifs). — *Kaiserurkunden*, p. p. SYBEL u. SICKEL, VIII. (Wattenbach). — *Mem. du prince Adam Czartoryski et corresp. avec Alexandre I*, p. p. de MAZADE (Caro : le second volume seul est nouveau, l'écrivain puise ses éclaircissements dans le *Conversationslexikon* et il en fait le style, il ne s'est pas soucié de la littérature du sujet). — H. NÄSLER, *Griech. Reisen u. Studien*. — BODE, *Italien. Bildhauer der Renaissance*. — Annette von Droste-Hülshoff, *Werke*, p. p. KRATEN; H. HÜFFER, *Ann. von Droste-Hülshoff u. ihre Werke* (Frey : le second ouvrage a les qualités du premier, sans ses défauts).

Berliner Philologische Wochenschrift, 27 août 1887, n° 35 : SOPHOCLES' *Antigone* verdeutsch mit Erläuterungen von L. W. STRAUB. (H. : bonne traduction.) — A. V. GUTSCHMID, *Ueber die Syrische Epitome der eusebianischen Canones*. (C. Frick : soigné et approfondi.) — *The Eclogues of CALPURNIUS and NEMESIANUS* published by C. H. KEENE.

(R. Ehwald : faible, l'éditeur n'est pas au courant.) — C. WERMUTH, Quaestiones de M. Tullii Ciceronis epistularum ad M. Brutum libris novem. (Gurlitt : travail insuffisamment mûri.) — L. MÉNARD, Histoire des Grecs. (Hertzberg : systématique, souvent inexact, mais agréablement écrit.) — TH. ALT, Die Grenzen der Kunst und die Buntfarbigkeit der Antike. (P. Graef : sans aucune valeur, œuvre d'un jurisconsulte qui se mêle à tort d'archéologie.)

— 3 septembre 1887, n° 36 : EURIPIDIS Medea, Schol. in usum ed. TH. BARTHOLD. (Wecklein : de bonnes choses et des témérités. — TYRRELL, The Correspondence of CICERO arranged according to its chronological order with a revision of the text, a commentary and introductory essays. (L. Gurlitt : exécution matérielle admirable, mais le moment d'entreprendre une pareille édition n'est pas venu.) — G. RAUSCHEN, Ephemerides Tullianae. (L. Gurlitt : du bon et du nouveau.) — BAUMEISTER, Denkmäler des Klassischen Alterthums, Lieferung 15-43. (Chr. B.) — A. V. GUTSCHMID, Geschichte des Königreichs Osroëne. (F. Justi : important.) — K. KNORTZ, Gustav Seyffarth. (A. Erman : biographie intéressante pour l'histoire de l'égyptologie.)

— 10 septembre 1887, n° 37 : L. GOETZELER, De Polybii elocutione. (F. Hultsch.) — C. WUNDERER, Coniecturae Polybianae. (F. Hultsch : compte-rendu polémique.) — K. REITZENSTEIN, Verrianische Forschungen. (G. Goetz : intéressant pour l'étude de Festus.) — Mittheilungen aus der Sammlung der Papyri Rainer, herausgeg. V. J. KARABACEK, 1 et 2. (A. Mommsen : résultats nouveaux pour la chronologie égyptienne.) — W. FAUCON, La librairie des papes d'Avignon. (F. Rühl : appartient à la série des beaux travaux que les Français consacrent depuis quelque temps aux trésors du Vatican.)

— 17 septembre 1887, n° 38 : Historia philosophiae graecae, testimonia auctorum conlegerunt RITTER et PRELLER. Pars I septimum edita a F. SCHULTESS. (F. Lortzing : excellent.) — F. LOOFS, Leontius von Byzanz. (G. Ruze : soigné, nombreux matériaux.) — G. G. RAMSAY, Selections from Tibullus and Propertius. (A. Otto : peu de nouveau, critique défectueuse, belle exécution.) — Thirteen Satires of JUVENAL with notes by PEARSON and STRONG. (L. Friedlaender : des erreurs et des légèretés.) — G. OEHMICHE, Griechischer Theaterbau. (C. Muff : étude difficile à lire, mais approfondie.) — H. SCHILLER, Die Kriegsalterthümer. (Z. : fait partie du Handbuch de Müller, pratique et bien informé.) — C. BRUCHMANN, Wilhelm V. Humboldt. (Vogrinz : bonne monographie.)

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 13 août 1887 : Annales du musée Guimet, tome IX. Paris, Leroux, (Wiedemann.) — Vetus Testamentum Graecum iuxta LXX interpretes et auctoritate Sixti V pont. max. editum; iuxta exemplar originale vaticanum Romae editum 1587 quoad textum accuratissime et ad amussim recusum cura et studio L. van Ess. Leipzig, Bredt. 1887. (Schürer.) — RYSSSEL, Untersuchungen über die Textgestaltung und die Echtheit des Buches Michas. Leipzig, Hirzel. 1887. (Harnack.) — GLA, Die Originalsprache des Matthäusevangeliums, historisch-kritische Untersuchung. Paderborn, Schoeningh. 1887. (Harnack.) — WILPERT, Ein unbekanntes Gemälde aus der Katakomben; der hl. Domitilla u. die coemeterialen Fresken mit Darstellungen aus dem realen Leben. (Ficker.) — Blicke auf die Geschichte der lateinischen Bibel im Mittelalter, III. (Rank.) — DÖLLINGER u. REUSCH, Die Selbstbiographie des Cardinals Bellarmine, latein. u. deutsch mit geschichtl. Erläuterungen hrsg. Bonn, Neusser. 1887. (Harnack.) — BURGGRAF, Die Moral der Jesuiten. Vortrag. Wittenberg, Herrosé. 1887. (Fay) — Previti, Giordano Bruno e i suoi tempi. Prato. 1887. (Reusch.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWHUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOISME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiedemann.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 805, 8 octobre 1887 : **PRENDERGAST**, Ireland from the Restoration to the Revolution, 1660-1690. — **JUSSERAND**, Le roman au temps de Shakspeare (Herford : clair, instructif, fait avec grand soin). — **HOLMES**, Our hundred days in Europe. — **WILSON** (C. T.), Russian lyrics in English verse. — Some books of travel. — The « Henry Irving Shakspeare ». — The etymology of « embelif » (Skeat). — The Irish mss. in the Franciscan convent, Dublin. (O' Grady.) — « Variæ lectiones » (Woods). — Rich. **HILDEBRANT**, Studien auf dem Gebiete der röm. Poesie und Metrik I, Vergil's Culex. (Ellis.) — The Hyksos (Conder). — The Finnic Origin of the Aryans (Woods). — The letters « sh » on Indo-Scythian coins (Terrien de Lacouperie). — The composition of the « De verborum significatu » of Verrius Flaccus (H.) — Revue égyptologique, IV, 3 et 4, V, 1 et 2 (Am. B. Edwards). — « Archaeology and the date of the Pentateuch » (Rob. Smith). — The age of the walls of Chester (Dryden). — Roman inscriptions at Chester (Raine et Watkin). — The Roman patera found at South Shields (Hoskyns-Abrahall).

— N° 806, 15 octobre 1887 : **TOMLINSON**, Doncaster, from the Roman occupation to the present time. — Ballade a. rondeaux, chant royal, sestinas, villanelles, etc., p. p. **WITHE**. — **CHURCHWARD**, My consulate in Samoa. — Recent theology. — Magazines and reviews (J. DARMESTETER, « Afghan life in Afghan songs », art. paru dans le Contemporary. — Hoccleve's « letter of Cupide » (Toynbee). — Prof. Zimmer and Find Mac Cumail (Whitley Stokes). — « Caving in » (Wedgwood). — An isolated people in Switzerland (Knight : il s'agit du Val d'Anniviers). — **SPURRELL**, Notes on the Hebrew text of the Book of Genesis; **STRACK**, Einleit. in den Talmud. — *Adw*, fremere, etc. (Sibree). — Jacob a. Joseph in the inscription of Thothmes III (Groff). — The age of the walls of Chester (Brock). — The Roman patera found at South Shields (Blair).

— N° 807, 22 oct. 1887 : **CABOT**, A memoir of Ralph Waldo Emerson. — The metrical chronicle of Robert of Gloucester, p. p. **WRIGHT**. — **RIBTON-TURNER**, A history of vagrants a. vagrancy, a. beggars a. begging. (Axon.) — Some books on India (NAGENDRA-NATH GHOSE, Kristo Das pal, a study; Cox, a short history of the Bombay presidency.) — The capture of Samaria by the Assyrians. (Sayce.) — An isolated people in Switzerland. (Coolidge.) — « Cave in » (Mayhew.) — Dante on Alexander and Dionysius (Hoskyns-Abrahall.) — **TERRIEN DE LACOUPERIE**, The languages of China before the Chinese (Douglas : patientes recherches.) — Lucien Hall. 5694. (Allen.) — Painted cuneiform writing. (Ward.) — P. **GARDNER**, British Museum catalogue of Greek coins, Pelopponnesus. (Oman.) — The age of the walls of Chester (Watkin et Shrubsole.) — Gomme's « Romano-British remains » (Haverfield.)

The Athenaeum, n° 3128, 8 oct. 1887 : The Camelot series, The life, adventures a. piracies of the famous captain Singleton, by Defoe, p. p. **SPARTING**. — Fortunes made in business, vol. III. — **LAUGHTON**, Studies in naval history, biographies. (du xiv^e au xix^e siècle, de Jean de Vienne à Surcouf.) — Alberûni's India, an account of the religion, phil., lit., chronol., astron., customs, laws a. astrology of India, p. p. **SACHAU**. — **COLLETTE**, The life and times of Thomas Cranmer. (Le chapitre sur les écrits de Cranmer a seul une valeur historique). — Minor works on English history. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Gilchrist a. Goodson). — « Dame Wiggins of Lee » (Dean). — The Shortand Congress. — The coin sales of 1886 a. 1887.

— N° 3129, 15 oct. 1887 : BALLANTYNE, Life of lord Carteret, 1690-1763 (première et bonne biographie du politique). — Shelley, The Wandering Jew, p. p. DOBELL. — The dawn of British trade in the East Indies, as recorded in the Court Minutes of the East India Company, 1599-1603, by H. STEVENS of Vermont, with an introd. by sir George BIRDWOOD. — Aucassin a Nicolette, edited in old French, a. rendered in modern English by BOURDILLON. — Calendar of State Papers, domestic, 1641-1643. — Antiquarian books. — Philological books; The fables of Avianus, p. p. ELLIS; Lucani Pharsalia, p. p. HASKINS; The poems of L. Minot, p. p. HALE; Kātyayana's Sarvanukramani of the Rigveda, p. p. MACDONELL; SPEIJER, Sanskrit syntax. — The Royal University of Ireland. — Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Goodwin à Green).

N° 3130, 22 oct. 1887 : FRITH, My autobiography and reminiscences, 2 vols. — CH. EDWARDS, Letters from Crete. — MUIRHEAD, Historical introduction to the private law of Rome : (très détaillé). — Theological books. — Classical schoolbooks. — The Casket Letters (Philippon). — The Dictionary of National Biography : (liste des futurs articles de Greenacre à Gyles). — Brian fitz Count (Round).

• Literarisches Centralblatt, n° 41, 8 oct. 1887 : LIPSIVS, Die apokr. Apostelgesch. u. Legenden, II. 1. (La plus intéressante partie de tout l'ouvrage.) — Chrysostomus, De sacerdotio libri sex, p. p. SELTMANN. — REDLICH, der Reichstag von Nürnberg, 1522-1523. (Bon.) — BEKKER, Beiträge zur engl. Geschichte im Zeitalter Elisabeth's. (Rien de nouveau, confirme les résultats acquis.) — BERGNER, Rumänien. — R. v. GOTTSCHALL, das Theater u. Drama der Chinesen. (Fait avec esprit et goût.) — STOLL Die Sprache der Ixil-Indianer — SCHMIDT, Krit. Studien zu den griech. Dramatikern, III. (Très remarquable et de valeur durable.) — SCHAEFER, Demosthenes u. seine Zeit, 2° Aufl., III. — Apulejus, Amor u. Psyche, übers. von Alb. MOSBACH — Gower's Minnesang u. Ehezuchtbüchlein, p. p. STENGEL. — EULER, das Königthum im altfranz. Karls-Epos. — KÖRTING, gesch. des franz. Romans im XVII, Jahrh., II, der realist. Roman. (Très savant.) — Der Göttinger Dichterbund, I, Voss, p. p. SAUER. (Fait avec fort grand soin.) — KLINGHARDT, Das höhere Schulwesen Schwedens u. dessen Reform im modernen Sinne.

— N° 42, 15 oct. 1887 : H. SCHILLER, Gesch. der röm. Kaiserzeit, II. (De Dioclétien à la mort de Theodose : savant, indispensable.) — NEUBOURG, die Oertlichkeit der Varuschlacht. (Peu sûr.) — Le consulte della repubblica Fiorentina, p. p. GHERARDI. — BERGER, Gesch. der wissensch. Erdkunde der Griechen, I, die Geogr. der Ionier. (Excellent à tous égards. — POGNON, les inscriptions babyl. du Wadi Brissa. (Bon, et même très bon, mais l'auteur a « passé dans le camp antismérien d'Halévy. ») — SERCK, die Quellen der Odyssee. (Très étendu, soulève mainte discussion.) — Poetae latini aevi Carolini III, 1, p. p. TRAUBE. (Très soigné.) — SCHUTZE, Beiträge zur Poetik Otfrids (Intéressant.) Herder's Briefwechsel mit Nicolai, p. p. O. HOFFMANN.

— N° 43, 22 oct. 1887 : LEWINSKY, relig. phil. Anschauungen des Flavius Josephus. (N'avance pas la question.) — M. CARRIERE, die philos. Weltanschauung der Reform. 2° Aufl. — ZIMMERMANN, das archiv der Stadt Hermannstadt u. der sächs. Nation. — Schleswig-holst.-lauenb. Regesten u. Urkunden, p. p. HASSE. I, 5 u. II, 1-4. — BRÜCKNER, Beitr. zur Culturgesch. Russlands im XVII Jahrh. (Très intéressant et instructif). — WINKLER, zur Sprachgeschichte. (Cp. notre n° 42.) — ENGEL, Gesch. der franz. Literatur, 2° Aufl., 1. (Mauvais, et sans espoir.) — STOVLEN, Norske døbennavne. — HEHN, Gedanken über Goethe. (Dans l'ensemble, agréable à lire.) — URLICH, Archaeol. Ana-

lekten. — VOGEL, Scenen euripid. Tragödien in griech. Vasengemälden. (Utile.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41, 8 octobre 1887 : Novum Testam., textus Stephanici, p. p. SCRIVENER (Holtzmann). — SCHAFF a. JACKSON, Encyclop. of living divines. — Altpoln. Sprachdenkmäler, p. p. NEHRING (Brückner : excellent). — Acta semin. phil. Erlangensis, IV, p. p. I. MÜLLER et LUCHS (Dittenberger). — HASSENSTEIN, Ludwig Uhland; H. FISCHER, Ludwig Uhland (Schönbach). — Eb. VOGEL, Neucatalanische Studien (Baist : a de la valeur). — LEHMGRÜBNER, Benzo von Alba (Bernheim). — Fürstenberg. Urkundenbuch, v. — REDLICH, der Reichstag von Nürnberg. 1522-23. — BERGHOF-ISING, die Entwickl. des landwirtschaftl. Pachtwesens in Preussen. — CHOTARD, Pie VII à Savone (Brosch). — BRUNS, Fontes juris romani antiqui, edit. V, p. p. MOMSEN (Krüger : très amélioré). — RICHTHOFEN, Untersuch. über fries. Rechtsgesch. III. — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, Les corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand. (Heyck.)

— N° 42, 15 octobre 1887 : Vischer, die Offenbar. Johannis. — Sulcerana Badensia, p. p. LINDER. — Laas' liter. Nachlass. — Ratio stud. et institut. schol. societ. Jesu per Germaniam olim vigentes, p. p. PACHTLER, I, 1541-1599. — SOLF, Die Kaçmir-Recension der Pancâikâ. (Cappeller : tout à fait louable). — OBERHUMMER, Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien, Leukas im Altertum. (Brueck : exact, consciencieux.) — Bodleiana, p. p. R. SCHNEIDER. — Novem vitae sanctorum metricae, p. p. HARSTER. (Huemer : bienvenu). — THIS, Die deutsch-franz. Sprachgrenze in Lothringen; Murner, Badenfahrt, p. p. E. MARTIN; Spangenberg, ausgew. Dicht. (Strauch.) — ENGEL, Gesch. der franz. Litteratur (Koschwitz : 2^e édition, sans valeur aucune). — RUPPEL, Die Teilnahme der Patricier an den Tributcomitien (Soltau : ne répond à aucun besoin). — FALKMANN, Beiträge zur Gesch. des Fürstentums Lippe, V. — WENCK, Deutschland vor 100 Jahren (Wohlwill : bon et solide). — G. de CADOU DAL, G. Cadoudal (A. Stern : instructif). — BLASENDORFF, Blücher (O. Lorenz : soigné).

— N° 43, 22 octobre 1887 : Vetus Testam. graece, p. p. van Ess. (Jülicher). — Eug. SCHNEIDER, Würtemb. Reformationsgeschichte. (Schott : de grande valeur.) — Kitâb al-Mauwassa, p. p. BRUNOW (Fraenkel : très louable). — RHYS a. EVANS, The text of the Mabinogion a. other Welsh tales from the Red Book of Hergest (Zupitza). — F. W. SCHMIDT, Studien zu den griech. Dramatikern, III (Kaibel : peu de remarques utiles). — F. LEO, Vindiciae Plautinae (M. Niemeyer : habile). — v. WEILEN, Der ägypt. Joseph im Drama des XVI Jahrh. (Bolte : étude pénétrante.) — T. MOMSEN, Die Kunst des Uebersetzens fremdsprachl. Dichtungen ins Deutsche. — Gräff, Die Gründung Alesandrias (Wolfram : soigné). — Urkundenbuch des Bistums Culm, p. p. WOELKY, IV. — LUGNBÜHL, Ph. A. Stapfer. — JAHN, Hexenwesen u. Zauberei in Pommern.

Altpreußische Monatsschrift, V^e et VI^e fasc., juillet-septembre 1887 : *Abhandlungen* : KEHLERT, Die Insel Gotland im Besitz des deutschen Ordens. 1308-1408. — Lose Blätter aus Kants Nachlass, Fortsetzung, mitgetheilt von R. REICKE. — SEMBRZYCKI, Zur Stammtafel der Familie Schimmelpfennig u. van Sehren. — *Kritiken und Referate* : HASENSTEIN, L. Uhland, seine Darstellung der Volksdichtung u. das Volksthümliche in seinen Gedichten. — Alterthumsgesellschaft Prussia 1887. — *Mittheilungen und Anhang* : Burchardt Löbels, Amptschreibers zu Rangnith, vorschreibung den 17 July 1566. — G. Bossert über Paul Speratus. — Universitätschronik 1887. (Fortsetzung.) — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1887. — Altpreußische Bibliographie 1886. (Nachtrag und Fortsetzung.) — Literarisches.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PERIODIQUE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

1 volume in-4, illustré de dessins et de 24 planches hors texte 30 fr.

Mémoires relatifs aux religions et aux monuments anciens de l'Amérique. — LA STÈLE DE PALENQUÉ, par Ch. Rau. — IDOLES DE L'AMAZONE, par J. Verissimo. — SCULPTURES DE SANTA-LUCIA COSUMALWUAPA (Guatemala), par S. Habel. — NOTICE SUR LES PIERRES SCULPTÉES DU GUATÉMALA acquises par le musée de Berlin, par A. Bastian.

Mémoires divers. — LE SHINTOÏSME, sa mythologie, sa morale, par M. A. Tomii. — LES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES DES JAINAS, par S.-J. Warren. — ÉTUDE SUR LE MYTHE DE VRAISABHA, par L. de Milloué. — LE DIALOGUE DE ÇUKA ET DE RHAMBA, par J. Grandjean. — LA QUESTION DES ASPIRÉES EN SANSKRIT ET EN GREC, par P. Regnaud. — DEUX INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES inédites, par C. Clermont-Ganneau. — LE GALET D'ANTIBES, offrande phallique à Aphrodite, par H. Bazin.

Mémoires d'égyptologie. — LA TOMBE D'UN ANCIEN ÉGYPTIEN, par V. Loret. — LES QUATRE RACES dans le ciel inférieur des Égyptiens, par J. Lieblein. — UN DES PROCÉDÉS DU DÉMIURGE ÉGYPTIEN, par E. Lefebvre. — MAA, DÉESSE DE LA VÉRITÉ et son rôle dans le Panthéon égyptien, par A. Wiedemann.

PÉRIODIQUES

Berliner Philologische Wochenschrift, 24 septembre 1887, n° 39 : Der Dialekt der homerischen Gedichte, bearbeitet von J. V. LEEUWEN und M. B. MENDEZ DA COSTA. Aus dem holländischen uebersetzt von E. MEHLER. (P. Cauer : laisse à désirer, idées arriérées.) — POLYAENI Stratagematon libri VIII ex rec. E. WOELFFLIN, iterum rec. I. MELBER (H. Laudwehr : excellente édition). — P. VERGILI MARONIS Carmina, edidit G. THILO (O. Güthling : réaction dans le sens conservateur). — C. IULII CAESARIS de bello Gallico, rec. H. WALTHER (R. Schneider : soigné). — F. MÜLLER, Historisch-Etymologische Studien über mathematische Terminologie (S. Günther : utiles recherches d'un mathématicien distingué). — POUPIN, La musique chez les Grecs (K. V. Jan : ignorance presque absolue de la question). — C. BAYET, Précis de l'histoire de l'art (Ad. Boetticher : bon). — O. KÜBLER, Lateinische Pensa für die unteren Gymnasialklassen (W. Nitsche).

— 1^{er} octobre 1887, n° 40 : König Oedipus, tragödie des SOPHOKLES übersetzt von E. MÜLLER (Wecklein). — EURIPIDIS Medea für den Schulgebrauch erklärt von S. MEKLER (Wecklein : des choses bonnes et nouvelles). — P. OVIDII NASONIS Metamorphoseon XIII, XIV, edited with notes by CH. SIMMONS (R. Ehwald : défectueux dans le détail, mais quelques nouvelles lectures). — Q. CURTI RUFII Historiae ed. M. SCHMIDT (E. Hedicke : peu satisfaisant). — Schulwörterbuch zu M. Schmidts Q. CURTI RUFII Historiae von M. SCHMIDT (E. Hedicke). — W. IMMERWAHR, De Atalanta (Roscher : soigné). — G. LOESCHKE, Boreas und Oreithya am Kypseloskasten (Roscher : remarquable). — L. v. URLICH, Arkesilaos (O. Bie : bon travail ; l'auteur et le critique admettent l'opinion de Wissowa touchant la Venus Genetrix). — E. OBERHUMMER, Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien, Leukas im Altertum. Mit zwei Karten (R. Weil : intéressant).

— 8 octobre 1887, n° 41 : TH. SAARMANN, De Cenomao Gadureno (P. Wendland : approfondi.) — H. BECKH, De Geoponicorum Codicibus. (W. Gemoll). — P. LANGEN, Plautinische Studien. (Commencement d'un long compte-rendu.) — M. ALBERT, Art poétique d'Horace, publié avec introduction et notes. (O. Weissenfels : satisfaisant.) — Antibarbarus der lateinischen Sprache von J. P. H. KREBS, sechste Auflage von J. H. SCHMALZ. (Très bon.) — E. WINDISCH, Georg Curtius. (H. Ziemer : excellente biographie.)

— 15 octobre 1887, n° 42 : PLATONIS Apologia Socratis, with introduction and notes by J. ADAM. (O. Apelt : le fond est aussi louable que l'exécution matérielle.) — CH. WADDINGTON, Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon. (K. Troost.) — P. LANGEN, Plautinische Studien. (G. Langrohr : fin d'un long compte-rendu en somme très favorable.) — S. AVRELI AUGUSTINI Speculum et liber de divinis scripturis rec. WEIHRICH. (H. Rönisch : digne d'éloges.) — A. MARTIN, Les cavaliers athéniens. (Thalheim : sujet traité beaucoup trop longuement, mais avec compétence.) — J. H. SCHMALZ, Deutsche Vorlagen zum Uebersetzen ins Lateinische. (O. Weissenfels.)

— 22 octobre 1887, n° 43 : SOPHOKLES Oedipus Tyrannos erklärt von J. HOLUB. (H. Müller : bon.) — G. GRAEBER, Einige Reste nebengeordneter Satzbildung in untergeordnetem Satzgefüge bei THUKYDIDES und XENOPHON. (G. Behrendt : sujet nouveau, traité avec savoir.) — H. BRAUN, PROCOPIUS Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem. (Wäsche : très soigné.) — E. REICHENHARDT, Der Infinitif bei LUCREZ. (J. H. Schmalz : complet, bien ordonné.) — VIRGILE par A. COLLIGNON. (H. Kern : non sans mérite, mais du verbiage.) — E. A. FREEMAN, The chief periods of European history. (H. Schiller : rien de nouveau.) — F. GNECCHI, Alcuni aurei romani inediti nella collezione Trivulzio a

Milano (— X — : 76 monnaies d'or inédites.) — H. MÜLLER, Griechische Reisen und Studien. (R. Krumbacher : vulgarisation.) — CH. DE MOUV, Lettres athéniennes. (F. Baumgarten : superficiel, déclamatoire, sentimental ; l'auteur s'obstine à parler d'archéologie, où il n'entend rien, et accumule les erreurs.) — RIVOYRE, De l'étude du grec. (Vogrinz : le critique reproche à l'auteur d'avoir comparé l'esprit français à l'esprit grec, et pense que la comparaison devrait plutôt se faire au profit de l'esprit germanique, les Français ayant plutôt l'esprit romain.)

— 29 octobre 1887, n° 44 : E. ROSENBERG, Curae Demosthenicae (W. Grasshoff : bon). — A. CINQUINI, Andocidis de Codicibus qui in bibliotheca Ambrosiana exstant (H. Lecoq). — TH. THALHEIM, De Dinarchi Codicibus. Dinarchi orationes III (W. Grasshoff : deux bonnes publications). — I Carmi di Valerio Catullo tradotti e annotati dal Prof. L. TOLDO (A. Magnus : sans valeur, l'auteur n'est pas au courant et procède avec légèreté). — J. W. BECK, De Valerio Probo Berytio (B. Kübler). — J. POIRER, Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la république (J. Peters : intéressant et original.) — L. CORRERA, Di alcune imposte dei Romani (H. Schiller : bon, sans rien de nouveau.) — D. RENNERSCHNITZ, De Argonautarum fabula (G. Khaack reproche à l'auteur d'être ignorant et de n'avoir pas le sens commun). — T. MOMMSEN, Beiträge zur Lehre der griechischen Präpositionen (G. Vogrinz : excellent). — O. BRÜHMANN, Ueber den Gebrauch des Konditionalen *ni* in der älteren Latinität (-Z- : intéressant.) — M. MEIRING, Lateinische Grammatik. Siebente Auflage bearbeitet von J. FISCH (S. Schäfer.)

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 27 août 1887 : VERNES, une nouvelle hypothèse sur la composition du Deutéronome, examen des vues de M. G. d'Eichthal (Horst : témoigne de la grande incertitude des résultats de la critique actuelle). — FRIEDLIEB, das Leben Jesu Christi des Erlösers mit neuen histor. u. chronolog. Untersuchungen. (Schnapp.) — EHSES, Landgraf Philipp von Hessen und Otto von Pack. (Friedensburg.)

— N° 18, 10 septembre 1887 : POZNANSKI, Ueber die religionsphilosophischen Anschauungen des Flavius Josephus ; LEWINSKY, Beiträge zur Kenntniss der relig. Anschauungen des Fl. Josephus (Schürer). — The Christ and the fathers, by a historical scientist (Harnack). — GLOAG, Introd. to the catholic epistles (Harnack). WILHELM, De Minucii Felicis Octavio et Tertulliani Apologetico (Harnack : de bonnes choses, mais l'argumentation n'est pas irréfutable). — BOISSIER, Commodien. (Ficker : utile et sera le bienvenu). — WITTE, Das Leben Tholucks. 1826-1877. — OLDENBERG, J. H. Wichern, sein Leben und Wirken.

— N° 19, 24 sept. 1887 : GOSSRAU, Commentar zur Genesis (Budde). — TISCHHAUSER, Handbuch der Kirchengeschichte (Harnack). — DALTON, Verfassungsgeschichte der ev.-luther. Kirche in Russland (Harnack). — BIEDERMANN, Christliche Dogmatik, II (Kastan). — SIGWART, Vorfragen der Ethik (Kastan). — BIEDERMANN, Ausgewählte Vorträge und Aufsätze.

Woehenschrift für Klassische Philologie, 17 août 1887, n° 32/33 : AESCHYL tragoediae. Edid. H. WEIL (Oberdick : suite de l'article du numéro précédent). — EURIPIDES Herakliden zum Schulgebrauche mit erkl. Anm. von W. BAUER. 2^{te} Aufl. bearb. von N. WECKLEIN (Tachau : édition remaniée et fort améliorée). — TH. ZIELINSKI, Die Märchenkomödie in Athen (Zacher : bonne contribution aux recherches sur les contes, mais l'essai de prouver que des contes forment le fond de beaucoup de comédies grecques, et notamment des Oiseaux d'Aristophane, est manqué). — E. A. JUNGHAHN, Studien zu Thukydides (Widmann : J. explique les « énigmes » dans Thucydide par la supposition d'un rédacteur inconsideré). — FR. CRAMER, De perfecti conjunctivi usu potentiali apud priscos scriptores Latinos (Landgraf : bon). — F. CURSCHMANN, Horatiana (Dettweiler : travail estimable, mais peu nécessaire). —

A. DEPPE, Kriegszüge des Tiberius in Deutschland (Violet : digne d'attention). — L. ANNAEI SENECÆ dialog. libr. XII rec. M. C. G. (W. Gemoll : progrès considérable sur les éditions de Haase et Koch). — Poetae latini aevi Carolini, III, 1, rec. L. TRAUBE (Manitius : ce demi-tome est, sous tous les rapports, digne de ses devanciers). — E. KOCH, Kurzgefasste griech. Schulgrammatik, I, 2^{te} Aufl. (Sitzler).

— 24 août 1887, n° 34 : AESCHYLI tragoediae. Edid. H. WEIL (Oberdick : fin de ce compte-rendu). — EURIPIDES' Iphigenie bei den Tauriern erkl. von CHR. ZIEGLER (Wecklein : belle édition classique). — THUCYDIDIS libri octo. Ed. POPPO STAHL (Steup : recommandé avec certaines réserves). — W. DEECKE, Die italischen Sprachen (Ziemer : précis utile et pratique). — G. RICHARDSON, De *dum* particula apud priscos script. lat. usu (Landgraf : bon).

— 31 août 1887, n° 35 : A. SCHNEIDER, Der troische Sagenkreis, in der ältesten griech. Kunst et J. VOGEL, Scenen euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden (Weizsäcker : premier article). — C. FORSMAN, De Aristarcho lex. Apolloniani fonte (Roellig : somme toute, digne d'attention). — H. MEUSEL, Lexicon Caesarianum. Fasc. IV (Neitzert). — HORATIUS. Erkl. von A. KISSLING, II, Satiren (Rosenberg : beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre). — H. PLANER, De *haud* et *haudquaquam* negationum apud scriptores Latinos usu (Landgraf : méritoire). — A. GEHRING, Die Behandlung der griechischen Syntax in Obertertia und Sekunda (Sitzler). — L. HAVET, Abrégé de grammaire latine (Golling trouve beaucoup à redire).

— 7 septembre 1887, n° 36 : A. SCHNEIDER, Der troische Sagen-Kreis in der ältesten griechischen Kunst, et J. VOGEL, Scenen euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden (Weizsäcker [2^e art.] : le travail de Sch. est riche en résultats; l'auteur a trouvé une méthode sûre pour déterminer le rapport de l'art et de la poésie : le travail de V. est aussi une contribution bienvenue à ce chapitre important). — HOMERI Odysseae epitome. Ed. FR. PAULY. — C. WOTKE (Cauer se prononce contre l'usage de cet épitome dans les écoles). — O. PERTHES, Die platonische Schrift Menexenus im Lichte der Erziehungslehre Platos (Liebhold : l'auteur s'efforce de prouver l'authenticité de ce dialogue). — F. VOLLBRECHT, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis, 6^{te} Aufl. (Nitsche : beaucoup de remarques de détail). — CICERONIS de natura deorum. Für den Schulgebr. erkl. von A. GÖTTE (Deiter : en général recommandable). — P. DETTWEILER, Symbolae ad collocationem verborum (Landgraf : neuf, très intéressant). — E. ENGEL, Griechische Frühlingstage (Stürenburg : E. décrit la Grèce moderne dans un style clair, vif, mais un peu négligé; il aime à déclamer contre les philologues et trahit souvent une grosse ignorance dans les questions de philologie ou d'histoire qu'il se flatte de trancher). — FR. HOLZWEISSIG, Griechische Syntax für Schulen. 3^{te} Aufl. (Sitzler). — P. V. SORMANI, De Johannis Schraderi philologi vita et scriptis (Kübler : sans valeur).

— 17 septembre 1887, n° 37 : O. KRAMER, De Pelopis fabula (Zinzow : le résultat ne satisfait pas, mais l'étude est conduite avec soin et érudition). — G. OEHMICHEN, Griechischer Theaterbau (Necklein : sans être concluant, l'ouvrage suit une bonne méthode et ouvre de nouveaux points de vue.) — Bodleiana ed. R. SCHNEIDER (Egenolff : méritoire.) — K. KRUMBACHER, Ein irrationaler Spirant im Griechischen (Stier : bon). — H. W. SMYTH, The dialects of North Greece. (Cauer.) — SOPHOKLES, I : Aias, II : Antigone, ed. J. KRÁL. (Kübler.) — QUINTILIANI instit. orat. ed. F. MEISTER, vol. II (W. Gemoll : très bonne édition; beaucoup d'émendations heureuses.) — O. RIEMANN, Syntaxe latine (Weissenfels : excellente syntaxe scientifique, fort supérieure à tout ce qu'on a publié jusqu'ici en France). — E. WÖLFFLIN, Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, IV 2 (Landgraf.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 73.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

LI

UN MARIAGE IMPÉRIAL CHINOIS.

Cérémonial, par G. DEVÉRIA. In-18, illustré..... 5 fr.

LII

LES CONFRÉRIES MUSULMANES DU

HEDJAZ, par A. LE CHATELIER. In-18..... 5 fr.

LIII

LES ORIGINES DE LA POÉSIE PER-

SANE, par J. DARMESTETER. In-18..... 2 50

LIV

ARTA VIRAF-NAMAK, ou Livre d'Ardâ Virâf,

traduction par A. BARTHÉLEMY. In-18..... 5 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 808, 29 oct. 1887 : Andrew LANE, Myth, ritual and religion, 2 vols. (Tylor). — JEAFFRESON, Lady Hamilton a. lord Nelson (Hooper : intéressant et soigné.) — Mohamed Benani, a story of today. — SALMON, grosticism a. agnosticism a. other sermons. — Some books on education. — The word « mort » in Shakspeare. (Skeat.) — Isis. Thames, Oxford. (Moberly.) — « Cave in » (Wedgwood.) — The etymology of « embelif. » (Paget Toynbee.) — Fick's reconstruction of Hesiod : Hesiods gedichte, by Aug. FICK. (Sayce : arrive en somme à la même conclusion que Paley.) — Sidgwick's edition of the Eumenides. (Paley.) — JACKSON, Dalmatia, the Quarnero and Istria, with Cettigne in Montenegro and the Island of Grado, 3 vols. (Browne.) — Gomme's « Romano-British remains ». (Gomme et Watkin.) — Jacob and Joseph in the inscription of Thothmes III. (De Horrack.)

— N° 809, 5 nov. 1887 : A. Church Dictionary, by W. Farquhar Hook, fourteenth edition, adapted to the requirements of the present day, p. p. HOOK et STEPHENS ; CUTTS, A dictionary of the church of England ; BENHAM, A dictionary of religion, an Encyclop. of christian a. other religions doctrines, denomin., etc — MAURICE, The revolutionary movement of 1848-1849. (Bien informé.) — O. S. BURKE, The South isles of Aran, county Galway. — SARGANT, Inductive political economy, vol. J. — Ancient ethnology. (Petrie.) — A Hittite symbol (Sayce.) — Early Hebrew mss. of the Old Testament. (Schiller-Szinessy.) — Ingulfs redivivus. (Round.) — H. W. WALLIS, The cosmology of the Rig-Veda. (Munster : très bon ; sujet traité avec beaucoup de clarté et de précision.) — JORET, Flore populaire de la Normandie (de grande valeur.) — STORRIE, The flora of Cardiff. — Sidgwick's edition of the Eumenides. (Sidgwick.) — FRITH, my autobiography and reminiscences, 2 vols. — Gomme's « Romano-British remains. » (Gomme et Haverfield.)

The Athenaeum, n° 3131, 29 oct. 1887 : CABOT, A memoir of Ralph Waldo Emerson 2 vols. — DIXON, A century of Village Nonconformity. — A collection of letters of Thackeray. — The autobiogr. of Roger North. p. p. JESSOPP. — Y Llyvyr Coch o Hergest. y Gyvrol I. The Text of the Mabinogion, and other Welsh tales from the Red Book of Hergest, p. p. John RHYS a. J. G. EVANS. — The war of the succession in Spain (Parnell : les exploits de Petersburg seraient une fiction). — « Dame Wiggins of Lee » (Hall). — The life of Mr. James Quin, Comedian, with the history of the stage, to which is added a supplement arranged from authentic sources.

— N° 3132 ; 5 nov. 1887 : E. RENAN, Histoire du peuple d'Israel, vol. I. (brillant et attachant.) — MAURICE, The revolutionary movement of 1848-49. (Fait avec beaucoup de soin.) — NORMAN, The corsairs of France (souvent inexact). — CHURWARD, My consulate in Samoa. — Works on Irish history (PRENDERGAST, Ireland from the Restoration to the Revolution 1660-1690 ; Parliamentary memoirs of Fermanagh and Tyrone 1613-1885, by the Earl of BELMORE. — Notes a. queries for a bibliography of the works of W. M. Thackeray. — The attack on the Tuileries (lettre de M. Huber à lord Auckland sur la journée du 20 juin). — Book of Hours, Archbishop Scrope. (Wylie.) — Domesday Book (Round). — « Dame Wiggins of Lee » (Dean). — Indian musical instruments and sanscrit songs.

Literarisches Centralblatt, n° 44 ; 29 oct. 1887 : CHANTEPIE DE LA SAUS-SAYE, Lehrbuch der Religionsgeschichte, I. (Intéressant et instructif.) — Ed. BOEHMER, des Apostels Paulus Brief an die Römer ausgelegt. —

J. SCHNEIDER, die alten Heer = und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche. (Recherches incessantes et dévouées.) — H. HILDEBRAND, Livonica. — Gangeshayagan, Andarze Atrepat Maraspandan, etc., p. p. SANJANA. — WESTPHAL, Allgem. Theorie der griech. Metrik. (3^e édit.) — OMONT, Facsimilés de ms. grecs des xv^e et xvi^e s. — AVIENI carmina, rec. HOLDER. (Fait avec soin.) — KREITEN, Molière's Leben u. Werke. (Passable.) — C. LANGE, die latein. Osterferien. — BARTSCH, die altd. Handschr. der Univ. Bibl. in Heidelberg; die Schweizer Minnesänger. — Das Nibelungenlied, hrsg. v. ZARNCKE, 6^e edit. — Spangenberg, ausgew. Dicht. — PEARSON, die Fronica. (Exact et soigné.) — SCHUM, Beschreib. Verzeichniss der Amplonian. Handschriften-Samml. zu Erfurt. — v. HEINEMANN, die Handschr. der herz. Bibl. zu Wolfenbüttel, I et II.

— N^o 45, 5 nov. 1887 : CHIAPPELLI, Studi di antica letter. christiana. (Rien de nouveau.) — HÜSING, Bernard v. Galen. (Spécimen de l'histoire faite par les ultramontains.) — WIEGAND, die Alamannenschlacht von Strassburg, 357. (Fait avec méthode et grand soin.) — SCHWABE, Studien zur Gesch. des zweiten Abendmahlstretes. — Urkund. v. Hameln bis 1407, p. p. MEINARDUS. — COHN, Zu den Paroemiographen. (Instructif.) — Reinhart Fuchs, p. p. REISENBERGER; Reinke de Vos, p. p. PRIEN. (deux éditions qui seront les bienvenues.) — ELZE, Grundr. der engl. philologie. I. (Remarquable.) — THIS, die deutsch-franz. Sprachgrenze in Lothringen; Murner, Badensfahrt, p. p. E. MARTIN. — Corresp. between Goethe a. Carlyle, p. p. NORTON; Goethe's u. Carlyle's Briefwechsel; Carlyle, Reminiscences; FROUDE, das Leben Carlyle's, übers. v. A. FISCHER; GARNEIT, Carlyle. — GIETMANN, Parzival, Faust Job u. einige verwandte Dichtungen. (Ecrit au point de vue chrétien, condamne Faust.) — CLUDIUS, der Plan von Goethe's Faust erläutert. (Livre qui n'est qu'une erreur.)

Deutsche Literaturzeitung, n^o 44, 29 oct. 1887 : MAHLER, Bibl. Chronol. u. Zeitrechnung. — REUTER, Augustin. Studien. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgesch. I. (Happel : bon travail d'ensemble.) — POSNETT, Comparative literatur (R. M. Meyer : pauvre et borné). — BLASS, Die attische Beredsamkeit, I, 2^e edit. (Maass : méritoire, mais l'exposition manque de charme). — L. LANGE, Kleine Schriften, II. — WREDE, Ueber die Sprache der Wandalen (Henning : peu heureux). — Stahr, Lessing, 9^e edit. — Est. von Fougères, Livre des Manières, p. p. KREMER (Bischoff : résultats incertains). — M. DUNCKER, Abhandl. aus der griech. Gesch. — Die Urkunden des Deutsch-Ordens-Centralarchives zu Wien. — BRÜCKNER, Beiträge zur Culturgesch. Russlands im XVII Jahrh. (Schiemann.) — Max. MAYER, die Giganten u. Titanen in der antiken Sage u. Kunst. (Koepp : du savoir et un bon jugement sur beaucoup de points). — BOUTMY, Le dével. de la soc. polit. en Angleterre (Laband : attachant).

— N^o 45, 5 nov. 1887 : WECKESSER, Zur Lehre von Wesen des Wissens. — LIKOWSKI, Verfall der unierten ruthen. Kirche, II. — ECKSTEIN, Latein. und griech. Unterricht, p. p. HEYDEN. — JAGIC, Die Menäen für den sept., oct. und nov. in den kirchenslav. Uebers. nach russ. Handschriften (Brückner : soin admirable). — BIEDERMANN, Die Insel Kephallenia im Altertum (Partsch épuise le sujet). — REITZENSTEIN, Verriianische Forschungen. (Keil : extrêmement soigné). — LEMKE, Volkstümliches in Preussen, II. (Kossinna : consacré aux légendes). — GAEDERTZ, Goethes Minchen. (E. Schmidt : très arbitraire.) — VALLAT, Thomas Moore (Brandl : bel essai, mais sans méthode rigoureuse). — STREIT, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach der Schlacht von Cannä. (Nissen : pas assez approfondi.) — Po-

lit. Corresp. der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reform. II, 1531-1539, p. p. WINCKELMANN. (Remarquable.) — Corresp. inéd. du comte d'Avaux, p. p. BOPPE (Schirren : bon). — PRCHUEL LOESCHKE, Kongo-land. — DIERKS, Houdons Leben u. Werke (Bode : modeste).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 19, 15 sept. 1887 : Dr. Martin Luthers Werke, krit. Gesammtausg. III et IV. (Kolde). — HAUGK, Kirchengeschichte Deutschlands, I (Möller : livre fait avec le plus grand soin et qui offre aux recherches de détail ultérieures un fondement solide et commode). — FESTER, die armirten Stände u. die Reichskriegsverfassung, 1681-1697. (Krebs : beaucoup de lacunes, la politique de Hambourg mal jugée; du bon pourtant, et ne faut-il pas chicaner celui qui donne le premier coup de bêche dans un terrain ingrat et dur?).

— N° 20, 1^{er} oct. 1887 : USENER, Altgriech. Versbau (Westphal : étude tout à fait intéressante). — PRICK, Luther's « eine feste Burg » in 21 Sprachen (Biernatzki). — Gujastak Abalish, p. p. A. BARTHÉLEMY (Justi : excellente édition). — Monumenta medii aevi res gestas Poloniae illustrantia, IX, 1153-1333 (Perlbach).

N° 21, 15 octobre 1887 : Tandareis und Flordibel, ein höfischer Roman von dem Pleiaere, p. p. KHULL (Steinmeyer : beaucoup de critiques à faire). — GESS, Christi Person und Werke, III (Düsterdieck). — THIÉVENIN, Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carlovingienne (Sickel : recueil abondant et très bien composé).

— N° 22, 1^{er} novembre 1887 : SOLTAV, Prolegomena zu einer röm. Chronologie (Niese : grand article de discussion). — STÄLIN, Geschichte Württembergs, I, 2, 1268-1496. (Stälin). — JOACHIM, die Entwickel. des Rheinbundes vom Jahre 1658. (Krebs : on ne peut approuver la conclusion de l'auteur.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. L. DE RONCHAUD

Directeur des Musées nationaux.

VI

ÉTUDES ICONOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES SUR LE MOYEN ÂGE

Par Eug. MUNTZ

In-18 de luxe..... 5 fr.

Les parements historiés du IV^e au XII^e siècle. — La décoration d'une basilique arienne au V^e siècle. — Les légendes de Charlemagne dans l'art du moyen âge. — La miniature irlandaise et anglo-saxonne au IX^e siècle. — Table alphabétique.

Le Puy, imprimerie Marchessou Als, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).**MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

COLLECTION DES CONTES ET CHANSONS POPULAIRES
VOLUME XII

CONTES POPULAIRES BERBÈRES

RECUEILLIS, TRADUITS ET ANNOTÉS

Par René BASSET, Professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.

Joli volume in-18..... 5 fr.

PUBLICATIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

Année 1887. N° 1..... 5 fr.

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

Tome VIII. (Le n° 6 vient de paraître). Abonnement..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 810, 12 nov. 1887 : BLYDEN, Christianity, Islam and the Negro race (Sayce : très intéressant et remarquable). — Kate NOR-GATE, England under the Angevin Kings, 2 vols. (Howlett : de petites erreurs, mais « really creditable » et doit faire partie de toute bibliothèque historique). — The Anglo-Indian codes, pp. W. STOKES, I, Substantive law. (Field). — TIKHOMIROV, Russia political and social, translated from the French by AVELING, 2 vols. — Idris Vychan (not. nécrol.) — The first mayor of London (Round). — Ingulfus redivivus (de Gray Birch). — A Hittite symbol (Tyler). — Early Hebrew mss. of the Old Testament (Neubauer). — « Mort » « Amort » (Edmonds). — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cäsars und seiner Fortsetzer ; BOND a. WAL-POLK, Caesar's Gallic war (Haverfield). — Etruscan divinity-names (Rob. Brown). — PEARSON, Die Fronica, ein Beitrag zur Gesch. des Christusbildes im Mittelalter. (Weale : étude de grande valeur).

The Athenaeum, n° 3133, 12 nov. 1887 : JEAFFRESON, Lady Hamilton a. lord Nelson, an historical biography based on letters a. other documents, in the possession of Alfred Morrison. (Malgré tout, n'ajoute rien d'important et a négligé quelques sources.) — WAKE, Serpent worship a. other essays, with a chapter on totemism. — BEATTY KINGSTON, Monarchs I have meet, 2 vols. — G. SAINTSBURY, Manchester. — NEWALL, The Highlands of India. — TROLLOPE, What I remember, 2 vols. — The casket letters (Philippon). — The sacred Bo tree of Ceylon (A. Gray). — Church register (Hallen). — Farringdon ward (Sharpe). — The palace at Tyrins (Penrose). — The old German puppet play of Doctor Faust, translated by HEDDERWICK.

Literarisches Centralblatt, n° 46, 12 nov. 1887 : GLA, die Originalsprache des Matthäusevangeliums. — WILHELM, de Minucii Felicis Octavio et Tertulliani Apologetico. (Exact et convaincant.) — SCHULTZE, Gesch. des Unterganges des griech. röm. Heidentums, I, Staat u. Kirche im Kampfe mit dem Heidentum. (Manque de précision en ce qui concerne Constantin ; récit attachant.) — MUND VON POCHHAMMER, Bildnisse der deutschen Kaiser. — HAFNER, Gesch. von Ravensburg. — TOLLIN, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg, 2 vols. (Intéressant, quoique long.) — TCHIHATCHEF, Kleinasien. — Die homer. Hymnen, hrsg. und erläut. von GEMOLL. (Utile.) — Sophocle, p. p. SEMITELOS, I, Antigone. (200 conjectures insérées dans le texte ! Quelques-unes acceptables pourtant.) — Le manuel de Dhuoda, p. p. BONDURAND. (Important.) — DEVILLARD, Chrestomathie de l'ancien français. (Il faudrait laisser de côté les étymologies.) — Edda Snorra Sturlusonar, III, 2. — SEEMÜLLER, Seifried Helbling. (Edition définitive pour l'instant.) — Die Gedichte Reinmars von Zweter, p. p. ROETHE. (Travail solide et soigné.) — BLEIBTREV, Gesch. der engl. Literatur im XIX Jahrh. (Remarquable.) — Chronik der Gesellschaft der Mahler, 1721-1722, p. p. WETTER. — WÖRNER, Kunstdenkmäler im Grossherzogthum Hessen. — GÖLLER, Zur Aesthetik der Architektur. — HASE, die Entwickel. des Buchgewerbes in Leipzig, Vortrag.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46, 12 nov. 1887 : HEINRICI, das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinther. — Chrysostomus, De sacerdotio libri sex, p. p. SELTMANN (Schanz : remarques instructives.) — FOWLER, The principles of morals, II. — Verzeichnis der Incunabeln der Cantonsbibliothek Solothurn, hrsg. von GISI, II. H-Z. — STOLL, die Sprache der Ixil-Indianer. — Zeisberger's Indian dictionary. — Plutarchi de proverbii Alexandrinorum libellus ineditus

p. p. CRUSIUS. (Warnkross : très bon.) — Sallusti Catilina, Jugurtha, ex Historiis orationes et epistolae, p. p. EUSNER (Scheindler : louable.) — W. MÜLLER, Mythologie der deutschen Heldensage (Rödiger : on ne peut être d'accord avec l'auteur dont la méthode est superficielle.) — Ultime lettera di Jacopo Ortis, p. p. MARTINETTI e ANTONA TRAVERSI. (Wiese.) — Livonica, vornehm. aus dem XIII Jahrh. im. Vatican. Archiv, p. p. H. HILDEBRAND. (Perlbach.) — HOHOFF, Die Revolution seit dem XVI Jahrh. im Lichte der neuesten Forschung. (Marcks : prétend que depuis Luther le monde est engagé dans une fausse voie, et cite les témoignages des écrivains protestants et libéraux ; mais tous ces témoignages sont-ils exacts et que signifient-ils dans le contexte?) — HAMONT, Lally Tollendal. (A. Stern : récit clair et attachant.) — Friedrich der Grosse, Denkwürdigkeiten seines Lebens nach seinen Schriften. — GUMPRECHT, Der Mittlere Isonzo u. sein Verhältnis zum Natisone. — HASENCLEVER, Der altchristliche Gräberschmuck. (Heinrich : résultat final contestable, mais études faites avec soin.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 23, 15 novembre 1887 : WEISS, Lehrbuch der Einleitung in das Neue Testament (Holtzmann). — Deutsche Reichstagsakten IV u. V^{er} Band (Kagelmacher). — VOLKMAR, Paulus von Damaskus bis zum Galaterbrief (Grafe : étude pénétrante et sagace).

Theologische Literaturzeitung, n° 20, 8 oct. 1887 : CHANTEPIE DE LA SAUSAYE, Lehrbuch der Religionsgeschichte, I. (Holtzmann : répond, comme ensemble, aux exigences d'un pareil manuel). — RIESS, Bibel-Atlas (Socin). — SEUFERT, der Ursprung u. die Bedeut. des Apostolates in der christl. Kirche der ersten zwei Jahrh. (Harnack : solide et utile.) — EGLI, die Sanct Galler Täufer. (Stähelin). — GRAUBNER, Ein Beitrag zur Lebensgesch. M. Rinckarts. — P. CASSEL, Friedrich Wilhelm II (Meier : parfois des « extravagances »).

— N° 21, 22 oct. 1887 : Annales du musée Guimet, IX. — Neuere Arbeiten zur alten Kirchengeschichte und Patristik; VOLKMAR, Paulus Damascus bis zum Galaterbrief; OHLE, die Essäer des Philo; MANEN, Marcion's Galaterbrief; HILGENFELD, Hermæ Pastor; WENDLAND, Quaestiones Musonianæ; NES, Het Nieuwe Testament in de Clementinen; HAUSSLEITER, Primasius von Hadrumetum; SELTMANN, Des hlg. Joh. Chrysostomus περί λερωσµης; Zigabeni comment. in xiv epp. Pauli et vii catholicas, prim. ed. CALOGERAS; MANCHOT, die Heiligen (Harnack). — HARNACK, Lehrbuch der Dogmengeschichte, II, die Entwickel. des kirchl. Dogmas, 1. (Harnack). — SEPP, Kerkhistorische Studien et Bibliothek van nederlandsche kerkgeschiedschrijvers (Kattenbusch). — ANDREE, Ein Martyrium in Genf, Kulturhistor. Zeitbild aus dem XVI Jahrh. (Stähelin.) — BAUR, Lebensbilder aus der Geschichte der Kirche u. des Vaterlandes.

— N° 22, 5 novembre 1887 : SCHULTZE, Geschichte des Untergangs des griech. röm. Heidentums, I Staat u. Kirche im Kampfe mit dem Heidentum, I (Jülicher : désappointée ; mal réussi). — SELL, die geschichtl. Entwickel. der Kirche im XIX Jahrh.; HEINRICI, die Forschungen über die paulin. Briefe (Grase). — GESS, Christi Person u. Werk nach Christi Selbstzeugniss u. den Zeugn. der Apostel, III. (Hermann).

Wochenschrift für klassische Philologie, 21 septembre 1887, n° 38 : Griech.-Dialekt-Inschriften, hrsg. von H. COLLITZ IV, (Cauer : index soigné et pratique, du premier volume). — F. B. JEVONS, The development of the Athenian democracy (Holm : très ingénieux, mais quelquefois sans les

preuves nécessaires). — HOMERI *Odyssea* schol. in usum ed. P. CAUER (Sittl : l'essai de réformer le texte d'Homère suivant les résultats de la linguistique mérite un accueil bienveillant). — HERODOTI *historiarum liber VI*. Scholarum in usum ed. A. HOLDER (W. Gemoll : détaillé). — A. BAUER, *Thukydides und H. Müller-Strübing* (Widmann : mérite les remerciements de tous ceux qui repoussent le nihilisme de la méthode). — VERGILI *Aeneis*. Scholarum in usum ed. W. KLOUCEK ; VERGILI *Bucolica Georgica Aeneis*. Rec. O. GÜTHLING ; VERGILI *carmina*. Ed. G. THILO (W. Gemoll : la première édition est circonspecte dans la constitution du texte et concise dans les remarques ; la deuxième est une bonne édition classique, sans avoir beaucoup de valeur scientifique ; la troisième est riche de fond). — QUINTILIANI *institut. or. l. X*. ed. F. MEISTER (W. Gemoll).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. L. DE RONCHAUD

Directeur des Musées nationaux.

VI

ÉTUDES

ICONOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR LE MOYEN ÂGE

Par EUG. MUNTZ

In-18 de luxe..... 5 fr.

Les parements historiés du iv^e au xii^e siècle. — La décoration d'une basilique arienne au v^e siècle. — Les légendes de Charlemagne dans l'art du moyen âge. — La miniature irlandaise et anglo-saxonne au ix^e siècle. — Table alphabétique.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

1^{re} année, 1887.... 20 fr. | Abonnement, 1888. 20 fr.

SOMMAIRE DU N° 4 (qui termine l'année) : Le droit naturel au XVII^e siècle, par Funck-Brentano. — Lettres de Louis XV au comte de Coigny, par le duc de Broglie. — Négociations relatives à un projet d'établissement colonial français, en 1845, par le comte B. d'Harcourt. — Jean de Bry et Joseph Bonaparte, par L. Pingaud. — Origines de la diplomatie. Les plus anciens traités dans l'antiquité grecque, par M. Geffroy. — L'Allemagne au lendemain de la guerre de 1866, par M. Rothan. — Variétés, Chronique, etc.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 811, 19 nov. 1887 : Lieut. col. John DAVIS, The history of the second Queen's Royal Regiment, now the Queen's (Royal West Surrey) Regiment, vol. I, the English Occupation of Tangiers from 1661 to 1684 (Rob. Brown). — HUTTON, Essays on some modern guides of English thought in matters of faith (W. Lewin). — BENSON, William Laud, sometime archbishop of Canterbury, a study (S. R. Gardiner : très peu satisfaisant; l'auteur n'a pas pris la peine de vouloir faire un bon livre). — Sophie BRYANT, Educational ends. — SHAND, Half a century, or changes in men and manners. — Classical school books (The Knights of Aristophanes, p. p. MERRY; The Eumenides of Æschylus, p. p. SIDGWICK; Cicero, Catilinarian speeches, p. p. UPCOTT). — M. F. S. Haydon (not. nécrol.). — M. Maurice's « The revolutionary movement of 1848-1849 » (K. Blind). — Ingulfus redivivus (Round). — Pythagorean Hittites (Sayce). — Dr South and a maxim of La Rochefoucauld (Evan Daniel). — The Gospel according to saint Matthew in Anglo-Saxon, Northumbrian and old Mercian versions, a new édition, by W. SKEAT (Napier). — Dr. Sweets lectures on phonetics. — The Hittites (Conder). — The old Irish Glosses at Würzburg and Carlsruhe (Whitley Stokes). — R. LOWETT, Pictures from Holland, drawn with pen and pencil. — Clepsydras in Egypt (Griffith).

The Athenæum, n° 3134, 19 nov. 1887 : Memorials of Coleorton, being letters from Coleridge, Wordsworth and his sister, Southey and Sir Walter Scott to Sir George and lady Beaumont, 1803-1834, p. p. W. KNIGHT, 2 vols. (publication fort intéressante et bien éditée.) — TERRIEN DE LACOUPERIE, The language of China before the Chinese, researches on the Chinese spoken by the pre-Chinese race of China Proper previously to the Chinese occupation (inestimable comme ouvrage à consulter sur la question la plus intéressante et la plus complexe de l'éthnologie de l'Asie du Sud-Est.) — Alumni Oxonienses, the members of the University of Oxford 1715-1886, vol. I; London Marriage Licences, 1521-1869, Durham Visitation pedigrees, 1575-1615, 1666; The Visitation of Middlesex 1663-1664, p. p. FOSTER — HUTTON, Essays on some of the modern guides of England, thought in matters of faith. — Our library table (entre autres, DEVENDRA DAS, Sketches of Hindoo life.) — The Boleyn family (M.W. Bullen.) — Domesday Book (W. de Gray Birch.) — Lady Hamilton and lord Nelson. (Jeaffreson.) — « Titmarsh » (C. P. Johnson.) — The report of the Deputy Keeper. — The archaic sculpture of the Acropololis (H. Wallis.) — Evang. M'CONNOR, An index to the works of Shakspeare.

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 19 nov. 1887 : theolog. Jahresbericht, p. p. LIPSIVS VI, 1887. — WICKES, a treatise on the accentuation of the 21 so called prose books of the Old Testament. (Kautzsch : très méritoire.) — LE SAVOUREUX, Etudes historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament. (Horst : recueil d'essais.) — Fdr. ZIMMER, der Römerbrief, übersetzt und kurz erklärt. (Grate : à ne recommander qu'avec de grandes réserves.) — BRAMBACH, Psalterium, bibliograph. Versuch über die liturg. Bücher des christl. Abendlandes (Ranke.) — von SCHERER, Handbuch des Kirchenrechts. I, 2. (K. Köhler : travail scientifique remarquable.) — THOMASIVS, Christi Person und Werk, I. (W. Hermann.) — Theolog. Arbeiten aus dem rhein. wissenschaftl. Predigerverein. (Fay.) — SALTER, die Religion der Moral, übers. von GYZICKI. — Hegels vollständige Ausgabe, XIX Band, Briefe von und an Hegel, hrsg. von K. HEGEL.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

TURGOT

Par M. Léon SAY, de l'Académie française.

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché.... 2 fr.

GEORGE SAND

Par E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché..... 2 fr.

En vente

VICTOR COUSIN

Par M. JULES SIMON

De l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Par M. GASTON BOISSIER

De l'Académie française.

MONTESQUIEU

Par M. ALBERT SOREL

Pour paraître incessamment

VOLTAIRE

Par M. Ferdinand BRUNETTIÈRE

RACINE

Par M. Anatole FRANCE

En préparation

Villon, par M. Gaston PARIS, membre de l'Institut.

D'Aubigné, par Guillaume Guizot, professeur au Collège de France.

Boileau, par M. Ferdinand BRUNETTIÈRE.

Pascal, par M. HAVET, membre de l'Institut.

Joseph de Maistre, par le vicomte Eugène-Mélchior de Vogüé.

Lamartine, par M. DE POMAIROLS.

Balzac, par M. Paul BOURGET.

Musset, par M. Jules LEMAITRE.

Sainte-Beuve, par M. TAINÉ, de l'Académie française.

Guizot, par M. G. MONOD, directeur de la *Revue historique*.

Rousseau, par M. CHERBULIEZ, de l'Académie française.

Chaque volume est consacré à un écrivain différent et se vend séparément.

Prix du volume in-16, broché, avec un portrait en photogravure. 2 fr.

LIBRAIRIE DE L'ART

29, CITÉ D'ANTIN, PARIS.

VIENT DE PARAÎTRE

FEUILLETS GLANÉS

Un magnifique volume in-8° grand colombier

Renfermant vingt Poésies inédites, d'après vingt Eaux-fortes.

COLLABORATEURS

POÈTES

Jean Aicard, Th. de Banville, Léonce Benedite, Henri Bernès,
Paul Bourget, François Coppée, de l'Académie française, Adrien Dézamy,
Pierre Gauthiez, Philippe Gille, Aimé Giron,
Emile Goudeau, Charles Grandmougin, Félix Jeantet, André Lemoyne,
Catulle Mendès, Jean Rameau, Armand Silvestre,
Joséphin Soulayr, Sully-Prudhomme, de l'Académie française,
André Theuriot.

PEINTRES

Bernier, Blanchard, F. Bonvin, F. Boucher, Chaplin, Constable,
F. Ehrmann, G. Ferrier, Fragonard, Galbrund, J. Henner,
Q. de La Tour, Meissonier, G. Metsu, J. F. Millet, P. Potter, G. Ricard,
Steinheil.

AQUAFORTISTES

Ch. de Billy, Boilvin, Brunet-Debaines, Daumont, Didier, L. Flameng,
Léon Gaucherel, Gaujean, de Goncourt, Edm. Hédouin,
Jacquemart, A. Lalauze, Alph. Leroy, Martial, Rajon, Ch. Waltner.

ENCADREMENTS, FRISES, CULS-DE-LAMPE & RELIURE

Dessinés par J. HABERT-DYS

Tirage en bistre des eaux-fortes et du texte.

Prix, relié. 30 fr.

40 exemplaires sur Japon, numérotés à la presse. 400 fr.

Le Puv. imprimerie Marchessou fils. boulevard Saint-Laurent. 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES BENI-ZEIYAN, ROIS DE TLEMÇEN

COMPLÈMENT DE LEUR HISTOIRE

OUVRAGE DU CHEIKH MOHAMMED ADD' AL-DJALIL AL-TENESSY

Par l'abbé BARGÈS

Un volume in-8 de 620 pages, tiré à 300 exemplaires..... 12 fr.

LE ROMAN DE RENART

PUBLIÉ PAR Ernest MARTIN

I^{er} volume, 12 fr. 50. — II^e volume, 10 fr. — III^e volume, 15 fr.

Observations sur le Roman de Renart, suivies d'une Table alphabétique des noms propres (fin de l'ouvrage)..... 4 fr. 40

ÉTUDE SUR LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTÉ AU VII^e SIÈCLE

PAR E. AMELINEAU. — Un volume in-4..... 15 fr.

J.-G. DROYSSEN

PRÉCIS DE LA SCIENCE DE L'HISTOIRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA 3^e ÉDITION, PAR P.-A. DORMOY. — In-8. 2 fr. 50
Publié dans le même format que l'*Histoire de l'Hellénisme*, de DROYSSEN.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 812, 26 nov. 1887 : (The history of Oxford : **LYTE**, A history of the University of Oxford, from the earliest times to the year 1530; **BOASE**, Oxford, « Historic towns » (Elton : deux importants ouvrages). — **GUPPY**, The Solomon islands and their natives; The Solomon islands, their geology, general features and suitability for colonisation. (Keane.) — **CRUISE**, Thomas a Kempis, notes of a visit to the scenes in with some account of the examination of his relics. (Kettlewell : écrit au point de vue catholique romain). — The south isles of Aran (Hart). — **Ingulfus redivivus** (W. de Gray Birch et Warren). — A Hittite symbol (Th. Tyler). — An early English deed (Round). — **LANGEN**, Plautinische Studien. (Sonnenschein : comme dans son précédent ouvrage « Beiträge zur Kritik und Erklärung des Plautus », paru en 1880, montre un sens sain et un grand savoir.) — **Ektotibhāva** (Max Müller, Sarat Chandra Dās et Rhys Davids). — The Glaser inscriptions from Yemen (Collins). — The Oghams on the Kirk Michael Cross (Southesk).

The Athenaeum, n° 3135, 26 nov. 1887 : **Ernst II**, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, Aus meinem Leben, und aus meiner Zeit, Erster Band. (Premier volume des mémoires du duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha, frère du prince-consort; va jusqu'à Olmütz, en 1850; n'est pas aussi intéressant qu'on l'aurait attendu; style monotone quoique clair; peu de peintures animées et vivantes; toutefois, solide contribution à l'histoire d'une période importante). — **SAINTSBURY**, A history of Elizabethan literature (bon guide; les jugements sont éclairés par des extraits bien choisis qui forment une anthologie instructive; mais, en somme, moins une histoire qu'un essai critique). — The life of Jabez Bunting, by his son Thomas Percival Bunting, continued by the Rev. Stringer Rowe. — **Ferd. de LESSEPS**, Recollections of forty years, translated by **PITMAN**, 2 vols. — The Casket letters (Henderson). — **Domesday book** (Round). — The Hirst library. — Lady Hamilton and lord Nelson. (Jeaffreson.) — « Dame Wiggins of Lee » (Hall). The life and letters of Charles Darwin, including an autobiographical chapter, edited by his son Francis DARWIN, 3 vols. — M. Darwin and M. S. Butler (S. Butler). — Notes from Crete (Hirst). — The « **Œdipus Tyrannus** » at Cambridge.

Literarisches Centralblatt, n° 47, 19 nov. 1887 : **USTERI**, Wissenschaftl. u. prakt. Commentar über den ersten Petrusbrief, I, die Auslegung. — **LINSENMEYER**, Gesch. der Predigt in Deutschland von Karl dem Grossen bis zum Ausgang des XIV Jahrh. (Instructif et utile.) — **STREIT**, Zur Gesch. des zweiten pun. Krieges in Italien nach Cannae (cp. *Revue critique*, n° 41, art. 215). — **Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt**, u. seiner Bischöfe, p. p. G. SCHMIDT, III, 1304-1361. — **CHROUST**, die Romfahrt Ludwigs des Bayers, 1327-1329 (bon). — **BAILLEU**, Preussen u. Frankreich 1795-1807, diplom. Corresp. II (Cp. *Revue critique*, n° 39, art. 205). — **W. MÜLLER**, polit. Gesch. der Gegenwart, XX, 1886. — **BRÄMER**, Nationalität und Sprache im Königreiche Belgien (œuvre de statistique). — **PUSCHMANN**, Nachträge zu Alexander Trallianus (cp. *Revue critique*, n° 46, art. 242). — **BLASS**, die attische Beredsamkeit, I von Gorgias bis Lysias 2^e Aufl. (moins de diffusion que dans la 1^{re} édition). — **BOISSIER**, M^{me} de Sévigné (très bon petit livre, d'une exposition fort attachante). — **BAECHTOLD**, Gesch. der deutschen Literatur in der Schweiz, I u. II Lief. (Digne de tous les éloges). — **THORKELSSON**, Breytingar a myndum vidhtengingarhattar i fornorsku og fornislensku. — **HOLLAND**, zu Ludwig Uhland's Gedächtniss (Uhland comme professeur). — **Herm. FISCHER**, Ludwig Uhland (ex-

position d'ensemble très claire et qui manquait). — BELLING, die Metrik Lessing's (quelques bons résultats).

— N° 48, 26 nov. 1887 : REUTER, Augustinische Studien (de grande valeur; ouvre une voie, « bahnbrechend »). — LIPPERT, Culturgesch. der Menschheit in ihrem organ. Aufbau, Liefer. 12-20, Schluss. (Certains rapports sont trop cherchés, certaines combinaisons trop hardies, mais tout lecteur devra à ce livre instruction et profit.) — LUPUS, die Stadt Syracus im Alterthum. (cp. *Revue critique*, 1887, n° 39, art. 201.) — Deutsche Reichstagsacten unter Kaiser Sigmund, III, 1427-1431, p. p. KERLER. — Johann Vesque von Püttlingen (J. Hoven), eine Lebensskizze aus Briefen und Tagebüchern zusammengestellt mit Briefen von Nicolai, Löwe, Berlioz, Liszt u. a. — STEINHÄUSER, Grundzüge der mathemat. Geographie und der Landkarten-Projection. (3^e et meilleure édition.) — M. VOIGT, Ueber die staatsrechtliche possessio und den ager compascuus der römischen Republik (très consciencieux) — PERSSON *Studia, etymologica*. (Beaucoup de savoir; cp. *Revue critique*, 1887, n° 40, art. 214.) — KREBS, Zur Rection der Casus in der späteren histor. Gracität, I. (Court et bon.) — *Cantiones Bohemicae*, Leiche, Lieder und Rufe des XIII, XIV u. XV Jahrhunderts nach Handschriften aus Prag, Jistelnitz, Wittingau, Hohenfurt u. Tegernsee, hrsg. von DREVES (1^{er} fascicule d'une collection qui a pour titre « *Analecta hymnica medii aevi*, et très important pour l'hymnologie) — Grundriss der romanischen Philologie, unter Mitwirk. von 28 Fachgenossen hrsg. von G. GRÖBER, I u. II. (Souhaitons que l'auteur poursuive heureusement sa difficile entreprise; cp. *Revue critique*, 1887, n° 14, art. 75.) — Gualteri Burlaci liber de vita et moribus philosophorum mit einer altspan. Uebersetz. der Escorialbibliothek hrsg. v. KNUST. Bibliothek des liter. Vereins. (L'auteur a, par cette publication, de nouveau bien mérité de l'étude de la littérature du moyen-âge.) — ORTNER, Reinmar der Alte, die Nibelungen, Oesterreichs Antheil an der deutschen Nationalliteratur. (Ouvrage d'un jeune enthousiaste qui n'est pas encore mûr pour les recherches scientifiques.) — KEINZ, Helmbrecht u. seine Heimath, 2^e umgearb. Auflage. — Heine, Sämmtliche Werke, mit Einleitungen, erläuternden Anmerkungen u. Verzeichnissen sämmtlicher Lesarten, p. p. ELSTER, Lief. 1-20. (Édition faite avec grand soin.) — Sammlung ausgewählter Biographien Vasari's, hrsg. von CARL FREY; 2. Le Vite di Michelangelo Buonarroti; 3. Vita di Lorenzo Ghiberti; 4. Le vite di F. Brunelleschi, zum Gebrauche bei Vorlesungen. (Trois fascicules nouveaux de cette publication très méritoire.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47, nov. 1887 : PIERSON et NABER, *Verisimilia*. (Grafe; cp. *Revue critique*, 1887, n° 43, art. 225.) — FRIEDRICHS, *Matronarum monumenta*. (Wissowa : d'une utilité très limitée.) — GÜNTHER, *Gesch. des mathemat. Unterrichts im deutschen Mittelalter bis 1525*; SUTER, *die Mathematik auf den Universitäten des Mittelalters*. (Curtze.) — BRAMBACH, *Psalterium*, bibliograph. Versuch über die liturg. Bücher des christl. Abendlandes. (Kraus : sera le bienvenu.) — BONDI, *Dem hebräisch-phönic. Sprachzweige angehörige Lehnwörter in hieroglyph. u. hierat. Texten*. (Krall : intéressant.) — *Dissertationes philologiae Vindobonenses*. (Reimann.) — GIETMANN, *Parzival, Faust, Job u. einige verwandte Dichtungen*. (R. M. Werner : « conférences sur l'éthique chrétienne ».) — SCHOTTMÜLLER, *der Untergang des Templerordens*. (Kugler : excellent ouvrage qui par les documents qu'il renferme et par leur mise en œuvre réduit à néant une des plus grandes erreurs et « Schwindeleien » historiques; l'hérésie des Templiers n'existait pas; Philippe le Bel les détruisit pour des raisons politiques;

Clément V les sacrifia pour plaire à Philippe.) — St Gallische Gemein-dearchive, p. p. WARTMANN. (Meyer von Knonau.) — CLARETTA, Le relazioni politiche e dinastiche dei principi di Savoia coi Margravi di Baden dal Secolo XV al XVIII. (Heyck.) — Andrees allgem. Handat-las. — Alwin SCHULTZ, Einführ. in das Studium der neueren Kunstges-chichte. (Thode : net et précis.) — O. GIERKE, der Humor im deutschen Recht, 2^e Aufl. — Von NATZMER, Unter den Hohenzollern, Denkwür-digkeiten. I, 1820-1832.

— N^o 48, 26 nov. 1887 : Th. HARNACK, Luthers Theologie mit besond. Bezieh. auf seine Versöhnungs = und Erlösungslehre, II. — KÖSTLIN, Geschichte der Ethik, I, des classischen Alter-tums. (Jodl : très recommandable.) — LENGNICK, der Bildungswert des Lateinischen nach dem auf unseren Gymnasien herrschenden Betriebe. (V. Sallwürk.) — Facsimilés de ms. grecs des xv^e et xvi^e siè-cles reprod. en photolithogr. d'après les originaux de la Bibl. nat. et publiés par H. OMONT. (Diels : utile et aura grand succès.) — Plauti Rudens p. p. SCHÖELL, (Langen.) — Die Gedichte Reinmars von Zweier, hrsg. v. G. RÆTHE. (Seemüller : connaissance intime du détail jointe à l'exposé de vues générales : livre très remarquable.) — MICHAELIS, Neues Wörterbuch der portugies. u. deutschen Sprache, I. (Storck.) — SCHELLHASS, das Königlager vor Aachen und vor Frankfurt in seiner rechtsgeschichtl. Bedeutung. (Below : assez bon, mais souvent contes-table.) — Hansisches Urkundenbuch, p. p. HÖHLBAUM, III, 2, mit Glossar von P. FEIT. (Hasse.) — QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien départ. de la Moselle. (L. Müller : vaste travail dont l'auteur a recueilli les matériaux depuis des années avec un soin et une diligence extrêmes ; cp. *Revue critique*, 1887, n^o 33, art. 169.) — WEINHOLD, die Verbreitung und die Herkunft der Deutschen in Schlesien. — Herman GRIMM, das Leben Raphaels, I, 2^e edit. — ASCHROTT, Stra-fensystem u. Gefängniswesen in England. — W. WIEGAND, die Alaman-nenschlacht vor Strassburg 357. (Hollaender : excellent modèle pour les recherches locales historiques du même genre.) — Neue Erwerbun-gen der Königl. Museen in Berlin. (P. Seidel.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

RÉPERTOIRE DES SOURCES IMPRIMÉES

DE LA

NUMISMATIQUE FRANÇAISE

PAR

Arthur ENGEL et Raymond SERRURE

2 volumes grand in-8..... 30 fr.

Le TOME I vient de paraître.

(Il ne se vend pas séparément.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE. 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES BENI-ZEYAN, ROIS DE TLEMSEN

COMPLÈMENT DE LEUR HISTOIRE

OUVRAGE DU CHEIKH MOHAMMED ADD' AL-DJALIL AL-TENESSY

Par l'abbé BARGÈS

Un volume in-8 de 620 pages, tiré à 300 exemplaires..... 12 fr.

LE ROMAN DE RENART

PUBLIÉ PAR Ernest MARTIN

I^{er} volume, 12 fr. 50. — II^e volume, 10 fr. — III^e volume, 15 fr.

Observations sur le Roman de Renart, suivies d'une Table alphabétique des
noms propres (fin de l'ouvrage)..... 4 fr. 40

ÉTUDE SUR LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTE AU VII^e SIÈCLE

PAR E. AMELINEAU. — Un volume in-4..... 15 fr.

J.-G. DROYSSEN

PRÉCIS DE LA SCIENCE DE L'HISTOIRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA 3^e ÉDITION, PAR P.-A. DORMOY. — In-8. 2 fr. 50
Publié dans le même format que l'*Histoire de l'Hellénisme*, de DROYSSEN.

PÉRIODIQUES

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49, 3 déc. 1887 : HOWARD, Beiträge zum Ausgleich zwischen alttestamentl. Geschichtserzählung, Zeitrechnung u. Prophetie einerseits u. assyr. u. babylon. Keilinschriften andererseits. (Nowack : confus et produira confusion). — BUSCH, Chronicon Windeshemense u. Liber de reform. monasteriorum, p. p. GRUBE. — GÖLLER Zur Aesthetik der Architektur. — O. SCHRADER, Linguist. hist. Forschungen zur Handelsgesch. u. Warenkunde; et Ueber den Gedanken einer Culturgesch. der Indogerm. auf sprachwissensch. Grundlage. (Zimmer : manque de connaissances historiques et linguistiques). — Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi, p. p. WOHLRAB, vol. I. (Bruns : méthode qu'on ne peut approuver). — Platonis Euthyphro, p. p. SCHANZ; Sammlung ausgew. Dialoge Platos mit deutschem Commentar, p. p. SCHANZ. — P. MEYER, De Ciceronis in epistolis ad Atticum sermone (Stangl : soigné). — KAWERAU, Aus Magdeburgs Vergangenheit (E. Schmidt : bon). — PAUL MEYER, Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen-âge, 2 vols. (E. Schröder : se déclare désappointé). — EICHNER, Beiträge zur Geschichte des Venetianer Friedenscongresses 1177 (Wolfram). — Basler Chroniken, III, p. p. H. VISCHER (Wiegand). — E. BEKKER, Beiträge zur englischen Geschichte im Zeitalter Elisabeths. (Liebermann : six études relatives à la première moitié de l'année 1560). — LEHFELDT, Die Bau- u. Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, I. Koblenz (Kraus).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 45, 5 novembre 1887 : H. KRUSE, Ueber Interpolationen in Xenophons Hellenika (W. Vollbrecht : intéressant). — XÉNOPHON, Economique, publié avec des notes par L. HUMBERT (Vollbrecht : sans importance). — K. JOEL, Zur Erkenntniss der geistigen Entwicklung Platos (K. Troost : mérite d'être lu). — CH. BIGG, The Christian platonists of Alexandria (G. R.). — CICEROS Rede gegen Verres, 4^{tes} Buch, herausgeg. von F. RICHTER und A. EBERHARD (F. Müller : 3^e édition). — M. TULLI CICERONIS pro E. Ligario oratio con note italiane di C. FUMAGALLI (C. Müller : satisfaisant). — F. RAMORINO, Notizia di alcuni manoscritti italiani del Cato Maior e del Laelius (H. Deiter). — L. M. HARTMANN, De exilio apud Romanos (H. Schiller : bon). — A. von Kampen, Gallia (R. Schneider : bonne carte murale). — O. KELLER, Der Saturnische Vers. — F. RAMORINO, Del verso Saturnio (K. Klotz). — C. MEISSNER, Kurzgefasste lateinische Synonymik (F. Müller). — R. MEISSNER, Lateinische Phraseologie (W. Nitsche).

N° 46, 12 novembre 1887 : Αἰσχύλου ἐπὶ τὰ ἐπὶ Θήβας publié par A. W. VERRALL (H. Müller : méritoire). — ESAIAS LALIN, De præpositionum usu apud Aeschylum (Wecklein). — DEMOSTHENIS orationes selectae ed. C. WOTKE (Thalheim : rendra service). — Νικηφόρος Καλογεράς, Εὐθυμίου τοῦ Ζιγαβηνοῦ ἐρμηνεία εἰς τὰς ἰδ' ἐπιστολάς τοῦ ἀποστόλου Παύλου καὶ εἰς τὰς ζ' καθολικὰς (G. Runze). — E. H. MEYER, Achilleis (commencement d'un long compte-rendu). — L. B. STENERSSEN, Om Kolonos Agoraios (H. Patzig : revient à l'opinion de Wachsmuth et de Curtius sur l'emplacement du Κολωνὸς ἀγοραῖος). — H. MATZAT, Kritische Zeittafeln für den Anfang des zweiten punischen Krieges (H. Schiller : beaucoup de choses intéressantes). — CH. FIERVILLE, Une grammaire inédite du xiii^e siècle (F. Müller : bonne publication qui fait suite aux grands travaux de Thurot).

N° 47, 19 novembre 1887 : Euripides' Medea with notes by G. GLAZEBROOK (Th. Barthold : fait avec goût). — Euripides' Medea with notes

by C. B. HEBERDEN (Wecklein : rien de nouveau). — Ausgewählte Reden des DEMOSTHENES von J. SÖRGEL (J. Peters). — H. WILKENS, Questiones de Strabonis aliorumque rerum gallicarum auctorum fontibus (R. Schneider : peu de valeur). — A. FEILCHENFELD, De Vergilii bucolicon temporibus (M. Sonntag). — A. REGNIER, De la latinité des sermons de saint Augustin (K. E. Georges : soigné). — E. H. MEYER, Achilleis (suite du compte-rendu). — F. POLAND, De legationibus Graecorum publicis (Lipsius : bon). — G. F. SCHOEMANN, Antiquités grecques traduits par GALUSKI (Lipsius : bibliographie incomplète).

N° 48, 26 novembre 1887 : C. ROBERT, Archäologische Märchen aus alter und neuer Zeit (commencement d'un compte-rendu assez sévère). — A. HAAKE, Die Gesellschaftslehre der Stoiker (Wendland : bon). — A. REUTER, De Quintiliani libro qui tuit de causis corruptae eloquentiae (P. Hirt). — E. COLLILIEUX, Étude sur Dictys et Darès (H. Dunger : intéressant). — E. H. MEYER, Achilleis (fin du compte-rendu de Rodeher; l'ouvrage de Meyer est très important, mais soulève de nombreuses objections). — E. WILISCH, Beiträge zur inneren Geschichte des alten Korinths (H. Gelhaaf). — P. GUIRAUD, De la condition des alliés pendant la première confédération athénienne (H. Landwehr : peu au courant des auteurs allemands). — C. SCHUMACHER, de republica Rhodiorum (H. Landwehr). — H. OMONT, Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des Pays-Bas (E. Hiller : utile et bien fait).

Wochenschrift für klassische Philologie, 28 septembre 1887, n° 39 : KENNERKNECHT, De Argonautarum fabula. (Stender : fait avec soin.) — Κωστομορής, Περὶ ἐφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων, vol. I. (Grande application, mais le sujet méritait-il tant de peine et d'effort ?) — A. FOKKE, Rettungen des Alkibiades, II. (Holm : l'auteur ne réussit pas à « sauver » Alcibiade.) — Αἰσχύλου ἐπτὰ ἐπὶ Θήβας... by A. W. VERRAL. (— I — commentaire suggestif.) — E. ROSENBERG, Curae Demosthenicae. (Busse : la critique conjecturale de l'auteur va trop loin.) — K. ZACHER, Zur griech. Nominalkomposition. (Immisch : méritoire.) — CICERONIS scripta rec. C. F. W. MUELLER, Partie II, vol. III. (Nohl traite de la valeur des mss. dans le Pro Dejotaro.) — SALLUSTI bellum Cat. und bellum Jug. Schulausg. von J. PRAMMER. (Th. Opitz n'approuve pas les principes de cette édition classique.) — OVIDII Metamorph. XIII. XIV. Edited by CH. SIMMONS. (Schulze : très recommandable.)

— 5 octobre 1887, n° 40 : O. BAND, Das attische Demeter-Kore-Fest der Epikleidia, I. (Stengel.) — J. BELOCH, Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt. (Jung : les résultats ne doivent pas être acceptés sans critique.) — TH. BINDSEIL, Reiseerinnerungen aus Sicilien. (Lupus : lecture intéressante.) — H. v. D. PFORDTEN, Griechische Denominativa. (Angermann : utile.) — C. BUSCHE, Observ. crit. in Euripidis Troades. (Barthold : l'auteur fait preuve d'un bon jugement et de bonnes connaissances.) — TH. PUSCHMANN, Nachträge zu Alexander Trallianus. — ETTORE DE RUGGIERO, Dizionario epigrafico di antichità romane, 1. 2. (Zippel : sera très utile, quand il sera complet.) — W. STREIT, Zur Geschichte des zweiten punischen Krieges. (Faltin : résultats dignes d'attention.) — S. PREUSS, Vollständiges Lexikon zu den pseudo-cäsarianischen Schriftwerken. (Neitzert : bon supplément au « Lexicon Caesarianum » de Menge et Preuss.) — Selections from Tibullus and Propertius... by RAMSAY. (L'auteur est plus heureux dans l'explication que dans la constitution du texte.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

OUVRAGES DE LUXE, POUR ÉTRENNES ET CADEAUX

LA LÉGENDE DE MONTFORT LA CANE

Texte par le Baron LUDOVIC DE VAUX

Illustrations en couleur, par Paul CHARDIN.

Un volume de grand luxe, in-4 carré, illustré en chromotypographie, vignettes en camaïeu, en un cartonnage élégant..... 25 fr.
20 exemplaires sur fort vélin de Hollande à la cuve. 50 fr.
10 exemplaires sur japon impérial..... 100 fr.

CONTES RUSSES

Texte et illustration par L. CHLER

Un magnifique volume grand in-4, avec couverture en chromotypographie, et plus de 200 dessins ou planches représentant des scènes, des costumes, des ornements russes. Avec un cartonnage..... 25 fr.
Le même ouvrage sur fort vélin de Hollande..... 40 fr.

LES PRINCES TROUBETZKOI

HISTOIRE DE LA MAISON PRINCIFIÈRE DES TROUBETZKOÏ

Par la Princesse LISE TROUBETZKOI

Un beau volume in-4, illustré de planches en héliogravure.... 25 fr.
Le même, sur papier de Hollande, exemplaire de luxe..... 40 fr.

LALLA ROOKH

Poème de THOMAS MOORE, traduit par J. THOMASSY

Un beau volume grand in-8, avec portrait..... 10 fr.

CENT PROVERBES JAPONAIS

Par F. STEENACKERS et UÉDA TOKUNOSUKÉ

Un beau volume in-4, richement illustré de dessins originaux japonais en noir et en couleur, fort papier teinté..... 25 fr.

LES FÊTES DES CHINOIS. Fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy), par J. M. DE GROOT. 2 volumes in-4, avec 24 planches en héliogravure..... 40 fr.

LA PALESTINE. Texte par le Baron LUDOVIC DE VAUX. Ouvrage illustré de 140 dessins originaux par MM. CHARDIN et MAUSS. Grand in-8, demi-marquain, tranches dorées..... 20 fr.

LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par M. G. LEFÉBURE. Le Tombeau de Sétî 1^{er}. Gr. in-4, avec 136 planches en un carton. 75 fr.

LES ARTS MÉCONNUS, par ÉMILE SOLDI. Grand in-8, richement illustré, cartonnage doré..... 15 fr.

LE ROYAUME DU CAMBODGE, par J. MOURA. 2 volumes grand in-8, richement illustrés..... 30 fr.

L'ART DES CUIVRES ANCIENS, au Cachemire et au petit Thibet, par C. E. de UJFALVY. Grand in-8 illustré..... 15 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE. 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et
non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

LES BENI-ZEYAN, ROIS DE TLEMSEN

COMPLÈMENT DE LEUR HISTOIRE

OUVRAGE DU CHEIKH MOHAMMED ADD' AL-DJALIL AL-TENESSY

Par l'abbé BARGÈS

Un volume in-8 de 620 pages, tiré à 300 exemplaires..... 12 fr.

LE ROMAN DE RENART

PUBLIÉ PAR Ernest MARTIN

I^{er} volume, 12 fr. 50. — II^e volume, 10 fr. — III^e volume, 15 fr.

Observations sur le Roman de Renart, suivies d'une Table alphabétique des
noms propres (fin de l'ouvrage)..... 4 fr. 40

ÉTUDE SUR LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTÉ AU VII^e SIÈCLE

PAR E. AMELINEAU. — Un volume in-4..... 15 fr.

J.-G. DROYSEN

PRÉCIS DE LA SCIENCE DE L'HISTOIRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA 3^e ÉDITION, PAR P.-A. DORMOY. — In-8. 2 fr. 50
Publié dans le même format que l'*Histoire de l'Hellénisme*, de DROYSEN.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 813, 3 déc. 1887 : SAINTSBURY, A history of English literature (Herford : livre de grand mérite.) — DELITZSCH, Neuer Commentar über die Genesis. — SHARP, Life of Shelley (Cotterell : s'ajoute dignement aux bons travaux qu'on possède déjà sur le sujet.) — LAUGHTON, Studies in naval history; NORMAN, The corsairs of France (Hooper.) — Ingulfus redivivus. (Round.) — The genealogy of books of adventure. (Westall et Littledale.) — The preterite of « to collide » (Zupitza : demande si *collode* est usité « among educated people » ; non.) — The life and letters of Charles Darwin, including an autobiographical chapter, edited by his son Fr. DARWIN, 3 vols (Bennett : premier article.) — Philological books : SPIEZZEL, Die arische periode u. ihre Zustände (plein de valeur et d'intérêt) ; WINKLER, Zur Sprachgeschichte (cp. *Revue critique*, n° 42, art. 219) ; MORATTI, Studii sulle antiche lingue italiche. — Recent emendations of the Aristotelian text (J. C. Wilson.) — H. WALLIS, notes on some early Persian lustre vases : notes on some examples of early Persian pottery. — Prof. Maspero (A. B. E. : sur les travaux que prépare l'égyptologie.) — Explorations in Egypt. (Petrie.) — « Die Fronica » (Pearson.) — The age of the walls of Chester. (Watkin.)

— N° 814, 10 déc. 1887 : MAHAFFY, Greek life and thought, from the age of Alexander to the Roman conquest. (Très louable.) — Ad. TROLLOPE, What I remember. — BROWN, Venetian Studies. — SMILES, Life and labour, or characteristics of men of industry, culture and genius. — The Kama Shashtra society. — The late Mr. John Hirst's library. — An autograph of John Harvard. — The countess Lucy (Round.) — « Rasenna » and « Tursenoi » (Ridgeway.) — A Hittite symbol. (Tyler.) — « mort », « amort » (Clar. Cook.) — The Old Testament in Greek according to the septuagint, p. p. H. B. SWETE, I. Genesis — 4 Kings; A handy concordance of the Septuagint, giving various readings from codices Vaticanus, Alexandrinus, Ephraenis with an appendix of words from Origen's « Hexapla ». (Sanday.) — Some classical books : mélanges Renier. (Tout est à consulter) ; nouv. édit. des Opuscula de MADVIG. — Dr. Sweet's lectures on phonetics. — The initial point of the Chédi or Kulachuri era. (Kielhorn.) — A Hebrew nickname. (Simmons.) — « Western Asia in the Assyrian inscriptions ». (Delattre.) — HAMERTON, The Saône, a summer voyage. (Monkhouse.) — Roman inscribed a. sculptured stones. (Blair.)

The Athenaeum, n° 3136, 3 déc. 1887 : personal remembrances of sir Frederick Pollock, 2 vols. — The story of England, by Robert Manning of Brunne, 1338, edited from mss. at Lambeth Palace and Inner Temple, by F. F. FURNIVALL, 2 vols. (Ne contient que la première partie de la chronique, qui est complètement dépourvue de valeur historique, car elle n'est qu'une traduction de Wace, mais utile pour l'étude de l'ancien anglais.) — HODDER, The life of Samuel Morley. — The Boleyn pedigree. (W. Rye.) — Church registers (Maclean, Turner, Bulkeley.) — The founder of the « Times ». (Blades.) — Dickens' burlesque of « Othello ». (Kitton.)

— N° 3137, 10 déc. 1887 : HARE, Paris; Days near Paris. — WILKINSON, Reminiscences of Eton, Keate's time. — CRUISE, Thomas a Kempis. (Pas d'argument nouveau.) — Alex. FERGUSON, Chronicles of the Cumming Club a. memories of old Academy days. — An autograph of John Harvard. — Notes from Oxford. — Thackerayana. (Christy : sur le nom de Clavering.) — The founder of the « Times ». (Bourne.) — The Boleyn pedigree. (Rye.) — The Scottish Text Society. — M. Fisher's « History of Italian engraving ». (R. Fisher. — Notes from Rome. (Lanciani.) — Roman sculptured stone discovered at Chester. (Watkin.)

Literarisches Centralblatt, n° 49, 3 décembre 1887 : VOLKMAR, Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief. — JORDAN, die Könige im alten Italien. (Fragment, mais très attachant.) — BABO, Synchronist. Wandtafeln für den Geschichtsunterricht, Deutschland, Frankreich, England vom IX-XIX Jahrhundert, II, XII, XIII, XIV Jahrh. (« Antipédagogique ».) — M^{me} OURSEL, Nouvelle biographie normande, I. — QUÉPAT, Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. (Excellent, travail fait avec le plus grand soin et après de très vastes études; cp. *Revue critique*, 1887, n° 33, art. 169.) — Nouveau recueil général de traités, etc., 2° série, XI. — POTT, Zur Litteratur der Sprachenkunde Europas. (Dernier ouvrage du grand maître.) — Alexandri Aphrodisiensi praeter commentaria scripta minora, De anima liber cum mantissa, p. p. BRUNS. — De REINHARDSTOCKTNER, Plautus, spätere Bearb. plaut. Lustspiele (utile). — DEUTSCHBEIN, Kurzgef. engl. Grammatik u. Uebungsstücke für reifere Schüler; et Method. Irving-Macaulay-Lesebuch. — Goethe's Faust in ursprüngl. Gestalt p. p. E. SCHMIDT. (« Monument durable dans l'histoire de la littérature allemande ».) — HÜFFER, Annette von Droste-Hülshoff u. ihre Werke. (Portrait nettement dessiné.) — HÖNES, Ludwig Uhland, der Dichter u. Patriot. — PORTIG, Zur Gesch. des Gottesideals in der bildenden Kunst. (Très peu instructif.) — Rich. HAUPT, die Bau- und Kunstdenkmäler der provinz Schleswig-Holstein, V-VII, Eiderstedt, Flensburg, Hadersleben. J. MÜLLER, Die wissenschaftl. Vereine u. Gesellsch. Deutschlands im XIX Jahrhundert. IV-X.

— N° 50, 10 décembre 1887 : PREIS, Religionsgeschichte, I. (Ne répond pas à ce titre pompeux.) — F. ZIMMER, der Römerbrief übersetzt und erklärt. — Busch, Chronicon Windeshemense, u. Liber de reform. monast. p. p. GRUBE. (Très soigné.) — Briefw. Landgraf Philipp's des Grossm. p. p. LENZ, II. (Très important.) — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Fr. Wilhelm von Brandenburg, XI, p. p. HIRSCH. — Bois, La poésie gnomique chez les Hébreux et chez les Grecs, Salomon et Théognis. (Contestable et peu utile.) — Grammaire albanaise. Londres, Trübner. (Ne peut être recommandé.) — Peredur ab Efrawe, p. p. Kuno MEYER. (Répond à un besoin réel.) — AYMERIC et BEAUX, Elem.-Grammatik der franz. Sprache. (Assez bon.) — Goethe's Werke, hrsg. im Auftrage der Grossherzogin Sophie von Sachsen, 3, I, XIV; 4, I, II. — MAYR, der schwäb. Dichterbund. (De bonnes intentions.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 50, 10 déc. 1887 : K. MÜLLER, die Waldensen u. ihre einzelnen Gruppen bis zum Anfang des XIV Jahrh. — KOLDEWEY, die Schulgesetzgeb. des Herzogs August des Jüngeren von Braunschweig-Wolfenbüttel (Ziegler). — P. DE NOLHAC, La bibliothèque de Fulvio Orsini (Pakscher : indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire de l'humanisme). — WESTPHAL, Griech. Harmonik u. Melodie, 3^e Aufl. — RIBBECK, Geschichte der römischen Dichtung, I. (Hertz : à beaucoup d'égards, excellent). — OTTMANN, Gramm. Darstell. der Sprache des ahd. Glossars Rb. (Kossinna). — Ida BRÜNING, Le théâtre en Allemagne, I. — FROUDE, das Leben Carlyles, übers. von FISCHER. — STIEDA, Revaler Zollbücher u. = quittungen des XIV Jahrh. — LOEWE, die Stellung des Kaisers Ferdinand I zum Trienter Concil, oct. 1561 mai 1562 (Friedensburg : neuf et intéressant). — Gottlieb von Jenner, Denkwürdigkeiten seines Lebens. — K. MARTIN, Westindische Skizzen. — MINGHETTI, Rafael, übers. von S. MUNZ. — Ed. ROSENTHAL, die Behördenorganisation Kaiser Ferdinands. I. — GARIN, die Anarchisten. — Socialismus u. Anarchismus in Europa u. Nordamerika 1883-1886.

Wochenschrift für klassische Philologie, 12 octobre 1887, n° 41 : M. ENSGELHARDT, Die lateinische Konjugation nach den Ergebnissen der Sprachvergleichung. (Schweizer-Sidler : recommandable malgré ses défauts.) — G. FALTIN, Ueber den Ursprung des zweiten punischen Krieges. (Ackermann accepte en général les résultats de F.) — G. SEECK, Die Quellen der Odyssee. (Niese : absolument manqué.) — TH. SAARMANN, De Oenomaos Gadareno. — Die Episteln des HORATIUS, deutsch von C. BARDT. (Faltin trouve beaucoup à redire.) — FR. G. KIESSLING, Schulreden, hrsg. von A. v. Bamberg. (Radtke).

— 19 octobre, 1887 n° 42 : ALB. MÜLLER, Die griechischen Bühnenalterthümer (Cwilinski : bon). — J. SIMON, Zur zweiten Hälfte der Inschrift von Gortyn (Lewy : peu de valeur). — SOPHOKLES. I. Oidipus Tyrannos. Erkl. von J. HOLUB (Schubert : la plupart des « corrections » du texte sont tout à fait manquées). — G. CURTIUS, Griechische Schulgrammatik; 17^{te} Aufl. bearb. von W. von HARTEL (Fritsch : refonte discrète, faite dans cet esprit qui distinguait Curtius). — H. MATZAT, Kritische Zeittafeln für den Anfang des zweiten punischen Krieges (Faltin se déclare contre les hypothèses de M.). — H. MAGNUS, Studien zu Ovids Metamorphosen (Jacoby : étude soignée et finement méditée). — ERBB, Griech. Lesebuch für Untertertia (Ball).

— 26 octobre 1887, n° 43 : A. ENMANN, Kypros und der Aphrodite-Kultus (Dümmler : étude sagace et bien conduite). — F. BAUMGARTEN, Die Ruinen Athens (Trendelenburg : bon). — R. FISCHER, Quaestionum de praetoribus Atticis saeculi quinti et quarti specimen (Lewy). — G. KNAACK, Callimachea (Hiller von Gaertringen). — P. WENDLAND, Quaestiones Musonianae (Kruszewski : intéressant, résultat principal presque sûr). — H. VELTMANN, Römermünzen im freien Germanien und die Varusschlacht, et H. NEUBOURG, Die Certlichkeit der Varusschlacht (P. v. Rohden : deux polémiques sans valeur, dirigées contre Mommsen). — SALLUSTIUS. In usum schol. ed. A. EUSSNER (Schmalz : bon). — The Histories of Tacitus I. II. by GODLEY (G. A. : bon commentaire qui s'appuie sur les éditions allemandes, surtout celle de Heraeus). — F. BUCHWALD, Quaestiones Silianae (Schlichteisen : soigné, mais va trop loin quelquefois dans ses conclusions). — F. BASEDOW, Schul syntax der lat. Prosa, et A. REITZERT, Lat. Elementar-Grammatik (Prümers).

— 2 novembre 1887, n° 44 : E. ENGEL, Die Aussprache des Griechischen (Kuhn : l'auteur juge sans compétence). — M. MAYER, Die Giganten und Titanen (Heydemann : utile et agréable à étudier). — PER PERSSON, Studia etymologica (H. v. d. Pfordten : étude fine et circonspecte sur le radical démonstratif « ara »). — ARISTOTELIS fragmenta. Collegit V. ROSE (Sussemihl : excellent, mais l'auteur tient trop peu compte des opinions des autres savants). — P. SPEIDEL, Elementarstilistik der lateinischen Sprache (Prümers : bon). — WARSCHAUER-DIETRICH, Uebungsbuch zum Übers. ins Latein. 4^{te} Aufl. (Golling : bon). — R. KAPFF, Studienkalender (Weizsäcker).

— 9 novembre 1887, n° 45 : W. REYMOND, Histoire de l'art (Weizsäcker : lecture attachante, mais sans valeur pour le philologue). — G. MEKLER, Zur Bildung des griechischen Verbums (H. v. d. Pfordten : méritoire). — Zur Nomosfrage : E. LÜBBERT : 1° De poesis Pindaricae in archa et sphragide componendis arte; 2° De Pindari studiis Terpandreis (Crusius : compte-rendu détaillé). — H. KLEIST, Ueber den Bau der Thukydideischen Reden : II (Widmann : résultats importants). — R. MAENNEL, Veränderungen der Oberfläche Italiens in geschichtlicher Zeit. I, Das Gebiet des Arno (Faltin : bon). — P. SPEIDEL, Uebungsbuch der latein. Syntax (Prümers).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Lazare, 23.





